This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Revue britannique, publ. par mm. Saulnier fils et P. ...

Digitized by Google

242

Per. 3974 d. 217
4S. 15-6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

BRITANNIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 3.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; A. DELRIEU; J. FONTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUZEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MÉRY; C. PELLÉ; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME QUINZIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PARIS.

A LA LIBRAIRIE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6.

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

MAI 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire.

LE COURONNEMENT DES REINES D'ANGLETERRE.

JEANNE GRAY.—MATHILDE.—MARIE-TUDOR.—ÉLISABETH.—ANNE.

Cent vingt-quatre années nous séparent de l'époque où mourut la dernière *reine régnante* qui gouverna l'Angleterre; femme distinguée, dont le souvenir rayonne encore d'un éclat littéraire et qui a imprimé son nom pacifique sur une des ères les plus remarquables de notre histoire. C'est une singularité de nos annales, que le lustre dont s'environnent les femmes, sur le trône d'Angleterre; les Edouard et les Jacques s'effacent et disparaissent à côté d'Élisabeth, d'Anne et même de cette *sanglante* Marie, dont le sillon meurtrier n'a pas été recouvert par le passage de près de trois siècles. Soit que l'esprit chevaleresque ait conservé parmi nous un pouvoir que les autres peuples d'Europe ont détruit, soit que notre position insulaire nous permette de vivre sans crainte sous une loi féminine,

Digitized by Google

nous avons vu éclore peu de règnes plus brillans et plus forts que ceux dont la main d'une femme a tenu les rênes.

Quel est l'avenir promis au nouveau règne d'une jeune princesse? Tous les partis semblent d'accord pour bénir l'avénement de la reine Victoria. Ne se morcelleront-ils pas, dès qu'un acte décisif aura signalé le parti qu'elle prend, la nuance qu'elle adopte, et la couleur qu'elle veut imposer à la grande scène politique! Taisons-nous sur un avenir incertain, obscur, que mille circonstances peuvent modifier. Aujourd'hui, malgré l'influence du républicanisme radical, nulle faction politique ne s'est prononcée contre la reine. On accepte l'étiquette féodale du couronnement; les plus fiers ennemis de la monarchie pure vont assister à ses fêtes. La démocratie, parmi nous, ne s'arme pas de cette fureur contre le passé qui animait, en France, la révolution de 1793. Un sentiment moral de conservation qui tient aux habitudes, aux mœurs et aux idées intimes de notre nation, se mêle à nos théories les plus hardies et les plus philosophiques. Nul ne s'étonne que l'on recherche avec soin les documens, les autorités et les précédens relatifs aux Couronnemens des reines.

C'est qu'il est dans l'esprit des peuples teutoniques, dans le goût spécial de notre race, de faire ce qu'ont fait nos pères, de ne point briser violemment avec les siècles écoulés, de respecter ce qui a eu vie et pouvoir, et de ne comprendre le changement que comme une altération pour arriver au mieux, non comme une destruction totale. Nos bourgeois parlent en général sans dédain de cette étiquette gothique et cependant vénérée qui préside au couronnement des reines; la science des archéologues est mise à contribution pour fournir des détails bien précis sur toutes les cérémonies héraldiques que le moyen âge nous a léguées. A ce propos, satisfaisons la vive curiosité du lecteur, en cherchant dans les souvenirs de notre histoire la trace des pompes éclatantes qui à diverses époques ont signalé l'avénement des reines. Nous ne voulons pas parler ici des compagnes des rois; mais de celles qui ont tenu le sceptre en qualité de souveraines, et que le blason anglais

Digitized by Google

nomme *Queens-regnant*, pour les distinguer des *Queens-consorts*, qui reflètent, mais ne partagent pas les honneurs de la royauté. On ne trouvera pas ici sans un certain intérêt l'exacte description, telle que les chroniques nous l'ont laissée, de ces solennités auxquelles ont présidé tour à tour la vindicative Marie, la grande Élisabeth, et la reine Anne, que l'histoire a si bien traitée parce qu'elle fut heureuse.

La première *reine régnante* de notre histoire est cette impérieuse Marie-Tudor; sainte pour les catholiques, Tibère féminin aux yeux des protestans. Immédiatement avant elle, on avait essayé de placer sur un fragile pavois cette pauvre enfant, Jeanne Gray, érudite, dévote, poète; douce et touchante victime à laquelle ses amis et ses partisans avaient fait, dans la Tour qu'elle habitait, un petit couronnement à huis-clos, et qui paya cher cette gloire d'un jour. L'ambassadeur de France, Noailles, a le mauvais goût de la désigner sous le sobriquet ironique de *Reine de la Fève* : barbare épigramme que l'histoire n'accepte pas. Nous ne parlons point de l'impératrice Mathilde, fille de Henri Ier, proclamée Reine souveraine de Normandie et d'Angleterre, mais qui, après avoir donné les ordres relatifs à son couronnement, fut obligée de prendre la fuite.

En 1553, le catholicisme venait de recevoir son premier échec en Angleterre, et les partis religieux, les seuls qui fussent alors en mouvement, avaient les yeux fixés sur la jeune reine, la première qui depuis cinq siècles eût ceint le diadème britannique. C'était la catholique Marie, triomphant près du cadavre encore chaud de Jeanne Gray, et dont le cortége solennel devait frapper de terreur tous ceux que les nouvelles doctrines commençaient à séduire. Les bourgeois de la cité, la plupart hostiles à la vieille foi, n'en avaient pas moins fait leur devoir et décoré de fleurs, orné de vivantes allégories et de beaux spectacles les rues par lesquelles la reine catholique devait passer. La crainte se mêlait à l'enthousiasme, et l'historien Strype peint avec beaucoup de vérité les tremblans et

Digitized by Google

inquiets préparatifs de tous ces bourgeois dévoués, mais effrayés.

Le 23 septembre 1553, Marie, accompagnée de sa sœur Elisabeth, qui devait lui succéder et détruire tous les actes de son règne, quitta le palais de Saint-James pour celui de Whitehall. Là, elle s'embarqua sur la Tamise, où une flotte de petites chaloupes et d'yachts l'attendait. Tous ces petits navires pavoisés de banderolles que le vent agitait, montés par les magistrats de la cité, revêtus de leurs costumes, voguèrent en route au son des *régales* (petites orgues portatives), des *shalmes* (clarinettes de l'époque), des trompettes et de la mousqueterie. Ce vacarme musical, mêlé aux applaudissemens du peuple qui bordait les deux rives, dura jusqu'au moment où les deux princesses virent s'abaisser devant elles le pont-levis de la Tour. Le 30 septembre, à trois heures, la reine, précédée de cinq cents cavaliers, se rendit à Westminster; nombreuse et brillante cavalcade, éclatante de toute cette bizarrerie des costumes espagnols que le seizième siècle, dominé par l'Espagne, avait adoptés. D'abord venaient les messagers officiels de la reine, la suite des ambassadeurs; trompettes, huissiers, chapelains, gardes du corps, chapelains-nobles, jeunes chevaliers, officiers de la couronne; chevaliers du Bain, avec leurs robes violettes; hérauts d'armes, bannerets, chevaliers-membres du conseil, chevaliers de l'ordre de la Jarretière; les deux grands juges avec le maître des comptes; les deux secrétaires d'état, le trésorier et le contrôleur, lords et barons, évêques et fils de Pairs, les deux rois d'armes Clarencieux et Norroy; puis les ambassadeurs des villes anséatiques, ceux de Clèves, de Venise, de Pologne, de France, et le résident de l'empereur; enfin le duc de Sussex avec deux chevaliers d'honneur portant leurs robes de cérémonie en baudrier, et leurs bonnets de cérémonie, représentant le duc de Normandie et le duc de Guyenne; puis le lord chancelier, l'évêque de Winchester, le grand trésorier d'Angleterre et le marquis de Winchester. La robe de velours cramoisi et le sceptre d'or annoncent la venue du maire de Londres, Thomas White, à la droite du-

Digitized by Google

quel se tient le héraut de la Jarretière, et à gauche un huissier de la cour. L'épée royale brille dans les mains du connétable d'Angleterre, le comte d'Arundel, et les sergens d'armes forment deux lignes à partir de là. A droite du comte d'Arundel s'avancent le duc de Norfolk, grand maréchal, et le duc d'Oxford, grand chambellan.

Ces nobles précédaient immédiatement la reine Marie, qui, selon Strype et Stowe, occupait une litière ou chariot. traîné par six chevaux magnifiques. M. de Noailles, ambassadeur de France, en rendant compte à sa cour de cette cérémonie, prétend que la voiture royale était attelée de deux mulets, et donne à la princesse un simple costume d'étoffe d'argent. Malgré son incontestable présence, il est impossible d'ajouter foi à ce rapport, que sans doute, dans un moment de précipitation, il aura broché pour satisfaire aux devoirs de sa place. Les comptes relatifs à la cérémonie du couronnement, comptes qui nous sont restés, parlent bien positivement de la voiture et des chevaux de la reine; leurs caparaçons de drap d'or étincelaient au soleil; Marie portait une robe de velours pourpre fourrée d'hermine, et sur la tête un cercle d'or pur, formant une coiffure tellement massive, que par intervalle la reine se trouvait forcée d'appuyer sa tête sur ses mains. Les valets de pied de la reine, dans leur magnifique costume, bordaient le cortége des deux côtés; puis les chevaliers portaient le dais d'étoffe d'or qui suivait la reine. Une première voiture couverte de velours cramoisi était occupée par la princesse Elisabeth et par Anne de Clèves, cette heureuse veuve de Henri VIII, veuve assez à temps pour échapper aux bourreaux. L'une et l'autre étaient richement vêtues à la française, avec des robes très ouvertes sur le devant, de larges manches et un riche corsage; leurs robes étaient d'étoffe d'argent. L'ambassadeur Noailles a soin de faire observer que la coupe des robes était à la française.

Le grand-maître de la cavalerie, vêtu d'étoffe d'or, conduisant par la bride le cheval de la reine suivi de deux chevaux blancs, précédait quatre dames à cheval, vêtues de velours

Digitized by Google

cramoisi, avec leurs chevaux caparaçonnés de même; les marquises d'Exeter et de Winchester, la comtesse d'Arundel et la duchesse de Norfolk; puis la seconde et la troisième voiture, contenant les autres dames de la cour; ensuite cinq dames, toujours en velours violet; puis dix dames aussi à cheval, et vêtues de même; neuf autres filles d'honneur, vêtues de satin cramoisi, et parmi lesquelles on distingue le nom de Mrs Bacon; toutes habillées, suivant la mode française, de robes garnies de fourrures. Le cortége était terminé par les neuf écuyers tranchans, précédés de leur grand-maître, montés sur neuf destriers caparaçonnés de blanc et de vert, aux couleurs de la maison de Tudor, et enfin par le capitaine des gardes, et les gardes dans leur grand uniforme. Les gentilshommes de la hache et les archers formaient deux rangs qui flanquaient tout le cortége.

En parcourant la cité il eut à passer sous plusieurs arcs-de-triomphe, entre autres celui des Génois, remarquable par ses inscriptions latines et par ses quatre géans; celui des Florentins, surmonté d'un ange, automate ingénieux dont le bras se portait à sa bouche au passage de la reine, et qui sonnait de la trompette pendant quelques minutes, au grand ébahissement des bourgeois. Les deux fontaines de la cité jetaient du vin par tous leurs robinets, et trois grands spectacles ou Mystères, occupant trois échafauds, étaient chargés d'amuser ou d'ennuyer la reine qui s'arrêtait pour recevoir les complimens des aldermen et écouter les discours appris par cœur pour la circonstance. Près de Saint-Paul, le grand chambellan lui présenta une bourse contenant mille mares d'or. Elle eut à subir, lorsqu'elle s'arrêta devant l'école de Saint-Paul, la harangue latine et anglaise d'un nommé Heywood qui avait préparé sous une treille un magnifique Mystère.

L'église Saint-Paul, au lieu d'être couronnée d'un dôme, était alors surmontée d'un clocher. On vit un Hollandais, nommé Pieter, se tenir debout sur la girouette qui ornait le clocher, et faisant ondoyer une longue banderolle de cinq toises, se livrer à plusieurs exercices gymnastiques dont le sang-

Digitized by Google

froid hollandais pouvait seul se permettre la dangereuse expérience. Tour-à-tour à genoux, se dandinant sur un pied et exécutant des jetés-battus sur l'autre jambe; il avait eu la précaution, il est vrai, de faire placer, à des distances inégales, deux échafaudages avec des plafonds environnés de torches que le vent avait éteintes, et de banderolles qui flottaient aux acclamations du peuple. On lui donna pour cette prouesse 16 livres sterling 13 shillings et 4 deniers. C'était là une vieille coutume que le peuple aimait à retrouver aux couronnemens des rois; déjà, lorsque Edouard VI avait ceint le diadème, un funambule avait parcouru, sur une corde tendue, tout l'intervalle qui sépare les tours de Westminster de la place de l'Abbaye. Récemment le même exploit s'est répété sous une autre forme; et l'on a vu un équilibriste attacher sa corde au sommet le plus élevé des rochers de Douvres, et descendre, soutenu par un balancier, jusqu'aux sables de la plage. Il serait curieux de savoir si la même cérémonie aura lieu pour le couronnement de la jeune reine et si elle prendra plaisir à cet exercice qui faisait, dit la chronique, la joie et l'étonnement des chevaliers d'Edouard VI.

La royauté de cette époque, si vénérée et si grande, payait son autorité par plus d'un ennui. L'étiquette vengeait le peuple et imposait à son tour aux souverains un fatigant esclavage. A la porte du doyen de Saint-Paul, nouvelle musique, nouveaux discours. A Ludgate et à Temple Bar, encore des instrumens et des harangueurs. Aujourd'hui le prince, s'il est moins vénéré, est beaucoup plus libre. Ce ne fut qu'à la porte du palais de Whitehall que la reine, sans doute fatiguée de tant de stations, put prendre congé du lord-maire en le remerciant de ses peines et de ses dépenses.

Mais ce n'était pas tout: le premier octobre suivant, jour de dimanche, la reine partit en bateau pour se rendre à Westminster, selon la coutume; y reçut la députation des trois ordres, passa par la chambre des communes; puis alla prendre du repos dans la *chambre privée*, consacrée seulement à cet usage. Pendant qu'elle procédait à sa toilette, on préparait

Digitized by Google

pour la recevoir le chœur de l'abbaye de Westminster, tendue d'étoffes bleue, rouge et or. Sur les onze heures, l'évêque de Winchester et dix autres évêques, mître en tête et crosse en main, chantant, et précédés de trois porte-croix et de plusieurs diacres qui portaient des encensoirs, vinrent chercher la reine et l'accompagnèrent jusqu'à l'abbaye. L'ordre de la procession fut un peu changé; les gentilshommes, deux par deux; les chevaliers, les aldermen; les secrétaires français et latin; les membres du conseil privé, les chevaliers de la Jarretière, le premier baron et le maître des comptes, les deux grands juges et le sergent concierge du château royal, précédaient les trois croix. Le chœur de Westminster, celui de la chapelle de la reine, les évêques, les deux secrétaires principaux, le trésorier et le contrôleur marchaient avant les barons. Ordre avait été donné à la noblesse de ne se coiffer des bonnets de comte et de vicomte et de la couronne de duc qu'après le moment où la reine aurait ceint la couronne. A cette époque, les vicomtes et les barons n'avaient encore droit qu'au bonnet héraldique. Ce fut Jacques Ier qui permit la couronne aux vicomtes, et Charles II aux barons.

Aux earls, titre purement saxon, qui n'a de rappport ni avec les ducs, ni avec les comtes des autres hiérarchies féodales, succédaient les deux rois d'armes; le duc de Pembroke portant les éperons de saint Edouard; le duc de Bath, portant le bâton du même roi; puis sur la même ligne, les ducs de Derby, de Westmoreland et de Cumberland, portant trois épées nues; la *curtana*, épée de miséricorde, tenue par le duc de Derby, et occupant le milieu; celle de droite, représentant la justice spirituelle, et celle de gauche, la justice temporelle. Ensuite venait le héraut de la Jarretière, portant les armoiries de la reine et accompagné du maire de Londres avec sa masse d'armes. Le grand chambellan seul; le duc de Devonshire portant l'épée de cérémonie, enfermée dans le fourreau; sur une même ligne, le duc de Norfolk, au milieu, portant la couronne; à sa droite, le marquis de Winchester, portant la baguette d'or et la croix; à sa gauche, le marquis

Digitized by Google

d'Arundel, portant le sceptre; enfin, soutenue à droite, par l'évêque de Durham, et à gauche, par le comte de Salisbury, la reine elle-même, en velours cramoisi, sous un dais en étoffe d'or avec des crépines et des clochettes d'argent.

La duchesse de Norfolk et le chambellan de la reine portaient la queue de la robe; on voyait s'avancer ensuite les pairesses en robes de velours cramoisi, avec des manteaux fourrés d'hermine; les baronnes, portant de grands manteaux éclarlates, bordés d'hermine, et toutes les dames de la cour aussi en écarlate, mais sans manteau. Les archevêques de Cantorbery et d'York, tous deux en disgrace, ne parurent point dans la cérémonie. Quant à Gardiner, exécuteur trop aveugle des volontés de la reine, il avait été chargé de la recevoir sous le porche de l'abbaye et de lui offrir l'encens et l'eau bénite.

Au milieu du chœur de cette magnifique église, si remarquable par l'audace élégante de son architecture gothique, et dont, selon l'usage du temps, le pavé était jonché de feuillage (1), s'élevait un échafaudage carré, d'une grande hauteur, couvert de riches tapis, et dont les degrés conduisaient d'une part, au pavé de l'église, du côté de la porte d'entrée, de l'autre, aux marches de l'autel. Une seconde bâtisse surmontait cette première esplanade, et se composait de sept marches, dont quatre couvertes d'étoffe d'or, et quatre autres d'étoffe d'argent. C'était là que le trône proprement dit se trouvait placé; grand fauteuil couvert de damas d'or, avec deux coussins, l'un d'étoffe d'or, l'autre de velours noir richement brodé. Le dos du fauteuil, surmonté d'une fleur de lys d'or, avait des deux côtés, deux piliers soutenant des lions dorés; quatre gentilshommes devaient se tenir toujours en sentinelle auprès de ce fauteuil. A onze heures, deux gentilshommes conduisirent la reine jusqu'au trône; elle s'y reposa quelque temps, puis elle alla se placer, toujours conduite par

(1) C'est évidemment à cette habitude de répandre des joncs dans les grandes cérémonies qu'il faut rapporter l'origine du mot *joncher*.

Digitized by Google

eux, successivement aux quatre coins de l'échafaudage, afin de se montrer au peuple entier, qui remplissait la vaste enceinte du temple. — « Messieurs, s'écria l'évêque de Winchester, qui répéta quatre fois la même formule aux quatre coins de l'échafaud, voici Marie, légitime et incontestable héritière, par la loi divine et humaine, de la couronne et de la dignité royale de ces domaines d'Angleterre, de France et d'Irlande. Savoir faisons à tous, que ce jour a été appointé par tous les pairs du royaume, afin de consacrer, oindre et couronner la très excellente princesse Marie! Donnez-vous votre consentement à cette consécration, onction et couronnement? » Le peuple répondit d'une voix unanime : — *Oui, oui, oui! Vive la reine Marie!*

La reine alors descendit vers l'autel, en face duquel on avait préparé pour elle un grand fauteuil; elle s'y assit et offrit sur l'autel un morceau d'étoffe d'or et vingt shillings; afin, dit la chronique, d'accomplir cette parole de l'Ecriture qui défend de se présenter devant Dieu les mains vides. Agenouillée en face de l'autel, sur un coussin de velours, elle se releva pour entendre le sermon, dont le texte était l'obéissance due aux rois.

Quels furent les sermens que prêta la reine en étendant la main sur le Saint-Sacrement? La chronique ne le dit pas, et cette partie importante d'une cérémonie qui consacre l'alliance du souverain et du peuple, se trouve passée sous silence. A gauche de l'autel s'ouvrait une chambre où la reine entra ensuite, et d'où elle sortit sans manteau, dit l'ambassadeur Noailles, avec un corset de velours pourpre. Ramenée devant l'autel, et la tête couverte du poële que quatre chevaliers de la Jarretière tenaient étendu sur sa tête, elle reçut l'onction ou le chrême de l'évêque de Winchester; après quoi Mrs Walgrave lui passa aux mains une paire de gants de fil. Elle se retira de nouveau dans la chambre destinée à cet usage, et passa une robe de taffetas blanc avec un manteau de velours pourpre fourré d'hermine, sans rabat. Elle portait suspendue à sa ceinture une longue épée qu'elle offrit sur l'autel,

Digitized by Google

et que le grand intendant racheta, en déposant une somme d'argent sur cet autel. La même épée resta entre les mains du grand intendant, qui la porta nue devant la reine pendant tout le reste de la cérémonie. Marie se replaça ensuite dans le fauteuil en face du maître-autel, et reçut des mains de l'évêque de Winchester et du duc de Norfolk trois couronnes: celle du roi Edouard, la couronne impériale ou de grande cérémonie, et la couronne ordinaire. Elle essaya successivement ces trois couronnes; et dans les intervalles les trompettes sonnèrent. Pendant le *Te Deum*, l'évêque de Winchester passa au doigt de la reine l'anneau de l'alliance symbolique, et ensuite elle reçut des mains de son grand intendant les bracelets d'or et de pierreries. Le duc d'Arundel lui donna le sceptre; le duc de Bath, le bâton de saint Edouard; le duc de Pembroke, les éperons; le marquis de Winchester, la boule d'or; et l'évêque de Winchester, la *régale d'or*.

Ce fut ensuite qu'elle remonta sur cet échafaud dont nous avons parlé, et y trôna, vêtue de velours cramoisi avec un manteau de pourpre, un second mantelet de soie et d'or, la couronne Impériale sur sa tête, le sceptre à sa main droite, la boule d'or à sa main gauche, et aux pieds des mules d'étoffe d'or doublées de satin cramoisi et garnies de galons d'or de Venise. L'évêque de Winchester vint faire serment de fidélité à la reine et lui embrasser la joue gauche. Après quoi tous les nobles, à commencer par le duc de Norfolk, le premier d'entre eux, prêtèrent le même serment, et déposèrent le même baiser sur la joue gauche de la reine qui dut s'armer, pour parcourir les différentes phases de cette cérémonie, d'une constance héroïque. Chacun levait les mains en les joignant, au moment d'embrasser la reine, et la reine saisissait les deux mains du féal qui lui rendait hommage. Les membres de la noblesse montèrent successivement sur le même échafaud en criant : *Vive la reine!* pendant que leur chef accomplissait l'hommage de fidélité chevaleresque. Le reste de la cérémonie consista dans les offrandes ecclésiastiques que la reine fit selon la coutume, et dans le pardon proclamé pour toutes

Digitized by Google

espèces de délits. On passa de l'église dans la salle de Westminster destinée au banquet.

D'abord entrèrent, montés sur deux palefrois, le duc de Norfolk, grand maréchal, et le duc de Derby, grand intendant. Ce dernier avait pour suite quarante gentilshommes en velours noir, et plus de deux cents domestiques en livrée. Le duc de Sussex, maître de la garde-robe, le duc de Worcester, écuyer tranchant qui fit l'essai des viandes, précédaient le couvert de la reine. Les bassins d'eau furent apportés par les sergens d'armes. La reine se lava, et alla s'asseoir sous le dais, ayant derrière elle, debout, le comte de Shrewsbury et l'évêque de Durham. A sa droite la reine fit placer l'évêque de Winchester; et à sa gauche, mais assez loin, la princesse Elisabeth et Anne de Clèves, veuve de Henri VIII. L'ambassadeur français remarqua cette distance à laquelle la reine Marie parut affecter de tenir la veuve du roi et l'héritière présomptive de la couronne. La table du milieu était occupée par les évêques, ambassadeurs, magistrats, chevaliers et écuyers; la table de droite, par les barons des cinq ports, les conseillers et clercs de la chancellerie; et la table de gauche, par le maire de Londres, les aldermen et les notables de la commune.

Le commencement du second service fut remarquable par l'entrée solennelle du chevalier Dymoke, à cheval, armé de pied en cap, le cheval caparaçonné de noir et son harnais brodé de petits lions d'argent. Personne n'ignore que ce personnage symbolique, Sir Lyonel Dymoke, champion des rois et des reines, n'a pas d'autre office que de venir à tous les couronnemens jeter le gant du défi à quiconque prétend révoquer en doute la légitimité de l'avénement royal. Précédé d'un héraut d'armes ayant à ses côtés deux pages, l'un portant son épée, l'autre son bouclier, il poussa son cheval du côté de la reine, la salua, et prononça les paroles suivantes : « S'il est quelque espèce d'homme, de quelque état, degré » ou condition que ce soit, qui dise que notre souveraine, » maîtresse et reine, Marie Ire, n'est pas l'héritière légitime et » vraie de la couronne d'Angleterre, je dis qu'il en a menti

Digitized by Google

» comme faux traitre, et je suis prêt à le soutenir envers et
» contre tous, tant que j'aurai le souffle vital dans ma poitrine,
» pourvu qu'il plaise à la reine de m'agréer comme défenseur,
» en foi de quoi je jette ici mon gage (1). »

(1) Note du Trad. Cette cérémonie est originaire de Normandie, où ce droit était héréditaire dans la maison des Marmion, seigneurs de Fontenay. Robert de Marmion obtint de Guillaume-le-Conquérant la concession des châteaux, ville et manoirs de Tamworth et de Scrivelby, dans le comté de Lincoln, auxquels fut attaché le titre de champion des rois d'Angleterre. La famille s'éteignit en 1291, dans la personne de Philippe de Marmion, décédé sans héritier mâle. Au couronnement de Richard Ier, le titre de champion fut réclamé par Alexandre de Freville, qui avait hérité du château de Tamworth, par son mariage avec Mazera, petite-fille de Philippe de Marmion; mais il fut adjugé à sir *John Dymoke*, à qui le manoir de Scrivelby était échu par une autre cohéritière des Marmion; et il est demeuré jusqu'à présent dans cette famille.

Digitized by Google

Personne ne le ramassa; le héraut vint le rapporter à Dymoke qui répéta trois fois la même cérémonie, et reçut en récompense la coupe de la reine, le harnais et le cheval dont il s'était servi. Le héraut de la Jarretière et tous les rois d'armes firent tour à tour dans tous les coins de la salle les proclamations accoutumées en français, en anglais et en italien, après quoi ils crièrent : *Largesse!* et jetèrent de la petite monnaie au peuple. Vers la fin du banquet, la reine appela près d'elle les ambassadeurs étrangers, causa quelque temps avec eux, puis resta debout entourée de ses dames pour recevoir la coupe d'or des mains du maire de Londres à qui elle la remit en pur don.

L'héroïne et la principale actrice de cette cérémonie longue et fatigante était une petite femme très brune de peau, *olivastra di complessione*, dit l'ambassadeur vénitien Michele, délicate jusqu'à la maigreur, le front déjà ridé par les soucis et peut-être les passions; l'œil noir, brillant et d'une vivacité tellement ardente qu'on ne pouvait la contempler sans une espèce de crainte. Plus jeune, plus grande, plus semblable au majestueux et terrible Henri VIII, on voyait à côté d'elle la jeune Élisabeth, cette femme politique qui avait su se tenir tranquille et se taire pendant le débat meurtrier de Jeanne Gray et de Marie-Tudor; mais qui, la victoire une fois décidée en faveur de cette dernière, était venue lui rendre hommage. Ses yeux étaient grands, bleus et bien fendus, dit le même ambassadeur; elle avait la main charmante, l'air ouvert et souriant, la taille bien prise; mais après tout, elle était plutôt agréable que belle. L'éclat des costumes dont nous avons copié le détail était un signe caractéristique des désirs et des préférences de Marie. Immédiatement avant cette époque, le puritanisme conquérant avait banni de la cour les couleurs voyantes, la richesse et l'élégance des habits. Combattre cette sombre et économique nouveauté, c'était se déclarer à la fois catholique fervente et amie des brillans plaisirs. Les femmes et les courtisans rivalisèrent de luxe à ce couronnement qui, selon le chroniqueur Fabian, avait attiré tant de monde que

Digitized by Google

Londres ne pouvait contenir les curieux. Ce n'étaient que pierreries, plumes, broderies, étoffes de soie et d'or. Le même mouvement de luxe avait présidé à tous les préparatifs de la fête, et le commerce, qui réellement n'est d'aucune opinion, ne manqua pas de tourner à son profit le goût de la reine et de la cour. « La reine, dit l'ambassadeur Noailles, chargée » d'épier toutes ces influences, et qui s'en acquittait fort bien, » a banni toutes les *superstitions* qui voulaient que les femmes » ne portassent ni dorures, ni habillemens de couleur. Elle-» même et beaucoup de sa compagnie sont habillées à la fran-» çaise de robes à grandes manches. Elle est l'une des dames » du monde qui prennent maintenant le plus de plaisir en ha-» billemens, et c'est merveille comme les jeunes milords et » seigneurs portent des chausses exquises de toile d'or et de » pierreries. »

Toutes ces magnificences ne plaisaient pas moins à Élisabeth qu'à Marie. L'ambassadeur espagnol, Renard, rapporte que la princesse Élisabeth, *merveilleusement bien vêtue*, souriait pendant tout le temps de la cérémonie. Seulement, chargée de porter la couronne que la reine devait placer sur son front, elle se pencha vers l'ambassadeur français et lui dit :

« *C'est bien lourd !* »

— « *Un peu de patience*, répondit-il, *sur votre tête, elle sera* » *plus légère.* »

Cette magnificence de Marie-Tudor annonçait un triste et douloureux règne. La partie la plus sévère du peuple, celle qui renfermait le plus d'avenir et qui devait un jour enfanter le puritanisme de Cromwell, rugissait secrètement contre le luxe nouveau dont le couronnement avait donné l'exemple. Séditions, échafauds sanglans, martyres des protestans, agitations secrètes de la cour, mécontentement universel, ces élémens de haine et de sang remplirent toute la durée d'un règne qui n'a eu d'éclat que celui de la dispendieuse cérémonie décrite par nous. A cette femme qui avait installé sur le trône la décence et le fanatisme, l'obstination et la pureté, la rigueur du dogme et la violence des châtimens, succéda sa sœur

Digitized by Google

Élisabeth, non moins impérieuse, non moins obstinée, mais plus habile. Tous les vices, comme l'avoue Faunt, s'impatronisèrent à la cour d'Élisabeth; mais ces vices eurent l'adresse de se plier aux volontés populaires; mais ce luxe servit le commerce protestant. Le génie de la nation, flatté dans tout ce qu'il avait d'intime, servi dans sa prospérité future, marcha de concert avec cette grande et terrible reine, qui versa le sang, écrasa son peuple, fit la débauche, passa pour vierge, eut Shakspeare pour flatteur et trompa l'histoire. Ses traits mêmes échappèrent à l'observation de l'avenir. A soixante ans, elle voulait que les graveurs de ses monnaies lui prêtassent une beauté qu'elle n'avait jamais eue même dans sa jeunesse. Il existe à Londres une seule *broadpiece* (pièce d'argent de la forme d'un écu de cent sous de France), brisée de tous les côtés et qui offre encore le redoutable profil de la reine, son nez de vautour, son front ridé, ses lèvres contractées. Elle s'était trouvée si ressemblante qu'elle fit briser la matrice de cette monnaie, et envoya l'artiste se repentir sous les verrous, d'avoir osé faire un portrait si exact. Horace Walpole, grand amateur de curiosités, avait conservé celle-ci, qui n'était pas la moins intéressante de son cabinet.

Merveilleusement rusée; douce et timide tant qu'il avait été question d'hérédités litigieuses, tant que sa vie ou son pouvoir avaient couru quelque danger, Elisabeth releva la tête dès qu'elle fut reine, et sans dire adieu à la prudence, elle eut surtout recours à l'autorité. C'était un de ces esprits qui ont

Digitized by Google

l'instinct de leur temps et qui sont vraiment politiques. Marie la catholique n'avait pas, au jour de son couronnement, un seul ami sincère près de son trône. Élisabeth, dont le penchant réformateur était connu, trouvait pour appui non seulement le génie, mais l'espérance populaires. Cependant elle ne se pressa pas d'abjurer le catholicisme que sa sœur l'avait forcée de professer publiquement ; sa conduite ambiguë balança longtemps les espérances et les craintes des deux partis ; elle rendait la liberté aux puritains, rouvrait les portes de sa cour aux seigneurs protestans exilés ; puis elle allait à la messe, communiait, assistait au service funèbre de sa sœur Marie. Le secret transpira ; ou plutôt, avertis par les nombreux indices qui annonçaient une politique nouvelle toute favorable aux protestans, les prélats catholiques refusèrent, ainsi que l'ambassadeur d'Espagne, d'assister au couronnement d'une reine soupçonnée d'hérésie. L'embarras était difficile à lever. Au yeux du peuple, issu du moyen âge et tout imprégné de symboles, le souverain non couronné selon le rite antique n'était pas souverain. L'évêque de Carlisle céda enfin aux prières de la cour et se détacha de ses collègues, mais sous la condition acceptée par Élisabeth de subir le formulaire catholique et de prêter le serment habituel : double parjure accompli solennellement à la face de Dieu ; l'évêque savait bien que la parole royale serait faussée, et la reine attendait avec impatience l'occasion de s'en dégager.

On éblouit les yeux du peuple par la pompe des cérémonies. La masse, esclave des sens, livrée aux impressions extérieures, ravie d'ailleurs de tomber sous la main d'une reine plus jeune et moins sévère, ferma les yeux sur l'irrégularité d'un couronnement demi-protestant, demi-catholique. Ses acclamations furent plus vives et plus générales que celles qui avaient accueilli l'avénement de Marie. D'ailleurs aucune faction n'était privée d'espoir ; et le caractère de la princesse était encore un problème que chacun résolvait en sa faveur. Le 12 janvier 1558, (à cette époque et jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, l'année politique commençait en Angleterre le

Digitized by Google

25 mars), la reine, selon l'usage, s'embarqua sur la Tamise pour se rendre à la Tour, où elle fit son premier acte de royauté en créant plusieurs chevaliers du Bain (1). Les bateaux pavoisés, chamarrés de guirlandes, remplis d'instrumens et de musiciens venus d'Italie, décorés à la proue et à la poupe de sculptures dorées, brillent encore dans les pages des chroniqueurs. Le 14, elle quitta la Tour, montée dans un chariot ou voiture tapissée et recouverte d'écarlate, précédée de ses trompettes et de ses hérauts, suivie de ses dames d'honneur toutes vêtues de rouge. Des grillages garnissant les rues étaient drapés d'étoffes riches de diverses couleurs, qui laissaient entrevoir dans les interstices les diverses corporations avec leurs livrées, leurs armoiries, souvent plus riches que celles des seigneurs; les chefs et les principaux de chaque état portaient des chaînes d'or; des bannières brodées flottaient en tête de chaque corporation. Nous ne savons trop ce qu'ont pu gagner, sous le rapport même de l'amour-propre et de la considération politique, les artisans et les bourgeois modernes qui n'estiment pas leur état, sont jaloux des états supérieurs, ne forment point corps, ne s'attachent à rien, ne respectent que la fortune et jouissent du droit de se rendre en habit noir, la physionomie mécontente et la bourse vide, aux diverses cérémonies publiques.

(1) Note du trad. Le costume des chevaliers et les insignes de l'ordre du Bain étaient différens alors de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ils portaient de longues robes à manches étroites, fourrées de menuvair, comme les prélats, avec des dentelles blanches pendantes sur leurs épaules. Charles II créa soixante-huit chevaliers du Bain à son couronnement, après quoi l'ordre cessa d'exister, jusqu'à ce que Georges Ier le rétablit en 1725. Il fut décidé que les insignes de l'ordre seraient à l'avenir une rose, un chardon et une feuille de trèfle, emblême des trois royaumes, issant d'un sceptre entre trois couronnes impériales, avec la devise *Tria juncta in uno*, suspendues à un ruban rouge porté en sautoir. Le costume de cérémonie est un surtout de satin blanc, un manteau de satin cramoisi doublé de blanc, un chapeau de soie blanche avec des plumes d'autruche, etc. L'ordre ne devait se composer que de 36 chevaliers *grand'croix;* mais en 1815 le prince régent y ajouta 180 *commandeurs* et un nombre indéfini de *compagnons*. L'ordre du Bain est exclusivement militaire.

Digitized by Google

A toutes les fenêtres flottaient des guirlandes et des festons; partout retentissaient les hautbois et les flûtes. Un jeune enfant, debout sur un arc-de-triomphe qui terminait la rue Fenchurch, souhaita à la reine la bienvenue au nom de tout le peuple et reçut ses remercîmens. Au milieu de la rue Gracechurch, on avait jeté, d'un côté de la rue à l'autre, une espèce de pont suspendu, sur lequel se trouvait un théâtre; Henri VII et sa femme, Henri VIII et Anne Boleyn environnés d'allégories et de tous les attributs qui pouvaient rehausser leurs vertus et leurs mérites, y étaient représentés; puis Elisabeth elle-même, en costume royal, y trônait au milieu de sa famille. Un enfant de quatorze ans, vêtu de blanc, s'avança vers la reine, ayant à la main deux roses, l'une blanche, l'autre rouge; il récita le commentaire du spectacle que je viens de décrire; allusion fort juste d'ailleurs au mariage des deux roses, à la fusion des deux maisons de Lancastre et d'York, dont Élisabeth se trouvait la double héritière.

L'allégorie allait perdre son pouvoir sur la poésie et sur les mœurs, au moment où le symbole catholique voyait expirer son autorité séculaire. Dans cette circonstance, il avait fait merveille, et déroulé toutes ses pompes mystiques, pour honorer l'inauguration d'Elisabeth. Un second arc-de-triomphe à quatre portes ornait l'extrémité de Cornhill et se trouvait couronné par un trône. Quatre personnages symboliques, la *Superstition*, la *Stupidité*, la *Corruption* et la *Sédition* étaient écrasés par les pieds du trône, qui avait au contraire pour supports les quatre Vertus cardinales. Après avoir complaisamment reçu cette leçon politique, qui lui recommandait de ne pas épargner la Superstition et semblait dictée par le progrès de l'esprit puritain, la reine s'avança du côté de Soper Lane, où l'attendaient les acteurs d'une autre pantomime. Celle-ci représentait les huit béatitudes de saint Mathieu, toutes applicables à la nouvelle reine: douceur d'ame, épreuves dans le malheur, résignation, déni de justice, pitié pour les pauvres, pureté de cœur, amour de la paix, et patience au milieu de la persécution. C'était à peu près sous ces couleurs que

Digitized by Google

se présentait la jeune princesse toujours persécutée, toujours timide et patiente. Elle eut à subir plusieurs concerts qui lui furent donnés par divers orchestres de musiciens, placés sous le porche de Saint-Pierre et dans Cheapside. Puis ayant reçu la bourse d'or et les mille marcs d'or des mains des aldermen et du rapporteur de la cité, elle les remercia par un discours si gracieux et si bien tourné, que « le peuple (dit la chronique) s'émerveilla d'entendre des mots joints avec tant d'art et prononcés avec tant de cœur. » Elle n'était pas quitte des admirations qui lui étaient imposées. Le théâtre érigé au bout de Conduit-Street représentait, à droite un royaume florissant; l'industrie, le commerce, les arts, l'abondance; à gauche un état en décadence, guerre étrangère, famine, peste, misère, sédition, guerre civile. Cette double allégorie, complétement dans le goût des emblêmes d'Alciat, reposait sur un caveau ou antre obscur, au fond duquel on vit bientôt apparaître un vieillard chauve et nu, conduisant par la main une jeune vierge, toute vêtue de blanc, tenant un livre de parchemin ouvert, et sur lequel on lisait ces mots : *Verbum veritatis.*

« Quel est ce vieillard, demanda Elisabeth ?

—C'est le Temps, répondit une voix...

—C'est aussi le Temps qui m'amène, » répliqua la reine.

La Vérité, fille du Temps, présenta à Élisabeth le volume qu'elle pressa dévotement sur ses lèvres, en s'écriant : « Aucun livre ne m'est plus précieux ni plus cher. » Un discours latin, prononcé à Saint-Paul par un enfant, un concert d'instrumens militaires donné à la porte de Ludgate, arrêtèrent de nouveau la reine, qui arriva tard au bout de Fleet-Street et stationna devant une forteresse gothique, composée de quatre tourelles crénelées, au milieu desquelles s'élevait un amphithéâtre, partagé en quatre étages ou degrés; le plus bas était occupé par deux figures allégoriques représentant les Communes; le suivant, par deux personnages qui représentaient le Clergé; celui d'après par deux autres, représentant la Noblesse; et le dernier par un trône sur lequel était assise Deborah, *juge et restauratrice de la maison d'Israël.* Un

Digitized by Google

vaste palmier artificiel déployait au dessus du siége royal le luxe de ses branches qui ployaient sous les fruits et indiquaient la tranquille fécondité du règne qui allait commencer. Discours latins lus par des enfans élevés par la charité publique; autres discours prêtés au deux géans allégoriques, Gogmagog et Corinœus, qui se chargeaient de commenter et d'expliquer la longue série des allégories précédentes; adieux solennels chantés par les enfans de chœur, au moment où la reine quitta la cité; attirèrent de nouveau l'attention de la reine et suspendirent ses pas. Mais ce qui mérite surtout d'être rappelé, c'est l'attitude populaire qu'elle eut soin de prendre. Elle qui n'ignorait pas que sa tyrannie aurait besoin de l'appui des bourgeois, « elle gagna les cœurs par des paroles d'or (dit le chroniqueur Tothill, dans un pamphlet consacré à cette grande cérémonie), se montra affable et pleine d'aménité, fit arrêter sa voiture pour recevoir le cadeau ou le compliment de quelques pauvres personnes, et plaça dans son carosse une branche de serpolet qui lui fut offerte auprès de Fleet-Street par une pauvre vieille qui lui adressait en même temps une requête. Tout le monde remarqua le soin et la bonté avec lequels elle garda cette chétive offrande. »

Marie avait surtout cherché à flatter la noblesse. Elisabeth, dès le commencement de son règne, dès la cérémonie du couronnement, s'appuya sur le peuple, et s'abaissa jusqu'à le flatter pour tout en obtenir. Dès qu'elle eut ainsi fondé son autorité sur la plus solide des bases, elle marcha en avant et ne craignit rien. Le 15 janvier, précédée des trompettes, de ses chevaliers et seigneurs, des hérauts d'armes en uniforme, des nobles et des évêques en écarlate, elle traversa la ville dont toutes les rues étaient tendues de tapisseries bleues et jonchées de sable fin. Le costume de cérémonie qu'elle revêtit, une fois arrivée à Westminster-Hall, costume qui en langage héraldique s'appelle *robe parlementaire*, se composait d'un manteau de velours cramoisi fourré d'hermine, avec un mantelet de soie et d'or, un jupon et un juste-au-corps du

Digitized by Google

même velours rouge. On n'avait pas élevé d'échafaudage au milieu de l'église, comme pour la reine Marie. Le reste de la cérémonie se passa absolument de même, à cette différence près, que pour plaire à la reine et satisfaire à la fois protestans et catholiques, le service divin fut lu alternativement en latin et en anglais. Un chroniqueur contemporain rapporte que la reine remit entre les mains d'un lord un petit livre que ce dernier devait passer à l'évêque officiant; que celui-ci le laissa de côté; puis que revenant sur sa première résolution, il pria la reine de lui prêter son livre, et y lut à haute voix une partie du service. Sans doute ce petit livre était la liturgie anglicane qui avait effarouché l'évêque catholique, mais à la lecture duquel sa flexibilité de courtisan s'était résignée.

Elisabeth passa par toutes les transformations, tous les habillemens et déshabillemens, que Marie sa sœur avait dû subir avant elle, et qui rendent cette cérémonie si fatigante pour les reines. Après avoir entendu le sermon et la messe, on lui ceignit l'épée de commandement; les armilles ou bracelets royaux furent passés à son bras; la première couronne fut posée sur sa tête; après quoi les trompettes sonnèrent; l'anneau fut mis à son doigt, puis le sceptre entre ses mains, la seconde couronne essayée, puis les trompettes sonnèrent de nouveau. Elisabeth déposa son épée sur l'autel, s'agenouilla en tenant le sceptre et la croix, alla se rasseoir en face de l'autel, et reçut l'hommage et le baiser des évêques et des seigneurs, qui s'agenouillèrent tour-à-tour. Lorsque le service eut été lu en latin et en anglais, la reine, devant laquelle on portait trois épées nues, fit sa seconde offrande sur le grand autel, baisa la patène et sortit processionnellement de l'église aux acclamations populaires.

On a vu, dans cette double et équivoque flatterie, adressée aux catholiques et aux protestans par le mélange des deux rites, la prudence et la politique de la reine annoncer vaguement ses intentions futures. Pour calmer ou du moins endormir la mauvaise humeur des catholiques, elle avait pris

Digitized by Google

deux autres précautions : elle avait nommé un seigneur catholique, le duc d'Arundel, grand connétable pour cette journée, et avait envoyé chercher les vêtemens de l'évêque Bonner afin d'en revêtir l'officiant.

Tel fut le premier jour de ce grand règne, resté national malgré toutes ses fautes, malgré tous ses crimes ; la protection donnée d'une part au protestantisme, et de l'autre à l'industrie, fit la gloire et la sûreté de cette femme hautaine et vindicative dont l'histoire se détermine avec peine à flétrir et à condamner les crimes. Une remarque singulière, c'est que les derniers des Stuarts ont été obligés d'omettre une partie des cérémonies populaires que nous avons détaillées plus haut, et auxquelles la bourgeoisie attachait tant d'importance. La procession solennelle dans les rues de la cité fut omise à cause de la peste, par Jacques Ier et Charles Ier, ainsi que par Jacques II. Jacques Ier régna misérablement ; Charles Ier fut décapité, et Jacques II chassé du trône. Charles II réhabilita cette coutume chère au peuple, que plusieurs personnes conseillent à la reine Victoria de remettre en honneur.

En 1649, le grand naufrage au milieu duquel le fanatisme puritain balaya les souvenirs de la royauté catholique fit disparaître jusqu'aux traces de ces symboles que nous avons vus figurer dans les deux couronnemens précédens. Bracelets, éperons, globe, sceptre, jusqu'aux vêtemens d'Edouard le Confesseur furent vendus à bas prix par les commissaires du parlement. Les mêmes scènes que la révolution française a reproduites, et qui nous montrent la grandeur humaine sous des couleurs si mesquines et si tristes, eurent pour acteurs les amis de Cromwell. On vendit 16 shillings 4 deniers le vase qui renfermait le saint chrême ; une livre sterling chacune des épées ; une livre sterling 13 shillings 4 deniers les éperons ; 36 livres sterling les bracelets avec leurs pierres précieuses ; le sceptre d'or et « le peigne pour les cheveux du roi, rien du tout, car il n'avait aucune valeur, » dit l'inventaire. Les commissaires républicains découvrirent un vieux coffre de fer renfermant les habits de saint Edouard le Confesseur, l'ouvrirent, répan-

Digitized by Google

dirent sur le sol ces reliques de la catholicité monarchique, et dressèrent en riant le catalogue que voici :

	sh.
Une vieille robe de satin cramoisi.	10
Une robe bordée de galons d'or..	10
Une vieille robe de soie jaunâtre.	0
Une robe de mauvais taffetas cramoisi.....	5
Une paire de sandales en drap d'argent avec des bas d'argent très vieux.....	2
Une paire de souliers en drap d'or.....	1
Une paire de gants brodés d'or..	1

Toute la garderobe du saint et du monarque se trouvant ainsi évaluée à 30 shillings et 6 deniers, on procéda à l'ouverture d'un autre coffre où se trouvaient les sceptres, etc.

Parmi les commissaires siégeait un mauvais poète, Georges Withers, ardent républicain et grand bouffon de son métier, lequel trouva plaisant de mettre la couronne sur sa tête, de s'affubler de deux ou trois vieilles robes de satin, et de parodier, pour l'amusement spécial de Henri Marten le régicide et l'un des commissaires les plus influens, les cérémonies du couronnement royal. En 1649, cette parodie ne parut pas un suffisant outrage à quelques soldats de Cromwell, qui pillèrent ce trésor d'antiquités royales et en vendirent les débris à l'encan.

Aussi, la nouvelle royauté de Guillaume III ne trouva-t-elle aucun vestige de toute cette grandeur. Le gouvernement dilapidateur de Charles II et le règne agité de Jacques II avaient engagé ou vendu la plupart des diamans de la couronne. Il fallut dépenser, comme l'attestent les documens authentiques, 3,703 £ 15 shillings et 3 deniers pour remettre en état les joyaux de la couronne.

Une grande difficulté se présentait : Guillaume et Marie étaient conjointement souverains. La légitimité de l'élection appartenait à Guillaume et celle du sang à Marie. Guillaume avait senti l'impossibilité de partager le pouvoir avec une femme, et il avait menacé ses intimes de partir pour la Hollande, si l'on voulait lui faire accepter Marie pour associée dans le gouvernement. On décida donc que le titre et les honneurs appartiendraient également au roi et à la reine; mais

Digitized by Google

que la réalité du pouvoir se trouverait exclusivement dans les mains de Guillaume (1). Aussi, pendant tout le cours de la cérémonie, la prééminence fut-elle constamment accordée à Guillaume sur Marie; et l'on ne peut pas citer l'étiquette de ce couronnement comme devant servir de modèle à l'avenir pour le couronnement des *reines régnantes*.

C'était le catholicisme des Stuarts que l'on avait à cœur d'exiler; la politique du temps voyait un danger grave dans les honneurs souverains accordés à la parente de la famille bannie. La reine ne portait pas l'ordre de la Jarretière. Le roi seul chaussa les éperons; seul il ceignit l'épée; seul il fut investi de l'étole. La reine revêtit cependant ce que l'on appelle *Colobium sindonis*, supertunique d'or avec manteau d'or. Ce fut, à proprement parler, le seul honneur qui lui fut rendu. Son double dévoûment à son mari et à la cause protestante amortit la blessure de son amour-propre. La haine que lui vouèrent les jacobites n'en fut que plus vive, et immédiatement après sa mort, un prêtre catholique osa insulter à sa mémoire en prenant pour texte de son sermon ces paroles bibliques : *Donnez la sépulture à cette maudite, car c'est la fille d'un roi.*

Le couronnement de la reine Anne servira de modèle au couronnement de la reine Victoire, et nous en donnerons le détail complet, tel qu'il nous a été conservé par miss Banks, l'une des plus infatigables collectrices de ces sortes de curiosités. Puisse le règne de la nouvelle souveraine être aussi calme et aussi fécond en événemens heureux que celui de la reine Anne, que la bienveillance du destin a si bien traité, et que l'histoire elle-même a marqué du sceau de l'indulgence.

Le 23 avril 1702, jour de la fête de saint Georges, la reine se fit porter en litière, du palais de Saint-James à Whitehall,

(1) NOTE DU TRAD. Le pouvoir réel resta en effet dans les mains de Guillaume; mais il ne l'exerça que du chef de sa femme, et comme pour donner un nouveau gage à la légitimité, il fut décidé qu'en cas de prédécès de Marie, les enfans que Guillaume pourrait avoir d'une autre épouse seraient *inhabiles* à succéder.

Digitized by Google

où toute la cour et les dignitaires du royaume l'attendaient; la tête ceinte d'un cercle d'or garni de diamans, suivie de la duchesse de Somerset, de quatre dames d'honneur et du grand chambellan qui portait la queue de sa robe, elle alla s'asseoir sur le grand fauteuil à l'extrémité de la salle, et reçut, assise sous ce dais et placée devant la table couverte d'un riche tapis, les joyaux et ornemens de la couronne qui lui furent apportés en cérémonie. De Westminster-Hall jusqu'au chœur de l'église, tout était tendu de draperies. Ensuite commença le grand cortége du couronnement, cérémonie à laquelle nous conserverons la forme que lui donna, dans sa description officielle, la *Gazette de Londres*.

Le bedeau et le doyen de Westminster.

Le grand connétable de Westminster, avec son manteau écarlate.

Un fifre.

Quatre tambours de front.

Quatre trompettes de front.

Le sergent-trompette.

Six clercs de la chancellerie en robes de satin noir brodées de fleurs, avec des gants et des torsades de soie noire, deux par deux.

Le garde du cabinet de la chapelle royale.

Les chapelains ayant dignité, vêtus d'écarlate, portant leurs bonnets carrés à la main, deux par deux.

Les shériffs, l'aldermen et le rapporteur de la cité de Londres, en robes écarlates, deux par deux; ceux qui ont été lords-maires portant la chaîne d'or.

Les maîtres de la chancellerie, en robes de cérémonie, deux par deux.

Les jeunes sergens-ès-lois de la reine, en robes écarlates, portant leurs bonnets à la main.

Le procureur et l'avocat du roi, en robes de velours noir.

Les anciens avocats de la reine.

Les gardes du corps.

Les gentilshommes de la chambre.

Les barons de l'échiquier et juges des deux tribunaux, en robes écarlates, marchant par rang d'ancienneté.

Digitized by Google

Le grand baron et le grand-juge des plaids communs, en robes écarlates, portant le grand collier.

Le maître des comptes et le grand juge du banc de la reine.

Les enfans de chœur de la chapelle, en manteaux écarlates.

Les chantres de Westminster, en surplis.

Le sacristain et les soufflleurs d'orgue.

Les gentilshommes de la chapelle de la reine, en manteaux écarlates.

Le sous-doyen de la chapelle de la reine, en robe écarlate doublée et garnie de velours noir.

Les prébendés de Westminster, en surplis et en aumuses.

Le garde des joyaux de la couronne, en robe traînante écarlate.

Les conseillers privés, n'appartenant pas à la pairie, en costume ordinaire.

Deux poursuivans d'armes.

Les baronnes en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les barons, de même.

Les évêques.

Deux poursuivans d'armes.

Les vicomtesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les vicomtes, de même.

Les héraults d'armes, en grand costume, portant le collier.

Les comtesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les ducs ou comtes, de même, et ceux qui étaient chevaliers de la Jarretière, portant le collier.

Deux héraults d'armes.

Les marquises en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les marquis, de même.

Des héraults d'armes.

Les duchesses en grand costume, la couronne à la main, deux par deux.

Les ducs de même, excepté ceux qui portaient les joyaux de la couronne.

Les deux rois d'armes provinciaux, avec leur costume de cérémonie, leurs colliers et la couronne en main.

Le garde du sceau privé et l'archevêque d'York.

Le garde du sceau et l'archevêque de Canterbury.

Les ducs d'Aquitaine et de Normandie, représentés par deux gentilshommes

Digitized by Google

de la chambre, Joseph Clarke et Jonathan Andrews, en manteaux de velours cramoisi semé d'hermine et bordé de martre, portant à la main le bonnet ducal, de drap d'or, fourré et semé d'hermine.

Le prince Georges, mari de la reine, en robe traînante dont le maître de la garderobe porte la queue.

Sur la même ligne, le comte de Dorset portant le bâton d'Édouard; le vicomte de Longueville, les éperons d'or; le comte de Huntingdon, le sceptre et la croix.

Sur la même ligne, le grand-amiral d'Angleterre, portant la *troisième épée;* le comte de Kent, la *Curtana*, et le comte de Derby, l'*épée pointue.*

Sur la même ligne, le lord-maire portant la masse, en robe de velours cramoisi, avec le collier de son titre; *Jarretière*, premier roi d'armes, la couronne à la main, avec son collier; l'huissier à verge noire, verge en main.

Le grand chambellan, en grand costume, couronne et bâton blanc à la main.

Sur la même ligne, le grand maréchal, couronne et bâton en main; le comte d'Oxford, portant l'épée de cérémonie, et le grand connétable, en costume, couronne et bâton en main.

Sur la même ligne, le duc de Richmond, portant le sceptre avec la colombe; le grand intendant portant la couronne, et le président du conseil privé, portant l'orbe.

Sur la même ligne, l'évêque de Sarum, portant la patène; l'évêque de Worcester, la Bible; et l'évêque de Rochester, le calice.

Enfin la reine, soutenue à droite par l'évêque de Durham; à gauche, par l'évêque d'Exeter; au dessus de sa tête, le dais porté par seize barons des Cinq-Ports.

Sa robe royale, de velours cramoisi, fourrée d'hermine et bordée d'or, était soutenue par la duchesse de Somerset, accompagnée de lady Elisabeth Seymour, de lady Mary Pierpoint, de lady Mary Hide, de mistress Bridget Osborne et du lord-chambellan.

Sur la même ligne, le capitaine des *yeomen* de la garde, le capitaine des gardes de Sa Majesté, et le capitaine des gentilshommes de Sa Majesté.

Dames d'honneur.

Demoiselles d'honneur.

L'enseigne et le lieutenant des *yeomen.*

Les *yeomen* de la garde, quatre par quatre.

Cette procession ou plutôt cette armée part de Wetsminster-

Digitized by Google

Hall, traverse King-Street, suit un chemin préparé d'avance et tapissé de drap bleu semé de fleurs et pénètre dans l'église. Les trompettes sonnent, les tambours battent, le chœur entonne l'hymne, et tous les rangs de la noblesse sont conduits par les maîtres de cérémonie aux places que l'étiquette leur assigne. La reine monte sur le théâtre érigé, comme au couronnement de Marie, au milieu de l'église, s'agenouille, puis s'assied. La cérémonie de la *Reconnaissance*, que nous avons décrite à propos de ce dernier couronnement, a lieu aux quatre coins du théâtre ou échafaud. La reine descend ensuite vers l'autel, s'agenouille; fait son offrande, consistant dans un dessus d'autel et dans un lingot d'or du poids d'une livre. Les seigneurs chargés de porter les joyaux de la couronne, les déposent sur l'autel. Suivent les litanies, le service, le sermon; puis la déclaration et le serment prêtés par la reine.

Depuis l'avénement de la maison de Brunswick, ce dernier point est devenu d'une importance historique très remarquable. Voici le texte du serment écrit sur un rouleau de parchemin, lu à haute voix par l'archevêque, répété intelligiblement par la reine.

« Moi, Anne, par la grace de Dieu, reine d'Angleterre, d'Ecosse, de France et d'Irlande, défenderesse de la Foi, etc., je déclare sincèrement et solennellement, atteste et maintiens en présence de Dieu :

« Que je crois fermement (*do believe*) que nulle transsubstantiation des élémens du pain et du vin, en sang et en chair de N. S., n'existe dans le sacrement de la Cène, par l'effet de quelque consécration que ce soit;

» Que l'invocation ou l'adoration de la Vierge Marie ou de tout autre saint, et le sacrifice de la messe, tels que les pratique aujourd'hui l'église romaine, sont des superstitions et des idolâtries.

» Je proteste, atteste et déclare solennellement en présence de Dieu, que je fais cette déclaration dans toutes ses parties, selon le sens ordinaire et naturel des mots qui me sont lus, de

Digitized by Google

la manière dont les protestans anglais les entendent, sans évasion, équivoque, réserve mentale d'aucune espèce ; sans avoir reçu du pape ou de tout autre aucune dispense à cet égard, sans espérer recevoir cette dispense, sans penser que je puisse être acquittée devant Dieu et les hommes, ou déliée de quelque partie que ce soit de cette déclaration, quand même le pape ou tout autre m'en délivrerait, l'annulerait et prétendrait qu'elle est nulle et de nul effet. »

De toute la cérémonie du couronnement, voilà le seul passage réellement digne d'attirer l'attention. Là se trouve le secret des révolutions d'Angleterre depuis deux siècles ; là respire, même dans la phraséologie verbeuse destinée à lier plus étroitement la volonté du souverain et à ne lui permettre aucun moyen évasif, le besoin ardent de se détacher de l'Église romaine, de rompre avec le midi, de lutter contre la France, l'Espagne et l'Italie ; passion qui a long-temps porté tous les caractères du fanatisme et qui ne s'est ralentie et modérée que depuis peu.

Quand la reine Anne eut prononcé ce serment, juré de défendre la religion protestante, de se conformer aux statuts du parlement et de conserver à l'église anglicane tous ses priviléges, elle marcha vers l'autel, s'agenouilla, plaça la main droite sur la Bible, et en vue de tout le peuple, elle prononça ces mots :

« Les choses que je viens de promettre, je les accomplirai et garderai ; ainsi Dieu me soit en aide ! »

Puis elle baisa le livre. L'onction, la présentation des éperons et de l'épée, l'investiture de l'épée, l'offrande de l'épée, que l'on rachète pour 100 shillings, précédèrent la cérémonie de revêtir la robe de pourpre fourrée et doublée d'ermine ; elle s'assit après que le doyen de Westminster l'eût revêtue de cette robe, puis elle reçut des mains du même l'orbe et la croix. On procéda ensuite à l'investiture par *annulum* et *baculum* ; la bague (sur le diamant de laquelle était gravée une croix de Saint-Georges) fut passée par l'archevêque au quatrième doigt de Sa Majesté. Elle lui rendit l'*orbe* ou boule d'or,

Digitized by Google

qui fut de nouveau placée sur l'autel, et que l'archevêque remplaça par le sceptre et la baguette de commandement couronnée par une colombe.

Alors s'avança un seigneur, le suzerain du manoir de Worksop, que le droit féodal autorise à présenter à la reine un gant de la main droite, le jour du couronnement, et à soutenir son bras droit pendant qu'elle tient le sceptre. Elle passa une paire de gants qui lui fut offerte par ce seigneur, puis reçut la couronne des mains de l'archevêque, aux acclamations bruyantes du peuple et au bruit des canons de la Tour. Pendant l'hymne, les nobles se couvrent, voyant la reine couverte; la présentation de la Sainte-Bible est suivie de la bénédiction et du *Te Deum*, de l'intronisation et de l'hommage. Ce dernier a lieu, en baisant la *main*, ou la joue de la reine; à l'archevêque succèdent les évêques, les ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons. Le premier de chaque ordre s'agenouille devant Sa Majesté, prononce le serment, et tous les autres se découvrent. Les pairs environnent ensuite la reine, montent un par un, jusqu'au trône, touchent la couronne posée sur la tête de sa majesté, en signe d'appui qu'ils promettent de lui prêter, et baisent la main ou la joue de la reine. La dernière strophe de l'hymne est suivie de la communion qui termine la partie religieuse du couronnement.

La retraite (*the recess*) pendant laquelle la reine prit d'autres habits et se couvrit de la pourpre qui ne devait plus la quitter pendant le reste du jour, succéda à toutes ces cérémonies; et la reine debout devant l'autel reçut la seconde couronne ou couronne de cérémonie. Elle prit le sceptre à la croix dans la main droite, la boule dans la gauche, la baguette surmontée de la colombe précéda Sa Majesté; et les seigneurs qui avaient porté les joyaux de la couronne dans la procession précédente, se confondirent dans les rangs de la noblesse. On s'achemina vers la salle de Westminster dans laquelle était disposé le banquet; le prince Georges de Danemarck, mari de la reine, assis à sa gauche; deux femmes de la reine assises à ses pieds, les cérémonies d'essai des vian-

Digitized by Google

des furent accomplies par l'écuyer tranchant, le grand maître d'hôtel et le grand panetier. M. Leigh, en qualité de seigneur d'Addington dans le comté de Surrey, apporta le plat de gruau, comme c'était son droit, et M. Hamilton, en qualité de seigneur de Wimondley par sa mère, la première coupe d'argent remplie de vin ; la reine y porta ses lèvres et donna la coupe à ce gentilhomme. Ensuite se fit l'entrée solennelle du champion de la reine, Dymoke, à cheval, le casque en tête, un gantelet à la main droite, portant un panache de plumes rouges, bleues et blanches, entre le grand maréchal et le grand connétable, placés tous deux à cheval et en grand costume. Le reste de la cérémonie fut parfaitement semblable au banquet d'Elisabeth et à celui de Marie, et se termina de même par la proclamation et la largesse; c'est-à-dire par la distribution au peuple des médailles du couronnement.

Une grande partie de ces spectacles qui rappellent si vivement la hiérarchie féodale, ne se reproduiront pas au couronnement de la reine Victoria. On a résolu que le banquet et sans doute aussi la procession de la cité seraient supprimées. Quel sens auraient aujourd'hui toutes ces allégories et tous ces symboles? Nous ne craignons pas de dire que dans leur époque elles étaient palpitantes de toute la poésie de leur temps; symboles populaires, elles redisaient à l'intelligence de tous la grande hiérarchie à laquelle la société se trouvait soumise, la chaîne de dépendance et de protection qui liait irrévocablement le maître à l'inférieur, le chevalier à l'écuyer, le suzerain au vassal. Tout cela n'avait de valeur que dans une époque d'action guerrière et de religion symbolique, et ne peut plus coïncider avec le règne moderne des individualités qui s'équilibrent et des inventions pacifiques qui font monter l'industrie et la richesse sur le trône occupé autrefois par le courage héroïque et les exploits guerriers.

(Regal Records.)

NOTE DU TRAD. Quoique le gouvernement ait retranché une grande partie de l'ancien cérémonial pour le couronnement de la jeune Victoria, ce n'en

Digitized by Google

sera pas moins une cérémonie très imposante. La magnificence qui sera déployée dans cette grande solennité, et les dépenses que seront obligées de faire les cours étrangères, peuvent s'apprécier par les prix énormes que l'on paie pour la location des hôtels, pour un laps de temps qui ne dépassera pas un mois, ou six semaines tout au plus. L'ambassade française, après avoir cherché vainement un hôtel convenable, a enfin consenti à louer, moyennant 1,600 £ (40,000 fr.), celui de l'honorable M. Ponsonby. L'ambassade de Russie, qui est arrivée un peu tard, a offert 3,000 £ (75,000 fr.) de l'hôtel Burlington (garni). Son offre avait d'abord été acceptée; mais le marché a été rompu par suite d'un malentendu sur la durée de la location. L'ambassadeur russe a fini par louer l'hôtel de lord Stuart de Rothsay, moyennant 2,500 £. L'hôtel Ponsonby, loué par le maréchal Soult, était jadis occupé par lord Shaftesbury; c'est dans cette résidence que M. de Châteaubriand, ambassadeur de France, donna les plus beaux bals dont Londres ait gardé le souvenir. L'Autriche sera représentée par le prince de Schwartzemberg, qui amènera sa femme, l'une des beautés de l'empire autrichien. Il sera accompagné du prince Trautmansdorff et d'une suite nombreuse de jeunes gentilshommes hongrois. S. A. S. le prince Esterhazy assistera aussi au couronnement. L'hôtel que doit occuper le prince de Schwartzemberg est celui qui est contigu à l'hôtel Mansfield, dans Portland-Place. La Russie sera représentée par le comte Strogonoff, accompagné du comte Anatole Demidoff. Le comte Strogonoff, outre ses aides-de-camp et ses secrétaires, amènera avec lui plusieurs princes natifs de ces différentes tribus de l'Asie qui depuis cinquante ans ont successivement passé sous le sceptre de la Russie. La Prusse a choisi pour la représenter l'homme le plus riche peut-être et le plus noble de ce royaume, le prince Putbus. Le général comte Lœwenhielm, ex-ambassadeur à Paris, représentera la Suède. Ses appartemens sont retenus à l'hôtel Burlington. La Hollande a choisi pour son ambassadeur le général baron Van de Capellen, qui est considéré comme un des administrateurs les plus distingués de son pays. Il a été long-temps gouverneur-général des possessions coloniales hollandaises, où il a rendu de grands services. Le jeune prince de Danemarck, duc de Holstein-Gottorp, neveu du roi, doit représenter le Danemarck au couronnement. On assure que son oncle cherche à renouer les liens d'union et d'amitié qui existèrent autrefois entre l'Angleterre et le Danemarck par le mariage de la reine Anne. Le Wurtemberg aura pour représentans le jeune prince de ce nom, conjointement avec le prince Mandelslohe, ministre de Wurtemberg à Londres, et allié à la maison de Brunswick. L'oncle de Sa Majesté, le roi des Belges, a choisi pour représentant le prince de Ligne, prince médiatisé, de maison autrefois souveraine, petit-fils du fameux maréchal prince de Ligne, aussi célèbre par son esprit qu'il était renommé par son courage. Ce gentilhomme, dont le nom historique doit jeter un si grand éclat sur sa mission, sera accompagné de la princesse son épouse, de la maison princière de Lubormirski. Bien

Digitized by Google

que l'Espagne ne puisse pas envoyer, comme aux précédens couronnemens, des ambassadeurs aussi magnifiques que Fernand Nunez, *regum e sanguine Gotorum*, ou le duc de l'Infantado, qui déployèrent dans ces occasions une grandeur qu'on ne surpassera jamais; cependant l'Espagne envoie pour ambassadeur extraordinaire un homme du plus haut rang, le marquis de Florida-Blanca, qui sera accompagné dans cette mission par le chevalier d'Aguilar. Le Portugal sera représenté par le duc de Palmella. Le marquis et la marquise de Brignole représenteront la Sardaigne. On dit que le roi de Naples doit envoyer de nouvelles lettres de créance à son ministre à Londres, le vénérable comte Ludolf, et enfin la Sublime-Porte a fait choix de Ahmed-Férid, que l'on dit être parti de Constantinople le 16 avril dernier, chargé de présens pour la jeune reine. — Pour lire avec plus d'intérêt l'article que nous venons de publier sur les reines régnantes d'Angleterre, voyez ceux que nous avons publiés en 1837 sur Guillaume IV et sur la hiérarchie sociale en Angleterre, où l'on trouvera des détails fort curieux sur les préséances et sur les grands dignitaires de l'empire britannique.

Digitized by Google

Économie politique.

DE L'ADMINISTRATION DES POSTES

EN FRANCE ET EN ANGLETERRE,

ET DES MOYENS D'EN ACCROITRE LE REVENU EN EN DIMINUANT LES TAXES.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui que la facilité des communications, la sûreté de nos routes, le bas prix de tous les moyens de transport ont exercé la plus heureuse influence sur le progrès de la civilisation. Le roulage, les diligences, les paquebots à vapeur ont considérablement réduit leurs tarifs : le déplacement des marchandises et des personnes coûte aujourd'hui moitié moins qu'il y a cinquante ans; l'administration des postes a seule résisté à cette tendance. Le factage des lettres est aujourd'hui à 100, à 200 0/0 et, dans quelques circonstances, à 300 0/0 au dessus de ce qu'il était il

(1) Note du Trad. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur les deux questions principales qui sont traitées dans cet article. A une époque où l'on s'occupe avec tant d'activité d'abréger les distances, de rendre plus faciles les moyens de communication, il importe de faire disparaître les lenteurs sans nombre qui s'opposent à la prompte distribution des lettres; et d'un autre côté, comme l'élévation de la taxe est un obstacle très grave, on ne saurait trop s'attacher à en réduire le chiffre. Depuis un an, les journaux anglais se sont livrés à l'examen de cette question, et la *Revue de Westminster*, à qui l'on doit tant d'excellens aperçus, vient d'en résumer les débats. Un journal spécial (le *Post Circular*) a même été créé pour discuter toutes les questions relatives au transport, à la taxe et à la distribution des lettres; et

Digitized by Google

y a un siècle. Qu'en est-il résulté? C'est que des populations entières se trouvent dans l'impossibilité de se communiquer entre elles leurs besoins et leurs espérances; c'est qu'il arrive souvent que des lettres adressées à de pauvres familles restent des semaines et des mois entiers au bureau de poste, faute par ces familles de pouvoir réunir la somme exigée. Dernièrement, un pauvre ouvrier partit de Glasgow, où il ne pouvait trouver d'ouvrage, et se rendit à Londres, où il fut assez heureux pour se caser. Son premier soin fut d'écrire à son père, qui était laboureur, pour lui apprendre l'heureuse nouvelle; je dis heureuse, et pourtant elle coûtait au père 1 sh. 1 d. 1/2: c'est-à-dire le prix d'une journée de travail, et conséquemment le prix d'un déjeûner, d'un dîner et d'un souper. Aussi la lettre fut-elle accueillie avec un peu de mauvaise humeur : le père répondit à son fils, tout en le félicitant de son bonheur, de ne pas lui écrire une seconde lettre. Cette réponse était un peu dure sans doute; mais je le demande, qu'eût dit M. Spring-Rice, ou tout autre ministre, qui aurait reçu une lettre dont le factage eût coûté *dix livres sterling*. Et pourtant cette somme de dix livres sterling n'eût pas

enfin M. Hill s'est chargé de présenter à la chambre des communes une pétition tendant à ce que les droits de port soient notablement réduits. Ainsi qu'on le verra dans le courant de cet article, M. Hill voudrait que la taxe fût réduite à un droit unique de 10 centimes par lettre, n'importe quelle distance elle aurait à parcourir; il voudrait ensuite, pour éviter les lenteurs de la distribution, que la taxe fût perçue d'avance: il propose à cet effet l'apposition d'un timbre sur le papier à lettre; en sorte que l'administration, par cette seule modification, se trouverait délivrée de cette nuée de contrôleurs et de receveurs qui encombrent tous les rouages administratifs. Le public y gagnerait; car la distribution serait quatre fois plus rapide, et les réceptionnaires de lettres se trouveraient délivrés de cet impôt prélevé sur eux par la curiosité et les demandes absurdes. Les chemins vont tellement abréger les distances, que si l'on n'y porte bientôt remède, on emploiera plus de temps pour distribuer les lettres dans l'intérieur d'un quartier, que pour faire franchir les distances qui séparent les villes entre elles. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point; nous prions seulement les administrateurs et les publicistes de lire attentivement cet article; car les améliorations qui y sont proposées sont de la plus grande importance.

Digitized by Google

causé aux ministres dont nous parlons un préjudice aussi grave que le déboursé d'un shilling au malheureux laboureur.

Comme l'ouvrier, l'homme de peine et l'homme des champs, le professeur, le vicaire de campagne, le libraire éditeur et l'homme de lettres souffrent également de cette exagération de taxe. Les libraires-éditeurs sont en général dans des conditions aisées, on devrait donc s'attendre à les voir se soumettre de bon gré à la charge que leur impose la loi; cependant, telle est l'énormité de la taxe, que chacun d'eux cherche à éluder le factage, par tous les moyens possibles; ils confient leurs lettres et leurs épreuves à des messageries, ils les introduisent dans leurs ballots, et esquivent la loi. Comment en serait-il autrement? Je suppose que l'auteur d'un ouvrage en deux volumes qui s'imprime à Londres demeure à Oxford. Eh bien! l'impression de ces deux volumes sera augmentée de 20 £, si l'éditeur expédie les épreuves par la voie régulière; encore l'auteur devra-t-il s'abstenir de demander une seconde épreuve; autrement le pauvre libraire verrait grossir le mémoire de son imprimeur d'une dixaine de livres sterling (1). Le négociant et l'homme d'affaires sont encore moins bien placés. On sait de quelle importance il est pour un commerçant d'écrire à ses clients et de les aviser du prix des denrées, de l'état de la place, de connaître ce qui se passe dans tel ou tel port; eh bien, grace au système actuel, ce commerçant est obligé de restreindre le nombre de ses lettres, et de recommander à ses commettans de ne lui écrire que dans le cas d'une nécessité absolue. Citons un exemple entre mille. Je suppose un petit détaillant de Londres, porteur d'une lettre de change sur Edinbourg, échéance au 31 mai. La lettre de change est de 20 £ et le terme du paiement est sur le point d'expirer. Je suppose en outre que cette lettre de change soit le seul effet que le détaillant de Londres ait à en-

(1) Note du trad. Pendant long-temps, en France, les épreuves d'imprimerie, même corrigées, étaient admises à l'affranchissement des périodiques; depuis quelques années, cette faveur a été retirée aux gens de lettres.

Digitized by Google

voyer pour le moment à Edinbourg; voici les frais que coûterait l'envoi du billet :

Factage de la lettre.....	1 s.	1 d.	½
id. du billet contenu dans la lettre.....	1	1	½
Total.....	2 s.	3 d.	

Maintenant, voici quels seront les frais de retour :

Factage de la lettre de retour.....	1 s.	1 d.	½
Factage du billet contenu dans la lettre.....	1	1	½
L'accusé de réception.....	1	1	½
	3 s.	4 d.	½
A ajouter.....	2	3	
Total.....	5 s.	7 d.	½

Ces frais ainsi prélevés par le *post-office* représentent l'intérêt des 20 £ à plus de 12 0/0.

N'est-ce pas encore exorbitant que de doubler le prix du factage, lorsque cette lettre renferme un simple morceau de papier. En France, on pèse chaque lettre. Celles de 7 grammes 1/2 paient le port simple; au dessus de 10 grammes, elles paient port double, et au dessus de 25 grammes, elles paient port triple. En Angleterre, il en est autrement. Une lettre, fût-elle grande comme le *Times* ou le *Morning-Chronicle*, ne paiera que port simple si le papier sur lequel cette lettre est écrite est d'une seule pièce; si au contraire, vous écrivez sur un carré de papier poulet, et que vous renfermiez sous le pli de cette lettre un morceau de papier large comme le doigt vous paierez un double factage. Et notez que si vous ajoutez un second morceau de papier, vous paierez triple port. Ainsi une lettre d'Allemagne, de Hollande ou de France, dont le factage est de 1 sh. 2 d., vous reviendra à 2 sh. 4 d. si cette lettre renferme une seule lettre de change, et à 3 sh. 6 d. si elle en contient deux.

Admirez encore cette anomalie. On sait que l'une des pré-

Digitized by Google

tentions auxquelles les administrateurs du *post-office* attachent le plus de prix est de proportionner le port à la distance des parcours. La consequence de ce principe est qu'à distances égales, le prix du factage devrait être le même pour une ville que pour une autre. Eh bien ! grace au système actuellement en vigueur, système qui consiste à fixer le port non sur la distance la plus rapprochée qui sépare une ville d'une autre ville, mais sur le parcours que décrit la malle-poste, il n'est pas de pays en Europe où la taxe des lettres soit déterminée avec plus d'injustice et d'inégalité. Citons quelques exemples : Une lettre adressée de Renfrew à Lochwinnoch, distance de quatorze milles, arrive à son adresse pour 1 d., tandis qu'une lettre du même poids, allant de Paisley ou de Renfrew à Pollockshaws, distance de sept milles, ou moitié de la première, ne coûte pas moins de 4 d. A Oxford, à Aylesbury, même confusion : à Aylesbury on paie 7 d. et quelquefois 1 sh. 1 d. pour le port d'une lettre qui a parcouru une distance de dix milles, et 2 d. pour une lettre qui a parcouru une distance de huit milles ; à Oxford, une lettre d'Aylesbury, distance de quatorze milles, est payée 1 sh. 1 d. ; au même endroit, une lettre de Londres, qui est à trois fois cette distance de la ville universitaire, coûte également 1 sh. 1 d. La fixation du factage des lettres du *post office* de Wolverhampton et de Dudley est encore plus curieuse. De Wolverhampton à Dudley, le port d'une lettre coûte 4 d. ; et le factage d'une lettre expédiée de Wolverhampton au village de Briarley-Hill, village qui est en deçà de Dudley de quelques milles, ne coûte qu'un penny (10 c.). Leicester, Rubey, Keinton, Glastonbury, Weymouth, Denbigh dans le Denbighshire, Liverpool, et l'une des villes les plus importantes du royaume, la riche Manchester, sont dans le même cas : la poste fait payer, pour une distance de cent huit milles, 9 d., tandis que pour des distances intermédiaires, soit d'Ashton à Birmingham, distance de vingt milles, on en paie huit.

Les fausses directions données aux lettres sont encore un des reproches graves adressés à l'administration des postes.

Digitized by Google

Les exemples de retards occasionés par ce système vicieux sont si nombreux, que nous ne citerons que les principaux. Ainsi à Chelsea, une lettre jetée à la poste à quatre heures du soir, reste vingt-deux heures avant d'arriver à Brampton; cependant la distance qui sépare ces deux villes n'est que de trois milles; mais la lettre suit un parcours de huit milles. A Uxbridge, après la fermeture de la poste le vendredi soir, une lettre adressée à Gravesend, qui est à quarante milles d'Uxbridge, n'arrive à son adresse que le mardi matin. Deux lettres étant mises dans la même boîte à Londres, entre cinq et six heures du soir, l'une adressée à Highgate et l'autre à Wolverhampton, qui est sur la même route, mais à une distance de plus de cent vingt milles en deçà de Highgate, c'est la lettre de Wolverhampton qui arrive la première à son adresse. Hammersmith et Bristol se trouvent dans les mêmes circonstances. Hammersmith est aux portes de Londres; cependant une lettre jetée dans la boîte après quatre heures de l'après-midi n'arrive dans ce lieu qu'entre dix et onze heures du matin, tandis qu'une autre lettre destinée pour Bristol, et mise à la poste à sept heures moins un quart, est délivrée avant neuf heures du matin le jour suivant.

Comme on le voit, les défauts que nous venons de signaler sont graves; aussi depuis quelque temps sont-ils l'objet de vives récriminations. Le peuple anglais s'est ému; de toutes parts des pétitions, couvertes de signatures, ont été adressées à la législature pour qu'elle s'occupât avec activité de remédier au mal; et grâce à cette persistance, la chambre des lords a nommé une commission pour examiner cette affaire importante. Nous ne pouvons préjuger l'issue de cet examen; mais, en attendant, nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le plan de réforme proposé à la commission par M. Hill. Ce système, que nous ferons précéder d'un court aperçu de l'histoire des postes, n'est sans doute pas irréprochable; néanmoins nous ne craignons pas d'avancer que son adoption introduirait dans le service des postes des améliorations impor-

Digitized by Google

tantes, et dont bénéficieraient à la fois toutes les classes de la société.

La poste aux lettres doit son origine à la politique. Long-temps elle se réduisit à une simple transmission de lettres entre les chefs des états et leurs généraux. Ces messages étaient portés par des pigeons ou par des courriers, système qui existe encore en Orient. La poste aux lettres desservie par des chevaux n'est pourtant point une invention nouvelle; Hérodote en attribue l'origine à Cyrus et à Xerxès, et nous lisons dans le code Théodose, *de cursu publico,* qu'on se servait de chevaux pour le service des dépêches publiques. Mais ce service était incommode, irrégulier, et ne présentait aucune garantie. Établie depuis long-temps par l'Université de Paris, ce ne fut que sous le règne de Louis XI que cette institution commença à prendre pied en Europe. Louis XI, qu'une politique ombrageuse avait rendu défiant, en fixa l'établissement dans son royaume par une ordonnance du 19 juin 1464. Cependant rien ne prédisait encore l'avenir de ces établissemens; n'étant encore destinés qu'à l'usage de la cour, ils se soutenaient à peine, lorsque les intérêts mieux compris du commerce partagèrent avec la politique les nombreux avantages de cette institution. Ceci se passait en 1619, et bientôt après l'Allemagne et plusieurs autres états de l'Europe eurent des établissemens pareils.

Vers la même époque l'Angleterre jetait les premières bases de son *post-office.* Long-temps ce service se fit mal; les dépêches étaient confiées à des exprès qu'on expédiait à des périodes irrégulières dans les localités, et l'*office* ne desservait que quelques routes. La guerre civile, qui éclata à cette époque, et les exactions commises par les chefs de cette administration, mirent l'établissement à deux doigts de sa perte. Déjà pourtant des réglemens relatifs au factage avaient été promulgués; chaque maître de poste était obligé de fournir des chevaux de poste aux malles chargées des dépêches, au prix de 9 d. 1/2 par mille, et le départ avait lieu régulièrement une fois la semaine. Cromwell donna une base plus solide

Digitized by Google

encore à la poste aux lettres : il fit des réglemens mieux conçus, fixa de nouveau le prix du factage, et constitua l'établissement sur des bases à peu près semblables à celles qui existent aujourd'hui. Enfin, en 1660, le parlement prit sous son égide le *post office*, et en autorisa la fondation par un bill en vertu duquel le roi avait le privilége de nommer le *post-master general*.

C'est de là que date la franchise de port dont jouissent aujourd'hui les membres du parlement. Les membres du parlement, qui n'avaient point perdu de vue que la politique avait donné naissance à la poste aux lettres, réclamèrent en leur faveur la franchise de port. Cette franchise leur fut accordée; chaque membre eut le privilége d'envoyer dix lettres et d'en recevoir quinze par jour sans payer de port; privilége dont les nobles membres usèrent et usent encore aujourd'hui. Puis le revenu de cet établissement fut assigné au roi et à ses héritiers, et ne fut point soumis à l'examen des chambres législatives, comme les autres branches du budget. Déjà ce revenu s'élevait à plus du double de ce qu'il avait été sous Cromwell; il était de 21,500 £; et plus tard, lorsque l'institution s'agrandit et se modifia, il s'accrut dans la proportion suivante:

Années.	Revenu brut.
1710	111,461 £
1764	432,048
1811	1,987,404

Mettons en regard de ce chiffre un tableau qui indique les variations diverses qu'ont subies les prix du factage; on pourra apprécier l'influence que ces variations ont exercée sur les recettes.

Tableau indiquant l'échelle des distances, d'après laquelle le factage actuel des lettres de la Grande-Bretagne est fixé, et le prix de ce factage pendant les années 1710 *et* 1765.

Echelle des distances.	1710.	1765.	Prix actuel.
De 15 milles	3 d.	1 d.	4 d.
De 15 à 20 milles	3	2	5
De 20 à 30 milles	3	2	6

Digitized by Google

Echelle des distances.	1710.	1765.	Prix actuel.
De 30 à 50 milles.....	3	3	7
De 50 à 80 milles.....	3	3	8
De 80 à 120 milles.....	4	4	9
De 120 à 170 milles.....	4	4	10
De 170 à 230 milles.....	4	4	11
De 230 à 300 milles.....	4	4	12
De 300 à 400 milles.....	4	4	13
De 400 à 500 milles.....	4	4	14

En comparant ce tableau avec le premier, on remarquera qu'en 1711, c'est-à-dire un an après que le prix du factage eût été fixé à 3 d. pour les lettres de quinze milles jusqu'à quatre-vingts milles, la recette brute s'éleva à 111,461 £, tandis qu'en 1765, époque où le factage des lettres de quinze milles jusqu'à trente fut abaissé par la législature : à 1 d. pour les lettres de quinze milles, et à 2 d. pour les lettres de quinze à trente milles, il y eut une augmentation dans la recette brute de près du triple; d'où il résulterait que l'élévation de la taxe n'est pas un moyen d'augmenter le revenu. La comparaison du revenu de la poste aux lettres de 1765 à 1812, où nous trouvons le prix du factage doublé, triplé ou quadruplé pour toutes les distances, ne peut être invoquée contre ce principe; car, dans cet intervalle d'un demi-siècle, Arkwright et Watt dotaient l'Angleterre de leurs merveilleuses machines, le commerce décuplait, la population du royaume doublait, et l'instruction pénétrait jusque dans les villages et les hameaux. D'un autre côté, M. Palmer introduisait en 1784 des améliorations importantes dans l'administration des postes. A cette époque le service était encore irrégulier; les voitures dont on se servait pour le transport des lettres étaient lourdes, et le maximum de la vitesse se réduisait à trois milles et demi par heure. M. Palmer, après des nombreux obstacles, parvint à régulariser ce service : aux voitures pesantes il substitua des malles-postes légères dont la vitesse n'était pas moindre de huit à neuf milles; les vols à main armée, qui jusqu'à ce jour avaient effrayé le commerce, devinrent moins fréquens;

Digitized by Google

et grace à tant de soins, les recettes doublèrent et triplèrent dans l'espace de quelques années.

Telle est l'histoire de la poste aux lettres. D'après ce simple aperçu, on remarque que cet établissement n'a point été institué dans un but fiscal; que l'intérêt et le bien-être des peuples ont été l'objet de sa création, et que la diminution du factage n'influe pas, comme on le prétend, d'une manière défavorable sur la recette. Dans le cours de cet article nous donnerons d'autres preuves à l'appui de ce fait; en attendant, occupons-nous des réformes que M. Hill se propose d'introduire dans le système actuel.

Ce plan, le plus remarquable qui ait encore paru, se présente sous un aspect si favorable; les avantages qui en découlent offrent une telle discordance avec l'état de choses actuel, que les personnes le mieux disposées n'ont pu s'empêcher de l'accueillir dès son origine avec défiance. Heureusement son auteur s'est montré aussi exact dans ses preuves qu'il avait été magnifique dans ses promesses. Le système proposé repose sur ce principe : que la dépense occasionée par une lettre n'est point dans le transport d'un lieu à un autre, mais bien dans le mouvement qui s'opère à la réception et à la remise. Voici de quelle manière M. Hill démontre son système :

« Les frais supportés par une lettre, dit-il, se composent des frais de location, de triage, de distribution à domicile, des frais de surveillance, et en dernier lieu des frais de transit. Ceux-ci sont les moins considérables; d'où je conclus que, si la fixation du factage par rapport à la distance est juste lorsqu'il s'agit de faire porter par des courriers deux lettres à des distances inégales, elle cesse de l'être lorsqu'on remet deux mille lettres au *post-office*. En effet, il est démontré que la dépense d'une malle-poste que l'on dirige sur un point éloigné du royaume, exige souvent moins de frais que celle de la malle-poste dont le parcours est plus rapproché; en second lieu, il est prouvé que le coût du transit n'est que l'accessoire

Digitized by Google

des autres frais, et que pesant à la fois sur un grand nombre de lettres, il se réduit à rien ou du moins à peu de chose. Ce peu de cherté du port d'une lettre est facile à prouver par le transport d'objets d'un gros volume. Un livre publié à Londres se vend au même prix chez les libraires de Dublin et d'Edinbourg que chez le libraire éditeur, et chaque jour on obtient un grand nombre d'articles de nouveautés dans les villes principales du royaume aux mêmes conditions que dans les lieux où ces articles ont été fabriqués. A Manchester, on achète des marchandises qui sont portées à Londres, où elles sont vendues à des négocians de Manchester qui les reportent dans leur ville, et les livrent au consommateur, après ce triple transport, au même prix que si l'achat eût été fait sur les lieux. »

Partant de ces principes, M. Hill propose de mettre sur une lettre d'Édinbourg ou de tout autre lieu plus éloigné la même taxe que sur une lettre adressée à Greenwich ou à Chelsea; s'il est vrai que les frais du triage et autres soient tout et que le coût du transit d'un lieu à un autre ne soit rien, pourquoi une lettre destinée pour Édinbourg serait-elle chargée d'une plus forte taxe que les lettres destinées pour Greenwich et pour Chelsea? La peine est la même pour la réception, la distribution de chacune; et souvent il arrive, ainsi que nous l'avons dit, qu'une lettre plus rapprochée de Londres coûtera plus qu'une lettre destinée pour un lieu plus éloigné. Ceci est facile à prouver par des chiffres. Édinbourg est à 400 milles de Londres, et Louth à 170 milles. Le voyage de la malle à Édinbourg coûte au *post-office* 5 £, et celui de la malle de Louth coûte 1 £ 17 s. 7 d. En raison de la distance, c'est le même rapport. Mais ces 1 £ 17 s. sont à répartir sur un petit nombre de lettres, tandis que les 5 £, divisées sur un nombre considérable de lettres, réduisent le prix du port à la moitié moins du prix du port des lettres de Louth.

Cela posé, M. Hill cherche quel doit être le prix uniforme pour chaque lettre, et après avoir trouvé que le port d'une lettre de Londres à Édinbourg, par terre, est le trente-sixième

Digitized by Google

d'un penny, il réduit à un penny (10 c.) le port de chaque lettre. Cette évaluation, qui au premier coup d'œil peut paraître exagérée, n'est pourtant rien moins que très ordinaire lorsqu'on examine ce qui se passe pour le *Post Circular*, le *Penny Magazine*, les *Saturday magazines*, le *Chamber's Edinburgh*, ainsi que par plusieurs autres journaux périodiques à bon marché. La plupart de ces journaux se publient chaque semaine ; ils sont expédiés dans toutes les parties du royaume, et sont portés au domicile de chaque abonné pour la modique somme d'un penny (10 c.), sur lequel il faut prélever :

1° Les avantages accordés au vendeur en détail.

2° Port et distribution du journal dans toutes les parties du royaume.

3° Les frais du gérant.

4° Bénéfice des actionnaires.

5° Frais de composition de huit pages in-folio.

6° Planches et dessins des artistes.

7° Frais de rédaction.

8° Frais de papier.

9° Usure des presses et location.

Ces frais établissent le factage de chaque journal à un huitième de penny (1 c. 1/4). Or, ce que font des établissemens particuliers, qui ne se soutiennent qu'avec leurs propres ressources, pour la faible rétribution d'un liard, pourrait à plus forte raison être exécuté moyennant une rétribution huit fois plus élevée par le gouvernement (1).

(1) Note du trad. Ce que l'auteur anglais dit du bas prix du factage des périodiques anglais non distribués par la poste se vérifie en France. Ainsi, dans Paris, la distribution des journaux ne revient qu'à 1 c. ou 1 c. 1/2 tout au plus : l'administration des postes prendrait 4 c. ; et le factage des lettres revient à 15 c. La distribution des périodiques, qui se fait par des entreprises particulières, coûte infiniment meilleur marché que celle de l'administration ; le service de la banlieue surtout est fait par ces entreprises avec un soin et une célérité surprenans : Sceaux, Versailles, Saint-Germain, Saint-Denis reçoivent leurs journaux de huit à neuf heures du matin au plus tard, et la taxe perçue n'excède pas 2 c. Le service des journaux dans la banlieue de Paris est d'environ 2,000 en hiver, et 4,000 en été ; quatorze à dix-huit

Digitized by Google

La question n'est donc plus de savoir s'il serait possible au gouvernement de transporter les lettres aux prix proposés; car l'exemple précédent résout cette question d'une manière affirmative; mais ce qu'il importe de connaître, c'est l'influence qu'exercerait sur la recette cette branche du revenu public. Nous avons vu, dans la courte histoire de la poste aux lettres que nous avons rapportée, que la diminution du factage, qui avait eu lieu en 1765, avait exercé une heureuse influence sur la recette; il nous sera facile de démontrer que la diminution proposée n'amènerait point la baisse qu'on semble redouter. Établissons d'abord l'état des recettes depuis 1811 jusqu'en 1836.

Années.	Produit brut.	Produit net.
1811	1,987,404 £	1,365,251 £
1815	2,372,429	1,598,295
1816	2,448,741	1,619,196
1821	2,172,875	1,465,605
1826	2,367,567	1,632,267
1827	2,278,402	1,484,164
1828	2,287,961	1,544,224
1829	2,265,481	1,509,347
1830	2,301,432	1,517,951
1831	2,321,310	1,569,038
1832	3,277,274	1,531,828
1833	2,294,911	1.552,270
1834	2,319,979	1,513,052
1835	2,353,340	1,574,458
1836	2,461,806	1,645'835

On le voit, ce revenu, à une légère différence près, est resté stationnaire pendant ces vingt dernières années; et cependant, dans le cours de vingt années, que de choses se sont passées, et combien de personnes qui ne savaient ni lire ni écrire sont

personnes sont employées à ce service. L'entrepreneur de cette petite poste, après dix ans d'exercice, s'est retiré avec 100,000 fr. de bénéfice net, et a vendu sa charge 50,000 fr. Nous citons ce fait pour démontrer qu'il y aurait avantage pour l'administration à réduire le prix de la taxe, et à prendre l'initiative dans le système de réduction que propose l'auteur anglais.

Digitized by Google

venues grossir les rangs des personnes lettrées! La population a presque doublé; d'un autre côté, la manie des voyages s'est emparée de toute la population riche; et le commerce est aujourd'hui le double de ce qu'il était. Que si, au contraire, nous jetons les yeux sur les postes françaises, nous trouvons depuis 1821 jusqu'à 1836 une augmentation considérable. Voici, d'après l'*Annuaire des Postes*, dans quelle proportion s'est opérée cette augmentation :

Années.	Revenu.	Nombre de lettres.
1821.....	23,892,698 f.	45,382,151
1830.....	33,727,649	63,817,260
1836.....	37,405,516	78,970,561

Ainsi, dans l'espace de dix années, de 1821 à 1830, le chiffre de la recette augmente de dix millions, et de 1833 à 1835, ce chiffre augmente encore de deux millions. Cette progression est encore indiquée par le mouvement comparé des lettres mises en circulation. En 1830, le nombre de ces lettres est, pour la France, de 63,817,260, et en 1836, de 78,970,561, ce qui représente 216,358, moyenne par jour pour 1836. Mais là ne figurent point les lettres des autorités qui jouissent de la franchise, et qui forment à peu près le tiers du nombre total des lettres qui passent par le service des postes, ni les journaux et les imprimés dont le chiffre a subi des variations remarquables depuis 1830; à cette époque, ce chiffre était de 39,046,875, dont 32,334,280 expédiés de Paris; il s'est élevé d'année en année jusqu'en 1833, où il a été de 50,853,351, dont 39,255,075 expédiés de Paris; puis il est redescendu à 49,286,000 en 1834, s'est maintenu un peu au dessus en 1835, et est enfin de nouveau descendu en 1836 à 46,250,030; moyenne par jour : 126,712. La diminution pour 1836 pèse surtout sur les journaux de départemens, qui, de 18,156,000 en 1834, sont tombés à 7,844,000 en 1836.

Cependant les frais de l'administration française sont de 50 p. 0/0, tandis que les frais de l'administration anglaise ne présentent que 30 p. 0/0. Un progrès notable s'est même opéré

Digitized by Google

à cet égard dans l'administration de la poste aux lettres du Royaume-Uni. Ainsi le rapport de la dépense au produit, qui pendant long-temps s'est élevé à 32 p. 0/0, est tombé à 30, tandis que pour la France ce rapport n'a pas changé : il est toujours resté à 50 p. 0/0. Mais ne nous attachons pas aux questions de détail; comment se fait-il qu'en France, où le commerce est restreint, le revenu de la poste aux lettres se soit accru dans une proportion considérable, tandis qu'en Angleterre, dont les vaisseaux couvrent toutes les mers, qui fait un immense commerce avec le Japon, la Chine, et qui entretient des relations suivies avec New-York, la Nouvelle-Orléans, les mers du Levant, Gibraltar et tous les points commerciaux du monde; comment se fait-il, disons-nous, que le revenu de la poste aux lettres soit, à quelques centaines de mille livres sterling près, resté au même taux que pendant la guerre, alors que ses riches cargaisons de l'Inde étaient traquées de toutes parts par les corsaires français, et qu'un outrage fait à son honneur par l'Amérique du Nord mettait de nombreux obstacles à l'extension de son commerce?

C'est que le système français est mieux entendu que le système anglais. Je suis loin de dire que le système des postes françaises repose sur un principe parfait : des défauts nombreux analogues à ceux que nous avons signalés dans le système anglais : la cherté du factage, des anomalies de distance, y sont très fréquentes; mais ces défectuosités ont un caractère moins prononcé, le port des lettres y est moins élevé. Je ne citerai qu'un exemple : c'est celui des prix courans. On sait de quelle utilité sont ces bulletins pour le commerce; le gouvernement français en a compris l'importance, et pour favoriser les besoins de l'industrie, il a permis à l'administration de recevoir ces bulletins à un taux excessivement modéré. Aux États-Unis on fait mieux encore : on les reçoit pour rien; l'administration des postes les trie, les porte, les distribue et les livre au commerce sans aucune rétribution. Dans le Royaume-Uni, au contraire, les prix courans ne jouissent d'aucun privilége, pas même de la diminution

Digitized by Google

qui est accordée aux journaux politiques; ils paient taxe entière, comme de simples lettres.

Mais pourquoi une diminution du factage n'exercerait-elle pas sur la recette la même influence que la baisse d'un grand nombre d'articles? Tout récemment le prix du savon a baissé d'un huitième, et depuis cette époque la consommation a augmenté d'un tiers. Il en est de même des soieries : depuis 1823 les prix sont tombés de 25 0/0, et la consommation a plus que doublé. Dans les marchandises de coton, mêmes progrès; depuis ces vingt dernières années, les prix ont tombé de moitié, et la consommation est aujourd'hui quatre fois ce qu'elle était alors. La consommation du café nous présente un exemple non moins remarquable des effets de la réduction des droits : en 1783 le droit sur le café était de 1 sh. 6 d. la livre, et alors le fisc ne percevait que 2,869 £; un an après, le droit fut réduit à 6 pence par livre, et le fisc perçut 7,200 £. Suivons le mouvement du droit imposé par la législature sur cette denrée depuis 1807 jusqu'en 1831.

Années.	Mouvement du droit par livre de café.		Effet de ce mouvement sur le revenu.
1807.....	1 s.	8 d.	161,245 £
1808.....	0	7	245,858
1824.....	4	0	407,544
1831.....	0	6	583,751

Ainsi, à chaque augmentation du droit, il s'opère une baisse dans la recette, et à chaque diminution la recette augmente. Rien de plus concluant que les résultats de 1824 comparés à ceux de 1808 et de 1831. Mais sans sortir de notre sujet, ne trouvons-nous pas qu'en 1834, époque à laquelle on n'avait point encore baissé le factage des lettres d'outre-mer, leur circulation à Liverpool était de 15,318, et à Hull de 15,797; quatre ans après, en 1837, l'administration du *post-office* baisse le prix du factage, et le mouvement s'élève à 63,116 lettres pour Liverpool, et à 47,457 pour Hull. Il en a été de même dans les petites postes, contrairement aux prévisions d'un grand nombre de personnes : depuis 1832, époque où le gou-

Digitized by Google

vernement anglais a étendu les limites de la petite poste et réduit le prix du factage, le revenu de cette branche de l'administration publique ne s'est-il pas toujours accru?

Que la réduction du droit sur un article exerce une heureuse influence sur la consommation, c'est un fait qui nous semble démontré; reste maintenant à examiner si la réduction proposée est dans de justes limites, et quel nombre de lettres serait exigé d'après le principe nouveau pour donner une recette égale à celle de 1836, soit 1,645,835 £. Cette recette est le produit de 170,000,000 de lettres. D'après lord Lichfield, il faudrait 450,000,000 de lettres pour produire la même somme, en abaissant le prix du factage à un penny pour chaque lettre; en admettant ce nombre pour exact, il est facile de démontrer qu'on y arriverait sans peine. Pour cet objet nous citerons quelques unes des réponses faites devant le comité chargé d'examiner cette question par les personnes qui avaient été appelées au sein de la commission : sur la demande qui lui fut faite, M. Wright, associé de Mr Warren, célèbre marchand de cirage, répondit de la manière suivante : — Je n'expédie par la poste aux lettres que 130 lettres par an, année commune; mais si le prix du factage était réduit à un penny par lettre, j'en expédierais 4,000. — Si l'administration des postes consentait à entrer en arrangement avec vous au prix d'un décime pour chacune de vos lettres, demanda un des membres de la commission à M. Parker l'éditeur, quelle somme vous engageriez-vous à lui payer? — Je suis prêt à payer chaque année cinq fois la valeur de ce que je paie aujourd'hui pour le port de mes lettres, et je passerai avec l'administration un engagement de sept années. Nous comptons dans la province 1860 libraires de toute solvabilité, auxquels notre maison enverrait tous les mois une circulaire si la réduction proposée avait lieu; ce qui porterait alors le nombre de nos lettres et de nos circulaires pour le même objet à 24,000. Maintenant nous avons sous presse une Bible illustrée; cette Bible, qui est accompagnée de notes, convient à toutes les classes, à toutes les sectes; elle est publiée sous le patronage des membres les

Digitized by Google

plus distingués de l'Église anglicane et des Églises wesléyenne, indépendante, baptiste, anabaptiste et catholique. Nous enverrions avec plaisir une circulaire à tous les membres du clergé de ces diverses églises, ce qui élèverait à 24,000 le nombre de ces circulaires, si nous n'étions arrêtés par la cherté de la taxe.—Si le factage des circulaires était réduit à un penny, dit M. L. F. de Porquet, je n'en adresserais pas moins de 25 à 40,000 à mes commettans chaque année; et à un demi-penny pour une circulaire d'un quart de page, j'en adresserais de 100 à 150 milles dans le cours d'une année. Je souscrirais volontiers un engagement de 100 à 150 £ par année avec l'administration des postes, et cet arrangement augmenterait mes affaires de plus du triple. — La déposition de M. Murray n'est pas moins explicite. M. Murray qui jette en ce moment les bases d'une nouvelle compagnie d'assurances, déclare que, si la réduction proposée avait lieu, il lancerait dans la circulation plus de 100,000 prospectus qui ne manqueraient pas d'amener une correspondance suivie. —Enfin un manufacturier de Leeds, qui paie environ 400 £ de ports de lettres par année, s'est engagé avec plusieurs autres maisons de la même ville à garantir au gouvernement les deux tiers de la recette de la ville pendant une année si le gouvernement consentait à faire l'expérience du factage à un penny pendant ce laps de temps (1).

Que ces dépositions soient ou non l'expression vraie des sentimens de ces personnes, il n'en reste pas moins avéré que, si la réduction proposée avait lieu, le nombre des lettres augmenterait dans une grande proportion; on le voit par les lettres de l'armée. Ces lettres ne paient qu'un penny, quelle que soit la distance d'où elles sont écrites; elles sont si nombreuses que leur volume est presque égal à celui des lettres

(1) Note du trad. Nous devons dire qu'en France la taxe des prospectus de librairie est réduit à 5 c. par feuille; mais par une bizarrerie inexplicable, les prospectus et circulaires des autres branches d'industrie sont soumis à un droit de timbre qui double les frais de circulation. Cette fiscalité est fort mal entendue, et est essentiellement nuisible aux particuliers et à l'administration.

Digitized by Google

qui paient. J'ai remarqué, dit le capitaine Bentham dans sa déposition au comité, que les soldats savaient apprécier le privilége que leur accorde la loi; beaucoup d'entre eux suivent les écoles des régimens pour apprendre à écrire, et s'empressent d'écrire à leurs amis ou à leurs parens aussitôt qu'ils sont en état de le faire; j'estime que chaque soldat écrit de sept à huit lettres par an. D'un autre côté, telle maison qui, aujourd'hui, recule devant l'envoi d'un simple modèle, expédierait des milliers de patrons à ses commettans de la province; ainsi dans le commerce de la soierie, chaque maison s'empresserait d'expédier des échantillons à ses correspondans de province, aussitôt que paraîtrait une nouvelle étoffe. Les joailliers, les inventeurs de machine, les nouveaux brévetés seraient placés dans le même cas; chacun d'eux par l'intérêt qu'il aurait à donner de la publicité à sa découverte, et n'étant plus arrêté par la cherté du factage, étendrait sa correspondance, et enverrait dans ses lettres un modèle du nouveau patron.

Toutes les modifications que nous venons d'indiquer contribueraient pour beaucoup à accroître l'importance des postes; mais, pour que cette administration réunît tous les suffrages et rendît de véritables services au public, il faudrait qu'elle se déclarât physiquement et moralement responsable de tous les objets; car, sans cette sécurité offerte au commerce, les envois d'échantillons de prix, ainsi que les remises d'argent, seront comme aujourd'hui restreints dans des limites étroites (1). Et qu'on ne croie pas que les détournemens auxquels nous faisons allusion soient peu considérables. Depuis 1830 jusqu'en 1837, les sommes qui ont été perdues de cette manière se sont élevées, d'après des documens officiels, à 9,500 £ (237,500 fr.); et ce chiffre est bien loin d'être exagéré. Chaque année le bridandage augmente, et, à l'heure où nous écrivons, les

(1) Note du trad. L'administration des postes françaises ne répond pas même des lettres chargées, malgré le haut prix du factage; et on sait qu'elle prélève un droit de 5 0/0 sur tous les envois de fonds, tandis que le change des places n'est guère dans le commerce que de 1/4 ou 1/2 0/0.

Digitized by Google

hommes de loi attachés à l'administration des post-offices de Londres et d'Edinbourg viennent de découvrir un système de vol régulièrement établi au post-office de Glasgow; ces vols, bien qu'on en soupçonnât la source, ont été long-temps niés; mais il a fallu se rendre à l'évidence, et aujourd'hui six commis et les employés attachés au timbre sont en prison.

Le transport frauduleux des lettres est encore un signe bien caractéristique du développement dont est susceptible la poste aux lettres. Cette contrebande, l'une des conditions les plus funestes au bien-être et à la moralisation de la société, est faite sur une échelle immense par des personnes qui jouissent de la plus grande considération; il y a mieux, c'est que ces personnes s'avouent coupables, bien certaines qu'il n'y a pas un seul homme dans le royaume qui n'ait cent fois imité leur exemple, et qui par conséquent osât les blâmer. Les administrateurs du *post-office* eux-mêmes reconnaissent l'existence de ce mal et n'osent l'empêcher. Voici ce que dit à ce sujet le directeur des postes de Liverpool :

« J'ai la conviction qu'un grand nombre de lettres sont expédiées aux pays d'outre-mer autrement que par l'intermédiaire de la poste. J'appuie ma conviction sur ce fait : que le nombre des lettres destinées pour l'étranger ne s'élève qu'à 78,000, tandis que les retours (je veux dire les lettres qui sont expédiées pour l'intérieur) ne sont pas au dessous de 370,000 par an. J'ai consulté à ce sujet un grand nombre de capitaines qui tous m'ont déclaré que le nombre des lettres qui entraient et qui sortaient était égal. A Dublin, le directeur de la poste aux lettres fit arrêter, dans le cours de l'année 1837, un nommé Patrick Gill, sur lequel on trouva cinquante-sept lettres destinées à des personnes de la ville, et qui déclara se livrer habituellement à cette industrie dont il retirait un grand bénéfice. C'est là ce que reconnaît le colonel Maberly, secrétaire du post-office. « La poste aux lettres, dit-il, ne pourra jamais lutter contre la contrebande; car nous ne pouvons pas transporter les lettres au même prix que les hommes auxquels on confie cet emploi. »

Digitized by Google

Le transport frauduleux des lettres est fait avec une activité dont rien n'approche dans les grandes villes et dans tous les comtés manufacturiers : des femmes, des enfans, des petites filles se livrent à cette industrie ; le transport des lettres et des paquets s'opère par des charrettes légères, ou bien les porteurs ont ordre de prendre la diligence. Jamais l'argent qui a été envoyé d'une ville à une autre par cette voie n'a été égaré. C'est surtout chez les petits manufacturiers que ce mode de transport est en vigueur ; l'un de ceux-ci a déclaré que, depuis qu'il avait adopté cette voie économique, il réalisait sur ses ports de lettres un bénéfice de 40 sh. par semaine. D'un autre côté, au *Jérusalem* et au *South American Coffee-house*, des lettres pour toutes les parties du monde sont reçues pour 3 pence (30 c.) chacune. A Londres, un courtier de navires bien connu, M. T. Lawrence, reçoit toutes les lettres pour l'Amérique du nord et expédie par chaque navire plus de 4,000 lettres. MM. Baring eux-mêmes se livrent à ce genre de contrebande ; chaque semaine ils expédient pour Liverpool plus de 200 lettres qu'ils envoient en Amérique ; et en 1836, un négociant de l'Amérique expédia pour l'Angleterre, de la même manière, 5,861 lettres qui furent toutes portées à leur adresse pour un penny (10 c.) chacun !

Rien n'est plus curieux que les divers modes dont quelques personnes se servent pour éluder le factage. Ainsi, deux, trois voisins se réunissent pour écrire sur une même page plusieurs lettres ; cette lettre, qui en forme ainsi plusieurs, est ensuite adressée à une personne qui se charge de remettre à qui de droit le fragment qui lui revient. A Edinbourg et à Glasgow, on emploie un autre système : là ce sont les boîtes que chaque famille envoie une ou deux fois la semaine aux étudians, et dans lesquelles sont les provisions, le linge et autres objets destinés à ces jeunes gens qui servent de boîtes aux lettres. Aussitôt que l'on sait qu'une famille a un fils à Glasgow ou à Edinbourg, tous les voisins et les amis de cette famille expédient leurs lettres par cette voie économique. Les journaux servent également à ce genre de contrebande ; pour ceux-ci on

Digitized by Google

emploie l'encre sympathique : on les pointe, on les charge de chiffres. D'autres personnes, sans recourir à ces moyens qui les exposent à l'amende, se contentent de varier la suscription de l'adresse pour indiquer à leurs commettans l'état de la place et leurs besoins. Un négociant de Londres qui, depuis plus de dix années, a constamment suivi ce système, nous a donné la clé de l'un de ces curieux télégraphes. Son correspondant était un marchand, M. Smith d'Edinbourg. Quand il voulait lui indiquer l'expédition de quelques marchandises, il écrivait sur le journal l'adresse de la manière suivante :

M. John Smith,
Epicier, marchand de thés, 1, High Street,
Edinbourg.

Pour indiquer les jours de la semaine où l'expédition avait été faite, il faisait subir dans l'adresse, au nom de son client, les métamorphoses suivantes :

M. Smith, — indiquait le lundi.

M. John Smith, — indiquait le mardi.

M. J. Smith, — indiquait le mercredi.

J. Smith Esq., — indiquait le jeudi.

John Smith Esq., — indiquait le vendredi.

Smith Esq., — indiquait le samedi.

S'agissait-il de l'état du marché, c'était par la disposition et la suppression des qualités de son commettant qu'il tenait ce dernier au fait de ce qui se passait.

Marchand de thés, tout court, — indiquait hausse dans les prix du thé ;

Epicier, tout court, — indiquait la baisse.

Epicier *et* marchand de thés, — indiquait hausse dans les prix du sucre ;

Epicier, marchand de thés, — indiquait la baisse.

Epicier, etc., — indiquait prix stationnaires.

Les remises de lettres de change et autres effets de commerce étaient indiqués à peu près de la même manière.

1, High Street, — indiquait la réception de la remise.

— High Street, — indiquait le paiement.

Digitized by Google

1, High St, — indiquait la réception des lettres de change envoyées à l'acceptation.

— High St, — l'acceptation de ces lettres de change.

Ce système, qui compte beaucoup de partisans parmi le monde commerçant, n'a sans doute point pour lui le mérite d'une grande originalité; mais il a du moins cet avantage qu'il n'est point en contravention avec les réglemens du *post-office*, et qu'il peut en conséquence être suivi, sans qu'on soit soumis aux peines que la loi inflige à toute personne convaincue d'avoir frustré les droits du factage légal.

Un autre abus que nous devons signaler, ce sont les ports francs accordés à chaque membre de la législature. La maison de commerce qui compte à la chambre des communes un de ses membres, peut s'épargner ainsi plus de 200 £ par an. Ce fait est facile à prouver. Un membre de la chambre des communes peut recevoir chaque jour quinze lettres et en expédier dix; chaque session dure de 120 à 150 jours, et le prix du factage des vingt-cinq lettres expédiées ou reçues par un membre des Communes peut être porté de 30 à 40 sh.; car il est bien évident que les lettres expédiées par le banquier législateur sont toujours les plus chargées, et que le port peut en être porté à 2 ou 3 sh.; ce calcul n'est donc point exagéré. Chacun sait même aujourd'hui qu'un grand nombre d'honorables membres vendent aux banquiers leurs francs de ports. Le fait suivant, qui s'est passé il y a quelques jours, en est la preuve. Une personne, porteur d'un mandat, se présente à l'encaissement, qui ne lui est pas refusé, mais pour lequel on demande un délai de quelques heures. La personne insiste; nouvelles hésitations de la part du banquier, qui dit que la lettre d'avis n'avait pas encore été reçue. En effet, la lettre d'avis n'avait point encore trouvé la route du *west end* à la maison du banquier : elle était encore dans les mains de l'honorable membre. Cet abus tomberait naturellement devant la réduction proposée.

Mais, dira-t-on, en admettant comme possible l'augmentation des lettres au chiffre de 450,000,000 par année, on n'ar-

Digitized by Google

riverait encore qu'à obtenir un produit brut égal à celui de la recette actuelle; et de là il faudrait encore défalquer le surcroît de dépenses qu'entraînerait cette augmentation, dépenses qui seraient considérables; ainsi il faudrait augmenter pour le transport de ces lettres le nombre ou la capacité des malles-postes.

Il est facile de prouver que les malles-postes, telles qu'elles sont, seraient suffisantes; en un mot, que ce n'est point l'accroissement des lettres, mais les quartiers de venaison, les cloyères d'huîtres, les paquets et autres objets volumineux de MM. les ministres, les chefs de bureau et autres employés qui ont le privilége d'expédier ces objets sans frais par la poste, qui pourraient souffrir de ces nouvelles dispositions. Pour le démontrer, servons-nous des calculs présentés par lord Litchfield, l'un des adversaires de la réforme proposée. Voici de quelle manière sa seigneurie établit le contenu d'une malle-poste de Londres à Edinbourg.

Poids des sacs ne contenant point de lettres.....	111 lb.	
Poids des journaux.....	283	
Poids d'imprimés..	40	
484 lettres port franc.....	47	
1,555 lettres payant port.....	34	½
Total.....	525	½

Ainsi, dans ce cas, les lettres soumises à la taxe sont au poids total comme un est à seize. On pourrait donc augmenter leur nombre seize fois, sans qu'il fût besoin de réformer la capacité des voitures. Mais ce chiffre peut encore s'élever, car dans l'état actuel des choses la malle-poste a de l'emplacement pour recevoir 388 livres de plus.

Je sais que le personnel de l'administration aurait besoin d'un renfort, mais d'un autre côté on pourrait supprimer aujourd'hui un grand nombre de malles, que l'on remplacerait par la vapeur et les chemins de fer. Cette voie est plus économique; on a calculé que, si trente-six lettres à destination d'Edinbourg revenaient à un penny, on pourrait en porter

Digitized by Google

quatre-vingts pour le même prix par un bateau à vapeur. Cette voie est aussi, dans un grand nombre de circonstances, beaucoup plus expéditive que la voie de terre. Ainsi une lettre qui, par le bateau à vapeur, arriverait à Margate en sept heures, n'en met pas moins de dix par la voie ordinaire.

Tel est le plan de réforme proposé par M. Hill. Ce plan, comme on le voit, répond à tout, et tout est réalisable. Il nous reste à parler d'une autre réforme qui serait le corollaire de la diminution du prix, et qui, en donnant plus d'activité au service, tendrait à diminuer le personnel des employés; nous voulons parler du paiement par avance, proposé par M. Hill. Chacun sait qu'avec le système actuel, la remise d'une lettre, en raison du paiement du port, ou du change de la monnaie, exige 3 à 4 minutes. Si ce paiement par avance prévalait, nul doute que chaque particulier ne suivît le plan adopté par un grand nombre d'établissemens publics. Chaque maison aurait une ouverture pratiquée à la porte d'entrée; le facteur y introduirait les lettres; le propriétaire serait ensuite averti par un coup de marteau, et le facteur passerait outre. Quand ce qu'on appelait la distribution de cinq heures du matin avait lieu, on a calculé que 570 lettres, dont le port avait été payé, pouvaient être remises à leur adresse en trois quarts d'heure, tandis qu'il ne fallait pas moins d'une heure et demie pour la remise de 67 lettres non affranchies. La distribution des lettres affranchies se ferait donc avec vingt-cinq fois plus de rapidité que celle des lettres qui ne le sont pas.

Quant au mode de perception, il en est un dont l'exécution simple et facile ne peut souffrir d'objection. Pourquoi, par exemple, le *post-office* n'établirait-il pas chez les principaux libraires et papetiers, ainsi que dans tous les petits bureaux de la ville où l'on jette aujourd'hui les lettres, un dépôt spécial de papier sur lequel serait apposé un timbre sec dont le prix fixe serait d'un penny (10 c.). La taxe se trouverait ainsi prélevée long-temps d'avance sans encombre pour le service: lorsque les lettres dépasseraient le maximum du poids de la feuille, elles seraient sujettes à l'affranchissement préalable,

Digitized by Google

ou bien encore l'administration mettrait à la disposition des consommateurs des enveloppes de 3, 4, 5 pence pour recevoir les feuilles supplémentaires destinées à se trouver sous le même pli. Au reste, ce ne sont là que des questions de détail. Le point essentiel dans tout ceci, c'est l'abaissement de la taxe des lettres; c'est l'adoption d'un prix unique pour toutes les lettres simples; c'est enfin l'affranchissement au départ de chaque lettre. En adoptant ce système, l'expédition des lettres sera quadruplée, la distribution dix fois plus rapide; la contrebande cessera; les fraudes commises par les employés ne seront plus possibles; l'administration se trouvera débarrassée de cette nuée de contrôleurs, de receveurs, de vérificateurs, qui retardent le service en pure perte : la machine à vapeur remplacera tout ce monde; car le timbre emploie aujourd'hui la vapeur pour l'apposition de ses estampilles. Ainsi l'administration se maintiendra à l'unisson de l'industrie, dont les efforts tendent sans cesse à se débarrasser des rouages inutiles et à remplacer autant que possible ceux qu'elle supprime, par un agent unique : la vapeur!

(*London and Westminster Review.*)

Digitized by Google

Sciences médicales.

DE LA MORTALITÉ

DANS LES ARMÉES DE TERRE ET DE MER.

A mesure que la civilisation s'engage dans les voies pacifiques; à mesure que la vie de l'homme devient plus précieuse, l'esprit se reporte avec curiosité vers ces époques dites héroïques où tant de sang et de capitaux se dépensaient en pure perte. N'est-il pas consolant en effet de voir s'affaiblir chaque jour ces luttes cruelles et sans portée, qui décimaient les nations, qui détruisaient les villes, et qui, pour prix de tant de sacrifices, n'amenaient aucun résultat? En parcourant les grandes phases historiques, on voit constamment la guerre s'humaniser : le vainqueur professe plus de respect pour le vaincu; après la victoire il cesse de massacrer son ennemi : d'abord il l'entraîne loin de sa patrie comme esclave, puis il le laisse dans ses foyers dans un état de vasselage, et s'il le traite toujours en vaincu, il lui conserve du moins sa dignité d'homme. Bientôt même, le champ de bataille est le seul endroit où viennent se concentrer les horreurs de la guerre, et l'on arrive enfin jusqu'à préciser d'avance les points sur lesquels auront lieu les hostilités. N'est-ce pas là une preuve bien évidente du progrès de la civilisation; n'est-ce pas là une manifestation éclatante de cette puissance magnétique qui domine l'humanité tout entière, qui développe de plus en plus les sentimens sympathiques, qui rapproche les peuples, qui assimile l'homme à l'homme, et qui de progrès en progrès finira

Digitized by Google

par ne former qu'une seule nation de tous les peuples de la terre?

Depuis 1815, les savans et les publicistes ont puissamment secondé ce mouvement: ils ont démontré combien, à toutes les époques, les résultats des guerres avaient été peu en harmonie avec cette affreuse déperdition d'hommes et de choses; les témoins de ces grandes conflagrations en ont minutieusement raconté les détails, et bon gré, mal gré, la société a été forcée d'accepter la paix. Par un reste d'habitude, on a cependant conservé les armées permanentes; mais, depuis 1815, on ne peut pas dire que la paix ait été troublée en Europe. Espérons que cet état de choses se prolongera, et qu'insensiblement ce million d'hommes que les divers états de l'Europe tiennent oisifs sous les armes, seront rendus au travail, et que le milliard dépensé en pure perte pour leur entretien contribuera à vivifier les diverses branches de la production.

Parmi les écrivains qui se sont appliqués à étudier les résultats de la guerre, on remarque surtout ceux qui l'ont envisagée par rapport à l'influence qu'elle exerce sur la santé des hommes. Si ce n'est pas la partie la plus philosophique du sujet, c'est du moins celle qui agit le plus fortement sur l'esprit des masses, et celle qui doit aussi nous inspirer le plus d'horreur pour cet épouvantable fléau. C'est sous ce point de vue que nous allons à notre tour l'étudier dans cet article (1).

L'excitation produite par des opérations actives, des marches rapides, des batailles et des siéges, surtout lorsqu'elle est accompagnée de l'auréole du succès, agit comme un charme sur l'organisation du soldat. Il résiste également au froid et à la pluie, échappe aux causes les plus énergiques des maladies. Sa vie semble protégée par le destin; le fer de l'ennemi peut seul le terrasser. Mais enlevez le charme, éloignez le soldat des mille excitations continuellement changeantes où il vivait et s'agitait, abandonnez-le à l'oisiveté et à la misère des cantonnemens; aussitôt il devient sensible au froid, il mur-

(1) Voyez l'article intitulé: *Bilan de la Guerre et des Emeutes*, publié en 1832, par M. Saulnier.

Digitized by Google

mure contre la ration, et absorbe tous les principes pestilentiels qui flottent autour de lui; le soldat le plus alerte perd sa force et périt victime du froid ou des maladies. Alors commence le règne des fièvres, du typhus, de la dysenterie. Un seul mois d'une telle période coûte plus d'hommes qu'il n'en périt pendant le même espace de temps employé aux opérations les plus actives. « J'ai dormi, dit M. Alcock, à bivouac ouvert, trempé par une pluie froide qui ne tombe, je crois, qu'en Portugal; j'ai été glacé pendant la nuit, me réveillant le matin, les cheveux collés par la glace sur mon front; et pendant le jour j'étais non pas réchauffé, mais grillé par un soleil ardent pendant de longues marches. Au nord de l'Espagne j'ai aussi dormi dans la neige; et cependant à cette époque je n'ai jamais contracté ni rhume ni indisposition d'aucune espèce, bien qu'aujourd'hui je sois très sensible à l'humidité et aux brouillards de Londres. » Il en est de même des soldats. On ne s'est jamais assez occupé d'eux après la campagne finie, et pendant le temps de loisir et d'absence d'excitation qui précède le renouvellement des opérations actives; on n'a jamais fourni, à cette époque critique pour le soldat, qu'une provision insuffisante de lits, de couvertures, d'hôpitaux, de médicamens, d'habillemens chauds, même dans les armées dont le service était le mieux organisé. On dirait que ces précautions n'entrent pas dans la philosophie des gouvernemens. Ils se sont servis des soldats comme de machines: ils les abandonnent lorsqu'ils ne peuvent plus leur être d'aucune utilité. Ce que nous disons ici pour les troupes de terre est également applicable aux troupes de mer.

L'art de la guerre a fait des progrès importans par l'invention de machines qui sèment la mort avec une rapidité sans égale dans les rangs ennemis; mais il serait d'une bonne politique de porter beaucoup d'attention à la santé des soldats et des marins, si déjà les principes rigoureux de la justice ne l'exigeaient. En temps de guerre, les marins sont levés par la presse, les vaisseaux sont des prisons, les capitaines des geôliers; la discipline est maintenue à l'aide du fouet: au moin-

Digitized by Google

dre mouvement de résistance, le matelot est attaché ou suspendu au bout de la vergue. La mesure la plus efficace pour l'amélioration de la marine royale serait l'abolition de la presse, qui au reste deviendrait inutile si l'on abolissait l'usage du fouet, si l'on apportait une plus sérieuse attention à tout ce qui concerne la santé, le besoin et le *comfort* de l'équipage; si on fournissait aux hommes qui le composent des moyens d'instruction, et surtout si l'avancement était réglé sur le mérite pour toutes les classes.

La durée des vaisseaux a été prolongée en les couvrant d'un pont, en faisant tremper les bois qui servent à leur construction dans des solutions d'une nature particulière, en les couvrant de lames de cuivre et en modifiant leur construction. La durée des vaisseaux de guerre était estimée autrefois à sept ans; plus tard à douze ans et demi, et, si nous nous en rapportons à sir John Barrow, l'un des secrétaires de l'amirauté, cette durée fut estimée en 1822 à quatorze ans. La moyenne annuelle des vaisseaux construits dans l'empire britannique pendant les trois dernières années, de 1833 à 1835, a été de 1,213, et à cette époque le nombre des navires existans était de 24,984; d'où l'on pourrait conclure, si la moyenne des constructions a été la même, que la durée des navires anglais serait aujourd'hui de vingt-un ans. On a beaucoup amélioré, comme on voit, le système de nos constructions navales, il serait maintenant de la plus haute importance d'améliorer la position des hommes qui montent ces merveilleuses machines et qui les font mouvoir au milieu de l'Océan, malgré les vents et les tempêtes.

Il n'est pas de question qui soit d'un intérêt plus national que celle qui traite de l'état sanitaire de la marine, et peut-être n'en est-il pas une qui, examinée avec toute l'attention désirable, pût fournir des résultats plus satisfaisans; car, quelque grand que soit le nombre des marins qui périssent chaque année par les naufrages et les autres accidens de mer, on peut affirmer que cette perte est encore moins considérable que celle que déterminent dans les rangs de ces marins

Digitized by Google

les maladies qui leur sont propres, et qu'il serait possible à l'art de combattre avec avantage. Nous allons examiner avec détail la condition actuelle des marins et les différentes modifications qu'elle a subies depuis les temps les plus reculés.

Les forces navales jugées nécessaires pour la défense de l'empire britannique varient suivant l'état de paix ou de guerre. Pendant les seize années de la dernière guerre, de 1800 à 1816, le nombre moyen des marins de toute classe qu'a votés le parlement a été annuellement de 132,000; dans les quatorze années de paix qui ont suivi, de 1816 à 1829, le nombre moyen a été de 25,000; le vote le moins élevé a été celui de 1817, où il ne fut que de 19,000; mais depuis cette époque le nombre des marins a été continuellement en augmentant, et pour l'année courante il est fixé à 34,165, savoir: 23,165 matelots, 2,000 mousses (*boys*) et 9,000 soldats de marine. Cependant le nombre des hommes employés n'atteint jamais le chiffre voté par le parlement. Ainsi l'an dernier on avait voté les sommes nécessaires pour l'entretien de 23,168 marins, et au 1er janvier 1838 leur nombre ne s'élevait qu'à 20,122. A la même époque, la marine comptait 626 navires et vaisseaux; mais 260 seulement étaient à flot. Pendant la guerre de 1803 à 1813, le nombre des navires paraît avoir été d'environ 1,000, portant à peu près 80,000 tonneaux. Si nous examinons la marine du commerce, nous trouvons que pour terme moyen, de 1813 à 1825, le nombre des navires appartenant à l'Angleterre a été de 24,984, dont le tonnage montait à 2,711,479, et les équipages à 167,494 marins. Le nombre des hommes formant les équipages de 13,773 navires anglais et irlandais qui sont entrés annuellement dans les ports d'Angleterre, était de 126,970 hommes, et 5,800 navires étrangers présentaient un effectif de 45,000 hommes.

Les maladies chroniques les plus graves qu'éprouvent les matelots et les soldats de la marine royale anglaise, sont traitées à bord. Il y a en outre à terre de nombreux établissemens destinés à recevoir les malades : l'hôpital royal, l'hôpital de Haslar et l'hôpital de Plymouth, puis quatre infirmeries,

Digitized by Google

celles de Portsmouth, de Plymouth, de Chatham et de Woolwich: les deux dernières servent également d'hôpitaux. La marine a encore des établissemens médicaux à Malte, à Halifax, aux Bermudes, à la Jamaïque, et dans plus de cinquante ports elle a des quartiers où les vaisseaux peuvent envoyer leurs malades. Deux mille invalides sont logés à l'hôpital de Greenwich, et pendant la guerre, le nombre des hôpitaux est encore augmenté. Les chirurgiens de la marine ont en outre à donner des soins à plus de 8,000 ouvriers qui sont employés dans les arsenaux du gouvernement. Le nombre des chirurgiens fixé par le dernier relevé est de 1,006; mais il ne comprend pas probablement les 50 chirurgiens qui sont attachés aux quartiers dans différens ports; 400 seulement sont en activité; 38 ont leur retraite, et 568 reçoivent la demi-solde. Il est impossible de connaître exactement le nombre des chirurgiens employés dans la marine marchande; mais il doit être à peu près le même que celui de la marine royale.

La cause la plus générale des maladies dont sont atteints les marins est l'encombrement qui existe presque toujours sur les grands vaisseaux; car il est très difficile de faire disparaître, avec la promptitude que l'hygiène exige, les impuretés de tout genre qu'entraîne la présence de 600 ou de 1,000 hommes resserrés dans un espace aussi circonscrit. Dans le bateau découvert, sur les galères, cet inconvénient n'existait pas; mais on avait bien plus à redouter qu'aujourd'hui les naufrages et la famine. On parlait peu de scorbut et de fièvres (*ship fevers*) avant les règnes de Henri VIII et d'Elisabeth. La ventilation était facile dans un petit navire découvert. D'ailleurs, avant cette époque, on faisait rarement des voyages de long cours, et les navires ne restaient jamais en station sur les côtes tourmentées de l'Afrique ou des îles des Indes occidentales. Lors de la fameuse expédition de l'*Armada*, la flotte anglaise destinée à combattre l'armée espagnole était composée de quarante-neuf voiles, portant 14,872 hommes, et chacun des plus gros vaisseaux n'avait pas moins de mille hommes à bord. Sir Richard Hawkins, l'un des amiraux, rapporte que pendant

Digitized by Google

le cours de vingt ans, il avait vu périr plus de 10,000 hommes du scorbut seulement. Le scorbut était le compagnon indispensable de tous les longs voyages, qui commencèrent à devenir fréquens pendant le dix-septième siècle. En 1742, cette maladie exerçait encore tous ses ravages sur *le Centurion* que commandait Anson. Le scorbut n'était pas la seule maladie produite par l'alimentation insuffisante des marins et l'air infect qu'ils respiraient : la fièvre et la dysenterie avaient des effets encore plus désastreux. En 1780, la flotte, dite du *Canal*, envoya 11,732 malades à l'hôpital d'Haslar. Sur ce nombre, on comptait 1,457 cas de scorbut, 240 de dysenterie, 5,539 de fièvres continues. Sur 9,787 malades, 8,143 étaient considérés comme atteints de maladies internes, 1,644 avaient des maladies chirurgicales, et 179 avaient des ulcères, des abcès, etc. Ceci nous donne un échantillon de l'état sanitaire des grandes flottes jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Ni les navires ni les hommes ne pouvaient tenir la mer pendant plus de deux mois. La fièvre a plus d'une fois forcé de désarmer un vaisseau de ligne qui se trouvait ainsi pendant plusieurs mois hors d'état de prendre la mer.

Toutefois, en 1800, l'hygiène navale avait fait de si rapides progrès que le comte Saint-Vincent bloqua exactement pendant cent-vingt-un jours la flotte française dans la rade de Brest, sans qu'il y eût, pour ainsi dire, de malades à bord, et bien que pendant tout ce long blocus la flotte n'eût pas fait une seule distribution de bœuf frais. Cependant, il faut reconnaître que le docteur Baire a beaucoup exagéré le bon état sanitaire de la flotte que commandait le comte Saint-Vincent, lorsqu'il assure que les vingt-quatre vaisseaux de ligne, frégates et autres, n'avaient envoyé à l'hôpital que 16 malades.

Sir Gilbert Blane attribue l'amélioration qu'a éprouvée la santé des marins pendant trente-six ans, de 1779 à 1815, aux sept circonstances suivantes :

1° La distribution de jus de citron et d'acide nitrique, qui a été faite d'une manière générale à la marine depuis 1796. Les propriétés de cette boisson étaient connues auparavant;

Digitized by Google

mais on n'en avait jamais fait une application sur une grande échelle, avant la publication du Traité classique de Lind, sur le scorbut, en 1772. D'après sir Gilbert Blane, le citron employé comme moyen curatif ou comme préservatif produit invariablement l'effet qu'on en attend. Il n'a jamais vu le scorbut résister à l'action de cet acide, et n'a trouvé dans les journaux de plusieurs centaines de chirurgiens de marine qu'il a parcourus, que deux cas où ce moyen ait paru insuffisant.

2° L'attention donnée, depuis l'époque indiquée, à la ventilation et à la propreté. C'est dans ce but qu'on força les marins à se laver ainsi que leur habillement; qu'on commença à leur distribuer du savon en 1810, et que le comte Saint-Vincent, dès 1800, fit aérer leurs hamacs et leurs lits deux fois par semaine.

3° Les étuves introduites dans les entreponts pour absorber l'humidité.

4° L'usage des lits de fer et celui de caisses en fer pour conserver l'eau douce.

5° Les améliorations apportées par M. Sepping dans la construction des navires; le soin qu'on a mis à faire disparaître toutes les cavités au dessous de la cale, qui servaient de refuge à la vermine et aux immondices de tout genre; la communication établie entre l'air extérieur, la cale et les entreponts.

6° La qualité supérieure des alimens de tout genre; l'abondance des viandes fraîches et de légumes herbacés lorsque les vaisseaux sont au port ou à peu de distance.

7° Enfin l'amélioration apportée dans le traitement des malades. Avant 1796, les chirurgiens fournissaient eux-mêmes, et à leurs propres frais, les médicamens; mais depuis cette année, ils reçurent gratuitement les principaux médicamens dont ils avaient besoin; et en 1804, le gouvernement se chargea de les fournir tous. A dater de ce moment, la chambre des malades et tout ce qui concerne le traitement des malades et des blessés furent disposés d'une manière bien plus convenable.

Digitized by Google

Le passage suivant, extrait d'un Mémoire lu à la Société médico-chirurgicale, en 1813, par le docteur Copland Huskinson, époque où, suivant sir Gilbert Blane, l'état sanitaire de la marine a fait de si grands progrès, fera comprendre facilement tous les dangers auxquels la vie des marins était constamment exposée, par l'oubli des règles les plus simples de l'hygiène.

« Le bœuf ou le porc que l'on sert ordinairement à l'équipage d'un vaisseau en mer, est si salé et a resté si long-temps dans la salaison, que les sucs nutritifs en sont presque complétement épuisés. Si on excepte les vaisseaux de premier et de second ordre, une portion seulement de l'un des ponts est accordée à tout l'équipage pour passer la nuit; aussi y a-t-il un tel encombrement et les hommes y sont si serrés (on n'accorde que 14 pouces de largeur pour chaque individu), qu'ils ne peuvent entrer dans leur lit et en sortir qu'avec un certain degré d'adresse. Comme c'est toujours le pont inférieur qui est destiné à cet usage, on est obligé, pour la sûreté des navires, de tenir les sabords fermés pendant toute la nuit. Alors la transpiration intérieure s'élève à un tel point, que les hommes, baignés dans leur propre sueur, semblent, au milieu des abondantes exhalaisons qui s'en élèvent, plongés dans un bain de vapeur. »

Il est bien à regretter, dans l'intérêt de la science et du pays, qu'on n'ait jamais publié d'observations exactes sur la mortalité dans la marine. Il aurait été utile de suivre pas à pas la diminution de la mortalité suivant les améliorations apportées dans les circonstances au milieu desquelles les marins sont placés. Sir Gilbert Blane a, il est vrai, fait quelques recherches sur ce sujet; mais les documens qu'il a eus à sa disposition étaient si imparfaits, que les inductions qu'il en a tirées ne doivent inspirer aucune confiance. Sir John Barrow a, dans un excellent article inséré dans le *Supplément à l'Encyclopédie Britannique*, confirmé et répandu au loin, sur l'état sanitaire de la marine, l'une des plus graves erreurs qui aient jamais été commises.

Digitized by Google

« D'après les rapports officiels, dit cet écrivain, qu'a réunis sir Gilbert Blane, M. Charles Dupin, qui traite avec une rare supériorité toutes les questions qui concernent la marine, a dressé le tableau suivant, où l'on voit d'un seul coup d'œil la diminution progressive des cas de maladie, de mort et de désertion dans la marine anglaise calculée pour 100,000 hommes. »

Années.	Malades à l'hôpital.	Morts.	Déserteurs.
1779.....	40,815	2,654	1,424
1782.....	31,617	2,222	993
1794..	25,027	1,464	692
1801.....	11,978	1,096	214
1813.....	9,336	698	10

Il paraît donc que la diminution du nombre des malades et des morts a été, de 1779 à 1813, dans le rapport de près de 4 à 1. Ainsi, il résulterait de cet étrange tableau, que le nombre des malades n'aurait été pour 1813, que d'environ 9 pour 100, et celui des morts de 7 pour 1,000. Cependant, sir Gilbert Blane, qui avait été la cause d'une erreur aussi capitale, avait aussi fourni le moyen de la reconnnaître. C'est qu'il n'avait parlé que des malades et des morts des hôpitaux de la marine, et n'avait pas compris dans son calcul les morts survenues sur les vaisseaux. Or, la mortalité dans les hôpitaux s'éleva en 1813 à 977, nombre sur lequel M. Dupin a établi son calcul, dans le tableau précédent, et les conclusions qu'il en a tirées; tandis que le nombre des marins morts à bord, et que M. Dupin a complètement négligé, s'est élevé pour 1813, en prenant la moyenne des trois années précédentes, à 4,553. C'est donc 4,048 morts sur 100,000 qu'on aurait dû porter pour 1813, au lieu de 698. M. Dupin a été entraîné dans cette erreur par les rapports vagues de sir Gilbert Blane, et le secrétaire de l'amirauté, sir John Barrow, s'est maladroitement emparé de l'erreur commise par le statisticien français, au lieu de la corriger.

Sir Gilbert Blane rapproche, dans un second tableau, le nombre des marins votés par le parlement du nombre des ma-

Digitized by Google

lades envoyés dans les hôpitaux depuis 1778 jusqu'en 1806. Il résulte du chiffre des malades envoyés annuellement dans les hôpitaux de la marine, que leur nombre s'est réduit, de 22,000 ou 32,000, à 7,662, bien que le nombre des hommes votés eût été en augmentant pendant le même espace de temps, et il semble en induire que c'est à l'amélioration de l'état sanitaire de la marine qu'on doit attribuer ce grand changement. Mais sir Gilbert Blane qui fit, de 1795 à 1802, partie de la commission des malades et blessés de la marine, savait très bien que d'autres causes encore avaient contribué à cette différence; et la principale de ces causes, c'est qu'autrefois les malades, ne pouvant être convenablement traités à bord, étaient constamment dirigés sur les hôpitaux, ainsi qu'il le dit lui-même dans le passage suivant, emprunté à l'une de ses dissertations.

« On a maintenant la facilité de traiter les hommes malades et blessés à bord de leur propre vaisseau, soit en pleine mer, soit en rade, ce qui ne pouvait être fait autrefois sans de grands dangers, quand les vaisseaux étaient pleins de miasmes infects, qu'ils n'offraient aucune disposition qui pût convenir pour les malades, quand il n'y avait qu'un approvisionnement fort incomplet de tous les médicamens mêmes les plus nécessaires, et surtout quand l'instruction du médecin et du chirurgien laissait tant à désirer. »

Le second voyage du capitaine Cook avait cependant démontré la possibilité de réduire la mortalité en mer. *La Résolution* quitta Deptford le 29 avril 1772, avec 112 hommes. Au bout de trois années pendant lesquelles elle fut exposée aux chaleurs les plus fortes et aux froids les plus rigoureux, elle revint, n'ayant perdu que quatre hommes, dont trois par accident et un de maladie. Dans un mémoire lu devant la Société royale, Cook a décrit minutieusement les moyens qu'il avait employés pour conserver la santé de son équipage, le soin qu'il avait apporté à choisir le navire, à le sécher, et à le ventiler comme il convient, à faire une abondante provision de substances alimentaires, et spécialement d'eau douce; il avait de la drêche

Digitized by Google

pour faire une boisson fermentée, du bouillon en tablettes, du jus de citron et d'orange, du sucre, au lieu d'huile que recevait ordinairement la marine, et de la choucroûte. Le troisième voyage, pendant lequel Cook perdit la vie, ne fut pas moins heureux pour la santé des équipages; les deux navires, montés par 192 hommes, ne perdirent pendant quatre années et demie, par la maladie, que cinq hommes; six autres furent massacrés par les sauvages. La Société royale donna à Cook la médaille de Cozeley; et l'art de conserver la santé des marins fut propagé par l'histoire populaire de son voyage. Cependant on oublia bientôt les leçons de ce célèbre navigateur. Le dernier voyage de Cook fut même regardé comme le plus heureux, car on doit retrancher du nombre des morts le capitaine Clarke et le chirurgien Anderson atteints de phthisie, et encore un autre homme qui était déjà malade quand les vaisseaux partirent; la mortalité fut donc de 0,006 dans ce voyage. La moyenne annuelle de la mortalité pendant les premier et troisième voyages du Capitaine Parry, à la recherche d'un passage nord-ouest, fut également de 0,006. Ces observations semblent démontrer que la mortalité dans la marine ne devrait pas dépasser annuellement huit ou dix pour mille. La mortalité du reste de la population anglaise, prise au même âge, diffère peu de ces résultats. Le plus grand nombre des marins sont âgés de 30 à 40 ans. La mortalité annuelle pour cette période a été en Suède, de 1821 à 1830, de 11 sur 1,000, et la mortalité de la population anglaise, prise au même âge, diffère peu de ce résultat. La mortalité dans la marine ne devrait donc pas dépasser 11 sur 1,000, et même devrait, par un motif que nous allons exposer, être encore beaucoup au dessous de cette proportion. Les marins ne sont jamais commissionnés pour plus de trois ans; ils ne reçoivent leur solde qu'au bout du terme, et on n'admet au service que des hommes robustes et bien portans; nous retrouvons dans ces trois circonstances l'analogue des conditions des polices d'assurance sur la vie; et l'équipage d'un navire qui met à la voile se trouve dans les mêmes circonstances que les assurés sur vie,

Digitized by Google

aussitôt après qu'ils ont reçu leur contrat d'assurance. Or, la mortalité dans les assurances sur vie est extrêmement faible la première année, ainsi qu'il résulte des observations de l'*Équitable Society*, dont le tableau suivant nous offre la mortalité des assurés, entre les âges de 20 à 40 ans.

Pour la première année après leur police.

Age.	Assurés.	Morts.	Morts p. mille.
De 20 à 30 ans.....	5,550	18	3,2
De 30 à 40.....	7,336	25	3,4

Pour la seconde année après l'assurance.

De 20 à 30 ans.....	4,960	45	9,1
De 30 à 40.....	7,401	68	9,2

Mortalité dans quelques voyages en mer.

	Epoque des voyages.	Nombre d'hommes.	Durée du voyage en mer.	Morts	Moyenne pour cent.
1598	De Wert.....	105	2,02	69	49,1
1601	Lancastre.....	528	0,67	105	33,0
1615	Schouten.....	87	2,05	3	1,7
1627	Flotte de Nassau..	1,697	1,76	377	14,9
1740	Auson.....	961	0,83	626	116,0
1772	Cook.....	112	3,05	5	1,2
1778	Cook.....	192	4,63	11	1,3
1819	Parry.....	94	1,50	1	0,7
1821	Parry.....	118	2,04	5	2,1
1824	Parry.....	122	1,50	1	0,5
1832	Ross.....	130	—	2	—

D'après ce résultat, sur 1,000 hommes qui auraient été embarqués à bord d'un navire le 1er janvier 1837, 3 seulement auraient dû mourir pendant l'année, et 1 au 1er janvier 1838; il resterait 997 vivans, dont 9 mourraient l'année suivante, et au bout de deux ans il resterait encore 988 hommes.

Le nombre des morts sur mer par suite d'accidens est très considérable, et, bien que la plupart de ces accidens ne puissent être empêchés, cependant l'habileté et le soin qu'apporte le capitaine dans les manœuvres peuvent avoir une grande

Digitized by Google

influence sur leur rareté. Mais, quand on n'a rien à désirer sous ce rapport, la proportion annuelle des morts causées par les accidens ne doit pas dépasser annuellement la proportion de 1 sur 1,000.

Il y a encore une cause de mortalité qui dans quelques cas est bien plus active que celle dont nous avons parlé jusqu'ici, c'est l'influence funeste qu'exercent certains climats sur la santé des étrangers, influence qui n'a point encore été étudiée avec toute l'importance que mérite la perte d'hommes qu'elle occasionne. Les côtes de l'Afrique, les Indes orientales et occidentales, et même la Méditerranée, sont également fatales, et aux marins qui y stationnent long-temps, et aux colons qui vont s'y établir. L'Afrique surtout a été bien funeste aux Européens. Si dans les quinzième et seizième siècles les Portugais y ont fait quelques établissemens durables, ce n'est qu'en sacrifiant un nombre d'hommes presque incalculable. « Si, dit Vyeyra, chacun des hommes qui ont été jetés à la mer, entre la côte de Guinée et le cap de Bonne-Espérance, et entre ce dernier et le Mozambique, pouvait recevoir une tombe sur l'endroit même où il a été jeté à la mer, toute cette longue côte ne serait qu'un cimetière. » Les pertes des croiseurs et des négriers sur la côte sont effrayantes. Le Niger est encore inaccessible au commerce anglais, si nous devons nous en rapporter à la dernière expédition de Mac Gregor Laird. *Le Quorra* et *l'Alburkah* quittèrent Liverpool le 19 juillet 1833 avec 40 hommes de choix, tous dans la fleur de l'âge (de 25 à 35 ans), et arrivèrent à Cap-Coast le 9 octobre. Le capitaine Harris et 2 hommes étaient morts avant le 26, lorsqu'ils commencèrent à remonter le Niger. Le 13 novembre, des 24 hommes qui restaient sur *le Quorra* deux seulement pouvaient continuer la manœuvre. Le 18 2 moururent, 3 le 19, 2 le 20 et 3 le 21, et le 5 décembre 7 étaient encore en vie et ressemblaient bien plus à des spectres qu'à des hommes. Enfin, quand ils rentrèrent à Liverpool, après avoir navigué pendant une année, de 29 hommes qui avaient été embarqués sur *le Quorra*, il n'en restait que 5, et 4 seulement des 15 qu'avait reçus *l'Alburkah*.

Digitized by Google

Il n'est pas rare de voir des pertes aussi effrayantes. Le climat des Indes orientales est un peu moins funeste : sir Gilbert Blane a trouvé que la mortalité annuelle de la flotte des Indes orientales a été jusqu'en 1780 de 14 pour 100.

Après avoir ainsi jeté un coup d'œil général sur la santé des marins, sur les principales causes de la mortalité, et sur les circonstances qui ont en partie paralysé l'action des forces maritimes de l'Angleterre, il nous reste à présenter quelques observations sur les moyens d'améliorer encore l'hygiène des marins.

Le biscuit que l'on donne aujourd'hui à la marine royale est de bonne qualité. On le prépare dans les magasins aux vivres de Deptford et de Weewill. Ce biscuit est bien supérieur à celui que consomme la marine du commerce. La ration est d'une livre par jour. Le bœuf salé et le porc sont tirés d'Irlande, et chaque homme reçoit 3/4 de livre par jour quand il est en mer, qu'on remplace dans les ports par une livre de viande fraîche. Il reçoit en outre chaque jour un gallon de bière, des pois pour la soupe et de la farine, des raisins et de la graisse pour le pudding; une mesure (*a gill*) de rhum est accordée chaque jour, et l'on a remplacé avec raison par du thé et du chocolat la demi-pinte de rhum qu'on donnait auparavant. La santé du marin gagnerait à ce que son régime fût plus varié, car il est trop uniforme, et dans de longs voyages, il serait facile de donner, deux fois par semaine, de la viande fraîche qu'on se procure aujourd'hui facilement à l'aide de différens procédés auxquels la science et l'industrie ont donné tant de développemens.

On pourrait aussi cuire à bord quelques pains fermentés et remplacer quelquefois le rhum par la bière, qui paraît produire les effets les plus heureux.

La ventilation et le chauffage des navires sont encore dans un état bien imparfait. L'air qui circule autour des hamacs est beaucoup plus impur que dans la plupart des nouvelles manufactures où l'on a adopté la ventilation mécanique.

Le nombre des hommes perdus dans la marine du com-

Digitized by Google

merce par les naufrages, dont la moitié n'est pas indiquée par les journaux, parce qu'ils arrivent sur des côtes étrangères, est presque incalculable. D'après les listes dressées au Lloyd, il est certain que, depuis quarante ans, il se perd annuellement 593 navires anglais. En 1833, il n'y eut pas moins de 800 naufrages ou un pour trente navires expédiés par le commerce; on a dit, et en s'appuyant sur des motifs de quelque autorité, que sur ces 800 naufrages, il n'y en avait pas plus de 200 qui fussent complétement inévitables, le plus grand nombre de ces naufrages pouvaient être attribués à l'emploi de navires incapables de tenir la mer et à l'ignorance des propriétaires. Ce qui a engagé les marchands à courir la chance de se servir de mauvais navires (*slop built ships*), c'est la manière dont se font les assurances du Lloyd, où les vaisseaux sont taxés d'après leur âge, et non d'après leur force et leur qualité. La cargaison est aussi sûre dans la plus mauvaise carcasse, que sur le navire le mieux construit, le prix d'assurance étant le même pour les navires de même âge, bien qu'un bon navire de 20 ans ait beaucoup plus de chances pour résister à la tempête qu'un mauvais navire qui en est à son premier voyage. L'assurance est donc en réalité une prime pour les mauvais navires. On sait que, jusqu'à ces dernières années, les meilleurs spéculateurs de Londres, sur cent condamnés qu'ils se chargeaient de faire transporter dans la Nouvelle-Galles du Sud, en perdaient dix, parce qu'ils n'employaient que de vieux navires; ils n'ont aucun intérêt à la conservation des hommes qu'ils emploient, et il est probable que la négligence que nous signalons ici est encore aujourd'hui funeste à un grand nombre de ceux qui montent leurs navires. Les navires qui transportent à si bas prix les émigrans au Canada et qui en rapportent du bois de construction, sont dans l'état le plus dégoûtant, et offrent à l'émigrant autant de chances d'aller visiter le fond de l'Atlantique, que d'atteindre le rivage de l'Amérique.

Ainsi, quoique des améliorations notables aient été introduites dans l'hygiène des marins et dans les constructions

Digitized by Google

navales, on voit qu'il reste encore beaucoup à faire : c'est ce que nous examinerons dans un autre article. Mais occupons-nous maintenant de l'état sanitaire de l'armée de terre.

On se fait en général une bien fausse idée de la mortalité d'une armée en campagne ; on croit communément que le relevé des morts et des blessés sur le champ de bataille comprend à peu près toutes les pertes qu'elle éprouve ; on suppose que sa force numérique représente sa force réelle et effective ; on néglige sans cesse les pertes causées par les maladies, la fatigue et les privations. Peu de personnes paraissent savoir que, dans une campagne de quelque durée, les pertes produites par les maladies, le défaut d'alimentation et par les brusques variations de température, sont bien plus considérables que celles qui résultent des combats. Un autre fait important et qui n'est pas assez connu, c'est que dans une longue campagne les maladies empêchent presque toujours un quart de l'armée de prendre part aux opérations.

La guerre la plus longue qu'ait faite l'Angleterre dans les temps modernes est celle qu'elle soutint contre les Français en Espagne et en Portugal, et qui se termina par la bataille de Toulouse, en 1814. L'armée employée durant cette guerre, sous le commandement du duc de Wellington, eut à soutenir une lutte sanglante pendant six ou sept ans ; mais la plus grande partie des opérations et les plus meurtières appartiennent à la seconde moitié de cette période. Le chiffre des tués et des blessés, pendant les années 1808, 1809 et 1810, équivaut à peine à la sixième partie du nombre des tués et des blessés du deuxième période. Pendant les trois premières années, la force moyenne de l'armée ne s'éleva pas au delà de 30,000 hommes, tandis que, durant les trois dernières années et les cinq derniers mois, elle fut de 61,511 hommes.

Les rapports faits chaque mois sur la force, les malades, les morts et les blessés de chaque régiment pendant cette longue guerre, et conservés au bureau de l'adjudant-général, ont fourni à M. Edmonds, qui a obtenu la permission de les consulter, des documens statistiques fort importans sur la mortalité comparée

Digitized by Google

des officiers et des soldats, dans les différentes saisons, et dans plusieurs batailles, sur le nombre des blessés et des morts, distribués suivant leurs grades, et enfin sur la mortalité causée par les maladies. Ces documens fondés sur des rapports authentiques ne peuvent être dépourvus d'intérêt, à une époque où l'on commence à attacher à la vie du soldat une partie du prix qu'elle a réellement, et où les progrès simultanés de la fortune publique et de l'hygiène font concevoir l'espérance de voir diminuer la mortalité effrayante qui enlève aux armées, sans gloire et sans profit, plus de soldats que les combats les plus meurtriers, et que souvent il serait facile de prévenir par quelques dépenses faites avec intelligence et opportunité.

Pendant les 41 mois qu'a duré l'époque la plus active de la guerre de la Péninsule, c'est-à-dire du 25 décembre 1810 au 25 mai 1814, le nombre total des simples soldats morts a été de 33,829, ou 825 par mois; et celui des officiers morts pendant le même espace de temps a été de 940 ou 23 par mois. Le nombre moyen des hommes qui se trouvaient pendant ce temps sous les drapeaux, établi d'après les revues mensuelles, était de 61,511 simples soldats, et 2,716 officiers : la moyenne de la mortalité a été pendant ce période de 16,1 sur cent pour les premiers, et de 10,1 sur cent pour les officiers, d'où il ressort que la mortalité fut de 50 pour 100 plus forte chez les simples soldats que chez les officiers.

Si on compare la mortalité des simples soldats et des officiers aux différentes saisons de l'année, on trouve que la différence de mortalité que nous venons de signaler n'existe que pendant l'hiver; saison que les troupes passent presque toujours dans leurs cantonnemens. Pendant l'été (du 25 mars au 25 septembre), cette différence cesse d'être sensible. Pendant chacun des trois étés, les officiers morts ont été aux soldats morts dans le rapport de 10 à 25 à peu près. Pendant deux hivers, ce rapport fut de 1 à 70. Le troisième hiver fait exception, car alors la proportion est restée la même que celle des autres saisons, ce qui s'explique facilement par une circonstance particulière à cet hiver, les troupes restèrent en

Digitized by Google

campagne pendant toute cette saison, contrairement à l'usage ordinaire. Pendant les 41 mois dont nous parlons, la mortalité des officiers a été, prise en totalité, à celle des soldats dans la proportion de 1 à 36. Pendant ce temps on comptait un officier (y compris les non combattans) sur 22 soldats 1/2, et, si on en exclut les officiers non combattans, il y en avait 1 pour 25 soldats 1/2.

Pendant les mois où il y a eu des combats, la mortalité des officiers a toujours été très élevée relativement à celle des soldats, ainsi qu'il résulte du tableau suivant qui nous présente le chiffre des morts pour les officiers et pour les soldats pendant chacun des 41 mois du dernier période de la guerre de la Péninsule.

1811.	Officiers.	Soldats.
Janvier	9	276
Février	6	238
Mars	9	121
Avril	7	211
Mai	62	1,321
Juin	26	677
Juillet	12	484
Août	11	420
Septembre	17	458
Octobre	19	593
Novembre	3	604
Décembre	6	923

1812.	Officiers.	Soldats.
Janvier	13	902
Février	9	842
Mars	6	593
Avril	77	1,311
Mai	11	595
Juin	10	385
Juillet	40	785
Août	24	628
Septembre	43	859
Octobre	32	1,595
Novembre	33	980
Décembre	10	1,011

1813.	Officiers.	Soldats.
Janvier	13	2,171
Février	18	1,686
Mars	10	777
Avril	8	535
Mai	9	489
Juin	30	702
Juillet	28	350
Aout	28	1,208
Septembre	68	1,207
Octobre	24	996
Novembre	33	809
Décembre	34	823

1814.	Officiers.	Soldats.
Janvier	16	598
Février	17	726
Mars	46	2,513
Avril	54	1,280
Mai	11	442
Total en 14 mois	940	33,829
Moyenne de chaque mois	23	825

L'examen de ce tableau donne la preuve de plusieurs faits importans que ne doivent point ignorer ceux qui sont chargés du commandement et de la conduite des armées. Ainsi, on voit d'abord que, dans le mois où il est mort le plus d'officiers, la proportion des officiers morts relativement aux soldats,

Digitized by Google

atteint son maximum. Ainsi le nombre le plus fort d'officiers morts, s'est trouvé dans le mois d'août 1812 qui correspond au siége de Badajoz, et dans le même mois, il n'est mort que 1,311 soldats, de sorte que dans ce mois on compte un officier mort pour 17 soldats, ce qui est presque le double de la mortalité ordinaire. Nous observons également une mortalité très élevée dans les mois où ont été livrés les combats de Fuentes d'Onor, de Salamanque, de Vittoria, des Pyrénées et de Toulouse.

Comme la plupart des batailles ont été données en été, la mortalité considérable des officiers comparée à celle des soldats pendant cette saison, peut être expliquée facilement par le fait que les combats sont bien plus funestes aux officiers qu'aux soldats, et on peut dire en général que le nombre des officiers morts pendant un mois est l'indice des luttes sanglantes qui ont eu lieu pendant le même temps; tandis que le chiffre des soldats morts n'a que peu de valeur sous ce point de vue. La mortalité des soldats a été plusieurs fois aussi forte dans des mois où il n'y avait pas eu de combat que dans ceux où on en avait livré d'importans. Le tableau suivant prouve l'influence des saisons sur la mortalité des soldats et des officiers.

Saisons de six mois.		Officiers morts.	Soldats morts.	Soldats morts pour un officier.	Mortalité annuelle pour cent Officiers.	Soldats.
1811	été.....	135	3,571	26,5	10,7	12,5
1811-12	hiver ..	60	4,262	71,0	4,6	14,4
1812	été.....	205	4,569	22,3	15,0	14,7
1812-13	hiver...	116	8,140	70,2	8,0	24,8
1813	été.....	165	4,471	27,1	11,7	14,0
1813-14	hiver...	170	6,465	38,0	11,5	19,3

La mort ne frappe pas également les officiers de tout grade sur le champ de bataille. Les officiers d'état-major et les capitaines sont plus fréquemment atteints que les lieutenans qui ont aussi plus à souffrir que les enseignes. La mortalité est double dans les rangs des capitaines de ce qu'elle est dans ceux des enseignes. L'une des causes de cette différence tient pro-

Digitized by Google

blablement à l'âge des hommes frappés, les plus jeunes ayant plus de chances de survivre à leurs blessures que les plus âgés; la position relative qu'occupent les officiers dans les rangs, suivant leur grade, est encore une cause évidente de cette différence. Le capitaine, pour donner le bon exemple à sa compagnie, se place fréquemment dans un point où il est en vue, quelquefois au premier rang. Quand un capitaine tombe, sa place est prise par un subalterne qui s'expose au même danger et court la même chance d'être frappé.

Le tableau suivant nous donne le chiffre complet des officiers de différens rangs qui ont été tués ou sont morts de leurs blessures dans les cinq batailles ci-dessous mentionnées.

Batailles.	Offic. d'état major.	Capitaines.	Lieuten.	Enseignes et cornettes.	Adjud.	Etat-maj. autres.	Nomb. total.
Talavera ...	3	12	23	4	1	2	45
Salamanque.	2	18	21	5	1	1	48
Vittoria	6	10	19	7	1	1	48
Orthez.....	1	10	9	2	1	»	23
Total.	12	50	72	18	4	4	160
Waterloo...	22	66	58	90	5	5	186

Le nombre des officiers qui meurent de leurs blessures après le jour de l'action, est généralement égal à un peu plus du tiers de ceux qui sont morts sur le champ de bataille; c'est ce que démontre le tableau suivant qui indique le nombre d'officiers morts le jour de l'action et celui des officiers morts de leurs blessures à des époques plus ou moins éloignées et disposées par périodes de dix jours.

Batailles.	Jour de l'action.	Les 10 jours suivans.	Le 20e jour.	Le 30e jour.	Après 31 jours.	Total.
Talavera.....	32	10	1	1	1	45
Salamanque...	34	8	0	3	9	48
Vittoria.....	25	11	4	2	2	44
Orthez.....	16	7	»	»	»	23
Total.	107	96	5	6	6	160
Waterloo.....	138	91	7	3	7	186

Digitized by Google

Pendant les 41 mois de la guerre de la Péninsule, le nombre des capitaines et des officiers inférieurs tués a été dans la proportion de 4,9 pour cent par an. Le nombre des soldats tués pendant le même espace de temps a été de 3,2 pour cent par an. Si nous ajoutons à ces nombres un tiers pour ceux qui sont morts de leurs blessures, nous trouverons que la mortalité produite par les armes de l'ennemi, a été pour les officiers de 6,6 pour cent par an, et de 4,2 pour le simple soldat. Comme d'un autre côté nous savons déjà que la mortalité générale, à quelque cause qu'on puisse l'attribuer, a été pendant le même temps pour les capitaines et les officiers de 16 pour cent par an; il en résulte que la mortalité annuelle produite par toutes les causes autres que les pertes occasionées par le feu de l'ennemi a été de 3,7 pour cent pour les capitaines et autres officiers, et de 11,9 pour cent pour le simple soldat.

Bien qu'il soit certain que, pendant la guerre de la Péninsule, la mortalité des officiers dans le combat a été de 50 pour cent plus forte que celle du simple soldat, cependant il est probable que la différence n'était pas aussi considérable entre ceux des officiers et des soldats qui prenaient part aux mêmes engagemens; car on sait qu'il y a bien plus de soldats absens que d'officiers quand arrive le moment du combat. D'abord nous savons que cette armée avait continuellement une moyenne de 22 1/2 pour cent de simples soldats qui étaient absens pour cause de maladies; en outre on doit porter au moins à 8 pour cent le nombre de ceux qui ne prenaient pas part à l'action parce qu'ils avaient été détachés du corps principal pour d'autres objets. Les rapports ne font pas mention du nombre des officiers absens pour cause de retard ou toute autre, mais on fera largement la part de ces causes en accordant que le nombre des officiers qu'elles auront éloignés du lieu de l'engagement ait été égal proportionnellement à la moitié de celui des soldats absens pour la même cause. Alors la mortalité beaucoup plus forte éprouvée par les officiers subira donc une réduction considérable, si on ne compare que ceux qui ont pris réellement part aux affaires. Cependant il

Digitized by Google

faut encore remarquer que cette diminution ne se retrouve plus dans les grandes batailles où le succès a été vivement contesté ; comme à Waterloo, par exemple. Car alors la mortalité des officiers est plus de 50 pour cent plus forte que celle des soldats, même en n'y comprenant que les hommes qui ont réellement pris part à la lutte.

Les pertes immenses qu'a faites l'armée par l'effet seul des maladies, dans la guerre de la Péninsule, méritent bien d'occuper l'attention publique. On n'apprendra pas sans étonnement, peut-être même sans indignation, qu'une armée anglaise de 61,511 hommes ait eu constamment, pendant une période de trois années et cinq mois, 13,815 malades (22 1/2 pour cent) sans qu'on ait fait une seule enquête sur les causes d'un état sanitaire aussi déplorable. Si on se fût occupé de cette recherche avec toute l'attention désirable, on aurait probablement reconnu que les causes de ces nombreuses maladies étaient de nature à être détruites ou combattues efficacement sans de grandes difficultés, puisque le nombre de malades par suite de blessures n'excédait pas 1 1/2 pour cent (le nombre moyen des blessés étant de 15 pour cent par an et la durée moyenne de la maladie d'un dixième de l'année); on aurait épargné à la nation des dépenses immenses en faisant disparaître les causes de ces maladies, car en réduisant le nombre des malades à 6 pour cent, on aurait accru la force effective de 10,000 hommes. Les nombreuses maladies dont l'armée anglaise eut à souffrir en Espagne déterminèrent aussi une augmentation proportionnelle dans la mortalité. En général, on exprime le rapport de la maladie avec la mortalité en admettant un mort pour deux années de maladie; une augmentation de 10,000 malades donnerait donc d'après cette loi une mortalité additionnelle de 5,000 morts par an. Mais comme dans le cas dont nous parlons le rapport du nombre des morts avec les malades a été plus fort que dans les circonstances ordinaires, on doit l'attribuer à ce que, les maladies étant plus graves, pendant le période qui nous occupe, qu'elles ne le sont communément, au lieu de deux années de

Digitized by Google

maladie pour un seul mort, on ne trouve plus pour chaque mort qu'une année et dix mois (1).

Jusqu'ici nous nous sommes bornés à comparer, avec M. Edmond, la mortalité des soldats et celle des officiers; nous avons démontré que celle des premiers était en partie le produit de la maladie, parce qu'elle avait été à peu près la même pendant les mois de repos que pendant les mois où d'importantes batailles avaient été livrées; maintenant, nous allons, avec M. Alcock, médecin-inspecteur de la légion anglaise auxiliaire en Portugal et en Egypte, distribuer la deuxième période de la guerre de la Péninsule en neuf périodes à peu près égales, et nous reconnaîtrons que celles où ont été livrées les batailles les plus meurtrières n'ont pas été les plus funestes sous le point de vue de la mortalité.

M. Alcock néglige deux mois; il fait commencer la première période au 5 mai 1811 et la fait finir avec la levée du siége de Badajoz et l'affaire douteuse, mais si sanglante d'Albuera, où, sur 6,000 hommes d'infanterie anglaise, il n'en est resté que 1,500 sur pied. Cette campagne donne par mois une perte de 551 hommes ou 10,7 p. 100 par an.

La seconde période, qui comprend les mois de juin, juillet et août, fut passée presque tout entière dans les cantonnemens.

(1) Il peut être utile pour l'intelligence facile des documens précédens de rappeler qu'il y a dans l'armée anglaise, pour chaque bataillon d'infanterie, un lieutenant-colonel, un major, neuf capitaines, dix-huit lieutenans, neuf enseignes et un adjudant qui forment les officiers combattans; tandis qu'en dehors de ligne, un sergent, un quartier-maître, un chirurgien et deux aides-chirurgiens forment les officiers non combattans de chaque bataillon. Dans les cinq batailles de Talaveyra, de Salamanque, de Vittoria, d'Orthez et de Waterloo la force numérique de chaque régiment de cavalerie était de 476 hommes, et celle de chaque bataillon d'infanterie de 831 hommes. Les rapports publiés sur les forces des armées anglaises offrent fréquemment des contradictions apparentes. C'est que dans quelques uns de ces rapports on ne comprend que les hommes réellement sains et capables de prendre part à un service actif, tandis que dans d'autres on y joint les malades et ceux qui sont détachés pour le service de l'armée, même le sergent et le tambour, et que la force de l'armée y est calculée d'après le nombre d ceux qui reçoivent la solde.

Digitized by Google

La mortalité fut par mois de 527 ou 11,1 p. 100 par an. Le mois d'août, pendant lequel l'armée se mit en marche, fut marqué par une diminution notable de la mortalité.

Les quatre derniers mois de l'année forment la troisième période; pendant cette période il y eut le blocus de Ciudad-Rodrigo, la bataille d'Elbaden et quelques autres affaires peu importantes; en sorte que c'est presqu'une période de cantonnement. La mortalité fut de 12,5 p. 100 par an.

La quatrième période fut l'une des plus chaudes et des plus meurtrières; elle comprend les siéges de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz durant les quatre mois d'hiver : janvier, février, mars et avril. La mortalité fut de 863 hommes par mois ou 16,8 p. 100 par an. Le mois de mai fut un mois de repos et donna 595 morts.

La cinquième période comprend six mois, depuis juin jusqu'à novembre; elle fut remarquable par la bataille de Salamanque, la double retraite de Burgos et de Madrid, et d'autres affaires moins importantes, de nombreuses marches et de grandes difficultés à surmonter. La mortalité fut de 872 par mois ou 17,01 par an. Les pertes causées par les deux retraites sont évaluées à 9,000 hommes.

La sixième période passée entièrement dans les cantonnemens, comprend cinq mois d'hiver, pendant lesquels l'armée passablement approvisionnée, ne fut point troublée par l'ennemi. La mortalité s'élève à 1,220 hommes par mois, ou 19,8 p. 100 par an.

La septième période comprend une campagne de six mois; commencée en mai 1813, elle laissa l'armée en cantonnement dans les Pyrénées. Les batailles de Vittoria et de Pampelune, le siége et l'assaut de Saint-Sébastien, et une foule d'autres affaires vivement disputées, en font une des campagnes les plus chaudes et le plus vigoureusement poussées. La perte mensuelle fut de 822 hommes, ou 16,3 p. 100 par an.

La huitième période contient trois mois de cantonnemens, pendant lesquels il y eut des engagemens presque continuels. La mortalité fut de 743 par mois, ou 12,5 p. 100 par an.

Digitized by Google

La dernière période, commencée en février et finie en mai, compte deux batailles importantes, celles d'Orthez et de Toulouse. La mortalité fut, d'après les recherches de M. Edmond, de 1,240 par mois, ou 24,1 p. 100 par an. Mais M. Alcock pense qu'il y a ici quelque erreur dans ce chiffre, qu'il regarde comme exagéré. Aussi laisse-t-il cette période de côté dans le résumé qu'il présente de cette nouvelle classification, et dont nous allons rapporter les principaux traits.

1° La plus désastreuse des huit périodes est la sixième, qui s'écoula tout entière dans les cantonnemens d'hiver, et sans inquiétudes de la part de l'ennemi.

2° La plus désastreuse ensuite fut la cinquième, qui se termina par une longue retraite.

3° Dans chacune des deux périodes qui ont compté les batailles les plus nombreuses et la prise d'assaut des principales forteresses de l'Espagne, la perte fut moindre encore que dans les deux précédentes.

4° Nous trouvons ensuite, et toujours d'après la quantité de perte, la période où il y eut à la fois des combats, des marches et du repos. Les moins destructives de ces huit périodes sont la première et la seconde, qui forment une campagne en partie heureuse, avec de fréquentes affaires et un cantonnement d'été de peu de durée. La moins fatale des périodes où les troupes restèrent en quartiers d'hiver, est celle où il y eut le plus d'engagemens, et conséquemment le plus de mouvement et d'activité.

On ne nous reprochera pas d'avoir présenté un tableau trop rembruni du sort des soldats anglais, en prenant pour objet de nos recherches la guerre d'Espagne. Nous serions arrivés à des résultats plus tristes encore si nous eussions pris d'autres expéditions d'une durée moins prolongée, celle de Walcheren, par exemple, où une armée de 42 à 43,000 hommes, réduite au bout de quelques jours à 16 ou 17,000 hommes, par le rappel en Angleterre d'une grande partie des troupes, après déjà de nombreuses pertes, n'en coûta pas moins plus de 8,000 hommes à l'état. Au reste, comme des détails inté-

Digitized by Google

ressans ont été publiés récemment par M. Marshall, qui s'occupe avec succès de la statistique médicale des armées, nous allons reproduire quelques uns des faits les plus intéressans qu'il a signalés, et qui viendront encore à l'appui de nos assertions. Le tableau suivant fera connaître le nombre des malades et celui des hommes sous le drapeau, officiers et soldats compris, pendant trois mois seulement.

	Nombre d'hommes.	Malades.	Morts sur mille.
Du 25 août.....	43,521	2,701	62
septembre....	17,654	8,829	500
octobre.....	12,532	5,872	466
novembre....	6,749	1,092	162

Nous ne trouvons pas, il est vrai, dans ce tableau la distinction des officiers et des simples soldats; mais le relevé suivant, indiquant l'état des troupes qui se trouvaient à Walcheren le 10 octobre 1809, indiquera parfaitement l'état sanitaire des différentes classes dont l'armée était composée.

Classe.	Nombre.	Sous le drapeau.	Malades.	Morts sur mille.	
Officiers....	718	552	166	231	567
Sergens	770	463	207	398	
Tambours..	343	191	152	443	
Soldats.....	14,093	5,116	8,477	601	

Les officiers ont toujours joui d'un grand avantage sur le soldat sous le point de vue que nous signalons ici. Pringle avait fait la même remarque dans la Flandre en 1747, et il attribuait cet avantage « aux bons lits, aux chambres sèches et au meilleur régime. » Les sergens et les tambours, ne faisant pas de faction, sont moins exposés que le simple soldat à l'air de la nuit, qui exerce l'influence la plus funeste dans le cas de maladie épidémique; et c'est sans doute là en partie la cause du moindre nombre de malades que leur classe a offerte; il est probable aussi que, comme leur service est moins pénible que celui du simple soldat, ils se faisaient moins promptement porter sur la liste des malades.

L'un des faits les plus remarquables qu'ait fournis l'histoire

Digitized by Google

de cette expédition, et qui n'a pas assez fixé l'attention du physiologiste et du pathologiste, c'est que, long-temps après cette expédition, un bon nombre de soldats qui paraissaient avoir échappé à l'influence fâcheuse du climat de Walcheren, furent pris en Angleterre de la maladie endémique à laquelle un si grand nombre de leurs compagnons d'armes avaient succombé, et que dans les régimens qui, après l'expédition, furent envoyés à Walcheren, un grand nombre d'hommes tombèrent malades à la première impression du froid ou à la première fatigue. Telle était même la facilité avec laquelle les soldats qui avaient fait cette campagne tombaient malades, qu'on lit dans un rapport officiel de l'époque que le corps expéditionnaire, après avoir quitté Walcheren, et du 1er janvier au 10 juin 1810, envoya aux hôpitaux 36,000 malades. Au reste, le tableau suivant nous prouvera que ce rapport n'était point erroné : il expose quel était l'état sanitaire du corps expéditionnaire le 1er février 1810.

Classe.		Force.	Malades.	Morts sur mille.
Troupe de ligne	officiers...	1,671	217	129
	soldats ...	33,373	11,296	338
Artillerie.....	officiers...	123	4	32
	soldats ...	2,893	324	112

Nous allons citer un exemple plus récent de l'influence considérable qu'exercent les maladies sur la mortalité des troupes en campagne. Nous en puiserons les détails dans le livre que vient de publier M. Alcock, député, inspecteur de la légion anglaise en Espagne, et dans lequel il a peint avec des couleurs bien sombres, mais sans les exagérer, les peines morales et physiques qu'ont éprouvées les médecins attachés à la légion. Ce fut à la fin de l'été et pendant l'automne de 1835 que les recrues, destinées à la légion, furent débarquées sur la côte nord de l'Espagne, à Santander, à Bilbao et à Saint-Sébastien; à la fin d'octobre, la légion comptait 7,800 hommes distribués ainsi qu'il suit : 3,200 Anglais; 2,800 Irlandais et 1,800 Ecossais. Les Anglais, pris en masse, formaient la partie la plus défectueuse sous le rapport des forces physiques; la plu-

Digitized by Google

part d'entre eux ayant été fournis par Londres, Liverpool ou Bristol, étaient accoutumés à la vie énervante des grandes cités; les Écossais, qui venaient presque tous de Glasgow et des environs, se rapprochaient beaucoup sous ce rapport des Anglais; il n'y en avait pas parmi eux plus de 150 qui venaient des highlands (montagnes). Ceux-ci présentaient, sans aucun doute, les conditions les plus favorables au service militaire. Presque tous avaient été accoutumés à passer leur vie dans les champs, à coucher dans la boue ou sur le flanc des montagnes; à se nourrir des alimens qu'ils pouvaient se procurer, sans régularité, et à résister ainsi avec facilité aux souffrances de la misère et aux fatigues de toute espèce. Les tisserands anglais et écossais et les artisans citadins étaient mal disposés à subir un tel changement de vie. Aussi, pendant l'hiver, la brigade d'infanterie anglaise entra presque en masse dans les hôpitaux, tandis qu'on n'y reçut qu'un cinquième des Écossais et un huitième de la brigade irlandaise.

Quelques autres détails sur la composition de la légion, sont encore indispensables pour bien comprendre la suite des événemens. Quand toute la légion eut été réunie à Bilbao, avant de pénétrer dans l'intérieur du pays, elle fut soumise à l'inspection d'un comité médical. On reconnut alors qu'il y avait par chaque régiment d'infanterie, au moins 100 hommes qui étaient ou trop jeunes ou trop vieux pour le service, et étaient ou trop malades ou estropiés. Deux ou trois cents furent déclarés invalides et tout à fait incapables de porter les armes; mais, comme on n'avait pas assez de navires pour les embarquer tous, un grand nombre d'entre eux restèrent encore avec la légion. Le système de recrutement adopté, en payant une prime par tête aux agens, sans l'avis d'un officier de santé responsable, fut cause de ce malheur. A la suite d'une inspection rigoureuse, on se convainquit qu'un huitième de toute la légion était impropre au service. Depuis cette inspection, et à différentes époques, 1,500 hommes furent recrutés de la

Digitized by Google

même manière, et joignirent la légion avec la même proportion d'invalides.

Les mois de juillet, d'août et de septembre furent employés au débarquement des hommes et à leur organisation. En octobre, toutes les forces, à l'exception de la cavalerie, furent concentrées à Bilbao, petite ville située dans une vallée profonde sur les bords d'une rivière. Une partie des troupes étaient mal logées, et la discipline ne pouvait encore être que très imparfaite; les excès de boisson furent fréquens: le bas prix du vin et de l'eau-de-vie en favorisait l'abus, néanmoins il n'y eut qu'un très petit nombre de malades.

Vittoria étant le centre de la ligne d'opérations du général Cordova, on avait concentré dans cette ville et aux environs une masse considérable de troupes. Les rations que recevait le soldat étaient de mauvaise qualité. Le pain était mal pétri et mal cuit; la viande, au moment où on la mettait dans la marmite, était le plus souvent encore chaude et palpitante, et à peine la faim permettait-elle au soldat de lui laisser prendre une cuisson suffisante. Le vin était le plus souvent aigre et le soldat était obligé d'ajouter à ce misérable régime de fortes portions d'*agua-ardiente* (quand sa bourse ou son adresse lui permettait de s'en procurer) qui l'enivraient souvent, et qui déterminaient presque toujours des inflammations du canal intestinal.

Pendant les deux premiers mois, la légion occupa de grands couvens et des églises, où rien n'était disposé pour le couchage, on n'y trouvait même pas de la paille.

Le défaut d'espace exerça une influence fâcheuse sur l'état sanitaire de la légion. Les malades encombrèrent bientôt les hôpitaux provisoires, et les autorités espagnoles, malveillantes, ne satisfaisaient aux demandes qu'on leur adressait que quand déjà l'étendue du mal rendait ces concessions tout à fait insuffisantes.

Le nombre des médecins attachés à la légion se trouvait dans les commencemens dans une proportion convenable avec

Digitized by Google

la force de la légion elle-même, qui était divisée en quatorze corps, en outre du corps principal attaché à l'état-major. Quelques uns des médecins ayant donné leur démission peu de temps après leur arrivée, plusieurs bataillons n'en avaient que deux, un chirurgien et un aide. L'état-major médical était composé de neuf officiers supérieurs et de seize aides. Sur ce nombre, huit étaient stationnés à Santander où il y avait un dépôt de plus de 300 malades, quatre étaient à Briviesca, chargés de 200 malades. Au quartier général il y avait au commmencement de l'hiver quatorze médecins chargés du service des hôpitaux; mais le nombre des hôpitaux ayant beaucoup augmenté en raison de la petitesse des bâtimens où ils étaient établis, le travail des officiers de santé s'accrut aussi considérablement. Il y avait pour la légion sept hôpitaux généraux, et cependant chaque régiment avait encore quelques malades dans ses cantonnemens. De janvier à avril, il mourut onze officiers de santé, et dix-sept autres furent gravement malades à Vittoria, en sorte qu'il n'en restait que vingt-trois pour tout le service de la légion, pour les sept hôpitaux généraux, pour les régimens stationnés dans les villages et pour plus de cinquante officiers qui étaient malades dans le quartier.

Il est facile de concevoir dans quel cruel embarras se trouve la chirurgie militaire quand à l'insuffisance du nombre vient encore se joindre l'absence des médicamens et des moyens convenables. Les maîtres de salle, les infirmiers, les employés tombèrent tous malades à la fois et de la même manière, et ne purent être remplacés. On a vu le personnel médical de l'un des hôpitaux se renouveler trois fois par l'effet des maladies. Les hôpitaux étaient en outre dépourvus de fournisseurs, et les officiers de santé, harassés déjà par les travaux de leur propre charge devaient encore suppléer à une foule d'autres employés, tenir des comptes, acheter des provisions, et enfin s'occuper d'une partie des détails administratifs.

Le résultat de toutes ces causes défavorables fut de jeter dans les hôpitaux 5,000 hommes, fournis par un corps qui en comp-

Digitized by Google

tait à peine 7000, et qui, en moins de six mois, perdit 1,223 hommes, à Vittoria et aux environs. Outre cette mortalité, il y eut au moins 500 hommes réformés par suite de maladies, dont 200 moururent à Santander et à Briviesca de maladies qui n'avaient été le résultat que de la négligence la plus coupable. Ainsi, en un seul hiver, l'imprévoyance du gouvernement et de ses agens, combinée avec l'hostilité et l'inaction des magistrats espagnols, fit perdre plus de 2,000 hommes à la légion, et maintint pendant six mois le corps dans un état de faiblesse qui paraylsa tout ce qu'on aurait pu en attendre.

Le tableau suivant donne le résultat des entrées et des décès dans les hôpitaux généraux de Vittoria, du 1er janvier au 13 avril 1836.

	Entrées.	Sorties.	Morts.	Restans.	Proportion des morts.
Janvier..	2,345	1,112	227	1,006	1 sur 9 7/8
Février..	877	693	281	979	1 8 1/4
Mars....	1,201	1,012	275	893	1 8
Avril....	262	293	76	787	1 13 2/3
Total...	4,706	3,100	819	787	1 5 3/4

Pendant la première période du séjour de la légion anglaise en Espagne, que nous venons de retracer, et qui fut de huit mois, il mourut donc seulement par les maladies 1,223 soldats, ou 25,7 p. 100, et 45 officiers, ou 18,6 p. 100. Pendant cette période, la légion n'eut aucune affaire avec l'ennemi, et l'armée espagnole, qui montait à près de 30,000 hommes, fit aussi par les maladies des pertes considérables, mais moins fortes cependant, parce qu'elle était plus régulièrement approvisionnée et se trouvait, sous tous les rapports, dans des circonstances plus favorables que la légion.

Pendant la seconde période, qui commence en mai et comprend une année entière, les circonstances ne furent pas très favorables à la légion; l'hiver fut très rude; mais tout ce temps s'écoula en mouvemens, en rencontres avec l'ennemi, en escarmouches presque continuelles. Aussitôt les maladies

Digitized by Google

périodiques cessèrent en partie leurs ravages, et on n'eut plus à enregistrer qu'un officicier mort sur un 60, et un soldat sur 21.

Ajoutons maintenant à ce chiffre celui des morts causées par l'ennemi, et qui sont indiquées dans le tableau suivant.

	Force.	Morts sur le champ de bataille.	Morts de blessures.	Total.	Proportion des morts pour cent.	
Officiers...	360	20	16	36	9,53	1
Soldats....	7,000	381	212	593	8,42	4

Ces derniers tableaux, comme ceux que nous avons présentés, démontrent que si les soldats sont plus fréquemment atteints par les maladies que leurs officiers, ces derniers sont aussi plus fréquemment frappés par l'ennemi. Le tableau suivant, qui indique les blessés des différentes classes de la légion anglaise, ne permettrait plus de doutes, s'il pouvait encore en rester sur ce dernier point.

	Force.	Blessés guéris.	Blessés morts.	Total.		Proportion.
Soldats.....	7,000	1,388	212	1,600	ou	22 pour cent.
Officiers.....	360	181	16	197		22 — —

Ainsi, il est bien démontré pour nous que ce ne sont pas les batailles les plus meurtrières, mais les maladies de toute espèce, qui exercent les plus grands ravages sur une armée; ainsi, lorsque après une action décisive on suppute ce qu'a coûté le succès d'après le nombre des morts et des blessés restés sur le champ de bataille, on commet une erreur grave. Il faudrait mettre en ligne de compte et les hommes laissés dans les hôpitaux par suite des fatigues de la marche, et ces milliers de fiévreux qui succombent avant que les armées soient en présence, et le nombre plus considérable encore des hommes qui meurent à la suite des excès de tout genre que provoque ordinairement la victoire. Alors seulement on aurait le tableau exact de tout ce que coûtent ces exploits tant vantés, si ruineux pour les nations, si funestes pour l'humanité.

(London Medical Gazette.)

Digitized by Google

Géographie. — Voyages.

LES MONTS HIMALAYA.

On ne connaît guère en France les monts Himâlaya que par les conversations de M. Klaproth et les lettres de M. Victor Jacquemont. Nous nous souviendrons long-temps de l'effet que produisit le voyageur prussien, dans les salons de Casimir Périer, lorsque sa figure bilieuse et son œil fauve s'animaient aux récits des merveilles géologiques dont il avait été témoin. Quelques lignes pleines d'éloquence et de coloris, écrites au-pied même des neiges éternelles du fameux plateau, par l'intrépide naturaliste qui dort maintenant dans le cimetière de Bombay, font regretter encore plus vivement sa fin prématurée; c'est à M. Jacquemont qu'il appartenait d'écrire l'histoire des monts Himâlaya. L'ambassade de M. Elphinstone, dans le royaume de Kaboul, les tableaux de M. Hamilton et les recherches de M. de Humboldt avaient excité depuis long-temps la curiosité des Anglais sur cette partie si intéressante des possessions asiatiques de la Grande-Bretagne. Outre les documens que nous venons d'indiquer et les ouvrages spéciaux de Martin Montgommery, on possède à Londres, sur les monts Himâlaya, une source de rapports locaux, inépuisables et variés comme toutes les physionomies du vaste empire de l'Angleterre : c'est le mouvement perpétuel d'hommes et de choses, l'échange d'idées, de richesses et de forces qui s'opère continuellement entre la métropole et ses colonies de l'Inde. Les monts Himâlaya, aujourd'hui, dominent la civilisation britannique dans les deux mondes de toute la hauteur

Digitized by Google

gigantesque de leur muraille et de toute l'antiquité mystérieuse de leurs traditions orientales. C'est à l'ouest de ce rempart, et en tournant sa base par le royaume de Lahore, que les Russes pénétreront un jour de Tifflis à Delhi; rien n'est si praticable qu'une pareille route à une armée européenne. Tracer une esquisse des monts Himâlaya, de ce monument du globe et de cette arête des deux immenses versans de l'Asie, c'est exposer le tableau des ressources que la Grande-Bretagne tient en réserve, pour l'organisation définitive des sciences naturelles comme pour les crises prochaines de sa puissance dans l'Inde. Nous ferons tous nos efforts pour que notre esquisse rapide ne soit pas trop indigne d'un si magnifique sujet.

Les monts Himâlaya, ou *Himmaleh* (du mot *Immaus*, *Emodes*, dont le nom hindou, qui signifie la *demeure des neiges, abode of snow*, étonne déjà et charme par sa poésie), forment cette redoutable barrière fixée par la nature entre l'Hindostan et le Thibet, s'étendant depuis les sources de l'Indus, vers le nord-ouest, jusqu'au milieu du grand bassin de Brahmapoutra, au sud-est; telle est la direction générale de la chaîne. Le noyau sépare les vallées de Sirinagour ou Gherwal, du Népaul et du Boutan, des plaines de la Tâtarie chinoise. L'Himâlaya est le plus méridional des groupes effrayans qui constituent l'épine de l'Asie centrale; il joint ses ramifications décroissantes, comme de longs amphithéâtres, aux mille bras de ses trois rivaux, le Kuen-Lun, l'Altaï et le Thian-Chan, ou Mont-Céleste; sous le méridien d'Attok et de Djellal-Habad, dans l'Afghanistan, il se rapproche même tellement du Kuen-Lun, que les deux chaînes, entre Kaboul, Kachmyr, Ladak et Badakhchan, ressemblent à deux géans qui s'étreignent et luttent sous un dôme commun de nuages et de frimas. Vingt-cinq pics de cette masse surpassent en hauteur le Chimborazo, dont le faîte pourtant se voit à quatre-vingts lieues de distance en mer. On ne connaît pas exactement, selon Balbi, les limites de l'Himâlaya du côté de l'est, mais on pourrait provisoirement regarder le bassin du Brah-

Digitized by Google

mapoutra comme son extrémité orientale. Depuis le Brahmapoutra, à travers des terres inhospitalières, dépendant de l'empire chinois et où les voyageurs ne se sont pas encore hasardés, la chaîne s'étend d'une part jusqu'au cap Négrais, dans l'empire Birman, et vers les monts Khamty, et de l'autre en Chine, vers les frontières du nord, dans les provinces de Kouang-Si et de Kouang-Toung (Canton). Sa partie occidentale, située à l'ouest du grand nœud de Bolor et en deçà de l'Indus, est connue sous le nom d'Hindou-Koh. Elle traverse de l'est à l'ouest le royaume de Kaboul et le Khorazan, où elle paraît se perdre dans les hauteurs qui sillonnent le plateau élevé de cette contrée et où expire en même temps l'extrémité orientale des chaînes du Démavend, qui dépend du système tauro-caucasien. Ainsi l'Himâlaya se rattache au système général des montagnes de l'Asie, et c'est précisément leur confluent inaccessible qui empêchera toujours de calculer d'une manière rigoureusement mathématique l'étendue de ce sanctuaire du vieux continent, appelé le berceau du monde. Des difficultés si matérielles ne rendront que plus profonde et plus durable la vénération qu'à tort ou à raison il inspire depuis si long-temps aux diverses civilisations du globe.

Le bloc de l'Himâlaya qui nous occupe, celui qui touche par ses deux extrémités opposées à l'Indus et au Brahmapoutra, renferme les cîmes les plus élevées de la surface de la terre. La crête de cette muraille est infranchissable pour l'homme; mais les fleuves admirables et majestueux de l'Hindostan y ont pratiqué à différentes places de si larges brèches, qu'à la faveur du lit des eaux qu'elles versent pour la fertilisation de ses bases, la science a pénétré audacieusement dans ses flancs et imprimé quelquefois dans ses neiges le pas aventureux des explorateurs. Les Andes n'ont plus qu'à voiler leur front vaincu; le Caucase et les Alpes disparaissent devant la grandeur de ce monarque de l'Inde dont le trône repose sur des assises qui rappellent beaucoup mieux que leurs volcans éteints le crime des Titans et le supplice de Prométhée. Si vraiment le *diluvium*, d'où prennent date les générations pré-

Digitized by Google

sentes, arrêta quelque part son niveau submersif, ce fut sans aucun doute à la cîme des pics de l'Himâlaya. Là seulement l'arche providentielle aura découvert une bouée de sauvetage pour l'unique vaisseau qui ait flotté sur l'abîme ; là seulement Noé fut possible, et à la rigueur les vignes gigantesques de Kaschmyr prouveraient que le premier vin dut s'en répandre.

De l'Hindostan dans le Thibet, et par conséquent en largeur, sur une aire de quatre-vingts milles anglais, l'Himâlaya s'élève de vingt à vingt-sept mille pieds au dessus de la surface du golfe du Bengale. Le minimum de cette échelle a été barométriquement calculé et trigonométriquement vérifié ; le maximum n'est apprécié que depuis 1815, à la faveur de la guerre des Ghourkas qui a facilité les approches de la chaîne ; mais cette estimation incomplète est encore loin de la mesure effective, malgré son chiffre formidable, et il n'est pas douteux que si les Ghourkas, les Sykes et autres peuples, dont la férocité et la superstition défendent les abords de leurs montagnes saintes, étaient sérieusement entamés, on parviendrait à calculer une hauteur bien plus considérable que l'échelle maintenant adoptée. Aussi, les mesures prises par différens voyageurs ne s'accordent-elles pas; ce qui déjà donne une idée grandiose des perplexités scientifiques occasionées par la magnificence du colosse. Établissons d'abord la taille approximative de l'Himâlaya, avant de le mesurer plus intimement dans toutes les énormités de son corps.

Le *Dhawalagiri*, ou montagne blanche, est généralement regardé comme le plus haut pic; on le place, un peu conjecturalement, aux sources du Gundunck (affluent du Gange) et près de Kaka, sur les limites du Népaul. C'est au Dhawalagiri que Hodson, Webb et Herbert reconnaissent au dessus du niveau de la mer 4,211 toises (27,000 pieds). Balbi, d'après Klaproth et Hamilton, estime à 4,390 toises la hauteur de ce pic, et fixe le point culminant de l'Himâlaya central sur les limites du Boutan, au diadème sourcilleux du *Tchhamoulari*, auquel toutefois il ne donne que 4,400 toises; mais ce

Digitized by Google

chiffre, de son aveu même, est singulièrement hasardé. Si nous adoptons le dernier chiffre pour le Dhawalagiri, 4,390 toises, la hauteur du Mont-Blanc (le point culminant du système alpique) étant de 2,460 toises, il en résulte que la *Montagne blanche* de l'Himalaya est à peu près le *double* du plus haut pic du continent européen. De pareilles grandeurs écrasent l'imagination de l'homme, et ce qui ajoute encore à leur masse imposante, c'est l'harmonie qui préside, comme nous le verrons bientôt, à l'ensemble de leurs proportions.

Si les rares explorateurs de l'Himâlaya ne sont pas d'accord sur la taille des pics principaux du midi de la chaîne, ils conviennent unanimement que le roi de toutes les montagnes du globe doit cacher sa tête dans les nuages séculaires qui couronnent la partie la plus reculée, au nord, vers les frontières inconnues du pays des Sykes et du Thibet. Les périls et les difficultés de l'exploration, joints à la surveillance du gouvernement chinois, rendront de tout temps inutiles les tentatives les plus hardies de la science. Les Anglais, cependant, poursuivent leurs reconnaissances successives avec une persévérante et infatigable ardeur; les tigres du Bengale, qu'ils chassent devant leurs éléphans et qu'ils acculent au fond du Népaul, leur font peu à peu gravir les étages de la chaîne, où l'oisiveté des garnisons de l'Inde et le défi des voyageurs européens ne les poussent que trop vite. Tandis que la jalousie de Runjet-Sing les reporte à l'ouest des vallons de Kaschmyr au moyen de la discipline du général Allard, et que les postes militaires de l'empire Jaune les menacent à l'est, avec des canons de cuir, quand leurs yeux profanes veulent mesurer les rives du lac sacré de Mansarower, ou jeter un regard sur les citadelles en pierre sèche de Gortopé et du pays de Ladak, ceux-ci ouvrent péniblement au centre dans les gorges de Khatmandu, grace à la présidence de Calcutta, un passage dur et lent, il est vrai, mais de jour en jour plus accessible, vers les flèches septentrionales de l'Himâlaya. Aux noms généreux de Colebrooke, Fraser, Webb, et du colonel Herbert, il faut joindre les efforts et les sacrifices de Royle, de Hodson,

Digitized by Google

de Gerards et de Victor Jacquemont. Voici du reste le tableau des sommets de l'Himâlaya, tels que la science contemporaine les a jusqu'à présent reconnus :

	pieds angl.
Le Dhawalagiri, ou Montagne-Blanche, au dessus du niveau de la mer.	27,000
Le Tobhamoulari, sur les limites du Boutan, conjecturalement. . .	27,000
Nunda-Debee, le plus élevé des pics de Juwahir, d'après Hodson et Herbert.	25,741
Le Sutghur, ou plus exactement, le Swetaghur, ou la Forteresse-Blanche du Népaul (nord).	25,261
Le Gossingstan, près de Katmandou.	24,768
Le pic visible de Katmandou, dans la direction de Caila-Bhairava.	23,625
Un second pic, qui n'est pas encore nommé, dans la même direction.	23,261
Un troisième dans le voisinage.	23,052
Le Saint-Georges et le Saint-Patrick, dans l'Himâlaya anglais, situés en avant des premières ramifications du Kuen-Lun, aux sources du Bagiratthi, ou vrai Gange.	22,790
Les deux pics de Roudrou-Himala.	22,900
Les montagnes Bunderpouch, dans le Gherwal, autrement nommées *pics de Jumnotrée*, aux sources de la Jumna.	21,155
Pics inférieurs, tels que les deux Kantah, le Needle, le Taouara, le pic de l'Ouest, estimés tous, pour hauteur moyenne à. . . .	20,000

On en compte 39 au dessus de 20,000 pieds anglais ; les plus élevés appartiennent nécessairement à la partie de l'Himâlaya qui est sous le protectorat de la Grande-Bretagne. Le point culminant du Nouveau-Monde, le *Nevado* de *Socata*, dans la cordillière orientale de Titicaca, n'ayant que 3,948 toises et le Mont-Blanc, en Suisse, que 2,460 ; on voit que le Dhawalagiri est à proprement dire l'Atlas du globe, et que 39 pics vérifiés de l'Himâlaya surpassent, d'après Gauthier, la plus haute montagne de l'Europe. Mais une semblable élévation, toujours à distance, n'est encore que relative, et quand les assises méridionales du Kuen-Lun seront touchées par l'homme, la jonction de ce noyau prodigieux que les Chinois regardent comme le point culminant de toute la terre, avec les colosses septentrionaux de l'Himâlaya, mise en quelque sorte à nu malgré le dôme infusible de leurs neiges, découvrira aux regards de la science le plus gigantesque entasse-

Digitized by Google

ment qu'il soit donné au sphéroïde de notre planète d'entraîner dans son éternelle et double révolution.

Après les pics principaux du système, il reste une échelle décroissante fort respectable. Si l'Himâlaya Thibétain est un temple où la nature n'admet guère jusqu'à présent que les Tàtares mogols et les tigres, en revanche, du côté des plaines de l'Hindostan et du pays des Sykes, dans toute la ceinture occidentale, la chaîne présente des retraites inconnues, mais suffisamment accessibles, d'où filtrent les grands fleuves qui arrosent le nord des possessions de la Compagnie; c'est là, dans les gorges de Dehra, que les Anglais appellent communément *The Valley of the Dhoon*, *la Vallée de la vallée*, dans les entonnoirs à peu près parallèles, formés par les lits du Sutledge, de la Jumna, du Doâb, du Pabar, du Bhagirathi et du Gange, que l'Himâlaya se dresse avec son majestueux glacis de rocs, de forêts et de neiges superposés; c'est là qu'il faut, un bambou à la main, remonter cette échancrure longitudinale, encavée entre le pied de la chaîne, proprement dit, et le *terrain diluvial relevé*. En supposant que l'adjoint anglais ou résident de Délhi nous ait garantis des Sykes par un firman de la Compagnie, prenons une escouade de cavaliers Ghourkas, trente porteurs rajpouts (montagnards), un fauteuil à brancards, un cercle répétiteur, un chronomètre, une tente et ce qui est indispensable de santé pour vivre pendant plusieurs mois, avec une température alpestre, de lait, d'orge, de cari au poivre fait de quelque fabuleuse antilope thibétaine; mais, avant de quitter Brahma, auquel nous tournons fort cavalièrement le dos, pour Bouddha, qui, déjà, comme bienvenue, nous envoie les orages et les tempêtes de la chaîne, arrêtons-nous un moment à Simla, belvédère hindou, première loge de face, cité thermale, extrême frontière de la présidence de Calcutta; on y contemple l'Himâlaya comme une toile de M. Daguerre. Il ne s'agit pour cette récréation de perspective amusante que d'ouvrir tout bonnement vos croisées. Les croisées n'existent pas dans l'Inde, mais c'est une fiction.

Digitized by Google

Simla est, comme le Mont-d'Or ou Bagnères, dit Jacquemont, le rendez-vous des riches, des désœuvrés et des malades. On s'y moque des hépatites chroniques, du typhus des jungles et du choléra-morbus, ces trois hôtes si galans du Bengale. L'officier chargé du service militaire, politique, judiciaire et financier de cette extrémité de l'empire anglais, imagina, il y a dix-huit ans, de déserter son palais de la plaine, pendant les chaleurs d'un été terrible, et de venir camper avec ses tentes et ses cipayes sous les ombrages des cèdres. Il était seul dans un désert; des amis vinrent l'y visiter. Le site, le climat, tout lui parut admirable. On appela quelques centaines de rajpouts qui abattirent les arbres d'alentour, les équarrirent grossièrement et construisirent soixante maisons dispersées sur la croupe des montagnes. On tailla des chemins superbes dans le roc; et à sept cents lieues de Calcutta, à sept mille pieds au dessus du niveau de la mer, dans un gîte plus élevé que le Saint-Bernard et le Mont-Cenis, bientôt la mode régna en tyran; on y vît des dames anglaises, en toilette parisienne, galoper aux heures de fashion comme dans Hyde-Park. Telle est cette *villa* hindoue. Mais voici le magique décor de son horizon.

Rien de sublime et de pittoresque à la fois comme la vue de l'Himâlaya, prise à mi-côte de Simla. L'agent politique de la Grande-Bretagne, qui y réside pour maintenir les rajahs du voisinage sous l'obéissance de la Compagnie, en fera naturellement l'étape de toutes les découvertes dont la chaîne deviendra l'objet; il y a matière dans cette ville, par sa proximité du Kuen-Lun, à fonder un institut; on peut même prévoir que la Société Asiatique aura lieu de craindre pour sa suprématie. On y reçoit déjà tous les matins les journaux de Calcutta. En 1826, le comte d'Amherst, gouverneur général de l'Inde, rendit visite à Simla; lord Combermere y parut également; la prospérité de cette colonie fut rapide. Une promenade, montant en spirale durant deux milles, autour du mamelon, où les plus jolies maisons s'élèvent, sert de terrasse aux curieux que le spectacle lointain de l'Himâlaya appelle de toutes les pro-

Digitized by Google

vinces du Bengale à ce panorama unique dans le monde ; et un chemin d'une largeur suffisante, où des relais de poste sont disposés à la distance de douze milles sur la route de la Tâtarie chinoise, facilite aux voyageurs plus intrépides les moyens de franchir le second étage de la chaîne. On dirait la voie romaine du Simplon transportée au delà du Gange.

Tous les édifices de la ville, construits sur des pentes, sont fortifiés par d'énormes soliveaux, et leurs toits presque plats n'ont que l'inclinaison nécessaire pour l'écoulement de la pluie. On voit que les chalets du Rutli ne sont pas précisément originaux. Les habitans de Simla se servent aussi d'un mortier ou stuc nommé *chunam*, en usage chez les Hindous, et dont on cimente élégamment les clairevoies laissées par les chevrons de la bâtisse. La description du major Kennedy cite quelques maisons appuyées au sol par l'extrémité même de leurs toits, comme à Pékin. Au dessus de ces charmantes résidences s'arrondit en mamelon toujours vert un bouquet immense de pins, de cèdres, de rhododendrons, de chênes et de mélèzes. Une zone de jardins et de potagers relève encore l'oasis qui sépare les deux plus puissans empires du monde : la Chine et l'Angleterre. Des convolvulus et des roses grimpantes, à la façon des vignes, tapissent ces gradins naturels, et transportent les amphithéâtres odorans des Iles-Borromées sous le 31e degré de latitude nord. C'est dans leurs détours que les officiers anglais passent les heures si longues dans l'Inde, à faire lever avec des dogues, les bécasses, les lophophores, les kakatoès et les faisans du Kyonthal qui ont une célébrité dans l'Ornithologie. Les hyènes et les léopards montrent bien quelquefois leurs prunelles sanglantes à travers des closeries ; mais, il y a un théâtre à Simla, et les jeunes femmes prennent ces promeneurs pour des gagistes de Franconi ou d'Astley, dont on ouvre les cages afin qu'ils jouissent du pays natal. Enfin, des hôtels et des tavernes s'établissent dans cette ville extraordinaire pour achever le bonheur du gentleman que les dévots hindous réduisent au jeûne. Le moment est d'autant mieux choisi, que Runjet-Sing, le rajah de Lahore, un voisin de Simla,

Digitized by Google

ayant appris dernièrement les bons effets de la bière sur la santé royale de Feth-Aly, shah actuel de Perse, a fait demander à Loudianach cent bouteilles du meilleur porter de la cité. On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, à Londres, d'une école gratuite de dessin que les dames de la Compagnie avaient établie à Simla pour les pauvres Hindous qui montreraient des dispositions dans l'art de Raphaël et de Wilkie. Les enfans des guerriers de Taïmour Lenggue (Tamerlan) y peignent les violettes et les géraniums de l'Himâlaya pour les belles conquérantes de leur patrie, pour les ladies du West-End.

Mais revenons décidément à la *demeure des neiges*. C'est de Simla qu'on le mesure et qu'on le salue ; c'est un peu la vue du lac de Neufchâtel quand on descend des *Rousses*, en multipliant le cadre par la différence des collines Bernoises au pic de Kédar-Kantah. L'Himâlaya, dont les frimas éternels s'aperçoivent des bords du Gange jusqu'à Bénarès, et qui forme pour les plaines du Bengale un spectacle si plein de grandeur, n'est qu'une humble et modeste préface des Alpes Thibétaines, de l'Himâlaya tel qu'il apparaît près des sources du Sutledge. Pour la première fois, l'harmonie du système vous saisit et vous enchante. La progressive élévation de la base des montagnes entassées les unes au dessus des autres, et des plaines de l'Hindostan jusqu'aux crêtes de glace qui couvrent la ligne de leurs sommets les plus élevés, déguise singulièrement leur hauteur. Ainsi Bramante et Michel-Ange ont tellement disposé Saint-Pierre, de Rome, que les voyageurs ne croient pas à ses proportions colossales. Le Michel-Ange de l'Himmaleh ne s'y est point pris autrement. On campe plusieurs fois à 2,000 mètres d'élévation absolue, quelquefois à 3,000 ; pourtant, c'est toujours dans les lieux les plus bas, près des hameaux, que se trouvent les stations. On comprend donc quelle soustraction il faut faire de la hauteur absolue des montagnes pour mesurer leur hauteur apparente ou relative. Celle-ci est encore prodigieuse ; mais comme l'œil cherche vainement à opposer des lignes horizontales à des lignes ver-

Digitized by Google

ticales, et que les pentes, malgré leur forte inclinaison, ne s'élancent pas d'un seul jet, et se juxtaposent au contraire sur des plans successivement plus reculés, il n'est pas de lieu d'où l'on puisse voir les plus hautes cimes sous un très grand angle visuel. Placez un homme de six pieds, isolément sur un piédestal, comme la *Maladetta,* dans les Pyrénées : ce sera un géant. Placez ensuite un homme de dix pieds (il y a, dit-on, les Patagons) au dernier rang d'un peloton de fantassins sur cinq de hauteur, le premier ayant la taille d'un tambour : le patagon disparaîtra. La comparaison est triviale, mais elle est juste. Mécontent de cette architecture concise, et de ce peloton serré, Victor Jacquemont s'écrie :

Oh ! que les Alpes sont belles !

— D'accord, mais ce ne sont que les Alpes.

Dans les plus hautes montagnes du monde, il y a nécessairement de la grandeur sans beauté; au dessus d'une certaine échelle, nos regards perdent les traditions de la grace ; nous ne sommes plus en rapport mathématique avec le spectacle que nous contemplons humainement. Une explication géologique de la manière dont l'Himâlaya anglais est assis, fera peut-être sentir cet axiome de perspective.

La principale chaîne de l'Himâlaya court généralement du nord-ouest au sud-est, avec une face raide et verticale du côté de la plaine, c'est-à-dire vis à vis de l'Hindostan, qui a 6,000 pieds d'élévation moyenne, au dessus du niveau de la mer. Voilà le chiffre proportionnel. Maintenant cette ligne est surmontée de plusieurs groupes de pics, éternellement blanchis par la neige, à peu près parallèles, et séparés les uns des autres par des gorges qui semblent violemment percées dans le roc séculaire ; ce sont d'énormes brèches, lentement creusées par le torrent des eaux et aplanies sous leur sédiment; il en résulte que les terres planes, les esplanades et les vallées manquent dans toutes les ramifications de ce système. Or, pour atteindre ce mur préliminaire de six mille pieds et ce soubassement de rocs dont il se protége comme d'une écharpe, l'Inde entière, depuis le golfe du Bengale jusqu'à

Digitized by Google

l'Himâlaya, est un escalier gigantesque, et ses gradins deviennent plus étroits et plus rudes à mesure qu'on approche du chaos qui forme le rideau final. Le Boutan, le Népaul, les vallées de Gherwal, de Kyonthal, de Doâb et de Bareilly, le nord du Punjaûb, et le pays de Kaschmyr présentent seulement du sud-est au nord-ouest la première ondulation de la chaîne; mais, avant d'y monter, le voyageur, dans la ville de Scharunpour, par exemple, sur les bords du Gange, se trouve déjà à plus de mille pieds au dessus du niveau de la mer. Au sortir de Scharunpour, et en pénétrant dans la vallée de Dhoun, le voyageur est à cinq mille pieds. C'est là que paraît la première ondulation, qu'on nomme Sewalik, bordant la chaîne principale dans toute sa longueur, tantôt s'élevant jusqu'au sommet de l'Himâlaya, tantôt séparée du monstre par les gorges intermédiaires. Leur plus grande élévation est sise entre le Gange et la Jumna; à l'est du Gange, les collines Sewalik s'abaissent graduellement; à l'ouest de la Jumna, dans le Punjaûb, elles sont presque nulles. Ces collines sont dentelées en travers de leur direction, avec un précipice au sud, vers l'Hindostan et une pente au nord, du côté du Thibet. Les Sewalik peuvent être regardées comme les étais du deuxième étage de l'Himâlaya, ou du plateau qu'on rencontre au pied du mur de six mille pieds, produit des entassemens successifs accumulés par les siècles, le ravage des torrens, les éboulemens de la neige et d'autres causes naturelles, à la base de la ligne des pics; on les appelle encore géographiquement les *éperons* de l'Himâlaya. Ce n'est pas, à proprement dire, un plateau, c'est un bourrelet. Ici, la somme des gradins successivement franchis, jointe aux 6,000 pieds du glacis vertical, donne une hauteur moyenne, pour l'Himâlaya, de 14,000 pieds. Restent enfin les pics, chaîne volante, superposée, véritables frises ou clochetons de l'édifice, dont les aiguilles forment ordinairement la moitié de l'élévation totale.

L'Himâlaya indien a quelques termes de comparaison en Europe. Il est couvert de forêts dont les arbres ont un air de famille avec ceux des forêts alpines. Ce sont des pins, des

Digitized by Google

cèdres, des sycomores, diversement associés, selon la hauteur des montagnes. A sept cents mètres au dessus de la cîme du Mont-Blanc, Jacquemont a rencontré des couches coquillières, des lichens et des mousses, ces derniers anneaux de l'existence végétale, qui luttent avec les premières franges de la neige éternelle de l'Himâlaya; mais, plus bas, à 16,000 pieds au dessus du niveau de la mer, les voyageurs téméraires ont recueilli des anémones et des campanules; à 13,000, le bouleau et le genévrier se montrent, chétifs encore; à 12,000, le chêne étale toute sa beauté consolatrice et voile de son feuillage les infirmités de cette décrépite nature. A Kaschmyr, extrémité septentrionale de l'Himâlaya, le platane est colossal et la vigne gigantesque; on s'y promène sous des treilles superbes dont les ceps encore jeunes ont deux pieds de circonférence; le nénuphar fleurit à la surface des eaux dormantes, et le butome dont nous admirons l'élégance dans les humbles fossés de la banlieue de Paris, croît aux bords de l'île fabuleuse où Thomas-Moore a placé dans son poème l'entrevue de Lalla-Rhooke avec le roi de Bucharie. Toute cette contrée des *Mille et une Nuits*, où Bernier, Forster et Jacquemont seuls ont pénétré, a une physionomie singulièrement européenne sous le rapport de la végétation. A l'est de la chaîne, bien que les travaux de l'homme s'arrêtent généralement à 10,000 pieds, le capitaine Webb a trouvé plus haut des champs d'orge en plein rapport, et sa tente même fut dressée au milieu d'un bosquet de rhododendron. Dans les villages Sykes du Kanawer (Himâlaya Thibétain), les abricotiers en fleurs bordaient pendant l'été de magnifiques forêts dont les sapins ont 180 pieds de haut, tandis que, sur le même niveau, dans les stations hindoues, la culture a depuis long-temps disparu. Le capitaine Herbert, qui découvrit la route du Kanawer en 1819, et V. Jacquemont sont les seuls Européens dont les regards aient pu juger de ces merveilleuses bizarreries de la nature. Comme la face septentrionale de la chaîne est généralement en pente et le front hindou taillé en précipice, il en résulte que la végétation brûle

Digitized by Google

au sud, tandis qu'elle est éternelle dans le nord; mais vers le Thibet, au nord-ouest, la contrée tout entière est si élevée, que le fond des vallées excède le niveau où s'arrêtent les forêts sur les glacis méridionaux de la chaîne. La végétation du sud, réduite à quelques arbrisseaux rampans, épineux, rabougris, et à quelques herbes rares et desséchées, forme çà et là des taches noirâtres au bord des torrens; les pentes des montagnes ne sont couvertes que de leurs débris éboulés, et l'horizon immense n'offre qu'une scène de stérilité et de désolation qui se termine de toutes parts à des cîmes de frimas. Sur la frontière septentrionale du Kanawer, à plus de 20,000 pieds, les rayons du soleil embrasent l'atmosphère, et il gèle fortement à l'ombre. Rien ne saurait peindre l'effet de ces antithèses de température dont la chaîne garde les effroyables traces. A Scharumpour, dans l'Himâlaya Indien, ville dont la température peut servir de moyenne pour le premier étage de la chaîne, le climat est celui de Naples et de Cadix. Telle est l'étrange constitution du climat, que les pics au dessous de 20,000 pieds se dépouillent entièrement de leurs neiges au milieu de l'été; alors la végétation change complétement d'aspect. Couvert de nuages et chargé d'eau du côté de l'Inde, pur et dépourvu de toute humidité dès qu'on a franchi la chaîne, la température est déterminée par l'état du soleil. Dans l'Himâlaya Thibétain, les vents et les brouillards dominent. Au contraire, il n'y a que deux saisons dans l'Hindostan, l'été et les pluies. Au moment du solstice, les cataractes périodiques de cette époque lavent dans toute sa longueur le versant du midi, malgré son éloignement du tropique; c'est alors que les plus terribles orages déchirent le flanc de ces vieux rocs ébranlés sur leurs souches; et à la fin de mars, les *hot winds*, qui ont passé sur les âpres solitudes du Deccan, viennent réduire les glaces de l'Himâlaya en colonnes de vapeur. Si le soleil de Bombay et de Calcutta fait sortir des exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement séchée et remplie de cadavres d'insectes et de vers sans nombre, on imaginera facilement la foudroyante tempé-

Digitized by Google

rature de l'Himâlaya Indien, où, comme dans les forêts de Nahun, il suffit de traverser certains massifs d'arbres pour y gagner la mort. Au mois d'avril, régulièrement, la mousson d'été souffle comme un vent de feu sur le Pundjaub. Bernier, dans les premières semaines de mars 1663, écrivait chaque matin qu'il périrait sans doute dans la journée. « Vous passez souvent près des débris d'un village : c'est une butte d'argile, semée de fragmens de poterie ; des tombes sont dispersées à l'entour. Quelquefois vous passez deux fois en un jour au travers d'une ville considérable, dont les édifices, dont les mosquées sont encore debout, bâtie peut-être depuis moins d'un siècle, et qui ne compte plus un seul habitant. » (*Victor Jacquemont.*) Il est assez singulier que cet aspect funéraire se retrouve exactement dans les déserts du Nouveau-Monde, aux environs de Potosi et de Titicaca. On dirait que la conquête des Anglais est un fléau providentiel, comme la conquête espagnole ; et si l'Hindou se drape avec moins de poésie que l'Inca sur les ruines de sa nationalité, les squelettes des deux empires se ressemblent par l'implacable lèpre de leur destruction.

Ainsi que dans les Alpes, la fonte des neiges joue un grand rôle au milieu des scènes déjà si majestueuses de l'Himâlaya ; on peut mesurer la grandeur de ses avalanches par le ruban de ses frimas. Les têtes blanches du Dhavalagiri et du Katmandou ne reflètent pas sans doute, comme les glaciers du Montanvert, les teintes roses d'un couchant d'Europe ; mais des veines d'un sombre bleu d'ardoise lui impriment le caractère solennel des régions australes. Les Hindous assurent avec terreur que des flammes brûlent incessamment sous la neige de leurs saintes montagnes. Le 26 août 1833, un tremblement de terre épouvantable parcourut comme une longue vibration toute la chaîne, et retentit même à Calcutta ; mais il est remarquable que, sur toute l'étendue d'un territoire aussi vaste que l'Hindostan, les feux volcaniques n'aient laissé aucune trace. Le cataclysme diluvien s'y reconnaît plus aisément aux lignes ondulées comme aux déchirures fluviales du

Digitized by Google

sol; des débris fossiles se retrouvent dans les couches les plus élevées. Le docteur Gérard, à 15,000 pieds au dessus de la mer, a constaté l'existence de bancs nombreux de mollusques et de perles, au milieu d'un lit granitique et dans le voisinage d'un gisement calcaire. Les écailles s'y réduisent en carbonate de chaux, en cristallisations lumachelles; il y en a de très brillantes dans la vallée de Doâb, qui proviennent de bivalves d'eau douce. M. Élie de Beaumont, dans sa belle théorie des cratères de soulèvement, a prouvé jusqu'à l'évidence que certaines parties des Alpes se sont soulevées à diverses époques; Jacquemont a découvert le même caractère dans l'Himâlaya. Quant à l'âge de formation géognostique, ce jeune savant était seul capable de le déterminer; mais sa mort a interrompu les recherches dont il comptait faire la base d'un travail sur les terrains primordiaux de cette région de l'Asie.

C'est de l'Himâlaya, comme d'un réservoir céleste, que jaillissent ces masses d'eau qui sourdent parallèlement d'abord de ses glaciers, pour se réunir bientôt dans les deux fleuves magnifiques dont le cours répand sur leurs rives une si étonnante fertilité et provoque la superstitieuse reconnaissance des Hindous : le Brahmapoutra et le Gange. La plus belle, la plus poétique de ces rivières, qui seraient elles-mêmes de superbes fleuves en Europe, est la Jumna, dont les eaux jouissent également des honneurs du *panthéisme*. Les sources de la Jumna sont un tabernacle du côté duquel on se prosterne dans tout le midi de l'Hindostan, comme les musulmans vers la Mecque. C'est au pélerinage de la Jumna et du Gange que le dévot Hindou songe depuis le berceau, et il est rare qu'il parvienne au milieu de la vie sans avoir adoré les vaches consacrées des pagodes de Kursali, dans l'Himâlaya, station où les brahmines réconfortent les pélerins au but du voyage, en prélevant une aumône sur leur bourse. Des temples magnifiques, en bois sculpté, avec des colonnes torses, à la manière d'un grand bahut du quinzième siècle, ajoutent aux scènes grandioses de la chaîne l'effet de l'architecture orientale, et il serait difficile que la superstition des indigènes ré-

Digitized by Google

sistât au spectacle combiné pour subjuguer leur enthousiasme, lorsque les voyageurs de notre hémisphère contiennent à peine la surprise qu'ils éprouvent. A quelques pas de Kursali, dans le même district, les cinq frères de Pandou, dont les autels encombrent la pagode souterraine d'Ellora, dorment dans un tombeau de marbre noir. Une forêt immense de sapins et de mélèzes couvre de son berceau la route qui conduit de ce monument aux sources de la Jumna, et la hauteur prodigieuse du chemin au dessus de la vallée, le silence des pélerins qui le suivent fréquemment à l'heure où l'Hindostan est encore plongé dans la nuit, tandis que l'Himâlaya resplendit des flammes naissantes du levant, les touffes du laurier-rose dont ces lugubres voûtes sont embellies, le rideau des éternelles neiges qui ferme l'horizon, la nappe bleu-indigo du ciel pour dôme, tout augmente, même à des regards chrétiens, le fatalisme de ces limites vénérées du monde.

Bientôt le jet bouillant de la source se fait entendre du sommet des rochers, d'où il se précipite par cascades successives de quatre-vingts pieds de haut. D'énormes troncs de sapins, couchés en travers des abîmes, comme des ponts, servent de périlleux échelons pour gravir les cîmes superposées où des troupes d'oiseaux sauvages volent sans cesse au milieu des torrens de la source, dont l'ébullition rayonnante les attire et les enivre. Plongé dans cette nappe, où la chaleur pousse l'eau sainte à la vaporisation, le thermomètre accuse 144° fahrenheit. Un Anglais de Delhi, ayant eu la fantaisie d'y faire cuire des œufs qu'il mangeait de très grand sang-froid à la coque, sous le nez des pélerins, faillit payer chèrement cette profane imprudence. La source est transparente, insipide; mais les sillons noirs qu'elle trace sur les pics, en fondant la neige, témoignent de ses propriétés ferrugineuses. Ce sont les brahmines qui monopolisent les fonctions d'interprètes et guident les voyageurs dans le labyrinthe de cette imposante agglomération de torrens, de rocs, de frimas, de vapeurs et de nuages. Tantôt les cascades de la Jumna disparaissent sous la ceinture que l'écume et les trombes forment

Digitized by Google

à la base des pics, tantôt elles s'arrondissent en arche humide au dessus de la tête prosternée des pélerins, qu'on voit aplatis dans la neige et mordant le sol de leur bouche fervente. L'accomplissement du vœu qui conduit les Hindous aux sources de la Jumna n'est pas sans danger : on ne peut approcher du véritable filet d'eau originaire que dans le mois d'octobre, à l'époque où la fonte des glaces inférieures facilite les communications entre les cimes du deuxième étage de l'Himâlaya. Les pieux architectes au service du collége des brahmines ont même étendu le calcul des intérêts du ciel au point d'accroître les dangers qui hérissent les abords des reliquaires; et des pierres mouvantes, des ponts à demi-rompus, des avalanches préméditées, viennent à propos exciter les croyans qui seraient capables de s'amollir dans les délices et le repos d'un chemin trop facile.

Entre la Jumna et le Sudledgi (Indus) la dévotion des Hindous se manifeste par des fêtes religieuses qui ont un caractère bien différent des rites usités dans la plaine; c'est l'Himâlaya Brahmanique avec toutes les cérémonies les plus gracieuses et les plus pittoresques de son culte. La population se réunit dans les gorges formées par les plus hautes *sewalik*. On se presse au milieu du vallon, devant un piédestal gigantesque, comme les autels bretons des druides, où un char mobile est exposé à la vénération de la multitude. Ce char contient quatre figures solennelles : les représentations de Nagus ou le bon serpent, de Budrinath et de Narayan; ce dernier en double. Le piédestal est tout uniment la plate-forme grossière où les Hindous battent leurs grains; mais entre cette œuvre d'économie rurale et la présence des quatre idoles sur la pierre, leur dévotion trouve des rapports qui peuvent offrir à la fois de la grandeur et de la simplicité. Dans les plaines du Nil, dans les maremmes de l'Italie, dans les savannes de l'Amérique, dans les régions sauvages des deux hémisphères, il y a une fête pour la moisson comme pour la vendange, le *festival* de la récolte et de l'été. De pareilles actions de grace sont instructives dans le cœur de l'homme aussi bien que le

Digitized by Google

sentiment d'admiration et de reconnaissance pour les productions de la nature qui en sont le principe et la cause. Le pain est de toutes les latitudes.

Les idoles sont parées des plus beaux tissus de l'Inde ; la pourpre éclate en leurs vêtemens; elles sont couronnées d'innombrables plumes tressées de la soie des chèvres et des génisses du Thibet; on ferait plusieurs cachemirs d'un très haut prix avec quelques lambeaux de cette magnifique toilette. La figure principale, Budrinath, a dix-huit têtes, six en or et douze en argent. Quand elle est assise dans son chariot de cèdre, on dirait un candélabre de bronze doré et argenté que les Brahmines accrochent à la base de l'Himâlaya, comme à l'autel du Dieu de l'Asie. Des guirlandes de fleurs cueillies dans les jungles ceignent les tailles entrelacées de ces hideux symboles d'un peuple doux et poète. La divinité souveraine, malgré le nombre prodigieux de ses têtes, est suffisamment garantie du soleil par un parasol ou ombrelle nommé *chattha,* marque d'honneur dont les rajahs seuls, dans l'espèce humaine, ont le privilége chez les Hindous. A ses pieds, les dévots s'agitent dans une danse passablement diffuse, tandis qu'un orchestre, dirigé comme les musiciens de l'Opéra, par un maëstro en crédit auprès des Brahmines, règle leurs mouvemens chorégraphiques et en tempère ou en allume la piété. D'horribles clameurs s'élèvent par instans de ce tourbillon. Les sacquebutes du peuple juif, la trompe des vexillaires des légions romaines et la vielle des naturels du pays de Gex, sont assurément des harpes éoliennes en comparaison des instrumens barbares dont les échos des pics retentissent durant le ballet. Voyez cette foule suspendue à dix mille pieds au dessus de la surface de la mer (c'est-à-dire dans un point du globe de niveau avec le sommet du mont Etna, sous une température si subtile et si ardente, qu'il est ici très difficile allumer du feu, et que là les briques se cuisent au soleil), se précipitant dans les replis d'une ronde immense, aux applaudissemens des officiers anglais qui fument leur *houka*, campés dans des palanquins ou grimpés sur

Digitized by Google

le dos des éléphans! telles sont les bucoliques de l'Himâlaya. On comprend que des voyageurs en soient devenus fous.

L'histoire si romanesque de M. Moorcroft le prouve. En 1823, M. Moorcroft était attaché comme médecin au service de la compagnie, et devint surintendant des haras dans l'Inde, emploi très lucratif. Le gouvernement britannique lui accorda plusieurs fois des congés qu'il employa à voyager dans le nord de l'Himâlaya. Il pénétra dans la région mystérieuse de Kaschmyr; il vit l'île des Platanes et les Bayadères qui se teignent une moitié du visage en noir et l'autre d'un fard tricolore : blanc rouge et jaune, mélange qui donne à leurs yeux cette expression si charmante et rend excusables tous les vers bons ou mauvais des poètes persans. M. Moorcroft vit ces merveilles de l'Inde, mais sous un déguisement grotesque; il alla même jusqu'à Leïa, dans le Moultan; c'est là qu'il mourut empoisonné. On le prit pour un espoin anglais. Avant ce voyage, M. Moorcroft en avait fait un plus téméraire encore dans cette partie du Thibet que la police soupçonneuse des Chinois a fermée de tout temps aux étrangers. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans les tentatives de Moorcroft, c'est son pélerinage aux rives sacrées du Mansarower; il y visita les Kaïlas orientaux, sous les habits et le caractère d'un fakhir muet par vœu. Dans sa dernière et triste expédition, il avait pris le costume persan et se donnait également pour muet. Sa curiosité l'entraîna. Il ouvrit la bouche, démentit par son langage le costume asiatique et tomba bientôt victime de son imprudence. A Mansarower, il fut plus heureux; cependant, le récit de son voyage ne fait que très imparfaitement connaître le lac célèbre d'où filtrent les eaux du Brahmapoutra.

Le niveau de ce lac, d'après les plus récens calculs, paraît au dessus du faîte des plus hautes montagnes des Alpes. Quant au lac de Kaschmyr ce n'est pas, géologiquement parlant, une merveille; il ferait même une triste figure près du lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland. Il y en a, dans le nord des Etats-Unis

Digitized by Google

et au Canada surtout, qui, sans le grandiose des lacs du Thibet et la beauté sublime des lacs de la Suisse, ont un caractère particulier de *loveliness* qu'on ne retrouve pas dans les hautes régions de l'Inde. Le lac de Kaschmyr n'a de véritable grace que par les contes enchanteurs que l'abbé Galland a traduits du texte oriental, et par la fabuleuse dynastie des anciens empereurs mogols; mais ces princes n'étant que des rois de théâtre, les monumens de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akber, Jehanguir, Chah-Jehan, Aureng-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle; ils dépensèrent à Kaschmyr, leur nouvelle conquête, des trésors incroyables. Il ne reste plus, de leur extravagante magnificence, que des arbres gigantesques. Leurs palais sont tombés en ruine, presque partout effacés. Cependant les antiques sanctuaires du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur singulier travail annoncent une période bien longue de rajahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme, dans le onzième siècle. Le Windsor de ces rois fantastiques de l'Inde est Châlibâg, kiosque monumental situé au milieu du lac de Kaschmyr. L'île des Platanes, dont parle Bernier, est le site historique de la vallée, et Châlibâg en forme le principal ornement. Deux immenses platanes, vraisemblablement les plus beaux qui soient au monde, les seuls qui restent des quatre plantés par Chah-Jehan, couvrent l'île et le palais; c'est dire toute leur mince étendue. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents quand il leur plaît de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, ravies à quelque pagode antique. Chah-Limar est en face de l'île avec sa charmante avenue de peupliers. Nichate-Bagh se montre, avec ses berceaux épais, comme une tache noire au pied de l'Himâlaya; vis-à-vis de ce quinconce colossal, s'étend Saifkan-Bagh, une forêt entière de platanes dans la proportion des ombrages de l'île. La petite mosquée où les dévots musulmans viennent de l'Inde et de la Perse adorer *Azrette Boll*, littéralement, *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cime do-

Digitized by Google

rée de son clocher au dessus d'un groupe de ces mêmes arbres. Il est malheureux que M. de Lamartine n'ait pas vu Kaschmyr; son voyage d'Orient manque de tout ce qu'il aurait trouvé de style, de couleur et de poésie dans l'Asie méridionale.

Par exemple, derrière la mosquée du poil de Mahomet est le trône de Salomon, dont la chronique kaschmyrienne fait un grand voyageur; ici, le trône de Salomon est une montagne. On a épuisé, pour l'Himâlaya, toutes les grandeurs du monde physique et de l'histoire. Ce panorama rappelle une foule de souvenirs; les Kaschmyriens, peuple ingénieux, mais lâche, abruti par la domination du Syke Runjet-Sing, passent leur vie dans la contemplation de tant de merveilles; elles les consolent de leur misère. Il y a là trois sortes de femmes; les femmes du peuple qu'on voit facilement dans les rues et qui sont laides comme les sorcières de Macbeth, les danseuses qui viennent de Delhi, et les femmes de la classe des rajahs qui vivent dans une réclusion perpétuelle. Il est donc impossible de fixer une opinion sur la beauté célèbre des Kaschmyriennes. Leur absence se fait vivement sentir au milieu des débris voluptueux du pavillon de Chah-Jehan. Quand l'armée syke, sous le costume pittoresque et magnifique dont on a vu un échantillon à Paris dans les toilettes du général Allard, manœuvre autour de ce petit palais, abandonné, mais encore délicieux par ses ombrages; quand les filles de l'Indostan, avec leurs voiles de mousseline, leurs bracelets d'or aux pieds et leurs figures peintes, dansent le *nautche* pour quelques roupies, entre ces murs de dentelles, ces persiennes découpées avec un art infini, et ces bosquets de roses où des brodeurs, aux doigts effilés, festonnent les gazes qui excitent tant de surprise en Europe, ou trament les châles dont Joséphine de Beauharnais était si curieuse, on pardonne à l'Himâlaya Thibétain ses pics bleuâtres et les sommets blanchis qui encadrent le paysage, comme si la vallée de Kaschmyr était située entre les cieux et le monde.

Kaschmyr, dans l'été, est une fournaise qui brise les plus

Digitized by Google

vifs tempéramens; la fibre européenne ne résiste pas à ses ardeurs. Le ciel a le beau fixe de l'enfer; un calme serein, mais de plomb, règne dans l'atmosphère de l'île; c'est une calamite publique. On voit le peuple célébrer des rogations avec les moullahs, afin d'avoir de la pluie; mais, comme généralement le ciel en promet très peu, les moullahs, n'espérant pas beaucoup de leurs prières, se font toujours défendre par le gouverneur syke de les réciter. Dès qu'un nuage se montre au dessus du trône de Salomon, ils s'empressent de faire lever l'interdit qu'ils ont eux-mêmes provoqué, et la population des campagnes accourt de tous côtés rendre grace au poil du prophète. Quand le poil de Mahomet, malgré les nuages qui couvrent le trône de Salomon, n'envoie pas une goutte d'eau, ce qui arrive quelquefois, les Kaschmyriens retombent couchés sur leurs gazons, au bord du lac, comme des poissons échoués sur la plage, et ils restituent à leurs corps débilités quelque vigueur apparente en buvant de l'opium et en mangeant des pilules d'extrait de cantharides que les commis voyageurs de la Perse ont l'inhumanité de leur vendre au poids de l'or. Si les cantharides sont interceptées par Runjet-Sing, roi de Lahore, qui prend en Kaschmyr, pour impôt, les plus jolies filles de la vallée, et qui fait par suite d'un pareil impôt une consommation prodigieuse de ces utiles scarabées, les habitans de l'île des Platanes font bouillir du thé de la Chine avec du lait, du beurre et un sel alcalin, particulier à l'Himâlaya, d'une saveur amère. A Kaschmyr, ce breuvage réussit beaucoup, et les voyageurs conviennent que dans l'île des Platanes il paraît délicieux. On le boit dans des tasses de cristal de roche ciselées à Kaschmyr avec un goût exquis.

Les sources du Gange ne sont pas d'une poésie moins tropicale que les ruisseaux primitifs de la Jumna et les lacs sacrés ou historiques de Mansarower et de Kaschmyr. L'origine du Gange, supposée par les brahmines, dans la vallée de Gherwal, est un torrent assez large qui s'échappe, à Bérai, des arches naturelles d'un pont en neige solidifiée comme d'une caverne en marbre blanc. Elle a trois cents pieds de haut, et

Digitized by Google

les piliers de ce pont extraordinaire se dressent comme de gigantesques bougies d'albâtre. C'est le buffet d'un orgue immense que les siècles ont taillé dans la glace. On peut aisément se figurer la magnificence d'une pareille source et les impressions superstitieuses dont elle doit frapper l'esprit des pélerins. Mais le véritable filet d'eau, générateur du cours du Gange, est à trois milles plus haut, à la base des pics de Bunderpouch. On va de Kursali à Gungoutree, ou vallée des sources du Gange, par un désert qu'un vent empoisonné, qui s'exhale des plantes, sillonne dans tous les sens; les Hindous nomment cette brise meurtrière birka-kowa; elle sévit dans les ravins et se dissipe sur les plateaux. Mais il est probable que les indigènes ont inventé cette fiction hardie pour peindre les effets violens de l'atmosphère sur l'Himâlaya. Pour atteindre les sources, il faut traverser des forêts de cèdres où l'hiver le plus rude se montre avec tous les phénomènes des régions antarctiques. Sur la croupe du Bunderpouch, du Dhuti-Manzi et du Bachuncha, les neiges se déroulent enfin aux regards du voyageur comme un océan d'écume dont les massifs noirs des forêts inférieures et le bleu ardent du ciel, relèvent encore de toutes parts la blancheur éblouissante. L'air est si sec qu'on ne voit pas une trace de gelée dans les herbes et sur la terre. On a cherché long-temps les moyens providentiels que la nature employait pour diminuer ces masses de frimas à des élévations où la rigueur du froid lutte avec un soleil torride; ce n'est plus aujourd'hui un mystère pour la science. Le pouvoir absorbant de l'atmosphère est augmenté par sa raréfaction, puisque les molécules de la vapeur trouvent plus de place dans les interstices de l'air distendu; et, quand, d'une part, l'évaporation est préparée par des rayons brûlans, de l'autre les vents furieux qui soufflent sur les plateaux de l'Himâlaya, renouvelant les parties de l'atmosphère déjà chargées de molécules, facilitent encore l'absorption des neiges.

En descendant du Nangâng, le long du torrent Bini-ke-Gârh, on rencontre un bassin dont les rives verticales lais-

Digitized by Google

sent voir la nappe cristalline au fond des pins et des lauriers-roses dont les feuillages sont comme échevelés. Cependant, vers la cataracte, leur parure est en désordre. Le Bhagirati, où se déchargent plusieurs cascades environnantes, est le ruisseau qui alimente par mille filets cette urne sainte, creusée des mains de la nature dans le granit des rochers. C'est là qu'une pagode au minaret pointu, et semblable à quelque ruche à miel, reçoit les vœux des Hindous qui ont gravi jusqu'à ces hauteurs presque inaccessibles, et leur présente les dalles de sa galerie pour sécher leurs corps au soleil, quand ils ont rempli leurs ablutions, dans le bassin. Le Gange n'est pourtant digne de ce nom qu'après une longue suite de chutes pittoresques à travers des bancs et sous des précipices qui dissimulent long-temps son cours, et ne lui permettent de se montrer dans les plaines de l'Hindostan, que déjà fleuve aux flots tumultueux et aux bords élargis. Le pont de neige de Bhagirati fut aperçu pour la première fois en 1818 par MM. Hodgson et Herbert, et les Hindous manifestèrent la plus profonde incrédulité quand ces voyageurs proclamèrent à leur retour dans la plaine, que la source du fleuve sacré ne ressemblait pas du tout à la *gueule d'une vache*. A l'égard de la pagode, c'est le monument de la piété d'un chef Ghourka. Les brahmines, qui desservent cette succursale, logent bravement sous des hangars, pour ne point perdre le droit qu'ils prélèvent sur le bain sacré imposé aux fidèles.

Le pont de neige de Gungoutree et les énormes troncs de sapins et de cèdres jetés en travers des cataractes ne sont pas les uniques monumens de l'art des ingénieurs sykes de l'Himâlaya. A Bhurkhote, entre deux admirables forêts, où les lianes imitent le caprice des acacias à grandes gousses de l'Amérique et descendent du faîte des arbres pour jeter des racines à leur base, il existe une passerelle que M. Brunel lui-même ne désavouerait pas. Les Hindous, pour joindre les deux rives, ont élevé sur le bord du fleuve, en regard l'un de l'autre, deux môles construits avec des caisses ou gabions de planches de mélèze qu'ils remplissent de terre. Ces gabions,

Digitized by Google

superposés comme des assises, se rattachent ensemble par des branches noueuses à des chevalets communs qu'on enfonce dans le sol. Les assises se rapprochent en s'élevant et imitent les édifices chancelans que les enfans bâtissent avec des dominos; mais les règles de l'équilibre y sont instinctivement observées avec une justesse irréprochable, et sans cordes ni ciment, les deux môles finissent par se rencontrer à une hauteur prodigieuse, au dessus du niveau du fleuve, par le moyen d'une simple planche qui couronne le monument et achève le but des constructeurs. Sur le *Tons*, affluent de la Jumna, dans le Gherwal, le pont est moins monumental, mais plus périlleux. Les Hindous ont tendu un câble, gros comme le poignet, de la rive la plus basse à la plus élevée. De ce côté du fleuve, ils suspendent à la corde, bien unie et bien graissée, une espèce de glissoire en bois creusé, qui a deux anses et dans laquelle un passager prend place en se tenant aux anses des deux mains. Alors, la machine est lancée sur la rive basse de toute la force qui résulte de l'inclinaison de la corde, et le passager arrive, ou plutôt se précipite au bord opposé, un peu hors d'haleine, mais avec tous ses membres. Les bêtes passent le Tons de la même manière, avec cette différence qu'on les renferme dans un panier. L'existence de ce singulier pont et du cours d'eau qu'il franchit n'était pas soupçonnée avant 1814. Les premiers Anglais qui traversèrent le Tons, malgré la bizarrerie du passage, n'en furent pas moins transportés d'admiration à la vue des forêts séculaires qui entrelacent de toutes parts sur son lit leurs épais rameaux. Il n'y a, dit Heber, que la description des Ardennes par Shakspeare, qui soit à la hauteur de ces grandes scènes de l'Asie.

Les chefs-d'œuvre de l'industrie ghourka ou syke pâlissent singulièrement à côté des extravagans plaisirs que les Anglais résidant au nord du Bengale inventent pour se dédommager de l'effrayante rapidité avec laquelle on sent le corps se dissoudre et l'existence fuir dans l'Inde. Nous ne parlerons pas de l'hygiène britannique; on sait que les plus sobres, entre Delhi et Sharunpour, boivent le vin de Champagne comme in-

Digitized by Google

termédiaire entre les vins d'Espagne et celui de Bordeaux, qui lui-même tient la place de l'eau pure. Il y a des voluptés plus meurtrières, des jouissances plus périlleuses. A Kaschmyr, on chasse le sanglier avec un manége que les chasseurs de France et d'Angleterre ne priseraient pas beaucoup. Les guerriers sykes élèvent des tours de feuillages et de branchages au milieu desquels se placent les rajahs ou grands seigneurs avec des fusils. Alors les Sykes se répandent dans les forêts et poussent du côté de la tour les sangliers tapis au fond de leurs repaires. L'assaut que ces terribles bêtes livrent au rempart de fagots est épouvantable; mais les rajahs reçoivent les assaillans d'une façon si polie, avec des carabines qui portent si loin et si juste, qu'ils ne laissent pas aux sangliers le loisir de leur ouvrir les entrailles. Il faut lire dans les mémoires de Trelawney la chasse aux tigres de Ceylan; elle est du même coloris pour les gorges de l'Himâlaya. Souvent, dans les journées fraîches, on voit de jolies femmes de Simla monter sur des éléphans et s'élancer dans les jungles, comme des châtelaines du moyen âge, avec des faucons dressés que les cipayes de leur escorte portent sur le poing; ces oiseaux de carnage sont destinés à la pauvre et gracieuse antilope bleue (*nyl-ghaut*), décrite par Hodgson, et à la chitkara aux quatre cornes. Le faucon, armé d'éperons de fer, se précipite sur ces gazelles timides de l'Inde, et leur crève sans pitié ces beaux yeux qui rivalisent dans le divan des poètes orientaux avec les douces prunelles des femmes de Kaschmyr et de Lahore. C'est un tableau cruel, mais singulièrement romantique; et miss Emma Robert, dans ses Lettres sur l'Hindostan, a pris soin de nous le peindre en termes qui excusent la folie de ses compatriotes pour cette chasse féodale.

Runjet-Sing, cet héritier des Mogols, successeur de Porus, et le plus puissant monarque de l'Asie après les Anglais, a des plaisirs plus modernes, plus en rapport avec la marche de la civilisation. Outre les cantharides dont nous avons dit un mot, il possède un cuisinier français que les Anglais de Calcutta lui envient. Il a de plus, et c'est

Digitized by Google

pourquoi le Syke de Lahore ne vieillit pas, il a de plus la fameuse citerne de Ramdaspour (Umbritsir), bassin du breuvage d'immortalité, où Runjet-Sing se donne la satisfaction d'aller boire de temps en temps. C'est un étang construit en briques, élégant, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-Singh, le saint Chrysostôme de l'Himâlaya. Dans ce bassin, sous un dais de soie, repose en un temple d'or le *Grant*, ou livre sacré des Sykes, le livre des lois écrit par le réformateur du culte de Nânek. Ce temple est confié à la garde de cinq cents *akhalis* ou prêtres guerriers; le fanatisme et la démence de leur tribu, dont les coryphées se pressent constamment autour du bassin, menaceraient d'un péril inévitable un Européen qui tenterait de visiter le temple sans un firman du rajah de Lahore. Pour satisfaire une curiosité imprudente, Jacquemont grimpa sur un éléphant qui poussait de droite et de gauche, sans en blesser aucun, les épouvantables *Akhalis*, tandis qu'une forte escorte de cavalier sprotégeait sa marche et qu'un régiment était en bataille autour du livre sacré de Gourou-Govind-Singh. Les Akhalis ne soufflèrent pas un mot, mais le feu de leurs regards apprit suffisamment au jeune voyageur le danger qu'il avait bravé. A ce moment, le sanctuaire, éclairé par des lampes, offrait l'image d'un vrai pandémonium, et les prêtres, qui célébraient la fête du *Desserré*, augmentaient l'éclat barbare de leur musique. Si Jacquemont eût trempé ses lèvres dans le bassin, les soldats de Runjet-Sing n'auraient point osé le défendre. Voilà le culte singulier que le rajah tolère, malgré les boucliers ronds à pointe, les lames cosaques, les fusils à mèche et les doctrines stratégiques du général Allard, qui font de son armée régulière un phénomène dans l'Orient. C'est qu'il veut vivre assez pour voir les Russes et les Anglais aux deux bouts de son empire qui est l'unique barrière vivante entre la Compagnie et le Kremlin.

Du reste, les superstitions de l'Himâlaya varient comme les faces diverses de la chaîne, selon les latitudes; et les moullahs de Kaschmyr, les akhalis d'Umbridsir et les brahmines

Digitized by Google

de Katmandou exploitent différemment la bonne volonté des Hindous. Le plus grossier comme le plus amusant tribut levé sur leur enthousiasme religieux est, sans contredit, la foire de Hurdwar, ville située au pied des Sewalik, dans la vallée de Doâb et sur les bords du Gange, où les pélerins se rassemblent au mois d'avril pour se laver dévotement dans le fleuve. Le grand concours de monde que les cérémonies attirent à Hurdwar, joint à la position de cette ville, qui est presque sur la frontière de l'Hindostan, du Radjpoutana et du Punjaub, fait de la solennité annuelle un des tableaux les plus curieux de la vie anglo-hindoue. On élève principalement les tentes et les kiosques de la foire au milieu même du Gange, dans des îlots que le fleuve laisse périodiquement à découvert. Les maisons bizarrement peintes de Hurdwar, les troupes de singes libres et sacrés qui courent sur leurs toits, le spectacle des marchands orientaux, des Arméniens, des Chinois, des Tâtares, des guerriers sykes et ghourkas, des uniformes britanniques et des baigneurs presque nus qui se plongent dans l'eau par vœu, rendent cette foire le panorama de l'Inde. Il y a quelque chose de respectable dans l'amour de tout un peuple pour le fleuve qui est la source de la fécondité de ses campagnes, malgré l'abus d'un culte si exclusivement thermal. Hurdwar est bordé d'un quai en gradins commodes, à la façon d'un hémicycle romain, où les malades, les infirmes, les enfans et les femmes qui n'osent pas, soit pudeur, soit crainte, se confier aux eaux du Gange, attendent la venue du flot régénérateur et marmottent des prières en prenant un bain de jambes. Les névralgiques de Dieppe et d'Ostende ne sont pas plus résignés. Les uns se font porter en litière, les autres sur des chameaux; les plus riches ne descendent pas de leurs éléphans, les plus pauvres se noient souvent ou disputent leurs membres aux gavials du fleuve. Les rajahs du nord s'y livrent des défis en magnificence. Dans les derniers temps, la Begum Sumrou, cette douairière célèbre, s'y montra pompeusement avec une escorte de mille cavaliers et de quinze cents gardes. A ce congrès oriental, paraît aussi le rajah de

Digitized by Google

Belaspour, auquel le gouvernement anglais de l'Inde a laissé, pour consolation, un titre nominal et la splendeur des richesses qu'il dépense en costumes et en équipages, ne pouvant plus s'en servir dans l'intérêt de sa puissance. Monté sur un éléphant couvert de larmes d'argent massif, assis sous un dais de pourpre où les pierreries étincellent, le rajah étale, au front de son turban pointu, les deux plus grosses perles qu'il y ait au monde et que les descendans d'Aureng-Zeb lui ont transmises avec le sceptre qu'il a si mal défendu. Des grappes de diamans pendent à ses oreilles percées par de lourds anneaux d'or. A la nuit tombante, les bayadères de Delhi et de Kaschmyr parcourent les rues de Hurdwar et dansent sur le seuil des portes comme dans l'intérieur des maisons, tandis que des illuminations magiques, réfléchissant leurs feux dans le miroir du Gange, s'allument de toutes parts aux flèches des mosquées, aux dômes des bazars, aux cèdres des forêts, et se répandent en flammes aux mille couleurs jusques au pied du deuxième étage de l'Himâlaya. Lord William Bentinck, le dernier gouverneur général des Indes anglaises, comprenait parfaitement toute l'importance de la foire pieuse de Hurdwar. Sa présence était saluée par les brahmines des plus vives acclamations, et si le représentant de la puissance britannique s'abstenait de prendre dans le Gange un bain qui ne peut être que nuisible aux profanes, en revanche il distribuait mille roupies au Sacré Collége. Les dieux étaient contens.

(*Hima'aya Mountains.*)

Digitized by Google

Statistique.

ÉTAT ACTUEL

DE

L'ÉDUCATION DU CLERGÉ CATHOLIQUE

EN EUROPE (1).

Les efforts des encyclopédistes en France, ceux des rédacteurs de la *Bibliothèque Allemande* au delà du Rhin, la protection patente donnée par Frédéric II aux philosophes, la suppression de l'ordre des Jésuites, les réformes inconsidérées tentées par l'empereur Joseph; puis, plus tard, la révolution française, les conquêtes des armées républicaines, la captivité de Pie VI, tout s'était réuni dans le court espace d'un demi-siècle, pour porter les atteintes les plus graves à l'église catholique et pour désorganiser de toutes parts le clergé, qui semblait avoir perdu jusqu'à l'espoir de réparer ses pertes, par la destruction de presque tous les établissemens consacrés à former les jeunes gens qui se destinaient au service des autels. L'avénement de Napoléon au trône fut pour l'église catholi-

(1) Note du trad. Dans l'un de nos précédens numéros, nous avons publié un article du plus grand intérêt sur l'*éducation primaire en Europe*. Celui que nous insérons aujourd'hui, exclusivement consacré à l'éducation religieuse, peut en quelque sorte lui servir de complément. Nous l'avons emprunté à l'une des *Revues catholiques* publiées en Irlande. — Voyez en outre les articles que nous avons publiés en 1836, sur l'*éducation des classes supérieures en Angleterre*.

Digitized by Google

que l'aurore d'un meilleur avenir. A la vérité, le soldat couronné considérait la religion, bien moins comme une œuvre divine que comme un moyen de gouvernement, et il essaya, en conséquence, de la faire plier aux exigences de sa politique, mais du moins elle put respirer jusqu'au moment où il devint à son tour l'instrument d'une nouvelle persécution contre elle. C'est du retour de Pie VII à Rome, après la chute de Napoléon, que date réellement la réparation des maux que la dernière moitié du siècle précédent avait fait peser sur l'église catholique.

Le premier soin du pontife, en rentrant dans ses états, fut d'effacer autant que possible les traces qu'y avait laissées le passage du conquérant. Pour cela, il fallait commencer par rétablir l'éducation théologique, dans laquelle la science s'unit à la foi. Ne doutant pas que les souverains de l'Europe ne fussent convaincus, par une funeste expérience, de la faute qu'ils avaient commise en sollicitant la suppression de l'ordre des Jésuites, il s'empressa d'en prononcer le rétablissement. C'est principalement au zèle du cardinal Pacca que cette société dut sa résurrection. Pie VII s'occupa ensuite de conclure des concordats avec les diverses puissances de la chrétienté, afin d'assurer partout, aussi bien qu'à Rome, la bonne éducation du clergé. Puis ramenant ses regards sur les pays qui lui étaient plus particulièrement confiés, il redonna la vie au *collége de l'académie ecclésiastique*, pour lequel son prédécesseur, Pie VI, avait montré tant de prédilection. Le *collége anglais* refleurit sous la direction du savant prélat Wiseman, célèbre orientaliste qui s'est acquis tant de réputation par ses *Horæ Syriacæ*. Le *collége écossais* s'ouvrit de nouveau; l'institut de *Propagandâ Fide* fut rétabli. Ce bel établissement qui jouissait du respect du monde entier, et auquel les protestans eux-mêmes ne pouvaient refuser leur admiration, n'avait pas échappé aux persécutions des soldats de la révolution. Les traces de leur vandalisme sont visibles encore aujourd'hui. La perte de sa magnifique bibliothèque, si riche en trésors littéraires de l'Orient, sera le sujet d'éternels regrets. Ces trésors

Digitized by Google

ont été, pour la plupart, indignement dispersés ou anéantis. Il y reste heureusement encore quelques précieux manuscrits coptes, syriaques, arabes, persans, chaldéens, éthiopiens, arméniens, malabares, mongoles, tâtares, hindoustanis et sanskrits, ainsi qu'un petit nombre d'inscriptions non déchiffrées encore, et écrites dans les dialectes primitifs des deux Amériques.

Le prélat auquel on doit surtout la conservation et le développement de la Propagande, est le cardinal Pedicini, évêque de Palestrina. C'est lui qui l'a tirée de sa ruine pour la rendre un des établissemens les plus florissans de Rome et de l'Église. Il ne put réunir dans le premier moment, que dix-huit de ses anciennes colonnes. Ce collége entretient aujourd'hui cent disciples, dont la sainte mission est de dissiper par toute la terre les ténèbres de l'erreur, de la superstition et de l'idolâtrie, de faire à leur place briller la vérité. Le secrétaire actuel de la Propagande est le célèbre Angelo Maïo, un des savans les plus illustres dont l'Europe s'honore. Le pontife Grégoire XVI, aujourd'hui régnant, était auparavant préfet de la Propagande. Léon XII continua l'œuvre commencée par Pie VII. Il termina l'affaire des concordats étrangers et remit la société de Jésus en possession du *collége romain;* le clergé de Rome par qui ce collége avait été dirigé jusqu'alors, fut chargé de la direction du *séminaire romain*, qui dut son rétablissement aux soins du cardinal Zurla. La *pension des nobles* fut aussi rendue à la société de Jésus; enfin Léon XII rouvrit le *collége irlandais*, qui doit l'éclat dont il brille aujourd'hui aux efforts du prélat Cullen. Le *collége allemand*, rétabli par un décret de Pie VII du 8 septembre 1817, ne se releva complétement que sous le pontificat de Léon XII. Voilà ce qui a été fait en Italie. Nous allons maintenant nous occuper des autres états de l'Europe.

Les *séminaires généraux* créés en Autriche par Joseph II furent supprimés à sa mort. Léopold rétablit les séminaires diocésains qui reprirent à peu près leur ancienne forme. La Bavière suivit dans ses anciennes provinces, l'exemple de

Digitized by Google

l'Autriche; mais le rétablissement de l'éducation ecclésiastique y éprouva plus de difficulté et s'y accomplit avec plus de lenteur.

Le clergé de France est, de tous les clergés d'Europe, celui qui a travaillé avec le plus de zèle au rétablissement des séminaires, au commencement de ce siècle. A peine Napoléon eut-il affermi son pouvoir comme chef de la république, que le clergé sollicita la permission de créer, comme autrefois, un séminaire dans chaque évêché. Ce point fut décidé dans le concordat de 1801. Le 9 avril 1809, et le 24 avril 1810, fut publié le fameux décret des séminaires, qui priva en grande partie les évêques de la direction de ces établissemens et trahit le plan qu'avait formé Napoléon de s'emparer de l'éducation de la jeunesse pour la faire servir d'instrument aveugle à ses vues ambitieuses, projet dont le premier indice avait été la création de la fameuse Université de France. Les séminaires furent soumis à ce tribunal d'instruction par le décret du 17 septembre 1808, qui rétablit la *Sorbonne* comme faculté de théologie de l'Académie de Paris et qui ordonna qu'à l'avenir tout évêque, tout professeur dans un séminaire, devait avoir passé un examen à la Sorbonne et avoir reçu d'elle le bonnet de docteur. On a beaucoup admiré dans l'organisation universitaire de France, le génie administratif de Napoléon; mais il est de fait qu'il ne fit que copier Joseph II, en perfectionnant, à la vérité, le système despotique de cet empereur. On ne conçoit pas comment la restauration a laissé subsister un pareil ouvrage. A la chute de Napoléon, l'Université devint une propagande irréligieuse et républicaine qui s'opposa à toutes les réformes. Heureusement les séminaires diocésains rétablis par les ordonnances de 1814 et 1815, furent placés sous la direction des prêtres de la *congrégation de Saint-Sulpice, de Saint-Lazare* et du *Saint-Esprit*. Cette division était bien entendue dans l'intérêt des études ecclésiastiques; mais une ordonnance du 4 juillet de la même année mit de nouveau les séminaires en rapport avec l'Université; ce qui paralysa tout à fait leur libre développement. Espérant pouvoir enlever à l'Université

Digitized by Google

ce qu'elle avait d'odieux pour les esprits religieux, en lui posant la mître sur la tête, Louis XVIII et Charles X ne nommèrent plus que des évêques au ministère de l'instruction publique et des cultes. Mais le mal était trop ancien; on ne fit que reconnaître ouvertement la révolution et répandre sur elle les bénédictions de l'Eglise. Lorsque après quelques années on commença à entrevoir l'abîme vers lequel on courait; le ministre, pour sauver la religion, proposa l'érection à Paris d'une vaste école d'études théologiques pour toute la France. Ce projet ne reçut point d'exécution et ce fut peut-être un bonheur pour l'église catholique; car selon toute apparence cette école eût été obligée, comme toutes les autres, de plier la tête sous le joug de l'Université. Enfin le 16 juillet 1828, survint la fameuse ordonnance, contresignée par M. de Portalis, portant suppression des huit petits séminaires d'Aix, de Billom, de Bordeaux, de Dôle, de Forcalquier, de Montmorillon, de Saint-Acheul et de Sainte-Anne-d'Auray; ils étaient tous dirigés par les jésuites. D'après cette ordonnance, non seulement la société de Jésus, mais encore toutes les congrégations religieuses non reconnues par l'état, furent à jamais exclues de toute participation à l'éducation de la jeunesse. Dès le mois d'avril précédent, une autre ordonnance royale avait limité le nombre des élèves que les petits séminaires pouvaient admettre. Toutes ces restrictions apportées à l'enseignement religieux, alors qu'ils produisait de si heureux résultats, ne sembleront-elles pas un jour bien étranges?

L'épiscopat français, profondément affligé de cette mesure du gouvernement, crut devoir tenir les yeux toujours ouverts sur la Sorbonne, ainsi que sur les facultés de théologie des académies de Rouen, de Bordeaux, de Toulouse et de Lyon. Plus on s'efforçait de les maintenir et d'appeler à leur défense tous les décrets de Napoléon et de la république, plus les évêques cherchaient de leur côté à se prémunir contre cette menaçante influence. L'archevêque de Paris donna le premier exemple d'une opposition active. Il arracha l'éducation de la jeunesse ecclésiastique à l'influence de l'Université; il lui défendit d'en

Digitized by Google

fréquenter les cours, et déclara qu'il ne conférerait les ordres qu'à ceux qui auraient étudié dans les séminaires métropolitains ; et qu'il n'accorderait de bénéfice qu'à ceux qui pourraient justifier d'un séjour non interrompu au séminaire. L'exemple de l'archevêque de Paris ayant été suivi par les divers prélats de l'église française, l'indépendance du séminaire fut encore une fois sauvée, et la Sorbonne ainsi que les autres facultés de théologie tombèrent pour ne plus se relever. Elles sont aujourd'hui dédaignées et condamnées par le clergé. Ces écoles, jadis si célèbres, ne sont fréquentées aujourd'hui que par un petit nombre d'étudians, dont la plupart ne suivent ces cours que par curiosité, sans avoir aucune intention d'embrasser la profession ecclésiastique. L'état de l'instruction religieuse en France n'a point changé depuis la révolution de juillet, et si une réaction en faveur de l'Eglise s'est récemment opérée dans les esprits, elle n'a pas été assez puissante pour introduire dans les études religieuses toutes les améliorations qu'elles réclament.

Au milieu des ravages de la révolution française, le clergé belge avait trouvé moyen de maintenir avec vigueur les séminaires et de les mettre à l'abri de l'influence des temps. Le concordat de 1801, si peu favorable à l'instruction religieuse, et qui ne fut point aboli par la réunion de la Belgique à la Hollande en 1814, n'empêcha pas les séminaires de s'y soutenir dans leur forme antique et primitive. En 1817, tous les ordinaires de la Belgique adressèrent au roi Guillaume des représentations respectueuses contre le nouveau serment constitutionnel auquel se rattachait le plan d'une réforme totale dans l'instruction publique et ecclésiastique. Quelques mois après, le prince Maurice de Broglie, évêque de Gand, adressa de son côté une représentation relative à l'état des affaires religieuses en Belgique, aux empereurs d'Autriche et de Russie et au roi de Prusse. Les efforts du clergé belge obtinrent momentanément quelque succès ; mais son espoir fut complétement détruit par la création du *collége philosophique* de Louvain en 1825. Cet établissement ne faisait que renouveler le *séminaire général*

Digitized by Google

de 1787. L'instruction religieuse en était absolument bannie, et remplacée par une philosophie morale gallo-germanique. L'épiscopat éleva encore une fois la voix et porta ses plaintes au pied du trône; elles ne furent point écoutées. A la vérité le concordat conclu en 1817, entre le Saint-Siége et la cour des Pays-Bas, apporta un peu d'amélioration à cet état de choses, par le rétablissement des séminaires; mais l'influence du collége philosophique ne fut que passagère et partagea le sort du séminaire général. Dans ces derniers temps le clergé a essayé de remplacer l'ancienne université de Louvain par la fondation d'une nouvelle *université* à Malines.

Au nombre des concordats conclus avec le Saint-Siége, par les puissances de l'Allemagne, il faut placer en première ligne celui de la Bavière, du 5 juin 1817. Les négociateurs de ce traité furent Hoeffelin, évêque de Chersonèse et le prélat Raphaël Mazio, qui furent élevés plus tard, tous deux, au cardinalat. Le concordat bavarois s'occupe spécialement des séminaires; il stipule non seulement leur maintien, mais assure leur existence par les fonds que le trésor public leur alloue. Leur organisation est en tout conforme aux décrets du concile de Trente. Les archevêques et les évêques sont exclusivement chargés de la constitution, de la direction et de l'administration des établissemens; eux seuls nomment les recteurs, professeurs et administrateurs, qu'ils peuvent destituer s'ils se rendent indignes de leur confiance. Les évêques ont, en outre, l'inspection sur toutes les autres écoles publiques, gymnases, lycées, pédagogies, etc.

Ce fut aussi vers la même époque que les princes protestans, réunis à la diète de Francfort-sur-le-Mein, s'occupèrent des affaires de l'Église catholique dans leurs états respectifs. L'institution des séminaires pour l'éducation du clergé fut unanimement reconnue comme faisant partie intégrante de l'Église catholique. Malheureusement les principes du Joséphinisme qui animaient la plupart des membres de la commission de Francfort, ne lui permirent pas de se former une juste idée de l'esprit de cette institution; aussi prit-elle pour modèles les

Digitized by Google

séminaires de quelques états catholiques voisins, quoiqu'ils eussent déjà cessé d'y exister ou qu'ils fussent sur le point d'y subir d'importantes modifications. La commission de Francfort décida qu'à chaque université de l'Allemagne serait attachée une faculté de théologie catholique, dans laquelle tous les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique devaient commencer et achever leurs études, y rester au moins trois ans. Après y avoir passé un examen, ils pouvaient entrer dans les séminaires diocésains, pour se perfectionner dans la partie *pratique* de la religion et du culte; mais l'entrée au séminaire décidait de leur vocation. A l'évêque appartenait la nomination des chefs du séminaire, toutefois, après s'être entendu avec le ministre du culte, le souverain se réservant le droit de refuser sa sanction aux nominations épiscopales. Les étudians n'étaient tenus de résider au séminaire que pendant un an, après quoi ils pouvaient être immédiatement pourvus d'un bénéfice.

On conçoit que le Saint-Siége ne devait guère être satisfait des dispositions de la diète de Francfort sur les séminaires. Pie VII fit parvenir en conséquence, le 10 août 1819, une note dans laquelle il développait les vrais principes et la véritable nature de ces institutions, et faisait remarquer aux puissances les empiétemens qu'elles s'étaient permis sur un des plus importans établissemens de l'Église. Le Saint-Père se récriait surtout contre l'article qui obligeait les étudians en théologie à suivre les cours des universités pour n'entrer au séminaire et n'y passer qu'un an, lorsque déjà ils seraient sortis de l'adolescence, et dans le seul but de se perfectionner dans la *pratique* du culte. Le concile de Trente avait sagement ordonné que les élèves devaient rester, pendant tout le cours de leurs études, renfermés dans les séminaires. Comment espérer, en effet, qu'un jeune homme qui a passé sa vie dans les plaisirs et dans l'indépendance, puisse, dans le court espace d'un an, acquérir les vertus simples, l'amour des privations et des austérités qui constituent le véritable prêtre de la religion catholique?

La bulle du 16 juillet 1821, concernant les affaires de l'Église

Digitized by Google

catholique de Prusse, est empreinte du même esprit qui dicta le concordat de la Bavière. La conservation des séminaires, conformément aux réglemens du concile de Trente, y est stipulée. Chaque archevêché et chaque évêché doivent avoir un séminaire; dans les diocèses qui n'en avaient point encore, il fallait en créer sur-le-champ. Les biens, tant meubles qu'immeubles, alors en possession des séminaires, leur étaient conservés, et des fonds assignés pour ceux qui en manquaient. Le prince Joseph de Hohenzollern, prince évêque de Warmie, dernier rejeton de la branche catholique de cette illustre maison, fut chargé de l'exécution de cette bulle.

La bulle de circonscription des diocèses du royaume de Hanovre, en date du 7 avril 1824, stipule l'établissement de *séminaires* à *Osnabruck* et *Hildesheim*, ainsi que leurs dotations; ce dernier existe déjà; le *séminaire d'Osnabruck* sera fondé au premier jour; en attendant, les jeunes ecclésiastiques font leurs études à Hildesheim.

La bulle du 16 août 1821 règle ce qui a rapport à la province ecclésiastique du Haut-Rhin, laquelle s'étend sur les états du roi de Wurtemberg, du grand-duc de Bade, de l'électeur de Hesse, du grand-duc de Hesse, du duc de Nassau, de la ville libre de Francfort-sur-le-Mein, des ducs de Saxe, des princes de Waldeck, et des villes libres anséatiques de Lubeck et de Brême. Cette province comprend l'archevêché de Fribourg dans le Brisgau, les évêchés de Rottenbourg-sur-le-Neckar, de Mayence, de Limbourg et de Fulde. La bulle ordonne l'établissement de séminaires diocésains, conformément aux décrets du concile de Trente. Chacun des diocèses doit avoir son séminaire. Des revenus annuels sont alloués, tant pour l'entretien des séminaires déjà existans que pour la création de nouveaux. Le séminaire métropolitain de Fribourg obtint 25,000 florins, le séminaire de Fulde 7,000, celui de Rottenbourg 8,000, celui de Limbourg 1,500 florins. Ce dernier n'existait pas encore. La somme destinée aux élèves de ce diocèse fut provisoirement comptée à celui de Fribourg, où ils devaient achever leurs études. Le séminaire de Mayence de-

Digitized by Google

meura en possession de tous ses anciens établissemens, et obtint en outre une subvention annuelle de 3,700 florins, fruit de plusieurs dons et legs qui lui avaient été faits depuis peu. Le séminaire de Mayence était alors le seul de l'Allemagne qui eût conservé sa forme primitive, telle que l'avaient dessinée les pères du concile de Trente. Depuis ce temps, le petit séminaire a été supprimé, et le grand a été remodelé d'après les principes de l'illuminisme. C'est au dernier évêque qu'est dû ce changement. Léon XII réitéra, dans une bulle du 11 octobre 1827, les dispositions prises par son prédécesseur au sujet des séminaires de la province ecclésiastique du Haut-Rhin. Les petits états protestans qui font partie de cette province publièrent diverses lois sur l'Église catholique, lesquelles, au lieu de se conformer aux conditions stipulées dans ces bulles, se rapprochaient, au contraire, des principes établis dans la conférence de Francfort, et que le Saint-Siége avait désapprouvés. Il suffit de citer la loi de Saxe-Weimar, suivant laquelle les jeunes catholiques qui se destinent à l'état ecclésiastique, après avoir achevé leurs études théologiques dans une faculté catholique, doivent se présenter en personne à la commission immédiate, lui soumettre des certificats de bonne conduite dans les gymnases et lycées, et recevoir d'elle un certificat de capacité sans lequel ils ne peuvent entrer au séminaire.

Tandis que, dans la plupart des états catholiques de l'Europe, on attaquait l'institution des séminaires, que l'on menaçait même de la détruire, et que des prêtres eux-mêmes prêtaient la main à ce projet, le clergé d'Irlande offrait un noble exemple à l'Europe catholique : il reconnaissait que l'institution des séminaires était l'ancre de salut pour la religion. En conséquence, John-Thomas Troy, archevêque titulaire de Dublin, présenta le 14 janvier 1794, au roi d'Angleterre, par l'entremise du vice-roi, comte de Westmoreland, un Mémoire dans lequel il exposait la nécessité d'établir des séminaires pour l'Église d'Irlande, et implorait pour eux la protection et les secours du gouvernement. Cette demande fut portée devant le parlement irlandais, et décidée en faveur du pétitionnaire : la

Digitized by Google

permission d'ériger des séminaires fut accordée, et le secours du gouvernement, ainsi que celui des fidèles, fut promis à cette entreprise. Les prélats résolurent d'ouvrir à *Maynooth* un grand collége pour l'éducation des ecclésiastiques, et obtinrent pour ce projet l'assentiment de Rome. La sacrée congrégation de la Propagande publia, par l'ordre de Pie VI, la bulle de confirmation de cet établissement, le 9 juillet 1796. Cette bulle, rédigée par le célèbre cardinal Gerdil, alors préfet de la Propagande, fixa en même temps le plan des études qui devaient être suivies dans ce collége. Cette bulle fut expliquée et éclaircie par une seconde bulle du 27 novembre de la même année.

En attendant, il faut remarquer qu'à compter du milieu du dix-huitième siècle, le gouvernement anglais commença à se montrer beaucoup plus tolérant. Plusieurs provinces d'Amérique exclusivement habitées par des catholiques, ainsi que des établissemens espagnols dans l'Inde, avaient été acquis par la couronne d'Angleterre, qui se vit forcée de procurer au clergé catholique les moyens de pourvoir à l'éducation de ses prêtres, d'autant plus que la France et les autres pays de l'Europe ne possédaient plus à cet égard les mêmes ressources qu'auparavant.

Maynooth devint la souche des séminaires d'Irlande. Sur ce modèle, on vit bientôt après se former le séminaire de *Carlow* dans le diocèse de *Kildare and Leighlin*. A ces deux grandes institutions vinrent s'en joindre d'autres moins considérables, qui furent en quelque sorte des écoles préparatoires pour les deux séminaires principaux, et que fréquentèrent en même temps et de jeunes prêtres et de jeunes laïcs. Parmi ces maisons de second ordre, nous citerons les colléges d'*Ossory*, de *Waterford*, de *Tuam*, de *Newry*, de *Tullabeg* et de *Clongaweswood*, autrement dit *Castlebrowne*. Ces deux derniers étaient dirigés par des jésuites.

A l'époque de l'émancipation, quand les représentans spirituels et temporels de la nation irlandaise furent appelés devant les chambres pour y subir un interrogatoire légal sur l'état

Digitized by Google

politique et religieux de l'Irlande, ils eurent occasion de parler aussi des séminaires. Les vénérables prélats de l'Irlande, James Doyle, évêque de Kildare et Leighlin; Daniel Murray, archevêque de Dublin; James Magauvin, archevêque d'Armagh, et surtout le vertueux et infatigable Olivier O'Kelly, archevêque de Tuam, exposèrent la nécessité de l'établissement de séminaires et de maisons d'éducation. Par les soins d'O'Kelly plus de cent nouvelles églises furent construites en Irlande, pendant ce temps Daniel O'Connell obtenait l'institution des grands séminaires et des maisons destinées aux études supérieures.

L'Angleterre catholique, depuis le commencement du dix-neuvième siècle, ne montra pas moins de zèle que l'Irlande pour l'instruction religieuse. Les colléges fondés en France pour la nation anglaise, sans en excepter même celui de Douai, avaient été engloutis par le flot révolutionnaire. Le besoin de séminaires nationaux était donc senti en Angleterre aussi bien qu'en Irlande. Nous allons dire en peu de mots ce qui a été fait à cet égard.

L'Angleterre catholique se divise, sous le rapport ecclésiastique, en quatre districts, à la tête desquels se trouve un vicaire apostolique qui y dirige les affaires de l'église. Ces districts sont ceux de Londres, du Nord, du Centre et de l'Ouest.

La plus grande partie des professeurs et des élèves du collége de Douai, n'obtinrent la permission de retourner dans leur patrie qu'après avoir subi une cruelle détention de deux ans au château de Boullens. Comme ils étaient pour la plupart originaires des districts de Londres et du Nord, ils s'établirent dans une vieille maison de campagne appelée *Old Hallgreen*, dans le comté de Hertford, à vingt-quatre milles de Londres. Les élèves des autres districts ne tardèrent pas à s'y rendre, et cet établissement, qui prit le nom de Saint-Edmond, devint le séminaire épiscopal de Londres. En 1804, on y ajouta un vaste et bel édifice. Cet établissement était ouvert aussi aux jeunes laïcs de la noblesse. L'évêque Poynter le

Digitized by Google

régla avec soin; on y compte aujourd'hui plus de cent élèves, dont la plupart se destinent à l'état ecclésiastique. Le séminaire pour le district du Nord est à *Ushaw*, près de Durham. Il a eu pour fondateur l'évêque Gibson et a reçu le nom de Saint-Cuthbert. On y compte environ cent vingt élèves; son premier vice-recteur fut l'historien Lingard. Le séminaire de Sainte-Marie à *Oscoth*, à quatre milles de Birmingham, est affecté au district du Centre. Il renferme quatre-vingts élèves, dont la moitié se destine à l'état ecclésiastique. Quant au district de l'Ouest, on vient d'y créer depuis peu un vaste collége dans le magnifique château de *Prior-Park*, près de Bath. Il doit son origine à l'évêque Baines, connu par des ouvrages pleins d'onction sur la théologie; ecclésiastiques et laïcs se sont réunis pour donner à cet établissement le plus grand éclat. En parlant des séminaires de l'Angleterre, il ne faut pas oublier le collége de *Stonyhurst*, près de Blackburn, dans le comté de Lancastre qui appartient aux jésuites; c'est à proprement dire la continuation de l'ancien collége des jésuites anglais, établis d'abord à SaintO-mer, puis à Bruges, puis à Liége. C'est une des premières maisons de la société, et on peut même dire qu'elle n'a jamais cessé d'exister. Après la suppression de l'ordre, les membres anglais continuèrent à vivre en commun sous la direction d'un prêtre séculier; et quand la Belgique tomba sous la domination française, les jésuites et leurs élèves se retirèrent en Angleterre. Le père du cardinal Weld donna à ces illustres fugitifs un asile dans son beau château de Stonyhurst; les jésuites profitèrent de cette occasion pour se livrer encore à l'éducation de la jeunesse; et après la mort de leur bienfaiteur, le cardinal son fils, pour qui tous les sacrifices étaient légers quand il s'agissait du service de Dieu, leur abandonna sa maison en toute propriété. Le nombre des pensionnaires du collége de Stonyhurst varie de cent quatre-vingts à deux cents, dont la plupart se destinent à l'état ecclésiastique. On vient depuis peu d'y construire une nouvelle église vaste et belle, dédiée à saint Pierre.

Indépendamment de ces cinq grandes institutions, l'Angle-

Digitized by Google

terre en possède encore quelques autres moins considérables; dans ce nombre se font surtout remarquer le collége de Saint-Grégoire à Downside, près de Bath et celui d'Ampleforth, dans les environs d'York. Quoiqu'ils soient principalement fréquentés par les jeunes laïcs des familles nobles, on y trouve aussi un assez grand nombre de jeunes prêtres. Les études y sont établies sur un plan très vaste, et font beaucoup d'honneur à l'Angleterre catholique.

L'église d'Ecosse, qui a long-temps gémi sous le joug tyrannique du presbytérianisme, possédait aussi, dès la fin du siècle dernier, deux séminaires, l'un à *Lismore*, fondé par l'évêque de Chisholm, à l'usage des Highlands, l'autre pour le pays bas, à *Aguhortius*, fondé par l'évêque George Hay, si connu par ses excellens ouvrages. Ces deux séminaires furent réunis en 1828; un riche et bienfaisant catholique, M. John Menzies de Pittfordls, ayant légué à cet effet aux vicaires apostoliques, les biens considérables qu'il possédait à Blairs, près d'Aberdeen. Telle fut l'origine du séminaire de Sainte-Marie, à Blairs. Nous rappellerons enfin ici, pour mémoire, que le 25 janvier 1816, le roi Louis XVIII publia une loi par laquelle les établissemens britanniques étaient rétablis en France et réunis sous le titre de Séminaire-Collége des Irlandais, Anglais et Écossais. Ces colléges sont aujourd'hui en pleine prospérité. Nous terminerons ici ce rapide aperçu par un coup d'œil sur l'état de l'instruction religieuse dans l'Amérique du Nord.

Les quatorze évêchés que renferment les États-Unis de l'Amérique septentrionale ont presque tous leurs séminaires. A côté de ces séminaires, il y a des colléges dépendant des évêques, soumis à leur inspection, et tous dirigés par des ecclésiastiques. Ces colléges tiennent en même temps lieu de petits séminaires. On y élève à la fois des jeunes gens pour l'église et pour le monde. L'église catholique des États-Unis compte aujourd'hui, pour un million d'individus, quatorze colléges ou séminaires, savoir : Saint-Joseph et Sainte-Marie, dans le Kentucky; Sainte-Marie, à Baltimore; Sainte-Marie sur la

Digitized by Google

montagne, à Emmitsbourg; Sainte-Marie et Saint-Louis, dans l'état de Missouri; plus, les séminaires de Bardstown, de Charlestown, de Cincinnati et de Springhill, près de Mobile, dans l'état d'Alabama. Au milieu de ces états s'élèvent trois grandes universités. Dans le nombre se distingue celle de Georgestown, faubourg de Washington, dans le district de Columbia; il est dirigé par des jésuites. Les deux colléges de Sainte-Marie, dans le Kentucky et de Saint-Louis, dans le Missouri, sont aussi confiés à ces pères. Le séminaire et l'université de Baltimore sont dirigés par les prêtres de la congrégation de Saint-Sulpice et Sainte-Marie, dans le Missouri, par les lazaristes. Deux nouveaux séminaires et deux colléges vont encore s'établir à Philadelphie et à New-York.

(*Dublin University Review.*)

Digitized by Google

Études de moeurs.

UN DUEL A NAPLES.

C'était dans un jardin public à Naples, par une belle soirée d'été. Quatre ou cinq jeunes hommes assis sous des orangers en fleurs prenaient des sorbets et prêtaient l'oreille aux symphonies musicales qui égaient d'ordinaire les rendez-vous favoris d'une oisive et indolente population.

« Qu'avez-vous, Glyndon, demanda l'un des jeunes hommes à celui qui était placé vis-à-vis de lui ; pourquoi cette pâleur ? Êtes-vous malade? Par saint Patrick, vous tremblez la fièvre. Je vous conseille de rentrer à l'hôtel ; ces nuits italiennes sont dangereuses pour nos constitutions bretonnes.

—Ce n'est rien, repartit Glyndon ; c'était un frisson subit, involontaire, dont je ne saurais me rendre compte.»

Les deux interlocuteurs étaient anglais, comme il était aisé de le reconnaître à leur accent. Un troisième personnage prit la parole, et s'exprimant en bon italien :

« Je crois comprendre ce que vous ressentez, dit-il à Glyndon, et j'essaierai de l'expliquer. Vous devez avoir souvent éprouvé, messieurs, surtout lorsque vous vous êtes trouvés assis comme nous le sommes, à l'ombre du soir, une étrange sensation d'horreur. Le sang se glace, la chair se crispe, les cheveux se dressent ; on n'ose lever les yeux ; on craint davantage encore de les tourner vers les coins obscurs de l'appartement ou du lieu où l'on se trouve ; nous nous imaginons

Digitized by Google

que quelque chose de surnaturel nous arrive. Tout à coup le charme se rompt; on se retrouve dans son assiette ordinaire; on est prêt à rire de sa propre faiblesse. Dites; n'avez-vous pas tous éprouvé ce que j'essaie de décrire et ce dont monsieur vient de se plaindre tout à l'heure

— Oui, monsieur, répondit Glyndon, vous avez exactement défini ce que j'ai éprouvé.

—D'après une de nos superstitions nationales, dit Mertoun (l'Anglais qui avait adressé le premier la parole à Glyndon), à l'instant où nous sentons ainsi notre sang se glacer, quelqu'un foule aux pieds la place où nous serons ensevelis.

— Chaque pays a ses superstitions pour expliquer un même phénomène, reprit l'étranger. Une secte arabe veut qu'en ce moment Dieu soit occupé à décider l'heure de notre mort ou de celle d'une personne qui nous est chère. Le sauvage Africain, dont l'imagination est tourmentée par les rites hideux d'une idolâtrie monstrueuse, croit que l'esprit du mal est en train de l'attirer à lui par les cheveux.

— C'est un accident tout physique, à mon avis, dit un jeune Italien, le comte Cetola; c'est un frisson comme on en éprouve durant le premier travail de la digestion.

— D'où vient alors, répondit l'étranger, que toutes les nations, policées ou sauvages, voient dans cette sensation un noir pressentiment, un sinistre avant-coureur de quelque catastrophe? pourquoi surtout y attachent-elles toutes l'idée de quelque chose de surnaturel? Je crois, pour ma part.....

— Que croyez-vous? demanda Glyndon avec curiosité.

— Je crois, poursuivit l'étranger, que c'est le résultat de la répugnance et de l'horreur qui soulèvent ce qu'il y a d'humain en nous contre quelque chose d'invisible, d'antipathique à notre nature, d'insaisissable pour nos sens imparfaits.

— Croiriez-vous aux esprits, par hasard? interrompit Mertoun, d'un ton incrédule.

— Je ne dis pas cela, et certes, je ne saurais croire aux esprits tels que le cerveau creux de nos métaphysiciens s'imagine les concevoir. Mais pourquoi n'y aurait-il pas des êtres

Digitized by Google

matériels d'une nature aussi insaisissable que les animalcules, habitans de l'air que nous respirons, êtres immatériels qui n'en sont pas moins malfaisans pour échapper à toute analyse chimique. Le monstre qui naît, vit et meurt dans une goutte d'eau, monstre vorace, insatiable, que nous voyons se repaître de créatures plus petites encore que lui, n'est pas moins terrible, toute proportion gardée, que les tigres du désert; oui, je le répète, pourquoi ne serions-nous pas entourés d'êtres nuisibles? Pourquoi le Tout-Puissant, dans les secrets de sa Providence, n'aurait-il pu revêtir des esprits malfaisans de formes aussi transparentes et aussi ténues que l'air. Mais ce sont là de vaines paroles, de vides spéculations, me direz-vous... »

En achevant ces mots, l'étranger se leva et prit congé de la société.

« Quel est ce monsieur? demanda vivement Glyndon. Le connaissez-vous, Mertoun?

— Non, vraiment.

— Ni moi, répondit un autre Anglais.

— Je le connais un peu, dit le comte Cetola, et il était avec moi lorsque je vous ai rejoints. Nous causions botanique, science à laquelle je ne suis pas le moins du monde initié. Voilà quatre ou cinq mois qu'il habite Naples; il est riche, immensément riche, à en juger par ses dépenses. Notre liaison, si on peut donner ce nom à des rapports aussi passagers que les nôtres, a singulièrement commencé.

— Et comment donc? interrompit Glyndon; racontez-nous cela. L'air mystérieux et sévère de ce personnage m'a beaucoup intrigué. Je le regardais au moment où j'ai été saisi de ce frisson: certes, ce n'est pas sa figure qui m'a fait peur; il n'y a pas un plus bel homme à Naples. Voyons votre histoire, Cetola.

— Mon histoire, la voici. J'étais un jour, c'est-à-dire un soir, dans une maison de jeu, dans un de ces antres que vous qualifiez si bien d'enfers, à Londres. Mes poches et mon portefeuille étaient vides; j'avais même beaucoup perdu sur parole.

Digitized by Google

Je m'éloignais en rugissant du fatal tapis vert, lorsque le signor qui nous quitte s'approcha de moi et me dit : « La fortune est cruelle ce soir, comte Cetola, mais c'est une beauté capricieuse qui n'est jamais plus près de combler vos vœux que lorsqu'elle vous boude. Vous aimez le jeu; moi je le hais, et pourtant je n'aime pas à rester spectateur impassible d'aucune lutte. Jetez ce billet de banque pour moi, je cours tous les risques; nous partagerons le gain. » Une aussi bizarre proposition m'étonna; je ne connaissais pas celui qui me la faisait, bien qu'il m'eût nommé par mon nom. Mais le rateau du croupier faisait sonner l'or, et tout mon être était concentré dans le tympan de mon oreille. Je brûlais de récupérer mes pertes; j'acceptai.

« C'est à une condition, lui dis-je; je serai de moitié dans les chances de perte.

— Comme vous voudrez, répondit le signor Zicci (c'était le nom de l'étranger), avec un sourire ironique; mais vos scrupules sont superflus, vous ne perdrez pas. »

La chance tourna en effet de mon côté. Je me levai, les poches pleines d'or, le portefeuille rempli de billets de banque.

Notre bonheur était si merveilleux qu'un Sicilien (vous savez qu'ils ont le caractère irritable) nous chercha querelle et finit par nous accuser de tricherie.

« Nous n'avons rien fait contre les règles, dit le signor Zicci; il est fâcheux qu'un individu ne puisse gagner sans que d'autres perdent; mais ce n'est pas notre faute. » Le Sicilien prit la douceur de mon nouvel associé pour de la poltronerie, et finit par le provoquer en duel.

« Je ne cherche pas les querelles, répondit Zicci, mais je ne recule pas devant une insolence. »

Nous sortîmes de la salle pour gagner une espèce de bosquet au fond du jardin; il faisait un beau clair de lune. Le signor Zicci, dont j'étais, bien entendu, le second, me prit à part et me dit :

« Cet homme va mourir, et je devrai me cacher pour quelque temps afin d'échapper aux poursuites. Veillez à ce

Digitized by Google

qu'il soit enterré dans l'église de Saint-Janvier, dans le caveau de son père ; il le faut pour que je sois justifié d'avoir versé son sang.

— Vous connaissez donc sa famille? lui demandai-je. Et comment êtes-vous sûr de le tuer? un Sicilien doit savoir manier une épée.

—Sans aucun doute ; et pensez-vous que, s'il ne se croyait sûr de la sienne, il provoquerait ainsi le premier venu? C'est un bretteur ; mais vous avez lu l'Évangile : « Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée. » Vous le ferez enterrer dans l'église de Saint-Janvier, à côté de son père ; vous direz que telles ont été ses dernières intentions.

Le Sicilien ne se fit pas attendre ; il refusa tout accommodement. Les deux antagonistes se mirent en ligne, se mesurèrent des yeux ; leur fer s'engagea ; le cliquetis des épées fut vif mais court.

Le provocateur tomba, je courus à lui ; le râle de la mort étouffait déjà sa voix : Avez-vous quelques affaires à régler? Voulez-vous un prêtre? où désirez-vous être enterré. Il ne put répondre, mais il indiqua de la main la côte de Sicile. Son témoin était allé chercher un docteur ; je restai seul auprès de lui : Ne préférez-vous pas, lui dis-je, être enseveli dans le mausolée de votre père.—A ces paroles, sa physionomie prit une expression plus convulsive ; ses yeux sortirent de leur orbite ; il poussa un dernier cri ! L'homme si violent encore tout à l'heure n'était plus qu'un cadavre.

— Voilà une aventure plus noire qu'un roman d'Anne Radcliff, interrompit Mertoun.

— Attendez le dénoûment, reprit Cetola. Le défunt avait une maison à Naples. J'allai trouver son homme d'affaires et je lui dis (puisse ce mensonge ne pas peser contre moi dans la balance du jugement !) que la dernière intention de son maître était d'être enterré à côté de son père. Quoi de plus naturel en effet? On ensevelit donc le Sicilien dans l'église de Saint-Janvier. Mais en ouvrant le caveau, on fit en partie sauter le couvercle du cercueil du vieillard, dont le squelette

Digitized by Google

apparut. Un médecin qui assistait à l'opération, promenait machinalement le doigt sur le crâne, lorsqu'il sentit son doigt arrêté par une aspérité singulière; c'était près de l'occiput. Il regarde, et jugez de sa surprise, quand il reconnaît l'extrémité d'une mince pointe d'acier qu'il parvint à extraire. Cette découverte éveilla d'étranges soupçons. Le père était riche et avare; le fils prodigue et vicieux. Le vieillard avait été enterré à la hâte et enseveli par un seul domestique. Les soupçons éveillés; on établit une enquête. Le domestique se contredit et finit par tout avouer. L'invention était diabolique. La pointe d'acier enfoncée jusqu'à la cervelle, avait consommé le parricide, sans qu'une goutte de sang coulât.

— Mais comment le signor Zicci avait-il eu connaissance du crime? quelle fut sa déposition en justice?

— Sa déposition fut à peu près nulle. Il déclara qu'il avait visité par hasard, et le matin même, l'église de Saint-Janvier, où il avait remarqué la sépulture du comte Salvoglio. Un cicérone lui avait dit : que le fils du comte habitait Naples, et que c'était un dissipateur, un férailleur. J'ai fini, messieurs, et je vous souhaite le bonjour.

— Que pensez-vous de cette histoire? dit Glyndon, en prenant le bras de Mertoun pour regagner son hôtel.

— Mon Dieu! moi; ce signor Zicci, avec son air mystérieux et son goût pour la botanique, me fait l'effet d'un charlatan, et le signor Cetola, d'un compère.

— Permettez-moi d'être d'un autre avis, mon cher Mertoun : que Cetola soit un libertin, un joueur, je le veux bien, mais c'est un homme d'honneur. Et puis l'air calme, majestueux, hautain même du signor Zicci, n'annonce pas un intrigant.

— Eh! mon cher Glyndon, le monde n'est-il pas un carnaval perpétuel? est-il un seul individu qui ne cherche à masquer ses défauts par l'apparence des vertus contraires? Fréquenterait-il Cetola, s'il avait la rigidité de mœurs qu'annonce ce physique de Curtius.

— Nous le fréquentons bien, mais parlons d'Isabelle.

Digitized by Google

— Eh bien, où en sont tes amours? songes-tu toujours à épouser cette actrice? que dira ta famille?

— Que m'importe à moi, ce qu'on dira en Angleterre, puisque j'ai résolu de vivre et de mourir en Italie!

— Prends garde que le ciel ne t'entende!

Le lendemain, Glyndon côtoyait à cheval la côte napolitaine; au delà de la grotte de Pausilippe. L'après-midi était avancée, le soleil avait perdu de sa force; une brise rafraîchissante ridait à peine la mer calme et argentée. Le cavalier s'arrêta tout à coup près d'un homme incliné vers la terre, où il semblait observer quelque objet. C'était Zicci.

« Singulière rencontre! signor, dit Glyndon à Zicci, auriez-vous découvert quelques antiquités? Elles sont communes comme les cailloux sur cette route.

— Je n'ai découvert qu'une fleur, répartit Zicci, en montrant à Glyndon une petite plante à fleurs blanches; mais j'étais si occupé de ma découverte, que je ne vous aurais pas aperçu si vous aviez brusquement passé votre chemin.

— Pardon de vous avoir interrompu.

— C'est une faute bien réparable.

— Je ne reconnais pas à ce froid accueil, signor, la politesse de vos compatriotes. Notre connaissance date d'hier, il est vrai; mais si je tenais à la cultiver, rejetteriez-vous mes avances.

— Je ne rejette les avances de personne; mais..... croyez-vous à l'influence des astres? jeune homme.

— Je ne sais trop, repartit Glyndon, un peu étourdi de cette brusque question.

— Je répondrai pour vous : Oui, vous croyez à l'influence des astres; car vous êtes enthousiaste. Eh bien! si nous consultions tous les deux une de ces vieilles sybilles qui lisent la destinée des hommes dans les lignes de leurs mains, ces prophètesses ou sorcières, si vous l'aimez mieux, vous diraient que mon étoile jeta un reflet sinistre le jour où la vôtre prit place aux cieux.

— J'avais entendu parler de votre savoir en botanique;

Digitized by Google

mais je ne vous savais pas astrologue. Pourquoi éviterais-je de vous rencontrer? je n'ai jamais craint personne.

— Vous avez bien fait : la peur ne change pas le destin.

— Vous ne voulez donc pas de mon amitié?

— Franchement je ne la désire point; et vous y attachez bien peu de valeur vous-même, pour l'offrir ainsi au premier venu. D'où me connaissez-vous?

— Votre conversation d'hier m'a vivement intéressé.

— Dites, intrigué. »

Glyndon, un peu piqué du ton qu'avait pris ce dialogue, fit sentir l'éperon à son cheval sans lui lâcher la bride. Le bel animal se cabra.

« Pourquoi retenir votre cheval, dit Zicci, quand vous venez de l'éperonner. S'il avait une voix comme l'ânesse de Balaam, il vous adresserait de justes reproches.

— Au fait, il aurait raison. Votre très humble serviteur, signor! » Ainsi dit Glyndon, et il mit sa fringante monture au galop.

Le soir, le jeune Anglais se rendit comme de coutume au théâtre. Isabelle jouait l'un de ses meilleurs rôles. A peine âgée de seize ans, cette jeune orpheline débutait avec le plus grand succès dans une carrière où sa mère avait remporté bien des couronnes. Glyndon, debout dans la coulisse, s'enivrait du son de la voix de sa maîtresse, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna et reconnut à sa grande surprise le signor Zicci qui lui dit à voix basse :

« Faites-vous accompagner à la sortie du spectacle.

— Que voulez-vous dire? ai-je besoin d'un second? est-ce un cartel que vous me proposez?

— Cinq poignards sont aiguisés depuis ce matin à votre intention, et les spadassins qui doivent les manier font déjà le guet aux issues du théâtre. On sait que vous retournez ordinairement à pied, laissant votre carrosse à la signora Isabelle.

— C'est vrai, mais..... »

Zicci avait disparu, et quand Glyndon l'aperçut de nou-

Digitized by Google

veau, le mystérieux personnage s'entretenait avec le ministre d'Autriche, dans la loge de ce seigneur.

L'acte fini, Isabelle rentra dans la coulisse où se trouvait Glyndon; mais elle ne prêta pas même l'oreille aux complimens que le jeune homme lui adressait sur son jeu et sur son costume. La charmante actrice était brune; ses cheveux, noirs comme l'ébène, retombaient en boucles sur ses épaules arrondies; ses yeux ombragés de longs cils, savaient lancer de brûlantes œillades; mais ce soir-là, leur regard était distrait, inquiet. Elle entraîna dans un coin du théâtre sa vieille camériste, qui ne la quittait que sur la scène.

« Oh! Gianetta, dit-elle, il est là!

— Qui? lui; dit la vieille.

— L'étranger dont je t'ai parlé: celui dont les yeux semblent toujours attachés sur moi; mais dont le hautain sourire fait mon désespoir. Seul, il reste immobile et froid quand la salle entière bat des mains; j'en pleurerais de dépit.

—Cet homme-là, mon enfant, doit être aveugle et sourd pour rester insensible aux charmes de votre personne et de votre voix. Il n'est pas digne de vous.

— Pas digne de moi, lui! Gianetta.... Regarde, parle trou de la toile, à gauche, dans la loge du ministre d'Autriche. Ce grand homme pâle, au regard fier.

—Sainte Vierge! s'écria Gianetta en joignant les mains.

On donna le signal pour lever le rideau. Après quelques scènes où l'action languissait, vint celle du dénoûment. Isabelle qui remplissait le rôle d'une amante trahie, fut sublime ce soir-là. Le parterre était en convulsion. Les mouchoirs ondoyaient; les guirlandes et les bouquets pleuvaient des loges sur la scène. Un seul homme restait sombre au milieu de l'enivrement général. C'était le signor Zicci.

— Par l'enfer, dit un jeune duc napolitain, placé aux avant-scènes, d'où il dévorait l'actrice des yeux, cette femme sera à moi ce soir même, quand nous devrions jouer la comédie d'un mariage pour mettre la conscience de la belle en paix. Tout est-il prêt, Mascari?

Digitized by Google

A ce nom, un petit homme court et trapu, dont l'œil noir conservait un étrange éclat sous d'épais sourcils blancs, sortit de l'espèce d'extase où l'avait jeté le jeu de l'actrice.

« Oui, tout est prêt, monseigneur; mais j'ai aperçu le jeune Anglais dans la coulisse. Vous savez qu'elle accepte tous les soirs sa voiture. Si par hasard il y montait avec elle....

— Malheur à lui, Mascari. Je ne lui pardonnerais pas son bonheur. Que ce carrosse, en ce cas devienne son tombeau. Vos Calabrois connaissent leur métier. Il y aura double paie.

—Diable, diable! Vous savez qu'on établit toujours une enquête quand un de ces milords disparaît.

— Allons donc; la mer est-elle moins profonde, la terre moins discrète, pour que Mascari ait peur de tuer un homme?

Le spectacle fini, Glyndon offrit comme d'habitude sa voiture à Isabelle, qui la refusa d'abord; mais Gianetta intervint. Arrêté sur le perron du spectacle, le pauvre amant suivait des yeux le carrosse où venait de monter sa maîtresse, lorsque Mertoun vint à lui :

—J'ai une place pour vous dans la voiture de Cetola.

— Vous êtes bien bon d'avoir pensé à moi.

— C'est le signor Zicci qu'il faut en remercier. Ne laissez pas votre ami retourner seul, m'a-t-il dit. Les rues de Naples sont peu sûres. — Mais voici la livrée de Cetola. Montez. Je vous suis. Mais encore une fois, le signor Zicci....

—Zicci, toujours Zicci! Quel intérêt me porte donc ce diable d'homme. Oh! mais quelle idée infernale! Il sait que je suis d'ordinaire à cheval la voiture d'Isabelle. S'il avait voulu m'éloigner, si quelque complot se tramait contre l'honneur de la pauvre actrice. Pourquoi ai-je renvoyé mon cheval! N'importe, je cours à pied. A demain, Mertoun.

—Non, non, je viens avec vous.» Et les deux amis se mirent à courir comme deux lazzaroni à l'approche d'une éruption du Vésuve.

Cependant le carrosse de Glyndon roulait depuis dix minutes, se dirigeant vers le quartier isolé qu'habitait l'actrice.

—Je t'en veux, ma bonne Gianetta, de m'avoir fait ac-

Digitized by Google

cepter sa voiture, disait Isabelle, je suis décidée à rompre avec lui.

—Pourquoi la refuser? cette voiture est douce; les coussins sont moelleux. Cela n'engage à rien..

— C'est égal, je suis lasse de ses fades complimens.

— Vous n'avez pas toujours parlé ainsi.

— Non, mais je ne l'aime plus. J'en aime un autre.

—Sainte Vierge, dites-moi que ce n'est pas le vilain homme que vous m'avez montré.

— C'est lui-même, Gianetta. Peux-tu bien le trouver laid?

Tout à coup la voiture s'arrêta. Isabelle avança la tête; à la clarté de la lune elle vit le cocher renversé de son siège, deux hommes le garrottaient; un troisième ouvrit la portière:

« Ne craignez rien, madame, dit-il; il ne vous sera fait aucun mal. Veuillez seulement passer dans cet autre équipage, qui vous mènera en lieu de sûreté. » En parlant ainsi, il écarta son manteau, et glissant un bras autour de la taille svelte d'Isabelle, il attira doucement l'actrice à lui.

— Si vous tenez à la vie, s'écria la jeune fille, irritée de ce geste, retirez-vous. Et tirant un poignard de son sein, elle le fit luire aux yeux du duc. Celui-ci recula de plusieurs pas en arrière, et se tournant vers une demi-douzaine d'hommes en manteau:

« Désarmez cette lionne, leur dit-il; mais surtout, qu'on ne lui fasse aucun mal. » Un des spadassins s'avançait pour obéir, quand il fut arrêté par ses complices supposés.

« Nous sommes trahis, Mascari; s'écria le duc en tirant son épée.

— Toute résistance est inutile, dit le plus grand des manteaux. Rentrez chez vous, monseigneur le duc, et remerciez-nous de notre courtoisie.

— Tu étais dans le complot, misérable, dit le duc, en frappant Mascari du plat de son épée.

— Moi, monseigneur, je ne complote jamais; mais on aura offert le double à ces bandits.

— Le triple, monseigneur, et c'est moi qui le leur ai donné.

Digitized by Google

Je ne suis pas duc, mais je m'appelle Zicci. Ce nom est connu à Naples. Le premier lazzarone vous indiquera mon adresse comme le premier seigneur de la cour ! »

En disant ces mots, Zicci monta sur le siége à côté du cocher, et prenant lui-même les guides, il mit les chevaux au pas, afin de montrer au duc combien peu il le redoutait. Le duc, resté seul avec Mascari, demeurait pétrifié, quand il vit accourir deux hommes, dont l'un lui demanda d'une voix essoufflée, s'il n'avait pas vu passer un carrosse avec des laquais en livrée verte.

« Par saint Janvier! dit le duc que cette question tirait d'une lourde stupeur, nous avons mieux fait que cela : nous avons assisté à l'enlèvement de la voiture avec son contenu, deux femmes, dont l'une paraissait jolie. Nous avons bien tiré l'épée pour secourir la belle affligée ; mais ils étaient dix contre deux ; force nous a été de rengaîner.

— Malédiction! s'écria Glyndon; mais maintenant nous voilà quatre. Pouvons-nous compter sur votre assistance, messieurs?

— Sans doute, dit le duc qui n'avait lâché sa proie qu'à regret.

— En avant donc! en avant!

Les quatre nouveaux alliés, courant dans la bonne direction, il leur fut aisé de rejoindre la voiture. Mais les bravi, enrôlés par Zicci, ne montrèrent pas des cœurs de biche. Voyant quatre hommes fondre sur eux l'épée haute, ils firent volte-face. Une échauffourée sanglante s'engagea. Le signor Zicci s'élance alors du haut du siége, se mêle aux combattans et leur dispute l'avantage. La partie n'était plus égale, et la chute de deux corps annonça deux victimes.

— *Sancta Maria! ora pro nobis*, murmura une voix étouffée par le râle de la mort. C'était la voix du vieux Mascari.

Des lumières cependant paraissaient à plusieurs croisées; une porte s'ouvrit ; deux domestiques, munis de flambeaux, vinrent éclairer la scène. Le duc s'était éclipsé ; Glyndon gi-

Digitized by Google

sait étendu par terre; Mertoun était aux prises avec Zicci; mais les épées leur tombèrent à tous deux des mains.

— Où es-tu blessé? demanda Mertoun à son ami.

— Au bras droit.

— Tant mieux; ta blessure n'est pas dangereuse.

— Oui; mais je suis aussi blessé au sein gauche, Mertoun. Tu consoleras ma mère, à ton retour en Écosse. Je me sens mourir... C'est le plus grand des cinq spadassins qui m'a frappé...

— Moi, grand Dieu! dit Zicci. O fatalité!

— Vous avez tué mon ami, dit Mertoun; je ne suis pas un homme de sang, mais il faut que vous me tuiez aussi. Je prends Isabelle sous ma protection. Vous ne l'enlèverez que sur mon corps.

— Moi, bon Dieu! Mais quel affreux mensonge! C'est le duc d'A..., qui ravissait ma fille...

— Votre fille!

— Oui, ma fille! Quand je suis venu au secours d'Isabelle, je vous la destinais, Glyndon, lorsque des circonstances impérieuses m'auraient permis de la reconnaître pour mon enfant. Elle sera la plus riche héritière de Naples. Maintenant, hélas!...

— Merci! dit Glyndon en poussant un profond et dernier soupir.

— Maintenant, mon père, s'écria Isabelle, qui, un moment évanouie, avait repris ses sens, maintenant, mon père, un cloître! un cloître! »

(Metropolitan.)

Digitized by Google

Miscellanées.

DES
AMUSEMENS PUBLICS EN ANGLETERRE.

Dans tous les temps, chez tous les peuples, les amusemens publics ont été l'expression du caractère de l'époque. Les jeux olympiques de la Grèce, les combats de gladiateurs, à Rome; les tournois du moyen-âge, ne pouvaient convenir qu'à des populations guerrières, enivrées du fanatisme de la conquête. L'Italie et la France; avec leurs joyeuses folies, leurs danses et leurs fêtes, disent assez quelle est la frivolité de leur caractère, l'élégance de leurs mœurs, leur amour pour les arts. Les amusemens d'un peuple sont barbares ou innocens, simples ou raffinés, suivant que la civilisation qui le régit est douce ou cruelle. Qui pourrait reconnaître à ses formes polies et sous son habit fashionable, le John-Bull d'il y a vingt ans? lui si fier de sa rudesse, de ses guêtres, de ses culottes courtes et de son habit à larges basques. Eh bien! la même influence qui produit de si étranges métamorphoses, s'étend sur les amusemens publics.

Autrefois, une réunion, un dîner, un bal ne se terminaient que par d'ignobles orgies. Tout cela est aujourd'hui bien changé. Qui ne connaît Almack? Là règne en souverain maître un conclave féminin devant lequel tout plie et tout fléchit; ses décrets suprêmes sont sans appel; c'est lui qui pèse dans sa balance les quartiers de noblesse du membre qui brigue l'hon-

Digitized by Google

neur de faire partie de l'illustre assemblée, et qui décide dans sa sagesse si les portes du sanctuaire s'ouvriront pour le postulant; décision qui, sujette à faillir comme celles de tous les humains, a coûté souvent bien des larmes. Là, le luxe s'allie au bon goût, l'aménité à la grandeur, le plaisir à l'élégance. Là, vous trouvez des hommes de toutes les nations; des femmes d'une rare beauté, aimables sans afféterie. Les modes françaises y font fureur; les fleurs, la gaze, les robes de tulle et de crêpe y sont artistement ornées de bouquets de violettes, d'aubépine, de paquerettes; là, brillent les aigrettes de diamans et les colliers de perles. Ce n'est pas que ces réunions n'aient parfois leurs vicissitudes. Cette année, par exemple, le corps diplomatique, qui fournissait les plus beaux danseurs, s'est trouvé fort mal pourvu d'envoyés et de secrétaires; les ambassadeurs eux-mêmes y ont fait triste figure: quelques uns sont veufs, d'autres ont passé la cinquantaine et sont encore garçons; mais ce contre-temps n'est que passager, Almack marche avec le siècle, et impose ses lois.

Dans les réunions les plus bourgeoises le roast-beef et le pudding, ces deux mets classiques et populaires ne sont offerts qu'accompagnés de plats empruntés à la gastronomie exotique. La soupe à la tortue n'est plus exclusivement réservée aux aldermen; et chez tous les marchands de comestibles vous voyez étalé l'innocent animal, avec cette inscription solennelle: *soup tomorrow*. Ainsi, grace à l'heureuse influence que produit dans nos mœurs la fréquence de nos relations avec les nations étrangères, nous renonçons insensiblement à ces amusemens barbares, qui, pendant plusieurs siècles, firent les délices de nos ancêtres. Nous ne comptons aujourd'hui qu'un petit nombre de Mellish, de Thornton et de Barclay. Ce n'est pas que la boxe ait tout à fait perdu son droit de cité. Dans les classes où l'influence de la civilisation ne s'est fait que faiblement sentir, elle règne encore en souveraine. Mais qu'il y a loin de la boxe actuelle à la boxe d'il y a vingt ans. Alors vivaient John Broughton, surnommé le *Père de la boxe anglaise*; Jack Hack, George Taylor, Boswell, Steven-

Digitized by Google

son, Buiborre, plus célèbre encore par sa laideur et par ses amours, Johnson, Mendoza et Cribb, surnommé le champion de l'Angleterre, à cause de son courage, Cribb, qui surpris à la suite d'une orgie par une attaque d'apoplexie, revint soudainement à la vie en entendant le signal habituel des combats dont il était sorti tant de fois victorieux. On opposerait aujourd'hui vainement à ces illustrations : Brown, Bendigo et Thompson. La boxe actuelle se traîne dans la fange ou s'expatrie. Tous les jours de nouvelles infractions aux règles établies contribuent à la dépopulariser, et à lui faire perdre ce caractère de loyauté qui la distinguait. Croirait-on que dans une de ces solennités gymnastiques, qui a eu lieu à Manchester, les deux champions ont osé se présenter sur le terrain avec des souliers dont l'extrémité était enveloppée d'un morceau de fer, et dont la semelle était couverte de clous. Après une lutte de vingt-huit minutes, l'un des combattans, baigné dans son sang, était emporté mourant loin du théâtre de sa défaite. Cette modification a été universellement flétrie par les plus chauds partisans du pugilat. De telles infractions aux réglemens de la boxe doivent nécessairement porter un préjudice grave à l'existence déjà si compromise de cet exercice.

Les exemples ne nous manqueraient pas pour prouver que les jeux et les amusemens d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ceux de nos pères. Nous avons la prétention d'être polis et graves; nos ancêtres étaient rudes et gais. L'esprit d'industrie, de spéculation et d'entreprise s'est emparé de toutes les classes; on ne prend goût à rien, on ne s'intéresse à quelque chose qu'en vue d'un profit réalisable. Tout est devenu objet de spéculation. Ainsi cette humeur insouciante et joyeuse de nos pères s'est transformée en une fièvre lente, qui nous rend ennuyeux et moroses, lorsque rien ne peut en alimenter les paroxismes. Le *steeple chase*, le *pigeon shooting*, le *cricket*, la course à pied et à cheval, toutes les variétés du *turf*, le *coursing*, la *canine fancy*, les combats de coqs, les *regata*, et tous ces mille prétextes d'exercice et d'amusement n'ont été inventés que pour stimuler la passion du jeu. Voilà la

Digitized by Google

grande transformation qui s'est opérée. Ce ne sont plus des sujets de distraction que l'on cherche; ce sont des affaires que l'on fait : la fortune en dépend. Aussi que de soins, que de peines pour assurer le triomphe : le jockey, pour être accepté, ne doit pas avoir plus de quatre pieds de haut; on exige qu'il soit d'une maigreur extrême, que ses cuisses grêles et arrondies s'adaptent parfaitement à la courbe du cheval; s'il pèse quelques livres de plus que le tarif, on le rejette, à moins qu'il ne consente à se faire maigrir. Le coq de bataille n'obtiendra aucun pari s'il n'a les plumes ébouriffées, le plumage noir, sans aucune tache blanche, la tête haute, la crête ardente, droite et bien plantée, le regard assuré, la démarche fière; son chant doit être sonore, retentissant; son bec recourbé, l'os de la patte très fort et couleur de sang, et son ergot plein de vigueur.

Quel plaisir, dites-moi, peut-on éprouver à voir des chiens égorger un blaireau ou éventrer des rats? Le principal attrait réside dans les gageures que ces exercices provoquent. Ainsi j'ai connu un des lords les plus riches du royaume qui paya pendant quinze jours consécutifs un shilling pièce tous les rats qu'on put lui apporter. Lord Mulgrave, le comte Hooth, lord Pivers, le comte Stradbroke, le colonel Newpore, le marquis de Douglas, lord Molyneux, lord Talbot et tous les beaux noms que la *canine fancy* compte dans ses rangs ne sont pas spectateurs complaisans et passifs de ces luttes grotesques : c'est l'espoir du gain qui les enchaîne. Le *coursing*, malgré son antiquité, est aussi devenu un sujet de lucre pour les amateurs. Le *coursing* remonte à une époque bien antérieure au règne d'Elisabeth; mais, sous le gouvernement de cette grande reine, des lois furent rendues qui en réglèrent les conditions et les usages. Les voici en peu de mots. Un lièvre ne pouvait être poursuivi par plus de deux levriers à la fois; en second lieu, celui qui retenait le lièvre devait attirer l'attention des chiens à trois reprises différentes, avant de lancer le lièvre; le lièvre devait avoir devant lui deux cent quarante yards, avant qu'on lâchât les chiens; enfin, celui des chiens qui rap-

Digitized by Google

portait le lièvre sans aucune déchirure gagnait le prix à son maître. Cette loi est encore en vigueur aujourd'hui.

Mais le grand législateur de tous ces plaisirs excentriques, c'est le *Bell's Life in London* : c'est lui qui décide les cas douteux, qui s'érige en censeur, qui prononce en dernier ressort, qui proclame le nom du vainqueur, qui décerne l'éloge ou le blâme, et qui rend des arrêts souverains. Voici un échantillon des oracles du *Bell's Life* :

Demande : A et B ont joué huit verres de grog à prendre en commun. Dans le courant de la partie survient une troisième personne C, qui prend sa portion de grog; ce qui aurait réduit d'autant la portion commune, si B le perdant n'eût réclamé la part qui lui fût revenue sans l'arrivée de C. Les prétentions de B sont-elles justes? Doit-il supporter la diminution que lui fait éprouver l'arrivée de C, ou bien C doit-il boire aux dépens du gagnant? C doit boire aux dépens d'A, répond l'oracle. — B étant le perdant, sa portion tout entière doit lui appartenir; c'est assez pour lui de payer huit verres, il ne doit pas essuyer une seconde perte en partageant avec C.

Autre question : A et B ont joué vingt pots de bière, B le perdant ne prétendait payer que des pots de la contenance d'un quart de pinte, vu, dit-il, que la contenance du pot n'a pas été stipulée avant la partie, et qu'en conséquence il lui est facultatif de prendre les dimensions du pot qui offrent le plus d'avantages à sa bourse. *Réponse*. B est trop adroit, et si A est sage, il jouera le moins souvent possible avec lui. En attendant, A se fera payer vingt pots de bière contenant chacun un quart de gallon, mesure de Winchester, et il fera en sorte que chaque pot soit plein jusqu'aux bords. C'est ce qui lui est dû.

Admirez maintenant à l'aide de quel langage l'enfant de la vieille Angleterre traduit cet esprit de gain, cette soif de paris qui le ronge C'est le *Bell's Life in London* qui parle encore : « Cette semaine, dit-il, les affaires ont été lourdes à Tattersal; on en a fait peu. Plusieurs offres, une entre autres de 2,000 guinées en faveur de *Bambou*, ont été proposées, et ce dernier a été accepté. *Grey-Momus* et *Saint-Foin* courront

Digitized by Google

contre *Bambou* aux conditions suivantes : 5 £ contre 3 en faveur de *Bambou* contre *Grey-Momus;* et 7 contre 1 en faveur de *Bambou* contre *Saint-Foin. Phœnix* se tient bien; offert à 7 contre 1, et accepté pour une somme de trois mille guinées. 12 contre 1 ont été proposées et acceptées sur *Nonplus;* néanmoins il régnait une sorte de défaveur contre ce cheval; *Cobham, d'Egville, Richard* et *Amata* n'ont trouvé qu'un petit nombre d'amateurs; le cours s'est tenu au même taux que dans la semaine précédente. La cote de *Ninny* est toujours ferme; 10 contre 1 offerts, c'est le dernier cours; un pari de 1,000 £ s'est engagé sur la tête de *Ninny*. La *Brune-Duchesse* n'est plus en faveur; on l'offre à 5 contre 1 sans preneurs. »

Je le demande, si aux noms de *Ninny*, de la *Brune-Duchesse* et autres, on substituait les mots de sucre, de café, d'indigo, de cochenille ou de rhum, qui ne prendrait cette annonce pour le prix-courant d'un courtier en marchandises? Et ne croyez pas que ces transactions soient exemptes de ces petites filouteries si communes dans le commerce. Il est maintenant avéré que sur dix paris, il n'en est pas deux qui suivent leur cours ordinaire sans être entachés de mauvaise foi; et, chose remarquable, c'est que ces fraudes sont commises par des hommes de haut rang et bien nés. Les courses de chevaux n'ont plus d'autre objet que le gain des paris; on sacrifie à la vitesse les plus belles qualités du cheval, et de là une dégénérescence telle que nos chevaux de course sont maintenant hors de service à l'âge où leurs devanciers brillaient de tout leur éclat. Remarquez encore l'habileté que l'on met à varier les moyens, à créer mille subtilités pour favoriser les enjeux Ce n'était pas assez de la course ordinaire sur un terrain nivelé. Celui-ci ne parie que sur le *trotting match*, la course au trot; l'autre lui préfère le *dead heat*, la course à outrance; un troisième ne pariera qu'autant que la course aura lieu sur le versant d'une colline, tandis que les plus madrés se retranchent dans les paris du *steeple-chase*. La course au clocher réunit même aujourd'hui le plus

Digitized by Google

de suffrages ; c'est la plus belle des courses, dit-on, ou plutôt c'est celle qui offre le plus d'attrait aux amateurs du turf. Imaginez pourtant ce qui peut en revenir pour le cheval coureur et celui qui le monte. La course au clocher se fait à travers plaines et fossés ; il faut franchir des haies, courir à travers champs, sauter des fossés, gravir des collines escarpées, ou les descendre bride abattue. Cent fois pour une, dans cette course dangereuse, cavaliers et chevaux risquent de se tuer ; mais la perspective de ces dangers et de ces obstacles à surmonter offre à la spéculation des chances sans nombre ; voilà pourquoi aujourd'hui la course au clocher est plus que jamais en vogue auprès des parieurs.

Mais ne pensez pas que la fureur du jeu soit concentrée dans les paris du *turf* : elle s'étend à tout et sur tout ; et comme nos gentlemen rougiraient de se présenter à la Bourse, ils se font construire de fort jolis temples où le biribi, la roulette et tous les jeux de hasard sont en pleine activité. C'est en vain que la presse et l'opinion publique les ont flétris du nom de *hell* (enfer), leur nombre, leur importance ne font que croître et grandir. Le club de Crockford, celui de Melton-Maubray et celui de la Chasse-au-Renard sont trop connus pour que j'en parle. Celui d'Ephraïm Bond à New-Market est également remarquable. Que l'on juge de la prospérité de ces établissemens par le fait suivant. Il y a quelques années Éphraïm errait dans New-Market en vendant des éponges et des crayons ; eh bien, cet intervalle a suffi pour faire de cet homme un important personnage. Aujourd'hui, grace au succès de son entreprise, l'enfant d'Israël brille parmi les hommes fashionables ; ses chevaux sont les plus beaux, et il n'est pas de course remarquable où il ne remporte quelques prix. Ce n'était pas encore assez ; il nous fallait, comme en France, un salon des étrangers. Point de pudeur, point de subterfuge ; on brave la vindicte des lois, et, pour réunir les sacrificateurs autour de l'autel, on dédaigne ces formes mystérieuses sous lesquelles les maisons de jeu de l'Angleterre avaient jusqu'à ce jour dissimulé leur existence. Le nouveau club s'adresse

Digitized by Google

aux journaux le mieux accrédités, et par leur intermédiaire apprend à tous les avantages qu'il offre, ce qu'il veut, où il va, d'où il vient. 50,000 £ forment le chiffre de son capital, et les joueurs sont officiellement avertis que l'on procédera d'après la méthode française : cinq shillings pour la plus petite mise, et 200 £ pour la plus forte.

Ainsi, on le voit, plaisirs, fêtes, exercices, amusemens, tout devient une occasion de jeu, tout est transformé en paris; ce n'est ni pour améliorer nos races, ni pour développer l'habileté de nos marins que l'on établit des courses, que des clubs de navigation sont institués, mais bien pour avoir un prétexte de jouer, pour créer de nouvelles chances, et pour alimenter les caprices du joueur. La chasse elle-même n'a pu s'affranchir de cette influence fatale : on joue, on parie en courant la bête; c'est une martingale continuelle.

Le chasseur d'aujourd'hui est un vrai fashionable; dans son costume, dans ses chevaux il déploie le luxe et la magnificence; ses piqueurs sont nombreux, ses chenils ressemblent à des palais. Ce n'est plus cette bonhomie, ce sans façon d'autrefois; ses manières sont polies, mais froides, et la mode de réunir à la campagne un grand nombre de personnages distingués lui donne un air d'affectation qui n'était point dans les mœurs des chasseurs d'autrefois. La civilisation le veut ainsi. Le chasseur d'il y a vingt ans était tout d'une venue, si je puis me servir de l'expression, simple, mais franc; quand il chassait, c'était pour le plaisir de chasser; à sa table régnait la gaîté; les vins n'y étaient peut-être point aussi délicats ni aussi recherchés que dans nos modernes *country houses;* mais ils coulaient à larges flots; les titres ou la naissance n'y jouissaient de la prééminence que nous leur accordons qu'autant qu'ils étaient accompagnés de trophées nombreux conquis à la chasse du renard. C'est au parieur le plus heureux que s'adressent aujourd'hui tous les hommages.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour la génération actuelle de tracer ici, d'après lord Shaftesbury, le portrait d'un chasseur célèbre de l'ancien temps : de M. Hastings.

Digitized by Google

C'est un piquant contraste, qui fera à nos rapprochemens une agréable diversion.

« M. Hastings, né à Woodlands, dans le comté de Southampton, était fils, frère et oncle des comtes d'Huntingdon. Il était trapu, avait des membres vigoureux, agile, une tête hérissée de cheveux rouges, et tous ses habits, quand ils étaient neufs, ne valaient pas cinq livres sterling; ils étaient verts. Sa maison, à l'ancienne mode, était située au milieu d'un grand parc rempli de cerfs et de lapins, d'étangs poissonneux, de bois de haute futaie; on y trouvait aussi un boulingrin que l'on avait construit sur un terrain qui n'avait jamais été nivelé; à côté était un grand arbre sur lequel on avait élevé, au milieu des branches, une espèce de salon de verdure où les hôtes du château venaient prendre le frais.

» Les meutes de M. Hastings étaient les plus nombreuses du pays; il en avait de toutes les espèces : des boules-dogues, des terriers, des épagneuls, des levriers, des barbets; les uns couraient le lièvre, les autres le sanglier, quelques uns étaient destinés exclusivement à la chasse du lapin, et d'autres à la chasse du loup, du cerf et du renard. Il avait aussi des éperviers à longues et courtes ailes, et comme il aimait éperdûment la pêche, il avait des filets de toutes les façons. Le lieu où il demeurait, et la popularité dont il jouissait parmi les habitans du voisinage, lui permettaient de satisfaire ses goûts comme il l'entendait. Les districts de Christ-Church et de New-Forest avoisinaient son château; il avait le privilége de pêche et de chasse sur toutes les terres des fermiers, où il trouvait en abondance des daims, des renards, du poisson d'eau douce et d'eau de mer. Mais là ne se bornaient pas les plaisirs de M. Hastings : il avait encore pour le sexe un penchant prononcé, et à dix milles à la ronde, il n'était pas une femme au dessous de quarante ans qui n'eût eu avec lui quelques relations plus ou moins intimes. Ce penchant n'avait point nui à sa popularité; au contraire, il n'avait fait que l'accroître; car il parlait toujours avec douceur au mari, au frère ou au père, et il les accueil-

Digitized by Google

lait avec bonté dans sa demeure, où ceux-ci étaient toujours sûrs de trouver du bœuf, du pudding et de la petite bière.

» Cette demeure était vraiment remarquable. Dans le vestibule on trouvait en grand nombre des éperviers, des lévriers, des épagneuls et des terriers. Des os rongés couvraient le parquet, le plafond était tapissé de peaux de renard; et sur les murs on voyait çà et là des peaux de chat et des fouets pour les chiens. Le parloir formait un grand carré assez bien garni de meubles. L'on y voyait constamment couchés devant le feu deux ou trois terriers magnifiques, autant d'épagneuls, et sur deux fauteuils placés de chaque côté de la cheminée dormaient paisiblement une fournée de petits chats que le baronnet ne voulait point qu'on dérangeât. Sur ce point, son irritabilité allait jusqu'à l'extrême; tel était en effet son amour pour ces bêtes, qu'il avait constamment trois ou quatre chats à sa table; ceux-ci mangeaient souvent au même plat, et lorsqu'ils s'avisaient de tâter un morceau qui ne leur était pas destiné, ils recevaient sur le museau, en forme d'avis, un petit coup de bâton, instrument que dans ces circonstances il avait toujours soin de placer à côté de son assiette.

» Les fenêtres de ce parloir, grandes et larges, servaient à recevoir ses flèches, son arc et son accoutrement de chasse, et à chaque angle de la chambre était un approvisionnement de lignes de pêche et de fusils de chasse. Une table couverte d'écailles d'huîtres se trouvait placée devant la cheminée. Le Hastings avait un goût prononcé pour les huîtres; il en mangeait deux fois par jour depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. De l'autre côté et en face de la table aux huîtres étaient deux petites tables et un pupitre, tout couverts de livres d'église, d'hameçons et de cloches; et au milieu figuraient avec éclat deux ou trois chapeaux gris dont la partie supérieure, en forme de nid d'oiseaux, était pleine d'œufs de faisans que M. Hastings entretenait avec le plus grand soin.

» A l'extrémité de ce parloir on voyait la porte d'un caveau. C'était là qu'étaient logés la bière et le vin. Le caveau était bien fourni, quoique M. Hastings fût d'une grande sobriété

Digitized by Google

pour son époque. En face, une autre porte conduisait à une vieille chapelle que M. Hastings avait transformée en garde-manger. Là se trouvaient appendus au plafond et le long des murailles du gibier, des jambons, des morceaux de viande froide. M. Hastings était l'un des plus habiles gastronomes de son époque; sa table était toujours bien garnie, quoiqu'elle lui coûtât fort peu, car, à l'exception du bœuf et du mouton, tout le gibier était le produit de sa chasse. Il en était de même du poisson, qu'il aimait presque autant que les huîtres : tout celui qui figurait sur sa table était pris dans ses filets. D'ailleurs, bon convive, il aimait la société de ses voisins, et les invitait régulièrement à sa table chaque mercredi : alors, et pour faire honneur à ses convives, il sortait un peu des bornes de cette sobriété qui lui était familière : il buvait quelques rasades, et s'abandonnait assez volontiers à une espèce de demi-ivresse; mais dans les repas ordinaires il ne buvait jamais plus de deux verres de vin, outre un grand verre de bière qui contenait une pinte. M. Hastings était généreux, hospitalier, affable; son seul défaut était la brusquerie et la colère; il gourmandait ses domestiques sans pitié, et les traitait de bâtards et de cocus, chose qu'il devait mieux savoir que personne. M. Hastings vécut jusqu'à l'âge de cent ans, et il chassa la grosse bête jusqu'à quatre-vingts ans! »

Nous souhaitons à la génération moderne de chasseurs, que le nouveau genre de vie qu'ils ont adopté, leur soit en aide et leur fasse parcourir, s'il est possible, une plus longue carrière.

(*Sporting Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Flore de la Dalmatie (1).—La végétation de la Dalmatie offre un caractère remarquable. Partout dans les champs, sur les routes, au sommet comme à la base des montagnes, croissent le rhamnus paliurus, le rubus cæsius, le punica granatum, la rosa spinosissima, ainsi que le smilax aspera. Le spartium spinosum, l'acanthus spinosissimus, le juncus acutus, et le carthamus lanatus présentent dans un grand nombre de lieux un fourré épais qu'il devient impossible de franchir. Mais ce qui est plus digne de remarque, c'est que des fleurs, qui dans les autres pays ne se trouvent que sur le versant des montagnes, et dans les régions les plus élevées, croissent en Dalmatie dans les plaines et sur le bord de la côte, telles sont : la campanula graminifolia, le dictamus albus, l'anthericum liliago, et quelques autres ; tandis qu'il existe un grand nombre de fleurs sur les montagnes de la Dalmatie qui, dans les autres contrées, ne croissent que dans les plaines : ce sont l'arctium luppa, le berberis vulgaris, la betonica officinalis, la campanula glomerata, la carlina acaulis et autres.

Mais ce n'est pas seulement par cette bizarrerie que se distingue la flore de la Dalmatie ; nulle contrée n'offre plus de

(1) Voyez le curieux article que nous avons publié sur la distribution du sol de la Dalmatie, dans le numéro de janvier dernier.

Digitized by Google

trésors au naturaliste. Parmi les récentes découvertes qui ont été faites par Portenshlagen et Visiani, le professeur Reichembach et Tommasini, nous trouvons en effet un grand nombre de plantes, dont la plupart n'existent dans aucune autre contrée, tels sont : le myrrhis colorata, l'helleborus multifidus, le cardamine maritima, le chrysanthemum turreanum, le seseli tomentosum, la farsetia triquetra, la berteroa procumbens, l'echium petræum, la campanula pumila, cordata et serpillifolia, l'hedysarum variegatum, le galium rupestre, l'asperula canescens, l'anchusa microcalyx, le cerinthe purpurea, la pastinaca selenoïdes, la medicago crassispina, le dianthus inæger et racemosus, le stachys fragilis, le menthæfolia subcrenata et spinulosa, le trifolium successitum, mutabile et dalmaticum; l'heperis glutinosa, la centaurea salonitana, et le cytisus Weldeni; la gentiana crispata qui croît dans les régions les plus élevées; la cerintha purpurea que l'on rencontre seulement sur le Bocaya, près de Clissar, d'Illunissa et de Salona. Pour les autres plantes, la flore de la Dalmatie se rapproche de celles de la Grèce, de l'Italie, de la Croatie et de l'Italie supérieure. La flore méridionale renferme les plantes qui sont indigènes au sol de la Grèce et de la Pouille; et la flore septentrionale se rapproche de celle de la Croatie et de l'Istrie. Les îles de la Dalmatie, presque toutes montagneuses, appartiennent à la flore méridionale; elles renferment un grand nombre des plantes que nous venons d'indiquer.

L'histoire de ces découvertes ne date que du jour où la Dalmatie est devenue province autrichienne. Avant cette époque le pays était infesté de brigands, qui rendaient impossible toute espèce de communication dans l'intérieur. Brown, Donati, Wolfen et Cyrillo sont les seuls qui aient alors donné quelque attention à la flore de ce pays. Ceci dura jusqu'en 1808; mais à peine le gouvernement autrichien eut-il pris possession de la Dalmatie, qu'il chargea deux savans, Joseph Hust et von Schonus, d'explorer sa conquête. Ces savans revinrent à Vienne chargés d'une collection de plantes et de fleurs nouvelles. Alors, après un intervalle de plusieurs

Digitized by Google

années, l'empereur lui-même, qui aimait beaucoup la botanique, alla visiter cette contrée et se fit accompagner du docteur Portenshlagen. Portenshlagen fit une ample moisson pendant les deux mois que dura son séjour dans la Dalmatie, mais la mort vint le frapper au moment où il se préparait à publier un ouvrage dans lequel il avait consigné toutes ses recherches; Von Visiani qui vint après lui reprit le cours de ses travaux et l'enrichit de nouvelles découvertes. La Dalmatie était sa patrie, il y fit plusieurs voyages, trouva presqu'à la porte du lieu qu'il habitait une douzaine de plantes nouvelles; il fixa sa résidence dans son pays natal, publia, sous le titre de *Specimen Stirpium Dalmaticarum,* un ouvrage plein d'intérêt. Mais la Dalmatie se trouve trop éloignée des centres scientifiques pour que ce livre ait eu un grand succès. Néanmoins il fut bientôt suivi d'un autre ouvrage publié en 1828, sous le titre de *Plantæ rariores in Dalmatiâ,* et dans lequel l'auteur annonçait 37 nouvelles plantes. Alors le domaine de la botanique de cette contrée fut exploité par Tommasini, Neumayer, les professeurs Pelter, Alschinger, Rubrizius, Carigani de Pago, Von Garagnini de Traw, et le docteur Biasoletto de Trieste. Tommasini a fait d'importantes découvertes à Cattaro; Neumayer qui réside à Raguse, explore les environs de cette ville; Spalatro et ses environs lui doivent un grand nombre de plantes qui avant lui étaient peu connues. A Zara, demeurent Alschinger et Rubrizius; le premier donne des leçons gratuites de botanique. A Pago, Carigani, le médecin du district, et à Traw, Von Garagnini, donnent tous leurs soins et tout leur temps à cette science si belle et si fertile en résultats.

Il nous reste à indiquer quelques unes des découvertes nouvelles qui ont été faites dans l'année qui vient de s'écouler. Les plus remarquables sont l'artemisia narentana trouvée par Visiani, près de Narenta où elle fleurit au mois de septembre; l'arenaria gracilis qui croît sur le versant du Biocovo; la salvia obliqua sur les montagnes de Karim; l'ophrys speculum, la genista florida, dans les environs de

Digitized by Google

Pago; la velezia rigida, la periploca greca, le plantago, dans la vallée de la Narenta; le cytisus flagrans, à la base du Biocovo, cette plante couvre une vaste étendue de terrain, et jette dans l'air un parfum délicieux. Les feuilles de cet arbuste donnent au lait des chèvres une propriété irritante qui porte à la tête; elles se distinguent aussi par cette particularité qu'elles poussent deux fois par an et restent sur leurs pédoncules lorsque l'hiver a dépouillé les autres arbres. Parmi les autres plantes, sont la gentiana crispata et flavescens, qui fleurit au mois de septembre sur le Biocovo; le lilium chalcedonicum, que l'on trouve sur le versant du Velebit; le senecio abrotanifolius, l'androsace villosa, l'achillea clavennæ, la mentha cratica, la campanula tenuifolia, sur les montagnes de Karban; le sempervirens stellatum, le bupleurum et l'euphorbia, sur le Biocovo; l'astragalus mulieri dans les environs de Karim; l'euphrasia serotina, l'onobrychis sphacelata, l'orchis asinica, pyramidalis et variegata, et le ranunculus illyricus près du Velebit, et enfin le convolvulus cneorum de lesina et l'anthyllis barba Jovis de Comissa. Parmi ces plantes, le plus grand nombre fleurit deux fois.

Nous terminerons cet article par un aperçu sur la végétation ordinaire de la Dalmatie. Le mûrier, les robinia de l'espèce rhus, la mimosa laphanta et farnesiana, et le nerium splendens; l'indigotier et le cotonnier y croissent comme dans leurs contrées naturelles. L'indigotier produit des graines qui arrivent à leur maturité dans les saisons sèches, circonstance qui empêche qu'on ne le cultive avec succès dans les régions du Nord. Les choux-fleurs croissent dans toutes les saisons, et sont d'une grande beauté; la salade se sème deux et trois fois dans le cours de la même année. Dans quelques parties, la puissance du sol est telle que la graine d'acacia donne, après la seconde année, un arbuste qui a souvent plus de cinq pieds de haut. La culture de l'olivier et de la vigne commence aussi à prendre de l'extension sur les hauteurs de Sebenico, d'Almissa, de Makarsca; dans les îles, la vigne donne des vins de toute espèce et de toute couleur,

Digitized by Google

mais ils sont en général de mauvaise qualité ; cette culture est en outre mal dirigée, et chaque année un cinquième de la récolte se perd et se gaspille parce qu'on n'a pas les moyens de la conserver.

Sciences chimiques.

Du nouvel appareil pour le chauffage. — A l'une des dernières séances de la société médicale de Westminster, le docteur Everett est entré dans de grands développemens sur cet appareil, qui a déjà tant occupé l'attention publique en Angleterre. La reproduction des faits développés par le docteur Everett, nous semblant devoir offrir quelque intérêt, nous allons exposer, en quelques mots, la nature du combustible qui est employé, la construction mécanique de l'appareil, la manière de s'en servir, et la nature chimique des produits de la combustion ; nous rapporterons ensuite les conclusions que le médecin anglais a tirées de ses expériences.

Le combustible employé ressemble au charbon ordinaire : cent parties au poids ont perdu, étant chauffées dans un vaisseau presque clos, huit parties et demie qui, recueillies avec un appareil convenable, n'ont présenté que de l'eau presque pure. Cent parties brûlées dans un vase de platine ont laissé deux parties et demie de cendres qui ne diffèrent pas de celles que fournit le charbon ordinaire. Après avoir soumis à l'ébullition dans l'eau distillée, avoir filtré et évaporé la solution, on a obtenu pour résidu une petite quantité de carbonates qui, soumis à la combustion dans l'appareil de Liebig, a fourni de 97 à 98 parties de carbone pur.

L'appareil consiste en un cylindre alongé, porté sur des pieds, garni au fond d'un cône creux tronqué; il est en cuivre, et renversé. La portion de ce cône qui se trouve libre, est percée de nombreuses ouvertures par lesquelles pénètre l'air qui doit entretenir la combustion. La partie supérieure du cylindre est fermée par un couvercle bien ajusté qui offre une ouverture disposée de manière à ce qu'on puisse la tenir ouverte ou la

Digitized by Google

fermer plus ou moins complétement : et conséquemment on peut ainsi ralentir ou accélérer à volonté la combustion. Le cylindre est, dans quelques appareils, entouré d'un second cylindre externe qui est éloigné d'un ou deux pouces du premier ; on allume le feu dans l'appareil au moyen d'un peu de charbon incandescent qu'on y place et au dessus duquel on place le combustible froid. La combustion marche bien lentement au fond du cylindre, autour du cône, et à mesure que le charbon brûle, le combustible qui se trouve au dessus vient prendre sa place. Quelques uns des appareils sont pourvus d'un petit vase que l'on tient plein d'eau, et dont la vapeur se mêle continuellement à l'air chaud qui sort de l'appareil.

Quant au produit de la combustion, des expériences chimiques, que nous n'avons pas besoin de rappeler, ont démontré que ce produit n'est composé que d'acide carbonique et d'azote. Un oiseau introduit dans le gaz fourni par l'appareil et recueilli avec soin, est mort en moins d'une demi-minute, et un autre placé sous un vase qui contenait soixante pouces cubes de ce gaz, et la même quantité d'air pur, est mort en moins de trois minutes.

Un appareil de dix-neuf pouces de hauteur sur six pouces trois quarts de largeur contient 37,480 grains de combustible qui sont consumés en vingt heures ; en déduisant la quantité d'air et de cendre, on trouve qu'il y a dans cet appareil 33,544 grains de carbone pur qui brûlent en vingt heures ou 40,253 en vingt-quatre heures. Or, comme six grains de carbone changés en acide carbonique, produisent un poids de 22 grains ; les 40,253 grains de carbone produiront 147,594 grains d'acide carbonique qui occuperont (100 grains d'acide carbonique pesant 47 1/4 grains) 312,968 pouces cubes ou 18° 1/2 pieds cubes ; mais, comme les causes qui changent l'air dans un appartement, et surtout la ventilation, varient presque à l'infini, on ne peut calculer exactement la quantité d'acide carbonique exacte qui se trouve dans un appartement d'une dimension donnée, qu'après un nombre donné d'heures. La comparaison suivante fera comprendre suffisamment toute

Digitized by Google

la portée de ces expériences. Les physiologistes ont constaté qu'un individu en bonne santé produit en vingt-quatre heures 38,904 pouces cubes d'acide carbonique par la respiration ; suivant Aller et Pyrys, 38,232; ce qui donne pour moyenne 38,268. Si maintenant nous divisons la somme de 312,368 pouces cubes d'acide carbonique, que produit en vingt-quatre heures l'appareil, par 38,268, nous trouvons pour résultat 8,15; en d'autres termes, un individu qui se sert de cet appareil dans son appartement, se trouve, sous le rapport de la production de l'acide carbonique, dans les mêmes circonstances que s'il y avait constamment huit personnes bien portantes dans sa chambre.

La conclusion la plus importante que l'auteur de ces expériences en a tirée, c'est que cet appareil ne peut, sans de graves inconvéniens et sans exposer les personnes qui s'en serviraient au danger de s'asphyxier, être employé, tant qu'on n'aura pas trouvé le moyen de porter au dehors de l'appartement tous les produits de la combustion. Il a déclaré en même temps qu'aussitôt que les propriétaires de l'appareil avaient appris les résultats qu'il avait obtenus, ils avaient exprimé la détermination de fixer à chacun des appareils qu'ils pourront fabriquer à l'avenir un conducteur pour sortir au dehors tout le produit de la combustion. Il restera alors à déterminer si l'appareil conservera la propriété d'élever à moins de frais que par les moyens ordinaires, la température de la pièce où il est placé, ce qui paraît peu probable.

Ces résultats sont conformes à ceux que M. Gay-Lussac a communiqués, vers la même époque, à l'Académie des Sciences, sur le même appareil, bien qu'il n'ait point eu, pour se livrer à son examen, les mêmes facilités que le médecin anglais dont nous venons de faire connaître l'opinion. Aussi nous empressons-nous de reproduire ici une partie des observations de ce savant chimiste.

« Ce procédé tant vanté m'a paru devoir mériter un examen. Je m'y suis livré, et, en en faisant connaître le résultat, il m'a semblé que je servirais les intérêts du public et ceux

Digitized by Google

des importateurs, gens de trop bonne foi pour ne pas désirer d'être mieux éclairés qu'ils ne l'ont été sur les avantages et les inconvéniens de leur procédé de chauffage. Je dirai plus, je crois accomplir un devoir.

» Le combustible employé est un charbon très léger, imprégné, dit-on, de carbonate de soude, pour retenir l'acide carbonique produit par sa combustion. J'en possède un échantillon, et j'ai en effet reconnu qu'il contient du carbonate de soude, ou plutôt du carbonate de potasse; mais la quantité en est si minime que je suis convaincu qu'elle ne s'élève pas à un quart de millième du poids du charbon. Aussi brûle-t-il avec une grande facilité, comme tous les charbons de bois très légers.

» Il est, par conséquent, de toute évidence que ce charbon doit répandre en brûlant dans un appartement la même quantité d'acide carbonique qu'un égal poids de tout autre charbon; qu'il vicie l'air de la même manière, et qu'il pourrait produire les mêmes accidens. Il n'est pas moins évident encore qu'il ne doit pas produire plus de chaleur que le charbon ordinaire, puisque sous le même poids il ne contient pas plus de matières combustibles.

» Mais ayant assisté à une épreuve sur la combustion du nouveau charbon, j'ai reconnu, avec d'autres assistans, que la combustion n'était accompagnée d'aucune odeur incommode, et j'ai pensé que la petite quantité de sel alcalin que je supposais qu'on y avait ajouté, pouvait être la cause de toute absence d'odeur. C'eût été là un perfectionnement réel apporté dans le chauffage domestique, une véritable découverte. Il est aisé de soumettre cette pensée à l'épreuve de l'expérience.

» J'ai d'abord constaté que le charbon ordinaire était presque autant alcalin que le charbon employé dans le nouveau procédé. Mais, pour rendre l'expérience plus concluante, j'ai humecté le charbon avec de l'eau légèrement chargée de carbonate de soude, de telle sorte qu'il paraissait plus alcalin que le charbon anglais; puis il a été desséché sur un poêle

Digitized by Google

Deux fourneaux alimentés, l'un avec ce charbon préparé, l'autre avec du charbon ordinaire, n'ont pas présenté de différence appréciable, quant à l'odeur. Diverses expériences semblables, en variant la proportion du carbonate de soude, ont donné le même résultat.

» Convaincu alors que ce sel n'était pour rien dans la combustion du charbon, j'ai pensé que l'absence d'odeur que j'ai cru remarquer dans la combustion du charbon anglais, tenait à sa nature propre; car on sait que pour les *braseros* il n'est pas indifférent d'employer toute espèce de charbon. Ayant reconnu que le charbon anglais était très léger et provenait certainement d'un bois blanc; j'ai fait carboniser des morceaux de planches de sapin qui me sont tombés sur la main. Le charbon obtenu était aussi fort léger, et il s'est trouvé très sensiblement plus alcalin que le charbon anglais. Brûlé comparativement avec du charbon ordinaire, il a été moins incommode et m'a paru se comporter comme le charbon anglais; mais je n'ai pu en faire une comparaison exacte, faute d'une provision suffisante de ce dernier.

» Les importateurs du nouveau procédé de chauffage brûlent le charbon dans un appareil élégant dont il serait inutile de donner ici la description. Il suffira de dire que c'est un véritable brasero, versant tous les produits de la combustion dans l'appartement où il est placé. C'est en cela que consiste la grande économie de combustible annoncée. On ne peut pas la contester, elle est bien connue; mais qu'on n'oublie pas qu'elle n'est obtenue qu'en viciant l'air de l'appartement et en compromettant peut-être la respiration, surtout chez des personnes inexpérimentées qui s'abandonneraient à une trop aveugle sécurité.

» Au reste nos observations n'ont pas pour but de faire proscrire le nouveau système de chauffage, mais seulement de le faire mieux apprécier qu'il ne l'avait été, et de le réduire à sa juste valeur. Elles nous conduisent à penser; 1° que le combustible n'est qu'un charbon de bois léger bien préparé, ne renfermant d'autre sel alcalin que celui qui s'y trouve na-

Digitized by Google

turellement; 2° que ce combustible ne donne pas plus de chaleur que toute autre espèce de charbon de bois; 3° que le mode de chauffage employé qui consiste à verser tous les produits de la combustion dans l'appartement où elle s'opère, présente réellement de l'économie sur les autres procédés, mais que ce n'est qu'en viciant l'air et en compromettant la respiration; 4° qu'un poêle bien construit, alimenté par de l'air pris hors de l'appartement, peut utiliser les neuf-dixièmes environ de toute la chaleur produite par la combustion, sans vicier l'air, répandre la moindre odeur ni affecter la respiration, et que l'usage en est plus sûr et prsque aussi économique. »

Industrie.

Etat actuel des mines de cuivre de Cornouailles.—La quantité de cuivre produite par les diverses mines de l'Angleterre avant la fin du seizième siècle était d'une importance si minime sous le règne de Henri VIII, que l'exportation de ce métal était prohibée. En 1595 un privilége fut accordé à une compagnie pour la fabrication du cuivre jaune (*brass*); l'affinage ne fut pratiqué qu'un siècle après. Enfin en 1717 on commença à frapper la monnaie de billon avec du cuivre tiré des mines nationales. Il faut en outre remarquer que jusqu'à cette époque on ne connaissait point en Angleterre de mines de cuivre proprement dit; tout ce que l'on obtenait de ce métal était tiré des mines d'étain.

La première machine à vapeur employée dans les mines de Cornouailles fut construite entre les années 1710 et 1714, et la seconde en 1720, à Wheal-Fortann, dans Ludgoan. Tout imparfaits que devaient nécessairement être ces premiers essais, on ne tarda pas à comprendre de quelle importance ils deviendraient un jour. En 1727 les propriétaires des mines d'étain et de cuivre de Cornouailles présentèrent une pétition pour demander que des facilités leur fussent accordées, vu l'état de détresse où se trouvaient les mines, et la nécessité de les

Digitized by Google

creuser plus profondément. Les pétitionnaires disaient que les anciennes mines étaient complétement épuisées, et qu'il n'y avait pas lieu d'espérer que l'on pût découvrir de nouvelles filières, à moins de les chercher à de grandes profondeurs, ce qui ne pouvait se faire qu'à l'aide de la vapeur.

Jusqu'à l'époque de l'adoption des machines de M. Newcomen, on ne puisait l'eau qu'à bras d'hommes et au moyen d'une pompe à chaîne, semblable à celle dont on se sert à bord des grands vaisseaux. En 1778 on commença à se servir des machines perfectionnées de Watt, et en moins de vingt-cinq ans il y en eut dix-sept en pleine activité, dans la province; en 1813 il y en avait vingt-quatre, et en 1837 cinquante-huit. Mais ces chiffres ne donnent pas une juste idée des travaux qui s'y accomplissent, surtout depuis que les machines modernes y sont en activité. Pour en déterminer la puissance, on prend pour unité de force dynamique une livre *avoir du poids* soulevée à la hauteur d'un pied. Le produit des livres multipliées par le nombre de pieds auquel elles sont soulevées, dans un temps donné, et divisé par le nombre de boisseaux de charbon (chaque boisseau pesant quatre-vingt-quatre livres) qui se consument dans le cours de l'opération, donne ce qu'on appelle le *devoir* (duty) de la machine. Or, dans l'année 1813, le *devoir* moyen des vingt-quatre machines employées était représenté par le chiffre de 19,456,000, et celui de la meilleure machine par le chiffre de 26,400,000, tandis qu'en 1837 le *devoir* moyen des cinquante-huit machines était de 48,691,841, et celui de la meilleure de 87,550,635. On s'est assuré, par plusieurs expériences faites avec soin, que le *devoir* moyen dépasse aujourd'hui 125,000,000.

C'est ainsi que, par la puissance toujours croissante des machines à vapeur, des mines long-temps abandonnées ont recouvré l'existence, et que, dans celles dont l'exploitation continuait, on a pu pénétrer à de plus grandes profondeurs. Mais on a trouvé encore un autre élément de succès dans la grande perfection à laquelle on a porté depuis peu l'art de l'affinage. On peut employer aujourd'hui du minerai qui ne con-

Digitized by Google

tient du métal que dans une proportion de 3 à 4 p. 0/0, et même moins encore dans certains cas extraordinaires. Ce qu'on appelle le pair (*standard*) est le prix du *cake copper* moins une certaine somme fixe par tonneau de minerai, d'après le prix moyen auquel le minerai se vend lors du billetage. Cette somme était dans l'origine celle à laquelle on évaluait les frais d'affinage. Il y a environ trente ans qu'on la regardait comme trop faible, ensorte que le *cake copper* se vendait de 5 à 8 £ par tonneau *au dessus* du pair; mais depuis quelque temps il ne se place qu'à 18 ou 20 £ *au dessous* du pair; ce qui devient un profit net pour le mineur : d'après le produit actuel de la province, la valeur de ce qu'il épargne par là peut être estimé à 300,000 £ par an. En 1760, il ne se vendait point de minerai au dessous de 30 shellings le tonneau, c'est-à-dire que celui qui ne pouvait pas se vendre à ce prix ne valait pas les frais d'affinage. A cette époque, le prix le plus élevé était de 60 £; aujourd'hui, le prix le plus bas est de 22 1/2 shellings, et le plus élevé de 14 £ 5 shellings 6 deniers.

On trouve encore une grande économie à faire usage de la machine à vapeur pour tirer de la mine le minerai et les terres; autrefois, on se servait pour cela de chevaux. La différence quant aux frais, entre les chevaux et la vapeur, est de près de 50 p. 0/0 : aussi se propose-t-on d'établir des machines à vapeur pour faire remonter les hommes; ce qui épargnera à la fois leur temps et leurs forces, et augmentera par conséquent la quantité d'ouvrage qu'ils peuvent faire, sans qu'il soit nécessaire d'augmenter leurs gages. Dans les Mines Consolidées, il y a maintenant 826 personnes qui travaillent à une profondeur de 229 brasses.

Il n'est guère possible d'évaluer avec une exactitude scrupuleuse les profits du propriétaire de mines en Cornouailles. D'après un tableau indiquant les sommes brutes qu'a rapportées le minerai, et les frais d'exploitation et de matériaux pendant sept années, de 1793 à 1799, il paraîtrait qu'à cette époque le produit était de 42,468 £. Le tableau suivant fera

connaître le produit des mines de Cornouailles depuis 1771 jusqu'à 1837.

ANNÉES.	FOURNEAUX de minerai.	FOURNEAUX de cuivre.	PRODUIT p. 0/0.
1771.....	27,896	3,347	12
1781.....	28,749	3,450	12
1791.....	Les documens sont perdus.		
1800.....	55,981	5,187	9 6/10
Valeur moyenn. 1801 à 1810....	67,532	6,050	9
Valeur moyenn. 1811 à 1820....	78,560	6,602	8 1/2
Valeur moyenn. 1821 à 1830....	114,040	9,243	8
Valeur moyenn. 1831 à 1837....	142,785	11,637	8 1/8

En 1779, sur 74 mines en exploitation, on en comptait 11 qui gagnaient et 63 qui étaient en perte. Les travailleurs étaient alors au nombre de 5 à 6,000 hommes et 4 à 5,000 femmes et enfans, formant avec leurs familles 30 à 40,000 individus.

Pour ce qui regarde les salaires, ils diffèrent souvent considérablement dans des lieux situés à fort peu de distance les uns des autres; ce qui s'explique par l'attachement des mineurs de Cornouailles à leurs foyers. Les travaux à la surface se paient en général à la journée; les autres se paient soit à la pièce, soit à la brasse. En 1837, les gages moyens des ouvriers à la brasse étaient de 58 sh. 2 deniers par mois; ceux des ouvriers à la pièce de 53 sh. 8 deniers, et ceux des ouvriers à la journée de 42 sh. 8 deniers, ce qui fournit une moyenne de 51 sh. 6 deniers.

Les ouvriers payés à la tâche sont ceux que l'on occupe à briser les rochers. Les ouvriers qui exploitent l'intérieur des mines sont payés au *tribut*; c'est-à-dire qu'on leur cède une part du produit rendu à la surface en état d'être vendu. Les conventions avec les mineurs de Cornouailles se font toujours pour un espace de temps fort court; un ou deux mois au plus: elles s'adjugent par une enchère au rabais. Quant à la vente du minerai, elle se fait dans une réunion publique où chaque spéculateur présente son offre sur un billet indiquant le prix

Digitized by Google

qu'il donne par tonneau. Les billets se lisent à haute voix afin que toutes les personnes présentes puissent connaître les prix offerts, et les marchés ainsi conclus ne sont jamais sujets à discussion.

En prenant pour base le montant des salaires payés et celui du minerai produit par les deux exploitations les plus considérables, on a calculé que la somme totale des salaires payés en 1836, dans les mines de cuivre de Cornouailles, a dû être de 482,000 £, et en 1837 de 490,700 £. Dans les deux établissemens dont nous venons de parler, on a employé en 1836, 2,362 hommes et 1,705 femmes et enfans qui ont exploité 32,500 tonneaux de minerai. Il paraît que le nombre d'ouvriers employés dans 59 mines était à cette époque de 10,624 hommes, 3,802 femmes et 3,490 enfans, total 17,916. Héron de Villefosse, qui écrivait en 1819, dit que les mines de Cornouailles employaient alors 14,000 ouvriers, formant avec leurs familles 60,000 individus. Il évalue les capitaux consacrés à cette exploitation à la somme de 350,000 £.

La promptitude avec laquelle on parvient à creuser le rocher dépend beaucoup des circonstances locales, telles que la nature de l'ouvrage et la qualité du roc. Ainsi à Wheal Ruth, en n'a pu creuser que 20 brasses de 1828 à 1834, c'est-à-dire 3 à 4 brasses par an. Les travaux se faisaient à 170 brasses au dessous de la surface du sol et dans du *granit*. En revanche, dans la mine de Lewant, on a exploité 90 brasses de 1830 à 1837, ce qui fait 13 brasses par an.

Héron de Villefosse évalue à 60,000 tonneaux la consommation annuelle de charbon en 1814; et M. Coxe a calculé qu'en 1834 toutes les machines réunies consommaient 169,559 tonneaux ce qui démontre la grande perfection à laquelle les machines à vapeur ont été portées depuis vingt-cinq ans. En effet, dans la proportion de 1814, le travail qui se fait aujourd'hui exigerait 268,745 tonneaux de charbon. On épargne donc 99,186 tonneaux, qui font, à raison de 17 sh. par tonneau, y compris le transport, une somme de 84,000 £ par an.

Digitized by Google

En 1837, la quantité totale de charbon consumé par les machines à vapeur des mines de cuivre a été de 1,213,439 boisseaux et la quantité d'eau tirée de ces mines par 60 machines a été de 31,141,800 tonneaux, ce qui équivaut à 178,934 *gallons* par minute.

Les mines de cuivre consomment aussi beaucoup de bois de Norvége. La consommation de l'année 1836 a été de 144,800 arbres, dont l'âge moyen était de 120 ans. On a calculé qu'en supposant ces arbres croissant à la distance de dix pieds l'un de l'autre, ils couvriraient un terrain de 330 arpens d'Angleterre; et, vu leur âge, il faut 39,600 arpens de forêts pour fournir les arbres nécessaires aux mines de Cornouailles. Disons-le, toutefois, la consommation du bois en 1836 a été très considérable; celle de la poudre à canon s'est élevée à environ 300 tonneaux de 2,000 livres d'Angleterre. Le prix de la poudre était en 1836 de 44 £ par tonneau, total 13,200 £.

Il nous reste à parler de l'influence des travaux sur la santé des mineurs. Dans trois paroisses contenant 22,802 habitans, on a trouvé, pour terme moyen pris sur plusieurs années, qu'il meurt par an 52 ouvriers par divers accidens; 242 de maladies du thorax, auxquelles les mineurs sont plus particulièrement sujets, et 158 par d'autres causes. Les accidens sont en général occasionnés par la poudre dont on se sert pour faire sauter les quartiers de rocher, et les maladies du thorax, par la fatigue que les ouvriers éprouvent en remontant d'une grande profondeur souterraine, les Mines Consolidées étant exploitées à 1800 pieds au dessous de la surface du sol. On se flatte de pouvoir remédier à ces deux inconvéniens: au premier, par l'usage d'un coin nouvellement inventé par M. R.-W. Fox, qui évite la chute des morceaux de pierre détachés; et au second, par l'emploi des machines à vapeur pour faire remonter les ouvriers.

Les mineurs sont en général avides d'instruction, mais les occasions leur manquent. On ne connaît qu'une seule école spécialement attachée à une mine; elle a été établie par feu M. Borlase, et est fréquentée par 100 élèves.

Digitized by Google

Finances.

Situation comparée des banques de France, d'Angleterre et des Etats-Unis. — Les banques et tous les établissemens qui contribuent à faciliter les échanges, à favoriser la circulation, sont destinés à jouer un grand rôle dans les progrès de notre civilisation : car, après avoir réparé les désastres de la guerre, elles fécondent, au sein de la paix, toutes les entreprises qui ont pour but l'accroissement de la richesse publique. Aussi rien n'est-il plus important que de suivre pas à pas les différentes phases que présentent ces institutions dans les divers pays. D'après la moyenne trimestrielle des états hebdomadaires de 1837 à 1838, la situation financière de la Banque d'Angleterre est représentée de la manière suivante :

ACTIF.	liv. sterl.	PASSIF.	liv. sterl.
Valeurs du portefeuille.	22,569,000	Billets en circulation..	18,206,000
Numéraire et lingots..	9,543,000	Dépôts ou crédits de comptes courans....	11,266,000
Total....	32,112.000	Total....	29,472,000

D'après l'état ci-dessus, le surplus du fonds de réserve serait de 2,640,000 £, non compris le capital de la banque prêté à l'état, et qui est d'un peu plus de 11 millions sterling.

En France, la situation des banques est des plus satisfaisantes ; c'est-à-dire en raison indirecte des services que rendent ces établissemens, circonscrits dans un cercle beaucoup trop étroit. Voici, d'après des documens officiels, la situation de ces établissemens au 31 décembre dernier :

Banques du Nord.

DÉTAILS.	BANQUE DE FRANCE A PARIS.	ROUEN.	LILLE.
Date de l'ordonn. d'autorisation..	1803.	1817.	1836.
	fr.	fr.	fr.
Capital.....	67,900,000	2,500,000	2,000,000
Espèces en caisse.....	248,518,000	1,000,000	502,000
		à 1,200,000	
Billets en circulation.....	203,364,000	6,000,000	670,000
		env.	
Sommes dus en compte courant.	152,769,000	inconnu.	214,000
	Très comp.		

Digitized by Google

Banques du Midi et de l'Ouest.

DÉTAILS.	BORDEAUX.	NANTES.	MARSEILLE.	LYON.
Date de l'ord. d'autorisation	1818.	1818.	1835.	1836.
	fr.	fr.	fr.	fr.
Capital.....	3,150,000	900,000	4,000,000	2,000,000
Espèces en caisse.....	5,476,000	1,054,000	1,700,000	4,651,000
			env.	
Billets en circulation.....	12,336,000	2,190,000	6,000,000	8,903,000
			env.	
Sommes en compte cour. .	2,941,000	307,300	400,000	4,169,000
			env.	

On voit, par ces tableaux, que le chiffre total des billets mis en circulation par les banques françaises s'élève à 240,000,000 fr., et que les banques ont en caisse 269,000,000 d'espèces. Toutefois, il est bon de remarquer que c'est la banque de France seule qui a en dépôt plus d'espèces qu'elle n'a de billets émis, tandis que les banques départementales, prises en bloc, n'ont que 15 millions d'espèces pour 35 millions de billets.

Aux États-Unis la situation des banques est bien différente. Elle n'est pas toutefois aussi alarmante que le faisait supposer naguère une circulaire adressée par M. le ministre du commerce au président de la chambre du commerce de Nantes.

La majeure partie des cinq états de l'Est (Nouvelle-Angleterre) est en pleine banqueroute, et le gouvernement fédéral se trouve compromis pour les sommes qu'il a déposées dans celles de ces banques qu'on appelle *state-bank*, ou banques privilégiées. Aujourd'hui les billets des banques de Boston sont généralement refusés à New-York. Le cours du change dans l'intérieur des divers états de l'Union devient pire chaque jour, attendu l'énormité des sommes dues par l'est, le sud et l'ouest à New-York; et M. Biddle, près duquel les commissaires des diverses banques de New-York ont été envoyés, a décliné positivement, vu l'état du change intérieur, de faire coopérer la banque de Philadelphie à une reprise prématurée de paiement en espèces : mesure que, dit-il, on serait forcé d'abandonner quinze jours après l'avoir adoptée. Cette réponse et l'attitude du gouvernement qui menace tou-

Digitized by Google

jours le pays de sa désastreuse expérience des *sub treasury offices*, ont fait éprouver à tous les fonds publics une nouvelle et ruineuse baisse. On ne peut s'étonner que la misère soit générale et qu'elle ait gagné toutes les classes, quand on voit par le tableau ci-après, établi sur les données les plus authentiques, l'immense réduction que les banques de New-York ont apportées dans leurs affaires depuis le 1er janvier 1837.

	JANVIER 1837.	JANVIER 1838.	DIMINUTION.
Prêts.....	79,313,088 f.	60,990,770 f.	18,322,318 f.
Circulation.....	24,198,000	12,432,478	11,765,522
Espèces.....	6,657,020	4,139,732	2,517,288
Dépôts.....	30,156,294	15,771,729	14,384,565

Cette sèche appréciation de la situation financière des États-Unis a été accueillie à New-York et à Boston avec un vif sentiment de répugnance; car dans ce factum le gouvernement français semblait avoir pris à tâche de jeter de la défaveur sur le commerce américain. Les gouvernemens ne sauraient être trop sobres de pareils avis, et ils devraient au moins les faire précéder de quelques considérations qui auraient pour but de mettre le fait sous son véritable point de vue. Quelles que soient les crises qui viennent jamais traverser la marche ascendante des États-Unis, le peuple américain devra une éternelle reconnaissance aux hommes qui ont introduit dans l'Union et fait prévaloir le système des banques: ce sont elles qui ont comblé l'arriéré de la guerre de l'indépendance; ce sont elles qui ont creusé les canaux, défriché les forêts, cultivé les terres, établi les routes, semé toutes les mers de navires américains, et qui en quelques années ont triplé la population de tous les États. Après de tels services rendus à un pays et à l'humanité, il faut avoir l'esprit bien étroit pour reprocher à un instrument si utile quelques déviations, et le casser, lorsqu'il suffirait de le redresser. Les banques de France ont été moins audacieuses, elles ont été dirigées avec plus de circonspection, il est vrai; mais où sont les grands services rendus par elles aux différentes branches de l'industrie, et surtout aux grandes entreprises nationales? Aucun.

Digitized by Google

Au reste, la situation des affaires s'améliore; un grand nombre de banques ont repris aujourd'hui leurs paiemens en espèces, et la liquidation de la dette américaine envers l'Europe peut être considérée comme terminée, à en juger du moins par le cours des changes qui depuis deux mois a permis de faire des remises en Europe à un taux assez élevé pour assurer un profit sur les retours faits en espèces.

Cependant, parmi les banques américaines, il en est une, la banque des États-Unis ou de Philadelphie, qui ne croit pas qu'il soit de l'intérêt du pays de reprendre aussi vite les paiemens en espèces. Cet établissement exerce une grande influence sur toutes les banques de Pensylvanie et des États du Sud par son capital de 35 millions de dollars (187 millions de francs); si elle ne revenait pas aux paiemens en espèces, les autres banques devraient se conformer à son exemple, sous peine de réduire d'une manière considérable leurs affaires, ce qui pourrait encore avoir des résultats fâcheux pour les négocians dont les opérations sont en voie d'exécution. D'un autre côté il s'est opéré une heureuse réaction dans les caisses du trésor. Au 1er janvier 1837, on comptait aux États-Unis 50 millions de dollars dans les caisses publiques; aujourd'hui, cette somme énorme est entrée dans la circulation, et le gouvernement, qui voulait établir une circulation exclusivement métallique, est décidé à émettre des bons du trésor pour payer son arriéré. Déjà il en a émis par autorité du congrès pour 10 millions de dollars (53 millions de francs), et aujourd'hui il est en instance devant les chambres pour faire une nouvelle émission de 20 millions de dollars (107 millions de francs).

Littérature. — Beaux-Arts.

Mouvement littéraire et scientifique de l'Allemagne. — La Société géographique de Berlin a tenu, dans le courant du mois dernier, une séance extraordinaire en l'honneur du professeur Charles Ritter, son premier président, qui arrive d'un

Digitized by Google

voyage en Grèce et dans le Levant. Le professeur Ritter a donné connaissance à l'assemblée des observations qu'il a recueillies en Grèce, dans les îles Ioniennes, dans la Turquie d'Asie et la Turquie d'Europe, ainsi que dans la Moldavie et la Valachie. Le célèbre professeur annonce que dans ces deux principautés la civilisation fait de rapides progrès. Dans une seconde réunion, Léopold Van Bunch, l'un des membres les plus distingués de la société, a lu une lettre écrite du Caire par le célèbre voyageur prussien baron Albo Von Katté. Ce voyageur annonce son retour de l'Afrique centrale; sa relation promet une foule de détails intéressans sur la géographie, la statistique et l'histoire naturelle de l'Abyssinie et de plusieurs autres districts dans lesquels il a pénétré.

Parmi les ouvrages géographiques nouvellement publiés, on remarque 1° *l'Allgemeine Landerund Volkerkunde*, du professeur Berghaus, ouvrage dont le style est clair et brillant et dans lequel l'auteur a traité la géographie physique et mathématique et toutes les sciences qui s'y rapportent; 2° le premier numéro d'un Atlas, par le même; 3° *Mineralogische Geognostiche Reise nach demural*, du professeur Rose; 4° le septième volume de l'ouvrage de Charles Ritter, sous le titre de « *Die Erdkunde im Verhaltnisse zur Natur und zur Geschichte des Menschen;* » 5° une Géographie universelle comparée, pour servir à l'étude de l'histoire et des sciences naturelles; 6° un ouvrage posthume sur la géographie naturelle par frédéric Hoffmann. Tous ces ouvrages sont dignes de l'attention des savans.

Politz, l'éditeur du « *Neue Jahrbucher der Geschichte und cameval Wissenchaften*, » l'un des journaux les plus intéressans de l'Allemagne, vient de mourir à Leipzig, après une courte maladie. Le journal est continué par le professeur Bulaud. Le numéro de février contenait le dernier article qui soit sorti de la plume de Politz; cet article avait pour titre: « *Opinion des étrangers sur l'état de l'Allemagne.* » Les étrangers dont il est question, sont Royer Collard, en France, et l'évêque Tegner, en Suède. Les idées de ces savans, qui

Digitized by Google

s'harmonisent avec celles de Politz, sont que l'émancipation trop prompte de la jeunesse est l'une des causes principales des maux qui menacent la société. Dans le numéro d'avril du même journal, on trouve entre autres morceaux remarquables, un article sur la connexion entre la justice, la politique et la morale, par la professeur Hanal; un article sur les sociétés d'assurance, par Reinwald; un autre article sur l'expédition projetée des États-Unis de l'Amérique dans la mer du Sud. La *Revue Britannique* a récemment rendu compte de cette expédition.

Les principaux journaux destinés à l'éducation et à la philologie sont le *Neue Jahrbücher der philologio und pædagogik*, qui est publié à Leipsig par les professeurs Jahn et Seebade, et le *Central bibliottek für litteratur, statishik, und Geschichte der pædagogik und des schulunterrichts*, édité par le professeur Brzoikov d'Iéna. Le dernier numéro du premier de ces journaux contient une revue admirable des ouvrages de Schwarz sur l'éducation, et un article sur la nécessité d'une éducation religieuse et morale pour les classes industrieuses; dans le dernier de ces journaux on trouve une revue de la vie de Schwarz et de l'influence de ses ouvrages sur l'éducation; et un article relatif aux réformes importantes que la nouvelle direction des théories psycologiques devrait introduire dans le système actuel des écoles. En ce moment, l'éducation, devenue l'objet de l'attention de tous les savans, donne lieu à de vives discussions, en raison du désaccord qui règne sur ce point parmi les hommes les plus éclairés de l'Allemagne. L'origine de ces discussions provient en partie de l'état d'incertitude dans lequel sont encore plongées les écoles philosophiques, mais surtout des efforts tentés par un célèbre médecin prussien, le docteur Lorinser, pour opérer un changement dans le système qui est suivi aujourd'hui dans les écoles et les gymnases du pays. Il y a quelque temps, ce docteur présenta un mémoire au gouvernement dans lequel il établissait que les élèves étaient surchargés de travaux, et

Digitized by Google

qu'en raison du peu d'attention qu'on donnait à leur santé, il en résultait des germes de maladie qui, à un âge plus avancé, dégénéraient en faiblesses et en vices incurables. Une enquête fut ordonnée par le gouvernement. Dans le rapport des commissaires, il fut reconnu que les plaintes du docteur étaient mal fondées; néanmoins, l'impression produite par le mémoire du docteur avait laissé des traces si profondes, que plusieurs écrivains s'emparèrent de la question. Le docteur Jüngst figure en tête de ces écrivains. Le savant docteur attaque avec aigreur cette rage qui s'est emparée de l'esprit public de faire des langues mortes la base de l'instruction. Après lui, vient le docteur Diesterweg, de Berlin. Diesterweg, dans son *Peidagosgisches Reise,* publié l'année dernière, a attaqué la méthode lancastérienne. Peters Ronnenkampf et Zerrennen entrèrent en lice pour défendre la méthode à la lancastre contre Diesterweg; mais celui-ci vient tout dernièrement de riposter à ses adversaires par un ouvrage intitulé *Streitfagen auf dem Gebiet der Pœdagogik*, ouvrage dans lequel l'auteur soutient que la méthode lancastérienne n'est plus à la hauteur de la civilisation, car elle n'agit que sur la mémoire, et non sur le raisonnement.

Un nouveau journal trimestriel, le *Freihafen* (le port franc), qui doit servir de pendant au *Quarterly* de Londres, vient de paraître à Altona. Cette publication n'est faite dans aucun esprit de parti; les colonnes en sont ouvertes à toutes les opinions, et déjà les membres les plus distingués dans les sciences, la littérature et la politique, y ont consigné leurs pensées et le fruit de leurs veilles. Nous citerons entre autres le savant Varnhagen von Ense, Kœnig, Rosenkranz, les docteurs Carus et Mises.

Les vifs débats auxquels a donné lieu l'affaire de Cologne continuent d'occuper l'attention publique. La presse s'est emparée de cette affaire, et des pamphlets pleuvent de toutes parts. Dans un de ses derniers numéros, le *Gersdorf's Repertorium* passe en revue et critique vingt-un de ces ouvrages.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, l'irritation s'apaise, et de jour en jour le crédit ou mieux l'intérêt qu'avait inspiré l'archevêque de Cologne baisse dans l'esprit public.

Une autre remarque dans la littérature allemande, c'est l'extension que prennent chaque jour les périodiques et autres ouvrages qui ont trait à la folie. Je citerai le *Blatter für Psychiatrie* que viennent d'éditer Friederich et Blumroder; un nouveau journal, *Zeitschrift fur die Beurtheilung und Heilung der Krankhaften Seelenzustande*, qui est publié par Jacobi et Crosse, à Berlin, et auquel coopèrent les docteurs Fleming, Jessen et Zeller, directeurs de l'hôpital des fous de cette ville. L'objet de ces journaux tend à prouver que les maladies du corps, de quelque nature qu'elles soient, sont la seule cause de l'insanité; et qu'alors même que les facultés mentales seules semblent affectées, on ne peut guérir l'insanité qu'autant qu'on a guéri les maladies du corps qui en sont la cause. Parmi les ouvrages publiés récemment sur le même sujet, sont : le *Lehrbuch der Psychiatrie*, par le docteur Leutholdt, publié par Vass de Leipzig; *Irren-Statistick der Provinz Westphalen*, par le docteur Ruer, à Berlin; et *Annalen der Irren-Heilanstalt zu Siegburg*, par le docteur Jacobi à Cologne. Un fait principal ressort de ces ouvrages, c'est que la culture de l'esprit n'amène la folie dans aucun cas. Ce fait est bon à constater en ce qu'il détruit une opinionqui a souvent été mise en avant par des savans distingués. Il résulte encore de ces ouvrages, que la pure métaphysique qui a joui pendant long-temps d'une si grande faveur en Allemagne, perd chaque jour de sa popularité. Au contraire le goût de la statistique continue de se répandre en Allemagne, et plusieurs ouvrages remarquables viennent de paraître. Je citerai le second volume des *Historich Statistiches Jahrbruch*, du docteur Weber à Breslau, ouvrage précieux où l'on trouve une masse de matériaux concernant la statistique de l'Allemagne, et celle des principaux états de l'Europe. D'un autre côté, la société statistique de Dresde continue ses utiles travaux, et dernièrement elle a publié des

Digitized by Google

documens curieux sur la population, le commerce, l'agriculture et l'éducation de la Saxe.

Dans les ouvrages de littérature, les poèmes lyriques et les voyages sont en ce moment à la mode. Parmi les poètes les plus distingués brillent le comte Auersperg, Lenaü, Bückert, et Gustav Schwab. Quelques uns de leurs livres sont des chefs-d'œuvre de pureté, d'élégance et de bon goût. Les voyages qui jouissent le plus de la faveur publique, sont : les *Cartons aus der Reise-Mappe Eine Deutschen Touristen; Aus dem Tagebuch Eines in Gross-Brittanien raisenden Hungar; Meine Reise durch Portugal*, par Herringer; *Spaziergange und Weltfahrten*, par Théodore Muntd; *Sendschreiben eines Oestreichischen Touristen;* et *Vertraute Briefe über Oestreich von einem diplomatem der ausruht.* Ce dernier ouvrage est dû, dit-on, à la plume d'un Anglais; il abonde en anecdotes sur le prince de Metternich, et son auteur donne à profusion des louanges au cabinet autrichien. L'ouvrage ne mérite point à nos yeux la grande faveur qu'on lui accorde. Il n'en est pas de même des quatre premiers que nous avons cités. Ceux-ci renferment des détails intéressans et des faits curieux sur l'état de la société anglaise, et peuvent en conséquence donner aux Allemands une connaissance plus étendue de nos mœurs et de nos usages que celle qu'ils ont puisée dans les descriptions des ouvrages qui ont paru jusqu'à ce jour sur le même sujet.

Mouvement de la littérature et des beaux-arts à Londres. —Le couronnement! voilà le sujet banal des conversations de toute l'Angleterre. Les uns approuvent le gouvernement pour sa sage économie; les autres le blâment de traiter cette auguste cérémonie avec si peu de façon. Quelle monstruosité! Un couronnement sans procession à perte de vue! un couronnement sans le régal d'un somptueux banquet, payé par la nation, et mangé par les *noblemen* et les laquais! Et les mécontens ne se font pas faute de mettre en avant les théories économi-

Digitized by Google

ques de la bonne école, dont le principe fondamental est très confortable : Voulez-vous créer la prospérité et faire du bien à l'industrie et au commerce? prenez de l'argent (et le plus, c'est le mieux) de la poche des contribuables, et en payant leurs produits avec cet argent vous répandez sur eux une bienfaisante rosée!

Quant à la jeune reine, il faut lui rendre justice, elle est d'une docilité constitutionnelle! elle est toujours prête à suivre l'avis de MM. Melbourne et consorts; elle se contente de faire usage, à table seulement, de la souveraineté de droit divin, et tellement de droit divin, qu'elle a donné l'ordre, elle, chef de l'église anglicane, de placer loin, bien loin d'elle, la chaise de monseigneur l'archevêque de Cantorbéry, qui s'était avisé dernièrement de lui faire un sévère sermon sur l'inconvenance de se promener à cheval le dimanche dans le parc. Un tel reproche à la reine qui fait profession d'observer avec soin le sabbat! Si l'intempestive et ridicule remontrance se répète, que monseigneur le primat y prenne garde, il se fera reléguer à la petite table. Heureusement la reine Victoria a d'autres serviteurs plus agréables. Le lord lieutenant d'Irlande, lord Mulgrave, lui envoie chaque jour de Dublin, non un sermon, mais un bouquet de magnifiques fleurs, transporté rapidement et dans une boîte faite exprès qui permet aux roses et aux pensées de respirer. Le bouquet chaque matin arrive à la reine avec toute sa fraîcheur et son parfum. Les dit-on rapportant que toutes les pensées de la jeune souveraine ne lui viennent pas de la verte Erin; l'une d'elles (je vous fais part du bruit sans vous rien garantir) a pour objet un beau capitaine des *horse-guards* à belles moustaches, lord Elphinstone, descendant d'une très noble famille et parent rapproché de madame la comtesse de Flahault. Ce qu'il y a de très positif aujourd'hui, c'est qu'on attend lord Elphinstone de l'Inde, où il avait été envoyé par le feu roi Guillaume, après avoir eu l'honneur de danser une contredanse avec la princesse Victoria. Mais encore une fois, cette préférence n'a rien de bien positif, c'est un bruit, et ce bruit a contre lui l'autorité du *Times* et du

Digitized by Google

Morning-Post, qui soutiennent qu'il est essentiellement contre nature que le cœur d'une princesse anglaise soit touché par un autre que par un prince de la rive droite du Rhin.

Mais laissons les affaires de cœur, et venons à l'affaire d'esprit qui a occupé dernièrement la chambre des Communes. M. Talfourd a présenté un bill tendant à prolonger de 28 à 60 ans le droit de propriété des auteurs sur leurs ouvrages. L'honorable jurisconsulte a soutenu son projet par un discours remarquable, dans lequel il a victorieusement répondu à toutes les objections mises en avant par la rapacité des libraires et le démocratisme mal appliqué de quelques députés. La constitution actuelle de la propriété en général étant donnée, il est clair pour tout esprit de bonne foi que la propriété littéraire doit être soumise aux mêmes lois. N'est-ce pas un point sur lequel on est généralement d'accord, qu'un objet utile, qu'il soit produit par une force matérielle ou une force morale, est une *richesse*? Et pourquoi donc les travaux des moralistes, des artistes, des hommes de science qui vous rendent meilleurs, vous ennoblissent, vous éclairent, pourquoi ces travaux ne recevraient-ils pas des lois la protection qu'elles accordent à ceux qui vous fournissent vos bas, vos chapeaux et vos dîners? Il est honteux d'avoir encore à plaider pour des causes aussi justes; le droit d'un auteur sur son ouvrage et le droit de sa famille devraient être comme celui d'un propriétaire sur son champ, à toujours. Telle est aussi l'opinion du respectable Wordsworth : il est vrai que le bill présenté ne propose qu'une prolongation, mais c'est un progrès et en attendant mieux on peut l'accepter. Dans la discussion de cette loi, M. d'Israeli a fait aussi un discours très remarquable. En répondant à ceux qui prétendent que le nouveau bill augmenterait le prix des livres, il a fort bien fait remarquer que cette objection ne pouvait se résoudre qu'en consultant les faits. Et quels sont les faits? c'est que les ouvrages de W. Scott, de Byron, de Southey, de Wordsworth, qui sont encore la propriété privée, se vendent à un prix moindre que Hume, Johnson, Binke, dont les œuvres sont du domaine de

Digitized by Google

MM. les libraires. Comme preuve qu'une certaine classe d'auteurs, et la plus haute, celle qui se consacre à des travaux de longue haleine, ne peut espérer de récompense dans le système actuel de propriété littéraire, il a cité l'exemple de Gibbon : l'illustre auteur de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire Romain* a déclaré lui-même qu'il a reçu pour son ouvrage 6,000 £. Eh bien! ce n'est justement que ce qu'il avait dépensé pour les livres à consulter dans la composition de son histoire qui lui coûta vingt ans de travaux. Mais pour ces vingt ans de travail assidu, ne lui était-il pas dû une récompense? la déchéance ne permit ni à Gibbon ni à sa famille d'en jouir. Il serait trop long de développer les faits qui se présentent en foule. Qu'on se souvienne seulement de Milton vendant son *Paradis perdu* pour 125 francs; de Thompson, ses *Saisons* pour une misère; de Bernardin-de-Saint-Pierre, ses *Harmonies* pour rien; et qu'on n'oublie pas non plus les noms de Corneille, de Camoëns, de Cervantes, de Vico et de Sheridan, tous morts dans la misère.

Je vous parlais tout-à-l'heure de Gibbon; le libraire de lord Byron, John Murray, est en train de publier une nouvelle édition de la *Décadence* en douze volumes. Le révérend H. Milman, d'Oxford, la dirige et en a fait une publication fort importante, car le texte est accompagné de notes tantôt originales tantôt empruntées à Werch et à M. Guizot. On sait comment l'idée de composer le livre de la *Décadence* surgit dans l'esprit de Gibbon. Un jour, au soleil couchant, il était à l'ancien Forum, assis sur un débris, et méditant sur les ruines qui l'entouraient, lorsqu'il fut tout à coup tiré de sa rêverie par les sonnettes et les chants de moines qui sortaient d'un couvent voisin. Gibbon s'irrite du contraste des lieux antiques avec leurs modernes habitans, des moines! et il jure qu'il retracera l'histoire de cette transformation. Telle est l'origine de l'ouvrage que publie maintenant M. Milman, en y faisant des additions rendues nécessaires pour mettre ce beau livre au niveau des connaissances nouvelles et aussi, il faut le dire, de l'esprit nouveau qui n'a pas contre le christia-

Digitized by Google

nisme les préjugés hostiles du contemporain de Voltaire et de d'Alembert. Il ne faut pas cependant que la correction de quelques passages se transforme en réaction et en injustice. Ainsi M. Guizot a accusé Gibbon d'avoir voulu attribuer l'adoucissement et la suppression de l'esclavage à d'autres causes qu'au christianisme ; le nouvel éditeur (et c'est un ecclésiastique) fait remarquer à ce sujet que les édits protecteurs d'Adrien et des Antonin ne furent pas plus le résultat des idées chrétiennes que le langage bienveillant des écrivains païens, Senèque, Pline et Plutarque. Il a été de mode dans les derniers temps, surtout dans l'école saint-simonienne, d'attribuer d'une manière absurde l'abolition de l'esclavage au christianisme : Gibbon se contente de ne lui reconnaître qu'une part dans cette grande œuvre, et peut-être est-il plus sage que ceux qui font l'histoire avec des formules bien tranchées.

A la même librairie, celle de Murray, viennent d'être publiés les Mémoires d'un des plus grands adversaires de l'esclavage des noirs, W. Wilberforce. En 1787 il était membre de la chambre des Communes et il se mit à étudier la question de la traite. « Quand j'eus acquis quelques connaissances sur cette matière, dit-il dans ses Mémoires, je commençai à m'en entretenir avec Pitt et Grenville. Pitt m'engagea à tourner mes forces vers ce sujet comme approprié à mon caractère et à mes talens. Enfin, je me souviens qu'après une conversation avec lui au pied d'un vieil arbre, à Halwood, près de la vallée, je pris la résolution de saisir le premier instant favorable pour faire une motion à la chambre des Communes. » Je cite textuellement ce passage parce que je crois qu'il est intéressant d'épier les grandes œuvres, les grands dévouemens, dans l'instant qu'ils éclosent. On trouve dans ce livre une circonstance qui m'a paru curieuse, c'est que peu s'en est fallu que la fille de Necker, au lieu d'être Staël-Holstein, n'ait été la femme de Pitt. Pitt était venu avec Wilberforce à Paris faire un voyage d'agrément, et le fils de lord Chatham apprit, par l'intermédiaire d'Horace Walpole, que s'il voulait

Digitized by Google

prétendre à la main de mademoiselle Necker, sa demande serait agréée. On dit que le ministre génevois avait offert de donner à sa fille une dot de 350 mille francs. Ce fait ne doit pas paraître invraisemblable quand on se rappelle le penchant décidé de Necker pour l'Angleterre et les institutions anglaises qu'il avait le désir d'introduire en France. Vous imaginez-vous Corine transformée en Mrs Pitt ? si l'idée seule de l'atmosphère répressive de l'Angleterre la suffoquait, qu'aurait-ce été de la réalité ! elle serait morte oppressée, et nous n'aurions ni les éloquentes pages de *Delphine*, de *Corine*, ni ses admirables *Etudes* sur l'Allemagne.

Le septième et dernier volume de la Vie de Walter Scott a enfin paru. La lecture du volume précédent m'avait fait penser que le tragique n'en pouvait être surpassé, et voilà des pages peut-être encore plus tristes. Quel spectacle que le couchant d'un homme qui a montré naguère une si saine et robuste constitution d'esprit et de corps ! Le soleil à l'occident et près de disparaître, dépouillé de ses rayons, est chose triste ; mais les derniers instans d'un esprit sans lendemain *pour nous* causent une émotion bien autrement pénible.

Dans son dernier voyage, dit M. Lockhart, sir Walter était accompagné de ses deux filles, de M. Cadell et moi ; il y avait aussi le docteur Watson, qui, en l'absence forcée du docteur Ferguson, s'était chargé de le conduire à Abbotsford. Nous nous embarquâmes dans le bateau à vapeur *le James-Walt*. Le capitaine donna sa propre chambre, située sur le pont, à sir Walter ; mais le malade était si affaibli qu'il ne s'aperçut même pas de son déplacement. On débarqua, on le mit dans sa voiture et son état de torpeur continua long-temps. Mais en descendant la vallée de Gala, il commença à regarder autour de lui, et il était évident qu'il commençait par degrés à reconnaître ce paysage. «Gala.., Bucheim!.. » murmurait-il. Lorsque après un détour il aperçut de loin les tours de son Abbotsford, il poussa un cri de joie, et son excitation devint tellement grande que nous eûmes la plus grande peine à le retenir dans la voiture. Après avoir traversé le pont, on chemine une demi-heure sans découvrir Abbotsford. Pendant ce temps, sir Walter était retombé dans sa stupeur ; mais aussitôt que nous fûmes

Digitized by Google

à portée, son état d'excitation extrême recommença. Nous le portâmes dans la salle à manger, où son lit avait été préparé. Ses chiens vinrent lécher ses mains, et en les regardant il sanglottait et souriait alternativement. Enfin il s'endormit.

Le lendemain matin il se sentait mieux; il voulut qu'on fît rouler sa chaise dans la bibliothèque. Il la fit arrêter devant la fenêtre du milieu pour jouir de la vue de la Tweed. Là il désira que je lui lusse. Dans quel livre? dis-je. — Pouvez-vous le demander? répondit-il. Ce ne peut être que dans un seul livre. — Je choisis le 14e chapitre de l'Evangile de saint Jean. Sir Walter m'écouta avec une douce dévotion; et quand j'eus fini, il dit : « Ceci m'a été bien agréable, je vous ai suivi distinctement et j'ai senti comme si j'allais redevenir moi-même. »

Le lundi, en se réveillant en sursaut, il s'écria : « Elle est bien triste, cette maladie, et j'oublierai ce que je viens de penser si je ne l'écris pas de suite. Transportez-moi dans ma chambre de travail. » Nous lui obéîmes. Quand la chaise fut devant le pupitre, avec tout ce qu'il fallait pour écrire et qu'il se trouva dans son ancienne position, il sourit, nous remercia et dit : « Maintenant, donnez-moi ma plume et laissez-moi un peu à moi-même. » Sophie mit la plume dans la main de son père; il tâcha de serrer les doigts, mais ils refusèrent leur office, et la plume tomba sur le papier. Walter Scott s'affaissa sur les coussins, et des larmes silencieuses sillonnèrent ses joues; mais bientôt se recomposant peu à peu, il me pria de rouler le fauteuil hors de cette chambre. Le malade peu après sommeilla encore. A son réveil, W. Laidlam me dit : « Sir Walter a eu un peu de repos. — Non, Willie, il n'en est pour sir Walter que dans le tombeau. » Et des larmes coulèrent encore de ses yeux.

Depuis ce moment il déclina tous les jours. Son esprit obscurci s'occupait vaguement de choses sérieuses et solennelles; quelquefois il s'imaginait être le shériff et administrer la justice. Mais lorsque nous pouvions suivre ce qu'il disait, nous reconnaissions des passages de la Bible, des fragmens de litanies ou quelques uns des hymnes du rituel romain qu'il avait toujours aimés et qu'il venait d'entendre répéter dans les églises d'Italie. Nous distinguions très souvent la cadence du *Dies iræ* et surtout celle du *Stabat mater dolorosa.*

Le matin du 17 septembre, sir Walter m'envoya dire qu'il désirait me voir immédiatement. Je le trouvai dans une faiblesse extrême; mais son œil était clair et calme, et la trace du délire avait disparu. « Lockhart, me

Digitized by Google

dit-il, peut-être n'ai-je qu'une minute pour vous parler. Mon ami, soyez vertueux, soyez religieux, soyez bon...» Il s'arrêta et je lui dis : « Enverrai-je chercher Sophie et Anne? — Non, répliqua-t-il, ne les tourmentez pas. Pauvres enfans! je sais qu'elles ont veillé toute la nuit... Que le Seigneur vous bénisse tous! »

A environ une heure et demie après midi, le 21 septembre, sir Walter rendit son dernier soupir en présence de tous ses enfans. C'était par un temps superbe, si chaud que toutes les fenêtres étaient grand'ouvertes, et si parfaitement calme que le léger bruissement de la Tweed contre ses cailloux s'entendait distinctement. Son fils aîné lui baisa respectueusement la main et lui ferma les yeux.

Tous les documens relatifs à la vie de sir W. Scott sont maintenant dans la possession du public; il reste à les dégager de tous les détails dont la postérité n'a pas besoin de conserver le souvenir, et à en former un livre qui soit vraiment une histoire du peintre d'Ivanhoé et de Waverley.

L'Histoire des anciens Égyptiens de M. Wilkinson vient d'ajouter un bon ouvrage à ceux que l'Institut, Young, Champollion et Rosellini nous avaient donnés sur cette terre des Pharaons rebelles à la baguette de Moïse et aux interpellations des savans. Peut-être un jour les hiérogliphes répondront-ils clairement. Le livre de M. Wilkinson, à part son mérite comme composition littéraire, est très remarquable dans sa partie matérielle; l'impression, les gravures en sont excellentes; la couverture même en est très élégante. Il serait bien à désirer que les libraires français adoptassent à cet égard le système anglais, et que ces misérables couvertures de papier qui sont immédiatement salies et déchirées, fussent remplacées par des étoffes gauffrées. Il y aurait certitude de succès.

Puisque je suis à vous parler de livres sous leur aspect physique, il faut que je vous cite *l'Histoire des tribus indiennes de l'Amérique du nord*: elle est ornée de cent-vingt portraits soigneusement copiés des originaux qui se trouvent dans la galerie indienne du ministère de la guerre à Washington. Les notices biographiques qui accompagnent ces portraits

Digitized by Google

sont fort curieuses; que de qualités estimables dans ces sauvages des forêts américaines! quelle trempe d'hommes!

M. Dickens, auteur de Pickwick, vient d'introduire dans le monde M. Nicolas Nickleby. Ce sont encore des peintures de genre, et le plus souvent de genre grotesque, mais colorées avec beaucoup d'habileté.

L'exposition des tableaux de la *Galerie nationale* vient de s'ouvrir. Dans un prochain article, j'indiquerai la situation actuelle des beaux-arts en Angleterre. L'arrivée à Londres des deux beaux tableaux de Paul Delaroche, représentant Strafford, et Charles Ier au milieu des soldats, a produit une vive sensation dans le monde artistique.

L'art dramatique est ici dans un pauvre état! Macready a cependant rempli avec assez de succès le rôle de Francis Foscari, dans la tragédie de Byron, représentée pour la première fois à Covent-Garden. Il n'y a pas de musique anglaise! Benedict a composé pour Drury-Lane l'*Avertissement de la Bohémienne*. Quel opéra et quelle musique! les trombonnes et les ophycléides y jouent un rôle qui « *le orrecchie assorda!* » On dit qu'à l'occasion du couronnement, un compositeur anglais, connu par de grandes chutes et de petits succès, fera représenter *par ordre* un nouvel opéra. Le public n'espère guère en général dans les œuvres de circonstance. On dit beaucoup de bien d'un opéra anglais dont Lanza a fait la musique et Mrs Shelley les paroles. Le sujet en est le Prophète voilé, une des éclatantes perles orientales de *Lalla-Rookh* de Thomas Moore. Nous verrons.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DE LA

REVUE BRITANNIQUE. — MAI 1838.

MATHÉMATIQUES.

ELÉMENS DE GÉOMÉTRIE ANALYTIQUE, ou Application de l'Algèbre à la Géométrie, par J. H. Muller, 1 vol. in-8° de 534 pages, avec 8 planches. Francfort-sur-le-Mein, chez Sauerlœnder.

L'application de l'algèbre à la géométrie, que nous devons à Descartes, est sans doute un des progrès les plus importans qui aient eu lieu dans les mathématiques. Newton, Maclaurin, Clairaut, Leibnitz, Euler, etc., et de nos jours Lagrange, Laplace et surtout Monge, en suivant la route tracée par Descartes et armés de moyens encore plus puissans, ont donné à la géométrie analytique une extension, une généralité et une symétrie vraiment surprenantes. La géométrie analytique, intéressante déjà par la manière dont elle envisage son objet, la satisfaction et le plaisir intellectuel qu'elle procure, se recommande encore par ses nombreuses applications à la mécanique, à l'optique et à l'astronomie. Certes, sans elle, ces sciences ne seraient jamais parvenues à la hauteur où elles se trouvent aujourd'hui. Nous pouvons donc recommander aux géomètres et à tous les mathématiciens en général, l'ouvrage dont on vient de lire le titre. Il renferme, dit l'auteur, ce qu'il est indispensable de savoir pour se livrer avec succès à toutes les autres branches des mathématiques. Les principes qu'il expose vont jusqu'à l'application du calcul différentiel. Nous terminerons en partageant le vœu émis par l'auteur, que son ouvrage puisse contribuer à propager l'étude de la géométrie analytique.

STATISTIQUE.

ESSAI SUR LA STATISTIQUE de la population française, considérée sous quelques uns de ses rapports physiques et moraux, par le comte A. d'Angeville, ancien officier de marine, membre de la chambre des députés. 1 vol. in-4°; Bourg, imprimerie de Fréd. Dufour.

On a peine à concevoir qu'il y ait encore des gens disposés à nier l'utilité de la statistique. Cette espèce de réprobation contre une science qui devrait être la base de toutes les certitudes morales, politiques, financières, industrielles et commerciales, vient uniquement du peu d'accord que les statisticiens eux-mêmes ont mis dans leurs systèmes. Si les gens de la science ne s'entendent point, quelle apparence qu'ils puissent amener à eux des prosélytes? Cependant, depuis ces dernières années, il est vrai de dire que, grace à quelques hommes éclairés dont la France s'honore, la statistique et l'économie politique sont en moins grande défaveur. Les Chabrol, les Say, les Charles Dupin, les Duchâtel, les Villeneuve, et de ce nombre nous pouvons comprendre M. d'Angeville, n'ont pas peu contribué à cette heureuse révolution. Aujourd'hui, nous venons rendre compte au public du résultat des travaux de ce dernier. Le livre de M. d'Angeville a été surtout entrepris dans le but de renseigner les personnes qui s'occupent de ces matières dans les départemens,

Digitized by Google

Il se compose des études sur la population, envisagée sous le double rapport physique et moral. Quant à l'ordre d'après lequel il a été conçu, l'auteur a cru devoir le diviser en quatre parties distinctes : dans la première, il a compris les études générales sur la France et sur le département moyen; dans la deuxième, il traite des études particulières qui concernent chacun des 86 départemens; la troisième partie contient, dans une série de huit tableaux, tous les résultats des calculs de l'ouvrage; à elle seule elle résume tout le travail; enfin, la quatrième partie contient des cartes de France, où les résultats de quelques uns des calculs obtenus sont indiqués par des dégradations dans la teinte des surfaces des départemens. Nous ne saurions qu'applaudir à la méthode employée pour rendre les tableaux de ce livre facilement intelligibles. Les personnes qui auront occasion d'y recourir ne tarderont pas à apprécier comme nous toutes les richesses et tous les avantages qu'il offre. C'est à cette considération que nous croyons devoir le signaler à nos lecteurs.

PHILOSOPHIE.

Elementi di Filosofia per uso del Seminario Arcivescovile di Palermo del Sacerdote Salvatore Mancino, 2 vol. in-8°, 1835-36.

Cet ouvrage remplit avec un rare bonheur la tâche difficile qu'il se propose. Parler à la jeunesse de philosophie, familiariser son esprit avec les plus hautes spéculations de la science, lui faire remarquer la parfaite harmonie qui lie les sciences philosophiques à la religion, voilà le noble but que M. Mancino a su atteindre en écrivant ces élémens de philosophie. Les moyens efficaces employés par l'auteur sont une exposition toujours nette et lucide, et une critique sévère et impartiale des systèmes; une appréciation exacte des différentes écoles, et, par dessus tout, l'aide et l'appui continuel de la méthode expérimentale, la seule qui peut être admise dans un siècle aussi positif que le nôtre. Si nous pouvions sortir des limites exiguës d'une note bibliographique, nous remarquerions dans cet ouvrage plusieurs analyses des phénomènes de la pensée fort ingénieuses et fort originales, et qui nous révèlent dans l'auteur une intelligence capable de se livrer avec grand succès à ses propres méditations. Ces élémens sont, sans contredit, les plus complets, et aussi, sous bien de rapports, les meilleurs que l'Italie ait vu paraître depuis long-temps.

LINGUISTIQUE.

Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord, ouvrage qui, à la séance publique de l'Institut royal de France, le 2 mai 1835, a remporté le prix fondé par M. le comte de Volney; par Et. du Ponceau, LL. D. président de la société philosophique américaine, etc., etc., 1 vol. in-8°, octobre. A la librairie d'A. Pihan-Delaforest, 37, rue des Noyers.

Vers la fin du dernier siècle, la science philologique prit tout d'un coup un essor fort élevé. Auparavant, quand elle entreprenait des grammaires générales, elle s'exerçait sur des élémens peu nombreux dont les Grecs et les Romains avaient fourni la plus grande partie; renfermée dans ce cercle étroit, elle ne devait produire que des œuvres bâtardes, parce qu'elle ignorait les efforts ingénieux et puissans de la pensée humaine, tentés dans les différentes parties du globe. Mais aujourd'hui les termes de comparaison se sont multipliés considérablement. Avec cette réunion d'idiomes long-temps inconnus, les perceptions de l'esprit se sont combinées sous mille formes variées, où les parties du discours se confondent, s'unissent et s'empruntent réciproquement les formes et les modifications qui nous semblaient seulement faites pour les distinguer. Un fait lumineux pour la science s'est révélé, c'est qu'il n'y a point de langue barbare, et que toutes celles qui existent sur la surface du globe ont, comme les plantes et les animaux, chacune une organisation qui lui est propre, que la nature, aidée des combinaisons de l'esprit humain, a produite elle-même et que la science ne peut ni détruire ni essentiellement altérer. Dans une au-

Digitized by Google

tre circonstance, nous indiquerons la marche adoptée par l'auteur pour nous initier à ses recherches, à ses découvertes. La récompense brillante que lui a décernée le premier corps savant de France, doit avoir pour résultat nécessaire de conquérir pour ce livre le succès le plus solide, parce qu'il est très mérité.

Grand Dictionnaire français-italien et italien-français, rédigé sur un plan nouveau, par J.-Pb. Barberi, continué et terminé par MM. Basti et Cerati, tome 1, partie française et italienne, 1 vol. in-4°; Paris, chez Jules Renouard et Cie, rue de Tournon, 6, et Rey Gravier, quai des Augustins, 45.

Depuis *Veneroni*, qui publia le premier dictionnaire français-italien et italien-français que nous connaissions, plusieurs autres savans lexicographes ont entrepris la même tâche. Il est résulté de ces tentatives diverses et successives ce qui arrive naturellement à la suite de l'expérience et de l'étude; la perfection des méthodes donna à chaque dernier venu une sorte de supériorité sur ses devanciers. Le dictionnaire d'*Antonini*, qui succéda à celui de Veneroni, fit bientôt oublier celui-ci. Antonini lui-même se vit à son tour détrôné par le grand ouvrage d'*Alberti de Villanova*. Toutefois, malgré l'incontestable mérite du dictionnaire de ce dernier, il y restait encore bien des choses à désirer. Plusieurs définitions étaient incomplètes; le progrès des sciences et des arts avait rendu une foule d'additions nécessaires. Or, c'est pour répondre à ce besoin généralement senti que M. *Barberi* a entrepris l'immense travail dont nous publions le 1er volume. Aidé des meilleurs dictionnaires français pour la partie française, il s'est efforcé d'atteindre aussi près que possible de la perfection réclamée pour ce genre d'ouvrage. Grace enfin à MM. *Basti* et *Cerati*, qui ont mis la dernière main au travail de M. Barberi, le dictionnaire français-italien et italien-français se trouve répondre aujourd'hui à toutes les exigences. On y trouve un grand nombre de mots techniques appartenant aux sciences et aux arts; la solution des difficultés grammaticales, surtout de celles qui arrêtent le plus ordinairement les commençans; en un mot, M. Barberi a soin d'indiquer avec une grande exactitude le pluriel des substantifs et les divers temps des verbes, toutes les fois qu'ils ont une forme irrégulière. Une autre amélioration, qui n'était pas moins importante, c'était la correspondance du genre des substantifs dans les deux langues. L'absence complète de cette indication dans les autres dictionnaires, exposait continuellement ceux qui se livraient à l'étude de l'une ou l'autre de ces deux langues à des fautes inévitables. M. Barberi n'eût-il pas d'autre avantage sur ses devanciers, l'ouvrage que nous annonçons serait encore le premier dans son genre. Nous ne parlerons point de l'excellence de la méthode qu'il a employée, ni de la clarté de ses définitions; ces qualités seront aisément appréciées par tout le monde dès le premier usage qu'on fera de son dictionnaire.

LITTÉRATURE.

La prose allemande dans tout son ensemble, depuis Ulphilas jusqu'à notre époque (360–1837), par le docteur H. Künzel; Franfort-sur-le-Mein, chez Sanerlœnder.

Jusqu'ici, il manquait à la littérature allemande une collection de morceaux bien choisis et propres à donner une idée juste des progrès successifs de la prose allemande, depuis les temps les plus reculés. Cette tâche a été dignement remplie par l'auteur de l'ouvrage dont nous allons donner l'analyse fort succincte. Il passe en revue toutes les époques de la prose allemande, depuis Ulphilas et les moines de Saint-Gall jusqu'à l'époque actuelle. Son choix est presque toujours très heureux. En s'occupant des monumens gothiques et de la langue des anciens Germains, les morceaux qu'il nous donne ont pour but principal de faire connaître la langue de cette époque. Au contraire, lorsqu'il arrive à la période de la langue allemande du moyen-âge, son choix porte davantage sur le style et la syntaxe. Aucun genre de style prosaïque n'a été omis dans cette

Digitized by Google

collection, pour peu que ce genre ait quelque chose de remarquable. L'ordre qu'il a adopté dans son recueil est rigoureusement chronologique. Son premier livre traite de la prose allemande depuis son origine jusqu'à Luther; les morceaux sont toujours empruntés aux textes originaux des anciens prosateurs, et sans que rien n'y soit altéré, ni pour l'orthographe, ni pour la grammaire, ni pour la syntaxe. Le second livre embrasse l'époque depuis Luther jusqu'à Lessing (1523 à 1740). C'est là que se trouvent les beaux morceaux de Luther, Bertold, Zwingle, Ulrich de Hutten, Gœtz de Berlichingen, Jean Agricola, Sébastien Frank, Jean Paulis, Ch. Lehmann, Oléarius, Ulrich, duc de Braunschweig-Wolfenbuttel, Santa Clara, Leibnitz, G. Arnold, Chr. de Wolf, etc. La troisième partie enfin nous promet (car elle n'a pas encore paru), les plus beaux morceaux de Jean-Paul frère, Richter, Gentz, Schlegel, Guillaume de Humboldt, Alexandre de Humboldt, Fr., Guillaume III, roi de Prusse, Hegel, Schelling, J. Grimm, Uhland, W^e Menzel, Heine, Laube, etc. Nous avons lu avec plaisir les trois premiers cahiers de cette collection. Il est curieux d'étudier la marche successive de la prose par des morceaux aussi bien choisis.

ROMANS.

La comtesse de Servy, par madame Angélique Arnaud; 2 vol in-8°, quatrième édition; Paris, chez Charpentier, libraire-éditeur, rue des Beaux-Arts, 6.

Un roman qui est à sa quatrième édition porte avec lui son propre éloge. Le succès d'un pareil livre n'est plus une question. Entre lui et le public, il s'est établi désormais des relations de bonne amitié qui le garantissent des méchantes atteintes. Que dire en effet contre l'ouvrage qui ne rejaillisse jusqu'à un certain point sur ses approbateurs? Peu de nos célèbres du jour pourraient décliner une aussi honorable solidarité. C'est qu'ici, chez madame Angélique Arnaud, il n'y a point un bavardage de convention pour la connaissance du cœur humain, une parade de tréteaux pour des gens qui agissent. Chaque caractère mis en scène est l'expression d'une nature que nous pouvons tous constater au dedans de nous-mêmes. C'est plaisir de voir avec quel art une femme vous met à nu la lèpre sociale! George Sand peut avoir plus de brillant dans le style, une philosophie peut être plus poétique; mais à coup sûr elle n'est ni plus vraie ni plus intime dans les révélations des mystères du cœur. *La comtesse de Servy* n'aurait à la rigueur qu'un défaut, ce serait de suivre une ligne parallèle avec le Faust de Gœthe et de lui être inférieur sous le rapport du génie du mal, qui joue un si grand rôle dans cette œuvre. Jérôme n'est qu'un homme, au lieu que Méphistophélès c'est l'esprit des ténèbres, c'est Satan même. On conçoit combien cette différence en met tout d'abord dans le mérite des actions de Henri Clerfort et de Faust. Henri n'est qu'un enfant faible et pusillanime; Faust au contraire est un homme fait qui se possède et connaît toute la valeur de ses actions. Ici l'homme lutte corps à corps avec les puissances de l'enfer; là, c'est seulement d'homme à homme. Et cependant, il faut bien le dire, si le drame de madame Arnaud est moins épique, d'une stature moins colossale, il est par cela même plus adapté à notre taille et plus naturel.

Pourquoi est-il marié? par Numa de Chennery, 1 vol, in-8°; Paris, Hippolyte Souverain, éditeur, rue des Beaux-Arts, 5, à l'entresol.

De nos jours, quelles mœurs n'ont pas été exploitées dans le roman? quelles intrigues n'y ont pas été déroulées? Tous les sujets semblent avoir été épuisés, tous les caractères reproduits. La grisette et l'étudiant, l'épicier et le bon bourgeois, le financier et le gentilhomme, le troupier de l'empire et le courtisan des anciennes cours; en un mot, toutes les phases sociales et humaines se trouvent esquissées chez les romanciers avec des talens divers, ce qui rend la tâche des nouveau-venus si difficile. Comment en effet éviter les points de ressemblance avec nos devanciers, et surtout quand la trame obligée du

Digitized by Google

roman est toujours l'amour heureux ou malheureux, un mariage plus ou moins traversé, des vicissitudes où le cœur joue essentiellement le premier rôle ? Néanmoins, nous devons dire à l'avantage de M. Chennery que si l'idée de son livre n'est point originale, du moins plusieurs de ses caractères sont des portraits si vrais, si bien tracés de quelques unes de nos existences sociales, que jusqu'à un certain point ce mérite peut tenir lieu des autres qualités. M. et Mme Valory, la famille de Glassigny et surtout cette charmante Claise douée d'un cœur si noble, ne manqueront pas de plaire aux lecteurs.

Marie-Thérèse de Bouès, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

Requiescant in pace, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c., chez Prud'homme, libraire, 7, rue des Poitevins.

Si le premier de ces deux ouvrages est intitulé *Marie-Thérèse de Bouès*, c'est que le nom appartient au principal personnage d'une famille dont la vie, semée d'événemens à l'époque de la révolution de 1789, a fourni des pages d'un grand intérêt. On y trouve surtout des détails curieux sur les hommes les plus marquans de cette époque. Le second ouvrage, dont le titre, *Requiescant in pace*, déguise assez bien le genre, est tout simplement un roman écrit avec une certaine élégance. Si la conception en est faible ou triviale, les détails du moins sont traités avec esprit et bon goût. C'est, en somme, un livre intéressant, qui n'est dépourvu ni de grace ni de naturel, et qui mérite d'être encouragé.

POÉSIE.

La Typographie, poème par M. L. Pelletier, un vol in-8°. Paris, librairie d'Armant Cluzel, quai Malaquais, 7.

Quoi ! s'écrira-t-on peut-être, un poème sur la typographie ! et que peut-on dire sur un pareil sujet ? Ce qu'on peut dire ! lisez l'ouvrage de M. Pelletier, et vous verrez après. Nous aussi, il nous semblait qu'on ne pouvait faire tout au plus que de la bien chétive prose, bien aride, sur l'art d'imprimer les livres. Parler en vers des caractères d'impression, de leurs différentes espèces, de leurs défauts et de leur perfection, nous paraissait une sorte de profanation de la poésie. Mais depuis que nous avons lu le poème sur la typographie, nous sommes bien revenus de notre première opinion. Nous comprenons maintenant qu'Homère ait pu dire des choses sublimes en parlant, dans son beau langage, de la guerre des grenouilles et des rats, et qu'un homme d'esprit, dans ces derniers temps, ait fait de charmans vers en faveur de l'art de la reliure. Les gens de goût trouveront, nous n'en doutons pas, dans l'œuvre de M. Pelletier, des choses qu'ils applaudiront avec plaisir, et les praticiens des conseils utiles pour le perfectionnement de leur art. Des notes pleines d'érudition accompagnent ce livre, qui devient ainsi tout à la fois un objet d'agréable lecture et un vrai manuel du typographe.

BEAUX-ARTS.

Monumens de l'histoire de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, recueillis par le comte de Montalambert, et publiés par Achille Boblet, in-fol. ; Paris, chez Boblet, éditeur, quai des Augustins, 37, et Debécourt, libraire-éditeur, rue des Saints-Pères, 69.

Sous ce titre, les auteurs de ce recueil ont eu l'intention de publier une collection de gravures, les unes aux traits, les autres terminées, dans lesquelles les différentes œuvres de peinture et de sculpture consacrées à sainte Elisabeth seront reproduites. Lire en tête de cet ouvrage le nom de M. de Montalambert, qui en a recueilli les monumens dans ses voyages en Allemagne et en Italie, c'est y lire la garantie de son exactitude et de la fidélité des dessins. A une époque où de toutes parts l'art manifeste des tendances vers les sujets religieux, on ne pouvait plus à propos livrer à l'étude des amis de l'art chrétien les monumens élevés par les grands artistes des siècles catholiques et les nobles tentatives de ceux qui de nos jours ont conçu le louable projet de marcher sur leurs traces. C'est dans ce but que MM. de Montalambert et Boblet, ont

Digitized by Google

réuni dans leur collection les travaux des vieux temps catholiques exécutés par les plus illustres représentans de l'ancienne école florentine et ceux qui sont le fruit de la nouvelle école allemande. Ainsi, tour à tour, on pourra admirer d'une part le génie de Taddéo Gaddi, d'Andréa Orgagna, d'Alessandro Botticelli, et de l'autre celui de ces hommes modestes qui nous ont dérobé leurs noms, et enfin de Lucas de Leyde, que l'on peut regarder justement comme venant clore le cycle des anciens peintres catholiques. On ne verra certes pas avec moins d'intérêt les résultats du crayon du jeune Octave Hausez, qui, à peine âgé de quinze ans, donne déjà les espérances du plus beau génie. Des médailles, des lettres ornées, tirées d'anciens manuscrits et autres objets relatifs à sainte Elisabeth; des vues du château de Wartbourg, où elle fut élevée et où elle vécut avec son mari, ainsi que la ville de Marbourg, où elle mourut, etc., complètent cette collection.

SOUVENIRS.

Souvenirs historiques du Capitaine Krettly, ancien trompette-major des guides d'Italie, d'Egypte et des chasseurs à cheval de la garde impériale, etc., par F. Grandin, membre de l'Institut historique; Paris, Biard, éditeur, rue du Grand-Prieuré, 14, au coin de celle d'Angoulême-du-Temple.

Qu'est-ce que le capitaine Krettly? Le titre de l'ouvrage nous l'apprend: c'est un ancien compagnon d'armes de Bonaparte en Italie et en Egypte. A ces titres seuls, les souvenirs d'un pareil homme, quelque peu colorés qu'ils soient, ne peuvent manquer d'intéresser, pour peu qu'il y ait de vérité dans la narration. Ici le sujet n'a pas besoin de rien emprunter à la poésie; l'épopée est toute vivante et jette un reflet de grandiose sur les moindres actions. Or donc, M. Krettly, en nous livrant ses souvenirs, qui sont toute son histoire à lui, nous donne aussi l'histoire des temps qu'il a traversés, des hommes avec lesquels il a vécu, des combats qu'il a livrés et des triomphes qu'il a partagés. Ce qui imprime surtout aux *Souvenirs historiques* publiés par M. Grandin ce mérite qui les recommande, c'est l'accent de franche vérité et de simplicité qui caractérise le capitaine Krettly. M. Krettly n'est pas seulement un brave : c'est un noble compagnon d'armes du plus grand homme des temps anciens et modernes; c'est un philosophe, un sage dont les exemples de toute sa vie peuvent servir d'enseignement. Nous recommandons ce livre à nos lecteurs. Ils y trouveront tout à la fois un délassement agréable, et aussi de la belle et bonne histoire en action, et écrite avec un talent remarquable. Les écrivains qui voudront faire l'histoire du Midi pendant les Cent-Jours pourront en outre y puiser des documens importans.

MANUEL.

Manuel phraséologique allemand-français-anglais de correspondance commerciale et de style des affaires, par F.-L. Rhode, 2 volumes in-8° de 516 pages; Francfort-sur-le-Mein, chez Sanerlœnder.

Cet ouvrage est d'une utilité pratique dont le public doit savoir gré à l'auteur. Il est aisé de concevoir combien ce manuel, qui embrasse dans un ordre systématique et sous la forme d'un dictionnaire, toutes les branches des affaires, doit aider à la correspondance. Le plan de l'ouvrage n'est pas nouveau : il avait déjà été suivi par Hausner, dans son dictionnaire phraséologique anglais-allemand; mais ce qu'il présente de neuf, c'est un développement bien plus étendu. Tous les mots employés pour le change, les marchandises, le commerce maritime, les lettres de recommandation, les traités, les expéditions, la tenue des livres, etc., y sont expliqués, puis reproduits dans des phrases servant d'exemples. Il suffit de chercher un article quelconque pour se convaincre de l'utilité véritable qu'offre l'ouvrage, et de toutes les peines qu'il a dû coûter à l'auteur; car, pour aucun de ses articles, il ne s'est borné à copier ses prédécesseurs. Tout a été, comme il le dit lui-même, refait à neuf, puisé toujours aux sources originales françaises et anglaises. Nous croyons donc pouvoir, à ce double titre d'ouvrage universel et complet, le recommander au public.

Digitized by Google

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

SOUS PRESSE pour paraître 1er au 10 août prochain,
Chez l'AUTEUR, quai Napoléon, 27 (ci-devant de la Cité).

DICTIONNAIRE DES PRESCRIPTIONS

EN MATIÈRE CIVILE, COMMERCIALE, CRIMINELLE,
EN MATIÈRE DE DÉLITS, DE CONTRAVENTIONS,
EN MATIÈRE ADMINISTRATIVE ET FISCALE,

Par J. Bousquet,

AVOCAT A LA COUR ROYALE DE PARIS.

Un vol. in-8° de près de 500 pag.—Prix : 6 fr. et 6 fr. 50 franc de port.

PROSPECTUS.

Je me suis proposé de réunir, dans un même cadre, toutes les espèces de prescriptions éparses dans nos lois. J'ai pensé qu'un travail de cette nature, résumant tous les cas de cette partie de la jurisprudence, qui embrasse tant de matières et d'objets divers, qui se rattache à tous les intérêts privés, ne serait pas sans quelque utilité. J'ai fait tous mes efforts pour le rendre le plus complet possible. J'ai recherché les textes et recherché leur esprit ; j'ai consulté les auteurs et les arrêts, et appelé à mon aide tout ce pouvait me guider et m'éclairer dans un sujet aussi vaste qu'intéressant par l'usage journalier qu'on en fait devant les tribunaux (1).

Comme je n'ignore pas le parti qu'en général la spéculation des éditeurs sait tirer d'un prospectus, j'ai voulu moi-même rédiger celui-ci, afin de n'induire personne en erreur sur la valeur de mon livre.

Voici les mots que j'ai traités :

Absence, absens.—Acceptation.—Actions en général.—Action civile.—Action publique.—Agens d'affaires.—Agent de change.—Agent du gouvernement.—Agréé.—Ajournement.—Amendes.—Antichrèse.—Appel.—Apothicaires.—Arbitres.—Arbres.—Architectes.—Arrérages.—Arrêtés administratifs.—Arts.—Assignation.—Associés.—Assurance.—Attérissement.—Auteur. — Autorisation.—Avocats.— Avoués.—Banquiers.—Barrage.—Bénéfice d'inventaire. — Billets à ordre. — Bois.— Bonne foi.—Bonnes mœurs.—Bouchers.—Boulangers.—Branches.—Cabaretiers.—Cafetier ou limonadier.—Canal.—Capacité.—Capitaine de navire.—Carrière. — Caution.— Charpentier.—Chasse.—Chemin.—Cheminées. — Chirurgien. — Cimetière. — Citation en conciliation, au correctionnel.—Clandestinité.—Clercs d'avoués, de notaires.—Colons de Saint-Domingue.—Commandement.—Commis.—Commissionnaires.—Communes.—Communistes.—Compensation. — Compromis.—Compte de tutelle.—Condamné.—Condition.—Conflits.—Confusion.—Conseil-d'état.—Conservateur des hypothèques.—Continuité.—Contrefaçon.—Contradiction.—Contrat à la grosse.—Contravention de police.—Contributions directes. —Contributions indirectes.—Contumax.—Créancier.—Crimes.—Délaissement maritime.—Délits.—Délits forestiers.—Délits de la presse.—Délits ruraux.—Demande en justice.—Dépositaire.—Désaveu d'enfant.—Détenteurs précaires.—Distances.—Domaine de la couronne.—Domaine de l'état.—Domaine public.—Domicile.—Domestiques.—Donations.—Douanes.—Eau. — Edifices publics.—Effets de commerce.— Effet rétroactif. — Eglise. — Emigré.—Engagiste.—Emphythéote.—Enclave.—Enregistrement.—Entrepreneurs.—Epoux.—Etrangers.—Exceptions.—Extra-judiciaire.—Facultés.—Failli.—Femme mariée.—Fenêtre. —Fermage.—Ferme, fermier.—Forêts.—Fosse d'aisance.—Fraude.—Frêt de navire.—Gage.—Gages des domestiques, des officiers et des matelots.—Garantie.—Garde nationale.—Greffiers.—Grevés de restitution.—Guerre.—Héritier. — Héritier bénéficiaire.—Hôpitaux, hospices.—Hôteliers.—Huissiers.—Hypothèques.—Imprescriptible (choses im-

(1) M. Merlin.

Digitized by Google

prescriptibles).—Imprimeurs.—Indivision.—Inscription hypothécaire.—Instituteurs.—Interdit.—Intérêt.—Interruption.—Interversion.—Jour.—Journaux. — Jugement. — Juge.—Lais et relais de la mer.—Lettre de change.—Livre des marchands.—Loyers. —Maçon.—Maîtres d'apprentissage, de pension, etc.—Mandataire. — Marchands.— Mari, mariage.—Mauvaise foi.—Médecin.—Meubles.—Militaire.—Mineur, minorité. —Mort civile.—Moulins.— Navires.—Notaires.— Nourrices.— Novation.—Nullités.— Octroi.—Ouvriers.—Partage.—Passage.—Pêche.—Pensions alimentaires et autres.— Péremption.—Port d'armes.—Possession.—Possessoire. — Prescription.— Puits.— Reconnaissance.—Renonciation.—Rente.—Rentes sur l'état.—Réparations civiles.— Rescision.—Résolution.—Revendication.—Révocation de donation.—Rue.—Saisie.— Serment.—Séparation de patrimoines.—Serruriers.—Servitudes.—Solidarité.—Sommation.—Soustractions. — Substitution.—Succession.—Suspension.—Terre vague.— Tierce-opposition.—Tiers-détenteur. — Titre. — Titre-nouvel.—Tolérance.—Traite des noirs.—Traites du caissier du trésor.—Transaction.—Transport.—Tutelle.—Tuteur.—Usager.—Usages.— Usine.— Usucapion.—Usufruit.— Usufruitier.—Usure. — Vaine pâture.—Vente.—Vestiges.—Vice.—Vices rédhibitoires.—Violence.—Voie publique.—Voirie (grande et petite).—Voiturier.—Vol.— Vues.

Je pense que cette table des mots que je traite suffit pour faire apprécier l'étendue et la portée de mon ouvrage, pour lequel j'ai adopté l'ordre alphabétique comme la forme la plus commode.

Je n'ai eu d'autre but, en le publiant, que celui de populariser cette partie si essentielle des lois qui nous régissent, afin de faciliter les recherches à ceux qui, par état, sont obligés de connaître cette matière, et afin que ceux qui, par négligence ou par ignorance de ces mêmes lois, auraient laissé périr leurs droits, évitent ce danger et sachent ce qu'ils ont à faire pour le prévenir.

J. Bousquet.

N. B. Les lettres doivent être affranchies.

L'ART POÉTIQUE

D'HORACE,

POUR LA PREMIÈRE FOIS TRADUIT VERS POUR VERS,

PAR MOLLEVEAU,

De l'Institut,

Seul propriétaire de ses Œuvres complètes, qui ne se trouvent qu'à son domicile, à Paris, rue Saint-Dominique, 99, faubourg Saint-Germain.

MAUPRAT,

D'APRÈS LE ROMAN DE GEORGES SAND,

ALBUM.

SIX NOUVEAUX SUJETS DE MM. E. ET A. DEVÉRIA;

UNE LIVRAISON IN-FOLIO; PRIX : 15 FRANCS.

Chez Motte, lithographe-imprimeur, rue Saint-Honoré, n° 299, à Paris.

Digitized by Google

Librairie des Étrangers,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.

Livres divers anciens et nouveaux en vente à cette librairie.

ALLETZ (Edouard), *Tableau de l'Histoire générale de l'Europe*, depuis 1814 jusqu'en 1830, seconde édition, 3 v. in-8°, papier fin satiné. 22 fr. 50 c.

ARTHAUD (E.), *le Fils du Banqueroutier*, esquisses de mœurs. 2 vol. in-8°.

AUGER (H.), *César Borgia*, ou la Romagne en 1502. 2 vol. in-8°.

BALBI (Adrien), *Abrégé de Géographie*, rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes. Troisième édition, entièrement revue et considérablement augmentée par l'auteur, et ornée de 24 cartes et plans, gravés par les plus habiles artistes. 1 vol. gr. in-8°, papier vélin, de 1,500 pages, à 2 colonnes, publié en 12 livraisons à 1 fr. 75 c. 4 livraisons ont paru. —Le conseil royal de l'Instruction publique a adopté l'Abrégé de Géographie de M. Balbi, et a décidé que ce remarquable et savant ouvrage serait donné en prix dans les colléges, et placé dans les bibliothèques de l'Université.

BAYLE (Pierre), *Dictionnaire historique et critique*, nouvelle édition augmentée de notes extraites de Chaufepié, Joly, La Monnoie, L.-J. Leclerc, Leduchat, Prosper Marchand, etc. 16 vol. in-8°.

BLAZE (E.), *la Vie militaire sous l'Empire*, ou Mœurs de la Garnison, du Bivouac et de la Caserne. 2 vol. in-8°.

BOISNECHOSE (E. de), *Christophe Sausal*, ou les deux Familles, histoire contemporaine. 2 vol. in-8.

BONIFACE (H.), *Une Lecture par jour*, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse, composée de 365 pièces extraites des prosateurs français anciens et modernes et destinée, par la variété de leur style et de leurs matières, à servir de modèles de composition, de textes pour la conversation et l'improvisation, et de sujets de lecture pour chaque jour de l'année. Avec des notes biographiques, historiques, géographiques, philosophiques, littéraires et grammaticales. 4 vol. in-8°.

COURBAUT (S. F.), *l'Art de guérir d'après la nature*, ou Cours élémentaire, etc. In-8°.

COUDRET (S. F.), *Recherches sur l'Electricité animale*, etc. 1 vol. in-8°.

COUSIN (M. V.), *Mémoire sur l'Instruction secondaire dans le royaume de Prusse*, 2e édition. In-8°.

D'ALBERT, *Cours théorique et pratique de la Taille des Arbres fruitiers*. In-8°.

DEMOUVILLE, *Petit Cours d'Astronomie*. In-8°.

DUCHESNE (E. A.), *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe*. 1 vol. in-8° d'environ 700 pages, imprimé sur papier vélin collé, avec 8 fig. (1836). Prix : broché, 12 fr.; cartonné, 13 fr. 50 c.

DURU (H.), *Grammaire populaire*, ou Nouvelle Méthode pour apprendre l'Orthographe sans Maître. In-8°.

FERRIÈRE (de H.), *les Contes de Samuel Bach*, 2e édition In-8°.

GAILLARD (M.), *Histoire de François Ier*. 2 vol. in-8°.

— — *Histoire de Charlemagne*, suivie de l'*Histoire de Marie de Bourgogne*. 2 vol. in-8°.

HAHNEMANN (S.), *Exposition de la doctrine médicale homœopathique*, ou Organon de l'Art de guérir. In-8°.

HAAS (J. L.), *Mémorial du médecin homœopathiste*. In-32.

HENRION (M.), *Histoire littéraire de la France au moyen-âge*. In-8°.

HUMBOLDT (A. de), *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*; 2e édition. 4 vol. in-8°, avec un Atlas géographique et physique et 20 planches gr. in-fol. 166 fr.—Les 4 volumes sans l'atlas, 36 fr.—L'atlas séparément. 150 fr.

LEGOARANT (B.), *Dictionnaire général des difficultés de la Langue française*. 2 vol. in-8°.

LACRETELLE aîné, membre de l'ancien Institut (Œuvres complètes). 3 vol. in-8°.

MARIVAULT (M. de), *Précis de l'Histoire générale de l'Agriculture*. In-8°.

MATELOTS PARISIENS, roman maritime, par Suau de Varennes, ancien officier de marine; précédé d'une Introduction, par Eugène Sue. 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES de Mirabeau. 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES du comte Alex. de Tilly, pour servir à l'Histoire des Mœurs de la fin du 18e siècle. 3 vol. in-8°.

MÉZIÈRES, *Histoire critique de la Littérature anglaise* depuis Bacon jusqu'au commencement du XIXe siècle : Histoire, Roman, Genre épistolaire. Paris, 1834. 3 vol. in-8°. br. 22 fr. 50 c.

MOREAU DE JONNÈS (Alex.), *Rapport sur le Choléra-Morbus*. In-8°.

MOLIÈRE (Œuvres de), avec les Variantes, nouvelle édition, gr. in-8°.

NICOD (P. L. A.), *Traité sur les Polypes de l'Urètre*, etc. In-8°.

PAGANEL (Camille), *Essai sur l'Établissement monarchique de Napoléon*. In-8°.

PANDECTES PHARMACEUTIQUES, par Adolphe Langier et Victor Duruy. In-8°.

Digitized by Google

Maison FISHER et Cᵉ,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, A LONDRES ET A PARIS.

Cette maison publie les plus belles éditions illustrées de l'Angleterre; c'est à elle que les éditeurs de la REVUE BRITANNIQUE se sont adressés pour les planches et les portraits qui doivent orner la nouvelle édition de la collection décennale de la REVUE BRITANNIQUE.

Ouvrages de luxe terminés, tous ornés de magnifiques gravures.

FOR THE DRAWING ROOM TABLE.

LA SYRIE, LA TERRE SAINTE et **L'ASIE MINEURE**, illustrés par les grands maîtres anglais. Les nombreuses demandes de ce grand et bel ouvrage, le plus parfait, le mieux entendu qui ait encore été publié, obligent les éditeurs à en faire paraître une *seconde édition*. Les planches sont tirées avec un soin parfait. Cette nouvelle édition paraîtra par livraison de quatre belles gravures avec texte français. Prix : 2 f. 50 c.

SCOTLAND and the **WAVERLEY NOVELS** illustrated: containing 31 engravings from drawings by J. M. Turner, Esq. etc., and 15 comic illustrations by George Cruikshank; with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. 4to, handsomely bound, 21s.

ITALY, SWITZERLAND, and **FRANCE** illustrated: containing 46 engravings, from drawings by Prout and Harding; with descriptions in English and French, by Thomas Roscoe, Esq. 4to, handsomely bound, 21s.

LAKE and **MOUNTAIN SCENERY, CASTLES,** etc., of WESTMORELAND, CUMBERLAND, DURHAM, and NORTHUMBERLAND: containing upwards of 200 engravings from drawings on the spot by Thomas Allom, Esq., with descriptions by Thomas Rose. 3 4to vols. handsomely bound, 21s. each.

GAGE D'AMITIÉ — 1837, in 4to, handsomely bound, price 21s., as Vol. IV of the "Northern Tourist."

The **MIDLAND-COUNTIES TOURIST**, seventy-three views of castles, cities, towns, scenery, etc., in the counties of Derby, Chester, Leicester, Lincoln, Nottingham, and Rutland. From original drawings by Thomas Allom, with historical and topographical descriptions, by T. Noble and T. Rose. 4to, as vol. 4 of the Lakes.

DEVONSHIRE and **CORNWALL** illustrated; a series of upwards of 140 views drawn from nature by Thomas Allom and W. H. Bartlett; with descriptions by Messrs. Britton and Bayley. 4to, handsomely half bound in morocco, 2l. 2s.

IRELAND ILLUSTRATED: containing 81 views drawn from nature by S. Petrie, Esq., with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. Quarto, handsomely half-bound in morocco, price one guinea.

BUNYAN'S **PILGRIM'S PROGRESS** (ILLUSTRATIONS of): a series of 14 engravings from drawings by Turner, Melville, and Derby; with a Life of Bunyan by Josiah Conder; and extracts from the work descriptive of the subjets represented, by Bernard Barton. 4to, handsomely bound, price 10s.

The **DRAWING ROOM SCRAP-BOOK**: containing 36 highly—finished engravings, with Poetical Illustrations by L. E. L. 4to, handsomely bound, 21s.

The **EASTER GIFT**, by L. E. L.: containing 14 engravings of sacred subjects, from paintings by Sir T. Lawrence, Carlo Dolci; Rembrandt, etc. Bound in silk, price 7s.

The **CHRISTIAN KEEPSAKE** by the Rev. W. Ellis, containing 16 engravings, elegantly bound in morocco, price 15s.

FISHER'S JUVENILE SCRAP-BOOK, 1837. — By Agnes Strickland and Bernard Barton. Small 4to, 17 plates, handsomely bound, 8s.

"This is a pleasing and instructive companion for the younger branches in our intelligent families; its tendency is in every way moral; and its whole character is that of an elegant and tasteful present for the rising generation." — *Evangelical Mag.*

A BIRTHDAY TRIBUTE adressed to the PRINCESS ALEXANDRINA VICTORIA, aujourd'hui REINE d'ANGLETERRE, on attaining her eighteenth year. A Poem and Memoir, by L. E. L. Embellished with a **PORTRAIT** of the Princess, engraved by Cochran, after Hayter's esteemed painting.

NOTA. On peut se procurer tous ces ouvrages au CERCLE BRITANNIQUE, rue Neuve-St-Augustin, 55, près la rue de la Paix, à Paris.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

JUIN 1839.

REVUE BRITANNIQUE.

Histoire contemporaine.

MOUVEMENT ACTUEL DE L'EUROPE.

Nous l'avons déjà dit, il y a quelques années, la plupart des mouvemens extérieurs et visibles de la politique ne correspondent nullement avec ses mouvemens réels et cachés. Les hommes d'État et les gouvernemens, depuis la révolution de juillet, imitent ces comédiens inexacts ou spéculateurs qui promettent un spectacle sur l'affiche, et le changent effrontément par caprice, par calcul ou par accident, vingt minutes avant de lever le rideau. La propagande révolutionnaire, les idées de progrès, les manifestations armées du peuple, les réactions violentes de l'aristocratie, se sont montrées partout, et partout les choses demeurent comme elles étaient. A l'exception de la France et de l'Angleterre, où il est impossible, par la loi même de leur existence, qu'on ne marche pas, vous ne trouvez dans l'Europe que des déplacemens inutiles, des réformes équivoques, des améliorations douteuses et des abus

Digitized by Google

replâtrés. La grande lutte de l'absolutisme et du libéralisme, qui un moment avait failli incendier encore le monde, s'apaise tellement qu'il est à craindre qu'elle ne finisse par s'amortir. De tous côtés on se remet des chutes et des ébranlemens; on risque des concessions pour gagner du temps, de l'argent et du repos; la crise s'est transformée d'émeute sociale en négociations privées, et le système bourgeois qui dirige maintenant la politique intérieure s'étend de plus en plus aux intérêts généraux.

Ce *statu quo* a de déplorables résultats. Chaque parti en use, non pour compter ses morts, mais pour réparer ses pertes. Croyez-vous, par exemple, que l'esprit républicain soit tué en France? Il est plus vigoureux, plus résolu, plus propagateur que jamais. Les légitimistes serrent leurs rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, et les utilitaires, dont Louis-Philippe est le symbole, puisent dans la paix des argumens contre les prétendus fauteurs de la guerre civile et étrangère. Chacun s'arrondit. En Angleterre, les tories profitent du couronnement de Victoria pour se rendre importans dans l'exercice des priviléges qui constituent malheureusement la base de leur influence politique. L'Autriche étalera aux cérémonies de Milan toutes les vieilles traditions de l'empire de Charles-Quint, pour habituer les provinces méridionales à l'oubli de leur dépendance; tandis que dans le Portugal et à Madrid la cause des rois est vivement compromise par l'esprit public, que les péninsulaires ne connaissaient pas encore, et qui s'infiltre lentement dans leurs mœurs. La question hollando-belge n'est pas plus avancée qu'en 1831; un bûcheron de mauvaise humeur, un douanier ivre suffit pour mettre en émoi toutes les puissances qui ont concouru aux trop fameux protocoles rédigés par M. de Talleyrand; et voilà justement le vieux diplomate qui disparaît comme pour dénoncer la vitalité de son œuvre *in extremis*. Un seul fait s'est accompli de toutes parts, c'est l'introduction parmi les maisons souveraines des familles princières de l'Allemagne, qui semblaient destinées à ne contracter jamais que des unions domestiques. Si M. de Tal-

Digitized by Google

leyrand ne s'est réveillé sur la fin de sa carrière, et si les Français n'ont provoqué une seconde révolution que dans un but aussi ridicule, il faut avouer que les peuples ne sont pas dignes d'une émancipation sérieuse.

Le pacte de famille, comme disent les radicaux, est un de ces mouvemens politiques sourds et mystérieux dont nous parlions plus haut, qui s'exécutent d'autant plus vite que personne n'y prend garde, et que les apparences dissimulent aussi long-temps que les réalités s'y prêtent. La fièvre des Cobourgs, *the cormorant ambition*, est un mouvement conjugal qui renferme les graves intérêts de la liberté. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'est pas moins hostile à la sainte-alliance. L'empereur Nicolas, dont la verve sarcastique est plus guerroyante que le trésor, a caractérisé cruellement la maladie des gouvernemens libéraux. A l'époque où Léopold se trouvait placé entre deux mariages également dynastiques, et où la main de dona Maria était sollicitée par un de ses neveux, le czar s'écria : *Jamais une couronne ne tombe dans la boue, qu'un de mes cousins de Cobourg ne cherche à la ramasser*. Il n'est pas hors de propos de remarquer que la reine Victoria, qui fait la grandeur actuelle de cette petite famille princière, s'appelait Alexandrina, par déférence pour l'empereur Alexandre de Russie, le prédécesseur de Nicolas. La sœur aînée de la duchesse de Kent avait épousé un frère d'Alexandre, ce Constantin, le capricieux tyran de la Pologne; mais elle en fut séparée en 1820, dans les orages d'une union fort malheureuse. Les causes de cette rupture, dont on raconte des particularités incroyables et atroces, remontent, dit-on, à la présence d'un jeune officier russe dans l'intimité du grand-duc. Une intrigue fut découverte; la justice et la clémence du czar protégèrent les coupables. L'épouse divorcée, dont la maison est payée sur la cassette de l'empereur, vit maintenant en Suisse avec le jeune officier dont les assiduités ont compromis son rang. Dans le monde diplomatique, cela s'appelle honnêtement une liaison. De tout temps, la manière dont se recrutent en Allemagne les princesses nubiles

Digitized by Google

pour le lit des grandes familles souveraines, a été un scandale pour l'Europe ; les conscriptions de vierges qu'on fait dans le Caucase pour les harems de Constantinople, ne sont pas plus révoltantes. Il faut lire, dans les *Mémoires secrets* de Masson sur la cour de Catherine II, les *convois* successifs de femmes allemandes qu'on amena dans Saint-Pétersbourg pour le mariage du grand-duc. L'impératrice les prenait à l'essai pendant quinze jours, et les renvoyait avec son portrait enrichi de diamans pour frais de route. Tel était le sort des petits princes de la confédération jusqu'au moment de l'intronisation forcée de la famille Bonaparte dans le sein de toutes les dynasties. A leur grandeur se rattache l'abaissement des maisons souveraines. Les Bonapartes ont préparé l'avénement des Cobourgs.

C'est le pacte de famille qui a porté deux princes allemands au trône de don Pedro ; mais les Cobourgs sont plus forts que les descendans du vice-roi d'Italie : ils ont Louis-Philippe dans leurs intérêts, et la duchesse de Kent dans leurs rangs. Le roi des Français ménage d'ailleurs au pacte de famille un vigoureux coup de collier, en sollicitant la main d'un fiancé de Bavière pour la princesse Clémentine, et en rêvant encore la reine Isabelle pour un de ses fils ; le mariage du duc d'Orléans est plus habile que brillant. Peu à peu la seconde couche des dynasties atteint la surface où les couronnes poussent vite, mais où les révolutions germent aussi, comme de mauvaises herbes gênent les boutures les plus droites. On en voit un exemple dans la Grande-Bretagne. L'ambition domestique de la duchesse de Kent est louable ; cependant, lorsque le pacte de famille, qui possède déjà les couronnes d'Angleterre, de France, de Portugal, de Belgique, de Wurtemberg, de Bavière et de Saxe-Cobourg, menace de placer sur le trône de Georges IV les deux jeunes étudians de l'université de Bonn, les princes Ernest-Auguste et Albert-François, cousins de Léopold, il est impossible de fermer les yeux à son action politique. Toutes les conquêtes sociales se bornent pour le moment à des contrats de mariage.

Digitized by Google

Et qu'on ne dise pas que les nouvelles dynasties avaient besoin d'un pareil baptême ! Bonaparte a brigué le lit des rois après avoir envahi leurs trônes, et ce lit a été son tombeau. Le baptême des nouvelles dynasties ne saurait être que la sanction populaire. Les brochures de M. de Cormenin ont prouvé en France ce que coûtent les monarques du juste-milieu ; en Angleterre, la liste civile de la reine Victoria est encore plus onéreuse pour la nation britannique, le budget d'une jeune fille est aussi lourd pour les communes que la liste civile de Georges et de Guillaume.

Voici comment le *Taits' Magazine*, l'un des organes du parti radical, établit ce chiffre :

Détail.	Georges IV.	Guillaume IV.	Victoria.
Trésor privé.....	60,000 £	60,000 £	60,000 £
Emolumens des personnes et dignitaires attachés à la personne royale.	130,300	130,300	131,260
Service du palais.....	171,500	171,500	172,500
Argent destiné à la munificence royale.....	23,200	23,000	13,200
Dépenses secrètes.....	»	»	8,040
Total.....	305,000	385,000	385,000

A laquelle somme il faut ajouter la pension des divers membres de la famille royale qui s'élève à 707,360 £ et les revenus de Cornouailles et de Lancastre qui forment une somme de 44,000 £ ; soit en tout 1,138,460 £.

Les whigs, malgré leur dévoûment, expliqueraient avec peine ce chiffre accusateur qui dément toujours, depuis quelques années, la réputation économique des monarchies constitutionnelles. On doit de même au pacte de famille une partie des embarras politiques dont se sont compliqués, depuis la révolution de juillet, les institutions et les principes. Il y a là plus que le gaspillage de l'impôt ; il y a un honteux trafic de l'enthousiasme que certaines races inspirent encore aux populations moutonnières. Le pacte de famille est malheureusement pour beaucoup dans cette physionomie énigmatique, dans cette marche ambiguë que le gouvernement français

Digitized by Google

affecte plus que jamais sous le ministère Molé. L'intérêt dynastique vient toujours, comme dans la conversion des rentes et pour le chemin de fer de Bruxelles à Paris, jeter son brandon imprévu de discorde au milieu des débats de la tribune et de la presse. Il a dominé l'intervention avec d'autant plus de gravité, que c'est la seule question qui soit maintenant sérieuse et urgente dans l'Europe, parce qu'elle les réunit et les absorbe toutes. La Russie a tellement broyé sous la roue de ses canons et sous le fouet de ses ukases les débris vivans de la Pologne, que les puissances ajournent leur humanité, dans la crainte qu'elle ne soit plus meurtrière que profitable, et que Nicolas, contrarié, ne poursuive plus violemment l'extermination de ce malheureux peuple; la France est tout aussi embarrassée de prendre sa conquête que de la garder, et les cinquante mille hommes qu'elle entretient en Afrique suffisent aux distractions guerrières des Parisiens; la Hollande et la Belgique, par leurs continuelles taquineries d'enfant, nourriront long-temps les inquiétudes du cabinet de Vienne, où d'ailleurs l'état précaire de l'Italie méridionale tourmente sans cesse encore M. de Metternich; Othon, Mamoud, Ibrahim Pacha, Abd-el-Kader sont des acteurs politiques qu'il ne faut pas perdre un instant de vue, sous peine de trouver défaite la besogne à laquelle ces personnages prêtent leur appui, tantôt comme dupes, tantôt comme auxiliaires; enfin, chaque nation a des plaies domestiques ou des événemens privés en concurrence directe avec la gravité des intérêts généraux. On ne saurait nier, par exemple, l'importance des prétentions religieuses de l'archevêque de Cologne pour l'avenir de la domination prussienne dans les provinces rhénanes; si le Limbourg et le Luxembourg compromettent encore la stabilité du nouvel état belge, c'est que leur séparation rencontre dans la timidité de Léopold un obstacle moral qui paralyse l'action que la Belgique serait capable d'exercer secondairement sur la politique de la quadruple alliance, malgré l'égoïsme déjà si complet de ses nationalités récentes; et ici le pacte de famille le révèle dans toute sa bourgeoise

Digitized by Google

temporisation. La situation équivoque des Deux-Siciles n'est qu'un triomphe de plus pour cette pensée secrète de la diplomatie que le roi de Naples a beaucoup trop dédaignée. Les difficultés intérieures chez les autres puissances de l'Europe, soit en face de leurs populations, soit vis-à-vis de leurs finances, ne sont pas moins réelles, si toutes ne découlent pas du pacte de famille. Mais, à l'égard de l'intervention, dès qu'il s'agit de cette mesure vraiment dynastique, les chancelleries entrent en émoi, les parlemens tonnent, et si don Carlos pénétrait dans Madrid, ou si la régente était séduite par les *exaltados*, il est évident que l'une ou l'autre de ces deux catastrophes remettrait en présence le pacte de famille et l'intérêt des peuples. Alors, nous ne répondons pas de l'issue du combat.

Le pacte de famille plane sur les discussions politiques de l'Europe entière. Dans la Grande-Bretagne, les radicaux en font le texte de leurs harangues les plus violentes et les plus sensées; Hume, Ward, Wakley, Roebuck, Mahsworth ne prononcent jamais le nom de Cobourg sans frémissement. On a vu les émeutes soulevées et les clubs formés au sein de Lisbonne contre les exigences matrimoniales du prince de Leuchtenberg. Le pacte de famille prépare encore un des événemens les plus graves, l'introduction d'une princesse russe dans la maison du roi de Hanovre, qui n'a pas oublié les traditions du duc de Cumberland. A Madrid, les Espagnols portent à leur petite reine un amour romanesque dont l'énergie garantit son trône, mais ils prendraient assurément un mari d'Orléans pour une atteinte à la fierté castillane. Les temps de Philippe V et du traité des Pyrénées sont bien passés. Rappellerons-nous le prince d'Orange qui regardera comme une insulte personnelle le mariage de Victoria, s'il n'est pas l'époux choisi; et l'avénement d'une fille des Césars à la couche du roi de Naples, et l'âge nubile des sœurs de l'empereur du Brésil, où le prince de Joinville a fait une apparition si conjugale, et enfin les semences de jalousie et d'ambition que la duchesse d'Orléans a laissées en Allemagne? De

Digitized by Google

telles préoccupations, jetées au milieu de l'Europe aristocratique, ne se conjurent que par l'extension des principes d'une liberté généreuse; mais les hommes d'état ne tiennent le pouvoir que des dynasties, et ils flattent l'origine de leur grandeur dont ils se croient solidaires.

C'est véritablement dans cette fièvre ambitieuse des maisons souveraines de deuxième formation généalogique, dans cette substitution de branches cadettes à des rameaux héréditaires, que repose le mouvement de la politique actuelle. Il faut rendre aux Chambres françaises la justice de dire qu'elles semblent reconnaître dans leurs débats la fâcheuse influence d'un pareil système de ménage. La question d'Espagne, la conversion des rentes et les fonds secrets, ces trois pivots de la session, n'ont eu d'importance que par les affaires dynastiques. On y a constaté plus que jamais, toujours par suite des intérêts de famille, l'énorme distance qui sépare la capacité dont la grande nation fait preuve dans les heures de crise révolutionnaire, et la maladresse qu'elle montre dans les instans plus faciles de réorganisation.

Cette fermeté contre les agitations et cette timidité dans les époques de calme pourraient jusqu'à un certain point s'expliquer par le caractère de la moralité politique des hommes d'état de la France contemporaine, telle qu'elle est née avec la monarchie représentative, en 1815. Nous ne dirons pas que la révolution de juillet a ébranlé, affaibli, corrompu cette moralité; l'expression serait dure et triste; mais il est incontestable que la manifestation de 1830, en brisant des faisceaux d'idées et de manœuvres étroitement unies, en multipliant les systèmes et en accueillant les théories, a donné plus d'orgueil, plus d'exigence, plus d'ambition aux personnalités qui naguère acceptaient le niveau du salut commun. Un personnage politique, sous la restauration, faisait bon marché de son rôle, pourvu que la patrie et la liberté fussent en somme victorieuses; aujourd'hui il s'isole complétement; il demande des garanties pour son triomphe avant de les demander pour

Digitized by Google

sa cause. Il y a conséquemment plus d'indépendance dans la nation, moins de dévoûment de la part de ses mandataires.

On voit encore en France un triste résultat du pacte de famille dans la déférence générale de l'armée, non seulement pour l'esprit de cour et la politique du château des Tuileries, mais aussi pour l'intérêt dynastique, même lorsqu'il compromet le libéralisme des principes et l'honneur du pays. C'est la conséquence et l'ignorance du défaut de logique dans le gouvernement. Il est certain que la guerre se retire peu à peu des institutions de l'Europe politique; les rois comme les peuples, par des intérêts opposés, tendent à se réunir sous l'abri d'une paix perpétuelle; et, à cet égard, l'entretien des armées permanentes est en contradiction radicale avec le caractère progressif de l'époque. Rien de plus absurde que de contempler le prince royal commandant des manœuvres au Champ-de-Mars ou passant des revues sur le Carrousel, tandis que Louis-Philippe expédie jour et nuit dans son cabinet des dépêches pour rendre tout ce jeu d'enfant inutile. L'armée est trop instruite, trop éclairée pour ne pas comprendre cette situation. N'ayant plus d'espérance que dans les parades et les corps d'élite, elle s'attache à la personne du souverain; et, au sein du parlement français, les députés qui sont fonctionnaires de l'armée, s'abstiennent des questions spéciales, dès qu'ils seraient en opposition avec la cour qui est la sauve-garde de l'avancement. Aussi les questions militaires sont-elles forcément dévolues à des orateurs qui n'ont d'autorité sur ces matières que par leur indépendance. Au Palais-Bourbon, comme au Luxembourg, ce sont des avocats, des administrateurs, des propriétaires qui ont prouvé que le traité de Vienne avait été violé à l'égard de la Pologne par la Russie; que les bandits de don Carlos ne résisteraient pas à un corps d'armée français, que la lettre du traité de la quadruple alliance en tue l'esprit; et que si les Anglais contenaient dans l'Inde soixante millions de tributaires avec des cipayes, la France pouvait bien économiser sur le sang de ses jeunes soldats, en formant des régimens arabes.

Digitized by Google

Nous ferons observer que, sous ce dernier rapport, les situations de la Grande-Bretagne et de la France ne sont pas comparables; l'Hindou diffère de l'Arabe pour le moins autant que les deux peuples dont ils sont tributaires diffèrent eux-mêmes l'un de l'autre; nous avons montré pour les lois, les mœurs, les usages et les propriétés des habitans de l'Indoustan un respect que les Français n'ont pas toujours importé sur la côte d'Afrique; et, puisque les orateurs de la chambre des pairs proclament cette vérité de leur propre bouche, osons rappeler ici que nous sommes peut-être les premiers colonisateurs du monde. Pour mieux s'en convaincre, il n'y aurait qu'à jeter un coup d'œil sur l'accroissement progressif mais lent de la puissance anglaise dans l'Inde (1).

Dans cette circonstance, l'effet du discours de M. Thiers n'a pas été moins vif de ce côté-ci de la Manche, qui cependant n'a jamais sympathisé avec le jeune et brillant parvenu. Il s'est montré tout à fait éloquent à la manière de Shéridan et de Burke, c'est-à-dire avec l'entraînement qui résulte de la conviction dans un homme d'esprit. C'est une chose bien remarquable que cette animation subite, persuasive, supérieure, et point du tout jouée qui bouillonne pour ainsi dire dans M. Thiers et s'échappe en torrens inégaux mais brûlans, toutes les fois que l'honneur, la liberté et les principes de 89 sont en question pour la France au milieu de son parlement. M. Thiers a l'incontestable mérite dans la chambre des députés, en ces momens-là, de confondre, seul dans sa personne, les hauts intérêts qu'il défend, parce qu'il est seul dans cette chambre leur plus évident et leur plus puissant produit, et une semblable incarnation de l'homme dans le principe, ou du principe dans l'homme, forme une péripétie en chair et en os, une argumentation personnifiée dont la foudre ne tombe jamais en vain. Ajoutons que M. Thiers n'use de cette force oratoire, dont nous retrouvons un exemple

(1) Dans une de nos prochaines livraisons, nous esquisserons le tableau des conquêtes de l'Angleterre dans l'Inde.

Digitized by Google

dans son pays chez Mirabeau, que dans les instans de crise et quand il s'agit de frapper un coup décisif. Que sa cause triomphe ou qu'elle succombe, ce genre de péroraison laisse toujours un long retentissement dans le public.

De pareilles attaques, renouvelées savamment et à propos, finiront par ramener M. Thiers à la présidence, qu'il occupera dès-lors d'une manière d'autant plus franche, qu'il aura beaucoup de fautes à expier et de témérités à justifier; il faudra qu'il corrige les erreurs du cabinet précédent et qu'il montre la vérité, l'opportunité du sien. Nous ne sommes pas embarrassés de sa conduite; nous le sommes plutôt des obstacles qu'il a déjà rencontrés dans une volonté supérieure et des impressions qu'il peut recevoir et qu'il reçoit maintenant de son entourage. A proprement parler, M. Thiers n'a point de coterie politique; il n'a que des amis : c'est là un grand malheur. Les conseils d'un ami sont flatteurs pour l'homme privé; ils égarent souvent l'homme d'état, parce que les dévoûmens particuliers n'ont pas toujours en vue l'intérêt général d'une situation comme les dévoûmens politiques. Il y a des gens à Paris qui se feraient tuer pour prouver, ce qui est parfaitement inutile, que M. Thiers est un honnête homme et un grand citoyen; il y en a fort peu qui proclameraient l'infaillibilité de ses talens politiques au delà des grilles de son hôtel. M. Thiers est un chef de famille; ce n'est pas un grand-prêtre.

Ce qui fait la force de M. Guizot, c'est qu'il a une double puissance; sa personne et son parti. Il passe, aux yeux de ses adversaires, pour un homme qui a un système, des principes, de la conscience et du désintéressement; et comme sa tenue d'orateur, sa dignité parlementaire, sa raideur souvent illogique, sa vie privée parlementaire honorable justifient en apparence tous ces mérites fort rares en France, on le respecte tout en le combattant; et plus il est vaincu, plus on l'admire. Cette position singulière donne à M. Guizot beaucoup plus d'importance qu'il ne s'en serait acquis uniquement par ses talens politiques. Il est chef de parti dans tous les bénéfices du mot. Un moyen bien facile de se convaincre

Digitized by Google

de l'excès de sa réputation, c'est de chercher les services qu'il a rendus à la France depuis la révolution de juillet. Si nous exceptons ses réglemens sur l'instruction primaire, réglemens administratifs qui rentraient d'ailleurs dans la carrière de toute sa vie, nous ne le trouvons mêlé de fait dans aucune des grandes luttes où le pouvoir de Louis-Philippe s'est pris corps à corps avec la démocratie turbulente. Le nom de M. Guizot plane, il est vrai, sur les démonstrations des majorités et sur les actes des ministères, mais son doigt ne paraît pas. Nous croyons qu'il possède l'art de grouper les hommes politiques autour d'un fantôme de système qui n'existe que dans la bonne foi ou la médiocrité de ceux dont ce système couvre les bévues ou excuse les faiblesses. M. Thiers, qui par bonheur est revenu de son aveuglement, pourrait à cet égard nous donner des renseignemens curieux. Ce qui a sauvé la France depuis la révolution de juillet, c'est la rigueur de Casimir Périer; c'est la volonté, c'est le savoir-faire du roi. On a dit qu'ils servaient tous deux de jouets à M. Guizot; il nous semble pourtant, à voir les résultats, que c'est M. Guizot qu'on a insensiblement réduit à ce rôle. De ces deux hommes politiques, l'un a succombé, mais l'autre a touché le but.

Il faut donc que M. Guizot ait un côté faible; oui, et c'est l'orgueil. Sous beaucoup de rapports, mais toutefois avec les atténuations de l'époque, il nous représente assez bien le triumvir Robespierre. C'est la même inflexibilité dans la parole et dans le raisonnement, la même dureté dans les moyens, la même simplicité dans la conduite privée, la même hésitation dans les momens de crise. M. Guizot paie de ses doctrines et jamais de sa personne. L'intimidation correspond à la terreur. Quand il faut pousser fatalement la France dans les voies impérieuses de son système, M. Guizot s'élance à la tribune; quand il faut en répondre devant les communes assemblées pour l'élection ou devant la populace ameutée sur les places publiques, c'est Périer, c'est Thiers, c'est Louis-Philippe, c'est le maréchal Soult qui montent à cheval ou compromet-

Digitized by Google

tent leur habileté. M. Guizot n'a pas peur de mourir, mais il a peur d'être vaincu. Nous découvrons encore ici quel est le véritable pantin. Supposez que M. Guizot eût réellement un système, ou, ce qui est la même chose, supposez que son système fût habile, tous les hommes d'état qu'il paraît avoir usés lui auraient servi de piédestal, et pourtant c'est M. Guizot en définitive qui est leur marche-pied. On nous répondra que la terreur a sauvé la France en 93, et que, si nous voulons être conséquens dans notre parallèle, l'intimidation sauvera la France en 1838. D'accord, mais l'intimidation restreinte aux mesures rigoureuses de Casimir Périer, de même que la terreur comme la régularisait Danton. La terreur, couvrant la France d'échafauds sanguinaires, amena la chute du gouvernement républicain ; l'intimidation, corrompant les hommes qu'elle ne peut vaincre, flétrissant ou ridiculisant ceux qu'elle ne peut corrompre, gouvernant avec des journaux vendus, arrachant de force ou de gré peu à peu la France aux erremens de la révolution de juillet, substituant les choses et les personnes de la restauration à des conquêtes politiques et morales légalement faites, l'intimidation entraîne nos voisins vers un nouveau bouleversement.

Robespierre, à mesure qu'il rencontrait des obstacles, envoya à la guillotine Vergniaud, Danton, Hébert; il voulait y envoyer Tallien; il y aurait plus tard envoyé Billaud-Varennes et même Saint-Just; mais il finit par être dupe de ses propres exagérations. M. Guizot a successivement usé M. Périer, M. Soult, M. de Broglie, M. Molé; mais comme il va maintenant, faute de victimes, passer du rôle de grand-prêtre aux honneurs du sacrifice, son temps expire, son heure est venue : il doit vaincre ou périr lui-même. Or, la chute pour M. Guizot, c'est l'impuissance et l'oubli. Dénoncer son impuissance en acceptant des conditions d'une chambre ou de Louis-Philippe, est un risque individuel que cet homme d'état ne fera jamais courir à sa personnalité si difficilement maintenue hors de toute atteinte. Il aimera mieux l'oubli

Digitized by Google

avec son système, que l'impuissance avec le pouvoir. Il reste donc député.

M. Guizot trouve également une certaine force dans son parti, force qui n'est pas la victoire, mais la résistance, comme la force qui émane de sa personnalité. Il puise d'abord une énergie incessante dans les flatteries dont ses partisans l'entourent, le défendent et l'éblouissent. C'est par les femmes surtout que les doctrines entretiennent le feu sacré de leur maître. Les éloges du sexe ont pour M. Guizot le même irrésistible attrait que pour le duc de Wellington. Lorsqu'il était ministre de l'instruction publique, et que, fidèle à sa tactique de ne jamais compromettre directement le dogme qu'il représente, il gouvernait la France sous le manteau du président nominal du conseil et en concurrence avec le président réel; il fallait voir ce professeur, dans son salon de la rue de Grenelle, recevoir les hommages du petit nombre de femmes qui ont conservé dans les mœurs parisiennes les traditions d'élégance, de coquetterie et de beauté des anciennes cours.

Ces hommages sont encore aujourd'hui ceux que M. le comte Molé ménage de temps en temps à son chef de coterie, pour lui faire oublier les transactions que les doctrinaires ont consenties à l'influence secrète naguère si imprudemment déclinée par M. Guizot. Madame Molé, qui a beaucoup d'esprit et même un rang dans la littérature, madame la duchesse Decazes et madame de Barante entourent le patriarche, dans l'hôtel privé du ministre actuel, rue de la Ville-l'Évêque, de toutes les consolations que leur suggèrent l'espérance de revenir au pouvoir et le respect dû aux talens qui ont fait leur fortune politique. Car, il ne faut pas s'y tromper, ces trois femmes exquises règnent quand les doctrinaires gouvernent; elles ne partagent la puissance qu'avec Louis-Philippe. Les secrétaires d'ambassade, les diplomates étrangers, les jeunes magistrats, les artistes célèbres, les députés aimables relèvent de leur bon plaisir. Il semble qu'elles aient puisé dans les murs

Digitized by Google

où ce triumvirat fonctionne les traditions d'un culte féminin qui eut aussi, sous la restauration, un singulier empire. Nous voulons parler de la princesse Bagration. Elle habitait, en 1817, l'hôtel de M. Molé.

Comment ce ministre et les femmes spirituelles qui lui viennent en aide ne consoleraient-ils pas M. Guizot et ne tourneraient-ils pas l'action politique de la France, pour une dernière fois, au bénéfice de leur parti, lorsqu'ils se retrouvent ensemble à la même place où, il y a vingt ans, Müffling, Sacken, Wellington, Schwartzemberg et Metternich installèrent ce fameux club du faubourg Saint-Honoré, qui a sauvé les idées et les personnes de Gand? La princesse Bagration avait mille avantages que n'ont pas les triumvirs actuels : elle était étrangère, à peu près veuve, et jouissait de 60,000 fr. de pension avec tout l'entraînement d'une jeune et jolie femme de vingt-huit ans. En comparant nos souvenirs, il n'y a rien de changé, sinon que madame Molé, madame Decazes et madame de Barante n'ont plus vingt-huit ans, et que des Français ont remplacé les officiers supérieurs de la sainte-alliance. A minuit, quand même la princesse n'était pas rentrée du bal ou de l'Opéra, les bougies s'allumaient dans ses salons déserts, où peu à peu, silencieusement, venaient s'asseoir, en bas de soie et avec leurs crachats européens, les hommes qui ont signé au congrès de Vienne. Il n'y avait jamais d'autres femmes que la princesse. Lorsqu'elle ne paraissait pas, les bougies brûlaient toujours, comme si la réception avait lieu, jusqu'à cinq heures du matin. Les habitués ne demandaient pas la princesse Bagration ; ils entraient, causaient, faisaient un wisth, commentaient un mot de M. de Talleyrand, qui jouait là le rôle de M. Guizot, mais moins sérieusement que lui, et s'en retournaient enfin dans leurs chancelleries écrire les dépêches qui ont amené la révolution de juillet. Le personnage aimable de ces réunions était M. Beugnot, et M. de Richelieu y représentait le type de l'aristocratie libérale et de l'élégance parlementaire, dont M. de Broglie prétend continuer la mémoire. C'est une faiblesse bien excusable chez des hommes

Digitized by Google

d'état qui n'ont pas changé leur point de vue depuis cette époque. Si les murs de l'hôtel Molé pouvaient prendre la parole, ils raconteraient aux conciliabules du jour une anecdote sur l'ingratitude en matière politique, dont les doctrinaires feraient bien de tirer profit.

On ne sera pas précisément ingrat envers M. Guizot; on n'oublie pas assurément ses services et son nom; mais on se contente de le récompenser en lui jurant qu'il a sauvé la France. M. Molé est le bénévole intermédiaire de ces faciles paroles de conciliation, et le *petit* ministère, comme disent les journaux de l'opposition, suit en repos la pente de son déclin, grace aux concessions que M. Guizot flatté obtient de ses amis du centre.

Le ministère Melbourne a de plus graves soucis : obligé de défendre la couronne, sans recevoir d'elle aucun appui; en présence des tories, dont l'armée forte et puissante est loin encore d'être défaite comme celle des légitimistes français; constamment aiguillonné par les radicaux et par l'Irlande, qui ne le soutiennent qu'à condition; tourmenté au dehors par les intrigues et les menaces de la Russie, par l'insurrection du Canada, et par le gouvernement difficile de l'Inde (1).

(1) Voici ce que nous lisons dans la correspondance de l'*Asiatic Journal* : « Sur un grand nombre de points de l'intérieur, la misère des indigènes dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Le rapport de la Société de bienfaisance de Cawonpoor, annonce que plus de 1,200 personnes sont mortes de faim dans le cours de trois mois, dans la seule étendue de la station, et que le nombre des personnes qui reçoivent un secours quotidien, s'élève à 1,300. A Agra la misère est affreuse : dans une distribution de comestibles la foule des indigens s'est trouvée si compacte, que 15 individus sont morts écrasés. A Mattra, petite station, 400 personnes reçoivent des secours chaque jour. A Gwalior, des milliers de personnes meurent de faim, et l'on n'attend un remède à ce mal qu'au retour de la saison pluvieuse. A Calcutta, l'évêque de la ville a dit en pleine chaire que jamais le nombre des mendians n'avait été aussi grand.

» Cet état de détresse a dû naturellement exercer une influence fâcheuse sur la population. Le nombre des vols et des crimes a augmenté d'une manière étonnante. Un grand nombre d'enfans sont volés chaque jour, et plusieurs criminels ont été condamnés aux assises de Madras, à sept ans de

Digitized by Google

le ministère anglais n'a pas le temps de faire de la politique de boudoir. Il est obligé de répondre par des faits aux interpellations incessantes qui lui sont adressées. Les tories veulent être édifiés sur l'état actuel de l'intervention en Espagne; Hume, le radical, demande s'il est juste que le roi de Hanovre soit encore le pensionnaire de la Grande-Bretagne, le ministère balbutie et la chambre casse le bill. Si le radicalisme en Angleterre est moins excentrique qu'en France, il n'est ni moins violent, ni moins opiniâtre. Tout ce qui est privilége, monopole, injustice, devient aussi l'objet de ses attaques, et, malgré la grande influence politique et morale du clergé anglican, le temps s'approche où il sera totalement dépouillé de ses dîmes.

Mais ce qui émeut le plus vivement les conservateurs, c'est le bill d'appropriation : ce bill tant de fois voté par les communes et tant de fois repoussé par la chambre des lords, est encore soumis à l'examen de la chambre des communes; aujourd'hui les deux armées arrivent en présence avec le même esprit que par le passé : « Mieux vaut périr sur la brèche que céder, s'écrient le *Times* et les autres organes de son parti. L'Irlande est perdue, leur répliquent leurs adversaires, si le

déportation. D'un autre côté, la superstition règne avec autant de force que jamais. Ainsi dans une lettre datée de Goomsur, on lit que le capitaine Campbell, dans sa dernière excursion parmi les Khouds, a sauvé 103 enfans qui étaient destinés à des sacrifices humains. Le commerce des Anglais en Chine souffre aussi depuis quelque temps. Un vif démêlé vient d'avoir lieu entre ces derniers et le gouverneur de Canton; de graves plaintes s'élevaient au sujet des marchands hongs. Ceux-ci doivent au commerce 2,320,000 piastres; une seule maison, la maison Jardine, était leur créancière de 1,700,000 piastres. Les Hongs se trouvant pressés, ont demandé un délai de douze années pour le paiement, et leurs créanciers trouvant ce terme trop long, ont refusé. La cause a été déférée à son excellence le gouverneur qui, dans sa sagesse, a déclaré que le terme choisi par les marchands hongs était juste; qu'exiger un terme plus rapproché était injuste, et qu'il allait en référer à l'empereur du céleste empire, pour qu'il eût à suspendre le cours des relations commerciales des sujets anglais avec les commerçans chinois. »

Digitized by Google

bill ne passe pas avec toutes ses clauses. La lutte est entamée, et tout porte à croire qu'elle sera décisive.

La grande affaire des récriminations électorales a longtemps aussi occupé les deux chambres, mais enfin, pétitions pour et contre lues et examinées, il a été reconnu que les ministériels et les conservateurs avaient dépensé entre eux 200,000 £ pour s'assurer une majorité au sein de la chambre élective, et que toutes sommes payées, les résultats étaient restés absolument les mêmes qu'avant la dissolution. Cependant le parti de lord John Russell, depuis l'ouverture de la session, a perdu du terrain, car dans le plus grand nombre des vacances qui ont eu lieu la presque totalité des membres réélus s'est composée de conservateurs.

Plusieurs échecs successifs sont aussi venus attrister les amis du ministère. Nous citerons entre autres la question relative à l'apprentissage des nègres dans les possessions anglaises; malgré le talent de lord John Russell, la question a été résolue contre lui à une majorité de trois voix; le nombre des votans était de 189. D'un autre côté, le chancelier de l'échiquier signalait dans son rapport sur les finances une diminution assez importante, relative à l'exercice de 1837 : d'après les calculs du ministre, les revenus de l'année 1837 étaient portés à 47,250,000 £, ils ne se sont élevés qu'à 46,090,000 £. D'une autre part, le ministre avait porté les dépenses de la même année à moins de 47,000,000 £, et elles se sont élevées à 47,509,000 £, c'est donc un déficit d'un million et demi sterling. Ce déficit s'explique aisément par la crise commerciale qui vient de tourmenter l'Angleterre et les Etats-Unis; mais les partis s'en font une arme, et le ministère a été souvent embarrassé pour y répondre. Disons-le toutefois, cette crise ne se continue point.

De grandes améliorations s'opèrent; l'activité, les travaux ont repris à Manchester, à Glascow et dans un grand nombre d'autres localités du Royaume-Uni. Néanmoins de larges plaies restent encore à cicatriser; nous citerons par exemple les ouvriers de Spittalfield, qui, au nombre de dix mille, ont

Digitized by Google

signé une pétition dans laquelle ils font un tableau déchirant de leur misère, et réclament de la législature un remède à leur détresse. Mais ce n'est pas là ce qui préoccupe le ministère; si dans le grand mouvement industriel qui s'est opéré dans l'industrie anglaise quelques branches sont en souffrance, il en est d'autres qui donnent de merveilleux résultats : voici enfin l'Océan et l'Atlantique tributaires de la vapeur; dans l'espace de six semaines le *Sirius* et le *Great-Westend* ont effectué une double traversée de Portsmouth à New-York; c'est là, sans contredit l'un des plus beaux triomphes de notre époque! Déjà plusieurs grandes maisons de la Cité forment des comptoirs à New-York, à Boston et à Baltimore. Voilà enfin l'Angleterre qui étend ses bras géans sur les points les plus éloignés du globe. Dans l'Inde on organise en ce moment des lignes de bateaux à vapeur qui doivent servir au transport des dépêches et des passagers entre ce grand continent et l'Europe. Ces lignes desserviront l'Inde tout entière, Ceylan, Maurice, la Chine, la Cochinchine et l'Australie. Mais ce qui prouve mieux encore la situation vraiment puissante de la Compagnie des Indes, c'est la détermination libérale qui vient d'être prise par la cour des directeurs à Calcutta; c'est la meilleure réponse à faire à ceux qui prétendent que l'Angleterre tremble devant la Russie lorsqu'il s'agit de l'Inde. D'après ces réglemens, tout navire navigant sous pavillon étranger, soit qu'il vienne d'Europe, d'Amérique ou de tout autre port, aura la faculté d'importer dans les ports de l'Inde appartenant au Royaume-Uni des marchandises de toute nature, et de prendre en retour des marchandises indigènes de quelque nature que ce soit, pour les porter ou bon lui plaira.

Quoi qu'il en soit, malgré les crises commerciales et les fluctuations de la politique, malgré les orages du dedans et ceux du dehors, le commerce, cette mère nourricière de l'Angleterre, qui chaque jour agrandit notre influence, est en pleine prospérité, et dépasse en progrès celui de toutes les autres nations de l'Europe. 18,100 navires venant de ports étran-

Digitized by Google

gers et jaugeant ensemble 3,215,800 tonneaux, sont entrés l'année dernière dans les différens ports de la Grande-Bretagne; ce nombre avait été l'année précédente de 17,600 navires jaugeant ensemble 3,132,300 tonneaux, et en 1836, de 16,530 navires, jaugeant ensemble 2,953,800 tonneaux, d'où il résulte que l'augmentation du nombre de navires venus des différens ports du globe a été de 400 navires pour les douze mois précédens, et d'environ 1,580 pour l'année 1836. Le commerce maritime de la Grande-Bretagne a largement participé à cet accroissement. 12,250 navires appartenant au Royaume-Uni, et jaugeant ensemble 2,346,300 tonneaux, sont entrés dans les différens ports, tandis que l'année précédente le nombre des navires qui faisaient le commerce avec les ports étrangers était de 11,640, jaugeant 2,225,000 tonneaux. Le cabotage a occupé, l'année dernière, 128,000 navires, jaugeant ensemble 10,409,400 tonneaux; en 1836, ce nombre fut de 123,800 navires, jaugeant 10,337,500 tonneaux. Le nombre total des navires entrés dans les ports de la Grande-Bretagne, soit qu'ils fussent employés au cabotage ou au commerce extérieur, a été de 146,000, jaugeant ensemble 14,625,000 tonneaux, d'où résulte, sur les arrivages de 1836, une augmentation de 4,000 navires, jaugeant ensemble 1,555,400 tonneaux.

Le tonnage moyen (cabotage non compris) a été, en Angleterre, pendant ces trois dernières années, de 3,100,300 tonneaux. En France, pendant la dernière période décennale, il n'a été que de 1,807,000 tonneaux. Le chiffre du tonnage qui n'était, en France, que de 1,615,000 au commencement des dix années, s'est rapidement élevé à la fin, et la plus forte année a offert un total de 2,371,000 tonneaux. Le tonnage de l'année dernière, en Angleterre, étant de 3,275,800 tonneaux, il résulte de la comparaison de ce chiffre avec celui du plus fort tonnage français une différence, en faveur de l'Angleterre, de 944,800 tonneaux. Mais occupons-nous de la situation politique du continent.

Dans l'Europe politique, les partisans et les adversaires du

Digitized by Google

pouvoir, comme tous les hommes d'état, s'accordent à regarder Louis-Philippe comme le représentant, la personnification de la classe moyenne ou bourgeoise aujourd'hui triomphante. Or, comme cette classe est la partie la plus nombreuse et la plus influente de la population, des publicistes français, M. Fonfrède, de Bordeaux, et quelques autres moins hardis, voudraient que cette personnification, que ce type fût despote en raison même de la majorité dont il est le symbole, et que la représentation du pays se produisît plutôt dans la volonté qui tient les rênes du gouvernement, que par la volonté qui émane de l'élection des communes. Assurément c'est là une interprétation fort spirituelle et fort adroite du système représentatif.

L'opposition réplique à ce thême en demandant la pratique pure et rigoureuse du système, c'est-à-dire que la volonté du roi soit machinale et soumise à la responsabilité des ministres qu'elle choisit d'ailleurs au sein des majorités offertes par les parlemens. Entre leur point de vue et les maximes gouvernementales dont nous avons parlé plus haut, se placent enfin les doctrinaires qui admettent avec l'opposition le péril de trop personnifier dans le prince la volonté de la nation, et avec M. Fonfrède les dangers du système primitif qui, sur les trois pouvoirs de l'état, en confère évidemment deux aux communes, l'une par la volonté des majorités parlementaires, l'autre par la volonté du conseil des ministres sorti de ces majorités mêmes.

Cette position des doctrinaires fait qu'ils prétendent posséder seuls le véritable remède aux embarras du jour, l'interprétation d'un système qui doit varier nécessairement, comme toutes les choses humaines, avec les circonstances et avec les personnes. Néanmoins, les députés et Louis-Philippe, par des motifs contraires, dédaignent également leur appui. Les Tuileries et les Communes ont tour-à-tour, suivant le jeu des majorités, l'amour-propre de vouloir gouverner sans eux ; tandis que les doctrinaires sont repoussés par la chambre et par la cour, dès qu'ils mettent ostensiblement, impérieusement le

Digitized by Google

pied dans le ministère. Alors le parti de M. Guizot en est réduit, pour ne pas disparaître, à faire acte de présence dans la chambre par ses talens, qui sont incontestables, afin de se concilier une autorité mixte qui leur permet encore de tenir en échec les délibérations, tantôt en ménageant la gauche, tantôt en flattant le château. C'est là ce qui est arrivé dans la discussion de l'adresse et dans le vote des fonds secrets où la résistance des doctrinaires s'est maintenue tant qu'il a été nécessaire de constater leur force et où elle a cédé de bonne grace dès que le ministère des Tuileries a eu besoin qu'elle cédât. Mais une semblable influence n'est pas moins une transaction, puisqu'elle ne rend que le pouvoir parlementaire à ceux qui l'exercent. On en voit la preuve dans les maximes libérales dont ils sèment aujourd'hui leurs brochures et leurs discours, comme dernière ressource, et avec une verve qui sent la détresse.

Du reste, les procès politiques intentés en France, soit aux journaux, soit aux particuliers, font peu d'impression sur le public, si même généralement ils ne compromettent pas la dignité du ministère qui en contresigne le fâcheux éclat. On dirait que le moyen est usé ou nul. Les foudres d'éloquence dépensées par les gens du roi contre le régicide n'ont pas empêché les sanglantes parodies du crime de Fieschi de se perpétuer autour de la personne de Louis-Philippe, ni réchauffé l'indifférence de la nation pour ces répétitions fatigantes d'un même forfait. Ce que nous disons là n'est pas une supposition injurieuse pour le caractère de nos voisins. Le meurtre d'un homme, fût-il roi ou principalement quand il est roi, excite une égale horreur des deux côtés du détroit. Nous croyons seulement que si les tentatives dont Louis-Philippe est souvent le but soulèvent l'indignation publique en France contre leurs auteurs, c'est plutôt comme attentat privé que par moralité politique. Un semblable égoïsme se révèle dans toutes les autres poursuites judiciaires où le gouvernement est mis en question. Dès qu'un publiciste comparaît à la barre du tribunal, les opinions les plus

Digitized by Google

hostiles se rapprochent pour le plaindre; aucune ne plaint le gouvernement qu'il a sali ou insulté, si ce n'est le journaliste authentiquement vendu, dont les condoléances en pareil cas ressemblent aux larmes mercenaires des pleureuses et font rire les spectateurs les mieux pensans qu'ils ont toutefois mission d'attendrir. En revanche, si des circonstances fort rares amènent sur les bancs de la cour d'assises une créature ministérielle, circonstances qui ont eu lieu récemment, aussitôt il se manifeste un intérêt général pour les adversaires en tout état de cause, et, comme en France personne n'est l'ami ou le client du pouvoir, hormis ceux qui en profitent, on voit dans l'accusé le gouvernement lui-même, on le voit protégé par des substituts, escorté par des gendarmes et défendu par des magistrats; on dit qu'il spécule sur le scandale, et on applaudit à la condamnation ou bien on siffle l'acquittement.

A quoi cela tient-il donc? peut-être à la nature du parquet. Les gens du roi ne sont ni considérés, ni suffisamment rétribués, ni convenablement habiles; la première imperfection de cette magistrature entraîne les deux dernières, comme aussi les deux dernières commandent la première dans tout le personnel. Dans un pays où les révolutions politiques ont été si fréquentes, où l'exaltation des esprits est si grande, la magistrature a été obligée plus fréquemment qu'en Angleterre de se mêler aux luttes des partis, de modifier sa jurisprudence au gré des vainqueurs, de condamner tour à tour ce qu'elle avait absous, et d'absoudre ce qu'elle avait condamné : de telle sorte qu'il est bien peu de magistrats en France, qui dans leur longue carrière n'aient été plusieurs fois et à de très courts intervalles, en contradiction avec eux-mêmes ou du moins avec leurs jugemens antérieurement émis. Ces oscillations de la part des organes de la loi sont très graves, et leur attirent la désaffection publique. Pour les membres du parquet, leur position est si précaire, leur avenir est si incertain, les influences auxquelles ils sont soumis sont si diverses et si variables, que tous les jeunes légistes qui ont un patrimoine médiocre et un talent réel préfèrent

Digitized by Google

les luttes du barreau, où le mérite et la fortune se joignent très bien à l'indépendance du caractère. Il ne reste donc plus, pour la conscription d'élite dont se recrute le parquet des tribunaux, que de pauvres avocats sans clientelle, trop heureux de recevoir du ministre de la justice, après de longues sollicitations et grace à de nombreux patronages, l'*exequatur* auquel ils doivent un rôle précaire, mais important, dans la société. Quand le nouveau récipiendaire gémit des devoirs que la nécessité d'une profession trop vantée lui impose ou ne se sent pas la force de remplir ses fonctions avec le dévoûment aveugle que sa famille espérait dans son ame faible, il tombe dans la magistrature de province, c'est-à-dire dans l'oubli éternel et dans la plus triste des conditions honorables. S'il regarde au contraire les épreuves du parquet comme un surnumérariat pénible, mais inévitable, il prend un front d'airain et une bouche de marbre; il refoule dans son cœur tous les sentimens qui ne s'accordent pas avec le but de son ambition, il oublie ses parens et ferme la porte à ses amis, quand ceux-ci pensent autrement que le ministère dont il est l'organe au Palais-de-Justice. D'après ce qui précède, on voit que le talent est la moindre des choses pour les jeunes magistrats du parquet de la France, et qu'ils n'ont ni le temps ni le courage d'y songer.

Maintenant, quelle peut être la tenue, la valeur, l'influence de ces hommes dans le prétoire français, lorsque les combats solennels de la parole s'engagent violemment entre les gens du roi et des avocats renommés comme M. Odilon-Barrot, M. Mauguin, M. Philippe Dupin, M. Teste et une foule d'autres moins connus et plus jeunes, mais dont le talent jouit déjà d'une grande faveur au barreau. Si le respect dû à la distribution de la justice ne s'était pas reporté sur la magistrature inamovible, nous le disons avec douleur, mais avec conviction, la pitoyable figure des procureurs et des substituts, au milieu de leur parquet, aurait depuis long-temps gravement compromis l'autorité royale. Spectateur impassible, le public, neutre dans les débats et victime dans l'affaire, voyant le gou-

Digitized by Google

vernement si bien attaqué et si mal défendu, se laisse naturellement persuader qu'il a tort, et les auditeurs sortent du tribunal avec la secrète pensée que les gouvernans sont ou très coupables ou fort maladroits.

Ce n'est pas épisodiquement que nous nous livrons à ce commentaire sur l'esprit de la magistrature française. L'action judiciaire de Paris se mêle à la politique de l'Europe; elle a du retentissement dans les cabinets de tous les souverains qui mesurent les progrès de la réforme générale d'après le plus ou moins de force de compression dont le gouvernement de Louis-Philippe fait preuve à l'égard du radicalisme. Les tribunaux sont partout le miroir où la lutte de la force et du droit se révèle; mais, en politique et chez les Français, rien n'est plus expressif, plus redoutable que les débats de la justice haute. Quand la guerre civile de nos voisins commence par des escarmouches de parquet, c'est qu'un bouleversement plus régulier est dans les cœurs, sinon déjà par les rues. En Angleterre, pendant le couronnement à la fois si aristocratique et si populaire de Victoria, les radicaux vomissaient des imprécations sur la cérémonie. Cette manifestation violente, qui ne produit encore que des débats de parole et ne répand que des flots de bière à Londres, serait un signe très grave à Paris. Les ministres de la Sainte-Alliance, Nicolas, don Carlos et les Bourbons de Naples le savent bien; car il n'est pas un procès instruit par devant la chambre des pairs qui ne porte aussitôt la terreur ou la colère dans leur âme.

Le pacte de famille favorise beaucoup cette frayeur mutuelle qui assure les royautés contre l'esprit de révolte; les liens du sang rendent imitative la répugnance qu'inspirent aux gouvernemens les tentatives de la liberté. Aussi, de toutes parts cherche-t-on à ne jamais descendre dans l'arène de la justice avec les propagateurs de l'insurrection. La reine Dona Maria ne ferait pas cette sottise; et M. de Metternich, au nom duquel les procès politiques de Milan ont infligé tant d'exécration, sait ce qu'il en coûte pour mettre la justice du côté du pouvoir. Combien de semblables manœuvres n'ont-elles

Digitized by Google

pas avili le gouvernement napolitain à la suite des troubles de Palerme! Toutes les fois que les Bourbons des Deux Siciles ont appelé le bourreau à l'aide de la conservation de leur dynastie, et cela est souvent arrivé, leur gangrène morale s'est visiblement accrue. Quand le roi de Hanovre en viendra aux moyens judiciaires, il ne sera pas loin de retomber du trône au personnage de bouffon du peuple anglais. On se souvient encore à Saint-Pétersbourg de l'ébranlement sérieux qui accompagna, dans les mœurs de plomb de la Russie, l'instruction du dernier grand complot; et il est facile de voir, à l'animosité douloureuse qui gronde au fond des cœurs polonais, le résultat déplorable des exactions juridiques commises par les agens du czar dans ce malheureux pays. Il n'y a pas encore eu, que nous sachions, de drame judiciaire à Madrid, depuis l'intronisation de la jeune Isabelle, et c'est peut-être là ce qui explique le singulier repos de cette capitale où les factions les plus terribles demeurent en présence et ne se déchirent pas: mais viennent les solennités de la justice et les vengeances prévôtales d'une cour, l'incendie passera des camps de la frontière aux salles mêmes du parlement espagnol. Un procès politique est un spectacle; un tribunal extraordinaire forme le plus séduisant des théâtres; et, dès l'instant que les juges ont pris place avec l'investiture du pouvoir en face des accusés debout sous le poids d'une accusation de crime d'état, l'exaspération réciproque augmente en raison directe de la vanité des acteurs et du parterre. Voilà pourquoi de telles représentations sont décisives en France. Si l'affaire Laity eût été plus sérieuse au fond, on aurait eu là un modèle des comédies du genre.

Tout absurde que soit la manifestation du prince Louis, elle dérive néanmoins de ce pacte de famille qui, dans son immense réseau, embrasse toute l'Europe. Rien n'est plus ridicule et plus odieux à la fois aujourd'hui qu'un *prétendant*; c'est un mot qui ne répond à aucune idée. Don Carlos entrerait à Madrid, le duc de Bordeaux franchirait le Rhin, que, malgré leurs droits dynastiques, on ne comprendrait pas da-

Digitized by Google

vantage la moralité de leur succès. La souveraineté du peuple est désormais sans appel; elle peut n'être pas virtuellement obéie, mais on ne revient pas sur ses décisions; et lorsque les années ont sanctionné sa volonté rationnelle, il faut de bonne grace reconnaître le principe, la résistance devient seulement une question d'amour-propre.

C'est au pacte de famille que l'empereur Nicolas rend justice, quand il veut bien sourire à l'ambassadeur de la nouvelle royauté de France; un pareil contrat est dans les idées que l'autocrate nourrit sur la puissance souveraine, et bien qu'il ne soit pas pour les Cobourg et autres, leur *camaraderie* flatte sa haine pour les institutions libérales. Au pacte de famille, Nicolas oppose un genre de contrat vieilli, mais qui n'est pas encore sans une ombre de grandeur : nous voulons parler des alliances politiques de tout temps nommées par les géographes *naturelles*, ou résultant des configurations du sol, du bassin des mers, du caprice des montagnes et de l'affinité des mœurs et des idiomes. Sous ce rapport, la fermeture du Sund, comme celle de la mer Noire, est un coup de maître. Les Anglais ont prouvé, en 1801 et en 1807, que cette fermeture n'était pas infranchissable, de même qu'ils prouveraient aussi, le cas échéant, que les Dardanelles ne forment pas une écluse moscovite; mais, jusqu'à nouvel ordre, le czar se renferme dans ses digues avec une persévérance et un concert de moyens dont on ne s'inquiète pas assez dans l'Europe politique; les alliances *naturelles* préparent encore de mauvaises nuits à la cause des peuples. Les portiers du Sund choisis par l'empereur ne prennent que fort peu d'intérêt au pacte de famille; l'un a toujours vécu sous la main de la Russie; l'autre est un soldat parvenu et renégat qui ne tient ni aux Cobourgs, ni aux Bourbons, ni aux d'Orléans, ni aux Bonaparte. Ils joueront très convenablement au nord le rôle que la Turquie joue en Orient. Les établissemens russes de la mer Noire et sur les rives de la Baltique présentent aux deux extrémités de l'empire un facile accès dans ces parties les plus vitales, au cœur même de sa puissance. La Russie

Digitized by Google

est ainsi géographiquement disposée par la nature, que ses frontières terrestres forment une barrière à peu près inaccessible, soit par l'étendue et les difficultés du territoire, soit par la rigueur des hivers et des mœurs, tandis que ses abords maritimes sont d'une facilité alarmante pour la conquête. La grande faute de Napoléon a été de ne pas comprendre qu'il ne pouvait vaincre la Russie que par la mer, et conséquemment que par notre entremise. Le désastre de Moscou est la leçon la plus glorieuse, mais la plus fâcheuse aussi que les Russes aient donnée à l'Europe sur la véritable manière de les dompter.

Du reste, il n'y a rien de plus curieux dans le mouvement politique actuel que ce combat de terrains, de mariages, de navigations, de protocoles, de parlemens et de budgets qui bientôt chez tous les peuples, à l'exception de quelques dissidens originaux, remplacera les luttes sanglantes des siècles passés. Voici dix ans que l'empereur Nicolas se prépare à la guerre, et il n'en viendra jamais à bout. L'Irlande et l'Angleterre sont toujours à la veille de se dévorer littéralement, mais la partie est constamment remise, et il ne résulte de leurs provocations mutuelles que des légers triomphes pour la cause de la Verte Erin. A chaque nouveau grief, les deux rivales commencent par crier très haut, et puis l'Angleterre corrompue finit par se rendre à l'Irlande opiniâtre; la question des dîmes en est la preuve. Maintenant, on fait la guerre à un peuple en refusant le fils de son roi pour gendre. Nicolas a trouvé un singulier moyen de guerroyer avec les Polonais sans poudre et sans artillerie : il prescrit aux enfans de la nation vaincue d'apprendre la langue russe. Il faut, pour des mesures plus violentes, les chauds climats de Naples, de Palerme ou de Lisbonne; tant que les choses se passent sous un ciel tempéré, il y a dans l'arsenal de la politique mille expédiens plus ou moins atroces qui rendent la guerre effective complétement inutile : si le champ de bataille manque, on n'en compte pas moins les morts.

Les intérêts domestiques des familles princières ne sont pas

Digitized by Google

les seuls à gêner les progrès de la liberté politique en Europe; les intérêts privés des peuples, les relations secondaires et purement de voisinage, de lucre ou de vanité, aussi mesquins et aussi égoïstes que les affaires de ménage chez les rois, envahissent la généreuse action du temps et des lumières. Un couronnement essentiellement dynastique se fait à Londres. Au lieu de discuter les questions sociales qu'un pareil anachronisme soulève dans l'histoire de l'humanité, les journaux et les revues les plus graves de France et d'Angleterre s'occupent de débattre sérieusement les talens militaires du duc de Wellington et du maréchal Soult; on écrit de très beaux articles sur les politesses qu'ils se sont réciproquement témoignées, et on renferme toute l'importance de l'événement dans un rapprochement d'étiquette entre deux anciens rivaux de gloire. On va couronner François d'Autriche à Milan: parlera-t-on du symbole douloureux pour l'Italie que le diadème de fer a toujours représenté aux yeux de la diplomatie de la Sainte-Alliance? Non. Mais on s'agitera beaucoup dans les cabinets et chez les hommes d'état, pour que le cérémonial satisfasse l'amour-propre de tous les gouvernemens de l'Europe, depuis le plus radical jusqu'au plus aristocratique. La France possède sur la côte d'Afrique une colonie qui lui est onéreuse, dont l'avenir est douteux et dont les frais progressifs sont énormes : le caractère français n'est pas colonisateur. On s'en doute à Paris; néanmoins nos voisins, quoique secrètement convaincus de leur faute, ne la défendent pas moins avec énergie par sentiment d'orgueil national. Est-ce que le peuple russe, la partie intelligente et fière de la nation de Catherine II, s'inquiétera quelque jour de son abaissement politique et voudra effacer par la civilisation la distance qui sépare les mougicks des nobles? Nullement, en vérité; elle a trop peur de Nicolas pour se compromettre, et d'ailleurs la réputation d'humanité, d'élégance et de politesse dont elle jouit en Europe, contente son ambition. Quelques mots depuis long-temps auraient suffi, qu'ils partissent du trône ou des chambres, pour réunir l'Irlande et

Digitized by Google

l'Angleterre dans le plus saint, le plus fort et le plus beau des contrats; mais ces mots solennels et réparateurs, ni le parlement, ni la reine, ni le peuple anglais lui-même n'oserait les dire, parce que des superstitions de race et des préjugés de culte, une vanité puérile et de sottes préventions les arrêtent honteusement sur leurs lèvres. Sous le roi Guillaume, la Hollande et la Belgique formaient une nation prospère; désunies par les circonstances politiques, elles végètent et languissent; l'une est un fardeau pour la France, l'autre est effacée du nombre des états secondaires de l'Europe; les deux peuples étaient pénétrés, autant que l'on peut l'être par les faits, des conséquences heureuses de leur réunion; mais la Hollande a voulu imposer son idiome et ses mœurs à la Belgique, la révolution de juillet a tourné la tête aux habitans de Bruxelles, et voilà détruite la seule œuvre du congrès de Vienne qui fût vraiment sage! Les pitoyables résultats de la séparation éclatent progressivement tous les jours.

Nous savons parfaitement que, pour les géographes et les publicistes, la Belgique devrait faire partie du territoire français; il est certain que les limites *naturelles* au nord, pour la France, se trouvent aux rives de l'Escaut et du Rhin; mais les lois de la civilisation, à notre époque, déterminent uniquement les véritables frontières. Malgré tout ce qu'on a écrit depuis 1830, nous persistons à dire que le Belge est Hollandais, et non pas Français; c'est le même caractère, ce sont les mêmes habitudes et les mêmes sentimens. On déteste la France à Bruxelles avec la même cordialité qu'à Rotterdam; nous parlons, bien entendu, de la masse des populations. Or, ce que la civilisation veut, la politique le veut; si les intérêts privés, chez les rois et chez les peuples, dominent actuellement en Europe, à plus forte raison les affinités nationales doivent-elles de tous côtés prévaloir, elles qui ne sont réellement que des intérêts privés sous l'enveloppe d'un nom digne et sonore. La constitution du royaume de Belgique est donc la production la plus dérisoire, la plus inutile et la plus précaire qui soit sortie du cerveau de M. de Talleyrand, et

Digitized by Google

il ne fallait rien moins que la frayeur d'une guerre continentale pour justifier cette improvisation singulière. La question du Limbourg n'est que le prélude des embarras diplomatiques où elle conduira l'Europe.

Les intérêts privés des peuples, déjà si mesquins, prennent un caractère de mercantilisme intellectuel et de corruption publique bien autrement grave, lorsqu'on les contemple au point de vue de la presse. Cette grande, cette unique puissance de la civilisation a gagné en étendue, mais que de pertes déplorables dans sa moralité! En Angleterre, elle se fait l'organe des passions stupides du torysme ou des haines radicales les plus forcenées, ou de l'égoïsme le plus plat et le plus avili. En France, on doit à la servilité de quelques écrivains politiques une périodicité d'éloges et de convictions au service de tous les ministères présens et futurs. Ce sont eux qui soutiennent envers et contre tous, les propositions les plus absurdes, les mesures les plus fâcheuses; blâmant et louant tout sans conscience; désapprouvant tout ce qui n'émane point de leurs patrons; sans cesse occupés à défendre les prérogatives du pouvoir, et à les étendre même s'il est possible, et toujours prêts à faire en sa faveur une énorme consommation de sophismes et de mensonges, telle est aujourd'hui, en France et en Angleterre, la condition d'une partie notable des écrivains politiques. Ainsi se démoralise la partie la plus essentielle d'une nation; ainsi ceux qui semblent avoir pour mandat d'éclairer l'opinion publique, l'égarent et la fourvoient. En France comme en Angleterre, pas de hiérarchie pour les écrivains, nulle considération dans le monde; le public les juge d'après l'opinion du gouvernement, et le pouvoir devient coupable de tout le respect auquel l'intelligence aurait droit et qu'on lui refuse.

Quant à l'influence politique de la presse dans les états du continent, elle n'est pas pour le moment appréciable; en Angleterre et en France, la presse a dépassé l'âge viril, elle touche au comble du développement que l'ordre social actuel lui permet de prendre; ailleurs, elle est jeune encore, elle

Digitized by Google

nous paraît même au berceau ; c'est un enfant dont il faut attendre des actions. Qu'est-ce que la presse en Allemagne ? Ici, un registre complaisant et muet pour les chancelleries ; là, une tribune purement littéraire. En Espagne, on broie du noir sur du blanc, mais la noble profession du publiciste y est à peu près inconnue ; la société du moins ne lui a pas ouvert ses rangs. En Belgique, en Italie, en Russie, elle est ou méprisée, ou entravée, ou étouffée. S'il fallait calculer les progrès futurs de la presse en Europe sur les services qu'elle peut encore lui rendre et sur le besoin que le continent en éprouve, rien ne serait plus effrayant que l'avenir de ce colosse. La presse a remplacé, chez les populations éclairées de l'ancien monde, ce qu'étaient pour les Grecs et les Romains la vie en plein air, l'existence de la rue, et la fréquentation publique. Nous n'avons pas de forum, ni les jardins d'Académus, ni les loisirs un peu frais du cap Sunium ; nous avons en revanche de grands et de petits journaux, des gazettes au rabais, de la publicité à toutes les heures du jour, de l'esprit et de la science dans tous les formats. Les hustings n'ont assurément pas le caractère antique, et les orateurs du parlement français perdraient beaucoup à discourir en plein vent.

La situation présente de la politique générale est le reflet exact des intérêts privés de tout le monde ; ce n'est pas flatteur pour la liberté, ce n'est pas non plus décourageant. On peut considérer une pareille dérogation au système de feu qui a bouleversé l'Europe pendant cinquante ans, comme une halte d'un nouveau genre. Bien des immoralités y laisseront tomber leur masque, bien des théories y feront leur chemin ; car il faut le mouvement pour cacher les premières comme pour dérouter les secondes. Les hommes et les choses vont se heurter autrement que par la guerre et les idées ; ce sera probablement par les mœurs. L'intelligence et la force ont rempli leur tâche ; l'ordre social, l'humanité réclame la sienne. Celle-là ne sera pas moins terrible ; mais elle sera plus fondamentale. Le règne du juste et du vrai datera de son accomplissement. (*Weekly Papers.*)

Digitized by Google

Archéologie (1).

LES AZTÈQUES ET L'ANCIEN MEXIQUE.

Lorsque le voyageur qui se rend sur les hautes terres du Mexique a mis le pied à la Vera-Cruz, cette trompeuse cité qui, dans des rues larges et propres, dans des maisons aux façades mauresques, nourrit ce monstre hideux qu'on appelle la fièvre jaune; lui, pauvre Européen, tout saisi d'effroi à la vue de ce grand sépulcre blanchi sur lequel planent incessamment des vautours avides de cadavres, se hâte d'échapper à la ville brûlante où la mort moissonne si largement et si vite; il traverse à grands pas l'affreuse aridité des collines de sable mouvant qui entourent la Vera-Cruz et que séparent des marais d'eaux bourbeuses, dormantes et fétides; il fait halte à la ferme de l'Encerro, où commencent les forêts qui couvrent la pente orientale de la Cordillière; il atteint enfin à Xalapa la région des chênes, au pied desquels une invisible puissance amie des hommes arrête le terrible fléau comme par enchantement. Alors respirant à l'aise sous le plus beau ciel, et libre de pensées de mort, il jouit avec délices des merveilleux aspects qui se succèdent devant lui.

Il entre dans les forêts de Liquidambar; elles lui annoncent

(1) Depuis quelques années plusieurs grands ouvrages ont paru en France et en Angleterre sur la civilisation de l'ancien Mexique. M. de La Renaudière, qui depuis long-temps s'est voué à l'étude spéciale de cette civilisation, a bien voulu concentrer dans cet article tout ce qui a été dit d'important sur ce sujet.

Digitized by Google

par la fraîcheur de leur verdure que cette hauteur est celle où les nuages suspendus au dessus de l'Océan viennent toucher les cimes basaltiques de la Cordillière. Le voici au milieu des plaines élevées de Perote, hors de cette zone brûlante des terres chaudes où s'affaiblissent toutes les facultés de l'homme. Ici commence ce vaste plateau qui occupe l'intérieur du Mexique et qui le distingue de toutes les autres contrées du globe, plateau jadis connu sous le nom d'Anahuac, plateau élevé de deux mille à deux mille cinq cents mètres au dessus des mers voisines et qui semble une suite de plaines tellement rapprochées les unes des autres, qu'on dirait une surface non interrompue. Là, entre Mexico et Xalapa, reposent sur un socle immense quatre grands cônes volcaniques qui rivalisent avec les cimes les plus élevées du nouveau continent (1). Mais ce n'est pas tout, au milieu de ce large plateau, entre une chaîne circulaire de montagnes, se dessine une admirable vallée, la vallée de Mexico ou de Tenochtitlan, située plus haut que quelques unes des cimes de nos Alpes. Cinq grands lacs disposés par étages occupent la partie inférieure de ce bassin. A cette hauteur, dans notre Europe, le sol serait nu ou couvert de roches grisâtres et de quelques plantes languissantes; ni fleurs, ni fruits ne s'offriraient aux yeux. Eh bien! voulez-vous admirer le plus merveilleux des contrastes, la nature dans sa vie animée, brillante et capricieuse; montez par une belle matinée d'été sur un de ces points élevés qui dominent cette vallée, vous verrez à vos pieds des champs cultivés, des champs couverts de moissons, des jardins couverts de fleurs dans lesquelles les familles végétales des Deux-Mondes rivalisent de beauté, et puis cette grande Mexico, non celle de Moctezuma (2) qui s'élevait du sein des eaux comme une

(1) On sait que le Popocatepetl a une hauteur de 5,400 mètres. Voyez au reste, pour d'autres comparaisons, le bel article que nous avons publié dans notre dernière livraison sur les monts Himalaya.

(2) Le véritable nom de Montezuma est Moteuçzoma ou Moctheuzoma. Nous suivons ici pour les noms d'hommes et de lieux, l'orthographe adoptée par M. M. de Humboldt, dans son excellent *Essai sur la Nouvelle-Espagne*.

Digitized by Google

autre Venise, mais la Mexico moderne se développant sur les bords du lac de Texcuco, parés de villages, comme ceux des beaux lacs de la Suisse.

Je passerai sous silence les autres sites merveilleux de la Nouvelle-Espagne, et cette province d'Oaxaca, riche de son agriculture, de ses nopals couverts de cochenille, et ce Mechoacan où toutes les flores de la terre semblent s'être donné rendez-vous; et cette admirable ceinture de côtes, où la végétation de l'équateur se présente dans tout son luxe, dans toute sa variété; et ces mines de Zacatecas et de Guanaxuato, qui depuis trois siècles versent sur le monde entier leurs inépuisables trésors métalliques. Ce n'est point la Nouvelle-Espagne, la conquête de Cortès, la colonie de Madrid, la république de Santa-Anna et de Bustamente que je prétends décrire, ma pensée remonte à de plus anciens jours, aux jours où cette grande contrée, alors connue sous le nom d'Anahuac, n'obéissait qu'à ses princes indigènes; et si je vous ai conduits tout d'abord sur le plateau central, c'est qu'ici fut le berceau du vieil empire aztèque, le foyer d'une civilisation particulière; ici que s'élevait sa riche et immense capitale avec ses temples, ses pyramides, ses palais; ici que de nombreuses générations d'hommes marquèrent leur passage par de grands monumens.

Nous n'avons d'autres autorités sur l'état ancien de l'Anahuac que les traditions des Aztèques consignées dans leurs tableaux hiéroglyphiques ou dans les traditions orales recueillies à l'époque de la conquête. Ces documens peuvent nous servir de guide; mais pour quiconque ne met pas l'enthousiasme à la place de la réflexion, il reste bien prouvé que ce sont là des témoignages dont il faut se servir avec la plus grande circonspection.

Dès les temps les plus reculés, le Mexique paraît avoir été habité par un grand nombre de tribus de races différentes. On cite parmi les plus anciennes, parmi celles qui se regardaient comme autochtones, les Olmèques ou Hulmèques, dont les migrations atteignaient jusqu'au golfe de Nicoya et à

Digitized by Google

Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tepanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomies. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué à leur arrivée une race de géans, tradition qui se fonde vraisemblablement sur les ossemens d'éléphans fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. Toutes ces nations étaient établies avant la grande migration toltèque, et la période à laquelle elles appartiennent ne figure pas même dans les vagues traditions des Aztèques.

Celles-ci fixent l'arrivée des Toltèques sur le plateau mexicain au septième siècle de l'ère chrétienne; ils sortaient de Huehuetlapallan ou Tlapallan, c'est-à-dire contrées situées au nord du rio Gila, indication fort vague, mais qu'on ne pourrait rendre plus précise qu'en se perdant dans le dédale des conjectures sans le moindre fait historique pour les appuyer. Ces Toltèques venaient chercher un climat plus doux que le leur et des terres plus fertiles. Celles qu'ils abandonnaient étaient alors surchargées d'habitans, et nous voyons pendant plusieurs siècles s'échapper du même point de nouvelles migrations qui, se dirigeant au sud comme les premières, s'établissent dans les mêmes contrées.

Les Toltèques s'étendirent en peu de temps sur la plus grande partie de l'Anahuac. Ils fondèrent Tula à l'extrémité de la vallée de Mexico; ils en firent leur capitale, la ville de leur roi. Leur monarchie florit pendant quatre siècles, de 667 à 1031. Cette période fut l'âge mythique du pays, l'âge des choses merveilleuses; c'est alors, ou plutôt dans les siècles antérieurs, que paraît le budha mexicain, *Quetzalcoatl*, homme blanc, homme barbu, accompagné d'autres étrangers qui portaient des robes noires en forme de soutanes. Cet être mystérieux, grand-prêtre de Tula, fonda des congrégations religieuses; il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits; il avait en horreur le sang des hommes et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de guerre; il s'imposait de rudes pénitences pour apaiser le courroux des dieux: son règne est l'âge d'or des

Digitized by Google

peuples d'Anahuac. Ce bonheur ne fut pas de longue durée; le grand esprit offrit à Quetzalcoatl une liqueur divine qui devait le rendre immortel; ce malheureux nectar lui inspira le goût des voyages lointains et le désir irrésistible de visiter un pays que la tradition appelle Tlapallan, patrie primitive des Toltèques. Il partit; mais en traversant le territoire de Cholula, il céda aux instances des habitans qui le supplièrent de les gouverner. Il resta vingt ans au milieu d'eux; il leur apprit à fondre des métaux, à cultiver la terre; il s'ocupa beaucoup du calendrier et régla les intercallations de l'année toltèque. Sa première apparition avait été à Panuco; il devait, en quittant le Mexique pour se rendre à Tlapallan, marcher au nord, et cependant ce fut à l'est, sur les bords du Guazacualco, qu'il disparut après avoir annoncé qu'il reviendrait un jour régner sur l'Anahuac et renouveler son bonheur.

Il serait intéressant, comme le remarque fort judicieusement M. de Humboldt, de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie des personnnages mystérieux qui appartiennent à ces temps historiques, et dont tous les bienfaits sont confondus avec ceux des Toltèques. A ceux-ci, la tradition fait également honneur de l'ancienne civilisation du pays, de la culture du maïs et du coton, de la construction des villes, de l'art de tailler les pierres, de travailler les métaux, d'exprimer la pensée en caractères hiéroglyphiques. Ils possédaient des connaissances astronomiques; leur année solaire paraît avoir été plus parfaite que celle des Grecs et des Romains, et leur état social et leur forme de gouvernement étaient loin d'annoncer un peuple nouvellement sorti de la barbarie. Mais quelle est la source de cette culture? appartenait-elle en propre aux Toltèques? l'avaient-ils importée sur le plateau d'Anahuac? ou plutôt, habiles héritiers des peuples qu'ils remplaçaient, s'étaient-ils éclairés d'une lumière d'emprunt, et comptaient-ils la civilisation indigène au nombre de leurs conquêtes? pour nous, cette dernière question est résolue affirmativement par les dernières découvertes archéologiques faites dans la partie centrale du Nouveau-Monde. Rien n'indique aujourd'hui une

Digitized by Google

ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord du rio Gila, ou sur la côte nord-ouest, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fidler, Mackensie, Richardson, Francklin; tout, au contraire, l'établit dans le Yucatan, le pays d'Oaxaca et le Guatemala. C'est maintenant chose prouvée que l'existence de ce vieux foyer Misteco-Zapotèque, dont les rayons s'élevèrent jusque sur le plateau mexicain. Les Toltèques, comme les Normands de Rollon, se façonnèrent bientôt à un état social qui valait mieux que le leur; la civilisation américaine ne périt point entre leurs mains, et leur nom fut donné à cette période brillante de la vieille histoire de l'Anahuac.

Ces Toltèques, comme tous les peuples placés à de grandes hauteurs, dans un pays sans eau, étaient à la merci des saisons. Un jour leurs récoltes manquèrent complétement, et la famine et les maladies les décimèrent. Alors quelques uns d'entr'eux allèrent habiter les contrées du sud; d'autres, avec les fils du dernier roi, restèrent sur le plateau, où ils virent bientôt arriver de nombreuses tribus du nord, qui parlaient leur langue; la fusion s'opéra rapidement entre les nouvelles populations, issues probablement de la même souche. Vers la fin du 12e siècle, les Chichimèques furent suivis des Acolhues; ceux-ci, en peu d'années, se placèrent au premier rang dans la nouvelle division politique de l'Anahuac, et leur capitale Texcuco, assise sur les bords du lac de ce nom, devint le foyer principal de la civilisation du pays, que nous voyons, dans cette période, partagé en une multitude de petits états, sous l'influence d'une aristocratie militaire assez semblable à celle de l'Europe au moyen-âge. C'est une ébauche grossière de notre système féodal, moins l'héroïsme chevaleresque, la puissance des femmes, et les vertus chrétiennes.

Vers le temps où cet ordre social commençait à s'organiser, une autre peuplade barbare, dont le nord était aussi la patrie primitive, vint encore chercher une place sur le plateau mexicain. C'était la belliqueuse tribu des Aztèques, pauvre, nombreuse, et de mœurs féroces. Une de leurs peintures hiéro-

Digitized by Google

glyphiques a été consacrée à l'histoire de leurs migrations. C'est à la voix de leur Dieu, le Dieu de la guerre, qu'ils se mettent en route : ils s'arrêtent quelques années sur les bords du Gila, où certains antiquaires leur ont attribué la construction de grands édifices dont les ruines sont connues sous le nom de *Las Casas grandes de la Senora*. C'était faire beaucoup trop d'honneur à une misérable troupe de sauvages qui, près d'un demi-siècle plus tard, n'occupait que de mauvaises huttes de roseaux. Ces Aztèques s'arrêtèrent aussi dans le Mechoacan, chez les Tarasques sédentaires et cultivateurs, où ils purent prendre l'idée d'une demi-civilisation. Nous les voyons ensuite dans les environs de Tula, siége de l'ancienne civilisation toltèque; puis sur les bords du lac de Texcuco, où quelques chefs riverains leur cherchent querelle, et les forcent à s'établir sur un groupe de petites îles à l'extrémité méridionale de ce lac; ils y séjournent un demi-siècle dans le plus pitoyable état possible, vivant de racines, d'insectes, de poissons, et n ayant, pour couvrir leur nudité, que la feuille du *palma palustris*. Lassés de cette vie, ils se hasardent à mettre le pied sur la terre-ferme; là, de plus grands malheurs les attendent, ils sont attaqués par les Colhuas et réduits en esclavage. Dans cette triste condition leur race et leur nom auraient disparu, si leurs maîtres, attaqués par un voisin puissant, n'eussent été obligés de les employer comme soldats pour la défense commune. Les Colhuas durent la victoire aux Aztèques, et à ceux-ci elle valut la liberté, prix de leurs services, et peut-être accordée à la crainte qu'inspira leur caractère féroce. C'est à la suite de ce triomphe, et pour le célébrer par un acte religieux, que ces Aztèques immolèrent à leur Dieu quatre prisonniers qu'ils avaient tenus cachés. L'Anahuac n'avait point encore été témoin de sacrifices humains, si communs dans la suite.

Les Aztèques libres abandonnèrent la terre-ferme pour aller reprendre une position retranchée au milieu des eaux. Ce n'est plus sur les îles d'Acocolco, trop petites pour leur famille augmentée, qu'ils vont s'établir, mais sur un autre groupe

Digitized by Google

plus à l'ouest, là où est aujourd'hui la capitale du Mexique. Au centre de leur nouvelle demeure ils élèvent une grande cabane de joncs, dédiée au dieu *Huitzilopochtli* (1325), et leurs maisons, plus pauvres encore que le temple, couvrent un terrain divisé en quatre grands quartiers. Dès cette époque, le royaume de Texcuco, de l'autre côté du lac, se faisait remarquer entre tous les états de l'Anahuac; il comptait déjà une succession de rois sages, éclairés et bienfaisans; ils encourageaient les arts, les sciences; ils élevaient des temples, des palais, des hôpitaux, et ce qui valait mieux que ce faste d'architecture, ils rendaient leurs sujets heureux. Ce voisinage eut une puissante influence sur les Aztèques; aussi les voyons-nous adopter en peu de temps toutes les institutions de la civilisation américaine. Ils passent de l'oligarchie des puissantes familles, et du gouvernement des anciens, à l'état monarchique. Les Rois sont d'abord les élus du peuple tout entier, puis l'aristocratie seule s'empare de ce droit, qui finit par être exercé par quatre grands électeurs, alliés ou feudataires de Mexico. Les progrès de la puissance aztèque furent rapides : en moins d'un siècle les descendans de ces pauvres pêcheurs, esclaves des Colhuas, soumirent tous les petits états riverains des lacs de la vallée de Tenochtitlan. Ces conquêtes ne satisfont pas l'ambition de Moctezuma Ier, il franchit les barrières Alpines qui enferment cette vallée célèbre, il porte la guerre au sud, à deux cents milles de Mexico, et à l'ouest sur les bords de l'océan Pacifique. L'aigle mexicain se promène en vainqueur sur une partie de l'Anahuac et des terres d'Oaxaca.

De grands travaux d'utilité s'exécutent dans tout le royaume. Pour préserver Mexico des eaux du lac, on élève ces immenses digues long-temps admirées par les ingénieurs européens. Le roi guerrier se fait homme politique et législateur. Il achève de cimenter dans un intérêt commun l'union de l'autel et du trône. Il accorde aux prêtres des honneurs et des richesses en échange d'une portion de pouvoir spirituel qu'ils lui abandonnent. Il institue de nouveaux rites; il publie de nouvelles lois en faveur de la propriété. Il augmente le nom-

Digitized by Google

bre et les attributions des juges; il rend des lois sévères contre l'ivrognerie et donne à sa cour une magnificence inconnue avant lui. A son règne glorieux se rattache la prépondérance de Mexico sur tout l'Anahuac. C'est alors la puissance dominante et redoutée. Cinquante ans plus tard, cette puissance qui n'a fait que s'étendre sans se consolider était aux mains du second Moctezuma, un de ces hommes que la providence met sur le trône quand elle a prononcé la chute d'un empire. Grand-prêtre et roi, sa fortune l'aveugle. Il commence par des guerres malheureuses; il attaque le Mechoacan sans pouvoir l'entamer; il attaque les républicains de Tlascala, et une poignée d'hommes libres, retranchés dans leurs montagnes, battent les troupes du grand empire. Inhabile à vaincre l'étranger, il tourne tous ses efforts contre la constitution de sa patrie; cette fois il est plus heureux. Il fait la loi et l'interprète; il se croit la source de tout bien et de tout mal; sa voix n'a point de contradicteurs, il se pose comme une divinité et prétend aux honneurs de l'adoration; il proscrit de sa cour tout ce qui n'est pas noble et il s'aliène le peuple; il veut réduire la noblesse au rang de valets de cour, et la noblesse le prend en aversion tout en l'enivrant d'hommages: les prêtres paraissent aussi avoir eu de graves sujets de mécontentement contre lui.

Vers la fin de ce règne, une vague inquiétude courait dans tout l'Anahuac comme à la veille d'un grand événement; la peur s'appuyait sur des prodiges : on avait vu dans le ciel des armées s'entrechoquer; une comète avait semé l'effroi; les eaux du lac s'étaient soudainement agitées, sans tremblement de terre, sans un souffle de vent; les tours du grand temple de Mexico avaient pris feu tout à coup, et aucun secours humain n'avait pu maîtriser l'incendie. Puis cette vieille tradition, qu'un jour des hommes blancs et barbus viendraient s'emparer du pays et détrôner ses rois, avait repris créance et courait de bouche en bouche. On répétait que les temps étaient arrivés où cette terrible prophétie devait s'accomplir. Plus fâcheux encore que de semblables présages et de tels oracles, l'esprit de ré-

Digitized by Google

bellion faisait de rapides progrès dans toutes les contrées conquises par les Aztèques. La haine du joug mexicain s'accroissait de jour en jour; la terreur seule retenait sur les lèvres le cri d'indépendance. Moctezuma n'ignorait aucune de ces circonstances et tremblait sur son trône, lorsqu'en 1517 des marchands qui revenaient de la foire de Xilanco lui apportèrent la première nouvelle de l'arrivée des chrétiens sous les ordres de Grijalva. Deux ans après, un courrier expédié en toute hâte par le gouverneur d'une des provinces maritimes du royaume sur le golfe du Mexique lui annonça l'arrivée de Cortès et de ses Espagnols La peinture dont ce courrier était porteur représentait les habillemens, les traits des hommes, leur nombre, leurs armes, leurs chevaux, leurs vaisseaux et tout ce qu'ils apportaient.

Laissons Moctezuma accablé de cette fatale nouvelle se retirer dans son palais de deuil et rêver au moyen d'éloigner *les Fils du Soleil* de ses domaines. L'empire est encore dans tout son entier, dans toute sa force, dans toute sa gloire; la maison royale dans tout son éclat; la capitale dans tout son lustre; les temples, les monumens, les institutions civiles et religieuses de la vieille civilisation Américaine adoptée par les Aztèques sont debout, la victoire ne les a point encore livrés à la hache espagnole. Voici le moment de prendre une idée de l'ancien Mexique; quelques années encore, et nous ne rencontrerions plus que des ruines.

Le nom d'Anahuac (près des eaux) ne doit pas être confondu avec celui de Nouvelle-Espagne : il était dans l'origine limité à la seule vallée de Tenochtitlan ou de Mexico, c'est-à-dire aux villes et aux terres qui entouraient les grands lacs de cette vallée à l'époque des derniers rois mexicains. On l'étendait au pays compris entre le 14e et le 21e degré de latitude. Il embrassait les républiques de Tlascala, de Cholula, de Huexotzinco; les royaumes indépendans de Texcuco, de Tlacopan, de Mechoacan, et enfin le grand royaume aztèque de Moctezuma. Ce dernier, le seul dont nous ayons à nous occuper ici, ne s'étendait pas sur la huitième partie du

Digitized by Google

Mexique actuel; il n'allait point, comme l'a cru Solis, depuis Panama jusqu'à la Nouvelle-Californie; il était limité sur les côtes orientales par les rivières de Guazacualco et de Tuspan; sur les côtes occidentales par les plaines de Soconusco et le port de Zacatala. La rivière Santiago le séparait des hordes barbares connues sous le nom d'Otomies et de Chichimèques, qui occupaient les plaines de Zelaya et de Salamanca dont nous admirons aujourd'hui les belles cultures et le grand nombre de métairies éparses.

Ornée de nombreux *teocallis* (temples) dont la partie la plus élevée montait dans les airs en forme de minarets, entourée de chaussées et de digues posées au milieu des eaux, assise sur des îles couvertes de verdure, recevant à chaque heure des milliers de bateaux qui répandaient la vie sur son beau lac, l'ancienne Tenochtitlan, d'après le récit des premiers conquérans, devait ressembler à Venise ou à ces grandes villes du Delta, au moment où elles sont inondées par le Nil. Dans ses rues circulait une population de 300,000 habitans. Pour ses rois, pour ses nobles, pour ses prêtres étaient de hauts palais, bâtis en pierre de taille; pour le peuple des huttes de bois, des maisons basses aux murailles de *tetzontli*, pierre spongieuse, légère et facile à briser. Au milieu de son lac d'eau salée, cette population recevait par de beaux aqueducs l'eau douce nécessaire à sa consommation. D'après un fragment du plan de Tenochtitlan que Moctezuma fit lever pour Cortès, et que M. Beulloch a retrouvé de nos jours, on voit que cette ville était divisée en carrés réguliers comme un immense échiquier; division reproduite en partie dans la Mexico moderne. La circonférence était d'environ dix milles, et le nombre de ses maisons s'élevait à soixante mille. Chacun des carrés, grands ou petits, avait un temple sur le frontispice duquel on lisait en caractères aztèques le nom du dieu auquel il était consacré. Les voies de communication se composaient de rues droites, régulières, pavées, lavées et nétoyées chaque jour, et d'un plus grand nombre de canaux débouchant dans le lac, et au moyen desquels les approvisionnemens de cette grande

Digitized by Google

cité lui arrivaient de toutes parts. Un grand nombre de ponts liaient entre eux les différens quartiers comme dans nos villes d'Europe. Les anciennes relations des Espagnols parlent avec admiration du caractère grandiose de ces édifices; elles nous montrent au milieu de Tenochtitlan le grand temple ou teocalli dont l'enceinte immense ressemblait à celle d'une grande ville. Ses murs étaient couverts de reliefs représentant des serpens enlacés. Les quatre portes correspondaient aux quatre points cardinaux. Dans l'intérieur s'élevait une pyramide tronquée de 54 mètres de hauteur. Sur la plate-forme, deux chapelles ouvertes, décorées avec tout le luxe du pays. Ici, deux idoles colossales, hideuses à voir; là, plus hideuse encore, la pierre verte sur laquelle les prêtres étendaient les victimes humaines. Trente-neuf petits temples, consacrés à autant de divinités, entouraient cette pyramide et semblaient en faire partie. Cinq mille personnes attachées au service de ce temple vivaient dans l'intérieur de l'enceinte sacrée.

Si des temples des dieux nous passons dans la demeure des rois, nous la verrons former comme une réunion de maisons spacieuses, mais basses, avec de vastes cours ornées de fontaines jaillissantes, avec de grandes salles de réception, avec mille chambres aux murs incrustés de pierres précieuses, renvoyant de toutes parts des jets croisés de lumière, avec des portes et des lambris de cèdre et de cyprès couverts de sculptures. Les vieux chroniqueurs du temps de Cortès nous montrent dans le royal asile le sérail des femmes, les hôtels des ministres, des grands dignitaires du royaume, des officiers du monarque et de sa cour nombreuse et brillante. A lui, Moctezuma, appartenaient aussi dans l'ancien Mexico quelques autres palais, les uns destinés aux rois alliés, aux princes tributaires, aux nobles voyageurs; les autres aux malheureux, aux infortunés, aux infirmes, aux pauvres malades, nourris et soignés aux frais du trésor.

D'autres édifices royaux attiraient encore les regards. C'était l'arsenal, vaste dépôt d'armes offensives et défensives,

Digitized by Google

c'étaient de grandes ménageries dont l'Europe n'offrait pas alors le modèle. Là, se trouvaient des oiseaux de proie, des oiseaux doux et paisibles, dont le plumage éclatant et varié servait à composer les ingénieuses mosaïques des Aztèques; puis des bêtes féroces saisies dans les forêts et dans les montagnes; des serpens de toutes les couleurs; des crocodiles gardés dans des étangs fermés de murailles : là aussi on avait formé des étangs d'eau douce et d'eau salée où des poissons de mer et de rivière retrouvaient leur élément; venaient ensuite les jardins botaniques où étaient cultivées les plantes les plus rares.

Cortès nous a laissé un fort curieux tableau de Mexico ou Tenochtitlan lorsqu'il s'y présenta comme l'envoyé de Charles-Quint. Ce qu'il raconte du grand marché de cette capitale peut donner une idée assez complète de l'industrie du pays. « Ce marché, dit le conquérant, est deux fois grand comme celui de Salamanque et tout entouré d'un portique immense sous lequel on expose toutes sortes de marchandises, des comestibles de toute espèce, de l'or en poudre, des ornemens en or ou en argent, en plomb, en étain, en pierres fines, en coquilles et en plumes; de la faïence, des cuirs et du coton filé. On y trouve des pierres taillées, des tuiles, du bois de charpente. Il y a de petites rues pour le gibier, pour les légumes, pour les fruits, pour tout ce qui tient au jardinage; des boutiques où les barbiers avec des rasoirs d'obsidienne rasent la tête. Il y en a d'autres semblables à nos pharmacies où l'on vend des médecines toutes préparées, des onguents et des emplâtres; d'autres encore où l'on donne à manger et à boire comme chez nos traiteurs. Chaque genre de marchandise se vend dans un quartier séparé. On voit au milieu de la place un grand bâtiment que j'appellerai *audiencia* (palais de justice), où dix ou douze magistrats jugent les contestations qui s'élèvent entre les acheteurs et les vendeurs. Des inspecteurs aussi circulent continuellement dans la foule pour rechercher les fausses mesures qu'ils brisent dans les mains de ceux qui en font usage. »

Digitized by Google

Certes, un tel bazar et une telle police n'appartiennent point à un peuple sauvage; tout décèle ici les habitudes de la vie civilisée. Rien n'y rappelle les anciens barbares du Nord à l'époque de leur premier établissement sur les îles du lac.

A l'exemple des autres petits états de l'Anahuac, les Aztèques se donnèrent un roi presque aussitôt qu'ils eurent une ville; mais un roi élu comme nous l'avons déjà dit, un roi dont l'autorité fut long-temps limitée et qui ne pouvait rien entreprendre sans consulter les trois grands conseils de la nation où la seule noblesse avait droit d'entrer. Comme ce chef avait le commandement suprême de l'armée, la guerre et les conquêtes, en lui donnant chaque jour plus d'ascendant sur la nation, finirent par le rendre maître de toutes les affaires. C'est le dernier des Moctezuma qui établit cette monarchie absolue que les Espagnols trouvèrent à leur arrivée au Mexique, et qu'ils prirent à tort pour l'ancien gouvernement du pays.

L'élection terminée, le nouveau monarque était conduit au temple. Là, il touchait les idoles, il les encensait, puis le grand-prêtre, après l'avoir enduit d'une certaine huile, après l'avoir revêtu de riches habits, lui rappelait dans un discours les devoirs de la royauté et lui faisait jurer ensuite d'observer les lois de ses ancêtres, de maintenir la religion, d'obliger le soleil à suivre sa course régulière, les rivières à ne point tarir, les nuages à répandre au besoin sur la terre une pluie bienfaisante, et les fruits et les moissons à mûrir en leur temps. Heureux les peuples de l'Anahuac si tout se fût borné à cette ridicule cérémonie; mais elle était à peine terminée que le nouveau roi, après un jeûne rigoureux de quatre jours, se mettait en campagne pour attaquer quelque peuplade plus faible que lui et faire des prisonniers, victimes reservées pour les fêtes du couronnement. A ces fêtes se rendaient de tous les points du royaume les princes feudataires qui prêtaient foi et hommage à leur nouveau souverain. Le sang humain coulait sur les autels, puis les festins, les jeux et

Digitized by Google

les danses se succédaient pendant plusieurs jours. La couronne royale ressemblait à la mitre de nos évêques : elle était couverte de minces lames d'or et ornée de plumes brillantes. Le grand prêtre la posait sur la tête du roi. Le manteau royal consistait en une grande pièce de coton de forme carrée à rayure bleue et blanche.

Il existait un conseil supérieur auprès du roi où se traitaient toutes les grandes affaires de l'état. Nous voyons dans la 16e peinture du recueil de Mendoza les salles du conseil et quelques seigneurs en séance. Dans les grandes circonstances, les rois ne faisaient rien sans consulter ce conseil, et plus d'une fois l'histoire de la conquête nous montre Moctezuma délibérant avec ses conseillers sur les prétentions des Espagnols.

La cour des derniers rois mexicains ressemblait à une cour d'Asie, et tout en faisant la part de l'exagération des conquérans et des vieux historiens, il faut reconnaître qu'il y régnait un luxe de valets courtisans, de nobles serviteurs, d'étiquette et de cérémonie, tout-à-fait dans le goût oriental. L'intendant ou le majordome occupait le premier rang entre les officiers du palais; puis venaient le trésorier général et le collecteur des tributs. Il y avait aussi un garde des pierres précieuses, un directeur des artistes et des joailliers, un garde-général des bois royaux et grand nombre d'officiers de bouche. Tous ces gens étaient nobles. Six cents seigneurs feudataires se tenaient dans les anti-chambres, parlant à voix basse et attendant les ordres du roi. Les femmes attachées à la cour n'étaient pas moins nombreuses; elles vivaient dans une espèce de sérail; celles qui plaisaient au monarque avaient les honneurs de sa couche; il distribuait les autres à ses nobles vassaux comme récompense de services rendus.

Les premiers annalistes ne tarissent pas sur le cérémonial de la cour de Moctezuma. Le détail en est un peu fastidieux. Toutes les formes de la servilité s'y trouvaient réunies. Le roi mangeait seul dans des plats d'or ou d'argent. Il était servi par de jeunes pages qui mettaient sur table et faisaient en tous points le métier de laquais. Cette noblesse mexicaine n'avait

Digitized by Google

pas toujours été réduite à ce degré d'humiliation, elle avait eu son temps d'indépendance. On la voit alors figurer comme un corps politique réunissant à-la-fois la puissance législative et le pouvoir électoral. On comptait trente nobles du premier rang dont chacun avait dans son territoire et sous sa dépendance environ cent mille citoyens entre lesquels figuraient trois cents nobles d'une classe inférieure. Chacun de ces chefs exerçait une juridiction territoriale complète; tous levaient des taxes sur leurs vassaux; tous suivaient l'étendard du monarque à la guerre; tous fournissaient un nombre d'hommes proportionné à l'étendue de leurs domaines, et plusieurs payaient tribut au roi à titre de suzerain. C'était le gouvernement féodal dans sa forme la plus rigide.

Le titre de *teuctli* était le premier parmi la noblesse; il fallait pour l'obtenir avoir fait preuve de bravoure sur les champs de bataille, être d'un âge mûr, ou possesseur d'une grande fortune. Le candidat, comme le chevalier du moyen-âge, devait se soumettre à de longues pénitences, à des jeûnes rigoureux, et pendant quelque temps à une entière continence. On l'obligeait à se tirer du sang tous les jours, au moyen de piqûres sur diverses parties de son corps; il lui fallait endurer les insultes et les humiliations. Lorsqu'il avait épuisé toutes les épreuves, qu'il était jugé digne d'être initié, il venait, au milieu d'une cérémonie religieuse, recevoir, des mains d'un prêtre, le titre que son patient orgueil avait bien mérité. Le prêtre lui rappelait alors les devoirs qu'il avait à remplir, et lui, réunissant à sa table tous les nobles, ses égaux, terminait la solennité par un grand festin.

La noblesse mexicaine était nombreuse; elle occupait tous les emplois civils et tous les hauts grades militaires. Tout ce qui n'était pas noble restait parqué dans son obscure condition sans pouvoir en sortir, sans pouvoir participer au gouvernement de l'état et acquérir des fiefs ou propriétés privilégiées. Cette classe cultivait rarement pour son compte, presque toujours pour celui des nobles; le commerce seul entre ses mains était un moyen de parvenir à certains hon-

Digitized by Google

neurs. Il existait des terres communales destinées à la nourriture et à l'entretien de ceux qui ne possédaient rien en propre.

Le gouvernement aztèque avait une diplomatie organisée. On choisissait pour les ambassades des hommes éloquens et de grande naissance qui se destinaient de bonne heure, et par des études spéciales, à ces nobles fonctions. Leurs personnes étaient inviolables et sacrées; ils étaient nourris et défrayés par les princes auprès desquels ils étaient envoyés. Quand le conseil du roi avait résolu la guerre contre un des peuples de l'Anahuac, un ambassadeur était chargé d'en notifier les motifs au chef de la nation ennemie. Si celui-ci donnait satisfaction, tout était fini; dans le cas contraire, on lui dépêchait un second envoyé avec l'idole du dieu Mexitli. S'il la plaçait au nombre de ses dieux, une étroite alliance se faisait entre les deux nations; mais repoussait-il l'idole, alors l'armée aztèque se mettait en campagne. Cette armée, en temps de guerre, était divisée en corps de 8,000 hommes. Le généralissime, la personne la plus considérable de l'état après le monarque, avait trois généraux sous ses ordres. Les nouveaux soldats débutaient par porter les armes et le bagage de leur maître. Ils étaient presque nus : on leur accordait un manteau carré à devise de fleurs pour le premier prisonnier qu'ils faisaient, ou un manteau rayé jaune et noir et bordé d'une frange, pour la capture de quatre ennemis. Les Aztèques avaient trois ordres militaires : l'ordre des Princes, de l'Aigle et du Jaguar ou tigre américain; et pour armes défensives, le bouclier, la cuirasse et le casque. Leurs boucliers, faits de roseaux unis entre eux par des fils de coton couverts de plumes ou d'écailles de tortue et de plaques d'or et d'argent, étaient assez grands pour protéger tout le corps, et cependant on pouvait les ployer et les porter sous le bras comme une ombrelle. Les cuirasses, recouvertes d'une ouate de coton et piquées comme un matelas, mettaient le soldat à l'abri des flèches. Les casques en bois figuraient la tête d'un tigre, d'un serpent ou de quelqu'autre animal. Des pierres d'obsidienne affilées et cou-

Digitized by Google

pantes comme des rasoirs, servaient de tranchans aux épées de bois des Mexicains. Ils avaient encore pour armes offensives, de longues lances, des arcs et des javelots. Ils n'étaient pas étrangers à l'art de fortifier les places; ils les entouraient de murailles de terre flanquées de tours carrées. Tous leurs temples ou téocalli étaient autant de forteresses et d'arsenaux. Le monument de Xochicalco semble un échantillon de leurs anciennes places fortes. Cette pyramide assise sur la pente occidentale de la Cordillière, non loin de la ville de Cuernavaca, s'élevait entourée de plusieurs terre-pleins que soutenaient des murs de pierre et de chaux. Elle se présentait sous une forme quadrangulaire, et aujourd'hui même qu'elle n'est plus qu'une grande ruine, on remarque avec surprise ses larges pierres taillées, bien jointes, couvertes d'hiéroglyphes et de sculptures représentant des hommes, des animaux, des plantes et divers autres objets. Tout à l'entour on reconnaît encore un assez grand nombre de petits plateaux artificiels qui paraissent avoir été jadis autant de bastions. Un large fossé, creusé de main d'homme, entourait ce monument et complétait le système de défense.

L'administration intérieure des Aztèques nous paraît porter l'empreinte d'une civilisation déjà perfectionnée, dont il faut faire honneur aux peuples qui les avaient précédés. Leur organisation judiciaire n'a rien de sauvage : on y remarque une division hiérarchique, des formes de procédure, et dans le personnel des tribunaux la combinaison de l'élection populaire et de la nomination royale. A Tenochtitlan et dans les autres villes du royaume, un grand juge décidait souverainement tant au civil qu'au criminel. Lui, nommé par le roi, nommait à son tour un certain nombre de juges inférieurs et les collecteurs des revenus publics. Au dessous de cette juridiction, un tribunal, composé de trois juges, prononçait en première et en seconde instance. Ces magistrats siégeaient tous les jours. On pouvait, en matière civile, appeler de leurs décisions au grand juge; mais au criminel, ils jugeaient en dernier ressort. Il y avait dans chaque quartier de la ville un

Digitized by Google

magistrat élu chaque année par le peuple : il décidait en premier ressort de certaines affaires et rendait compte tous les jours au juge supérieur de tout ce qui s'était passé dans son district. Cet officier, qui tenait à la fois de notre juge de paix et du commissaire de police, avait sous ses ordres des agens comme nos sergens de ville, chargés de maintenir le bon ordre et d'arrêter les coupables. Il y avait aussi des gardes de nuit et des officiers municipaux nommés par la communauté. Chaque mois (20 jours), tous les juges se réunissaient chez le roi pour terminer toutes les causes pendantes.

La sévérité des lois pénales était excessive : la peine de mort y figure souvent. Elle était prononcée contre ceux qui maltraitaient les courriers et les ambassadeurs, qui déplaçaient dans les champs les bornes indicatives de la propriété, qui engageaient le combat avant l'ordre des chefs, qui altéraient les poids et mesures, etc. Le divorce était permis; il était défendu au mari de tuer sa femme lors même qu'il la surprenait en adultère : le juge s'en chargeait pour lui. Nous voyons une foule de peines plus ou moins graves appliquées aux plus minces délits, aux plus chétives contraventions. Les prêtres étaient un peu mieux traités que les autres citoyens. S'ils abusaient d'une femme, ils en étaient quittes pour la perte de leur office, tandis que les jeunes étudians, coupables du même fait, subissaient quelquefois la mort. Les menteurs avaient les oreilles et les lèvres coupées; les pères qui exposaient leurs enfans perdaient la liberté. A soixante-dix ans seulement on pouvait s'enivrer impunément : avant cet âge on pendait les ivrognes. On pendait les tuteurs infidèles, on pendait ceux qui dissipaient leur patrimoine dans la débauche, on pendait les hommes et les femmes qui prenaient des habits différens de leur sexe, et comme il n'y avait pas de carnaval à Mexico ni de jours de licence tolérée, cette horrible peine s'appliquait toute l'année.

Nous trouvons chez les Aztèques le droit de propriété consacré par les lois, et modifié suivant la qualité du possesseur et la place qu'il occupe dans la hiérarchie sociale. Certaines pro-

Digitized by Google

priétés de la couronne étaient données à fief temporaire à des seigneurs appelés *gens* ou *peuple* du palais. Ces tenanciers ne payaient ni taxe ni tribut, mais à diverses époques ils faisaient hommage au roi de fleurs et d'oiseaux. Quelquefois on imposait au donataire des charges assez pesantes, comme de cultiver ou faire cultiver les jardins royaux, entretenir les palais et les rétablir au besoin. D'autres terres, provenant originairement de la couronne, passaient du père au fils; elles pouvaient être aliénées, mais jamais aux plébéiens; disposition qui concentrait la propriété foncière entre les mains de la noblesse ou du clergé, car lui aussi pouvait acquérir. Tout ce qui n'était pas noble ne possédait qu'à titre d'usufruitier. Il y avait aussi dans chaque district des propriétés inaliénables destinées à la nourriture et à l'entretien d'un certain nombre d'habitans qui les cultivaient en commun et s'en partageaient les produits. Il existait chez les Aztèques une espèce de cadastre ou tableaux peints sur lesquels toutes les terres se trouvaient indiquées. Chacun pouvait voir d'un coup d'œil ce qui lui appartenait. Les terres de la couronne étaient enluminées en violet, celles de la noblesse en écarlate, celles des communautés en jaune. Ces peintures servirent aux tribunaux espagnols après la conquête pour prononcer sur les contestations qui survenaient soit entre les Indiens, soit entre les vainqueurs, à raison des propriétés dont ils avaient dépouillé les naturels.

Toutes les provinces conquises étaient tributaires de la couronne; elles lui devaient une certaine quantité de produits du sol: d'oiseaux, d'animaux, d'or, d'argent, de cuivre, de pierres précieuses, de plumes, de coton, de cochenille, de cacao, d'ambre, de gomme copal, etc.; etc. On conservait dans le trésor du roi une suite de peintures indiquant toutes les places tributaires et la quantité et la nature des tributs. On trouve dans la collection de Mendoza trente-six tableaux de cette espèce. Quelques uns manquent dans les publications de Thevenot et de Lorenzana. Dans cette dernière les interprétations laissent beaucoup à désirer. Ce serait la matière d'un travail fort utile pour l'intelligence de l'ancien Mexique.

Digitized by Google

Si l'on jugeait les Aztèques d'après leur culte, il faudrait les relégner au dernier rang des barbares. Il n'en est point de plus cruel, de plus abominable. Aucune nation à aucune époque n'a plus multiplié les sacrifices humains. Il n'était guère de fête religieuse où le sang humain ne rougît les autels des dieux. Au grand-prêtre appartenait l'exécrable privilége d'égorger de sa main les malheureux prisonniers, les femmes et les pauvres enfans. La plate-forme du Grand-Temple était le théâtre de ces horribles sacrifices que tous les historiens mexicains et espagnols décrivent minutieusement. Toutefois, il faut se garder d'ajouter foi à l'évidente exagération de ces derniers dans le chiffre des victimes immolées; ils les portent annuellement à vingt mille. Ce culte n'appartenait point à l'ancienne civilisation de l'Anahuac; ce qui s'y trouvait de sanguinaire, de hideux était le résultat de l'imagination des sauvages du nord. Les Aztèques s'empressèrent, dès qu'ils se furent constitués nation indépendante, de donner aux anciennes croyances du pays la sanction de la terreur, de créer des divinités impitoyables, d'en multiplier les images monstrueuses et de lier intimement le trône et l'autel, l'ordre politique et l'ordre religieux. L'un et l'autre ne peuvent être separés dans l'étude de leur état social et de leur gouvernement intérieur.

On entrevoit chez eux une idée vague d'un être suprême invisible. Le nom de *Teotl* par lequel ils le désignaient, ressemble au *theos* des Grecs. Ce teotl était celui qui vit, par lequel nous vivons, qui est tout par lui-même et possède tout en lui. Cet être suprême n'avait point de culte, et les hommages, les prières, les sacrifices étaient reservés à d'autres divinités plus matérielles qui formaient son cortége. Le dogme de l'immortalité de l'âme se rattachait chez les Aztèques à des idées de transmigration qui dénaturaient tout ce que ce dogme a d'élevé et de consolant, et tout ce qui ennoblit en lui l'espèce humaine. Trois sites de repos distincts et séparés étaient reservés dans l'autre monde aux ames des trépassés. Les soldats morts sur les champs de bataille ou captifs de l'ennemi

Digitized by Google

et les femmes qui succombaient en couche habitaient le palais du soleil. Ces ames jouissaient des premiers rayons de la lumière; mille plaisirs se succédaient pour elles: la danse et le chant se partageaient leurs journées. Les ames des guerriers escortaient le soleil depuis son lever jusqu'au milieu de sa course; les femmes l'accompagnaient ensuite jusqu'à son coucher; puis, après quatre ans de cette vie de bonheur, elles étaient transformées soit en nuages, soit en oiseaux au brillant plumage, soit en lions ou en jaguars. A tous les nobles mexicains le même paradis était reservé. Le second séjour céleste appartenait à l'ame des pauvres enfans sacrifiés sur les autels de Tlaloc. On dit aussi qu'une place privilégiée dans le grand temple était occupée par ces ames d'enfans, et que là, invisibles, elles assistaient à certains jours de l'année aux cérémonies religieuses. Les ames de tous les autres morts étaient rélegnées dans un certain lieu sombre et triste qui portait le nom d'enfer. La privation de la lumière était le seul tourment qu'elles éprouvassent. Les Aztèques croyaient à un mauvais esprit, ennemi des hommes.

Nous n'avons point à passer ici en revue le panthéon mexicain. Il s'y trouvait treize grands dieux et une infinité de petits dont la liste aussi longue que fastidieuse ne pourrait avoir d'intérêt que pour les mythologues de profession. Mais de tous ces dieux le plus grand, le plus redouté, le plus vénéré était le dieu de la guerre.

Quelques théologiens le croyaient un pur esprit, d'autres lui donnaient une vierge pour mère. C'était le protecteur du royaume, le dieu particulier des Aztèques, le dieu qu'ils adoraient dans le pays d'où ils étaient sortis, le dieu qui les avait guidés dans leurs longues migrations. A lui était dédié le grand temple de Tenochtitlan; ses fêtes étaient nombreuses, son idole, la plus horrible de toutes les idoles. Jamais la guerre n'était entreprise sans que sa protection ne fût implorée. Sur son autel coulait plus de sang humain que sur les autels réunis des autres divinités. Le soleil et la lune étaient aussi l'objet d'un culte spécial, et ce fut probablement le seul de l'Anahuac

Digitized by Google

avant l'invasion des peuples du nord. En choisissant parmi les divinités mexicaines, n us trouvons un dieu de l'eau, chargé de fertiliser la terre; un dieu du feu, maître de l'herbe et des moissons; un dieu du commerce, de la chasse, de la pêche; une déesse serpent, la première qui ait enfanté; une déesse mère des dieux; une déesse du sel, de la médecine; un dieu du repentir auquel les pécheurs confessaient leurs fautes pour en obtenir le pardon. Chaque industrie, chaque profession avait sa divinité. Les Aztèques admettaient aussi des dieux pénates : six pour le roi et les grands seigneurs, quatre pour les nobles inférieurs, deux pour les plébéiens. A tous les dieux on sacrifiait des victimes humaines et des animaux; on leur offrait encore des plantes, des fleurs et des fruits. On cherchait à se les rendre favorables par des prières, des chants sacrés, des jeûnes et des mortifications de toute nature. Les Aztèques priaient en se tournant du côté de l'orient. Le nombre des idoles, des images, des statues était incroyable; on en voyait dans les temples, dans les palais, dans les maisons, dans les rues, dans les bois, dans les jardins, dans les champs, sur le bord des grandes routes. Toutes étaient grossières, hideuses et de formes fantastiques. On remarquait encore sur quelques points de l'Anahuac des croix dont l'origine et la destination sont inconnues. Elles se trouvaient en bien plus grand nombre dans le Yucatan, dans le pays des Misteco Zapotèques et dans le Guatemala. Les transformations ne manquaient pas dans la mythologie mexicaine, les traditions qui concernent un certain Japan nous en fournissent la preuve. On conçoit qu'avec autant de divinités le nombre des temples devait être immense. Torquemada porte à 40,000 tous ceux de l'Anahuac. L'influence du clergé était en proportion de l'importance que l'on attachait aux choses religieuses. Ce clergé formait un corps nombreux et redoutable; la seule enceinte du grand temple de Mexico renfermait cinq mille prêtres : plusieurs d'entre eux étaient spécialement chargés de l'instruction de la jeunesse. Ces prêtres étaient réunis en colléges, en séminaires richement dotés.

Digitized by Google

Tout le clergé aztèque avait à sa tête deux grands pontifes ou seigneurs ecclésiastiques élus directement par les prêtres ou par des délégues de la couronne : l'un d'eux, comme nous l'avons déjà dit, faisait les fonctions de sacrificateur. Le pouvoir des prêtres s'arrangeait fort bien avec le pouvoir des rois ; l'autel et le trône se prêtaient un mutuel appui. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que l'esprit religieux des Aztèques était tout à la surface, que cette religion toute matérielle n'avait de force que par l'habitude, par la présence des images sensibles ; les idoles brisées et les temples détruits, les Aztèques adoptèrent assez promptement le dieu du vainqueur.

L'éducation de l'enfance et de la jeunesse était entre les mains des prêtres et l'objet d'un soin minutieux ; tout y était réglé par des lois spéciales et des coutumes héréditaires. Une suite de peintures dans la collection de Mendoza nous initient aux périodes diverses de l'enseignement moral, religieux, politique et industriel. Les mères nourrissaient leurs enfans ; ceux-ci, de trois à quinze ans, étaient élevés dans la maison paternelle, puis ils étaient envoyés aux écoles publiques, dans les temples, dans les séminaires où tout ce qui concernait la religion leur était enseigné. Les jeunes nobles apprenaient l'art de la guerre, les plébéiens le métier de leurs pères, les jeunes filles les travaux du ménage. On voit reproduites sur ces peintures et les récompenses accordées et les punitions infligées. On y trouve le détail des différentes professions industrielles, des occupations militaires, des fonctions civiles et des initiations chevaleresques ou religieuses. Elles font encore passer sous nos yeux les grandes scènes de la vie humaine : les cérémonies de la naissance, du mariage et de la mort. Ici, ce qui nous frappe le plus, c'est un baptême, ayant quelque rapport avec celui des chrétiens, une circoncision rappelant celle des juifs, une cérémonie du mariage qui n'est presque qu'une affaire de famille, et des funérailles où la religion joue un rôle important.

Les idées cosmogoniques des Aztèques méritent d'être étu-

Digitized by Google

diées pour déterminer ce qui leur appartient en propre et ce qu'ils ont emprunté aux vieilles croyances du pays. Ce *départ*, qui n'est pas facile à faire dans notre ignorance de la langue hiéroglyphique de l'Anahuac, ne peut pas même être essayé dans ce rapide aperçu. Nous devons nous borner à quelques traits généraux de cette cosmogonie. On y suppose que quatre révolutions survenues à différentes époques détruisirent quatre fois le genre humain. Les Aztèques désignaient ces époques par le nom de *soleils*. La première révolution, celle de la terre, advint 5206 ans après la création du premier soleil. Pendant cette période, une race de géans fut la seule habitante du sol; elle périt en grande partie par la famine; ce qui survécut au fléau devint la pâture des tigres. La seconde révolution, celle du feu, eut lieu 4804 ans après l'âge précédent. Les oiseaux seuls échappèrent à la grande conflagration; un homme et une femme s'enfoncèrent dans une caverne profonde et furent sauvés. La troisième, celle du vent, arriva 4010 ans après celle du feu; de terribles ouragans bouleversèrent le monde, et les hommes épargnés par les tempêtes furent changés en singes. La quatrième, celle de l'eau, est postérieure à la troisième de 4008 années, c'est l'époque du déluge universel où tous les hommes furent métamorphosés en poissons, à l'exception d'un seul, nommé Coxcox, et de sa femme. Ces deux êtres destinés à la reproduction de l'espèce humaine, furent portés sur les eaux dans une petite barque qui s'arrêta sur la haute montagne de Colhuacan; ils eurent un grand nombre d'enfans tous muets. Une colombe descendue du ciel leur transmit le don de la parole; mais ils se mirent à parler tant d'idiomes différens que, ne pouvant se comprendre, ils se dispersèrent. La durée totale de ces quatre âges, portée par M. de Humboldt à 18028 ans, n'excède pas 1417 ans, dans les calculs fort bizarres de l'Indien Ixtlilxochitl, petit-fils du dernier roi de Texcuco.

C'est encore dans les connaissances astronomiques des Aztèques que nous retrouvons les traces de l'ancienne civilisation américaine. Mais cette astronomie, loin d'avoir chez eux la

Digitized by Google

même application que chez les peuples civilisés du vieux continent, ne servait uniquement qu'aux usages de la vie civile et à l'exercice du culte religieux. Leur division du temps, celle de l'ancien Anahuac, qu'ils adoptèrent, réglait l'ordre de leurs deux calendriers : le civil ou solaire, dont le nom signifiait littéralement : *compte du soleil ;* et le lunaire, appelé *compte de la lune.*

L'année solaire se composait de 365 jours, divisés en 18 mois de 20 jours, plus 5 jours complémentaires ajoutés au dernier mois, et nommés *nemontemi*, c'est-à-dire vides ou inutiles. Les enfans nés dans ces jours néfastes étaient menacés d'un mauvais destin; on croyait que le bonheur n'était pas fait pour eux. Cette année solaire était représentée dans les peintures par un cercle, au centre duquel on voyait une figure indiquant la lune éclairée par le soleil, et tout autour les emblèmes des 18 mois rangés dans l'ordre du calendrier. Chacun de ces mois se partageait en quatre périodes de 5 jours; 13 années formaient un cycle *(tlalpilli)* analogue à l'indication romaine; 4 tlapilli, une période de 52 ans, nommée *xiuhmolpilli* ou ligature, et indiquée hiéroglyphiquement par un paquet de roseaux liés d'un ruban. Deux périodes de 52 ans composaient un *Huehuetiliztli*, vieillesse ou siècle de 104 ans, qui n'avait point d'hiéroglyphe. L'année civile des Aztèques finissait au solstice d'hiver, à cette époque où le soleil, pour me servir de l'expression naïve des premiers moines espagnols, recommence son ouvrage. M. de Humboldt indique le commencement de cette année civile du 9 au 28 janvier. Les Aztèques n'inséraient point, comme nous le faisons, un jour tous les 4 ans, mais ils intercalaient 13 jours tous les 52 ans. C'est à l'aide de cet artifice qu'ils parvenaient à faire concorder leur calendrier avec la marche du soleil. Ils divisaient le jour en 8 parties, dont 4 pour le lever et le coucher du soleil, et 2 pour son passage par le méridien, ce qui correspondait à la 3e, 9e, 15e et 20e heure du temps astronomique. Les noms des différens mois étaient pris de quelque fête particulière à chacun d'eux, il en était ainsi des noms des jours. C'était une ancienne croyance répan-

Digitized by Google

due dans tout l'Anahuac que la fin du monde arriverait à la fin du cycle de 52 ans, que le soleil ne reparaîtrait pas sur l'horizon, et que les hommes seraient dévorés par des génies malfaisans et d'une hideuse figure. Tout était tristesse pendant les cinq jours épagomènes; on éteignait le feu sacré dans les temples; les prêtres se mettaient en prières; on brisait les meubles précieux. Les femmes enceintes devenaient un objet d'épouvante, on leur cachait la figure sous un masque, on les enfermait de crainte qu'au moment de la grande catastrophe elles ne fussent changées en tigres. C'était dans la soirée du dernier jour que les prêtres et le peuple se rendaient au sommet de la montagne de Huixachtecatl, à deux lieues de Mexico. Au moment où les Pléiades occupent le milieu du ciel, on immolait un pauvre prisonnier, puis, dans la plaie faite, on plaçait un morceau de bois sec qu'on enflammait par le frottement; on allumait ensuite un énorme bûcher qui consumait le corps de la victime. La foule poussait des cris de joie, répétés de tous les points de la vallée de Mexico par un peuple empressé de voir briller la première flamme. Des messagers tenant à la main des torches de bois résineux, portaient le feu nouveau de village en village, ils le déposaient dans les temples d'où il était distribué aux habitans. L'allégresse redoublait au moment où le soleil se montrait à l'horizon; alors la procession reprenait le chemin de la ville, le peuple croyait voir les Dieux rentrer dans leur sanctuaire. Les femmes sortaient de leurs retraites; on se parait de nouveaux habits; on employait les 13 jours intercalaires à nétoyer les temples, à blanchir les murs, à renouveler les meubles et tout ce qui servait à la vie domestique.

Il y avait un calendrier rituel, ou compte de la lune et des fêtes religieuses, calendrier dont les prêtres faisaient usage, et dont les traces se retrouvent dans presque toutes les peintures; il présente une série uniforme de petites périodes de 13 jours, nombre qui offrait dans ses multiples les moyens de conserver assez bien la concordance entre le rituel et l'almanach civil.

Digitized by Google

Nous ne possédons que d'insignifians débris de l'architecture des Aztèques; aucun des temples, des palais, des édifices publics de Tenochtitlan n'est debout : les Espagnols en ont évidemment exagéré les proportions et la magnificence. Les reliefs, les pierres sculptées, les statues que l'on trouve encore à Mexico, n'annoncent point un art perfectionné, et, bien que ces sculptures ne soient pas dépourvues d'une certaine vérité de hideuse imitation, il serait ridicule de les comparer avec l'art égyptien, grec ou romain, ou même avec les produits de troisième ordre de l'Europe moderne. Quant aux grands monumens d'architecture, dont les ruines se voient encore sur le sol de l'Anahuac, tels que les pyramides de Teotihuacan, de Cholula, de Papantla, etc., etc., ils n'appartiennent point à la période aztèque, ce sont de vieux témoins d'une civilisation contemporaine de celle qui brilla au sud, et dont le Guatemala fut long-temps le principal foyer. Quelques peintures des Aztèques sont encore là pour attester leur ignorance dans les arts d'imitation; tout y manque, perspective, dessin, entente des ombres et de la lumière, elles ne reproduisent que des figures fantastiques vues de profil. Les Aztèques excellaient dans l'art de composer, avec de petites plumes ou des coquillages de diverses couleurs, des mosaïques d'une grande beauté, mosaïques fort chères, fort recherchées, et qui figuraient toujours dans les présens royaux. Leur perfection, leur délicatesse tenaient à la division du travail, c'était l'œuvre d'un grand nombre de mains. L'artiste ou l'ouvrier, chez les Aztèques, n'avait à faire qu'une portion d'ouvrage, il ne sortait jamais de sa spécialité; l'habitude et la patience suppléaient à l'insuffisance et à la grossièreté des instrumens. Ce que nous disions tout à l'heure de l'architecture monumentale des Aztèques, nous devons le dire aussi de leur architecture domestique; on ne la connaît que par des récits. Les maisons des pauvres étaient faites de roseaux ou de briques non cuites, couvertes d'une espèce de gazon, sur lequel on fixait des feuilles d'aloës taillées en forme de tuiles; ces maisons ressemblaient à celles de nos

Digitized by Google

pauvres paysans, la famille y vivait pêle-mêle. Dans les villes chaque habitant un peu riche avait dans son intérieur un petit oratoire et une salle de bain. Les maisons des nobles se distinguaient par des murs en pierres rouges, poreuses, friables, légères, réunies entr'elles par un mortier de chaux, et remarquables par des toits plats en forme de terrasses; il en était ainsi des temples et des palais royaux. Tous ces édifices, par la nature même des matériaux employés, ne pouvaient durer long-temps, et lors même que les Espagnols n'auraient pas détruit de fond en comble la plupart des villes aztèques, le temps, depuis la conquête, se serait chargé de les anéantir.

Vivant sous un climat tempéré ou dans de chaudes contrées, les Aztèques ne connaissaient aucun de ces vêtemens qui nous sont indispensables, ils étaient à moitié nus. Ils se contentaient l'été de manteaux de coton ou de fil d'aloës brodés et garnis de franges, noués par devant sur la poitrine; l'hiver ils se couvraient de pelisses d'un certain drap de poil de lapin, et d'une ceinture de même étoffe destinée à cacher les parties que la pudeur de presque tous les peuples cherche à dérober aux yeux. Les femmes laissaient tomber une des extrémités de cette ceinture jusque sur les talons; leur robe ressemblait à une blouse sans manches; leurs chaussures n'étaient autres que des feuilles d'aloës taillées en semelles, et fixées par une espèce de courroie plus ou moins ornée. Les tissus de coton garnis de plumes brillantes étaient le partage des femmes riches; pour elles aussi les plumes, les anneaux, les colliers, les bracelets d'or, dont les nobles aimaient également à se parer.

Quoique les Aztèques, pendant la courte durée de leur monarchie, aient presque toujours guerroyé contre les autres peuples de l'Anahuac, nous les voyons cependant attentifs à encourager toutes les industries qui pouvaient assurer leur prospérité intérieure, l'agriculture surtout. Ils n'avaient cependant à leur disposition que de grossiers instrumens de cuivre; ils ne possédaient ni charrues, ni bœufs, ni chevaux; tous leurs travaux se faisaient à bras d'hommes; ils entendaient bien l'irrigation des terres et l'art de les engraisser. Hernandez

Digitized by Google

le naturaliste nous a conservé les noms de la plupart des plantes de l'ancien Anahuac, curieux catalogue enrichi depuis de toutes les espèces d'Europe importées par les Espagnols. Ceux-ci ne tarissent pas d'éloges sur la bonne tenue des jardins indiens, de ces *Chinampas* surtout, îles flottantes de fleurs et de verdure, destinées à l'approvisionnement des marchés de la ville de Moctezuma. On sait que cette création des Aztèques existe encore et pare les rivages des lacs de la vallée de Mexico.

Les richesses métalliques que la nature a prodiguées au Mexique n'étaient pas ignorées de ses anciens habitans, ils fouillaient même les profondeurs du sol; ils savaient creuser des galeries, percer des puits de communication; ils fabriquaient des vases d'or et d'argent: les travaux de leurs orfèvres furent admirés des premiers conquérans; ils excellaient encore dans l'art de tailler les pierres précieuses et de les monter. Le plomb, l'étain et le cuivre leur étaient connus Ils ignoraient l'usage de la monnaie frappée, mais quelques métaux étaient employés par eux comme signe représentatif des choses. On échangeait dans le grand marché de Tenochtitlan toute espèce de denrées contre de la poudre d'or renfermée dans des tuyaux de plumes d'oiseaux aquatiques, dont la transparence permettait de vérifier la grosseur des grains du précieux métal. Les noix ou amandes de cacao servaient aussi de monnaie, on en formait des sacs de 8,000 ou de 24,000; on destinait encore au même usage des petits ballots de toile d'un poids déterminé. Bien qu'il y eût dans l'Anahuac des espèces de grandes routes tracées et des ponts suspendus, les communications en général n'étaient pas faciles. Le commerce s'y faisait par petites caravanes. On voyait sortir de Tenochtitlan des troupes de marchands qui allaient échanger soit dans les provinces du royaume, soit dans les états indépendans, les produits de l'industrie aztèque contre les articles dont le luxe des Mexicains s'était fait un besoin. Il y avait dans chaque ville une espèce de bazar ouvert toute la journée. Les villes trop voisines régularisaient leurs jours de marché pour ne point se nuire réciproquement. Ces

Digitized by Google

marchés, comme celui de Tenochtitlan, avaient des inspecteurs de police et des tribunaux de commerce qui jugeaient sur-le-champ toutes les contestations et tous les délits commis dans les heures de vente.

Des institutions et de l'état matériel de la société aztèque, passons maintenant à la culture intellectuelle de cette nation américaine. De tous les idiomes de l'ancien Anahuac la langue mexicaine était la plus répandue; elle était parlée non seulement à Tenochtitlan, mais chez presque tous les peuples voisins, d'origine commune, à Tlascala, à Cholula, à Texcuco, etc. Cette langue moins sonore, mais presque aussi répandue que celle des Incas, se distingue par la longueur de ses mots et les diverses transformations qu'on peut leur faire subir. Elle manque de termes superlatifs. Le signe comparatif est fourni par certaines particules comme dans quelques langues de l'Europe. Elle abonde plus que l'italien en diminutifs et en comparatifs; plus que l'anglais en termes abstraits. Il est à peine un de ses verbes qui ne puisse en former d'autres de signification différente; à peine un substantif ou un adjectif qui ne soit le produit de quelque abstraction. Elle se ploie facilement au style de la conversation ainsi qu'aux formules de l'étiquette la plus cérémonieuse. Ses règles simples, fixes, invariables, compensent les difficultés qui naissent de son excessive abondance, abondance d'autant plus remarquable qu'elle est entièrement privée des consonnes B, D, F, G, R et S. En revanche on y trouve à chaque instant les lettres L, X, T, Z, TL, TZ; aucun mot ne commence par la lettre L et presque tous ont la pénultième syllabe longue. Ses aspirations sont généralement douces, aucun son nazal ne se fait remarquer dans la prononciation. Nous citerons d'après Clavigero et M. de Humboldt des exemples de ces mots composés dont la longueur est désespérante : *notlazomahuitzteopixcatalxin* (mon digne et révéré prêtre et père) formule employée par les Indiens lorsqu'ils s'adressent à un ecclésiastique, et *amatlacuilolitquilcatlaxtlahuilli*, qui signifie : port de lettres, c'est-à-dire la récompense donnée au messager pour le trans-

Digitized by Google

port d'une dépêche écrite sur papier d'agave en caractères symboliques. Plusieurs causes contribuent à la longueur des mots qui composent la langue aztèque; l'une des plus fréquentes se trouve dans la manière dont se forme le pluriel, ce qui a lieu par le redoublement de la première syllable et l'adjonction de la terminaison *tin*. Quelquefois la réduplication se fait au milieu du mot. Cette faculté de composer des mots avait en botanique et en zoologie d'heureuses applications. Elle permettait aux Aztèques d'indiquer tout à la fois le nom, le genre, la qualité et l'emploi du sujet, même ses mœurs et ses habitudes. En géographie, chaque nom de lieu annonçait aussi sa situation, sa nature et le trait le plus caractéristique de son histoire. Nous en avons un curieux exemple dans la peinture qui représente les migrations des Aztèques depuis le déluge jusqu'à la fondation de Tenochtitlan.

Clavigero fait un éloge pompeux des talens oratoires et du génie poétique des Aztèques. On accoutumait de bonne heure les jeunes gens destinés aux ambassades à débiter de longues harangues sur des matières politiques. Ces harangues avaient des formes et des tournures officielles dont il était défendu de s'écarter. Comme il n'y avait pas d'avocats dans l'ancien Mexique, et que les procès se jugeaient sommairement et sur pièces, ce que nous appelons l'éloquence du barreau y était inconnue. Les parties se présentaient en personne et donnaient sur la question en litige les explications demandées. La langue poétique des Aztèques, brillante et figurée, s'animait par l'emploi fréquent de comparaisons et d'images prises dans la nature champêtre, parmi les fleurs, les arbres, les rivières, les sites agrestes et les hautes montagnes. On remarque dans la facture de leurs vers une mesure rigoureusement observée; on y trouve aussi un certain nombre de syllabes insignifiantes introduites probablement dans l'intérêt de l'harmonie. Cette poésie admettait encore ces grands mots composés dont un seul égalait nos alexandrins. Elle s'exerçait sur une multitude de sujets : elle racontait les faits des temps passés, elle chantait les exploits des guerriers, la puissance et la bonté

Digitized by Google

des dieux ; elle instruisait les peuples sur les devoirs de la vie. Les Aztèques avaient des poèmes sur l'amour, sur la chasse, destinés aux réjouissances du septième mois, et des hymnes sur les merveilles des cieux et de la terre, qu'on répétait dans les temples aux solennités religieuses. Les poètes, beaucoup plus nombreux à Texcuco qu'à Tenochtitlan, y étaient aussi plus honorés. Le roi Nezahualcojotl, grand poète lui-même, les multipliait par ses largesses. On dit qu'un de ces bardes, condamné à mort pour quelque crime, se mit à composer dans sa prison des adieux au monde pleins d'images touchantes. Cette élégie que les amis de l'auteur chantèrent dans le palais royal fut entendue du monarque ; la vive émotion qu'éprouva son cœur de poète fit taire sa sévère justice ; il prononça le pardon du coupable, et le coupable reconnaissant devint un des ornemens de sa cour et le poète-lauréat de son règne.

Ce que l'on nous raconte du théâtre des Aztèques n'est pas de nature à nous en donner une haute idée. Leurs pièces n'étaient que la représentation la plus matérielle de la nature la plus grossière. C'était presque toujours le hideux tableau des infirmités humaines. On voyait des bouffons imiter des aveugles et se heurter contre des sourds, d'autres contrefaire des boiteux et se traîner sur les mains, d'autres transformés en bossus se courbaient pour se rendre plus difformes, ou se rapetissant comme des nains, sautaient ridiculement sur la pointe des pieds. Quelquefois, pour varier les plaisirs de la foule, d'autres acteurs paraissaient sur la scène, non plus sous les traits de l'espèce humaine, mais sous la forme des plus ignobles animaux, de crapauds, de lézards, de crocodiles, de serpens, de singes, d'ours, de jaguars ; sifflant, croassant, beuglant, puis débitant maints quolibets et jouant des espèces de drames dont le plan et le dialogue devaient être de niveau avec l'intelligence des personnages.

Les Aztèques, comme tous les autres Américains, n'avaient pas d'alphabet. Ils transmettaient les faits par des peintures hiéroglyphiques, système commun à tous les peuples du plateau

Digitized by Google

d'Anahuac, à ceux mêmes dont la langue différait de la langue Aztèque; ce qui établit l'antériorité de cette espèce d'écriture à l'établissement de toutes les hordes sauvages du nord dans toutes les contrées mexicaines. Nous ignorons ce que cet art pouvait être dans les temps qui précédèrent la monarchie des Aztèques; nous ne connaissons que les travaux de ces derniers, et encore un très petit nombre de leurs monumens hiéroglyphiques est-il parvenu jusqu'à nous. Quelques unes de ces peintures avaient pour objet la représentation propre et *non-symbolique* des dieux, des rois, des grands hommes, des animaux, des plantes, etc., etc.; d'autres un but purement chorographique et topographique, comme la carte d'une province, d'une ville, du cours d'un fleuve, des côtes maritimes ou le cadastre d'un canton. Le plus grand nombre de ces peintures était consacré à la représentation symbolique des idées, des faits, des événemens. Les Mexicains possédaient de cette manière les rituels de leur culte, les codes de leurs lois, les jugemens de leurs tribunaux, des recueils de poésie et des traités scientifiques sur le calendrier, l'astronomie et les antiquités.

On trouve dans ces peintures symboliques le germe des caractères phonétiques. Les Aztèques savaient écrire des noms en réunissant quelques signes qui rappelaient des sons; mais que de siècles se seraient écoulés avant qu'ils fussent parvenus à la découverte d'un syllabaire, c'est-à-dire à alphabétiser leur hiéroglyphe simple! Du temps de Moctezuma, des milliers d'hommes étaient occupés soit à copier d'anciennes peintures, soit à en composer de nouvelles. Tous les manuscrits qui nous ont été conservés sont sur papier d'agave, sur peau de cerf ou sur toile de coton. On pliait ces peintures en zig-zag, à peu près comme nos papiers d'éventails; on les soutenait par deux tablettes d'un bois léger, collées aux deux extrémités, l'une par dessus, l'autre par dessous, de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres reliés. Nos richesses fort précieuses en antiquités de ce genre ne sont cependant pas

Digitized by Google

très considérables. On sait la cause de notre indigence. D'abord pendant le siége de Tenochtitlan, de cette capitale de l'Anahuac qui finit comme la cité de Priam dans un jour de colère, bon nombre de ces peintures fut enseveli sous les décombres des palais, des temples, des maisons, puis durant les premières années de la conquête, la politique et la religion les proscrivirent comme l'œuvre du démon. Zummaraga, premier évêque de Mexico, les fit jeter au feu en même temps qu'il ordonnait de briser les idoles et les bas-reliefs des temples et tout ce qui servait aux sacrifices. Les Espagnols avaient l'espoir de convertir plus aisément les Indiens alors que rien ne leur rappellerait le culte national, les divinités de leurs ancêtres, les souvenirs de la vie domestique et les annales de la patrie indépendante. Cette verve de fanatisme suivit les conquérans sur tous les points de l'Anahuac. Dans ce temps-là le gouvernement de Madrid, bien que généreux et humain envers les vaincus, n'avait garde d'arrêter un tel vandalisme; il le croyait aussi dans l'intérêt du christianisme et de la conquête, et l'on peut supposer qu'il n'avait pas tort. Il était réservé à quelques moines, et plus tard à de modestes savans, de recueillir quelques débris de la civilisation américaine. Ici viennent se placer les noms des Sahagun, des Andrès de Olmos, des Toribio de Benavente, des Torquemada, des Siguenza et des Boturini, ce dernier si passionné pour la gloire du vieux Mexique et si mal récompensé de son zèle et de son patriotique désintéressement. Ces annalistes et antiquaires ont trouvé de nos jours de nombreux et de plus heureux imitateurs. L'étude de l'ancien Anahuac a pris une importance scientifique grace aux travaux des Clavigero, des Humboldt, des Zoëga, des Gama, des Hervas, des Dupaix, des Galindo, des Baradere, des Nebel, des Waldeck, des Aglio, des Kingsborough et de quelques savans mexicains. L'ensemble de leurs recherches a déjà porté ses fruits, et si tout ce qui touche à l'origine, à la marche et aux transformations de la civilisation américaine, n'est rien moins qu'éclairé, du moins les questions qui s'y rattachent sont-elles plus nettement po-

Digitized by Google

sées. Nous en sommes aux conquêtes négatives : on commence à savoir ce qui ne peut pas être; on ignore encore ce qui est. Nous essaierons peut-être dans un nouveau travail de signaler les causes infinies de cette ignorance. Nous n'avons voulu présenter ici qu'un abrégé fort incomplet de l'inventaire matériel des Aztèques, de ce peuple conquérant dont la vie politique fut courte, qui ne vécut et ne grandit que par la guerre, qui fut la terreur de ses voisins et le tyran du Mexique, qui tomba non sous les coups d'une poignée d'Espagnols, comme l'a dit le vulgaire, mais sous les efforts réunis de deux cent mille soldats américains ralliés par la haine sous le drapeau de Cortès.

Digitized by Google

Économie politique.

DES COALITIONS D'OUVRIERS,

ET DE LEUR INFLUENCE SUR LA RICHESSE SOCIALE.

Si, en regard du peu d'intérêt qu'ont inspiré et qu'inspirent encore les questions purement sociales, on plaçait l'excitation que soulèvent parmi les hommes d'état une question politique, l'apparition d'une brochure, ou simplement la solution d'une crise ministérielle, on serait tenté de croire que la condition des classes inférieures n'est pour rien dans les affaires d'un pays. Mais la surprise augmente lorsque l'on examine avec attention la source des grandes commotions qui ont brisé tant de couronnes. Quelles causes ont produit la révolution française? Ce ne furent pas les écrits du dix-huitième siècle; car à cette époque la grande masse du peuple français était plongée dans les ténèbres d'une ignorance grossière. Ce ne furent point non plus les débordemens ni la corruption d'une cour licencieuse, dont l'influence ne s'étendait que sur les classes élevées; mais, depuis de longues années, le peuple gémissait sous le poids de souffrances qui l'avaient aigri; il se leva et brisa les chaînes qui arrêtaient son essor. D'où vient cette espèce de guerre permanente qui désole depuis si long-temps les contrées fertiles de la malheureuse Irlande? Ce n'est point, comme on le prétend, la conquête, ni la divergence d'opinions religieuses qui sépare l'Angleterre de l'Irlande, qui en est cause, mais bien la misère du peuple irlandais; misère si af-

Digitized by Google

freuse et si profonde, que chaque année des milliers d'individus périssent de froid et de faim! Tôt ou tard cette longue et cruelle oppression portera son fruit!

L'hostilité incessante qui existe entre les ouvriers et les fabricans est encore le signe d'un vice auquel les gouvernemens ne songent guère à porter remède, et qui pourra un jour être très fatal à la société. Dans le grand mouvement industriel et scientifique qui s'est opéré depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours, la richesse sociale s'est accrue, la production a sextuplé; mais la répartition de ces richesses s'est faite et continue à avoir lieu d'une manière si inégale, entre tous ceux qui ont concouru à cet accroissement, qu'il n'y a pas à s'étonner de l'animosité flagrante qui porte l'ouvrier à s'insurger contre le maître. Un fait incontestable, c'est que malgré les crises commerciales, la majorité des fabricans s'enrichissent, et que la plupart des ouvriers restent pauvres. Les gouvernemens, au lieu de chercher à étudier la cause de cette anomalie, détournent la tête et laissent faire; en attendant le mal empire, la classe des mécontens devient plus nombreuse, et lorsqu'avec de la prudence on eût pu prévenir, on sera réduit plus tard à réprimer.

Voyez grandir en silence depuis vingt ans les associations d'ouvriers: ignorées et faibles dans leur principe, elles couvrent maintenant d'un réseau immense toutes les parties du Royaume-Uni. D'opprimés, les ouvriers sont devenus oppresseurs; et tel est le caractère de ces violences, que souvent des milliers de familles sont plongées dans les horreurs de la misère et de la faim. C'est que les classes ouvrières, ne reconnaissant pas elles-mêmes où est le mal, s'égarent sur leur propre situation et recourent aux moyens extrêmes lorsqu'elles prétendent se faire justice. Remontons à l'origine de ces sociétés; voyons par quels degrés elles sont arrivées à l'état menaçant où elles se trouvent aujourd'hui. En disant ce qu'elles ont fait, il sera facile de prévoir ce qu'elles pourront faire.

C'est dans les corporations du moyen-âge qu'il faut chercher les premières traces des associations d'ouvriers. Comme les

Digitized by Google

corporations, les sociétés d'ouvriers ont eu pour objet d'opposer une digue puissante à l'oppression. Une grande différence pourtant distingue les corporations; celles-ci comptaient dans leurs rangs des maîtres et des ouvriers qui tous agissaient d'un commun accord, et se serraient ainsi pour offrir une résistance plus vigoureuse aux violences des seigneurs et aux exactions arbitraires du souverain. Au lieu de conspirer contre les maîtres, les ouvriers étaient trop heureux de se placer sous leur protection pour se mettre à l'abri des injures auxquelles, dans ces temps d'anarchie, ils étaient principalement exposés. Le péril était commun. Mais avec le temps, lorsque la bourgeoisie eut trouvé faveur auprès des classes supérieures; lorsque la civilisation, par sa bienfaisante influence, eut en quelque manière rapproché la distance qui séparait l'aristocratie nobiliaire de l'aristocratie financière, les maîtres, ainsi confondus avec les classes supérieures, n'ayant plus rien à redouter de ces classes, cherchèrent à s'enrichir aux dépens de leurs ouvriers ou plutôt se préoccupèrent moins de leur sort. Avec les grandes manufactures, l'apprenti cessa d'être admis à la table du maître, et l'ouvrier lui devint totalement étranger; c'est de ce moment surtout que datèrent les coalitions.

Néanmoins ces coalitions ne commencèrent à prendre un caractère menaçant qu'en 1824, époque où le bill de M. Hume, relatif aux classes ouvrières, reçut la sanction de la législature. Alors ces associations imposèrent des conditions aux maîtres, dictèrent le prix du salaire, et fixèrent les heures du travail; bientôt il n'y eut pas une seule profession industrielle dans les Trois-Royaumes, si l'on en excepte pourtant celle des fondeurs en caractères, qui n'eût une organisation régulière et qui ne fût prête à secourir les ouvriers dans leurs différends avec les maîtres. Parmi ces associations se distinguait celle des garçons tailleurs. Celle-ci se divisait en deux classes; l'une se composait des *flints* : on appelait ainsi ceux qui travaillaient à la journée; la journée d'un *flint* était partout la même; la seconde se composait des *dungs* : ceux-là travail-

Digitized by Google

laient à la pièce, et recevaient un salaire proportionné au travail qu'ils rendaient au maître. Les *flints* avaient plusieurs maisons dans lesquelles ils se réunissaient; chacune d'elles nommait des délégués qui agissaient de concert, fixaient les prix, suspendaient les travaux quand les maîtres refusaient de souscrire à leurs conditions, et repoussaient de leur sein tout ouvrier qui n'avait pas fait un apprentissage régulier.

Chose étrange! bien que ces ouvriers fussent pour la plupart ignorans, illettrés, cependant, dès leur apparition, les associations se distinguèrent par la solidité de leurs bases et la régularité de leurs opérations. Dans quelques professions, tous les ouvriers d'un même état ne formaient qu'un seul corps qui élisait, à la majorité des suffrages, les membres du comité directeur; dans d'autres, les ouvriers de chaque manufacture formaient une association à part qui élisait également, à la majorité des suffrages, les délégués du comité. Ce système n'a point changé aujourd'hui: l'ouvrier ne remplit les fonctions de membre du comité directeur qu'autant qu'il y a été appelé par le vote de ses confrères. Comme on doit le présumer, tous les efforts de ce corps tendent à élever le salaire de l'ouvrier. Pour atteindre ce but, on pose d'abord en principe qu'aucune personne ne sera admise à travailler chez un maître quelconque, si elle n'appartient point à l'association; que si ce maître insiste pour conserver cette personne, après une admonition préalable, tous les ouvriers quitteront l'atelier à la fois, interdit qui ne sera levé qu'après la soumission du maître aux lois qui lui sont faites. Voilà donc un maître qui se trouve seul au moment peut-être où il est chargé d'une opération importante; dont le capital devient improductif, dont l'atelier reste fermé, et qui souvent supporte de fortes pertes pour n'avoir point rempli les conditions de son marché; disons mieux, le voilà forcé d'adhérer aux lois que lui impose le comité directeur, et de repousser de sa boutique un ouvrier pour ne point encourir lui-même une ruine certaine.

Mais là ne se bornent point les rigueurs du comité, car ces rigueurs n'offriraient point encore pour les coalisés assez de

Digitized by Google

garanties. Le maître est astreint à ne prendre qu'un certain nombre d'apprentis. Dans quelques professions, le nombre de ces apprentis est d'un pour trois ouvriers, dans quelques autres d'un pour quatre ouvriers, dans d'autres d'un pour cinq ; le nombre des apprentis doit laisser une grande marge pour que le salaire de l'ouvrier soit toujours élevé. Si le maître, prend plus d'apprentis que ne le veulent les réglemens du comité, il reçoit l'ordre de les renvoyer, et s'il se refuse d'obéir, tous ses ouvriers en masse quittent l'atelier. Ajoutez que dans un grand nombre de ces associations, le contre-maître qui surveille les travaux des ateliers doit plaire au comité ; que, s'il encourt sa disgrace, que si sa surveillance excite le déplaisir des ouvriers, le maître reçoit un avis que tel jour il doit renvoyer son fidèle serviteur ; et malheur à lui s'il veut résister à cet ordre suprême, car au jour fixé l'atelier devient un désert, et reste dans cet état de solitude jusqu'à ce que le maître ait obéi.

Dans la fixation des heures de travail, mêmes abus. C'est le comité directeur qui fixe les heures de travail ainsi que les gages que chaque ouvrier doit recevoir ; et, disons-le, cette fixation est presque toujours absurde et retombe sur les ouvriers eux-mêmes. L'exemple de ce qui s'est passé dans le cours des années 1835 et 1836 en est la preuve. A cette époque, il y eut des commandes considérables en fer ; les ouvriers qui étaient employés dans les mines du Lanarkshire profitèrent de cette circonstance pour établir une convention en vertu de laquelle un ouvrier ne devait travailler que trois ou quatre jours par semaine, et cinq heures au plus chaque jour. Cette convention fut strictement suivie ; les ouvriers des environs de Glascow s'étant associés aux ouvriers du Renfrewshire, du Dumbartonshire et du Stirlingshire, le nombre des coalisés s'éleva à près de trois mille, et le prix des salaires monta aussitôt de trente à trente-cinq shillings pour un travail de douze à quinze heures par semaine ; hausse qui éleva le prix du charbon de huit shillings six pence la tonne, à dix et dix-sept shillings ; ce prix ne changea point pendant dix-huit mois.

Digitized by Google

Mais alors les ouvriers persistaient encore à suivre le même système, lorsqu'à la crise commerciale de 1837, le prix du fer tomba de 7 £ 10 sh. la tonne à 4 £. Les maîtres demandèrent une réduction dans le prix du travail; ne pouvant l'obtenir, ils fermèrent leurs ateliers. Cette manifestation qui indiquait une résolution bien arrêtée n'effraya pas les ouvriers. La totalité d'entre eux resta oisive pendant près de cinq mois, époque à laquelle les fonds de l'union étant épuisés, ils reprirent leurs travaux aux conditions que leur avaient offertes les maîtres de forges. Ces conditions étaient de travailler cinq jours par semaine et huit heures par jour, au prix de cinq et six shillings la journée.

Une autre clause du réglement de l'association, clause non moins grave, c'est d'empêcher le maître qui a besoin d'augmenter le nombre de ses ouvriers de choisir ceux qui lui conviennent. Dans cette circonstance, il doit prendre le premier ouvrier qui est enregistré sur la liste des ouvriers sans travail. D'où il résulte que l'homme de talent et l'ignorant, le paresseux et l'homme actif sont tous placés sur le même niveau. On conçoit le préjudice que ce système porte aux intérêts du travailleur habile. Cependant il n'est point de principe pour lequel la majorité des membres des associations montrent plus de ferveur et de zèle. La raison en est facile à comprendre; c'est que dans toutes les professions, les mauvais ouvriers sont en plus grand nombre que les bons, et que les premiers tiennent naturellement à conserver un système qui offre à leur médiocrité un aussi grand avantage.

Telles sont les principales bases sur lesquelles reposent les coalitions d'ouvriers pour forcer le maître à être souple et docile; voyons maintenant quels sont les devoirs de l'ouvrier envers l'association.

Disons d'abord que pour augmenter leur bien-être, les sociétaires se mettent en garde contre l'admission d'un nombre trop considérable d'ouvriers. Pour cet objet, les sociétaires imposent des conditions fort dures à toute personne qui manifeste le désir d'en faire partie. L'une des principales est

Digitized by Google

que l'apprenti doit faire un long apprentissage, et payer pendant tout le temps que dure cet apprentissage une somme convenue qui est versée dans la caisse de l'association; son admission au sein du corps exige encore qu'il paie un droit d'entrée. Cette somme pour les fileurs de Glascow s'élève à 5 £. Après quoi il est admis. Il existe en outre plusieurs professions dont les sociétaires accordent une prime aux ouvriers qui consentent à quitter le pays ou bien à ne plus exercer leur état. Dans l'Ecosse occidentale, l'association des fileurs de coton donne 10 £ à tous ceux de leurs confrères qui veulent passer en Amérique; et 5 £ à tout homme qui peut décider un ouvrier à quitter la profession.

Le premier de tous les devoirs de l'ouvrier sociétaire est de payer régulièrement sa cotisation. Malheur à lui s'il manque d'exactitude. Dans le plus grand nombre de ces associations un pareil délit est frappé de la perte d'emploi; l'ouvrier réfractaire ne peut plus travailler chez le maître, ou du moins, si celui-ci refuse d'obéir aux injonctions qui lui sont faites à cet égard, les membres du comité ont recours à leur expédient ordinaire, ils quittent l'atelier. Cette contribution est hebdomadaire; elle est proportionnée au salaire de chaque ouvrier; elle varie d'une demi-couronne dans les temps ordinaires, à cinq shillings dans les circonstances difficiles. Cette somme est jugée suffisante pour faire face aux dépenses, et ce que l'on croira à peine, c'est que les dépenses dans l'affaire des fileurs de coton de Glascow se sont élevées dans la dernière partie de 1836 et les quatre premiers mois de 1837 à la somme énorme de 11,881 £ (287,000 francs environ).

Une autre mesure fort en usage et dont les membres intéressés ont retiré les plus heureux résultats, c'est le serment. Sous ce rapport, la franc-maçonnerie dans ses plus beaux jours n'aurait eu rien à envier aux associations d'ouvriers. Même solennité, mêmes précautions pour que toutes les transactions de la société soient ensevelies dans un profond mystère. Dans les premiers temps où ces associations furent régulièrement organisées, ce serment se faisait sur la Bi-

Digitized by Google

ble; il y avait le mot de passe, un signe de reconnaissance, on vouait au mépris et à la haine de tous, le *nob*, c'est-à-dire l'ouvrier qui, pendant la durée d'une suspension de travaux ordonnée par le comité, entrait chez un maître et adhérait à la réduction qui avait motivé la suspension. Dans ces derniers temps, on s'est ravisé; on a reconnu que le mépris et la haine ne suffisaient pas pour effrayer le nob, et en conséquence on a exigé de chaque membre un serment plus explicite et plus étendu. En voici la formule telle qu'elle a été presentée par M. Robinson, shériff du Lanarkshire, devant le comité de la Chambre des Communes : « Moi, J. A. B., je jure en présence de Dieu et des hommes que je serai toujours prêt à exécuter avec fidélité et autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire, tout ordre ou injonction qu'il plaira à la majorité de mes frères de me donner dans l'intérêt commun de notre société; *que je punirai de la manière qu'ils l'exigeront les nobs et les maîtres qui auront démérité de la société.* Je m'engage en outre à contribuer autant que mes moyens me le permettront au soutien de tous ceux de mes frères qui perdront leur emploi par suite de leur résistance contre l'oppression et la tyrannie des maîtres, et qui, pour ne pas se soumettre à une réduction de prix, renonceront à travailler. Je jure enfin de ne jamais divulguer l'engagement que je prends aujourd'hui, à moins que je ne sois autorisé à le faire, ou qu'il me soit prescrit par les personnes compétentes de déférer moi-même le serment aux ouvriers qui sont susceptibles de devenir membres de notre fraternité. »

Grace à la terreur qu'inspire ce serment, il devient presque impossible à la justice d'obtenir des témoignages sur lesquels elle puisse se fonder lorsque les violences exercées par les associations réclament son ministère; car si un des membres de la société est appelé à faire une déposition judiciaire, on peut être assuré d'avance que cette déposition sera fausse. Chose remarquable, le témoin redoute non seulement la vengeance qu'une déposition fidèle amènerait sur sa tête, mais dans sa conscience il croit être plus lié à son premier

Digitized by Google

serment qu'à celui qui lui est déféré par le magistrat; il lui semble, veux-je dire, que le parjure qu'il commettrait en violant le serment qu'il a fait en présence de ses confrères est plus criminel que celui qu'il commet en n'obéissant pas à la loi. La déposition que fit il y a quelque temps le témoin Robert Christie est un exemple de ces étranges scrupules. « J'ai, dit-il, été interrogé six ou sept fois par le shériff, et je ne lui ai jamais rien révélé de ce que je révèle aujourd'hui. La conscience du serment que j'avais fait autant que la crainte d'être tué ou brûlé avec du vitriol m'imposait silence. Je le répète, c'étaient le scrupule et la crainte qui tenaient ma langue enchaînée, et je ne vous dirais rien encore sans l'assurance que m'a donnée le shériff que, non seulement je ne commettais point une mauvaise action, mais que je n'avais rien à craindre. »

La société ne reste point passive lorsqu'un de ses membres est arrêté; elle recourt à tous les moyens pour le sauver; elle gagne les témoins, fabrique des certificats d'alibi, et prépare l'évasion. Dans le procès tout récent des fileurs de Glascow, Lean, accusé de meurtre, produisit un certificat attestant qu'il se trouvait dans un lieu deux heures avant la perpétration du crime, et dans un autre lieu une heure après. Aux débats, il fut prouvé que ce certificat avait été écrit de la main de Lean lui-même deux ou trois semaines après le meurtre, et que les signataires au nombre de trois étaient, le premier un ami de Lean, lequel déclara dans le cours de l'interrogatoire ne s'être point trouvé avec l'accusé à l'heure et au lieu indiqués dans le certificat; les deux autres, étaient deux personnes étrangères qui avaient signé le certificat sur la requête du premier signataire et sans l'avoir lu. Le verdict du jury fut pourtant favorable à Lean; malgré les charges accablantes qui pesaient sur sa tête, il fut sauvé grace à la pièce ambiguë dont nous venons de parler.

Mais l'Union comment punit-elle à son tour le *nob*, ce paria contre lequel se déchaîne plus particulièrement la colère du parti; quelles mesures adopte-t-elle à son égard? Les voici.

Digitized by Google

Ces mesures sont de trois sortes. C'est d'abord la persuasion; on le cajole, on le demande au cabaret, on cherche à le détourner de travailler chez le maître qui a encouru la disgrace du comité directeur. Si ces démarches ne produisent pas l'effet que l'on attend, alors on passe de la douceur aux menaces, et, s'il se montre encore récalcitrant, tous les membres de l'association sont convoqués pour procéder par la voie du scrutin à la nomination d'une commission extraordinaire. Cette commission porte le nom de commission secrète; ses pouvoirs sont étendus; elle doit aviser aux moyens de forcer le nob à se soumettre, moyens qui vont souvent jusqu'à l'assassinat. Et cela n'est point une simple présomption, c'est un fait que nous pouvons prouver par des pièces authentiques:

C'était en 1825, aux assises de Glascow; John Kean Lafferty et Orr comparaissaient sous la prévention de meurtre contre la personne de Graham, fileur de coton. Le crime avait été commis l'après-midi dans une des rues les plus peuplées de la ville, au moment où les ouvriers quittaient l'atelier. L'assassin fut saisi sur-le-champ, la main encore armée du fatal pistolet. Kean, bien que défendu par l'un des avocats les plus célèbres du barreau anglais, fut convaincu à l'unanimité et condamné à être fouetté en public, et à être déporté pour le reste de ses jours; sentence qui fut mise à exécution. Lafferty et Orr furent condamnés à sept ans de déportation et à dix-huit mois de prison dans la prison de Bridewell. Rien n'indiquait au procès, à part pourtant les frais de la défense, que chacun savait avoir été supportés par l'association, rien n'indiquait, dis-je, que ce crime eût été commis à l'instigation de la société des ouvriers; cependant il n'y avait pas un seul homme dans toute l'Ecosse qui n'eût la conviction intime que le crime partait de là. Pour combattre ces soupçons, les ouvriers sociétaires convoquèrent une assemblée publique dans laquelle ils repoussèrent les accusations que l'on portait contre eux, et protestèrent de leur innocence. Les discours prononcés dans cette circonstance produisirent une grande sensation; plusieurs journaux qui dé-

Digitized by Google

fendaient alors avec chaleur la cause de la classe ouvrière, les commentèrent, et les ouvriers se crurent pour toujours lavés de l'imputation qui avait planée sur eux.

Mais à quelque temps de là, Kean agité par le remords et qui déjà avait subi la peine du fouet dans les rues de Glascow, faisait appeler dans sa prison M. Robinson, le shériff du comté de Lanark, et lui faisait la déclaration suivante:

« Moi John Kean, actuellement enfermé dans le Tolbooth de Glascow, je déclare qu'il existe à Glascow et dans les environs trois associations de fileurs de coton, présentant ensemble un total de 800 individus; que chacune de ces sociétés nomme deux membres à l'effet de surveiller les opérations de la communauté, que ces membres sont en outre chargés de faire leur rapport au comité supérieur composé de trois membres. Ces trois membres ne sont pas connus des ouvriers; les seules personnes de l'association qui aient des relations directes avec eux sont les membres du comité secondaire qui font le serment de ne point révéler leurs noms. »

Ici, John Kean donne les noms et l'adresse de chaque membre des comités secondaires.

« C'est, dit-il, Gillan et John Campell qui m'ont donné les pistolets et l'argent pour acheter la poudre et les balles; les pistolets étaient neufs; le prix du crime était de 100 £., en cas de succès une somme plus forte m'aurait été donnée ainsi qu'à mes complices. J'ai commis le crime de concert avec Gillan, tous deux nous avons fait feu sur le malheureux Graham; à l'époque où je l'ai commis, il circulait une rumeur parmi nous que MM. Dunlop, Lindsay et Ewing devaient tomber sous les coups du comité supérieur de la même manière. »

John Kean indiquait ensuite le lieu des séances du comité directeur, le jour et l'heure à laquelle se tenaient ces séances.

Remarquons ici que cette confession fut entièrement volontaire, qu'elle ne fut l'effet d'aucune menace, ni d'aucune promesse. Ce n'était toutefois que la déclaration d'un criminel; il n'y avait donc point de preuve légale contre l'association. Le

Digitized by Google

temps devait lever le voile qui couvrait cette odieuse machination. Un autre meurtre fut commis le 22 juillet 1837 à Glascow; ce crime présentait les mêmes circonstances que celui de Graham. Voici en substance ce que déclara le malheureux Smith quelques instans avant sa mort : « On a fait feu sur moi par derrière; je ne puis dire quel est l'homme qui a tiré sur moi, car aussitôt que je me suis senti frappé, je suis tombé. Il y a huit jours MM. Grady et Michael Sinclair sont venus à ma rencontre pour me dire de ne point travailler chez M. Houldsworth et fils; sur mon refus d'accéder à de tels arrangemens, M. Grady reprit que pour tout l'or du monde il ne voudrait pas être à ma place. Je meurs avec cette conviction que les ouvriers fileurs m'auraient maltraité depuis ce jour s'ils en avaient trouvé l'occasion, et que j'ai été assassiné hier soir, parce que j'ai pris du travail chez MM. Houldsworth et fils. » En conséquence de cette déposition tous les membres des comités furent arrêtés. Dans le nombre était un nommé Murdoch, fileur de coton, que l'on reconnut pour avoir fait partie du comité supérieur qui était en fonctions à l'époque de l'assassinat de Graham. Interrogé dans le cours des débats sur ce meurtre, Murdoch déclara que Daniel Orr, l'un des complices de Kean, ayant demandé des secours au comité directeur, comme ayant été engagé avec Kean et Lafferty pour tuer Graham, le comité répondit qu'il ne paierait la somme demandée, 20 £., qu'autant que le requérant produirait un certificat attestant que cet engagement avait eu lieu; ce certificat fut produit. Thomas Peterson déclara qu'il avait été présent à la transaction; et les membres du comité s'étant montrés satisfaits, la somme fut payée; douze shillings furent alloués à la femme de Kean par semaine, autant à la femme de Lafferty, lequel fut envoyé en Amérique à l'expiration de sa peine.

Voici donc le meurtre bien constaté; mais là ne s'arrêtent point les moyens d'intimidation. Souvent encore l'association prend à gage des hommes qu'elle charge de jeter de l'huile de vitriol sur le visage des ouvriers ou maîtres qui ont en-

Digitized by Google

couru sa disgrace. Ainsi Cairney, fileur à Glascow, eut la moitié de la figure brûlée et faillit perdre la vie; ainsi Neil Macallum perdit la vue par suite d'une forte injection d'acide sulfurique. Je ne dis pas que des violences aussi cruelles soient commises par toutes les sociétés d'union, que ces sociétés aient toutes un système d'organisation aussi parfait, et que le meurtre soit établi dans toutes; mais ce qui est incontestable, c'est que dans toutes il règne un contrôle illégal de la disposition et de l'emploi du travail; que ce contrôle porte une atteinte grave à la liberté individuelle, à la production du travail des classes ouvrières, et à la circulation ainsi qu'à l'emploi du capital; qu'il démoralise les classes industrieuses en les familiarisant avec le crime et la violence; et que ses effets ultimes, si on n'y porte un prompt remède, seront funestes aux intérêts commerciaux et manufacturiers du pays. Nous allons maintenant chercher quelles ont été les conséquences de ces associations sur la classe ouvrière et sur l'industrie de l'Angleterre.

Le système d'union offre, au premier aperçu, de grands avantages aux ouvriers. Les unionistes soutiennent que, grace à leur système, ils sont parvenus à élever le prix des salaires dans une proportion considérable. Cela est vrai pour un temps; ainsi nous avons vu que les ouvriers du Lanarkshire obtinrent pendant dix-huit mois trente-cinq shillings pour un travail de trois jours par semaine, travail qui durait quatre ou cinq heures par jour. Dans le même temps, les fileurs de coton gagnaient de vingt-cinq à trente-cinq shillings par semaine, tandis que les laboureurs les plus industrieux et les plus habiles ne gagnaient pas plus de douze shillings par semaine. Mais ces ouvriers ne trouvèrent pas un avantage permanent dans cette mesure, et leur condition ne s'améliora point. En effet, aussitôt que les maîtres eurent refusé de payer plus long-temps le prix du salaire exigé, et que les ouvriers se furent coalisés, les maîtres cherchèrent à faire de nouveaux ouvriers. Ce plan réussit; des hommes, qui auparavant n'avaient jamais travaillé dans les mines, acceptèrent les conditions que leur

Digitized by Google

offraient les maîtres. Ce ne fut pas sans de grands dangers pour eux; la plupart furent insultés, frappés; mais les maîtres eurent le bon esprit d'appeler à leur aide la police; le gouvernement envoya même des troupes sur les lieux, et, grace à ces précautions, les ouvriers sociétaires virent passer dans les mains d'hommes qui jusqu'à ce jour ne songeaient point à leur faire concurrence, les prix ou salaires qu'ils avaient l'habitude de toucher. Ces derniers, dont le plus grand nombre, arrachés à la charrue, ne gagnaient que huit ou dix pence, reçurent alors cinq shillings par jour, tandis que ceux qu'ils avaient supplantés, ne trouvant plus dans les caisses de l'association des moyens de subsistance, traînaient une existence misérable. Plus tard on vit les mutins se calmer, faire la cour aux maîtres, se rendre à discrétion, et accepter les conditions qui leur furent faites. Alors les maîtres profitèrent des avantages de leur position, ils firent leur choix, éloignèrent, parmi leurs anciens ouvriers, ceux qu'ils connaissaient comme les meneurs, n'acceptèrent enfin que ceux sur lesquels ils pouvaient compter. Et ainsi un grand nombre de ces malheureux se trouvant sans ressources, alla peupler les prisons et les hulks, ou perdit, dans la déportation perpétuelle, l'espérance de vivre sous le ciel du pays.

Ici il n'est question que d'une levée en masse, où les maîtres, en ayant recours à d'autres ouvriers, en formant, disons-nous, de nouveaux hommes, parent en partie le danger qui les menace; mais, dans les levées partielles, le maître n'a pas toujours un remède aussi prompt pour guérir le mal. Je suppose une fabrique dans laquelle travaillent journellement de mille à douze cents ouvriers; je suppose, dis-je, que le propriétaire de cette fabrique, pour ne point laisser chômer ces hommes, accepte de fortes commandes; que, par suite de l'élévation du prix des matières premières, il soit dans la nécessité de réduire le prix du salaire; souvent il est arrivé que, dans de pareilles circonstances, les ouvriers exigeaient une augmentation, et qu'ils quittaient en masse la fabrique lorsque cette augmentation leur était refusée. Figurez-vous

Digitized by Google

maintenant ce manufacturier arrêté tout à coup dans ses travaux, obligé d'aller quêter des tisserands, des fileurs, chez ses confrères, qui ont souvent intérêt à sa perte; imaginez, dis-je, ce fabricant avec de forts engagemens en circulation, engagemens qu'il ne peut payer qu'autant qu'il aura fait livraison. Que deviendra-t il? Les faits suivans nous indiqueront par des chiffres la perte qui résulte de cet état de choses et pour le fabricant et pour les ouvriers.

Dans le cours de 1834, MM. Barr et compagnie, imprimeurs en calicots à Kelvindock, près Glasgow, étaient à la tête d'une maison puissante; ils avaient plusieurs fabriques d'impression dans différens endroits, et occupaient près de deux mille ouvriers. Par suite de l'extension de leurs affaires, ces négocians jetèrent dans la circulation une assez grande quantité de billets. Malheureusement cette circonstance fut connue des ouvriers, et ceux-ci espérant faire monter le prix de leur salaire, désertèrent en masse les ateliers. Que faire? MM Barr cherchèrent d'abord à former de nouveaux ouvriers; leurs efforts eurent un demi-succès, et grace à la force armée que ces négocians appelèrent à leur aide, les nouveau-venus purent travailler sans être molestés. Mais sur plusieurs points éloignés où les moulins de ces négocians n'étaient point protégés, les ouvriers conservaient l'avantage et empêchaient de travailler ceux qu'on avait appelés pour les supplanter. Dans cette circonstance, les négocians, après avoir tenu aussi long-temps qu'ils pouvaient le faire, furent obligés d'accorder à leurs ouvriers le salaire qu'ils demandaient. Ceci se passait au mois de janvier, et six mois après, au mois de juillet, ils déposaient leur bilan par suite des pertes qu'ils avaient souffertes. Ce malheur atteignit ainsi les deux mille ouvriers qu'ils occupaient. Ceux-ci se trouvèrent à la fois sans travail, et le plus grand nombre, n'ayant aucune ressource, resta plongé dans une misère affreuse. Quant aux chefs, plusieurs d'entre eux, après leur sortie de prison, peine à laquelle ils avaient été condamnés par le jury lors de la suspension, se trouvèrent sans emploi, et aujourd'hui l'un d'eux qui gagnait près de trente shil-

Digitized by Google

lings par semaine, travaille sur une grande route aux gages de deux shillings par jour.

Si nous cherchons maintenant à exprimer par des chiffres l'influence que ces événemens exercent sur la fortune publique, nous trouverons que, dans la seule ville de Glascow, depuis le mois de mars 1836 jusqu'au mois de novembre 1837, période durant laquelle se maintint l'élévation des salaires des ouvriers employés aux mines des environs de Glascow, la perte supportée par les voituriers et les maîtres de canaux, s'élève à.... 25,000 £

Ce n'est pas tout. Lorsque les maîtres de forges, par suite de la baisse du fer, furent obligés de réduire les salaires et que cette proposition fut rejetée, les mineurs, au nombre de deux mille, restèrent pendant six mois sans travail. Chaque ouvrier, terme moyen, recevait 30 sh. par semaine ; ci, pour trente-six semaines 78,000

A ajouter 6 s. par semaine, pour trente-six semaines, gages de 2,000 enfans..... 15,000

Perte pour les fournisseurs et autres marchands de Glascow, évaluée à 5 s. par semaine sur 4,000 ouvriers, pour six mois... 26,000

Perte d'intérêt pour les marchands de charbon..... 45,000

Total..... 189,000

A ajouter la perte supportée par les consommateurs..... 326,000

Ensemble..... 515,000 £

Voilà donc une somme de plus d'un demi-million sterling qui a été perdue par la seule ville de Glasgow dans le court intervalle de six mois, par suite de la coalition d'ouvriers mineurs.

La coalition des fileurs qui commença en avril 1837 et qui dura jusqu'au 1er août, n'est pas moins remarquable. On sait que l'industrie cotonnière est l'une des principales branches du commerce de la ville de Glasgow. On élève à 29,000 personnes le nombre des individus employés dans les diverses branches de cette industrie. Dans le cours de l'été de 1836, le prix du coton manufacturé grandit d'une manière considérable, en raison des fortes commandes qui chaque jour venaient de l'étranger. Cette hausse de prix permit aux manufacturiers d'augmenter les gages des fileurs de 35 à 42 shillings; mais vint la crise de 1837, dont l'influence

Digitized by Google

fit baisser tout à coup les prix du coton manufacturé. Les fabricans devaient naturellement obtenir de leurs ouvriers que ceux-ci travaillassent à l'ancien tarif. Cette réduction, qu'ils étaient en droit d'exiger, leur fut refusée. Les fileurs préférèrent cesser leurs travaux ; et, par suite de cette mesure, les metteurs en pièce, les rattacheurs et autres ouvriers dont le travail dépendait du leur restèrent sans ouvrage.

Laissons parler ici le shériff des assises du comté de Lanark. Voici comment il s'exprimait devant les jurés de la session au sujet de cet événement. « Ses conséquences, dit-il, ont été funestes ; aujourd'hui la statistique criminelle du comté de Lanark, constate une augmentation considérable dans le chiffre des crimes. En avril dernier, la prison du comté ne comptait que sept prisonniers accusés de crimes emportant la peine de la déportation et la peine de mort ; aujourd'hui ce nombre s'élève à plus de soixante, et presque tous ces crimes ont été commis dans le cours de la suspension. Ce résultat n'a rien qui doive vous surprendre ; car, pendant l'été dernier, nous avons eu, par suite de la coalition des fileurs, de vingt à trente mille ouvriers jetés sans occupations et sans moyens d'existence sur le pavé des rues de Glascow ; et pour surcroît de malheur, cet événement a eu lieu alors qu'une détresse générale affligeait le commerce du pays, alors que nos riches manufacturiers, par suite des embarras financiers que leur causait la crise qui frappait à la fois le Royaume-Uni et l'Amérique, leur empêchait de venir en aide à cette masse de malheureux que les instigateurs de cette triste coalition avaient délaissés ; je dis délaissés, car à part quelques privilégiés qui recevaient des secours de la caisse de l'union du commerce, tous ces malheureux n'avaient d'autres ressources pour vivre que la charité publique.

« Ainsi, huit à neuf mille femmes ont vécu dans les plus cruelles privations, pendant plus de trois mois ; il en a été de même des rattacheurs, des cardeurs, et des dessinateurs pour lesquels il n'existait pas de provision ; ceux-ci, y compris les femmes et les fileurs, ont perdu près de

Digitized by Google

50,000 £. La perte ne pouvait se borner aux ouvriers ; la secousse devait naturellement se répercuter plus loin et atteindre d'autres personnes innocentes. C'est ce qui a eu lieu ; cette perte pour le commerce est de 200,000 £, et, si l'on y comprend tous les petits métiers qui se rattachent à cette industrie, cette perte n'a pas été moindre de 500,000 £. Voilà ce qui a été perdu dans le comté de Lanark, grace au mauvais vouloir de quelques ouvriers qui n'avaient aucun sujet de plainte, car leur salaire était aussi élevé que des hommes justes et laborieux pouvaient le désirer.

» Mais les ouvriers pensent-ils donc que leurs intérêts soient en dehors de ceux des maîtres ? Croient-ils qu'en forçant les maîtres à élever leurs gages au dessus du taux ordinaire, il y a pour eux un grand avantage ? Ils disent : Avant la coalition nous ne gagnions que trente shillings, aujourd'hui nous en gagnons quarante ; voilà à quoi nous a servi de nous liguer contre les maîtres. Je le veux ; il y a eu augmentation, et, pour quelques-uns, avantage ; mais cet avantage n'a pas été pour tous ; en effet, qu'est-il arrivé ? des *mules Jenny* qui fonctionnent d'elles-mêmes, ont été construites, et grace à ces merveilleuses machines, tel fabricant qui occupait, avant la coalition, quatre-vingts fileurs, n'en a plus besoin aujourd'hui que de trente ; si donc les fileurs ont vu leur salaire s'élever, d'un autre côté, ils ont vu leurs rangs s'éclaircir. Eux seuls sont la cause de ce résultat, et si un jour, jour prochain, le fabricant se passe entièrement de leurs services, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes et à leurs stupides exigences. D'une autre part, qu'arriverait-il, s'ils voulaient persévérer dans ce système de violences injustes ? Notre pays jouit d'une réputation méritée dans la fabrication cotonnière, et toutes les nations manufacturières portent envie à notre prospérité ; mais à quoi devons-nous cette prospérité ? ce n'est point au bon conditionnement ; la France et l'Allemagne font aussi bien que nous ; mais ce qu'elles ne peuvent atteindre, c'est le bas prix auquel nous produisons ; or, ce bas prix ne pourrait plus exister une fois que des prétentions exagérées pourraient forcer

Digitized by Google

la main des fabricans. Notre industrie cotonnière serait donc perdue, la France, la Russie profiteraient de nos fautes, et le pays qui a vu naître Crompton, Arckwright et Watt, se trouverait peut-être un jour à la remorque de ceux qu'il laisse aujourd'hui bien loin derrière lui. »

Que les prévisions du shériff, sur l'avenir du pays, soient exagérées, c'est une chose que personne ne conteste; mais il n'en est pas de même de l'influence que ces coalitions ont exercée sur la moralité des classes ouvrières. L'augmentation dans le chiffre des crimes dont parle le shériff n'est malheureusement que trop réelle. Le tableau suivant, dans lequel est consigné le mouvement des prévenus traduits devant les assises de Glascow depuis 1822 jusqu'en 1837, et auquel nous ajoutons le nombre des malades entrés dans les hôpitaux et le nombre des décès, constate cette augmentation.

Années.	Population.	Mouvement des assi es. Nombre d'accusés.	Mouvement des hôpitaux. Nombre des malades.	Mouvement des décès.	Nombre d'habitans pour un criminel.
1822	151,440	98	229	3,699	1,540
1823	156,170	114	269	4,617	1,366
1824	161,120	118	523	4,670	1,361
1825	166.280	160	827	4,898	1,037
1826	171.660	188	926	4,538	909
1827	177,280	170	1,084	5,136	1,041
1828	183,150	212	1,511	5,919	873
1829	189 278	239	865	5,452	790
18 0	195,650	278	729	5.785	719
1831	202,420	238	1,657	6,547	848
1832	209,230	272	1,589	10,278	768
1833	216.450	340	1,238	6.632	633
1834	223.940	267	2,063	6.798	838
1835	231,800	348	1,359	7.849	633
1836	241,000	329	3,125	9,143	740
1837	233,000	391	3,800	10,888	645

Ainsi la ville de Glascow, qui, en 1822, ne comptait qu'un criminel sur 1,540 habitans, compte un criminel sur 645 habitans en 1837. C'est une augmentation de près du tiers dans le court espace de quinze ans. Tous ces résultats sont de la

Digitized by Google

plus haute importance. Aujourd'hui que la civilisation est toute pacifique, il est du devoir des législateurs d'étudier la cause de ces conflits qui bouleversent tant d'existences, et qui arrêtent la marche du progrès.

La coalition des ouvriers de Preston offre un exemple non moins remarquable des malheurs que ces événemens font retomber sur les classes ouvrières et de l'influence désastreuse que le contre-coup exerce sur l'industrie. Cette coalition commença dans l'hiver de 1836; c'est un des événemens les plus remarquables du genre par l'habileté, et surtout par l'ensemble avec lequel il fut conduit. Ce furent les ouvriers fileurs qui donnèrent le signal de quitter les manufactures. Leur salaire s'élevait à 22 sh. 6 d., terme moyen, par semaine; il pouvait aisément suffire à l'entretien de l'ouvrier et à celui de sa famille. Cependant les fileurs ne trouvèrent pas ce prix assez élevé, ils disaient que les fileurs de Boston étaient mieux rétribués et demandèrent à être traités sur le même pied. Le salaire du fileur de Boston ne s'élevait qu'à 28 sh. et il retomba au dessous de 23 sh. dans la première quinzaine de décembre.

Quoi qu'il en soit, une coalition fut formée.

Mais déjà cette société étendait son vaste réseau sur tous les points de l'empire, déjà ses rangs nombreux et serrés comptaient dans leur sein les ouvriers les plus intelligens et les plus influens des Trois Royaumes. Ce n'était pas assez pour elle; il fallait que le corps présentât une masse plus compacte. En conséquence, lorsqu'elle fut installée à Preston, ses premiers travaux consistèrent à grossir le nombre de ses membres de tous ceux qui par indifférence ou par crainte ne voulaient point prendre part aux actes qui devaient immédiatement suivre l'installation. Ces moyens eurent leur effet: au bout de quelques jours la presque totalité des ouvriers de Preston fit partie de l'union du commerce; et les principaux membres se réunirent en conseil dans lequel, après une délibération assez longue et très orageuse, les résolutions suivantes furent adoptées :

Digitized by Google

« Résolu de repousser la proposition des maîtres, proposition tendant à obliger l'ouvrier à signer un écrit par lequel il s'engage à ne point faire partie de l'union du commerce.

« Résolu de demander une augmentation de salaire, et de forcer le maître à cette augmentation en quittant l'atelier. »

L'effet suivit de près ces résolutions : quelques jours après six fileurs se mutinèrent contre l'autorité d'un maître et furent chassés. Les membres de l'association intervinrent aussitôt et déclarèrent au maître qu'ils exigeaient la rentrée immédiate des six délinquans, sinon qu'ils quitteraient le même jour leurs métiers; le maître leur répondit que les six fileurs, en se montrant insubordonnés, n'avaient agi que sous l'influence du conseil directeur, qu'en les renvoyant il était dans son droit et qu'il ne céderait pas à leur demande. En conséquence, les fileurs, fidèles à leurs paroles, laissèrent la fabrique, et, le soir du même jour, les fileurs des autres fabriques annoncèrent à leurs maîtres respectifs leur intention de quitter les ateliers.

Les circonstances étaient graves, les commandes étaient considérables ; on était à la veille de cette grande crise qui quelques mois plus tard allait couvrir de désastresuses banqueroutes les villes les plus florissantes des deux mondes. Dans cette occurrence, les maîtres se réunirent de leur côté, et dans une assemblée où furent mûrement pesés les intérêts du fabricant et de l'ouvrier, on en vint à cette résolution qu'on offrirait aux fileurs une augmentation de 10 p. 100 sur leurs gages, ou 3 sh. 4 d. de plus par semaine, ce qui élevait les salaires du fileur à 25 sh. 10 d. par semaine ; la seule condition était que chaque ouvrier qui souscrirait à l'offre signerait un engagement en vertu duquel il déclarerait se détacher pour toujours de l'union. Cependant ces propositions équitables ne furent acceptées que par quelques individus ; l'avis du conseil de l'union fut à la presque unanimité qu'il fallait les repousser; et au nom du corps entier on réitéra la demande des prix de Boston, demande qui fut repoussée et qui entraîna la désertion des ateliers.

Digitized by Google

Ceci se passait le 7 novembre ; à cette époque le nombre des ouvriers s'élevait à 8,500 personnes dont :

660 fileurs.
1,320 rattacheurs employés par les fileurs.
6,100 cardeurs, éplucheurs, tisserands au métier et tisserands à la main.
420 metteurs en pièces et employés aux machines.

8,500 nombre égal.

Sur ces 8,500 ouvriers, on peut dire que les 660 fileurs seuls avaient quitté volontairement leurs travaux ; quant à la plus grande partie des 7840 ouvriers restant, ils avaient cédé aux sollicitations et à l'entraînement plutôt que suivi leur propre mouvement. Voilà donc 7840 individus devenus les instrumens du caprice de quelques hommes ; voyons quelle fut leur condition pendant tout le temps que dura la coalition.

Dans la quinzaine qui suivit la fermeture des fabriques, on n'aperçut aucun changement dans leur condition matérielle; les maîtres cherchaient cependant à entrer en arrangement ; de part et d'autre on tint des *meeting*, mais les exigences des ouvriers fileurs restèrent les mêmes ; le conseil de l'union du commerce répondit à toutes les avances, qu'il serait inébranlable dans ses résolutions. Néanmoins, dans la seconde quinzaine, des murmures commencèrent à se faire entendre contre cette omnipotence parmi les cardeurs et les petits marchands de la ville. Le mal devint plus grave dans les premiers jours du mois de décembre ; alors les rues de la ville se couvrirent du matin au soir de troupes de mendians ; les bureaux de charité furent journellement assiégés par des ouvriers, et chaque soir les chambres noires et humides du *Work-House* reçurent dans leur sein de nombreux habitans ; et cependant un mois s'était à peine écoulé depuis la fermeture des fabriques et la cessation de travaux.

A cette époque, les fileurs recevaient encore du trésor de l'union 5 sch. par semaine, les rattacheurs 3 sch. par semaine ; mais les cardeurs et les tisserands au métier (ceux-ci

Digitized by Google

formaient les trois quarts de la totalité des ouvriers) ne recevaient rien, ou du moins leur allocation se bornait à un mince repas qu'ils devaient chaque jour à la générosité des maîtres. Huit ou dix ouvriers qui avaient constamment refusé de prendre part à la coalition furent seuls exceptés de cette diète générale; à ceux-là les maîtres conservèrent la totalité du traitement pendant tout le temps que dura la suspension des travaux. Cependant vers le milieu du mois de décembre, la détresse devint si grande et si générale, que la corporation de la ville accorda 100 £. Un meeting fut aussitôt convoqué; maîtres et ouvriers s'y rendirent pour aviser au moyen de mettre un terme aux malheurs qui frappaient à la fois les deux partis, mais ce meeting eut le sort des premiers. Le conseil, bien que le trésor de l'union fût épuisé, repoussa les avances qui lui furent faites, et la misère devint plus profonde que jamais.

Dans cette conjoncture, les maîtres résolurent d'ouvrir leurs fabriques, afin de procurer à ceux qui le désiraient l'occasion de reprendre leurs travaux; en agissant ainsi, ils déclarèrent que leur intention n'était point de revenir sur leur première résolution, qu'ils ne voulaient point profiter de la misère des ouvriers pour retirer la promesse qu'ils avaient faite, d'une augmentation de 10 p. 100; que cette augmentation serait maintenue : à la seule condition, que l'ouvrier qui voudrait accepter du travail se conformerait à la clause qui avait toujours accompagné cette détermination, c'est-à-dire qu'il signerait un engagement par lequel il se dégageait de l'union, et promettrait de ne plus en faire partie. Cette fois les ouvriers comprenant mieux leurs intérêts, s'empressèrent d'accepter les conditions des maîtres; les ateliers furent rouverts, et les cardeurs, les tisserands, les rattacheurs reprirent avec activité leurs travaux.

Malheureusement, l'absence continuelle des fileurs ne permit pas qu'on leur donnât de l'occupation; ceux-ci, malgré les exhortations et les prières d'une foule de malheureux, malgré la misère et les privations qui les accablaient eux-

Digitized by Google

mêmes, opposaient encore une résistance opiniâtre, se refusaient constamment de travailler. Tout annonçait donc le renouvellement de scènes de désordre encore plus affreuses que celles qui venaient d'avoir lieu, lorsqu'à la fin de la semaine qui avait suivi la reprise des travaux, on parvint à réunir un corps de quarante fileurs; dans ce nombre, figuraient dix-huit fileurs qui s'étaient refusés à faire partie de l'union du commerce, et vingt-deux ouvriers, qui jusqu'à ce jour n'avaient exercé qu'occasionellement ce genre d'industrie; la découverte de ces fileurs produisit une heureuse réaction, des fileurs des villes manufacturières furent en outre amenés à grands frais dans les fabriques, et répartis dans chacune d'elles. A la fin de la seconde semaine, cent fileurs étaient occupés aux métiers; la semaine suivante, ce nombre s'éleva à cent quarante, de plus on substitua dans les fabriques les plus riches, aux fileurs qui manquaient encore, des mules fileuses qui fonctionnaient d'elles-mêmes, enfin on parvint à rétablir l'équilibre entre le nombre des fileurs nécessaires et les autres ouvriers, et l'on réussit à donner aux travaux leur régularité habituelle.

Mais ne croyez point que pendant tout ce temps les fileurs conjurés se montrassent plus disposés à entrer en arrangement; à la fin de la quatrième semaine qui avait suivi la reprise partielle des travaux, trois fileurs seulement s'étaient détachés de l'union; cependant les ressources de la caisse diminuaient sensiblement, et chaque jour la situation devenait de plus en plus précaire. Le 5 février, trois mois après, jour pour jour, la première fermeture des fabriques, les provisions pécuniaires cessèrent tout à coup, et force fut maintenant aux plus déterminés de solliciter leur réadmission dans les manufactures. Cette réadmission s'opéra; les fabriques s'ouvrirent pour ceux qui avaient été la cause de tout le désordre. Je me trompe : parmi ces fileurs, il y en eut deux cents que les fabricans refusèrent; ceux-ci leur étaient devenus inutiles : ils avaient, dans ce court espace, formé de nouveaux ouvriers et élevé des machines qui leur permet-

Digitized by Google

taient maintenant de se passer de ceux qui avaient voulu leur faire la loi. Du reste, de la part de ces derniers, il n'y eut, pendant toute la durée de la crise, aucun acte de violence, aucune manifestation hostile contre les fabricans, aucun outrage; aucune violation de la loi ne fut commise; des placards incendiaires furent apposés, il est vrai, dans les lieux publics et sur les murs de la ville, mais ils ne firent aucune sensation, et la force armée que l'on avait appelée dans la ville pour protéger les habitans, n'eut point occasion de charger le peuple.

Nous avons dit quelle avait été la misère des pauvres ouvriers; les chiffres suivans indiqueront d'une manière plus explicite encore l'état de leurs souffrances et les pertes qu'ils eurent à supporter :

Pendant les trois mois que dura la suspension, soixante-quinze ouvriers furent traduits devant les tribunaux et condamnés à la prison; vingt jeunes femmes se livrèrent à la prostitution; et sur ce nombre, dix d'entre elles restèrent filles publiques après la reprise des travaux : deux furent déportées à la Nouvelle-Galles, pour vol; trois individus moururent de faim, et plus de cinq mille individus eurent à souffrir du froid et de la faim; car la totalité des vêtemens et des meubles qui appartenaient aux ouvriers furent engagés au mont-de-piété. Dans neuf maisons sur dix, le loyer resta dû, et de 1600 £ déposées dans la caisse d'épargne par les fileurs, plus de 900 £ furent retirées; enfin le plus grand nombre de ceux qui pouvaient obtenir du crédit se couvrirent de dettes. Mais ce n'est pas tout; le commerce de la ville eut à subir de rudes épreuves. Plusieurs marchands furent presque complétement ruinés, et un grand nombre d'autres déposèrent leurs bilans. Voici le détail de toutes ces pertes :

660 fileurs aux gages de 22 sh. 6 d. par semaine pendant treize semaines.....	9,652 £	» s.	» d.
1,320 rattacheurs aux gages de 5 sh. 6 d. par semaine, pendant treize semaines.....	4,719	»	»
Total.....	14,371	»	»

Digitized by Google

Report..		14,871	» »
6,520 tisserands à la main, cardeurs et autres, aux gages de 9 sh. la semaine, pendant treize semaines.		38,142	» »
Perte présumée des tisserands au métier		9.500	» »
Perte présumée des waggoniers et employés aux machines.....		8,000	» »
Total.....		70,013£	»s.»
A déduire ;			
Montant des gages gagnés pendant la reprise partielle des travaux.....	5,013£»s.»d.		
Valeur des secours accordés par les maîtres.....	1,000 » »		
Charité particulière et secours de la paroisse.....	2,500 » »		
Allocations faites aux fileurs et aux rattacheurs sur les fonds de l'union.....	4,290 » »	12,803	» »
Reste.....		57,210	» »
Perte du commerce :			
Intérêts à 5 0 0 sur 800,000£, capital engagé dans la fabrication du coton.....		45,000	» »
Perte résultant des banqueroutes et billets non acquittés.		4,986	» »
Perte totale pendant trois mois.....		107,196	»s.»d.

Citons, pour dernier exemple, ce qui s'est passé en Irlande ; mais ici laissons parler O'Connell.

« Les coalitions d'ouvriers ont anéanti le commerce à Dublin et dans toutes les autres villes où ces événemens ont eu lieu. A Belfast, où l'impression du calicot se faisait sur une grande échelle, les propriétaires ont retiré leurs capitaux et ont transporté leur industrie autre part; aujourd'hui plus de 107 familles se trouvent sans asile et sans pain. Au sud de l'Irlande, dans la ville de Bandon, un manufacturier avait établi une fabrique importante, et déjà de fortes commandes lui avaient été adressées, lorsque ses ouvriers ayant eu vent de cette nouvelle désertèrent sa fabrique. Le propriétaire, pour éviter une ruine complète, adhéra aux exigences de ses ouvriers; mais lorsque les commandes furent remplies, il vendit sa fabrique et se retira en Angleterre; ce qui produisit

Digitized by Google

une perte de près de 12,000 £ par année pour les ouvriers de cette ville. A Dublin, depuis quelques années, les ouvriers, par suite de ces coalitions, perdent chaque année près de 500,000 £; mais là il n'est pas une profession où les ouvriers n'aient voulu faire la loi aux maîtres; aussi le commerce de cette grande ville n'est-il plus aujourd'hui qu'un commerce de détail. Qu'en est-il résulté, c'est que les chapeaux, les bottes et les souliers que l'on vend à Dublin sont presque tous confectionnés en Angleterre; c'est que le prix des vêtemens est plus cher dans cette ville que partout ailleurs. Ce prix est tellement élevé, qu'un homme pourrait aller aujourd'hui de Dublin à Glascow, s'arrêter dans cette ville un jour ou deux, et revenir à Dublin avec un habillement complet qui, toutes dépenses payées, lui coûterait encore meilleur marché que celui qu'il achèterait dans la capitale de l'Irlande. Cette ville a perdu en outre plusieurs branches importantes; il y a quelques années quatre conducteurs de navires étaient à Dublin; aujourd'hui il n'y en a plus un seul, et le navire qui entre dans ce port et qui a besoin de réparations est obligé d'aller à Belfast. C'est là seulement qu'il peut réparer les avaries que lui a occasionées le mauvais temps. A Cork, dans le cours de trois années, on ne compte pas moins de trente-sept individus qui ont eu le visage brûlé par du vitriol, et ces crimes ont été commis par les associations d'ouvriers, qui avaient à leur service des agens auxquels ils donnaient le nom de *welters*. Ces welters, au nombre de six mille, attaquaient toutes les personnes qui leur étaient désignées, et tel était l'esprit d'hostilité qui régnait contre les maîtres, qu'il fut presque toujours impossible de réprimer les excès de ces hommes. »

Telle est l'histoire de ces associations; voilà ce qu'elles ont produit. Comme on le voit, il n'est pas dans l'histoire du monde de despotisme plus cruel. Le czar Pierre ou le sultan Mahmoud, dans la plénitude de leur puissance, n'auraient point commis impunément de telles violences; ils eussent aussitôt perdu leur couronne. Les ouvriers, au contraire, à part quelques rares exceptions dans lesquelles les meneurs n'ont

Digitized by Google

point été punis, sont restés avec toute leur puissance; ils tiennent dans leurs mains les destinées de notre industrie. Nous ne nions pas que ces violences n'aient été motivées quelquefois par l'injuste égoïsme des maîtres, le bon droit n'a pas toujours été en faveur de ces derniers. Voilà pourquoi nous ne saurions trop recommander à la législature cette question importante, afin qu'elle mette un frein à la cupidité du maître, et de l'autre aux violences de l'ouvrier. C'est un problême qu'il importe enfin de résoudre.

(*Westminster Review.*)

Digitized by Google

Psychologie.

TABLEAU PHILOSOPHIQUE

DES PROGRÈS DU MAGNÉTISME ANIMAL

EN EUROPE,

DEPUIS LES TEMPS DE MESMER JUSQU'A NOS JOURS.

Il est impossible de nier les progrès du magnétisme animal. Depuis un demi-siècle, la doctrine de Mesmer a parcouru toutes les épreuves et s'est introduite dans toutes les classes. Les sciences, les générations, les mœurs, les livres sont imprégnés de son esprit, occupés de sa marche, et favorisent ses développemens, même par leur résistance. On a vu la médecine forcée à plusieurs reprises de lutter corps à corps avec des principes dont le but est de détruire son pouvoir; on a vu les connaissances naturelles plier leurs phénomènes à la démonstration des mystères du somnambulisme, de l'extase, de la catalepsie, de la seconde vue, de la vision, et généralement des paroxismes nerveux qui paraissent se rattacher à l'influence du fluide magnétique sur l'organisation de l'homme. Des ouvrages spéciaux sur la matière, des traités dictés par l'enthousiasme ou par le scepticisme, inondent la Grande-Bretagne, la France, les bords du Rhin et l'Italie; des circonstances merveilleuses, des catastrophes, des anecdotes et des drames remplissent les écrits périodiques publiés dans des intentions manifestes de propagande, ou fournissent

Digitized by Google

à des sociétés locales un prétexte de se rassembler d'une manière solennelle pour rechercher les secrets de la nature. Ces singuliers travaux, en Angleterre et sur le continent, ont procuré à une foule d'hommes recommandables, dont le savoir et la probité sont au dessus de toute atteinte, une autorité philosophique et médicale qu'il n'est plus permis de contester sans mauvaise foi, et qui d'ailleurs s'appuie sur des expériences hardies, sur des faits notoires, sur des cures désespérées, et, ce qu'il est plus difficile de combattre, sur l'attrait de la multitude pour une doctrine bienfaisante et nouvelle. Rien n'a manqué, dans notre époque, à la célébrité du magnétisme. L'histoire fantastique de Julie Stroembeck émeut encore l'Allemagne, tandis que M. Dupotet enchaîne, électrise, stupéfie ou terrifie le public de Londres, par l'incroyable bonheur de ses préparations. La cour intime de la reine Victoria n'est pas revenue de la frayeur où M. Dupotet plongea dernièrement ses hôtes fashionables, en rendant parfaitement immobile un jeune officier aux gardes, dont la pétulance défiait les foudres du magnétiseur. Enfin, l'Académie de médecine de Paris traduisait à sa barre, il y a six mois tout au plus, un jeune praticien qui avait provoqué l'examen du corps savant, et M. Berna certainement n'a pas été vaincu. On le voit : le magnétisme a franchi la période si difficile de l'incubation. Il lui faut désormais une place dans le monde.

Ses progrès sont d'une appréciation fort délicate. Il y a autant de tribunaux différens que le public compte de juges. Les uns prétendent qu'on doit se contenter d'exposer les faits que tout le monde peut vérifier et les principes absolument nécessaires pour guider les sceptiques dans l'application. Plusieurs voudraient que les naturalistes et les physiciens fussent d'abord conciliés à la théorie nouvelle, par l'explication des concordances que les phénomènes du magnétisme offrent avec les lois dont ils reconnaissent, proclament et augmentent chaque jour la vérité. Ces deux voies manquent de largeur. Par la première, on ne persuade pas les masses ; on les divertit. Quant à la seconde, les hommes versés dans la phy-

Digitized by Google

sique et dans la physiologie, prêtent une attention très dédaigneuse aux preuves qu'on leur donne, tant ils craignent un dérangement dans l'ordre scientifique dont les classifications, raisonnables ou fausses, constituent leur réputation et leur fortune. Les esprits ardens, dévoués, scrutateurs, qui se livrent à la recherche des lois du magnétisme animal, ne sauraient donc se raidir avec trop d'opiniâtreté contre les préjugés ou les jalousies de leur siècle. La doctrine qu'ils prêchent, fût-elle d'un éclat aussi inflateur pour notre globe qu'une religion nouvelle, ne sera fondée d'une manière durable qu'à la condition que des hécatombes d'hommes et d'idées auront servi peu à peu de piédestal à son monument. Voilà pourquoi l'histoire des différentes variations que l'établissement des théories magnétiques subit en Europe est une des plus curieuses pages de la philosophie de notre époque.

Une semblable tâche forme une série de travaux d'autant plus intéressans qu'ils s'appuient en même temps sur les recherches des anciens et sur les découvertes des modernes. On convient généralement que nous n'avons pas surpassé et peut-être pas même égalé les anciens dans l'histoire, dans l'éloquence, dans la poésie; on convient aussi que nous leur sommes supérieurs dans les sciences naturelles et physiques. La raison en est simple. Dans la littérature et dans tous les arts d'imagination, les hommes partent du même point; ce ne sont pas les connaissances de leurs prédécesseurs, ce sont leurs propres idées qui font la beauté de leurs ouvrages. Shakspeare n'avait aucun avantage sur Sophocle, ni l'auteur du *Paradis perdu* sur Homère; sans doute même est-il bien plus difficile à nos poëtes d'exciter notre admiration, car les images nouvelles deviennent d'autant plus rares qu'on a plus visité le monde idéal qui les produit. Dans les sciences naturelles et physiques, au contraire, nous partons du point où les ont laissées ceux qui sont venus avant nous; on ajoute, on rectifie sans cesse; et tout homme qui a la sagesse de suivre la route de l'observation arrive plus loin que ceux qui l'ont précédé.

Digitized by Google

Mais il n'en est pas de même des sciences métaphysiques et de la psychologie. L'objet de leurs travaux, c'est l'ame, ce sont les facultés animiques de l'homme. Or, ces facultés étaient il y a deux mille ans ce qu'elles sont aujourd'hui; ceux qui s'en sont occupés ont pu les connaître aussi bien que nous. Ces observateurs ressemblent aux poètes qui n'avaient pas besoin que d'autres eussent marché devant eux, dans le même chemin, pour décrire à leur tour les phénomènes de la nature et les passions du cœur humain. Nous n'avons pas plus de droits de rejeter le témoignage de Platon ou de Plutarque, que celui de Leibnitz ou de Haller. Assurément le progrès des sciences nous donne un avantage immense, lorsqu'il s'agit d'expliquer l'ordre physique du monde; mais, pour en constater la réalité, il ne faut que le talent de l'observation et une entière bonne foi; et, pour le moment, les phénomènes de la psychologie demandent seulement qu'on les constate. Sous ce rapport, les anciens nous étaient même supérieurs, parce qu'ils avaient plus de simplicité et ne s'inquiétaient pas du ridicule. Ils présentaient naïvement toutes les explications qui s'offraient à leur esprit en laissant à chacun la liberté de la critique et de la discussion. Dans les époques modernes, tout philosophe s'enquiert préalablement de rattacher ce qu'il invente ou ce qu'il pense aux découvertes et aux théories déjà reçues; et si par malheur, ce qui arrive souvent, la méthode souveraine est absurde, il se résigne à continuer une sottise plutôt qu'à fonder une vérité. Les exemples au besoin ne nous manqueraient pas.

C'est en ne perdant jamais de vue les résultats désastreux de cette manie léguée par Voltaire et le dix-huitième siècle principalement aux critiques actuels, qu'il convient de parcourir les annales si confuses et si désordonnées du magnétisme animal. La Grande-Bretagne présente aujourd'hui le spectacle que Paris offrait du temps de Francklin, de Delson et du marquis de Puységur; et, si nous n'avons pas le baquet mystérieux de la place Vendôme et les cordes providentielles de l'orme de Busancy, en revanche MM. le baron Du-

Digitized by Google

potet de Sennevoy, Saunders et Otley ont lancé dans notre public, sous le titre modeste d'introduction à l'étude du magnétisme animal, un véritable manifeste à la façon des mémoires si prodigieux de Mesmer. Il faut joindre à leurs travaux et à leurs efforts le petit écrit de M. Edwin Lee, qui a peut-être eu le tort de confondre le magnétisme et l'homœopathie dans une même discussion; les deux doctrines méritent bien une polémique séparée. *Isis revelata*, par Colquhoum; la *Théorie du somnambulisme*, en allemand, de Wirth; *Treatise on insanity*, par James Cowles Ritchard; les *rapports et discussions de l'Académie Royale de Médecine sur le magnétisme animal*, par M. Foissac, tous ces ouvrages récens, prouvent suffisamment que depuis quelques années, à Londres, à Paris et à Berlin, cette grave question s'est sérieusement débattue. Son importance actuelle date surtout du fameux rapport du docteur Husson, en 1831, de l'article si remarquable de M. Rostan, inséré dans le *Dictionnaire des sciences médicales* et du prix solennel institué par l'Académie de Berlin pour le meilleur mémoire sur la matière. Cette dernière époque a d'ailleurs été remplie par une foule d'écrits pratiques, dont le magnétisme et ses *dérivés* étaient spécialement l'objet. Nous citerons le livre du docteur Bertrand, les différentes brochures de M. Deleuze, et le traité de M. Pététin, de Lyon, sur l'*électricité animale*. Suivant les traditions immémoriales de la logique humaine dans les débats de ce genre, plus la découverte se grossit d'expériences et de manifestations, plus le principe dont elle émane, reculant dans l'ombre à mesure qu'on marche vers lui, devient insaisissable et multiple. Il serait temps qu'un homme de génie, réunissant dans sa main tous les fils de cette trame immense, en fît le point de départ du réseau qui enveloppera toutes les connaissances psychologiques. Mais un pareil fondateur ne se montre pas. La science ne possède jusqu'à présent qu'un habile résurrectioniste. Mesmer a mis en œuvre tout le magnétisme de l'antiquité, et ses innombrables disciples ont peut-être plus décou-

Digitized by Google

vert qu'il n'a retrouvé. Conservons-lui pourtant une gloire que nul ne saurait ternir encore.

Antoine Mesmer, médecin allemand, auteur de la fameuse doctrine du magnétisme animal, naquit en 1734, à Mersbourg en Souabe. « Comme la vie des hommes extraordinaires est presque toujours le développement d'une grande idée constamment suivie (M. Beuchot, *Biographie Universelle*, 1821), nous dirons de Mesmer que son idée dominante fut le dessein invariable et souvent heureux de parvenir à la renommée et à la fortune en profitant de l'amour des hommes pour le merveilleux. » Mais nous ajouterons, ce que n'a pas fait son biographe, qu'il y avait chez Mesmer plus que le simple étalage d'un chevalier d'industrie et d'un escroc de haute portée. Il est incontestable que le magnétisme constitue un germe fécond pour les découvertes réservées dans l'avenir aux sciences médicales. Quoi qu'il en soit, l'apparition de l'empirique allemand dans le monde savant s'opéra, en 1766, par une thèse intitulée : *de planetarum influxu*, dont le but était d'établir que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions mutuelles, exercent une influence sur les corps animés et particulièrement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers. Mais cette association bizarre des découvertes de Newton avec les rêveries astrologiques de Paracelse et d'Agrippa, étant trop abstraite pour obtenir beaucoup de vogue, il voulut y joindre encore l'action des aimans, à laquelle on attribuait alors des vertus surprenantes pour la guérison des maladies. C'est le système qu'il vint pratiquer à Vienne.

Malheureusement il y avait déjà dans cette ville un religieux enthousiaste, le père Hell, qui guérissait les maladies avec l'aimant. Mesmer et le père Hell se renvoyèrent bientôt l'un à l'autre de violentes accusations de plagiat. Le médecin, pour se rendre inattaquable, déclara qu'il n'emploierait plus le magnétisme minéral, mais un magnétisme *animal*, c'est-

Digitized by Google

à-dire propre aux corps animés. Il continua à opérer pendant quelque temps à l'aide de cet agent nouveau; mais ni le baron de Hoerck, premier médecin de l'impératrice reine, ni la faculté de médecine à Vienne, ne voulurent lui être favorables. Il communiqua son système à l'Académie des sciences de Paris, à la Société royale de Londres et à l'Académie de Berlin. Les deux premières ne lui firent point de réponse; on était dans le siècle de Voltaire. La troisième lui répondit qu'il était fou; elle se montrait bien digne de Frédéric II. Le savant et ingénieux physicien Ingenhouz se déclara également contre Mesmer. S'inquiétant fort peu de toutes ces clameurs, le médecin de Souabe entreprit de répondre à ses adversaires par des succès, et il faut avouer qu'il a bien répondu. On peut dire même qu'il débuta par un miracle, s'il est vrai qu'il rendit la vue à une jeune fille de Vienne, âgée de dix-huit ans, nommée mademoiselle Paradis. Les *Mémoires* de Mesmer renferment sur cette cure inouïe des détails qu'il serait trop long pour nous de transcrire, mais auxquels nous renvoyons avec instance tous ceux qui ne jugent les procès intentés aux tentatives de l'esprit humain que sur les actes de la procédure et non d'après les murmures ou les plaisanteries du prétoire (1). La maladie de la pianiste de Vienne n'était rien moins qu'une goutte sereine complète, avec des mouvemens convulsifs dans les yeux qui sortaient de leurs orbites, et des obstructions au foie et à la rate qui la jetaient dans

(1) Note de l'éd. L'article que nous publions aujourd'hui est plutôt un résumé philosophique des progrès du magnétisme qu'une histoire des événemens singuliers dont la doctrine de Mesmer a été le prétexte ou le résultat depuis quarante ans. Pour la partie dramatique et morale de son développement en Europe, nos lecteurs peuvent consulter les feuilletons, si pleins à la fois de science et d'esprit, que M. André Delrieu, l'un de nos principaux collaborateurs, a publiés dans le *Siècle* (1837-1838) sur l'*Histoire du Magnétisme*. L'auteur de *Virginité* y a fait preuve d'une érudition physiologique, dont les romanciers de notre époque sont quelquefois trop avares dans leurs peintures du cœur humain. Les recherches curieuses de M. Delrieu forment le complément naturel et indispensable de l'article du *Quarterly-Review*, que nous reproduisons.

Digitized by Google

des accès de folie. Ces infirmités, qui avaient été traitées vainement pendant dix années par M. de Hoerck et que le célèbre oculiste Wenzel avait déclarées incurables, ne résistèrent point au magnétisme animal, administré pendant quelques mois. Les yeux rentrèrent dans leurs orbites, les obstructions disparurent, la jeune fille recouvra la santé et la vue. « Toute la faculté, dit Mesmer, vint jouir de ce spectacle; et le père de mademoiselle Paradis se fit un devoir de transmettre l'expression de sa reconnaissance à toutes les feuilles publiques de l'Europe. » Néanmoins un professeur d'anatomie, plus incrédule que les autres, déclara que la jeune fille ne voyait point, « et il eut la hardiesse, dit Mesmer, d'en donner pour preuve qu'elle ignorait ou confondait les noms des objets qui lui étaient présentés. » Ceci se passait en 1777. On peut lire dans la correspondance de Grimm que Mlle Paradis vint à Paris, en 1784, et parut en public au concert spirituel, où elle étonna tout le monde, par la réunion singulière d'un grand talent d'exécution sur le piano, joint à la cécité la plus absolue. La scène dont nous venons de rendre compte détermina Mesmer à quitter Vienne, et il se rendit, en 1778, à Paris. Là, il essaya d'abord, comme à Vienne, de s'adresser aux savans. Il fit quelques démarches près de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine. Mais la première voulait qu'on lui fît voir des expériences; la seconde demandait que l'on constatât l'état des malades avant de les soumettre au traitement du magnétisme, et non pas qu'on se bornât à les lui amener, après qu'on les disait presque guéris. Mesmer se plaignit amèrement de ces rigueurs.

« Il faut l'entendre lui-même, dit M. Beuchot (*Biogr. Univ.*), raconter ses méditations sur l'injustice des hommes. Il assure que trouvant les langues parlées trop lentes et trop imparfaites pour rendre les sentimens tumultueux qui se pressaient en foule dans son ame; il s'arracha de cet asservissement et *pensa trois mois sans langue* (Voyez *Précis historique et faits relatifs au magnétisme animal*). Les Français présentaient à ce moment le singulier spectacle d'un peuple

Digitized by Google

dont l'état politique était calme, quoique tous les esprits fussent agités. La douceur du gouvernement, le peu d'importance qu'on attachait aux événemens du dehors, semblaient autoriser la légèreté de la nation et son insouciance naturelle. Comme on cherchait partout des émotions, les nouveautés de tout genre étaient bien accueillies. L'oisiveté des gens du monde n'était plus occupée par les austères discussions du jansénisme et du molinisme qui avaient remué leurs pères; mais ils se déchiraient pour des querelles de musique, ils se passionnaient pour un opéra nouveau, ils s'enflammaient pour une séance de l'Académie française. L'Encyclopédie et les Mémoires de Beaumarchais étaient des événemens du même ordre que la guerre de l'Amérique. Les grandes découvertes qui se firent alors dans les sciences physiques alimentaient cet enthousiasme. Au milieu de ce tourbillon parut un homme spirituel, d'une taille avantageuse, d'une figure imposante, se disant possesseur d'un secret qui découvrait tout le mécanisme de la nature; maîtrisant, comme par un pouvoir magique, les corps animés et inanimés; se vantant d'opérer des cures merveilleuses, au moyen d'un principe unique, à la fois si sublime et si simple, qu'il pouvait le faire partager aux personnes les plus superficielles dans quelques conversations. De si brillantes merveilles, annoncées avec toute la hauteur d'un inspiré, devaient produire la sensation la plus vive, et le docteur allemand fut tout d'un coup l'homme du siècle. »

Mesmer, ne prenant plus que la foule pour juge, vit sa doctrine marcher à la fortune, tandis qu'il y courait lui-même. Quelques guérisons désespérées qu'il entreprit, par *complaisance*, convainquirent les premiers adeptes. Il réussit bientôt à persuader le docteur-régent de la faculté, M. Deslon, dont il vante beaucoup la sécurité et la candeur dans ses premiers écrits, quoiqu'il l'ait plus tard représenté comme un imposteur, quand il le craignit comme rival. Deslon, initié par Mesmer aux secrets du magnétisme animal, en devint l'apôtre devant la société de médecine; et, lorsque les esprits parurent

Digitized by Google

suffisamment préparés, l'empirique de Mersbourg jeta dans le public une brochure qui traçait l'historique de sa découverte. C'est le développement de son système sur l'influence des planètes. En reprenant, en France, le sujet qu'il avait choisi à Vienne pour sa thèse inaugurale, Mesmer démontrait clairement la véritable tournure de son esprit, qui était plutôt spéculatif que pratique. En général, les premiers pas que fait un homme dans la carrière des sciences sont toujours fort remarquables, parce qu'ils tracent la direction qu'il suivra toute sa vie. Mesmer voulait sans doute parvenir à la fortune; il voulait aussi réaliser les songes qui formaient la base de son éducation médicale. C'est une observation qu'il est permis de constater au berceau de tous les écrivains qui ont eu plus tard un caractère propre; leurs débuts renferment le germe de leur avenir, et ils ne développent réellement, par la suite, que les idées dont la lumière a servi de flambeau à leur intelligence. Les génies les plus célèbres prouvent, par leur histoire, cette vérité; un esprit pénétrant devinera sans peine, dans l'auteur des *Lettres Persanes* le philosophe qui donna ultérieurement l'*Esprit des Lois*, et le métaphysicien qui avait débuté par l'*Essai de l'Origine des Connaissances humaines*, devait terminer par le *Traité des Sensations*.

Deslon, rompant avec toutes les doctrines médicales de son corps et de sa profession, entreprit de soutenir les idées de Mesmer devant la faculté; mais une décision publique de cette compagnie les repoussa. Telle était la vogue que le praticien allemand avait acquise déjà, et le crédit des partisans qu'il s'était fait, que, pendant ces débats même, il y eut des négociations ouvertes entre lui et les ministres de Louis XVI, pour que l'humanité fût enrichie des bienfaits de son système. Le baron de Breteuil, au nom du roi, offrit à Mesmer vingt mille livres de rente viagère et un traitement de dix mille francs pour établir une clinique, sous la condition que trois personnes choisies par le gouvernement seraient formées à la pratique de ses procédés curatifs. Le magnétiseur trouva le pacte au dessous de son mérite, et partit dédaigneusement,

Digitized by Google

avec quelques uns de ses malades, pour les eaux de Spa. Mais, pendant son absence, Deslon, tout à fait brouillé avec la Société de médecine, adressa au parlement un mémoire justificatif, dans lequel il se donnait comme possesseur du secret du magnétisme animal, et, en attendant la décision des magistrats, il ouvrit chez lui un traitement public. Ici commence réellement l'application médicale de la théorie nouvelle aux maladies de l'homme.

Aux démonstrations officielles de Deslon, Mesmer, que Bergasse et d'Épréménil avaient arraché aux loisirs de Spa, répondit par l'annonce d'une souscription à deux mille francs le billet, dont le produit devait couvrir les frais de la révélation de son système, qu'il se proposait enfin de livrer généreusement à la foule. La souscription fut promptement remplie; elle donna quatre cent mille francs à Mesmer, avant qu'il eût ouvert la bouche. Il ne l'ouvrit d'ailleurs que fort tard; Bergasse et d'Épréménil firent aux souscripteurs un cours préparatoire qui servit d'introduction aux scènes fameuses du *baquet* de la place Vendôme. M. Rostan, dans son bel article inséré au *Nouveau Dictionnaire médical*, a décrit la pratique de Mesmer avec un soin qui nous dispense du même travail. Les phénomènes du magnétisme animal étaient à cette époque, presque toujours accompagnés de convulsions qui donnèrent long-temps gain de cause aux observateurs assez froids pour ne vouloir admettre, dans leur évidence, que le triomphe des émotions physiques sur la volonté. La fureur du public de Paris pour les réunions de la place Vendôme, détermina le gouvernement français à renvoyer l'examen de la doctrine nouvelle, pardevant une commission prise au sein de la société de médecine et de l'Académie des sciences. Leurs noms sont désormais acquis à la postérité; ce furent Francklin, Leroi, Bailly, Bory, Lavoisier, Majault, Sallin, Darcet, Guillotin et L. de Jussieu. Les expériences eurent lieu chez Deslon même, et à Passy, chez Franklin. Jamais, il faut l'avouer, question scientifique ne fut examinée avec plus de sagesse, de justesse d'esprit et de bonne foi; ce

Digitized by Google

n'est pas la faute des commissaires si le dix-huitième siècle n'avait pas, dans les connaissances naturelles, la réflexion et la portée du nôtre. Le rapport, qui fut fait par Bailly, est un chef-d'œuvre de raison et de saine philosophie, en même temps qu'il est un modèle d'élégance et de fermeté dans le style. Plus de vingt mille exemplaires en furent imprimés par les ordres du gouvernement et répandus en France ainsi que dans les pays étrangers; il proscrivait le magnétisme comme dangereux, niait son existence, et en assimilait purement et simplement les phénomènes aux désordres du système nerveux. Vainement Bergassé écrivit en sa faveur un mémoire où le ton élevé et passionné du style, et cet instinct des hommes supérieurs qui les illumine dans les questions les plus diverses, rendaient sa plume aussi persuasive que brillante. Mesmer, appréciant la situation vraie des Parisiens, garda le silence et retourna dans sa patrie, où il mourut ignoré en 1815.

Tel fut l'ensemble de la vie de Mesmer, et, par conséquent, tels furent les premiers âges de la doctrine dont il prétendait avoir été le fondateur; mais rien n'est moins admissible qu'une prétention semblable. On peut diviser l'histoire du magnétisme animal, comme l'a fait le docteur Bertrand, en trois époques fort distinctes. La première époque, séparée de la seconde par un long intervalle, doit être placée à la fin du seizième et dans la première moitié du dix-septième siècle, temps où la croyance au magnétisme forma, pendant un grand nombre d'années, une opinion dominante. La deuxième époque commence au moment où la théorie et la pratique du magnétisme, long-temps oubliées, furent rapportées en France par Mesmer, qui les donna l'une et l'autre comme nouvelles. La troisième, et la plus importante, est marquée par l'apparition de l'état d'extase dans les traitemens des magnétiseurs modernes, qui le désignent sous le nom de *somnambulisme*.

L'objet de notre article est principalement le tableau des deux dernières époques; mais, dans l'intérêt de leur éclaircissement, et pour ne pas détruire la chaîne des faits, nous di-

Digitized by Google

rons quelques mots des traditions que Mesmer emprunta aux philosophes de l'antiquité et aux empiriques du moyen-âge et de la renaissance.

Les anciens, moins scrupuleux que nous sur la rigueur de la marche dans les sciences, ne résistèrent point à la tendance qui les portait à ramener les effets les plus multiples à la cause la plus simple. Au nombre de leurs hypothèses, on remarquait l'existence d'un fluide universel, répandu dans le monde entier, d'une ténuité extrême, impalpable, capable de pénétrer partout, et auquel ils attribuèrent tous les phénomènes de la nature. Les stoïciens, et plusieurs des philosophes les plus distingués de la secte des péripatéticiens, admettaient ce fluide infiniment délié, et qui seul vivifiait la création. Dans leur système, nos ames et celles des bêtes étaient des particules séparées du grand tout, et qui devaient retourner à leur source, à la mort de l'individu. Pour faire entendre leur idée, ils comparaient les animaux à des bouteilles remplies d'eau qui flotteraient dans la mer. « Brisez ces vases, disaient-ils, l'eau qu'ils contiennent se réunira à l'Océan. » C'est ce qui arrivait aux ames, quand la mort brise, pour ainsi dire, les organes où elles étaient renfermées et les réunit à la grande ame du monde. La même théorie a été reprise de nos jours, en d'autres termes, par Charles Fourrier, dans sa psychologie. Quelques uns ajoutaient que les extases, les songes, les fortes méditations, paraissaient favoriser la réunion momentanée de l'ame humaine avec l'ame du monde, que la prévision découlait de cet accident mental; Fénélon, dans son *Télémaque*, a même rendu avec beaucoup d'élégance et de justesse, la pensée des anciens philosophes : « L'ame universelle, dit-il, est un vaste océan de lumière; nos ames sont autant de petits ruisseaux qui y prennent leur source et retournent s'y perdre. » A coup sûr, l'archevêque de Cambrai ne se doutait pas qu'il écrivait dans cette phrase la formule la plus précise dont le matérialisme puisse maintenant user pour traduire les idées qui renverseront un jour les croyances religieuses de notre civilisation sur l'essence de la vie humaine.

Digitized by Google

Il est assez remarquable que les mêmes notions se retrouvent chez les Indiens et les Persans, qui se servent absolument de la même comparaison, ainsi que le rapporte Bernier, dans ses voyages. On trouve quelque chose de plus étrange chez les Indiens : ils prétendent que non seulement les ames, mais encore tout ce qu'il y a de matériel dans l'univers, est une expansion immédiate de la divinité, voulant formuler par ce mystère que l'univers est Dieu, et que l'architecte suprême a créé le monde, « *Comme une araignée qui produit une toile qu'elle tire de son nombril et qu'elle reprend quand elle veut.* » (BERNIER.)

Ces lueurs générales de l'antiquité se résumaient dansl'imagination de Mesmer en flammes secrètes dont il fut brûlé, au moment même de la vie où l'homme le plus supérieur n'a point souvent encore arrêté ses irrésolutions. Dans un tableau concis, mais un peu trop sceptique, M. André Delrieu a donné une esquisse des principales études que le magnétiseur dut faire avant d'entrer en lutte avec l'incrédulité du dix-huitième siècle. Voici en quelque sorte le regard profond que le docteur allemand jeta derrière lui :

« A force de contempler les rives du lac où le grand-duché de Bade et la Suisse accumulent leurs beautés, dit M. Delrieu, le pauvre médecin de Souabe se prit à rêver un moyen d'influence, en transportant dans les phénomènes du système nerveux l'énergie de la volonté et les prestiges de l'imagination. Entre les absurdités de la magie et le scepticisme des encyclopédistes, il crut voir une lacune facile à combler par les hardiesses de la physique expérimentale. Les rêves du solitaire le conduisirent à puiser dans l'étude des philosophies anciennes ce qu'elles ont toujours vénéré comme des secrets inabordables de la nature, pour en faire un corps de doctrines et de résultats qui fût la base de l'école audacieuse qu'il prétendait fonder. A peine eut-il jeté les yeux dans l'histoire, que les événemens les plus inexplicables, les lumières les plus surprenantes jaillirent de toutes parts à sa vue ; mais, au lieu d'y reconnaître une preuve de la faiblesse humaine ou la proie

Digitized by Google

des sciences futures, il les compulsa, il s'en éclaira témérairement, et découvrit des mystères où ne se trouvent peut-être encore que des ténèbres. Sa retraite fut encombrée de bouquins, de plantes et de fourneaux; l'alchimie, la botanique et la médecine passaient successivement sous ses regards tous les matins comme un panorama. »

» C'était d'abord, dans l'antiquité égyptienne, les cérémonies du temple de Sérapis, à Memphis, où les prêtres guérissaient les malades par l'attouchement et déterminaient la cure en les plongeant dans une léthargie complète. Le savant professeur Kluge a voulu démontrer que les gestes des hiérophantes de l'Égypte se rapportaient aux pratiques actuelles du magnétisme. Rien ne prouve que les prêtres gesticulaient dans l'intérêt du fluide; mais il y a parité dans les mouvemens, c'est un fait historique ou du moins graphique. Les hiéroglyphes des momies et des obélisques présentent même encore des figures humaines dans l'attitude des magnétiseurs et de leurs patiens; et la pose ordinaire des statues et des colosses qui servaient de pénates ou de nécropoles à la race des Pharaons, le torse droit, les genoux joints et collés, les mains placées à plat sur les cuisses ou levées en croix, cette pose est précisément la situation élémentaire dans l'œuvre de Mesmer.

» En sortant des épreuves du nome de Memphis, notre innocent empirique invoquait avec Schelling les empoisonneuses romaines qui connaissaient l'art de provoquer le sommeil par une imposition des mains; il était d'ailleurs tourmenté au souvenir des paroles que Plaute prête à Mercure, dans son Amphitryon: *quid si ego illum tractim tangam, ut dormiat*, paroles que Molière s'est bien gardé de traduire, ne pensant guère au fluide nerveux. Et quand Mesmer relisait Pline, à ce passage où le naturaliste raconte que certains loups d'Italie paralysaient l'usage de la voix dans l'homme, par leur seule approche, avant même de s'être montrés, le médecin allemand frissonnait d'épouvante, comme si les loups de la Forêt Noire refluaient par le Wurtemberg jusque sur les fraîches métairies du lac de Constance.

Digitized by Google

» Des Romains Mesmer remontait aux Grecs ; il s'arrêtait avec Pythagore au bord du fleuve Nessus, que le philosophe aimait beaucoup comme promenade, et lui entendait réciter les Vers Dorés où il a chanté la sagesse. Le fleuve, charmé d'ouïr la poésie rationnelle de Pythagore et surtout de voir cet homme divin, répondit devant Mesmer : *Salut, Pythagore !* Cette singulière réponse, que le fleuve adressait devant tous les voyageurs qui prenaient Pythagore pour guide, était un premier avertissement sur les propriétés magiques de l'eau. Mesmer en fit plus tard, à Meudon, une épreuve incroyable, et que Thouret n'en a pas moins consignée dans son livre. Il était près du grand bassin; il proposa à deux personnes qui l'accompagnaient de passer de l'autre côté du bassin, tandis qu'il resterait à sa place. Il leur fit plonger une canne dans l'eau et y plongea la sienne. A cette distance, les deux personnes éprouvèrent, dit-il, la secousse du rapport que l'eau mettait entre les cannes : l'une ressentit une attaque d'asthme, l'autre une douleur au foie. Je vous le demande : pourquoi le fleuve Nessus, comme le bassin de Meudon, n'aurait-il pas subi le magnétisme de la voix de Pythagore, qui valait bien la canne de Mesmer? Si vous vous moquez de l'anecdote, consultez Jamblique.

» En quittant les rives du Nessus, l'étudiant se dirigeait vers Claros et surprenait le prêtre colophonien se disposant à rendre l'oracle en buvant une coupe d'eau des sources de la grotte ; ou bien, il vérifiait dans Pindare que la Pythie mâchait du laurier avant de monter sur le trépied de Delphes, comme les négresses mâchent du tabac avant de faire leurs prières à la lune ; ou encore, il croyait à ces parfums secrets, perdus comme des langues et des races, et dont les anciens usaient en fumigations pour se procurer des songes révélateurs de l'avenir. Quand il s'enfonçait dans les temps héroïques, le nom seul d'Orphée, composé de deux mots phéniciens, *aur*, lumière, *rophæ*, guérison, et le génie tutélaire de ce législateur théosophe, qui sauvait les hommes par la musique, lui donnaient des vertiges d'ambition médicale. Mais toutes ces conjec-

Digitized by Google

tures d'étymologiste disparaissaient devant les prodiges que le solitaire de Mersburg relevait en Judée, cette terre fatale et maudite, où son empirisme moissonnait à l'aise des miracles naturels.

» Là, dans les replis d'un sol brûlé, il cueillait la pomme de Sodome, fruit infernal dont parle Josephe avec terreur, et qui se convertit en cendre sous sa main : il cherchait, sur le Golgotha, l'*Aglaophotis* d'Élien, cette fleur couleur de flamme qui brille, vers le soir, comme une sorte d'éclair, et semble une aigrette électrique, une lampe surnaturelle, entretenue par les émanations du tombeau du Christ : miracle fort ordinaire, et dont Mesmer, avec un peu de patience, aurait vérifié les causes à son prochain voyage dans le midi de l'Europe, où tous les horticulteurs ont aperçu, au crépuscule d'une journée chaude, le cresson du Pérou trahir le moment de sa fécondité par un semblable jet de lumière.

» Souvent l'étudiant badois se perdait au milieu des forêts des Druides et ne regardait pas sans étonnement les prophétesses de la Germanie trouver leur extase dans le voisinage des sources, des torrens et des cascades. Cet emploi répété de l'eau pour les merveilles de l'épilepsie plongeait le médecin dans les ardeurs d'une curiosité insatiable. Quand ce n'était pas l'eau, le feu, c'était le son, la musique des Corybantes de Crête et des Barvas de l'Hindoustan. Alors il se plaçait en face de la statue de Memnon, vis-à-vis d'un monument si extraordinaire, dont la fabuleuse immortalité tient à une espiéglerie de l'acoustique et sur lequel on a écrit tant de belles choses, depuis les mythologues, qui en ont fait le fils de l'Aurore, jusqu'à M. Letronne, de l'Académie des inscriptions, qui nous a donné deux volumes criblés de science et d'esprit sur le don de vocalité de cette pierre. Comme M. Letronne n'avait pas encore publié son beau livre, Mesmer était excusable de rapporter la vocalité de Memnon à des prodiges de l'air atmosphérique transformé en agent inconnu, en fluide supérieur. Plus tard, il est vrai, M. de Humboldt constata qu'en passant la nuit près des roches de granit de l'Orénoque,

Digitized by Google

on entendait distinctement, aux premiers rayons du soleil, un bruit souterrain analogue aux vibrations d'un instrument à cordes. MM. Jollois et Devilliers, ingénieurs particuliers du général Bonaparte pendant l'expédition d'Égypte, ont entendu le même bruit près d'un monument de granit situé dans le palais de Karnac, à Thèbes, et tout récemment M. Gray, de l'université d'Oxford, a saisi sur les bords de la mer Rouge, dans les environs de Naïkero, les battemens d'une cloche souterraine : fantaisies de la nature qui s'expliquent, selon M. de Humboldt, par la différence de température de l'air extérieur et de l'air renfermé dans les crevasses du granit. Mais l'empirique de Mersburg ignorait ces recherches de la science moderne, et son imagination brûlante appliquait aux caprices d'un élément un pouvoir divin sur les sens de l'homme.

» C'est ici qu'il se passionna pour un instrument de musique dont la limpidité pénétrante et chatouilleuse devait un jour produire des effets irrésistibles sur le système nerveux de ses malades, et dans lequel Mesmer acquit bientôt une étonnante supériorité. L'harmonica précédait sous ses doigts la baguette magnétique. D'ailleurs tous les phénomènes inexplicables de l'eau, du son et de la lumière, relatés dans les annales du monde, et dont les sciences physiques ne nous rendent compte aujourd'hui même que par l'intermédiaire d'un fluide, ces phénomènes que Cornélius Agrippa rapporte si habilement dans sa *Philosophie occulte*, Mesmer les groupait dans son esprit autour d'un principe unique, *l'âme de l'univers*. Les cerfs et les oiseaux venant se livrer aux mains des chasseurs, les poissons retenus dans les viviers d'Alexandrie, les dauphins faisant cortége aux flottes et aux nageurs, les cygnes du Nord apprivoisés, ainsi que les éléphans de l'Inde; les chants des Arabes soulageant leurs dromadaires fatigués, la source des Lapithes soulevant et apaisant ses ondes; Amphion, Orphée, Saül, Empédocle, Pythagore, Asclépiade, mille autres traditions des époques héroïques lui semblaient prouver le magnétisme du son, dont la guérison populaire de la Tarentule, immémoriale dans l'Italie, lui paraissait encore une confirmation.

Digitized by Google

» Parcourant tout le clavier de ces prodiges, Mesmer revenait au magnétisme de la lumière, aux propriétés vitales des plantes, et, dans cette étude, il se trouvait porté, entraîné au sein des conjurations de la magie du moyen âge. En feuilletant Borel et Libavius, il tombait sur des propositions inouïes :

« Si vous réfléchissez l'*esprit du monde*, agent du magnétisme, comme on réfléchit la lumière, par une glace, il sera possible de diriger sa puissance comme vous vous rendez maître des rayons du soleil.... C'est ainsi que le basilic se tue lui-même, et que les femmes imprégnées de poison, en se regardant trop souvent dans une glace, le renvoient à leur propre corps et le réfléchissent sur leurs yeux et sur leur visage. » En lisant ces pages étranges, il sentit ses cheveux se dresser d'horreur à la pensée du fameux miroir d'Agrippa.

» Mesmer n'était pas moins confondu de la sensibilité de certaines plantes qui, sans appareil visuel et sans système nerveux apparent, tantôt s'élevaient à l'aube du jour pour se fermer au crépuscule de la nuit, tantôt se fermaient au contraire le matin pour se rouvrir le soir. Ces végétaux, nommés plus particulièrement magnétiques, et qui semblent suivre la lune et le soleil dans leur cours; les effets de l'ambre jaune, les attractions électriques, le phosphore ou la pierre lumineuse, l'action du mercure sur les métaux, l'art des entes ou des greffes pour les arbres, l'impression que paraît produire le crapaud sur la belette; l'influence des émotions d'une mère sur l'enfant qu'elle porte, le talent diabolique de faire revivre des cendres (palingénésie), les substances qui les avaient fournies, la baguette divinatoire, les horloges magnétiques, tous ces incroyables tours de force se mêlaient, se formulaient dans le cerveau de Mesmer. Il n'oubliait pas assurément la remarque si précieuse de Pline, d'après Pythagore, sur la connexité établie entre quelques végétaux et la maladie dont un homme a souffert à l'époque de leur floraison, de telle sorte que la maladie ne guérit jamais assez pour qu'on soit à l'abri d'un ressentiment du mal toutes les fois que ces plantes

Digitized by Google

fleurissent de nouveau ; et, malgré l'explication moderne, mais incomplète de ce prodige de botanique par la concordance des saisons et des infirmités, le solitaire de Mersburg ne se défendait pas assez de croire à de plus mystérieux rapports. Enfin, lorsqu'il s'attachait aux pas de Paracelse, à ce fou sublime, à cet ivrogne créateur, qui a révolutionné la médecine comme Luther révolutionna l'église, sous les tables d'un cabaret à Bâle, il enviait le sort d'Oporin, son valet de laboratoire et son historien privé, qui préparait sans doute les cinquatre-quatre aromates différens dont le maître composait le *Lilium;* et, pensant que le secret de cet élixir était perdu, Mesmer éprouvait des frémissemens de rage. »

C'est par cette route que Mesmer arrivait à la première époque du magnétisme, au seizième siècle, où des hommes très distingués reproduisirent des doctrines analogues sous des formes variées, mais renfermant toutes, plus ou moins, pour base, la théorie du fluide universel proclamé par les anciens, et les idées récentes qui s'étaient répandues sur les propriétés de l'aimant. A l'égard du fluide universel, les idées religieuses, perfectionnées par le christianisme, ne permirent plus de regarder cette cause générale comme Dieu lui-même. Malgré le renouvellement fiévreux des sciences, l'esprit chrétien domina. Plus tard seulement, dans le milieu du dix-septième siècle, Spinosa, par son système du Panthéisme, voulut démontrer que Dieu était tout, ou plutôt que tout était Dieu, esprit et matière. Mais déjà avait reparu la théorie du fluide universel, telle que les partisans du magnétisme animal l'adoptèrent; Paracelse, Van-Helmont, Santanelli, et surtout Maxwell avaient réduit ces principes en corps de doctrine.

Représentons-nous donc l'univers entier comme plongé dans un vaste océan de fluide qui en pénètre toutes les parties et y produit tous les phénomènes que nous remarquons autour de nous. Chaque être vivant, dans cette hypothèse, tient, pour ainsi dire, sous clé, dans son organisme, une portion du fluide général, un courant particulier détourné du

Digitized by Google

vaste océan, et qui préside à ses fonctions vitales. Ce courant de fluide n'est pas également fort à tous les momens de la vie dans le même individu, il varie suivant les circonstances, et, quand il diminue ou s'altère, les fonctions vitales décroissent; la maladie survient. Toute maladie reconnaît pour cause, dans le sujet qui l'éprouve, une diminution de l'intensité du courant de fluide universel. Il en résulte que dans toute maladie, pour ramener l'état de santé, il n'y a qu'à renforcer la quantité de fluide répandue dans le corps du malade. Voilà ce que signifiaient les singulières paroles dites par Mesmer à l'occasion de la première maladie qu'il traita : *Je projetai d'établir dans son corps une marée artificielle.* Rétablir cette marée était le secret perdu des anciens que le médecin allemand prétendait avoir découvert.

Le rôle de l'aimant fut plus important et plus décisif dans les prolégomènes de l'histoire moderne du magnétisme animal. Il ne faut être que médiocrement versé dans la lecture des philosophes de la première époque, pour savoir que les idées de Mesmer leur sont communes, et que le plagiat est flagrant. Van-Helmont a publié un traité de *la Cure magnétique des plaies;* on doit à Gloclenius, professeur de médecine, une *Synarthrosis magnetica;* les deux ouvrages furent expliqués et réfutés par le jésuite Roberti. Et ce n'est pas seulement à la guérison des plaies et des blessures, ou des maladies chirurgicales et externes, que ces auteurs employaient la faculté qu'ils reconnaissaient dans l'économie animale. Burgravius a disserté sur le traitement général des maladies par le magnétisme. Santanelli, Nicolas de Locques, Tentzelius, ont approfondi la matière. C'est Wirdig, *in Medicina spirituum*, qui a dit : *universa natura magnetica est; totus mundus constat et positus est in magnetismo; omnes sublunarium vicissitudines fiunt per magnetismum; vita conservatur magnetismo; interitus omnium rerum fiunt per magnetismum*; Maxwell parle d'une eau et d'une poudre magnétiques dont il était l'inventeur. Enfin, outre le *magnétisme médicinal* et le *magnétisme animal*, dont traite le père Kircher, dans son fameux ouvrage sur

Digitized by Google

l'aimant, il y a un petit supplément à cet ouvrage pour les *aimans animés*. L'art de Maxwell était fondé sur une théorie très étendue, qui se confondait avec les principes du fluide universel, et se servait des deux agens pour la cure des maux physiques de l'homme. C'est même de là que venait le mot *magnétisme*, du grec *magnès*. Les médecins de la vieille science avaient ajouté foi à la puissance de l'étoile polaire sur nos corps. Paracelse admettait dans l'organisation humaine un axe polaire, et les alchimistes de son école, traitant l'homme de *microscome*, c'est-à-dire, comme un abrégé de l'univers, désignaient deux pôles dans leur anatomie, la bouche servant de pôle arctique et le ventre de pôle antarctique. Kircher avait même poussé la métaphore jusqu'au bout; il prétendait qu'en plaçant un homme dans un parfait équilibre sur une barque légère au milieu des flots, cet homme, nouvelle boussole, tendrait naturellement à se diriger la face au pôle ou vers le nord. Le père Hell croyait guérir les obstructions du foie, en plaçant un aimant d'un côté, par exemple sur la poitrine, et un aimant sur le dos. D'après ce religieux, les courans s'établissaient entre les deux aimans, et le fluide dissipait peu à peu les engorgemens de la fibre humaine. Mesmer imagina de supprimer les aimans et de ne poser que les mains; il soutint que des courans du fluide supérieur, de l'*agent vital*, allant d'une main à l'autre, remplaçaient avec succès le fluide minéral; et de même que la science reconnaît deux électricités contraires, l'une positive, l'autre négative, et que la morale reconnaît aussi deux pôles opposés dans le cœur de l'homme, la sympathie et l'antipathie, il y eut une double propriété dans le magnétisme nouveau, ou *animal*, comme il y a un aimant qui repousse dans les minéraux. Le fluide antipathique fut nommé *magnès lethalis*, projection mortelle.

Cette méthode avait eu, dans le dix-septième siècle, les plus incroyables résultats, mais non pas toujours funestes, comme on pourrait le croire, parce que, si le traitement magnétique constituait le fond de la médecine, le traitement naturel en restait l'accessoire, et les conséquences providen-

Digitized by Google

tielles de l'un paralysaient les absurdes influences de l'autre. Ainsi se donnait un remède sûr pour la transpiration. Le malade prenait un breuvage dans lequel entrait de l'urine; mais, pour que ce singulier breuvage réussît, le charlatan prescrivait une mesure *accessoire* et pourtant indispensable, qui consistait à faire coucher la personne, bien couverte, dans un lit bien chaud et à lui administrer, pendant l'opération magique, quelques verres de tisane brûlante. Les mêmes subterfuges communiquaient une apparente valeur au magnétisme. Il y avait un onguent magnétique pour guérir à distance par sympathie, *unguentum armarium*, c'est-à-dire, pour les blessures guerrières. Sa grande vertu dépendait de l'usnée ou mousse du crâne humain, qu'on mêlait avec des corps gras pour en frotter le sabre qui avait blessé, et comme les médecins exigeaient pour *accessoire* une propreté minutieuse, des garanties contre le contact de l'air et l'emploi répété de l'eau fraîche, ils abandonnaient réellement la guérison à la nature. Les principaux moyens de communiquer à distance étaient, outre l'onguent militaire, le *sel du sang*, composition dans laquelle il entrait du sang de la personne éloignée dont on voulait avoir des nouvelles, qui restait vermeil tant que la personne se portait bien, et se ternissait en cas de maladie ou de mort; la *lampe de vie*, qui brûlait d'un feu clair et brillant dans l'état de santé et s'éteignait à l'heure de la mort du sujet; l'*Alphabet sympathique*, pour converser avec des personnes absentes. Ce dernier procédé consistait à enlever de l'un des bras de chacun des amis qui tentaient l'expérience, un petit lambeau de chair de forme égale, à appliquer le lambeau de l'un au bras de l'autre, et réciproquement; sur ces lambeaux, qui faisaient bientôt corps avec l'individu, on traçait en rond les caractères de l'alphabet, et quand une des personnes ainsi préparées touchait avec un stylet différentes lettres, l'autre en était instruite par un sentiment de douleur et de piqûre à l'endroit désigné.

Un fait très extraordinaire qui eut lieu aux mêmes époques confirma, dit Thouret, ces singulières théories. Un homme

Digitized by Google

de Bruxelles s'étant fait faire un nez artificiel par la méthode de Taliacot, s'en revint ainsi réparé au lieu de son séjour ordinaire, où il continua de vivre bien portant; l'opération avait réussi. Mais tout à coup, dit-on, la partie factice qu'il s'était procurée devint froide, pâle, livide, se pourrit et tomba. On apprit bientôt que, le jour même de la chute du nez factice, à Bruxelles, un crocheteur de Bologne qui, pour de l'argent, avait fourni la portion de peau prise à son bras, était mort dans cette ville. La possibilité de restauration des traits ne peut être révoquée en doute, mais il est constant aujourd'hui que l'opération ne doit réussir qu'autant que la portion de chair employée est prise sur l'individu même qui réclame ce traitement. Quant à la réussite de l'opération de Taliacot, de quelque manière qu'il s'y prît pour la pratiquer, elle est incontestable. Ce célèbre chirurgien, professeur de médecine théorique et pratique dans l'université de Bologne, naquit en 1546, et mourut en 1600. Les magistrats honorèrent sa mémoire par une statue, et, pour faire connaître à la postérité le genre d'opération qui faisait sa gloire, on lui mit un nez dans la main. On connaît, au sujet de ce nez, les vers suivans de Voltaire.

Ainsi, Taliacotius,
Grand Esculape d'Étrurie,
Répara tous les nez perdus
Par une admirable industrie.
Il vous prenait adroitement
Un morceau du cul d'un pauvre homme,
L'appliquait au nez proprement;
Enfin, il arrivait qu'en somme,
Tout juste à la mort du prêteur,
Tombait le nez de l'emprunteur;
Et souvent, dans la même bière,
Par justice et par bon accord,
On remettait, au gré du mort,
Le nez auprès de son derrière.

Pour en revenir au magnétisme, on a vu suffisamment par ce qui précède que rien dans les principes de Mesmer n'était

Digitized by Google

d'invention récente. Une influence mutuelle entre les corps célestes, la terre et les corps animés; un fluide universellement répandu et continué de manière à ne laisser aucun vide; la manifestation particulière, dans l'organisme humain, des propriétés analogues à celles de l'aimant; l'action du fluide se transmettant à distance, s'augmentant et se réfléchissant par les glaces comme la lumière, se communiquant, se propageant et s'accroissant par le son; voilà quelles étaient les bases de la théorie de Paracelse, de Borel, de Libavius, de Maxwell, et par suite ou par imitation, d'Antoine Mesmer. Ceux qui connaissent le magnétisme animal, tel qu'il est pratiqué de nos jours, auront sans doute de la peine à se figurer comment on pouvait assimiler ces phénomènes aux effets de l'aimant. On voit que la science était loin encore de sa troisième période, de sa transformation véritable, c'est-à-dire des prodiges du somnambulisme. C'est là ce qui rend le rôle de Mesmer très secondaire dans les annales d'une doctrine où il ne remplit à peu près que le personnage d'une transition vivante entre les idées ténébreuses des philosophes de la première époque et les hardis scrutateurs de notre siècle. Le rapport de Bailly était donc un reflet des antipathies voltairiennes de la majorité de la nation. Il fut d'autant plus funeste à l'influence morale de Mesmer, que bientôt vinrent s'y joindre les débats honteux et mercantiles qui éclatèrent au sein de la *Société de l'harmonie*, entre les souscripteurs et l'empirique allemand. Mais l'histoire de ces débats donne naturellement lieu à une remarque qui n'a point échappé à la sagacité de M. Deleuze, et qui nous paraît de nature à frapper tous les esprits; c'est qu'il n'y eut pas un des membres de la société qui, même dans le premier moment d'une colère qu'il croyait légitime, se soit le moins du monde repenti de sa conduite ou ait adressé le plus petit reproche à Mesmer. Tous rendent hommage à la réalité des faits. Il est vrai que Berthollet, le célèbre chimiste, après avoir suivi de bonne foi les leçons de la place Vendôme, se retira brusquement en déclarant que les crises étaient le résultat d'un spasme nerveux et le délire

Digitized by Google

de la fièvre imitative; mais il est vrai aussi que de tous les savans qui faisaient partie de la commission d'examen, le plus illustre après Franklin, émit une opinion contraire au rapport de ses collègues, et se sépara nettement de leurs conclusions hostiles : c'est le fondateur de la botanique en France, c'est Jussieu. Les commissaires avaient eu la maladresse de refuser à Deslon que le magnétisme fût observé dans ses effets curatifs, sous le prétexte au moins frivole qu'il était impossible de juger l'action d'un médicament dont on ne reconnaissait pas l'existence. M. de Jussieu n'en parut que plus singulier dans une opposition dont aujourd'hui seulement l'intérêt devient appréciable. Nous lui devons la philosophie du travail de M. Husson, auquel il se rattache par l'impartialité comme par l'instinct de sa critique.

Il ne faut pas perdre de vue que Bailly et ses collègues n'examinaient pas réellement le magnétisme, et qu'ils ont fini par déclarer, dans le texte même de leur rapport, avoir uniquement cherché quels étaient les plus énergiques désordres produits par la puissance de l'imagination sur l'homme. Ils en conclurent que les accès convulsifs et les moyens violens, mis à la disposition de Deslon et de Mesmer, ne pouvaient servir en médecine qu'à la manière des substances vénéneuses. M. de Jussieu fut moins explicite : le baquet, les fers courbes dirigés sur les malades, la corde qui les unit, la baguette de fer dont la main de Mesmer était armée, tous les instrumens alors connus du magnétisme, auxquels on attribuait la propriété de concentrer le fluide répandu dans l'air, de le transmettre à chaque individu et de le faire circuler de l'un à l'autre, et les procédés magnétiques qui tantôt concouraient avec l'appareil précédent, et tantôt s'employaient isolément, devinrent aux yeux du célèbre botaniste les élémens d'un phénomène trop sérieux pour être jugé, comme firent ses collègues, sur le simple aperçu de quelques expériences dont le plus petit incident pouvait détruire la valeur. Jussieu porta son examen sur les voies curatives, et il y reconnut des faits capables de prouver l'existence d'un agent extérieur. Cette décision, très

Digitized by Google

grave, est le point de départ des magnétiseurs modernes. Elle mérite qu'on la discute.

Jussieu reconnut donc la possibilité de l'existence d'un fluide, ou agent, qui se porte de l'homme à son semblable, et exerce quelquefois sur ce dernier une action sensible. On rattachait la crise magnétique aux effets de l'imagination, à le fièvre imitative, et aux résultats du frottement : Jussieu prit une femme aveugle, l'isola, et, avec une baguette mesmérienne, constata d'une façon irrécusable, à la distance de six pieds que la présence du métal agissait sur l'estomac de la malade. Il n'y avait pas là effet de l'imagination, puisque la femme ne voyait pas Jussieu et ne le savait point présent; il n'y avait pas fièvre imitative, puisque tout le monde se tenait éloigné, à l'exception de M. de Jussieu ; il n'y avait pas enfin de frottement ou de contact. Jussieu avance même, dans son rapport particulier, que le fluide magnétique et le fluide électrique étaient probablement analogues; ce qui parut bien hardi pour l'époque. Un pareil acte de conscience est un monument scientifique. « Son rapport, dit M. Deleuze, lui ferait plus d'honneur encore si l'on savait combien il lui fallut de courage pour le publier. » Nous sommes de cet avis.

La troisième période du magnétisme est la plus importante; nous allons constater le singulier état que M. de Jussieu entrevit au traitement de Deslon, dont les phénomènes se trouvent consignés, à divers titres, pour ainsi dire dans toutes les pages de l'histoire, et qu'on désigne sous le nom de *somnambulisme*. Le marquis de Puységur, disciple de Mesmer et souscripteur du club de l'Harmonie, ayant magnétisé un de ses valets pour un mal de dents, le vit avec surprise tomber évanoui dans ses bras. C'est dans la déclaration de ce paysan somnambule qu'on doit chercher l'origine de la théorie de *l'influence de la volonté* dans le magnétisme animal. On avait regardé jusque-là tous les effets du magnétisme comme un simple résultat de causes toutes physiques. La doctrine du marquis de Puységur rencontra d'autant moins d'opposition dans le public que l'ancienne théorie de Mesmer était

Digitized by Google

ruinée dans son esprit par le rapport de Bailly. Depuis la découverte du marquis de Puységur jusque dans ces derniers temps, la doctrine de l'influence de la volonté s'est soutenue sur la foi du témoignage des somnambules qui ont inondé l'Europe. Elle se résume dans ce principe moral que M. Deleuze exige pour le magnétiseur : *Volonté active vers le bien, croyance ferme en sa puissance, constance entière en l'employant.* L'orme de Busancy, où M. de Puységur établit un traitement somnambulique, cette modification si curieuse du baquet de Mesmer, est incontestablement le berceau de la science actuelle.

Représentez-vous la place d'un village. Au milieu est un orme au pied duquel coule une fontaine de l'eau la plus limpide; arbre antique, immense, mais très vigoureux encore et verdoyant, arbre chéri par les jeunes gens, qui s'y donnaient rendez-vous le soir pour y former des danses rustiques. Cet arbre, magnétisé de temps immémorial par l'amour du plaisir, le fut en 1784 par l'amour de l'humanité. Les émanations se distribuaient au moyen de cordes dont le tronc et les branches étaient garnis, qui en appendaient dans toute la circonférence, et se prolongeaient à volonté. On établit autour de l'arbre mystérieux plusieurs bancs circulaires en pierre, sur lesquels étaient assis tous les malades, qui enlaçaient de la corde les parties souffrantes de leur corps. Alors commençait l'opération, tout le monde formant la chaîne et se tenant par le pouce, comme dans les crises du baquet. Le fluide magnétique, provenant de l'arbre *préparé* par M. de Puységur, circulait avec liberté; on en ressentait plus ou moins l'impression. Venait un moment où, pour se reposer, M. de Puységur, qu'on appelait le maître, permettait que la chaîne des pouces fût rompue, en recommandant qu'on se frottât les mains. Bientôt, pour complément de la crise, et grace à la simple présentation de la baguette du maître, se manifestait dans les malades une apparence de sommeil, durant lequel les facultés paraissaient suspendues, mais au profit des facultés intellectuelles. Ces malades en crise, appelés *médecins,* se trouvaient doués d'un

Digitized by Google

pouvoir surnaturel; en touchant les malades qui ne dormaient pas, même pardessus leurs vêtemens, ils découvraient le viscère affecté, la partie souffrante, et indiquaient le remède convenable.

Cette découverte changea la face du magnétisme. La révolution française, en faisant disparaître, au milieu des préoccupations politiques et du bouleversement social, les théories de Mesmer et de ses disciples, n'arrêta pas l'essor des somnambules. Sur la fin du dix-huitième siècle, les exemples de somnambulisme s'étaient multipliés autour du baquet et dans les traitemens particuliers; mais le malheur du nouveau phénomène fut de paraître comme fournissant des preuves d'une cause définitivement perdue. Aux yeux de la science, il resta une chimère; aux yeux du public, ce fut une rénovation bienfaisante dans les moyens curatifs de la médecine. On objecta que les somnambules feignaient la maladie dans laquelle et pour laquelle ils se trouvaient passer à l'état de crise; il faut avouer que de nos jours, où les mêmes phénomènes se sont répétés pendant quarante ans dans toutes les contrées de l'Europe et par l'intermédiaire de plusieurs milliers de somnambules, la feinte serait devenue une épidémie bien tenace et bien ridicule. Quoi qu'il en soit, de la chaîne non interrompue des merveilles dont nous parlons, s'est formée, dans notre siècle, une seconde théorie du magnétisme animal. C'est à son développement actuel, qui grandit avec autant de rapidité que de fanatisme, qu'il est temps d'appliquer la critique.

Dans un second article, nous examinerons à ce point de vue l'état où se trouve aujourd'hui cette science.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Voyages.

LA PESTE

A BORD DU BRICK L'ESPIRITO SANTO.

Il y a trois ans, mon engagement avec la Compagnie des Indes-Orientales venait d'expirer; brûlant d'envie de revoir mon pays, je m'embarquai à Bombay pour Suez, sur un navire arabe. Notre traversée, à la lenteur près, fut heureuse. De Suez, je me dirigeai vers le Caire, où je trouvai quelques amis, un jeune docteur, entr'autres, que j'avais connu dans l'Inde, et qui se rendait comme moi en Europe. Nous étions alors au mois de mars de l'année 1833, et la peste faisait de terribles ravages à Alexandrie. Ne voulant point entrer dans cette ville, nous résolûmes de gagner le port de Rosette, pour aller par mer jusqu'à Alexandrie, où, sans entrer dans la ville, et sans même mettre le pied à terre, nous avions l'intention de frêter un navire, et de prendre passage pour Marseille. Le hasard nous servit à souhait; le premier jour de notre arrivée à Rosette, nous trouvâmes un navire, *l'Espirito Santo*, beau brick de 150 tonneaux, qui mettait à la voile pour Livourne. Nous prîmes passage, et nous quittâmes aussitôt les côtes d'Afrique.

Il faisait si beau, le ciel était si pur, que l'homme le plus morose n'aurait pu se défendre d'un vif sentiment de joie. L'*Espirito Santo* était un excellent navire qui, avec une brise légère, fendait la lame et courait sur les flots comme la plus belle frégate de Portsmouth; puis l'équipage se composait d'hommes rompus à la manœuvre. Tout nous présageait donc

Digitized by Google

une traversée heureuse, lorsque, dans la matinée du sixième jour, l'horizon, qui jusque là était resté pur, se couvrit tout à coup de nuages noirs qui s'étendirent en un instant sur la voûte du ciel; alors d'épouvantables raffales s'échappèrent de ces nuages et nous forcèrent de serrer notre grande voile; la nuit vint sans que la violence de la tempête s'abattît; et, comme le vent soufflait dans une direction contraire à la route que nous désirions suivre, nous fûmes obligés d'orienter nos voiles au plus près.

Mais ce n'était là que le prélude des malheurs qui nous attendaient; la peste, que nous croyions fuir, la peste était à bord. Cette même nuit, tandis que notre petit équipage cherchait par mille distractions à abréger les heures de quart, le cuisinier monta sur le pont et nous avertit qu'un homme qui, le matin s'était trouvé légèrement indisposé, venait de mourir. Cette mort éveilla naturellement quelques craintes; cependant nous cherchions à les combattre, lorsque le docteur qui, sur la prière du capitaine, avait fait l'autopsie du cadavre, nous annonça qu'il avait découvert sur le corps du matelot de petites tumeurs aux aînes, d'autres aux aisselles et au cou, et sur la poitrine des taches noires, livides et violettes. Je ne vous peindrai pas l'impression que ces paroles firent sur nos esprits; mourir d'une maladie cruelle à l'instant où nous croyions lui échapper; car il n'y avait plus de doute, la peste était à bord! Pour moi, bien que j'affectasse le stoïcisme et le calme d'un enfant du prophète, je sentais mille poignards me percer le cœur, et je maudissais le moment où j'avais mis le pied à bord de *l'Espirito Santo.*

Cependant plusieurs jours s'étaient passés sans accident, personne ne se plaignait, et déjà l'espoir renaissait dans notre ame, lorsque dans la matinée du troisième jour deux de nos matelots furent subitement attaqués. C'étaient les mêmes symptômes que ceux que le docteur avait remarqués sur le premier malade; de vives douleurs de tête, des vertiges, la fièvre, de petites tumeurs aux aînes et sur l'hypogastre, qui variaient et s'étendaient des aisselles au cou; leur poitrine était couverte

Digitized by Google

de taches livides. Dans cette conjoncture, il devenait nécessaire de prendre des mesures pour arrêter, autant qu'il était en notre pouvoir, les progrès du mal. A cet effet, j'engageai le capitaine à faire mettre à la mer la chaloupe qui était sur le pont, à l'amarrer sur le derrière du brick, et à y placer les malades qui, maintenant s'élevaient au nombre de trois. Mon avis fut adopté; mais à peine les malades furent-ils déposés dans la chaloupe, que deux des matelots moururent; restait le troisième qui jusqu'alors n'avait pu remuer ses membres engourdis par la douleur. En se voyant seul, il leva la tête et nous montra des yeux pleins d'angoisses. Le malheureux! c'est en vain qu'il cherchait à nous communiquer ses besoins, sa douleur; les paroles s'échappaient comme des hurlemens de ses lèvres; il ne pouvait articuler un mot. Bientôt le délire s'empara de lui; alors, saisissant avec vigueur l'amarre qui retenait la chaloupe, il s'approcha du bord et s'efforça de monter sur le pont; mais là une vive résistance lui fut opposée de la part des matelots valides; et notre navire devint le théâtre d'une scène affreuse. Trois matelots portant des fusils armés de baïonnettes, s'étaient rangés en bataille et dirigeaient la pointe de leurs armes contre la poitrine du pestiféré; cette barrière ne l'intimida point. Furieux, les yeux pleins de sang et de feu, la bouche écumante et la poitrine couverte de poils, de bave et de sang, il cherchait à renverser ses adversaires. Les injures, les menaces, les cris de désespoir venaient expirer sur ses lèvres; puis, faisant un dernier effort, il saisit une des baïonnettes avec la main, d'un bond il s'élança sur le pont, et s'armant d'une barre d'anspec, nous le vîmes se réfugier sur l'arrière. Ce malheureux allait tomber sous le feu des matelots, car déjà deux d'entre eux le couchaient en joue, lorsqu'un troisième lui lança, avec adresse, un nœud coulant qui saisit ses membres, de manière à rendre toute résistance impossible. « A l'eau! à l'eau! » crièrent aussitôt les matelots. J'allai vers eux et leur représentai ce qu'une pareille action avait d'abominable. « A l'eau! à l'eau! » répétèrent-ils. « Nous devons, m'écriai-je en élevant la voix, assistance à ce malheureux, maintenant surtout que nous

Digitized by Google

sommes maîtres de lui et qu'il ne peut nous faire aucun mal. » « Grace! grace! » s'écriait de son côté le matelot qui semblait maintenant comprendre sa position; et il accompagnait ses prières du nom de chacun des matelots, il appelait le capitaine, pleurait à chaudes larmes, et murmurait tout bas le nom de sa mère. Mais ce fut en vain, ses prières et les miennes ne furent point entendues. « Si nous le gardons à bord, s'écrie le second du navire, nous nous sacrifions nous-mêmes! » Ces paroles barbares furent son arrêt de mort. Un second nœud coulant fut jeté autour de son cou, on passa le cordage dans une poulie, deux hommes hâlant dessus le cordage hissèrent aussitôt le matelot au bout de la grande vergue, où il resta suspendu quelques minutes; puis un troisième montant sur la vergue, coupa le cordage; et le corps du matelot, qui déjà n'était qu'un cadavre, fendit l'espace, et s'enfonça, pour ne plus reparaître, dans les profondeurs de l'abîme!.....

Cette triste scène nous avait tellement absorbés, qu'aucun de nous n'avait aperçu un navire qui naviguait de manière à nous couper la route. Ce navire, qui n'était pas à plus de trois milles de notre brik, se distinguait par ses formes étranges. Il portait douze avirons par bande, et ses deux mâts, tous les deux penchés sur l'avant d'environ trois degrés, avaient deux voiles latines enverguées par leur plus grand côté à une antenne beaucoup plus longue que le mât. Sur l'avant on voyait deux canons, et tout autour du bâtiment vingt-quatre pierriers tenus sur des chandeliers de fer et plantés dans le platbord; le pont était en outre percé de douze petites écoutilles de chaque bord répondant à chacun des douze avirons, et les rameurs, dont nous distinguions la tête coiffée d'un bonnet grec, n'étaient point assis sur des bancs comme dans la plupart des bâtimens à rames, mais bien sur les traversins des écoutilles. Leurs pieds reposaient sur d'autres traversins établis à ce dessein en travers du bâtiment.

A la manœuvre suspecte de ce navire, que nous reconnûmes pour une felouque grecque, et surtout à l'ardeur avec laquelle les hommes se ployaient sur leurs avirons pour aug-

Digitized by Google

menter la vitesse de sa marche, on devinait sans peine quelles étaient les intentions de ceux qui la montaient. Pour comble de malheur, le mauvais temps, depuis le premier jour où il avait commencé, ne nous avait pas abandonnés; la mer était grosse, et nous naviguions constamment au plus près, allure qui n'était point favorable à la marche de notre brick. Nous en changeâmes; nous déferlâmes notre grande voile, et courûmes devant le temps, dans l'espérance d'échapper au nouvel ennemi qui nous pressait. Mais malgré la promptitude avec laquelle cette manœuvre fut exécutée, malgré la légèreté de notre brick, nous reconnûmes bientôt qu'il était impossible de songer à trouver notre salut dans la fuite. Restaient encore deux partis : celui de la résistance, ou celui de se rendre sans coup férir. Tous les deux offraient de grands dangers. Nous ne pouvions, en effet, rien espérer de tels hommes qui avaient le plus grand intérêt à ne laisser derrière eux aucune trace de leurs brigandages. D'un autre côté, notre artillerie se composait de deux mauvais pierriers à bord, et pour la desservir nous avions un équipage que la peste avait décimé. Je voulais néanmoins que le capitaine commandât le branle-bas, que l'on chargeât les pierriers, et que chaque matelot, armé de coutelas, de sabres et de pistolets, fît bonne contenance; mais cette fois mon avis ne fut pas goûté, et l'on résolut que nous mettrions toutes nos voiles dehors, et que nous nous rendrions à discrétion, si nous ne pouvions parvenir à nous échapper par la fuite.

L'espoir que nous entretenions encore nous fut bientôt ravi. La felouque gagnait à chaque instant sur l'*Espirito Santo*; elle n'était plus qu'à un mille de nous. Quand elle fut à portée de pistolet, le capitaine fit hisser son grand pavillon, et prenant le porte-voix, il hêla le navire chasseur, et lui demanda ce qu'il voulait. Pas de réponse. Je hêlai à mon tour : « Ohé! ohé! à bord de la felouque, criai-je d'une voix retentissante, que nous voulez-vous? » A peine avais-je cessé de parler, un nuage de fumée enveloppa les flancs de la felouque, puis une volée entière, accompagnée d'un houra terrible,

Digitized by Google

partit comme un seul coup de foudre, et vint frapper les flancs de notre malheureux brick. Le moment que nous redoutions était arrivé. Nous vîmes la felouque forcer de rames et manœuvrer pour nous prendre par la hanche; puis une seconde volée partit, et cent têtes s'agitant à la fois s'élancèrent sur le pont. Le premier qui mit le pied à bord du brick, était le chef; il alla droit à notre capitaine qui s'était avancé vers lui dans l'espoir de sauver ses jours et ceux de son équipage en faisant acte d'obéissance; mais celui-ci n'avait point encore parlé que le brigand lui enfonçait dans le cœur un poignard et l'en retirait tout sanglant; puis, comme s'il eût voulu nous faire entendre que le même sort nous était réservé si nous n'obéissions pas à ses ordres, il tira de sa ceinture un pistolet, visa la girouette du grand mât, et l'abattit.

C'était un homme de cinquante ans au plus, d'une taille au dessous de la moyenne, aux cheveux crépus et noirs comme le jai, au front large, au regard perçant: dans ses yeux se peignaient l'avidité et la fureur; ses lèvres étaient minces, son teint ressemblait par sa couleur à un revers de bottes, et sa barbe, abondamment fournie, descendait jusqu'à la poitrine. Son costume, d'une richesse remarquable, se composait d'une calotte rouge dont l'extrémité supérieure supportait un gland bleu mélangé d'or; une veste de velours richement brodée d'or; une tunique de toile de lin qui lui descendait au genou, et sous laquelle on voyait une culotte de velours rouge comme sa veste; puis des sandales rouges, et à sa ceinture un magnifique yatagan et des pistolets garnis d'or.

Tous ces détails sont sans doute de peu d'intérêt; cependant ils produisirent alors une si forte impression sur moi, que je me les rappelle comme si j'avais encore devant les yeux cet homme cruel. Il s'appelait Démétrius Condrova; c'était du moins le nom que lui donnaient les hommes auxquels il venait d'ordonner de visiter le navire, tandis que d'autres, pour s'assurer de nos personnes, nous faisaient descendre dans la cale, et fermaient l'écoutille sur nous. Le pressentiment de ce qui allait se passer vint frapper mon esprit. Je pensai que pour

Digitized by Google

s'épargner la peine de nous tuer eux-mêmes, les brigands s'empresseraient, après nous avoir pillé, de mettre le feu au navire, afin d'engloutir sous les abîmes le secret de leur crime. En effet, au bout d'une heure, et lorsque depuis plus de vingt minutes nous n'entendions plus aucun bruit sur nos têtes, une forte odeur de soufre et de goudron remplit l'endroit où nous étions. Alors ranimant le courage des matelots qui, depuis la mort de notre malheureux capitaine, me regardaient comme le seul homme à bord capable de les sauver, je les engageai à m'aider à atteindre ce but, mais l'écoutille était assurée par une double barre de fer, nous ne pouvions monter sur le pont. Nous nous crûmes perdus, et déjà les plus timides se livraient au désespoir, lorsqu'un de nos matelots en remuant des balles de coton qui se trouvaient dans cette partie du navire, découvrit une pince en fer.

Je me saisis aussitôt de cet instrument, j'en frappai l'écoutille, et je le fis jouer avec tant de bonheur que bientôt les planches volèrent en éclats. Mais quel spectacle s'offrit à nos regards ! le feu dévorait nos cordages, la flamme dressait en tourbillonnant des lames ardentes ; une fumée épaisse poussée par le vent, enveloppait tout l'arrière : quelques minutes encore et tout le navire ne formait plus qu'une immense masse de feu. J'ordonnai à mes hommes de s'armer de haches, j'en saisis une moi-même que je trouvai sur le pont. Le pont fut déblayé en quelques secondes. Cette manœuvre nous sauva, car le feu n'ayant encore que faiblement endommagé les autres parties du navire, nous pûmes facilement nous en rendre maître. Nous pensâmes alors à nous orienter ; il y avait à bord deux petits mâtereaux que je substituai aux mâts que nous avions coupés, et bientôt nous reprîmes notre route.

Le ciel parut alors nous prendre en pitié ; le temps se remit au beau, et bien que nous eussions perdu nos mâts, nous filâmes pendant quelques heures huit nœuds en bonne route. Voulant que mes hommes retrempassent leurs forces, j'ordonnai à la moitié de l'équipage d'aller prendre du

Digitized by Google

repos, et moi-même, après avoir laissé la surveillance du navire au second, j'allai me jeter dans mon hamac. A mon réveil je sentis que j'avais la tête lourde; un frisson glacial parcourait mes membres; je voulus me lever, mais mes jambes chancelaient, et je les sentais faiblir sous moi. J'eus pourtant la force d'aller sur le pont où je trouvai le second qui, les coudes appuyés sur le plat-bord et la tête cachée dans ses deux mains, semblait en proie aux plus vives douleurs. Je lui demandai ce qui s'était passé pendant mon absence; il secoua la tête et leva les yeux vers le ciel, comme pour me dire : « Toute notre espérance est là-haut! » Notre séjour dans la cale, au milieu des ballots de coton qui étaient infectés, avait développé le germe de la maladie; plusieurs de nous étaient atteints de la peste!

Pour moi, malgré le frisson glacé qui circulait dans mon sang, malgré la faiblesse extrême que je ressentais dans les jambes, je cherchais encore à en imposer à nos craintes. Je repris même un peu d'assurance lorsque quelques verres d'un vieux sherry, qui m'avait accompagné depuis Bombay et qui avait échappé à la rapacité des pirates, vinrent dissiper mes douleurs de tête. Profitant alors de ce moment de calme, j'ordonnai au second de mettre le cap sur l'île de Rhodes dont nous n'étions éloignés que d'une soixantaine de milles. Ce même jour, le mal prit un caractère plus grave; deux de nos hommes furent jetés par dessus bord, et deux autres furent placés dans la chaloupe; cependant, grace au remède que j'avais employé la veille, et dont pendant toute la journée j'avais fait de copieuses libations, je conservais mes forces; et déjà je m'en réjouissais lorsqu'à l'heure du souper et au moment de m'asseoir à table je sentis une sorte de torpeur s'emparer de moi, la vue de la viande me souleva le cœur; je me levai, sans rien dire à personne, dans la crainte d'augmenter l'alarme, j'allai à ma cabine et me jetai dans mon hamac, où le frisson me reprit et me quitta bientôt pour faire place à une fièvre brûlante. Le docteur qui avait remarqué ma pâleur, et qui en me voyant quitter la table n'avait pas tardé à

Digitized by Google

deviner le secret que je voulais cacher, s'approcha un moment de mon hamac et me consola en me disant que la brise fraîchissait et que nous arriverions sans aucun doute à Rhodes dans la matinée du jour suivant. Il prit ensuite dans la poche de mon habit un portefeuille où j'avais réuni les billets de banque qui me restaient, le plaça sous mon chevet, humecta mes lèvres avec du vinaigre et de l'eau, et après m'avoir tranquillisé en me disant que je serais mieux le lendemain, il me quitta pour remonter sur le pont.

Un abattement profond qui fut suivi d'un sommeil léthargique et d'un songe affreux qui me rappelait tout ce que j'avais vu, tous les dangers que je venais de traverser, vint encore m'accabler; je m'éveillai enfin, et je vis à mes côtés le second et le docteur qui, après avoir fait de vains efforts pour m'arracher au sommeil, me croyaient déjà mort. La douleur avait augmenté d'intensité, les objets s'offraient maintenant confus à mes regards, et j'étais tourmenté d'une soif dévorante. J'avais en outre sous l'aisselle une grosse tumeur d'où s'échappait un pus noir et abondant; bientôt une fièvre brûlante s'empara de mes membres et je sentis comme une liqueur brûlante circuler dans mes veines; mais peu à peu la chaleur qui me dévorait le front et le visage fit place à une prostration pénible qui engourdit mes membres et m'ôta l'usage de mes sens.

Je ne sais combien de temps je restai dans cet état d'insensibilité; mais lorsque je m'éveillai j'entendis un bruit de chaînes qui roulaient sur le pont; et l'instant d'après le retentissement d'une lourde masse qui tombait à l'eau. A l'immobilité du brick je crus que nous étions arrivés à Rhodes et que nous venions de mouiller nos ancres. Mais le bruit cessa tout à coup et fit place à des gémissemens plaintifs. Étonné de ce qui se passait, je ramassai tout ce qui me restait de forces, j'ouvris la porte de ma cabine et m'avançai sur mes mains et sur mes genoux jusqu'au milieu du pont sans rencontrer personne. Des gémissemens partaient seulement à de longs intervalles du pied du mâtereau que j'avais fait placer sur l'a-

Digitized by Google

vant ; je m'approchai et je vis enveloppés dans leurs couvertes le cook et trois autres matelots qui se livraient au désespoir et se frappaient la poitrine. J'appris d'eux que le second et ceux des matelots et de l'équipage qui étaient en bonne santé s'étaient emparés du canot, qu'ils l'avaient mis à la mer, et qu'ils s'étaient jetés dans ce frêle esquif pour gagner la terre ; alors, faisant un effort pour me dresser sur mes genoux, je découvris le canot qui s'éloignait de nous ; mais le docteur n'y était point. Je m'informai de lui à mes compagnons d'infortune, et j'appris d'eux que le pauvre docteur avait été emporté par le mal en quelques heures. Jetant ensuite les yeux sur la chaloupe qui était maintenant le long du bord, je la vis occupée par deux cadavres, au milieu desquels se trouvait un passager italien qui depuis trois jours habitait cette triste demeure et poussait des gémissemens plaintifs.

Nous étions à cent cinquante yards de la côte, qui, de toutes parts, offrait en cet endroit des pointes anguleuses et escarpées. Notre position était désespérée, car malgré le mal qui nous dévorait, nous n'osions tenter d'aller à terre en nous servant de la chaloupe, où j'ai dit qu'il y avait deux cadavres et un malheureux passager ; d'un autre côté, en filant nos câbles et en nous laissant porter sur la terre par le courant, nous courions le risque de nous briser sur les rochers. Cependant ce fut à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. Heureusement l'endroit où nous étions était profond, de façon que lorsque notre navire commença à talonner nous n'étions plus qu'à vingt brasses de la terre. Un de nos compagnons d'infortune, qui n'avait encore eu qu'un accès de fièvre et à qui la connaissance du danger où nous étions avait ainsi qu'à moi rendu une partie de ses forces, résolut de faire un effort pour nous sauver. A cet effet, il prit deux cordages dont il amarra l'une des extrémités au mâtereau, puis s'emparant des deux autres et se jetant à l'eau, il atteignit la terre où il les fixa. Il y eut ainsi entre la terre et le navire une communication établie. Restait à faire parvenir les malades à terre. Pour cela, nous tendîmes sur les deux cordages

Digitized by Google

un filet que nous y fixâmes par un nœud coulant; ce filet ainsi disposé glissait sur la corde et conduisait le malade jusqu'à terre; le premier qui essaya de cette voie de communication fut le cook, qui arriva à terre sans accident. Puis vint mon tour; la crainte de mourir seul, sans secours, avait opéré chez moi une réaction puissante. J'avais maintenant la faculté de mouvoir et d'agir; je me plaçai donc sur cet étrange véhicule, et en le faisant glisser sur la corde, je m'acheminai lentement vers la terre; mais au moment où je touchais la côte, je me sentis faillir; une faiblesse extrême s'empara de moi, et lâchant la corde je tombai dans l'eau; le froid me rendit pourtant un peu de vigueur, je me débattis, et remontant à la surface je saisis l'extrémité d'un aviron que me présentait le matelot à qui je devais la vie; il me traîna à terre où je perdis une seconde fois connaissance.

Quand je repris mes sens, je vis à mes côtés mon compagnon d'infortune; il m'offrit un verre d'eau fraîche et me dit que le cook se trouvait plus mal et que tout portait à croire qu'il allait mourir. Il m'apprit aussi ce qui s'était passé depuis l'instant où nous avions mouillé nos ancres jusqu'à celui où le second et une partie de l'équipage s'étaient emparés du canot et nous avaient laissés seuls; et je dois ajouter ici pour ceux qui croient que la gratitude et le souvenir d'un bienfait s'évanouissent dans le cœur de l'homme aussitôt que ce bienfait est rendu, que cet homme m'était redevable de quelques services au moment du départ du canot. Cet homme, que j'appellerai désormais mon ami, surmontant sa douleur, s'était approché de ma cabine pour m'avertir du danger que je courais; mais au moment où il entrait dans ma cabine le second qui venait d'en sortir et qui me croyait mort lui avait dit de ne pas en approcher. Le matelot ne tenant aucun compte de cet avis, ouvrit les portes de ma cabine et chercha à secouer la torpeur qui tenait mes membres engourdis, mais cette désobéissance attira sur lui une peine sévère, car le reste de l'équipage craignant d'être infecté par le contact, refusa de le prendre dans le canot.

Digitized by Google

On comprend combien je remerciai mon libérateur. Cependant notre position était encore pleine de dangers; seuls, abandonnés sur cette côte, épuisés de lassitude et pouvant à peine nous remuer, nos yeux cherchaient vainement quelques traces d'habitation. Du côté de la terre une plaine aride et desséchée où s'élevaient des arbres isolés et rabougris, et à l'horizon une mer immense qui se confondait avec le ciel, s'offraient seules à nos regards. Plus près, à dix-huit ou vingt brasses de nous, se trouvait l'*Espirito Santo* que tourmentait maintenant la mer, car ainsi placé sur les rocs, le fatal navire talonnait sans cesse, tandis que la mer dévorait ses flancs; mais bientôt les vagues grossirent et le soulevèrent à une grande hauteur; puis elles s'affaissèrent et formèrent une cavité profonde dans laquelle il disparaissait en frappant avec violence sur les rocs. Les secousses qui se répétaient sans interruption détachèrent les cordages du corps du navire. Le brick tourna et roula encore une heure, puis il s'entr'ouvrit, et l'eau pénétrant de toutes parts dans ses flancs, nous le vîmes disparaître à nos yeux, entraînant avec lui la chaloupe dans laquelle se trouvait encore le malheureux Italien.

Ce spectacle, qui retraçait à notre esprit le souvenir des maux que nous avions soufferts, nous avait rendus insensibles à ce qui se passait autour de nous; immobiles à notre place, nous ne songions qu'au brick lorsqu un bruit de pas vint frapper nos oreilles. Nous vîmes à cinq ou six verges de nous deux hommes vêtus à la turque; je leur adressai la parole en anglais, ils ne me comprirent point. Mon compagnon d'infortune, qui connaissait la langue turque, leur adressa la parole à son tour, et bientôt nous apprîmes que l'endroit où nous nous trouvions n'était point l'île de Rhodes, mais bien la côte de Caramanie, auprès du château de Rossa, à une distance de soixante-dix milles de l'île de Rhodes; il n'y avait point d'habitation près de nous; le village le plus rapproché n'était pas à moins de trois milles. Que faire? j'étais dans une faiblesse extrême, mes vêtemens imprégnés d'eau salée se collaient à ma peau, j'éprouvais des douleurs de tête horribles, et la tumeur

Digitized by Google

que j'avais sous l'aisselle me causait des souffrances inouies. Je croyais qu'il me serait impossible de faire plus de dix pas; cependant je réunis mes forces, et quand les Turcs nous eurent dit de les suivre, je me levai, et m'appuyant sur un bâton qu'un d'eux m'avait donné, je me disposai à partir. Le cook imita mon exemple, bien qu'il souffrît plus que moi; mais la crainte de rester seul et la certitude de mourir, une fois abandonné, réveillèrent son courage et suspendirent un instant les progrès du mal qui le dévorait; il se leva, prit un bâton et marcha avec nous.

La route était rocailleuse et difficile; le cook et moi, qui formions l'arrière-garde, nous marchions sous le vent, et le matelot qui nous avait sauvés était au centre; tandis que les deux Turcs nous servaient d'avant-garde. Ainsi disposé, notre petit cortége marchait lentement sur un sol aride; cependant, à mesure que nous avancions, le pays devenait plus beau, et çà et là se déroulaient de frais paysages, des sites enchanteurs, dont la vue ranimait mes forces. Au soleil couchant nous arrivâmes au village dont nous avaient parlé les Turcs, et nous y trouvâmes un agent du consulat russe; mais on nous força de rester à l'entrée du village pour attendre le résultat des démarches du matelot. Celui-ci, qui n'ignorait pas qu'une fois qu'il aurait fait connaître que nous étions attaqués de la peste, nous serions repoussés, se borna à demander à l'agent des secours et un asile, en attendant qu'il nous fût permis d'instruire le consul anglais à Rhodes de notre situation; mais l'agent, en apprenant que nous venions d'Egypte, et se doutant peut-être, au visage pâle et fatigué de son interlocuteur, que nous pouvions bien être atteints de la peste, nous procura une maison en dehors du village, où nous nous rendîmes avec peine.

Cette maison se composait de deux chambres; l'une fut destinée au matelot, la seconde nous échut en partage au cook et à moi. Bien que pestiféré moi-même, je craignais encore le contact; d'ailleurs la fatigue du voyage et le grand air avaient rafraîchi mon sang, ma tête n'était plus si lourde,

Digitized by Google

mon sang circulait plus librement ; en conséquence, je ne voulus point faire chambre commune avec le cook que je voyais sur le point de mourir ; d'un autre côté, je ne pouvais me loger avec le matelot, car c'eût été exposer à la mort mon libérateur ; dans cette circonstance, je demandai à un Turc qui nous avait accompagnés dans notre nouvelle demeure, et dont la maison était à peu de distance de la nôtre, la permission de loger dans son écurie, ce qu'il m'accorda, moyennant deux livres sterling que je lui donnai. J'achetai également de mon propriétaire une mauvaise couverte en laine ; et, après avoir pris au dehors une grosse pierre pour me servir d'oreiller, je m'enfonçai, enveloppé dans ma couverte, sous une couche épaisse de fumier.

La fièvre me reprit aussitôt, et, deux heures après m'être couché, je tombai dans un délire horrible, qui offrit à mon esprit troublé mille visions absurdes et fantastiques. Dans ces songes, je voyais tantôt le malheureux matelot que l'équipage du brick avait jeté à la mer ; tantôt c'était notre capitaine roulant assassiné aux pieds du farouche Démétrius Condrova ; tantôt le malheureux Italien que nous avions laissé dans la chaloupe. L'incendie, le naufrage du brick m'apparaissaient aussi dans toute leur horreur ; puis à ces visions succédaient des tableaux rians ; c'étaient mon pays, mon vieux père qui m'embrassait, mes sœurs que j'avais laissées jeunes et que je retrouvais dans leur ménage, heureuses mères de famille. Mais bientôt ces douces visions disparurent et firent place à un spectacle nouveau. A côté de moi et entourant le fumier sur lequel j'étais étendu, se trouvaient des Turcs armés de torches, de sabres et de fusils ; dans leurs regards perçaient la fureur et la vengeance. La peste ! s'écriaient-ils dans un langage que maintenant je pouvais comprendre ; la peste ! tuons le chien de chrétien qui a infesté notre île. Et à ces paroles, leurs cimeterres menaçans se levaient pour me frapper. Ému, transporté de crainte, je fuyais à pas précipités. mais leur course était plus rapide,

Digitized by Google

et déjà je voyais l'instant où j'allais rouler a leurs pieds percé de mille coups, lorsque la forte émotion que me causait le danger m'éveilla. Jugez de ce que je dus sentir; la vision cruelle qui venait de s'offrir en songe à mon esprit, se reproduisait maintenant dans toute sa réalité. Je retrouvais autour de moi les mêmes hommes, c'étaient les mêmes visages sinistres, le même langage; et déjà plusieurs bras étaient levés pour me frapper, lorsqu'au milieu d'eux je vis un Turc à la figure vénérable, qui leur parlait avec chaleur. Bien que je ne comprisse pas ses paroles, j'en devinai facilement le sens en voyant l'air de pitié avec lequel il me regardait. Son visage était plein de noblesse et ressemblait à ces belles figures de patriarches dont le pinceau des peintres nous a légué le modèle; son front large portait l'empreinte de la grandeur, et tout en lui indiquait un homme d'un rang élevé. Au bout d'un quart d'heure il parvint à calmer ses compatriotes; après quoi il s'approcha de moi et me demanda en italien si j'avais besoin de quelque chose; je lui demandai de l'eau, car j'étais tourmenté d'une soif cruelle; puis, je le questionnai sur ce qui venait de se passer. J'appris alors que notre malheureux cook était mort, et qu'au milieu du délire qui avait précédé le moment où il avait rendu le dernier soupir, il avait mis le feu à la maison dans laquelle je l'avais laissé la veille au soir avec le matelot.

Quelques instans après, mon dernier compagnon d'infortune, le matelot à qui je devais la vie, entra dans l'écurie escorté d'une vingtaine de Turcs qui se tenaient à distance. Le malheureux! notre sort allait être commun; il devait rester avec moi, respirer le même air; c'est ainsi que le voulaient les Turcs, qui craignaient que mon compagnon d'infortune ne fût infecté, et qui voulaient concentrer le mal dans un même foyer. Je revis aussi le Turc qui m'avait sauvé de la colère de ses compatriotes; il m'apportait un breuvage qu'il me fit prendre, et amenait avec lui un docteur qui, après avoir pratiqué une abondante saignée, m'ordonna de

Digitized by Google

m'enduire le corps d'une substance huileuse qu'il me présenta. J'obéis à ses ordres, et bientôt je tombai dans un sommeil profond.

Je ne sais ce qui se passa, mais quand je m'éveillai j'étais couché sur un bon sopha, la tête et le corps enveloppés de couvertures. Une sueur abondante ruisselait sur mon corps ; et la douleur que je ressentais à l'aisselle n'était plus aussi aiguë. Portant alors mes regards autour de moi, je vis avec surprise que la chambrette où j'étais ne ressemblait en rien à l'écurie où des souvenirs cruels me reportaient encore. Une double clarté y pénétrait à travers des persiennes ; la fenêtre en ogive était ornée d'un petit rideau rouge ; un bon sopha, des tapis moelleux en formaient l'ameublement ; puis, à côté du sopha, se trouvait un homme âgé, le même que j'avais vu dans l'écurie ; quand il vit mes yeux s'entr'ouvrir, ses regards s'animèrent, et un rayon de plaisir brilla dans ses traits. *Povero !* dit-il, en me regardant avec émotion ; puis, voyant que je voulais parler, il mit son doigt sur ma bouche et me fit promettre de ne pas dire une parole. Je lui répondis par un signe d'assentiment, mais les pensées se succédaient avec trop de rapidité dans mon esprit pour que je tinsse longtemps ma promesse. Qu'était devenu mon compagnon d'infortune ; je lui demandai des nouvelles de son sort et j'appris que le malheureux se trouvait maintenant atteint lui-même de la peste. Quant aux bons traitemens et à la bienveillance de mon hôte, je les devais à un de ces hasards providentiels que le ciel envoie sur la terre pour éclairer les hommes et leur montrer que sa bonté divine les accompagne dans toutes leurs épreuves. Mon hôte, dans la guerre qui venait de désoler l'Archipel, et qui s'était terminée à Navarin par l'intervention des flottes anglaise, française et russe, avait eu un de ses fils sauvé par un jeune Anglais, au moment où les Grecs allaient le faire périr ; et cette intervention généreuse, sans laquelle il aurait perdu le seul espoir de sa vieillesse, avait laissé dans son cœur un sentiment profond de gratitude envers la nation anglaise. Grace à ses soins, le mieux se con-

Digitized by Google

tinua. Je reçus le même jour la visite du docteur, il examina le bubon avec soin, m'ordonna de le frictionner encore et partit en me donnant bon espoir. Plus tard il revint et me fit prendre un bain.

J'aime le bain. De toutes les bonnes choses que l'on trouve en Orient, la meilleure à mes yeux c'est le bain; c'est surtout le massage qui me plaît. Il me semblait que mon corps prenait une ductilité nouvelle sous la main garnie de feutre du baigneur; car une fois en voie de convalescence on ne craignait plus de m'approcher. Mes membres me paraissaient plus souples et plus vigoureux lorsque ce feutre s'était promené quelques minutes sur ma peau; je ne sentais plus rien de la lassitude que m'avaient causée les transpirations abondantes auxquelles j'étais sujet depuis quelques jours; il me semblait qu'une vie nouvelle circulait dans mes membres et dans mon sang. Je voulus profiter de cette amélioration pour rendre une visite à mon pauvre compagnon d'infortune. Je le trouvai dans un pavillon isolé, ayant près de lui un jeune Turc. Il était couché sur un tapis; mais au bruit de la porte il souleva la tête, me reconnut et me regarda avec un sourire comme pour me féliciter de mon heureux retour à la santé; puis, portant ses regards sur sa poitrine qui était couverte de taches noires, et me montrant du doigt un énorme bubon qu'il avait au cou, et d'où s'échappait un pus infect, il secoua tristement la tête et murmura quelques mots inintelligibles. Je voulais le consoler et ranimer son courage par quelques paroles, mais il continua à secouer la tête : « Je n'ai plus que quelques heures à vivre », me dit-il avec une vive émotion.

Hélas! ces paroles n'étaient que trop vraies, je devais bientôt le perdre; le mal avait fait des progrès si rapides que déjà ses yeux perdaient de leur éclat. Le soir pourtant il se fit une amélioration subite, ses yeux si mornes brillèrent tout à coup d'un lustre surnaturel; sa voix devint plus forte, et une vive rougeur teignit ses traits. « C'est étrange, me dit-il, je me sens mieux, mes membres sont libres, je n'éprouve plus d'op-

Digitized by Google

pression. Je partageais son espoir et crus un instant qu'il était sauvé; mais semblable à la lumière qui répand une vive lueur avant d'expirer, la vie de ce brave homme jetait sa dernière étincelle. Cette amélioration n'était que l'avant-coureur de la mort; il voulut boire un verre de vin, je le lui donnai; mais à peine eut-il approché le verre de ses lèvres, une défaillance subite s'empara de lui. L'instant d'après des paroles incohérentes sortirent de sa bouche, il prononça à plusieurs reprises le nom de Marie, et après deux heures de délire, il rendit le dernier soupir.

Je ne vous peindrai pas la douleur que me causa la perte de cet ami, jamais je n'en éprouvai de plus cruelle. Ce qui contribuait encore à augmenter mon chagrin, c'est que, dans la situation où j'étais, je ne pouvais récompenser ce dévouement comme je l'aurais voulu. Je donnai pourtant à mon hôte une petite somme d'argent pour lui faire élever un tombeau. Alors mon départ occupa seul mes pensées; j'étais maintenant tout à fait remis, l'usage des bains, les sudorifiques que j'avais pris avaient détruit jusqu'aux dernières traces du mal. Mon intention était de gagner Rhodes où j'espérais trouver facilement un navire pour me rendre à Malte, et de là en France ou en Angleterre. Je fis donc part de mon projet à mon hôte, et j'envoyai une lettre au gouverneur du lieu pour qu'il eût à lever la quarantaine à laquelle j'avais été soumis ainsi que toutes les personnes de la maison dans laquelle j'étais logé depuis l'instant où j'y avais été transporté. La réponse du gouverneur se fit attendre huit jours, après quoi je reçus une lettre dans laquelle on m'avertissait qu'il y avait un navire en partance pour l'île de Rhodes, et que je pouvais profiter de cette occasion le lendemain. Je fis aussitôt mes adieux à mon vieux Turc qui voulut m'accompagner jusqu'au port, et après avoir payé aussi libéralement que je le pouvais ses services et son hospitalité, je me jetai dans une gondole pour gagner le bâtiment sur lequel je devais faire la traversée et qui m'attendait au large.

Je me hâte de vous conduire à Malte, où j'arrivai sain et

Digitized by Google

sauf après avoir fait une quarantaine de vingt jours à Rhodes, et où m'attendait une aventure qui devait servir de corollaire à celles qui venaient de signaler mon voyage de Rosette à Rhodes. Vous connaissez Malte et le carillon de ses cloches, sa fière cathédrale dont les flèches élevées percent la nue, et les femmes agenouillées sur le parois de l'église, les os de ses quatre chevaliers et les crânes des bienheureux saint Thomas, saint François et saint Jérôme, dont les yeux roulent des diamans si magnifiques. Un soir je me promenais sur le port au milieu des marchands de café, des vendeurs d'eau à la glace, et des mendians couverts de haillons qui fourmillent en cet endroit, mes yeux s'arrêtèrent sur une figure qu'il me sembla reconnaître, bien qu'il me fût impossible de me rappeler le lieu où je l'avais vu; l'homme qui avait ainsi frappé mon attention portait le costume maltais, une petite veste garnie de trois ou quatre rangées de boutons en forme de cloches, une ceinture rouge autour du corps, et sur la tête un bonnet de même couleur. Sa figure était repoussante et ses yeux étaient pleins d'audace et de perfidie; il remarqua l'attention dont il était l'objet, parut surpris de me voir et, détournant le visage, il se hâta de s'éloigner et de se perdre dans la foule. Je ne savais que penser de cette rencontre, et je cherchais en vain à classer mes souvenirs, lorsqu'un des marchands ambulans qui se trouvaient sur le port vint à moi et me proposa d'acheter un riche poignard que j'avais apporté de l'Inde et qui m'avait été pris à bord de l'*Espirito Santo* par les pirates. Un trait de lumière traversa mon esprit; je devinai aussitôt que l'homme dont la figure venait de me frapper d'une manière si singulière pouvait bien être un des bandits qui étaient montés à bord et qui avaient pillé le navire. Je questionnai le marchand, et la manière dont il avait obtenu le poignard me convainquit que mes soupçons n'étaient que trop fondées; alors j'allai immédiatement faire ma déposition au magistrat de la police, qui dans cette circonstance déploya tant de diligence que l'homme fut arrêté presque aussitôt. Je ne m'étais point trompé. Cet homme était bien un de ceux

Digitized by Google

qui avaient pillé l'*Espirito Santo;* pressé de questions, il fit l'aveu de son crime, et sur la promesse que lui donnèrent les magistrats instructeurs qu'il aurait la vie sauve, il nous aida à découvrir ses complices et nous dit que les brigands avaient leur retraite dans le golfe d'Égine, sur la côte de l'Argolide, à vingt-cinq milles environ de l'île de Poros. Cette déclaration fut aussitôt transmise au gouverneur, qui fit armer une goëlette de guerre dont il me confia le commandement.

Après une traversée heureuse, la goelette, qui était fine voilière, entra dans le golfe et mouilla devant l'île de Poros. Pour ne point éveiller les soupçons je quittai le navire, et me jetant dans la chaloupe avec vingt-cinq hommes bien armés, je me dirigeai vers la côte, que j'atteignis au bout de cinq heures. Mettant pied à terre avec l'homme que j'avais rencontré si miraculeusement à Malte, nous nous dirigeâmes vers la demeure des bandits. Je dois avouer que, l'esprit encore rempli des scènes d'horreur que les brigands avaient commises à bord de l'*Espirito Santo,* je m'attendais à trouver une côte âpre et sauvage, un lieu désert et presque inabordable; quelle fut donc ma surprise, lorsqu'au lieu d'une côte âpre, je vis un paysage magnifique, une verdure superbe, et sur le versant des coteaux et des collines de hauts cyprès et de larges platanes. La demeure des brigands était située au pied d'une colline, au milieu d'un petit bois de mûriers, d'oliviers et de citronniers. Je disposai mon monde de manière à empêcher toute évasion, puis je m'avançai avec cinq hommes, j'entrai dans l'avant-cour et j'allai vers la porte qui s'ouvrit sans la moindre résistance. La première chambre dans laquelle nous entrâmes était digne en tous points des misérables auxquels elle servait d'asile. Auprès du foyer se trouvaient assis deux hommes à l'air sauvage et sinistre; au milieu de la chambre étaient des brocs vides, et pour l'ameublement on voyait appendus à la muraille des yathagans; un long paravent percé dans mille endroits, et quelques lambeaux de tapisserie étendus sur le carreau; du reste point de chaises, point de tables.

Digitized by Google

Je m'emparai des deux hommes, qui parurent d'abord fort surpris de notre visite, mais qui en devinèrent bientôt l'objet en voyant leur compagnon avec nous. Puis leur ayant lié les pieds et les mains, nous les confiâmes à la garde de l'un des nôtres qui était chargé de leur brûler la cervelle s'ils faisaient le moindre effort pour s'échapper. Nous montâmes ensuite au premier étage. Ici le tableau changea; c'était la résidence du maître; le contraste qui existait entre ce lieu et celui par où nous avions passé offrait en effet quelque chose de si extraordinaire qu'un instant je me crus sous l'influence d'un songe; l'or et l'argent y brillaient de toutes parts, des vases ciselés, des bocaux en cristal dans lesquels nageaient des poissons aux couleurs brillantes; sous nos pieds des tapis de Perse, puis au mur des armes et des pistolets avec de riches arabesques, des pipes d'ambre et des chapelets, tel était l'ameublement de cette pièce.

C'était évidemment la demeure du chef des pirates, mais il nous fut impossible de le découvrir. Nous ouvrîmes plusieurs portes qui donnaient dans d'autres chambres, et nous les trouvâmes également vides; enfin, après avoir visité inutilement plusieurs appartemens, et lorsque nous désespérions d'atteindre la proie que nous cherchions, nous trouvâmes, dans une des chambres les plus écartées de la maison, une femme âgée. C'était l'épouse du pirate. Elle parut moins effrayée que surprise de notre visite; à mes questions elle répondit avec un air de vérité qui me frappa : « Mon mari est absent, » nous dit-elle. Nous apprîmes en effet des deux hommes que nous avions garottés et que nous avions laissés sous la surveillance d'un des nôtres, que le pirate était parti depuis quelques jours pour une expédition nouvelle. Ceci dérangeait tous mes plans; je doutais maintenant du succès de mon entreprise; car, malgré les précautions que j'avais puisées, il était à craindre que notre présence en ces lieux ne s'ébruitât, et que notre expédition ne fût connue du pirate. Néanmoins, je fis rentrer mes hommes dans la maison, et, après nous y être établis de manière à empêcher toute sur-

Digitized by Google

prise, nous attendîmes jusqu'à la nuit. Alors un des hommes que j'avais placés en vedette en dehors de la maison vint m'avertir qu'un bruit sourd et lointain, qui semblait venir de la côte et se rapprocher de la direction dans laquelle nous étions se faisait entendre. Je fis éteindre les lumières, plaçai à l'extérieur la moitié de mon monde sous un berceau touffu de quelques pas en avant de notre maison, et gardant le reste avec moi dans la chambre, j'attendis l'arrivée des brigands. Bientôt ils entrèrent au nombre de six; ils étaient sans défiance, et portaient sur leurs épaules de lourds ballots. J'ordonnai le feu, et trois d'entre eux, parmi lesquels était le chef, tombèrent morts sur la place. A cette attaque imprévue, les trois autres brigands, jetant à terre leurs ballots, s'enfuirent épouvantés; mais à peine eurent-ils franchi la porte, qu'une nouvelle décharge leur fit mordre la poussière. Nous nous dirigeâmes alors vers la côte, où nous arrivâmes assez à temps pour faire prisonniers trois autres bandits. Tout était à notre avantage; la felouque des corsaires fut dévorée par les flammes, et leur repaire bouleversé de fond en comble. Après cette expédition si rapide et surtout si heureuse, nous rejoignîmes la goëlette avec nos prisonniers, et revînmes heureusement à Malte, où nous livrâmes à la justice les misérables que nous avions à bord. Deux d'entre eux furent pendus, un troisième se fit justice lui-même en se coupant la gorge dans sa prison, et les trois autres furent déportés à la Nouvelle-Galles. Pour moi, je partis presque aussitôt pour l'Angleterre, où cette fois j'arrivai sans aucun accident digne d'être rapporté.

(*New-Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

Biographie.

LE MARÉCHAL SOULT A LONDRES.

Si l'histoire n'avait consacré le génie militaire de la France, si ses hauts faits n'avaient obtenu le plus grand retentissement sur tous les points du globe, je ne voudrais d'autres témoignages de sa grandeur que les acclamations dont le peuple anglais a salué son représentant au couronnement de la reine Victoria. Eh quoi ! ce peuple si jaloux de la gloire des armes françaises, ce peuple qui naguère encore vouait à la France une haine implacable, le voilà qui se presse de toutes parts sur le passage du vieux guerrier, le voilà qui le salue de ses bruyans hourras. Mais cet accueil qui était prévu, ces bravos, ces éloges qui allaient être donnés à la gloire du vieux maréchal, devaient naturellement éveiller quelques susceptibilités. A côté du génie militaire de la France, il y avait aussi ce génie des grandes choses qui a réveillé la nation anglaise de sa torpeur, et dont l'influence a sapé dans sa base le pouvoir qui la tenait asservie depuis des siècles ; et de là ces écrits perfides, ces attaques malveillantes dont le torysme a poursuivi l'envoyé de France lors de son arrivée sur le sol britannique. Citons le plus remarquable de ces écrits, celui du moins qui a excité le plus de sensation ; l'article du *Quarterly Review*, qui a servi de texte et de prétexte à tous les autres.

L'auteur de cet article, M. Croker, a choisi pour attaquer

Digitized by Google

le maréchal le champ de bataille où les talens militaires du vieux guerrier se sont montrés dans tout leur éclat : c'est la bataille de Toulouse, bataille sanglante où les forces anglaises ne l'emportèrent sur les armes françaises que par le nombre ; car même après la bataille, les Anglais n'osèrent pénétrer dans la ville que lorsque l'armée française eut renoncé à l'occuper. L'auteur anglais commence par citer comme une preuve contraire de l'esprit de conciliation qui aurait dû présider au choix du maréchal Soult pour représenter la France au couronnement de Victoria, l'allocation accordée par les chambres pour rendre au monument de Boulogne sa destination primitive, cette allocation blesse vivement la susceptibilité torie. « Bon nombre de nos lecteurs, dit le *Quarterly*, ont vu cette colonne élevée prématurément en l'honneur de *Napoléon* et de *la grande armée*, qui devait envahir et conquérir l'Angleterre, pays que Napoléon et son armée ne purent voir pourtant qu'avec leurs longues vues. Le maréchal Soult était le commandant en chef de cette armée et le fondateur de cette colonne, ainsi que le porte l'inscription. Mais Bonaparte, tout *fanfaron* qu'il était, craignait trop le ridicule pour permettre qu'on terminât ce monument ; il resta inachevé pendant les dix dernières années de la guerre, comme un témoignage de l'impuissance française. Vint la restauration, Louis XVIII le termina, et remplaça la première inscription par une nouvelle qui consacrait la colonne de Boulogne à la paix de 1814. Le monument resta tel pendant vingt-quatre ans ; mais aujourd'hui que le maréchal Soult est nommé ambassadeur d'Angleterre, il faut qu'à son passage il aille voir la colonne, et comme il serait incompatible avec le *tact* du gouvernement français que le maréchal vit ce monument guerrier transformé en monument de paix, le ministère français, dans la séance du 14 mai, a demandé à la chambre une allocation de 150,000 fr. pour rendre à la colonne sa première destination Cette fois ses vœux ont été comblés : la chambre qui, dans la même séance, avait rejeté deux projets de loi, l'un destiné à la fondation d'une école pour les enfans aveu-

Digitized by Google

gles, l'autre pour la fondation d'un asile pour les aliénés, cette chambre si parcimonieuse a voté pour le monument de Boulogne 60,000 fr. de plus que lui demandait le ministre afin que la colonne reprît, dans le plus court délai possible, le caractère hostile que lui avait donné son fondateur, le maréchal Soult.

L'allocation du ministre des finances pour un autre monument commémoratif de la bataille de Toulouse, choque aussi vivement la susceptibilité de l'auteur anglais; à ce sujet il répète textuellement un paragraphe cité dans un des journaux quotidiens de Paris, ce passage est ainsi conçu : « Le ministre des finances a ordonné qu'une somme de 1,000 fr. serait mise à la disposition du maire de Toulouse pour l'érection d'un monument destiné à perpétuer la bataille de Toulouse. » Voici les réflexions que suggère ce passage à l'auteur anglais : « Les premières prétentions de la France au succès de la bataille de Toulouse nous paraissent avoir pris naissance vers le milieu de l'année 1835. Il y eut alors une proposition anonyme tendant à élever un monument sur les hauteurs de Calvinet, non en *l'honneur*, mais en commémoration de cette victoire. Ce projet fut vivement critiqué, nous citerons entre autre la *Gazette du Midi*, qui le traita de ridicule; aucune suite n'y fut donnée, mais trois ans après survient la nomination du maréchal comme représentant de la France au couronnement de la reine. C'est alors, dit l'auteur anglais, que M. de Girardin, l'un des membres les plus honorables de la chambre des députés, annonce dans son journal que le ministre des finances vient de faire l'allocation dont nous parlons. Et chose remarquable, la communication de ce projet aux chambres n'a point été faite par le roi, ni par le président du conseil, ni par le ministre de la guerre, comme on aurait dû s'y attendre, mais elle émane du ministre des finances, et le ministre des finances souscrit, au nom du gouvernement, pour la somme considérable de 1,000 fr.! Assurément si les Français eux-mêmes ont trouvé de prime abord le projet ridicule, la conduite du gouvernement est en parfait accord avec le pro-

Digitized by Google

jet. » L'auteur ajoute : « Quelques jours après, la même feuille (*la Presse*) nous donne un autre échantillon du *goût* délicat qui a présidé à toute cette affaire. Voici ce qu'on lit dans ce journal : « On affirme que le maréchal Soult a l'intention de porter à Londres, pour orner ses salons, les plans en relief des grandes batailles de l'empire, plans qu'il a fait exécuter par plusieurs artistes distingués. » Ce seront, dit l'écrivain, des ornemens curieux et bien concilians, surtout si le général y ajoute la prise d'Oporto, les batailles d'Albuera, des Pyrénées, d'Orthez, de Toulouse et de Waterloo. »

L'auteur s'abandonnant ensuite à sa verve satirique contre les auteurs français; « les critiques français, dit-il, ont une manière d'argumenter qui est vraiment curieuse : « Si Soult avait fait ceci, disent-ils; si Suchet avait fait cela; si telle chose était arrivée; si telle autre ne fût pas arrivée; si... si.. si.. le contraire de tout ce qui est arrivé fût arrivé, les Anglais auraient été chassés de France. » Shakspeare dit quelque part : « Votre *si* est un messager de paix, » mais dans cette circonstance le *si* des Français est très peu pacifique. Quoi qu'il en soit, malgré tous leurs *si*, le duc de Wellington a marché deux fois sur Paris. »

Il va sans dire maintenant que Soult et Wellington sont deux antipodes. Voici la part d'éloges que M. Croker fait à chacun d'eux : « Sans contredit le maréchal Soult est un excellent officier; mais, ce qui est aussi incontestable, c'est qu'il a perdu la bataille de Toulouse; que, malgré toutes les couronnes de lauriers qu'il a gagnées, il n'a pas eu l'honneur d'arracher une seule feuille de la couronne de notre Wellington; que, malgré tous les efforts tentés par lui le 7 octobre pour empêcher les alliés de pénétrer sur le *territoire sacré*, il n'a pu y parvenir; qu'après avoir réuni toutes ses troupes pour défendre le passage de la Nivelle, son armée a été défaite; que le 9 décembre la défense du passage de la Nive a eu le même insuccès; que la bataille d'Orthez, qui eut lieu le 17 février, fut également perdue par lui; qu'il fut encore battu à Aire, à

Digitized by Google

Vic-de-Bigorre, le 19 mars, et à Tarbe, le 20 mars; qu'à sa première rencontre avec le duc de Wellington, le maréchal Soult lui laissa son dîner, et qu'à Waterloo il lui livra son souper. » Quant à lord Wellington, honneur à lui! Alexandre-le-Grand et César ne furent pas plus braves, ni plus expérimentés. Les exploits du noble lord sont enregistrés avec une sollicitude extrême. Ecoutez : « C'est Wellington qui a battu Junot à Rolica et à Vimiera; Victor à Talavera; Massena à Busaco et à Fuentes-d'Onor, Ney pendant toute la retraite de Torres-Vedras, et à Quatre-Bras; Marmont à Salamanque; Jourdan à Vittoria; Soult à Toulouse, et Bonaparte, Soult et Ney à Waterloo. « Non seulement sa grace est le plus brave des braves, mais c'est aussi l'homme le plus magnanime et le plus hospitalier du royaume; aussi l'auteur ne doute-t-il pas que le maréchal Soult ne reçoive un bon accueil de sa grace, « qui, dit-il, se souviendra qu'indépendamment de plusieurs branches de lauriers elle doit au duc de Dalmatie un dîner et un souper. » Toutefois, le *Quarterly-Review* était loin de penser que le maréchal Soult, cette noble personnification de la France, serait aussi bien accueilli par le peuple de Londres, lui et tous les Français qui l'accompagnaient.

Tel est le bon goût des facéties auxquelles se livre l'écrivain tory. Il aborde ensuite la partie stratégique de la bataille; laissons-le encore parler. « La ligne naturelle qui se présentait à l'attaque de l'armée anglaise, c'était, dit-il, le faubourg occidental de Saint-Cyprien. Ce faubourg était protégé par le mur d'enceinte dont il est enveloppé, et par une ligne de défense qui formait l'hémicycle, et qui s'alongeait de chaque côté jusqu'à la Garonne. Le maréchal, qui prévoyait que le duc de Wellington ne s'arrêterait point à disputer un passage qui, une fois emporté, laisserait encore la Garonne et la ville entre lui et l'armée française, avait en outre fortifié le mont Calvinet et le mont Sypière, hauteurs qui sont situées à l'opposé du faubourg Saint-Cyprien, et qu'il avait liées par des redoutes et des tranchées. La position était merveilleusement choisie; celle du duc de Wellington, au

Digitized by Google

contraire, était pleine de difficultés; il fallait en effet qu'il laissât sa ligne naturelle d'attaque, et qu'il fît un grand circuit pour atteindre le mont Calvinet et le mont Sypière; pour cela il avait à traverser une rivière profonde en présence de l'ennemi, sur un pont de bateaux, qui une fois fut emporté par la crue des eaux. Ce passage effectué, son armée se trouvait fractionnée en deux parties, tandis que l'armée française, en raison du peu d'étendue du cercle, et au moyen du pont de pierre qui unit la ville au faubourg, pouvait se transporter partout où les besoins de la défense allaient l'exiger.

Ce fut dans la nuit du 4 avril qu'un pont de bateaux fut établi dans la partie nord-ouest de la ville, un peu au dessus de la jonction de la petite rivière Ers, qui protégeait les lignes de défense de l'armée française, établies sur les monts Calvinet et Sypière. Le matin du 5, l'aile gauche de l'armée anglaise, commandée par le général Beresford, traversa la Garonne; ce jour-là, la crue subite des eaux du fleuve détruisit le pont de bateaux; il fallut le réparer, ce qui dura jusqu'au 8, jour où l'aile gauche et le centre de l'armée anglaise traversèrent la Garonne, laissant l'aile droite, sous le commandement de lord Hill, devant le faubourg Saint-Cyprien. Le même jour, la cavalerie anglaise attaqua la cavalerie française, commandée par le général Soult, frère du maréchal, et la refoula dans Toulouse; la brigade du général Vicat était si vivement pressée par l'ennemi, qu'elle n'eut pas le temps de faire sauter le pont de la Croix-d'Orade, qui resta au pouvoir des Anglais. Le 9, la cavalerie française et l'avant-garde, qui étaient protégés par la rivière Ers, furent chassés de leur position, et traversèrent la rivière avec tant de précipitation, que l'ennemi n'eut que le temps de faire sauter un seul pont des cinq qui étaient placés sur cette rivière.

Nous voici au 10, c'est le jour de la bataille. Ici l'auteur anglais, qui semble avoir pris à tâche de tronquer et de défigurer les passages des écrivains qu'il a consultés, prévient les lecteurs qu'il a puisé ses documens dans les auteurs français. Voici comment il s'exprime : Le général Hill, avec l'aile droite

Digitized by Google

de l'armée anglaise, qui se composait de trois divisions et d'une brigade de cavalerie, formant un effectif de 16,500 hommes, eut ordre d'attaquer les premières lignes du faubourg Saint-Cyprien, tandis que, pour faire diversion, le centre droit, sous les ordres du général Picton, devait menacer les lignes de défense de l'ennemi, qui étaient situées sur la rive droite de la Garonne. Dans le même temps, la division du général Alten devait se porter sur la route de Montauban pour s'emparer du couvent des Minimes; le centre gauche, qui se composait de la division espagnole de Freyre, devait attaquer le Mont-Calvinet, tandis que l'aile gauche de l'armée, sous les ordres du maréchal Beresford, s'avançant jusqu'à Sypière, attaquerait cette redoute, et tournerait la position. Hill obtint un plein succès; il s'empara des lignes qui protégeaient le faubourg de Saint-Cyprien, et força l'ennemi à chercher un refuge derrière les murs du faubourg. C'est tout ce qu'il avait ordre de faire. Sur l'autre rive de la Garonne, le général Picton attaqua les postes avancés de l'ennemi, et les força à la retraite; mais en arrivant au pied des lignes françaises, il fut repoussé à son tour, et perdit dans cette retraite trois cents hommes. L'attaque espagnole, dirigée par le général Freyre, sur le Mont-Calvinet, échoua complétement, mais heureusement la division Alten, arrivant au secours des troupes espagnoles, tint en échec les troupes françaises. Ici l'auteur anglais, pour rabaisser la gloire des armes espagnoles au profit des armes anglaises, dit que la composition hétérogène de l'armée anglaise doit être prise en considération; et de là il conclut que cette combinaison, toute préjudiciable à l'armée du duc, doit entrer en ligne de compte dans la supériorité numérique qu'on lui prête; confession naïve, et qui mérite d'être citée, aujourd'hui que nous pouvons juger de la bravoure relative des deux nations par ce qui vient de se passer en Espagne.

Quoi qu'il en soit, le mouvement de la division Alten fut de la plus haute importance; il sauva la division de Beresford que des difficultés locales empêchaient d'atteindre le mont Sypière, et dont les flancs auraient été menacés par l'ennemi.

Digitized by Google

Néanmoins la division Beresford arriva au point d'attaque qui lui avait été fixé; elle se rangea en bataille et s'avança par la route de Caraman pour attaquer les deux redoutes de Sypière. En cet instant, le maréchal Soult ordonna à la division Taupin de charger la division de sir Lowry Cole. L'attaque eut lieu, mais ce mouvement qui aurait pu devenir décisif s'il eût été fait une heure plus tôt, fut désastreux. Cole avait anticipé l'attaque; voyant de l'indécision dans les rangs de l'ennemi, il chargea les assaillans, les culbuta; le général Taupin fut tué, les redoutes furent prises, et les débris de la division Taupin furent refoulés jusqu'au faubourg Saint-Étienne. Ce succès important décida le maréchal Soult à abandonner la moitié du champ de bataille pour former une nouvelle ligne de défense qui s'étendait du pont retranché des Demoiselles jusqu'aux redoutes appelées les Augustins et les Colombelles. Les divisions Beresford, Cole et Clinton attaquèrent ces nouvelles lignes, et après une lutte acharnée durant laquelle le succès fut long-temps incertain, deux généraux français, Harispe et Baurot, et un général anglais furent blessés, les redoutes tombèrent au pouvoir des Anglais. Il ne restait plus maintenant que le mont Calvinet et les postes qui étaient placés le long du canal; postes, que jamais il n'était entré dans l'intention du duc de Wellington d'attaquer. Quant à la position du mont Calvinet qui avait été attaquée plusieurs fois par les Espagnols sans succès, elle fut maintenant tournée. Alors le maréchal Soult se hâta de faire entrer son artillerie dans la ville pour qu'elle ne tombât pas dans les mains de l'ennemi. De son côté, la division Clinton commença à agir le long du plateau, et les Espagnols prenant de front la redoute, revinrent à l'assaut. Ce mouvement fut décisif. L'armée française qui se trouvait maintenant refoulée sur son aile gauche, fut obligée, après des prodiges de valeur, de quitter le terrain à sept heures du soir, et se replia vers le pont de Matabiau. Les Anglais couronnèrent aussitôt les hauteurs, et les Français, après avoir franchi le canal, se retirèrent tranquillement dans la ville.

Digitized by Google

Telle est la version de la bataille de Toulouse, d'après l'auteur de l'article du *Quarterly Review*. Ainsi que nous l'avons dit, cet auteur anglais, pour donner plus de poids à son article, prétend avoir puisé ses matériaux à des sources françaises. Cela est vrai, bien qu'une partie de ces matériaux soit dénaturée; mais empressons-nous d'ajouter, qu'après avoir choisi dans ces matériaux tous les faits qui sont avantageux à la gloire de l'armée anglaise, et après avoir cité comme des autorités dignes de foi les auteurs auxquels il fait ses emprunts, l'auteur anglais les repousse comme indignes de foi lorsqu'ils avancent des faits qui lui sont contraires. Ainsi dans la force numérique des deux armées, le général Guillaume de Vaudoncourt, qui est cité avec empressement toutes les fois qu'il parle avec défaveur du maréchal, en impose au public lorsqu'il établit les forces françaises à 26,400 hommes, et les forces anglaises à 86,300 hommes. Suivant l'écrivain anglais, suivant ses calculs, l'armée française comptait 42,000 hommes, et l'armée anglaise, renforcée des troupes espagnoles et portugaises ne comptait que 45,000 hommes. M. Jachereau de Saint-Denys trompe également la bonne foi de ses lecteurs lorsqu'il porte le chiffre des forces françaises à 28,000 hommes, et celui des forces anglaises à 60,000. Il n'en est pas tout à fait de même de M. Choumara, car M. Choumara élève à 34,871 hommes le chiffre de l'armée française; suivant l'auteur anglais ce chiffre approche de la vérité, il y ajoute de son autorité privée 8,000 hommes, ce qui forme, suivant lui, le chiffre réel de l'armée française; malheureusement M. Choumara, comme le général Vaudoncourt, établit les forces anglaises à 86,300 hommes, or ici il a menti. Sous le rapport du chiffre des blessés, même franchise. Dans son rapport au ministre de la guerre, le maréchal porte à 2,000 le nombre des morts et des blessés, ce chiffre, que tout porte à croire réel, puisque l'armée anglaise put s'assurer par elle-même du nombre des blessés français que le maréchal laissa à Toulouse, et qui se trouvait être de 1,600, ce chiffre, disons-nous, est encore faux, suivant l'auteur anglais; lui seul est vrai, et si

Digitized by Google

la *Gazette de Londres* n'eût pas établi de la manière suivante le nombre des morts et des blessés :

	Tués.	Blessés.
Anglais et Allemands.....	315	1,597
Portugais.....	77	529
Espagnols.....	205	1,712
Total.....	597	4,036

la bataille de Toulouse eût été gagnée sans perte aucune de la part de lord Wellington.

On voit que toutes ces récriminations sont bien futiles, bien maladroites et bien hors de propos. La popularité du maréchal aurait été vulnérable sur un autre terrain. N'importe! dans cette question, sa réputation est hors de toute atteinte : car il n'est pas un seul maréchal de France qui ait montré la même sagacité, la même fécondité de moyens pour tirer parti du peu de troupes qu'il avait à sa disposition. On l'a vu avec des forces bien inférieures disputer pied à pied le terrain à l'armée anglaise ; à Saint-Jean-de-Luz, à Tarbes, à Orthez, à Saint-Gaudens, le maréchal est admirable ; il guide les grands mouvemens de stratégie, et on le voit à la tête des tirailleurs. Ses combinaisons de la bataille de Toulouse seront toujours un sujet d'études pour les chefs d'armée ; car, on peut le dire, sans les fausses manœuvres du général Taupin, le maréchal Soult eût pu garder ses positions. Mais toutes ces discussions sont aujourd'hui sans portée.

Certes, nous n'aurions pas reproduit dans notre recueil cette analyse de l'article du *Quarterly* s'il n'eût acquis, même avant sa publication, une certaine célébrité, et s'il n'eût servi à défrayer pendant plusieurs jours les loisirs de la presse quotidienne. Nos lecteurs pourront maintenant l'aprécier à sa juste valeur. Quoi qu'il en soit, la présence du maréchal Soult à Londres, et l'accueil empressé qu'il a reçu de la part de toutes les classes de la population, attestent un grand progrès dans l'opinion publique de nos voisins. Le *Quarterly*, dans son article hypocrite et dans ses idées étroites, aurait voulu que la nation anglaise se montrât polie et généreuse

Digitized by Google

envers le maréchal, comme un vainqueur bien né se conduit à l'égard d'un vaincu. Le peuple de Londres, dans son instinct, a fait preuve de plus de tact et de plus de largeur : il a salué le maréchal de ses houras, non parce qu'il avait gagné ou perdu la bataille de Toulouse, mais parce qu'il était le représentant de la nation française; parce qu'il avait été le lieutenant de Napoléon, ce terrible antagoniste de Pitt; parce qu'enfin il avait été l'une des notabilités de cette grande lutte soutenue au nom et au profit des peuples contre les rois et l'aristocratie de l'Europe, dont la cause sembla perdue à Waterloo, mais qui, en 1830 et 1831, s'est relevée triomphante en France et en Angleterre. Félicitons-nous de ces démonstrations; elles sont le gage de la sympathie de deux nations qui, en se connaissant mieux, s'estimeront davantage, et dont l'alliance sincère pourra avoir la plus heureuse influence sur les destinées de l'Europe.

Digitized by Google

Études de Mœurs.

INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE PARISIENNE

Ce que j'aime dans la nation française, c'est l'esprit de sociabilité des hautes classes et l'affabilité naïve des classes inférieures, heureuses dispositions qui leur permettent de résoudre des problèmes fort difficiles, et qui font d'une seule maison l'agrégation la plus curieuse à étudier. A chacun sa place bien distincte : au rez-de-chaussée, les écuries et l'office; au quatrième la mansarde; voilà pour les domestiques, les palefreniers, les voitures et les chevaux. Le chef de famille habite le premier étage; les gendres et les belles-filles le second; le troisième est réservé aux jeunes gens qui sont encore garçons; et pour les patriarches, le grand-papa et la vénérable grand-maman, le commode entresol. Puis aux heures de repas, à part pourtant quelques rares exceptions, où chaque étage vit séparément, le premier, le second, le troisième, confondus avec l'entresol, viennent s'asseoir à la même table; charmantes réunions dont l'influence se fait également sentir sur les jeunes et sur les vieux.

J'habite depuis huit ans une mansarde dont l'unique fenêtre donne sur la cour d'un hôtel qui est le modèle du genre, j'ai pu apprécier par mes yeux les bons effets de cet esprit de communauté. Le propriétaire de cet hôtel est le baron d'Egville, l'une des sommités aristocratiques de la finance parisienne. Malgré sa noblesse toute nouvelle, le baron n'a point renoncé à ses anciennes habitudes; après avoir pris pos-

Digitized by Google

session de l'hôtel tout entier, qui, grace à la magie de ses écus, est devenu en quelques mois l'un des plus beaux et des plus somptueux hôtels de la capitale, il s'y est casé lui et sa famille dans l'ordre que je viens d'indiquer. Le premier est habité par lui et par madame d'Egville, ancienne femme de chambre de l'impératrice Joséphine, à qui le regret de vieillir fait oublier le nombre de ses années; une partie du second est occupé par ses filles, et l'autre par M. Paul d'Egville, jeune mari de trente ans, et père de cinq gros garçons qui sont déjà très exercés sur les premières règles de l'arithmétique, la plus belle de toutes les sciences, suivant le baron. Quant au rez-de-chaussée il est resté comme par le passé, avec ses vieilles caisses et ses bureaux auxquels M. d'Egville n'a point voulu renoncer, comme je le disais tout-à-l'heure, malgré la fraîcheur de ses cordons.

La famille d'Egville est une heureuse famille; si parfois quelques nuages viennent assombrir le front plissé de la nouvelle baronne; si l'esprit des grandeurs qui de tout temps a été la manie de l'ancienne femme de chambre, agit sur son cerveau avec plus de force que par le passé; à ces bouffées d'ambition près, vous ne trouveriez dans nulle autre famille plus d'union, plus de bien-être. C'est là ce qui fait qu'un pareil voisinage n'est pour moi, pauvre poète, qu'une acquisition fort incommode. Imaginez, en effet, un pauvre diable qui, après une longue nuit de travail, attend le sommeil, imaginez-le, dis-je, au moment où sa paupière se ferme, réveillé tout à coup par un bruit sourd qui grimpe dans sa chambre, et dans lequel se confondent le piétinement des chevaux, le roulement des voitures et les chansons des palefreniers. Souvent, lorsque je cherche un stimulant à ma verve, une fumée odorante s'échappe en tourbillons de la cuisine, vient caresser les papilles de mon odorat, et bientôt, du haut de mon galetas, je vois à travers les carreaux des croisées de la salle à manger, la famille s'assembler pour le déjeuner autour d'une table ronde; rien n'échappe à mes yeux, ni le tissu damassé qui est jeté sur la table où fument d'odo-

Digitized by Google

rantes côtelettes sur des réchauds d'argent, ni la porcelaine de Saxe soigneusement étalée sur le buffet, ni les pâtés de foie gras, ni les lièvres et les perdreaux dont les membres tombent sous le couteau du maître d'hôtel.

Après ce déjeuner, qui ressemble beaucoup à notre *lunch*, la famille se retire; le silence le plus profond règne dans cette salle naguère si animée. A de longs intervalles seulement, les domestiques et les gens de service la traversent, vont, viennent, mais la vie ne renaît dans cette salle que vers quatre heures. Alors les apprêts du dîner commencent : les lampes fraîchement arrangées sont placées sur le buffet, le lustre suspendu au dessus de la table reçoit des bougies nouvelles, la lingère distribue les nappes et les serviettes; les couverts, les carafes et un riche surtout parent la table; puis à six heures, l'escalier d'honneur scintille sous les feux des becs de gaz. C'est le moment où tous les membres de la famille vont se trouver réunis pour la seconde fois de la journée. Les bureaux et la caisse sont fermés; la voiture de la baronne entre dans la cour; après elle, arrive ordinairement celle de madame Paul sa belle-fille; puis les jeunes filles vêtues en amazones accompagnées de leurs frères font leur entrée en caracolant sur leurs chevaux. Quelques instans après, la famille se met à table, et chacun raconte les aventures et les plaisirs de la journée : j'en juge du moins par le bruit des voix qui s'échappe de la salle et qui vient frapper mon oreille, car en ce moment des rideaux cramoisis, tirés sur les fenêtres, arrêtent mes regards.

Ce que je n'aime point dans cet hôtel, c'est Juliette, la femme de chambre de madame d'Egville, dont le regard a je ne sais quel air fripon qui me désespère, surtout lorsqu'elle jette les yeux sur le chasseur de madame Paul. Je n'aime pas non plus ce passage continuel des modistes qui chaque jour traversent la cour, chargées de cartons pour le second étage; ni ces légions de chevaux en bois, de pierrots et de poupées, ni ces jouets si coûteux de Giroux, ni les riches écrins de Fossin que M. d'Egville donne à ses petits enfans

Digitized by Google

et à ses filles; je le répète, il y a dans cette profusion de cadeaux inutiles et d'objets de toilette qui passent constamment sous mes yeux quelque chose de cruel qui met ma philosophie à une rude épreuve.

Néanmoins, lorsque mes regards s'arrêtent sur le troisième étage, une partie de mes tribulations sont oubliées. Cet étage le moins remarquable de la maison, n'a rien de ce luxe et de cette magnificence qui décorent le premier et le second; mais tout y est propre, rangé, et de bon goût comme chaque chose qui appartient à l'hôtel d'Egville. Le propriétaire du lieu, ou du moins celui qui en faisait il y a quelque temps les honneurs, était un jeune homme accompli. Alphonse d'Egville avait vingt-cinq ans, des manières élégantes, et cette vivacité d'esprit qui est le type du caractère de la jeunesse française. J'avais coutume de régler sur lui la manière dont je voulais disposer des heures de ma journée; le matin, à l'arrivée de son maître d'armes, je me levais, je me plaçais à ma fenêtre, et la tête appuyée sur ma main, je humais la fraîcheur du matin tout en admirant les poses, la légèreté avec lesquelles le jeune homme parait avec son fleuret les tierces et les quartes de son maître d'armes; à la suite de la leçon d'escrime, et lorsque je le voyais à son pupitre où son père le tenait cloué pendant une partie de la journée, je reprenais mes travaux; puis le soir, lorsqu'à la fermeture de la banque, il s'élançait sur son cheval alezan et partait pour le bois, je quittais ma plume et me dirigeais vers mon cabinet de lecture, ou bien vers le restaurant où je prenais mes modestes repas.

Vous dirai-je ce qui me charmait encore dans le jeune d'Egville? Sa gaîté était intarissable; ses manières franches, aimables; il était poli avec tout le monde, même avec son groom. Ajoutez à tout cela une tournure parfaite, une aisance naturelle, avantages qui me surprenaient lorsque je pensais à l'état dans lequel il avait été élevé. Puis, je le connaissais si bien! C'est au point que je pouvais découvrir, dans l'espace de quelques heures, quand le baron d'Egville partait pour ses tournées financières. Alors Alphonse n'attendait plus pour

Digitized by Google

sortir l'heure de la fermeture du bureau. Avant que la caisse fût ouverte, il était chez Tortoni, allait au bois de Boulogne pendant la plus grande partie du jour, et ne revenait qu'une demi-heure après que toute la famille était à table. Dans les jours d'hiver, lorsque le sol était couvert de neige, je le voyais traverser la cour dans un élégant traîneau qui représentait un dragon aux ailes dorées; sa jolie belle-sœur s'asseyait auprès de lui entre les deux ailes, tandis que d'Egville, tenant d'une main sûre les rênes en maroquin, arrêtait l'ardeur du coursier attaché à ce char léger; le dragon fuyait, emportant mes craintes; mais bientôt le son des grelots qui étaient attachés à son cou se faisait de nouveau entendre dans la cour et m'annonçait l'heureuse arrivée des voyageurs.

Le plus heureux temps pour le jeune d'Egville, c'était l'hiver avec les brillantes soirées dont cette saison est semée. Alors Félix, son fidèle Félix, montant à la dérobée l'escalier de service, lui apportait tantôt un costume de postillon de Longjumeau, tantôt le bonnet d'un brigand de la Calabre. Alphonse allait chez Valentino ou chez Musard, lieux de délice pour un dandy parisien, bien qu'il craigne d'y être vu. Le samedi soir, les apprêts étaient plus recherchés; on abandonnait Valentino et Musard pour le bal de l'Opéra. Les bals de l'Opéra ne diffèrent, on le sait, des autres bals, que parce que la folie et la licence y coûtent plus cher. Néanmoins, ce prix élevé a l'avantage d'éliminer de la salle une foule d'individus de bas étage; la société est mieux composée, et s'il s'y glisse quelques personnes de classes inférieures, on a du moins le prétexte d'y rencontrer les sommités de l'époque. Le jeune d'Egville prenait donc tout autant de soin de sa toilette que s'il eût reçu une lettre d'invitation pour une fête de madame d'Appony.

Je me rappelle, à propos de ces fêtes joyeuses, une petite scène qui piqua vivement ma curiosité. C'était un dimanche matin; il faisait froid; j'étais sorti enveloppé dans mon manteau, lorsqu'au détour d'une rue, je rencontrai un équipage magnifique dans lequel je vis Alphonse assis à côté d'un domino noir dont la taille élancée et les mains délicates indiquaient

Digitized by Google

une personne de la haute société. La voiture s'arrêta; Alphonse en descendit, le domino noir lui présenta sa petite main, et lui dit adieu en lui recommandant bien de ne pas suivre la voiture; Alphonse obéit en silence et se dirigea à pas lents du côté de son hôtel, tandis que moi, dévoré de l'envie de connaître quel pouvait être ce domino, j'hésitais si je devais ou non obéir à l'injonction de la dame.

C'était surtout dans ces liaisons que brillait Alphonse! combien de billets parfumés ai-je vu passer sous mes yeux! Toutes les lettres de la famille, suivant la coutume parisienne, étaient déposées chez le concierge; mais celles du jeune d'Egville faisaient exception à la règle. Aussitôt que le porteur était entré chez le concierge, celui-ci dirigeait la missive vers le troisième. La plupart de ces lettres étaient du reste *très pressées*; le jockei qui les portait ne devait pas revenir sans réponse; il devait remettre la missive en mains propres. Alors et surtout le soir, il arrivait souvent que mon protégé ouvrait ses fenêtres; puis là, les yeux collés sur le papier, je le voyais cherchant avec anxiété à déchiffrer chaque phrase, chaque ligne, chaque mot de la tendre épître. Et ne croyez pas qu'il me fût difficile de connaître le contenu du billet. Je savais comme lui si c'était une première effusion, l'ouverture d'une négociation nouvelle, une rupture, des promesses rompues, ou si l'on exigeait des garanties pour l'avenir. Dans le premier cas, Alphonse, à la vue du billet, s'asseyait auprès de la fenêtre pour en savourer plus à son aise le contenu. Une fois, par une belle matinée du mois de mai, je le surpris portant à ses lèvres un billet rose que venait de lui remettre un chasseur à livrée magnifique. Quand il y avait rupture, quand la lettre contenait des reproches, je le voyais à travers les rideaux de mousseline de sa chambre, bâillant, s'étirant dans son lit, tournant cent fois dans ses doigts la lettre avant de la décacheter, et bâillant encore après l'avoir lue. Et c'est ce qui eut lieu pour les billets roses; dix fois à peine avais-je vu le chasseur monter au troisième, déjà Alphonse semblait fatigué de les lire.

Digitized by Google

Après les lettres d'amour venaient les visites des amis ; ces scènes étaient les plus gaies; elles avaient lieu en général le dimanche matin de neuf heures à midi. Alors des rires fous, des chants bruyans venaient scandaliser mes pauvres oreilles anglaises, habituées à n'entendre ce jour-là que les voix psalmodiantes des chantres et du prédicateur. On ouvrait les fenêtres : les uns se penchaient vers la cour avec de longues pipes turques, humaient un délicieux tabac et poussaient en l'air des tourbillons de fumée ; les autres faisaient assaut avec des fleurets; quelques uns, le cigarre à la bouche, les jambes croisées, lisaient les journaux et faisaient de la politique ; d'autres chantaient des fragmens d'opéras en essayant le fusil de chasse et les pistolets de l'amphitryon ; la cordialité la plus franche régnait au milieu de tant d'occupations diverses ; tous étaient du même avis en politique comme en amour. Néanmoins, un jour j'entendis des voix hautes, où perçait la colère, je regardai immédiatement et je vis Alphonse parler avec violence à un de ses visiteurs. Un petit billet, dont il tenait les principaux fragmens et qui semblait avoir été enlevé du tiroir du secrétaire où il logeait ses lettres amoureuses, était le motif de la querelle. L'ami d'Alphonse demandait d'un ton impérieux à lire le contenu du billet dont il disait avoir reconnu la suscription. C'était peut-être une maîtresse au cœur volage. Je ne sais ; néanmoins, grace à la médiation des autres jeunes gens, la querelle s'apaisa bientôt, les deux amis se donnèrent la main, et le lendemain je les rencontrai tous deux dans le même tilbury ; plus tard, je vis encore même jeune homme rentrer d'un pas précipité chez Alphonse d'Egville. Il était ému et parla pendant quelques instans ; Alphonse se leva, alla à son secrétaire, l'ouvrit et en tira un rouleau de napoléons qu'il versa dans la main de son visiteur. Celui-ci partit aussitôt, en serrant la main d'Alphonse. Je vis tout d'abord que cet argent ainsi donné n'était pas le paiement d'une dette ; aussi en aimai-je mieux mon jeune voisin ; e comment ne l'aurais-je pas aimé, lorsque après le départ de

Digitized by Google

son ami, je l'entendis chanter d'une voix qui aurait fait envie à Duprez, la cavatine du *Postillon de Lonjumeau*.

Cependant toutes mes observations n'étaient point également favorables à Alphonse. Parmi les personnes qui venaient à l'hôtel, il y avait une jeune fille, qu'à son bonnet de dentelles, orné d'un ruban rose, à sa juppe et à son corset d'indienne, il était facile de reconnaître pour une des jolies paysannes des environs de Surêne. Suzette, je crois, était son nom; la jeune fille entrait et sortait de l'hôtel à des heures bien extraordinaires; toujours on la voyait entrer ou sortir par l'escalier de service, jamais elle ne montait plus haut que le troisième, et quand elle sortait ou qu'elle entrait, Félix, le valet de chambre d'Alphonse, l'accompagnait à petits pas, sans bruit, regardant de tous côtés, d'un œil inquiet. Qu'allait faire Suzette chaque jour au troisième? L'affaire ne me paraissait pas claire; je craignais que dans la conduite de Suzette tout ne fût pas dans l'ordre. Un petit événement vint corroborer mes craintes. C'était un matin; plongé dans une douce rêverie, je regardais le ciel, lorsqu'un bruit, semblable à celui d'une porte qu'on ouvre, attira mon attention. Je regardais, et je vis Suzette sortant de la chambre d'Alphonse; mais la jeune fille était pâle, abattue, dans ses yeux roulaient de grosses larmes qu'elle essuyait avec le coin de son tablier : quelques instans après, le vieux baron Que je n'avais jamais aperçu dans les appartemens de son fils, entra, et resta pendant plus de deux heures avec Alphonse. que pouvaient-ils se dire? chacun le devine; toujours est-il que la petite paysanne et son petit bonnet ne parurent plus. Je vis le même jour Alphonse : il était triste; quelques larmes roulaient aussi dans ses yeux; il resta pendant toute la journée dans sa chambre, s'y promena à grands pas, mais souvent il s'arrêtait à la fenêtre et regardait avec attendrissement un petit pot de basilic qui était sur sa croisée; présent trop humble pour lui avoir été offert par une autre personne que par la pauvre fille de village.

Digitized by Google

Mais bientôt après la disparition de Suzette, la cour toute couverte de bottes de pailles fut encombrée de charrettes et de voitures que les domestiques remplirent de paquets. Les selles élégantes des jeunes filles furent mises dans leur enveloppe, le léger britschka de madame Paul fut attaché derrière une lourde charrette, les chevaux de poste arrivèrent, et le fouet des postillons se fit entendre. C'était l'époque où chaque année la famille d'Egville allait à sa terre, située près de Laon. Les vastes appartemens de l'hôtel devinrent silencieux; les soirées, les dîners succulens, les fêtes s'enfuirent avec la famille; il ne resta plus que les employés des bureaux, le concierge, sa femme, et moi-même qui m'étais fait à ce bruit, et qui me trouvais maintenant comme dans le vide. Cette solitude me pesait d'autant plus que l'histoire de la pauvre Suzette que je n'avais devinée que par conjecture, me revenait sans cesse à l'esprit; cette histoire me serrait le cœur, surtout lorsque mes regards se portaient sur le basilic que je voyais se dessécher, jaunir, baisser la tête comme l'avait fait Suzette en sortant de la chambre d'Alphonse. Un jour, tout affligé sur le sort de la jeune paysanne, je descendis chez le concierge de l'hôtel, et lui demandai le pot de basilic. Il y consentit, mais quand il ouvrit la croisée pour prendre le pot, la plante était morte.

Le retour de la famille d'Egville s'effectuait dans la première quinzaine d'octobre; néanmoins, dans les premiers jours de septembre, je remarquai un mouvement inaccoutumé dans l'hôtel. Les volets du second, dont une partie était encore inhabitée, furent ouverts; une forte odeur de peinture remplit l'hôtel; puis les nouveaux appartemens furent livrés aux tapissiers et aux marchands de meubles, et des rideaux élégans furent mis aux fenêtres. Un mois après la famille d'Egville prit possession de l'hôtel, et les jeunes filles recommencèrent leurs courses à cheval au bois de Boulogne; mais je ne voyais plus Alphonse, je n'entendais plus de joyeux refrains sortir des croisées du troisième. Néanmoins, quelques jours avant Noël, je le vis traverser la cour. Ce jour-là, son costume était d'une élégance inaccoutumée. Staub et Blin

Digitized by Google

avaient déployé tout leur art, et l'on reconnaissait sans peine dans les plis de sa cravate, le talent du célèbre Boivin; quelques instans après, la cour se remplit d'équipages, et le soir l'hôtel entier fut illuminé.

Je crus que la baronne d'Egville avait recommencé ses soirées d'hiver; cependant les jours suivans en voyant que les volets du troisième restaient fermés, je compris qu'il s'était passé quelque chose de nouveau dans la famille; je ne tardai pas à en avoir la certitude, lorsqu'un matin je vis Alphonse donner la main à une jeune dame et sortir avec elle en voiture. Alphonse était marié; la jeune dame à laquelle il avait offert sa main, était sa femme, et les appartemens du second tout drapés de mousseline et de soie que l'on avait restaurés, étaient le lieu où se passait la lune de miel. Cette nouvelle produisit sur mon esprit un sentiment pénible. Je ne pouvais en effet m'accoutumer à l'idée de renoncer au plaisir de voir tous les jours, comme l'année précédente, mon jeune voisin. C'en était fait, plus de bruyantes réunions du dimanche, auxquelles j'assistais de ma chambre, plus d'escrime, plus de ces chants joyeux qui me rafraîchissaient le cœur et donnaient plus d'énergie à ma verve. Aux premiers beaux jours, lorsqu'on vint ouvrir les fenêtres, je ne vis plus rien de cet air de fraîcheur qui plaisait à mes yeux; on eût dit que le propriétaire de cet étage était mort; il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, point de draperies au lit, la robe de chambre en velours avait disparu; le fusil et les pistolets de Lepage étaient tout couverts de poussière; je n'apercevais plus Félix; à ce joyeux serviteur, qui aidait Alphonse dans toutes ses intrigues amoureuses et dans tous ses plaisirs, avait succédé un valet élégant sans doute, mais plus rassis. C'était lui qui, maintenant, époussetait les armes appendues au mur et les hures de sangliers, magnifiques trophées, qu'Alphonse avait placés dans sa salle d'armes et qui aujourd'hui étaient dévorés par les mites.

Je cessai de m'occuper de la famille d'Egville, ou du moins je ne m'en occupai plus que pour ma udire son voisinage; car

Digitized by Google

maintenant les repas de famille étaient plus fréquens et les bals plus nombreux.

Ainsi se passèrent les six mois d'hiver. La famille d'Egville partit ensuite pour la campagne et revint à la ville dans les premiers jours de l'année suivante. Je vis alors Alphonse, mais déjà ce n'était plus le même homme; sa gaîté l'avait tout à fait abandonné; son maintien était grave, et sur son front régnait la tristesse. Cependant Alphonse semblait éprouver pour son appartement du troisième la même prédilection qu'avant son mariage; il n'était plus si souvent au second; une fois au moins dans la journée il remontait dans son ancienne chambre, dont il fermait avec précaution la porte aussitôt qu'il y était entré. Dans cette circonstance, il n'était pas rare qu'au second une petite main ent'rouvrît le rideau de mousseline, et qu'une femme s'avançât pour regarder dans la cour. Il était évident pour moi que mon jeune voisin n'avait pas trouvé dans son mariage tout le bonheur qu'il en attendait, et que ses visites fréquentes au troisième cachaient un mystère.

Une attention plus grande me permit bientôt d'en découvrir le fil. C'était le soir : le soleil se couchait; Alphonse, comme à l'ordinaire, était monté à sa chambre du troisième; mais cette fois ses traits trahissaient plus d'inquiétude que de coutume; il se promenait à grands pas et regardait à chaque instant sa montre. Si je n'eusse connu la richesse de la famille d'Egville, j'aurais cru qu'Alphonse était prêt à déposer son bilan. Cependant son agitation redoubla lorsqu'une femme, qu'à son air et à son costume je pris pour la femme d'un des domestiques, se glissa le long du mur de la cour. Je me trompais : cette femme, qui tenait un enfant à la main, prit une porte de côté, monta l'escalier de service et s'arrêta à la porte de la chambre d'Alphonse. Là elle ajusta son châle et secoua la poussière de ses souliers. La jeune femme était trop émue pour penser à plaire; son corps tremblait, et ses mains, en arrangeant le costume de son petit garçon, étaient agitées d'un mouvement convulsif. On voyait en outre, à ses joues flétries et à ses yeux rouges de

Digitized by Google

larmes, qu'il y avait dans ce cœur des chagrins amers. Hélas! je reconnus ma pauvre Suzette ; c'était elle, moins pourtant ses couleurs si vermeilles et son frais bonnet de dentelle orné d'un ruban rose ; Suzette était maintenant une bourgeoise parisienne ; elle frappa doucement à la porte qui s'ouvrit pour la recevoir. Alors Alphonse prit l'enfant, le serra dans ses bras et le couvrit de ses caresses, tandis que la pauvre délaissée se tenait à quelques pas, donnant un libre cours à ses larmes. Pauvre Suzette! à ces marques d'attachement elle pleurait, et moi je pleurai sur elle, et je m'empressai de quitter ma fenêtre pour faire taire mon émotion.

(*New Montly Magasine.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

PIMLICO,

RÉSIDENCE ACTUELLE DE LA REINE D'ANGLETERRE.

Parmi ces myriades de volumes que la presse jette chaque jour dans la circulation, il en est que personne ne songe à mettre à l'index, qui jouissent rarement des honneurs de l'édition, et qui pourtant jouent un grand rôle dans une certaine classe de la société : je veux parler de la littérature de l'enfance, littérature qui vivra long-temps après que ses compagnes seront réduites en poussière, ou renfermées sous clé comme les livres de la bibliothèque du Vatican. Et comment cela ne serait-il pas, lorsque chaque conte, chaque histoire offre au lecteur l'expression la plus vraie, la mieux sentie des désirs et des défauts du jeune âge. Où trouver plus de vérité que dans l'histoire de *Goody* aux deux souliers; dans celle de *Jack;* dans celle de l'aventureux *Poucet*, ou dans celle de l'immortel *Chat Botté*, ingénieuse et intéressante bête, à qui peut-être le spirituel Beaumarchais a emprunté le caractère de son joyeux barbier. Je le demande, ne sont-ce pas là d'excellens drames où se déroulent avec force les désirs, l'amour des grandeurs, la vengeance, la violence et la haine, où chaque ligne a sa morale.

Je l'avoue, j'ai un faible pour ce genre de littérature; j'aime surtout *Chat Botté;* et cela parce qu'il y a entre Chat

Digitized by Google

Botté et moi une identité parfaite. Moins heureux que le marquis de Caraba, le comte Almaviva, il m'a fallu, à l'exemple de Figaro et de Chat Botté, travailler, et travailler beaucoup pour vivre. Il y a en outre dans cet intéressant animal une qualité qui m'appartient au suprême degré : c'est l'appropriation de tout ce qui peut tenter mes désirs, flatter mes goûts. Ainsi, un jour je me crée, de mon autorité privée, maîtresse suzeraine du château de Chatsworth, et le lendemain, de la magnifique résidence de Woburn. Ainsi, j'ai régné pendant plus d'un mois sur le Colysée de Regent's Park, et j'ai joui des Raphael et des Murillo qui décorent les somptueuses galeries de Stafford-House, comme si ces tableaux eussent été ma propriété personnelle.

Entre Chat Botté et moi, il y a pourtant cette différence, c'est que, tandis que lui et son maître cherchent à abuser de la crédulité des autres, je ne cherche moi qu'à tromper la mienne. Cette faculté je la possède au suprême degré : elle me procure les plus douces jouissances. Qu'étais-je, par exemple à Pimlico, ou mieux qu'était pour moi Pimlico, il y a quelques années, avant que ma bonne étoile m'eût fait élire mon domicile dans cet ancien district de la bonne cité de Westminster? Mais voilà qu'à la vue de ses parcs, de ses jardins, de ses parterres de réséda, je sens une vive impression; voilà que le nombre de ses savans et de ses artistes, en font pour moi comme le Port-Royal de la métropole d'Angleterre. Alors je fais connaissance avec chaque arbre; chaque marchand me voit dans sa boutique, et bientôt il n'est plus une seule tradition du quartier que je ne connaisse. J'interroge l'un, je questionne l'autre, l'habitant des *porticos* les plus magnifiques, et celui qui vit dans l'asile que la charité de lady Dacre a élevé à la vieillesse malheureuse. Enfin Pimlico devient le Pompéia de mon imagination. Mettons sous les yeux de mes lecteurs, le résultat de ces travaux, et Dieu veuille qu'en lisant ces lignes ils éprouvent les jouissances que ces recherches m'ont procurées.

Pimlico forme un district de la cité de Westminster; il est

Digitized by Google

situé dans l'ouest de Londres. Au dix-septième siècle, ses limites commençaient au sanctuaire de l'abbaye, et s'étendaient jusqu'aux confins de la principauté de Grosvenor, principauté dont les revenus pourraient acheter aujourd'hui la moitié des duchés de l'Italie, ou des grachaffts de l'Allemagne. A son extrémité la plus occidentale, Pimlico est bordé par cinq champs dont chaque pouce de terre se vend au poids de l'or. Il y a près d'un demi-siècle que ces cinq champs furent offerts à Georges III, qui voulait agrandir les jardins du palais de Buckingham; mais le monarque recula devant l'énormité de la proposition. Ce lieu fut aussitôt livré à l'exploitation publique, et aujourd'hui, dans ces champs, jadis le foyer du loyalisme, où se passèrent tant de scènes militaires, s'élèvent des palais dont la splendeur l'emporte sur les palais si vantés de l'Orient. Vous ne reconnaîtriez plus Londres, l'ancienne ville de briques; le marbre, les sculptures, les ciselures les plus belles y abondent, et le soir des milliers de becs de gaz y ont remplacé la lueur pâle et vacillante des reverbères.

A l'est, Pimlico est bordé par le parc St-James; là était la maison de Milton, et l'on y voit encore son jardin; là aussi est encore la demeure de son noble voisin, lord Scudamore, ainsi qu'un édifice en briques, où vécurent Constantia Philipps et Bentham, philosophes dont les noms seront toujours chers aux amis de l'humanité.

Au nord, Pimlico se termine par une longue suite de jardins magnifiques, et par le palais de Buckingham, demeure actuelle de la souveraine de l'Angleterre. Dieu fasse, comme le dit Shakspeare, que, pendant tout le temps de son règne, chaque homme vive en paix du fruit de son travail, et que le soir, à la veillée, il chante de joyeux refrains à tous ses voisins (1).

Tel qu'il est aujourd'hui, Pimlico contient dans son enceinte tous les élémens d'une petite ville depuis le premier jus-

(1) In her days may every man eat in safety, under his own vine, that which he plants, and sing the merry song of peace to all his neighbours.

Digitized by Google

qu'au dernier degré de l'échelle sociale. On y trouve des églises pour toutes les religions, des hôpitaux pour toutes les maladies, des palais appartenant à des pairs du royaume, des refuges pour les pauvres, des maisonnettes et des cottages remplis d'enfans à la figure fraîche et rosée qui semblent parqués dans ce lieu pour servir de modèles au ciseau poétique de leur voisin, du sculpteur Westmacott. C'est aussi le séjour de lord John Russell, de lord Brougham, de Bulwer, de Charley, de Chantrey, de Marchison, et de mesdames Shelley et Sheridan; de Kemble et de la famille du républicain Cobbett.

Cependant, Pimlico ne commence à prendre sa place dans la littérature du pays, qu'au dix-septième siècle : c'est Thomas Green qui, le premier, parle de cet endroit, dans sa comédie imprimée à Londres, en 1614, par John Trundle, sous le titre de *Tu quoque*. Après cette comédie, parut une autre pièce, *the Maze in Tuttle*, le Pré aux Clercs de la métropole anglaise, le lieu où se vidaient toutes les querelles. Tuttle était la rue de Totthil de Westminster, qui est située dans les limites de Pimlico. La scène qui a trait à cette partie de Pimlico mérite d'être citée, car elle nous donne un échantillon des habitudes et des manières des gentilshommes de l'époque; elle se passe dans une maison de jeu. Spendall, qui a perdu son argent, prend son adversaire à part et lui adresse ainsi la parole :

Spendall. — Vous avez la tournure d'un gentilhomme, et vous devez vous apercevoir à la précaution que je mets à vous parler, que j'ai quelque confiance en votre loyauté; voulez-vous me rendre l'argent que vous m'avez enlevé au jeu.

Staine. — (d'un air piqué). — Vos manières m'indiquent que vous êtes un citadin, et je vous ferais payer cher les paroles que je viens d'entendre si ce n'était la loi. Sortez de ma présence, vous êtes un bavard, et gardez-vous surtout de répéter ce que vous venez de dire.

Spendall. — Tu n'oserais pas soutenir ce langage.

Staine. — Malheureux, crains pour ta vie.

Spendall. — Ma vie te coûtera cher, tu ne l'auras qu'au prix du meilleur sang qui coule dans tes veines.

Digitized by Google

Staine. — Quoi! tu oses encore me résister, et tu es citadin?

Spendall. — Je suis citadin!

Staine. — Dis que tu es gentilhomme, et je suis content; car alors je suis sûr que tu te trouveras au rendez-vous.

Spendall. — Je suis citadin, je le répète, et je me battrai comme le premier gentilhomme du royaume.

Staine. — J'accepte. Le lieu du combat?

Spendall. — *The maze in tuttle.*

Staine. Quelle arme?

Spendall. — La rapière.

Pimlico se retrouve dans une autre scène de la même pièce. Sir Lionel, marchand de la Cité, vient d'être fait chevalier, et, le cœur bouffi de sa nouvelle dignité, il veut donner une fête à ses amis. Pour cet objet, il appelle son domestique, et lui fait les recommandations suivantes:

Sir Lionel. — Allons, suis-moi, esclave; j'ai, je pense, le meilleur nez de la maison. Eh bien, ou nous aurons de la pluie, ou le trou de l'évier n'a point été bouché; vas-y voir; car je ne voudrais pas que mes convives fussent incommodés par la mauvaise odeur.

Le domestique. — Monsieur!

Sir Lionel. — Dépêche-toi; dis à la cuisinière de bien boucher l'évier, je le répète; car le vent souffle de ce côté.

Le domestique. — J'y vais, Monsieur.

Sir Lionel. — Attends, tu diras à Antoine de mettre son doublet de futaine blanche: il sera de service aujourd'hui. (*Sir Lionel seul.*) — Ma foi! ça me fait du bien de parler, de placer ceci, de déplacer cela; cette activité est le meilleur spécifique pour la santé; je n'ai pas besoin des ordonnances des apothicaires. A propos, ma fille n'est pas de retour; je l'ai envoyée ce matin à Pimlico, pour y chercher de l'ale de Derby.

Pimlico était alors célèbre pour la pureté de l'air et la bonté de son ale.

L'histoire topographique de Pimlico, comme celle de Troie et de Rome, est enveloppée d'un voile épais. Les antiquaires du district prétendent que le quartier a reçu son nom d'un endroit qui est situé à l'extrémité orientale de Londres et qui

Digitized by Google

porte encore aujourd'hui ce nom. Il y eut en effet, vers la fin du seizième siècle, un marchand étranger du nom de Pimlico, auquel le roi permit, par lettres patentes, d'acheter des terres et de se fixer dans le pays. Le lord-maire et les aldermen de Londres nourrissaient alors une jalousie profonde contre les marchands étrangers. Sous le règne d'Edouard III, ils obtinrent une charte royale, en vertu de laquelle les marchands et les étrangers étaient tenus de loger dans un quartier qui leur était assigné. Il leur était défendu, en outre, de former des sociétés entre eux, et ils ne pouvaient vendre leurs marchandises que par l'entremise des courtiers du pays. Cette charte, dans laquelle les étrangers étaient désignés sous le nom d'espions, fut confirmée par Charles II. Néanmoins, maître Pimlico ne s'effraya pas de ces difficultés; fort de ses lettres patentes, il alla se fixer dans un lieu qui était en dehors de la juridiction du maire et des aldermen de Londres, à l'est de Temple-Bar, et là il bâtit des jardins somptueux qui portent aujourd'hui son nom.

Mais comment les jardins de Pimlico qui sont situés dans l'est furent-ils transportés dans l'ouest de la ville? C'est là une question qui n'a point encore été résolue d'une manière satisfaisante. Quelques antiquaires prétendent que ce fut dans les premiers temps des Stuarts, au commencement du dix-septième siècle, que cette translation s'opéra. Mauvaise époque, époque de miracles et de mystères, de complots et de papisme. Il se pourrait donc que les jardins de Pimlico aient été transportés de l'est à l'ouest, à travers les airs, comme le fut autrefois la maison de Notre-Dame-de-Palestine à Lorette. Quoi qu'il en soit, lorsque les jardins de Pimlico commencèrent à briller de leur bel éclat, la vieille Cité de Westminster devint un lieu de prédilection pour les conspirateurs. Ce fut dans cet endroit que logea Guy-Vaux, que furent tramés le complot des poudres et un grand nombre d'autres, dont le résultat fut de conduire à l'échafaud la plupart de leurs auteurs. Le plaisir avait aussi son temple dans ces lieux. C'est là qu'étaient situés les jardins de *Mulberry-Gardens*, où se donnait rendez-vous

Digitized by Google

la noblesse, sous Charles Ier, et pendant la domination du Protecteur. Si nous en croyons Evelyn, les fêtes y étaient superbes. C'était le seul endroit de bonne compagnie où pouvait aller la noblesse. Pimlico eut aussi une taverne remarquable, qui fut long-temps un sujet de terreur parmi le peuple. Cette taverne, située derrière Mulberry-Gardens, était connue sous le nom de *Pan et les Bacchanales;* elle avait une enseigne, peinte par Vandyk, dans laquelle le peintre avait représenté Pan avec des cornes et un pied fourchu. Quelque temps avant le règne de Charles II, elle reçut le nom de la Taverne du Diable et de ses Bacchanales. Plus tard, cette appellation fut encore changée, on la nomma la Taverne du Diable et du Sac de Clous (*bag o'nails*). Cette fois, ce nom, ou du moins une partie de ce nom, lui est resté, et le *public-house* du Sac de Clous est aujourd'hui un lieu bien connu de tous ceux qui aiment le rhum, le brandy et le gin.

Cependant la salubrité de Pimlico, sa proximité des parcs, des palais et des hôtels de la noblesse, attiraient l'attention, et déjà dans son enceinte s'élevaient de magnifiques édifices. Le plus remarquable de l'époque était celui de la noble et célèbre famille des Howard. Ce palais, qui reçut le nom de Tart-Hull, et ses jardins occupaient l'espace où maintenant est James-Street; il faisait face à la porte Buckingham, et dominait toute la perspective du parc. Tart-Hull était une demeure magnifique et digne en tous points du malheureux et célèbre Henry Howard qui l'avait bâtie. Henry était le second fils du comte d'Arundel et de Surrey; il venait d'être créé vicomte de Stafford, lorsqu'en 1648 il fut accusé par Titus Oates d'avoir trempé dans le complot connu sous le nom de *Complot papiste*. Arrêté dans son élégante demeure, ainsi que cinq autres gentilshommes, et jeté dans la prison de la Tour, il y resta enfermé pendant trois ans. Traduit alors devant ses pairs, il comparut devant eux accompagné de ses deux filles, la marquise de Winchester et sa sœur, lady Marie Howard, toutes deux célèbres par leur beauté, par cette démarche pleine de noblesse qui, dit-on, est l'apanage des filles de la maison

Digitized by Google

d'Howard. La duchesse de Porstmouth, la concubine du roi, assistait à cette triste scène. La duchesse, le cœur plein de haine, distribuait ses sourires et des sucreries aux témoins qui déposaient contre l'infortuné, insultant ainsi à la beauté chaste et à la sainte tristesse de ces deux jeunes femmes. Lord Stafford, qui avait des ennemis puissans, fut condamné et subit sa peine à la Tour en protestant de son innocence jusqu'à la fin; ses biens furent confisqués, sa magnifique demeure et les jardins qui en dépendaient furent livrés au public, en 1720. Plus tard, Tart-Hull, ses voûtes, ses lambris dorés furent rasés de fond en comble, il n'en resta rien que le souvenir historique, et celui qui se rattache aux vertus privées et au caractère patriotique du malheureux Howard.

Cependant, Saint-James' Park commençait à s'embellir, et grace aux soins et à la protection que lui donnait Charles II, ce lieu devint bientôt le séjour du luxe et de la magnificence. Cette circonstance augmenta la valeur de tous les sites de Pimlico, qui dominaient la vue du parc. Le parc communiquait alors avec deux palais, celui de Whitehall et de Saint-James; le roi avait également consacré tous les édifices adjacens au service de ses sultanes. Alors Cleveland-House, la demeure de la duchesse de Cleveland, dont la vaste enceinte aurait suffi pour loger une ambassade tout entière, fut bâtie tout près de l'emplacement où s'élève aujourd'hui le palais du duc de Bridgewater; puis vinrent les *Nelly's lodgings*, les logemens de Nelly, qui furent élevés auprès du palais d'Harrington, près des Mulberry-Gardens. Mais déjà les jardins avaient perdu de leur faveur. Charles II les avait donnés à son ministre favori, Henri Bennett comte d'Arlington, qui construisit sur leur emplacement et à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais de Pimlico, une demeure somptueuse dans laquelle furent données des fêtes magnifiques à l'occasion du mariage du fils naturel du roi, le beau duc de Grafton, avec la riche héritière de la famille de Bennett.

Ce lieu, où venaient alors lord Bath, lord Salisbury, Talbot, Dryden le poète, partageait avec le parc Saint-James, la

Digitized by Google

faveur de la noblesse. Le parc surtout était le lieu de prédilection; le roi y venait, pendant les belles nuits d'été, faire de longues promenades amoureuses; les hommes d'état, les philosophes les plus célèbres de l'époque s'y donnaient rendez-vous; Saint-Evremond, à la suite de ses démêlés avec la cour de Louis XIV, y trouva asile et protection de Charles II, qui lui donna le gouvernement suprême de la petite île de Rosamond, située auprès de Birdcage-Walk. La tendre Shrewsbury et la jeune Chesterfied y venaient causer d'amour avec Buckingham et de Grammont, et la belle Jenning, indécise entre Hamilton et Dick-Talbot, y consultait son cœur pour le partager, après de longues incertitudes, entre ses deux amans. C'est dans cet endroit que sa jeune sœur vit, pour la première fois, le vainqueur de l'Europe, et qu'elle fit la conquête de son cœur; et là aussi lady Kitty Crackaddle, dame d'honneur des princesses Anne et Marie, venait recevoir les confidences amoureuses et politiques de son royal maître.

Cependant, la splendeur d'Arlington-House s'éclipsa avec la dynastie à laquelle cet édifice devait son origine; le duc de Grafton mourut, et sa veuve, lady Isabella Bennett, se retira dans sa terre de *Tottenham-Court*. Arlington-House et ses jardins tombèrent alors dans l'oubli jusqu'au moment où le duc de Buckingham y éleva le palais qui porte aujourd'hui son nom. Le duc avait épousé la fille du roi James; mais, deux ans après son élévation, il fut renversé du pouvoir par le parti whig, et, dans le cours de l'année suivante, il perdit la place qu'il occupait dans le conseil-privé. Ce fut alors que le noble duc se réfugia dans Pimlico, et qu'il consacra ses instans à l'étude des belles-lettres. Nous ne parlerons point de la prose ni de la poésie laissées à la postérité par le noble duc, et qui déjà sont tombées dans l'oubli; nous nous bornerons, pour terminer notre article, à reproduire avec fidélité la lettre écrite de sa main, dans laquelle il fait la description de son palais. Cette lettre, qui suivant Walpole, est une des meilleures peintures de la haute société du commencement du dix-huitième siècle, présente un nouvel attrait, aujourd'hui

Digitized by Google

que le palais du duc est devenu la demeure de la jeune reine qui commande aux destinées de l'Angleterre.

» Les avenues de mon palais, dit le duc, formées d'un côté d'une rangée d'ormes, et de l'autre de tilleuls, s'étendent le long du parc de Saint-James ; la première est pour les voitures, la seconde pour les piétons. Au centre, est un mail qui arrive jusqu'à la grille en fer dont ma cour est entourée ; cette cour est carrée : au centre, se trouve un grand bassin orné de statues et dans lequel sont des jets d'eau. De l'entrée de la cour, une pente douce vous conduit à un terrain d'où l'on arrive dans un vaste vestibule pavé en marbre blanc et noir, et dont les murs sont enrichis de peintures d'après Raphaël. Sur la droite du vestibule est un salon pavé en marbre blanc, orné de pilastres de diverses couleurs ; toute la partie supérieure des murs, jusqu'au plafond, est couverte de peintures faites par le célèbre peintre Ricci. De là, on passe à travers une série de vastes appartemens dans une chambre à coucher qui a trente-quatre pieds de long sur vingt-sept de large, et où l'on a ménagé un cabinet qui donne sur un parterre.

» Sur la gauche du vestibule sont trois arches en pierre, soutenues par des piliers de l'ordre corinthien ; dans l'un, on a pratiqué quarante-huit marches de dix pieds de large ; cet escalier, dont tous les degrés sont construits en pierres de Portland, est si doux que pour le monter on n'a pas besoin de recourir à la rampe : sur les murs on voit l'amoureuse Didon et le pieux Enée que l'artiste a peints au moment où les deux amans entraient dans la grotte. Le plafond qui domine cet escalier, est à quarante-cinq pieds au dessus du sol, il a quarante pieds de long sur trente-six de large, et sa surface est toute couverte de dieux et de déesses au milieu desquelles brille la fière Junon, qui, cette fois, fait violence à son orgueil et vient prier Vénus de mettre la main à un mariage auquel l'impitoyable destin avait attaché la ruine d'un état.

» Sur cet escalier on trouve une double porte qui conduit dans un appartement de même dimension ; cet appartement

Digitized by Google

est plus élevé que celui d'en bas. La première chambre est ornée de tableaux d'un grand prix, et ses fenêtres donnent sur une vue délicieuse. On passe de là dans un salon, dont le plafond est orné d'une peinture de Gentileschi, qui représente les neuf Muses et Apollon mollement couché sur un nuage. Les tableaux qui sont appendus aux murs, représentent les Arts et les Sciences, et plusieurs sujets originaux, qui conservent tout leur effet, grace à la lumière que donne une rangée de fenêtres que j'ai fait pratiquer dans la partie supérieure.

» Mais tout ceci n'est que la partie consacrée aux réceptions, le reste du palais, destiné à ma commodité personnelle, est plus remarquable. Et d'abord un passage couvert conduit à la cuisine ; de là, par un autre passage, également couvert, on arrive au cellier et aux offices ; près de ce passage est un escalier léger qui conduit à l'endroit où sont situées nos chambres à coucher, elles sont chaudes et disposées de manière à ne point entendre le bruit ; là sont aussi les cabinets de toilette, les chambres des domestiques, qui toutes ont une vue délicieuse. Une petite porte de communication conduit de ces chambres aux appartemens de réception.

» J'oublie encore les deux ailes qui se lient à l'édifice par une suite de corridors soutenus par des piliers de l'ordre corinthien. Dans une de ces ailes est une vaste cuisine de trente pieds de haut, avec une coupole ouverte au sommet; et auprès, sous la buanderie, est une chambre pour brasser la bière, une cave pour les provisions de bouche, et des chambres pour les domestiques de peine; les femmes-de-chambre, les valets, sont logés dans la seconde aile, où j'ai fait construire deux garde-robes et une serre pour le fruit; sur le toit de cette seconde aile est une citerne en plomb qui contient cinquante tonnes d'eau; cette eau arrive de la Tamise à l'aide d'une machine hydraulique, elle approvisionne d'eau les cours et les jardins.

» Une promenade est construite au sommet de la maison. Cette promenade qui est abritée par une feuille légère de plomb, et

Digitized by Google

entourée de tous côtés par des balustrades en fer, elle domine tous les côteaux, toutes les hauteurs, la Tamise, les parcs et les jardins d'alentour. Un escalier vous conduit aux jardins, qu'une allée sablée, qui se termine à chaque extrémité par des berceaux, traverse dans toute la longueur; une autre allée de trente pieds de large, bordée de chaque côté de tilleuls plantés à rangs égaux sur un tapis de verdure, part de la maison et conduit à une terrasse qui a quatre cents pas de long, au centre est un hémicycle d'où l'œil charmé embrasse les deux parcs de la reine et une grande partie de Surrey. En avançant de quelques pas, l'on arrive sur le bord d'un canal qui a six cents yards de longueur, dix sept yards de largeur, et bordé de chaque côté de deux rangées de tilleuls; sur l'un des côtés de cette terrasse on trouve un mur très bas, dont les pans sont tapissés de roses et de jasmins, et un peu plus loin une prairie où paissent des vaches et des bœufs; à l'extrémité de cette terrasse sont les parterres, les fontaines et les jets d'eau; l'un des parterres donne sur un petit jardin carré, où l'on trouve une fontaine, plusieurs berceaux, et une salle de bains; un peu plus loin est le jardin potager.

» Telle est la description de mon palais, dit en terminant le duc. Mais j'oublie encore le pavillon où j'ai mis mes livres, qui est situé auprès du berceau auquel est annexé le plus bel appartement du lieu. Cet endroit, je me suis plu à l'embellir; sous les fenêtres j'ai simulé une espèce de forêt vierge, où j'ai réuni tous les merles et les rossignols que j'ai pu trouver; les arbres y viennent bien, ils ont été plantés par moi, et déjà ils ont besoin d'être taillés si je veux conserver la vue pittoresque qu'offre le beau canal du parc; quant à l'intérieur de ma retraite, tout y est si bien en ordre, que le premier de mes *footmen* irlandais sait où trouver les livres dont j'ai besoin.»

Ce palais entièrement réparé depuis sa fondation, est reconnu pour être le palais de l'Europe le mieux disposé; c'est là que sont nés tous les enfans de Georges III, à l'exception de Georges IV, et on y a célébré plusieurs mariages des

Digitized by Google

princes de la famille royale. De riches acquisitions ont été faites en tableaux. On remarque entre autres dans la salle d'entrée diverses vues de Rome et de Venise, et dans les appartemens, primitivement occupés par Georges III, appartemens qui répondent parfaitement aux goûts simples et aux habitudes modestes qui formaient le caractère principal de la vie domestique de ce prince, on voit une galerie uniquement destinée aux tableaux de West, dont Georges III était le patron; les tableaux de cette galerie sont peut-être les meilleures compositions historiques qui soient dues au pinceau de West. On remarque le *Dévoûment de Régulus*, la *Mort du général Wolf*, la *Bataille de la Hogue*, la *Mort du chevalier Bayard*, *Hamilcar faisant jurer à Annibal une haine éternelle aux Romains*. Dans la salle à manger, il y a aussi quelques bons portraits, particulièrement celui du célèbre *Lord Burleigh*, par Zuocheno, et d'autres de la main de Van-Dyck, Lely, Zoffani, Daniel Mytens.

(Athenæum.)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences médicales.

Traitement du choléra par les injections salines.—De tous les triomphes de l'art sur la maladie, il n'en est pas de plus merveilleux que celui qui, en quelques minutes, ramène la vie, le sentiment, la pensée, la force, l'animation, dans l'organisme qui a été subitement dépossédé de ces facultés. Ce phénomène est surtout très remarquable chez celui qui vient d'être frappé du choléra sous sa forme la plus grave, lorsque l'on remplace par une substance chimique le fluide vital. L'effet instantané du remède, la transition extraordinaire, on pourrait dire de mort à la vie, qui a presque toujours lieu, même dans les cas où l'amélioration ne se soutient pas, suffirait pour démontrer qu'un nouveau champ a été ouvert aux découvertes du thérapeutiste, et qu'il possède maintenant un moyen, doué d'une grande énergie, pour combattre la cause des maladies, et rétablir la vie presque éteinte. Peut-être est-il vrai que, pour le choléra, la seule maladie où l'on ait encore essayé les injections d'une dissolution saline dans les veines, ce moyen n'ait pas répondu aux espérances brillantes qu'il avait fait concevoir, et que son emploi n'ait pas empêché une effrayante mortalité. Mais il resterait à savoir si les espérances qu'on avait fondées sur ses effets étaient rationnelles dans les circonstances où il a été employé; si dans les cas nombreux où il n'a pas empêché la mort il était encore possible de l'arrêter,

Digitized by Google

et si elle n'a pas été un effet nécessaire de la maladie; enfin si les sujets qui ont guéri sous l'influence des injections salines n'auraient pas succombé dans le cas où on n'aurait pas employé ce moyen.

La transfusion du sang chez les personnes qui sont sur le point de mourir d'hémorrhagie a été conseillée et pratiquée depuis long-temps en Angleterre et dans d'autres contrées avec un succès qui fait regretter qu'on n'y ait pas plus souvent recouru dans les cas où son emploi est indiqué. M. Magendie fut le premier qui proposa et pratiqua, il y a déjà bien des années, l'injection d'eau ou de fluides médicamentaux dans les veines pour le traitement de la rage. M. Hermann, de Moscou, plus récemment, ayant remarqué que la quantité énorme de fluide aqueux que perdent les cholériques, était cause du collapsus et de la mort, conçut l'idée d'injecter de l'eau tiède dans les veines, pour entretenir la circulation et conserver la petite quantité de sang qui restait encore. Cette idée fut mise à exécution en France, par le professeur Delpech, mais sans succès. De leur côté, les médecins anglais, bien que partant d'un point différent que les médecins du continent, étaient arrivés en même temps qu'eux à pratiquer la même opération. Ils y furent amenés par la publication d'un intéressant Mémoire du docteur O'Shaughnessy, sur l'analyse du sang des malades atteints du choléra, comparé à celui des personnes en santé. En effet, il ressort de cette analyse comparative, que la perte considérable qu'éprouve le sang des cholériques consiste dans une diminution de l'eau, de l'albumine et des matières salines qu'il contient à l'état normal. Le docteur Lath, de Leith, pensa donc, qu'on pourrait, sinon guérir immédiatement, au moins retarder la mort et donner le temps d'avoir recours à d'autres traitemens en rendant directement à la circulation les matériaux que la maladie lui avait enlevés. Il fit aussitôt l'essai de ce moyen, et ce qui honore également son savoir et son habileté, c'est que les premiers essais qu'il fit pour employer les injections dans le choléra, furent plus heureux que ceux qui ont été faits

Digitized by Google

depuis, quand déjà on avait acquis une assez grande expérience sur les effets des injections salines et la manière dont elles devaient être pratiquées. Il sauva trois malades sur neuf de la première série de cas qu'il a rapportés, et cinq sur sept de la seconde; et il est reconnu par tous les praticiens d'Edinbourg et des environs, que sur les 16 cas de choléra que comprennent ces deux séries, c'est à peine si deux auraient pu échapper à la mort sous l'influence d'une autre médication, en tenant compte de la mortalité des cas d'une gravité analogue. Cependant l'injection par les veines, malgré cet exemple encourageant, semble perdre de son crédit sur le déclin du choléra. Il nous reste à savoir si cette défaveur reposait sur des motifs de quelque valeur.

Sur 282 cas de choléra grave où l'on a pratiqué l'injection d'une solution saline dans les veines, 221 se sont terminés par la mort et 61 par la guérison. Comme dans tous ces cas les sujets étaient arrivés à la période de collapsus la plus prononcée, avant qu'on employât ce traitement, il faudrait déterminer approximativement combien d'entre eux auraient pu guérir si l'on n'avait pas eu recours à cette médication. D'après les rapports des docteurs Christison et Mackintosh, c'est à peine si sur 12 malades arrivés à la période de collapsus complet, on en a vu revenir un seul à la santé sous l'influence d'une autre médication, et encore même le dernier de ces médecins regarde-t-il ce chiffre comme très favorable. Il est vrai qu'à Limerick les résultats obtenus ont été plus favorables encore, puisqu'on a compté deux cas et demi et même trois cas de guérison sur dix cas très graves. Mais on ne peut établir une comparaison exacte entre le choléra observé dans la population affamée et misérable de l'Irlande et celui qui frappait les artisans bien nourris et bien portans d'Edinbourg; car il ne faut point oublier que les personnes qui sont réduites à la diète végétale, bien que plus exposées à être frappées par le choléra, échappent cependant à la mort dans une proportion bien plus forte que celles dont la nourriture comprend une suffisante quantité de substances animales. A Limerick, la

Digitized by Google

guérison des cas de collapsus dans les classes aisées de la population, était aussi rare que celle indiquée dans le rapport sur le choléra d'Edinbourg, et même d'après le relevé de l'hôpital de la paroisse de Saint-Michel, où, par sa position, il n'entre guère que des domestiques qui ont une bonne alimentation et de petits boutiquiers, la moyenne des cas de guérison n'a été que d'un cas sur dix, tandis que, dans tous les autres hôpitaux de Limerick, elle a dépassé celle de deux sur dix. Concluons donc que la moyenne des cas de guérison obtenue par l'emploi des injections salines dans les veines à la période de collapsus, a été bien plus considérable, dans les mêmes districts et sous l'influence des mêmes circonstances que par l'emploi des autres médications.

A ceux qui ont demandé s'il était raisonnable de préconiser un traitement qui sur 282 malades n'en sauva que 61, on doit répondre que ce n'est pas ainsi qu'on juge un traitement; mais bien en le comparant avec les autres; alors, celui qui se montre constamment supérieur aux autres, quelque faible que soit le chiffre de guérison, ne doit pas être rejeté par cela seul qu'il ne répond pas à nos désirs. L'expérience nous apprend que l'injection d'une dissolution saline a tiré plus de malades de l'état de collapsus qu'aucun autre moyen de traitement employé sur un nombre égal de cas analogues; elle nous apprend surtout que, si dans quelques séries de ces cas, elle a été complétement infructueuse, dans d'autres séries aussi elle a presque réalisé tout ce qu'on avait pu en espérer; et comme dans ces dernières elle a montré une action indubitable, on peut attribuer son insuccès dans les autres à la méthode qu'on a adoptée pour son application ou à quelque erreur plutôt qu'à une inefficacité réelle.

Il ne serait pas sans intérêt de jeter ici un coup d'œil sur les circonstances défavorables qui auraient pu empêcher l'influence heureuse des injections. Ces circonstances sont nombreuses, car on conçoit toutes les précautions dont l'opérateur doit s'entourer quand il va porter dans le centre même de la circulation et verser presque dans le cœur lui-même un fluide

Digitized by Google

étranger destiné à remplacer le sang que la maladie a fait disparaître. Quel soin ne doit-il pas apporter dans le choix des substances à injecter, dans leur quantité, dans le temps nécessaire pour que l'injection ne soit pas faite avec trop de rapidité et ne produise pas dans l'économie un trouble qui serait promptement mortel. Combien de précautions il doit prendre pour ne pas injecter avec la dissolution saline de l'air dont une si petite quantité introduite dans le cœur suffit pour déterminer une mort foudroyante. D'ailleurs connaît-on exactement à quel moment on doit pratiquer l'opération et celui où déjà elle ne serait plus praticable; sait-on combien de fois elle doit être repétée; a-t-on déterminé la quantité de fluide qui doit être injectée et le moment précis où on doit cesser l'injection?

Le Dr Lawris a donné sur quelques unes de ces circonstances des règles extrêmement judicieuses; ainsi il dit qu'il cesserait l'injection toutes les fois que le pouls aurait éprouvé une amélioration manifeste, toutes les fois que le malade s'endormirait, que le pouls fût ou ne fût pas amélioré, aussitôt que la respiration prendrait une grande accélération ou qu'une vive douleur se ferait sentir dans l'abdomen. Il cesserait l'injection dans le premier cas, parce qu'elle a produit tout le bien qu'on doit en attendre, et dans les autres parce qu'elle a commencé à faire du mal.

Quant à l'époque de la maladie la plus favorable pour pratiquer l'injection, il est important qu'elle soit exactement déterminée, car il est probable qu'une partie des insuccès de l'opération ont été dûs à ce qu'elle a été souvent faite à une époque inopportune. Le docteur Lawris fait remarquer que si on injecte un fluide dans les veines d'une personne au moment où elle est encore sous l'influence du poison, le sel et l'eau injectés seront entraînés avec ce qui restera du sérum du sang, et la membrane muqueuse intestinale traversée par une plus grande quantité encore de fluide sera aussi plus profondément altérée. D'un autre côté, si nous employons trop tard l'injection, quelque quantité de fluide que nous versions

Digitized by Google

dans la circulation, elle ne se rétablit pas complétement; le pouls ne reparaît plus au poignet, bien qu'il soit très fort dans les artères iliaques et carotides, et, si on continue, le délire et une irritation effrayante terminent la scène. » Le docteur Lawris pense donc que l'injection ne peut être utile que quand on la pratique après que la maladie est arrivée à son plus haut degré d'intensité, quand déjà la déperdition immense du fluide est presque opérée et avant que le collapsus ou sa réaction soient entièrement établis. Si la réaction a déjà commencé à se faire, il regarde les injections comme inutiles et même comme nuisibles.

Quelque valeur qu'aient ces règles dans l'application générale, il y a cependant des cas où on doit pratiquer l'injection aussitôt que le prolapsus se manifeste et avant que le pouls ait entièrement disparu au poignet. Il existe souvent un rapport évident entre le collapsus sans pouls et la fièvre consécutive; comme si la cessation partielle de la circulation occasionait quelque lésion organique qui elle-même déterminerait ensuite la réaction consécutive et ses résultats. Le fait observé que tout malade quelque près qu'il ait été du collapsus complet, mais dont le pouls n'a pas été entièrement perdu, n'éprouve pas ordinairement la fièvre consécutive, et, en même temps, le fait que ceux qui dans cet état sont traités par les injections salines ne l'éprouvent pas non plus lorsqu'ils guérissent, démontre combien il est important de les employer de bonne heure, même au risque d'avoir ensuite à combattre ce que le docteur Lawris paraît tant redouter: une maladie qui n'a pas achevé ses ravages.

Quand on a pratiqué l'injection veineuse dont nous venons de parler dans la première période du collapsus, ou avant qu'il soit entièrement prononcé, il est essentiel, aussitôt que le malade est un peu ravivé, de reprendre le traitement actif comme auparavant, comme si on n'avait pas pratiqué d'opération, et dans l'unique but d'empêcher le malade de tomber dans le prolapsus tant redouté.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur l'emploi

Digitized by Google

d'une médication qui peut avoir perdu aujourd'hui une partie de son intérêt, paraîtront peut-être minutieux; mais nous y avons été portés par la conviction que l'injection de substances médicamenteuses dans les veines bien qu'elle n'ait été encore pratiquée que dans le traitement du choléra, est une médication d'une puissance extraordinaire qui pourrait être employée dans plusieurs états morbides différens du collapsus des cholériques et parce que nous sommes convaincus qu'à une époque qu'il serait difficile de déterminer elle fournira l'un des agens thérapeutiques les plus énergiques et les plus heureux.

Biographie.

Bowditch. — Voici un nom que l'on ne voit pas figurer à côté de ceux des grands hommes qui sauvèrent les Etats-Unis; mais il n'en est pas moins recommandable. Bowditch ne fut point guerrier; mais, à côté de la gloire des champs de bataille, il en est une autre moins éclatante et plus douce, la gloire que procure la science; c'est dans cette carrière que Bowditch, qu'une mort récente vient d'enlever à son pays, a conquis l'amour et l'estime dont l'honorèrent ses concitoyens.

Nathaniel Bowditch naquit à Salem, dans l'état de Massachussets. Dans sa jeunesse il montra un goût tout particulier pour les mathématiques; goût qui se développa d'une manière fort heureuse, grâce au hasard, comme il arrive presque toujours. La guerre entre l'Amérique et le Royaume-Uni était à son apogée, les corsaires américains amenaient de riches prises dans le port de Salem. Sur l'un de ces bâtimens se trouvaient plusieurs ouvrages scientifiques destinés à une société savante d'Irlande; ces livres, vendus à l'encan à vil prix, allaient rester sans doute ensevelis dans la poussière de la bibliothèque de la ville, lorsque le jeune Bowditch les découvrit, et lut avidement tout ce qui avait rapport à ses études.

Mais la fortune du jeune savant était peu considérable, il

Digitized by Google

fallait vivre, chose difficile dans un pays où les habitans se livraient au commerce et à l'industrie avec plus de tenacité qu'ils ne le font encore aujourd'hui ; cependant, par les soins qu'il mit à appliquer ses connaissances aux besoins d'une société naissante, par sa présence d'esprit, talent rare chez les mathématiciens, par sa grande prévoyance, par sa persistance, et par l'esprit de suite qu'il apporta dans ses entreprises, dons naturels qui lui acquirent dans sa patrie presqu'autant de réputation comme homme d'affaires que comme savant, il sut aplanir toutes les difficultés, et tirer un parti avantageux de sa position.

Encore jeune, il servit à bord d'un navire en qualité de subrécargue, et plus tard il commanda un bâtiment de commerce qui faisait la navigation de Salem aux Indes-Orientales; Salem était alors la métropole du commerce américain avec les Indes-Orientales. A son retour, il fut élu président d'une compagnie d'assurance, et en administra pendant long-temps les affaires avec le plus grand succès. Cependant Bowditch n'avait point abandonné l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Ce fut à cette époque qu'il écrivit : *The american practical navigator*, ouvrage parfait dans son genre par l'abondance des matières, la clarté, la précision et la simplicité. Cet ouvrage, eut un grand nombre d'éditions, et vient d'être publié en Angleterre sous le nom d'un auteur anglais; cette action prouve mieux que ne le feraient les louanges l'excellence de l'ouvrage dont nous parlons. Ce fut pendant son séjour à Salem, que Bowditch publia les divers mémoires qui figurent aujourd'hui dans la collection de l'académie américaine des arts et des sciences à Boston. Après ces succès, on lui offrit la place de professeur d'astronomie et de sciences mathématiques à l'université de Cambridge, près de Boston, mais il la refusa. La législature de l'état de Massachussets l'élut ensuite pendant plusieurs années consécutives un des neufs conseillers du pouvoir exécutif, poste qu'il remplit avec intelligence et fermeté. Ce fut aussi à Salem qu'il commença sa traduction de la *Mécanique céleste* de La Place. Je ne dirai rien

Digitized by Google

du mérite assez connu de cet important ouvrage, mais ce que je ne puis omettre, c'est la probité et la candeur parfaites du traducteur, lorsqu'il assigne à chaque auteur la découverte qui lui est due. Ce mérite fut vivement apprécié par Legendre, qui, à la réception du premier volume de la traduction, en fit l'éloge à M. Bowditch.

A l'âge de quarante-sept ans, M. Bowditch vint s'établir à Boston, où il fut nommé directeur d'une société d'assurance. C'est la société dite : *The Massachussett's Hospital Life insurance company.* Dans ces fonctions, il administra des fonds d'environ trente millions de francs, et devint, six ans plus tard, l'un des gouverneurs de l'Athénée de Boston; il s'aperçut bientôt des besoins de cette institution, et résolut d'y faire face en se mettant à la tête d'une souscription. Cette souscription s'éleva, au bout de vingt jours, à plus de deux cent mille francs, succès que l'on doit attribuer à la confiance que lui témoignaient ses concitoyens. Plus tard, il fut élu premier président de l'Institut mécanique de Boston, association qui compte dans ses rangs MM. Webster, Judge Story, E. Everett, et tous les hommes distingués de la province des Massachusset's. Pendant les neuf années qui précédèrent la mort de Bowditch, il fut une des sept personnes à qui fut confiée la direction de l'université de Cambridge, la plus ancienne et la plus remarquable des écoles de l'Union. Dans le même temps, il présidait l'Académie des sciences et des arts, et rendait à cette institution des services qui n'ont jamais été surpassés.

Cependant, malgré des fonctions si nombreuses, Bowditch poursuivait encore avec le même zèle et la même ardeur l'étude des sciences mathématiques. C'est à Boston que paraissent les morceaux les plus élevés qui sont sortis de sa plume; ces morceaux, publiés dans le *North American Review*, se composent de plusieurs notices savantes sur les grands hommes qui ont le plus coopéré au perfectionnement de la science astronomique, et une esquisse rapide du progrès de l'astronomie pratique. Ces articles, comme tous ceux de la *North American Review*, sont anonymes; mais tel en était le cachet

Digitized by Google

particulier que l'on en reconnaissait facilement la plume de l'écrivain. Il n'y avait en effet en Amérique qu'un seul homme qui pouvait allier à un raisonnement aussi juste un style aussi élégant et aussi pur, et cet homme c'était Bowditch. Ajoutons que Bowditch n'était pas seulement grand mathématicien et savant astronome; de tout ce qui avait trait aux sciences et aux lettres, rien ne lui était étranger; il aimait les lettres et les sciences, et fut pendant long-temps l'un des collaborateurs les plus distingués du recueil intitulé : *Philosophical transaction of Philadelphie* et des *Memoirs of the academy of Sciences and arts of Cambridge*.

A des qualités si élevées, joignez une grande indépendance de caractère, une modestie sans prétentions, une sagacité profonde, une gaîté, une franchise, une naïveté qui le faisaient rechercher de tous ceux qui le connaissaient, et vous aurez à peine une idée du caractère de M. Bowditch. Il accueillait tout le monde avec la plus grande bonté, aussi un grand nombre de personnes s'adressaient à lui pour lui demander des conseils, car Bowditch jouissait en Amérique de la même sorte de considération et d'influence qu'eut autrefois, mais dans une sphère plus étendue, le docteur Francklin. Ses hautes capacités n'étaient pas moins appréciées des étrangers; en France, l'Académie des sciences avait jeté les yeux sur lui, et sa nomination paraissait certaine, lorsque la mort est venu le frapper et l'enlever à ses amis. Bowditch est mort le 16 mars, conservant jusqu'à la fin sa présence d'esprit et sa tranquillité d'ame habituelles, et laissant une nombreuse famille pour le pleurer. Mais grace aux travaux de ce savant illustre, sa famille jouit d'une belle aisance, et deux de ses fils sont des hommes distingués, l'un comme médecin, l'autre comme mathématicien.

Économie rurale.

École d'agriculture. — L'école dont nous parlons est située à Templemoyle, à six milles de Londonderry, à environ un

Digitized by Google

mille de la grande route qui conduit de Londonderry à Newtowlimavady. Bâti sur une éminence, l'édifice principal domine une vue pittoresque et magnifique qui se termine à l'horizon par les eaux paisibles du beau lac de Foyle. A la base de la colline, un jardin potager et un parterre sont destinés aux plus jeunes élèves de l'école qui s'y exercent sous la surveillance d'un habile jardinier; dans l'espace compris entre le corps-de-logis et ce jardin sont des couches de terre où le treffle, la luzerne, et d'autres variétés d'herbes sont cultivées avec le plus grand soin. L'édifice a la forme suivante ‖ = ‖, et sur le derrière sont des appartemens vastes et bien aérés, destinés aux classes, au réfectoire, au dortoir; les maîtres et les domestiques logent également dans cette partie.

Cette école, que l'on voulut établir en premier lieu sur le principe de la belle institution d'Hoffwyll, en Suisse, fondée par M. Fellenberg, projet auquel on renonça plus tard lorsque les fondateurs eurent reconnu qu'une pareille entreprise n'était point proportionnée aux moyens financiers de la société, est remarquable par le soin que l'on a pris de donner aux élèves une éducation solide; chaque élève occupe un lit séparé. L'établissement peut recevoir soixante-seize élèves, mais il n'en compte encore que soixante. L'éducation se compose de l'écriture, de la lecture et de l'arithmétique, de la tenue des livres, des élémens de géométrie, de l'arpentage et de la géographie; cette branche de l'instruction est dirigée par un maître habile et par plusieurs sous-maîtres qui tous demeurent dans l'établissement. Les élèves prennent part à cette instruction de la manière suivante : une moitié d'entre eux reste dans l'établissement, où elle assiste aux leçons, tandis que l'autre moitié est dans les champs, où elle cultive cent soixante-cinq acres de terre, sous la direction d'un fermier écossais et d'un laboureur employé à la charrue. Puis il s'opère une mutation; ceux qui sont restés le matin viennent à leur tour dans les champs et sont remplacés à leur tour par les cultivateurs. Ainsi à l'intérieur comme à l'extérieur le travail dure sans cesse.

Digitized by Google

Toutes les parties pratiques de l'agriculture, ainsi que la partie théorique, sont également enseignées aux élèves. On leur apprend aussi les différentes propriétés du sol, quels sont les fumiers qui leur sont convenables, les grains qui peuvent être semés avec plus d'avantage sur ces terres; quelles sont les diverses variétés de bétail, leur qualité, les moyens de les nourrir avec succès, la manière de les élever, en un mot tout ce qui a trait à cette branche importante de l'agriculture. Les écuries, les vacheries, les rateliers, les crèches, les bernes, sont entretenus avec le plus grand soin. La surveillance de ces diverses branches de l'économie rurale est confiée aux élèves, et la cuisine, la laiterie, le nettoyage des chambres sont remis aux mains d'une matrone intelligente qui est aussi chargée de la surveillance des domestiques.

Cet établissement a coûté aux fondateurs 4,000 £, qui ont été levées par des actions de 25 £. Toutes ont été prises par la majeure partie des nobles du royaume et des personnes riches de l'Irlande. L'emplacement qu'occupe la ferme fait partie des immenses terres que possède la Compagnie des Épiciers dans le nord de l'Irlande. Dans cette circonstance, la compagnie s'est conduite avec beaucoup de générosité; du reste elle a tiré un grand profit de cet établissement qui, depuis sa fondation, a produit une heureuse réaction parmi tous les fermiers des environs. Chaque élève ne peut être admis à Templemoyle qu'autant qu'il est présenté par un des actionnaires ou par un souscripteur annuel payant au moins 2 £. Le prix de la pension de l'élève est de 10 £; pour cette somme il est nourri, logé, blanchi, et reçoit une éducation qui le rend propre à devenir un jour intendant d'un domaine, fermier, maître d'école ou commis.

Depuis la fondation de l'école, près de deux cents jeunes gens, appartenant à seize différens comtés de l'Irlande, ont passé dans cette école; et ces deux cents élèves ont été répartis de la manière suivante : quarante sont devenus commis, *stewards*, maîtres d'école; cent et quelques cultivent aujourd'hui les terres de leurs pères; le reste est encore à l'école;

Digitized by Google

où il se montre digne de la généreuse bienveillance des fondateurs de l'établissement.

Telle est l'école de Templemoyle : cette école est toute nouvelle, et déjà, comme on le voit, elle a rendu d'immenses services au pays. Espérons que l'exemple de ses fondateurs sera suivi; que d'autres établissemens destinés au même objet s'élèveront sur d'autres points de l'Irlande, car c'est un moyen prompt et infaillible pour briser les préjugés vicieux qui règnent encore dans ce pays; préjugés qui jusqu'à ce jour ont offert une barrière insurmontable à l'extension de l'agriculture.

Littérature.—Beaux-Arts.

Mouvement de la littérature et des arts à Londres. — Les journaux officiels vous ont entretenu des solennités du couronnement; permettez-moi d'attirer votre attention sur des sujets plus humbles : La reine a bien voulu assister, il y a quelques jours, à une fête d'école, le *montem* d'Éton. Les écoliers de ce collége aristocratique, musique en tête et vêtus de rouge et de bleu, se dirigent en procession vers une colline nommée *Salt-Hill* pour y faire flotter l'étendard du *Montem*, qui tire son nom de cette petite montagne. Pendant ce temps d'autres camarades, habillés à la romaine, à la grecque et de toutes façons, battent le pays et les alentours; ils sont armés d'un sac, et arrêtent tous ceux qu'ils rencontrent en les sommant, en latin, de donner de l'argent. Ces messieurs n'acceptent point la monnaie de cuivre, néanmoins ils ont reçu, en y comprenant le présent de 100 £ de Sa Majesté, la somme de 1,000 £. Cet argent mendié par de jeunes aristocrates est censé destiné à entretenir à Oxford ou à Cambridge un de leurs compagnons, mais la plus grande partie de l'aumône est consommée en régals à Eton même. Cette fête, dont l'origine est très ancienne, a lieu tous les trois ans et avait attiré cette fois beaucoup de monde à causé de la présence de la reine et surtout à cause de la facilité qu'offrait le nouveau chemin de fer de l'ouest, dont

Digitized by Google

l'ouverture a eu lieu le jour même de la célébration du *Montem*.

Vous voyez, Monsieur, que pour la souveraine de ces îles bienheureuses, tout n'est pas plaisir. Outre la longue et fatigante cérémonie du sacre et de la procession, dans laquelle ont eu tant à souffrir ses pieds mignons, décidément reconnus comme les plus petits du monde occidental et proclamés dignes de la pantoufle de Cendrillon, Victoria a encore la corvée des fêtes d'écoliers. Combien sans doute elle se sent plus heureuse lorsqu'elle est dispensée de ces ennuis, lorsqu'elle peut tranquillement prendre ses leçons de chant italien du bon Lablache et jouer des sonates avec ses demoiselles d'honneur! Les intimes du palais Buckingham espèrent que bientôt d'autres distractions viendront ajouter aux plaisirs de la reine.

Sera-ce un de ces beaux cavaliers accourus de toutes les contrées d'Europe pour assister au couronnement? Je ne sais, mais il paraît jusqu'à présent que le duc de Cambridge, cousin de la reine, est celui de tous qui a le plus de chances. Pour le rendre tout à fait digne d'être l'époux royal, il est près de se rendre à Gibraltar, afin d'y apprendre, dit-on, l'art des batailles.

Un autre prince, dont le nom sera cité dans les annales de l'amour, est en ce moment un des lions de l'époque; le prince de Capoue a donné le bel exemple au monde de la grandeur captivée par la beauté roturière en consentant à l'hymen; il est vrai qu'on en avait fait une condition *sine quâ non*. Quoi qu'il en soit, le prince napolitain brûlant pour la charmante miss Pénélope Smith, a épousé la ravissante non-princesse qui vient de le rendre père, à l'hôtel de Mivart, d'une jolie petite fille qui se trouve être napolitaine par son père, irlandaise par sa mère, et londonienne par le lieu de sa naissance. Puisse-t-elle avoir les charmes de Pénélope et continuer chez les princes la série des mariages d'inclination!

Londres possède aujourd'hui des célébrités de tous les pays, je ne vous parlerai pas de celles que vous connaissez et dont les journaux n'ont pas manqué de proclamer les mérites. Permettez-moi de vous dire quelques mots de deux lions prin-

Digitized by Google

ciers, Nayti, chef de la Nouvelle-Zélande, et d'un nabab hindou. Le premier est presque sauvage et trouve passablement drôle la civilisation de l'Angleterre; on lui a fait voir les diverses cours de justice, et ce qui l'a le plus frappé, ce sont les énormes perruques des magistrats. Quant à son altesse le Nabab Eckbaloudowlah Bahadour, elle ne se sent guère d'humeur à s'amuser des perfections que possède le pays qui domine sur le sien. Il est venu expressément en Angleterre pour faire valoir ses droits légitimes à la couronne d'Oude, usurpée par son oncle; mais celui-ci ayant consenti avec le résident ou proconsul anglais à des arrangemens où l'Angleterre trouve son compte, la compagnie des Indes fait à bon marché de la légitimité et a déclaré l'autre jour au prince prétendant que s'il venait ici en cette qualité on n'écouterait nullement ses réclamations, mais que s'il se présentait simplement comme voyageur amateur, on le traiterait conformément à son rang. Aussi, le prince désappointé, va-t-il bientôt quitter avec sa nombreuse suite d'Hindous sa résidence de Regent's-Park et se rendre à Paris. Décidément la légitimité est en baisse tant à l'Orient qu'à l'Occident.

Vous savez que l'exposition annuelle des tableaux est ouverte en ce moment à Londres; avant de vous en parler, je désire vous dire en peu de mots quel est l'état de la peinture et de la sculpture en Angleterre, en empruntant le secours du docteur Waagen, directeur de la *galerie royale* de Berlin. Ses opinions consignées dans son ouvrage en trois volumes sur *les Arts et les Artistes en Angleterre*, ont été généralement trouvées impartiales et justes.

Le genre moral-facétieux (*moral humorous*), est le seul, dit-il, dans lequel les Anglais aient agrandi le domaine de la peinture. Dans tous les autres genres ils sont surpassés par les autres nations. Le portrait a été cultivé avec succès, et Reynolds y tient un rang élevé. Le genre est, chez eux, bien supérieur au paysage, mais dans l'histoire ils se sont montrés extrêmement faibles. Quant au dessin, il manque en général de correction; le coloris est très brillant, mais souvent aux dépens du naturel. Reynolds le fondateur de l'école anglaise; Ho-

Digitized by Google

garth, ce Molière de la peinture; le froid West, fidèle observateur des règles; Wilson et Gainsborough, ces paysagistes à effet et peu soucieux des détails; l'habile Wilkie, ce Walter Scott du pinceau, et d'un naturel si parfait et si fini; le beau Lawrence, voilà les grands noms de la peinture britannique. Parmi les peintres contemporains, il faut nommer Caltcott, le Claude anglais, dont les paysages ont tant d'harmonie et de fraîcheur, Stanfield, dont l'air est si clair et l'eau si limpide, Phillips, qui peint ses portraits avec une rare élégance et Landseer qui donne une véritable vie à ses animaux.

Pour revenir à l'exposition actuelle, je dois vous dire que l'impression qu'elle a produite est peu favorable. La masse des toiles insignifiantes ou mauvaises qui la composent est rachetée par des perles peu nombreuses. Mentionnons : *la Reine Victoire présidant son premier conseil privé*, par Wilkie, tableau peu digne de ce maître; *les sept Ages de l'homme*, par Mulready; les tableaux de Landseer et de Stanfield, *la Bacchante*, d'Etty, et *les joyeuses Commères de Windsor*, par Leslie; *le Gaston de Foix*, d'Eastlake, et *l'Hôtellerie italienne*, de Cope, sont deux jolies toiles; mais que dire des compositions de Ward? qu'il est fou; et de celles de Turner? qu'elles sont incroyables. Celui-ci a tellement pris l'habitude de travailler pour les graveurs et de viser à l'effet qu'il est devenu incapable de peindre raisonnablement. Sa nature est une nature de convention faite exprès pour le burin et les *keepsakes*.

L'aquarelle est un genre dans lequel brillent les artistes anglais; Page, Proult, et quelques autres ont fait d'admirables choses en ce genre.

La salle de sculpture est bien pauvre; elle est l'image de l'état de l'art des Canova, des Kessels en Angleterre. Chantrey (qui au reste ne fait bien que les bustes-portraits) n'a rien exposé cette année. Westmacott a envoyé un bas-relief assez gracieux dans lequel il a traité le sujet de *Francesca di Rimini*, et Gibson un *Narcisse*.

Dans l'architecture on fait ici beaucoup d'efforts pour sortir de l'ornière boutiquière et pour arriver au monumental. Les travaux de l'Institution des architectes britanniques, qui

Digitized by Google

a pour secrétaire l'habile et zélé Donaldson, contribueront beaucoup aux progrès espérés.

En somme, on peut dire que jusqu'à présent le génie de l'industrie mécanique a eu en Angleterre l'avantage sur le génie des beaux-arts. Celui-ci aura-t-il son tour? Peut-être chaque nation est-elle comme chaque homme, particulièrement propre à une spécialité hors de laquelle elle ne peut acquérir de supériorité.

Les travaux scientifiques en Angleterre n'ont pas ce caractère de généralité qui distingue la France, mais ils n'en sont pas moins utiles et poursuivis avec ardeur. A la tête des corps savans est la *Société Royale;* M. Faraday y a lu dernièrement une série de Mémoires sur l'électricité, qui sont du plus grand intérêt. La *Société Géologique*, qui a pour président le professeur Wheewell, a entendu le mois passé la lecture d'un discours sur les divers états dans lesquels se trouve la matière animale dans les fossiles organiques. Dans une des dernières séances, la *Société Géographique* a honoré d'une médaille d'or le colonel Chesney, commandant de l'expédition qui a eu pour but la navigation de l'Euphrate, et qui doit contribuer à établir entre l'Europe et l'Inde une communication beaucoup plus directe que celle qui a lieu par le cap de Bonne-Espérance. Le colonel prépare la publication d'un ouvrage dans lequel il rendra un compte détaillé de l'expédition; on pourra donc apprécier ce qui reste à faire pour atteindre ce grand objet. Le problème de la navigation à la vapeur entre l'Europe et l'Amérique vient d'être résolu par les voyages du *Great-Western* et du *Sirius;* quel autre progrès sera la rapidité des rapports entre l'Europe et l'Inde! Voilà de nouveau la Méditerranée devenue comme autrefois mer pivotale. Quel avantage pour la France, l'Italie. Alger! Alger destiné peut-être à ressusciter l'Afrique! Voilà déjà que Carthage, en dépit de Caton l'ancien, semble vouloir renaître de ses cendres; la *Société Géographique* vient de recevoir un journal composé et imprimé dans la ville dont le poète disait :

Urbs antiqua fuit!

Digitized by Google

Une lettre reçue à Londres contient sur ce sujet quelques détails curieux ; il paraît que les Arabes eux-mêmes commencent à prendre intérêt aux antiquités. « J'ai été surpris, » dit l'écrivain, « des traditions qu'ils conservent sur l'histoire de leur pays. Un homme m'a raconté toute l'histoire de Didon ; comment cette malekah s'enfuit de la cour de son frère le sultan ; comment elle arriva ici et la manière dont elle découpa la peau du bœuf ; il me dit ensuite comment un bey étranger et fugitif vint ici, se fit aimer d'elle et puis se sauva. Un autre m'a assuré qu'il y avait autrefois à Carthage un grand pacha nommé Annibal, le plus habile cavalier du monde, qui alla dévaster tout le pays des Roumi, etc. » Si l'Afrique méditerranéenne renaît à la vie, ce sera-là une grande conquête, mais il ne faudra pas négliger l'intérieur, qui jusqu'à présent a été si fatal pour la plupart de ceux qui ont voulu l'explorer. La veuve de l'intrépide Belzoni, l'un de ceux qui y ont succombé, vient de recevoir de la reine un don de 300 £.

Durant ce mois, les sciences viennent de célébrer une solennité malheureusement trop rare ; un banquet a été offert à sir J. Herschell, de retour en Europe après une absence de quatre ans, passés au cap de Bonne-Espérance dans les travaux astronomiques les plus assidus. Le banquet avait réuni l'élite des savans, et a été présidé par le duc de Sussex, dont le père avait autrefois donné son appui à l'illustre *découvreur* d'Uranus, père de sir J. Herschell. « C'est par lui, a dit le duc de Sussex, que nous avons pu examiner les plus profonds abîmes de l'univers, et que, par suite, nous avons obtenu de plus amples moyens, si je puis le dire, pour nous rapprocher du trône de l'architecte de l'univers. » Après son discours, le duc a présenté à sir John, au nom de la compagnie, un magnifique vase d'or ; alors le grand astronome a pris la parole, mais d'une voix très-faible ; il a remercié de la manière la plus modeste pour l'honneur qui lui était fait ; il aurait voulu parler de ses travaux, mais il ne pouvait consentir à changer un banquet en une leçon ; il s'est borné à dire que l'acte de réforme devait être appliqué

Digitized by Google

aux étoiles de l'hémisphère méridional, et qu'au reste tout allait être publié.

A propos d'astronomie, je puis, sans transition, vous dire quelques mots sur madame de Somerville, auteur du livre sur la connexion des sciences physiques. Cette savante dame, qui est en même temps d'une simplicité parfaite, mène une vie très retirée à l'hôpital des invalides de Chelsea, auquel son mari est attaché comme médecin en chef. Elle reçoit très peu de monde et travaille beaucoup.

Passons maintenant à la revue des livres nouveaux.

M. Lyell, que beaucoup de personnes mettent au premier rang des géologues anglais, vient de publier à la fois une édition de son grand ouvrage, et un *Traité élémentaire de géologie*. Vous savez que le trait principal de son système est de rejeter tous les soulèvemens de M. Elie de Beaumont, ainsi que toutes les théories qui font intervenir des cataclysmes pour expliquer l'état actuel de la croûte terrestre; selon M. Lyell, tout s'est fait sans secousse, par voie de soustractions et d'additions insensibles, et sous les mêmes conditions naturelles au milieu desquelles nous vivons. M. Mantell, dans ses *Merveilles de la géologie*, est d'un avis contraire. M. Rhind s'est occupé *de l'âge de la terre considérée géologiquement et historiquement*; ses efforts pour enclaver la science dans les textes de la théologie n'atteignent pas leur but. *Les essais sur l'histoire naturelle*, de Waterton, formeront un livre original, fruit d'observations personnelles, surtout dans ce qui est relatif à l'ornithologie; le style en est piquant.

Il ne s'est rien publié d'important en philosophie pure. Les vues émises dans *les esquisses du système nerveux*, par le docteur Le Gros Clarke, et qui sont aussi celles du docteur Marshall Hall, méritent une grande attention, surtout la partie qui a rapport à la vie ganglionaire.

Les travaux de Niebuhr qui, lui-même, succédait à Vico, portent leurs fruits. En France, c'est M. Michelet qui en a été l'éloquent interprète; en Angleterre, M. le docteur

Digitized by Google

Arnold vient de publier le premier volume d'une *Histoire de Rome*, où il suit avec talent les traces du grand historien critique qui a changé l'aspect des annales romaines.

La vie de Clarendon, par M. Lister, qui est peut-être trop favorable au ministre de la restauration anglaise, contient des documens curieux. Voici un petit billet que Clarendon envoie à Charles II :

Je vous prie de donner une audience à Mylord Braghall qui vous dira des choses importantes. Si vous me faites savoir que 8 heures du matin vous conviennent, je le lui manderai.

A cette indication de rendez-vous matinal, le roi répond par cet autre billet :

Vous indiquez aux autres des rendez-vous de si matin que vous ne les accepteriez pas vous-même. Si Mylord Braghall vient à 9 heures, il sera le bien-venu.

Le ministre tenait Charles dans une espèce de tutelle ; cela ne l'empêcha pas d'être disgracié, banni, et de venir expirer en France.

Les Mémoires d'un prisonnier d'état dans la forteresse de Spielberg, par M. Andryane, viennent d'être traduits en anglais par M. Fortunato Prandi. Ce livre ne contribue pas à faire aimer le système autrichien, si adoré par madame Trollope. Elle n'avait donc pas lu *le mie Prigioni !*

Madame Tussaud est la nièce du fameux Curtius qui tenait autrefois à Paris les salons où l'on rencontrait les plus célèbres personnages... en cire. Il paraît même, qu'outre ces derniers, on en voyait souvent chez lui d'autres en chair et en os. Sa nièce, dame très âgée, qui tient à Londres, dans Baker-street, un salon de Curtius très-fréquenté, eut l'idée d'écrire ses *Mémoires* sur les temps de la révolution française. M. Hervé a été son teinturier. Madame Tussaud rapporte sur Napoléon une anecdote qui paraît bien bizarre ; elle dit que lorsque le général Buonaparte revint d'Égypte, il arriva à Paris habillé en mameluk, large pantalon blanc, bottes rouges, gilet brodé en or, et jaquette de velours cramoisi ! Voilà une variante de la

Digitized by Google

redingote grise qui paraît un peu forte! La jeune mademoiselle Curtius n'aurait-elle pas pris par hasard Rustan pour le général des Pyramides? Je trouve dans ces Mémoires un fait qui me semble bien étrange, et dont je n'ai pu encore vérifier la vérité. Le voici. Mlle Curtius prétend que la veuve du brave Kléber vit obscurément à Londres en donnant des leçons de français et d'allemand.

Les Lumières et les ombres de la vie irlandaise, par madame Hall, ont été bien reçues; cette dame, la rivale de lady Morgan et de M. Banim, vient de dramatiser elle-même et de faire représenter au théâtre d'*Adelphi* une des nouvelles de son livre, intitulée *les Bois de Blarney*. La pièce a réussi, mais on n'est pas difficile.

Le roman historique ayant pour titre : *Shakespeare et ses amis, ou l'âge d'or de la gaie Angleterre,* met l'auteur d'Othello et ses contemporains en action; on regrette qu'après le premier volume, le héros du livre ne paraisse presque plus. Quand on choisit pour héros un homme tel que Shakespeare, on devrait s'arranger de manière à ce qu'il ne soit pas éclipsé par les autres personnages. Bulwer est infatigable,

Et sa fertile plume
Peut tous les mois, sans peine, enfanter un volume.

C'est le seul point de ressemblance qu'il ait avec Scudéry, car la place de Bulwer est acquise; elle est au premier rang. A peine *Ernest Maltravers* a-t-il été suivi d'*Alice* et de la *Dame de Lyon*, que voici venir *Leila* ou *le siége de Grenade* et *Caldéron le courtisan*. Des gravures accompagnent ces deux petits romans, mais elles visent trop à l'effet. Le portrait de M. Bulwer est en tête et semble dire : « Admirez-moi. » Je suis sûr que l'auteur d'*Eugène Aram* vaut mieux que son portrait.

Fenimore Cooper file aussi rapidement ses nœuds; il a laissé là les excursions terrestres, et s'est remis en mer; Neptune lui est plus favorable que l'*Alma Mater;* aussi avons-nous parcouru avec plaisir *Embarqué pour New-York (Homeward Bound)*, son dernier roman nautique.

Digitized by Google

On fait le reproche au *Voleur*, de James, d'être trop mélodramatique; *Nourmahal* ou *la lumière du Harem*, de Quin, est plus orientale que l'Orient, et *Rufus* ou *le Roi rouge*, contient tant de personnages qu'on en est suffoqué : voilà les jugemens des cabinets de lecture. Pendant que les romans à grand spectacle prennent leurs aises, que fait le peintre d'*Arabella Walsingham?* Elle prend du repos dans sa belle résidence de Kensington-Gore, où demeure aussi le fashionable comte d'Orsay.

La poésie en Angleterre est dans un état de transition; le tonnerre de Byron ne gronde guère plus que dans le lointain, et l'on n'aperçoit point encore le poète nouveau; en attendant, on se berce de chants assez tranquilles, sous l'inspiration de Wordsworth. Le volume de *Poésies* de Kenyon est correct, élégant, mais il n'émeut pas. *L'Italie*, poème de Reade, ne peut guère attirer notre attention après le quatrième chant de Childe-Harold et l'œuvre de Rogers. M. Best, qui a du loisir, s'est plu à traduire en anglais une collection de *Rondeaulx* français du seizième siècle.

Pour compléter cette revue, disons quelques mots des théâtres. *Parisina*, que vous connaissez, a paru au théâtre de la reine, mais avec peu de succès. Madame Grisi, toutefois, y est charmante, mais elle l'est toujours! Dans une des dernières représentations, elle a été accueillie avec de bruyantes acclamations; son mari, M. de Melcy, venait d'apprendre à un lord Castlereagh (nom anti-français!), qu'une femme artiste et dans la haute région esthétique et morale de madame Grisi, devait être respectée de tout le monde! M. le pair se souviendra de la leçon.

A Covent-Garden, la tragédie de M. Talfourd, *la Captive athénienne*, n'a pu être représentée, parce que l'actrice pour laquelle le premier rôle avait été écrit, était retenue chez elle, et éprouvait les conséquences du mariage. M. Talfourd, désappointé, a publié sa pièce, et probablement elle plaît plus à la lecture qu'elle n'aurait amusé à la représentation. Le style de M. Talfourd est rossinien, au moins autant que la langue

Digitized by Google

anglaise peut l'être. M. Sheridan Knowles, connu déjà par les beaux succès de *Virginius*, de *Guillaume Tell*, et du *Bossu*, vient d'en obtenir un nouveau. *L'Esprit d'une femme ou les déguisemens de l'amour*, est un drame en cinq actes et en vers qui restera au répertoire; Héro, charmante jeune femme, mais un peu légère, a vu de Grey, son amant, s'éloigner d'elle parce qu'il la soupçonne d'être plus que légère; alors Héro met en œuvre et déguisement et esprit, et parvient à reconquérir celui qu'elle aimait; voilà le gros de la charpente du drame de M. Knowles, dont le dialogue et les situations sont pleins d'intérêt. M. Macready, le directeur, n'épargne vraiment rien pour relever l'art dramatique. Ses rapports avec les auteurs et les artistes sont on ne peut plus bienveillans et libéraux; c'est l'idéal de l'*impresario;* aussi toutes les personnes attachées à son théâtre se sont plu, il y a deux semaines, à lui offrir collectivement un gage public de leur reconnaissance et de leur estime.

Rien de nouveau à Drury-Lane, si ce n'est la traduction de l'opéra-comique français le *Diadesté*.

Au théâtre d'Haymarket on a représenté *la Mère*, drame de M. Jerrolds; la pièce est médiocre, mais l'actrice pour laquelle elle a été composée, et qui remplit le rôle d'Eulalie, est la bien-aimée et gracieuse parisienne, mademoiselle Céleste qui, par son expressive pantomime et sa délicieuse mauvaise prononciation anglaise, a amassé en Amérique et en Angleterre une fortune énorme que sa bonne conduite conserve. Dans le Kentucky elle a fait tellement fureur, qu'une assemblée d'habitans lui envoya une députation pour lui offrir une propriété et le titre de citoyenne américaine. Mademoiselle Céleste n'a accepté que le titre. Au mois d'août prochain, elle part pour l'Amérique, et, après avoir fait une tournée dans les principales villes, elle ira mener une vie tranquille dans une belle ferme qu'elle a achetée, près de Baltimore.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME.

MAI ET JUIN 1838. — 4e SÉRIE.

Pages.

HISTOIRE. — Le couronnement des reines d'Angleterre : Jeanne Gray, Mathilde, Marie Tudor, Élisabeth, Anne 5

HISTOIRE CONTEMPORAINE. — Mouvement actuel de l'Europe. . 199

ÉCONOMIE POLITIQUE. — I. De l'administration des postes en France et en Angleterre, et des moyens d'en accroître le revenu en en diminuant les taxes 39

II. Des Coalitions d'ouvriers, et de leur Influence sur la richesse sociale. 267

SCIENCES MÉDICALES. — De la mortalité dans les armées de terre et de mer. 65

PSYCHOLOGIE. — Tableau philosophique des Progrès du Magnétisme en Europe, depuis les temps de Mesmer jusqu'à nos jours. 295

STATISTIQUE. — État actuel de l'éducation du clergé catholique en Europe 127

ARCHÉOLOGIE. — Les Aztèques et l'Ancien Mexique. . . . 231

GÉOGRAPHIE. — VOYAGES. — Les monts Himâlaya. 98

VOYAGES. — La Peste à bord du brick l'Espirito Santo. . . . 324

BIOGRAPHIE. — Le Maréchal Soult à Londres. 346

ÉTUDE DE MOEURS. — I. Un duel à Naples. 143

II. Intérieur d'une famille parisienne. 357

Digitized by Google

Pages.

MISCELLANÉES. — I. Des amusemens publics en Angleterre. . 156

II. Pimlico, résidence actuelle de la Reine d'Angleterre. . 369

NOUVELLES DES SCIENCES, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, des arts industriels, de l'agriculture, etc. . .

Flore de la Dalmatie, 167.—Nouvel appareil pour le chauffage, 171. — État actuel des mines de cuivre de Cornouailles, 176. — Situation comparée des banques de France, d'Angleterre et des États-Unis, 182. — Mouvement littéraire et scientifique de l'Allemagne, 185. — Mouvement de la littérature et des beaux-arts à Londres, 190. — Traitement du choléra par les injections salines, 282. — Bowdicht, 388. — École d'agriculture, 391. — Mouvement de la littérature et des arts à Londres, 394.

. . . . .

. . . . . .

FIN DU TOME QUINZIÈME.

. . . . . .

. . . . . .

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Digitized by Google

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE,

RUE COQ-HÉRON, 5.

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

PAR MM. BERNARD (DE RENNES); BERTON; PHILARÈTE CHASLES; CH. COQUEREL; J. COHEN; A. DELRIEU; J. FORTENELLE; GENEST, D. M. P.; GÉRUSEZ; LÉON GOZLAN; LARENAUDIÈRE; LESOURD; H. LUCAS; MÉRY; C. PELLÉ; AMÉDÉE PICHOT; FÉLIX PYAT; LOUIS REYBAUD; SOUS LA DIRECTION DE M. LÉON GALIBERT.

TOME SEIZIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

BODLEIANA

PARIS,

A LA LIBRAIRIE, RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, N° 55.

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, 6,

CHEZ MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ, LIBRAIRE, RUE VIVIENNE, 2.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
BRITANNIQUE.

Littérature.

DE L'ANCIENNE ÉCOLE DRAMATIQUE EN ESPAGNE (1).

Les premiers temps du théâtre espagnol sont à peu près inconnus. Il est singulier que la littérature mâle et créatrice,

(1) NOTE DE L'ÉDIT. — Depuis les articles publiés dans la REVUE BRITANNIQUE en 1833, sur l'origine de la poésie espagnole, et en 1836 sur l'état actuel du drame en Espagne, nous n'avons pas eu occasion de diriger nos études sur la littérature de ce pays, si riche et si féconde. Un bon article inséré dans le *Foreign Quarterly Review*, et un meilleur ouvrage sur les origines du théâtre espagnol vont nous ramener à ces études interrompues malgré nous. L'article que l'on va lire est extrait en grande partie de l'introduction historique des œuvres complètes de Moratin, publiées, avec le plus grand soin, par l'*Académie Historique* de Madrid. Nous devons dire aussi que nous avons été puissamment aidés dans ce travail par les premiers volumes de la curieuse collection publiée à Paris sous la direction du savant Ochoa, édition accompagnée de notes et de commentaires fort curieux sur les principales pièces qui ont précédé l'avénement de Caldéron et de Lope de Vega. Ce recueil, qui porte le titre de *Tesoro del teatro espanol desde su origen* (*ano de* 1356) *hasta nuestros dias* fait le plus grand honneur à l'éditeur français, M. Baudry, qui a bien voulu accomplir une si rude tâche. Cette précieuse et utile collection comprendra un choix des meilleures pièces antérieures à Lope de Vega; le théâtre choisi de Lope de Vega et de Calderon, et des divers auteurs du quinzième au dix-septième siècle. Cet ouvrage, nous n'en doutons pas, contribuera à populariser en France les

Digitized by Google

dans laquelle les grands écrivains dramatiques de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre ont retrempé leur génie, soit demeurée un sépulcre fermé et oublié, une tombe impérissable, mais perdue, jusqu'à ce jour où elle renaît forcément à la lumière et à la vie, grâce à l'épuisement de l'art de la scène dans toutes les parties de l'Europe. Les grandes et belles conceptions de Shakspeare, les vigoureuses improvisations de Corneille, les romanesques et sauvages accens de Schiller, les sublimes élans de Goethe et de Kotzebue, se sont fréquemment inspirés aux sources ignorées du théâtre où Calderon, Lope de Vega et Moratin, à leur tour, ont si richement glané. Il y a, dans le pinceau qui nous donna le Cid et Othello, dans la lyre germanique d'où s'envolèrent les plaintes si touchantes de Marguerite et les chants si chevaleresques de Walleinstein, il y a comme un retentissement de cette nationalité arabe, de ces mœurs orientales, de cette civilisation moitié catholique, moitié maure, dont est sorti cet admirable *Don Quixote*, la plus immortelle des comédies qui échappent, par leur transcendance, aux possibilités de la représentation scénique. Ce n'est pas que les prétentions aient manqué, surtout en France, pour introduire, dans la littérature des dernières années, une couleur mal broyée, fort médiocrement imitative de la crudité nerveuse et brûlante qui met si franchement en relief les muscles et les tons de la vieille école des Castilles. Ces pastiches d'une époque dont les œuvres n'étaient pas même lues, et dont l'histoire demeure encore si confuse, n'ont eu de retentissement que par le besoin d'émotions nouvelles dont le public était affamé. Mais la vogue éphémère qui a salué leur apparition prouve combien les originaux sont doués d'une vie forte, d'un germe de fécondation puissante, d'un intérêt de transformation vivement attendu, puisque de misérables contrefaçons ont vécu seulement du fruit, de l'ap-

études sur les drames espagnols, dont les beautés ont été appréciées avec autant de goût que de savoir, par M. Philarète Chasles, pendant son séjour à l'Athénée.

Digitized by Google

pérence de leur virilité! Les écrivains dont nous parlons ont toutefois le mérite d'avoir secoué la poussière agglomérée par les siècles sur les débris des imaginations qu'ils croyaient sauver de l'oubli par leur talent propre, et qui, en revanche, détruiront plus promptement leur mémoire. Rendez donc service aux morts!

Parmi ces exhumations que la littérature contemporaine, réduite au personnage de fossoyeur, accomplit humblement et non sans grace, il faut compter les archives du théâtre espagnol tel qu'il fut formé par les prédécesseurs de Lope de Vega. On a dit en France et en Angleterre que le *Don Quixote* représentait toute la littérature nationale de la Péninsule; cette fausse idée, ce jugement douloureux s'est étendu au vieux théâtre de l'Espagne, et pour la majorité du public, pour les compatriotes même de Moratin et de Martinez de la Rosa, les richesses dramatiques de l'Ibérie se résument encore exclusivement dans la période de Lope de Vega et de Calderon. C'est là une erreur profonde. Entre les jours lumineux de ces initiateurs et le berceau de la scène castillane, il y a eu des efforts très remarquables, des échappées d'un talent sauvage, mais réel, et comme d'instinctives révélations comparables aux orgies de Thespis, aux fameuses coulisses de la bazoche, et aux atellanes de la vieille comédie romaine. Depuis le milieu du quatorzième siècle jusque vers la fin du seizième, un mouvement plein d'énergie et de souplesse poétique emporta les populations soumises aux rois chrétiens de l'Espagne dans la route où se précipitaient les autres peuples de l'Europe catholique, à la recherche des émotions et des monumens du théâtre; mais ce fut sans aucune servilité d'imitation, sans arrière-pensée de concurrence, sans jalousie de voisinage, de civilisation ou de renommée. Tout se fit à l'ombre des mœurs locales, sous la garantie des traditions héréditaires, avec l'esprit, l'ardeur et la gaîté des descendans des Goths et des Maures. C'est par l'excellente collection de Moratin, récemment publiée sous les auspices de l'Académie historique d'Espagne, que nous allons pénétrer dans l'intéressante et curieuse époque où

Digitized by Google

se formulèrent ces hardis symptômes du génie dramatique de la Péninsule. Peu d'annales littéraires sont aussi belles, aussi pures, aussi dégagées des tributs de la conquête et des emprunts de la décadence.

La collection de Moratin, œuvre difficile et monumentale des dernières années de sa vie, fruit de longues recherches et d'une érudition précieuse, a un caractère spécial qui la distingue nettement des études du même genre, et fait d'un livre de critique une véritable création littéraire. Des travaux semblables ont eu lieu récemment en France, mais ils présentaient à Paris moins de difficultés matérielles qu'à Madrid, où l'histoire du théâtre est singulièrement compliquée des annales monastiques et des ténèbres de la législation. Il fallait joindre beaucoup d'imagination à un très vif esprit d'analyse pour réunir les matériaux épars dans la chronique des couvens, les gazettes royales, les parchemins des clercs et les mémoires de cour, informes rudimens qui, sous la plume de Moratin, exposent merveilleusement les traces du drame espagnol dans la nuit des siècles chevaleresques. Leandro Fernandez de Moratin avait toutes les qualités de style et tous les dons de la pensée qui conviennent à de pareilles résurrections. Artiste et critique, producteur et juge, il fut à la fois un des plus brillans écrivains de la scène comique de l'Espagne, et un habile appréciateur des phases glorieuses qu'elle a parcourues. Son existence, peu connue, est littéraire et aventureuse comme la destinée de son génie.

Né en 1760, à Madrid, d'une famille noble des Asturies, Moratin fut couronné à dix-huit ans par l'Académie de cette capitale, pour sa romance héroïque sur la *Prise de Grenade*. C'est d'une boutique de joaillier, où travaillait le jeune Fernandez, que sortit, sous un pseudonyme, l'œuvre qui le plaçait au rang des premiers littérateurs de sa patrie. La jeunesse de Moratin, comme le début de tout homme distingué dans le monde, fut extrêmement pénible. Il obtint, en 1787, de suivre en France, à titre de secrétaire, le comte de Cabarrus, qui s'y rendait avec une mission du gouver-

Digitized by Google

nement. A partir de cette époque, Moratin se lia facilement avec les poètes qui exploitaient la scène; il connut Jovellanos, Llaguno, Signorelli, Cean; etc. Goldoni lui donna des conseils, et l'auteur un peu naïf du *Bourru Bienfaisant* lui enseigna du moins cette aisance qui caractérise ses productions italiennes, à défaut de verve originale. Moratin surpassa bientôt ses professeurs et ses amis. Grace au crédit du comte de Florida Blanca, dont il avait captivé les faveurs en écrivant des paroles pour le fameux Marcolini, musicien de la chapelle du roi, on le promut à un bénéfice vacant dans le ressort de l'archevêché de Burgos; le poète d'opuscules si légers et si mondains, le facétieux prosateur de la *Déroute des Pédans*, prit gaîment les ordres et fut même tonsuré; une rente de trois cents ducats valait bien ce sacrifice des goûts profanes de l'homme de lettres. Dès qu'il eut mis le pied dans les domaines de l'Eglise, la vie lui devint plus riante, la poésie facile; le théâtre ouvrit ses bras à Moratin, et il y tomba du haut des grandeurs ecclésiastiques. Les abbés de Madrid n'avaient pas précisément les mêmes licences que leurs confrères de Paris, mais la révolution française grondait aux portes de l'Escurial, et l'amour régnait sur le trône de Philippe II. Godoy fut le Mécène du joaillier parvenu.

Le prince de la Paix joignit aux trois cents ducats de Burgos trois mille pièces de la même monnaie sur le bénéfice de Montoro, et une pension de six cents dont la mitre d'Oviédo était la garantie. Plus attaché que jamais par les liens de la reconnaissance à l'Eglise catholique, Moratin se hâta de débuter au théâtre; il fit successivement paraître, en 1790 et 1792, le *Vieillard et la Jeune fille* et la *Comédie nouvelle*, pièces dont le succès, au lieu de rendre l'auteur moins libre dans sa manière de pratiquer les devoirs austères de sa robe, lui inspira le désir littéraire de parcourir les contrées de l'Europe où le théâtre se trouvait, pour le moment, en voie de fortune. Moratin étudia, sur les lieux, les tragédies de Voltaire, les drames de Schiller et de Goethe; il séjourna en Flandre, en Suisse, en Angleterre et en Italie; il fixa long-temps sa résidence à Bo-

Digitized by Google

logne. Cela explique la fantaisie mordante, les étincelles nombreuses, l'imbroglio inépuisable qui caractérisent le fonds de son théâtre. A son retour dans la Péninsule, nommé secrétaire interprète pour les langues étrangères, il reprit ses travaux dramatiques, partageant les loisirs que lui avaient faits ses amis Silvela, Godoy et Melon, entre les réceptions d'Aranjuez et les jardins de sa petite maison de Paztrana. Tant qu'il y aura sur la terre des Claude et des Agrippine, il y aura des Pallas qui voudront imiter les favoris d'Auguste. Moratin fit comme Horace et Sénèque ; il avait son Tivoli, sa philosophie, et d'excellent vin de Xérès qu'il buvait en racontant les horreurs de la révolution française. Que les progrès de la civilisation espagnole lui soient légers!

Alors se réunissaient à Madrid, dans les dernières années du règne de Charles IV, les membres d'un club que Moratin avait nommé la société de *los Acolaftos*, des *Amis de la tranquillité*. Le prince de la Paix et le club des Tranquilles étaient faits pour s'entendre. Ces hommes d'esprit, qui avaient peut-être moralement le tort de honnir leur époque, mais qui, du moins, conservaient précieusement les flammes du goût et de l'art, travaillèrent à l'essor du théâtre espagnol, au moment où Dugommier plantait sur la cime des Pyrénées le drapeau tricolore. Ce fut chez don Juan Tinco, président du club des *Tranquilles*, que Moratin écrivit sa traduction d'Hamlet, en 1798. Le jugement qu'il porte sur Shakspeare ressemble aux commentaires de Voltaire sur Corneille ; on voit que l'auteur de la *Déroute des Pédans* n'avait pas compris La Harpe et son école dans les personnages de sa comédie.

Ces allures classiques de Moratin étaient évidemment le résultat de ses voyages, qui partout lui avaient montré les préludes du mouvement politique se rattachant à l'émancipation des systèmes littéraires. La traduction d'Hamlet est faible ; il y a loin de cette élégante version à la chaleur et à la passion du tragique français Ducis. Le gouvernement de Charles IV vit dans Moratin un esprit d'ordre et de résistance qu'il honora pompeusement en le chargeant de la réforme du théâtre

Digitized by Google

espagnol; mais le poète déclina cette tâche; il n'était pas administrateur, il était vaudevilliste. En 1808, dans la salle de la Cruz, on représenta la comédie d'*El Baron*, qui datait des premières années de sa jeunesse; ce fut le signal de sa rupture avec des fonctions dont le caractère était nuisible à l'indépendance de ses travaux. Sheridan avait déjà prouvé à Londres combien il est funeste au génie de réunir dans les mains d'un poète le sceptre du directeur et la plume du dramaturge. Rien ne démontre, au surplus, que le théâtre espagnol eût besoin d'une réforme. Que pouvait être la scène de Madrid, quand la guerre civile et l'invasion étrangère se disputaient l'honneur de plus réels et de plus tristes spectacles! La véritable comédie de la Péninsule, durant dix années de bouleversement politique, c'était la duplicité du prince des Asturies, et la rivalité puérile de Napoléon avec l'ombre de Charle-Quint; la vraie tragédie des Castilles, lorsque les toreadors ne jouaient pas, c'était l'intronisation sanglante de Joseph, et les événemens douloureux de 1811. Sous ce rapport, il y avait une singulière distraction dans le gouvernement de Charles IV, à permettre la reprise d'*El Baron*, pièce mordante, dont le *Mariage de Figaro* et l'*École du Scandale* peuvent ensemble donner une idée lointaine, imbroglio moqueur où les grands seigneurs de l'aristocratie sont constamment dupes de l'esprit et de l'impudence des fripons de bonne société, assemblage des épigrammes de Frontin, de l'ironie de Falstaff, et des mœurs de la cour de Manuel Godoy.

Les querelles des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne et de la troupe de Molière, si célèbres dans l'histoire du théâtre en France, se renouvelèrent à Madrid, à propos d'*El Baron*, entre la troupe de la Cruz et les associés de *Los Canos del Peral*. Ceux-ci, blessés de n'avoir pas les honneurs et les bénéfices de la représentation, opposèrent vainement à la pièce de Moratin la *Lugareno orgulloso*, comédie brochée par les ennemis de l'auteur sur le même sujet. Toléré par le gouvernement et favorisé du public, Moratin donne successivement à la Cruz la *Mogigata*, *El Si de las Niñas*, peintures animées

et heureuses des vices de l'éducation privée, où le personnage de Tartufe était habilement introduit, type fort difficile à reproduire dans les conditions morales qui entravaient la littérature espagnole. Le caractère timide de Moratin, auquel il devait la faveur de la reine et de son amant, s'effaroucha de la critique soulevée par ses derniers triomphes. Incapable de convictions et de principes, dès qu'il ne s'agissait plus de son art, Moratin rentra dans le silence, un peu par crainte de l'opinion publique, un peu en vue de ménager le soleil brûlant qui allait dévorer la Péninsule. Enfoui dans une petite maison de la rue de Fuencarral, il laissa monter le prince des Asturies sur le trône en 1808, comme on laisse passer un orage. Mais lorsque les événemens de la guerre eurent chassé les Français jusqu'à l'Ebre, l'auteur d'*El Baron*, que des complaisances modérées de la cour nouvelle avaient rattaché trop vite au char de Napoléon, suivit aveuglément la retraite de Joseph dans toutes ses vicissitudes. Il n'y avait dans la conduite de Moratin ni admiration pour l'empire français, ni enthousiasme pour la dynastie étrangère, il y avait uniquement peur du prince des Asturies, qui détestait avec raison les créatures de Godoy et de sa mère. Au point de vue où nous écrivons, et en présence d'une histoire aussi confuse et aussi lamentable que le drame de la succession de Charles IV, il est difficile de juger la moralité d'un poète; nous n'accuserons donc pas la mémoire plus ou moins patriotique de Moratin; nous ne sortirons pas du rôle de chroniqueur et de biographe. En 1812, las de suivre la retraite des Français, et prévoyant que le terme d'une pareille conduite était l'expatriation ou la soumission, il quitta furtivement Peniscola, où il s'était réfugié, et, à la reddition de cette place, courut à Valence se présenter de lui-même aux autorités militaires de Ferdinand. Les aventures les plus cruelles pour un homme de la trempe de Moratin furent la conséquence de cette résolution désespérée. Il flotta long-temps, sans ressources et sans abri, entre les deux pouvoirs qui déchiraient l'Espagne et se disputaient le sol. Les partisans de Joseph ne voulaient plus reconnaître en

Digitized by Google

lui un sujet dévoué au gouvernement déchu ; les lieutenans de Ferdinand VII lui faisaient durement expier son apostasie politique. Triste exemple du sort auquel les hommes de l'intelligence la plus élevée, mais du caractère le plus faible, se trouvent ordinairement réduits dans les momens de crise nationale par l'hésitation et la sensibilité, qui sont toutefois la base de leur talent, et qui honorent leur ame de poète au détriment de leur cœur de patriote !

A la fin de 1814, la fortune se montra moins défavorable au proscrit ; il s'était procuré quelques moyens d'existence par la traduction du *Médecin malgré lui*, de Molière, pièce que le jeu de Felipo Blanco, acteur chéri du public de Madrid et de Moratin, rendit fructueuse, malgré la gravité et l'horreur des circonstances politiques. Ferdinand VII, voyant enfin dans le poète un des rares artistes dont se glorifiait la vieille Espagne, lui tendit sa main royale, qui ne s'ouvrait pas à tout le monde, et déclara solennellement que Moratin n'était pas compris dans le fameux article premier du décret du 30 mai ; il donna même des ordres pour sa prompte réhabilitation, et la levée du séquestre mis sur les modestes propriétés de l'auteur dramatique. Le roi lui rendit en outre ses pensions et ses priviléges, et lui proposa des fonctions honorifiques dont le traitement assurait le repos de la vieillesse de Moratin. Mais le caractère du poète était détruit, son ame timide n'avait pu résister aux secousses des dernières luttes, et, quoiqu'il n'eût pas encore atteint soixante ans, c'était aussi bien un corps courbé sous l'âge qu'un esprit frappé par la crainte ; apercevant partout, même au milieu de ses amis, des poignards levés et des bourreaux prêts, il refusa les royales faveurs de Ferdinand. Depuis cette époque, sa vie se passa mélancoliquement à Barcelone, à Paris, où il vint plusieurs fois, à Bordeaux, et, en Italie, à Bologne, ville qu'il avait toujours singulièrement aimée. Il mourut en France, dans l'été de 1828. C'est aux loisirs douloureux de sa proscription volontaire que nous sommes redevables de l'*Histoire du théâtre espagnol*.

Digitized by Google

L'ouvrage de Moratin, comme il le dit lui-même dans sa préface, est d'autant plus précieux que rien n'existait de semblable pour guider les recherches contemporaines de la science littéraire au milieu des ténèbres des âges passés; la multitude des œuvres dramatiques, la variété des génies dont elles étaient l'expression, les caractères différens imprimés à la chronologie de la science, pour ainsi dire, par les révolutions politiques et morales de l'Espagne, par les traditions gothiques, par son antiquité romaine, ses origines mauresques et ses habitudes religieuses, le mélange de poésie, d'observation, de satire et de symbolisme qui est le fond du théâtre de la Péninsule; la couleur orientale qui s'y joint aux austérités catholiques et à la fougue des esprits méridionaux de l'Europe; la richesse du langage dont les claviers harmonieux participaient néanmoins des sources les plus contraires, du celtique et du latin, de l'arabe et du grec, du idiôme provençal des troubadours et des vocables guturaux des Germains; tous ces ambages du travail en avaient retardé l'exécution, et ne rendaient que plus vive la pénurie d'un texte analytique. L'imitation étrangère, écho si naturel et si retentissant des productions intellectuelles d'un peuple créateur, s'éloignait de la littérature dramatique espagnole, qu'elle jugeait stérile, et qui n'était que fécondée. On ne marchandait plus les vieilles accusations de barbarie, les stupides reproches d'ignorance, même aux époques manifestement lumineuses de l'Espagne, tant les preuves en étaient plongées dans l'ombre et les titres chargés d'oubli. L'exhumation tentée par Moratin remplit cette lacune immense, et consacre les matériaux qui serviront un jour à l'histoire générale des littératures du midi de l'Europe moderne, histoire dont M. de Sismondi a seulement tracé les préludes.

Cent soixante compositions dramatiques, antérieures au siècle où écrivit Lope de Vega, forment le répertoire du vieux théâtre espagnol. Si l'enthousiasme patriotique de Moratin pour ces curieux débris de la scène, n'est pas toujours suffisamment justifié par leur éclat, du moins font-ils entre-

voir toute la verve dont furent doués les temps de l'Espagne qu'on est convenu de nommer barbares; encore ne s'agit-il que des œuvres susceptibles d'une représentation scénique, et il ne faut pas comprendre dans ce répertoire les productions fantastiques, mais d'une exécution singulièrement originale, qui, sous le titre de comédie, de tragédie, de pastorale et de mystère, inondèrent la Péninsule au seizième siècle. C'est particulièrement à ces œuvres mixtes que l'Espagne doit les progrès de son idiome. Les exigences du théâtre n'eussent pas permis le soin grammatical dont les productions de longue haleine et destinées à une lecture réfléchie sont plus facilement l'objet. A l'exception de *la Celestina*, première pièce connue de ce genre, et que Moratin a reproduite pour constater son origine, toutes les autres appartiennent à la classification des drames dont la mise en scène était réellement possible. Avant de pénétrer dans leur intéressante galerie, jetons un coup d'œil sur les époques intermédiaires qui ont suivi la ruine du théâtre chez les Latins, et précédé l'aurore de sa résurrection dans les contrées ibériques.

L'origine des théâtres modernes est évidemment postérieure à la formation des langues qui se parlent aujourd'hui en Europe; remonter plus haut dans les limbes de la scène, ce serait empiéter sur la décadence de la littérature romaine du Bas-Empire. Le théâtre latin rendit le dernier soupir lorsque les nations soumises aux peuples du Nord, qui avaient dépossédé les Romains, absorbèrent l'idiôme de leurs premiers vainqueurs dans le rude langage des conquérans nouveaux; les dialectes se formèrent, variant dans leur grammaire et dans leur musique d'après l'influence physique du climat, la lutte des religions, le renouvellement des mœurs et l'introduction d'un cadre politique différent. L'Espagne se ressentit plus que toute autre province de l'ancienne Rome, de ce bouleversement subi par l'édifice des langues. Au commencement du cinquième siècle, les Visigoths occupèrent une partie de la Péninsule; à dater de cette invasion jusqu'à de plus sérieuses trouées au sein de leur conquête, l'idiome national obéit à la

Digitized by Google

fortune de leurs armes. Les Visigoths parlaient déjà un peu le latin dont ils avaient pris connaissance dans leurs camps sur le Danube et à l'orient des possessions romaines; leur noblesse avait d'ailleurs puisé en Italie les usages et l'éducation du peuple-roi. Aussi voyons-nous dans les auteurs espagnols qui apparurent sous la monarchie des Goths les traces de la basse latinité. Justiniano, Elpidio, Justo, Hebridio, Aprigio, Luciano, Severo, Eutropio, Leandro écrivirent en latin. Comme les savans et le vulgaire se servaient du même langage, et ne différaient que dans la pureté ou la conception des formes mieux observées chez les premiers et plus dédaignées par les seconds, l'idiome gothique disparut bientôt; mais comme les dialectes se transforment à partir de la base et non du sommet de la hiérarchie sociale, la corruption prévalut dans la Péninsule; les savans cédèrent au peuple. Tel fut le berceau de l'espagnol vulgaire, c'est l'opinion de Thomas Sanchez, et elle nous semble d'une érudition aussi juste que profonde.

A cette époque, les nations barbares maintenaient dans les provinces romaines nouvellement conquises par leurs armes la pompe des spectacles publics et les jeux du cirque, dont ils ne tardaient pas à ressentir la passion, si funeste depuis longtemps aux vaincus. On construisait des théâtres en bois pour les fêtes de cour, et plusieurs villes, notamment Sagunta, Acinipo, Casteja, Emerita, possédaient des salles bâties en pierre. Si donc la dynastie des Visigoths a célébré des représentations scéniques, les acteurs durent s'exprimer en langue vulgaire, et on jouait sur des planches ou sur du marbre que le sang des bêtes fauves et des gladiateurs avait trempé. Au quatrième siècle, les mimes se montrèrent; saint Isidore, dans ses *Origines*, invite les chrétiens à s'abstenir des jeux du cirque, où les superstitions païennes, écrit-il, présentent aux regards le triomphe de la vanité, de la débauche et de l'idolâtrie. Voilà une allusion fort claire aux figures mythologiques. En 620, Lisebuto déposa Eusèbe, évêque de Barcelone, parce que le prélat avait souffert, dit Mariana, une

Digitized by Google

représentation qui blessait les oreilles chrétiennes. Ainsi, près d'un siècle avant l'invasion des Arabes, les jeux du théâtre étaient connus dans la Péninsule; il est probable que leur spectacle charmait Rodriguez lorsqu'il perdit à Jeres la couronne et la vie. Ici l'ère dramatique est suspendue. Retirés dans des montagnes inaccessibles, les chrétiens oublièrent l'art du théâtre qui était passé, avec le sol de l'Espagne, aux mains des guerriers de l'islamisme, mais pour s'y éteindre complétement. La civilisation des Maures se développait par d'autres voies. Toutefois, la poésie nationale que les conquérans ne pouvaient saisir comme les cirques et les arènes, empruntant aux Arabes l'élégance de leur idiôme, acheva de polir les formes d'où le drame devait renaître un jour avec l'indépendance; elle devint la gardienne des traditions lyriques, la source des inspirations théâtrales. Vers le milieu du douzième siècle parut le premier poème espagnol, *le Cid*, le seul qui nous soit resté des productions de cet âge romanesque, écrit par un auteur inconnu, comme on le voit à sa grossièreté même, et une *Vie d'Alexandre*, par le clerc Joan Lorenzo, d'Astorga. Aux livres d'Alphonse X et aux poésies du prêtre Gonzalo de Berceo, compositions sacrées et profanes, se joignirent bientôt les chants des jongleurs, pour entraîner les Espagnols vers les premiers élémens d'une littérature dramatique par les charmes encore naïfs de l'invention. Dans le chansonnier de Baëna est inscrite une chanson du poète Villasandino, composée à la louange et gloire de la riche cité de Séville, chanson qui fut présentée et chantée par des jongleurs devant les officiers de la ville, pour cent doublons d'or; ceci est rapporté au commencement du quinzième siècle. La domination chrétienne n'offre pas de vestiges plus anciens dans l'histoire de son théâtre.

Les jongleurs, qui rappelaient, dans leur existence comme dans leur profession, les bohêmes, les almés et les bayadères, étaient musiciens, chanteurs, danseurs et pantomimes. Le roi et le peuple, au sein des palais et à l'époque des fêtes publiques, battaient des mains à leur talent. Ces baladins n'ont

Digitized by Google

pas d'origine précise. Nasarre a dit dans la préface des Comédies de Cervantes : « Les Arabes et les Maures ont excellé dans les représentations avec gestes, événemens et paroles, aidés du génie poétique et du langage élégant de leur nation, comme le prouvent les débris de leur littérature enfouis dans la bibliothèque de l'Escurial. » Rien dans l'histoire de la Péninsule ne vient confirmer une semblable opinion. Il n'existe à l'Escurial aucune pièce écrite par les Maures. Casiri, qui a publié la *Bibliothèque arabe* de cette résidence, et autres savans du premier ordre de l'Espagne, n'ont pas trouvé la moindre trace de littérature dramatique chez les conquérans orientaux. Il faut donc s'en tenir aux jongleurs et au faste des rois chrétiens.

On ne rencontre pas plus d'art scénique dans les poésies des Provençaux. Le marquis de Villena, dans le livre fort érudit qu'il a écrit sur la *gaie science*, raconte l'établissement historique d'un collége de trouvères à Barcelone. C'était donner aux jongleurs des rivaux qui ne pouvaient manquer de les vaincre aux regards et aux oreilles des femmes. Peut-être le goût du théâtre vint-il des tournois de musique et de littérature qui s'ouvrirent entre ces amans de la chanson et de la mimique. Le roi d'Aragon, don Juan Ier, envoya une ambassade solennelle au roi de France qui consentit au départ de deux trouvères illustres de Toulouse pour Barcelone où ils fondèrent le collége. Ce qu'il y a de remarquable dans l'installation des professeurs, c'est qu'ils étaient reconnus maîtres en théologie et citoyens de la ville. Sous le règne de don Martin et de don Enrique, des concours furent ouverts, des prix institués; le collége des Trouvères devint un champ-clos où les chevaliers de la poésie luttaient devant la noblesse d'Aragon et au pied du trône. Le savant Muratori, dans son ouvrage sur les antiquités de l'Italie, a décrit la pompe de ces fêtes. Toutefois, les *sirventes*, les *tresas*, les *villanesas*, les *tensiones* qui résultaient de ces combats de la lyre et de la parole n'ont pas le caractère scénique; le dialogue ne s'y montre que rarement et à des conditions littéraires qui ne rappellent

Digitized by Google

point les règles du théâtre. Ainsi les poésies des Provençaux ne sont pas réellement les sources de l'art dramatique moderne.

Aux comédies et aux tragédies grecques et latines que l'on représentait dans toute l'étendue de l'empire romain succédèrent les mimes et les pantomimes qui, sous les derniers empereurs païens, envahirent à peu près tous les théâtres de Rome et des provinces soumises à leur domination. La paix accordée à l'Eglise par Constantin, au quatrième siècle, n'interrompit pas les spectacles chéris du peuple-roi; la férocité de l'amphithéâtre et l'impudicité des histrions furent à peine réprimées. Le pape Gelasco Ier, à la fin du cinquième siècle, déplorait la célébration des lupercales. Dans les autres parties de l'empire, depuis la chute du théâtre latin jusqu'à l'irruption des Maures en Espagne, au huitième siècle, les représentations scéniques continuèrent en variant de forme, suivant les modifications des temps et de la conquête. Ausone, écrivant à son ami Auxius Paulus, lui dit dans sa dixième lettre :

> Dactylicos eleges choriambum carmen epodos
> Soccl et cothurni mutacem
> Camentis impone tuis; nam tota supellex
> Vatum piorum chartea est.

Le Concile africain, tenu en 417, fit demander solennellement à l'empereur la fermeture des spectacles pour le dimanche et les jours de fête. Théodoric ordonna de réparer le théâtre de Pompée à Rome. Enfin, dans le dixième siècle, Rosvirta, religieuse bénédictine de Grandesheim, composa en latin barbare six drames intitulés : *Gallicanus, Dulcitius, Callimachus, Abrahamus heremita, Saphructius; Fides, Spes et Charitas*, qui furent représentés dans les églises et devant un auditoire canonique. Au douzième siècle, un moine de Canterbury, appelé Guillaume Stephanides, ou fils de Stephen, traça, sous le règne de Henri II, une description de la ville de Londres, où il dit textuellement : « Londres, au lieu des farces ordinaires sur les théâtres du continent, possède des spectacles illustrés par des représentations saintes et des

Digitized by Google

aventures de martyrs. » C'est alors que parut en Allemagne le fameux mystère sur la naissance et la mort du Christ; les interlocuteurs, dans cette pièce, étaient le pape, l'empereur, les rois de France, de la Grèce et de Babylone, l'ante-christ, l'hérésie, l'hypocrisie, la synagogue et le paganisme. Au concile de Latran, en 1215, on proscrivit les histrions et les mimes des couvens où ils régnaient en vengeurs de l'antiquité mythologique. Alors commençaient à se montrer les fictions du théâtre. C'est donc vers la fin du treizième siècle, en 1286, que se révèlent les premières traces de l'art dramatique en Espagne.

Déjà l'Italie, placée sous le même climat, plus rapprochée des souvenirs de l'empire romain et de la littérature des temps intermédiaires, d'ailleurs échauffée par une renaissance intellectuelle dont la papauté était le véhicule, avait donné le signal d'une résurrection des jeux de la scène. La prospérité scientifique et commerciale de Venise, de Bologne, d'Amalfi, de Florence et de Sienne, le passage des croisades, la puissance nautique de la Méditerranée, entraînaient les populations vers les divertissemens du théâtre. Les *Corti bandite*, fêtes nationales, y convoquaient une foule de jongleurs, de bouffons, de truands et de chanteurs qui cherchaient avec succès l'imitation des mystères joués vers la même époque, à Paris, par les frères de la Passion; la concurrence et la rivalité faisaient ainsi éclore sur plusieurs points à la fois l'embryon dramatique. En Flandre et en Allemagne, le mouvement n'était pas moins vif. Frédéric, landgrave de Turinge, instituait, en 1322, dans la ville d'Eisenach des représentations théâtrales sur des sujets religieux. En Angleterre, les étudians de l'école Saint-Paul, vers 1378, suppliaient le roi Richard II de défendre au peuple ignorant le travestissement des scènes de la Bible, au préjudice des clercs qui en avaient le monopole pour le jour de la Nativité. Douze ans plus tard, les curés de la paroisse de Londres représentaient des bouffonneries; et à Clerkenwell, sous Henri IV, on joua un mystère qui dura huit jours consécutifs et qui traitait de la création du monde.

Digitized by Google

En 1402, les frères de la Passion obtenaient de Charles VI, roi de France, la permission d'établir le théâtre d'où prend date l'art dramatique de nos voisins; et l'évêque d'Angers mettait en scène le Père Éternel, Satan, Jésus, la Madeleine et quelques uns de ses amans; la fille de Chanaan avait *réellement* le diable au corps, et l'ame de Judas, ne pouvant sortir par la bouche qui avait baisé traîtreusement notre divin maître, s'échappait par une autre ouverture, entraînant avec elle au passage les entrailles du mauvais apôtre. Comment de telles inventions n'auraient-elles pas retenti au delà des Pyrénées, et flatté l'imagination ardente des pieux successeurs des Maures!

Il n'est pas possible, toutefois, de déterminer l'époque à laquelle les représentations sacrées passèrent de France, d'Angleterre et d'Italie en Espagne. On voit seulement, par les abus dont le théâtre fut cause, que l'art dramatique, très informe et très confus encore, était accepté au onzième siècle. La fête, instituée par Urbain IV en l'honneur de la sainte Eucharistie, révéla notablement les progrès de la scène sous le règne d'Alphonse X, roi de Castille. D'après le petit nombre de documens qui ont survécu, il paraît certain que les jeux du théâtre s'appliquaient uniquement alors, dans la Péninsule, à la célébration des mystères et des traditions de l'Eglise; que les pièces étaient écrites en espagnol et en vers; que les représentations avaient lieu dans les cathédrales, et que des chœurs exécutaient la partie musicale, tandis que les prêtres servaient d'acteurs. En 1293, nous voyons Sancho IV entretenir des gagistes pour jouer la comédie dans son palais; mais ce n'étaient déjà plus des moines, c'étaient de vrais baladins; déclarés infâmes par la loi religieuse, pour se permettre un divertissement lucratif dont les cérémonies de l'Eglise revendiquaient le privilége. Dans les livres de comptes de ce monarque, manuscrit précieux qui existe à la bibliothèque royale de Madrid, on trouve que la cour de Sancho habillait et rationnait quinze joueurs de tambour, quatre trompettes, deux danseurs, et des musiciens ou jongleurs jouant du tam-

Digitized by Google

bourin, de l'ayabeba, de l'anafil (trompette arabe) et de la rote, et un maître des orgues. Un des joueurs de tambourin du roi s'appelait *Juanot*, nom caractérisque. Le reste de la troupe était composé de femmes, et le registre du monarque amateur porte même le prix que coûta un âne pour les jongleurs dans un ballet.

Ainsi les dépenses du théâtre formaient déjà, par leur importance, un article du budget particulier des rois catholiques. Mais l'art de la scène secouait peu à peu l'ignoble casaque des bouffons de cour ou les pieuses entraves des monastères. Le fameux poème de Juan Ruiz, archiprêtre de Rita, emprunté à Ovide et à Pamphile, et intitulé : *Noces du docteur Melon de la Huerta avec la fille de don Endrino et dona Rasa*, jeta une lueur véritable sur les destinées du mouvement dramatique. Cet ouvrage singulier, divisé en cinq actes, où les pensées et les allégories même du poème latin : *de Vetulâ*, sont reproduites librement, sert de transition entre les mystères et les compositions profanes qui commencèrent à se faire jour avec le règne de don Pedro, de Castille. En 1356, parut enfin la plus ancienne pièce qu'on ait conservée parmi les œuvres où se trouvent réunis la danse, la musique instrumentale, la déclamation et le chant. Le manuscrit, à la bibliothèque de l'Escurial, fut d'abord attribué à don Santo, rabbin; mais quelques érudits, après un examen scrupuleux de ce véritable monument, déclarèrent que le Juif n'en était pas l'auteur, qui est resté inconnu. Cet ouvrage dramatique, nommé *danza general* par les Espagnols du quatorzième siècle, se rapproche beaucoup de l'opéra et du ballet, puisque tous les élémens des compositions modernes du même genre y sont compris. Il est écrit en couplets de vers à grande mesure ou alexandrins. Toutes les classes du peuple y figurent sous les traits de différens personnages, et comme la Mort remplit le principal rôle dans cette *brande* universelle, il est impossible de ne pas saisir, au premier coup d'œil, le rapprochement qui existe entre une pareille comédie et les *danses macabres* de la vieille Allemagne.

Digitized by Google

On ne saurait dire si les vers étaient chantés ou parlés; mais incontestablement les danses divisaient le récit et terminaient chaque strophe. C'est du reste, malgré un semblable intermède, une allégorie continuelle de la Mort; une physionomie lugubre, une couleur fataliste, planent sur l'œuvre entière, et sans doute les mélodies devaient reproduire le caractère du poème. La Mort y paraît à peu près dans les mêmes conditions philosophiques que le chœur des tragédies grecques; elle a pour emploi de moraliser, de verbaliser sur les événemens, et rappelle constamment au public, à l'heure des catastrophes et des péripéties, les maximes de sagesse à l'usage du temps, et dont les spectateurs ne doivent pas perdre la mémoire, sous peine de ne rien comprendre à la représentation. Une charmante allocution de la Mort à deux jeunes filles donne une idée de la poésie castillane à ces époques reculées; mais on ne peut malheureusement en traduire la grace et le mouvement, qui en forment l'éclat beaucoup mieux que la pensée. Il y a cependant un passage plein d'élévation, où la Mort démontre que pour tous les âges de la vie, elle est forcément l'*épousée* de l'homme, et que leurs fiançailles reviennent périodiquement avec la régularité des différentes saisons de l'existence par lesquelles il voyage depuis le berceau jusqu'à la tombe :

> Ellas vinieron de muy mala mente
> A oir mis canciones, que son dolorosas.
> Mas non les valdran flores ni rosas
> Nin las composturas que poner solian :
> De mi si pudiesen partirse querrian;
> Mas non puede ser, que son mis esposas.

Elles sont venues malicieusement entendre mes chants douloureux. Les fleurs et les roses que je vois dans leur parure ne les garantiront pas des suites de leur imprudence. Elles voudraient maintenant s'éloigner de moi; mais cela est impossible: elles sont mes épouses.

Ceci est la belle, la grande poésie; elle apparaît toujours à l'origine des inventions dramatiques. La classification variée des œuvres du théâtre favorisait alors singulièrement les caprices du poète. Il y avait des dialogues, des pastorales, des

Digitized by Google

mystères, des ballets, des farces, et même on appliquait un genre spécial de comédie aux principales phases de la vie humaine. C'était, en quelque sorte, une tradition de la littérature latine. Ainsi les Espagnols, au quatorzième siècle, reconnaissaient la comédie allégorique, comme on le voit par la *Danza general* qui précède, sur la Mort; la comédie conjugale, *carmen hymenæum*, des Romains; la comédie triomphale, *trofœa*, divertissement particulier aux fêtes que les rois d'Aragon et de Castille donnaient à leurs peuples au retour d'une guerre heureuse. Tantôt on qualifiait l'œuvre par le nom du héros, tantôt par la nature du sujet; mais le titre, *comedia*, restait en principe comme souche. Cette affectation n'était pas une excentricité propre à la Péninsule ibérique, la *divina comedia* du Dante en fournit un exemple. Disons plutôt que, dans les littératures du midi de l'Europe, le mot *comedia* s'appliquait indistinctement à toutes les créations où les ressources connues et adoptées de la poésie étaient mises en faisceau. C'est ainsi que nous trouvons *comedia tinelaria*, scènes qui se jouaient durant les repas; *comedia soldadesca*, proverbe usité pour l'amusement des casernes, roulant sur la vie du soldat, et représenté par des militaires; il y a eu en France quelque chose de ce genre dans les vaudevilles de Scribe sur les grognards de l'Empire. Le mot *farza* se prenait même, sous ce rapport, dans le même sens que *comedia*. Les contemporains du marquis de Santillane battaient des mains à la *farza de la Constanza, bouffonnerie sur la Constance*, ainsi que plus tard on a dit avec Molière et Beaumarchais les *Noces de Figaro* et les *Fourberies de Scapin*. Scapin n'est évidemment qu'un type comme Figaro; tous deux l'ont bien prouvé. Il en était de même des danses dramatiques du quatorzième siècle en Espagne; leurs dénominations emportaient constamment une idée de symbole.

Nous avons nommé le marquis de Santillane. Ce poète, dont le nom heureux a baptisé plus tard le roman de Lesage, vivait en 1440. La *comedieta de Ponza* est le morceau capital des œuvres qu'on a conservées de sa plume féconde. On croi-

Digitized by Google

rait, à ce titre significatif, qu'il est question véritablement d'un ouvrage dramatique; la *comedieta de Ponza* ne ressemble pas plus à une comédie parfaite qu'à un simple dialogue : c'est tout uniment un poème écrit en couplets dont les vers ont douze syllabes, où le marquis de Santillane propose, invoque, décrit, réfléchit, raconte tour à tour, grace à la fable la plus diffuse, et au milieu des raisonnemens les plus bizarres qu'il met dans la bouche des deux reines d'Aragon, de la reine de Navarre et de l'infante dona Catalina. On voit aussi paraître Boccace, qui console les princesses en termes cependant moins vifs que le style de ses contes; la Fortune survient et promet la délivrance des rois d'Aragon et de Navarre, faits prisonniers par les Génois au combat naval de Ponza, le 25 août 1435. La *comedieta de Ponza* ne compte pas au nombre des compositions dramatiques de Santillane; nous la citons en preuve de l'extension donnée par les Espagnols de son époque au mot comédie. Il résulte aussi de ce monument curieux de la littérature péninsulaire, que Cervantès n'est pas le premier auteur de son pays qui ait risqué, sur la scène, des rôles philosophiques et des personnifications abstraites; c'est une prétention très mal fondée, mais qui est pardonnable au créateur de *don Quixote*. Nous avons entendu plus haut la Mort s'exprimer dans un langage bien antérieur au style de Cervantès, et déjà d'une rare beauté plastique. Voici la *Fortune* maintenant, à laquelle le marquis de Santillane prête une intervention fort animée au profit de la douleur des reines d'Aragon; et c'était d'ailleurs avec justice au favori du prince don Enrique, le plus incapable, mais le plus poli des rois de Castille au quinzième siècle, qu'il appartenait d'inaugurer sur le vieux théâtre la déesse au bandeau qui fit de ce règne l'âge d'or des beaux-arts, sinon de la politique. L'allégorie ne s'arrêta pas en chemin; Santillane avait chanté la Fortune, Rodrigo de Cota chanta l'Amour. On a dit plus tard : *La littérature est l'expression de la société;* jamais axiôme ne fut mieux justifié dans l'histoire du drame.

Il est vrai que le règne de don Enrique IV avait au plus

Digitized by Google

haut degré ce caractère de politesse corrompue et de volupté enquise qui sert de miroir aux productions de l'esprit. Ce monarque savait le latin, et comme Jacques d'Ecosse, de scientifique mémoire, passait à lire les classiques de Rome le temps nécessaire à l'administration de la Castille; il pinçait du luth admirablement; il avait à son service les meilleurs musiciens de l'Espagne, et possédait même une *Chapelle*, luxe musical que les rois de France ne connaissaient pas encore; on y chantait les heures canonicales à grand orchestre. Rodrigo, en composant un dialogue scénique, dont la représentation est facile, entre un *Vieillard* et l'*Amour*, se trouvait répondre au goût de son siècle et aux fantaisies de la cour dont il était commensal et poète. Mais en même temps, et comme pour laver son nom, aux yeux de la postérité, de cet hommage lyrique à la corruption des mœurs de la Castille, il composa, dans le genre pastoral, un dialogue plus sérieux, où les calamités et les désordres du règne de don Enrique sont décrits avec un pinceau dont le voisinage du trône n'affaiblit jamais les couleurs. Du reste, *le Vieillard et l'Amour* a toute la grace des idylles d'Anacréon. Si Voltaire avait connu la littérature espagnole du quinzième siècle, nous serions tentés de croire que son élégie fameuse,

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore, etc.,

est une imitation de Rodrigo de Cota, dissimulée sous forme de lettre à la marquise du Deffand. Mais Voltaire était beaucoup trop amant de la poésie antique, telle qu'Horace nous l'a faite, pour sentir la pensée originale et naïve des vieux chansonniers de l'Espagne. Le dialogue du *Vieillard et l'Amour* est terminé par un *villansico* ou couplet final, en manière d'axiôme et de moralité, qui rappelle singulièrement le vaudeville de rigueur dont les comédies légères sont ordinairement closes en France sur les petits théâtres de Paris. Cette ronde a seule-

Digitized by Google

ment plus de portée et de style dans la Péninsule ; on sent que les poètes du quinzième siècle en faisaient une question d'art. Témoins ces jolis vers :

> Si aborrecendo nos muestran querer,
> Et si penando nos muestran folgenza,
> Yo è los que en ellas han puesto esperanza,
> Te pueden de aquesto bien cierto hacer.

« Quand elles paraissent aimer, c'est de la haine que nourrit leur ame ; quand elles semblent joyeuses, souvent le chagrin les ronge : voilà les femmes ; moi et tous ceux qui ont la folie de compter sur leurs promesses, nous sommes payés pour le savoir. »

Ovide, Dryden, Juvénal, Pope n'ont rien dit de plus gracieux et de plus énergique. M. Victor Hugo avait peut-être lu ces vers si naïvement beaux, quand il traça le caractère amoureux et chevaleresque de don Ruiz Gomez da Silva, dans *Hernani*, qui est évidemment une inspiration puisée au *Romancero*. Telle est la poésie. Aux époques primitives, elle se plie avec beaucoup plus de souplesse et de charme à la peinture des passions ; aux époques de décadence, elle sert encore, par ce charme et cette souplesse un moment rajeunis, à feindre la simplicité des anciens âges. Le sentiment du beau dans les poètes est le même, soit au berceau, soit au couchant des littératures ; et le génie ou le talent consiste à raviver les formes d'une éternelle vérité et d'une éternelle jeunesse au profit des émotions de la foule. Car les émotions sont une partie de son instruction sociale, de son progrès humanitaire.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Psychologie.

TABLEAU PHILOSOPHIQUE

DES PROGRÈS DU MAGNÉTISME ANIMAL

EN EUROPE,

DEPUIS LES TEMPS DE MESMER JUSQU'A NOS JOURS (1).

A la théorie du fluide universel, les régénérateurs du magnétisme substituèrent une doctrine dans laquelle l'agent qu'ils croyaient mettre en action n'était plus qu'un fluide vital particulier, sécrété, ou au moins accumulé dans le cerveau, et auquel les nerfs servaient de conducteur. Ce fluide, qui préside à tous les mouvemens du corps, est éminemment soumis à la volonté, et peut, sous son influence, être lancé au dehors et dirigé ou accumulé sur tel ou tel corps vivant ou inerte. Si cette théorie n'est pas bien nettement développée dans les écrits de tous les magnétiseurs, elle s'y trouve du moins implicitement adoptée. Quelques uns parlent encore du fluide universel, sans lui attribuer pourtant la même importance que Mesmer. Mais ce qui caractérise surtout la différence, relativement à la pratique, c'est l'admission de l'influence de la volonté du magnétiseur sur l'émission du fluide.

(1) Voyez la première partie de cet article dans la livraison de juin dernier.

Digitized by Google

quel qu'il soit, et sur la production des phénomènes magnétiques; influence si grande dans la théorie actuelle, que toute action magnétique est subordonnée à la condition d'une volonté qui lui donne le mouvement. Plusieurs magnétiseurs qui, il y a une douzaine d'années, ont fait école, regardent même l'admission du fluide comme superflue, supposant que toute action magnétique est le résultat direct de la volonté d'un homme agissant à distance et sans intermédiaire sur un autre homme. A ce sujet, M. André Delrieu cite un fait très singulier :

« Un des plus célèbres professeurs de la science médicale contemporaine, M. Récamier, se trouvant, dit-on, il y a quelques années dans un village de la Basse-Bretagne, fut consulté par un paysan et sa femme, à propos d'un bruit de ferraille que le mari entendait chaque nuit; à une heure déterminée, et si rapproché de ses oreilles que cette musique étrange semblait résonner dans son cerveau. La femme, couchée dans le même lit que le métayer, n'entendait rien. Ce pauvre homme ne pouvait plus dormir. « As-tu des ennemis? lui demanda M. Récamier. — Il y a le forgeron qui *m'en veut*, dit le paysan, parce qu'il me doit de l'argent; mais *il demeure à l'autre bout du village*. Ce n'est donc pas le forgeron, n'est-ce pas monsieur? » A ce renseignement le docteur fit un geste d'indignation; toutefois il se tut et congédia le Bas-Breton en lui promettant que le bruit allait cesser. Aussitôt M. Récamier mande secrètement le forgeron. C'était un gaillard un peu niais, mais plein d'assurance. « Que fais-tu tous les soirs à minuit? » lui dit M. Récamier en le regardant d'un air sévère. Le forgeron ébahi nia tout d'abord; il ne soutint pas cependant l'œil interrogateur du médecin. « Ma foi, monsieur, répondit-il enfin, je cogne à minuit sur mon chaudron pour taquiner le métayer N...., *à qui j'en veux*. — Vous n'êtes pas voisins : il lui est impossible d'entendre. — Oh! monsieur, *je crois que si*. » Voilà précisément ce qu'on appelle le magnétisme de la volonté. »

Il serait inutile de s'arrêter à faire sentir toutes les consé-

Digitized by Google

quences d'un changement aussi complet dans la manière de considérer le magnétisme. Relativement aux procédés, on abandonna presque l'usage du baquet et des traitemens publics. Les crises effrayantes ont cessé; plus de toux, plus de hoquets et de rires immodérés; plus de ces évacuations excessives qui fatiguaient sans but les malades. Aujourd'hui, malgré les différences de sexe, de tempérament et de nature morbide, les effets consistent presque tous dans un calme plus ou moins grand, qui se manifeste à la fois au physique et au moral. La visibilité du fluide est une question qui n'est pas encore résolue. Les magnétiseurs ont prétendu avoir tiré des éclairs d'une lumière blanche en passant la main sur les articulations principales; mais le plus souvent la vue du fluide n'est appréciable que pour les somnambules. Les uns font ce fluide d'une belle couleur bleue; d'autres ont vu leur corps environné d'une vapeur transparente. Cette particularité, malheureusement très confuse, illusoire ou probable, n'est pas sans une certaine importance dans l'histoire du magnétisme animal. En 1787, au moment où les expériences somnambuliques de Puységur faisaient le plus de bruit, un médecin distingué de Lyon, Pétetin, qui n'était pas au nombre des partisans de Mesmer, observa sur une cataleptique tous les phénomènes que les magnétiseurs obtenaient autour de leurs baquets. Il en chercha l'explication dans une théorie qui lui est propre, et d'après laquelle ces merveilles résultaient à ses yeux de l'accumulation du fluide électrique dans certaines parties du corps. Pétetin renouvela ses observations sur plusieurs cataleptiques avec le même succès. On réunit à sa mort les notes qu'il avait prises, et ce volume fut publié sous le titre d'*Electricité animale* (1). La doctrine de Pétetin, isolée et

Note de l'Auteur. Nous citerons ici un fait fort curieux d'électricité animale qui a été observé le 23 janvier 1837, chez la femme d'un médecin d'Oxford (New-Hampshire, Etats-Unis). Mrs Harford, âgée de trente ans, d'une constitution délicate, d'un tempérament nerveux et d'une humeur assez gaie. Elle n'avait jamais joui d'une bonne santé, sans cependant avoir jamais été plus d'un jour alitée. Depuis deux ans, elle avait éprouvé plu-

Digitized by Google

hypothétique, n'aura point de valeur tant que l'existence du fluide sera contestée.

L'année 1813 fut marquée par une publication qui eut une influence plus grande encore sur les progrès du magnétisme, ce fut son *Histoire critique*, par M. Deleuze; la vogue de ce livre et le jour nouveau jeté sur la science par les observations de Pétetin entraînèrent l'apparition d'un recueil périodique destiné à rassembler les documens puisés sur divers points de la France. Ce recueil, intitulé *Annales du magnétisme animal*, a disparu en 1819; mais les Mémoires de la Société de Strasbourg et la plupart des relations de traitemens accompa-

sieurs attaques de rhumatisme aigu, de peu de durée chacune. Mais, dans l'automne et la partie de l'hiver qui précédèrent les manifestations de son état électrique, elle avait beaucoup souffert d'une névralgie dans plusieurs parties de son corps; sous différens points, elle avait éprouvé des sensations analogues à celles que produirait l'application d'un fer chaud. Aucune médication ne put l'en délivrer : ce ne fut qu'après la cessation de son état électrique qu'une réaction heureuse amena une diminution considérable de la maladie névralgique et des autres infirmités de Mrs Harford. Le pouvoir électrique de cette dame commença en novembre 1837; il augmenta en intensité jusqu'à la fin de février; dès lors, il diminua graduellement jusqu'au milieu de mai, époque à laquelle il cessa entièrement. Ce dégagement électrique paraissait varier suivant les jours et les heures. Une température d'environ 27°, un exercice modéré, les distractions et une grande tranquillité d'esprit étaient les circonstances les plus favorables à son intensité; il cessait avant que le thermomètre fût descendu à 0. Dans les momens les plus propices, cette dame donnait, par minute, quatre étincelles d'un pouce et demi de longueur, en approchant le doigt d'une boule métallique. Ces étincelles étaient très vives et très brillantes; elles pouvaient passer de la femme à la boule à travers une chaîne de quatre personnes. Pendant ces expériences, Mrs Harford était placée sur un corps peu isolant, tel que le tapis de son salon. Du reste, ce dégagement d'électricité n'était accompagné chez elle d'aucun effet intérieur, et l'on ne vit jamais diverger ses cheveux ni sa robe. Il est bon de faire observer qu'ayant substitué à ses vêtemens de soie des habillemens de coton et de laine, les effets électriques ne gagnèrent rien de leur intensité.

Dans un moment où l'on paraît disposé à recourir à l'électricité pour expliquer plusieurs phénomènes morbides, nous avons cru devoir publier ce fait, tout extraordinaire qu'il nous paraîtra.

(American Journal of Science.)

Digitized by Google

gnés de somnambulisme, publiés en Allemagne, en Russie et en Hollande, n'ont pas laissé un instant décroître la verve et la logique des expérimentateurs. Ce fut enfin en 1820 que M. Husson autorisa, dans les salles de l'Hôtel-Dieu de Paris soumises à sa clinique, des expériences qui eurent pour directeur M. Dupotet. Les théories modernes prennent date de cette époque véritablement constitutive dans l'histoire du magnétisme, à tel point l'adhésion même restrictive des corps savans facilite la marche des innovations médicales! On reprit avec plus de vivacité que jamais les débats sur l'existence du fluide.

Les circonstances favorisaient aussi ce mouvement progressif, cette impulsion subite que recevait la science. On avait obtenu que le gouvernement fermât les yeux sur une question qui divertissait la foule et ne lui permettait pas des préoccupations plus dangereuses. C'était d'ailleurs le moment des rêveries profondes de l'Allemagne dans le labyrinthe des mêmes découvertes. Wienholt avait définitivement reconnu la nécessité d'admettre un agent indépendant du système nerveux et de l'imagination. Olbers, Treviranus et Heinechen avaient embrassé ce système. Treviranus, physicien de Brême et botaniste distingué, associé dans les travaux de l'illustre Olbers, étant venu à Londres, Coleridge lui demanda ce qu'il pensait du magnétisme, et la réponse de Treviranus fut celle d'un homme supérieur qui doute par raison, mais qui croit par instinct. Le grand Cuvier, dans ses *Leçons d'anatomie comparée*, a dit ces remarquables paroles :

« ....Il faut avouer qu'il est très difficile, dans les expériences qui ont pour objet l'action que les systèmes nerveux de deux individus différens peuvent exercer l'un sur l'autre, de distinguer l'effet de l'imagination de la personne mise en expérience d'avec l'effet physique produit par la personne qui agit sur elle. Cependant les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance avant que l'opération commençât, ceux qui ont lieu sur d'autres personnes après que l'opération même leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent

Digitized by Google

es animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaine position et certains mouvemens, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination de l'un des deux. Il paraît assez clairement aussi que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Laplace, dans sa *Théorie du calcul des probabilités*, n'a pas craint de s'exprimer d'une manière plus formelle :

« ....Les phénomènes singuliers qui résultent de l'extrême sensibilité des nerfs dans quelques individus ont donné naissance à diverses opinions sur l'existence d'un nouvel agent que l'on a nommé *magnétisme animal*. Il est naturel de penser que l'action de ces causes est très faible et peut être facilement troublée par un grand nombre de circonstances accidentelles.

» Ainsi, de ce que, dans plusieurs cas, elle ne s'est point manifestée, on ne doit pas conclure qu'elle n'existe jamais. Nous sommes si éloignés de connaître tous les agens de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philosophique de nier l'existence des phénomènes, uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. »

On voit que les principes mystérieux du somnambulisme n'ont point échappé à de hautes intelligences. Des miracles récens se joignaient à ces témoignages considérables pour stimuler l'amour-propre beaucoup trop répulsif des médecins français; le phénomène si remarquable du transport des sens et du déplacement de la sensibilité étonnait, malgré le scepticisme à la mode, les plus rétives incrédulités.

Le somnambule Wilheimer lisait avec emphase et une attention sérieuse un livre dont il n'avait aucune connaissance préalable, en le pressant sur sa poitrine. Un des somnambules du docteur Kieser reconnaissait un sept de pique lorsque le côté marqué de la carte était posé sur sa lèvre inférieure; si un verre lenticulaire était approché du bout de son nez, il pouvait voir aussi bien avec cet organe qu'un homme éveillé le fait avec ses yeux. Afin de vérifier si la faculté était réelle-

Digitized by Google

ment perçue par le nez, on peignit le verre en rouge, et le patient s'écria que son menton lui interceptait la vue. En dirigeant ses doigts d'une chambre du second étage vers les fenêtres, il voyait la couleur et disait le nombre d'un troupeau de porcs qui passait en bas. Un épais chausson de laine ne l'empêchait pas de distinguer les lettres et les figures d'un livre avec son orteil. Dans les œuvres de Wienholt, nous avons constaté le phénomène d'une dame qui lut une lettre placée dans la poche du comte de Lutzelbourg. La *Gazette de Strasbourg* avait parlé d'une demoiselle qui pouvait lire un livre placé dans une chambre éloignée, pourvu qu'une rangée de personnes faisant la chaîne et se tenant toutes par les mains allât de sa chambre à la pièce indiquée, la première plaçant les doigts à plat sur sa poitrine, et la dernière sur le passage choisi du volume ouvert.

Dans presque toutes les contrées de l'Europe, le magnétisme animal, étudié et exercé par des hommes habiles et très peu crédules, formait une branche sérieuse de la pratique; ce n'étaient plus seulement des enthousiastes qui donnaient des théories ou qui racontaient des faits, c'étaient des médecins et des savans d'un ordre distingué qui posaient froidement des conclusions. En Prusse, M. Hufeland; à Berlin, M. Wolfart; à Francfort, M. Passavant; à Cronington, M. Baker; à Vienne, le docteur Malfatti; à Pétersbourg, M. Stoffleton, premier médecin de l'impératrice de Russie; près de Moscou, le comte Panin, avaient propagé et pratiqué le magnétisme animal avec plus ou moins de succès. Les travaux de M. Bogros, ainsi que l'opinion de Reil, d'Autenrieth et de M. de Humboldt, vinrent encore plaider en faveur, non seulement d'une circulation nerveuse, mais même de l'expansion au dehors de ce fluide circulant. Ce fut dans des circonstances si heureuses pour les progrès de son développement que le somnambulisme subit l'épreuve des praticiens de Paris qui se rangeaient timidement à l'opinion de M. de Jussieu, en 1825.

A cette époque, la pratique dans le magnétisme se résumait de la manière suivante.

Digitized by Google

Les phénomènes étaient produits par des moyens tantôt simples, tantôt composés. Dans le cas où ils restaient simples, le magnétiseur produisait la crise par l'intermédiaire du toucher, le souffle, ou même par la volonté; quand les moyens sont composés, c'est que le magnétisme appelle à son aide les fils métalliques, les baguettes, etc. Le patient et le magnétiseur fonctionnent à l'opposé l'un de l'autre, dans une position simple : le dernier commençait généralement par placer ses deux mains sur les épaules du premier : tel est le prélude de la manœuvre primitive, d'après les termes mêmes si expressifs de l'article de M. Rostan, dans mon *Nouveau Dictionnaire médical*. On peut voir dans les œuvres de Mesmer que sa pratique différait peu de ses prolégomènes de l'empirisme actuel, qui semble revenir à quelques errements du fondateur. M. Dupotet a beaucoup changé ce code des pères de la doctrine : il promène d'abord sa main depuis la tête sur toute la longueur du corps sans toucher le patient, il tient ses doigts fixes très long-temps et avec énergie sur le front et sur la poitrine, de manière à faire pénétrer la plus grande quantité possible de l'influence magnétique dans les deux grands centres du système nerveux. Ces pressions ou mouvemens sont répétés avec des modifications légères, ondulantes ou vives, jusqu'à ce que l'effet soit produit. Cet effet est gradué et s'accroît en proportion du nombre de séances. Il a été partagé à Londres en six degrés.

Dans le premier, ou état de veille, la peau est légèrement rougie, une impression de chaleur, de bien-être, et une sympathie involontaire se manifestent, mais là il n'y a pas d'action marquée sur les sens. Dans le second, ou état imparfait de crise ou demi-sommeil, l'œil est insensiblement privé de mouvement et de volonté, les paupières ne se lèvent plus; les autres sens subissent une excitation plus vive, et pour augmenter encore ces paroxismes, on éprouve de grandes révolutions nerveuses, telles que le picotement de la peau et le *fourmillement* des muscles. Dans le troisième état, celui du sommeil magnétique, toutes les impressions cessent de se ré-

Digitized by Google

vélar extérieurement, et quelquefois ce prolapsus s'étend jusqu'à la défaillance; alors des attaques de catalepsie et d'apoplexie se succèdent avec rapidité. Dans le quatrième état, le patient, quoique endormi pour le monde, est éveillé pour lui, et sa sensibilité revient; ceci est la crise parfaite, ou somnambulisme, pendant lequel M. Dupotet assure que le somnambule est placé dans les rapports les plus extraordinaires avec la nature, au moyen des seules perceptions de la peau et au travers des plexus nerveux. Dans le cinquième, ou état de vision lucide, le patient peut voir *introspectivement* sa propre organisation particulière et celle des personnes mises en relation magnétique avec la sienne; alors la médecine devient pour lui une science innée, le fluide confond son être avec les créatures qui l'entourent par une attraction très forte, et il circule pour ainsi dire entre eux une réciprocité de sentimens et de pensées si puissante qu'ils réunissent leurs idiosyncrasies différentes en un seul et même système. Dans le sixième degré, la vision lucide n'est pas limitée par le temps et l'espace, ou réduite dans son pouvoir.

Le fluide magnétique, qui est répandu universellement dans la nature, initie le somnambule au mouvement général des choses, et lui donne la prescience des événemens par sa lucidité ubiquitaire. Le docteur Klein dit que la mort du dernier roi de Wurtemberg fut prédite par un somnambule quatre ans avant l'événement, et que cette prédiction se vérifia dans toutes ses particularités.

Le rapport du patient et du magnétiseur n'est pas sans danger. Gmelin, ayant la diarrhée, fut assez imprudent pour magnétiser : son patient, le lendemain, fut malade. Hensler a rempli un volume des influences pernicieuses magnétiquement exercées, sans connaissance de cause, entre des pères et des enfans, des frères et des sœurs, des maris et leurs femmes. Des malheurs domestiques, des morts contagieuses, des infirmités héréditaires, en dérivent ordinairement. Les constitutions faibles et irritables; les femmes de quinze à quarante-cinq ans, etc., sont principalement excitées par le magnétisme;

Digitized by Google

mais il ne faudrait pas croire que les enfans, les jeunes filles, les vieillards et les tempéramens robustes en soient préservés. C'est là une erreur que les adversaires de la nouvelle doctrine propagent, sous prétexte de rapporter exclusivement les phénomènes à de simples paroxismes nerveux. Mademoiselle Pigeaire, jeune fille de douze ans, de Montpellier, et que son père vient d'amener à Paris pour la présenter à l'examen des médecins de la capitale de la France, offre, à douze ans, le développement le plus complet et le plus extraordinaire des facultés somnambuliques.

La cause immédiate de ces phénomènes est décidément aujourd'hui un fluide impondérable, que les enthousiastes supposent répandu dans le monde, et d'autres, uniquement sécrété par le cerveau. L'encéphale le produit et le dissipe; c'est le réservoir commun de l'homme. S'il émane d'un corps vivant, le résultat de l'émission est un des six cas de trouble décrits plus haut; s'il se manifeste dans un corps inanimé, le fluide peut encore s'y maintenir comme dans le réservoir de l'encéphale. Il est impossible toutefois de comprendre comment ce fluide développe une vision lucide et prophétique; ou comment il permet l'intuition de nos sentimens inexprimés dans un autre esprit, de manière à faire deux ou plusieurs personnes aussi sûres des méditations de chacune d'elles qu'on l'est des siennes propres. M. Dupotet avoue lui-même que les théories actuelles du magnétisme n'expliquent pas ces mystères de la science; nous ne perdrons pas de temps à les scruter, nous nous en tiendrons aux faits que les magnétiseurs proclament en s'appuyant des deux plus vulgaires autorités de la logique et de l'expérience, le témoignage et l'analogie; les témoins invoqués sont les naturalistes et les médecins les plus distingués de la France et de l'Allemagne; et on a recours, dans les questions analogues, aux résultats identiques fréquemment surpris dans les désordres si multipliés du système nerveux. Nous acceptons les témoins invoqués; mais il serait juste, cependant, qu'en retour de notre politesse on justifiât des moyens employés pour déjouer le charlatanisme et se

Digitized by Google

garantir des comédies. C'est, en quelque sorte, un verdict dont la solennité et la gravité dépendent du tribunal dans le ressort duquel il sera rendu; et un arrêt semblable exigerait, par son importance, la délibération publique des juges les plus compétents de l'Europe (1). Les neuf dixièmes des merveilles que présentent les archives allemandes résultent du mysticisme germanique, où les théories se forment nébuleusement d'après des faits à peine établis; et quoiqu'il soit impossible de révoquer en doute la bonne foi des professeurs de Berlin, nous croyons devoir, pour le moment, borner nos études et nos commentaires aux travaux des philosophes et des médecins français, dont le scepticisme, quelquefois outré, est du moins une garantie contre l'enthousiasme, tandis que leurs convictions demeurent plus définies et plus inattaquables.

Les expériences faites à l'Hôtel-Dieu établirent de fortes présomptions en faveur de l'existence du fluide, mais toujours avec un cortége d'incidens qui ouvrait une porte raisonnable aux objections du scepticisme. M. le docteur Bertrand, par quelques pages pleines de lucidité et de bonne foi, en a rendu compte de manière à satisfaire toutes les opinions, dans son livre savant du *Magnétisme animal en France*. La question avançait, sans contredit, mais ne se décidait pas. Des épreuves analogues eurent lieu dans tous les hôpitaux de Paris, à la Pitié, à la Charité, sous la direction de M. Fouquier; à l'hôpital Saint-Louis: partout se manifestèrent des résultats plus ou moins remarquables; mais l'administration de la police, qui aurait dû s'abstenir dans une question purement scientifique, apporta subitement aux travaux une opposition ridicule; et les partisans de la doctrine furent obligés, pour ne pas perdre le fruit des expériences récentes, de provoquer immédia-

(1) Burp du mad. C'est par défaut de sérénité et grâce aux ténèbres du huis clos que mademoiselle Pigeaire, cette somnambule si précieuse, vient d'échouer devant le tribunal secret de l'Académie de médecine. Heureusement, dans les questions de progrès, nous sommes accoutumés depuis longtemps à nous passer de l'opinion des coteries savantes; et la France n'a pourtant pas rétrogradé.

Digitized by Google

tement la sanction du tribunal supérieur dans la matière. C'est alors que M. Foissac écrivit une lettre officielle à l'Académie royale de médecine; les débats s'ouvrirent, une commission fut nommée, et, par l'organe de M. Husson, l'important examen de 1784 se trouva repris, quarante ans après le premier arrêt de la compagnie.

L'Académie royale de médecine se justifia de sa condescendance, aux yeux des adversaires du magnétisme, sur les préjugés du rapport de 1784, et sur le retentissement des expériences de l'Hôtel-Dieu. En médecine, un jugement quelconque ne saurait être absolu et irrévocable, parce que la science n'existe qu'à la condition de se renouveler sans cesse. Les commissaires déclarèrent aussi que le magnétisme actuel différait trop des doctrines de Mesmer pour qu'il fût équitable de l'envelopper dans leur proscription; que la pratique française se devait à elle-même de ne point rester plus long-temps en arrière des docteurs allemands; et qu'enfin, dans l'intérêt de l'humanité, il fallait examiner le magnétisme nouveau, ne fût-ce qu'à titre de remède secret, pour que le monopole des empiriques ne devînt pas funeste à la santé publique. Mais, lors même que l'examen n'aurait eu pour but que la constatation des phénomènes du somnambulisme, c'était là une responsabilité que le corps savant ne pouvait pas se refuser plus long-temps à prendre. M. Georget, dans son excellent ouvrage de *la Physiologie du système nerveux*, avait vivement préparé l'opinion sur les merveilles de cette faculté extraordinaire. Aussi M. Husson lui rendit-il un solennel hommage, et il traça un tableau animé de son histoire, depuis les scènes de ferme de Dusaucy jusqu'aux séances curieuses qui avaient eu récemment lieu dans les hôpitaux de Paris. A ce moment, de l'avis des commissaires et de la plus grande partie des médecins impartiaux de la capitale de la France, le somnambulisme développait, dans les moyens ordinaires de sentir que la nature a mis à la disposition de l'homme, les phénomènes suivans :

« Lorsque le magnétisme produit le somnambulisme, l'être qui se trouve dans cet état acquiert une extension prodigieuse

dans la faculté de sentir; plusieurs de ses organes extérieurs, communément ceux de la vue et de l'ouïe, sont assoupis, et toutes les opérations qui en dépendent s'opèrent intérieurement. — Le somnambule a les yeux fermés et ne voit point par les yeux; il n'entend point par les oreilles; mais il voit et entend mieux que l'homme éveillé. — Il ne voit et n'entend que ceux avec lesquels il est en *rapport*. Il ne voit que ce qu'il regarde, et ordinairement il ne regarde que les objets sur lesquels on dirige son attention. — Il est soumis à la volonté de son magnétiseur pour tout ce qui ne peut lui nuire, et pour tout ce qui ne contrarie point en lui les idées de justice et de vérité. — Il sent la volonté de son magnétiseur. — Il aperçoit le fluide magnétique. — Il voit ou plutôt il sent l'intérieur de son corps et celui des autres; mais il n'y remarque ordinairement que les parties qui ne sont pas dans l'état naturel et qui troublent l'harmonie. — Il retrouve dans sa mémoire le souvenir de choses qu'il avait oubliées pendant la veille. — Il a des prévisions et des *pressensations*, qui peuvent être erronées dans plusieurs circonstances, et qui sont limitées dans leur étendue. — Il s'énonce avec une facilité surprenante. — Il n'est point exempt de vanité. — Il se perfectionne de lui-même pendant un certain temps, s'il est conduit avec sagesse. — Il s'égare, s'il est mal dirigé. — Lorsqu'il rentre dans l'état naturel, il perd absolument le souvenir de toutes les sensations et de toutes les idées qu'il a eues dans l'état de somnambulisme, tellement que ces deux états sont aussi étrangers l'un à l'autre que si le somnambule et l'homme éveillé étaient deux hommes différens. » Voilà ce qui fut proclamé à la face de l'Europe médicale, au sein d'une assemblée dont les services rendus à l'humanité égalent la science profonde, et par l'organe d'un praticien qui est, depuis long-temps, placé au nombre des premiers médecins du continent.

C'est d'après le rapport de M. Husson que l'Académie de Paris nomma une commission permanente chargée de faire des expériences sur le magnétisme, et de réunir les documens indispensables à la solution du problème. Les débats qui

Digitized by Google

eurent lieu dans la compagnie furent très remarquables et très vifs ; le vrai jugement qui survécut à leur clôture, celui qui nous semble résumer, à cette époque de lutte, la physionomie des opinions les plus conciliantes et les moins prévenues, est parfaitement exprimé dans ces paroles de M. Husson, qu'il prononça sur la fin de la discussion, et qui entraînèrent le vote favorable de l'assemblée :

« — Dans la position où nous sommes, divisés d'opinions comme nous paraissons l'être, il est évident que ceux qui veulent l'examen paraîtront ridicules à ceux qui le repoussent, et que ces derniers le seront pour ceux qui le désirent. Il vous est impossible de vous soustraire à cette nécessité, qui, d'un côté comme de l'autre, déverse la risée ou la moquerie sur une partie de cette assemblée; vous devez la subir tout entière cette nécessité, et, dans l'alternative où vous êtes placés, n'étant plus les maîtres de diriger l'opinion du monde savant sur la question qui vous est soumise, il restera à juger si le ridicule doit s'attacher à ceux qui se prononceront pour l'examen d'une question qui a été l'objet constant des études de plusieurs d'entre nous, ou s'il doit frapper ceux qui repoussent ce sujet sans l'avoir étudié. Voilà, messieurs, où est la question du ridicule tout entière; c'est là que l'on ira chercher le ridicule où il est, car il n'est plus aujourd'hui dans le magnétisme en lui-même, comme vous l'a dit si judicieusement M. Guersent, il en a été déplacé depuis que des observateurs éclairés et impartiaux, dont personne ne récuse ici les talens, ont pris part à cette longue et solennelle discussion... »

Il y a douze ans que ces paroles furent prononcées; en transportant le sentiment dont elles sont l'interprète du sein de l'Académie dans les débats de l'Europe savante, elles peindraient encore parfaitement le caractère moral des querelles suscitées par le somnambulisme magnétique aussi bien dans la population que parmi les hommes de l'art. La nouvelle commission, formée de MM. Bourdois de La Motte, Fouquier, Guéneau de Mussy, Guersent, Itard, Leroux, Marc, Thillaye et Husson, nomma ce dernier médecin-rapporteur, et

Digitized by Google

c'est le document émané de leurs travaux, document publié en 1831, et dont les conclusions renferment trente propositions définitives du corps médical de la France sur le somnambulisme, qui constitue aujourd'hui la base de la pratique et le point de départ des observations dans le magnétisme animal. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à cet ouvrage important qui présente toujours, à côté d'un argument puisé dans les théories modernes, soit pour l'attaque, soit pour la défense, un exemple populaire, authentique et frappant, de manière à placer les faits constamment en regard de la discussion. Plus que jamais, à l'heure où nous écrivons, le somnambulisme magnétique paraît, en résumé, donner officiellement, médicalement lieu à la série des phénomènes qui suivent :

1° L'oubli au réveil; 2° l'appréciation du temps; 3° l'insensibilité extérieure; 4° exaltation surnaturelle de l'imagination; 5° développement de l'intelligence; 6° instinct des remèdes; 7° prévision; 8° inertie morale; 9° la communication des symptômes des maladies; 10° la communication des pensées; 11° la vue sans le secours des yeux; 12° influence particulière des somnambules sur leur organisation.

Une incroyable série de faits, constatés authentiquement dans la science, vient, à l'appui des phénomènes dont nous parlons, classer dans notre siècle la faculté du somnambulisme magnétique au nombre des dons les plus rares que la nature ait dispensés à l'homme. Nous en citerons quelques uns, les plus extraordinaires et les plus réservés; mais les livres ne manquent pas à la curiosité du public, et nous nous contenterons, pour l'ensemble des merveilles qui paraissent devoir un jour renouveler la face et les doctrines de la physiologie, de relater les œuvres contemporaines de nos voisins, dont l'étude peut servir d'introduction à la théorie actuelle du magnétisme animal.

La prévision, cette faculté qui a produit tant de miracles et provoqué tant de recherches dans l'antiquité grecque et romaine, aux époques les plus reculées de l'histoire du monde,

Digitized by Google

a été particulièrement l'objet, sous le rapport du somnambulisme, des travaux de M. Georget, dans sa *Physiologie du système nerveux*, de Pétetin, de Cabanis et de Moreau de la Sarthe; elle consiste, pour les magnétiseurs modérés, dans le pouvoir qu'ont les somnambules d'annoncer d'avance les modifications organiques qui doivent survenir dans leur économie, et d'indiquer avec la plus grande précision le moment de l'invasion de ces changemens ou crises, leur durée et les principaux symptômes qu'elles présentent. M. Bertrand, dans ses traités du *somnambulisme* et de l'*extase*, et M. Deleuze, dans son livre sur la *prévision*, ont accumulé les preuves et les pièces justificatives à un point si grave que le phénomène est irrévocablement constitué dans la science.

On entend par *inertie morale* une diminution de l'activité morale, d'où résulte pour le somnambule une absence plus ou moins complète de la force d'attention et de la faculté de réflexion, et par suite l'impossibilité de se replier en lui-même pour reconnaître l'état dans lequel il se trouve; c'est le phénomène psychologique semblable à ce que nous éprouvons au milieu d'un rêve.

Chez les somnambules magnétiques, l'*insensibilité extérieure* est quelquefois si prononcée que les épreuves deviennent les plus concluantes. M. J. Cloquet, chirurgien de grande réputation à Paris, assisté du docteur Chapelain, médecin-magnétiseur, extirpa, en avril 1829, un sein malade sur une dame que son confrère avait réduite dans un état d'insensibilité absolue. Ce fait curieux, un des monumens de la pratique du magnétisme moderne, causa une sensation extraordinaire parmi les hommes de l'art. En rendant compte de l'opération à l'Académie de médecine, M. J. Cloquet terminait ainsi son rapport :

« — Tel est le récit exact des phénomènes dont j'ai été témoin. Je prie la section de croire que je ne suis ici qu'un simple narrateur, que je me borne à rapporter ce que j'ai vu, que je n'en tire aucune conséquence, et m'abstiens de toute controverse relative au magnétisme; que je communique

simplement à mes confrères un fait qui m'a paru remarquable ; que cette communication a uniquement pour but de rendre hommage à la vérité, afin que par la suite l'enthousiasme ou la mauvaise foi ne me fassent dire ni faire ce que je n'ai dit ni fait, etc. »

Il y avait une grande réserve dans ces paroles, mais la réserve de M. Cloquet ne prouvait que mieux l'extrême surprise dont il était frappé, même dans l'entraînement des préventions générales contre le magnétisme.

De toutes les facultés du somnambulisme, il n'en est peut-être pas une seule qui ait, plus que l'*instinct des remèdes*, donné lieu aux prétentions singulières des magnétiseurs relativement aux inspirations à peu près surnaturelles dont seraient doués certains malades dans l'état de crise. « J'ai vu, dit Cabanis, des malades dont le goût avait acquis une finesse particulière, qui désiraient et savaient choisir les alimens et mêmes les *remèdes* qui paraissaient leur être véritablement utiles, avec une sagacité qu'on n'observe pour l'ordinaire que dans les animaux... On en voit qui sont en état d'apercevoir, dans le temps de leurs paroxismes, de certaines crises qui se préparent, et dont la terminaison prouve bientôt après la justesse de leurs sensations, ou d'autres modifications attestées par celles du pouls ou des signes plus certains encore... » Il était impossible de mieux caractériser quelques phénomènes spéciaux du somnambulisme, notamment *l'instinct des remèdes*. A cet égard les dissentimens et les récriminations pleuvent au milieu du corps médical de l'Europe. Nous sommes heureux de posséder, sous le rapport de *l'instinct des remèdes*, une particularité qui n'est pas encore portée à la connaissance des praticiens de Paris, dont nous garantissons hautement l'exactitude, et qui ne saurait manquer d'exciter vivement l'attention du monde scientifique.

M. Garcin, médecin français à Draguignan, en Provence, département du Var, a constaté, par des expériences multipliées, le don du sommeil magnétique naturellement provoqué dans un jeune homme de vingt-deux ans, avec des circons-

Digitized by Google

tances qui ne permettent pas le soupçon et les doutes où s'enveloppent trop souvent les adversaires du sens intime : cet individu, nommé Michel, natif de Figanières, s'endort positivement à volonté et à toute heure du jour ou de la nuit ; il n'a pas d'autre éducation que celle qu'on acquiert dans les écoles primaires de village, et n'a jamais voyagé que de Draguignan à Nice. Il suffit de regarder Michel fixement pour l'endormir une fois dans une minute, qu'il soit étendu dans son lit ou assis sur une chaise au milieu d'une société nombreuse. Dès que le sommeil est venu, des coups de fusil tirés aux oreilles de Michel ne sauraient troubler son repos. Dans cet état, il passe bientôt et sans aucune difficulté à une série de tours de force intellectuels dont nous allons tracer une esquisse rapide, en confessant notre profonde humiliation vis-à-vis de la puissance supérieure qui a disposé un semblable mécanisme dans la charpente animée de l'homme.

L'esprit de Michel se transporte, au gré des questionneurs, dans les astres, aux antipodes, sous la croûte du globe terrestre ; il décrit avec une effrayante rectitude de jugement les lieux qu'on lui fait ainsi diaboliquement visiter. Il s'attache d'abord aux masses, les détails dépendent de la fantaisie des interrogateurs. Désignez-lui une personne absente, qu'il n'a jamais vue, à l'instant il décrit son portrait physique et moral ; il en tire l'horoscope, pénètre dans son intérieur, cherche la partie malade ou viciée, indique le remède le plus efficace et prescrit le traitement. On a fait voyager Michel, par la pensée, dans des lieux qu'il ne connaissait assurément pas, et ses réponses ont donné la preuve d'une lucidité que les puissances actuelles de l'organisation de l'homme ne semblaient pas admettre. Il a parfaitement raconté que la petite ville de Martigues, dans les Bouches-du-Rhône, était longue et divisée en trois parties ; que près de Saint-Chamans, et sur la Touloubre, rivière qui se jette dans les étangs de la Camargue, il y a un pont, et sur ce pont un arc de triomphe de construction romaine. Dans un château situé au dessus de Salon, des personnes jouaient aux cartes à dix heures du soir :

Digitized by Google

il les a vues. Les arènes, de construction romaine, et le nouveau canal de la ville d'Arles furent également indiqués avec une précision surprenante. Mais voici quelque chose de plus merveilleux, et que M. Garcin livre à la méditation des savans et des philosophes.

Michel possède la faculté de rétrospection; il voit des événemens depuis long-temps passés, et qu'il n'a pu connaître : on l'a fait descendre à l'année 1833 pour l'envoyer à la recherche de la *Lilloise*. Michel découvre la corvette au moment de son départ du port de Cherbourg; il l'arrête à cent trois lieues des côtes de la France à cause du mauvais temps; il arrive en Islande avec elle en mai 1833, en repart le 13 juin; il la perd de vue et ne la retrouve qu'en mai 1837, tout-à-fait dans le Nord, où règne un froid excessif qui empêche les habitans de se montrer et de *lui* dire le nom du pays dans lequel il voyage. La corvette part de nouveau; il ne la revoit qu'à la fin de décembre 1837, dans le pays le plus glacial qu'il ait parcouru. Un événement qu'il ne peut définir, *à cause du froid qu'il éprouve lui-même dans tous ses membres*, menace le navire français du plus grand danger; *il entend les cris de détresse* de l'équipage; le navire est englouti, tout disparaît, tout périt, pas un homme n'échappe, pas même *trois chats qui se trouvent à bord*!!! Ce sinistre arrive à quinze cent seize lieues de Londres.

Voilà assurément l'exaltation mentale la plus inouïe dont il soit parlé dans les annales de la psychologie humaine. Quoique cette navigation, au dire de M. Garcin, eût beaucoup fatigué le somnambule, par suite des variations de la température, qu'il ressentait comme s'il eût réellement changé de place, on lui fit faire, dans *la même séance*, d'autres voyages, qu'il accomplit avec la même exactitude, et constamment grâce à la simple puissance de l'imagination. Du reste, il vit le siége de Constantine à l'époque où cette opération militaire fut entreprise, et le général Damrémont recevant le coup mortel le jour même de la catastrophe. Enfin, pour en revenir à *l'instinct des remèdes*, interrogé sur la maladie d'une dame du

Digitized by Google

pays, Michel prescrivit une plante à laquelle il donna un nom particulier, la *scalla donna*, et qu'on ne connaît ni dans la botanique, ni dans la contrée. Il s'agissait de trouver cette plante; Michel déclara qu'elle croissait dans l'intérieur d'une forêt, au pied d'un chêne vert, à quatre cents mètres d'une cassine, dont il désigna même le propriétaire. On conduisit le somnambule à la recherche de cette plante inconnue; ne la trouvant pas, malgré ses efforts, Michel se couche à terre dans la forêt, s'endort, et, dans le sommeil magnétique, il indique le même arbre, au nord-est de la cassine, et toujours à la distance de quatre cents mètres; on mesure la distance, et on découvre la plante au pied d'un chêne vert.

Il paraît au surplus que les objets qui constituent les questions qu'on adresse au somnambule de Figanières font en quelque sorte une révolution autour de son corps, et que, si Michel ne les saisit pas au premier tour, il les manque rarement aux tours qui suivent. Réveillé, le somnambule n'a souvenance que d'un vaste tableau qui formait circulairement un panorama, et auquel il empruntait les faits, les idées et les mots dont se composent ses réponses.

Le *développement de l'intelligence* et *l'exaltation de l'imagination*, comme on le voit, deviennent de plus en plus essentiels dans le pouvoir du somnambulisme. M. Deleuze rapporte que le premier somnambule qu'il a magnétisé pouvait, en somnambulisme, parler le grec moderne, qu'il avait oublié depuis son enfance; et le même sujet, qui n'avait lu qu'une seule fois dans sa jeunesse les *Nuits d'Young* en français, récita un jour, mot pour mot, et de mémoire, celle de Narcisse qui avait naguère frappé son esprit.

L'oubli au réveil, *l'appréciation du temps et la communication des symptômes des maladies* ne sont pas de nature à faire une grande impression parmi les merveilles du somnambulisme, mais ils complètent l'étendue des autres phénomènes. La *communication des pensées* offre, au contraire, la faculté qui excite particulièrement la risée des incrédules. Malheureusement pour les sceptiques, les témoignages maté-

Digitized by Google

riels ne sont pas moins nombreux ici que les preuves morales. Tous les écrits publiés sur le magnétisme renferment à cet égard une foule de renseignemens qu'il n'est plus permis de révoquer en doute; ce sont des faits accomplis. En niant l'extension à peu près surnaturelle de la puissance de la volonté dans le magnétisme, on nie le magnétisme lui-même, et aujourd'hui une semblable négation est impossible. Les somnambules, non seulement parlent les langues étrangères et même des langues *inconnues*, mais ils obéissent, à distance, malgré tous les obstacles, à la volonté des magnétiseurs. On lisait dernièrement dans les journaux français le récit d'une expérience faite à Verviers, par M. Johard, magnétiseur belge; nous le reproduisons, comme nous l'avons lu, parce que la circonstance est récente; mais, quelle que soit sa valeur, on constaté depuis quarante ans les mêmes phénomènes.

« Le bruit de mes expériences magnétiques s'étant répandu avec l'idée qu'on pouvait en tirer des lumières sur la nature des maladies, je fus sollicité d'endormir Mlle M..... afin qu'elle pût découvrir celle de son frère, banquier à Verviers, qui se trouvait sous l'impression d'une véritable terreur, parce qu'il souffrait d'une maladie de poitrine, crachait du sang et se croyait voué à une mort prochaine et inévitable.

» Je me rendis à ces instances, j'étais accompagné de la famille Houget et d'Adrien, mon somnambule; après le café, je magnétisai la demoiselle M..... Adrien en était séparé par quatre ou cinq chaises, ce qui ne l'empêcha pas de subir l'influence de mes passes, car il s'endormit en quelques minutes; ce fut ma nouvelle somnambule qui m'en fit apercevoir; le premier mot qu'elle prononça fut celui-ci : *Adrien qui dort!* je m'approchai de lui, et il me dit à son tour : *Mlle M..... qui dort!* Dormira-t-elle long-temps? — Oui. — Et toi? — Huit minutes seulement. Je fis approcher M. M..... de sa sœur qui lui porta la main à la gorge comme pour explorer le haut de la poitrine: Voyez-vous le mal, lui dis-je? — Très bien, ce n'est qu'une inflammation des bronches qui n'a rien de dangereux; il ne lui faut qu'un peu de tranquillité et cela guérira

Digitized by Google

seul, qu'il se rassure. Je dois ajouter que sa prédiction s'est entièrement accomplie; M. M....., qui ne se croyait pas deux mois de vie, est aujourd'hui bien portant et peut continuer à se livrer activement à ses nombreuses affaires de commerce et de finances.

» Ici commence la relation du phénomène de l'*action à distance*, dont j'avais entendu parler, mais que je n'avais jamais observé. Il y a de nombreux témoins de ce fait, je nommerai tous ceux dont ma mémoire me rappellera les noms; comme ce sont tous gens honorables, je ne pense pas qu'ils s'en trouvent le moins du monde offensés; une seule personne m'a fait comprendre qu'elle appartenait à une maison dont les principes religieux repoussaient le magnétisme, et me pria de ne pas la nommer. Cette demoiselle, pleine de talent et d'érudition, manifesta le plus grand désir de connaître le magnétisme, offrant de s'y soumettre pour mieux l'analyser; elle se rendit donc auprès de Mme Houget, et je commençai en sa présence, à onze heures du matin, pour ne finir qu'à midi, sans avoir obtenu le moindre effet, malgré l'intensité de ma volonté. Voyant que mes efforts étaient inutiles, je m'excusai en disant que sans doute l'action était détournée et se reportait sur la demoiselle M..... que j'avais magnétisée la veille; je regardai comme chose inutile et superflue de la réveiller ou de la démagnétiser, puisqu'elle ne l'était pas; ce fut à tort, comme on le verra plus tard; je profite de l'occasion pour recommander à tous les magnétiseurs de ne jamais négliger la formule du réveil toutes les fois qu'ils magnétiseront avec ou sans effet. Cette demoiselle se retira un peu désappointée, ce qui ne l'empêcha pas d'essayer elle-même et de produire souvent les phénomènes du somnambulisme sur plusieurs personnes.

» Il y avait ce jour-là un dîner d'amis chez Mme Teston; là se trouvaient M. Pierre Legrand, échevin de la ville, Joseph Legrand, son frère, M. Houget, M. Teston et plusieurs autres personnes. Je racontai naïvement mon échec, en ajoutant qu'il était probable que Mlle M....., dont la maison était éloi-

Digitized by Google

gnée d'un quart de lieue au moins, fût endormie. On plaisanta fort de cette prétention. M. Teston dit qu'il allait probablement arriver une estafette pour me prévenir de ce miracle. On se met à table; à peine la soupe est entamée que l'on frappe; un domestique présente une lettre, M. Teston la saisit, et reconnaît l'écriture de M. M..... — C'est cela! m'écriai-je; ouvrez, j'en suis sûr. Voici ce qu'elle contenait :

« M. Jobard, ma sœur est tombée, à onze heures, dans des attaques nerveuses et dans un sommeil qui nous effraie. On l'a mise au lit; elle est entourée de médecins; le docteur Lejeune a ordonné des remèdes; mais elle ne cesse de vous demander, disant que vous seul pourrez la guérir. Si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de venir de suite, car son état nous inquiète.

« — Qu'allez-vous faire, me dit-on? il faut pourtant dîner. — Puisque je l'ai endormie de loin, je la réveillerai de même; retournez, dis-je au commissionnaire, la malade est guérie; je lui ordonne de se réveiller.

« — Bravo! s'écria M. Bougel; mais je serais bien curieux de savoir si cela est vrai; je vais y envoyer quelqu'un. Il appela le jeune Rougier, qu'il aperçut dans la cour, et le pria d'aller demander des nouvelles de Mlle M... Une demi-heure après, il revint dire que la demoiselle allait mieux, que les attaques avaient cessé, et qu'elle allait se lever. Après le dîner, nous voulûmes la visiter; on mit le cheval à la voiture, et nous nous rendîmes sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où demeure M. M.... On nous confirma ce qui s'était passé, et nous montâmes dans la chambre de la demoiselle, qui s'était recouchée et avait conservé à la jambe droite un fort ronflement qui se répétait toutes les secondes.

« Le lendemain, la demoiselle M....., parfaitement guérie, vint nous faire une visite du soir; on s'entretenait du magnétisme, quand le docteur Béuchen entra par le plus grand hasard; ce docteur est l'esprit fort de l'endroit, il entreprit donc de nous prouver à tous que nous n'avions rien vu de tout ce que nous avions vu, que par conséquent nous étions un com-

Digitized by Google

posé de dupes et de charlatans, attendu, disait-il, qu'il venait de lire le rapport de Bailly contre le magnétisme. Il en était déjà là! Je le félicitai de la manière dont il se tenait au courant de la science; mais M. Houget eut la bonté de vouloir le convaincre sur le champ, en magnétisant son fils. La demoiselle M..... était bien curieuse aussi de voir un somnambule. Le jeune homme s'endormit; mais il souffrait visiblement et dit à son père qu'il lui faisait mal parce qu'il était trop ému, trop agité, et demanda que je prisse sa place. Je ne songeai pas le moins du monde à ce qui pouvait en résulter, et je lui fis deux ou trois passes; en ce moment, Mlle M..... tomba raide de sa chaise, le docteur Lamberti et M. Houget la relevèrent et la portèrent sur un lit dans une autre chambre. Les attaques nerveuses se déclarèrent avec une intensité effrayante; nos deux docteurs étaient aux abois, je me hâtai de démagnétiser à moitié Adrien pour courir auprès de la malade; elle était contournée, sa tête et ses pieds seuls touchaient au lit, son corps faisait un arc de cercle d'une demi-circonférence, les docteurs écrivaient des recettes, les dames présentaient du vinaigre, des sels, etc.; je fis éloigner tout le monde, et lui posant paisiblement la main sur l'épigastre, elle s'affaisa par degrés et reprit sa tranquillité. Est-ce que vous dormez? lui dis-je. — Oui, votre main me fait tant de bien, et vous êtes si calme intérieurement que cela m'apaise entièrement.

» Je fis signe à M. Houget de mettre sa main à la place de la mienne pour voir si elle s'en apercevrait : c'est M. Houget, dit-elle, il n'est pas calme, il est troublé, il est pourtant bon, il veut me guérir, mais j'aime mieux la vôtre. Je la remis et je tendis l'autre derrière moi pour qu'on me donnât une chiquenaude : oh! fit-elle, en retirant sa main comme si elle avait reçu le coup, vous me faites mal; elle indique sur sa main la place où j'avais été frappé. Je lui passai une barbe de plume dans le nez, sur les lèvres, elle ne la sentait pas, mais elle frissonnait et se frottait le nez quand je chatouillais le mien; je pris une prise, elle aspira en même temps que moi et éternua de ma prise, en se plaignant qu'on lui mettait du tabac

Digitized by Google

dans le nez; je donnai une prise au docteur Boucher, auquel je pris la main, elle éternua de même; on fit alors une chaîne dont l'extrémité était dans l'autre chambre, et ne pouvait être vue ni de la malade ni de moi; le docteur Boucher but une goutte, la malade se plaignit qu'on lui faisait avaler de l'eau-de-vie et qu'on la tourmentait horriblement. Enfin, après avoir répété plusieurs fois ces épreuves, elle me pria de la réveiller, je lui demandai de quelle façon je devais m'y prendre, elle me fit un mouvement des mains, m'indiquant qu'il me suffisait de lui serrer l'extrémité des doigts; je fis approcher les docteurs et la lumière, ils inspectèrent les yeux en soulevant la paupière, le globe de l'œil était renversé vers le haut et la paupière fortement adhérente. On lui toucha l'œil sans qu'elle ressentît rien; car elle était parvenue à un état d'insensibilité complète qui permet de faire toutes sortes d'amputations sans douleur; c'était l'état de cette dame à laquelle Jules Cloquet fit la section du sein. Quand les somnambules en sont là, l'automatisme se déclare, c'est-à-dire que le sujet répète exactement tous les gestes et toutes les actions du magnétiseur; l'une d'elles disait qu'il lui semblait que mon sang coulait dans ses veines; elle buvait, mangeait, riait, chantait ou sifflait avec moi, et me suivait comme mon ombre. »

Le pouvoir de la volonté est une force humainement incalculable. Colquhoun rapporte l'histoire de ce colonel anglais qui suspendait volontairement dans sa personne tout vestige d'existence avec un talent si parfait que, pendant plusieurs heures, on ne découvrit à son faux cadavre ni pouls, ni respiration; le corps était si froid, il avait tellement l'apparence de la mort que les amateurs rassemblés pour l'épreuve s'imaginèrent que le colonel avait poussé la plaisanterie trop loin, et s'enfuirent pleins de terreur. Mais le colonel se moquait d'eux, et il ranima son être avec autant de facilité qu'il avait paru l'éteindre. Le capitaine Francklin cite le miracle dont il fut témoin dans le pays des Esquimaux, où un naturel ayant perdu sa femme, pria le Ciel avec tant de ferveur qu'il en obtint le pouvoir d'allaiter son enfant, et vit couler de sa ma-

Digitized by Google

melle le fluide réservé aux mères. De pareils faits abondent dans les archives du magnétisme et du somnambulisme. On comprend donc que M. Deleuze, en présence d'une dérogation si extraordinaire aux lois connues de la nature, ait différamment classé les phénomènes produits par le désordre vital dont nous écrivons les courtes annales. La catégorie ci-dessus exposée est le tableau des merveilles adoptées, constatées par les physiologistes; M. Deleuze va plus loin : « Les phénomènes, dit-il, que nous offre le somnambulisme prouvent en nous une puissance intellectuelle qui sent, conçoit et juge, et qui se sert de divers instrumens pour agir, mais qui n'en a pas moins une existence indépendante de ces instrumens, à tel point qu'au besoin elle peut s'en faire d'autres, et qu'elle pourra en avoir de tout différens et de plus parfaits lorsqu'elle sera dans une autre situation. » (Hermès, t. IV, 1829.)

Ces phénomènes, qui sont très nombreux, que notre anatomie et notre physiologie ne peuvent expliquer autrement que par une pure et simple extension du système nerveux, comme nous l'avons vu plus haut dans la catégorie de M. Husson, et qui se trouvent à la fois être les plus incompréhensibles et les mieux vérifiés. M. Deleuze les indique dans sa philosophie nouvelle comme révélateurs de la véritable essence de notre ame, et fondateurs des maximes les plus providentielles pour le bonheur général et la morale publique.

Les principaux phénomènes hors du domaine de la physiologie sont :

1° La faculté de recevoir des sensations sans le secours d'aucun des organes par lesquels nous les recevons dans l'état ordinaire. Ainsi les somnambules voient les yeux fermés, dans l'obscurité la plus complète et au travers des corps opaques;

2° La translation du sens ou le transport de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du goût, soit à l'épigastre, soit au bout des doigts, soit dans une autre partie du corps. Cette faculté est le résultat du somnambulisme qui éveille principalement l'incrédulité des sceptiques, et pourtant, dans l'ordre des

Digitized by Google

merveilles issues du fluide, elle est la plus vulgaire et la plus appréciable. M. Bertrand, dans son livre *sur l'Extase*, a traité la question de manière à convaincre les rebelles et à éclairer les aveugles de toutes les classes; ce n'est plus même qu'une difficulté très secondaire dans les querelles ouvertes à propos du magnétisme animal. Poursuivons la nomenclature de M. Deleuze :

3° La vue intérieure; c'est ainsi qu'on nomme la faculté qu'ont plusieurs somnambules de voir dans l'intérieur de leur corps les parties affectées d'une maladie, de comparer l'état actuel de ces parties avec l'état normal qu'ils ne connaissaient point antérieurement, et de découvrir ainsi la nature et la cause de leur maladie, et les moyens de rétablir l'ordre;

4° La vue *à distance*, tellement qu'ils peuvent voir à de très grandes distance les personnes et les choses sur lesquelles leur attention est dirigée;

5° La faculté de sentir la volonté et la pensée de ceux avec lesquels ils sont en rapport, quelquefois même de ceux dont ils s'occupent, tellement qu'on se fait entendre à eux sans parler, et que souvent même ils devinent la pensée. Cette faculté ne s'exerce pas seulement sur les individus qui les approchent; on les a vus quelquefois décrire avec exactitude l'état de santé, le caractère, les projets et les dispositions morales de personnes éloignées;

6° L'impression durable que peut produire chez eux l'influence de la volonté du magnétiseur, impression telle que, dans certain cas, elle peut modifier le caractère moral et changer les goûts, les affections et la tournure des idées;

7° Un phénomène analogue : savoir, l'influence que l'homme, dans l'état de somnambulisme, peut exercer sur lui-même, en agissant sur son cerveau, de manière à conserver le souvenir d'une chose en oubliant toutes les autres, et à s'imprimer une volonté qui le fera renoncer à des habitudes nuisibles, et qui donnera une nouvelle direction à ses désirs et à sa conduite, sans qu'il songe à pénétrer la cause du changement qui s'est opéré en lui;

Digitized by Google

8° La faculté de prévision, faculté absolument étrangère à toutes celles dont nous sommes douée dans l'état de veille, et inexplicable par l'extension de nos autres facultés. Cette faculté est renfermée dans certaines limites; elle ne se développe que dans certaines circonstances; elle ne se porte que sur un petit nombre d'objets; elle se montre souvent incomplète; elle peut nous induire en erreur; mais son existence est incontestable; elle tient à un principe aussi différent de ceux de nos autres perceptions, que le principe de la vision l'est de celui de l'ouïe et de l'odorat;

9° Enfin, la *prétendue* communication avec les intelligences immatérielles; nous disons *prétendue*, parce que nous la croyons une illusion; mais le principe de cette illusion tient à un ordre de phénomènes absolument étrangers à ceux de l'état de veille; et, ce qui est fort étonnant, c'est que l'illusion sur la cause est ordinairement accompagnée de résultats positifs et de circonstances qui sont d'accord entr'elles. L'homme se trouve alors dans un monde idéal que son imagination a créé, et il attribue à des êtres fantastiques la révélation de plusieurs faits réels, dont il n'aurait pu acquérir la connaissance ni par l'observation, ni par le raisonnement, ni par les combinaisons les plus étendues et les plus profondes.

Voilà quelle est maintenant la portée des théories des magnétiseurs (1). On ne saurait le nier : ils ont pour eux des faits. Si la psychologie, cette science retardataire et qui néanmoins doit un jour servir de guide à l'encyclopédie humaine, si la psychologie future émane de leur doctrine actuelle, il faut

(1) Note de l'éd. Leur pratique elle-même est très avancée. Pour ne parler que de la France, nous citerons M. Chapelain, qui exerce depuis vingt ans le magnétisme avec un succès et une élévation qui lui ont acquis une des plus brillantes clientelles de Paris. N'oublions pas M. Berna, jeune et ardent disciple, dont la témérité embarrasse souvent beaucoup l'Académie de médecine, et qui a répondu dernièrement à ses juges par une simple brochure pleine d'entraînement et de logique. La lecture de ce mémoire inspire de tristes réflexions sur la probité des sciences dans notre époque.

Digitized by Google

nous attendre à une rénovation complète de la métaphysique. D'après cet aperçu, on devine aisément l'empire qui est réservé aux connaissances médicales. En effet, plus les phénomènes du corps approcheront, dans leur développement, de la révélation des phénomènes de l'ame, plus nous serons près d'atteindre le but des efforts de l'intelligence de l'homme, qui est de surprendre les mystères de la nature, et cette conquête replacera l'ange déchu au rang des esprits supérieurs.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Portraits historiques.

WILLIAM PITT,

SECOND FILS DU PREMIER COMTE DE CHATHAM (1).

Voici une de ces organisations rares, puissantes, dont le passage, comme celui des météores, laisse après lui une traînée lumineuse. Dès son enfance, William Pitt donne des marques d'un talent précoce; il cultive avec succès les poètes et les grands écrivains; il apprend plusieurs langues vivantes, et tel est le succès qui couronne ses études, qu'à l'âge où finit l'enfance pour les autres hommes, il est appelé au sein de la législature de son pays et qu'il y remplit bientôt les fonctions que la sagesse des princes accorde à l'expérience éprouvée par l'âge mur. Mais jetons un coup d'œil rapide sur l'époque où cet homme d'état fit son entrée dans la carrière, époque favorable pour développer un esprit tel que le sien.

Le règne de Georges III avait commencé sous les auspices les plus heureux; le prince à qui le parlement avait voté 800,000 £ pour soutenir l'éclat de son trône, avait ré-

(1) Note de l'édit. — Il y a long-temps que nous nous promettions de donner une appréciation de cet homme d'état, l'antagoniste de Napoléon, et le grand meneur de cette longue guerre qui a désolé le continent pendant plus de vingt années. Des matériaux soigneusement élaborés par M. Payot, pour le *Dictionnaire de la Conversation*, et un article biographique rédigé avec une grande précision par le même auteur, nous permettent d'accomplir cette tâche.

Digitized by Google

pondu à cet acte de libéralité en rendant les juges indépendans de la couronne. D'un autre côté, la guerre était poussée avec vigueur, et la prise de Pondichéry et de Manille dans les Indes-Orientales, de la Havane et de la Trinité dans les Indes-Occidentales jetaient un lustre nouveau sur les armes anglaises. C'est en vain que la France et l'Espagne se liguaient pour envahir le Portugal, c'est en vain que leurs flottes agissaient de concert, les armées anglaises étaient partout victorieuses, et bientôt un traité de paix ajoutait aux possessions du royaume la belle et fertile province de Québec, les deux Florides, la Grenade et plusieurs autres îles des Indes-Occidentales.

Cependant, quelque importantes que fussent ces conquêtes, elles ne paraissaient point proportionnées aux sacrifices de tout genre qu'elles avaient occasionés. La guerre avait coûté la vie à des millions de citoyens; elle avait absorbé une partie des ressources financières du pays, et le ministère avait restitué à la France des îles fertiles, des places importantes dont la conservation était regardée par la majorité de la nation comme une source de richesse pour le pays. Ce concours de circonstances dissipa le prestige; à la ferveur succéda le mécontentement, et bientôt il s'éleva un concert de clameurs qui força le pouvoir royal à changer de ministres. Mais les membres de l'administration nouvelle n'avaient point cet esprit des grandes choses, ces qualités élevées qui sont indispensables aux hommes d'état. Après avoir chassé du parlement l'un des membres les plus influens de l'opposition, John Wilkes, que cette violence rendit plus cher encore à la nation, ils présentèrent à la chambre cette mesure injuste dont l'adoption devait amener une lutte sanglante entre l'Angleterre et ses possessions de l'Amérique du Nord, et se retirèrent bientôt lorsqu'à la suite des premières atteintes de la maladie cruelle qui affligeait la santé du roi, la chambre des lords eut exclus la princesse de Galles du conseil de régence.

La situation politique du pays devint plus critique sous le nouveau ministère; poursuivi par la défaveur populaire, il ne put se maintenir. Un autre ministère lui succéda. Ceci se pas-

Digitized by Google

sait en 1766; c'était pour la quatrième fois depuis 1760, époque de l'avénement au trône de Georges III, que l'administration du pays voyait ses membres se renouveler. Les ministres reprirent le projet d'imposer un droit sur le thé et sur plusieurs autres articles que le Royaume-Uni envoyait à ses colonies. Cette fois, la mesure reçut la sanction de la législature. Mais alors les Américains, qui avaient épuisé les voies de conciliation, recoururent aux armes. D'un autre côté, la France et l'Espagne, qui avaient des affronts à venger, formaient une alliance avec les colonies révoltées; la France s'emparait de la Dominique, de la Grenade et de l'île Saint-Vincent; l'Espagne, de la Nouvelle-Orléans et de toute la partie occidentale de la Floride, tandis que leurs flottes, naviguant de concert, traquaient au passage les bâtimens de commerce, et bravaient le pavillon de l'Angleterre jusqu'à l'entrée de ses ports. La Hollande prit part aussi à la coalition, et prêta son assistance aux Américains, ce qui força l'Angleterre à lui déclarer la guerre. Au dedans, le commerce était en souffrance, et les vieilles haines qui divisaient le pays éclataient avec violence; ainsi, une commotion qui avait sa source dans le fanatisme religieux, se fit jour au sein de la métropole anglaise, et menaça, dans sa violence, de briser les fondemens de la vieille monarchie anglaise. Telle était la situation intérieure et extérieure du royaume à l'époque où commença la carrière politique de William Pitt.

Pitt entra au parlement dans les premiers mois de l'année 1781; après une candidature infructueuse à l'université de Cambridge, il se présenta à l'élection du bourg d'Appleby, qui l'envoya au parlement. Pitt, qui n'avait pas vingt-deux ans, alla se placer sur les bancs de l'opposition à côté de Sheridan, que l'influence de Fox avait fait entrer dans la chambre des communes. Il prit la parole pour la première fois à l'occasion de la seconde lecture du bill présenté par Burke, sur la réforme des dépenses de la maison du roi. La chambre qui était toute retentissante encore de la parole du vieux comte de Chatham, avait considéré l'apparition du jeune Pitt comme

Digitized by Google

un événement parlementaire; elle lui accorda sur-le-champ la plus vive attention. Dans une réfutation spirituelle des argumens de la cour présentés par lord Nugent, Pitt posa, en quelques instans, les bases de son argumentation; il attaqua l'administration avec chaleur, et dans une improvisation à la fois brillante et forte, sut bientôt captiver la bienveillance générale. La chambre crut voir renaître la grande ombre du vieux comte de Chatham. « Ce n'est point seulement un fragment du vieux bloc, disait Burke, c'est le bloc lui-même. » Un léger incident vint signaler cette séance : deux membres de l'administration, lord George Germain et lord Welbore Ellis, distraits par un message, causaient vivement entre eux; lorsque le jeune orateur s'arrête, jette un regard plein d'ironie sur les deux interrupteurs, et leur adresse ces paroles : « Je vais attendre que l'Agammemnon de nos jours ait fini son entretien avec le Nestor du banc de la trésorerie. » Il reprit alors son discours, et lorsqu'il se fut rassis, amis et ennemis se levèrent et le saluèrent de longs bravos; cette séance lui avait gagné tous les suffrages; Pitt était déjà regardé par la chambre des communes comme l'un de ses orateurs les plus distingués.

Mais il y avait aussi dans toute la personne du jeune orateur je ne sais quoi d'excentrique qui captivait l'auditoire. Pitt était grand, sec et nerveux; son teint bilieux donnait à la blancheur de sa peau une nuance jaunâtre qui faisait ressortir la dureté et la hauteur que l'on remarquait dans ses traits. Dans sa contenance régnait la conscience de sa force; bien qu'il manquât de cette grâce, de cette distinction de manières que donne la fréquentation du monde. Lorsque sa voix exposait à la chambre de grands tableaux, ou qu'il était remué par de grands intérêts, ses gestes et sa parole étaient pleins d'élégance et de noblesse. L'ensemble de sa figure n'avait point encore le beau caractère de celle de Fox; néanmoins ses tempes étaient belles, son front large offrait tous les signes de l'homme supérieur, et dans son regard étincelait le feu du génie.

Digitized by Google

L'opposition brisa le ministère, mais Pitt ne fut pas compris parmi les membres de la nouvelle administration. On lui offrit la place lucrative de trésorier de l'Irlande ; mais Pitt, qui ne voyait pas dans la combinaison nouvelle des éléments de vie, la refusa, cependant il resta près de Fox et de lord Shelbourne, qui furent nommés secrétaires-d'état, et continua sans regret apparent à les appuyer. Ce rôle ne tarda pas à lui peser. Connaissant les dispositions du ministère, il fit une motion tendant à opérer la réforme des élections. Cette opinion avait été soutenue par les membres de l'administration actuelle avant leur entrée au pouvoir, mais depuis qu'ils étaient en place, aucun d'eux, à part pourtant Fox et quelques whigs qui restaient fidèles à leur système, ne se montrait disposé à la soutenir. Elle fut repoussée dans la séance du 7 mai 1782, et regardée comme inopportune.

Mais le moment approchait où Pitt allait arriver au pouvoir. Au mois de juillet, la mort du marquis de Rockingham, qui était le chef du cabinet, ayant mis la désunion dans le ministère, Fox, Burke et lord Cavendish se retirèrent de l'administration. Alors William Pitt, qui n'avait encore que vingt-trois ans, fut nommé, par le roi, chancelier de l'échiquier. Pitt repoussa du cabinet lord North que plusieurs de ses collègues voulaient y faire entrer; il fit des ouvertures directes à Fox, mais ces ouvertures ne furent point acceptées. Cependant l'administration se composait d'hommes expérimentés; lord Shelbourne, qui en était le chef, avait l'habitude des affaires, et joignait à des manières gracieuses et populaires, la connaissance profonde de son époque et de son pays. Personne n'était plus aimé que le jeune Pitt, qui jusqu'alors n'avait défendu que des choses généreuses, et son désir de faire la paix était l'expression des masses; d'ailleurs cette paix avait été projetée par le ministère Rockingham, et des négociations avec les puissances ennemies avaient été ouvertes pendant les premiers mois de son existence. En conséquence, l'amiral Rodney ayant remporté quelques avantages sur les flottes ennemies, le ministère profita de cette heureuse cir-

Digitized by Google

constance, et les préliminaires furent signés le 20 janvier 1783 entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, ainsi qu'un armistice avec la Hollande.

Mais Fox avait repoussé les ouvertures que lui avait faites William Pitt; de ce conflit date cette guerre ardente, implacable qui divisa ces deux hommes d'état, et qui ne devait se terminer qu'avec leur vie. Fox épousa la querelle de lord North, son ancien ennemi; il fit cause commune avec lui, et tous deux se partagèrent d'avance, par un traité, les dépouilles du vaincu. On choisit pour le moment d'attaque celui où lord Shelbourne vint exposer au parlement les causes qui avaient déterminé le cabinet à signer les préliminaires de la paix. Chose étrange et qui indique jusqu'où peut aller l'esprit de parti, Fox qui, pendant le ministère du marquis de Rockingham, s'était montré l'un des partisans les plus zélés de la paix, attaqua ce projet avec tant de vigueur que Lord Shelbourne, qui l'avait rédigé, donna sa démission. Pitt seul voulut faire tête à l'orage; il soutint l'opportunité de la mesure par des discussions où il déploya les ressources de son immense talent; mais force fut enfin de se retirer. Fox l'emporta, un ministère de coalition fut formé, et celui-ci, une seconde fois infidèle à son opinion, reprit les négociations entamées pour la paix; les bases étaient les mêmes que celles qui avaient motivé les attaques bruyantes de l'opposition, elles furent approuvées par le nouveau ministère, et la paix fut signée le 3 septembre 1783.

Mais disons un mot de la séance mémorable où Pitt, ainsi attaqué, défendit les négociations du traité. Jamais les annales parlementaires d'aucun pays n'ont offert rien de plus remarquable. Lord Cavendish ouvrit la séance en attaquant le traité, qui, disait-il, compromettait les intérêts anglais; Pitt se leva, poussé au combat par des paroles vives qu'il n'avait pas encore l'habitude d'entendre, il descendit précipitamment les marches qui longent les bancs ministériels, et ne s'arrêta que sur le parquet du centre de la salle; l'impatience, la vivacité se peignaient dans son regard; il justifia les

Digitized by Google

chaque attaquée, défendit ses plans, repoussa avec chaleur le reproche d'ambition cachée et cette soif de places que lui prêtaient si bénévolement ses adversaires : ce qu'il voulait, disait-il, n'était pas pour lui, c'était pour son pays : ce qu'il voulait, c'était cette grandeur qu'avait rêvée son père, et qui recommandait sa mémoire à tous ceux qui avaient de l'amour pour la patrie. Vainement par diverses interpellations ses adversaires chercherent-ils à arrêter le cours de son improvisation, il répandit à tout, sema son discours de traits incisifs et froids : comme une lente dissection, domina, par la puissance de sa parole ses auditeurs émus, et les força au silence. Oh! quel spectacle, le silence était si profond que l'on eût pu recueillir jusqu'au moindre souffle qui sortait de toutes ces poitrines agitées ; on eût dit qu'un charme irrésistible s'emparait de tous ces hommes : Fox, Burke se tenaient debout et suivaient leur ennemi du regard. Il conclut enfin, déclara que si l'on repoussait la paix il fallait pouvoir immédiatement recommencer la guerre, et que, dans l'état où était le pays, la guerre était impossible ; puis se tournant du côté où étaient assis Fox et lord North, et après les avoir adjurés de cesser de troubler le pays, il ajouta qu'ayant rempli ses devoirs il ne craignait pas d'être ramené à une humble position privée ; qu'il n'avait jamais combattu pour sa place, mais seulement pour le bien et l'honneur du pays, honneur qu'il croyait méconnaître aussi bien que ses adversaires. Il fit une légère pause et récita ces beaux vers d'Horace :

> Fortuna sævo læta negotio, et
> Ludum insolentem ludere pertinax,
> Transmutat incertos honores,
> Nunc mihi, nunc alii benigna.
> Laudo manentem; si celeres quatit
> Pennas, resigno quæ dedit..., (1)

(1) La fortune se plaît à des actes rigoureux ; elle s'obstine à jouer des jeux extraordinaires ; elle donne sans cesse des honneurs incertains. Favorable tantôt à moi, tantôt à d'autres, je la remercie lorsqu'elle reste près de moi ; si elle agite ses ailes légères, je rends ce qu'elle m'a donné.

Digitized by Google

Après sa sortie du ministère, Pitt se rendit sur le continent, il visita Paris, l'Italie et l'Allemagne, et revint au bout de quelques mois à Londres. La session s'ouvrit, et il alla se placer sur les bancs quittés par Fox. A la première séance il dit qu'il était d'accord avec les membres du gouvernement sur plusieurs points importans; qu'il pensait par exemple avec les membres de l'administration, que les affaires de l'Inde, la paix générale et quelques modifications dans l'impôt étaient des mesures pressantes, et que si ces mesures étaient envisagées sous un point de vue honorable pour le pays, lui et ses amis donneraient volontiers leur appui au cabinet. Mais après une trève de courte durée, Pitt commença l'attaque en protestant par de sages observations contre plusieurs fautes graves, et se livrant ensuite à la fougue de son ambition, il poursuivit le ministère et ne donna plus un moment de relâche à ses attaques. La position de celui-ci était d'autant plus difficile, qu'il y avait dans tous ses actes un esprit de contradiction dont on ne pouvait expliquer la cause que par son entrée au pouvoir. Alors, semblable au général qui par sa patience force la fortune à lui devenir favorable, ne cédant rien au hasard, saisissant avec un admirable à-propos le côté faible de son ennemi, Pitt, sans considération pour les assurances qu'il avait données à l'ouverture de la session, parvint à acculer le ministère dans ses derniers retranchemens, et le força à se démettre de ses fonctions après que le bill relatif à l'administration des Indes-Orientales eut été repoussé.

Cette crise motiva le retour aux affaires de Pitt comme premier ministre; il n'avait que vingt-quatre ans. Beaucoup de clameurs, de murmures et de sarcasmes accueillirent ce ministère; on prétendit que sa création n'était qu'un coup de tête de la couronne; qu'elle n'oserait pas, pour lui donner de la force, en appeler à une élection générale, que d'ailleurs la majorité ne lui était pas acquise. Mais au lieu de se laisser abattre par ces obstacles, Pitt se tint le plus long-temps possible sur la défensive, et soutint la lutte avec autant d'activité que

Digitized by Google

de courage; il aimait mieux garder sa position que de tenter les chances d'une lutte nouvelle par la dissolution de la chambre élective; et l'on dit à ce sujet que, voyant les obstacles grandir, il offrit avec découragement sa démission au roi. Néanmoins, pendant qu'il donnait des déclinatoires habiles, il sondait le terrain des élections, et étudiait l'esprit des localités. Les élections vinrent comme un orage; il y vainquit l'ancienne majorité, et son triomphe fut si complet, que Londres, Bath et d'autres villes considérables demandèrent à l'avoir pour représentant; mais il donna la préférence à l'université de Cambridge, qui l'avait dédaigneusement écarté lors de sa première candidature, et où il avait terminé ses études. Cette fois une grande majorité l'élut; la nomination de lord Euston était douteuse, il la fit décider. Toutefois disons que la différence de l'accueil qu'il reçut aux mêmes lieux s'explique par d'autres raisons. Pitt avait évidemment changé de parti, et modifié ses premières opinions; ce n'était plus un radical fougueux, il avait abandonné ses projets de réforme pour plaire au roi et à la cour, et ses opinions s'harmonisaient maintenant avec celles de l'université. Quoi qu'il en soit, il avait si bien calculé ses plans qu'il put ouvrir la session au milieu des acclamations d'une majorité nombreuse.

Mais son plus beau triomphe, fut la retraite de lord North. Cet homme d'état si fier, que l'on ne désignait plus depuis longues années que sous le nom de noble lord au grand cordon bleu, avait été l'un des adversaires les plus ardens du jeune ministre. C'est de lui que Fox disait : « Il a perdu plus de royaumes qu'Alexandre, Chatham et Frédéric n'en ont conquis. » Lord North en effet avait été à la tête d'une des majorités les plus compactes dont jamais homme d'état eût disposé, et il n'avait pu faire face aux difficultés. Dénué de cette qualité brillante qui sait tourner une difficulté, North ne voulait ni paix ni trève avec ses adversaires; il était fier, hautain, souvent dédaigneux; sa tactique politique ne connaissait pas de transaction. Et de là cet insuccès qui accompagna presque toujours les combinaisons dans les-

Digitized by Google

quelles il se trouvait engagé. Cependant North avait d'éminentes qualités ; son esprit était plein d'élévation, sa conversation magique et pleine d'entraînement ; il était éloquent et possédait une admirable aptitude pour la réplique. On rapporte que, dans la nuit où Fox et ses coalisés renversèrent le ministère Pitt, North cédant quelques instans au sommeil sur son banc, devint l'objet des attaques virulentes de lord Granville. Fox le réveilla ; et North ayant écouté quelques instans, il reprit son sommeil en priant Fox de le réveiller à tous les griefs importans. Ce jeu dura une heure et demie ; et quand Granville eût fini sa philippique, North se leva, reprit les faits avancés, les posa de nouveau, et les réfuta avec une chaleur et un entraînement qui séduisirent tout le monde, et lui valurent les applaudissemens unanimes.

Revenons à William Pitt. Resté maître du terrain et pouvant disposer d'une majorité nombreuse, Pitt porta sa pensée sur les affaires intérieures du pays. La paix était conclue depuis un an et demi, mais le commerce et l'industrie se traînaient encore terre à terre. Le crédit était ruiné, les fonds publics baissaient chaque jour, les douanes étaient violées à toute heure, et les dépenses publiques allaient toujours croissant. Dans les provinces, la misère était effroyable, et le désordre, par suite du manque d'unité, régnait dans les branches les plus importantes de l'administration. Pitt, par son énergie, fit face à toutes les difficultés. Avec les élémens de la chambre nouvelle, il créa une chambre laborieuse, fonda des institutions financières plus ou moins heureuses, rétablit la régularité des paiemens lorsqu'il semblait presque impossible de lever les impôts les plus urgens, et réprima la contrebande. Les droits sur le thé, sur les liqueurs, sur les vins furent diminués ; et pour faire face aux lacunes que laissèrent quelques unes de ces modifications, il augmenta l'impôt sur les fenêtres.

Mais l'une de ses mesures les plus habiles, est le bill des Indes. Par ce bill, la Compagnie des Indes obtint le temps qui lui était nécessaire pour acquitter un million de livres sterling

Digitized by Google

de l'arriéré de sa dette, et fut autorisée à accepter toutes les traites tirées de l'Inde. On lui imposa pour régler le passé, la charge d'un dividende de quatre pour cent qui répondait aux arrérages dus aux actionnaires. On régla ensuite les formes de la comptabilité. Cet objet présentait d'immenses détails et des difficultés sérieuses. Pitt les vainquit. Les affaires civiles et militaires, les revenus du gouvernement furent placés sous le contrôle et la surintendance de six commissaires nommés par le roi, et résidant en Angleterre. Le gouverneur-général de l'Inde fut investi d'une large initiative. Le bill établit à Londres une nouvelle cour de judicature composée de trois juges tirés des trois cours de Westminster-Hall, de quatre pairs, de six membres de la chambre des communes auxquels fut conféré le droit de juger les délits commis dans l'Inde par les personnes revenues en Angleterre.

Disons-le pourtant, un grand nombre des articles de ce bill étaient le résultat des observations de Fox; mais c'était l'un des talens de Pitt de savoir réaliser rapidement la conception des autres quand elle était bonne. On lui reproche cependant ses dépenses. Dans le cours de quinze années, Pitt et ses adhérens négocièrent vingt-cinq emprunts: quinze à trois pour cent; quatre en annuités; un à quatre; cinq mi-partie à trois pour cent et en annuités. Nous laisserons Pitt se justifier de l'énormité de ces emprunts. Voici comment il répondait aux objections que lui faisaient ses adversaires. « Je viens de faire un long voyage; j'avais laissé à mon régisseur un domaine de seize mille écus de rente dont neuf à dix mille étaient absorbés par des charges hypothécaires. Aujourd'hui on me dénonce mon intendant comme ayant doublé ces charges par des dépenses extraordinaires. J'ai accueilli d'abord l'accusation; mais mon intendant m'a répondu : « J'ai été obligé de faire de gros emprunts pour préserver votre domaine de l'invasion des pluies d'orage et des débordemens. J'ai maintenu en bon état vos terres, je les ai fait cultiver; elles rapportent beaucoup aujourd'hui, tandis que celles de vos voisins sont stériles. Aujourd'hui, votre domaine supporte une charge

Digitized by Google

deux fois plus forte que l'ancienne; mais il donne un revenu quatre fois plus fort. Sur seize mille écus, vous n'en aviez que six à sept mille dont vous pussiez disposer, maintenant, malgré vos charges hypothécaires, votre revenu net excède quarante mille écus. »

Quoi qu'il en soit, au moment où l'Angleterre allait commencer la guerre contre la révolution française, la banque d'Angleterre se trouva dans de graves embarras. La difficulté de la position répandit aussitôt l'alarme dans le pays. Pitt, qui ne se dissimulait pas la gravité des circonstances, trouva le moyen d'arrêter les remboursemens qui étaient demandés de toute part. A cet effet, il fit autoriser les directeurs de la banque à suspendre provisoirement leurs paiemens jusqu'à ce qu'ils eussent présenté un compte-rendu de leur situation; pièce qui ne se fit pas attendre. Il se trouva que l'actif de la banque dépassait de beaucoup les engagemens qu'elle avait contractés. En conséquence, Pitt présenta à la chambre des communes un bill autorisant la banque à rembourser ses créances avec du papier, auquel la chambre accorda un cours forcé. La mesure fut votée, et la réaction que ce vote opéra dans le public fut telle que les bons de la banque, furent sur tous les points du royaume, préférés à toutes autres valeurs.

Nous voici en 1789: l'Angleterre et l'Espagne sont sur le point d'en venir aux mains; mais les différends qui les séparent sont heureusement réglés, et la paix est conservée. Une autre pensée occupait William Pitt, il cherchait à créer des embarras à la France. A cet effet, il fait des traités secrets avec la Prusse, l'Autriche, la Russie, et la Turquie; il exploite avec habileté les dissentimens et les divisions qui surviennent entre le parti démocratique des Provinces-Unies et le stathouder; augmente les forces de terre et de mer, et signe un traité avec Hesse-Cassel. Dans le même temps, Wilberforce, ami particulier de Pitt présente à la chambre des communes une motion contre la traite des noirs. Le jour de la séance, l'orateur, indisposé, remit sa motion à Pitt, qui la lut et parut la défendre; mais à la mollesse avec laquelle celui-ci soutint le

Digitized by Google

débat, on comprit sans peine que l'adoption de ce bill n'entrait pas dans ses vues, et qu'il acceptait le rôle que lui confiait son ami pour se donner de la popularité.

Cependant les circonstances devenaient de plus en plus graves; on touchait au moment où la tempête continentale menaçait de renverser le vieil édifice anglais. Une nouvelle complication allait augmenter les embarras du ministère, nous voulons parler de la maladie mentale qui atteignit le roi vers la fin de 1788; les deux chambres se rassemblèrent le 22 novembre, et l'on délibéra si la régence du royaume serait ou non confiée à l'héritier du trône. Le grand objet de la convocation des deux chambres était de savoir qui du parti Pitt ou du parti Fox allait l'emporter. L'Angleterre et l'Europe eurent quelques momens les yeux fixés sur cette querelle. Les premières discussions furent âcres et violentes, il n'y avait de modération d'aucun côté, car il s'agissait pour les uns de tout perdre, et pour les autres de tout obtenir. Néanmoins Pitt, s'appuyant de l'autorité de la reine, et fort de sa majorité, l'emporta; il fit déclarer l'existence de l'administration du régent, le prince fut nommé, mais il lui fut interdit de créer des pairs, de distribuer des pensions, de disposer des domaines particuliers du roi. Quant aux soins de la personne du monarque, ils furent confiés à la reine, à qui l'on donna provisoirement un conseil, ainsi que le pouvoir de nommer aux emplois de la cour.

Quelques mois plus tard, l'exécution de ce bill aurait infailliblement amené une vive résistance; déjà des nuages s'amoncelaient, et tout présageait une explosion prochaine lorsque la santé de Georges III se rétablit. Ceci se passait le 22 février 1789; le 10 mars suivant, des commissaires venaient déclarer aux deux chambres que la santé du roi était entièrement rétablie, et qu'il pouvait reprendre ses fonctions. Alors Pitt fut à l'apogée de sa gloire; plus de difficultés, plus d'obstacles, la pente qui s'offrait sous ses pas était douce; le prince l'aimait, et ses amis offraient une phalange compacte contre laquelle se brisaient tous les efforts de ses ennemis.

Digitized by Google

Une autre gloire lui était réservée, c'était celle de voir l'un de ses plus fougueux adversaires se ranger sous sa bannière : Burke, l'un des champions du parti whig, Burke se sépara de la cause que sa voix puissante avait si long temps défendue. A la suite de la discussion d'un bill relatif aux terrains à concéder aux cultivateurs des Canadas, il vint se rallier à Pitt, entraînant avec lui tous les grands propriétaires et les sommités que le commerce avait pour ses représentans à la chambre.

Qui pouvait maintenant l'arrêter? Fox, naguère respecté et chéri n'avait plus d'influence, sa présence excitait dans la chambre de vives clameurs; sans doute il restait encore à cet homme d'état des amis puissans, c'étaient le comte Stanhope, le duc de Bedford, Erskine, le plus loyal des hommes; le probe, le logique Whitbread; le spirituel Tierney; Sheridan, l'homme aimable et poli, Sheridan, qui valait à lui seul une armée d'orateurs lorsque s'élevant de toute sa grande taille il jetait à la tête de ses adversaires ce sarcasme brûlant qui tuait. Mais ces personnages se trouvaient destitués de cette influence qu'ils aimaient autant que la vie; ils étaient pauvres comparativement à leurs adversaires; leur parole n'avait aucune action sur les bills, et la solitude régnait sur leurs bancs. On avait aussi perdu le duc de Portland, et j'ai dit que tous les grands propriétaires et les représentans du commerce qui grossissaient les rangs de l'armée des whigs avaient passé à leurs adversaires.

Transporté par une défaite si éclatante, Pitt marcha tête levée, rien ne l'arrêta; en vain plusieurs membres de la chambre, et nous citerons entre autres le duc de Richmond, indiquèrent-ils à son administration quelques réformes justes dont les résultats semblaient devoir apaiser le mécontentement des adversaires du cabinet; ces réformes furent repoussées, et la majorité, plus hautaine que jamais, refusa toute espèce de concessions. Il y avait pour ainsi dire un reflux impétueux vers le pouvoir absolu, une volonté systématique de rejeter tout changement. C'est ainsi que Pitt, méprisant les avis de l'opposition, engagea son pays dans une lutte terrible contre

Digitized by Google

la France. Pitt avait envisagé avec légèreté les nouveaux changemens qui s'opéraient en France; il ne croyait pas à la puissance morale des idées, il ne croyait qu'à la puissance des besoins de tous les jours; il applaudissait quand Burke disait avec une folle exagération qu'il fallait faire disparaître la France, en former un monceau de ruines, la remplacer sur la carte par un point blanc; il applaudissait lorsque le duc de Kent et lord Hawkesbury s'écriaient qu'il suffisait d'une *pointe* pour que les alliés se rendissent à Paris, et lorsque les ducs de Clarence et d'York proclamaient dans leurs discours à la chambre haute qu'on saurait bien châtier les Français. Ses passions, ses désirs l'aveuglaient.

Dans cet état de choses, Pitt ne garda aucun ménagement. Le 30 mai 1794, veille du 9 thermidor en France, Fox, dans un discours violent, ayant demandé qu'on prît des mesures pour terminer la guerre, Pitt l'accusa de haute trahison, lui dit que le gouvernement saurait punir les traîtres partout où ils se rencontreraient, et que personnellement il n'était point effrayé de ses menaces. Fox répliqua en l'adjurant de mettre un terme à cette guerre, et lui prédit des malheurs prochains, mais rien n'émut le ministre, et fort de toutes les concessions de la chambre, dont la majorité se grossissait chaque jour, il resta inébranlable.

Cependant les prophéties de Fox commençaient à se réaliser; la France, qui s'était compromise aux yeux des monarchies européennes, soutenait les attaques de ses ennemis avec vigueur; de toutes les parties du territoire ses enfans accouraient se ranger sous les drapeaux et se couvraient de gloire. D'un autre côté, la guerre coûtait à l'Angleterre des sommes énormes; il fallait contracter emprunts sur emprunts; il fallait aussi recourir à des mesures violentes pour comprimer le mécontentement qui commençait à éclater sur plusieurs points du royaume. On suspendit l'*habeas corpus*, et l'on établit des commissions militaires en Irlande. Quelques symptômes de désaccord commençaient enfin à se manifester parmi les amis du ministère; lord Charles Grey, et après lui Wil-

Digitized by Google

berforce, représentant du comté d'York, avaient fait une motion à la chambre tendant à négocier la paix. Cette motion, reprise par Fox, fut écoutée de tous avec un religieux silence.

C'est vers cette époque que Pitt envoya sur le continent un diplomate d'un talent remarquable, lord Malmesbury. L'objet apparent de cette mission était de négocier la paix, mais le but secret était de réaliser des emprunts considérables. Malmesbury revint donc en Angleterre, et la guerre continua. Alors les rangs de l'opposition s'éclaircirent encore; Fox, Fitz Patrick, Sheridan et Grey, de guerre lasse, quittèrent la lutte, laissant sur les bancs de l'opposition vingt personnes seulement, parmi lesquelles on remarquait Tierney, qui, pendant cette absence, se battit en duel avec le ministre (1).

Mais il se préparait un événement qui allait confondre les politiques de tous les partis. Pitt, après avoir occupé le ministère pendant dix-sept ans se démet tout à coup de ses fonctions. Les nouveaux ministres étaient ses amis, la plupart ses créatures, le système restait le même, le personnel seul changeait. Cette étrange velléité a été diversement interprétée. Pitt avait-il donc perdu le goût des grandeurs? La soif du pouvoir qui l'avait caractérisé depuis ses premiers pas dans la carrière politique s'était-elle éteinte? Quelques uns de ses biographes ont considéré sa retraite comme l'un des plus beaux triomphes de sa carrière politique; mais d'autres prétendent avec

(1) Fox s'explique quelques jours après dans une lettre aux électeurs de Westminster, sur les raisons qui l'avaient obligé, ainsi que ses amis, à se retirer momentanément des affaires. Ce manifeste est un des écrits les plus éloquens de cet orateur. On rapporte à ce sujet que Fox ayant commencé à plusieurs reprises ce travail sans en être satisfait, reçut la visite de plusieurs amis auxquels il expliqua les difficultés dans lesquelles il se trouvait. Alors l'un d'eux tirant une grande table, lui dit : Montez-là; nous sommes les électeurs de Westminster; dites-nous pourquoi vous cessez de prendre part aux délibérations de la chambre des communes? Fox se rendit à cette invitation. Il commença son discours, et s'exprima avec une lucidité et une énergie admirables. Une copie de ce discours fut faite séance tenante, et le manuscrit fut aussitôt envoyé à l'impression.

Digitized by Google

plus de raison qu'elle avait sa source dans le revirement qui s'opérait alors dans l'opinion publique. Le pays était las de la guerre, la Grande-Bretagne avait, il est vrai, maintenu sa suprématie maritime, mais les beaux triomphes de l'ennemi sur le continent rendaient maintenant une plus longue persistance impossible. D'ailleurs la nation était fortement obérée, et déjà on avait été obligé de suspendre les paiemens en espèces. Il fallait faire la paix, et sans la guerre, l'administration de Pitt n'était pas possible.

Ce qui prouve la vérité de cette dernière assertion, c'est qu'après avoir défendu le traité d'Amiens contre ceux qui l'attaquaient, et soutenu Addington, son successeur et son ami, dans les autres bills qu'il proposa; Pitt, lorsque la reprise des hostilités avec la France fut décidée, voyant que le ministère n'était pas à la hauteur de la mission qui lui était échue, et désireux sans doute de reprendre son poste, se jeta dans l'opposition, et fit cause commune avec son vieil antagoniste Fox. Le ministère ne put résister à d'aussi vives attaques, il se démit de ses fonctions; et le 12 mai 1804, Pitt fut de nouveau appelé au ministère comme premier lord de la Trésorerie et chancelier de l'Echiquier.

Pitt revint à son ancien système. Bien que la paix fût devenue nécessaire, et que les dépenses des dernières campagnes eussent épuisé les ressources du pays, il ne se départit d'aucune de ses prétentions. La Russie et l'Autriche s'engagèrent dans une guerre contre la France; il répandit la calomnie au dehors contre Bonaparte, demanda à la chambre l'autorisation de lever des armées, et tous les abords de la mer furent, par ses ordres, hérissés de fortifications. Cependant on remarquait, depuis quelque temps, un changement notable dans sa personne : il était triste, son esprit semblait abattu, sa parole était moins vive, et ses forces diminuaient d'une manière très sensible. Il se rendit aux eaux de Bath, mais, n'en ayant éprouvé aucun bien, il revint à Londres. Un épanchement se déclara aussitôt dans sa poitrine, et son estomac refusa toute nourriture. Quelques jours après, la nouvelle de la bataille

Digitized by Google

d'Austerlitz parvint à Londres, il se retira dans sa maison de Putney, se mit au lit, et fit appeler sa famille; ses nièces et ses neveux, ainsi que l'évêque de Lincoln, son ami, accoururent à son chevet; il les reçut avec bienveillance, et l'évêque lui ayant annoncé que ses derniers instans approchaient, il laissa échapper un sourire plein de tristesse, et témoigna le regret de ne point laisser de fortune à ses parens; il remit ensuite des papiers à l'évêque qui lui était dévoué depuis son enfance, et, se tournant vers son frère, il lui fit des adieux touchans. Son visage devint plus calme, et quelques instans après il mourut en prononçant ces paroles: *Oh my country!* — Oh mon pays!

Pitt expira le 23 janvier 1806, il avait quarante-sept ans; il fut enterré à Westminster, près de la porte occidentale, à côté des tombeaux où reposent son père et sa mère. L'état de sa fortune se trouvait tellement compromis que, sur la proposition d'un de ses membres, la chambre vota 40,000 £ pour payer ses dettes. Dans cette séance, Fox célébra le grand ministre, mais il fit toutes ses réserves contre sa politique, qu'il qualifia d'horrible, et la motion passa à une majorité de 258 contre 89.

Comme homme d'état, William Pitt doit compte à l'histoire de grandes fautes. Sa persistance à continuer la guerre contre la France faillit amener la ruine de son pays. Ses mesures financières, louées par beaucoup de personnes, ont été vivement censurées par d'autres; et on lui reproche avec raison la contradiction constante de ses actes. Ainsi il proclame l'opportunité d'une réforme parlementaire et de l'abolition de l'esclavage, et ne fait aucun effort pour soutenir ces mesures pendant qu'il jouit de la plénitude du pouvoir. Plus tard il se montre favorable à l'émancipation des catholiques, et recule devant la mesure pour ne point risquer sa faveur auprès du roi. Quoi qu'il en soit, ses talens, sa grande capacité ne peuvent être mis en doute; ce qui le prouve, c'est que les forces et le crédit de son ministère étaient si intimement liés à sa personne, qu'après sa mort plusieurs membres dis-

Digitized by Google

tingués refusèrent de prendre sa succession. Enfin lord Granville ayant reçu l'ordre de se rendre auprès du roi pour donner son avis sur la formation du nouveau ministère, il ne s'éleva plus d'objections contre l'idée d'associer Fox à ceux qui en feraient partie; et le cabinet fut composé de la manière suivante : lord Erskine fut nommé chancelier; le comte Fitz-William, président du conseil; le vicomte Sidmouth, garde du sceau privé; lord Granville, premier lord de la trésorerie; lord Grey, premier lord de l'amirauté; le comte de Moira, grand-maître de l'artillerie; le comte Spencer, Fox et Whyndam, secrétaires d'état; lord Henry Petty, chancelier de l'échiquier; lord Ellenborough, président de la cour de justice.

Mais, comme orateur, Pitt a été l'un des hommes politiques les plus éminens que la Grande-Bretagne ait produits; son discours, clair et correct, n'abondait point en images brillantes; ce n'était point le style fleuri de l'éloquent Burke, ni la parole impétueuse de Fox, mais il produisait plus d'effet; sa parole était mâle, ses pensées pleines de vigueur. Personne ne savait manier le sarcasme avec plus d'habileté, personne aussi n'était plus pur ni plus précis; jamais un mot impropre ne s'échappait de ses lèvres. Hardi, éloquent, plein de convenance, abordant tous les sujets avec une facilité extraordinaire, vous l'eussiez-vu repousser toutes les objections, lutter avec tous ses adversaires jusqu'à ce qu'il les eût terrassés; il ne reculait devant aucune attaque, assumait sur lui-même toute la responsabilité. « Vous voulez la paix, disait-il, je ne la ferai pas, je résisterai. » Mais il lui fallait pour briller la chaleur des luttes parlementaires, la secousse des invectives; lorsqu'il écrivait, son élégance et sa facilité n'étaient plus les mêmes, et son esprit, si souple, n'avait plus aucune de ses brillantes qualités.

Pitt, bien qu'il eût pour le travail une grande aptitude, s'enveloppait souvent le front de compresses trempées de vin pour se conserver en haleine. Le matin il dictait ses dépêches, écoutait ses principaux secrétaires, donnait une heure ou deux au travail administratif, déjeûnait, puis il

Digitized by Google

montait à cheval, se rendait à sa campagne de Putney, et, le soir, il se trouvait l'un des premiers à la chambre. Les soins qu'il donnait aux affaires publiques lui faisaient négliger ses propres affaires; ses dépenses n'étaient pas excessives; il n'aimait pas le jeu, et pariait rarement; mais le luxe et l'opulence régnaient sur sa sa table. On a beaucoup parlé de son indifférence pour les femmes, cette indifférence était réelle; mais il ne l'affectait point. En revanche, personne n'aima mieux ses amis et ne montra plus de reconnaissance pour ses précepteurs. C'est ainsi qu'il fit élever Tomline, à l'évêché de Lincoln. A ce sujet on rapporte que Georges III éleva quelques objections sur la jeunesse de Tomline. — Sire, lui répondit William Pitt, sans lui je n'aurais pas eu l'honneur d'être attaché à votre service. » Georges III fit aussitôt droit à la requête de son ministre, et nomma Tomline évêque de Lincoln (1).

(*Georgian Era.*)

(1) Note de l'Éd. Nous avons négligé dans cette Biographie toute la partie financière qui joue un si grand rôle dans la vie politique de Pitt; les nombreux articles que nous avons publiés sur l'histoire des finances de l'Angleterre, dans le cours de nos différentes séries, nous dispensaient largement de ce soin. D'ailleurs, il s'agissait ici moins de faire connaître le mécanisme des mesures financières adoptées pour soutenir les coalitions de l'Europe, que d'apprécier l'homme qui les avait imaginées. C'eût été surcharger de trop de détails une vie si pleine, si agitée, si féconde en grands résultats. Gifford et l'évêque de Winchester ont ainsi procédé, et M. Fayot, dans son nouveau travail, a suivi l'exemple de ses devanciers. C'est par erreur que ce nom se trouve écrit Payot dans la première note de cet article. — La famille de Pitt vient de publier la correspondance de l'ancien ministre de Georges II, le premier comte de Chatham. Ces nouveaux documens nous permettront de revenir sur cet important sujet.

Digitized by Google

Économie politique.

DE LA NAVIGATION A LA VAPEUR

A TRAVERS L'ATLANTIQUE (1).

La journée du 23 avril 1838 sera une journée à jamais mémorable dans les annales commerciales de la ville de New-York. Ce jour-là, un long ruban de fumée que l'on apercevait au loin dans la direction de la mer, et la vue d'un bateau à vapeur qui franchissait les passes et entrait dans la baie avec les pavillons d'Amérique et d'Angleterre hissés à ses mâts, mit en émoi toute la population. Ce navire était le *Great Western*, qui arrivait d'Europe après une traversée de dix-neuf jours. Vue de la mer, à bord du *Great Western*, la scène était des plus animées et des plus pittoresques. La ville grandissait; ses mâts, ses édifices, ses tours, ses arbres, ses rues alignées au cordeau, commençaient à se montrer dans toute leur grandeur; et sur les quais des myriades de têtes, les yeux tendus vers la mer, formaient une longue ligne noire, dont les extrémités se développaient à perte de vue. Bientôt le *Grand Occidental* rasa l'île de Bradlow, et son équipage, réuni sur le pont, porta un toast en l'honneur de la reine d'Angleterre et du président des états de l'Union. Alors les batteries de l'île le saluèrent de vingt-six coups de canon, c'est le nombre des

(1) Nous nous faisons un devoir de consigner ici cet article extrait du *Quarterly Rewiew*, car il indique toute l'importance que l'on attache en Angleterre à la traversée de l'Atlantique par la vapeur; exemple que les ports de France ne sauraient trop se hâter de suivre.

Digitized by Google

états qui composent l'Union américaine, et aussitôt les eaux de la rade se couvrirent de milliers de bateaux qui partant à fois de plusieurs directions, déployèrent leurs voiles. Dans le port et sur la côte, on voyait les navires se pavoiser de pavillons de toutes couleurs, le bruit du canon auquel se mêlait le carillon des cloches retentissait, et des cris d'enthousiasme, des milliers de houras poussés par une foule immense s'élevaient jusqu'aux cieux.

Cette réception, cet enthousiasme n'ont rien qui doive étonner, lorsqu'on voit comment une ville sans importance, la capitale de l'état de New-York, s'est élevée à l'état de splendeur où elle est aujourd'hui. Il y a soixante ans, pendant que l'Amérique luttait pour son indépendance contre les flottes et les armées de l'Angleterre, New-York ne comptait encore que vingt-trois mille habitans; ses rues, bordées de maisons en bois, sales et incommodes, étaient étroites et mal pavées; de toutes parts des eaux fangeuses exhalaient des miasmes putrides. Aujourd'hui, une métamorphose complète s'est opérée, les mares d'eau ont disparu, les rues sont larges et belles; Broadway est l'une des plus belles rues du monde; les maisons sont grandes, commodes et bien bâties, et la population s'élève à plus de deux cent-cinquante mille habitans. Après Londres, New-York, est la ville la plus commerçante du globe; ses vaisseaux couvrent toutes les mers, elle commerce avec la Chine, le Japon, les Indes-Orientales, reçoit ou donne en retour des produits naturels ou manufacturés de l'Europe, de l'Asie; il n'est aucun port du monde qui ne voie chaque année flotter le pavillon de cette ville industrieuse; et dans ces derniers temps, temps de crise, où tous les autres états, par suite de spéculations hasardeuses, se trouvaient placés dans une situation difficile, doublant d'énergie, elle exécutait à ses frais d'immenses travaux, et maintenait tous ses ateliers en activité.

Mais ce n'est point à la seule ville de New-York que cet événement présageait l'aurore d'un heureux avenir. Un coup d'œil rapide jeté sur le développement qu'a pris l'industrie

Digitized by Google

américaine depuis un demi-siècle, nous dira de quelle importance était pour les États-Unis un pareil événement.

A l'époque de leur séparation de l'Angleterre, les États-Unis luttent avec peine contre les injustices de la métropole. La culture de la canne à sucre, mais principalement celle du tabac, forme les seules branches importantes de l'industrie agricole. Cette culture s'étend dans les provinces de l'Ohio, du Kentucky, du Maryland et de la Virginie, et dans celles du Tennessée, du Connecticut, de la Pensylvanie, de l'Indiana et du Missouri; mais la culture du blé, du seigle, de l'orge, du riz, se réduit aux besoins du pays. Les exportations de céréales et des autres produits de la terre sont nulles; les bois de construction ne sont exploités nulle part, et les états reçoivent de la métropole tous les produits manufacturés qui sont nécessaires à leur consommation. Mais un demi-siècle s'écoule, et sans transition aucune, les Etats-Unis se placent au sommet de l'échelle sociale; ce n'est plus un peuple faible, c'est une nation libre, dont le drapeau est respecté sur toutes les mers, qui dicte des lois à ses anciens maîtres, qui traite d'égal à égal avec les plus anciennes monarchies du monde; et dont le commerce embrasse toutes les contrées du globe, la Chine, le Japon, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et le chiffre de ses exportations s'élève à environ cent-cinquante millions de dollars. L'histoire du coton en Amérique offre l'un des plus beaux exemples de cette prospérité. En 1785, l'exportation pour tous les états de l'Union ne s'éleva qu'à cinq balles. L'année suivante à six balles. Ce coton venu des Etats-Unis excita une telle surprise à Liverpool, que l'officier de la douane, chargé de visiter le navire qui le renfermait, crut que la déclaration du capitaine était fausse : en 1791, les Etats-Unis ne récoltaient encore que 2,000,000 de livres; et aujourd'hui cette récolte s'élève à près de 500,000,000 de livres, et le capital engagé dans cette industrie n'est pas moindre de 800,000,000 de dollars.

On conçoit maintenant par l'intérêt commercial qui se rattachait à l'arrivée du *Grand Occidental*, la joie et l'enthou-

Digitized by Google

siasme des habitans de New-York. Mais il y avait encore dans ce voyage quelque chose de neuf et d'excitant qui avivait les craintes et les espérances. L'on avait prétendu, et plusieurs savans éclairés du Royaume-Uni avaient corroboré cette opinion en l'appuyant de leurs suffrages, que les bateaux à vapeur ne pourraient jamais exécuter une pareille traversée avec succès. L'on disait que cette nouvelle puissance était arrivée à un degré qu'elle ne pouvait plus dépasser, et que le point où elle était parvenue était le maximum de ce qu'elle pouvait faire. Erreur étrange et dont il est difficile de se rendre compte, lorsqu'on porte son attention sur les progrès rapides qu'a fait cettes ingénieuse invention depuis Fulton jusqu'à nos jours. Il y a trente ans que Fulton, après avoir vu les expériences de Miller sur le canal du Forth et de la Clyde, établissait un bateau à vapeur sur la rivière Hudson entre New-York et Albany; la distance est d'environ cent-cinquante milles, et maintenant la ville de New-York compte plus de soixante bateaux faisant le même trajet. De toutes parts des bateaux sillonnent les lacs et les fleuves qui arrosent ce pays. Aujourd'hui, sur le lac Erie, il y a plus de quarante bateaux à vapeur. Sur les eaux du Mississipi, où il y a vingt ans il n'y avait pas une seule ligne régulière, on compte trois cents bateaux à vapeur; quelques personnes portent ce chiffre à six cents. De Louisville à Cincinnati on compte trente bateaux à vapeur qui chaque jour font ce trajet et l'accomplissent en dix heures, comme celui de New-York à Albany. Et encore aujourd'hui, il n'est pas de jours, pas de semaines qui ne voient éclore quelque amélioration nouvelle. Nous avons en ce moment sous les yeux le modèle d'un bateau à vapeur qui navigue sans l'assistance des roues; et dans peu un nouveau bateau, mu par le mercure, fera le trajet de l'Amérique à Liverpool.

Sans doute toutes les inventions nouvelles n'ont pas droit à la confiance du public. Néanmoins de grandes difficultés ont été vaincues. L'une des plus grandes que l'on opposait à la réalisation des voyages des bateaux à vapeur à travers l'Atlan-

Digitized by Google

tique, provenait de l'accumulation du sel dans les chaudières, par suite de l'évaporation de l'eau salée. Ce sel, en s'attachant aux parois des chaudières, forme une croute épaisse qui empêche la chaleur de la fournaise d'exercer toute son action sur l'eau, ce qui exige une consommation additionnelle de combustible! Cependant grace à l'appareil condensateur de Hall; appareil ingénieux à l'aide duquel on a substitué l'eau douce à l'eau salée, et qui permet de se servir de cette eau après qu'elle a été condensée, cette difficulté a été vaincue. Un nouveau procédé a été inventé. Un officier de la marine royale d'Angleterre a employé, pour enduire l'intérieur des chaudières, une composition dans laquelle il fait entrer de la mine de plomb, et ce procédé a produit les plus heureux résultats. Tout fait donc présager que dans quelques années, la navigation à la vapeur arrivera à un degré de perfection qui surprendra ceux-là mêmes qui les premiers ont tenté cette entreprise hardie.

Donnons maintenant quelques détails sur les bateaux qui ont fait ce voyage. Nous parlerons d'abord du *Grand Occidental*.

Ce navire a dans sa plus grande longueur deux cent-trente-six pieds; sa profondeur est de vingt-trois pieds; sa plus grande largeur, y compris les roues, est de cinquante-huit pieds quatre pouces. Le tirant d'eau lorsque le navire est chargé est de seize pieds; il porte treize cent-quarante tonneaux. Le diamètre des roues est de vingt-huit pieds; le nombre des révolutions des roues est de quinze à seize par minute. Le diamètre des cylindres est de soixante-treize pouces; le poids des machines est d'environ deux cents tonneaux; celui des chaudières de cent tonneaux. L'eau dans les chaudières pèse quatre-vingts tonneaux. Le navire est destiné à porter six cents tonneaux de charbon, et peut en porter huit cents. La consommation du combustible est d'une tonne et quart par heure lorsque les machines sont en jeu, ou de trente tonnes par jour; dans vingt jours pleins le navire consomme six cents tonneaux de charbon. La force de la ma-

Digitized by Google

chine de ce magnifique bateau est estimée à quatre cent-cinquante chevaux. Le *Grand Occidental* est en outre gréé comme un navire à voile; il a des mâts, des voiles dont il peut faire usage dans les temps favorables. Le *Syrius*, l'heureux compétiteur du *Grand Occidental*, n'est pas moins remarquable, bien que ses proportions soient plus petites que celles du *Grand Occidental*. Sa construction est belle; il jauge 700 tonneaux, et la force de ses machines est évaluée à trois cent-vingt chevaux.

Ces deux navires partirent, le premier de Bristol, et le second de la rade de Cork, pour New-York. La rade de Cork est le point le plus rapproché des Etats-Unis; la distance de cette rade à Terre-Neuve est de deux mille cent milles; la distance du même point à New-York est de trois mille trois cents milles. Le *Grand Occidental*, qui devait partir de Bristol, alongeait son parcours de deux cents milles, ce qui portait à trois mille cinq cents milles le parcours entier. On sait avec quel succès cette double traversée fut exécutée; après avoir lutté plusieurs jours contre le mauvais temps, le *Syrius* arriva à Sandy-Hook dans la baie de New-York, le 22 avril au soir, et jeta l'ancre de bonne heure dans les eaux de North River; la traversée avait duré dix-neuf jours; le terme moyen de la vitesse avait été de huit milles et demi à l'heure. Il avait pris à Cork quatre cent cinquante-trois tonneaux de charbon et cinquante-trois barils de résine, et il avait consommé quatre cent trente-un tonneaux de charbon et quarante-trois barils de résine. La traversée du *Grand Occidental* avait été plus heureuse. Parti de Bristol plusieurs jours après le *Syrius*, il arriva à New-York le 23 avril, lorsque toute la population était encore sous l'influence de l'admiration que venait de lui causer le *Syrius*, qui était arrivé la veille. Son voyage, bien qu'il eût été contrarié par la grosse mer et par le vent, n'avait duré que quatorze jours pleins. Quelques jours après les deux navires quittaient le port de New-York, et repartaient pour revenir en Europe. Cette seconde épreuve eut encore un plein succès. Après un

Digitized by Google

voyage de dix-huit jours, le *Syrius* arriva à Falmouth sans aucune avarie importante, et le *Grand Occidental*, qui avait laissé New-York le 7 mai, arriva à Bristol le 22 mai. Dans le cours de sa traversée, ce dernier navire avait eu pendant plusieurs jours des vents contraires, et, dans le cours d'une violente tempête, il n'avait pu faire que sept milles et demi à l'heure.

Le problème de la navigation à la vapeur sur l'Atlantique est donc résolu, il est maintenant constaté que cette traversée peut s'exécuter facilement et en peu de jours. Mais une autre question s'élève, que deviendront les navires à voiles? La solution de cette question n'est point avantageuse pour la marine à voiles, à en juger du moins par l'empressement que mettent plusieurs compagnies à construire de nouveaux bateaux. Ainsi la Compagnie anglaise et américaine des paquebots à vapeur, qui a lancé dernièrement à Blackwall un bateau à vapeur plus long de trente-huit pieds que le plus beau navire de la marine de l'Etat, vient d'annoncer que, dans le courant de l'année prochaine, elle établira un service régulier qui partira d'Amérique et d'Angleterre deux fois par mois; Bristol, à qui appartient le *Grand Occidental*, a suivi le même exemple; déjà une somme qui s'élève à plus d'un million sterling a été consacrée à la construction de nouveaux bateaux destinés au même objet. L'industrieuse ville de Glascow, dit-on, commence à prendre part au mouvement; et une compagnie, dans laquelle entrent les plus riches marchands de New-York, vient de fonder à Liverpool un capital d'un million et demi de dollars, destiné à cette grande opération.

Sous le rapport de la vitesse et de la régularité de la marche, l'avantage reste encore aux bateaux à vapeur. On le voit par les *liners;* ces paquebots sont renommés par la beauté de leur construction et la rapidité de leur marche; les passagers trouvent à bord toutes les commodités, tout le luxe que l'on peut désirer; quelques uns d'entre eux ont fait le voyage de New-York à Liverpool en dix-neuf jours, mais le plus grand nombre a mis quarante et cinquante jours pour faire la même

Digitized by Google

traversée. Ainsi, pendant l'hiver qui vient de s'écouler, tous les *Liners*, partis d'Europe pendant six semaines consécutives, restèrent en mer bien au delà du temps ordinaire. Dix-sept de ces navires, n'étaient point arrivés à l'époque fixée, et des cinquante navires qui appartiennent à ce port, trente battaient la mer et faisaient route pour regagner New-York. L'un de ces navires, qui était parti le 4 janvier, fut rencontré, cinquante-cinq jours après son départ, par les 43° de longitude; il était encore à mille milles de sa destination. D'autres restèrent cinquante, soixante et même soixante-dix jours à faire la même traversée. Un de ces navires, le *Cambridge*, parti de Liverpool le 16 janvier, ne se trouvait encore que par les 38 degrés de longitude le 29 du même mois; à partir de ce jour jusqu'au 27 février, ce navire eut à lutter contre le vent et la grosse mer; arrivé à sa destination, il se trouva qu'il avait parcouru deux mille milles de plus que la route ordinaire. Enfin un dernier, frêté pour Halifax, était sur le point d'arriver à sa destination, lorsqu'il fut surpris par une tempête violente qui, l'obligeant à fuir devant le temps, le força de rentrer à Liverpool d'où il était parti. Cette circonstance, il est vrai, ne s'est rencontrée qu'une seule fois dans les nombreuses traversées qui ont été faites à travers l'Atlantique par les liners, mais elle n'est pas rare pour les navires de commerce qui sont moins bien disposés. Ainsi l'on a vu des navires qui, après avoir battu la mer pendant six semaines, étaient obligés de rentrer dans le port et de recommencer leur voyage; nous citerons un navire parti de Belfast, il y a deux ans, à destination de New-Brunswik, qui revint au port après deux mois de voyage.

Les navires de guerre eux-mêmes ont à lutter contre ces difficultés. La frégate l'*Inconstante*, partie de la rade de Cork, le 6 janvier, pour Plymouth, n'atteignit ce port que le 24 février, forcée par la grosse mer d'aller chercher un refuge dans le port d'Halifax, où elle séjourna quarante-neuf jours. Dans le même temps, le *Samson*, parti de Portsmouth le 5 janvier, mit soixante-deux jours pour aller à New-York;

Digitized by Google

et la frégate *la Pique*, qui était partie de Cork le 27 janvier, resta soixante jours à faire le même voyage. Nous citerons enfin la traversée du *Diamond*. Ce navire, parti de Liverpool au mois de janvier 1837, arriva à New-York après un voyage qui avait duré cent jours; des cent quatre-vingts passagers qui étaient à bord au départ, dix-sept étaient morts de faim. Ce furent les passagers de l'entrepont qui souffrirent le plus; l'un de ces derniers fut obligé de manger pendant neuf jours consécutifs des pelures de pommes-de-terre trempées dans la modeste ration qui lui était allouée; quelques uns des passagers qui, à leur départ, avaient eu le soin de se pourvoir abondamment de provisions, vendirent un demi-souverain une pinte de bouillon; avant l'arrivée du navire, un passager offrit un souverain pour une pomme-de-terre qui rôtissait devant le feu, et son offre fut refusée.

Mais on objecte contre les bateaux à vapeur les dangers de l'explosion. Ces dangers ne sont que trop réels; toutefois, empressons-nous d'ajouter que la plupart des explosions ne doivent être attribuées qu'à l'esprit de lutte qui domine nos frères d'outre-mer; chacun d'eux veut gagner de vitesse; frère Jonathan consentirait à perdre volontiers cent dollars plutôt que d'arriver une demi-heure après son voisin. C'est ainsi que le *Ben Shersod* prit feu, il y a deux ans, et que cent passagers périrent; c'est aussi le secret du plus grand nombre de ces malheureux accidens qui jettent l'alarme parmi les plus chauds partisans de cette belle invention. Ce qui le prouve, c'est qu'en Angleterre, où cet esprit de compétition est restreint dans des limites raisonnables, de tels événemens sont très rares. Les bateaux de New-York et de la Nouvelle-Angleterre, où l'on apporte le plus grand soin dans la construction des chaudières et des machines, ne sont point également sujets à de tels accidens; et cependant, comme dans les navires dont nous parlons, on y a adopté le système à haute pression, et la vitesse y est aussi grande que dans les autres navires.

Sans doute la crainte de ces explosions arrêtera pendant long-temps encore la navigation à vapeur de l'Atlan-

Digitized by Google

tique; mais ce qui s'est passé et ce qui se passe encore pour les chemins de fer et pour les lignes de bateaux à vapeur qui ont été établis sur la Tamise et sur d'autres points, se répétera pour les lignes de paquebots à vapeur de l'Europe en Amérique. Partout, sur toutes les lignes des chemins de fer, le nombre des voyageurs est aujourd'hui quatre fois ce qu'il était avant l'établissement de ces lignes, et telle est l'importance de quelques unes de ces grandes entreprises, qu'aujourd'hui la compagnie de Manchester à Liverpool, bien qu'obligée de faire face à de nouvelles dépenses, bien que les frais de construction du chemin de fer de Liverpool à Manchester se soient élevés au double du prix auquel il avait été porté sur le devis, paie dix pour cent de dividende à ses actionnaires. Eh bien ! ce que la vapeur a réalisé sur les chemins de fer, sur les fleuves et sur les côtes, elle le réalisera entre l'Angleterre et les États-Unis, le nombre des passagers augmentera bientôt dans une proportion considérable; et le commerce et l'industrie n'auront pas d'autres voies de transport; les lettres, les marchandises de prix seront transportées par ces bateaux, car il ne conviendra à aucun marchand de courir les chances d'avoir ses marchandises soixante jours sur l'eau, tandis que celles de son voisin n'y resteront que quatorze jours. Quant aux voyageurs, leurs craintes s'évanouiront avec le temps, et bientôt, devenus plus aguerris, ils suivront les traces de ceux qui les ont devancés, et abandonneront les anciennes voies pour les nouvelles.

(*Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Voyages.

QUINZE JOURS EN PALESTINE

M. Georges Robinson est un touriste audacieux qu'aucun péril n'arrête, qui a parcouru la Grèce et l'Egypte, qui a remonté le Nil jusqu'aux cataractes, qui a affronté les sables du Sennahar, et qui maintenant porte ses pas en Palestine et en Syrie. Suivons-le dans l'excursion rapide qu'il a faite en Palestine; nous le trouverons aussi hardi dans ses excursions qu'éloquent et philosophe dans les tableaux qu'il trace. De Damiette il s'embarque pour Jaffa, et, sans s'arrêter un instant dans ce port, il se met en route pour Jérusalem.

Après avoir franchi plusieurs montagnes raboteuses, nous sommes entrés, dit-il, dans une vallée dont les côtés, disposés en terrasses soutenues par des murs de pierres sèches, offrent quelques terres cultivées. Dans le milieu coule un torrent que l'on passe sur un pont de pierre. C'est dans cette vallée, appelée communément la vallé Térébentienne ou vallée d'Elah, que se livra le combat du jeune David contre le géant Goliath. Elle est éloignée de Jérusalem d'environ trois milles.

Cependant la route devient de plus en plus pierreuse, et bientôt l'on n'aperçoit plus aucune trace de végétation. Les rochers sont à peine couverts de terre, le peu de verdure que le printemps y avait fait naître était déjà entièrement brûlée par le soleil. Ces lieux semblent ne renfermer rien de

Digitized by Google

vivant ; on dirait qu'ils ne sont habités par aucun être humain ; on n'y voit aucun animal, aucun oiseau. Rien n'indique l'approche immédiate de l'ancienne capitale de la Judée, si ce n'est les preuves évidentes de la malédiction prononcée contre son sol, malédiction que l'on reconnaît aux signes affreux dont je viens de parler, pendant que les « habitans sont dispersés à l'étranger. » Bien des fois sur la route j'ai été tenté de m'écrier, comme « l'étranger venu de loin » : « Pourquoi le Seigneur a-t-il traité ainsi ce pays? d'où vient qu'il a fait éclater sa fureur avec tant de violence? (1) » (Deut. XXIX, 22, 24, 27.)

Impatient de découvrir la ville, je m'étais porté en avant de la caravane, et j'arrivai sur un col élevé que nous avions vu pendant quelque temps devant nous. Alors une longue ligne de murs crénelés, au dessus desquels apparaissaient les pointes de quelques coupoles et de quelques minarets, s'offrit tout à coup à mes regards. Je ne demandai pas si c'était là Jérusalem ; et vraiment, l'eussé-je désiré, il ne m'eût pas été possible d'obtenir une réponse, car aucun être vivant ne se montrait hors de la ville. Je sentis toutefois que c'était là la Cité Sainte ; mais en même temps j'éprouvai un désappointement cruel : ce n'était pas là l'idée que je m'étais faite de sa physionomie générale ; ce n'étaient pas les sensations que je m'attendais à éprouver en voyant pour la première fois cette ville qui avait joui si long-temps des faveurs spéciales du ciel et qu'à une époque plus récente et à jamais mémorable, le Sauveur des hommes avait choisie pour être le théâtre des souffrances qu'il endura pour notre rédemption. Ce qui causait mon étonnement, c'était bien moins l'aspect de la ville même (car je n'en voyais qu'une partie), que la singularité de sa position, au milieu des montagnes, sur un sol où l'on ne découvre, dans tout l'espace que peut embrasser le regard, ni culture, ni eau, et où il ne paraît

(1) Parce qu'ils ont violé les lois, qu'ils ont changé les ordonnances et qu'ils ont enfreint l'alliance qui devait durer éternellement. » (Isaïe, XXIV.)

Digitized by Google

y avoir aucune grande route. A mesure que mes compagnons de voyage arrivaient sur le plateau, je pus m'apercevoir qu'ils éprouvaient le même désappointement. Nous restâmes quelques minutes dans une contemplation silencieuse; chacun de nous s'abstenait de communiquer ses impressions à son voisin, ou peut-être était-il incapable de le faire, à cause de la nouveauté de sa situation. Quelques minutes après, nous nous remîmes en marche pour la ville.

Nous entrâmes par la porte de Jaffa ou de Bethléem, comme on l'appelle indifféremment; puis, tournant tout à coup à gauche, nous arrivâmes en quelques minutes au couvent latin de Saint-Salvador, situé à l'extrémité nord-ouest de la ville, sur la pente d'un monticule que l'on suppose être le mont Gihon.

La ville de Jérusalem n'est pavée qu'en partie; le roc nu tient lieu de pavé; il n'est pas une seule rue qui présente une surface unie et non interrompue de plus de quinze toises. Un grand nombre d'entre elles sont couvertes de voûtes, ce qui donne une physionomie sombre à la ville. Les maisons, serrées les unes contre les autres, et bâties en gros quartiers de pierres brutes, ont rarement plus de deux étages; elles ressemblent en quelque sorte à des forteresses; du côté de la rue, elles n'offrent guère qu'un mur plein, percé seulement d'une petite porte d'entrée; les fenêtres ouvrent généralement sur une cour intérieure. Chaque maison se termine en terrasse aplatie ou en dôme; les toits ont presque tous l'une ou l'autre de ces formes, peu sont en bois: on ne peut se procurer du bois de charpente qu'en le faisant venir de loin. Vues d'un endroit élevé, ces lourdes masses ont un aspect singulièrement monotone. Les coupoles des églises et les minarets des mosquées qui s'élèvent au dessus en rompent seuls l'uniformité. Les édifices publics sont peu nombreux, et, à l'exception de ceux qui ont une destination religieuse, aucun ne mérite de fixer l'attention. Nous visitâmes les bains, situés dans le quartier turc; mais nous les trouvâmes bien inférieurs aux établissemens du

Digitized by Google

même genre qui existent dans plusieurs villes de l'Orient. Le bazar ou la rue des boutiques est voûté, sombre et triste; les boutiques sont mesquines et les marchandises que l'on y voit exposées sont d'une qualité inférieure. C'est cependant le seul endroit de Jérusalem où l'on trouve quelques signes de vie. Mais là même, près du cœur de cette ville qui s'éteint (car le bazar est situé dans le centre), les faibles pulsations sont à peine sensibles; les extrémités sont déjà froides et inanimées : on peut parcourir pendant un jour entier les autres quartiers de la ville sans rencontrer une créature humaine.

La population moderne de Jérusalem a été diversement évaluée par les voyageurs, et les classifications qu'ils en ont faites diffèrent encore plus les unes des autres. Cette divergence qu'on remarque dans leurs récits doit être attribuée d'abord à la difficulté de se procurer des détails statistiques exacts, et en second lieu, à ce qu'ils ont visité Jérusalem à différentes époques de l'année. Cependant, comme les habitans de la ville peuvent se classer en résidens et en non-résidens, il est certain que tous ces voyageurs ont un égal droit à l'exactitude. D'après mes observations personnelles et les renseignemens que j'ai pu me procurer, je suis porté à croire que la population fixe de Jérusalem ne s'élève pas au delà de douze mille ames, peut-être même n'atteint-elle pas ce chiffre. Sur ce nombre, les deux tiers sont musulmans; l'autre tiers se compose d'environ deux mille cinq cents juifs et d'à-peu-près quinze cents chrétiens de diverses communions. La présence des étrangers dans certaines époques de l'année, et surtout au temps de Pâques, peut porter à peu près au double le chiffre que j'indique, ce qui donnerait un nombre rond de dix-huit mille individus habitant Jérusalem à une époque donnée. La population flottante est entassée dans les couvens ou dans les bâtimens qui en dépendent. Si tous les quartiers de la ville étaient également bien peuplés, la moderne Jérusalem pourrait renfermer de vingt-cinq à trente mille habitans; mais, outre le vaste parvis de la mosquée d'Omar, on y trouve plusieurs espaces considérables de terrain entièrement vides.

Digitized by Google

De même que dans toutes les villes purement religieuses, les mahométans se font remarquer par leur intolérance et leur fanatisme; et à cet égard le voyageur fera bien de se tenir sur ses gardes et de respecter leur croyance et leurs préjugés.

Les juifs sont assurément la partie la plus intéressante de la population de Jérusalem. Ici, comme dans toutes les villes de l'Orient, ils sont relégués dans un quartier séparé. Celui qu'ils occupent est cette partie basse de Jérusalem qui s'étend entre l'ancien temple et la portion du mont Sion comprise dans l'enceinte des murs. On le nomme *Harât-el-Yahoud*. Leurs maisons ont une apparence misérable; à l'extérieur elles sont généralement construites en pierres non taillées, assemblées à la hâte, et sans nul ornement d'architecture. Toutefois, cette simplicité affectée ne provient pas de leur pauvreté; car bon nombre de juifs sont dans une situation aisée; mais la prudence les oblige de cacher aux yeux avides de leurs oppresseurs non seulement les richesses qu'ils ont, mais même jusqu'à l'apparence de l'aisance qui pourrait en faire soupçonner la possession. La distribution intérieure de ces maisons est uniforme. Une porte d'entrée ouvre sur une cour carrée dont le pourtour est souvent occupé par plusieurs familles distinctes. Cette cour est commune à tous les habitans de la maison. Un escalier en pierre, adossé au mur intérieur, conduit aux différens appartemens, ordinairement situés au premier étage. C'est dans un de ces appartemens que nous rendîmes visite au *khakham* ou grand rabbin. En entrant dans une petite chambre basse, mais proprement meublée, nous trouvâmes un vieillard d'une figure vénérable, assis sur un divan, et entouré d'une famille qui se composait de plusieurs générations. A notre approche, il fit un effort pour se lever; mais nous l'en empêchâmes. Un rayon de joie brilla dans ses yeux affaiblis par l'âge, lorsqu'il nous exprima le plaisir qu'il avait à nous recevoir dans sa maison. Il nous invita à nous rafraîchir; et, aussitôt, sur un signe de sa part, les plus jeunes de ses filles, qui se trouvaient là, sortirent et re-

Digitized by Google

vinrent au bout de quelques minutes, portant des gâteaux, du *rosolio*, du café et des pipes. Notre conversation roula nécessairement sur des généralités; car, par respect pour notre hôte et les personnes présentes, nous nous abstînmes de toucher aux sujets religieux ou politiques. Nous éprouvions tous, plus ou moins, un certain embarras; mais si chacun de nous eût pu exprimer librement ce qu'il sentait, quelle manifestation de sentimens dissemblables n'aurait pas eu lieu! Notre société se composait de Français et d'Anglais; on nous complimenta sur notre nationalité, de manière à nous faire comprendre, sans le dire, qu'on nous regardait comme les instrumens futurs dont Dieu se servirait prochainement pour arracher le peuple juif au joug de ses tyrans. Fasse le ciel qu'il en soit ainsi! car la vue de ce peuple opprimé, condamné à vivre esclave et étranger sur une terre qui lui appartient légitimement, a quelque chose d'affligeant. Oui, il aurait un cœur bien froid celui qui pourrait être témoin de tant de misère, et ne pas compâtir aux souffrances de ces pauvres Israélites! Pour moi, je ne pus m'empêcher, en me retirant, de prier le Tout-Puissant de hâter le moment de sa réconciliation avec son peuple jadis chéri, le conjurant de dissiper l'aveuglement obstiné qui environne le cœur des juifs, afin de les préparer aux bienfaits de cet heureux instant.

Les singularités de mœurs bien connues qu'offre ce *peuple* (car il y a long-temps qu'il ne forme plus une nation distincte), se retrouvent également chez les juifs qui habitent Jérusalem. Ces derniers se distinguent par plusieurs usages empruntés aux pays qu'ils ont habités avant de venir se fixer dans la cité de leurs pères. La différence la plus tranchée qui existe entre eux et leurs frères du Levant, est une certaine liberté de mœurs entre les deux sexes, remarquable surtout dans les relations sociales. Toutefois, les juives ne sortent jamais sans être voilées. A l'exception des femmes de mauvaise vie, c'est un usage auquel se conforment généralement toutes les personnes du sexe en Orient. Le voile qu'elles portent

Digitized by Google

consiste en un morceau de mousseline jeté sur la tête; il retombe sur leurs épaules et descend jusqu'à la ceinture, de manière néanmoins à laisser leurs formes plus à découvert que chez les femmes turques. Le nombre des Israélites résidant à Jérusalem a été grandement exagéré par quelques voyageurs. Comme il ne se fait aucune espèce de commerce dans cette ville, les juifs qui l'habitent se réduisent nécessairement à quelques familles que des motifs religieux y attirent. Je ne crois pas que leur nombre se soit jamais élevé à plus de trois mille, dont la majorité se compose de femmes. Les synagogues de Jérusalem sont tout à la fois petites et mal tenues; ce qu'il ne faut attribuer ni à la pauvreté des possesseurs ni au défaut d'aumônes provenant de l'étranger, mais bien à des motifs de prudence.

Je fus touché jusqu'aux larmes en voyant près du parvis de la grande mosquée, située sur l'emplacement de l'ancien Temple, quatre ou cinq juifs qui me parurent être des rabbins, un livre à la main, la face tournée vers les murailles et dans l'attitude d'hommes en prière. Je crus entendre ces paroles sortir de leurs bouches : « Combien de temps encore, ô Seigneur, serons-nous les objets de ta juste colère? Vous ne me verrez plus désormais jusqu'à ce que vous disiez : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » (Saint Math. XXIII, 39.) Dans cette partie du mur on remarque plusieurs grosses pierres évidemment taillées à une époque fort reculée, du moins à en juger par la forme particulière de leur coupe. Quelques unes ont douze ou quinze pieds de longueur, sur cinq ou six de hauteur. Ne se pourrait-il pas que ce soient les mêmes pierres dont s'informaient les disciples? « Maître, regardez quelles pierres et quel bâtiment! » (Saint Marc, XIII, 1.) On voit de semblables pierres dans plusieurs autres endroits des murs modernes, particulièrement à l'angle sud-est. Comme elles ne portent aucune trace du feu qui consuma le premier temple, à l'époque de la destruction de Jérusalem par Titus, quelques voyageurs supposent qu'elles faisaient partie des matériaux assemblés par Julien pour la

Digitized by Google

reconstruction du Temple, entreprise que des flammes sortant des décombres empêchèrent, dit-on, de mettre à exécution.

Nous allons maintenant suivre l'auteur à Jéricho. En quittant les montagnes, il descendit par un sentier rapide et difficile dans la plaine de Jéricho. Là on lui fit remarquer une fontaine que l'on prétend être celle dont les eaux furent adoucies par le prophète Élisée. « Les habitans de Jéricho dirent aussi à Élisée : Seigneur, la demeure de cette ville est très commode, comme vous le voyez vous-même ; mais les eaux y sont très mauvaises et la terre stérile. Élisée leur répondit : Apportez-moi un vaisseau neuf et mettez-y du sel. Lorsqu'ils l'eurent apporté, il alla à la fontaine, et... etc. » (II, Rois, 11, 19, 21). Les eaux sont reçues aujourd'hui dans un bassin de pierre, d'où elles s'échappent en larges nappes, et se divisent en plusieurs petits ruisseaux, qui, après avoir arrosé quelques pièces de terre cultivées, vont se perdre dans une plaine de sable.

A une très petite distance de cette source est Richa, misérable village qui occupe le site de l'ancienne Jéricho. Il se compose de vingt à trente huttes arabes grossièrement construites, et défendues par une espèce de barrière en épines sèches. Nous descendîmes, dit M. Robinson, à une vieille tour carrée, située dans une cour entourée d'un mur. C'est dans cette masure que demeure le cheick de l'endroit. On l'appelle vulgairement la maison de Zachée le Publicain, qui vivait à Jéricho. Nous fûmes logés au premier étage ; on y monte par un escalier en pierre à demi ruiné. Le toit s'est écroulé, et n'a été remplacé que par quelques branches d'arbres. Après un léger repas pris à la hâte, nous nous couchâmes sur des nattes qu'on nous fournit au lieu de lits.

En tout autre temps, la fatigue que nous éprouvions naturellement après une longue et pénible journée de marche n'eût pas manqué de nous disposer au sommeil, même sur la rude couche où nous reposions ; mais dans cette circonstance, nous nous sentions peu disposés à nous abandonner à ses douceurs. Mon sommeil fut agité et de courte durée. Au bout de

Digitized by Google

quelques heures, je m'éveillai : mes compagnons de voyage dormaient encore ; je me levai, et m'appuyant sur le parapet de la tour, je cherchai une distraction et comme un entretien avec moi-même dans les souvenirs que ces lieux rappelaient en foule à ma pensée. Comme on peut se l'imaginer, ces souvenirs étaient de la nature la plus intéressante, et ma présence dans ces lieux si solennels leur prêtait un charme encore plus puissant, que le temps ne saurait effacer.

Au midi s'étend un vaste amas d'eau dormante; c'est la Mer-Morte ou lac Asphaltite. Au levant apparaît une chaîne de montagnes, dont les formes rudes et inégales, en se dessinant distinctement aux rayons de la lune qui se levait par derrière, me révélèrent le Nébo, le Péor et le Phasga. A leur sombre base coule un fleuve considérable qui, vient du nord, et se traîne silencieusement vers la mer; c'est le Jourdain. A l'ouest, une seconde chaîne de montagnes, moins hautes que celles qui courent parallèlement vers l'est, bornent l'horizon; ce sont les montagnes de la Judée que j'avais franchies le matin même en me rendant à Jéricho. Le firmament brillait en ce moment d'un éclat plus vif que de coutume ; la scintillation et la chute des étoiles offraient un contraste étrange avec l'aspect sombre qu'avaient tous les objets que j'apercevais autour de moi.

La description du mont Thabor donne aux objets des couleurs si vives que le lecteur croit voir lui-même ce magnifique panorama.

Après deux heures de marche nous arrivâmes au pied de la montagne, près du village de Débarah, situé sur son flanc occidental, et nous commençâmes à gravir son sommet, en suivant un sentier qui passe à travers une forêt de chênes et d'arbustes, dont ce côté de la montagne est couvert. La montagne est d'abord assez douce; mais vers le milieu elle devient plus rapide. Nous mîmes pied à terre, et nous conduisîmes nos chevaux par la bride. Même de cette manière, ils avaient peine à monter, car le roc nu sur lequel il nous fallait marcher de temps à autre n'offrait à leurs pieds aucun point

Digitized by Google

d'appui. Enfin, après une montée pénible d'environ une heure, durant laquelle nous fûmes obligés de nous reposer plusieurs fois, nous atteignîmes la cîme la plus élevée de la montagne. Vue d'en bas, elle paraît se terminer en pic : mais une fois parvenus sur son sommet, nous trouvâmes un plateau de forme ovale, ayant environ un mille de circonférence. Le soleil commençait à poindre et présenta bientôt à nos regards émerveillés un des plus beaux et des plus intéressans spectacles que l'imagination puisse concevoir. Dans la direction est-nord-est s'étend, comme à nos pieds, une magnifique nappe d'eau, environnée de montagnes : c'est le lac de Génézareth. A son extrémité nord apparaît la cîme neigeuse du mont Hermon. A l'est s'ouvre la vallée du Jourdain, au delà de laquelle le regard se perd dans les déserts du Haouran. Au sud s'offre l'immense plaine d'Esdraélon, courant dans la direction de Jérusalem, où elle est bornée par les montagnes d'Israël, et à l'est par celles de Gilboa. Le mont Carmel borne la vue au sud-ouest. La montagne gigantesque située au nord-est, et que les Hébreux appellent Hermon, les Sidoniens, Sirien, et les Amorites, Shenir, est connue des habitans du pays sous le nom de Djebel-es-Sheikh. C'est le sommet le plus élevé de la chaîne de l'Anti-Liban. Les vapeurs blanchâtres qui flottaient autour de sa base, et qui couvraient la partie de ses flancs, sur lesquels pesait encore une ombre épaisse, me rappelaient ces «rosées abondantes» dont parle le Psalmiste, et qu'il comparait au «parfum précieux *qui fut répandu* sur la tête d'Aaron, et qui découla sur sa barbe et sur ses vêtemens.» A ses pieds s'élèvent les villes de Nain et de En-Dor. C'est à l'entrée de la première de ces villes que Jésus-Christ rappela à la vie le fils unique de la veuve (saint Luc, VII, 14), et c'est dans la dernière que vivait la sorcière consultée par Saül, peu de temps avant la fatale bataille de Gilboa. (1, Sam. XXVIII, 21.) A la base, du côté du nord, s'étend le lac dont le nom seul réveille les souvenirs les plus intéressans, ce lac qui fut le théâtre

Digitized by Google

de plusieurs miracles du Christ, et sur les bords duquel demeurèrent la plupart de ses apôtres.

Plusieurs tribus d'Arabes paisibles, attirées par la richesse des pâturages, et appartenant toutes à la nombreuse famille d'Ismaël, sont répandues sur une immense surface où elles vivent dispersées çà et là sous des tentes, au milieu de leurs troupeaux. Ainsi les anciens patriarches allaient jadis faisant paître leurs troupeaux, et errant parmi les villes et les villages du pays de Chanaan, et même dans les districts les plus peuplés, sans être inquiétés. Dans les premiers siècles de l'histoire des Juifs, sous la domination romaine, à l'époque des croisades, et même dans des temps beaucoup plus rapprochés, cette vallée a été le théâtre de batailles mémorables : aucune terre n'a peut-être été si souvent abreuvée de sang humain. C'est là que Barak, descendant du mont Thabor avec ses dix mille combattans, mit en déroute les troupes de Sisra, qui était venu à sa rencontre avec neuf cents chariots armés de faux. Ce fut là aussi que Josias, roi de Juda, livra bataille à Néchao, roi d'Egypte, et succomba sous les coups de son antagoniste. On estime que cette plaine présente une surface d'au moins quinze milles carrés. Quoiqu'elle porte le nom de « plaine, » elle est néanmoins hérissée de plusieurs collines qui, vues des montagnes voisines, se confondent presque avec le sol. Du point où nous étions, on n'aperçevait à l'œil nu ni ville ni village; on découvrait seulement le faite de quelques maisons à l'aide d'une lunette d'approche. Dans la direction de Nablos, situé au milieu des montagnes d'Ephraïm, on croyait découvrir Hébal et Grizim, que nous n'avions pu visiter lorsque nous étions partis de Jérusalem pour nous rendre à la côte. Il est impossible d'apercevoir la Méditerranée. Nous contemplions depuis quelque temps le paysage environnant, qui excite un intérêt si vif, lorsque le sol biblique et classique que nous foulions vint à son tour attirer notre attention. Ce fut là que Déborah et Barak assemblèrent leur armée avant de livrer bataille à Sisra. (Jug. IV.) Durant la guerre romaine qui se termina par la conquête de la Judée, le mont

Digitized by Google

Thabor fut fortifié par Josèphe qui devint dans la suite l'historien de sa nation. A quelques pas de nous étaient les ruines d'une chapelle qui rappelle la transfiguration du Seigneur. On a élevé dans cet endroit trois autels, en commémoration des trois tabernacles que saint Pierre proposa d'ériger : « Un pour Toi (Notre Seigneur), un pour Moïse, et un autre pour Elie. » Cette montagne à peu près isolée a la forme d'un cône tronqué; elle s'élève à quinze cents pieds au dessus de la plaine où elle est assise. Elle a dû être en tout temps une position militaire très forte. Des restes de murs et de fossés qui l'enveloppent, particulièrement du côté du nord et du nord-est, indiquent évidemment que telle fut autrefois sa destination. On voit également plusieurs citernes, qui servaient jadis à recevoir les eaux pluviales. Aujourd'hui le mont Thabor n'est habité que par quelques paysans, qui en cultivent une partie. Ils parurent surpris et inquiets de notre visite, tant leur solitude est rarement troublée par les étrangers.

La stérilité actuelle de la Judée comparée à son ancienne fertilité ne peut manquer d'étonner le voyageur. A ce sujet, quelques incrédules ont révoqué en doute les récits de l'Ecriture Sainte. Voici ce que dit M. Robinson :

En cherchant à nous expliquer les causes particulières de la stérilité du pays que nous venions de traverser, stérilité qui s'accorde si peu avec les brillantes descriptions que plusieurs écrivains sacrés et profanes nous ont laissées de son ancienne fertilité, nous ne songeâmes pas un instant à mettre en doute la véracité de leurs assertions, quelque exagérées qu'elles paraissent à la vue de ce sol aujourd'hui aride et désolé. Il y a long-temps que le prophète avait prédit l'impression pénible que ce contraste devait produire sur le voyageur : « Celui qui passera par là sera étonné. » (Ezéch. XVIII, 16.) L'ancienne fertilité de la Judée et la nombreuse population qui couvrait son sol sont aujourd'hui des faits incontestables. Moïse, peu de temps avant de mourir, s'adressant aux Israélites, leur peignait le pays qu'ils allaient habiter comme une « bonne terre, pleine de ruisseaux, d'étangs et de fon-

Digitized by Google

taines, où les sources des fleuves répandaient leurs eaux en abondance dans les plaines et le long des montagnes. » Il ajoute que « c'était une terre qui produisait du froment, de l'orge et des vignes; où naissaient les figuiers, les grenadiers, les oliviers; une terre d'huile et de miel, dont les montagnes fournissaient des métaux d'airain. » On dit même que la Judée surpassait la riche Egypte par l'abondance de ses productions. Tacite, après avoir représenté le climat de la Palestine comme étant d'une sécheresse et d'une chaleur extrêmes, ajoute : « Les habitans sont robustes, patiens et laborieux; le sol est fertile et remarquable par la variété de ses productions. » Josèphe dit, en parlant des provinces de la Judée et de la Samarie : « Toutes deux se composent de vallées et de montagnes; l'humidité du sol suffit à l'agriculture, et elles sont très fertiles; elles abondent en arbres et produisent une grande quantité de fruits d'automne, soit à l'état sauvage, soit à l'état de culture. A la vérité elles ne sont arrosées que par un petit nombre de rivières; mais la pluie y maintient la terre à un degré d'humidité suffisant; l'eau des rivières qu'elles possèdent est extrêmement douce, et l'excellente qualité des pâturages fait que les vaches et les brebis donnent annuellement une plus grande quantité de lait que celles des autres contrées. »

La Terre-Sainte était principalement renommée pour le grand nombre de ses bestiaux, qui étaient une de ses sources principales de richesse. Les Israélites possédaient toutes les espèces d'animaux qui servent à la nourriture et à l'habillement de l'homme, ou qu'on emploie à divers travaux utiles. Les montagnes fournissaient en abondance une grande variété de fourrages, et les ruisseaux qui en descendaient portaient la fertilité dans les plaines et les vallées. Nous lisons que, dans le partage des terres, le lot échu à la tribu de Juda ne renfermait pas moins de cent douze villes murées; on peut se faire par là une idée de la population répandue autrefois sur ce sol. Josèphe, en parlant de cette province et de celle de la Galilée dont il était natif, dit positivement qu'elles « étaient

Digitized by Google

très peuplées. » La nombreuse population de la Judée étant aujourd'hui un fait connu, il est facile de s'expliquer comment les rochers calcaires et les pics des montagnes arides que nous apercevions autour de nous étaient alors rendus fertiles et productifs. Il n'est pas supposable en effet que, dans la division par lots d'une contrée principalement remarquable par la grande variété du climat et l'inégale fertilité du sol, tous les habitans aient été également bien partagés. Ceux à qui les vallées fertiles échurent étaient amplement dédommagés par le produit du peu de soins qu'exigeait la culture des terres; ceux, au contraire, qui se trouvèrent moins favorisés furent dans la nécessité d'employer toute leur activité et toute leur industrie pour égaler la prospérité de leurs heureux voisins. On retrouve encore partout les traces de ce redoublement d'activité et d'un état d'agriculture plus avancé qu'aujourd'hui, même dans des endroits où il semble presque impossible que la charrue ait jamais pu passer. Mais alors, de même qu'aujourd'hui, dans plusieurs parties du Liban, les versans des montagnes étaient disposés en terrasses artificielles qui, à partir de la base jusqu'au sommet, étaient couvertes de figuiers, de vignes et d'oliviers. On sait que le figuier, et particulièrement la vigne et l'olivier, se plaisent dans un terrain sec et pierreux, et que le froment et l'orge, favorisés par les pluies du printemps et l'arrière-saison, y prospèrent également; ainsi se trouve encore justifiée l'exactitude des écrivains sacrés.

Telles sont les preuves que l'on trouve dans l'Ecriture-Sainte, relativement à l'ancienne fertilité et à la population de la Judée, et que confirme également le témoignage de plusieurs historiens profanes. D'après ce que j'ai dit, on peut se faire une idée des changemens qui se sont opérés dans cette contrée autrefois si favorisée. Mais quels ont été les agens les plus immédiats qui ont servi à l'accomplissement d'une révolution si étonnante? La réponse à cette question se trouve dans l'histoire. Quoique la Terre-Sainte eût été successivement ravagée par les Assyriens, les Chaldéens, les Syriens et les

Digitized by Google

Romains, ce ne fut toutefois qu'après que les Juifs eurent cessé de former une nation distincte que cette prospérité s'éteignit et que la Judée se dépeupla ; et comme la fertilité du sol était principalement due à la nombreuse population qui l'habitait, il arriva que, quand la terre fut, ainsi qu'il avait été prédit, « entièrement dépeuplée et dévastée, et ses habitans dispersés dans les contrées étrangères, » il arriva, dis-je, que cette terre « se couvrit de deuil et dépérit. » Pendant les dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette époque, la Palestine a été alternativement dévastée par les Sarrasins, les croisés, les Turcs et les Arabes ; et cet état de choses subsistera peut-être jusqu'à l'entier accomplissement de la malédiction lancée contre elle, jusqu'au jour de la délivrance qui lui a été promise.

(*Traveller's Magazine.*)

Digitized by Google

Statistique.

MOUVEMENT DE LA PRESSE

EN ANGLETERRE,

DEPUIS LE QUINZIÈME JUSQU'AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

A l'époque où l'art d'imprimer commença à faire quelques progrès, la France, l'Allemagne et l'Italie, par un mouvement spontané, tournèrent leurs regards vers l'héritage que leur avaient légué Rome et la Grèce, et tous leurs efforts tendirent à sauver du naufrage les chefs-d'œuvre de l'antiquité. La presse anglaise suivit une marche opposée; elle n'immola point aux auteurs grecs et latins les auteurs contemporains; ses premiers essais furent employés à reproduire les ouvrages nationaux, et sa prédilection pour ceux-ci fut telle, qu'en 1540 Oxford n'avait encore imprimé qu'une partie des épîtres de Cicéron, Cambridge n'avait publié que trois ou quatre auteurs latins, et l'Angleterre entière ne possédait pas un seul livre grec. La France et l'Italie s'étaient assuré le monopole des classiques.

Les premiers typographes anglais cherchèrent à répondre à des besoins non moins pressans : aux gentilshommes et aux classes élevées ils fournirent des traductions de romans français et italiens, des nouvelles, de vieilles chroniques, des poésies et des ballades; aux classes inférieures, chez qui le désir de l'instruction commençait à poindre, ils livrèrent des alphabets, des catéchismes, des dictionnaires et des contes; pour les

Digitized by Google

gens de loi, ils imprimèrent des livres de jurisprudence, entre autres les fameux statuts traduits du français par Rastell; et enfin pour tout le monde des livres de prières et des bibles. Ces livres, et surtout les bibles, s'imprimaient par milliers. La première qui sortit de leurs presses fut achetée pour être brûlée; mais cette violence ne servit qu'à donner de la vogue au livre, et à augmenter le nombre des acheteurs. En 1540, Grafton fit paraître une édition de cet ouvrage à 500 exemplaires, chiffre considérable à cette époque où l'incertitude et des obstacles de toute nature entravaient cette industrie; mais de nouvelles éditions succédèrent à celles de Grafton, et bientôt le nombre en fut si grand, qu'aujourd'hui l'Angleterre possède 326 éditions différentes qui parurent alors dans l'intervalle d'un demi-siècle.

A l'avénement de Jacques Ier, les besoins prirent un autre cours. A l'amour des arts et des belles-lettres qui avait signalé la première phase de la presse anglaise succéda un esprit furieux de controverse religieuse. Dans le cours de quelques années, 30,000 ouvrages de cette nature furent jetés dans la circulation. Cette collection immense recueillie à l'époque où elle parut par un libraire nommé Tombinson, puis marchandée plus tard par Charles II, et, finalement achetée par Georges III, figure aujourd'hui dans le *Bristish Museum*. Bientôt la rage de ces discussions religieuses domina tous les esprits et y fit oublier les poètes et les auteurs que notre époque entoure aujourd'hui d'un saint respect. De 1623 jusqu'à 1664, Shakspeare n'a que deux éditions, et ces deux éditions tirées à 500 exemplaires chacune restent en partie chez le libraire; Milton reçoit 15 £ de son *Paradis perdu*, et le parlement vote un bill qui porte à 20 le nombre des imprimeurs du royaume, mesure absurde que l'on ne peut expliquer que par le mauvais génie qui planait alors sur l'Angleterre.

C'est ainsi que se passa la première moitié du dix-septième siècle, et déjà l'on avait franchi les dix premières années de la seconde sans que rien indiquât la cessation prochaine de ce débordement, lorsqu'un événement fatal vint en arrêter le

Digitized by Google

cours. Cet événement eut lieu en 1666. Alors un incendie immense brûla les deux tiers de la ville, et consuma une valeur de 200,000 £ de livres aux libraires de la cité et des rues adjacentes de Saint-Paul. Mais bientôt la presse, comme l'oiseau fabuleux auquel les poètes ont accordé le don de revivre, renaquit de ses cendres, et de beaux jours commencèrent à luire pour elle. Ce n'est pas que l'esprit de controverse eût perdu tout son empire, le sillon qu'il avait tracé avait pénétré trop avant dans les mœurs pour ne pas laisser pendant longtemps encore des marques profondes de son passage. Ainsi, dans un catalogue des livres imprimés en Angleterre pendant les 14 années qui suivirent l'incendie, on trouve sur 3,550 ouvrages qui le composent, 947 livres de théologie, 420 livres de droit, 153 livres de médecine, 397 livres élémentaires, et 253 livres de géographie et de navigation, y compris les cartes. Les livres de théologie figurent donc encore pour un quart dans la production de la presse de cette époque; mais, comme on le voit, ces publications n'étaient plus exclusives; il fallait un autre aliment à la nation, et l'esprit public prenait une meilleure direction.

Examinons maintenant par des chiffres quelle était la situation relative de la presse anglaise aux deux époques que nous venons de parcourir. La première embrasse 132 années. Elle commence en 1471, époque où la presse fut introduite dans le royaume par Caxton, et se termine en 1603. La seconde comprend une période de 85 années, depuis l'avénement de Jacques Ier jusqu'à la révolution de 1688. Dans la première période, Ames et Herbert portent à 350 le nombre des imprimeurs qui publièrent des livres dans le royaume, et à 10,000 le nombre des ouvrages nouveaux qu'ils mirent dans la circulation; ce qui donne 75 ouvrages nouveaux, terme moyen, par an. Nous n'avons pas le chiffre total des livres qui furent imprimés dans la seconde période; mais dans un catalogue qui comprend quatorze années, nous trouvons que 3,550 ouvrages ont été publiés dans cet intervalle; ce qui donne 253 ouvrages, terme moyen, par an; là sont compris les sermons,

Digitized by Google

les réimpressions d'ouvrages nouveaux et anciens, et les cartes; ce qui, déduction faite de ces ouvrages, porte à 100 le nombre des livres nouveaux. Il y avait donc déjà une augmentation de 25 0/0 en faveur de la presse de la seconde époque.

La même proportion règne dans le prix de ces ouvrages. En 1505, on voit figurer en ligne de compte dans le livre des dépenses secrètes d'Elisabeth d'York, publié par sir H. Nicolas, l'achat d'un Psautier pour 20 *pence*; or, à cette époque, 20 pence suffisaient à l'achat d'une demi-charge d'orge, ou au paiement de six journées du travail d'un manœuvre. Onze ans après, un *Abrégé de Fitzherbert*, in-folio, livre de droit, coûta 40 shillings à son acquéreur, et avec 40 shillings on pouvait alors acheter trois bœufs gras. Dans la seconde période, le prix d'un in-octavo était de six shillings. Cette somme, relativement au temps et à la valeur de l'argent, était fort élevée. D'un autre côté on lit dans un ouvrage de Roger North, que les libraires de ces temps-là ne montraient pas moins d'insouciance dans le confectionnement des livres qu'un grand nombre de nos libraires modernes : « Nos libraires, dit-il, se cassent la tête pour trouver un sujet qui puisse plaire au public; et ce sujet trouvé, ils en font faire un livre; mais là, nouvelle difficulté, car il s'agit de donner au livre l'épaisseur d'un in-octavo, lorsque la plupart du temps le sujet ne comporte pas 50 pages. Néanmoins, cette difficulté ne les arrête point, le livre prend sous leurs doigts la forme nécessaire, il est vendu six shillings, et lecture faite, on trouve que cette lecture a duré une heure et demie ou deux heures tout au plus.»

A la suite de la seconde époque vient une ère à jamais mémorable dans les fastes littéraires du royaume : c'est l'époque des journaux, des magazines, des revues et des encyclopédies. Jusque-là, la presse périodique était restée ignorée, ou du moins le petit nombre de Mercures qui avaient commencé à paraître, sous le règne de Charles Ier, n'avaient eu ni la forme ni l'esprit des publications que la révolution fit éclore. Mais alors Londres eut en quelques années un journal quoti-

Digitized by Google

dien ; quinze journaux paraissaient trois fois la semaine, et un journal était publié deux fois la semaine. La promulgation de la loi sur le timbre des journaux, qui parut quelque temps après, au lieu d'arrêter le mouvement comme on le craignait, fit naître des journaux dans la plupart des provinces de l'empire, et la métropole compta bientôt sept journaux quotidiens, six journaux hebdomadaires et d'autres journaux que l'on publiait trois fois par semaine.

Mais ce n'était pas assez ; il fallait maintenant de nouvelles conquêtes à la presse périodique. Sous le règne de la reine Anne, on vit donc apparaître un nouveau genre de littérature, qui était à la fois moins irritant et plus propre à améliorer l'intelligence et les mœurs de la nation. Cette littérature est celle des *Revues* et des *Magazines*. Cave est le premier qui comprend l'importance de ce genre de publication ; mais tels étaient les préjugés que souleva son projet, qu'après avoir communiqué ses plans à plus de la moitié des libraires de Londres et leur avoir demandé leur coopération, il ne trouva de toute part que des railleries et des refus. Ce mauvais accueil ne le découragea point ; à ses risques et périls, il publia le *Gentleman's Magazine*, et cette publication eut un tel succès, qu'au bout d'une année ceux-là mêmes qui avaient repoussé le projet comme absurde, détrompés par l'expérience, établirent une concurrence en créant le *London*. Le *London*, quoique venu plus tard, n'eut pas moins de succès ; il fut suivi du *Monthly*, qui commença ses publications en 1749. Ce fut la première Revue qui parut ; puis vinrent *le Critique* et un grand nombre d'autres Revues, dont quelques unes existent encore aujourd'hui.

Mais à côté de ces modifications s'en élevèrent d'autres plus importantes : le changement de forme amena le changement de fond. La presse anglaise, jusqu'à ce jour si hargneuse et si babillarde, fit place à une autre littérature plus saine et plus solide. Les libelles et les pamphlets virent également cesser leur règne, car les écrivains trouvèrent plus commode d'émettre leurs idées dans des publications qui jouis-

Digitized by Google

soient de la faveur générale, que de les faire paraître dans des écrits éphémères qui n'obtenaient pas toujours l'attention du public ou qu'ils étaient obligés de prôner eux-mêmes. D'un autre côté, la situation des écrivains commençait à s'améliorer. Leurs droits d'auteur s'élevaient déjà à 200 0/0 au dessus de ce qu'ils étaient précédemment; et, pour se produire, ils n'avaient plus besoin de quêter le patronage et la faveur des grands et des princes; car ils étaient en rapport direct avec la masse des lecteurs, qui chaque jour faisaient avec eux une connaissance plus intime. Ce siècle fut aussi l'âge d'or des libraires-éditeurs; la plupart d'entre eux faisaient des fortunes considérables; cependant, outre l'augmentation des droits d'auteur, et bien que le prix des livres restât stationnaire et que la publication des ouvrages nouveaux éprouvât chaque année une diminution assez forte, ils avaient à supporter la taxe que le gouvernement faisait peser sur le papier. Un in-quarto était alors payé de 10 à 12 shillings le volume; un in-octavo, de 5 à 6 shillings, et un in-douze de 2 sh. 6 d. à 3 sh. Ces prix sont à peu de chose près les mêmes que ceux auxquels sont cotés les livres de la dernière partie du siècle précédent. Quant aux publications nouvelles, nous trouvons, dans un catalogue qui embrasse plus d'un demi-siècle, depuis 1700 jusqu'à 1756, 5,286 ouvrages; et de là sont exclus tous les pamphlets, les sermons et les réimpressions : ce qui donne quatre-vingt-treize ouvrages nouveaux, terme moyen, par année; différence en moins sur l'époque précédente de sept ouvrages nouveaux. Mais, si l'on imprimait peu, les ouvrages étaient choisis : c'était là une des conditions premières de la publication; il en résulta que ces livres trouvèrent un plus grand nombre de lecteurs, et que les éditions devenant plus considérables, le libraire put réaliser de plus grands bénéfices, tout en faisant face à de nouvelles exigences.

Avec le règne de Georges III, tout change. Ici commence la quatrième phase de la presse anglaise. Les traits caractéristiques qui la distinguent sont moins l'originalité des productions littéraires que la masse de ces productions. La

Digitized by Google

presse périodique couvre d'un immense réseau tout l'empire. Les Revues, les Magazines, les journaux pullulent et se multiplient partout. La qualité du livre n'est plus rien; c'est à produire, et à produire beaucoup que s'attache l'éditeur; dans l'accomplissement de cette œuvre, son génie s'évertue et invente chaque jour mille expédiens nouveaux. Alors on vend des livres dans les campagnes, à l'aide de colporteurs. Ce système, que l'on avait délaissé avant l'avénement de Georges III, est repris et poussé avec vigueur, et, pour rendre les livres accessibles à toutes les bourses, on les fait paraître par fragmens, et on les livre ainsi à la circulation à des intervalles réguliers.

L'Histoire d'Angleterre, par Smollet, publiée d'après ce système, est débitée à 20,000 exemplaires. Jetons les yeux sur un des nombreux catalogues de la dernière partie du dix-huitième siècle. Ce catalogue comprend onze années, depuis 1792 jusqu'à 1802, et dans cet intervalle on publie 4,096 ouvrages nouveaux, ce qui, déduction faite d'un cinquième pour les réimpressions, donne, terme moyen, 322 ouvrages nouveaux par an. Ainsi, dans l'espace d'un demi-siècle, les publications avaient augmenté dans le rapport de 3 à 1. Cependant les prix étaient loin de présenter des avantages analogues à l'acquéreur. Dans quelques cas, on voit ces prix s'élever à 50 0/0, et dans d'autres cas à 100 0/0 au dessus de ce qu'ils étaient dans la première partie du dix-huitième siècle. L'in-12, qui coûtait, au commencement du siècle, 2 sh. 6 d., s'était élevé à 4 sh.; l'in-8°, que l'on payait auparavant 6 sh., était payé 10 sh.; l'in-4°, que l'on achetait à 12 sh., ne pouvait plus s'obtenir à moins de 1 liv. st.

Ce progrès continue au dix-neuvième siècle. Dans les 27 premières années, le nombre des publications nouvelles est, d'après un catalogue de Londres, de 19,860 ouvrages nouveaux, ce qui, déduction faite d'un cinquième pour les réimpressions, donne, terme moyen, 588 livres nouveaux par an, ou 216 ouvrages de plus que dans les dix dernières années qui terminent le siècle précédent. Cependant les livres

Digitized by Google

se soutiennent toujours à des prix très élevés. Ce progrès a sa source dans la création des sociétés de lecture et des cabinets de lecture. Ce n'est pas sans quelque inquiétude que les libraires virent se fonder ces établissemens; ils craignaient qu'un même ouvrage servant à plusieurs lecteurs, cette concentration ne réduisît le chiffre de la consommation; mais le goût de la lecture se développant avec la facilité de se procurer des livres, de nouvelles commandes surgirent de toutes parts. Le nombre des acquéreurs prit aussi plus de consistance et d'extension quand la Société de la diffusion des connaissances utiles commença ses opérations; celle-ci obtint des éditions de nos grands écrivains à des prix modérés, et bientôt, grace à ses efforts, l'ouvrier et le marchand purent former de petites bibliothèques composées de bons ouvrages, en sacrifiant à leur achat la faible somme de 2 ou 3 liv. st. par an.

On devait s'attendre à ce que cette augmentation prodigieuse de livres satisferait tous les besoins; mais il n'en fut rien, et la progression continue dans les années suivantes; cet accroissement est indiqué par le tableau suivant, où l'on trouve le nombre d'ouvrages nouveaux publiés chaque année à Londres depuis 1828 jusqu'à 1836, non compris les pamphlets ni les réimpressions :

Années.	Ouvrages.	Années.	Ouvrages.
1828	1,105	1833	1,567
1829	1,413	1834	1,494
1830	1,592	1835	1,513
1831	1,619	1836	1,573
1832	1,525	1837	—

La presse périodique suit le même mouvement. Le *Penny Magazine*, journal hebdomaire, qui, pour la modique somme de 10 centimes, donne à ses lecteurs trois feuilles d'impression où se trouvent réunis des morceaux d'histoire et de genre, des nouvelles charmantes et mille autres articles variés, paraît, et le succès qui accompagne cette publication fait bientôt naître le *Chamber's Journal*, le *Saturday Magazine*, et le *Penny*

Digitized by Google

Sheet. Aujourd'hui, ces feuilles sont publiées par milliers, et la presse périodique de l'Angleterre fournit maintenant plus de feuilles imprimées, dans le cours d'une seule année, que la presse tout entière de l'Europe n'en a mis au jour depuis le jour où Guttenberg dota le monde de sa découverte jusqu'au commencement du seizième siècle.

Mais, pour avoir une idée plus exacte des merveilles qu'enfante aujourd'hui la presse anglaise, résumons en quelques chiffres sa situation actuelle. Le nombre des journaux qui se publient maintenant dans le Royaume-Uni est d'environ 370, dont 94 sont publiés à Londres, 150 dans les provinces, 53 en Ecosse, et 76 en Irlande. Le nombre des journaux qui passent annuellement au timbre est maintenant d'environ 45,000,000 feuilles, chiffre qui indique une augmentation annuelle d'environ 15,000 feuilles depuis la réduction du timbre. La quantité de papier nécessaire à l'alimentation de ces journaux est de 90,000 rames; mais dans ce chiffre ne sont pas comprises les feuilles périodiques hebdomadaires qui ne s'occupent pas de politique. Parmi ces dernières, 6 s'occupent exclusivement de religion, 2 de littérature, 1 de musique, 4 de médecine, 2 de sciences, 20 de miscellanées; celles-ci sont les plus répandues : dans leur nombre figurent le *Chamber's Journal*, le *Penny Magazine*, le *Saturday Magazine*, le *Miror*, le *Mechanich Magazine*, la *Lancet*, le *Magazine* de l'Eglise d'Angleterre, et quelques autres qui se vendent par semaine à 200,000 exemplaires. Les autres feuilles hebdomadaires sont au nombre de 13, dont 12 sont consacrées à la littérature légère, et la treizième à divers jeux. Ces feuilles forment un total de 48, dont 21 sont vendues à 1 d., 8 à 1 demi penny, et 7 à 2 d. Le prix des 27 restant flotte entre 2 d. et 8 d.; à ces chiffres il faut ajouter les revues *magazine* et autres publications que fournissent la presse mensuelle et la presse trimestrielle; ces publications sont au nombre de 236 pour la presse mensuelle, et de 34 pour la presse trimestrielle, en tout 270 qui se subdivisent de la manière suivante : 58 consacrées à la littérature en général, 48 à diverses branches

Digitized by Google

de science et d'histoire naturelle, 46 à des sujets religieux, 4 à l'histoire d'Angleterre, 20 aux beaux-arts et 6 à la mode. Les autres sont destinées aux enfans, et la plupart se vendent à bon marché.

Le développement de la presse anglaise est encore indiqué par l'extension qu'ont prise dans ces derniers temps les fabriques de papier du Royaume-Uni. En 1721 cette fabrication était évaluée à environ 300,000 rames dans la Grande-Bretagne, ce qui équivalait à près des deux tiers de la consommation. En 1783, la valeur du papier annuellement fabriqué, fut estimée à 19,500,000 francs; aujourd'hui, outre les diverses sortes de papier que l'on fabrique, on exporte pour 25,000,000 francs. En 1813, le docteur Colquhoum évalua le papier fabriqué annuellement en Angleterre à 50,000,000 fr., tandis que Stevenson, qui passe pour une meilleure autorité en ce genre, le réduit à la moitié de cette somme. D'après des renseignemens plus exacts, on peut affirmer que la valeur totale du papier fabriqué chaque année dans le Royaume-Uni, non compris les droits, peut s'élever de 30,000,000 à 32,500,000 francs. Il y a 700 moulins à papier en Angleterre, de 70 à 80 en Écosse: en Irlande le nombre en est peu considérable. On suppose qu'il y a environ 27,000 personnes employées à cette industrie. Le droit dont le gouvernement a grevé cette fabrication forme plus de trois fois le total du salaire des ouvriers.

Ces droits sont une des plus grandes entraves qu'on puisse porter à ce commerce; aussi, malgré tout le zèle et la vigilance des préposés de l'accise, il se fait des fraudes considérables. Les papiers écrits, de couleur ou d'emballage, les cartons, les cartes, nommés papiers de première classe, paient de droit 28 sch. les 100 livres; sont exemptés les papiers fabriqués avec de cordages goudronnés. Dans ce cas, le papier paie 14 sch. pour 100 livres, il est nommé papier de deuxième classe. Les cartons fabriqués avec ces derniers matériaux paient 21 sh.

Nous terminerons cet article par quelques détails sur l'ori-

Digitized by Google

gine de cette belle industrie, et les phases successives par lesquelles elle a passé avant d'arriver à l'état de perfection où elle est aujourd'hui.

Avant l'invention du papier, les rochers, les colonnes de pierre ou de marbre, et surtout les murs des monumens, offraient des surfaces lisses sur lesquelles on consignait les faits les plus importans. Cet ancien usage s'est conservé dans nos églises et nos cimetières. Dans les siècles dont nous parlons, on avait encore coutume d'écrire sur des surfaces portatives de différentes espèces; mais bientôt l'industrie se perfectionna, et l'on se servit de l'écorce de quelques palmiers et de divers autres végétaux, indigènes des pays chauds: ce fut là le premier papier. En Sicile et dans les autres pays que baigne la Méditerranée, et sur les bords du Nil, dans les marais et les fossés qui communiquent avec ce fleuve, il croît encore un roseau en jonc, grand et majestueux, que les botanistes modernes ont nommé *Cyperus Papyrus*. Ce papyrus se trouve aussi dans les serres chaudes de quelques uns de nos jardins botaniques, où il est très facile à reconnaître à ses feuilles larges, gracieuses et pendantes. L'intérieur de l'écorce fournissait des feuilles très minces, qu'on détachait avec une épingle; ces feuilles, ainsi détachées, étaient placées côte à côte, dans la direction longitudinale de leurs fibres; on en collait les bords pour les lier ensemble; on prenait ensuite d'autres feuilles qu'on gommait également sur l'autre côté, à angle droit, afin de donner à ce papier plus de force. Ces feuilles pressées, séchées, pliées, formaient les *papyrus* d'Egypte. Les anciens auteurs, Pline entre autres (Hist. nat., liv. XIII, chap. XI, XII, XIII), ont décrit les moyens que l'on mettait en usage pour la fabrication. Bruce a ajouté à ces diverses autorités ses propres observations, dans le 7e volume de l'édit. in-8° de ses Voyages.

Alexandrie était le centre de cette fabrication; dans les derniers temps de l'empire romain on en fit beaucoup à Rome; depuis le plus commun jusqu'au plus beau, la consommation de ce papier était considérable; on le vendait à un

Digitized by Google

prix très modéré. *Flavius Vopiscus* rapporte que, dans le troisième siècle, il y avait une si grande abondance de papier, qu'on eût pu en fournir au monde entier. Mais l'ancien papyrus qui était blanc, uni, durable, et très propre à l'écriture, n'aurait pu être employé dans l'impression, à cause de la fragilité de son tissu; le papier moderne au contraire, par son tissu uni et spongieux qui s'imbibe et retient l'encre, par sa dureté qui résiste à la pression la plus forte, ne subit aucune altération, et sa durée est infinie. Sa composition consiste en un chiffon trituré, réduit en pâte fine, qui se pose sur la grille d'un tamis; ce tamis est plongé dans une cuve, et on le lève doucement vers la surface, dans une position horizontale, ce qui facilite la sortie de l'eau à travers le fil métallique qui la porte. Ce sont les fibres de ces chiffons, entrelacées, pressées ensuite entre des feutres pour en extraire l'eau et pour rendre le grain plus fin, qui constituent le papier. Mais l'application du mouvement de rotation qui a enfanté des prodiges dans les arts, a produit des résultats non moins extraordinaires dans la fabrication du papier; ainsi, au lieu de tremper les tamis ou cadres dans la cuve contenant la pâte de papier délayée dans l'eau, on se sert aujourd'hui d'une espèce de serviette circulaire, faite en gaze de fil de fer, qui tourne dans la cuve, reçoit la pâte, l'emporte, et, par un ajustage d'une délicatesse étonnante, la porte intacte, malgré son excessive fragilité, sur un feutre roulant. On file ainsi un tissu de *papier sans fin*, aussi long-temps que la machine est en mouvement et qu'il y a de la pâte dans la cuve. Mais revenons à l'histoire du papier.

L'introduction du papier en Europe remonte aux Arabes ou aux Maures; il existe quelque incertitude sur l'époque précise de sa première apparition, de même que sur l'origine de son invention. On ne peut savoir d'une manière exacte comment on fut tenté de piler des chiffons dans un mortier, d'en remuer la pâte dans une grande quantité d'eau, et d'en recevoir le dépôt sur un tamis: le papier fut primitivement fait avec du coton, substance facile à broyer; maintenant les

Digitized by Google

chiffons sont réduits en morceaux par un moulin; autrefois on les faisait chauffer et fermenter jusqu'à ce qu'ils fussent partiellement en décomposition, ce qui les rendait plus faciles à triturer, mais indépendamment de la perte de temps et de matière, la qualité du papier en souffrait.

Dans un grand nombre d'endroits, et notamment au Thibet, on emploie toute espèce de plantes filamenteuses. Les rognures de ce papier servent ensuite à alimenter une manufacture située dans un village qui avoisine l'une des plus grandes villes de cette contrée : deux peuplades viennent y travailler; elles n'ont pas d'autre industrie pour subvenir à leurs besoins. Ces pauvres gens, les plus malheureux peut-être de cette partie de l'Indoustan, se servent tout simplement des rognures de papier qui proviennent des fabriques voisines. La méthode par laquelle ils procèdent à la confection de leur ouvrage mérite d'être rapportée. Au moyen de quelques planches et de quelques pierres, ils ont construit plusieurs bassins dans le lit même de la rivière; c'est là que les ouvriers trempent le vieux papier, qu'ils battent sur des bancs de pierre jusqu'à ce qu'il soit réduit en pulpe; ils prennent ensuite un châssis de bois recouvert d'un côté d'une toile fine et ouvert de l'autre; on le plonge dans la partie la plus claire du bassin, pour y introduire une quantité d'eau suffisante; on met ensuite de la pulpe dans une pompe qui sert à la réduire en pâte, et l'on en rejette une petite partie dans le châssis, où elle se dissout. En agitant ce mélange avec la main, les matières de rejet surnagent et la pulpe se dépose sur le linge; si la matière n'est pas également répandue, on agite de nouveau la dissolution. En répétant ce procédé on obtient des feuilles parfaitement égalisées. On retire ensuite le châssis; on l'expose à l'air, en le plaçant horizontalement, jusqu'à ce qu'il soit sec. Quand la feuille a pris de la consistance, on la détache entièrement. Ce papier est bien inférieur à celui que l'on fabrique dans l'Indoustan.

Quoi qu'il en soit, l'invention du papier est, pour nous, un mystère. Depuis un temps immémorial les Chinois connais-

Digitized by Google

sent le papier; mais on ignore la date exacte de leur découverte, et on ne sait si les Arabes leur ont emprunté leurs procédés. En Europe, l'emploi du papier pour l'écriture et l'imprimerie, donne à cette fabrication une grande importance. La France, la Hollande et Gênes jouirent pendant long-temps d'une supériorité remarquable dans cette branche d'industrie. Le plus beau et le meilleur papier étant fabriqué avec des chiffons, on peut supposer que la qualité dépendait en grande partie de l'espèce d'étoffe que l'on apportait dans la fabrique. Nous sommes portés à croire cependant que la qualité du papier tient autant à l'habileté des fabricans qu'à la beauté des chiffons. C'est à ces causes que nous attribuons le peu de succès qu'eut d'abord la fabrication du papier en Angleterre. Pendant le dix-septième siècle, la plus grande partie du papier venait du continent, et particulièrement de la France; car le perfectionnement de cette fabrication n'eut lieu dans la Grande-Bretagne qu'en 1685, époque à laquelle des réfugiés français, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, se fixèrent dans le pays. Au rapport du *Marchand anglais* (vol. 2, page 266); on ne fabriquait auparavant aucune espèce de papier, si ce n'est le *papier brun*. Ce fut en 1690 qu'on essaya de fabriquer le papier blanc; dans quelques années cette fabrication prit un grand essor.

Mais les nombreuses applications de la chimie aux arts ont beaucoup contribué au perfectionnement de ce genre de fabrication. Depuis quelque temps, les balayures de filatures à coton qui, à cause de la graisse et de la boue qu'elles contenaient, étaient employées comme engrais, sont blanchies et converties en très bon papier dans le voisinage de Manchester, etc. Ce qui a beaucoup contribué encore aux progrès de la fabrication du papier anglais, c'est un modèle de la machine de Didot. Ce modèle engagea les capitalistes et les ingénieurs anglais, surtout M. Donkin, à suivre le plan de M. Didot, et dans l'espace de quelques années, on en obtint les plus heureux résultats. M. *Dickinson* du *Hertfordshire*, l'un des meilleurs fabricans de papier anglais, a inventé depuis une machine

Digitized by Google

parfaite, qui opère maintenant en quelques minutes ce qui, dans l'ancien système, exigeait trois semaines. Un ruisseau continuel de pâte fluide se convertit immédiatement en papier qui est aussitôt séché, poli et coupé en feuilles. Le papier ainsi fabriqué est non seulement d'un prix modéré, mais il est, sous plusieurs rapports, supérieur en qualité à celui qu'on faisait auparavant à la main. M. Dickinson a introduit aussi une amélioration importante dans la fabrication du papier pour le placage des boîtes. Il fabrique deux feuilles de papier, chacune d'après un procédé différent, et, en les plaçant humides l'une sur l'autre, il les rend inséparables au moyen d'une forte pression. On se sert de ce papier dans l'impression en taille-douce; en adoptant une méthode particulière de préparer la pulpe et en choisissant les chiffons fins pour le tissu qui forme le dessus du papier, cet habile industriel le rend propre à recevoir d'excellentes épreuves. Cette invention a presque entièrement arrêté l'importation du papier français dont les imprimeurs en taille-douce se servaient beaucoup autrefois.

(*Scientific Transactions.*)

Digitized by Google

Physionomie des villes de l'Inde.

N° I.

BOMBAY (1).

Le hâvre de Bombay offre un des plus ravissans panoramas que l'on puisse imaginer. A l'aspect de cet amphithéâtre formé par des terrasses bien cultivées et par des rochers couronnés de bois ; de ces caps brillans et de ces îles gracieuses qui se reflètent dans les eaux azurées de la mer, le voyageur n'éprouve pas le désappointement qu'il subit à l'approche de la côte uniforme et plate du Bengale, hérissée çà et là de quelques arbres rabougris. Ici une belle ceinture de collines se détache sous un ciel ardent ; des fleurs et des feuilles couvrent de leurs riches couleurs les flancs et les sommets des montagnes, tandis que, près de la mer, la forteresse et d'élégans édifices concourent à rehausser cet imposant spectacle.

L'île sur laquelle est située Bombay n'a pas plus de vingt milles de circonférence. Une digue jetée sur un bras de mer la réunit à celle de Salsette. Elle se compose de deux chaînes inégales de montagnes, et d'une vallée large d'environ trois milles, autrefois couverte de cocotiers. Le fort, bâti à l'extrémité sud-est de l'île, couvre une portion considérable de terrain, dont le développement extérieur offre une circonférence d'environ deux milles. L'enceinte intérieure des fortifications

(1) Bombay, capitale de la présidence de ce nom, possède 170,000 habitans, et l'île sur laquelle elle s'élève en compte 210,000.

Digitized by Google

contiendrait une garnison nombreuse. C'est au milieu de ces ouvrages défensifs qu'est bâtie la ville de Bombay; sa longueur ne dépasse pas un mille, depuis la porte d'Apollon jusqu'à celle du bazar; et sa largeur est, en quelques endroits, d'un quart de mille. L'aspect des maisons est d'un effet pittoresque; les ouvrages en bois sculpté, qui servent de devanture aux boutiques, frappent les regards par leur variété, leur élégance et leur nombre; mais la manière bizarre dont ces édifices sont groupés et comme entassés les uns sur les autres, leur élévation prodigieuse et leurs toits coniques en tuiles rouges choquent les personnes habituées aux balustrades et aux élégantes tourelles des palais de Calcutta. Le *Palais du Gouvernement* est un édifice dans le style hollandais, vaste, commode, mais d'une architecture un peu lourde; il occupe tout un côté d'une vaste esplanade située au centre de la ville, appelée la *Pelouse*. Les plus belles maisons de Bombay et une église sont situées dans ce quartier. Sur la droite s'élève un bazar immense, amplement fourni de marchandises de toutes sortes. Quelques riches habitans de la présidence y ont fait construire des habitations à la manière asiatique; mais le mouvement et le tumulte qui y règnent, l'absence d'air et l'affluence continuelle de la foule, rendent ces demeures très chaudes et presque inhabitables, surtout pour les étrangers. Les docks et les arsenaux de Bombay sont vastes, grandioses et parfaitement construits par des ouvriers persans qui, après avoir été de modestes laboureurs, sont devenus d'excellens constructeurs de navires; ils possèdent presque tous de grandes fortunes. Plusieurs magnifiques vaisseaux, en bois de *teak* (le meilleur bois dont on puisse faire usage pour la construction des navires), sont sortis de ces arsenaux, où l'on trouve des emplacemens immenses pour les munitions de la marine, et une vaste corderie, justement admirée par les personnes qui ont visité les plus beaux arsenaux de l'Angleterre. La corderie de Portsmouth est le seul établissement de ce genre qu'on puisse lui opposer.

L'île de Bombay, que la stagnation des marais rendait insa-

Digitized by Google

lubre, est devenue un lieu très sain. Les vastes forêts qui couvraient le sol ont été éclaircies ; ce qui nuisait à la culture a été coupé ; les terrains se sont exhaussés ; les marais ont disparu ; et la brise de la mer vient, par sa fraîcheur, tempérer les ardeurs du soleil. La population indigène, qui est très nombreuse, a encombré les alentours des fortifications d'une multitude de demeures construites rapidement, et qui forment les faubourgs de Bombay. *La ville noire*, telle est l'expression consacrée pour désigner ces faubourgs, que l'on traverse pour se rendre dans les diverses parties de l'île. C'est un quartier bizarre, industrieux, bruyant et très sale ; un pêle-mêle incroyable d'hommes et d'animaux, où l'on rencontre la plus étonnante variété de caractères et d'habitudes qu'il soit possible d'observer dans toute l'Asie. Les jardins de cocos qui s'étendent derrière ces habitations du peuple sont parsemés de délicieuses *villas*, beaucoup plus commodes et mieux distribuées que les maisons entassées dans l'intérieur de la ville. Elles appartiennent, pour la plupart, à des Européens qui préfèrent aux agitations d'une grande ville le calme et la vie tranquille de la campagne. En construisant ces demeures champêtres, on s'est plutôt occupé de la commodité que de l'élégance, et leurs défauts extérieurs se trouvent amplement compensés par le bon goût et la parfaite convenance des dispositions intérieures. Ces villas sont, en général, solidement bâties et n'ont qu'un seul étage ; quelques unes, cependant, se distinguent de la masse par les brillans ornemens de leur façade. Un luxe raffiné a présidé à leurs dispositions, et les architectes ont déployé tout leur talent pour décorer avec éclat ces demeures de l'opulence. L'habileté avec laquelle les points de vue ont été ménagés, la distribution parfaite de toutes leurs parties, l'incomparable beauté d'une végétation puissante et variée qui les entoure, contribuent à en faire des résidences pleines de charme et d'agrément.

Les personnes que la nature de leurs emplois ou le soin de leurs affaires obligent à résider dans le voisinage du *Palais du Gouvernement*, ne demeurent néanmoins dans l'intérieur des

Digitized by Google

fortifications que durant la saison des pluies ; tout le reste de l'année elles vivent *al fresco*, suivant l'expression consacrée à Bombay. C'est au milieu d'une vaste esplanade située entre les murailles de la ville et les bords de la mer, qu'elles viennent dresser leurs tentes. Une partie de l'espace est convertie en promenades ou en tapis de gazon ; des chaumières construites en planches et recouvertes de feuilles de palmier s'élèvent de toutes parts, tandis que des parterres ornés d'une très grande quantité de pots de fleurs entourent ces habitations et les embellissent. Les appartemens intérieurs, tendus d'étoffes hindoues, sont parfaitement distribués et décorés avec goût. Enfin, quoique la précipitation ait présidé à tous les arrangemens, ces demeures offrent tout le comfort et tout l'agrément désirables. Quelques personnes dressent des tentes plus spacieuses encore et plus commodes, soutenues par d'élégantes colonnelles ; une galerie vitrée entoure ces demeures ; les fenêtres de la façade sont ornées de balcons ; des étoffes d'une couleur claire et riante décorent l'intérieur, et de nombreuses lumières, placées dans des globes de cristal, jettent une vive clarté dans les appartemens. Les étrangers et les militaires, qui ne résident pas habituellement à Bombay, prennent moins de soin de leurs habitations ; toutefois, la simplicité de leurs demeures ne nuit pas à l'ensemble, et l'aspect général des pavillons, s'élevant sous de beaux ombrages, est très varié et très brillant. Tout semble concourir à faire de ces retraites champêtres des lieux de délices, où les personnes assez heureuses pour pouvoir quitter l'enceinte étroite et étouffante de la ville viennent respirer cette brise de la mer, si bienfaisante sous le climat de l'Inde.

Bombay, grace à son heureuse situation, se trouve à l'abri des vents brûlans qui désolent plusieurs parties de l'Inde, et dont on ne parvient à combattre les effets pernicieux qu'en les tamisant à travers des nattes imprégnées d'eau. Pendant que les malheureux habitans des contrées voisines gémissent énervés sous le souffle dévorant de ces vents embrasés, ceux de Bombay se livrent à la joie et aux plaisirs. Rien ne peut donner une

Digitized by Google

idée du mouvement et de la gaîté qui règnent dans cette vaste arène champêtre où toute la population européenne se trouve réunie. Le soir, des calèches, des gigs, des bogheis et des chars de toutes formes se croisent dans tous les sens, tandis qu'une musique militaire vient mêler ses fanfares aux plaisirs bruyans de ces réunions. Des personnes qui ont visité l'Italie et les Indes préfèrent à la baie si vantée de Naples le grandiose et pittoresque effet du hâvre de Bombay. Les deux rangées de collines qui vont se perdre dans le lointain, et la variété des objets qu'elles étalent; la beauté des îles et leurs sites gracieux; les débris de forteresses mahrattes répandues çà et là sur le sol; les habitations construites par les Portugais; des ruines de couvent; des églises; des bois, du sein desquels on voit s'élever des temples, tout cet ensemble bizarre produit un merveilleux point de vue, dont la description la plus longue et la plus détaillée ne saurait donner une idée.

Au commencement des pluies, une étrange et subite métamorphose s'opère dans la grande esplanade; les tentes et les pavillons disparaissent; l'eau qui tombe à flots efface rapidement les dernières traces de tant de plaisirs, et bientôt une immense nappe d'eau stagnante couvre l'arène où brillaient naguère d'élégans *cottages* et de délicieux jardins. Lorsque le mousson souffle avec force, le port de Bombay offre un spectacle imposant : les hauteurs voisines, ordinairement si brillantes et si vivement éclairées par un beau soleil, deviennent sombres et se chargent de nuages; la mer, ordinairement si calme, est profondément agitée par la violence des vents, et, bien que pour des marins habiles il n'y ait pas grand danger à l'affronter, son aspect courroucé est néanmoins des plus menaçans. Les bateaux pêcheurs qui ont à lutter contre les flots semblent sans cesse exposés à sombrer. Quelquefois, dans le courant de cette saison de l'année, des navires se perdent dans la rade de Bombay; mais ces naufrages doivent être principalement attribués à l'ignorance ou à l'effroi des matelots indigènes, qui n'ont pas la réputation d'être les premiers marins du monde.

Digitized by Google

Presque tous les habitans du pays sont d'origine persane; leurs ancêtres, après la conquête de la Perse par les Musulmans, au huitième siècle de l'ère vulgaire, se réfugièrent dans l'Indoustan pour échapper à leurs cruels persécuteurs. Mais, en cherchant un asile sur une terre étrangère, ces peuples fanatiques voulurent rester fidèles à leurs croyances, et jouir du libre exercice de leur culte. Ils promirent, quant à eux, de respecter les préjugés des sectateurs de Brahma, et s'engagèrent conséquemment à ne point tuer de vaches sacrées. Par une fidélité excessive à leur promesse, ils s'abstiennent encore aujourd'hui de manger du bœuf, bien qu'ils soient loin d'avoir pour cet animal la même vénération que les Hindous. Le culte des Persans consistait originairement dans l'adoration pure et simple du Créateur Tout-Puissant, considéré comme la source de toute lumière. Le soleil en était l'éclatant emblème. Mais ce culte a perdu son antique et sublime simplicité pour dégénérer en grossière et stupide idolâtrie. C'est la transformation ordinaire que subissent les doctrines religieuses chez les nations ignorantes. Les honneurs qu'on ne rendait qu'à Dieu, on les rendit à des hommes: Zoroastre et quelques sages sont aujourd'hui l'objet d'une grande vénération. Dans tous les temples on entretient précieusement les feux sacrés; et comme ces feux ne doivent jamais s'éteindre, bien des personnes croiraient leur vie en danger si elles se permettaient d'étouffer la plus petite flamme ou de souffler la moindre chandelle.

Les Persans de la basse classe sont très recherchés à Bombay pour domestiques; comme ils ont des habitudes religieuses beaucoup moins rigides et moins intolérantes que les Musulmans et les Hindous, ils peuvent travailler plus long-temps; d'ailleurs ils sont plus intelligens, plus adroits et plus polis. On ne peut toutefois les comparer aux domestiques du Bengale, qui leur sont supérieurs par leur bonne mine et leur costume. Les marchands persans possèdent les plus grandes fortunes du pays; ce sont des hommes hospitaliers qui, sans faire de folles dépenses, donnent cependant des preuves de quelque

Digitized by Google

générosité; ils aiment à meubler leurs maisons à l'européenne, et ont adopté des manières et des habitudes dont les Musulmans et les Hindous n'ont encore aucune idée. Les femmes, sans être absolument exclues de la société, sont loin cependant d'être libres; elles peuvent bien recevoir sans inconvéniens les Européens mariés qui viennent leur faire visite, mais elles n'assistent jamais aux réunions où les hommes se trouvent en grand nombre. Au reste, les Persanes ne sont pas remarquables par leur beauté; leur figure est grossière et disgracieuse; on peut néanmoins les citer comme des femmes très habiles, et beaucoup plus laborieuses que ne le sont d'ordinaire les indigènes. Elles font d'excellens ouvrages de broderie et savent mettre en usage tous les procédés inventés en Angleterre pour ces sortes de travaux; leurs tables à ouvrage sont à la dernière mode d'Europe, et leurs nécessaires de toilette viennent ordinairement d'Angleterre. Les jeunes filles sont élevées avec beaucoup de soin; on leur apprend à peindre, à toucher du piano, et les Persans les plus riches commencent même à confier l'éducation de leurs jeunes demoiselles à des gouvernantes anglaises.

Les juifs sont très nombreux à Bombay; ils s'y trouvent dans une meilleure condition, et sont plus considérés que dans aucune autre partie de l'Inde; ce sont des hommes très propres au service militaire, et l'on en voit beaucoup dans l'armée active. Il y a encore à Bombay des Arméniens, mais ils ne sont pas en aussi grand nombre qu'à Calcutta. Parmi les autres étrangers qui sont fixés dans le pays, on peut citer des Arabes, des Chinois, des Rejpouts, des Mongols, des Mahrattes, des Portugais et des Anglais. Cette réunion forme, comme on voit, le plus bizarre et le plus curieux assemblage.

Les marchés de Bombay sont bien approvisionnés; le poisson y abonde toujours, surtout une variété particulière très estimée qu'on appelle *bumbelow*; c'est une espèce d'anguille que l'on trouve en quantité dans les sables de la côte, et dont on vante beaucoup la qualité nutritive; quelques personnes, toutefois, trouvent que la chair en est molle et dépourvue de

Digitized by Google

saveur. On fait sécher ces poissons au soleil, et, après avoir subi diverses préparations, une partie est expédiée en Angleterre, tandis que l'autre devient l'objet d'un commerce important avec les nations voisines. Les coquillages, les huîtres, les homards, etc., abondent dans les marchés. La viande de boucherie laisse à désirer. Le mouton n'est pas d'excellente qualité, on est obligé de l'engraisser comme au Sénégal, en le nourrissant de grain pour lui faire acquérir la délicatesse et le parfum qui lui manquent. La volaille est bonne; et les Portugais établis dans le pays en élèvent de grandes quantités. En revanche, le gibier est rare; on trouve bien quelquefois des perdrix rouges et des beccassines, mais l'île est trop peu étendue pour en fournir beaucoup.

Le climat de Bombay diffère de celui du Bengale; la température y est uniforme et plus douce; on n'a jamais à y redouter d'excessives et intolérables chaleurs; aussi les habitans ne prennent-ils point, pour conserver les viandes, le même soin qu'au Bengale. Tous les légumes d'Europe réussissent à Bombay; la pomme de terre abonde dans les contrées voisines; les pois, les laitues et les choux-fleurs viennent avec la plus grande facilité. La vigne pousse bien, et les raisins sont très beaux; mais, pour obtenir de bons résultats, les cultivateurs sont obligés de fouiller profondément la terre, et de laisser les racines à nu durant une partie de l'année, afin de créer ainsi un hiver artificiel. Les Européens, dont les maisons sont dépourvues de jardins, trouvent au bazar les légumes et toutes les autres productions de l'Occident.

Une grande partie des fruits exposés sur les marchés viennent de l'île Salsette, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est réunie à celle de Bombay. La digue qui joint ces deux îles est construite sur un petit bras de mer et coupée dans le milieu par un pont-levis; cet ouvrage, si éminemment utile, est dû aux soins du gouverneur Duncan. La facilité des communications et la rapidité dans les échanges que cette digue établit entre les deux îles sont très profitables aux cultivateurs et aux résidens de Bombay, qui peuvent ainsi étendre leurs rela-

Digitized by Google

tions et varier leurs promenades. On ne saurait rien imaginer de plus pittoresque que l'étroit espace qui sépare la ville de Bombay de Salsette; c'est un sol très accidenté; on y voit de belles forêts, de paisibles demeures champêtres, et çà et là, au milieu de cette nature riante, des temples, des tombeaux, et les ruines d'anciens monastères. Une portion considérable de l'île Salsette est aujourd'hui livrée à la culture; des Persans, et quelques riches naturels du pays, y possèdent de vastes étendues de terrain. Les jardins, propriété exclusive des plus riches habitans, sont d'une grande magnificence; leur prodigieuse fertilité et la qualité supérieure de leurs produits sont devenues proverbiales; les fruits ont tout l'éclat des productions des tropiques; les ananas et les mangues y acquièrent un degré de perfection et d'exquise saveur qu'on ne rencontre dans aucune autre partie de l'Inde. Les mangues de Salsette sont si renommées, que les contes merveilleux dont elles sont l'objet pourraient bien donner quelque envie à nos lecteurs d'en vérifier l'exactitude.

Un voyage à Bombay n'offre plus aujourd'hui les difficultés matérielles qui le rendaient autrefois si pénible. L'introduction des bateaux à vapeur sur la mer Rouge a tout changé; la traversée s'opère si rapidement et avec une sécurité si complète, que nous ne désespérons pas de voir les gourmets d'Europe faire le voyage pour le seul plaisir de manger des mangues dans les délicieux jardins de Salsette. A quelques exceptions près, ce fruit, que l'on trouve en profusion dans le Bengale, est loin d'y avoir les mêmes qualités qu'à Bombay; il est grossier, lourd et fortement saturé d'un goût de térébenthine; à Bombay, au contraire, la pulpe délicate et abondante de la mangue est comparable à la crême la plus exquise, et rien n'égale sa saveur parfumée. L'arbre-mère qui servit à greffer tous ceux des environs existait encore il y a peu d'années, auprès du village de Mazagong. Durant la saison des mangues, les indigènes se rendaient en foule autour de son tronc séculaire, et s'y établissaient en sentinelles pour empêcher les profanes de toucher à ses fruits. Pendant le règne de Shah-

Digitized by Google

Jehan, un des plus luxurieux empereurs du Mogol, les principaux produits des jardins et des bosquets de Mazagong étaient destinés aux tables royales de Delhy, et des courriers particuliers apportaient les célèbres mangues à la cour impériale. Thomas Moore fait même allusion à cette circonstance, dans *Lalla-Rook*, lorsqu'il attribue la rudesse et l'humeur satyrique de Fahladen à l'impossibilité où il était de manger des mangues. Comme on le voit, rien n'a manqué à la célébrité de ce fruit, ni le respect superstitieux des insulaires, ni l'autorité des traditions. De nos jours, si l'arbre de Mazagong n'est pas l'objet d'un culte aussi fervent, le goût pour les mangues n'est pas moins vif qu'autrefois; on publie des théories complètes sur l'art de manger les mangues, on les discute publiquement avec chaleur, et souvent des controverses violentes s'engagent entre les partisans des divers systèmes. On croit généralement que, pour bien apprécier ce fruit merveilleux, et pour éprouver toutes les jouissances qu'il peut procurer, il est indispensable de mettre de côté les usages reçus dans le monde; aussi lorsque des amis se réunissent pour manger des mangues, l'étiquette est proscrite, et le laisser-aller le plus libre règne parmi eux. Ces réunions, toutefois, sont trop excentriques pour être nombreuses; cinq ou six personnes tout au plus sont appelées à y prendre part, si l'on a même grand soin de choisir des lieux paisibles, éloignés des regards de la foule, pour célébrer cette fête gastronomique. Les *villas* éparses dans la campagne de Bombay fournissent pour ces orgies des asiles commodes et discrets. Quel que soit le mystère dont ces réunions s'entourent, nous essaierons de soulever le voile qui les couvre. Les convives prennent place autour d'un panier et disposent près d'eux des piles de serviettes et des bassins pleins d'eau; chacun d'abord se met à l'aise, relève ses manches, se débarrasse même d'une partie de ses vêtemens, puis prenant une mangue, il pratique une incision à l'aide d'un instrument tranchant; toutefois, comme l'écorce adhère assez fortement au fruit, le convive s'irrite, saisit le fruit à belles dents et déchire l'enveloppe avec une violence

Digitized by Google

convulsive; le jus de la mangue s'échappe alors en jets abondans et inonde ses mains et son visage. Pour le véritable admirateur de la mangue, c'est le moment du bonheur; on le voit, le teint épanoui et les joues gonflées, se délecter au milieu de ce désordre. Viennent ensuite de copieuses ablutions, les vases sont vidés, les serviettes se déploient, et cette opération, faite bruyamment, augmente encore le tumulte et la confusion qui règnent dans la salle; une gaîté folle se peint sur tous les visages et anime tous les discours. J'ignore si la mangue renferme un principe stimulant et alcoolique semblable à la vapeur du vin, mais on pourrait le croire à voir le libre abandon des convives, à entendre surtout leurs propos discordans et leurs éclats de rire; ils improvisent des chansons bachiques, se donnent les épithètes les plus grotesques, s'adressent les complimens les plus bizarres, et exécutent les contorsions les plus étranges. Un spectateur calme et de sang-froid pourrait les croire atteints de folie; on les voit quitter brusquement leurs siéges, sauter au cou l'un de l'autre et s'étreindre comme des épileptiques; puis saisissant les bassins, ils les vident et les font voler en éclats; les serviettes sont noyées dans ce déluge, les vases brisés gisent de toutes parts; et les convives, dans une exaltation fébrile, se roulent pêle-mêle sur les débris du festin.

La mangue n'est pas un fruit dont les étrangers puissent manger avec excès; il est nuisible aux Européens, chez qui il provoque souvent l'éruption de quelques furoncles. Toutefois, à cause de ses qualités nutritives et du bas prix, les naturels en mangent ordinairement de grandes quantités; il est même rare qu'ils prennent une autre nourriture durant la saison où ces fruits abondent. On trouve encore à Bombay une production végétale plus utile et plus connue, qui jouit d'une grande renommée dans le pays; nous voulons parler des ognons qui, venus originairement du Portugal, sont aujourd'hui cultivés dans ces beaux jardins de Bombay si célèbres dans toutes les parties de l'Inde. Les végétaux de l'Europe qu'on a pu acclimater dans l'Orient, se trouvent dans ces jar-

Digitized by Google

dins où brillent les fleurs les plus variées. Quoique l'art de ménager les points de vue et de créer des paysages soit peu connu dans l'Inde, et qu'on ait vraiment beaucoup à faire pour décorer convenablement les jardins du pays, cependant la majestueuse élévation des arbres et l'abondance des fleurs répandent sur les lieux cultivés un charme indéfinissable.

Les jardins potagers de Bombay diffèrent entièrement de ceux de la Grande-Bretagne. En Angleterre ils sont distincts du verger et du parc; aussi, rien de plus monotone qu'un jardin potager. Dans l'Inde, au contraire, les arbres et les plantes d'agrément n'étant point séparés des végétaux utiles, l'aspect général est plus varié et plus satisfaisant. On se plaît à parcourir ces terrains spacieux où l'on trouve à la fois les produits les plus nécessaires à la vie, les fleurs les plus variées et de beaux arbres pliant sous le poids de leurs fruits; les palmiers élèvent dans les airs leurs coupoles de verdure, tandis que les magnifiques platanes étonnent par l'épaisseur de leur feuillage, qui a toute la vigueur et tout l'éclat des arbres du tropique.

Quoique les jardins anglais ne soient pas nombreux à Bombay, ils sont remarquables par la magnificence de leurs produits et la beauté particulière de leur situation : placés sur les flancs d'une colline dont les ondulations graduelles forment une succession de terrasses, ils offrent aux artistes et aux ames mélancoliques les points de vue les plus séduisans; leurs allées, parfaitement tenues, sont ombragées par des palmiers superbes; des vignes vierges couronnent ces arbres, et la brise qui agite le feuillage répand sous ces dômes de verdure une fraîcheur délicieuse. On remarque dans ces jardins un grand nombre d'arbustes en fleurs qui, par la richesse de leurs couleurs et la diversité de leurs parfums, donnent à ces lieux un charme incomparable. En général, les jardins hindous sont plus remarquables par les arbres et les arbustes que par les plantes cultivées dans les parterres; cela vient du peu d'attention que l'on prête à ce dernier genre de culture. Un grand nombre de petites plantes qui viennent très bien et qui

Digitized by Google

acquièrent même un certain développement en Angleterre, ressemblent, dans l'Inde, à des plantes sauvages et rabougries. Les dahlias ont été cultivés à Bombay avec le plus grand succès, et s'ils n'ont pas aujourd'hui la hauteur et la beauté de ceux qui ornent les parterres anglais, on doit l'attribuer encore au peu de soin que l'on prend de leur culture.

Les jardins de Bombay sont souvent envahis par des *cabra-capillas*, des *cabra-manillas* et par une multitude de serpens et d'insectes très dangereux; d'élégans oiseaux aux ailes rouges ou diaprées animent la teinte monotone du feuillage; et le soir, lorsque les mouches luisantes éclairent les bois de leurs ardentes couleurs, les arbres brillent de tout l'éclat de ces météores vivans, qui ressemblent à des émeraudes balancées dans les airs par un pouvoir inconnu.

Une villa bâtie sur la pointe de Malabar, dans une position délicieuse, est la résidence favorite du gouverneur. Le promontoire boisé, sur lequel cette habitation est assise, s'élève si brusquement de la mer, que les éclats de la vague viennent battre contre les terrasses. Ce charmant asile sert de refuge contre les chaleurs de l'été; il domine la rade avec ses belles îles, ses nombreux vaisseaux et ses côtes si riches, si pittoresques; cette vue apparaît à vos regards dans toute sa majesté; c'est un ravissant spectacle qu'on ne se lasse jamais de contempler. On conçoit que le gouverneur néglige les deux autres habitations qu'il possède dans l'île; sa prédilection pour cette demeure pittoresque s'explique facilement. Cette habitation n'est pas cependant la plus belle que possède le gouverneur. La plus importante, celle où se donnent les principales fêtes, est située à Pareil, à six milles de la ville. C'est une demeure vaste, belle, solidement bâtie, bien distribuée; elle renferme des appartemens spacieux pour les réunions d'apparat qui néanmoins n'y sont pas fréquentes. La société de Bombay est fractionnée en une multitude de cercles particuliers, et les grands fonctionnaires, n'étant pas fort nombreux, donnent fort peu de fêtes.

Bombay doit très peu de chose aux Portugais qui furent

Digitized by Google

ses premiers fondateurs européens; ceux-ci, pour excuser leur négligence, prétendent que leur pouvoir naissant n'était pas encore bien affermi. Quoi qu'il en soit, tandis que Goa, où siégeait alors le gouvernement, était dans tout l'éclat de sa splendeur, Bombay n'était qu'une chétive et triste dépendance de cette ville. La sûreté de la rade et son aspect grandiose inspirèrent néanmoins aux colons le désir de construire une forteresse dans la situation la plus convenable; Bombay dut son existence à l'heureuse détermination qui fut prise; l'emplacement où se trouve encore le fort fut choisi, et l'île, qui n'était alors qu'un groupe de rochers battus par les flots, est devenue sous l'influence anglaise un des plus grands entrepôts du commerce de l'Inde.

Le nombre et la variété des édifices religieux dispersés dans toutes les parties de l'île attestent la liberté dont jouissent les sectateurs des diverses croyances. Un de ces temples, érigé en l'honneur de la divinité *Bomba Devi*, est cité, par quelques auteurs, comme ayant donné son nom à l'île de Bombay. Mais cette opinion est combattue par d'autres, qui, donnant au nom de Bombay une origine portugaise, trouvent dans les mots *Buon-Baia* (bonne baie), l'étymologie la plus probable. Le temple de Mahadeo est un édifice assez bizarre, mais nullement remarquable. En général, les monumens religieux de l'île ne sont pas d'une grande importance; aucun n'offre le caractère grandiose des édifices mahométans, hindous et catholiques romains que l'on rencontre dans les autres parties de l'Inde; néanmoins ces édifices ne sont pas dépourvus de beauté, et donnent toujours au paysage un intérêt nouveau. Le grand village portugais, ou plutôt la ville de Mazagong, est sale et ressemble à un repaire de pourceaux, mais elle est très agréablement située entre deux collines. L'*Elisa*, de Sterne, résidait à *Mazagong-house;* nous indiquons ce fait sans y attacher de l'importance. L'intérêt qu'excite cette héroïne de l'école ultra-sentimentale a considérablement diminué, et nous doutons fort que la génération future se préoccupe beaucoup de son existence.

Digitized by Google

Quoique des étrangers résidant à Bombay depuis longtemps n'aient jamais pris la peine de visiter les temples souterrains de Salsette, toutefois ces restes extraordinaires et mystérieux d'une période inconnue méritent au plus haut degré de fixer l'attention. On ne saurait même trop engager les artistes et les poètes à aller voir ces lieux avant qu'ils soient dépouillés de leur beauté primitive. La culture s'étend et se propage dans l'île avec une telle rapidité, que l'aspect de désolation et de grandeur silencieuse qui caractérisait autrefois cette terre, disparaîtra bientôt sous les efforts de l'industrie humaine. La route que l'on suit pour se rendre aux souterrains traverse une vallée étroite, et plantée d'arbres de toute espèce, parmi lesquels on distingue une grande quantité de manguiers. Le cercle de collines qui ferme de toute part la vallée offre, dans quelques unes de ses parties, les points de vue les plus gracieux, et dans d'autres les sites les plus secs et les plus arides; des bois superbes couvrent les pentes et une partie des sommets, tandis que les rochers nus et déchirés que l'on voit s'élever de distance en distance donnent à cette scène un aspect étrange et fantastique. C'est un mélange de grace et de sévérité qui n'est pas dépourvu de charme. Les villages mahrattes que l'on trouve sur la route sont petits et pauvres; mais l'activité et l'amour du travail sont les qualités qui caractérisent leurs habitans. Les nombreux troupeaux de chèvres que l'on voit dans le pays sont élevés par eux. Le lait que l'on obtient de ces animaux est de très bonne qualité; et les chevreaux sont très recherchés par les Européens. Des troupeaux de bœufs sont en outre élevés dans les villages. Bien que, par un entêtement superstitieux, les naturels s'abstiennent de toucher à la chair de ces animaux, on en trouve dans le pays une grande quantité; une partie est consommée par les Anglo-Indiens qui n'ont pas les mêmes scrupules que les Indiens. Mais là ne se bornent pas les occupations des habitans des villages. Ces hommes laborieux cultivent encore des champs de riz et entretiennent des jardins de coco et de cachou. Pendant le trajet de Bombay

Digitized by Google

aux souterrains de Salsette, les voyageurs se reposent ordinairement dans les bois ou dans une des vieilles églises portugaises que fréquentent aujourd'hui les descendans des premiers colons. Ces édifices religieux sont habités par des prêtres dont l'hospitalité est proverbiale dans le pays. A mesure que l'on approche de la montagne escarpée dans les flancs de laquelle on a creusé ces vastes excavations, le chemin devient plus difficile, le pays plus sauvage; et quelquefois des traces fraîchement empreintes sur le sol annoncent que des tigres sont venus s'abriter dans ces retraites terribles. On gravit la montagne à travers des sentiers étroits et rocailleux, dont l'accès est très difficile aux porteurs de palanquin; néanmoins un grand nombre de visiteurs font cette course à pied. Les tableaux variés qui frappent la vue les dédommagent amplement de leur peine. A chaque pas, l'horizon s'agrandit et prend un nouveau caractère de beauté; les eaux se précipitent en tumulte et se creusent un passage à travers les rochers, et de toute part l'ombrage épais des forêts et le luxe éblouissant de la végétation produisent des paysages enchanteurs et d'une variété infinie. Lorsqu'on se trouve dans ces lieux pendant la nuit, l'effet est encore plus beau. Alors les pâles rayons de la lune glissent à travers les arbres, et viennent se mêler à la flamme des torches, tandis que les longues files de voyageurs qui gravissent la montagne ajoutent au tableau un nouveau caractère de grandeur et de sévérité. Une légère inclinaison de terrain forme, en cet endroit, une espèce de vallée, dans laquelle on trouve des citernes creusées à vif dans le roc. Ce sont les premiers indices qui attestent le passage des hommes dans cette contrée silencieuse et solitaire. Ces premiers ouvrages prouvent que l'intelligence humaine a déployé dans les contrées les plus lointaines sa puissance et son activité. De ce point qui est situé immédiatement au bas des grandes excavations, on découvre, à travers les arbres, une partie de leurs vastes ouvertures. L'aspect lugubre de ces ouvertures béantes, et les formes sévères des montagnes environnantes présentent un caractère imposant et solennel.

Digitized by Google

Les citernes sont remplies d'une eau pure et limpide; la fraîcheur en est très appréciée par les porteurs et par toutes les personnes de la suite qui font à pied l'excursion de la montagne. Après s'être reposé quelques instans dans cet endroit, on se remet en route. Une demi-heure de marche suffit alors pour arriver au terme du voyage.

On ne connaît pas l'étendue ni la direction de ces salles souterraines. L'ouverture par laquelle on y pénètre est précédée d'une rangée de colonnes. Cet aspect a quelque chose d'effrayant et de terrible. Des cellules qui servaient autrefois à loger des ermites sont creusées dans les flancs de la montagne et fournissent des stations commodes aux visiteurs. Quelques unes, composées de deux petits appartemens, sont très agréables; on les choisit d'habitude. Mais il est bon de s'assurer préalablement si le premier occupant, un tigre, par exemple, ne s'en est pas emparé. Les tigres recherchent beaucoup ces loges étroites et abritées qui semblent creusées exprès pour eux. On conçoit combien il en coûterait au visiteur téméraire qui viendrait troubler le sommeil de pareils hôtes. On trouve dans chaque cellule une citerne qui fournit une eau pure et d'excellente qualité; et, comme tout ce qui est nécessaire pour faire un bon feu se trouve sous la main, il est facile de rendre le séjour de ces demeures assez agréable.

Les souterrains de Salsette sont creusés dans la montagne de Canara. Quoique les plus célèbres de l'île, ils ne sont pas néanmoins les seuls qui méritent de fixer l'attention. On en trouve d'autres dans un lieu nommé Amboole, à six milles environ de Versovah, petite station militaire sur la côte. Ces derniers sont inférieurs aux temples de Canara sous le rapport de l'étendue et du nombre; mais ils ne leur cèdent en rien quant à l'exécution. On pourrait même ajouter qu'une plus grande élégance et un meilleur goût ont présidé à toutes les dispositions. On remarque une plus exacte régularité dans la construction, et plus de symétrie dans l'arrangement des fenêtres, des portes, des longs corridors et des diverses rangées de colonnes. Plusieurs bas-reliefs sont

Digitized by Google

d'un travail parfait ; en général, les divers morceaux de sculpture annoncent chez l'auteur une grande facilité d'exécution et témoignent en faveur de son habileté. Ces excavations s'étendent sous terre à une distance très considérable ; la lumière et l'air pénètrent à l'intérieur par des ouvertures pratiquées dans la voûte. Toutefois, la lumière n'est pas trop vive, les forêts épaisses dont la montagne est couronnée empêchent les rayons du soleil d'arriver jusqu'aux ouvertures de la voûte. On entre dans ces temples par deux endroits différens ; mais les deux portes sont si bien cachées par les arbres et tellement obstruées par les broussailles, que si l'on n'était guidé par des personnes habituées à tous les détours de la forêt, on pourrait passer à côté sans y faire la moindre attention. Les environs sont déserts et sauvages, mais extrêmement pittoresques.

Des oiseaux remarquables par les couleurs brillantes de leur plumage ; des troupeaux de singes et des animaux de toute espèce, créent dans les forêts une sorte de mouvement fort curieux à voir. Il est une précaution très essentielle à prendre dans les souterrains d'Amboogle et dans ceux de Canara, c'est de ne décharger aucune arme à feu dans l'intérieur ; avec cette précaution on n'a rien à craindre des abeilles, que l'on y trouve en grand nombre, et dont les ruches sont cachées dans les crevasses de la montagne. Dès qu'une détonation violente retentit sous la voûte, des essaims d'abeilles se précipitent sur les visiteurs, les attaquent avec vigueur, et les forcent aussitôt à se retirer. Des plaies nombreuses sont souvent la conséquence de ces aventureuses expéditions, pour lesquelles les habitans du pays ont un goût prononcé. Les jeunes gens principalement aiment beaucoup à se servir d'armes à feu ; ils en font usage à tout propos, sans nécessité ; et fréquemment des accidens fâcheux sont la suite de cette imprudente habitude. On raconte qu'un jeune officier, fatigué un jour d'entendre, pendant son déjeûner, le ramage de quelques moineaux qui étaient sur les toits d'une maison voisine, se présenta au balcon et tira sur eux. En un moment

Digitized by Google

le toit de chaume s'embrasa, et, avant qu'on eût pu sauver aucun meuble, l'édifice fut la proie des flammes. Dans le courant de l'année (la saison des pluies exceptée), dix minutes suffisent pour qu'une maison soit réduite en cendres; et, généralement, les habitans ont à peine le temps de se sauver.

Lorsque les Portugais s'établirent dans le pays, l'île voisine de Salsette reçut le nom d'*Elephanta*, à cause de l'effigie d'un éléphant que l'on trouva sculptée sur une pierre. Cette île renferme des souterrains plus célèbres encore que ceux de Salsette, et plus dignes de fixer l'attention des connaisseurs. Les artistes en admirent les monumens sculptés, et les savans trouvent un grand intérêt dans les divers sujets que représentent les bas-reliefs. Le temple principal ressemble à une cathédrale souterraine; à l'une des extrémités est placé le buste gigantesque d'une divinité. Jamais les monstrueux emblèmes du culte païen n'avaient été placés dans un lieu mieux approprié; et, bien que ces cavernes soient aujourd'hui oubliées, bien qu'elles soient dépouillées depuis long-temps de leur caractère sacré, elles attestent si bien la puissance et l'étendue de l'idolâtrie dans l'Inde, qu'on ne peut en regarder les statues sans effroi.

Les plus pauvres habitans de Salsette, d'Elephanta et des autres îles comprises dans la présidence de Bombay, vivent des profits de leur pêche. Mais le développement que l'agriculture prend dans l'intérieur prépare à ces malheureux un meilleur avenir. Le nombre des étrangers qui affluent à Bombay doit s'accroître encore par l'établissement des bateaux à vapeur de l'Inde; et, sans aucun doute, dans un petit nombre d'années, les personnes désireuses de se fixer dans le pays songeront à acquérir des terrains pour utiliser des contrées fertiles, mais trop négligées. Les divers témoignages laissés par les Portugais attestent qu'à l'époque de leur domination l'agriculture était florissante dans les lieux qui sont aujourd'hui couverts de *jungles*. Ces belles contrées eurent à subir la désastreuse occupation des Mahrattes, et la destruction de toute culture fut la conséquence de cette conquête. Quoique les ter-

Digitized by Google

ritoires usurpés soient rentrés plus tard sous la puissance du gouvernement britannique, ils n'ont pas acquis leur première prospérité; et les ravages commis par un peuple que l'on peut, à juste titre, appeler le plus destructeur de la terre, n'ont pas encore été effacés.

L'histoire politique de Bombay est très curieuse et formerait, à elle seule, un volume du plus grand intérêt. Occupée originairement par les Portugais, l'île fut cédée à l'occasion du mariage de Charles II avec l'Infante. Cette cession produisit un grand mouvement à la suite duquel les autorités locales refusèrent leur obéissance. Plus tard les gouverneurs montrèrent la même répugnance pour se soumettre à la couronne d'Angleterre, et livrèrent l'île à la Compagnie des Indes-Orientales. Pendant long-temps, les efforts des gouverneurs pour établir leur autorité amenèrent des désordres sérieux. Ces troubles fourniraient des récits pleins d'intérêt et féconds en graves enseignemens.

(*Asiatic Journal.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

LE DERNIER DES O'CONNOR.

L'unique héritier des O'Connor, l'une des familles les plus distinguées et les plus anciennes de l'Irlande, habitait il y a quelques années le manoir de ses pères, le château d'O'Connor, magnifique résidence dont les tourelles gothiques et les murs noircis par le temps attestent encore la noblesse et l'antiquité de cette famille. Privé de bonne heure de son père, le jeune William O'Connor avait grandi sous l'œil vigilant de sa mère. Jamais fils ne fut plus tendrement aimé. Ce n'est pas que William fût exempt de défauts; mais à ces défauts se joignaient des qualités si brillantes! Il était franc, loyal; la générosité de son cœur ne connaissait pas de bornes. Ses défauts d'ailleurs appartenaient à son âge : c'était de l'étourderie, un esprit aventureux qui le faisait courir au devant du danger.

Le jour où le jeune William atteignit sa majorité fut un jour de grande fête au château. Ce jour-là les sons joyeux de la cornemuse se firent entendre de bonne heure aux abords du manoir, et bientôt on vit défiler un nombreux cortége composé des campagnards des alentours. Les paysans portaient à la main de gros bouquets; ils entrèrent par la grande porte, et saluèrent le jeune lord de leurs bruyans houras. Ces démonstrations étaient vives et sincères; la gaîté rayonnait sur tous les visages; car William était chéri, aimé de tous ses voisins. Des préparatifs avaient été faits pour la

Digitized by Google

réception de ces derniers. Au milieu de la cour on voyait des tonneaux d'ale, et dans les jardins on avait dressé de longues tables que l'on couvrit de viandes et de fruits. Alors les hôtes du château se rangèrent en cercle, et les cris de : Vive O'Connor! vive le lord du manoir! recommencèrent avec plus de force. Ces cris annonçaient l'arrivée du héros de la fête; il entra dans le cercle, armé d'un verre, pressa la main de chacun de ses visiteurs, et but à la santé de tous; puis il prit la tête du cortége, et conduisit les convives au lieu où avait été préparé le banquet. Le repas fut digne de la fête, et après de joyeux toasts portés à la prospérité du jeune seigneur, l'orchestre annonça l'ouverture du bal où toutes les beautés des villages environnans déployèrent leurs graces et leurs talens.

J'aimais William, j'avais pour lui l'attachement d'un frère. Je ne sais si j'étais alors dominé par un sentiment de partialité; toujours est-il qu'en le regardant, qu'en voyant l'affabilité et la douceur avec laquelle il accueillait ses hôtes, il me semblait que jamais jeune homme n'avait eu une meilleure tournure et plus de dignité. Sa taille était pleine d'élégance, et son visage avait quelque chose d'espagnol qui donnait plus d'éclat à la vivacité et à la franchise dont il était empreint. L'ensemble de sa physionomie me frappait alors d'autant plus, que je le voyais causer avec un homme d'une quarantaine d'années aux gestes vulgaires et repoussans. Quel était cet homme! Je ne l'avais point encore vu avec O'Connor, bien que je connusse tous ses amis. Assis sur une chaise, le dos nonchalamment appuyé contre le mur, il semblait regarder avec dédain les joyeux villageois qui dansaient autour de lui. Sa mise, bien que celle d'un fashionable, avait de la prétention, et son visage était couvert d'une énorme paire de favoris et de deux épaisses moustaches peignées avec soin qui retombaient en pointe jusqu'au milieu de sa cravate. Étonné du contraste, étonné surtout de voir William causer aussi longuement avec un tel interlocuteur, je quittai lady O'Connor, qui, aidée d'Anna, la fiancée de son fils, faisait les honneurs de la fête, et je m'ap-

Digitized by Google

prochai de mon jeune ami. Dès qu'il me vit, il parut embarrassé, et s'empressa de quitter l'homme avec lequel il causait. Il prit ensuite un air riant et me dit avec mystère que son ami était un personnage trop important pour qu'il pût me dire son nom au milieu d'une fête aussi gaie; puis, me serrant la main, il se mêla aux groupes des danseurs, et m'évita pendant tout le reste de la soirée avec tant de soin que je ne pus une seule fois l'aborder.

Cette réponse et surtout ce mystère m'avaient tenu éveillé toute la nuit, et le lendemain je me rendis de bonne heure au château d'O'Connor. William se disposait à faire une excursion dans la campagne. Dès qu'il m'aperçut il me parla de sa mère que la fatigue de la veille retenait encore au lit, et m'invita à faire une course avec lui dans la campagne, afin de profiter de la beauté du jour et de la fraîcheur de la matinée. J'acceptai. D'abord notre entretien roula sur des choses indifférentes; puis ayant abordé le sujet qui m'avait amené, j'appris que la personne dont les traits m'avaient si visiblement occupé la nuit précédente n'était autre qu'un joueur et un duelliste renommé. Cet homme, qui existe encore et que je nommerai Fitz-Gérald, par respect pour sa famille, était connu de toute l'Irlande, et ses tristes hauts faits avaient plongé dans le désespoir plus de vingt familles. En entendant prononcer son nom, je ne pus me défendre d'un sentiment d'effroi, et je blâmai vivement mon ami d'avoir fait une pareille connaissance.

— Je connais sa réputation, me répondit-il en souriant, mais je sais que Fitz-Gérald vaut mieux. Sans doute Fitz-Gérald est vif, emporté, mais au fond c'est un excellent homme. Tenez, mon cher Georges, il ne faut pas se fier aux apparences, et, croyez-moi, si vous examiniez avec attention toutes les affaires qui ont donné à Fitz-Gérald une si triste célébrité, vous reconnaîtriez sans peine que les torts ne sont pas de son côté.

— Dieu le veuille! me disais-je en moi-même.

Digitized by Google

— D'ailleurs je n'ai point recherché l'amitié de Fitz-Gérald, le hasard seul m'a fait faire sa connaissance. Je l'ai faite lors de mon dernier voyage en France ; c'est là que je l'ai rencontré, et que je n'ai pu me défendre de répondre aux avances qu'il m'a faites. Depuis lors, une certaine intimité a toujours existé entre nous.

Le jour même, et peu d'instans après notre retour, Fitz-Gérald vint faire une visite au château. Il entra et aborda son ami d'une manière polie, lui serra la main avec effusion, et, après un assez long entretien, il l'invita à souper. « J'ai réuni quelques connaissances de Paris, lui dit-il ; venez, et nous passerons une soirée agréable ; » puis, se tournant vers moi, il exprima le désir de me voir accompagner celui qu'il appelait alors le meilleur de ses amis. Je refusai ; mais je l'avoue, je sentis une prompte révolution s'opérer en moi ; celui dont les manières m'avaient paru si vulgaires, et dont l'orgueilleux dédain m'avait si vivement choqué, ne semblait plus être à mes yeux le même homme. Un second examen avait dissipé mes premières impressions. Le visage de Fitz-Gérald n'avait rien perdu sans doute de cet air commun qui en faisait le principal caractère ; son costume était tout aussi outré, mais il y avait quelque chose de séduisant dans ses manières ; sa politesse était de bon goût ; il parlait bien, et sa conversation abondait en saillies piquantes, en anecdotes originales qui prenaient un charme nouveau de la manière dont elles étaient dites.

Le lendemain, quand je revins au château, toutes mes craintes étaient dissipées ; mon cœur content battait à l'aise, et je m'attendais à retrouver mon jeune ami dans les mêmes dispositions d'esprit où je l'avais laissé. Mais trompeuse espérance ! Le moment que je redoutais était arrivé. Quand j'entrai, O'Connor, assis à côté de la cheminée et la tête appuyée sur sa main, semblait plongé dans de pénibles réflexions ; à côté de lui se trouvait une table sur laquelle était son déjeuner, il n'y avait point encore touché ; et plus loin, sur un petit guéridon,

Digitized by Google

j'aperçus du papier, des plumes, de l'encre et une bougie allumée. J'entrai sans qu'il m'entendît, et m'approchai de lui; il tenait à la main un fragment de lettre qu'il lisait avec attention. — Ah! c'est vous, Georges, me dit-il en me voyant, soyez le bien-venu, j'ai justement besoin de vous; car je crains fort de m'être fourvoyé dans une affaire dont je ne saurais me tirer sans l'aide d'un ami.

— Que vous est-il arrivé, William?

— Je ne le sais pas au juste, me répondit-il d'un air distrait. Tout ce que je puis dire, c'est qu'à la suite d'une partie assez animée, j'ai lancé quelques paroles vives à Fitz-Gérald; je n'étais plus à moi, la chaleur du vin brûlait ma tête; Fitz-Gérald, au contraire, avait conservé tout son sang-froid; et il m'a répondu par des paroles dures qui m'ont vivement offensé.

Je respirai, car, d'après ce que je venais d'entendre, il me paraissait qu'O'Connor était l'offensé, et je prévoyais la possibilité de prévenir le duel que je craignais. Alors, et sans m'apercevoir de ses distractions, je l'engageai à ne faire aucune attention aux paroles de Fitz-Gérald : « Après un dîner où la sobriété a été peu observée, toutes ces choses s'oublient et s'excusent; d'ailleurs, ajoutai-je, sachez que si vous aviez une querelle avec Fitz-Gérald, il y aurait vingt à parier contre un que cette querelle vous serait fatale. »

Ces mots le réveillèrent.

— C'est pour cela, me répondit-il en élevant la voix, que je ne voudrais pas qu'il planât sur moi l'ombre d'un soupçon; Fitz-Gérald serait le dernier homme auquel je ferais des concessions dans une affaire d'honneur; Georges, je suis l'héritier d'un nom sans tache; mais tenez, me dit-il en me tendant le fragment de lettre qu'il tenait à la main, lisez, voici ce que je viens de lui adresser.

Le billet qu'il me donna était conçu en ces termes :

« J'ai l'honneur de saluer M. Fitz-Gérald et de lui demander si les expressions dont il s'est servi à mon égard, dans

Digitized by Google

» la soirée d'hier, ont été prononcées avec l'intention de m'ou-
» trager.

« Je suis, etc. William O'CONNOR. »

— Eh bien! reprit-il, à quoi pensez-vous, Georges?

Je pensais que j'aurais voulu retenir la lettre; mais elle était partie depuis une demi-heure, et il fallait se résigner à attendre la réponse.

J'éprouvai la plus vive anxiété : je connaissais la réputation de Fitz-Gérald; je savais que, fier de son habileté au pistolet, il recherchait avec empressement toutes les occasions de se faire un nom redoutable, que là étaient sa gloire et ses lauriers. Dans mon trouble, je m'imaginais à chaque instant entendre les pas du cheval qui nous apportait la réponse, et voir entrer le courrier chargé du fatal message. Enfin, le domestique à qui l'on avait confié la lettre entra dans le salon, et remit à son maître la réponse dont il était porteur. Elle était conçue en ces termes :

« Je regrette que les paroles que j'ai prononcées hier soir
» aient paru offensantes à M. O'Connor. Mon intention n'était
» nullement de le blesser; je me hâte de me conformer au
» désir exprimé dans sa lettre, et je le prie de croire que je n'ai
» conservé aucune espèce d'animosité contre lui.

» Je suis, etc. FITZ-GÉRALD. »

— Bien! très bien! s'écria O'Connor avec effusion; vous voyez, mon cher Georges, reprit-il en faisant allusion à notre conversation de la veille, que vos soupçons sur Fitz-Gérald étaient injustes.

Je pressai sa main et lui demandai la cause qui avait failli amener un duel entre lui et son ami. Les torts, me dit-il, étaient de son côté; c'était à propos d'une difficulté qui s'était élevée au milieu d'une partie d'écarté. O'Connor, qui déjà avait perdu une somme considérable, avait interprété un coup douteux en sa faveur d'une manière trop décidée, et son adversaire lui ayant répondu en termes peu mesurés, il avait quitté le salon, bien résolu de demander le lendemain une

Digitized by Google

explication à Fitz-Gérald. Mais grace au ciel, s'écria-t-il avec joie, tout est terminé; Fitz-Gérald s'est comporté en galant homme. Tenez, Georges, si vous le voulez, nous fêterons l'heureuse issue de cette affaire en sablant deux ou trois verres de sherry.

Cette confiance devait être cruellement déçue. Nous vidions gaiement nos verres, et quelques instans s'étaient ainsi écoulés en épanchemens affectueux, lorsqu'un domestique vint nous dire qu'une personne étrangère, qui attendait dans l'antichambre, désirait nous parler.

— Faites entrer, s'écria gaiement William; nous aurons un convive de plus.

Alors un homme d'une cinquantaine d'années, à la taille un peu au dessous de la moyenne, à la figure avinée, entra dans la salle où nous étions; ses manières et son costume trahissaient l'homme de bas étage.

— Messieurs, nous dit-il, je vous demande pardon de la liberté que je prends de m'introduire auprès de vous sans vous avoir été présenté. Je suis le capitaine M'Creagh, et je viens ici pour dire deux mots à M. O'Connor.

— Asseyez-vous d'abord, lui dit O'Connor.

Mais, sans avoir égard à cette invitation, l'étranger tira de son portefeuille une lettre qu'il remit à O'Connor.

Que l'on juge de notre surprise: cette lettre était de Fitz-Gérald. Celui-ci informait O'Connor qu'ayant communiqué à un ami sa lettre du matin, cet ami l'avait trouvée offensante à son honneur; il demandait une réparation. Mon trouble fut extrême; deux fois je relus la lettre fatale sans pouvoir en comprendre le véritable sens; je m'adressai ensuite au capitaine que je voyais sourire, et lui demandai s'il n'y avait pas là quelque méprise.

— Aucune, me répondit-il avec sang-froid; l'affaire est très claire; mon ami Fitz-Gérald est insulté: il demande une réparation. Puis-je espérer, monsieur O'Connor, que vous me ferez une réponse?

Digitized by Google

J'engageai O'Connor à sortir du salon, et nous entrâmes dans un cabinet voisin. William prit la plume, et, sur ma prière, il écrivit à Fitz-Gérald qu'ayant reçu une explication suffisante, il se trouvait complétement satisfait; que pour lui il n'avait eu aucune intention de blesser Fitz-Gérald, et qu'en conséquence il espérait que l'affaire se terminerait là. La lettre fut aussitôt remise au capitaine M'Creagh, qui partit à l'instant.

— C'est une méprise, s'écria aussitôt O'Connor, ma lettre va tout réparer. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, mon cher Georges : Fitz-Gérald est au fond un excellent homme; il n'est point querelleur.

Pauvre William, que tu connaissais mal Fitz-Gérald!

Cependant il y avait quelque chose de si extraordinaire dans cette affaire, que sa confiance me gagna. Nous entrâmes au salon, et nous y trouvâmes lady O'Connor, ou la dame du château, comme l'appelaient les habitans des environs. Anna, cousine et fiancée de William, s'y trouvait aussi avec le jeune O'Grady, allié de la famille. Anna, par sa beauté et ses graces, aurait pu être comparée à ces rares modèles que nous ont légués les peintres de l'Italie. Elle avait pour son fiancé la plus vive tendresse; élevée avec lui, elle avait appris à l'aimer, et dans quelques jours les doux liens de l'hymen devaient l'unir à William. Elle se leva, vint au devant de nous et pria William de l'accompagner au piano. William se rendit avec joie à cette invitation, et bientôt nous commençâmes un petit concert. Puis vinrent les causeries et cette douce intimité que l'on ne trouve que parmi les personnes qui nous aiment. William, auprès de sa fiancée et de sa mère, avait repris toute sa gaîté, tandis que sa vieille mère, le regardant avec amour, souriait en même temps à la jeune fille, qui, de temps à autre, lançait un regard plein de tendresse à son fiancé.

L'heure du dîner nous surprit au milieu de ces entretiens; et nous nous apprêtions à passer dans la salle à manger, lorsqu'un domestique annonça un second visiteur, et pria O'Con-

Digitized by Google

nor de venir lui parler. Un instant après, je sortis moi-même. Hélas! mes craintes allaient se réaliser : William, en présence du capitaine, lisait une lettre que celui-ci venait de lui remettre, et dans laquelle son adversaire lui adressait les épithètes les plus insultantes. Fitz-Gérald lui disait que s'il cherchait encore à élever des difficultés, il publierait partout sa honte et sa lâcheté; et il ajoutait qu'il pousserait plus loin l'outrage, si on lui refusait la satisfaction qu'il se disait en droit d'attendre.

A cette lecture, je vis une pâleur mortelle couvrir le visage d'O'Connor; ce n'était point le duel qui l'effrayait : la peur n'était jamais entrée dans son ame. Mais avoir cédé à mes instances; avoir paru montrer de l'hésitation; n'avoir pas répondu à la lettre insolente de Fitz-Gérald sur un ton élevé; ne lui avoir pas dit qu'il était prêt à le rencontrer partout où il le désirerait; oh! c'était là une idée cruelle contre laquelle son cœur se brisait! Il se croyait déshonoré; et, dans son agitation, il se plaignait des soins que je prenais à le calmer. Néanmoins, lorsque je fus parvenu à apaiser son trouble, nous convînmes que je lui servirais de second dans ce duel; emploi que j'aurais rejeté avec horreur dans toute autre circonstance, mais que je saisis cette fois avec empressement, car j'espérais que mes efforts amèneraient encore à bonne fin cette triste affaire. Je m'abouchai avec le capitaine M'Creagh, l'instigateur de ce duel, et le témoin de Fitz-Gérald; je lui parlai de la célébrité que s'était acquise Fitz-Gérald, de l'avantage incontestable qu'il aurait dans un combat aussi inégal, et des malheurs qu'allait faire naître une telle victoire; mais ces avances furent reçues avec dédain, et j'eus bientôt la triste conviction que ce duel aurait son cours. Il ne me restait plus qu'à prendre les arrangemens préliminaires : on convint que le lieu du combat serait fixé dans un champ situé au milieu de la route qui séparait le château d'O'Connor de la résidence de Fitz-Gérald; que les deux adversaires se trouveraient en présence à cinq heures du matin, heure à laquelle les premiers rayons de l'aurore permettraient aux combattans

Digitized by Google

de se voir distinctement, sans que Fitz-Gérald eût à courir le moindre danger; car il était à craindre que les paysans, instruits de l'affaire, ne s'ameutassent pour défendre celui qu'ils avaient vu naître et grandir au milieu d'eux. Il fut encore arrêté que le duel aurait lieu au pistolet; connaissant l'habileté de Fitz-Gérald, je voulus résister au capitaine, qui réclamait en faveur de sa partie le choix des armes; mes objections furent en pure perte; il fallut me rendre; la difficulté, que j'avais soulevée, fut tranchée par William; il déclara qu'il se battrait au pistolet.

Je voulais après ces tristes apprêts quitter le château; mais William, qui tremblait à l'idée de se trouver seul avec sa mère et sa fiancée, et qui craignait de n'être pas maître de ses sentimens, me retint au château. Nous rentrâmes au salon; lady O'Connor et Anna étaient assises auprès du feu; le jeune O'Grady lisait à haute voix un roman nouveau, tandis que lady O'Connor et Anna brodeient une bourse qu'elles cachèrent avec empressement aussitôt qu'elles nous aperçurent. Lady O'Connor sourit en voyant son fils; elle l'appela, lui dit de s'asseoir auprès d'elle, et, avec une bonté curieuse, lui demanda qui l'avait ainsi dérangé. A cette question, William trembla; un frisson parcourut tous ses membres; et je crus un instant qu'il ne pourrait garder son secret; mais, donnant un nouveau tour à la conversation et maîtrisant son trouble, il parvint à tromper sa mère, et se mêla aussitôt avec une joie bruyante à la conversation. Néanmoins l'œil le moins exercé aurait deviné sans peine qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en lui; ses joues étaient couvertes d'une vive rougeur; un éclat surnaturel brillait dans ses yeux : c'était l'excitation de la fièvre. Lorsque Anna et lady O'Connor voulurent se retirer, il les retint et parvint à les faire rester au salon bien au delà du temps où la bonne dame avait coutume de monter dans sa chambre. Cependant la nuit s'avançait, et Anna ayant fait observer que sa tante avait besoin de repos, William ne fit plus de difficultés pour la laisser partir; il se leva, aida sa mère à quitter le fauteuil dans lequel elle était assise, et l'embrassa avec la plus vive tendresse; puis il saisit la main de sa

Digitized by Google

cousine, la porta à ses lèvres avec un tel empressement, que la jeune fille en tressaillit; elle regarda son fiancé, s'arrêta un instant comme si un sentiment de défiance fût venu agiter son cœur, et, voyant dans ses yeux une vive émotion, elle se hâta de suivre sa tante.

Aussitôt O'Connor instruisit, en peu de mots, son parent O'Grady de ce qui s'était passé; il le pria en même temps de nous accompagner au lieu du combat : cette proposition fut acceptée, et il se retira dans sa chambre. J'allai aussi dans la mienne; mais c'est en vain que j'y cherchai le sommeil : les plus tristes pensées assaillaient mon esprit; dans l'agitation où j'étais, je me levais et me promenais à grands pas dans ma chambre, et l'instant d'après j'allais me placer à la fenêtre, dans l'espoir que la fraîcheur de la nuit calmerait mon inquiétude; mais le silence profond qui régnait autour de moi, et les nuages épais qui formaient un voile impénétrable au dessus de ma tête, au lieu de rafraîchir mon sang, assombrissaient encore mes pensées. Je me jetai enfin tout habillé sur mon lit, et, donnant un libre cours à mes craintes, j'attendis l'instant où je devais aller rejoindre William.

Je le trouvai endormi, la tête appuyée sur sa main; deux bougies brûlaient sur son secrétaire, et à côté étaient des papiers et des lettres. Quand le bruit de la porte l'eut éveillé, il se leva et, me tendant la main, il me remercia avec effusion du service que, disait-il, je lui rendais en lui servant de second. — Mon pauvre Georges, s'écria-t-il en me regardant avec intérêt, vous paraissez plus affecté que je ne le suis moi-même. Ne craignez rien, je me tirerai heureusement de ce mauvais pas. Mais après tout, reprit-il en voyant le triste regard que je jetais sur lui, vous ne voudriez pas, n'est-il pas vrai, que votre ami fût déshonoré? Eh bien! cela me serait arrivé; je n'aurais pu lever la tête nulle part, car je connais Fitz-Gérald : il aurait dit partout que je suis un lâche, et mieux cent fois mourir que de subir un tel affront.

A ces mots il me montra du doigt un papier qui était placé à côté des deux lettres; et me dit :

Digitized by Google

— Ces deux lettres sont l'une pour ma mère, l'autre pour Anna; veuillez les consoler si je meurs; veuillez leur dire combien je les aimais. Oh! ma pauvre mère, te laisser seule, souffrante, au moment où tu avais besoin de toute la tendresse de ton malheureux fils! Et en prononçant ces mots il se couvrit les yeux pour me cacher ses larmes, et serra ma main avec force.

Un faible bruit se fit entendre en cet instant à la porte; nous prêtâmes une oreille attentive, et le bruit ayant cessé, nous revînmes aux tristes apprêts de la rencontre qui devait bientôt avoir lieu; mais un soupir entrecoupé par de profonds sanglots frappa de nouveau notre attention. Je me levai, j'allai à la porte; je l'ouvris. Anna était là, à genoux sur le seuil; elle savait le fatal mystère. Son amour, l'impression qu'elle avait éprouvée en se séparant la veille de son fiancé, lui avaient dit le danger qu'elle courait. Éperdu, hors de lui, William la prit dans ses bras et la couvrit de ses baisers, tandis qu'Anna, pauvre jeune fille, serrait son amant dans ses bras, le pressait avec ferveur sur son sein! Oh! je me rappelle cet instant fatal comme si j'y étais encore. Je vois la figure de cette jeune fille si belle, toute pleine d'angoisses, ses yeux pleins de larmes, son sein que soulevaient des sanglots entrecoupés.

— William, — restez! — restez! — je vous en conjure.

— Il faut partir, lui disait William avec douceur, l'honneur le veut; — je ne pourrais souffrir votre vue, Anna, je mourrais de honte, si, trop faible, je cédais à vos prières. Remettez-vous, — vos angoisses me font mal, et j'ai besoin de toute ma force; et à ces mots il cherchait à se dégager des bras d'Anna; mais tout à coup la jeune fille poussa un grand cri, ses lèvres pâlirent, tout son corps trembla. C'était O'Grady qui entrait dans la chambre avec une boîte à pistolets, et qui venait nous avertir que l'instant du départ était arrivé. A ce spectacle, les jambes de la jeune fille fléchirent, et elle tomba sans connaissance. Nous la confiâmes aux soins d'un domestique, et nous quittâmes cette scène de douleur.

Le brouillard de la nuit enveloppait d'un voile épais les tou-

Digitized by Google

relles du château; la matinée était froide, et de temps à autre les rayons du soleil naissant jetaient autour de nous une lueur blafarde qui semblait donner à la nature un air de tristesse. Nous avancions en silence, et déjà nous étions à moitié chemin du lieu qui avait été fixé pour le combat, lorsque O'Connor, qui regardait souvent sa montre avec anxiété, nous proposa de confier nos chevaux aux soins du domestique, et de prendre un chemin de traverse qui nous conduirait en quelques minutes au lieu fixé. Nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans le champ; mais ici nous attendait une scène nouvelle. Ce duel fatal, dont nous avions fait le plus grand mystère, était déjà connu des habitans des environs. Ébruité sans doute par les domestiques du château, il avait pénétré dans tous les villages et les hameaux voisins, et de toute part, nous voyions des hommes armés de bâtons se porter dans la direction où nous allions. Dans la foule était une femme âgée, couverte d'un manteau rouge, qui s'efforçait de hâter le pas, et qui marchait devant nous; au bruit que nous fîmes elle se détourna, et reconnaissant O'Connor, elle courut à lui et lui prit en pleurant la main.

— Que faites-vous de si bonne heure dans les champs, ma bonne Sarah? lui dit O'Connor avec douceur.

La pauvre vieille ne lui répondit que par un regard, mais ce regard avait tant de tristesse, d'éloquence, qu'il était difficile de se méprendre sur le sentiment intérieur qui agitait le cœur de la pauvre femme. Sarah était la nourrice d'O'Connor, et, comme toutes les femmes de l'Irlande, elle se croyait, à ce titre, la seconde mère du lord du manoir; elle avait appris ce que savaient maintenant tous les paysans des environs, que son enfant chéri allait se battre avec le terrible Fitz-Gérald, et elle venait comme eux tous prendre sa défense. O'Connor voulut la rassurer; mais ce fut en vain; la vieille, dont les mains tremblantes cherchaient d'abord à retenir son enfant chéri, reprit vivement sa marche, et se hâta d'arriver au lieu du combat.

Une foule de paysans et de femmes nous y attendaient;

Digitized by Google

aussitôt qu'ils nous virent, un hourrah poussé par mille voix, et des cris de vive O'Connor! vive le lord du château! saluèrent notre arrivée. L'instant d'après, nous vîmes approcher Fitz-Gérald et le capitaine. Alors ces bons campagnards s'agitèrent, formèrent autour de lui un rempart de leurs corps, et proférèrent des menaces contre son adversaire. O'Connor s'avança, et ayant réclamé silence, il leur dit :

— Mes amis, je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez; ces démonstrations sont pour moi l'indice certain de votre attachement, et je vois ce que je pourrais attendre de vous si j'avais besoin de vos services; mais ici l'adversaire que j'ai à combattre est placé sous les lois de l'honneur; je suis responsable du mal qui peut lui arriver. Je demande qu'il soit respecté, quoi qu'il arrive.

— Malédiction pour Fitz-Gérald, criaient les paysans; qu'il meure, l'infâme!... l'assassin va nous tuer notre jeune lord!...

O'Connor prit de nouveau la parole, et d'une voix à laquelle il était impossible de résister, il parvint à calmer cette foule, qui se rangea aussitôt de chaque côté des combattans, et attendit en silence l'issue du combat. Alors Fitz-Gérald s'avança vers son généreux adversaire, lui fit un léger salut, comme pour le remercier de sa générosité, et lui demanda s'il y avait sûreté pour sa personne.

— Je vous promets qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Aussitôt, je m'avançai vers le capitaine pour prendre les derniers arrangemens. Il voulut que la distance fût fixée à neuf pas; mais je repoussai cette condition, que le sort, auquel nous nous en étions remis, décida contre nous. Les autres conditions du duel furent que les deux combattans feraient feu l'un après l'autre; et sur ce point le sort nous fut propice. La distance fut mesurée; nous remîmes à chacun des combattans un pistolet chargé; puis, au milieu d'un profond silence, les adversaires prirent leur place.

— M. O'Connor est-il prêt? demanda le capitaine.

— Il est prêt, lui répondis-je.

— En ce cas : feu!

Digitized by Google

O'Connor fit feu; mais, à la manière dont il avait dirigé son pistolet, il n'y eut personne parmi cette foule nombreuse qui ne devinât son intention; et aussitôt mille voix répétèrent qu'il avait tiré en l'air. Ces paroles n'étaient malheureusement que trop vraies, la générosité avait guidé l'arme d'O'Connor; mais cette conduite ne toucha pas l'impitoyable capitaine; il alla vers Fitz-Gérald qui, ému du danger qu'il venait de courir, semblait disposé à répondre à l'action généreuse de son adversaire, et lui dit d'user du droit qu'il avait de tirer; puis se tournant vers un groupe de paysans qui s'avançaient vers les champions et se disposaient à leur barrer le passage, il prit un pistolet, et menaça de brûler la cervelle à quiconque oserait approcher. Ces menaces n'avaient effrayé personne, et la foule allait se livrer à des actes de violence contre Fitz-Gérald et son témoin, lorsque O'Connor s'interposa de nouveau et parvint à rétablir l'ordre.

Les deux adversaires reprirent leur place aussitôt. J'avoue que je sentis tout mon corps frémir quand O'Connor, immobile, le regard fixe, l'attitude calme, m'eut fait signe de donner le signal; alors, d'une voix émue, je m'écriai :

— Capitaine M'Greagh, M. Fitz-Gérald est-il prêt?

— Oui.

Au même instant mon malheureux ami poussa un cri déchirant et tomba baigné dans son sang. C'était fait de lui, la balle de son adversaire l'avait frappé au cœur. Alors il se passa une scène impossible à décrire : les meurtriers fuyaient à toute bride poursuivis par les paysans, tandis que O'Grady et moi, penchés sur le corps de notre ami, nous le soutenions dans nos bras pour chercher la plaie.

—Georges, me dit-il, mon pauvre Georges, je me meurs... Il faut avertir Anna, ma mère... Dites-leur tout... Je veux les voir, je veux les embrasser...

— J'étouffe, s'écria-t-il, j'étouffe, donnez-moi à boire.

Mais ici je m'arrête; je ne pourrais vous peindre les cris de douleur de cette vieille Sarah qui maintenant se roulait sur le corps de celui qu'elle avait nourri de son lait. Je ne

Digitized by Google

pourrais vous dire la douleur de cette vieille mère qui, prévenue par Anna, accourait tremblante vers le lieu où gisait son fils. Je l'avoue, j'ai vu depuis ce jour un grand nombre de mourans; j'ai vu des champs de bataille jonchés de cadavres, mais jamais mon cœur n'éprouva d'aussi vives émotions qu'en cet instant; je ne pouvais reporter mes regards sur mon malheureux ami; il y avait dans ses yeux je ne sais quelle expression suppliante qui me serrait le cœur. A la fin il se remit un peu, aperçut sa mère, fit un effort pour l'embrasser, mais ses forces lui manquèrent; puis ses mains tombèrent pendantes, et au bout de quelques secondes il cessa de respirer. . . .

. . . . . .

Telle fut la triste fin de l'héritier du nom d'O'Connor. Depuis cette fatale journée j'avais cessé d'aller au château, lorsque, six mois après cet événement, me trouvant dans le voisinage, je me dirigeai vers l'avenue qui conduisait à la grande porte; les arbres étaient toujours aussi verts; leurs rameaux baignés d'une fraîche rosée se balançaient gaîment sous la brise; mais les cours que je traversais étaient désertes; les chiens de chasse, qui auparavant les remplissaient, avaient abandonné leurs chaînes, et j'arrivai dans le vestibule sans rencontrer personne. A la vue de ces lieux que j'avais laissés si vivans, et qui me retraçaient des souvenirs si cruels, je ne pus me défendre d'une vive émotion, et j'allais me retirer lorsque la vieille nourrice d'O'Connor sortit du salon où j'avais passé la dernière soirée avec William; j'appris alors de Sarah que la dame du manoir n'avait pas quitté sa chambre depuis le jour où elle avait perdu son fils, et qu'Anna, sa fiancée, avait rejoint son amant dans la tombe depuis quelques jours.

(*Dublin Review.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Travaux des sociétés savantes de l'Angleterre. — Dans sa séance du 14 juin, la *Société Royale,* présidée par le duc de Sussex, a pris connaissance d'un mémoire intitulé : *Recherches sur la suppuration,* par M. George Gulliver, chirurgien attaché au corps royal des *horse guards.* L'auteur a examiné le sang dans les différens cas de fièvre qui accompagnent l'inflammation et la suppuration, et il est parvenu à découvrir que ce fluide contenait des globules de pus dans presque tous les cas où il y a suppuration au dehors, ou simplement tumeur sans suppuration sur la partie extérieure du corps. Pour arriver à ces résultats, l'auteur a fait usage de l'eau, qui a une propriété dissolvante sur le sang, mais qui est sans action sur le pus. Du sang ayant été dissous dans une quantité suffisante d'eau, les globules rouges se sont aussitôt fondus avec le nouveau corps, tandis que des globules de pus sont tombés au fond du fluide. L'auteur en induit que la suppuration est un indice certain pour analyser le sang, et conséquemment pour connaître l'état sanitaire du malade.

Plusieurs Mémoires intéressans ont occupé l'attention des membres de la *Société Asiatique.* L'un a trait à la découverte d'une plante nouvelle, qui doit dans un avenir très prochain remplacer la plante utile que fournissent à l'Europe le Mexique et l'Amérique du Sud, sous le nom de salsepareille. La

Digitized by Google

plante nouvelle vient de l'Inde. Elle est remarquable par son odeur, qui ressemble à celle de l'iris florentine; c'est la même plante que celle dont le docteur Ainslie a parlé il y a quelques années, et à laquelle il a donné le nom de *nunnari* du Malabar. Ses propriétés sont celles de la salsepareille, mais elle opère la dépuration du sang d'une manière plus prompte et plus efficace. A ce sujet, les docteurs Ainslie et Roxburgh rapportent que cette racine est employée avec un grand succès dans tous les hôpitaux de l'Inde, ainsi que parmi les indigènes. Cette plante se trouve en grande abondance dans l'Inde.

Au nunnari du Malabar a succédé le ver à soie de l'Inde, dit *zusseh*. La soie que fournit le zusseh est douce et belle; mais, en raison de ce qu'il est élevé en plein air, cet insecte devient plus rare de jour en jour. Le docteur Roxburgh, le colonel Sykes et le docteur Helfer ont fait la description du zusseh, et tous ont conclu que la femelle était la *saturnia paphia*. Le docteur Geddes a surpris plusieurs de ces femelles au moment où elles faisaient leurs œufs; le nombre de ces œufs s'élève à plus de deux cents; ils sont en petit tas, adhérent l'un à l'autre, et l'insecte sort de la coquille dix jours environ après la ponte. On place aussitôt l'insecte sur les branches du *zizyphus jujubus* et de l'Asheen (*terminalia alata glabra*); puis, dès que les feuilles sont dévorées, on coupe les branches, que l'on enlève sans toucher à l'insecte, et que l'on pose sur un autre arbre. Il se passe alors un intervalle qui varie de trente-six à cinquante jours, durant lequel l'insecte change quatre fois de peau et arrive peu à peu à son entier développement. Dans cet état, sa grandeur moyenne est de quatre pouces; ses couleurs sont très brillantes: sa tête est brun-clair, son corps est vert, et dessus sont des raies bariolées d'orange, de rouge et de bleu. C'est le moment où l'insecte forme une ligature épaisse autour d'une petite branche d'arbre, et produit son cocon dont la grosseur dépasse quelquefois celle d'un œuf de pigeon.

La Société s'est ensuite occupée du caoutchouc. Qui ne

Digitized by Google

connaît cette utile substance? qui ne sait à combien d'usages l'industrie européenne est parvenue à la plier? D'après des chiffres officiels, l'importation de cet article, qui ne s'élevait, pour l'Angleterre, qu'à cinq ou six tonneaux il y a quelques années, n'est pas moindre aujourd'hui de cinq cents tonneaux pour les deux ports de Londres et de Liverpool. Un court historique de cette substance ne peut manquer d'intéresser. Le caoutchouc est produit par les nombreuses variétés d'arbres et d'arbustes qui appartiennent à la famille des *euphorbiaceæ*, *artocarpeæ*, *apocyneæ*, *asclepiadeæ* et *cichonaceæ*; ces arbres croissent sous les tropiques, dans tous les lieux où règnent une grande humidité et une température élevée. De grandes importations de caoutchouc s'effectuent de Para dans l'Amérique du Sud, de la Vera-Crux, de Sierra-Leone, de Java, de Penang et de Singapore. Le caoutchouc de Para est produit par le *siphonia elastica*; celui de Penang par l'*urceola elastica*; celui de Java est fourni par une espèce de figuier, et l'on en fait dans le pays des torches dont on se sert pour chercher les nids d'oiseau; celui de l'Inde provient du *ficus elastica*, arbre qui croît dans les forêts.

Un autre produit curieux a été soumis à l'examen de la Société : c'est le *dhakke gond* (gomme du dhak) ou le *pulass butea frondosa*. Cette gomme, qui croît dans l'Inde, contient une grande quantité de matières astringentes. Sa couleur est d'un rouge brillant, qui ressemble à celle du rubis, et sa transparence est magnifique. Malheureusement, la récolte en est mal faite, et les impuretés qu'elle contient sont si grandes, qu'on évalue seulement à 50 0/0 la proportion de tannin qu'elle renferme; cependant une portion de cette substance à l'état brut ayant été purifiée par une simple solution d'eau froide et par l'évaporation, on a trouvé 73.26 de tannin : c'est une proportion plus grande que celle qui est contenue dans toute autre substance connue. Cet article fait aujourd'hui l'objet des recherches de plusieurs savans, et tout porte à croire que dans un avenir très prochain il sera employé dans le commerce pour divers usages, et notamment pour la médecine.

Digitized by Google

La Société Asiatique s'est en dernier lieu occupée des pêcheries de l'Inde. D'après un mémoire du docteur Cantor, il paraît que toutes les pêcheries de l'Inde sont de la plus haute importance. Les pêches les plus considérables ont lieu à l'époque où la crue du Gange inonde les champs de riz; alors les indigènes forment avec des bambous des espèces de trappes où le poisson vient se réfugier en grand nombre. Ce poisson est expédié en grande quantité à Burmah et à Bombay, et plusieurs expériences faites pour les salaisons ont été accompagnées d'un tel succès, que les Hindous qui habitent les bords de l'Hougly pourront avant peu fournir aux besoins de la contrée, sans avoir recours aux importations que font aujourd'hui les Arabes et les Birmans.

La *Société Botanique* a pris connaissance d'un mémoire de M. Schomburgk, daté de Curassawaka, Bas-Prussunung. Ce mémoire est relatif au *bertholletia excelsa*, arbre dont la hauteur est de quatre-vingt-dix à cent pieds, et qui s'épand ensuite en rameaux alternes. Sa tige est droite; l'écorce est épaisse, couverte d'aspérités, et la couleur est grise; elle se détache facilement du tronc, comme tous les *lecythideæ*; les Indiens la battent, et s'en servent en guise d'amadou. Ce bois est doux, l'intérieur est creux, et le fruit, appelé *batonka* par les Canbees, *menga* par les Wapishanas, et *imprema* par les Macousis, se compose de noix échelonnées les unes sur les autres, et placées autour d'un *spermaphorum* quadrangulaire, en quatre rangées; les noix sont au nombre de vingt à vingt-quatre; rarement leur nombre va au-delà. Ces fruits sont délicieux, et très recherchés des singes et des perruches.

Les travaux de la *Société royale irlandaise* méritent aussi une attention spéciale. Nous citerons principalement la découverte d'un nouveau corps dont les propriétés sont nombreuses. Ce corps est très compliqué; il se compose d'iodine, d'iodide de potassium et de l'essence de cinnamome. On l'obtient en ajoutant à un gallon d'eau de cinnamome quatre onces d'iodide de potassium et quarante grains d'iodine, dissous dans de l'eau froide. A l'instant où ces corps sont réunis, la solu-

Digitized by Google

tion devient trouble; et si la température est à 32°, le dépôt se cristallise. Les nombres suivans expriment la composition du nouveau corps :

Iodide de potassium	12,55
Iodine	28,14
Huile de cinnamome	59,31
TOTAL	100,00 parties.

Ce composé donne les moyens d'arriver à une série complète de nouveaux corps qui ont une composition analogue.

L'application du système décimal aux monnaies devient chaque jour plus populaire dans le Royaume-Uni. Dans sa séance du 24 mai, la *Société Numismatique* a pris connaissance d'un Mémoire intéressant, dû à M. J.-P. Cory, qui traitait de cette matière. M. Cory, après avoir démontré les avantages qui peuvent résulter pour la politique, et notamment pour l'industrie, de l'adoption du système décimal, prétend que l'état actuel des monnaies anglaises offre des facilités remarquables pour effectuer ce changement. Voici les passages les plus saillans de ce mémoire :

« Il y a aujourd'hui dans la circulation deux espèces de *penny*, dit M. Cory; l'un ne pèse que quatre *farthings;* l'autre, le grand penny de George III, pèse plus de cinq farthings, et sa valeur intrinsèque est au moins d'un farthing de plus que le petit penny. »

Partant de là, M. Cory propose de frapper deux nouvelles pièces en argent, auxquelles on donnerait une dénomination nouvelle. La première équivaudrait à deux shillings, et formerait conséquemment la dixième partie d'une livre sterling; la seconde, représentant la dixième partie de la pièce de deux shillings, serait nommée pièce de dix farthings. Le grand penny de George III changerait de valeur : au lieu de passer dans la circulation pour quatre farthings, comme aujourd'hui, il serait pris pour sa valeur intrinsèque, c'est-à-dire pour cinq

Digitized by Google

shillings. On classerait ensuite ces monnaies de la manière suivante :

10 farthings ou 2 pence de George III = 1 stiver.

(c'est le nom que M. Cory propose de donner aux pièces de dix farthings.)

10 stivers = 1 florin.

(c'est le nom que M. Cory propose de donner aux pièces de deux shillings.)

10 florins = 1 £.

La livre sterling équivaudrait, par conséquent, à dix florins, à cent stivers, ou à mille farthings; quant au shilling, il resterait ce qu'il est aujourd'hui : le vingtième d'une livre sterling; seulement, au lieu de représenter douze pence, il n'en représenterait que dix. Il en serait de même du six pence : le six pence ou le quart de florin ne représenterait plus que cinq grands penny de George III. Resteraient le petit penny et le *halfpenny*, que l'on pourrait conserver jusqu'à nouvel ordre, et supprimer ensuite sans qu'il y eût perte considérable pour le trésor.

Un mémoire non moins curieux a été lu à la *Société asmoléenne* : il a trait aux colombides. On appelle ainsi des oiseaux que Cuvier a classés dans l'ordre des *gallinaceæ*; mais qui servent de chaîne entre la famille des gallinacées et celle des passereaux. On ne reconnaît qu'un seul genre de colombides; il se divise en trois variétés, suivant la force relative du bec et la grandeur des pattes. Il y a plus de cent variétés de ces oiseaux; quinze appartiennent aux pigeons gallinacées, quatre-vingt-six aux pigeons ordinaires, et dix aux pigeons de l'espèce vinage. Aucun pigeon de cette dernière division ne se trouve en Europe, dans le nord de l'Asie, ni dans l'une ou l'autre des deux Amériques. Les seuls pigeons qui se trouvent en Europe sont les pigeons communs; ceux-ci ont un bec d'une longueur moyenne. Les pigeons gallinacées, qui se distinguent par leurs becs courts et robustes, se

Digitized by Google

trouvent en Afrique, dans les îles de l'archipel Indien, dans la mer du Sud et à la Nouvelle-Hollande. On ne rencontre en Europe que quatre espèces de pigeons communs à l'état sauvage; de l'une de ces espèces, que l'on suppose être le biset, dérivent toutes les variétés que l'on trouve à l'état domestique. Parmi les gallinacées, le grand pigeon couronné, ou le *goura*, ressemble d'une manière extraordinaire à la *gallina* : sa grosseur est la même; il est originaire de la Nouvelle-Guinée et des différentes îles de l'archipel de la mer des Indes. Le pigeon vinage se distingue par son brillant plumage; il court sur la terre comme la perdrix, et bâtit son nid comme cet oiseau. Parmi les pigeons ordinaires, le *ring pigeon* (le pigeon ramier) est le plus gros; ce pigeon émigre, et préfère le larix au hêtre et au chêne des forêts. Le biset, que l'on nomme aussi le pigeon des rochers, vit en famille, et fait son nid dans les cavités des arbres et dans les rochers. L'on est parvenu à apprivoiser une variété de ces oiseaux, et à les réduire à l'état domestique, sans que la couleur primitive du plumage souffrît la moindre altération de cette nouvelle condition. Les pigeons aiment beaucoup le sel; la chaleur excessive et le froid intense les font beaucoup souffrir; en général, les femelles pondent deux œufs; la ponte a lieu deux ou trois fois par an; le mâle et la femelle couvent alternativement les œufs. Ils nourrissent leurs petits avec leurs becs, et leur donnent pour nourriture du grain à demi broyé.

Nous terminerons cet article par un court aperçu des travaux de la *Société des Antiquaires*. Le signor Campanari a présenté à cette société un casque en bronze, une épée dont la lame est en fer et la poignée en bronze, un plat en bronze dans lequel l'artiste a gravé Hercule tuant l'hydre, et une *Tazza* de *terra cotta*. Ces morceaux, parfaits par l'exécution du travail, ont été découverts dans les fouilles que ce savant a faites aux environs de Pulsia. Dans la même séance, M. Nichols a présenté un petit éléphant en bronze qu'il a trouvé près de la station romaine de Magioventum, dans le Bedfordshire; le travail en est rude et grossier. Nous citerons enfin,

Digitized by Google

parmi les antiquités remarquables qui ont occupé l'attention des membres de la société des Antiquaires, deux bracelets en bronze, d'origine romaine, et ornés de médaillons en mosaïque, qui représentent des croix rouges et jaunes; un specimen de peinture à la fresque, trouvé à Pompéi, dans lequel l'artiste a représenté le fils de la déesse des amours à cheval sur un léopard; et, en dernier lieu, deux coupes en bronze ciselé, que l'on suppose d'origine anglo-normande, et que l'on a découvertes dans les fondations de l'édifice qui doit servir à la nouvelle banque de Londres et de Westminster.

Sciences médicales.

Phosphorescence du corps de l'homme après la mort. — La phosphorescence est un phénomène qu'on observe chez un grand nombre d'animaux des classes inférieures et même chez quelques uns des classes élevées; mais jusqu'ici elle ne l'avait pas encore été sur le cadavre humain, frais et non décomposé; car il ne faut pas confondre avec le phénomène de la phosphorescence la production des feux follets qu'on observe quelquefois dans les cimetières. Le fait suivant rapporté par M. Corpus, et qui a été constaté par de nombreux témoins, ne permet pas de douter qu'on n'observe quelquefois la phosphorescence sur le cadavre humain.

Le 14 février 1838, le corps de William Loukins, cordonnier, âgé de 88 ans, mort de vieillesse, fut reçu à l'école d'anatomie et de médecine de Webb-street; et le 5 mars on y reçut aussi celui de Borcham, âgé de 45 ans, qui était mort de fatigue et d'épuisement dont la cause resta inconnue, et qu'on avait ramassé dans la rue. Le premier sujet était presque complétement disséqué quand le second fut apporté à l'amphithéâtre; il n'en restait plus que l'extrémité inférieure gauche qui avait été coupée suivant l'habitude à la partie supérieure de l'os de la cuisse.

Le phénomène dont nous venons de parler fut d'abord observé par M. Appleton (gardien de l'établissement), en faisant

Digitized by Google

sa ronde le soir du 3 mai dans tout le bâtiment. Avant de se retirer, il fut très surpris en apercevant cette partie du cadavre devenue lumineuse, ce dont il n'avait pas encore vu d'exemple, bien qu'il occupât cet emploi depuis 1812.

Quelques jours après que le cadavre de Borcham eut été apporté dans la même salle, M. Appleton ayant remarqué qu'il présentait encore le même aspect lumineux, communiqua le fait aux professeurs qui se réunirent à un nombre considérable d'élèves afin de constater ce phénomène singulier et si nouveau. On reconnut d'abord que la phosphorescence occupait sur le cadavre de Borcham l'extérieur et l'intérieur du thorax, qu'elle s'étendait graduellement aux os, aux tendons, aux membranes et même aux muscles, mais à un moindre degré. La lumière de l'intérieur correspondait exactement à celle de l'extérieur; mais les viscères du thorax n'en présentaient aucune trace. Bientôt après, la phosphorescence s'étendit des deux côtés, et presque également, aux régions lombaire, sacrale et iliaque, et descendit jusqu'à l'insertion du muscle tenseur de l'aponévrose crurale, où la matière qui la produisait était en si grande quantité qu'on pouvait l'enlever avec les doigts qui alors devenaient aussi lumineux. Le 12 mars, les mêmes recherches furent continuées; en entrant dans la salle, on crut que le phénomène avait considérablement diminué; mais après avoir soulevé le genou dont on avait disséqué la peau dans la journée, on remarqua qu'il était très lumineux. En grattant l'os avec un scalpel, on reconnut que la lumière ne diminuait pas, bien qu'on enlevât continuellement de la matière lumineuse; elle semblait avoir pénétré dans l'os même.

Comme le cadavre de Borcham était devenu lumineux auprès de celui de Lonkins qui avait paru posséder cette propriété avant lui, on pensa qu'il y avait eu là peut-être une espèce d'inoculation; et pour s'en assurer, on plaça, sur un cadavre qui se trouvait dans la même salle, un fragment de matière lumineuse; deux jours après, le tronc de ce nouveau sujet était lumineux dans une grande étendue : on en con-

Digitized by Google

clut avec assez de raison que la phosphorescence avait été également inoculée du cadavre de Lonkins à celui de Borcham. On voulut s'assurer ensuite si ce phénomène existait sur les points humides ou sur les parties sèches, et à l'aide de plusieurs expériences on reconnut que la lumière ne brillait que sur les points humides.

Observations microscopiques. — Il était intéressant de soumettre la matière lumineuse dont il est question ici à des observations microscopiques; d'autant plus que, d'après la rapidité avec laquelle elle se répandait, il paraissait assez probable qu'elle était le produit de quelque être animé appartenant au dernier degré de l'échelle animale. Au premier examen, la vue d'un mouvement particulier de molécules lumineuses fit supposer qu'il y avait là un animal d'une dimension extrêmement petite; mais de nouvelles observations faites avec un microscope plus puissant, démontrèrent qu'il n'existait rien de semblable aux monas ni aux autres infusoires. Cependant ce ne fut qu'après avoir observé des courans semblables dans d'autres liquides, et surtout dans la solution de gomme-gutte, que les auteurs de ces expériences furent convaincus que ce mouvement n'était point dû à des êtres animés: car on voyait à l'aide du microscope de petits globules s'élançant de côté et d'autre, et remontant quelquefois le courant à une distance considérable. La force de la lentille dont on fit usage dans ces recherches était de 900, et le volume des molécules lumineuses examinées avec ce verre ne paraissait pas avoir plus d'un 100,000e de pouce de diamètre; elles étaient si petites qu'il était impossible de les mesurer avec le meilleur micromètre qui eût encore été construit. D'après la mesure que M. Bowerbank a donnée de quelques uns des animalcules qui produisent la phosphorescence de la mer, et qui ont environ 1,100e de pouce de diamètre, ce micrographe a reconnu lui-même que les molécules lumineuses dont nous parlons, car on ne peut les considérer que comme des molécules, sont au moins mille fois plus petites.

La matière lumineuse placée sous le microscope suffisait

Digitized by Google

pour éclairer le foyer. La phosphorescence paraissait fournie par une substance huileuse.

Expériences avec le gaz.—Après avoir constaté par l'examen microscopique que le phénomène dont nous parlons n'était pas produit par des animalcules, il était intéressant de répéter sur cette matière les expériences que Macartney et Murray ont faites sur les animalcules qui produisent la phosphorescence de la mer, et d'après lesquelles l'intensité de la lumière qu'émettent ces animalcules reste la même dans les différens gaz. Nous préparâmes donc, dit l'auteur de ces expériences, dans des fioles hermétiquement bouchées, les gaz suivans : oxigène, hydrogène, azote, chlore, acide carbonique, oxide de carbone, hydrogène sulfuré et phosphore, et nous introduisîmes dans chacune des fioles qui contenaient ce gaz, des lambeaux de membranes, de muscles ou de tendons lumineux, et, après quarante minutes, voici ce qu'on observa :

Oxigène, Hydrogène, Azote, Oxide de carbone, Hydrogène phosphoré,	Sans effet.	Acide carbonique.	Léger effet.
		Chlore, Hydrogène sulfuré,	Extinct. totale.

Il ressort donc de ces expériences que la matière phosphorescente sur laquelle ces expériences étaient pratiquées se trouvait dans des conditions différentes de celle sur laquelle Macartney et Murray avaient fait les leurs; car l'action des gaz sur la phosphorescence fut évidente dans les expériences indiquées ci-dessus ; à peine le lambeau de chair lumineux fut-il plongé dans le chlore et l'hydrogène sulfuré, que la lumière disparut en moins de deux minutes; tandis qu'elle persista dans l'oxigène, l'hydrogène et l'azote pendant plus de cinq jours.

Expériences dans le vide. — Les résultats obtenus de ces expériences diffèrent encore de celles de Macartney et Murray. Nous introduisîmes un morceau de chair extrêmement lumineux sous la cuve d'une machine pneumatique, et ayant fait le vide, nous vîmes disparaître la phosphorescence en moins

Digitized by Google

de quinze minutes; puis elle revint aussitôt que nous laissâmes rentrer l'air dans la cuve, ce qui est contraire aux résultats obtenus par les expérimentateurs dont nous venons de parler. Le lambeau, qui avait perdu sa phosphorescence dans l'acide carbonique, ayant été mis sous la machine pneumatique, il recouvra un léger degré de phosphorescence aussitôt qu'on commença à faire le vide, mais il le perdit bientôt; l'introduction de l'air, de l'oxigène et de quelques uns des gaz désignés ci-dessus lui rendit aussitôt son premier brillant.

Effets dans l'air condensé. — Nous devions nous attendre, d'après l'influence du vide pour diminuer la vivacité de la lumière, que la condensation de l'atmosphère aurait un effet contraire; c'est ce que nous observâmes sur un lambeau lumineux que nous avions placé dans la bouteille de Covendish, où la condensation de l'air augmenta notablement la vivacité de la lumière.

Effets de l'eau sur la matière lumineuse. — Un lambeau lumineux placé dans un verre plein d'eau distillée a gardé sa phosphorescence pendant dix ou quinze minutes. Ayant ensuite enlevé avec la lame d'un couteau la matière lumineuse d'un autre lambeau, et ayant agité l'eau avec l'instrument, on vit de petits globules lumineux dispersés dans le fluide, qui disparurent au bout d'une minute et demie. La même expérience, répétée avec le lait et dans l'huile, produisit le même résultat, avec cette différence toutefois que l'apparence lumineuse du lait persista pendant 15 à 20 minutes, et celle de l'huile, trois ou quatre jours.

Dans l'alcool, l'eau bouillante et l'air échauffé, la lumière disparaît dans l'espace de deux minutes; il en est de même des acides et des alkalis, qui éteignent la lumière presque immédiatement.

La cause de cet état lumineux reste donc encore inconnue; cependant il est probable qu'il dépend d'un mode particulier de décomposition tout à fait indépendant des influences atmosphériques, et que la phosphorescence appartient à cette

Digitized by Google

matière huileuse qui a pu être distinguée à l'aide du microscope.

Économie rurale.

Travaux agricoles des trappistes en Irlande. — On se rappelle ce qu'il advint aux trappistes de La Meilleraie à la suite de la révolution de juillet. On prétendit alors que ces religieux virent avec joie s'ouvrir les portes de leur couvent. Aujourd'hui cependant les mêmes hommes se livrent à leurs travaux avec autant de zèle que par le passé.

Après avoir quitté le sol de la France, les trappistes de La Meilleraie se sont retirés en Irlande où ils ont passé un bail de cent ans avec sir Richard; en vertu de ce bail, sir Richard leur fait la concession de six cents acres de bruyères. Les trappistes ont élevé un vaste bâtiment qu'ils ont appelé La Meilleraie, du nom de leur ancienne demeure; et, chose remarquable, cet édifice dont la valeur actuelle n'est pas moindre de 10,000 £ (250,000 fr.), a été bâti dans le cours de trois années par ces religieux qui prétendaient n'avoir pas 5 francs à leur service lorsqu'ils prirent possession des terres que leur industrie allait couvrir de riches moissons. Disons toutefois qu'ils furent merveilleusement secondés dans leurs travaux par les habitans des environs qui, sans rétribution aucune, s'empressèrent à l'envi de leur offrir leurs services.

Le nouveau couvent de La Meilleraie est magnifique; les appartemens en sont bien distribués; sa situation près de Cappoquin, sur le versant des monts Knockmeledown, au milieu d'un pays sauvage, rappelle les hospices que la charité chrétienne a fondés sur le sommet neigeux des Alpes. Depuis sa fondation, les terres incultes sur lesquelles cet édifice s'élève se sont métamorphosées en terres fertiles. A l'époque où je visitai l'établissement, les moines de La Meilleraie, aimés et respectés de leurs voisins, avaient cent acres de terre en pleine culture, et l'on y récoltait du riz, de l'avoine, des navets et des pommes de terre. Les jardins abondaient en plantes

Digitized by Google

légumineuses de toute nature, et, sur la totalité du domaine, on voyait plus de cent-vingt mille pieds d'arbres nouvellement plantés. Ce n'est pas tout, depuis l'installation des trappistes, cinq mille acres *statuts* de terre de bruyère se sont couverts de maisonnettes et de champs magnifiques. Ainsi dans quelques années, grace à ces religieux, cette partie de l'Irlande sera transformée en un pays riche et fertile.

Sous le rapport de l'observance des règles de leur ordre, les moines n'ont point changé : même silence; aucun d'eux ne peut parler, excepté à son supérieur. Leur vie est austère; ils se lèvent à deux heures du matin en été comme en hiver; ils se livrent à la prière jusqu'à six heures; à sept heures du soir vient le repos. Les dortoirs sont bien aérés. Le costume des moines se compose d'un vêtement de laine surmonté d'un capuchon. Un trappiste ne boit ni vin ni liqueur fermentée, sa nourriture de tous les jours se compose de pain et de légumes.

Hippiatrique.

Des chevaux de la cavalerie anglaise, de leur durée et de leur mortalité. — La cavalerie anglaise est composée de deux régimens de gardes-du-corps (*life guards*), du régiment des gardes à cheval (*horse guards*), de sept régimens de dragons de la garde, et de seize régimens de cavalerie légère, dont quatre régimens de hussards et quatre de lanciers.

Tous ces régimens sont composés de six compagnies, à l'exception du 1er de dragons de la garde, qui en a huit; chaque compagnie compte cinquante-un hommes et quarante-deux chevaux; de sorte qu'il y a toujours dans chaque compagnie sept ou huit hommes qui ne sont pas montés. Ces derniers sont ordinairement des officiers non commissionnés, des maréchaux, et des domestiques d'officiers.

L'officier chargé de juger de l'aptitude d'un cheval à servir dans la cavalerie, doit avoir de l'expérience, du savoir, et surtout beaucoup de circonspection. Il doit refuser tout cheval qui a quelque altération, soit organique, soit fonctionnelle,

Digitized by Google

et qui n'a pas l'usage complétement libre de ses membres et des organes de la vue et de l'ouïe. Suivant l'expression des marchands de chevaux, le cheval doit être entièrement sain (*sound*). On apporte toujours une attentions péciale à l'âge, à la hauteur et à la force des chevaux, avant de les admettre définitivement. L'âge le moins avancé auquel ils peuvent être admis est trois ans, et le plus avancé quatre ans. Comme on juge ordinairement de l'âge des chevaux par l'état de leurs dents, les marchands de chevaux emploient quelquefois des moyens artificiels pour faire paraître de jeunes chevaux plus âgés qu'ils ne le sont réellement. C'est ainsi qu'ils arrachent les dents de lait avant que les chevaux aient atteint leur troisième année; et comme alors les dents permanentes poussent avec plus de rapidité, le cheval paraît bientôt avoir quatre ans, quand à peine il en a trois. Les chevaux âgés de moins de quatre ans ont rarement la force nécessaire de supporter les fatigues auxquelles ils sont quelquefois exposés.

Le minimum de la hauteur des chevaux de troupe est de soixante-deux pouces. On accorde quelquefois une légère différence pour les jeunes chevaux, parce qu'il y en a un certain nombre qui n'atteignent toute leur hauteur qu'entre cinq ou six ans.

La force, la race et la forme des chevaux de troupe offrent encore des différences nombreuses qui doivent appeler l'attention du chirurgien vétérinaire; le devoir de celui-ci est d'approuver ou de rejeter, d'accord avec l'officier commandant, les chevaux qui sont soumis à son examen.

Achat des chevaux de troupe. L'officier commandant d'un corps de cavalerie est chargé de la remonte du régiment qu'il commande. Le prix qu'alloue maintenant le gouvernement n'excède pas 26 £ st. 5 sh. pour chaque cheval livré au quartier, après qu'il a été examiné avec soin et approuvé par le chirurgien vétérinaire du corps. Le prix du cheval est donné au marchand par le payeur du régiment, et sous l'inspection de l'officier commandant, en un billet à trois jours de date, tiré sur l'agent du régiment.

Digitized by Google

Traitement des jeunes chevaux. L'objet principal du soin qu'on prend des jeunes chevaux est de les rendre dociles; aussi n'oublie-t-on rien de ce qui peut y contribuer; on les caresse, on les tape légèrement avec la main, on les frotte, on leur prend les pieds; on les traite toujours avec beaucoup de douceur, et on les promène dans la cour de la caserne, pour les habituer à la vue des hommes montés et au cliquetis des armes. Au bout de quatre ou cinq mois, on les fait ordinairement passer à l'école d'équitation, pour y être dressés.

Nourriture des chevaux de troupe. Chaque cheval, une fois dressé, reçoit dix livres de foin, dix livres d'avoine et huit livres de paille par jour; cette nourriture lui est donnée de la manière suivante :

	Avoine.	Foin.
Matin.....	3 liv.	3 liv.
Midi.....	3	3
Le soir.....	4	4

Les jeunes chevaux reçoivent leurs rations en même temps que les chevaux dressés; ils ont pour chaque repas trois livres un tiers d'un mélange de son et d'avoine, et la même quantité de foin que les chevaux dressés.

Les résultats statistiques suivans ne peuvent manquer d'offrir de l'intérêt, parce que les faits qui en découlent sont applicables au reste de la cavalerie anglaise. Le tableau suivant a pour but de montrer l'âge des chevaux d'un des régimens de l'armée pendant les années 1836 et 1837.

1836.			1837.		
Age.	Nombre.	Total des Années.	Age.	Nombre.	Total des Années.
3 ans	8 chevaux	24	3 ans.	13 chevaux	39
4	40	160	4	23	92
5	6	30	5	22	110
6	13	78	6	33	198
7	9	63	7	16	112
8	17	136	8	10	80
9	24	216	9	4	36
10	13	130	10	17	170
11	22	242	11	20	220
12	15	180	12	12	144
13	14	182	13	13	169
14	30	410	14	10	140
15	15	225	15	11	165
16 ans et au dessus	9	144	16 ans et au dessus	38	608

Digitized by Google

Il ressort de ce tableau que l'âge moyen des chevaux est d'environ neuf ans et demi.

Les deux tableaux suivans nous feront connaître la mortalité des chevaux, et le nombre proportionnel de ceux qui ont été mis à la réforme pour cause d'incapacité.

Années.	Nombre des chevaux.	Nombre des morts par année.	Nombre des morts sur cent.
1830	241	6	2,4 ou 1 sur 41
1831.....	256	12	1,6 1 21
1832.....	268	10	3,8 1 27
1833.....	267	6	2,2 1 44
1834.....	250	2	0,8 1 125
1835.....	248	4	1,6 1 62
1836.....	238	10	4,2 1 30
Moyenne pour huit années..	258	7, 28	2,8 ou 1 sur 35

Tableau des chevaux réformés pendant la même année.

	Réformés.	Nombre des chevaux reformes sur cent.	Total de la perte des chevaux par la mort et la réforme.
1830.....	15	6,5 ou 1 sur 15	8,9 sur 100
1831.....	15	5,8 1 17	10,5
1832.....	13	4,8 1 20	8,5
1833.....	20	7,4 1 13	9,7
1834.....	20	8,0 1 12	8,8
1835.....	35	14,1 1 7	15,3
1836.....	23	9,6 1 9	13,9
1837.....	26	10,6 1 9	13,9
Moyenne annuelle pour huit années...	21	8,3 ou 1 sur 12	11,2 ou 1 sur 9

Il résulte de ce tableau que le nombre moyen des chevaux de ce régiment a été, pendant huit années, de 258; que la moyenne annuelle des morts a été de 7,2/8 ou de 2,8 0/0 par an, tandis que la moyenne annuelle a été de 21 ou de 8,3 0/0 par an; ce qui porte la perte totale éprouvée en chevaux par le régiment à 11,2 0/0.

Les maladies et accidens auxquels ont succombé les che-

Digitized by Google

vaux indiqués dans le premier des deux tableaux précédens sont :

Maladie du cervau (vertigo)	4
Tétanos (trismus)	2
Maladie des poumons	20
Hydrothorax (hydropisie de poitrine)	1
Maladie des viscères abdominaux	5
Chevaux mis à mort comme atteints du farcin	3
— — — morve	6
Fracture de jambe	6
— de la rotule	2
— du bassin	1
— de l'os de la cuisse	2
— de la colonne vertébrale	3
Lésion grave produite par un accident	1
Total	56

Il est évident que les maladies du poumon sont les plus fréquentes, puisque les deux cinquièmes de ceux qui ont succombé pendant huit ans étaient atteints d'une affection pulmonaire.

Le tableau suivant ne présente pas moins d'intérêt : il fait connaître les cau es pour lesquelles les chevaux indiqués dans l'avant-dernier tableau ont été réformés comme impropres au service militaire.

Causes.	Nombre des chevaux réformés.	Proportion en nombre total.		Age moyen d s chevaux réformés.
Claudication	67	1 sur	30	10 ans.
Usure	23	1	61	15
Cécité	22	1	91	9
Pousse	20	1	100	11
Etat maladif	14	1	144	10
Dispositions vicieuses à mordre ou à donner des coups de pied.	9	1	221	9
Lenteur du pas	3	1	675	8

Les chevaux réformés, bien que ne pouvant être utiles dans la cavalerie, peuvent encore servir à d'autres usages. On les vend ordinairement à l'encan, et ils rapportent environ 8 à 9 f chacun.

Digitized by Google

Les commandans de corps doivent prendre toutes les précautions que l'expérience a indiquées comme propres à conserver la santé des chevaux; tous les jours ces animaux doivent être exercés en plein air, et sous les yeux des officiers. Ils doivent être aussi inspectés avec beaucoup de soin, à des époques régulières, par l'officier commandant et le chirurgien vétérinaire. Un officier les visite con tamment à l'heure des repas, afin de s'assurer s'ils sont bien pansés, s'ils reçoivent exactement leurs rations et s'ils sont en bon état. Quand on remarque qu'un cheval est lourd ou paraît indisposé, on le signale au vétérinaire, et il est immédiatement conduit à l'infirmerie.

Statistique.

De la mortalité des soldats européens et des soldats indigènes aux Indes-Orientales et aux Indes-Occidentales. — La statistique continue à occuper l'attention des savans de l'Angleterre. De toutes parts des hommes distingués par leurs connaissances et par leurs talens s'occupent de recueillir des matériaux pour agrandir le domaine de cette belle science. Aujourd'hui c'est un relevé présenté à la Société de statistique par les docteurs attachés aux armées anglaises des Indes-Orientales, relatif à la mortalité des troupes dans les possessions tropicales. Nous allons résumer les passages les plus saillans de ce rapport. Commençons par les Indes-Orientales.

La force armée des possessions anglaises dans les Indes-Orientales comprend plus de la moitié du nombre total des troupes soumises à la discipline du gouvernement britannique. Cette armée se compose en partie d'Européens et en partie d'indigènes, mais tous les officiers sont anglais. Les troupes indigènes montent à 80,000 hommes, et les Européens à 35,000; de ces derniers 23,000 appartiennent au gouvernement, et les autres 12,000 à la Compagnie des Indes.

Toute l'armée régulière de la Grande-Bretagne, en temps de paix, s'élève ordinairement à 110,000 hommes, dont 50,000

Digitized by Google

en Angleterre et en Irlande, 23,000 aux Indes-Orientales, et 37,000 dans les pays étrangers. Les troupes indigènes de l'Inde, les régimens du gouvernement et les troupes de la Compagnie forment en tout environ 115,000 hommes et 5,750 officiers. L'armée régulière anglaise stationnée soit en Angleterre, soit sur d'autres points du globe, à l'exception des Indes-Orientales, est composée de 87,000 soldats et 4,350 officiers. Le nombre des officiers anglais qui servent aux Indes-Orientales est à celui des officiers anglais qui servent dans les autres contrées étrangères comme 5,750 est à 1,850, ou trois à un; cependant l'effectif des régimens anglais stationnés aux Indes ne dépasse pas celui des régimens stationnés dans toutes les autres contrées étrangères.

On sait combien le climat des Indes est contraire à la constitution des habitans de la Grande-Bretagne; cependant, malgré l'importance de ce sujet, on a négligé jusqu'à ce jour d'examiner avec toute l'attention nécessaire l'influence qu'exerce ce climat sur la santé et la mortalité des Européens. 42,750 hommes (soldats et officiers) sont stationnés aux Indes; si ces troupes servaient en Angleterre, la mortalité annuelle serait d'environ 701 (72 officiers et 629 soldats, en portant la mortalité des officiers à 1,2 pour 100, et des soldats à 1,7); mais le nombre des morts éprouvées par cette armée a été annuellement de 2,200, ou trois fois celui qu'elle aurait éprouvé en Angleterre. Les pertes occasionées par la mort dans les régimens européens qui servent aux Indes exigent donc un supplément annuel de 2,200 hommes. Remarquons que cette mortalité est celle des temps de paix, et que lorsqu'il y a une guerre un peu sérieuse, le chiffre est bientôt doublé et même triplé. Les dépenses qu'entraîne le recrutement de la portion européenne de l'armée des Indes sont très considérables; au prix de l'engagement et aux frais d'entretien que coûtent les jeunes soldats pendant le temps qu'on leur apprend la manœuvre, il faut joindre les frais du transport aux Indes. En temps de guerre, la dépense pour chaque recrue est deux fois aussi forte qu'en temps de paix. Les difficultés du recrute-

Digitized by Google

ment, les dépenses excessives qu'il occasione, indépendamment de tout motif d'humanité ou de justice, offrent donc déjà des raisons importantes pour apporter une grande attention à tout ce qui peut contribuer à conserver la santé et à diminuer la mortalité. Il est de l'intérêt et du devoir du gouvernement d'établir des enquêtes, de faire faire des recherches sur les divers degrés d'assainissement des trois présidences, et des différentes parties de chaque localité. Alors il serait facile d'accumuler les troupes dans les districts les plus salubres, et de les retirer de ceux qui seraient reconnus insalubres; on arriverait ainsi à diminuer de beaucoup la mortalité de ces troupes et la dépense qu'entraîne leur recrutement. Il est vrai qu'on serait obligé de faire quelques dépenses extraordinaires pour l'amélioration des moyens de transport, afin que les troupes fussent rapidement portées des districts salubres à ceux qui ne le sont pas, lorque les besoins l'exigeraient; mais c'est là une difficulté fort légère.

Pour obtenir une comparaison exacte de la salubrité relative des différentes parties de l'Inde, il est nécessaire de comparer entre elles les différentes classes d'Européens résidens. Dans toute la présidence, la mortalité des militaires en temps de paix est beaucoup plus forte que celle des Européens non militaires. La mortalité des chirurgiens et des aides-chirurgiens est aussi plus forte que celle des chirurgiens civils; et la mortalité des officiers d'infanterie est beaucoup plus forte que celle des officiers de cavalerie et d'artillerie. Dans plusieurs districts des Indes, une différence dans l'âge des officiers détermine une bien plus grande différence dans leur mortalité que dans d'autres endroits; la différence qui résulte de l'âge est beaucoup moins forte quand la mortalité prend une grande extension.

§ Les tableaux suivans ont été relevés sur le *Registre annuel des Indes-Orientales* de 1809 à 1829, qui est publié chaque année, et qui contient le nom, le rang et le régiment de tous les officiers au service de la Compagnie. Ce registre ne fournit que les documens relatifs à la mortalité des officiers; ce-

Digitized by Google

pendant, comme la mortalité des soldats est ordinairement de quarante à cinquante pour cent plus forte que celle des officiers, il est facile de connaître la mortalité des soldats. (Voyez à cet égard le curieux article sur les armées de terre et de mer, que nous avons publié dans notre avant-dernière livraison.)

Tableau indiquant, pour chacune des trois présidences, la moyenne de la mortalité annuelle pour les différens grades.

INFANTERIE INDIGÈNE.	BENGALE.	MADRAS.	BOMBAY.
Enseigne	2,95	3,60	3,37
Lieutenans	2,80	4,39	4,05
Capitaines	3,48	4,53	4,14
Majors	4,10	4,88	4,98
Moyenne de ces grades réunis	3,05	4,32	4,02
Mêmes grades dans la caval. et l'artill.	2,13	3,61	3,61
Grades au-dessus de celui de major	4,67	4,94	5,75
Aides-chirurgiens	3,21	4,45	4,29
Chirurgiens	3,81	4,54	4,04
Domestiques civils, au-dessous de 45 ans	2,02	1,94	2,73
——— au-dessus de 45 ans	4,98	5,13	5,92

De la comparaison établie par ce tableau entre les trois présidences de l'Inde, il résulte que celle du Bengale est la plus favorable à la longévité, et celle de Madras, au contraire, la plus défavorable. On remarque dans ce que tableau la mortalité augmente avec l'élévation du grade : c'est que dans l'armée indienne l'avancement est toujours accordé à l'ancienneté. Bien que l'âge ne soit pas indiqué dans le rapport avec lequel on a dressé ce tableau, cependant il paraît que la mortalité augmente d'un demi pour cent pour chaque période de huit années.

La mortalité des officiers d'infanterie est beaucoup plus considérable que celle des officiers de cavalerie ou d'artillerie, et la mortalité de ces derniers est également beaucoup au-dessus de celle des habitans non militaires. La mortalité des chirurgiens et des aides-chirurgiens est égale à celle des officiers d'infanterie, et la mortalité des simples soldats de l'in-

Digitized by Google

fanterie est autant au dessus de celle des officiers de la même arme que la mortalité de ces derniers se trouve au dessus de celle des habitans non militaires.

Ces faits relatifs à la mortalité comparée des différentes classes d'Européens résidant aux Indes paraissent le résultat d'une loi qu'on trouve partout la même : savoir que la mortalité d'une classe est toujours en raison directe de la quantité de travail physique qui est exigé d'elle.

La troupe a besoin, pour conserver les habitudes militaires, de fréquens exercices et de petites guerres ; la fatigue que déterminent ces exercices sous les rayons du soleil de l'Inde est considérable ; elle pèse plus fortement sur le fantassin que sur le cavalier, et sur le simple soldat plus que sur l'officier. On ne peut douter que le travail et l'exercice n'augmentent l'insalubrité d'un climat insalubre ; cela doit être ainsi au moins dans les cas où l'insalubrite d'une contrée dépend de l'impureté de l'atmosphère et du mélange avec l'air atmosphérique d'émanations pernicieuses pour la constitution des Européens.

Le tableau suivant, établi sur les rapports fournis à la Compagnie des Indes pendant trois ans (1827, 1828, 1829), pour les 11,877 Européens et les 77,441 Indiens qui composaient les troupes de la Compagnie, fera connaître dans quel rapport chaque maladie contribue à la mortalité de ces troupes, et les différences qu'il y a sous ce rapport entre les Européens et les Indiens.

MALADIES.	EUROPÉENS. Pour cent soldats. CAS chaque année.	EUROPÉENS. Pour cent soldats. MORTS chaque année.	INDIENS. Pour cent soldats. CAS chaque année.	INDIENS. Pour cent soldats. MORTS chaque année.	DURÉE MOYENNE de chaque cas en jours. Europ.	DURÉE MOYENNE de chaque cas en jours. Ind.
Fièvres	37,05	0,75	15,97	0,27	15,9	14,1
Dysenterie et maladie de foie.	49,78	2,75	2,69	0,18	18,7	13,0
Choléra	2,62	0,72	0,81	0,37	1,8	6,0
Affection thoraciq., hydropisie	6,75	0,45	0,80	0,16	17,9	30,9
Rhumatisme	9,65	0,11	5,67	0,08	25,5	33,8
Ophtalmie	9,71	0,01	0,80	0,00	25,7	18,7
Ulcères et tumeurs	18,31	0,06	10,27	0,10	17,3	27,8
Syphilis	12,16	0,01	3,18	0,02	27,5	36,0
Blessures et accidens	14,24	0,05	3,83	0,02	15,3	16,2
Maladies non désignées	26,31	0,39	16,60	0,23	13,3	20,8
Somme	186,58	5,33	54,62	1,43	18,0	21,8

Digitized by Google

Il ressort de ce tableau que si la mortalité des soldats européens est beaucoup plus forte que celle des soldats indiens, dans le rapport de 5,33 à 1,43, la durée des maladies est plus longue chez les derniers; la moyenne, pour chaque malade indien, est de 22 jours, tandis que pour les malades européens, elle est de 18 jours. Nous y voyons encore que si 100 soldats européens éprouvent 185 maladies par an, le même nombre de soldats indigènes n'en éprouvent que 55, et encore la moitié de ces maladies ne sont que de très légères indispositions, qui ne sont que très rarement funestes. Aussi trouve-t-on encore que, pour chaque mort, il y a du côté des Européens une année et neuf mois de maladies, tandis que pour les soldats fournis par le pays, chaque mort suppose deux ans et trois mois de maladie.

Examinons maintenant la mortalité de l'armée dans les Indes-Occidentales.

Les troupes qui sont en garnison dans les possessions anglaises des Indes-Occidentales composent plusieurs stations militaires : ce sont les stations des îles Sous-le-Vent, des îles du Vent, de la Jamaïque, des îles de Bahama et des Honduras. La station des îles du Vent et des îles Sous-le-Vent s'étend depuis le 6° de latitude jusqu'au 17° de latitude nord, et depuis le 36° jusqu'au 63° de longitude ouest; elle comprend la portion du continent américain désigné sous le nom de Guiane anglaise, les îles de la Trinité, de Tabago, de Grenade, de Saint-Vincent, des Barbades, de Sainte-Lucie, de la Dominique, d'Antigoa, de Montserrat, de Saint-Kitts, de Nevis et de Tortola. Ce îles diffèrent si matériellement dans leur aspect physique et leurs localités, qu'il serait inutile d'essayer de faire une description qui fût applicable à toutes. Les îles de la Trinité, de Tabago, de Sainte-Lucie et de la Dominique sont couvertes de montagnes et de forêts entrecoupées de ravins profonds et étroits, impénétrables à la brise, et dans lesquels les eaux de pluie, ne trouvant point d'issue, restent stagnantes au milieu d'une masse de matière en état de putréfaction. Ces eaux donnent au sol grande humidité qui se

Digitized by Google

communique à l'atmosphère, et rend la température très variable. Antigoa et la Barbade, au contraire, présentent une terre basse, stérile et rocailleuse; le sol est pauvre, le climat sec et la température est, à peu près, partout la même. Les autres îles possèdent, sous ces divers rapports, une espèce de caractère intermédiaire. Il n'en est pas de même de la Guiane anglaise; celle-ci forme une vaste surface plane qui n'est élevée que de quelques pieds, et qui, de toutes parts, est couverte de forêts traversées par une longue suite de marais remplis de vase et d'eau stagnante; partout l'air est humide, néanmoins l'état de l'atmosphère n'est point aussi variable que dans la plupart des îles que nous venons de nommer. La température présente des particularités remarquables. Pendant toute l'année la hauteur moyenne du thermomètre est de 80° 1/2, Fahrenheit; dans aucune des îles qui dépendent de la Guiane, cette température ne s'élève à plus de 82, ou ne descend plus bas que 79°; cette différence provient moins de la latitude que des caractères géologiques du pays, et de la manière dont il est cultivé. Une autre particularité distingue la température de la Guiane anglaise; c'est sa grande uniformité: la différence qui existe entre le point le plus élevé et le point le plus bas du thermomètre ne dépasse jamais douze degrés, et dans quelques parties cette différence n'est pas de plus de quatre degrés. A la Guiane, comme dans le plus grand nombre des îles des Indes-Occidentales, la chaleur est tempérée par la brise de l'est qui souffle avec une grande régularité pendant toute l'année à l'exception des mois d'août et de décembre; et dans quelques unes des îles, la brise de terre vient encore rafraîchir la terre pendant la nuit. Dans ces îles, ainsi que dans toutes les régions tropicales l'élasticité de l'atmosphère subit très peu de changemens; le baromètre se tient presque toujours au même niveau; la plus grande différence, même dans les ouragans les plus terribles, n'est pas de plus d'un demi quart de pouce de mercure. Citons encore parmi les particularités remarquables de ces régions, la grande quantité de pluie qui tombe chaque année:

Digitized by Google

terme moyen, cette quantité peut être évaluée à trois fois celle qui tombe dans le même espace de temps dans tout le Royaume-Uni. Néanmoins cette quantité d'eau de pluie varie, selon que les colonies que nous venons d'indiquer sont plus ou moins couvertes de montagnes et de forêts, et qu'elles sont plus ou moins cultivées; le terme moyen, par année, est estimé à 60 et 70 pouces. Ces pluies tombent principalement au printemps et en automne; elles suivent le cours du soleil, A la Guiane anglaise, les pluies de printemps commencent en décembre et finissent en janvier, et les pluies d'automne commencent au mois de mars et finissent au mois d'août; dans les colonies les plus septentrionales, les pluies du printemps commencent au mois d'avril ou de mai, et les pluies d'automne commencent au mois d'octobre et finissent en décembre.

De telles causes doivent naturellement exercer une grande influence sur la santé des habitans, et principalement sur celle des troupes européennes qui viennent résider dans ces contrées. Le tableau suivant indique la mortalité relative des troupes dans ces diverses colonies pendant l'année 1836. Le chiffre des morts est calculé sur 1,000 individus.

DÉSIGNATION des MALADIES.	NOMS DES COLONIES.										Terme moyen pour toutes les possessions.
	Guiane anglaise.	Trinité.	Tabago.	Grenade.	Saint-Vincent.	Barbade.	Sainte-Lucie.	Dominique.	Antigoa.	Saint-Kitt.	
Fièvre	29,2	61,8	104,1	26,3	12,5	11,9	63,2	119,3	16,9	42,1	35,9
Malad. des poumons.	6,4	11,5	11,-	6,6	10,5	15,8	12,5	8,3	9,5	9,5	10,1
d. du foie	2,-	1,9	2,-	4,3	1,6	1,4	1,-	1,7	2,8	2,-	1,9
d. de poitrine.	8,9	17,9	21,-	16,1	24,2	20,8	39,3	70,3	10,3	10,-	20,7
Fièvre cérébrale	4,6	4,7	5,-	4,6	2,8	3,-	4,3	5,1	2,8	2,8	3,7
Hydropisie	1,2	7,7	3,5	1,8	1,6	2,4	2,-	1,7	9,-	9,1	2,1
Diverses maladies	2,9	1,5	3,2	2,9	2,7	3,-	1,8	1,8	3,2	3,-	3,9
TOTAUX	86,-	106,-	131,9	61,9	54,9	58,5	122,8	207,1	81,-	71,-	78,-

On voit, par ce tableau, que le chiffre des morts a été,

Digitized by Google

terme moyen, d'environ 78 individus sur mille pendant le cours de l'année 1836. Ce que l'on doit encore remarquer, c'est la fatale influence qu'exercent les maladies des poumons. En Angleterre, et dans tout le royaume, il y a dans l'armée plus de malades attaqués des poumons que dans les colonies occidentales; le chiffre moyen est de 148 et de 115 pour les colonies; cependant, dans tous les hôpitaux militaires de la Grande Bretagne, il ne meurt que 8 1/2 individus sur mille sujets attaqués de cette maladie; tandis que, dans les possessions dont nous parlons, la proportion est d'environ 10 1/2 sur mille. Cette différence doit être attribuée aux funestes ravages qu'exerce la consomption dans les possessions anglaises des Indes-Occidentales. Sur 36,661 individus servant dans les stations des îles du vent et des îles sous le vent, l'on a compté 1,023 individus attaqués de cette maladie; ce qui représente 12 p. 0/0 par an; tandis qu'en Angleterre, sur une force de 44,611 militaires, il n'y a eu seulement que 286 personnes attaquées; ce qui représente 5 1/2 individus par mille.

Littérature. — Beaux-Arts.

Mouvement de la littérature et des arts à Londres. — Si jamais saison fut fertile en cérémonies religieuses et politiques, en motions parlementaires, en discussions acerbes, en artifices et illuminations, en réceptions de cour et de ville, en revues militaires et littéraires, en bals publics et privés, en visites à pied, en voiture et à cheval, en concerts bons et mauvais, en ballons et en foires, en transports d'enthousiasme, en compliments guerriers, en publications extraordinaires de journaux, c'est bien la saison de 1838, qui, le 17 juillet dernier, a fait ses adieux aux arts, au commerce et à l'industrie qu'elle a tant encouragés, par une noble et brillante fête donnée au palais de Buckingham pour célébrer l'anniversaire de la naissance de la duchesse de Kent, mère de l'auguste reine Victoire Ire.

Digitized by Google

De novembre à juillet la scène politique, du premier au dernier acte, nous donne pour tableau : O'Connell se faisant rappeler à l'ordre pour avoir, dans un repas de la Cité, entre la poire et le fromage, amèrement critiqué la manière dont s'étaient escamotées certaines élections; les embarras du ministère embarqué dans le *Vixen*; le bill de l'emprisonnement pour dettes, qui tue l'emprisonnement préalable et donne au débiteur tout le temps imaginable pour se retourner; le bill des Canadas; les efforts inouis du marquis de Londonderry pour prouver que le couronnement ne serait rien sans un régal honnête; les efforts bien plus inouis encore du noble pair pour faire donner à l'Espagne ce qu'elle n'a pas, de l'argent pour payer ce qu'elle doit à ceux qui lui ont laissé bras et jambes, et qui n'ont pas même de quoi acheter des béquilles; le croc en jambe donné à la légitimité hindoue dans la personne du roi de Oude, qui vient demander qu'on veuille bien le faire élever sur un trône qui lui appartient, et dont il est dépossédé de par l'empire des roupies; puis la navette des amendemens faits par les pairs aux amendemens des communes, et des amendemens faits par les communes aux amendemens des lords, pérégrinations ordinaires des bills passés, présens et futurs.

De toutes les fêtes brillantes du mois dernier plus rien; du bruit on est passé subitement au silence, de l'éclat à l'obscurité; les équipages ne roulent plus, les magasins sont déserts; plus d'étalage où l'on puisse lire encore en caractères d'or : « *Ici l'on parle français.* » A voir cette profusion d'écriteaux, il semblait que le français était la langue ordinaire des boutiquiers : mais quel français! — Monsieur, je désirerais une paire de gants de Paris. — *What, sir?* — Je voudrais des gants de Paris. — Moi, pas *comprehend* vous, mais mon fils.... — *John, come here?* — Des gants de Paris, des... gants... de... Paris. — *It is very strange,* papa, *but I don't understand.* — *Stupid!* disait le père au fils; et le consommateur allait se ganter dans un magasin où l'*on ne parlait pas français*, mais où il était servi beaucoup plus lestement et à sa main.

Digitized by Google

Aujourd'hui la ville est un désert, les promeneurs se comptent, et la mode commande à ce point, que les *infortunés* riches qui n'ont point de maison de campagne, s'enferment chez eux après avoir impitoyablement condamné les volets de leur salon pour faire croire qu'ils font villégiature. La noblesse est sur toutes les routes, vogue sur toutes les mers; elle veut éblouir à l'étranger comme elle a ébloui chez elle; elle veut que le soleil de l'Italie reflète l'éclat de ses magnifiques pierreries; elle veut qu'on cite ses équipages et sa magnificence. Au duc de Devonshire le soin de commander à Milan, on ne pouvait mieux choisir pour représenter la nation. Sur ses traces volent en ce moment le duc et la duchesse de Beaufort, le marquis de Worcester, lady A. Somerset, le marquis d'Hertford, lord et lady Jersey; bref, l'élite du grand monde.

Quant au *cockney* pure race, à l'homme qui se fait une loi de ne pas franchir le détroit, il trace déjà son itinéraire de Londres à Woolwich, ou de Londres à Richemond, et si le temps n'est pas trop mauvais, il poussera jusqu'à Brighton. Pour plaisirs quotidiens, il aura en outre les embellissemens de la ville, les travaux de la route superbe qu'on parle d'ouvrir du palais de Buckingham à la Tamise; tous les bulletins de terre et de mer, les travaux des monumens qu'on est sur le point d'élever à deux hommes célèbres, Wellington et Nelson; l'un, celui de Wellington, vis-à-vis de la demeure du noble duc, et l'autre, celui de Nelson, dans Trafalgar-Square. Cinq mille cinq cent quarante-cinq livres sterling attestent déjà les progrès de la souscription Nelson, et le nom de la reine y figure pour 525 £.

Que de causeries! que de récits le Londonien *inamovible* n'a-t-il pas encore à faire pour employer son temps d'une manière agréable! Mille événemens viennent de se passer, et mille autres se préparent: c'est d'abord l'apparition du Sosie de sir William Courtenay qui vient se montrer à Bedford, et qui prêche en place publique les doctrines du célèbre baronnet; ce sont les *meeting* de l'association anglaise, *meeting* re-

Digitized by Google

ma quables, où l'industrie nationale a déployé toutes les ressources de son génie dans la fabrication des machines à feu; c'est la mesure pleine de sagesse adoptée par la chambre des représentans de New-York, mesure qui frappe d'une amende de 6,000 dollars les propriétaires d'un bateau à vapeur pour chaque victime d'une explosion.

Les chemins de fer font toujours fureur; on a calculé que le chemin de fer de Birmingham et Londres a coûté 45,000 £ par mille, celui de Midland 20,000 £, et celui de Birmingham et Derby 18,000 £.

Le mouvement statistique de la population criminelle est bien également digne de son attention. On a évalué à 59,364 le nombre des individus incarcérés en Angleterre dans le courant de l'année 1837, expirant à la Saint-Michel; 27,049 ont été jugés, 16,684 condamnés et 4,082 acquittés.

Il peut encore deviser sur les motifs du duel qui vient d'avoir lieu à Wormwood-Scrub, entre lord Albert Conyngham et Frederick Villiers Esq..., tous deux membres du parlement; le premier avait pour témoin lord George Bentinck, et le second sir Lytton Bulwer, également M. P.; M. Villiers, a tiré en l'air, après avoir essuyé le feu de son adversaire.

C'est aussi le retour de la saison des huîtres, le moment où il doit s'apprêter à glisser de distance en distance un sou dans la coquille creuse que les enfans lui présenteront à son passage pour faire les frais des *monumens* élevés par eux, coquilles sur coquilles, au pied des plus noires et des plus sales maisons.

Il peut enfin bénir la mémoire du révérend W. Richardson, qui fut pendant cinquante-trois ans vicaire de Saint-John's Chester, et laissa tout récemment en mourant plus de 6,000 £ pour des sociétés religieuses, et une orgue magnifique à placer dans l'église dont il fut si long-temps l'un des principaux desservans; admirer cette jeune fille, nommée Coomer, de Farrington, qui est restée quarante-sept semaines sans

Digitized by Google

prendre d'autre nourriture que deux cuillerées de thé par jour, une le matin, et une autre le soir; rire enfin des excentricités de Tobias Rivett, Esq..., qui fait abattre un côté de sa maison, enlève les escaliers et monte dans sa chambre par une échelle qu'il retire ensuite, certain de trouver auprès de son lit poulain, chats et chiens attachés ensemble.

Mais l'opéra n'est plus! Grisi ne joue plus, Persiani ne chante plus, Lablache a emporté avec lui la bosse du comique; Rubini et Tamburini ont suivi le torrent qui a tout entraîné loin de ces murs. Taglioni, Thérèse et Fanny Elssler se sont envolées, l'une au nord et l'autre au midi, elles ne nous reviendront qu'avec les hirondelles. Plus de ces magnifiques soirées d'opéra, plus de scènes de jalousie, plus d'épisodes piquans, plus de ces traits malins décochés d'une loge à une autre, plus de ces *cancans* de bon ton qui circulent de coulisse en coulisse. La saison est close, peut-être aurions-nous eu une seconde représentation de l'*Il Torneo*, de lord Burghersh, passé du théâtre Saint-James à l'Opéra italien. Laporte vient de subir une terrible épreuve. *Il Torneo* est un opéra très sérieux, mais qui parle de tout autre chose que de tournois. Mistriss Bishop a fait vibrer dans cet opéra les cordes d'un instrument fort peu mélodieux, et miss F. Wyndham s'y est montrée aussi froide que les froides colonnes du théâtre Saint-James; Wanoff était invisible derrière ses moustaches. Le produit de la recette, frais prélevés, devait être pour les artistes; malheureusement la recette a suffi à peine au paiement des gants et de la coiffure; mais le patronage de l'auteur est assuré aux acteurs.

L'English-Opera et le théâtre d'Haymarket nous restent, il est vrai, et, nous devons le dire, ils nous font attendre patiemment la réouverture de Drury-Lane et de Covent-Garden. Le zèle de ces théâtres ne s'est point démenti, le nombre des nouveautés y est immense. A l'un, on applaudit toujours le nom de Shakspeare; à l'autre, la tragédie du *sergent Talfour*, dont nous avons admiré les belles pensées et le style plein de nature et de sentiment; *et la Captive athénienne*, qui d'abord con-

Digitized by Google

damnée à l'impression, s'est relevée à la représentation après maintes coupures heureuses. Cette pièce offre peu d'intérêt, mais il y a de l'ame et de la vigueur dans le style.

Créon, roi de Corinthe, a un fils et une fille, Hyllas et Creusa, liés d'une étroite amitié. Le vieux roi a pris pour seconde femme Ismène, captive athénienne, qu'il élève au trône. Ismène chérit tout ce qui est athénien et nourrit une haine insurmontable pour tout ce qui est de Corinthe. Athènes et Corynthe sont en guerre, et Hyllas, qui a rejoint ses compatriotes, est terrassé dans un combat par Thoas, guerrier athénien, qui lui fait grace de la vie. Thoas est ensuite fait prisonnier et conduit à Corinthe, où le choix lui est laissé entre la mort et l'esclavage. Ismène lui persuade de vivre esclave. Sur l'invitation de Créon, Thoas a refusé de boire à la destruction d'Athènes, et on le relègue dans un donjon dont les portes lui sont ouvertes par la reine, qui découvre que ce Thoas est son fils, fils adoré qui, enfant, fut ravi à ses bras maternels. Dès lors elle ne songe plus qu'aux moyens de le faire échapper, et lui indique une chambre à traverser, lui recommandant l'usage de son poignard au moindre bruit. En passant par la chambre de Créon, du bruit se fait entendre, et, sans le savoir, Thoas poignarde le roi dans l'ombre. Thoas parvient jusqu'au camp des Athéniens et lève une armée contre Corinthe. La victoire est à lui, et le fils et la mère règnent à Corinthe. Mais la mort du roi Créon est un problème que les Corinthiens et les Athéniens veulent résoudre; et du haut du trône, Ismène dénonce traîtreusement Hyllas, le fils du roi, comme son meurtrier. Cependant Thoas, dont le cœur est noble, ne peut supporter cette injustice; il se frappe, et confesse que c'est de sa main que Créon est mort.

Le passage suivant, qui se trouve dans le rôle d'Ismène, faisant la description du traitement qu'elle a reçu de Créon lorsqu'elle lui demandait la liberté de chercher son enfant, a produit de l'enthousiasme :

« I was pluck'd
From the small pressure of an only babe,

Digitized by Google

And in my frenzy sought the hall where Creon
Drain'd the frank goblet; fell upon my knees;
Embraced his footstool with my hungry arms,
And shriek'd aloud for liberty to seek
My infant's ashes, or to hear some news
Of how it perish'd;—Creon did not deign
To look on me, but with reckless haste
Dash'd me to earth;—yes, this disgrace he cast
On the proud daughter of a line which traced
Its skiey lineage to the gods, and bore
The impress of its origin—on me,
A woman, and a mother! »

Thoas était cet enfant.

Mistriss Warner a de beaux momens dans le rôle d'Ismène, et Macready est admirable de sensibilité, de naturel et de grandeur d'ame dans celui de Thoas.

Encore deux pièces semblables, un peu de beau temps et force nouvelles de Milan, et Londres stationnaire pourra patiemment attendre le retour de Londres inconstante et fugitive.

Voyages.

Relâche au cap de Bonne-Espérance. — Au mois de septembre de l'année dernière, j'arrivai au cap de Bonne-Espérance après une traversée pénible dans la mer des Indes. La beauté du pays, la pureté du climat, le plaisir d'être à terre, et, par-dessus toutes choses, le spectacle animé qui s'offrit à mes regards lorsque je débarquai au pied du fort Wiltshire, produisirent bientôt sur moi une heureuse réaction. Ce jour-là des caravanes de Caffres descendaient des montagnes, chargées de fourrures, de nattes, de lait et de fourrage; les femmes seules portaient les fardeaux, les hommes marchaient à leurs côtés, tranquilles et insoucians, comme s'ils n'eussent été au monde que pour jouir des douceurs du repos. Bientôt cette longue file s'arrêta sur le champ de foire, chacun prit place, étala sa marchandise, et l'on attendit que les

Digitized by Google

trompettes du fort sonnassent une fanfare pour commencer la vente. Le tumulte fut alors à son comble, des cris assourdissans partaient de tous côtés. Les négocians qui ont obtenu du gouvernement le monopole de ces foires, s'avancent escortés de militaires de la garnison, et de domestiques choisis parmi les naturels, qui portent sur leur dos des colliers, des boutons, du fil de fer, des plaques de métal et des mouchoirs de toile grossière; ce sont les objets que les négocians donnent en échange aux Caffres. En général, ceux-ci les acceptent sans difficulté; les femmes, au contraire, sont exigeantes et demandent l'addition de quelques articles lorsque la compensation est établie; il est rare pourtant qu'il s'élève des difficultés; mais dans ce cas on en réfère au commandant du fort dont la décision est sans appel.

J'avais plusieurs amis au Cap, et grace aux parties de pêche et de chasse, grace aux dîners et aux visites que j'avais reçus ou rendus, les premiers jours de mon arrivée s'écoulèrent avec gaîté. Mais déjà je commençais à sentir les effets de cette fatale influence qu'un séjour de quelques semaines exerce ordinairement sur l'esprit de l'homme de mer, et chaque jour mes yeux s'arrêtaient avec une sorte de tristesse sur les flots azurés de la baie. Il y avait d'ailleurs plus de quatre ans que je n'avais vu mon pays; là j'avais une mère, un vieux père et des sœurs que je brûlais du désir de revoir, et qui attendaient impatiemment mon retour. Dans une pareille disposition d'esprit, une partie de plaisir qui m'offrait quelque chose de neuf ne pouvait manquer de m'être agréable: aussi acceptai-je avec empressement la proposition que me fit un de mes amis d'aller explorer la montagne de la Table.

La montagne de la Table doit son nom à la surface plane que forme sa cime. Deux de ses pans sont perpendiculaires et inaccessibles; le troisième, celui qui est situé derrière la montagne, présente une route tortueuse que l'on peut gravir à cheval et qui conduit au sommet du plateau. Ce fut la route que nous prîmes. Notre petite caravane se composait de seize personnes dont plusieurs dames et trois négres qui por-

Digitized by Google

talent nos provisions. Nous partîmes à trois heures du matin, et après deux heures de route, le soleil nous surprit à un endroit que l'on peut nommer le sommet de la base. Là est une chute d'eau, et auprès une petite maisonnette habitée par un Hottentot qui n'a pas moins de trois femmes. Nous entrâmes dans la hutte; puis, ayant admiré le spectacle magique qu'offraient à nos regards les cimes élevées du *Bleu-Berg* et du *Hottentot-Holland* que couvraient alors d'une nappe d'or les rayons du soleil, nous reprîmes notre voyage.

La route devenait plus difficile, la montée était plus escarpée, et le sentier couvert de broussailles, de ronces et de rocs ralentissait à chaque instant notre marche. Déjà nos compagnes se plaignaient amèrement de la fatigue, lorsque nous arrivâmes à une caverne appelée par les naturels le *Four*. On s'arrêta, et pendant que nos dames puisaient dans le repos de nouvelles forces, nous allâmes tirer des pigeons qui se trouvaient en abondance sur les rochers. De la caverne jusqu'au sommet, la route est si escarpée que nous étions obligés de hisser nos voyageuses avec nos mouchoirs pour les aider à gravir.

Nous atteignîmes ainsi un vaste plateau qui s'étend dans la direction du sud-ouest au nord-ouest à une distance de plus d'un mille et demi, et qui a dans la direction du sud-ouest près d'un quart de mille. Ce plateau est uni dans toutes ses parties; çà et là on voit des bruyères et des ronces, plus loin un gazon magnifique sur lequel jouent des singes; et dans d'autres endroits des pierres calcaires et des plantes sauvages. C'est là que, suivant la tradition, s'arrêta l'arche de Noë lorsque le ciel eut ordonné aux eaux de se retirer dans leur lit. Le spectacle qui s'offre à vos regards est magnifique. Vous êtes à 3588 pieds au dessus du niveau de la mer. Au loin, dans le nord et dans l'est s'élèvent les pics neigeux du Bleu-Berg et du Hottentot-Holland, dont le versant s'élève et s'abaisse et forme une longue ligne de montagnes qui se perdent à l'horizon. A vos pieds est la ville du Cap avec ses maisons propres et élégantes, ses rues larges et bien pavées;

Digitized by Google

et sa baie si belle dont les eaux unies comme une glace n'étaient alors troublées que par les avirons des canots et des yoles qui allaient du port à la rade et revenaient de la rade au port. Au nord et à l'ouest sont de charmantes villas, séjour de la classe aisée du Cap, un magnifique hippodrome où se trouvaient d'élégans équipages et des chevaux prêts à entrer en lice; et plus loin, l'île de Roben qui nous apparaissait comme un léger nuage à la surface de la mer. La vie, le mouvement règnent dans cette partie du Cap; l'homme des champs se livre à ses paisibles travaux: celui-ci revient de la ville avec un paisible attelage chargé de provisions; celui-là récolte sa moisson et la rentre dans sa ferme. Toute cette partie jusqu'à la ville est semée de maisons et de huttes, dont les unes sont solitaires au milieu de bosquets d'arbres, et les autres sont échelonnées de distance en distance. Au milieu de ce riche panorama, le lac de Musenberg étale ses eaux, et la maison du *Gentil Berger*, qui est située dans la plaine de Salisbury, s'élève gracieuse et fraîche comme pour recevoir une des bandes joyeuses de promeneurs qui viennent lui faire visite les jours de fête. Du côté opposé, vers le sud et l'est, False-Bay et Union-Bay, séparées par une barrière insurmontable, s'étendent et s'enlacent au milieu d'îles nombreuses où brillent tous les trésors de la végétation.

Nous regardions cette scène avec transport. Cette terre si belle offre en effet de l'intérêt non seulement sous le rapport de ses beaux sites, mais aussi à cause des souvenirs historiques qu'elle rappelle. Ce promontoire que nous avions devant les yeux, c'était là cette terre qui avait pendant tant de siècles fermé les portes de l'Ormus et de l'Indus aux enfans aventureux de la vieille Europe. C'était là cette pointe de terre qu'avait doublée l'intrépide Vasco de Gama, et qui était la cause première de la décadence des républiques si florissantes de Venise et de Gènes. Cependant, après avoir admiré ce spectacle plusieurs heures, nous songions à la retraite, lorsqu'un de ces brouillards auxquels les habitans ont donné le nom de *nappe du diable*, nous surprit presque

Digitized by Google

subitement, et nous enveloppa d'un voile épais qui ne nous permit plus de distinguer notre route. Nous tînmes conseil sur le meilleur parti à prendre. Le retour présentait de trop grands dangers pour le tenter, car dans des circonstances semblables plusieurs personnes avaient perdu la vie en tombant dans les précipices qui bordent la route. Il fut décidé que nous passerions la nuit dans l'endroit où nous étions, et que nous attendrions le retour du soleil qui peut-être dissiperait le brouillard. Cette alternative, la seule qui nous restât, était encore embarrassante, surtout à cause des dames qui ne pouvaient passer une nuit tout entière au milieu d'un brouillard aussi dense. En conséquence, j'allai à la découverte, et après un voyage pénible que je fis en rampant sur mes genoux et sur mes mains, je parvins à découvrir l'entrée d'une caverne qui était abritée contre le vent de sud. J'apellai aussitôt mes compagnons, et bientôt nous fûmes tous réunis dans un lieu où nous pouvions braver impunément le brouillard et le vent de sud.

Cependant les difficultés de notre position n'étaient point encore entièrement aplanies. Nous avions, il est vrai, toutes les provisions de bouche nécessaires, et notre prudence avait été poussée jusqu'à nous munir de bouilloirs et de poêles à frire; mais point d'eau : nous avions oublié cet article nécessaire ou du moins nous avions compté trouver de l'eau dans les sources abondantes qui s'échappent de la montagne. Je fus chargé d'aller à la découverte. J'acceptai cette tâche avec empressement, et, mon fusil en bandoulière et la bouilloire sur l'épaule, je partis pour ce second voyage.

Les rocs aigus dont la route était partout semée, écorchaient mes mains et mes genoux; le sang coulait abondamment, et j'aurais volontiers abandonné ma mission pour retourner vers la caverne au risque de passer la nuit sans manger, si le bruit d'une source n'eût depuis quelque temps frappé mon oreille. La nuit était sombre; je m'approchai à tâtons, et j'arrivai près de la source; mais tout à coup ma main erra dans le vide; je reculai avec effroi; puis revenu de

Digitized by Google

ma frayeur, je m'approchai de nouveau. Le bruit de l'eau qui tombait guidait ma marche. Mais qu'on juge de ma frayeur : ma main une seconde fois porta à faux, je sentis mon corps s'affaisser sous moi, le sol qui me soutenait avait disparu ; heureusement ma tête porta sur des branches qui, amortissant la rapidité de ma chute, me permirent de m'accrocher. Je voulus crier, mais les paroles moururent sur mes lèvres, et pourtant mon coeur battait avec violence.

Je me remis bientôt. Les branches qui m'avaient si heureusement arrêté dans ma chute, et que je craignais maintenant de voir se rompre sous le poids de mon corps, sortaient d'un rocher ; au dessous était un abîme dont je n'étais separé que par les branches qui me soutenaient, et au dessus était le bord du précipice ; mais pour y atteindre il fallait gravir un rocher à pic dont j'ignorais la hauteur. Pour comble de malheur, mon fusil s'était détaché, et je ne pouvais faire connaître à aucun de mes compagnons d'infortune le danger de ma position. Je voulus crier, mais ma voix fut couverte par le bruit de l'eau, et se perdit dans les profondeurs de l'abîme qui était sous moi. Dans cette cruelle position j'attendis plusieurs heures, et déjà mes membres engourdis par le froid commençaient à perdre de leur vigueur, lorsque des coups de fusil frappèrent mon oreille. On m'appelait ; je réunis mes forces pour crier et je parvins bientôt à me faire entendre et à guider les pas de mes libérateurs. Vingt pieds me séparaient du bord du précipice ; car maintenant les premiers rayons du jour commençaient à peindre et me permettaient de voir ; au dessous était un abîme sans fond. J'aurais perdu courage, et peut-être mes mains auraient lâché les rameaux auxquels elles se cramponnaient avec force, si la présence de mes amis n'eût soutenu mon énergie. Bientôt ils m'envoyèrent des cordes dont je me ceignis le corps, et me ramenèrent au milieu d'eux. Alors remerciant Dieu du danger dont il venait de me sauver, j'allai rejoindre le reste de mes amis, et quand le jour fut levé, nous nous apprêtâmes à quitter ces lieux pour retourner au Cap.

Digitized by Google

Correspondance.

Lettre à M. le directeur de la REVUE BRITANNIQUE, *sur l'état actuel de la médecine homœopathique en Europe.*

La *Revue Britannique* a été la première à faire connaître en France les doctrines de l'homœopathie, et à en expliquer les résultats. Notre premier article remonte au mois de février 1830. Il paraîtrait que les disciples d'Hahnemann ont été choqués du ton peu révérencieux avec lequel l'auteur de ce premier article s'exprimait sur le compte du célèbre docteur allemand; mais ce qui surtout a excité leur susceptibilité, c'est un passage fort innocent contenu dans le récit d'un voyage aux eaux de Baden-Baden, de Carlsbad et de Tœplitz, inséré dans la livraison de septembre 1837, page 149, et dans lequel on lit ce qui suit :

« Au reste, la médecine homœopathique, à part quelques rares exceptions, est tombée en défaveur dans toutes les parties de l'Allemagne.

. . . . . .

« Les écrits de Stricklitz, de Hanôvre; de Gmelin, de Tubingen; d'Eble, de Vienne; de Werneck, de Strasbourg; de Friedmann, de Berlin; et de Litterland, d'Aix-la-Chapelle, ont fait justice de ce système; et son auteur, après d'inutiles efforts pendant trente années pour implanter ses doctrines sur le sol germanique, s'est réfugié en France pour échapper à la critique de ses concitoyens. »

En réponse à ces deux articles, un disciple dévoué du docteur Hahnemann nous prie d'insérer la lettre suivante, qui contient des détails fort curieux sur l'état actuel de la médecine homœopathique et sur ses progrès en Europe.

Loin que la médecine homœopathique soit tombée en défaveur en Allemagne, elle s'y est au contraire répandue généralement partout. Elle y a pris racine au cœur des populations. Dans les plus petites villes il y a des homœopathes constamment occupés auprès des malades et voyageant au loin pour guérir ceux qui ne peuvent se transporter. Les malades guéris se font propagateurs et prêchent l'homœopathie. Ils étaient

Digitized by Google

les ouvrages de Hahnemann ; et comme dans ces ouvrages le fondateur a éclairé la science autant que le permettait cette matière difficile, et qu'il existe une infinité de cas pour lesquels il a indiqué à l'avance les médicamens d'une manière si claire qu'il est facile de les appliquer, ces laïcs enthousiastes et reconnaissans font des cures et des prosélytes. Les paysans guéris de leurs maladies, lorsque les épizooties frappent leurs bestiaux et les déciment, vont chercher les secours de l'homœopathie, qui agit sur les animaux comme sur les hommes. Ils s'informent des moyens qu'elle emploie ; ils savent bientôt qu'en peu d'instans l'*aconit* détruit la trop grande excitation des artères et remplace la saignée qui affaiblit tant les animaux ; que la *noix vomique, la camomille* remédient aux accidens si nombreux causés par les refroidissemens ; que l'*arnica* guérit les blessures, le *soufre* les maladies exanthématiques, etc. Dans les cas ordinaires et peu compliqués, ils appliquent eux-mêmes les remèdes ; et maintenant, dans la plupart des maisons allemandes on trouve des petites pharmacies homœopathiques et des gens qui s'en servent avec succès.

Dans les cours d'Allemagne l'homœopathie est encore plus répandue. Plusieurs *medicinal ruthe* (conseillers médecins), malgré l'antique usage qui les protége, ont été remplacés par des homœopathes ; plusieurs homœopathes sont aussi devenus *leib-arzt* (médecins du corps) de quelques souverains allemands. Parmi ces princes, il en est qui, craignant les récriminations des corps médicaux, se font soigner en secret par l'homœopathie. On dit même que l'empereur d'Autriche est coupable de ce crime. Ce qui est certain, c'est qu'à sa table, ainsi qu'à celle de tous les princes et grands seigneurs d'Allemagne, on demande aux convives en les servant : « Suivez-vous le régime homœopathique ? » et, si la réponse est affirmative, on ne leur sert que les mets permis par ce régime.

En Hongrie, tous les magnats sont homœopathes. En Russie, la propagation de la nouvelle doctrine n'est pas moins active ; beaucoup de seigneurs et de dames suivent l'exemple du comte Korsakoff qui, le premier, a introduit la médecine nouvelle dans sa patrie.

A Naples, à Rome, à Milan, dans toutes les villes d'Italie elle est exercée depuis long-temps avec succès. A Nice, le plus fougueux de ses antagonistes vient de se convertir.

A Turin, le roi protége ouvertement l'homœopathie et toute la cour se fait traiter par elle ; les médecins allopathes voulant arrêter son essor, disputèrent auprès du ministre le *proto-medico*, pour le prier d'intér-

Digitized by Google

dire l'exercice de cette médecine et la distribution de ses globules. Mais le roi ordonna que toute liberté serait laissée aux médecins homœopathes pour le traitement des maladies, et la confection et distribution des médicamens.

En Angleterre et en Amérique, l'homœopathie est en voie de progrès. Londres, New-York et Philadelphie possèdent des médecins qui la pratiquent et des malades guéris qui la propagent.

En Turquie, un médecin, protégé par le capitan-pacha, a fait sur les pestiférés, en suivant les directions de Hahnemann, des expériences homœopathiques tellement heureuses qu'on pourrait espérer, s'il y était donné suite, de triompher de ce fléau comme déja Hahnemann l'a fait du choléra. Mais le départ du capitan-pacha arrêta ces expériences, qu'on reprendra sans doute avec la protection d'un souverain ami des lumières.

Ces progrès seraient bien plus rapides encore s'il existait plus de parfaits homœopathes; mais, excepté Hahnemann et ceux qui suivent exactement ses préceptes, il y en a fort peu de bons; en voici la cause :

L'homœopathie, bien que sa théorie soit facile à comprendre, est, plus que toute autre science, d'une application difficile en raison de l'innombrable variété des maladies et de leur spécialité unique dans chaque individu. Science toute de fait, elle exige impérieusement une pratique longue, sans laquelle il est impossible que le talent du médecin se forme. Les médecins anciens, parce qu'ils se convertissent, ne sont pas pour cela des homœopathes. Ils le sont d'autant moins, qu'ayant toujours appliqué le principe des *contraires*, ils ne peuvent subitement renier tous leurs antécédens, et appliquer celui des *semblables*. Ils ne peuvent renoncer à leurs émissions sanguines, aux vésicatoires, aux emplâtres, à tous ces moyens dont l'application ne coûte au médecin aucune peine ni travail d'esprit. Nouveaux dans la science homœopathique, ils n'en connaissent pas les immenses ressources, et, faute de savoir que faire, ils reviennent à leurs anciens moyens. Un homme, depuis peu converti, s'il a une grande capacité, après une longue étude, pourra devenir un bon homœopathe, mais il ne l'est pas à présent! Car, quand bien même il aurait guéri à son début quelques cas faciles, cela ne prouverait qu'en faveur de la science et non pas en faveur de son talent; les cas difficiles exigeant pour être guéris une expérience qu'il ne peut avoir. De là, il arrive que tous les jours les homœopathes nouveaux échouent dans leurs cures; ce qui, dans l'esprit des gens qui ne raisonnent pas, nuit à l'homœopathie qu'on accuse d'insuffisance quand

Digitized by Google

c'est l'ignorance du médecin qui la pratique qu'on devrait accuser. Ignorance que nous sommes loin d'incriminer, puisque jusqu'à présent on n'a rien fait pour l'instruction de l'homœopathie; car le seul moyen de remédier à ces graves inconvéniens serait l'établissement de cliniques publiques dont les gouvernemens peuvent seuls prendre l'initiative et soutenir les frais. Dans des hôpitaux institués suivant les besoins de la médecine nouvelle, les malades seraient traités par d'anciens homœopathes; à leur école se formeraient de jeunes médecins qui prendraient leurs grades ainsi que cela se pratique dans les autres sciences bien moins utiles à l'humanité. Espérons qu'un jour viendra où l'homœopathie aura ses hôpitaux et ses professeurs.

En attendant le public pourra reconnaître les véritables homœopathes au soin qu'ils mettent à rechercher et à inscrire les symptômes des maladies, au soin qu'ils mettront ensuite à trouver le médicament convenable et à le donner avec les précautions qu'exige la susceptibilité du malade; mais surtout on reconnaîtra l'homœopathe véritable à son antipathie pour les moyens employés par l'ancienne médecine, moyens dont il n'a aucun besoin pour guérir et qu'il est absolument impossible d'introduire dans la pratique de l'homœopathie sans contrevenir à son esprit. M. Hahnemann disait au congrès qui est lieu à son arrivée en France: « L'homœopathie, dans les mains de celui qui la »connaît parfaitement, suffit à tous les besoins de l'humanité souffrante »et sa longue pratique prouve la vérité de ce précepte. »

Comme on le voit, d'après les faits que nous venons de rapporter, les écrits de Stricklitz de Hanôvre, de Gmilin de Tubingen, etc., *ne font nullement justice de ce système*, ainsi que le prétend l'auteur du *Voyage à Baden*; parce que tous les écrits du monde ne prouveront jamais *qu'un fait n'a pas eu lieu*. Quand il s'agit des ouvrages, on peut les critiquer; mais quand il est question des choses et des hommes il n'est pas permis de citer des faits inexacts; sans quoi, fût-on le plus galant homme, on s'expose à débiter des calomnies.

Il serait inutile maintenant de réfuter que « Hahnemann, après d'inutiles efforts pendant trente ans pour implanter ces doctrines sur le sol »germanique, s'est réfugié en France pour échapper à la critique de ses »concitoyens. » Mais comme tout ce qui intéresse cet homme si justement célèbre intéresse aussi le public, nous lui apprendrons les motifs de son voyage en France. Nous les tenons d'une autorité irrécusable, celle du conseiller de justice Isensie, bailli de Gothen; c'est ce magistrat qui a dressé le contrat de mariage de Hahnemann et qui a arrangé toutes les affaires de sa famille.

Digitized by Google

En octobre 1834, Mlle Marie-Mélanie d'Hervilly, jeune encore, mais grave personne, ayant passé sa vie dans l'étude des sciences et des arts, quitta l'Italie où elle était pour sa santé, traversa la France et l'Allemagne et se rendit à Gothen pour consulter Hahnemann. Il devint son médecin; et, vivement frappé de l'étendue des connaissances de cette dame, de la bonté et de la noblesse de son cœur, il la reçut dans l'intérieur de sa famille. Bientôt une vive amitié s'établit entre eux. Hahnemann, qui avait toujours été malheureux, conçut l'existence du bonheur dans la société de cette demoiselle, et éprouva un vif désir de la conserver auprès de lui. Il prit la résolution de l'épouser et communiqua ce projet à ses amis. Ceux-ci favorisèrent vivement cette union qui, quoique disproportionnée, paraissait offrir à M. Hahnemann toutes les garanties désirables. Le 18 janvier 1835 le mariage fut célébré. Mlle d'Hervilly refusa tous les cadeaux que reçoit ordinairement une mariée : et bientôt, pour donner à son mari un témoignage de sa tendresse et au monde une preuve irrécusable de son désintéressement, elle engagea Hahnemann à donner toute sa fortune à ses enfans, ce qui eut lieu. Le partage fut fait entre eux, tous les biens leur furent donnés, et Mme Hahnemann se plut à leur distribuer aussi jusqu'aux plus petits objets de la maison de leur père. Elle était maîtresse d'une belle fortune qu'elle mit à la disposition de son mari.

Ce mariage fut critiqué par les médecins allopathes et les apothicaires allemands, parce qu'il faisait honneur à Hahnemann. Les journaux à leur solde répandirent sur lui et son épouse mille calomnies absurdes et grossières. Ce fut alors que le conseiller de justice Isensie fit connaître par la voie de la presse les motifs qui avaient déterminé cette alliance et le noble désintéressement qui y avait présidé, déclarant qu'il poursuivrait en son propre nom ceux qui désormais pourraient médire d'une union fondée sur le mérite et la vertu. Cette relation fut imprimée en 1835 dans *Allgemeiner Anzeiger des Deutschen*.

Depuis quinze ans, Hahnemann habitait Gothen, ville du duché d'Anhalt, où la protection du duc Ferdinand lui avait assuré un asile contre la persécution qui le poursuivait avec acharnement depuis qu'il avait commencé à publier ses premières découvertes en homœopathie. Cette ville était constamment visitée par des étrangers de distinction qui venaient réclamer les soins du docteur; mais le moment était venu où l'homœopathie, établie en Allemagne, devait aussi se répandre en France. Hahnemann, appelé dans ce pays par la famille de sa femme et par ses disciples français, prit la résolution de venir habiter Paris. Il y arriva le 25 juin

Digitized by Google

1835 et les homœopathes français consacrèrent cette date en faisant frapper une médaille en l'honneur de leur maître.

Le climat tempéré de la France exerça sur la santé de Hahnemann une influence très favorable. Ses qualités intellectuelles et physiques, qui se sont conservées intactes malgré son grand âge, lui permettent de se livrer à ses nombreux travaux avec toute la vigueur de la jeunesse, et de perfectionner continuellement son art. Il trouve dans sa femme un aide pour ses travaux. Les connaissances anatomiques qu'elle avait acquises précédemment favorisèrent ses études homœopathiques auxquelles elle se livra avec ardeur. Hahnemann fit d'elle son élève de prédilection. Il lui enseigna les sciences accessoires et nécessaires à la connaissance approfondie de son art; il lui rendit compte de tous les motifs qui le dirigeaient dans le traitement des maladies. A cette excellente école où les malades se succèdent comme dans le plus nombreux hôpital, Mme Hahnemannn fit des progrès rapides, et maintenant son mari lui confie le traitement de tous les pauvres qui viennent réclamer ses soins. Elle les traite gratuitement avec un succès qui augmente tellement leur nombre qu'il est parfois difficile de se frayer un passage dans la maison de Hahnemann. Ce qui prouve que l'homœopathie fait en France les mêmes progrès qu'elle a faits en Allemagne.

Réponse des éditeurs de la REVUE BRITANNIQUE, *à M. A. R., fils de T.*

Les éditeurs de la *Revue Britannique*, jaloux d'apporter toute la perfection possible à ce recueil, le plus ancien et le plus répandu de tous ceux de ce genre qui paraissent en France, se sont toujours montrés reconnaissans pour les observations et les avis qu'on leur adresse. Ils prient même leurs abonnés de vouloir bien leur indiquer toutes les erreurs de fait dans lesquelles ils pourraient tomber, ils saisiront toujours la première occasion pour les rectifier. Toutefois la *Revue Britannique* ne renonce pas au droit de se défendre quand elle sera injustement attaquée. Ainsi, depuis la publication de sa dernière livraison, elle a reçu une lettre de M. A. R....., fils de T....., dans laquelle on lui reproche d'avoir dit d'Anne de Clèves : « Cette heureuse veuve de

Digitized by Google

» Henri VIII. » L'auteur de cette lettre ajoute : « Or, *puis-* » *que vous ne le savez pas, je vous apprendrai* qu'Anne de » Clèves ne fut jamais la veuve de Henri VIII. Henri VIII, » il est vrai, *devait* épouser cette princesse; mais *lors de* » *l'arrivée* d'Anne de Clèves en Angleterre, Henri *rompit le* » *mariage.* » A notre tour, nous prendrons la liberté, non pas d'*apprendre* à notre correspondant *ce qu'il ne sait pas*; nous ne poussons pas jusque là nos prétentions; mais de lui rappeler ce que sans doute il a oublié; car, versé comme il l'est dans l'histoire d'Angleterre, il est impossible qu'il n'ait pas lu Hume. Or, voici ce qu'on trouve dans Hume, t. V, p. 304 et suiv., édition anglaise de Bâle, 1789.

« Le roi commença alors à diriger ses vues sur une alliance allemande; et les princes de la ligne de Smalcalde étant très mécontens de l'empereur, qui persécutait leur religion, il se flatta, en prenant une épouse dans une de ces familles, de renouveler des liaisons qu'il regardait comme très avantageuses. Cromwell seconda avec joie ses intentions et lui proposa Anne de Clèves, dont le père avait une grande influence parmi les princes luthériens, et dont la sœur, Sibylle, avait épousé l'électeur de Saxe, chef de la ligne protestante. Un portrait flatté de cette princesse, peint par Holbein, décida Henri à la demander à son père. Après quelques négociations, le mariage fut conclu, nonobstant l'opposition de l'électeur de Saxe, et Anne partit pour l'Angleterre. Le roi, impatient de voir sa fiancée, se rendit en secret à Rochester, où il l'entrevit. Il la trouva en effet aussi grande et aussi forte qu'il pouvait le désirer, mais absolument dépourvue de beauté et de graces, et ne ressemblant nullement au portrait qu'on lui avait montré. Il la compara à une grande jument flamande et déclara qu'il lui serait impossible de jamais l'aimer..... Il revint à Greenwich accablé de tristesse, et se plaignit de son sort à Cromwell, ainsi qu'à lord Russell, à sir Anthony Brown et à sir Anthony Denny. Ce dernier lui dit, pour le consoler, que son malheur lui était commun avec tous les rois qui ne pouvaient pas, comme les simples particuliers, choisir eux-mêmes leurs épouses, mais qui étaient obligés de se soumettre à cet égard au jugement d'autrui. On agita dans le conseil du roi s'il ne serait pas encore possible de dissoudre le mariage et de renvoyer la princesse chez elle. La situation de Henri était alors fort

Digitized by Google

critique..... L'alliance des princes allemands paraissait plus que jamais nécessaire à ses intérêts et à sa sûreté, et il savait que s'il renvoyait la princesse de Clèves, cet affront serait vivement senti par ses amis et par sa famille. Il résolut donc, malgré son aversion pour elle, *de compléter le mariage*, et il dit à Cromwell que les choses étant si avancées, il fallait bien qu'il passât sous le joug. Cromwell, qui savait combien ses propres intérêts dépendaient de cette affaire, fut très curieux d'apprendre du roi, *le lendemain du mariage*, si sa nouvelle épouse lui plaisait davantage. Le roi lui répondit qu'il la haïssait plus que jamais, qu'elle était plus dégoûtante encore de près que de loin, qu'il avait résolu de n'avoir jamais rien de commun avec elle et qu'il la soupçonnait de n'être pas pucelle, point sur lequel il était extrêmement délicat. Il continua pourtant à se conduire poliment avec Anne et feignit même de placer toujours la même confiance en Cromwell.... Mais la faveur de ce ministre ainsi que l'acquiescement du roi au mariage avec Anne de Clèves étaient de trompeuses apparences. Son aversion pour *la reine* augmentait en secret tous les jours, et rompant enfin toutes les bornes, elle le poussa à faire dissoudre un mariage qui lui était si odieux..... Anne avait été autrefois fiancée au duc de Lorraine ; mais comme ils étaient mineurs tous deux, le contrat avait été annulé par consentement mutuel. Le roi fit néanmoins valoir cette circonstance comme une cause de divorce, et il y ajouta deux autres motifs *qui paraîtront un peu extraordinaires*, savoir : que lorsqu'il avait épousé Anne, il n'y avait pas consenti *intérieurement* et qu'il n'avait pas jugé convenable de consommer le mariage... En conséquence, le mariage du roi et de *la reine* fut solennellement cassé..... Anne consentit facilement à l'accommodement que lui proposa le roi de l'adopter pour sa sœur ; de lui donner le premier rang après la reine et sa propre fille, et de lui assurer un douaire (*settlement*) de trois mille livres par an... La seule marque de fierté qu'elle donna fut son refus de retourner dans son pays après l'affront qu'elle avait reçu ; *elle vécut et mourut en Angleterre.* »

Nous nous bornerons à ajouter à ces citations qu'Anne de Clèves mourut le 16 juillet 1557, et qu'il est historiquement constaté qu'elle assista au couronnement de Marie.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

DE LA

REVUE BRITANNIQUE. — JUILLET 1838.

GÉOMÉTRIE.

GÉOMÉTRIE SANS AXIOMES, ou le premier livre d'Euclide, démontré d'une manière complètement rigoureuse, traduit de l'anglais, du colonel T. Perronet Thompson, F.-R.-S. — M. P etc., par Van Tenac, ancien professeur aux écoles de la Marine. Paris, 1 vol in-8°, chez Bachelier et Roret, et chez le traducteur, rue St.-Lazare, 29.

L'ouvrage dont nous annonçons la traduction est adopté, en Angleterre, dans les principales universités, pour la classe de philosophie. Napoléon en a donné la première idée à l'auteur. —Nous ne saurions mieux en exposer le plan qu'en citant les passages suivans du discours préliminaire du traducteur : « M. Perronet Thompson fait plus que n'ont osé les plus hardis réformateurs : assurer à la géométrie un droit réel au titre de *science exacte*, — et cela dans la plus étroite acception du mot, — telle est la tâche qu'il s'est imposée et qu'il a heureusement accomplie. D'abord, le géomètre anglais rejette la certitude par le sens intime ; il n'admet au rang des vérités, les plus directement évidentes, que celles confirmées par une démonstration rigoureuse. Et, commençant par réfuter à l'avance les objections d'un spécieux paralogisme, il joint constamment l'autorité de l'exemple au précepte. Sa théorie sur la génération de la ligne droite et du plan est une conception large et hardie. L'habile géomètre anglais applique, avec un succès inespéré, la cinématique à la géométrie. Les lois les plus simples d'un mouvement intellectuel, combinées avec les premiers élémens de la science de l'étendue, font enfin sortir du cahos ces notions transmises par les anciens dans un nuageux hyperbolisme, acceptées par les modernes comme vérités de sentiment, — impuissans qu'ils étaient d'en acquérir la certitude métaphysique. — On verra comment l'auteur est parvenu à dégager la théorie des parallèles de toute notion d'infini. Ajoutons que M. Van Tenac a traduit cet ouvrage avec une fidélité scrupuleuse, et l'a enrichi de notes scientifiques du plus haut intérêt.

PHYSIOLOGIE.

MANUEL DE LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME, ou Description succincte des phénomènes de son organisation, par Ph. Hutin, docteur en médecine, chevalier de la Légion-d'Honneur, ex-médecin en chef de la garde nationale de la Seine ; deuxième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, chez Méquignon-Marvis, père et fils, libraires-éditeurs, rue du Jardinet, 13.

Renfermer dans un mince volume les innombrables ramifications de la physiologie, grouper dans ce cadre étroit toutes les merveilles que présente l'organisation de l'homme, ne rien omettre de ce qui peut jeter un nouveau jour sur cette science féconde, tel est le but que s'est proposé M. Hutin, et que, suivant nous, il a victorieusement atteint. Notre opinion est d'ailleurs pleinement confirmée par le suffrage du public. La première édition de cet important

Digitized by Google

ouvrage a été enlevée rapidement et en a nécessité une seconde qui vient de paraître il y a quelques jours. Plusieurs matières qui laissaient peut-être quelque chose à désirer aux yeux sévères de la critique, y ont été entièrement refondues avec autant de conscience que de talent.

ÉCONOMIE SOCIALE.

Essai sur les moyens d'améliorer le sort des enfans trouvés, précédé d'un discours de M. de Lamartine, sur le même sujet, etc., par M. Macquet, ancien secrétaire d'hospice; 1 vol. in-12. Prix 3 fr. Chez M. Legrand, quai des Augustins, 59, et chez Mme Huzard, rue de l'Eperon, 7, à Paris.

L'ouvrage de M. Macquet renferme des vues nouvelles qui doivent profiter au pays et à l'humanité. Il établit la possibilité de réduire de 6 à 8,000, chaque année, la mortalité effrayante qui pèse sur les malheureux enfans trouvés, et de procurer à l'administration une économie annuelle de plus de deux millions, indépendamment d'un bénéfice de 18 millions au bout de sept ans. On obtiendrait ce dernier résultat par la disparition successive aux hospices des enfans du quatrième au douzième âge, que l'on placerait dans des familles adoptives au moyen d'une heureuse combinaison de primes d'encouragement. Cet Essai, pour lequel M. Macquet a reçu une médaille d'honneur, est publié sous le patronage d'un grand nombre de personnes respectables, de pairs de France et de députés. La reine et S. A. R. Madame la duchesse d'Orléans l'ont aussi honoré de leurs suffrages. Il offre des documens utiles à ceux qui s'occupent de l'importante question des enfans trouvés, à laquelle se rattachent des considérations morales également traitées par l'auteur en observateur consciencieux et éclairé.

STATISTIQUE.

Recherches sur l'origine de l'impôt en France, par Potherat de Thou, 1 vol. in-8°; Paris, chez Levrault, libraire, rue de la Harpe, 81.

Faire l'histoire de l'impôt d'une nation, c'est remonter à son origine, pénétrer dans sa constitution intérieure, la suivre dans ses développemens et montrer successivement toutes les phases de sa prospérité et de sa richesse. C'est aussi là ce qu'a fait M. Potherat de Thou. A propos d'une question de finances qu'on pourrait d'abord croire étrangère à la politique, il nous parle de la féodalité, nous expose les progrès de l'autorité royale, la décadence de cette féodalité toute puissante qui luttait contre le pouvoir des rois, alors protecteurs du peuple, et dans l'esquisse de ce tableau intéressant, base de toute l'histoire, il nous fait assister à la naissance de l'absolutisme qui se formule un instant dans Louis XIV, et vient expirer à la révolution de 1789. Les *Recherches sur l'origine de l'impôt en France* offrent au statisticien, à l'économiste, à l'homme d'état et à l'historien, des réflexions et des documens utiles, qui feront rechercher le livre qui les contient.

GÉOGRAPHIE.

Géographie, Cours supérieur, cinquième volume de l'enseignement Buessard, honoré de plusieurs médailles. Paris, à la librairie de l'enseignement Buessard, chez Bréauté, libraire des pensions, passage Choiseul, 39.

Beaucoup de gens s'imaginent savoir la géographie, parce qu'ils peuvent vous dire de mémoire, comme l'enfant vous récite son alphabet, les quatre-vingts départemens de la France, ou les noms des principaux états de l'Europe. Mais demandez-leur de vous montrer sur la carte le pays qu'ils viennent de nommer, ils seront très embarrassés. L'état qui est au nord, ils le chercheront au midi; tout sera confus sous leurs yeux parce que rien ne sera classé dans leur tête. C'est là l'inconvénient des méthodes qui cultivent la mémoire à l'exclusion du raisonnement. Persuadé que l'on ne retient bien que ce que l'on a compris, c'est à l'intelligence que l'auteur s'adresse. Aussi ses élèves ont-ils une notable supériorité sur ceux des autres enseignemens. Le livre qu'il donne aujourd'hui offre pour la géographie les mêmes avantages que ceux publiés déjà sur la lecture

Digitized by Google

et l'écriture, la grammaire et l'arithmétique. C'est en procédant par questions qu'il conduit l'élève à la parfaite connaissance de la science géographique. Les personnes qui jetteront un coup d'œil sur son livre apprécieront l'excellence de son système.

HISTOIRE.

CONSTANTINOPLE Si je n'avais qu'un coup d'œil à donner sur la terre, disait un grand poète, c'est Constantinople que je voudrais contempler. Cette ville merveilleuse offre, en effet, dans son ensemble quelque chose de magique qu'on chercherait en vain dans toute autre partie du globe. C'est d'abord une colline charmante, toute couverte de jardins, de maisonnettes et de kiosques de bois peint en rouge; à la base est le fameux château des Sept Tours, que rasent, en passant, les nombreux navires qui vont, viennent, se croisent sans cesse sur les eaux azurées de la Propontide. Au second plan, l'œil enchanté découvre, au milieu d'une forêt d'orangers et de cyprès, des terrasses et des maisons sans nombre, de grandes mosquées dont les murs peints en azur tendre ressemblent à de la porcelaine; des minarets sculptés à jour et des colonnades mauresques. D'un autre côté les terrasses circulaires des jardins du sérail s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes des platanes; et de distance en distance, les groupes d'arbres laissent à découvert des palais, des pavillons, des kiosques, des portes sculptées qui s'ouvrent sur la mer; des batteries de canons de cuivre et de bronze de formes bizarres et antiques, des fenêtres grillées à travers lesquelles étincellent les lustres et les dorures des plafonds des appartemens. Plus loin l'horizon s'élargit, la côte de l'Asie se rapproche, et du sein de hautes et larges collines, s'échappent des champs entourés de franges d'arbres, des milliers de maisons peintes en rouge, des ravins à pic, tapissés de plantes vertes, de grandes maisons blanches, et des mosquées entourées de leurs minarets. C'est la riante ville de Scutari, avec ses quais, son port bordé de maisons, de bazars et de caïques, et la sombre forêt de cyprès dont l'ombre répond une teinte lugubre sur les monumens blancs du cimetière de la ville. Mais ce n'est point seulement par la magnificence de sa position, que Constantinople mérite une mention spéciale. Les grands événemens politiques dont elle a été le théâtre; les grandes questions sociales qui s'y sont agitées et qui s'y résoudront encore, font de cette ville l'un des points les plus importans de l'ancien monde. Ces palais, ce sérail, cette mer si belle sont encore tout pleins des scènes si diverses qui s'y sont passées. Rien de plus dramatique et de plus puissant que cette histoire qui domine l'Asie, qui s'étend sur l'Afrique et qui vient parfois se mêler avec tant d'éclat aux annales de l'Europe. Voici Othman répandant son peuple dans l'Asie mineure, s'avançant jusqu'à Brousse, où il meurt dans les bras de son fils, et recommande à Orchan de déposer sa dépouille mortelle à Constantinople. Orchan obéit, il s'avance jusqu'a Scutari, triomphe de Cantacuzène, qui lui donne la belle Théodore, sa fille, pour cinquième épouse. Mais bientôt les fils d'Orchan s'approchent du rivage suivis de leurs soldats, ils passent le détroit à la faveur des ténèbres, et déja les Turcs ont le pied et une forteresse en Europe! A quatre règnes de là, l'empire de Constantinople, qui est borné à ses murailles, trouble encore le sommeil de Mahomet II. Le sultan envoie chercher son visir : « Je te demande Constantinople, » lui dit-il; et, dans son impatience brutale, il lance son cheval dans les flots qui menacent de l'engloutir, tandis que le brave et infortuné Constantin, après avoir prié le dieu de l'empire et communié, les larmes aux yeux, va mourir en héros sur la brèche de sa capitale. Parlerons-nous de ces expéditions chevaleresques des croisés qui vinrent s'abattre devant Constantinople, et qui un instant s'en rendirent maîtres? Dirons-nous ces luttes soutenues avec tant d'éclat par les chevaliers de Rhodes et de Malte?... Voici Bajazet meurtrier de ses fils que Selim punira bientôt de sa cruauté, Sélim, dont la main teinte

Digitized by Google

du sang de ses sujets, écrit cependant des vers harmonieux pleins de douceur et de résignation! A Sélim succède Soliman dont la passion farouche pour la belle Roxelane remplit le sérail de deuil et de crimes. Émeutes populaires, insurrections de troupes, lâches trahisons des officiers du sérail, victoires, conquêtes, revers, voilà les épisodes qui viennent tour à tour animer les pages de cette histoire. A travers tous ces assassinats, tous ces actes de perfidie, brillent de loin en loin, il est vrai, de beaux caractères, mais ils sont sans puissance, et déjà l'abîme s'entr'ouvre lorsque le dernier rejeton d'Othman, le padisha des padishas, Mahmoud-le-Grand, rajeunit l'Empire par l'une des scènes les plus sombres et les plus lugubres dont l'histoire ait gardé le souvenir : le massacre des Janissaires! Tels sont les élémens de succès que réunit l'histoire de Constantinople et qui secondent si bien la plume de l'écrivain et le pinceau de l'artiste : des drames à nuls autres pareils, toujours encadrés dans des sites admirables; une alliance constante et intime de l'histoire avec la poésie, de la fiction avec la réalité, de la nature avec l'art; voilà ce qui de tout temps a jeté un si vif éclat sur cette ville et sur tout ce qui a rapport à elle. C'est là aussi ce qui fera le succès de tout ouvrage concernant cette ville à une époque où les regards de l'Europe sont de nouveau tournés vers Constantinople, destinée encore une fois à devenir le théâtre de l'une des plus grandes luttes qui aient marqué dans l'histoire des peuples!

POLSKA WEKSZTAICHE DYRYCOFARZA *historyczno statystyczno jeografiecznego opisana przez Andrzeja Slowaczynskiego.* La Pologne décrite en guise d'un dictionnaire géographique, avec des notes historiques et statistiques, par André Slowaczynski.) Paris, à la librairie polonaise, rue des Marais-Saint-Germain, 17 bis; un vol., in-8° de 500 pages.

M. André Slowaczynski, déjà connu avantageusement par ses travaux statistiques en langue française, et notamment par sa statistique de Pologne et la statistique générale du annuaire statistique pour 1838 de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, vient de doter la littérature de son pays d'un ouvrage qui lui manquait totalement. Les diverses parties de l'ancienne Pologne avaient, il est vrai, des descriptions particulières; mais il n'existait aucun travail qui joignît ses membres épars et en fît un corps compacte. M. Slowaczynski a accompli cette tâche, surtout dans l'introduction de son ouvrage. On y voit indiquées avec clarté et précision toutes les richesses et les ressources de la Pologne; les produits bruts, l'industrie, le commerce, la population, ses cultes, ses mœurs sont démontrés avec soin, chaque fait appuyé par des documens authentiques et des recherches historiques. La géographie, la statistique et l'histoire, la matière et l'ame d'un pays, s'enchaînent avec art et se prêtent mutuellement un intérêt réel. Le passé, le présent et même quelquefois l'avenir y sont liés intimement et traités avec connaissance. Nous recommandons à nos lecteurs, qui désirent s'instruire de l'état actuel de la Pologne, de consulter les travaux de M. Slowaczynski, qui a publié, en 1837, la première partie de son ouvrage sur la Pologne : Statistique générale du royaume de Pologne, et dont la suite va paraître avant la fin de l'année courante.

ÉCRITURE SAINTE.

TRADUCTION DE LA BIBLE, avec l'hébreu en regard et des notes philologiques, géographiques et littéraires; par S. Cahen, tome 9; contenant *Isaïe*. Prix : papier ordinaire, 6 fr.; papier vélin, 9 fr.; chez l'auteur, rue des Francs-Bourgeois, au Marais, 27.

La publication de la nouvelle traduction de la Bible, dont M. Cahen, après de longues études, s'est proposé de doter la France, se poursuit. A l'exception de quelque retard entre les volumes, ce qui provient de la difficulté de l'exécution de cette importante entreprise, l'auteur non seulement ne mérite pas de sérieux reproches, mais nous nous plaisons à reconnaître dans ce travail une amélioration progressive. De volume en volume, les notes deviennent plus

Digitized by Google

abondantes, plus instructives et plus intéressantes. C'est surtout dans ce nouveau volume que le luxe des notes et de l'érudition se fait remarquer. L'auteur, quoique juif et ne prenant pas les prophéties dans le sens chrétien, a néanmoins, dans les passages controversés, exposé avec franchise et bonne foi les opinions diverses. On est bien aise de voir un homme se dégager des préjugés de secte pour ne prendre pour règle de traduction que les règles de grammaire et d'une saine critique. Tant que M. Cahen continuera ainsi, la faveur publique ne lui manquera pas, et le succès de cet ouvrage est pour l'auteur un puissant véhicule d'en accélérer la fin. Déjà les parties importantes de l'Ancien-Testament sont publiées; nous attendons le reste avec impatience.

PHILOLOGIE.

OUVRAGES ARABES nouveaux de M. Jean Humbert de Genève, correspondant de l'Institut.

GUIDE DE LA CONVERSATION ARABE, ou Vocabulaire français-arabe, contenant les termes usuels, classés par ordre de matières, et marqués des signes voyelles, à l'usage des négocians et des voyageurs d'Égypte de Syrie et de Barbarie; 1 vol. de 280 p. in-8; Bonn en Prusse, 1838. Prix : 8 fr.

ARABICA ANALECTA INEDITA, e tribus manuscriptis genevensibus in usum tyronum edidit auctor, etc. Un volume de 200 pages grand in-8. Paris, imprimerie royale, 1838. Prix : 9 fr. Paris, Mme Ve Dondey-Dupré, rue Vivienne, 2; Leipsik, chez Hermann et Langbein.

Le développement que prend en Allemagne et en France la littérature sanscrite, les brillans succès obtenus dans cette nouvelle carrière par Bopp, Eugène Burnouf et d'autres savans, menaçaient d'affaiblir l'intérêt porté depuis un demi-siècle aux études sémitiques et surtout à la langue arabe; la mort de Silvestre de Sacy ajoutait au danger que couraient dans cette lutte les orientalistes veufs de leur coryphée; mais l'affermissement progressif de la conquête d'Alger et les mesures aussi énergiques que prudentes adoptées par le gouvernement français, relèvent l'espoir de ceux qui pensent que les trésors de la littérature arabe sont d'un prix inestimable, et qu'on ne saurait, sans être coupable, les dédaigner ou les explorer froidement. Le concours ouvert par M. le chevalier Dutrône, pour la composition d'ouvrages français-algériens et algériens-français, vient aussi de faire éclore des travaux utiles qui ne tarderont pas d'être imprimés.

M. Humbert de Genève, dès longtemps occupé de faciliter aux étudians le pénible abord de la langue arabe, ne se lasse pas de publier à ses frais des chrestomathies et des textes originaux qui, s'ils ne sont pas hérissés et gonflés de notes, de commentaires, de variantes et de citations, se distinguent par un mérite peu commun chez les érudits, le goût, l'ordre et la clarté. Les *Analecta inedita* contiennent entre autres 1° Douze fables charmantes qui désormais seront placées à côté des meilleurs apologues de Lockman; 2° Quinze histoires ou anecdotes, les unes gaies, les autres sérieuses, toutes attachantes et bien choisies; 3° un roman moitié prose, moitié vers, que M. Habicht de Breslaw avait, il est vrai, publié dans sa collection des *Mille et une Nuits*; mais que M. Humbert redonne avec des changemens considérables et des corrections nombreuses qui constituent un texte presque original et neuf.

Le *Guide de la conversation arabe*, destiné aux voyageurs de Syrie, d'Égypte, de Barbarie, contient 32 chapitres où sont classés, avec beaucoup d'art et de méthode, tous les mots familiers et usuels. Aidé des meilleurs maîtres et d'une longue et patiente étude, M. Humbert a pu faire et a fait un livre qui restera et qui se répandra peu à peu et avec fruit dans toutes les Échelles du Levant.

LITTÉRATURE.

— M. Lamé-Fleury a publié, depuis huit ans, une collection de petits volumes historiques; tous ont rendu des services au premier enseignement; tous ont été approuvés et adoptés par l'Université sous M. Guizot et M. Salvandy, les deux ministres qui se sont le plus occupés de cet enseignement. Ces volumes racon-

Digitized by Google

tent, pour les enfans, les diverses grandes histoires du monde, depuis l'antiquité la plus éloignée jusqu'à nos jours. M. Fleury, exécutant son travail sur de solides études en rapport avec les dernières recherches, a pris en tout une méthode et un ton simples, afin de mettre ses récits et les explications qu'il y a liées, à la portée des enfans. C'est une forme plus simple d'analyse qui toutefois ne dénature pas les choses et les laisse ce qu'elles sont. L'auteur ne présente à l'élève que la face du sujet que son intelligence peut saisir. Cette méthode est nette, sensible et heureusement figurée pour les enfans. L'auteur entoure ses faits de premières considérations qui sont souvent pleines de piquant, d'aperçus justes et ingénieux. Certes l'adoption universitaire de M. Guizot, qui est une autorité en matière d'instruction, même d'instruction élémentaire, les place très haut aux yeux des maîtres et des familles. Il s'est vendu déjà un nombre immense de ces histoires racontées aux enfans ; ce nombre serait bien plus considérable, si la traduction et la contrefacon ne s'en étaient emparées à l'étranger. Nous ferons observer que les éditions françaises l'emportent. Elles sont à meilleur marché, plus correctes et remaniées sans cesse par M. Lamé-Fleury.

ANECDOTES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES, au dix-neuvième siècle, par M. le chevalier d'Auriol, in-12; Paris, chez Jacques Ledoyen, libraire au Palais-Royal, galerie d'Orléans, 16.

Nous signalons aux amateurs de nouvelles la gracieuse historiette de M. le chevalier d'Auriol, intitulée : *La Bohémienne*. On ne saurait narrer avec plus d'élégance et mettre plus d'intérêt dans le récit d'une anecdote qui fera passer, nous n'en doutons pas, un instant de délicieuse distraction au lecteur. M. le chevalier d'Auriol était déjà connu par d'autres ouvrages non moins recommandables, et entr'autres par *Fleurette*, dont le succès nous dispense d'en parler.

ARTS.

LES ARTS AU MOYEN-AGE, par M. Du Sommerard.—M. Du Sommerard publie rapidement les livraisons de son ouvrage sur l'état des *arts au moyen âge*, magnifique collection dont les originaux sont le fruit de ses recherches depuis six ans. Voici la huitième livraison qui nous semble, comme les premières, digne de la réputation de M. Du Sommerard et conforme aux promesses qu'il a faites au public. Il est vrai qu'il est récompensé de son zèle, et que les suffrages de l'Europe savante lui arrivent de toutes parts. Les bibliothèques étrangères les plus célèbres ont fait souscrire à l'ouvrage ainsi que les plus riches amateurs des différens pays et leurs souverains. M. Du Sommerard préside, sous les inspirations d'un goût aussi délicat qu'élevé, à l'exécution de tous les détails artistiques de sa collection ; que ce soient de charmantes gravures ou des lithographies coloriées représentant les originaux avec fidélité ; que ce soit un simple trait architectural, un croquis, des portraits en relief. La beauté de ces planches, l'effet que produit un coloriage habile, tout cela n'est louable vivement, dans la perfection à laquelle atteint M. Du Sommerard, qu'a cause de l'expressive vérité de ses reproductions. Présentés de cette manière, les monumens des arts qui ont pu échapper à la barbarie des révolutions sont assurés de rester parmi les documens de l'histoire ; mais il n'y avait que des moyens variés, les moyens actuels des arts, qui pussent permettre de remplir parfaitement cette tâche ; et il n'y avait qu'un juge éminent, l'amateur qui avait retrouvé lui-même les objets, qui les avait long-temps étudiés, qui pût imprimer à leur ensemble l'unité et la signification qu'ils ont eues autrefois. Parmi les dernières planches publiées, nous citerons un bois sculpté et doré du quinzième siècle, représentant *la mère de douleur*, des ustensiles du service de table au seizième siècle, qu'aurait admirés feu Carême, créateur de si beaux modèles. M. Théophile Fragonard a copié ces divers ustensiles, si légers, si élégans, qui nous semblent, à nous, d'un usa-

Digitized by Google

ge assez commode. On remarque aussi une dague royale d'acier du seizième siècle; elle ne témoigne pas de l'humanité de ce siècle: c'est toutefois un instrument curieux. Une admirable croix latine en ivoire coloriée et dorée, du quatorzième siècle, mérite l'attention des connaisseurs et du clergé savant : les bas-reliefs qui couvrent cette croix, depuis la base jusqu'au sommet, retracent la vie de Jésus. Nous trouvons parmi d'autres beaux objets en bois sculpté du treizième siècle, une table provenant de l'abbaye de Cluny; une vue du palais de justice de Rouen, de Roger Ango; un miroir en bois du seizième siècle, chargé de figures sculptées; un beau tableau du quinzième siècle; la Décollation de St-Jean, par Lucas Cranach; une coupe en émail de Limoges du seizième siècle, par J. Courtois; des marbres du seizième siècle, représentant Diane de Poitiers en Vénus s'appuyant sur le dauphin; Catherine de Médicis en Junon, provenant du château d'Anet; deux chaises (chaises) à dosseret du quinzième siècle, de Louis XIII et Régnier d'Anjou; un vitrail d'Ecouen, seizième siècle, avec le chiffre Anne de Montmorency, connétable; plusieurs vues actuelles de l'hôtel de Cluny. Ce ne sont là que quelques indications; nous ne serions pas plus instructifs en les prolongeant. Nous invitons seulement le lecteur à poursuivre cet examen lui-même dans le savant travail de M. Du Sommerard assurément digne d'être consulté par les hommes les plus versés dans l'étude de l'histoire des arts. Le texte n'est pas la partie la moins distinguée de cette collection. M. Du Sommerard est un écrivain plein de verve, un homme qui a immensément vu et lu: il a participé longtemps aux affaires actives de la vie. Le cabinet de l'antiquaire n'a pas borné chez lui l'horizon des pensées et des recherches: il s'est étendu plus loin, sur des matières vivantes, sur des matières du temps. Cette position, jointe à ses connaissances dans les arts gothiques, à son amour pour eux, à son habitude de les interroger, l'a mis à même d'en composer l'*histoire*; c'est cette histoire que nous donne son ouvrage sur le *Moyen âge*, partant en quelque sorte des temps où s'arrêtent les Séroux d'Agincourt. Il sème cette histoire d'anecdotes variées, de biographies originales, de tableaux de mœurs; car c'est là sa manière. Elle donnera à ses écrits quelque chose de ce cachet pittoresque, de ces formes accusées, riches même, qui font des récits de Walter Scott une lecture délicieuse. Toutefois, j'aime mieux la science de M. Du Sommerard; elle me semble plus forte, plus consciencieuse. Il est vrai que son livre exclut rigoureusement, en toutes choses, les conjectures dans lesquelles se lance le romancier; car l'antiquaire ne peut conjecturer que sur des données positives, pour les interpréter. M. Du Sommerard vient d'achever la première partie de son travail *écrit*; c'est *l'Histoire de l'Hôtel de Cluny*, où se trouve sa belle galerie, travail composé de 328 pages, et un des plus nourris de recherches, un des plus variés que nous connaissions. Çà et là c'est de l'histoire fort dramatique, profonde. L'auteur y poursuit l'existence du palais romain jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus. Nous voyons dans son récit tous ceux qui viennent successivement l'habiter. Ce sont tour à tour des rois, des princes puissans, des cardinaux, puis des fabricans, des industriels, des médecins, toutes les misères en détail. Sous le double rapport historique et artistique, l'ouvrage de M. Du Sommerard est un flambeau aux vives lumières.

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE ET TABLEAU DE L'UNIVERS, par M. Daniélo.

Que sont devenus ces hommes qui passent de laborieuses veilles à étudier les langues de l'Inde et de l'Orient; à feuilleter les vieilles chroniques des temps anciens; à recueillir la vérité partout où elle se trouve, à l'annoncer au monde? Où sont ces littérateurs, ces prêtres de la science, qui ont fait tant de sacrifices, supporté tant de privations pour révéler à la société des peuples nouveaux ou des civilisations passées? Les études pénibles rebutent aujourd'hui notre jeunesse, et s'il arrive parfois que des hommes de cœur et de grandes pen-

Digitized by Google

sées se consacrent à étendre le cadre de nos connaissances et à répandre les idées généreuses, nous nous plaisons à leur rendre hommage. Le volume que nous annonçons est le premier tome de l'ouvrage dont nous avons déjà parlé, il y a six mois, à propos de l'introduction qui fut publiée à cette époque. L'auteur a commencé à nous dérouler le système politique, civil et religieux de l'Inde. M. Daniélo possède la science si à fond, qu'il n'a, pour ainsi dire, rien oublié, et que chaque chose y est présentée avec cette clarté, cette homogénéité et cette logique qui n'appartiennent qu'aux hommes de vrai talent. Personne n'a étudié l'Inde aussi bien que M. Daniélo, et personne ne la sait mieux. Il est le premier qui ait coordonné dans un même tableau les innombrables documens que nous ont laissés les voyageurs. Nous lui savons gré d'avoir écarté l'aridité inséparable de l'exposition des dogmes et des faits qui nous touchent de si loin, et de les avoir revêtus d'une forme agréable, en semant des images dans le cours de sa narration. Nous avons vu avec plaisir que l'auteur a réhabilé quelques savans dont les travaux, restés inconnus du public, étaient relégués dans les coins poudreux de nos bibliothèques. Le père Fulgence et ses manuscrits auront désormais droit de cité dans le monde littéraire. Nous terminons avec regret cette analyse; si la suite de l'*Histoire et tableau de l'univers* répond aux deux premiers volumes, cet ouvrage sera un des plus vastes qu'on ait conçus. Du reste, nous n'en doutons pas; car les connaissances variées, la puissance et l'énergie de M. Daniélo nous en font présager l'heureux succès.

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

COURS D'HISTOIRE,

RACONTÉ AUX ENFANS,

PAR LAMÉ-FLEURY,

ADOPTÉ POUR LA MÉTHODE ÉLÉMENTAIRE DE M. D. LÉVY.

Chez DUPART, rue des Saints-Pères, 1.

HISTOIRE SAINTE, 3e édition, 1 vol. in-18, broché..... 2 f.
HISTOIRE ANCIENNE, 4e édition, 1 vol. in-18, broché..... 2 f.
HISTOIRE GRECQUE, 4e édition, 1 vol. in-18, broché..... 2 f.
HISTOIRE ROMAINE, 1re partie (la République), 4 édition, 1 vol. in-18, br. 2 f.
— — 2e partie (l'Empire), 3e édition, 1 vol. in 18, broché..... 2 f.
LA MYTHOLOGIE, 2e édition, 1 vol. in-18 avec figures, broché..... 3 f.
HISTOIRE DU MOYEN-AGE, 2 vol. in-18, brochés..... 2 f.
HISTOIRE MODERNE, 2 v. in 18, br... 4 f.
HISTOIRE DE FRANCE, 4e édition, 2 vol. in-18, broches..... 4 f.
HISTOIRE D'ANGLETERRE, 2 vol. in-18, brochés..... 4 f.
HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, 1 vol. in-18, broché..... 2 f.

CARTE GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE DE L'ANCIEN MONDE, pour l'intelligence des histoires racontées aux enfans. coloriée, 2e tirage rectifié... 2 f.
LA GÉOMÉTRIE enseignée aux enfans, 2e édition, augmentée de plusieurs leçons sur les surfaces et la mesure des solides, 1 vol. in-18, fig., broché. 75 c.
PRÉCIS DE L'HISTOIRE CIVILE ET POLITIQUE DES FRANÇAIS, pour servir à l'enseignement élémentaire. Paris, 1833. in-8, broché..... 1 f.

Sous Presse:

BIOGRAPHIE ÉLÉMENTAIRE DES PERSONNAGES HISTORIQUES, à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes; ouvrage entièrement neuf et rédigé sur les documens les plus authentiques, 2 vol. in-18, petits caractères, à 2 colonnes.

Digitized by Google

Librairie des Etrangers,

RUE NEUVE-SAINT-AUGUSTIN, 55, PRÈS LA RUE DE LA PAIX.

Livres divers anciens et nouveaux en vente à cette librairie.

ALLETZ (Edouard), *Tableau de l'Histoire générale de l'Europe*, depuis 1814 jusqu'en 1834, seconde édition, 3 v. in-8°, papier fin satiné. 22 fr. 50 c.

ARTHAUD (E.), *le Fils du Banqueroutier*, esquisses de mœurs. 2 vol. in-8°.

AUGER (H.), *César Borgia*, ou la Romagne en 1502. 2 vol. in-8°.

BALBI (Adrien), *Abrégé de Géographie*, rédigé sur un nouveau plan d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes. Troisième édition, entièrement revue et considérablement augmentée par l'auteur, et ornée de 24 cartes et plans, gravés par les plus habiles artistes. 1 vol. gr. in-8°, papier vélin, de 1,400 pages, à 2 colonnes, publié en 12 livraisons à 1 fr. 75 c. 4 livraisons ont paru. —Le conseil royal de l'Instruction publique a adopté l'Abrégé de Géographie de M. Balbi, et a décidé que ce remarquable et savant ouvrage serait donné en prix dans les colléges, et placé dans les bibliothèques de l'Université.

BAYLE (Pierre), *Dictionnaire historique et critique*, nouvelle édition augmentée de notes extraites de Chaufepié, Joly, La Monnoie, L.-J. Leclerc, Leduchat, Prosper Marchand, etc. 16 vol. in-8°.

BLAZE (E.), *la Vie militaire sous l'Empire*, ou Mœurs de la Garnison, du Bivouac et de la Caserne. 2 vol. in-8°.

BORNECHOSE (E. de), *Christophe Sauval*, ou les deux Familles, histoire contemporaine. 2 vol. in-8.

BONIFACE (H.), *Une Lecture par jour*, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse, composée de 365 pièces extraites des prosateurs français anciens et modernes et destinée, par la variété de leur style et de leurs matières, à servir de modèles de composition, de textes pour la conversation et l'improvisation, et de sujets de lecture pour chaque jour de l'année. Avec des notes biographiques, historiques, géographiques, philosophiques, littéraires et grammaticales. 4 vol. in-8°.

COURBAUT (S. F.), *L'Art de guérir d'après la nature*, ou Cours élémentaire, etc. In-8°.

COUDART (S. F.), *Recherches sur l'Electricité animale*, etc. 1 vol. in-8°.

COUSIN (M. V.), *Mémoire sur l'Instruction secondaire dans le royaume de Prusse*. 2e édition In-8°.

D'ALBERT, *Cours théorique et pratique de la Taille des Arbres fruitiers*. In-8°.

DESONVILLE, *Petit Cours d'Astronomie*. In-8°.

DUCHESNE (E. A.), *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe*. 1 vol. in-8° d'environ 700 pages, imprimé sur papier vélin collé, avec 8 fig. (1836). Prix : broché, 12 fr.; cartonné, 13 fr. 50 c.

DURU (H.). *Grammaire populaire*, ou Nouvelle Méthode pour apprendre l'Orthographe sans Maître. In-8°.

FERRIÈRE (de H.), *les Contes de Samuel Bach*, 2e édition In-8°.

GAILLARD (M.), *Histoire de François Ier*. 2 vol. in-8°.

— — *Histoire de Charlemagne*, suivie de l'*Histoire de Marie de Bourgogne*. 2 vol. in-8°.

HAHNEMANN (S.), *Exposition de la doctrine médicale homœopathique*, ou Organon de l'Art de guérir. In-8°.

HAAS (J. L.), *Mémorial du médecin homœopathiste*. In-32.

HERRION (M.), *Histoire littéraire de la France au moyen âge*. In-6°.

HUMBOLDT (A. de), *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*; 2e édition. 4 vol. in-8°, avec un Atlas géographique et physique et 20 planches gr. in-fol. 166 fr.—Les 4 volumes sans l'atlas, 36 fr.—L'atlas séparément. 150 fr.

LEGOARANT (B.), *Dictionnaire général des difficultés de la Langue française*. 2 vol. in-8°.

LACRETELLE aîné, membre de l'ancien Institut (Œuvres complètes). 3 vol. in-8°.

MARIVAULT (M. de), *Précis de l'Histoire générale de l'Agriculture*. In-8°.

MATELOTS PARISIENS, roman maritime, par Suau de Varennes, ancien officier de marine; précédé d'une Introduction, par Eugène Sue. 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES de Mirabeau. 2 vol. in-8°.

MÉMOIRES du comte Alex. de Tilly, pour servir à l'Histoire des Mœurs de la fin du 18e siècle. 3 vol. in-8°.

MÉZIÈRES, *Histoire critique de la Littérature anglaise* depuis Bacon jusqu'au commencement du XIXe siècle : Histoire, Roman, Genre épistolaire. Paris, 1834. 3 vol. in-8. br. 22 fr. 50 c.

MOREAU DE JONNÈS (Alex.), *Rapport sur le Choléra-Morbus*. In-8°.

MOLIÈRE (Œuvres de), avec les Variantes, nouvelle édition, gr. in-8°.

NICOD (P. L. A.), *Traité sur les Polypes de l'Urètre*, etc. In-8°.

PAGANEL (Camille), *Essai sur l'Etablissement monarchique de Napoléon*. In-8°.

PANDECTES PHARMACEUTIQUES, par Adolphe Laugier et Victor Duruy. In-8°.

Digitized by Google

Maison FISHER et Cᵉ,

LIBRAIRES-ÉDITEURS, A LONDRES ET A PARIS.

Cette maison publie les plus belles éditions illustrées de l'Angleterre ; c'est à elle que les éditeurs de la REVUE BRITANNIQUE se sont adressés pour les planches et les portraits qui doivent orner la nouvelle édition de la collection décennale de la REVUE BRITANNIQUE.

Ouvrages de luxe terminés, tous ornés de magnifiques gravures.

FOR THE DRAWING ROOM TABLE.

LA SYRIE, LA TERRE SAINTE et **L'ASIE MINEURE**, illustrés par les grands maîtres anglais. Les nombreuses demandes de ce grand et bel ouvrage, le plus parfait, le mieux entendu qui ait encore été publié, obligent les éditeurs à en faire paraître une *seconde édition*. Les planches sont tirées avec un soin parfait. Cette nouvelle édition paraîtra par livraison de quatre belles gravures avec texte français. Prix : 2 f. 50 c.

SCOTLAND and the **WAVERLEY NOVELS** illustrated : containing 31 engravings from drawings by J. M. Turner, Esq. etc., and 15 comic illustrations by George Cruikshank ; with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. 4to, handsomely bound, 21s.

ITALY, SWITZERLAND, and **FRANCE** illustrated : containing 46 engravings, from drawings by Prout and Harding ; with descriptions in English and French, by Thomas Roscoe, Esq. 4to, handsomely bound, 21s.

LAKE and **MOUNTAIN SCENERY, CASTLES,** etc., of WESTMORELAND, CUMBERLAND, DURHAM, and NORTHUMBERLAND : containing upwards of 200 engravings from drawings on the spot by Thomas Allom, Esq., with descriptions by Thomas Rose. 3 4to vols. handsomely bound, 21s. each.

GAGE D'AMITIÉ — 1837, in 4to, handsomely bound, price 21s., as Vol. IV of the "Northern Tourist."

The **MIDLAND - COUNTIES TOURIST,** seventy-three views of castles, cities, towns, scenery, etc., in the counties of Derby, Chester, Leicester, Lincoln, Nottingham, and Rutland. From original drawings by Thomas Allom, with historical and topographical descriptions, by T. Noble and T. Rose. 4to, as vol. 4 of the Lakes.

DEVONSHIRE and **CORNWALL** illustrated ; a series of upwards of 140 views drawn from nature by Thomas Allom and W. H. Bartlett ; with descriptions by Messrs. Britton and Bayley. 4to, handsomely half bound in morocco, 2l. 2s.

IRELAND ILLUSTRATED : containing 81 views drawn from nature by S. Petrie, Esq., with descriptions by the Rev. G. N. Wright, M. A. Quarto, handsomely half-bound in morocco, price one guinea.

BUNYAN'S **PILGRIM'S PROGRESS** (ILLUSTRATIONS OF) : a series of 14 engravings from drawings by Turner, Melville, and Derby ; with a Life of Bunyan by Josias Conder ; and extracts from the work descriptive of the subjets represented, by Bernard Barton. 4to, handsomely bound, price 10s.

The **DRAWING ROOM SCRAP-BOOK** : containing 36 highly—finished engravings, with Poetical Illustrations by L. E. L. 4to, handsomely bound, 21s.

The **EASTER GIFT**, by L. E. L. : containing 14 engravings of sacred subjects, from paintings by Sir T. Lawrence, Carlo Dolci ; Rembrandt, etc. Bound in silk, price 7s.

The **CHRISTIAN KEEPSAKE** by the Rev. W. Ellis, containing 16 engravings, elegantly bound in morocco, price 15s.

FISHER'S JUVENILE SCRAP-BOOK, 1837. — By Agnes Strickland and Bernard Barton. Small 4to, 17 plates, handsomely bound, 8s.

"This is a pleasing and instructive companion for the younger branches in our intelligent families ; its tendency is in every way moral ; and its whole character is that of an elegant and tasteful present for the rising generation." — *Evangelical Mag.*

A BIRTHDAY TRIBUTE adressed to the PRINCESS ALEXANDRINA VICTORIA, aujourd'hui REINE d'ANGLETERRE, on attaining her eighteenth year. A Poem and Memoir, by L. E. L. Embellished with a **PORTRAIT** of the Princess, engraved by Cochran, after Hayter's esteemed painting.

NOTA. On peut se procurer tous ces ouvrages au CERCLE BRITANNIQUE, rue Neuve-St-Augustin, 55, près la rue de la Paix, à Paris.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

AOUT 1838.

REVUE BRITANNIQUE.

Portraits historiques.

ÉLISABETH ET LA REINE ANNE (1).

Parmi les règnes de femmes qui ont occupé le trône britannique, je ne compterai ni le règne de Marie Tudor, sanglant passage du catholicisme au protestantisme, ni celui de Marie, femme de Guillaume, tout absorbée, si j'ose le dire, dans l'ambition et la renommée de son mari. Lorsque les événemens ont trop de puissance et d'impulsion, ils écrasent et détruisent l'individualité des personnages qui figurent dans l'histoire. Sous Élisabeth et Anne, tout se calmait, s'affermissait, et la main du monarque pouvait se faire sentir. Du temps de Marie Tudor et de Guillaume, au contraire, les événemens avaient quelque chose de terrible et de tyrannique

(1) Nous empruntons cette appréciation remarquable de deux règnes célèbres dans l'histoire d'Angleterre, à la *Revue de Westminster*. Elisabeth et la reine Anne, envisagées au point de vue du radicalisme, offrent un sujet important à méditer. Voyez, dans nos précédentes livraisons, les portraits du comte de Shaftesbury, de François Bacon, de William Pitt, etc., etc.

Digitized by Google

qui emportait toutes les volontés et leur commandait. Que Marie Tudor se fût montrée favorable à la communion protestante ou à la communion catholique, l'échafaud devait se dresser; on pouvait, dans l'une et l'autre hypothèse, s'attendre à un règne sanglant et fatal. De quelque caractère que le ciel eût doué la compagne de Guillaume, il était inévitable que le flegmatique Hollandais s'emparerait de l'autorité tout entière et ne laisserait à sa femme qu'un titre vain et une couronne vide.

Consacrons quelques observations succinctes et un rapide parallèle aux deux cours d'Élisabeth et d'Anne, à leurs règnes, à leurs époques, aux personnages qui ont brillé autour d'elles, et au contraste frappant qui leur prête un mutuel éclat. Sous l'une et l'autre de ces femmes, un double développement de civilisation s'est opéré; brillant, ici d'une lumière plus vive, là d'une clarté plus douce et plus agréable. En parcourant les pages de l'histoire, vous ne pouvez vous empêcher de vous arrêter éblouis devant cette double splendeur. Sous Élisabeth, la chevalerie se couronne de ses dernières palmes, et rayonne d'une beauté douce et efféminée, symptôme de sa prochaine agonie. Jamais jusqu'alors, notre aristocratie, nos eupatrides ne se sont montrés aussi complétement à leur avantage. Le progrès de la civilisation vient de faire passer le pouvoir de l'intelligence des mains des prêtres entre celles des nobles; on a réellement affaibli le crédit moral des prêtres en détruisant les grandes institutions catholiques. Henri VIII vient de ruiner ces ordres monastiques dont les cloîtres paisibles offraient à la fois à leurs habitans les deux loisirs de l'étude et la haute considération qui satisfait les ambitieux. Seuls, les hommes de race noble seront bientôt chargés du dépôt de la science et de l'élégance des mœurs; le cadet de grande famille n'espère plus trouver dans la profession ecclésiastique ces riches abbayes, ces bénéfices seigneuriaux, ces suzerainetés temporelles, ces honneurs éminens qui naguère rivalisaient avec ce que les titres et les dignités de cour avaient de plus brillant et de plus sublime.

Digitized by Google

Au loin, dans une perspective qui n'avait rien d'imaginaire, on avait jadis pu entrevoir le chapeau rouge de cardinal et même le triple diadème du pontife. Il y avait là des récompenses pour tous les efforts, des leurres pour tous les espoirs; l'église catholique avait confondu les deux points extrêmes de la société : parmi les enfans des nobles, ceux dont le corps faible ou le caractère mélancolique se refusait au rude métier des armes; et parmi les plus humbles manans, ces intelligences fortes et actives qui cherchaient une issue et un avenir. Au cœur même des sociétés féodales, cette religion avait implanté une république, composée elle-même d'une nouvelle hiérarchie, et qui offrait le premier rang au savoir mêlé d'intrigue et d'audace. La bourgeoisie se contentait, en général, du lucre de son commerce et de la paix un peu monotone de ses mœurs privées. L'aiguillon d'une ambition plus haute venait frapper les vilains qui attendaient tout, parce qu'ils n'avaient rien, et les cadets de famille que l'exemple de leurs frères, riches et puissans, remplissait d'une ardeur jalouse. L'ambition, la lutte, l'intrigue qui règnent dans les cours habitaient également les riches monastères, où toutes les passions refoulées acquéraient un nouveau degré d'intensité. De là sont sortis les Gerson, les Richelieu, les Suger. Depuis le treizième jusqu'au dix-septième siècle, l'église a été le berceau de tous les hommes qui ont su gouverner leurs semblables.

Après la réforme, il se fit dans l'état des choses que nous venons d'indiquer un mouvement et un temps d'arrêt. Ce fut la bourgeoisie qui, suivant l'impulsion ascendante communiquée par l'époque, prétendit aux honneurs ecclésiastiques. Les universités changèrent de caractère; on y vit entrer beaucoup moins de pauvres écoliers et beaucoup plus de fils de commerçans. La réforme avait identifié la population des moyennes classes avec l'église; elle avait opéré dans l'ordre religieux ce changement que la révolution de 1688 devait opérer plus tard dans l'ordre civil. L'homme de cour, élégant et riche, aimable et instruit, prit dans l'opinion publique la

Digitized by Google

place du cardinal et de l'évêque; il ne se contenta plus de manier hardiment l'épée et de donner de grands coups de lance, il devint homme de cour dans toute l'acception du mot; il fut un nouvel acteur sous le costume d'un ancien rôle.

Le règne de la guerre allait finir; la carrière des armes, si belle depuis l'époque de la conquête, ne donnait plus les fruits splendides qu'elle avait long-temps produits. Devant le canon, l'imprimerie et le progrès des arts, la cotte de maille cessait d'avoir sa valeur; une paix sinon complète, du moins générale, s'emparait de l'Europe amollie. Les voyageurs commençaient à ne plus redouter les entreprises et les découvertes lointaines; tout se civilisait, et l'aristocratie voyait s'ouvrir à son ambition et à son courage de nouvelles routes. L'estime et la gloire qui ne s'étaient attachées jusqu'alors qu'aux exploits militaires, aux siéges de villes et aux luttes héroïques, couronnaient l'élégance des mœurs, la science et le beau langage. Le continent qui nous était ouvert et que notre curiosité visitait, nous offrait pour modèle le raffinement de la civilisation italienne, et la littérature féconde, voluptueuse, suave de ce beau pays. Ajoutons à ces circonstances un fait que M. Guizot n'a pas oublié dans son remarquable Essai sur la civilisation européenne : le morcellement progressif de la propriété en Angleterre pendant le cours du seizième siècle. « Mille documens, ajoute-t-il, attestent la prodigieuse augmentation du nombre des propriétaires territoriaux à cette époque. » La noblesse perdit nécessairement une partie de son pouvoir, et l'on vit s'affaisser et s'éteindre peu à peu la stérile et fausse grandeur de ces suzerains barbares, qui restaient dans leurs donjons, superbement isolés, comme les vautours dans leur aire, et n'avaient de rapport avec le reste du monde que pour le piller et l'écraser. La pompe féodale s'évanouit par degrés, les ponts-levis s'abaissent, la culture intellectuelle des grands s'accroît; ils se pressent autour du trône, rivalisent de grace et de luxe, et composent enfin ce phénomène réellement inconnu pendant le moyen-âge, *une cour* royale. Ce mot, *une cour*, un centre

Digitized by Google

d'élégance et d'art, un modèle de mœurs choisies et de pompe civilisatrice, n'existait nulle part avant le règne d'Élisabeth. A peine le palais de François Ier avait-il réuni ses prestiges et ses séductions; sa cour était encore une cour guerrière. Élisabeth, en sa qualité de femme instruite et même prétentieuse, donnait un caractère particulier aux passions, aux intérêts, aux occupations qui gravitaient autour d'elle.

La cour fut le berceau du *gentleman*, qui n'est pas le *nobleman*, mais qui a sa fortune à faire, sa réputation à gagner, ses rivaux à supplanter. Ainsi s'introduisit dans le monde de la cour un élément d'audace et d'activité intellectuelles qui fournit à l'époque dont nous parlons ses plus illustres représentans : Burleigh, Raleigh, Bacon. Curieuse époque, pendant laquelle un crépuscule se confondait avec une aurore; alors les fortes nuances du vieux monde se combinaient avec les nuances plus effacées du monde nouveau. La chevalerie, sans perdre sa splendeur ni sa fierté, commençait du moins à mitiger et à adoucir ses mœurs féroces et grossières; jamais combinaison plus pittoresque ne réunit dans un même cadre les accidens et l'intérêt de la vie guerrière, mêlés à l'agrément plus efféminé des mœurs de cour. Ce n'était pas encore le palais un peu servile de Louis XIV, ce n'était plus le camp barbare de Richard Cœur-de-Lion : activité, liberté de pensée, avaient jailli de la réforme et des nouvelles conquêtes de la presse; l'antique science avait relevé son front brillant et blanchi; une sagesse pratique, une prudence mondaine, se développant dans la serre-chaude des républiques italiennes, avait produit ce machiavélisme que l'on attribue en général au mauvais vouloir des rois et des princes, et qui n'est que le résumé de la corruption d'un vieux peuple. Le nouveau feu électrique qui parcourait toutes ces fibres et faisait mouvoir les jeunes et vigoureux membres de la société, se révélait à la fois dans l'ardente et spirituelle philosophie de Bacon, dans les chimères métaphysiques et politiques de Sidney et de Thomas Morus, dans la subtilité profonde de Bur-

Digitized by Google

leigh, dans l'audace sans scrupule de l'ambitieux Raleigh. Les utopies précèdent toujours les révolutions; le tonnerre de la guerre civile n'éclate jamais que précédé par ces météores errans et bizarres qui traversent le ciel de la philosophie et de la poésie. Le besoin de nouveauté, l'inquiétude du présent, l'ardeur d'un perfectionnement inconnu, le désir d'un changement de situation commencent par se faire sentir à un petit nombre d'esprits délicats, et deviennent philosophie, poésie, métaphysique, éloquence. Lorsque les mêmes sentimens arrivent aux masses, ces dernières, qui sont brutales et positives, en font une révolution. Les masses ont leur poésie, et cette poésie c'est le fanatisme; elles ont leurs tournois, et ces tournois sont les guerres civiles. Ne vous jouez pas avec elles, et n'espérez pas leur donner jamais un scepticisme de bon ton, une révolte élégante, une incrédulité purement railleuse : vous avez éveillé le géant; le monde tremblera. Sous Louis XIV comme sous Élisabeth, plus d'un symptôme annonçait de loin, mais avec certitude, l'éveil populaire; il y avait du temps de Molière un Gassendi et une Ninon de Lenclos qui préludaient à l'école de Locke et à celle de Jean-Jacques, comme sous Élisabeth vivaient un Bacon et un Sidney, précurseurs de Milton et de Hobbes. Le règne d'Élisabeth est à la révolution d'Angleterre ce que le règne de Louis XIV est à la révolution française.

Les vices qui émanent du despotisme ne manquaient pas à la cour d'Élisabeth; au milieu de cette grace, de ce raffinement, de cette élégance, les sentimens vils, les bassesses d'ame et de conduite, les ignobles ruses, les perfidies honteuses et l'égoïsme avide occupaient beaucoup de place. Une servilité de sycophante, une jalousie capable de tout pour perdre un rival, flétrissaient moralement quelques uns des plus brillans et des plus spirituels acteurs de la scène. Dépouillée de ses priviléges exclusifs et de ses splendeurs demi-royales, l'aristocratie, qui ne pouvait rien encore attendre de la faveur populaire, était forcée de tout demander au sourire du monarque, de tout attendre de son bon plaisir. On ne

Digitized by Google

perd pas tant d'indépendance et de pouvoir sans s'abaisser et se dégrader; il y a des nuances de vénalité, de corruption, de lâcheté même dans la composition de la plupart des caractères qui environnent Elisabeth; mais tel est le singulier mélange des ames humaines, telle est la complexité de leurs vices et de leurs vertus, que chez ces mêmes hommes vous reconnaissez du génie, des qualités généreuses, des talens et de la grandeur.

Elisabeth, au commencement de son règne, commit une faute à laquelle ne tardèrent pas à la soustraire sa vive sagacité et son mâle courage : elle choisit à la fois pour favori et pour ministre le même homme, Leicester, qui n'était pas, quoi que l'on en ait dit, un homme faible, sans talens et sans principes. Brave, ambitieux, adroit, doué de toutes les qualités éclatantes qui font naître la jalousie, qui suscitent la rivalité, mais qui n'inspirent ni l'amitié, ni la confiance, il se perdit moins par ses fautes que par la haine publique à laquelle il donna tant de prise. Jetez les yeux sur l'un des portraits qui nous restent de lui : ces traits fiers et bien dessinés respirent la hauteur du caractère et la noblesse du sang; vous comprenez tout le prestige qu'il a dû exercer sur Élisabeth; ce front haut, lisse, pâle et étroit, ces lèvres serrées, cette bouche dédaigneuse, cet air d'arrogante froideur, vous disent assez combien d'ennemis il a dû faire éclore autour de lui, combien d'amis il a dû trahir sans scrupule. Accusé du meurtre de sa femme, flétri par son ennemi personnel, Cécil; convaincu de ce forfait avéré; si nous remontons aux sources et que nous examinions les témoignages de ses accusateurs, nous reconnaîtrons qu'ils se réduisent à quelques rumeurs banales et sans consistance, à quelques déclamations hostiles. Certes, si l'on avait pu donner un corps à ces accusations, la puissante famille de la défunte se serait coalisée avec les ennemis de Leicester, et eût profité, pour l'accabler, de ces périodes de défaveur auxquelles sa conduite insolente l'exposait. Il résulte de tous les documens historiques que nulle preuve suffisante ne pouvait militer contre lui, et que l'im-

Digitized by Google

putation calomnieuse à laquelle les courtisans commencèrent par ajouter foi, fut bientôt détruite, même dans leurs esprits. Quant au prétendu mariage secret de Leicester et d'Amy Robsart, on doit le placer au nombre de ces anachronismes palpables et évidens que Walter Scott a semés avec profusion dans ses admirables ouvrages; les noces publiques du duc et de la jeune fille furent célébrées avec la plus grande pompe en 1550 au palais royal de Sheen, nom que portait alors la jolie ville de Richmond sur la Tamise.

Ce qu'il faut reprocher à Leicester, c'est cet effroyable esprit d'intrigue qui l'engagea dans une série de machinations interminables, tantôt avec ses amis, tantôt avec ses ennemis; tour à tour perfide envers les uns et cruel envers les autres, sans foi pour personne; tramant des complots avec la cour d'Écosse et avec le parti catholique; véritable adepte du machiavélisme effronté, qui était alors toute la philosophie des cours. Élisabeth et les hommes remarquables qui l'entouraient n'avaient pas d'autre foi politique que cet art de tromper, de séduire, de mentir et de tout oser pour le succès. Il faut étudier, pour comprendre cette perversité raisonnée et passée en coutume, l'influence que l'Italie exercait alors sur l'Europe, et plus spécialement sur l'Angleterre. Tous les regards étaient tournés vers la terre classique de l'imagination et de la poésie; c'est la muse italienne qui donne le ton au drame, au roman, à la philosophie de l'époque; c'est elle qui imprime aux œuvres de l'art leur forme et leur couleur; dans les poèmes de Spenser et de Shakspeare s'opère une fusion presque miraculeuse du génie du nord et de la forme italienne; les contes de Bocace qui, développés par Chaucer, avaient pénétré parmi nous, forment avec ceux de Bandello et de Giraldi le canevas primitif de toutes les tragédies et comédies de l'époque. De la région poétique et rêveuse, cette contagion se répand et se communique à la vie active, aux intérêts réels: on imite les machinations cauteleuses et les profondes perfidies des petits princes italiens du moyen-âge; on se prend d'amour pour cette prudence qui, rédigée en système, exerce sur les esprits

Digitized by Google

subtils et méditatifs une séduction puissante. On joue aux échecs avec les crimes et les vices des hommes; on élève à la dignité d'art ces trames ténébreuses que la morale condamne et dont les calculs étonnent l'imagination frappée de tant d'audace dans les combinaisons. Aujourd'hui que la presse libre existe partout, le bon sens populaire et l'instinct de probité général se révolteraient contre de telles manœuvres, les discussions parlementaires les anéantiraient bientôt dans leur germe; mais à cette époque le duel des princes et des états avait lieu, non dans l'arène publique des chambres représentatives, non dans le cirque ouvert à tous les journaux, non dans la controverse bruyante des pamphlets, mais dans le dédale obscur d'une diplomatie toujours tortueuse, dans ces souterrains d'une corruption cachée, et dans les mille détours d'une intrigue qui ne se reposait pas. Pour détruire le machiavélisme, il fallut que le levier de la politique européenne passât des mains de quelques hommes à celles des nations.

Alors régnait Philippe II d'Espagne, espèce de Visconti sur une grande échelle; alors vivaient les audacieux réformateurs des Pays-Bas. Catherine de Médicis, l'élève de la politique italienne, venait d'expirer. Les pages tracées par les secrétaires du loyal et candide Sully offrent plus d'une trace de cette perfidie passée en coutume; et peut-être le poignard d'un fanatique n'eût-il pas pénétré jusqu'au généreux cœur de Henri IV, si ses habitudes de soldat et sa franchise étourdie ne l'eussent porté à mépriser le système de ruse, de déception et d'assassinat dont il était environné. Au seizième siècle, les paroles d'un homme politique n'étaient réellement que l'art de déguiser sa pensée, et Élisabeth, qui le savait bien, usa de cet art pour déjouer ses ennemis en faisant triompher ses desseins. Ainsi s'expliquent et peut-être s'excusent ses mille hypocrisies. Ne fallait-il pas qu'elle vécût et dominât dans cette atmosphère de fraude qui circulait autour d'elle? Mais le moment arriva où, fatiguée de respirer cet air corrompu, premier élément de sa grandeur et de sa gloire, elle rencontra un guerrier brave, imprudent, candide jusqu'à l'étour-

Digitized by Google

derie, le comte d'Essex; depuis long-temps, les maîtres de l'intrigue politique, les grands acteurs qui avaient brillé au commencement du drame, avaient disparu; lasse d'intrigues, rassasiée d'artifices, cette femme rusée ressentit un attrait singulier pour l'intrépide et brutale candeur du gentilhomme. Schiller, dans sa tragédie de *Don Carlos*, a consacré une belle scène à l'effet que produit sur l'esprit du vieux Philippe la vérité dite par le duc de Posa. Dans la vieillesse, après la triste expérience des mille mensonges et des poignantes déceptions dont se compose une vie d'intrigues, le cœur s'ouvre à la moindre apparence de franchise et d'honnêteté. Élisabeth dans sa jeunesse eût mille fois préféré Leicester au brillant Essex; dans sa vieillesse, elle préféra le gentilhomme hardi au politique astucieux. Ce ne fut probablement pas la jalousie qui signa la mort d'Essex, et sanctionna l'exécution terrible qui devait couvrir d'amertume les derniers moments de la souveraine. Elle venait de découvrir avec horreur que l'intrépide et rude soldat trompait aussi bien que le courtisan raffiné; que celui auquel sa décrépitude avait livré la dernière étincelle de confiance et de sympathie dont ce cœur vieilli fût encore capable, pouvait insulter à sa faiblesse, braver sa colère, et se jouer de sa crédulité. Alors s'évanouit non seulement la dernière tendresse de son cœur, mais le dernier effort de son esprit pour croire à la parole humaine. Juste rétribution! Elle avait vécu dans les intrigues et les embûches; elle devait y périr.

Si le règne d'Élisabeth fut italien, le règne d'Anne fut français; ici tout est profondeur, là tout brille à la surface. On trouve entre l'une et l'autre cour la différence qui sépare la sourde et ambitieuse diplomatie italienne des brillantes perfidies et des roueries aimables qui s'agitèrent à Versailles. Observez cette double scène: les acteurs de l'une sont calmes, laborieux, presque sans passions dans leur sublime hypocrisie; ceux de l'autre, race inquiète, personnelle, irritable, mettent toutes leurs querelles à jour, font parade de leurs sentimens, s'agitent sans cesse, ont re-

Digitized by Google

cours à la publicité de la tribune ou à celle du journal pour satisfaire leur vanité mécontente. La gallomanie du second de ces règnes, est aussi prononcée que l'imitation de l'Italie l'avait été sous Élisabeth. Pope imite Boileau ; l'esprit de société pénètre dans notre poésie et notre drame. L'emphase de Dryden, la grandeur de Milton sont remplacées par une politesse maniérée, souvent prétentieuse ; l'énergie primitive de la diction anglaise s'assouplit et se morcelle sous la plume des ouvriers de style qui adoptent Saint-Évremond et Labruyère pour modèles. Chesterfield est notre Larochefoucauld ; les escamoteurs politiques, les doigts chargés de bagues, en manchettes et en jabots, lancent la saillie et racontent l'anecdote avec une grace piquante qui déguise leurs ambitions. Adieu pour toujours à la sombre et sanglante tragédie dont Élisabeth était le principal personnage : voici venir la comédie ; soubrettes adroites, Mascarilles plaisans, marquis ridicules. Les deux souveraines elles-mêmes correspondaient exactement avec tout ce qui les entourait ; l'une hautaine, vindicative, fière, implacable et passionnée ; l'autre spirituelle, capricieuse, dominée par ses favoris et ses favorites, incapable de grands crimes et de grandes actions.

Sous la reine Anne durait encore cette effroyable corruption de l'époque précédente, corruption que vous rencontrerez toujours dans l'histoire, lorsque deux trônes rivaux seront placés vis-à-vis l'un de l'autre, et que le prétendant, condamné à l'exil, verra s'offrir à lui une chance lointaine de succès. Alors courtisans et ministres jouent un double jeu, et trahissent le règne actuel en faveur du règne possible et futur. Mais l'incertitude même de la double trahison assure en général le trône à celui qui l'occupe. Le plus habile diplomate, en de telles circonstances, est celui qui se ménage de part et d'autre le plus grand nombre de chances favorables ; semblable aux spéculateurs des courses qui parient à la fois pour différens coureurs, et se mettent en garde contre toutes les pertes possibles. Jamais cette ingénieuse déloyauté ne s'est poussée plus loin qu'après la révolution de 1688, comédie

Digitized by Google

effroyable dont Méphistophélès fut le Scapin. On ne voyait alors que courtisans occupés à trahir à la fois, sans se compromettre, Jacques II pour Guillaume III, Guillaume III pour Louis XIV, Louis XIV pour Jacques II. On se faisait payer de toutes mains, et, trahissant tout le monde, on ne trahissait personne. Halifax prostitue sa capacité aux plus ignobles usages; Godolphin, solennel et taciturne, ne reste au service de Guillaume que pour mieux préparer la voie à la famille exilée. Ce ministre qui fait les affaires de son maître afin de le renverser, tantôt se dégrade et s'abaisse jusqu'à tomber aux genoux du politique hollandais, tantôt adresse au roi de Saint-Germain des protestations pleines de remords et de douleur. Tour à tour il confie à un jésuite, que ce dernier lui envoie, ses scrupules qui l'empêchent, dit-il, de manger et de dormir depuis que Guillaume est sur le trône; et il dit à Guillaume, en répandant d'abondantes larmes, que si jamais il s'est rapproché de Jacques II, son but a été d'approfondir les intrigues et de pénétrer les desseins du prétendant.

N'exceptez personne de cet universel anathême. Bassesse dans toutes les factions; vénalité dans tous les partis. L'homme d'état passe à l'opposition et trahit Guillaume; puis il revient au ministère et trahit Jacques. Ces grands instrumens de la révolution de 1688, les évêques, n'ont-ils pas joûté avec les gens de cour en fait d'ingénieuses menteries et de subtiles équivoques, voiles transparens de perfidies infâmes? Ils poussèrent la fausseté jusqu'au parjure. La proclamation de Guillaume III déclarant qu'il se rendait à l'invitation des seigneurs spirituels et temporels, ayant éveillé l'inquiétude et même la terreur de Jacques, il fit venir dans son cabinet les *seigneurs spirituels* et leur demanda ce qu'il en était. Eux protestèrent de leur innocence, affirmèrent que le manifeste était supposé, et s'étonnèrent de ce qu'un aussi grand prince que Jacques (je répète leurs paroles) pût ajouter foi à un mensonge manifeste. Le vénérable Sancraft semble tirer vanité de sa double perfidie. A peine Jacques est-il

Digitized by Google

renversé, ces hommes de mensonge dominent, et notre glorieuse révolution est faite; elle pourrait s'appeler la *menteuse* révolution. Pas une de ces consciences qui ne sorte plus ou moins blessée et avilie du grand combat qui s'est établi depuis le règne de Charles Ier, jusqu'à celui de Georges II.

L'immoralité de ces personnages était singulière. S'élevant au dessus des bassesses vulgaires, se refusant fréquemment à une corruption inférieure, elle adoptait le vice en grand et ne se permettait l'escroquerie, la duplicité, la trahison que dans des proportions magnifiques. Prenons pour exemple le plus brillant de ces coquins, le plus habile de ces brigands de cour, le plus exercé de ces intrigans, d'une dextérité achevée et d'une bassesse accomplie, Churchill (plus tard duc de Marlborough). Doué du génie des armées, mais surtout du génie de l'intrigue; filou sublime; se couvrant d'infamie et de gloire, par une série d'actes dont le moins coupable eût à jamais perdu le crédit de tout autre; sans éducation et maîtrisant les hommes le mieux élevés; ignorant l'orthographe, et possédant cette éloquence merveilleuse et souveraine qui sait convaincre, persuader et entraîner; habituant ses semblables à le voir rompre l'une après l'autre ses obligations les plus sacrées; il faisait croire à tous que le blanc est noir et que deux et deux ne font pas quatre. Non seulement il savait trahir mais trahir à temps. Vendu à Guillaume, voyez-le rester à la cour de Jacques, son confident et son ami, attendre l'instant fatal où la perfidie peut être utile; s'assurer de son influence sur le prince Georges et sur Anne; ne quitter le roi qu'après avoir couvert et ennobli sa trahison par la trahison de ces deux membres de la famille royale; ménager ainsi toutes ses chances, non seulement auprès de l'opinion populaire, mais auprès de l'histoire inattentive; enfin saisir l'instant où ces deux personnes et lui-même peuvent, en se rangeant sous la bannière de Guillaume, servir ce prince de la manière la plus efficace, et nuire à Jacques de la manière la plus funeste. Guillaume règne, Marlborough joue son jeu avec la même profondeur de calcul; il trompe

Digitized by Google

à droite et à gauche. Toujours attentif à bien placer son enjeu, ceux qu'il protége sont précisément ceux qui peuvent le servir ou l'abriter. Il renoue sa liaison avec Jacques, qui déclare que les crimes de Marlborough sont trop nombreux pour qu'on les lui pardonne, et qui cependant se laisse circonvenir par le fourbe et lui confie tous ses secrets. Guillaume, plus profond que son ministre, ne lui accorde aucune confiance; il le tient dans une disgrace à peu près permanente, et finit, quand il est sûr de la trahison, par le dépouiller de ses fonctions publiques. Marlborough voit sa situation, la juge, l'exploite et s'en fait un mérite, non seulement auprès de Jacques, mais auprès de l'héritière du trône et des mécontens de tous les partis. On l'enferme à la Tour, on l'accuse de haute trahison; il continue à exploiter la mauvaise chance du présent, en faveur de son avenir : il groupe autour de lui tous ceux qui croient avoir à se plaindre; s'empare de l'esprit de l'héritière présomptive; consolide son pouvoir futur, et se console ainsi de n'avoir pas pu tromper le prudent et solide Guillaume, non moins dissimulé que lui, mais honnête homme, et détestant la dissimulation chez les autres. Dans cette époque curieuse de sa vie, quel que pût être l'héritier du trône, Marlborough devenait son seul ministre possible; Jacques II, en le détestant, se serait vu forcé de le choisir; et Anne, séduite, s'apprêtait à le combler de pouvoir et d'honneurs.

Enfin Guillaume, cet homme plus fort que Marlborough, meurt et fait place à la reine Anne; Marlborough est le maître et forme le cabinet. Pour la première fois dans le cours de sa vie, le théâtre qui s'ouvre à lui est digne de lui, digne de son génie et de ses vastes desseins. Jacques ne lui est plus utile, il le rejette; il brise son masque de loyauté prétendue et d'amour pour la légitimité. Cette reine devenue son jouet suffit à son ambition. Au lieu de se mettre à la tête du gouvernement qu'il a formé, il jette le portefeuille à Godolphin, sa créature, son ami, moins profond que lui, homme de cour, auquel il impose par la supériorité de son

Digitized by Google

génie et de ses vices. N'est-ce pas une admirable sagacité que celle de Marlborough, qui comprend la portée de son défaut d'éducation et l'immense obstacle que ce défaut doit lui opposer à la cour; qui ne prétend pas à une distinction nécessairement fatale, se contente de la puissance et de la force réelle, et voit d'un coup d'œil que sa rédemption, son baptême, son succès actuel et sa gloire à venir, dépendent du talent militaire dont il a la conscience et dont il lui faut trouver l'emploi? La guerre se fera donc, parce que la guerre seule peut faire du traître un héros, creuser un abîme entre le ministre qui promettait son secours à Jacques et la cour déchue; enfin faire tomber et réunir sur lui, sur Marlborough, l'homme des sermens faussés, l'homme des perfidies innombrables, les rayons de l'enthousiasme populaire. Plus d'hésitation, il va s'armer contre la France, profiter de la vieillesse et de la faiblesse de Louis XIV; frapper les Stuarts au cœur en attaquant de front leur protecteur et leur appui suprême. Le commandement des armées est dans ses mains; il rejette les anciens amis qui peuvent lui nuire, choisit, entre les élémens que lui offrent les partis, ceux qui se concilient à la fois avec son intérêt propre et l'opinion publique. Ces élémens il les groupe, les cimente, comprend la grandeur inévitable des wighs, ne se livre pas à eux, mais les capte et se les rattache; se débarrasse en un tour de main des demi-catholiques, des jacobites cachés, enfin de tous ceux qui pourraient lui nuire et le gêner dans sa marche; il conduit alors l'armée anglaise à la victoire, et toutes ses espérances se réalisent.

Alors entrent en scène, portés par Marlborough, qui a deviné leur utilité et leur mérite, Harley, le courtisan par excellence, et Henry Saint-John, connu sous le nom de vicomte de Bolingbroke, l'Alcibiade des annales anglaises. Ce dernier, plus passionné, plus ardent, plus inquiet, plus violent, plus fier qu'il ne convient à un homme de cour, disait de son rival Harley: « S'il voit un avantage à gagner quelque part, il se fourre dans le moindre trou et s'en rend maître;

s'il voit la moindre chose à perdre, il trouve encore une fente pour s'échapper et s'échappe. » Conciliant, affable, gagnant tous les cœurs par cette modération qui n'est souvent que le voile d'une extrême indifférence et d'une parfaite fausseté, Harley, après avoir manœuvré dans la chambre des communes entre les deux partis extrêmes qui tous deux le regardaient comme leur conquête personnelle, porta dans le palais de la reine Anne ce talent pour nager entre deux eaux, qui ruine l'homme inhabile et élève au sommet du pouvoir le politique consommé. Il trouva moyen d'établir à la fois son crédit sur deux partis contraires, qui tous deux se méfiaient de lui; une fois placé dans cette situation, regardé comme l'un des hommes les plus polis, les plus élégans, les plus influens de la cour, à quoi songe-t-il? à supplanter ceux qui l'ont élevé.

Une parente éloignée du père de Harley, miss Hill, qui tenait aussi par sa mère à la famille de la duchesse de Marlborough, n'avait jamais reçu de Harley la plus légère civilité, la moindre marque d'estime ou de protection, tant qu'elle n'avait pas compté pour quelque chose. La duchesse songe à se créer un nouvel appui auprès de la reine, place auprès d'elle miss Hill en qualité de femme de chambre, et pense n'avoir rien à craindre d'une femme mal élevée, d'un esprit étroit, sans crédit, sans relations, sans fortune. Elle se trompait : l'intelligence bornée de la reine, son amour des menus scandales, son goût pour les coteries, pour le babil des inférieurs, pour les détails mesquins et l'étiquette formaliste, se trouvèrent en rapport avec les habitudes et l'esprit de la femme de chambre. Cette rivale qui n'avait inspiré aucune terreur à sa protectrice, devint redoutable précisément parce qu'elle était digne de mépris. La complaisante femme de chambre, l'amusante conteuse, la souple et doucereuse demoiselle de compagnie, sans talens et sans vertus, prit sur la reine tout l'ascendant que la fière duchesse de Marlborough avait auparavant possédé. A peine Harley s'aperçoit-il de ce changement, il court vers sa parente autrefois oubliée; il est

Digitized by Google

pour elle toute prévenance, tout amabilité, toute courtoisie; il veut prendre soin de sa fortune; il veut pénétrer ses secrets; il la servira de tout son pouvoir. Le premier ministre, devenu flatteur d'une femme de chambre, reçoit la confidence de ses amours pour un page de la reine, le jeune Masham; il s'entremet pour les faire réussir; il y parvient; c'est lui qui marie le jeune couple; il assiste à la cérémonie secrète de leur hymen; il a conquis la favorite de la reine, et par elle il a bientôt renversé lady Marlborough. Ici la délicieuse comédie tourne au drame. Une irritation violente s'empare de la duchesse; elle tonne, elle éclate; ses lettres à la reine (qui viennent d'être publiées) sont des modèles d'insolence et de maladroite fureur : « Madame, lui écrit-elle, vivez avec vos anciens serviteurs comme vous faisiez autrefois, écoutez l'avis de vos fidèles ministres et de votre conseil. » Mais elle lutte en vain : Harley fait triompher sa rivale, Mrs Masham : on aime toujours mieux être protecteur que protégé, ouvrier qu'instrument. Alors tombe tout à coup l'altière véhémence de la duchesse; elle plie, elle s'abaisse, elle rampe, elle gémit; toutes les bassesses lui conviennent; tout ce que voudra la reine, elle l'acceptera. La femme de chambre et le ministre l'emportent, et la victoire leur reste.

Mais cet homme, si admirable dans l'intrigue, Harley n'était qu'un politique d'ordre inférieur, incapable de donner une attention soutenue aux affaires; décrédité dans les communes, sans éloquence dans le parlement, sans application dans les bureaux, indolent, remettant tout au lendemain, reconnu pour menteur dans toutes les transactions, il se soutenait par sa duplicité même, son admirable souplesse, son expérience des affaires et des hommes, par l'immense quantité de faits qu'il avait retenus, par son affabilité dégagée, étourdie, un peu soldatesque; en sa faveur militaient les panégyriques de Swift et de Pope, qui, charmés de son goût pour les lettres et les arts, de son esprit naturel et de la familiarité de son accueil, créaient pour lui une réputation fausse d'orateur et d'homme d'état. Un jour vint, où le néant caché

Digitized by Google

sous ces draperies poétiques apparut et se révéla. Tout occupé de ses intrigues contre Marlborough et Godolphin, il avait traité avec négligence les plus importantes affaires, et ses propres espions ayant livré au gouvernement français les secrets les plus importans de l'état, il se trouva placé dans la situation ridicule d'un corrupteur qui devient dupe. Ce coup de foudre lui fit quitter la partie. Après lui tomba nécessairement son acolyte Saint-John, innocent de sa sottise et victime de sa défaite. Godolphin et Marlborough revinrent au pouvoir.

Les vices de ce dernier se couronnaient de tous les lauriers militaires. Les batailles de Bleinheim et de Ramillies, son adroite et vigoureuse diplomatie auprès des cours de Berlin, de Hanovre et de Vienne, témoignaient à la fois de son génie comme guerrier, et de la puissante souplesse de son esprit, comme diplomate. Mais il avait laissé le soin de sa fortune et l'économie domestique de ses intérêts entre des mains dangereuses et fatales. Sa femme, déjà irritée par la trahison de Harley et celle de miss Hill, continua le rôle qu'elle avait maladroitement joué, et acheva de perdre celui qu'elle croyait servir. C'était une de ces femmes qui vont toujours contre le but qu'elles se proposent; qui croient triompher des obstacles par la violence, et ne font que les augmenter; qui, par l'impétuosité de leur nature, remportent un premier succès, le font suivre de mille défaites, et s'enveloppent dans un réseau de perpétuels et inévitables dangers. Sans principes comme lui, mais pleine d'inquiétudes, de dédains altiers, de fureur, elle devait renverser le piédestal qu'elle avait contribué à construire. Le sagace Bolingbroke s'en était aperçu; il avait dit au guerrier: « Votre intérêt est de vous débarrasser de votre femme le plus tôt possible et d'aussi bonne grace que possible. » Brave sur le champ de bataille et poltron devant sa femme, perfide envers tous et yal envers elle seule, il garda sa femme et perdit son pouvoir. Curieux et admirable couple, digne d'être étudié, ne fût-ce que pour sa monstrueuse ressemblance; elle avait

toute l'ambition de son mari ; il avait toute la cupidité de la duchesse. Mais elle était femme ; ce cœur impétueux et personnel ressentait la compassion, la haine, la vengeance ; le cœur d'acier de Marlborough n'avait jamais ressenti une émotion de sympathie ou d'animosité. Elle ne pardonnait jamais ; reconnaissance ou rancune étaient étrangers à l'ame impassible du duc. Les petitesses de la vanité, les élans du dévoûment, les imprudences de la passion, la plaçaient au dessus et au dessous de son mari. Avec une ame si ardente, sa vie morale dura plus long-temps que celle de Marlborough. Lorsqu'il lui fut impossible de diriger une nation, elle porta dans les minuties de la vie privée la même violence, le même fanatisme ; elle brigua le droit puéril de traverser le parc dans son carrosse avec autant d'ardeur qu'elle en avait mis à constituer le ministère selon ses caprices. L'un savait trahir et tromper ; l'autre ne savait que combattre. Aussi la vieillesse de la femme, soutenue encore par cette verve et cette sève intérieures, fut-elle une vieillesse de philosophe ; tandis que l'égoïsme du mari, privé d'alimens et se dévorant lui-même, le précipita dans une idiote nullité.

On a dit beaucoup de mal de Bolingbroke, qui valait mille fois mieux que Harley et Marlborough. Avec trop de goûts différens, trop de fantaisies, de caprices, de désirs et d'ardeur, il eut recours fort tard et lorsqu'il s'y vit pour ainsi dire forcé, aux manœuvres et aux intrigues souterraines des Harley. Bolingbroke, qui n'a jamais trahi son parti, qui souvent lui a résisté, qui, dans sa carrière politique, a fièrement marché du même pas et sur la même ligne, s'est trouvé en butte aux doubles outrages des partis contraires. Les wighs le condamnent comme tory, les torys le dénoncent comme athée. Quant à ses opinions sur le christianisme, qui sont pour ainsi dire la lie et le rebut de son intelligence, nous ne nous en occuperons pas.

A une époque où la théologie tenait une place énorme dans la politique, cette réputation d'athéisme a dû singulièrement lui nuire auprès des factions diverses. Mais voyez-le

Digitized by Google

calmer et ralentir l'intolérante violence des ultra-torys; laisser les Godolphin et les Marlborough vaciller d'un point à l'autre, et changer de couleur à chaque circonstance nouvelle; et lui, fidèle à ses premiers principes, ne déserter jamais cette cause, alors même que les fautes de ses partisans la précipitent vers sa ruine; beau caractère assurément, quelque étourderie, quelque violence, quelques vices qu'on ait pu reprocher à sa conduite. Harley l'insulte cruellement en le jetant dans la pairie avec un titre secondaire, en faisant de cette promotion un châtiment plutôt qu'une récompense. Puissant à cette époque, appuyé sur un parti nombreux et ardent, Bolingbroke n'avait qu'à se retirer du pouvoir pour embarrasser ses ennemis et les forcer à revenir à lui, à l'apaiser, à le supplier, à implorer leur pardon. Mais (il le dit lui-même dans une de ses lettres), il sentit que cette résolution vers laquelle le poussaient la vanité et la colère détruirait totalement son parti; il ne put s'y déterminer. En exil, le cœur plein d'amertume et de ressentiment, abandonné par l'infâme lâcheté de ces membres des Communes qui l'avaient encouragé par leurs clameurs, et qui s'étaient engraissés de sa fortune, il ne broncha pas; et la même fidélité, la même persévérance, signalèrent sa conduite. On l'accuse, on le condamne, on met sa tête à prix. En France, on lui fait la cour, on le recherche, on invoque son appui; le prétendant essaie de le gagner, il se retire dans le Dauphiné, et ne veut avoir avec le descendant des Stuarts aucune espèce de rapport, jusqu'au moment où son parti presque entier l'y force, et où la mort de la reine Anne le délie du serment qu'il a prêté à cette reine.

La bassesse de Harley, la longue perfidie de Marlborough, ont obtenu auprès des historiens plus d'indulgence que la noble et fière conduite de Bolingbroke. Lorsque ce dernier se rattacha à la cause des Stuarts, la reine Anne était morte. Georges Ier, qui occupait le trône, avait sanctionné la condamnation à mort de Bolingbroke et la mise à prix de sa tête, un des actes les plus tyranniques et les plus inconstitutionnels

Digitized by Google

qu'ait osé accomplir la vengeance d'un parti. On offrit ensuite à Bolingbroke son pardon s'il voulait livrer les noms de ses complices. Il répondit à lord Stair que jamais il ne se déshonorerait en trahissant les secrets qui lui avaient été confiés. Au lieu de tirer un avantage pécuniaire des manœuvres politiques dans lesquels il se trouvait mêlé, il sacrifia une partie de sa fortune au service du prétendant, et ne s'appropria pas un denier des sommes considérables qui passèrent par ses mains. « Je crois, dit-il à ce propos, que je suis à peu près le seul à qui cela soit arrivé. » Il a raison. Tout le monde pillait, et les fonds secrets, instrument nécessaire dans tous les temps à un parti qui veut vaincre, s'écoulaient et disparaissaient dans les poches des meneurs. Il manquait précisément à Bolingbroke la prudence, l'hypocrisie, le sang-froid, le calcul, la fourberie systématique, tous ces vices des cœurs glacés et des ames corrompues qui caractérisaient les hommes dont nous venons de parler. Sa franchise, son impétuosité, son imprudence, ne lui permirent pas de se plier à quelques unes des nécessités du temps ; il blessa ses concitoyens dans le point le plus sensible, la foi religieuse, centre de la politique. Voilà ce que comprit très bien ce petit et amer personnage, Horace Walpole, ennemi personnel de Bolingbroke, homme qui ne croyait à aucune vertu, mais qui découvrait tous les ridicules. « C'est chose comique, dit-il dans une de ses lettres, que le cri général qui s'est élevé contre lord Bolingbroke depuis qu'il a publié son meilleur ouvrage, la *Théologie métaphysique*. Tant qu'il n'avait eu de violence, de fureur, d'éloquence et de raisonnement que contre tous ceux qui l'avaient obligé ou servi, nous le reconnaissions grand homme, héros, patriote, sublime. Il s'est avisé de dire du mal de saint Paul et de Moïse, il n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. C'est le pire des écrivains et le plus abject des hommes. » Dès lors tous ses vices exagérés, ses débauches présentées sous le jour le plus odieux, ses passions interprétées comme des mobiles inévitables de crimes et de vices, effacèrent la brillante réputation de cet homme qu'on aurait

Digitized by Google

fait héros et martyr, que les partis eussent élevé au ciel dans un apothéose, s'il avait eu l'esprit et la décence de se contenir dans le sillon de l'hypocrisie contemporaine. Sa dissolution et sa débauche ont été fort exagérées. Qu'importent ces défauts aux partis qui ne veulent que dominer, et qui font semblant de se rattacher à la morale, toutes les fois qu'elle peut ruiner un ennemi? Fox, aussi débauché que Bolingbroke, a soin de s'assurer l'appui d'une faction; toutes ses fautes lui sont remises. Wilberforce, après une jeunesse non moins irrégulière, devient le héros d'une secte; elle lui confère le baptême et l'absolution. Bolingbroke, au contraire, ne veut avoir que lui-même pour appui; l'ardeur de son tempérament le trompe, fait germer les hostilités autour de lui, et souvent sacrifie au stérile plaisir de briller comme orateur la sûreté de cet homme si éminent. Ses expressions trop dures et trop peu mesurées déplaisent à ceux qui l'entourent, et sa violence lui crée de redoutables adversaires. « Je ne peux m'excuser, ajoute-t-il, que comme Tacite excuse son beau-frère Jules Agricola : — Il me paraissait plus honorable d'offenser que de haïr. » L'ambassadeur lord Stair le connaissait bien quand il disait : « C'est un homme qui ne fait pas les choses à demi. » Pendant que tous les gens du même parti intriguaient secrétement avec les wighs, afin de se ménager une porte dérobée dans l'occasion, Bolingbroke conservait ses inimitiés et ses sympathies, toujours impérieux et rude, toujours offensant ses rivaux par la conscience d'une supériorité qui ne cède pas.

Anne va mourir; il ne fera rien pour s'insinuer dans les bonnes graces de l'héritier présomptif. Harley veut revenir au pouvoir, il s'abaisse, s'humilie, flatte, corrompt. Le roi Georges Ier promet son pardon à Saint-John, et, comme premier pas vers une réconciliation complète, le père de Bolingbroke est élevé à la pairie. Alors il écrit sa célèbre lettre à sir William Windham, chef-d'œuvre d'éloquence, de raisonnement et d'imprudence. Là, comme tous les gens violens et orgueilleux, il achève de se perdre en ayant l'air de s'ex-

Digitized by Google

cuser. Que le gouvernement lui pardonne ou ne lui pardonne pas, peu lui importe ; son ton est celui d'une suprême indifférence. Plus grand que tous ceux auxquels il s'adresse et dont il parle, il s'aliène à la fois tous les partis en ne cachant rien de sa grandeur et de sa force. Il faut voir avec quelle naïveté d'énergie il déclare sa haine pour Oxford, avec quel dédain il traite les torys rattachés à la branche de Hanovre, avec quel sarcasme il chasse devant lui les jacobites ; enfin avec quelle indignation mélancolique et fière il rappelle les nombreuses ingratitudes de son parti. Aussi sept années entières s'écoulent avant qu'on lui permette de retrouver sa patrie. Pardon acheté par l'or de sa femme, flétri d'ailleurs par les clauses qui s'y joignent, par sa déchéance politique, son incapacité d'hériter et son exclusion des dignités publiques.

Il revient et se jette encore avec la même impétuosité dans l'arène de la controverse. Dès sa première entrevue avec Walpole, la patience lui manque, il ne peut cacher son ressentiment et sa haine, il se lève et quitte la chambre. Longtemps lié avec Pope, il apprend que le poète, par légèreté, par vanité, par faiblesse, a trahi ses secrets ; aussitôt il rompt avec cet homme dangereux dont il admire et craint le talent et l'esprit. Avec de tels défauts est-on destiné à prendre la haute main politique? nous en doutons. La puissance de l'intelligence, l'expérience des affaires, la capacité administrative ne suffisent pas pour cela. On peut réunir les dons les plus brillans de l'esprit, et manquer de cette partie du caractère qui fonde un gouvernement durable et donne de la solidité, de la durée, de la vie aux créations et aux vues d'un ministre. L'orateur brillant, le chef parlementaire doué d'éloquence et de sagacité pratique, doit être un excellent chef de cabinet. Erreur grave, dont nous pouvons citer pour preuves Bolingbroke sous la reine Anne, et lord Stanley aujourd'hui. Inférieur à Bolingbroke pour les vices grandioses comme pour les qualités éclatantes, il lui ressemble cependant par l'habileté à conduire les débats et à dominer

Digitized by Google

les discussions, par une extrême facilité de détail, une grande promptitude d'esprit, une irritable véhémence, une indiscrète impétuosité. Tous deux ardens à vaincre, munis de fortes armes, ont souvent acheté le succès du jour par le sacrifice de l'avenir.

La base sur laquelle Bolingbroke voulait faire reposer son parti politique était fausse. Il groupait autour de lui les torys modérés, et espérait attirer au pouvoir les wighs réconciliés et les torys violens, un peu amendés. Il ne songeait pas que réduire à la modération un parti dont les théories sont absolues, c'est lui enlever sa virilité et sa fécondité. Il ne voyait pas qu'un chef de parti qui prêche la modération se trouve suspect d'avance à la moitié de ses prosélytes, et qu'au premier échec l'armée se débande et va chercher refuge dans les deux camps opposés. L'opposition prêche la modération, mais pour nuire aux partis extrêmes. Excellente arme d'attaque qui se tourne contre son possesseur et le blesse dès qu'il arrive au pouvoir. Aussi la grande difficulté fut-elle de faire manœuvrer une troupe irrégulière, mélangée, incertaine, dont les plus ardens soldats étaient découragés et irrités par la tiédeur du général en chef, et dont il ne put arrêter la défection, quelles que fussent d'ailleurs ses qualités sociales et la sympathie personnelle qu'il inspirait.

Comme diplomate, cet homme remarquable, n'eut pas plus de succès que comme chef de cabinet. Bornant ses vues au triomphe de la faction à laquelle il s'était lié, calculant, et calculant mal les triomphes de son parti, et nullement les avantages que l'état pouvait recueillir ; trop passionné pour une œuvre de sagacité, de prévision et d'extrême finesse, il s'arrangea de telle manière que la paix d'Utrecht, dont toutes les négociations furent son ouvrage, fit tourner au détriment du pays les avantages remportés sur le champ de bataille, et annula ainsi par les conditions du traité les triomphes de la guerre. Il voulait la paix à tout prix ; il espérait que cette paix établirait sur un fondement inébranlable le pouvoir des torys. Erreur grave ; les wighs y gagnèrent, comme cela

Digitized by Google

arrivera toujours en Angleterre. Dès que le canon retentit, les partis se rallient autour de la dynastie régnante. On sert la patrie menacée. Jacobites et modérés ne veulent pas avoir l'air d'abandonner l'étendard national. Que l'on gagne une bataille, cette union devient encore plus solide. L'amour-propre de l'opposition se trouve flatté, et ses attaques sont affaiblies. Dans la paix, au contraire, toutes les factions reprennent leurs positions. On s'attaque, on se harcèle, on cherche querelle au pouvoir. C'était se tromper que d'oublier, comme l'a fait Bolingbroke, que la guerre est la vie du torysme parmi nous et que la paix en est l'écueil. En vain cherche-t-il, en homme d'esprit, à expliquer les défaites de ses prosélytes par l'incapacité de Harley et la mauvaise constitution du ministère; causes secondaires auxquelles une raison plus calme et une sagacité plus profonde n'eussent attribué que l'importance qu'elles avaient.

Parlons de son caractère personnel, objet de tant de satires et de critiques. Sa fanfaronnade de vices, le nonchalant et bizarre amour-propre avec lequel il se parait de ceux qu'il n'avait pas, ont prêté le flanc à ses ennemis. Imaginez-vous un enfant de race noble, de tempérament ardent, d'une vive intelligence, d'une ame passionnée, dont un père prodigue néglige l'éducation et qui se trouve livré aux soins burlesquement pieux d'une grand'-mère presbytérienne et d'un puritain ridicule. Ce dernier ne connaît rien de mieux que de donner pour aliment intellectuel à son brillant élève les homélies du docteur dissident Marton, célèbre pour avoir commis la lourde plaisanterie de consacrer cent dix-neuf sermons au psaume 119e. Le premier éveil de l'esprit de Bolingbroke, le premier sentiment de son ame sont nécessairement le mépris de ses maîtres et la haine contre le docteur Marton. On l'envoie ainsi préparé dans les turbulens colléges d'Éton, d'Oxford, puis dans le monde. Qu'il devienne ce qu'il voudra; sans guide, sans conseils, sans direction; il a dix-sept ans; il dispose d'une fortune considérable; ses espérances sont plus grandes encore que sa fortune; les dons funestes d'une beauté

Digitized by Google

physique qui touchait à l'idéal, une constitution de fer, une conversation éblouissante, encouragent tous ses vices et servent à souhait la véhémence de ses passions. Il est bientôt célèbre. Dans les annales de sa famille, il ne trouve que violence, déréglement, prodigalité, étourderie, licence. La société au milieu de laquelle il se trouve jeté ne se contente pas d'excuser, elle couronne les vices favoris de Bolingbroke. Qui oserait s'étonner de ses excès? Une société dont toutes les primes appartiennent à la frivolité et aux vices, doit s'attendre à ce que le vice et la frivolité seront pour les hommes passionnés et ardens des objets suprêmes de désir et d'ambition. Tel qui, à Sparte, eût été le plus rigide des stoïques, devient, dans l'Italie moderne, le plus efféminé des Sigisbé.

A l'époque où Bolingbroke entra dans le monde, la cour et les cercles qui touchent à la haute aristocratie n'avaient pas dépouillé la peau brillante du serpent ni rejeté loin d'eux le dépravation dont les *cavaliers* de Charles II ont légué les souvenirs à l'histoire. Le taciturne et grave Guillaume III n'avait rien changé aux mœurs des hommes de cour. La nation se trouvait partagée en deux camps ennemis: ici licence, esprit, gaîté; là, formalité, rigidité, caractère sombre, dureté fanatique. Je ne sais si, même dans l'époque actuelle, on ne découvrirait pas dans la double existence des lords et du peuple quelques traces de cette vieille ligne de démarcation. Les poètes, les femmes, les gens de lettres, dont Bolingbroke, le brillant jeune homme, briguait avec ardeur les suffrages, se rangeaient sous la bannière du vice et du plaisir. Un mauvais mariage, une femme acariâtre, altière, égoïste, un divorce scandaleux, qui vint couronner la lune de miel, achevèrent de lancer Bolingbroke dans cette carrière de licence éclatante et de voluptés illégitimes. Toutes les femmes à la mode voulurent obtenir un de ses regards et sollicitèrent ses faveurs. Il joua dès-lors le rôle, non de séducteur, mais de sultan; une veine de fatuité se mêlant à cette énergique et brillante nature, on le vit, comme lord Byron, faire parade de bien plus de vices qu'il n'en avait, et cher-

Digitized by Google

cher la gloire dans le bruit même de ses excès. Utile à son parti par ses talens d'homme du monde, faisant servir ses succès de salon et ses qualités de convive aimable au triomphe de ses vues politiques, il transforma souvent le plaisir en instrument de pouvoir, et se plut à mêler les voluptés aux affaires, souvent même à doubler la dose des unes pour tromper ses ennemis sur ses desseins. Swift, son ami, avoue cette affectation : « Il aimait, dit le doyen, à se comparer à Alcibiade et à Pétrone : affectation que ses ennemis lui reprochaient. » La vérité sévère doit ajouter que ses plaisirs étaient souvent factices, et ses vues politiques souvent sans résultat.

Il contracte un second mariage, fait choix d'une compagne douce, aimée, aimante; et tous ses excès, toutes ses faiblesses disparaissent. Plusieurs années après cette union il ne parle de sa femme qu'avec l'enthousiasme d'un premier amour, avec la confiance d'une amitié éprouvée. Tout s'épure à la fois en lui, et, quelque reproche que l'on puisse adresser à sa philosophie spéculative, sa philosophie active devient indulgente dans sa rigidité, grave dans sa bienveillance. L'Angleterre n'a pas d'écrivain plus moral et plus distingué, de citoyen plus digne d'estime; à la fleur de l'âge et déjà mûri, mais non corrompu par l'expérience de la vie, il ne se rejette pas dans cette prétendue philosophie de l'inaction, qui n'est que le système de l'égoïsme et de l'apathie. Du fond de sa retraite, vers laquelle les yeux de l'Europe se dirigent encore, l'homme le plus éloquent de son époque, consulté par les ministres, admiré par les gens de lettres, célèbre sur le continent comme en Angleterre, trouve des accens de colère généreuse contre la hideuse corruption du gouvernement de Walpole; et sans troubler par des luttes nouvelles la dignité de son repos, il lance, en faveur de la liberté et de la vertu, quelques uns des plus éloquens pamphlets politiques dont la littérature anglaise puisse se faire honneur. L'homme extraordinaire dont nous parlons, ce Bolingbroke, dont les qualités ont souvent entravé le succès de ses vices, et dont les vices hautains ont fait méconnaître les vertus,

Digitized by Google

tient une belle place parmi nos écrivains. La dignité aisée, le *senatorius decor* de son style, le rapprochent des écrivains du siècle précédent, qui puisaient dans l'étude des classiques latins une vigueur singulière et une douce majesté; vous diriez l'énergie et la mâle gravité du patricien de Rome, infusées pour ainsi dire dans l'activité normande et dans la rudesse saxonne. Penseur et passionné dans ses écrits comme dans sa conduite, il rappelle un peu au lecteur moderne le prestige hautain qui caractérise la poésie de Byron; doué d'une mémoire prodigieuse, riche de lectures diverses, il n'avait point de peine à usurper le mérite d'une érudition beaucoup plus étendue que celle qu'il possédait réellement. On demandait à Pope : « Bolingbroke sait-il l'hébreu? — Non, répondit le poète, mais il a lu tout ce que l'on a écrit là-dessus. » Charlatan de savoir et habile à en imposer, comme tous les hommes qui ont joué dans la vie publique un rôle actif et brillant, il faut bien reconnaître en lui ce génie de l'imposture que le monde exige des héros : la plus belle actrice est obligée de mettre du rouge, et le succès de la vie publique est toujours acheté par l'exagération et la fausseté.

Comme orateur, les contemporains affirment qu'il n'eut pas d'égaux; semblable, sous beaucoup de rapports, à Périclès, s'il n'a pas laissé de preuves de son éloquence, il a, comme lui, légué à l'avenir la trace et l'impression brûlante de l'effet produit par elle. « Les hommes distingués de tous les partis, dit Swift, conviennent que personne n'a pu l'égaler. » Burnet, son ennemi, cite avec éloge son éloquence surhumaine. Chestefield, le dédaigneux et pointilleux critique, sort des limites de sa froideur élégante pour se livrer, en faveur de Bolingbroke, à une admiration qui ne lui est pas naturelle. Lord Chatham, à qui l'on parlait des nombreuses pertes que la littérature ancienne a faites pendant le moyen-âge, lorsque la moitié de l'histoire de Tacite, le tiers de Tite-Live et toutes les comédies de Ménandre disparurent sous le grattoir monacal des copistes, qui remplacèrent par des psaumes et des homélies ces trésors de l'antiquité, s'écria :

Digitized by Google

« J'aimerais mieux que l'on nous eût conservé un discours entier de lord Bolingbroke. » Dans cette époque où tous les hommes distingués étaient rois de la conversation, Bolingbroke, on peut le croire, était le premier de ces rois; jeune, il écrasait tout par la vivacité et l'éclat de ses saillies; homme mûr, il mêlait une gravité d'expérience et une hauteur de raison admirables à cette facilité de répartie et à cette souplesse abondante de diction qui le distinguaient.

Tel fut l'homme singulier dont le nom est demeuré un problème brillant, et qui, sans marquer par des actes féconds et des révolutions positives la trace de son passage fit plus de bruit à lui seul que Marlborough, Godolphin et Harley. Je ne l'ai pas encore suivi dans la route des intrigues où, comme je l'ai dit plus haut, il s'est aventuré fort tard, et où son rôle fut brillant et passager. Devenu l'ennemi de Harley, il ne dissimulait plus sa haine et son mépris pour le premier ministre; Harley ne pouvait déguiser la crainte et le ressentiment que lui inspirait Bolingbroke. Ici s'ouvre une comédie nouvelle qui peut servir de suite à celle que nous avons analysée plus haut, et dont les acteurs, Harley, la duchesse de Marlborough, Mme Masham, se sont mutuellement et tour à tour pris pour dupes. Bolingbroke se fait intrigant, détache du parti de Harley cette Mme Masham que Harley avait détachée de la duchesse, et qui trouve commode de trahir son conseiller devenu son protecteur. C'en est fait, Harley abandonné par la confidente de la reine, trouve une opposition violente dans le conseil, et voit son pouvoir ébranlé. Les torys les plus puissans, Harcourt, Wyndham, l'accablent par leur défection; Swift essaie en vain de réconcilier les deux ennemis politiques : Harley, dans son désespoir et prévoyant son désastre, a lâchement recours à son vieil adversaire Marlborough, auquel il écrit des lettres suppliantes, et qui l'humilie par un refus. Marlborough comprenait que cet homme allait se perdre, et il n'avait point de pitié pour les hommes qui se perdaient.

Cependant, les événemens se pressent, et il approche de sa ruine. Alors, tour à tour furieux et souriant, menaçant et

Digitized by Google

désespéré ; cherchant à se raccrocher à toutes les branches, et laissant échapper de ses mains jusqu'au dernier atome de son crédit, on le voit se débattre dans la situation la plus burlesque où puisse se trouver un homme de cour. Le matin il parle de vengance inexorable ; le soir il caresse et flatte ses ennemis, et s'invite lui-même à souper chez eux. La soubrette, Figaro féminin qui sert de pivot à toutes ces espérances et à toutes ces ruses, reste à son poste, détermine les résolutions de la reine, l'instruit de la perfidie de Harley qui s'est adressé à Marlborough, et prépare ainsi le dénoûment de cette tragédie burlesque.

Le temps est venu. Le grand conseil s'assemble ; et la reine, presque mourante, vient assister à cette scène pour tempérer, par un dernier sourire, l'amertume de la disgrace, et congédier honnêtement le premier ministre déchu. Bolingbroke est là aussi, prêt à jouir de son triomphe, à suivre du regard son adversaire vaincu. Au moment fatal, Harley, qui n'a plus d'espoir, jette le masque de douceur et de tranquillité d'ame qu'il a si maladroitement porté, éclate en invectives que la présence d'une faible souveraine est impuissante à modérer ; jette avec fureur sur la table les insignes de sa dignité perdue, et se retire en jurant de tirer vengeance, vengeance implacable, « de vous tous, » dit-il aux ministres. Ce fut une scène terrible et curieuse, dont notre histoire du dix-huitième siècle, si complétement dépourvue de passions et d'intérêt dramatique, n'a pas recueilli les détails. Bolingbroke, *impiger et iracundus*, comme il se qualifiait lui-même, ne souffre pas en silence les outrages de Harley ; ce dernier s'enfuit dans la retraite, conservant peu d'amis personnels et à peine quelques partisans. Bolingbroke, le héros du drame, atteint le zénith de son ambition ; il a conclu la paix, chassé son ennemi, fait triompher ses desseins, assuré son crédit auprès de la reine : l'empire est à lui. Mais la reine, fatiguée, épuisée, épouvantée, quitte le théâtre orageux du grand conseil, et prononce, en sortant de la chambre, ces mots : « Je n'y survivrai pas. » En effet, elle se met au lit, où elle

Digitized by Google

meurt. L'électeur de Hanovre, personnage morose et triste, fait son entrée en scène; Harley, qui a depuis long-temps intrigué avec la cour de Hanovre, revient au pouvoir. Et aussitôt voici Bolingbroke en péril de la vie, n'ayant pour perspective que la proscription, une accusation capitale et l'échafaud, au lieu de la fortune et de l'omnipotence sur lesquelles il avait compté. Ce que l'on aime alors en lui et ce qui soutient l'intérêt du drame, c'est le sang-froid complet et la gracieuse aisance avec lesquels il continue à jouer son rôle après changement. Thémistocle et Alcibiade à la fois, il sait que le jour est fixé, qu'il n'y a pas une minute à perdre. Il semble ne rien craindre, ne change rien à sa vie, va tranquillement au théâtre, amuse par ses saillies les oisifs qui se rencontrent sur son passage, demande au directeur une pièce pour le lendemain, prend une loge pour l'opéra que l'on doit représenter dans huit jours, sort du spectacle « afin d'aller, dit-il, souper chez une actrice, » et une heure après, le front couvert d'une vieille perruque noire, et revêtu d'habits bourgeois très simples, il roule sur la route de Douvres. Ainsi se ferme pour toujours la carrière parlementaire du célèbre Henry Saint-John, lord Bolingbroke.

On ne peut donner ni son approbation ni son estime politique au parti de l'absolutisme modéré, du torysme mitigé, que Bolingbroke servit de son éloquence et Swift de son admirable esprit; mais on se sent le cœur ému de je ne sais quelle pitié profonde, quand on voit cette faction naguère puissante et prospère, tout à coup abîmée et anéantie; ces chefs, d'un orgueil si haut et d'une énergie d'ame si radieuse, réduits au silence, à la fuite, à la honte; ces hommes qui viennent de donner des lois à l'Angleterre et la paix à l'Europe, flétris du nom de traîtres; ces impérieux maîtres, qui ont gouverné la reine, insulté l'électeur, foulé aux pieds les dissidens, guidé les communes, imposé aux pairs; maintenant abandonnés de tous et condamnés par la décision solennelle d'un parlement qui ne contient pas deux hommes assez hardis pour oser les défendre. Quelle chute! naguère encore l'église était leur

Digitized by Google

glaive, et la cour leur bouclier; ils ont, dans l'insolence de leurs succès, imposé à la presse la taxe du timbre et chassé Walpole : et les voici par terre, leur premier ministre frappé d'une accusation capitale; Ormond, leur favori, impliqué dans leur désastre; tout le parti glacé de terreur; Harley à la Tour; Bolingbroke en exil; Swift rongeant son cœur, et se servant à lui-même de vautour de Prométhée, enchaîné par des entraves d'airain au rocher d'une ambition désappointée et mourant fou dans sa solitude et son ennui, après avoir lancé contre le genre humain le plus terrible des libelles, le plus amer des pamphlets, ce roman, fils de la passion furieuse, de l'expérience envenimée et du génie blessé, Gulliver, dont l'ironie profonde fait pâlir et efface le sarcasme léger de Voltaire et la moquerie philosophique de Lucien.

Il y avait donc, sous la frivolité apparente de l'époque à laquelle nous avons consacré quelques pages, un intérêt vif et des personnages pleins de sève et de vigueur. Voici, non loin de Swift, le brillant Steele, le Sheridan de son siècle, comme lui franc, étourdi, versatile; voici l'urbanité méditative d'Addison, si agréable, quand il voulait en prendre la peine; créateur des Honeycombs et des Coverleys, dont l'existence est devenue historique et qui produisent sur nous l'effet d'êtres humains, vivans, réels. Reconnaissez, à son profil aiguisé, à sa taille déjetée, à la pâleur de sa joue hâve, à son œil qui étincelle dans un orbite creux, Pope, ce demi-philosophe et ce demi-poète, qui dans la *Boucle de cheveux enlevée*, a su accomplir l'étrange hyménée du frivole et de l'idéal. Vous parlerai-je encore de ce prêtre au cœur de fer, de ce pamphlétaire à la plume d'acier, que les déceptions n'ont pas encore aigri, que l'ambition trompée n'a pas encore précipité dans la folie; de Swift qui ne laisse apparaître que dans ses singuliers caprices et ses bizarreries colériques, les germes cachés de la démence qui le menace; roi parmi les ministres et maître au milieu des grands; ne se gênant pas, ne gênant personne et se faisant craindre de tous; encoura-

Digitized by Google

geant par son exemple le déploiement de ces intrigues sans fin et le jet de ces réparties sans retenue; singulier être, si bruyant, si étourdissant, si nerveux, tout espérance, toute vivacité, tout amertume, tout énergie; se jouant de l'amour, sans lui demander du bonheur, et poursuivant le fantôme d'une ambition qui n'atteindra pas son but et qui doit tuer l'intelligence du malheureux qu'elle dévore. Il n'y a pas jusqu'à la physionomie de Harley, courtisan si bas, intrigant si froid, homme dont les ruses forment un grand piége pour l'enlacer lui-même; souple et caressant flatteur, incapable de conquérir un ami sincère, qui ne se pare d'un attrait singulier : nous croyons le voir, ce paresseux ministre, traîné dans sa voiture et faisant assaut avec Swift, qui se trouve à sa droite, de calembourgs et de rébus. Où va-t-il? Pourquoi monte-t-il les marches de cet escalier dérobé? Lui dont on vante les connaissances étendues, la vaste capacité, le travail facile, comment va-t-il perdre son temps? Il va causer avec la reine Anne et mistriss Masham, avec la femme de chambre reine, et la reine femme de chambre.

Pour achever de connaître cette société curieuse, penétrez dans les théâtres, dans les bals, surtout dans les clubs, scènes de bruit et souvent de débauche, mais où tous les grands acteurs se retrouvent. A son large front qui n'a point de rides, aux voluptueux contours de sa bouche élégante; à la délicatesse virile de ses traits, à l'éclat de ses yeux, à grace de ses mouvemens, reconnaissez Saint-John Bolingbroke; vous le trouverez partout où le plaisir, l'ambition et le savoir offrent un attrait à son ame avide. Aujourd'hui, c'est un travailleur infatigable, assis devant son bureau, assidu comme le dernier commis; demain, c'est le plus effréné des hommes de plaisir. Toujours théoriste et philosophe; s'il fait la débauche, il se persuade qu'elle entre dans un bon système de morale; s'il institue un club, il met dans cette fondation frivole la gravité d'un législateur. La chambre des communes vient de céder à son ascendant et de plier sous le tonnerre de sa facile éloquence : il sort de la salle et passe

Digitized by Google

dans la galerie, où il fait la cour à une marchande d'oranges, fille du peuple, objet de ses attentions, de ses hommages en prose et en vers, et qu'il essaie sérieusement non de rendre docile à son étrange caprice, mais d'idéaliser et d'élever jusqu'à une affection sentimentale et platonique. Mais comment le peindre par les détails sans tomber dans les contradictions les plus flagrantes, cet homme qui voulait accaparer toutes les gloires et toutes les vanités; qui, apprenant qu'un nommé Guiscard vient d'assassiner Harley, est furieux de n'avoir pas été choisi, et prétend, pour se consoler, que l'assassin a pris un ministre pour l'autre.

Nous n'avons plus aujourd'hui de tels caractères; il faut dire adieu à jamais aux périlleuses machinations des Marlborough et des Harley, des Masham et des Godolphin. Le peuple s'est avancé en masse et a fait rentrer dans un cercle très borné les influences de la cour. On est homme d'état sans manœuvrer dans l'antichambre, sans assiéger les escaliers dérobés; tout s'affaiblit, vices et vertus. Comparez la plus ductile et la plus souple des intelligences politiques actuelles; Robert Peel avec le subtil Harley. Quelle distance! Le duc de Wellington ne manque pas d'un certain esprit d'intrigue, assez habilement dissimulé par un langage rude et des habitudes de soldat. Mais quelle distance encore le sépare du duc de Marlborough! La puissance de la couronne s'est affaiblie, les ressorts du gouvernement sont devenus faciles à diriger, peu compliqués dans leurs détails. Le contrôle populaire, la vigilance de la presse, la publicité donnée à tous les actes politiques; la nécessité de vider tous les différends qui s'élèvent sur l'arène de la chambre des communes en présence du peuple entier, ne permettent pas, même aux esprits corrompus, même aux ames sordides, le déploiement de cette énergie dans l'intrigue et les mille ressources de cette fourberie tour à tour triomphante et vaincue, dont nous avons admiré, sous le règne d'Élisabeth, les combinaisons implacables et profondes; sous la reine Anne, le jeu animé, frivole et redoutable. (*London and Westminster Review.*)

Digitized by Google

Philosophie.

DU MOUVEMENT

RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE

EN ALLEMAGNE (1).

Le problème de la moderne Allemagne commence à n'en être plus un pour nous. Vingt ans de paix nous ont donné le temps, le loisir et la faculté de percer ces nuages, d'approfondir ces mystères, de soulever ces voiles qui, naguère encore, ne sollicitaient que la curiosité de quelques rares adeptes. Il fallait, en 1802, se sentir bien ému du besoin de connaître, bien pénétré de l'amour qu'inspire à certaines ames la science pure, pour braver l'atmosphère mystique et nuageuse dont la Germanie enveloppait ses idoles. Longtemps l'Angleterre, long-temps la France et l'Italie sont restées comme éblouies en face de cet Immanuel Kant, « le mystique » (comme on l'appelait), et de Gœthe, « le sentimental. » La France se moquait de l'un et de l'autre; l'Angleterre, plus grave, convenait de son ignorance. Mais par de-

(1) Dans l'état actuel de l'Allemagne, cette revue nous a paru du plus grand intérêt; nous avons été seulement surpris de ne pas rencontrer dans ce travail, le nom de *Mœhler*, sans contredit le plus grand théologien que l'Europe ait produit depuis Bossuet. Sa *Symbolique* et son *Athanase* sont des chefs-d'œuvre qui ont fait la plus grande sensation en Allemagne Voyez au reste notre curieux article sur l'état actuel de l'éducation du clergé catholique en Europe, dans la 22e livraison.

Digitized by Google

grés on s'est habitué à déchiffrer ces hiéroglyphes; le monde savant n'a plus contemplé ces grands noms comme des comètes dont personne ne peut calculer l'ellipse ni suivre les révolutions. On les a interprétés, analysés, loués et blâmés.

La poésie, le roman, le drame, la philosophie même de l'Allemagne, nous sont donc à peu près connus; mais de la théologie allemande, nous savons bien peu de chose. C'est en effet la région la plus élevée et la plus bizarre de cette bizarre littérature. L'obscurité l'environne; les voix qui en émanent semblent appartenir à la tour de Babel; de gigantesques ombres la traversent dans tous les sens. Vous n'approchez qu'avec effroi de ce grand chaos redoutable; et vous croyez toucher à cette province cimmérienne, où, dans la profonde et douloureuse nuit, Prométhée gémit enchaîné éternellement par la colère du roi des dieux. Abaissez vos regards vers cette sphère terrible : les nuages roulent sur les nuages; par intervalles, des lumières errantes tracent sur un fond sombre leurs dessins étincelans et cabalistiques; vous cherchez le sens de leurs évolutions mystérieuses, et vous ne le trouvez pas. Vous vous prenez à maudire cette terre qui n'a pas de verdure et ce ciel qui n'a pas de soleil. Est-ce une compensation suffisante, si, de temps à autre, quelque Novalis, aigle ou colombe, au blanc plumage, aux ailes étendues, au noble aspect, à l'essor sublime, fend ces ténèbres et vous apparaît comme un beau fantôme? Plus son vol est solennel et sa beauté suave, plus on s'étonne de le voir traverser ce dédale de vains systèmes et d'entéléchies privées de substance. Pour nous, Anglais, qui voulons voyager vite et savoir où nous allons, ce domaine n'a rien d'attrayant. A quoi nous servira-t-il de suivre Kant et de pénétrer avec lui dans les profondeurs de l'analyse, dans les vastes combinaisons de la pensée? D'interroger Herder, si remarquable par son enthousiasme de philanthropie, par cette ferveur ardente d'humanité qui le dévore? Je ne vois pas que le platonique sentimentalisme de Schleiermacher, l'érudition hébraïque de Gesenius, le rationalisme sévère de Wegenschneider puissent

Digitized by Google

augmenter de beaucoup notre force morale, et nous offrir des ressources pour marcher d'un pas plus ferme dans la route de la vie.

Malgré eux ou à leur insu, ils ont miné, au lieu de les consolider, les bases du christianisme : fait assurément très singulier, mais que l'on ne peut révoquer en doute. Cette nation pieuse, cette nation rêveuse et tendre a peut-être obtenu des résultats plus positivement contraires aux intérêts du christianisme, elle a peut-être plus puissamment travaillé à populariser l'indifférence que ne l'ont fait les Français, avec leur ironie et leur légèreté. Les Germains se sont occupés sans relâche à détruire la réalité des faits qui servent de base à la foi chrétienne; non qu'ils les méprisent; mais, à force de raffinement, ils les effacent et les éteignent. Tout s'évapore dans le creuset de ces chimistes subtils; tout y devient fumée, exhalaison, apparition, néant. Que font-ils, je vous prie, de la foi historique qui s'est perpétuée à travers les siècles, et des fortes assises sur lesquelles s'appuie notre croyance?

L'opération qu'un théologien allemand fait subir à l'Évangile est curieuse à observer; il n'y voit plus que mythe, allégorie, épopée. Le miracle devient phénomène ou symbole. Pour être chrétien, selon lui, il suffit de rattacher sa croyance à l'idée divine du perfectionnement de l'humanité; idée qui a sans doute le Messie pour type, mais qui reconnaît aussi Platon pour annonciateur. Cette même Allemagne qui nous a désabusés d'Homère, travaille à nous désabuser de la Bible. Après avoir appris à l'Europe qu'il faut parler non de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, mais des ballades homériques, elle nous enseigne l'épopée mosaïque, la légende mosaïque, le mythe mosaïque. Le fantôme d'une allégorie chrétienne flotte vaguement sur nos têtes, et remplace la solidité de la foi. Ainsi s'évanouit la religion. Déjà les Allemands s'aperçoivent eux-mêmes de cette situation de leur pays. Le célèbre Wolfgang Menzel, dans sa *Feuille littéraire* reproche aux savans qui s'occupent de l'Exégèse biblique le ton cavalier avec lequel ils traitent la partie historique de la Bible. Le même écrivain,

Digitized by Google

remarquable entre tous par la sagacité et la finesse de ses vues, observe l'affaissement progressif de la foi religieuse en Allemagne.

« Le christianisme, dit-il quelque part, nous semble aujourd'hui dans une situation qui se rapproche beaucoup de celle que le paganisme occupait sous Adrien. A cette dernière époque, tous les dieux imaginables affluaient à Rome qui les accueillait avidement; les idoles d'Égypte et d'Assyrie voyaient tomber à leurs pieds difformes la curiosité, mais non la piété de l'immense population. De même, aujourd'hui, les chrétiens de la Germanie, incertains et indifférens sur la confession qu'ils doivent adopter, paraissent les accueillir toutes à la fois. Les nuances les plus opposées se confondent; les catholiques marchent dans la voie du progrès et des lumières : les voici bientôt devenus rationnels, modérés et paisibles comme des protestans. Les protestans, de leur côté, commencent à croire qu'ils ont été trop loin; ils reculent, cessent de se fier au jugement individuel, base de leur croyance, et se rapprochent peu à peu, par des avances dont la coquetterie est publique, des formes et des idées du catholicisme. On ne parle plus des anciennes différences entre la communion luthérienne et la communion réformée. Tout un bataillon de protestans du Nord a fait irruption dans le catholicisme du Midi. Les catholiques, de leur côté, possèdent une fraction de véritables protestans, qui se nomment anti-célibataires. Que dire de toutes ces philosophies à la mode en Germanie, tantôt coexistant, tantôt se succédant, et toujours assez souples pour s'adapter sans peine à quelque religion que ce soit? Au milieu de ce chaos, la majorité est indifférente; et, pensant qu'il n'y a rien gagner d'un côté ni de l'autre, elle reste provisoirement spectatrice. »

Le développement naturel des choses humaines leur prête, à mesure que le temps s'écoule, une forme, une portée, une puissance qui ne conservent jamais long-temps leur exacte valeur. C'est une palingénésie sans fin : la liberté éclot du despotisme et le despotisme de la liberté. N'a-t-on pas vu la

Digitized by Google

révolution française, énergique déploiement de la liberté humaine, écraser et flétrir cette liberté par l'abus qu'elle en a fait? Regardez-y de près; le nouveau rationalisme allemand n'est que le protestantisme lui-même poussé à graine; c'est le dernier mot du protestantisme de Luther : non que ce grand réformateur ait vu dans la révolution qu'il opérait le commencement d'une époque irréligieuse, destinée à dépouiller la Bible de toute force divine; mais le principe protestant, le jugement individuel séparé de l'autorité de l'Église, devait produire ce qu'il a produit.

En Europe aujourd'hui, depuis les confins de la Russie jusqu'aux limites de l'Afrique, nous sommes tous protestans. Quelques populations rustiques de l'Espagne et de l'Italie échappent à peine à cette contagion universelle. Tous, nous jugeons, tous nous critiquons; le respect n'existe plus. Le plus dévot d'entre nous accepte cette règle du jugement individuel, qui peut servir de synonyme au caprice individuel, à la fantaisie individuelle, à la folie individuelle. L'église universelle, détruite par la pensée protestante, a succombé. L'église de chacun s'est élevée dans la pensée de chacun. Plus de tradition, plus d'autorité; les voix confuses qui émanaient de la tour de Babel étaient moins confuses que celles qui émanent du protestantisme. Le public s'appuie sur les barrières de l'arène pour voir tous ces gladiateurs tirer l'épée; l'adresse qu'ils déploient l'amuse; le sang qu'ils versent est un intérêt dramatique.

Voilà la situation réelle du protestantisme en Allemagne. L'Angleterre s'est garantie de ces dangers, en fabriquant pour son usage un petit catholicisme spécial qui a conservé le respect de la tradition et la force de l'autorité. L'église anglicane a repoussé de son sein quiconque voulait ériger pour ses menus-plaisirs une petite chapelle isolée.

La raison humaine, quand son accès de passion pour la liberté vient la saisir, abuse de ce mot magique; elle se livre à mille extravagances; et plus vous voulez l'enchaîner, plus sa folie devient redoutable. J'aimerais mieux lui laisser une

Digitized by Google

certaine latitude et lui permettre je ne sais quelle demi-indépendance, restreinte dans un cercle convenu et honnête, que de l'astreindre à un esclavage insupportable, qu'elle brise pour se permettre les plus singuliers excès. En vain chacune des communions protestantes a-t-elle jeté l'anathème dogmatique sur ses sœurs; en vain, dérobant au catholicisme son infaillibilité prétendue, le protestantisme essaya-t-il de repousser dans l'enfer anabaptistes, arméniens, luthériens; on lui rendit intolérance pour intolérance, et cette longue guerre de toutes les communions chrétiennes réformées entama singulièrement le respect populaire pour la religion.

Ainsi, du sein même de cette indépendance religieuse que les premiers réformateurs avaient proclamée, s'élevait une tyrannie et une intolérance qui se multipliaient pour tuer la réforme elle-même. Dans toutes les contrées de l'Europe, l'âge des premiers réformateurs fut suivi d'une époque de dogmatisme polémique, véritable papisme protestant. Qu'avait-on gagné? Au lieu d'un pape on avait mille papes. C'était tout bonnement le système de la démocratie appliqué à la religion. Qui ne sait l'intolérance de la démocratie et de quelle haine elle aime à poursuivre quiconque n'entend pas la liberté comme elle? En Allemagne, au commencement du dix-septième siècle, sous le règne complet du luthéranisme orthodoxe, ne vit-on pas un théologien mis en prison pour avoir soutenu que « la grace n'est pas suffisante sans les œuvres »; un autre, exilé comme coupable d'avoir soutenu que le Christ est mort pour tous les hommes; un troisième, chassé du cimetière pour avoir dit *notre père* (unser vater), au lieu de *père notre* (vater unser)? Lorsqu'on se sentit bien fatigué de ce dogmatisme despotique, on comprit enfin que le joug du catholicisme était encore plus léger que celui de tous ces petits catholicismes partiels; et la profonde lassitude causée par la stricte formule imposée aux adeptes de chaque communion, aboutit nécessairement au symbolisme vague et sans corps qui domine aujourd'hui la Germanie.

Disons-le donc avec Bossuet : Il y a, dans le protestantisme,

Digitized by Google

un principe de dissolution qui lui est inhérent. Ce principe n'a pas été sans action sur la philosophie française du dix-huitième siècle ; philosophie sans Dieu, qui, à son tour, est venue dissoudre ce protestantisme dissolvant. Voilà pourquoi, sans que l'on s'en doute, l'Allemagne rationnelle et rêveuse se trouve beaucoup plus près de la philosophie française du dix-huitième siècle que la France elle-même. Heyne, Raupach font de l'ironie voltairienne ; et toute une jeune école essaie de se montrer satanique, autant du moins que le satanisme peut convenir aux Allemands.

L'église anglicane me semble courir un danger contraire. Elle a, dans ses habitudes de hiérarchie, quelque chose de pétrifié et de formaliste qui doit inspirer des craintes pour sa longévité. Rien chez elle ne donne l'idée de cette fermentation bizarre des théologiens allemands cherchant partout des mythes, et traitant *Jésus-Christ* comme *Mithra* ou *Sérapis*. L'observance du dimanche est bien plus rigide en Angleterre qu'en Allemagne ; l'Anglais s'astreint bien plus servilement aux formes sacramentelles que la communion exige ; mais l'ame manque souvent à cette religion tout extérieure. Du moins, en Allemagne, au milieu d'un symbolisme tournant au panthéisme, vous pouvez reconnaître l'aspiration d'ames fortes qui cherchent au milieu des nuages métaphysiques Dieu et la vérité. Le gémissement bizarre du puritain qui demande à ses rêves, à ses méditations, à ses folies, l'explication alchimique ou allégorique du monde, atteste du moins un besoin de connaître et une aspiration de la pensée vers les régions supérieures ; mais le bourgeois anglais qui s'ennuie tout le dimanche, qui se grise pour se désennuyer, et qui se croit parfaitement en règle après avoir dormi au sermon et payé le prix de sa stalle à l'église, est un être réellement brutal et aussi peu religieux que possible. Je ne sais, en vérité, si l'orthodoxie entendue de cette manière, n'est pas plus dangereuse que l'hétérodoxie la plus captieuse et la plus subtile. L'Allemand rêveur, alors même qu'il se trompe, s'occupe beaucoup et avec un intérêt profond de la religion

Digitized by Google

à laquelle peut-être il va devenir infidèle sans le vouloir; le bourgeois anglais transforme en grossier mécanisme le sentiment le plus noble et le plus élevé, celui qui nous fait comprendre la divinité et nous porte vers elle. S'il est à craindre que le luthéranisme allemand ne finisse par s'évaporer dans les nuages d'une philosophie toute rationnelle, j'aperçois un péril non moins grand pour la communion anglicane. Qui sait si, malgré les paroles grecques, hébraïques et latines prononcées sur son cadavre en guise d'incantation, elle ne finira pas par se réduire à l'état de momie? Les bandelettes seront belles et brillantes; il y aura là quelque chose qui paraîtra ressembler à la vie; mais ce cadavre solennel ne pourra plus ni marcher, ni respirer, ni vivre; et, à force de se persuader que les formes sont la réalité, que l'apparence de la vie est la vie, on s'endormira paisible, et l'on sera persuadé que la masse du peuple est religieuse, tandis qu'elle ne sera que formaliste si ce n'est hypocrite.

Que l'on ne nous accuse pas de contradiction. Si, d'une part, les Allemands ont ruiné par leurs investigations philosophiques ce qu'il y a de matériel et d'historique dans la foi chrétienne, ils l'ont fait dans un but profondément religieux et moral. Jamais ils n'ont cessé de reconnaître la divinité, la sainteté, les vivifiantes et nobles influences du christianisme. Kant a écrit un livre intitulé : *La religion dans les limites de la religion pure;* c'est à la fois l'attaque la plus fatale, le coup le plus mortel porté aux bases historiques du christianisme, et la plus sublime apothéose de cette religion, considérée comme moyen de purification morale.

L'appréciation universelle en Allemagne de la dignité intrinsèque du christianisme est aujourd'hui plus profonde et plus sincère que dans aucun pays de l'Europe; bien que les églises germaniques soient moins fréquentées que les nôtres, et que les données chrétiennes y aient perdu beaucoup de leur solidité. Ainsi les fondemens historiques de cette foi s'ébranlent; beaucoup de personnes sont loin de croire à la réalité des miracles; tout le monde convient que la régénération

Digitized by Google

de la nature humaine a été opérée par le christianisme à une époque où l'on ne pouvait attendre ce miracle que de lui seul; mais tout le monde convient que, parmi les miracles allégués en faveur du christianisme, le plus grand, le plus extraordinaire fut, sans nul doute, le développement de cette foi répandue dans le monde par des esclaves, des vieillards et des femmes. Quel sera le résultat définitif de ce changement? A quelle transformation rationnelle aboutira cette vénération pour le christianisme qui, tout en le dépouillant de sa grandeur surnaturelle, se plaît à rehausser sa grandeur humaine. Nous ne pouvons, et peut-être n'osons-nous pas le dire, plus d'un symptôme à travers toute l'Europe révèle la même tendance. La France a répudié les blasphèmes et les ironies de Voltaire; personne ne songe plus à rire de cette grande et merveilleuse tradition de la Bible. Ainsi l'on se rapproche; les uns suspendent leurs moqueries, les autres renoncent peu à peu à la superstition, ou, si l'on veut, à la croyance. Pendant ce temps, l'industrie, c'est-à-dire l'exploitation matérielle des forces de la nature accroît sa puissance et multiplie ses ressources.

Cette situation est-elle sans danger? C'était à peu près celle de la Chine, il y a quelques millions d'années; et de cette époque même, date la profonde torpeur dans laquelle le céleste empire a langui. Parmi les bons résultats de cette situation, il faut mettre en première ligne la tolérance. Personne ne déteste aujourd'hui son frère parce qu'il professe une foi différente; et la recherche de la vérité, dans quelque direction que l'on prétende la trouver, passe pour honorable et morale. Tolérance alliée de bien près à une indifférence réelle. Dans le fait, la plupart des communions sont détruites. Causez une demi-heure avec les hommes instruits de chacune d'elles, vous verrez qu'ils ne sont ni luthériens, ni calvinistes; leur doctrine est une espèce de christianisme général qu'ils n'osent pas trop s'avouer à eux-mêmes, car le caractère spécial de l'époque est d'être illogique. Tholuck et Néander, par exemple, chefs actuels de la communion luthérienne, n'ont

Digitized by Google

rien de luthérien que le nom. Les juifs, race rebelle qui n'a pas voulu changer d'opinion depuis le commencement du monde, possèdent aussi leur parti rationaliste, c'est-à-dire qu'ils s'annulent eux-mêmes. La prière de Melanchton se trouve enfin accomplie : *Mon Dieu délivrez-nous d'un théologien exclusif!*

C'est en Angleterre que cette vaste fusion s'est fait sentir le moins vivement; ce qu'il y a d'étroit dans certaines intelligences anglaises a contribué à ce résultat. Nous savons ce que valent les formes; notre gouvernement a fait, sous ce rapport, notre éducation. Il y a long-temps que parmi nous le démon politique et le démon théologique se sont alliés, et quand ces deux diables marchent d'accord, rien ne leur résiste. *L'odium theologicum*, l'amertume de la controverse, se maintiennent dans un état de conservation alarmante parmi nous. Au milieu de cette ossification ridicule de la pensée religieuse et de cette habitude matériellement dévote qui a mal à propos remplacé la piété, la religion est en péril. Un étranger qui arrive en Angleterre y voit bien le squelette et l'apparence extérieure de la foi; mais il demande où est sa force vitale et son souffle animateur; une foule de bourgeois vont s'asseoir paisiblement à leur place par coutume et non par plaisir, par respect humain et non par besoin du cœur.

Relégués dans un coin de l'Europe, attachés comme les Chinois à notre étiquette traditionnelle et à nos habitudes de commerce, la Providence nous a permis long-temps de disposer en maîtres souverains du monde matériel, et nous croyons à ce titre pouvoir dominer de même le monde de l'intelligence et de l'ame. Vain espoir! En philosophie et en théologie, il faut bien le dire, nous sommes le plus arriéré des peuples; et c'est chose naturelle : la lumière religieuse ne part pas du même point de l'horizon qui nous envoie la lumière industrielle. Un résumé complet des systèmes théologiques de l'Allemagne actuelle élargirait singulièrement les vues et les idées de nos compatriotes. Mais qui pourrait s'en charger? Un seul homme, peut-être, Carlyle, ce philosophe singulier

Digitized by Google

que peu d'Anglais comprennent, tant son style anglais est allemand, tant le déploiement bizarre et tortueux de ses périodes offre de difficultés germaniques à l'intelligence anglaise.

Le protestantisme renouvelé, ce que l'on appelle la néologie de l'Allemagne protestante, a ses mystiques, ses rationalistes, ses prophètes, ses naturalistes. Toutes ces subdivisions n'aboutissent après tout qu'au résultat signalé par nous; soit que le christianisme se dépouille de sa sainteté miraculeuse, au profit du rationalisme, de la poésie mystique, ou du panthéisme, toujours est-il que le résultat s'opère, et qu'une nouvelle espèce de christianisme s'annonce.

Rien de moins littéraire que la vie de Stilling (1). Les prétentions, les vanités et les études de l'homme de lettres sont restées étrangères à cet écrivain, qui fit d'abord son métier de tailleur en lisant Homère, et qui, pendant le reste de sa sainte et pieuse vie, ne chercha qu'à s'élever doucement et sans bruit vers la perfection morale et religieuse. Ce n'était ni un génie supérieur, ni une intelligence armée d'érudition acquise. Chez lui rien ne rappelait le bel esprit mis à la mode par la France, scintillation perpétuelle de la pensée au moyen de la phrase, souvent de la phrase sans pensée. Remarquons en passant que les diverses nations d'Europe, sous le nom d'*esprit*, ont adoré des qualités intellectuelles très peu semblables. Les Grecs, tout remplis de leurs idées aristocratiques, qui seules ont servi d'ame à leurs républiques, méprisaient l'esprit vulgaire, et distinguaient avant tout l'homme bien né *euphuès*, la saine et forte nature des pensées et des conceptions. Nous, Anglais, libres jusqu'à l'originalité, nous admirons le *wit*, rapide et facile élan de la pensée indépendante. Les Français ont le *bel esprit* en adoration. Les Allemands se contentent du *gemuth*, mot singulier auquel rien ne correspond dans les langues d'Europe. Le *gemuth* est la poésie naïve et

(1) Voyez dans la *Revue Britannique* du mois du septembre 1835, l'autobiographie de Jung Stilling.

Digitized by Google

intéressante, émanant d'une émotion pure et paisible. Quiconque ne trouve de plaisir que dans les jouissances troublées et orageuses, est incapable de comprendre ce mot germanique et le sentiment qu'il représente. C'était là le seul mérite de Stilling, chez lequel une source d'exaltation constante jaillissait de l'ame, pour alimenter et féconder l'intelligence. Jamais peut-être l'enthousiasme religieux ne se montra-t-il aussi pur, aussi ingénu, aussi libre de mélange et d'altération. Il n'avait pas de système, il n'érigeait pas de théories, il ne s'amusait pas, comme ces profonds penseurs, Humann, Jacobi, Richter, Herder, à détruire l'édifice antique des théogonies et des catégories grecques; il lui suffisait d'être chrétien, d'exister par l'émotion chrétienne, et de laisser à d'autres adeptes l'argumentation, la logique et la dialectique. C'était une nécessité pour lui de vivre dans cette atmosphère purement religieuse. Comme Mme Guyon et M. Adam Bourignon, parmi les catholiques, il allait plus loin que sa religion même; on va toujours plus loin que le point d'où l'on est parti. Mais il ne se croyait pas infidèle à cette religion qu'il transformait en la poussant jusqu'au mysticisme. Au lieu de s'observer lui-même pour s'adorer comme Rousseau, il regardait sa propre vie comme une série de miracles; et sa pensée était une hymne éternelle chantée en l'honneur de cette merveille sans fin. Aussi ne pouvait-on trouver aucune espèce de rapport entre sa pensée et celle des philosophes de France à la même époque. Voici dans quels termes il décrit la naissance et le développement de leurs opinions, tels du moins qu'il s'offrait à son esprit :

« Louis XIV, après lui le duc d'Orléans, et plus tard Louis XV, avaient conduit la France dans une voie de luxe et de volupté qui a peu d'exemples parmi les nations modernes. Un peuple perdu de débauche, affaibli par ce raffinement d'une civilisation toute consacrée à l'exploitation des jouissances, accepte comme philosophie le sarcasme et l'esprit de Voltaire; les rêves panthéistes et l'égoïsme éloquent de Rousseau, comme religion. De ce mélange, jaillit un nouveau

Digitized by Google

caractère national armé d'audace et de prestige, rayonnant, sensuel; se conduisant d'après un système fixe et arrêté, qui a toute l'apparence et la prétention d'une philosophie rigoureuse; riche en argumens logiques; étincelant de spirituelles saillies. L'Europe entière y fit attention, et notre noblesse allemande fut séduite. La France passa pour la seule école de bonnes manières, de civilisation et de progrès intellectuels. On laissa de côté l'idiome énergique de l'ancienne Germanie, et les classes supérieures ne voulurent plus parler que français. On vit aussi de nombreuses colonies de valets de chambre, de précepteurs et de gouverneurs, quitter la France pour venir nous civiliser. Voilà les mains entre lesquelles tombaient nos princes et nos princesses. Cette grande marche vers le progrès ne tarda pas à emporter toute la partie éclairée de la population : gens de lettres et théologiens se mirent à la tête du mouvement. Ces derniers surtout eurent un rôle difficile à jouer.

» Ils ne voulaient pas renoncer tout à fait à leurs anciens dogmes; un système d'accommodement leur semblait possible et commode. Fausse espérance! Il fallait que le bien et le mal consentissent à conclure un pacte, et que la moralité chrétienne fît à elle seule la moitié de la route, pour aller donner la main au scepticisme de Voltaire. Conçoit-on rien de plus ridicule que cette alliance de deux principes ennemis, l'un renonçant à sa sévérité d'abnégation, l'autre à ses doctrines de jouissances épicuriennes, et composant à grand'peine, je ne sais quelle morale hybride, mélangée d'ombre et de lumière? Quel système bizarre que celui qui voulait concilier les inconciliables! C'était pourtant ce qu'on appelait *religions lehre*, science de la religion.

» Je ne veux pas calomnier les partisans de cette doctrine pseudo-chrétienne et pseudo-voltairienne, qui ne voyaient plus les vérités pieuses qu'à travers le prisme d'une moralité vulgaire. La superstition qu'ils croyaient découvrir dans les livres saints leur inspirait un dégoût réel. Ils ne prétendaient cependant pas effacer les paroles de ces livres, et se tiraient

Digitized by Google

comme ils pouvaient de ce mauvais pas au moyen d'un compromis. »

Dans un autre ouvrage qui porte le titre singulier de *Scènes tirées du royaume des Esprits*, Stilling fait parler ainsi un des apôtres de la nouvelle église protestante allemande. « Fils d'un » bon prédicateur, je commençai par écrire naïvement, comme » mon père. Puis j'allai à l'Université, et ma croyance ne » tarda pas à se réformer. Au lieu d'une foi toute simple et » ingénue, j'en sortis armé d'une magnifique panoplie d'ar- » gumens. En effet, j'avais écouté avec attention tout ce qui » m'avait été dit par les professeurs, et Dieu sait à quels ré- » sultats j'étais arrivé. La Bible n'était plus qu'un recueil » de légendes populaires juives et de traditions incertaines, » qui avaient couru de bouche en bouche. Moïse, tout grand » homme qu'il pouvait être, ne devait prétendre qu'au titre de » législateur habile et de magnifique faiseur de dupes. Dans » les poèmes hébraïques, le prophète n'avait absolument » prophétisé que le passé; et si un hasard avait voulu que » certaines de ses prédictions s'accomplissent, c'était un de » ces accidens singuliers, faciles à expliquer par la loi des » chances. Après tout, le Christ et la Bible se réduisent à » une belle *allégorie;* et si l'on s'abstient de leur donner » le nom de *fable*, c'est par une sorte de politique et de mo- » dération assez inutiles. La foi s'évapore, et il ne reste plus » de la doctrine du christianisme qu'une moralité assez pâle » et assez peu durable. Hélas! après avoir anéanti de cette » manière toute la réalité chrétienne, lorsque je me tournai » du côté de la philosophie, je ne la trouvai pas moins vide » et creuse. En vain, du haut de ma chaire, faisais-je reten- » tir les mots: *beauté plastique*, *beau moral*, *humanité*, » *civilisation!* les éclats de la liberté et de l'égalité mo- » dernes sont venus m'apprendre ensuite qu'elles sont les ré- » sultats de cette prétendue philosophie. »

Ainsi (et le fait est important) les néologistes d'Allemagne et les philosophes de France aboutirent au même but; les uns dépouillant gravement la religion de ses merveilles, les autres

Digitized by Google

s'en moquant avec cruauté. Sous la main respectueuse des uns, comme sous la main dédaigneuse des autres, tous les voiles tombèrent. Que ce fût Voltaire ou Hamann qui opérassent ce dépouillement anti-religieux, peu importait. Qu'il se fît selon les rites du catholicisme et d'après ses lois extérieures, ou qu'il eût l'air d'une bacchanale et d'une profanation, il n'en restait pas moins démontré qu'en Allemagne comme en France, les bases de l'ancienne doctrine étaient sapées, même par ceux qui prétendaient les respecter.

En dehors du protestantisme, du catholicisme, du mysticisme, l'esprit ingénu et candide de Stilling chercha les principaux points d'appui sur lesquels il faudrait (d'après lui) faire reposer dorénavant la vraie religion ; les voici :

« L'exégèse la plus savante, dit-il, n'empêchera pas que le » symbole suivant ne se trouve dans la Bible, et que quicon- » que les renie ne soit anti-chrétien :

» 1° La tendance naturelle de la raison de l'homme, aban- » donnée à elle-même, est de s'écarter sans cesse davantage » de la véritable sainteté et de la connaissance de la vérité.

« 2° Le devoir de chaque individu est de lutter sans cesse » et avec persévérance pour atteindre une sanctification nou- » velle, etc., etc. »

Ainsi Stilling accepte et pose en principe la culpabilité primitive de l'homme, la déchéance de l'humanité, par conséquent sa purification nécessaire. Il se garantit des subtilités que ce temps a surajoutées à ce grand symbole chrétien. Il ne jette pas l'anathème sur celui qui pense que Dieu est *Theotokos* et non *Christotokos ;* il n'a rien de cet orgueil qui distingue si souvent les mystiques ; rien en lui ne ressemble à la folie de Mlle Bourignon qui disait : « Je cherche vainement un chrétien dans le monde entier ; Dieu m'a faite d'abord, et il m'envoie pour en faire d'autres. » Arrogance outrecuidée, ridicule oubli de soi-même, amertume dédaigneuse cachée sous le voile de la piété ; folies étrangères à ce modeste fils du maître d'école tailleur, lui-même tailleur et maître d'école.

Comme la plupart de ses compatriotes, il cherche les preu-

Digitized by Google

ves de la religion chrétienne dans le cœur et non dans les faits. Pour les Anglais, le fait est tout; nous méprisons, nous regardons comme insuffisantes les preuves de sentiment. Un métaphysicien né en Germanie lance son aérostat dans les nuages et monte au ciel. Il faut à l'Anglais un pont solide. Les deux nations ne s'entendront jamais, tant que la foi positive des Bretons se maintiendra en face de la piété nuageuse des Allemands. Rameau isolé mais adhérent de la race des *piétistes*, si répandus en Allemagne, jamais Stilling n'a dévié de cette route exaltée et ingénue. Le nord de l'Allemagne est fécond en enthousiastes de ce genre, depuis le cordonnier Jacob Boehmen jusqu'aux fanatiques *Muchers* de la Prusse. Les noms de Hippel, Hochmaun, Hohenan, Tierstein, peu connus en Europe, font autorité là-bas. La grande école de Halle a produit les Spener, les Arndt et les Franecker. Tout le monde a entendu parler du comte Zinzendorff. Chose digne de remarque, le berceau de ces enthousiastes s'est trouvé placé dans les mêmes régions. Stilling aussi était né en Westphalie, à peu de distance d'Elberfeld, qui long-temps avait servi de séminaire et de point de ralliement aux piétistes. C'est un phénomène bien curieux que sa vie : la *sancta simplicitas* y domine. Dans le cours d'une longue carrière, qui a commencé en 1740 et ne s'est terminée qu'en 1817, ce petit tailleur de village ne s'est pas écarté un moment de la pureté évangélique et de l'ingénuité native qui distingue les hernhutes ou moraves. La bonne Allemagne ne s'est pas étonnée de voir ce pauvre homme sans fard et sans fiel, s'élever par degrés, de la profession de tailleur indigent dans un village, au titre de conseiller aulique du grand-duc de Bade.

Pour nous, fils d'une société que les intérêts positifs dominent, nous ne comprendrions guère plus ce méthodiste allemand, toujours emprisonné dans la sphère exclusive de ses rêves pieux, que nous ne comprendrions un habitant de Saturne ou de Vénus tombé du ciel parmi nous. Très souvent notre brave Germain a l'air d'un idiot et ne l'est pas. Il prête fort à la moquerie, surtout lorsqu'il voit dans les moindres

Digitized by Google

mouvemens de sa vie une action providentielle. On ne peut s'empêcher de rire lorsque la plus petite circonstance et le plus mince détail de sa destinée le portent à se regarder comme l'enfant gâté du Seigneur. Cela vaut mieux cependant que la profonde indifférence et l'insatiable égoïsme auxquels la plupart des hommes sont voués.

Stilling a écrit beaucoup de volumes dont les titres ne sont pas moins singuliers que le texte : *Le chemin pour arriver à la maison de mon père*, *le mal du pays*, *l'Homme gris*, *Théobald l'enthousiaste*, etc. Bien peu d'Anglais seraient capables de lire ces œuvres bizarres dont le mérite se mêle toujours de puérilité, et qui ne ressemblent à rien de ce que la littérature européenne a produit. On aurait tort cependant de les dédaigner. Dans *Théobald l'enthousiaste*, par exemple, se trouve toute l'histoire du piétisme allemand à la fin du dix-huitième siècle. C'est là seulement qu'il faut chercher les mœurs, les idées, les portraits de ces hommes singuliers et peu connus. L'enfantillage des formes, et souvent même de la pensée, contraste bizarrement avec des tableaux pleins d'intérêt, de pureté et de grandeur.

« Hasenfeld (dit Stilling), était grand, maigre, long, et avait un œil perçant. Fils d'un marchand de blé, mais honnête homme, il se livra de bonne heure à l'étude de la théologie. Après avoir fini ses études à l'Université, il se fit prédicateur, et son éloquence puissante produisit le plus grand effet. Un jour qu'il prêchait devant le principal magistrat de la ville, homme dissolu, dont les mœurs étaient un grand scandale, il se laissa entraîner par un enthousiasme pieux, et se tournant du côté du magistrat : « Et vous aussi, s'écria-t-il d'une voix de tonnerre, et vous aussi vous avez des maîtresses, et cela n'est pas bien ! » — Notre prédicateur paya cher cette éruption de courroux en faveur de la morale. Arrêté et jeté en prison pendant douze semaines, il ne reçut pour nourriture que du pain et de l'eau. Beaucoup d'amis vinrent le visiter et adoucirent son sort. Quand il sortit de prison, défense lui fut faite de prêcher désormais,

Digitized by Google

du moins en public. Le peuple se souleva, alla le chercher dans sa retraite et le mena de force à l'église. On avait posté un soldat au pied de la chaire pour l'empêcher d'y monter. — « Eh bien! dit-il, nous prêcherons dehors. » En effet, il fit sa harangue dans le cimetière. Il avait beaucoup d'instruction, beaucoup d'exaltation et de sincérité. Un prince s'intéressa à lui et le fit nommer recteur d'un gymnase célèbre. Là il eut beaucoup à faire; ses opinions larges et libérales le faisaient passer pour hérétique, et on ne lui épargnait pas les châtimens et les déboires. Enfin son zèle et sa longue lutte le consumèrent; et un matin il se mit à dire: « Ma valise est faite, et je vais partir. » Son pouls s'affaiblissant, il fixa ses regards sur le soleil qui brillait à la fenêtre, et d'une voix sourde, mais forte encore, il s'écria : *Alleluia!* et mourut. »

C'est quelque chose de fort singulier, sans aucun doute, que ce portrait du méthodiste germanique; mais il faut admirer la tranquillité de cet homme qui regarde le soleil, qui loue Dieu et qui meurt. Une telle mort vaut bien celle de David Hume, qui, dans son agonie, lisait encore les satires de Lucien; ou celle de Goëthe, qui expira comme il avait vécu, en s'écriant: « Encore de la lumière! »

Les *Scènes tirées du royaume des Ombres*, par Stilling, ne sont que des Dialogues des morts dans lesquels l'auteur développe, au moyen d'un système fort ingénieux, la gradation des châtimens que souffrent les pêcheurs dans le monde à venir. Là, comme dans les douze autres volumes qui composent les œuvres complètes de Stilling, il se dirige vers un seul but : il veut prouver la pureté et la grandeur du christianisme, et la supériorité du monde des ames sur le monde des sens. Tout en estimant ce candide amour de la vérité et cette tendance spiritualiste, on est forcé d'avouer qu'il y a, dans cette énorme prolixité pieuse, beaucoup d'écume et de vapeur; trop de larmes et de gémissemens; un énervement de l'ame humaine qui la fait ressembler à la *mimosa pudica*, et ne lui donne qu'une maladive sensibilité de nerfs qui dé-

Digitized by Google

truit la vigueur de ses muscles. Il faut aussi blâmer ces mille détails puérils, cette affectation de sensibilité à propos de rien, cette tendresse lacrymale qui fait ressembler un enthousiaste allemand de 40 à 45 ans à un pauvre petit enfant qui aurait perdu sa mère. Stilling a écrit un roman intitulé : *Le Mal du pays*, œuvre aussi fantastique que médiocre, et dans laquelle il prétend imiter à la fois Sterne et Bunyan. Il résulte de là un mélange incohérent et sans valeur, une œuvre à peine intelligible. Nous ne parlons pas de son *Homme gris*, dont les prophéties menaçaient le monde d'un cataclysme pour l'année 1836. Peut-être le plus curieux de ces ouvrages est-il *la Théorie du monde des esprits*, système complet et détaillé qui établit un ordre positif et normal en fait d'apparitions, de fantômes, de visions et de pressentimens. Stilling part de ce principe qui appartient à Kant : — L'espace et le temps n'ont pas d'existence réelle, notre intelligence leur en prête une; ils ne sont que des moyens de perception et non des substances réelles. — De là il conclut que toute la philosophie moderne, fondée sur les relations de l'espace et du temps, manque de réalité.

Aujourd'hui les représentans du mysticisme religieux en Allemagne ont de beaucoup dépassé Stilling. Sa simplicité enfantine a fait place à mille systèmes surnaturels. Mais ce travail de fermentation mystique auquel il a pris part continue toujours son œuvre secrète, et ne peut manquer d'influer puissamment, comme nous l'avons dit plus haut, sur les destinées futures du christianisme.

(*Foreign Quarterly Review.*)

Digitized by Google

Économie politique.

ÉTABLISSEMENS DE BIENFAISANCE

DE LA VILLE DE MADRID (1).

On ne se représente pas en Europe, sous des couleurs assez vraies, l'effrayant tableau des misères dont la Péninsule est maintenant la proie. Cette sanglante et interminable lutte pour la succession du trône de Ferdinand VII laissera, dans la génération actuelle, des traces profondes de son passage, moins assurément dans les résultats moraux que par les ravages qu'elle exerce principalement sur le bien-être des masses. L'irritation populaire s'accroît toujours du spectacle et de la continuité des maux à l'abri desquels paraissent le plus ordinairement vivre les riches et les privilégiés. La cicatrisation politique d'une guerre civile est déjà fort longue ; combien donc doit se prolonger la guérison des plaies faites à la vie physique, à l'existence matérielle du peuple ! Au milieu de la paix, sous les auspices du développement industriel le plus fécond et d'un instinct de civilisation admirable, on voit les

(1) Voyez dans notre livraison du mois de septembre 1837 le tableau que nous avons tracé des établissemens de bienfaisance à Rome, dont celui-ci peut être considéré comme le pendant. C'est à l'obligeance de M. Don Ramon de la Sagra, député aux cortès, et membre de l'Institut de France, que nous devons la bienveillante communication des matériaux inédits qui composent cet article.

Digitized by Google

premières capitales de l'Europe, Londres, Paris, Vienne, Berlin, Bruxelles, n'offrir jusqu'à présent que des fruits très incomplets de la charité publique, de la science médicale et de la sollicitude administrative réunies. Faut-il en conclure que les pays les plus retardataires dans le mouvement général sont au niveau de la réforme et du progrès exceptionnellement par leurs établissemens de bienfaisance? Non!

Il est certain toutefois que, dans les contrées du midi de l'Europe, où la civilisation ne suit pas les mêmes erremens des climats du nord, la religion chrétienne, le catholicisme proprement dit, a suppléé par l'aumône à l'absence des ressources que procure ailleurs la philanthropie aux classes pauvres. C'est un des services éminens que l'humanité doit aux ordres monastiques, aux communautés d'hommes et de femmes, et sous ce rapport il y aurait de l'injustice à méconnaître leur salutaire intervention. Les frères de la Doctrine, à Paris, dérisoirement nommés *Frères ignorantins*, les Sœurs de Charité, si répandues dans les hôpitaux français, ont évidemment des droits à la reconnaissance de leurs compatriotes, bien que le fanatisme et les préjugés aient plus d'une fois altéré, corrompu même l'essence évangélique de leur institution. La religion seule est capable d'inspirer l'abnégation nécessaire dans certaines fonctions trop répugnantes pour que le gain en soit l'unique profit. Ceux qui les embrassent avec autant de dévoûment que d'intelligence, souvent dans les premières et dans les plus riantes années de la vie, ne peuvent se consoler du sacrifice qui ne les arrête pas, que dans le but d'une récompense plus haute et d'une satisfaction moins terrestre. Le plus remarquable apôtre de la charité, Ignace de Loyola, est sorti de l'Espagne, et à ce titre seul déjà la Péninsule réclame, dans les établissemens de bienfaisance, une place que d'autres peuples ne méritent pas, à beaucoup d'égards, malgré des conditions de progrès supérieures.

Plusieurs institutions de Madrid ont même une date qui a lieu de surprendre ceux qui savent combien de pareilles améliorations sont lentes à pénétrer et plus lentes encore à se

Digitized by Google

maintenir. Le Collége Royal des Sourds-Muets fut fondé en 1802 sur la demande de la Société Économique des Amis du pays, mais il ne put être ouvert avant le 9 février 1805. Le duc d'Ossuna, qui en était nommé directeur, en fit l'inauguration. On remarqua toutefois au berceau de cette institution philanthropique une lésinerie de la papauté qui se présente rarement dans les États-Romains. Les fonds assignés par le roi à l'œuvre s'élevaient à cent mille réaux annuels, et résultaient d'un impôt mis sur tous les évêchés d'Espagne; mais le Saint-Siége ne consentit que cinquante mille réaux, distribués entre les mitres de Cadix et de Siguenza. Cette réduction entraîna celle du personnel de l'établissement, et conséquemment le nombre des infortunés qui pouvaient rencontrer un asile dans ses murs. Il y eut un professeur, à neuf milles réaux d'appointemens, un sous-maître, et *cinq* élèves! Peu d'hospices d'un si vif intérêt ont eu des commencemens d'une semblable médiocrité.

Il est à remarquer, pour l'honneur de la Péninsule, que l'art d'enseigner à parler aux sourds-muets fut inventé par un Espagnol, frère Pedro Ponce de Léon, moine bénédictin, qui en prit l'idée dans les anciens bals pantomimes. Ainsi le ballet aurait également profité aux délassemens et à la consolation des races de l'Europe catholique. Juan Pablo Bonet, secrétaire du connétable de Castille, fut le premier qui réduisit en principes et en lois cet enseignement, que plus tard l'abbé de l'Épée perfectionna d'une manière complète. Généralement, l'abbé de l'Épée a recueilli les honneurs de l'invention, tandis qu'il a eu la modestie et la candeur de déclarer, dans ses ouvrages sur la matière, qu'il avait appris l'espagnol dans le but de lire la méthode de Bonet. On assure même que récemment don Tiburcio Hernandez en a composé une plus parfaite. Il ne faut pas oublier que, de tout temps, malgré leur apathie proverbiale et leur ignorance héréditaire, les Espagnols ont eu l'esprit inventif. Depuis Christophe Colomb jusqu'à don Tiburcio Hernandez, nous citerions facilement dans les sciences, dans les lettres et dans les arts, une

Digitized by Google

foule de génies créateurs auxquels l'Europe n'a pas refusé ses éloges et son admiration. La première école du monde, après l'école de Raphaël et de Rubens, n'est-ce pas l'école espagnole, fille de ses propres œuvres, et indigène même par son coloris?

Pour en revenir aux maisons de charité, entre 1805 et 1814, l'hospice des Sourds-Muets, réduit comme nous l'avons vu, ne fit que dépérir, et cela devait être. Le 29 mai 1814, don Tiburcio Hernandez, nommé directeur du collége par le roi, fut chargé d'en rétablir la prospérité. Il fallait du courage; il fallait aussi des élèves. On rassembla vingt-trois élèves, dont huit pensionnaires à huit réaux par jour, cinq de familles nobles à quinze réaux, six gratuits et cinq surnuméraires. Jamais la science administrative et l'économie bureaucratique ne poussèrent plus loin la manie des classifications. Des sourds-muets surnuméraires! voilà du ridicule et de l'odieux. Figurez-vous des malades venant à l'hôpital pour une guérison et trouvant un noviciat.

A cette époque, mai 1814, le collége des Sourds-Muets brillait par un personnel plus nombreux; un directeur, un recteur, deux sous-maîtres, trois domestiques et une cuisinière, formaient l'état-major : à peu près un employé pour trois élèves. Le roi et la reine avaient pris l'établissement sous leur protection; des aumônes et des donations enrichissaient son trésor. En 1827, l'administration passa des mains d'une junte directrice à un dignitaire de la noblesse castillane; l'un des courtisans les plus dandys de Ferdinand VII ne dédaigna pas de s'abaisser à la surveillance d'un hospice, et le monarque lui-même, d'un tempérament si dur et d'un cœur si impitoyable, stipula des clauses à son favori, dont la vulgarité révolterait les grands seigneurs de France et d'Angleterre qui n'ont pas coutume de diriger des bureaux de bienfaisance. Le duc de Hijar augmenta les ressources de l'institution de 37,000 réaux, prélevés sur des legs pieux et sur le journal de Madrid.

Désorganisé bientôt par suite de la négligence de son direc-

Digitized by Google

teur même, le duc de Hijar, auquel le mauvais état de sa santé ne permettait plus la même activité, l'hospice des Sourds-Muets rentra dans le giron de la Société Economique. C'est de là que date sa véritable prospérité. En 1835, on établit, dans le collége, une imprimerie pour donner aux élèves les premières notions d'une carrière lucrative. Un an ne s'était pas écoulé qu'ils avaient imprimé un manuel de sourds-muets qui est entièrement leur ouvrage. Ce fut un admirable spectacle que le partage des travaux auxquels donna lieu cette impression ; les uns se faisaient rédacteurs, les autres compositeurs, ceux-ci préparaient la reliure ; il y en avait même qui corrigeaient les épreuves ; et une petite aveugle réclama instamment les fonctions délicates de brocheuse, dont elle s'acquitta de manière à prouver que la vision sans lumière, ce problème aujourd'hui si contesté, n'est pas toujours impossible.

Les perturbations publiques ne tardèrent pas à porter un coup funeste à l'établissement des Sourds-Muets, et les budgets de la couronne se montrèrent inexorables envers la plus douloureuse des infirmités humaines. Les cortès de 1834 avaient fixé à 161,000 réaux la cotisation annuelle du trésor national pour cet objet; mais cette somme ne fut jamais intégralement payée, et le collége n'obtient aujourd'hui que très rarement, le subside nécessaire à son existence. Les produits de l'imprimerie constituent à peu près toutes ses rentrées; mais, comme la presse a pris un développement considérable depuis l'avénement d'Isabelle II, on ne s'étonnera pas que ce revenu ait monté, en 1836, à 48,708 réaux, et en 1837, à 72,473, dont il faut déduire, ainsi que sur le chiffre de 1836, l'impôt que le gouvernement prélève sur cette industrie, ou 500 réaux par an. Outre l'imprimerie, il y a dans l'établissement un atelier de librairie dirigé par un sourd-muet. C'est un homme qui est aidé dans de semblables travaux par trois garçons et deux jeunes filles, tous sourds-muets ; la plus intelligente gagne douze réaux par jour et soutient sa famille.

Tout élève ne peut rester plus de six ans dans le collége.

Digitized by Google

La première année, il lit, écrit, dessine et parle; durant la seconde, il joint à ces divers travaux l'étude de l'arithmétique; l'année suivante, on lui donne des notions de mathématiques supérieures, de morale et de religion; pendant la quatrième, il apprend la géographie; l'intelligence des idées abstraites et la composition occupe la cinquième année. Les derniers jours que le sourd-muet passe dans l'hospice ou collége, sont enfin consacrés au perfectionnement général; il lit la Bible, se rend compte des expressions figurées, et s'initie en quelque sorte à toutes les connaissances qui sont tangibles à l'esprit d'un sourd-muet. Les enfans pauvres sont en outre préparés, formés, rompus aux professions industrielles susceptibles de leur procurer du pain et un avenir; l'imprimerie et la librairie servent naturellement de base à cet enseignement accessoire et spécial.

Quoique le collége se soutienne, il aurait néanmoins besoin d'une protection efficace, que le gouvernement espagnol est, pour le moment, à peu près hors d'état de lui offrir. Le nombre des sourds-muets qui naissent dans la Péninsule est considérable; sans aucun doute, cette fécondité malheureuse provient de causes morales et d'accidens physiologiques dont l'étude serait aussi curieuse qu'utile; mais où trouver les documens d'une pareille enquête? Un fait digne de remarque, c'est que cette infirmité semble héréditaire dans les familles: A l'hospice de Madrid, on pourrait diviser les élèves par groupes de parens, plusieurs sont frères et sœurs. L'hérédité de cette affection n'avait pas encore été signalée. On comprend donc combien des recherches à cet égard seraient intéressantes. Une instruction de la reine régente les a tout récemment ordonnées; d'après les termes de ce rescrit royal, les gouverneurs civils et les députations provinciales doivent demander aux conseils municipaux de chaque province un relevé du nombre des sourds-muets et des aveugles qui s'y trouvent, de leur état actuel, et des causes qui peuvent avoir produit leur infirmité. Les détails les plus circonstanciés doivent être fournis sur le tempérament

Digitized by Google

des sujets, les maladies de leurs parens, les conditions physiques et morales de leur vie, sur la nature des localités qu'ils habitent, etc., etc.; sur les facultés intellectuelles ou manuelles qui les distinguent, etc. Cette mesure administrative est d'une pensée excellente, et prouve que le gouvernement de Christine, embrasse, malgré les soucis de la révolution et de la guerre, des intérêts bien divers et bien importans avec la même sollicitude.

Les aveugles ne sont devenus l'objet de l'attention du gouvernement espagnol que depuis 1830. Il paraît que cette année politique est d'une fatalité heureuse sur tous les points de l'Europe. Le ministre don Luiz Lopès de Ballesteros donna au directeur du collége l'autorisation de se procurer des livres et cartes imprimés en relief. Le directeur se mit en rapport avec M. Gillet, professeur aux Quinze-Vingts, et posséda bientôt les livres et les cartes nécessaires. Cependant en 1835, c'est à grand'peine qu'il obtenait qu'on lui confiât un jeune garçon aveugle pour le soumettre à des essais, encore l'enfant fut-il retiré par sa famille quand son éducation était à peine ébauchée. Plus tard il se procura une petite fille, et enfin, au bout de soixante leçons, il montra à ses compatriotes émerveillés l'enfant qui savait lire et compter; aujourd'hui, cette petite fille, la seule aveugle instruite que possède Madrid, connaît la carte d'Europe et surtout d'Espagne; elle écrit, touche le piano et l'accordéon, fait des bas et ourle des mouchoirs. On ne croirait pas que le directeur du collége a vainement sollicité des secours pour cette tentative qu'il a exécutée à ses frais et risques. En 1835, le ministre de l'intérieur avait demandé le plan d'un hospice destiné à l'éducation des aveugles, avec le devis de toutes les dépenses; la Société Economique de Madrid présenta le plan demandé; il fut accepté par le gouvernement, qui lui affecta 26,000 réaux. Il n'y avait plus que le local à trouver, mais on ne donna pas suite au projet.

Les autres établissemens de bienfaisance de Madrid sont plus particulièrement regardés comme hospices. Il y en a six

Digitized by Google

dans cette catégorie : la maison des Enfans-Trouvés, ou *Inclusa*, le collége des Abandonnés, le collége de la Paix, celui de Saint-Ildefonse, ou de *Los Doctrinos*, la maison de bienfaisance ou hospice de San Fernando, l'asile de mendicité de San Bernardino. Nous dirons d'abord quelques mots de l'hospice des Enfans-Trouvés, le plus important à Madrid comme dans presque toutes les grandes capitales.

On prétend que le nom d'*Inclusa*, qu'on donne vulgairement à cet établissement, vient par corruption du nom d'Enkhuysen, ville de Hollande, d'où un soldat espagnol rapporta une image de la Vierge que l'on conserve dans la chapelle qui dépend de la maison. C'est en 1567 qu'on a commencé, à Madrid, à recueillir les enfans trouvés ; une simple masure, près de la paroisse de San Louis, leur servait d'asile, et une confrérie, du couvent de la Victoria, leur donnait des soins. De nos jours, on a transporté l'établissement dans un endroit plus convenable, et il est placé sous la protection d'une junte de dames de la plus haute noblesse. Ces dames font partie de la Société Économique des Amis du Pays. Dès le principe, cette maison obtint l'appui des rois d'Espagne, et un grand nombre de particuliers riches lui firent des donations considérables. L'intérêt que prenait Charles IV aux enfans trouvés était tel, qu'il ordonna par un décret, le 5 février 1794, que les enfans trouvés, dont les parens resteraient inconnus, seraient considérés comme ayant droit à remplir tous les emplois civils. Il fut enjoint aux tribunaux de punir, comme pour faits d'injure et d'outrage, quiconque qualifierait un enfant trouvé de bâtard, d'illégitime ou d'adultérin, et de le condamner, non seulement à une rétractation publique, mais aussi à des amendes selon un tarif. Le monarque ordonna également que les enfans trouvés fussent exempts des peines infamantes, comme l'exposition, le fouet et la potence, et que leurs crimes rentrassent dans la catégorie des forfaits privilégiés ; et on sait qu'à cette époque il y en avait beaucoup de semblables dans la Péninsule. Au reste, il faut dire, à l'honneur de l'Espagne, qu'il n'y règne aucun préjugé contre les enfans trouvés ; dans ses colonies

Digitized by Google

d'outre-mer, la considération même qui s'attache aux enfans trouvés élevés dans les hospices d'orphelins, est telle que les mulâtres de cette classe ont les avantages réservés aux blancs, et que personne n'oserait rappeler leur origine. Certaines nations, et des plus policées de l'Europe, sont presque barbares sous ce rapport.

La prospérité de la maison des enfans trouvés a été grande jusqu'au commencement de la guerre civile; depuis, ses ressources ont singulièrement diminué. Actuellement elle est réduite à la rente que lui fait le conseil de ville, à celles de la loterie royale, des *rifas* ou loteries d'objets divers, des théâtres, de la mitre de Tolède, aux loyers de quelques propriétés, aux legs et aux aumônes, dont le produit total s'est élevé, en 1837, à 733,746 réaux, en y comprenant 33,817 réaux, produit de la vente des objets confectionnés par les petites filles. En 1834, les recettes s'étaient élevées à 982,102 réaux. La plupart des enfans recueillis dans l'hospice sont distribués aux nourrices de Madrid ou des environs. Chacune des nourrices de la campagne reçoit 50 réaux par mois; les nourrices de la ville et celles qui demeurent dans l'établissement reçoivent 60 réaux. Ces gages leur sont continués pendant tout le temps qu'elles allaitent; mais, quand les enfans sont sevrés, elles ne reçoivent plus que 24 réaux par mois. A ce prix, il leur est accordé de garder les enfans jusqu'à l'âge de sept ans, époque à laquelle les garçons entrent dans le collége des Abandonnés et les petites filles au collége de *la Paz*.

La pauvreté de l'établissement ne permet pas de donner tous les enfans à des nourrices du dehors. Actuellement le nombre des enfans à la mamelle est si considérable, que chacune des nourrices qui demeurent dans l'hospice a trois nourrissons à la fois à sa charge. Les réglemens de la maison qui prescrivent aux nourrices tous leurs devoirs envers les nourrissons, jusqu'aux heures où elles doivent leur donner le sein et les changer, etc., exigent aussi qu'elles donnent à téter sept fois par jour à chaque enfant; mais comment supposer

Digitized by Google

que ces femmes aient la force d'allaiter vingt-une fois par jour leurs trois nourrissons?

Ce sont les sœurs de la Charité qui dirigent la maison. Le soin des enfans ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'ordre, de la propreté, de l'économie, de la bonté et de la douceur; mais le défaut de ressources pécuniaires entraîne de graves inconvéniens, dont les plus tristes sont l'insuffisance des nourrices, l'irrégularité du paiement de celles du dehors, etc. Les nourrices de la maison au surplus sont entretenues par l'établissement. Quant à la junte des dames de bienfaisance, leur protectorat s'étend non seulement sur l'hospice, mais aussi sur les nourrices de la ville et même sur celles de la campagne. Enfin, tout serait pour le mieux dans cet asile, si le gouvernement était riche. On peut dire que l'Espagne est entrée dans la voie de toutes les améliorations relativement aux devoirs de l'humanité; le repos et la paix feront le reste.

Le nombre des enfans recueillis dans l'hospice s'est accru, à différentes époques, dans les proportions suivantes :

En 1788, il y avait 500 enfans.
En 1823..... 1,000 environ.

L'augmentation a donc été de 10 0/0 en 34 ans.

En 1833, il y avait 2290 enfans. Augmentation : cent pour cent en dix années. Depuis ce moment, le nombre des entrées s'est toujours accru; il était de 1208 en 1833; de 1378 en 1836, et de 1448 en 1837. C'est à la situation actuelle de l'Espagne qu'il faut attribuer en partie cet accroissement. Le nombre des survivans, au lieu de croître dans la même proportion, a diminué dans une proportion presque inverse à cause de l'affreuse mortalité qui frappe ordinairement les enfans déposés ou recueillis. Nos renseignemens ne nous permettent pas de dire si cette mortalité est plus grande à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'établissement. En 1833, la mortalité générale de l'hospice a été de 31 sur cent; dans les années suivantes, elle s'est élevée à 41 sur cent. Il faut ici tenir compte

Digitized by Google

de l'apparition du choléra-morbus à Madrid, qui a dû nécessairement modifier les conditions d'existence même chez les enfans. En 1834 et en 1837, le nombre des décès a été plus considérable que celui des entrées; c'est dans les mois de juillet, d'août et de septembre que les décès sont le plus nombreux. En comparant les états d'admission et ceux de décès, il résulte que le nombre des enfans entrés dans la maison pendant les cinq années, de 1833 à 1837, s'est élevé à 6,575, et celui des enfans morts dans ce même laps de temps, à 6,018.

Dont 3,269	de 0 à 1 an	48,2 p. 0/0
2,214	de 1 à 2	33,7
337	de 2 à 3	5,1
134	de 3 à 4	2,0
50	de 4 à 5	0,7
12	de 5 à 6	0,2
2	de 6 à 7	»
6,018		

Ainsi de tous les enfans admis, 8 0/0 seulement atteignent sept ans; et la mortalité est de 82 0/0 dans les deux premières années. On peut consulter les trois tableaux suivans :

Nombre des décès parmi les enfans trouvés de Madrid, indiquant la proportion de la mortalité à la population.

ANNÉES.	POPULATION au 1er janvier.	ENTRÉES annuelles	TOTAL de la population.	NOMBRE des décès.	PROPORTION de la mortalité.	PROPORTION de la mortalité sur les entrées.
1833	2.290	1.208	3.498	1.092	31,3 sur 100	30,4 sur 100
1834	2.207	1.281	3.488	1.288	36,9 — 100	100,5 — 100
1835	2.007	1.260	3.267	1.093	33,4 — 100	85 — 100
1836	1.361	1.378	2.739	1.085	40 — 100	78,7 — 100
1837	2.089	1.448	3.537	1.449	41 — 100	100 — 100
TOTAL	9.954	6.575	16.523	6.008	» »	» »
Moyenne	1.991	1.315	3.306	1.202	36,6 — 100	92 — 100

Digitized by Google

Mortalité des enfans trouvés à Madrid, par âge, résultat des cinq années 1833 *à* 1837.

AGES.	1833.		1834.		1835.		1836.		1837.		TOTAL.		TOTAL GÉNÉRAL.
	G.	F.	G.	F.	G.	F.	G.	F.	G.	F.	G.	F.	
0 à 1 an	295	555	349	335	267	280	295	266	466	458	1675	1594	3269
1 à 2	241	211	206	221	220	218	228	218	247	204	1142	1072	2215
2 à 3	33	25	51	53	34	36	33	24	27	21	178	159	337
3 à 4	12	11	29	18	11	14	9	11	12	7	73	61	134
4 à 5	6	3	10	9	5	5	3	3	4	2	28	22	50
5 à 6	»	1	3	3	»	2	»	»	2	1	5	7	12
Plus de 6	»	»	»	1	»	1	»	»	»	»	»	2	2
Total....	587	506	648	640	537	556	563	522	756	639	3091	2917	6008
TOTAL GÉN.	1093		1288		1093		1085		1449		6008		

Tableau comparatif entre les entrées et les morts dans la maison des Enfans-Trouvés de Madrid, résultat total de cinq années.

DATES DES ENTRÉES	GARÇONS.		FILLES.		TOTAL	TOTAL	DIFFÉRENCE
	Entrés.	Morts.	Entrées	Mortes.	Entrés.	Morts.	
Janvier.....	321	275	291	264	6 2	539	+ 73
Février.....	302	274	264	262	566	536	+ 30
Mars.....	319	241	3 2	229	631	470	+ 161
Avril.....	270	224	240	166	510	399	+ 120
Mai.....	279	208	260	183	539	391	+ 148
Juin.....	209	240	236	197	445	437	+ 8
Juillet.....	251	244	229	250	450	494	— 14
Août.....	250	297	247	299	497	596	— 99
Septembre....	287	286	250	281	537	567	— 30
Octobre.....	302	253	246	251	548	504	+ 44
Novembre....	285	261	271	233	556	494	+ 62
Décembre....	319	288	335	302	654	590	+ 64

Il est plus difficile de préciser l'espèce des maladies qui les emportent. A cet égard, nous n'avons que des données très vagues et fort incertaines; il y a d'ailleurs, dans les rapports que nous nous sommes procurés, des assertions inadmissibles. Par exemple, s'il faut en croire les documens puisés dans l'établissement même, sur 6,018 enfans, 17 seulement

Digitized by Google

auraient péri de la toux, et 669 de la *gangrène*. Il nous est absolument impossible d'ajouter foi à des renseignemens de ce genre, qui tendraient à donner des affections prédominantes en Espagne une idée très fausse. La question médicale demeure à juger.

Le collége de *la Paz* et celui de *los Desamparados* (des Abandonnés) reçoivent les filles et les garçons âgés de sept ans, lorsqu'ils sortent de l'hospice des Enfans-Trouvés. Le premier est attenant à la maison de Inclusa; il est également régi par la junte des dames curatrices. Fondé en 1662, il offre le mouvement qui suit pour les cinq dernières années :

Tableau des existences, entrées et décès annuels des filles au collége de la Paix.

ANNÉES.	EXISTENCES EN JANVIER.		ENTRÉES pendant l'année.	TOTAL de la population.	DÉCÈS.	RAPPORTS	
	Dans la maison.	Dehors.				Entre la population et les décès.	Entre les entrées et les décès.
1833	224	227	67	518	17	3,2 0/0	25,3 0/0
1834	295	210	74	579	55	9,5	75,7
1835	287	232	71	590	22	3,7	31
1836	307	252	85	614	32	5	37,6
1837	344	262	60	666	78	11,6	130
TOTAL	1113	921	297	2311	126	5,4	42,4
MOYENNE des 4 années premières	278	220	74	582	315	5,4 0/0	42,4 0/0

Le nombre moyen des filles que renferme annuellement cet établissement est donc de 360, pour les années ci-dessus indiquées.

On les emploie à divers travaux, dont le plus productif est la confection des chapeaux de paille d'Italie, introduite par la duchesse de Gor et sa sœur, dona Patrocinia. Ce sont ces dames qui ont appris de leurs mains aux jeunes filles à préparer et à travailler la paille.

Digitized by Google

Voici le produit des diverses industries de la maison de la Paz, pour l'année 1837 :

Chapeaux de paille.....	14,079 réaux
Chaussons.....	10,706
Lins, étoupes, filés et tissés.....	1,449
Coutures et broderies.....	7,582
TOTAL.	33,816 réaux.

La fabrication des chapeaux occupe cinquante filles de tout âge; les plus petites préparent la paille et les tresses; les grandes font les tissus à jour. Achevés, les chapeaux sont vendus, et les plus beaux se paient jusqu'à 300 réaux. Il y a des récompenses pour les meilleures ouvrières. Treize sœurs de Charité se partagent la surveillance de la maison et l'enseignement des jeunes filles. D'après les dernières enquêtes, les frais d'entretien pour cet hospice et l'établissement des Enfans-Trouvés ont formé en 1834 un total de 981,112 réaux, dont 547,879 employés exclusivement pour le salaire des nourrices du dehors. Les 433,233 restant ont payé les dépenses faites pour les enfans renfermés dans l'établissement, dont le nombre, filles et garçons, s'élevait à 498. Ce qui portait la dépense annuelle à 870 pour tous les enfans entretenus dans la maison, ou à 2 réaux 13 maravédis pour chacun par jour, et à 1 réal 6 maravédis par jour celle de chaque enfant, en prenant le terme moyen de ceux élevés au dehors comme au dedans de l'hospice. Dans cette évaluation ne figurent pas les dépenses faites pour les jeunes filles que le collége distribue à diverses familles de Madrid. Celles-ci ne coûtent rien à la maison. Du reste, la junte des dames ne consent à les placer que sous les plus sévères garanties.

Le petit nombre des jeunes filles qui entrent en condition, qui se marient ou qui sont adoptées, fait que le chiffre augmente chaque année dans l'établissement; ce surcroît, qui coïncide avec la diminution des rentes du collége, menace l'établissement d'une pénurie prochaine; c'est là ce que redoutent les dames de la junte.

Digitized by Google

Le collége des *Ninos desemparados* (des enfans abandonnés) est à peu près régi par les mêmes usages que celui de la Paz. Les garçons, à l'âge de sept ans, passent dans ce collége comme les jeunes filles dans celui de la Paz; mais l'administration du premier est parfaitement distincte et indépendante de celle de la maison de Inclusa. Ce collége fut fondé en 1600 pour les enfans trouvés des deux sexes, et le corps de la noblesse de Madrid fut chargé de sa direction, qu'à son tour il délégua à une commission prise dans son sein. La commission fut approuvée par le roi, sous le titre de Royale Junte de direction du collége. Actuellement il est sous les auspices de la junte municipale de bienfaisance, dépendant du conseil de ville de Madrid. C'est en 1802 que l'on établit la séparation des garçons et des filles, et que l'on affecta à celles-ci le collége de la Paz; néanmoins on laissa dans celui de los Desemparados celles qui s'y trouvaient dans le moment: aussi y voit-on encore quelques vieilles filles qui n'ont jamais quitté leur premier asile.

A la tête de ce collége se trouve un respectable ecclésiastique, D. Jose Hernandez Nograro, homme éclairé et plein d'amour pour les enfans qui lui sont confiés; il est aidé dans ses soins par deux inspecteurs et deux maîtres. On apprend aux enfans la lecture, l'écriture, la géographie, le dessin d'après nature. A quatorze ans, on les place comme apprentis chez des artisans recommandables, et, dès qu'ils connaissent suffisamment leur métier, ils sont émancipés. Naguère cet établissement était richement doté, et c'est avec les économies faites alors qu'il parvient maintenant à se soutenir; ses rentes ont beaucoup diminué. Il perçoit annuellement 110,000 réaux du conseil de ville, 28,000 du *ramo de Cruzada* (1), 30,000 de la mitre d'Alcala, 12,000 provenant d'impôts de la municipa-

(1) Ou pour mieux dire la *Comisaria general de Cruzada*. Le commissaire qui la dirige connaît sans limite aucune de la direction, du gouvernement, etc., des bulles, des indulgences pour les temps de carême, etc. La première institution de ce département, qui remonte au temps des guerres saintes, ne connaissait que l'administration des croisades et des croisés.

Digitized by Google

lité, 8,000 d'un legs, et diverses aumônes qui peuvent s'élever de 4 à 6,000 réaux.

L'établissement est très bien tenu ; l'ordre et la propreté y règnent ; la discipline est parfaitement observée ; le tout s'opère par manœuvres et avec symétrie ; les enfans observent le silence pendant les repas ; ils paraissent jouir d'une bonne santé. Néanmoins il y aurait à désirer plusieurs améliorations, que ne permet pas l'état des revenus.

Voici le tableau des entrées et décès pendant cinq années :

	Entrées.	Morts dans la maison.	Morts à l'hôpital.		
1833....	76	10	10	=	20
1834....	74	12	26	=	38
1835....	92	11	53	=	64
1836....	66	35	28	=	53
1837....	43	5	11	=	17
	351	73	128	=	192

En comparant ce tableau à celui du collége de la Paz, il semble, au premier coup d'œil, que la mortalité soit plus grande dans ce dernier ; mais il faut prendre en considération que le nombre des filles y augmente chaque année, tandis que, dans le collége des Desemparados, celui des garçons diminue ; de sorte que la mortalité relative dans les deux établissemens, est à peu près la même.

En 1837, il y avait 187 garçons dans le collége, entre 7 et 14 ans. La ration d'alimens pour chacun d'eux est d'une livre de pain, deux onces de viande, une once de porc salé, deux onces de pois, huit de pommes de terre, ou deux de haricots, une demi-once d'huile. La livre de pain est considérée comme divisée en six parties, et elle est distribuée comme suit :

Déjeûner...	Soupe à l'huile avec 1/6 de pain, plus 1/6 de pain sec.
Dîner.....	2/6 de pain, viande bouillie, salée et pois.
Goûter.....	1/6 de pain.
Souper.....	1/6 de pommes de terre ou haricots.

Digitized by Google

Dans les jours maigres, on substitue le poisson à la viande. Chaque ration peut être évaluée à peu près à deux réaux.

Chaque enfant a un uniforme complet pour les promenades, en drap bleu, revers rouges et boutons dorés, pantalon de même couleur et chapeau rond; pour la maison, deux vêtemens de drap grossier, bruns; trois chemises, trois caleçons, trois paires de chaussettes, une paire de chaussons et une paire de souliers; le trousseau entier coûte trois cents réaux. Il y a dans l'établissement une infirmerie; mais, lorsque les enfans sont gravement malades, on les envoie à l'hôpital.

Le collége de *Los Doctrinos*, ou de Saint-Ildefonse, fut fondé vers 1400 par un chevalier allemand; il est sous la direction du conseil de la ville. On y élève quarante jeunes orphelins de Madrid, qui y aprennent à lire, à écrire, à compter, et font leur apprentissage dans le métier qu'ils choisissent. Ce sont eux qui tirent les numéros de la loterie; autrefois ils assistaient aux processions et aux enterremens. L'établissement perçoit cinq cents réaux toutes les fois qu'on *tire la* loterie; et, comme il y a quarante ou cinquante tirages par an, il en résulte pour le collége une rente d'environ 21,000 réaux. Le conseil de ville leur fournit en outre les nattes, le bois et la moitié des vêtemens. Les dépenses s'élèvent à peu près à 30,000 réaux par an, dont 300 ducats pour les appointemens du recteur, 600 pour le majordome, le maître, deux aides et le cuisinier. Les 20,000 réaux qui restent, partagés entre les 24 élèves qui se trouvent aujourd'hui dans l'hospice, font 2 1/2 réaux par jour pour la nourriture et l'entretien de chacun. A leur entrée, les enfans doivent apporter un trousseau complet et un lit.

L'hospice de *Santa Catalina de los Donados* (des frères-lai), fondé en 1460 par Pedro Hernandez Lorca, pour douze pauvres vieillards que leur âge met hors d'état de gagner leur vie, tire son nom de leur costume qui ressemble à celui de cet ordre. Leur maison a une chapelle; elle est placée sous le patronage du prieur du monastère de San Geronimo el Real.

Le refuge de San Lorenzo, fondé en 1598, reçoit des pau-

Digitized by Google

vres la nuit. Ils y trouvent un lit, de l'eau, et, en hiver, de la lumière. Il y a un recteur à la tête de cet établissement. *Nuestra Senora del Refugio* est une société de bienfaisance qui date de 1615, et qui, après plusieurs changemens, s'est fixée dans la belle église de San Antonio des Allemands, dont le patronage et l'administration, ainsi que ceux du collége des Petites-Orphelines, lui ont été conférés en 1702 par Philippe V. Cette société se compose de personnes de distinction; elle s'occupe de faire transporter les pauvres à la promenade et aux bains, de faire conduire ceux qui sont fous à Saragosse, de recueillir les enfans qui sont exposés dans les alentours de son établissement, de porter des secours aux particuliers ou de venir en aide dans les malheurs publics, de donner l'hospitalité aux voyageurs sans ressources. A tous ces titres, elle est le premier établissement de bienfaisance de Madrid. En 1831 ses dépenses se sont élevées en tout à 462,094 réaux, et depuis sa fondation à 66,316,405 réaux.

L'hospice ou Maison royale de bienfaisance (appelée vulgairement *hospice de San Hernando*), fut fondé en 1668 par la reine régente Anne d'Autriche; la maison est grande et a contenu jusqu'à douze cents pauvres; on y admet les pauvres des deux sexes, les enfans orphelins ou abandonnés. Il y a des ateliers pour fabriquer des toiles, des tissus de laine, des broderies, des dentelles, etc. Tous les produits de fabrication sont vendus dans l'établissement aux gens du dehors. Les pauvres que leur âge ou leurs infirmités ne mettent pas hors d'état de travailler, sont employés dans les ateliers, et reçoivent le quart du produit de leur travail; les trois quarts restant reviennent à l'établissement. On répartit entre tous les pauvres le dixième des quêtes et aumônes; et les réglemens du cardinal de Molina obligent l'établissement à leur donner en argent la valeur des rations dont ils font abandon, soit par défaut d'appétit ou par spéculation. Par ces moyens, ils peuvent amasser un petit pécule qu'ils emploient à se procurer quelques douceurs, ou qu'ils amassent pour leurs enfans. C'est, en quelque sorte, une organisation de la men-

Digitized by Google

dicité. Tous les pauvres de passage qui se présentent à l'établissement y sont admis pour trois jours et nourris pendant ce temps. Les enfans ne sont élevés dans la maison que jusqu'à l'âge de neuf ans; passé cet âge, et avant, si l'occasion se présente, on les établit, soit comme domestiques, soit comme ouvriers dans la ville. L'agent de la maison, ce qu'on appelle en France l'*économe*, avait jadis pour emploi un singulier recouvrement; nous ignorons si cet usage existe encore. Toutes les fois que le palais du roi devait être illuminé pour une cérémonie, il présidait à cet embellissement pyrique, et, quand l'heure d'éteindre les lumières était venue, il recueillait les bouts de bougies qui restaient aux lustres et aux flambeaux. C'était un revenu de l'hospice.

La Société de *Nuestra Senôra de Esperanza*, vulgairement appelée du *Péché mortel*, fut fondée en 1733, dans la paroisse de Saint-Jean. L'année suivante, le roi lui confia la direction de la maison des Repenties. Cette confrérie reçoit dans son asile les femmes enceintes illégitimement, elle les soigne et les entretient jusqu'après leurs couches, facilite leurs mariages, obtient des dispenses pour les pauvres et envoie des missionnaires. Les dépenses de cette maison se sont élevées, en 1831, à 34,944 réaux, et depuis sa fondation, à 4,915,834 réaux.

Tel est succinctement le tableau des institutions philanthropiques de la vieille cité de Madrid. On voit que, malgré les ténèbres et les difficultés de la civilisation espagnole, la capitale de la Péninsule n'est pas, sous ce rapport, très en arrière du mouvement réformateur, des améliorations bienfaisantes qui se propagent dans l'Europe entière. Il y avait à Madrid des salles d'asile avant qu'on les connût en France. Ainsi procède l'esprit catholique. Dans les contrées où l'humanité a le plus gémi de son fanatisme et de ses écarts, on trouve des monumens à sa gloire et à sa justification, que Luther lui-même n'eût pas reniés.

Digitized by Google

Anthropologie.

DES RACES ABORIGÈNES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

ET DE LEURS RAPPORTS AVEC LES COLONS EUROPÉENS.

Il n'existe pas dans le monde une race qui ait été plus calomniée que celle des Indiens de l'Amérique du Nord. Tout ce que la férocité la plus barbare, la cruauté la plus raffinée ont pu inventer d'horrible a été attribué par les émigrés européens à leurs incultes voisins des contrées occidentales. Mais ces récits étaient-ils conformes à la vérité? Ne sont-ils pas empreints d'une exagération causée, partie par la peur et partie par le désir de se justifier de l'usurpation qu'on s'est permise du territoire qui appartenait à ces nations indigènes; ces récits n'ont-ils pas été inventés pour faire excuser les représailles trop cruelles dont on s'est cru en droit d'user envers elles? William Penn fut le premier à faire ressortir tout ce qu'il y avait d'inique à accuser ces pauvres peuplades; mais ses successeurs ne suivirent pas cet exemple, et laissèrent impunément attaquer ces races inoffensives. Aujourd'hui, il n'est que trop bien établi que les Indiens n'exercent point d'actes de cruauté spéciale envers les colons blancs fixés en Amérique, et qu'ils ont adopté, dans la guerre qu'ils leur font, le même droit politique qui est en vigueur entre eux. Ainsi, bien des

Digitized by Google

actes que, dans nos idées européennes, nous regardons comme barbares, ne sont point tels à leurs yeux. L'usage de *scalper*, c'est-à-dire d'enlever la peau du sommet du crâne de leurs prisonniers et de s'en faire un trophée, est chez eux une chose toute simple et à laquelle ils se soumettent avec résignation. Pour comprendre cet usage, il faut savoir que les guerriers indiens ont coutume de se raser toute la tête, à l'exception d'une mèche de cheveux qu'ils laissent subsister sur le haut du crâne, ce qui est en même temps une marque d'honneur, une sorte de chevalerie et un défi porté à leurs ennemis, comme s'ils leur disaient : « Venez le prendre, si vous pouvez! » Nous citerons à ce propos un fait dont le récit mensonger n'a que trop contribué à accréditer en Europe la réputation de férocité attribuée dans toutes les histoires aux Indiens de l'Amérique du Nord. C'est une particularité historique digne d'être rapportée, et qui est tout à fait dans l'esprit américain ; c'est un *puff* politique, qui servit merveilleusement les intérêts de ceux qui le lancèrent dans la circulation.

Depuis le commencement des troubles d'Amérique, les Indiens des Six-Nations avaient fidèlement soutenu le parti de l'Angleterre. Aussi ces Indiens et leurs chefs étaient détestés par les Américains. De leur côté, les meneurs de l'insurrection ne négligeaient rien pour exagérer les faits réels et pour inventer des atrocités nouvelles, dont l'odieux retombait en partie sur les Anglais, alliés des Indiens. C'est ainsi que dans l'année 1782 une histoire horrible fut insérée dans tous les journaux américains, d'où elle passa dans ceux de l'Europe. Dans quelques ballots de pelleteries prises sur les Anglais pendant une expédition dirigée par un certain capitaine Gorrish, officier de la milice de la Nouvelle-Angleterre, on prétendit avoir trouvé une lettre de l'agent anglais, James Crawfurd, adressée par lui au colonel Haldiman, et datée de Tioga, le 3 janvier 1782. Elle commençait ainsi :

« Excellence,

« A la prière des chefs Senecas, j'envoie ci-joint à votre ex-
» cellence, par l'entremise de James Boyd, huit paquets de

Digitized by Google

» *scalps*, salés, séchés, étendus et peints des marques de » triomphe indien, dont voici la facture et l'explication.

« N° I. Contenant 43 scalps de soldats du congrès, tués en » différentes escarmouches. Ces scalps sont étendus sur des » cercles noirs de quatre à cinq pouces de diamètre; l'intérieur de la peau est peint en rouge, avec un petit point » noir, pour indiquer que ces soldats ont été tués par des » balles de fusil. Plus, 62 scalps de paysans tués dans leurs » maisons; les cercles sont rouges; la peau est peinte en brun » et marquée d'une houe; il y un cercle noir tout autour, » pour indiquer qu'ils ont été tués la nuit, et une hache noire » au milieu qui fait connaître qu'ils ont péri par cette » arme. »

Nous ne suivrons pas toutes ces descriptions, et nous remarquerons seulement que le nombre total des scalps se montait à 1065, dont un grand nombre appartenaient à des femmes et à des enfans de tout âge et même au berceau. A la suite de cette étrange facture se trouvait un discours indien, dont voici les premières phrases :

« *Père!* Nous vous envoyons beaucoup de scalps, afin que » vous puissiez voir que nous ne sommes pas des amis oisifs. » Une ceinture bleue.

» *Père!* Nous vous prions d'envoyer ces scalps de l'autre » côté de l'eau, au grand roi, afin qu'il puisse les regarder et » que ses yeux en soient rafraîchis. Qu'il y voie aussi une » preuve de notre fidélité à détruire ses ennemis, et puisse-» t-il être convaincu que ses présens n'ont pas été faits à un » peuple ingrat. Une ceinture bleue et blanche avec des » glands rouges. »

Enfin la lettre de James Crawfurd se terminait par l'observation que sans doute S. E. le gouverneur jugerait convenable de continuer ses encouragemens à ce *peuple honnête*.

Eh bien! croirait-on qu'il n'y avait pas dans tout cela un mot de vrai, ni l'envoi des scalps, ni le discours indien, ni la lettre de Crawfurd? C'était un *puff* sorti de l'imagination du célèbre Franklin, qui avait jugé ce moyen utile pour aug-

Digitized by Google

menter chez les Américains l'effroi des Indiens et la haine des Anglais.

Mais, pour mieux connaître l'esprit qui anime ces peuplades, nous allons suivre William Stone, qui vient de consacrer deux volumes à l'histoire des races aborigènes de l'Amérique du Nord et des guerres qu'elles ont eu à supporter contre les Anglo-Américains. Ce livre, encore inconnu en Europe, va nous révéler des particularités biographiques du plus grand intérêt (1).

Il y a environ deux siècles, des marchands hollandais pénétrèrent dans la partie la plus basse de la vallée des Mohawks, et formèrent des établissemens, d'abord à Shenectady, puis à Albany, où un fort, appelé le Fort-Orange, fut construit par Henry Christiaens en 1614. Les nouveaux colons remontèrent par degrés le cours du Mohawk, en suivant les riches vallées qu'arrose ce fleuve, jusqu'à Laughnawaga. Au delà de cette ligne, et surtout dans la partie supérieure de la vallée, à l'ouest des Petites-Chutes, sous le règne de la reine Anne, des Allemands du Palatinat, au nombre de trois mille, vinrent se fixer dans la Pensylvanie, et d'autres remontèrent le Hudson, jusqu'à un lieu appelé East-Camp, qui se trouve aujourd'hui dans le comté de Colombie. De là ils passèrent dans la riche vallée du Schoharie-Kill, vers l'année 1713, et puis aux Plaines-Allemandes, dont ils prirent possession en 1720. La première colonie de Schoharie se composa de quarante à cinquante familles, qui, à la suite de quelques dissensions intestines, se séparèrent; douze d'entre elles poussèrent plus loin vers l'ouest, au delà des Petites-Chutes, et s'arrêtèrent au confluent du Canada-Creek et du Mohawk.

A l'époque de sa découverte, cette vallée était occupée par les Indiens Mohawks, qui se trouvaient à la tête de la grande confédération des Cinq-Nations, comprenant ceux que les Français nomment Iroquois, et que le docteur Colden a sur-

(1) C'est à l'obligeance de M. Robert Walsh que nous devons la communication de cet intéressant ouvrage.

Digitized by Google

nommés les Romains du Nouveau-Monde. Les Cinq-Nations s'attachèrent de bonne heure aux Anglais, et par suite furent souvent en guerre avec les Français du Canada, ainsi qu'avec les Hurons et les Algonquins, nations puissantes, alliées avec les Canadiens. Il résulta encore de cette position particulière, que la vallée du Mohawk, ainsi que tout le pays habité par les Cinq-Nations, fut le théâtre d'une suite de guerres, depuis sa découverte jusqu'à la paix d'Amérique. Aussi n'y a-t-il aucune partie des États-Unis aussi riche en événemens historiques que la vallée du Mohawk et le territoire qui y confine à l'ouest.

Le chef le plus célèbre parmi les Mohawks et celui dont le nom reviendra le plus fréquemment dans notre récit, fut Thayendanegea, plus connu sous son nom européen de Joseph Brant. Quelques détails sur son origine et le commencement de sa vie ne seront pas sans intérêt.

La confédération des Six-Nations, qui avait remplacé celle des Cinq-Nations, avait porté ses armes fort loin vers l'ouest et le sud. Elle prétendait à une sorte de suprématie sur tout le pays situé au midi des lacs; quant à celui de l'Ohio et du Sandusky, ses prétentions allèrent plus loin encore; elle se disait propriétaire du sol, au moins jusqu'à Presqu'Ile sur le bord du lac. Par suite de leurs relations dans ce voisinage, il arrivait souvent aux Six-Nations, et particulièrement aux Mohawks, de se déplacer momentanément pendant la saison des chasses; alors quelques ménages se fixaient, du moins pour un temps, parmi les Miamis, les Hurons et les Wyandots, d'où il résulta de nombreuses alliances de famille entre ces derniers et les Six-Nations.

C'est pendant une de ces excursions sur les bords de l'Ohio, que Thayendanegea naquit en 1742. Le séjour habituel de sa famille était au château de Canajoharie, l'un des trois forts que les Mohawks avaient élevés dans leur vallée native. Le nom de son père était Tchowaghwmgaraghkwin, Mohawk de pur sang, de la tribu du Loup. (Chacune des Six-Nations était partagée en trois tribus : la Tortue, l'Ours

Digitized by Google

et le Loup.) Thayendanegea était encore très jeune quand son père mourut; et sa mère s'étant remariée à un Mohawk appelé Carrihogo, mais dont le nom chrétien était Barnet ou Bernard, les enfans du premier lit adoptèrent le nom de leur beau-père et furent appelés par contraction Brant. Joseph porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. On assure qu'à l'âge de treize ans, il joignit les guerriers de sa tribu sous les ordres de sir William Johnson, surintendant anglais des Indiens, et qu'il assista à la mémorable bataille du lac George, où les Français furent défaits, et où leur commandant, le baron Dieskau, reçut une blessure mortelle. Les Mohawks étaient conduits par le vieux Hendrick, leur roi, qui fut tué dans le combat. Notre jeune soldat accompagna de nouveau sir William pendant la campagne du Niagara, en 1759, et s'y distingua.

Les efforts de sir William Johnson pour améliorer l'état moral et social des Mohawks, ses voisins, méritent les plus grands éloges. Après avoir aidé à la construction d'églises et à l'envoi de missionnaires, il plaça un grand nombre de jeunes Mohawks à l'école gratuite de Lebanon, dans le Connecticut. Parmi eux se trouvait le jeune Thayendanegea, qui s'y rendit immédiatement après la conclusion de la campagne du Niagara. Après avoir achevé son éducation, sous le docteur Wheelock, il fut choisi par M. Charles Jeffrey Smith, pour interprète dans une mission que cet homme charitable avait entreprise à ses frais chez les Mohawks. Mais la guerre ayant éclaté entre les Indiens occidentaux et les Anglais, M. Smith fut obligé de revenir. Joseph resta, et partit avec une compagnie pour combattre les Indiens. Sa conduite dans cette guerre fut à la fois si brave et si chrétienne qu'il y acquit une grande estime. Au printemps de 1764, Brant revint chez lui. Les Indiens occidentaux avaient pour leur commandant, durant cette guerre, le célèbre chef Pontiac, des Ottoways. Il voulait enlever aux Anglais le pays du Lac, que ceux-ci venaient de conquérir depuis peu sur les Français. Pontiac était le chef le plus formidable que les Anglais eussent eu à combattre depuis la

Digitized by Google

mort du nommé Philippe. Il avait rassemblé sous ses ordres toutes les grandes tribus indiennes du nord-ouest, et en 1763, il conduisit trente-six chefs, avec leurs guerriers, contre Détroit. Un stratagème bien concerté, et qui fut révélé à temps au général anglais, par une femme indienne, avait failli le rendre maître de cette position importante. Ayant échoué dans son projet de s'y introduire par ruse et de mettre à mort la garnison, Pontiac commença le siége du fort et l'attaqua avec une grande vigueur, ainsi que les forts de Niagara et de Pitt; et ce ne fut que vers la fin de l'année que les Anglais purent y jeter quelques renforts. Dans le cours de l'été, il avait été livré plusieurs combats dans lesquels les Indiens, qui étaient au service de l'Angleterre, déployèrent une grande valeur, et l'on cite particulièrement dans le nombre notre Thayendanegea.

Deux ans après nous le trouvons marié à la fille d'un chef onéidien, et tranquillement établi à Canajoharie, où il passa plusieurs années. En 1771, sa femme mourut de phthisie, lui laissant un fils et une fille, et Joseph alla passer quelque temps chez le docteur Stewart, au fort Hunter. Cet ecclésiastique s'occupait alors de la révision d'un livre de prières pour les Indiens. Joseph l'aida dans ce travail, et fit pour lui plusieurs traductions, entre autres celles d'une partie des Actes des Apôtres, d'une histoire abrégée de la Bible, et d'une explication succincte du catéchisme. Il demanda peu de temps après au docteur de le marier avec la sœur de sa défunte épouse; mais M. Stewart s'y refusa à cause de la parenté. Brant n'ayant pu obtenir de lui ce qu'il désirait, s'adressa à un ecclésiastique allemand moins scrupuleux.

Ce fut à cette époque de sa vie que Thayendanegea commença à éprouver des sentimens profondément religieux; il s'attacha à l'église et assista régulièrement à la cérémonie de la cène; personne n'a jamais exprimé le moindre doute sur sa sincérité, et c'est à la terrible influence de la profession des armes, à laquelle il fut plus tard obligé de se livrer si complétement, qu'il faut attribuer l'affaiblissement de ces sentimens

Digitized by Google

chrétiens, qui toutefois ne s'effacèrent jamais totalement de son ame.

Conformément à la coutume indienne, il se choisit un ami de cœur dans la personne du lieutenant Provost, officier à la demi-solde, qui habitait la vallée du Mohawk. Il faut bien connaître les mœurs des Indiens pour savoir toute l'importance que l'on attache à ces liaisons. L'ami dont on fait choix devient un autre soi-même, et l'attachement réciproque présente souvent les incidens les plus romanesques. Les deux amis n'ont point de secrets l'un pour l'autre ; tous leurs plaisirs sont communs. Les troubles de la révolution approchant, le lieutenant reçut l'ordre de rejoindre son régiment, au grand regret du futur chef. Ses lamentations attirèrent l'attention du docteur Stewart, qui lui conseilla de chercher un autre ami, et s'offrit lui-même pour remplacer le lieutenant, mais en vain. Le jeune Brant déclara qu'un pareil transport de ses affections ne pouvait se faire ; il était l'ami du capitaine John et ne pouvait l'être d'aucun autre. Provost était parti pour les Antilles, et Thayendanegea, pour lui donner une preuve de la force et de la constance de son attachement, fit faire un costume indien complet, avec les plus riches fourrures qu'il put se procurer, et le lui envoya à la Jamaïque. Un usage semblable régnait parmi les anciens Grecs. Deux jeunes guerriers se déclaraient compagnons d'armes, et leur liaison demeurait inviolable pendant toute leur vie.

Nous n'entrerons point dans le détail des premiers symptômes de la révolution d'Amérique, et des mesures prises par le gouvernement de la métropole pour les étouffer ; ces faits sont trop connus pour devoir être rapportés ici ; nous remarquerons seulement que les Anglais cultivèrent avec soin l'amitié des tribus indiennes, dont ils se promettaient les plus grands secours si la guerre venait à éclater d'une manière sérieuse, tandis que les colons s'efforçaient de leur côté à persuader à ces tribus que la justice et leur intérêt bien entendu leur ordonnaient également de rester neutres dans cette querelle intestine. Malheureusement les habitans de l'extrême

Digitized by Google

frontière de la Virginie ne suivirent point une aussi sage politique.

Les guerres et les conquêtes des Six-Nations avaient donné lieu à l'émigration de plusieurs familles distinguées de ces tribus qui vinrent s'établir dans les districts conquis. De ce nombre fut celle de Logan, fils de Shikellimus, sachem des Cayougas; Logan avait quitté le domaine de sa tribu pour se rendre à Shamokin ou Cumsloga, dans l'intérieur des limites de la Pensylvanie, où il remplissait des fonctions importantes parmi les chefs des Six-Nations établies dans le Susquehanna. C'était un homme influent, très humain, et qui fut l'un des premiers à favoriser le développement du christianisme, introduit par le comte Zinzendorff. Intimement lié avec le célèbre James Logan, qui accompagna William Penn dans son dernier voyage en Amérique, Logan avait quitté la loge de son père à Shamokin, pour se fixer dans le pays de Shawanais, sur le bord de l'Ohio, où il avait acquis le rang de chef. Il était l'ami des blancs, et l'un des hommes les plus nobles de sa race, non seulement par sa naissance, mais encore par son caractère personnel. Pendant les guerres indiennes auxquelles donna lieu la guerre contre la France, et qui survécurent assez long-temps à la conquête du Canada, Logan ne prit part aux affaires que comme pacificateur. De malheureux événemens changèrent cet ami sincère en un ennemi implacable. Au printemps de l'année 1774, des spéculateurs étant occupés à explorer des terrains situés près de l'Ohio, prétendirent que les Indiens leur avaient volé quelques chevaux. Le chef de ces spéculateurs était le capitaine Michel Cresap. Contrariés des pertes qu'ils avaient faites et craignant d'en éprouver de nouvelles, Cresap et ses compagnons, résolurent, de leur propre chef, de faire la guerre aux Indiens, sans même prendre le temps de vérifier le fait dont ils se plaignaient. Dès le premier jour, ayant rencontré deux Indiens, ils les mirent à mort; puis, ayant entendu dire qu'une troupe nombreuse d'Indiens était campée à peu de distance du site actuel de la ville de Wheeling, ils s'y rendirent, et après

Digitized by Google

avoir gagné par de feintes marques d'amitié la confiance de ces hommes simples, ils tombèrent sur eux et en massacrèrent un grand nombre, parmi lesquels se trouvaient plusieurs membres de la famille de Logan, l'ami des blancs. Cette affaire atroce fut suivie d'une scène non moins horrible.

Il y avait un établissement européen sur la rive orientale de l'Ohio, à trente milles environ au dessus de Wheeling; au nombre des principaux habitans se trouvait Daniel Greathouse Tomlinson. Une troupe d'Indiens rassemblés sur l'autre bord de la rivière résolurent de venger la mort de leurs compatriotes; lorsque Greathouse, qui faisait une reconnaissance pour s'assurer du nombre des aborigènes, fut averti par une femme indienne qui lui conseilla de se sauver. Il avait passé le fleuve avec trente-deux hommes qu'il avait mis en embuscade, dans l'intention de tomber sur les Indiens; mais, voyant qu'ils étaient trop forts, il changea son plan d'opérations, traversa une seconde fois l'Ohio, et invita les Indiens à prendre part à un repas. Les Indiens, ne soupçonnaient aucune trahison, ils acceptèrent l'invitation; mais, pendant qu'ils buvaient avec les blancs, ceux-ci les massacrèrent de sang-froid. Deux nouveaux membres de la famille de Logan furent au nombre des victimes; peu de jours après ce déplorable événement, un vieux chef delaware, nommé l'*Aigle chauve*, fut assassiné; il avait de tout temps été l'ami des blancs, qui n'avaient jamais eu de reproche à lui faire. A la même époque un chef shawanais, *Talons d'argent*, fut assassiné par quelques marchands blancs, pendant que, par pure complaisance, il les escortait dans les bois entre l'Ohio et Albany.

La suite de ces insultes réitérées fut une guerre contre les Indiens, conduits par Logan. Il commença à attaquer avec huit hommes l'établissement de Muskingum, et réussit complétement. Dans le cours de l'été, un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfans, furent victimes du tomahawk et du couteau à scalper. Toutefois Logan, lui-même, malgré les

Digitized by Google

graves motifs de plainte qu'il avait contre les blancs, adoucit autant qu'il dépendit de lui les horreurs de la guerre, et sauva la vie à plus d'un prisonnier. Quoi qu'il en soit, pour mettre fin à tant d'atrocités, le gouverneur de la Virginie, lord Dunmore, résolut d'envoyer contre les Indiens des forces considérables. Onze cents hommes furent placés sous les ordres du général André Lewis; ils devaient être rejoints plus tard par lord Dunmore lui-même, à la tête de mille hommes. Par des circonstances qui n'ont jamais été bien expliquées, la coopération du gouverneur n'eut pas lieu. Le général Lewis se mit en marche le 11 septembre pour traverser un désert de plus de cent lieues, dans lequel toutes les munitions de l'armée dûrent être transportées sur des chevaux de charge. La marche, longue et pénible, dura dix-neuf jours. Le 10 octobre, au lever du soleil, les Virginiens furent attaqués, près de Point-Pleasant, par un corps considérable d'Indiens, de Shawanais, de Delawares, de Mingos, de Wyandots, de Cayougas, etc., commandés par Logan, qu'assistèrent plusieurs autres chefs célèbres, tels que Cornstock, son fils Ellenipsico, et l'Aigle rouge. La bataille se prolongea pendant la journée entière, et la victoire fut long-temps indécise. Les Indiens, attaqués derrière un de leurs retranchemens, se défendirent avec opiniâtreté. On entendait la voix du vaillant Cornstock leur crier : « Soyez forts! Soyez forts! » Et l'on assure que, voyant quelques uns de ses guerriers qui commençaient à plier, il prit son tomahawk et l'enfonça dans la tête de l'un d'eux qui cherchait à fuir. Enfin, à la nuit les Indiens repassèrent l'Ohio et continuèrent leur retraite jusqu'au Scioto. La perte des Virginiens fut très considérable. Deux de leurs colonels furent tués, ainsi que quatre capitaines, plusieurs officiers d'un grade inférieur, et cinquante à soixante soldats, sans compter un grand nombre de blessés.

Quand les Indiens arrivèrent à Chilicothe, ils tinrent conseil sur le parti qu'ils devaient prendre. Cornstock, qui n'avait pas été d'avis de livrer la bataille de Point-Pleasant, dit : « Que faut-il que nous fassions à présent? Les Longs-Couteaux arri-

Digitized by Google

vent sur nous par deux routes différentes. Sortirons-nous pour les combattre? » Ne recevant aucune réponse à ces questions, il poursuivit : « Tuerons-nous nos femmes et nos enfans, et combattrons-nous ensuite, jusqu'à ce que nous soyons tués nous-mêmes. » Tout le monde gardant le silence, Cornstock enfonça son tomahawk dans le pilier de guerre placé au milieu de l'assemblée et s'écria : « Puisque vous n'êtes point disposés à combattre, je pars et vais faire la paix. » Il se rendit après cela au camp de lord Dunmore qui, après avoir descendu l'Ohio, s'approchait du Scioto. Quant à Logan, il refusa de paraître au conseil. Son avis était favorable à la paix, mais il était trop fier pour vouloir paraître la demander. En attendant, lord Dunmore regardait son assentiment comme d'une si haute importance, qu'il envoya auprès de lui le colonel John Gibson, avec qui il eut une conférence dans un bois solitaire. En partant, Logan prononça un discours qu'il chargea le colonel de répéter en son nom à lord Dunmore. L'histoire a conservé cette pièce, modèle de laconisme et d'éloquence. « J'en appelle à tout blanc si jamais il est entré dans la cabane de Logan, ayant faim, sans qu'il lui ait donné des alimens; si jamais il y est entré dépouillé et frissonnant, sans qu'il l'ait revêtu. Pendant le cours de la dernière guerre, qui fut si longue et si sanglante, Logan est resté oisif dans sa cabane et conseillait la paix. Tel était mon amour pour les blancs, que mes compatriotes me montraient au doigt en passant et disaient : Logan est l'ami des blancs. J'avais même formé le projet de me fixer parmi vous sans les outrages d'un seul homme. Le printemps dernier, le colonel Cresap, de sang-froid et sans être provoqué, assassina tous les parens de Logan, et n'épargna pas même mes femmes et mes enfans. Pas une goutte de mon sang ne coule dans les veines d'aucune créature vivante. C'est là ce qui a excité ma vengeance. Je l'ai cherchée; j'ai tué beaucoup de monde; je l'ai assouvie. Je me réjouis pour mon pays de voir reparaître l'aurore de la paix; mais ne croyez pas que ma joie soit celle de la crainte. Logan n'a jamais connu la crainte. Il ne tournera pas le

Digitized by Google

dos pour sauver sa vie. Logan n'a plus personne pour le pleurer. »

La paix fut conclue; mais, comme il est facile de se l'imaginer, les Indiens ne retournèrent pas chez eux avec des sentimens très favorables aux blancs. Quoique les Six-Nations en corps n'eussent pas été engagées dans la guerre, plusieurs de leurs guerriers y avaient assisté. Aussi, à l'exception des Onéidas, toute la race indienne demeura fort mal disposée envers les habitans de la Virginie. Quant à Logan, après la paix de Chilicothe, il tomba dans une profonde mélancolie, pendant laquelle il ne cessait de répéter que la vie lui était devenue insupportable. Il alla à Détroit, où il se livra à la boisson; il fut assassiné par un détachement de blancs, comme il retournait de Détroit dans son pays.

Nous avons remarqué plus haut que les Six-Nations avaient été de tout temps favorables aux Anglais, et nous avons parlé du surintendant sir William Johnson comme d'un homme qui jouissait sur elles d'un fort grand crédit. Depuis ce temps sir William était mort; mais ses enfans, qui possédaient des biens immenses dans le pays, avaient hérité de toute son influence sur l'esprit des Indiens; le colonel Guy Johnson avait d'ailleurs succédé à son père comme surintendant général, et avait pris pour secrétaire intime Thayendanegea ou Joseph Brant, dont nous avons déjà parlé, et dont la sœur, Marie Brant, avait été l'épouse ou la concubine de sir William Johnson. C'était une femme d'un esprit supérieur; après la mort du baronet, elle avait reporté sur ses enfans l'attachement qu'elle avait eu pour lui; et elle leur fut d'un fort grand service dans les circonstances difficiles où ils se trouvèrent quand les troubles de la révolution éclatèrent; les Américains ne négligeant rien pour s'assurer sinon de la coopération, du moins de la neutralité des Indiens.

Dans la partie occidentale de Massachussets, vivait alors à Stockbridge un reste de la tribu des Mohicans, appelés, pendant une partie du siècle dernier, Indiens Riverains, et plus tard, Indiens de Stockbridge. Quand l'orage commença à

Digitized by Google

grossir, le congrès provincial de Massachussets envoya un message aux Indiens de Stockbridge, pour les prévenir de ce qui se passait, et pour exprimer le désir de cultiver leur amitié. Les Indiens envoyèrent à leur tour au congrès leur principal sachem, le capitaine Ahhaunnauwaumut, qui adressa à l'assemblée le discours suivant :

« Frères, nous vous avons entendu parler par votre lettre; nous vous en remercions, et maintenant nous vous répondons. Frères, vous vous rappelez que quand vous avez d'abord traversé les grandes eaux, j'étais grand et vous étiez petits, très petits. Je vous pris alors en amitié et je vous tins sous mon bras, afin que personne ne vous fît de mal. Mais maintenant nos positions sont changées : vous êtes devenus grands et forts ; vous touchez aux nuages ; on vous voit dans toutes les parties du monde ; et je suis devenu petit, très petit. Je n'arrive pas même à votre talon. Maintenant c'est vous qui prenez soin de moi, et je recherche votre protection. Frères, je suis fâché d'entendre parler de cette grande querelle entre vous et la vieille Angleterre. Il paraît qu'il faudra que le sang coule bientôt pour mettre fin à cette grande querelle. Jusqu'à ce moment nous n'avons jamais compris la cause de cette querelle entre vous et le pays d'où vous êtes venus. »

Dans le reste de ce discours, les Indiens offraient leurs bons offices auprès des Six-Nations.

Les Indiens d'Onéida déclarèrent leur résolution de rester neutres dans les termes suivans : « Frères, nous avons appris les malheureux différends et la grande querelle entre vous et la vieille Angleterre. Nous sommes fort surpris et grandement troublés dans nos esprits. Frères, soyez bien tranquilles par rapport à nous autres Indiens ; nous ne pouvons point nous mêler de la dispute entre vous et vos frères. Cette querelle nous paraît contraire à la nature. Vous êtes tous frères du même sang. Nous ne sommes disposés à prendre part d'aucun côté dans ce différend, car nous portons une affection égale à la vieille et à la nouvelle Angleterre. Si le grand roi d'Angleterre s'adresse à nous pour avoir du secours, nous le lui

Digitized by Google

refuserons; si les colonies s'adressent à nous, nous le leur refuserons. La situation dans laquelle vous êtes, frères, est nouvelle et étrange pour nous. Nous autres Indiens ne pouvons trouver ni dans nos souvenirs, ni dans les traditions de nos ancêtres, aucun cas qui ressemble à celui-ci.... Frères, si c'était une nation étrangère qui vous avait frappés, nous prendrions votre parti. Nous espérons que par la sage direction et le bon plaisir de Dieu, vos embarras cesseront bientôt, et que les sombres nuages seront promptement dissipés.... Frères, nous vous avons maintenant déclaré notre façon de penser, veuillez nous écrire pour que nous sachions la vôtre. Nous, les sachems, guerriers et gouvernantes femelles d'Onéida, vous faisons nos complimens, frère gouverneur, et à tous les autres chefs de la Nouvelle-Angleterre. »

Cependant les Américains ne réussirent pas aussi bien auprès des Six-Nations; celles-ci, par le crédit de Guy Johnson et les efforts de Brant et de sa sœur, se déclarèrent ouvertement pour l'Angleterre. Malgré cela, les Américains ne renoncèrent pas à tout espoir de les persuader encore à rester neutres dans la grande querelle qui venait de commencer; et afin de régulariser leurs relations avec les Indiens en général, ils formèrent un ministère spécialement chargé des affaires qui les concernaient, et qui fut partagé en trois subdivisions : celles du nord, du centre et du midi. Les commissaires du département du nord furent le général major Schuyler, le major Hawlay, MM. Francis, Wolcott et Douw. Il fut décidé qu'une adresse, rédigée dans le style indien, serait envoyée aux différentes tribus. Les membres du département du nord se montrèrent particulièrement actifs, parce que c'était de ce côté-là que les Indiens, comme nous l'avons dit, étaient le plus favorablement disposés pour les Anglais. Une invitation fut adressée aux chefs des Six-Nations pour les prier de venir assister à une conférence avec des envoyés des colonies. Les Onéidas seuls vinrent; mais ils se portèrent forts pour toutes les Six-Nations; sans qu'il paraisse pourtant qu'ils y eussent été autorisés par leurs alliés. Cependant les Onéidas eux-mê-

Digitized by Google

mes, qui des Six-Nations étaient sans contredit les plus favorables aux Américains, exprimèrent un grand attachement pour le fils de sir William Johnson, et demandèrent que, quoi qu'il arrivât dans le cours de la guerre, on s'engageât à ne faire aucun mal à sir John Johnson, ni à leur missionnaire, M. Shewart, qui leur avait été envoyé par le roi. Dans le cours de la conférence, ils saisirent l'occasion de parler de quelques affaires qui les regardaient personnellement. Ils accusèrent le peuple d'Albany d'avoir enlevé aux Mohawks deux pièces de terre, sans avoir donné en retour même la valeur d'une pipe. Ils désiraient que les colonies leur restituassent ces terres et leur en remissent la paisible possession. « Si vous nous refusez cela, dirent-ils, nous le regarderons comme d'un mauvais augure; car si vous êtes victorieux, vous nous prendrez par le bras et vous nous ôterez tout. » La conférence terminée, les Indiens partirent, et ce fut la dernière fois que leurs députés se montrèrent à Albany. Le malheur voulut que, peu de temps après leur retour chez eux, une maladie épidémique se déclaràt dans leur tribu; c'était une espèce de fièvre très maligne. Ils n'avaient jamais rien vu de semblable, et la mortalité fut si grande que la tribu fut presque entièrement exterminée. Le petit nombre de ceux qui survécurent se pénétrèrent de l'idée que le Grand-Esprit leur avait envoyé cette maladie pour ne s'être pas déclarés en faveur du roi. En conséquence ils suivirent leurs frères de la vallée du Mohawk qui avaient passé au Canada avec Guy Johnson; et plus tard, lors de l'invasion des établissemens du comté de Tryon, ces Indiens se distinguèrent parmi les plus acharnés. Du reste, ainsi que nous l'avons dit, la conférence d'Albany n'avait été composée que des Onéidas et de la dernière tribu des Mohawks; le grand corps des guerriers Mohawks, ayant à leur tête Thayemdanegea, ainsi que les plus influens d'entre les Onondagas, les Cayougas et les Senecas, qui avaient accompagné Brant et Guy Johnson à Montréal, avait quitté le pays; enfin les événemens qui eurent lieu peu de temps après démontrèrent que le traité d'Albany n'était au

Digitized by Google

fond qu'une vaine transaction; car ni la nature des Indiens, ni leurs mœurs, ne leur permettent de rester spectateurs inactifs d'une guerre entre leurs voisins.

Le premier acte d'hostilité déclarée, commis par les Indiens dans cette grande et sanglante lutte, eut lieu dans l'automne de l'an 1775. Le général Schuyler ayant été momentanément obligé de quitter l'armée du nord pour cause de santé, le commandement en fut confié au général Montgommery, qui s'était emparé de la forteresse de Saint-Johns, après que sir Guy Carleton, gouverneur du Canada, eût été repoussé par le colonel Warner à Longueil, comme il s'avançait pour secourir la place. Dans la garnison de Saint-Johns, il se trouva quelques Mohawks. Le succès des armes américaines dans la campagne du Canada, avait fait une grande impression sur les Indiens Caughnawagas. Les Canadiens étaient en général très peu disposés à prendre parti dans cette querelle, et inclinaient évidemment en faveur des colonies; aussi, malgré l'arrivée de Brant et de ses Mohawks à Montréal et les sollicitations du gouverneur Carleton, les Caughnawagas envoyèrent une députation au général Washington, à Cambridge, pour lui annoncer qu'ils étaient prêts à assister les Américains dans le cas où ils feraient une expédition contre le Canada; plusieurs d'entre eux en effet passèrent dans les rangs des colons; mais le général Montgommery ayant échoué devant Québec, où il perdit la vie, ces Indiens ne restèrent point fidèles à la cause que trahissait la fortune, et l'on ne tarda pas à les retrouver dans l'armée royaliste. Les Delawares seuls persistèrent dans la neutralité.

Sir John Johnson continuait à intriguer auprès des Indiens pour les engager à prendre ouvertement les armes contre les Américains; ceux-ci envoyèrent le général Schuyler dans le comté de Tryon, pour désarmer les royalistes qui s'y trouvaient en grand nombre, et pour s'emparer de la personne de sir John. A l'approche des troupes du congrès, les Indiens, toujours attachés à la famille de Johnson, offrirent leur médiation et réussirent en effet à faire conclure un traité par suite du-

Digitized by Google

quel tous les royalistes du comté déposèrent les armes, et sir John s'engagea à conserver une stricte neutralité. Quelques mois après les Américains ayant lieu de soupçonner qu'il n'était pas fidèle aux conditions du traité, envoyèrent contre lui une seconde expédition. Sir John se sauva au Canada avec un grand nombre de ses amis qu'il enrégimenta, ayant reçu du roi le brevet de colonel. Il devint après cela l'ennemi le plus acharné de ses anciens voisins. Ses vastes biens furent confisqués et vendus par le congrès.

Nous allons maintenant nous occuper de nouveau de Joseph Brant, que nous avons abandonné depuis quelque temps. Dans l'intervalle, il avait été élevé au grade de généralissime de la Confédération des Six-Nations. D'après un engagement, cette dignité devait toujours être accordée à un Mohawk : le roi au contraire devait être un Onondaga. Hendrick, le dernier qui porta ce titre, avait été tué vingt ans auparavant en combattant au lac George, sous sir William Johnson; il avait été remplacé, dans ses fonctions, par le petit Abraham. Celui-ci se montra constamment favorable aux Américains, et il refusa de quitter la vallée quand Thayendanegea et la plus grande partie de la nation accompagnèrent Guy Johnson dans sa fuite. Ceux-ci s'étaient rendus d'abord à Ontario, puis à Oswego, et de là à Montréal où ils entrèrent dans un arrangement avec les généraux Carleton et Haldimand, pour prendre la hache dans la cause du roi. Il eût été difficile aux officiers de l'armée royale de trouver un auxiliaire plus précieux pour une guerre de partisans que Joseph Brant Thayendanegea. Distingué à la fois pour son adresse, son activité et son courage; possédant, quant à l'élévation de la taille et à la beauté des traits, une grande supériorité sur la plupart des hommes, même sur ceux de sa race naturellement bien faits; il avait un air majestueux qui indiquait dès la première vue qu'il était né pour commander aux autres; élevé d'ailleurs pour la guerre, son nom seul était d'un poids immense parmi les guerriers du désert. Et ce qui rendait son influence plus grande encore, c'était qu'il

Digitized by Google

avait déjà été employé dans la partie civile du département des Indiens par sir William Johnson, qui l'avait plusieurs fois envoyé en ambassade auprès des tribus de la confédération, et de celles, plus éloignées encore, qui habitent les bords des grands lacs et des rivières du nord-ouest, de sorte qu'il connaissait parfaitement le pays et les peuples qui l'occupaient.

Vers la fin de l'année 1775, Brant s'embarqua pour l'Angleterre. On ne sait pas au juste quel fut le motif de son voyage, mais il est probable que, malgré l'engagement qu'il avait pris à Montréal, ce chef prudent crut devoir s'arrêter avant de s'engager dans des actes d'hostilité déclarée contre les colonies. Les Onéidas penchaient évidemment pour les Américains; les Indiens Riverains s'étaient déjà rangés du même côté; le capitaine Yeux-Blancs, des Delawares, était résolu à garder la neutralité; et les Caughnawagas, ou du moins quelques uns de leurs principaux chefs, étaient dans le camp de Washington. A ces considérations il faut ajouter les succès que les Américains avaient eus en Canada au commencement de l'année. Il est naturel de penser, d'après cela, que malgré sa prédilection pour le *grand roi*, il ait désiré mieux connaître les ressources respectives des deux partis, avant de s'engager d'une manière définitive. Il arriva donc à Londres dans les premiers jours de 1776. Il descendit dans une auberge; et quoiqu'on lui offrît immédiatement un logement plus convenable, il déclara qu'il avait été si bien traité par les maîtres de la maison où il était, qu'il ne voulait point la quitter tant qu'il resterait en Angleterre. Il portait ordinairement l'habit européen, et cela avec tant d'aisance, que si ce n'eût été la couleur de son teint, on n'aurait jamais pu croire qu'il ne fût pas Anglais. En attendant, il avait apporté avec lui un magnifique costume indien dont il se servait dans toutes les visites de cérémonie.

Il ne resta pas long-temps à Londres dans ce premier voyage. Il se rembarqua dès le commencement du printemps, et fut mis à terre, avec de grandes précautions, dans les environs

Digitized by Google

de New-York, d'où il se rendit au Canada déguisé et par des chemins détournés, ayant à traverser une grande étendue de pays dont la population lui était hostile. Afin toutefois que son corps fut reconnu, dans le cas où il périrait, il avait fait faire, avant son départ d'Angleterre, un anneau d'or sur lequel il avait fait graver son nom en toutes lettres. Il porta cet anneau jusqu'à sa mort, et l'histoire de ce bijou est fort curieuse. La veuve de Brant le garda précieusement, mais elle eut le malheur de le perdre quatre ans après le décès de son mari; vingt-six ans plus tard, pendant que la vénérable princesse indienne était en visite chez l'épouse du colonel Kerr, sa fille, un enfant, en jouant dans un champ labouré, retrouva l'anneau qu'elle rapporta à la veuve de Thayendanegea.

Quels que soient les argumens dont on se servit, il est certain qu'en partant pour l'Amérique, Brant s'engagea formellement à embrasser la cause royale, et promit d'entrer en campagne avec trois mille guerriers de sa race. Plusieurs années après, il écrivit au sous-secrétaire d'état, sir Evan Nepeau : « Quand je rejoignis l'armée anglaise au commen-« cement de la guerre, je n'avais d'autres pensées que de « remplir les engagemens que mes ancêtres avaient contractés « avec le roi. J'ai toujours regardé ces engagemens entre le « roi et les nations indiennes comme sacrés; aussi ne me suis-« je pas laissé effrayer, dans le temps, par les menaces des « rebelles. » Par le mot de menaces, il voulait parler sans doute des efforts que les Américains faisaient pour l'empêcher de rejoindre les drapeaux anglais, et pour conserver la neutralité des Indiens. C'est ainsi qu'au commencement de l'année 1775, quand on ne savait pas encore quel parti les Mohawks embrasseraient, le président Wheelock écrivit une longue lettre à Brant, son ancien disciple, pour obtenir de lui des espérances, sinon d'amitié pour les colons, du moins de neutralité dans le conflit. Brant, dans sa réponse, rappela le séjour qu'il avait fait autrefois chez le docteur Wheelock, et le bonheur dont il y avait joui; il assura surtout qu'il n'avait

Digitized by Google

point oublié les prières auxquelles il avait assisté en famille, et dont un passage, disait-il, l'avait particulièrement frappé. C'était celui où son digne précepteur recommandait à lui et aux siens de « vivre en *fidèles sujets*, de craindre Dieu et d'*honorer le roi.* »

Vers la fin de la mémorable campagne de Canada, les troupes américaines éprouvèrent un grand désastre aux Cèdres, pointe de terre qui avance dans le fleuve Saint-Laurent, à quarante milles environ au dessus de Montréal. A cette occasion, six cents Indiens, commandés par Thayendanegea, se trouvaient dans l'armée du général Carleton. Le major américain Sherburne, ayant été obligé de capituler avec le détachement qu'il commandait, Brant usa de toute son influence sur ses guerriers pour empêcher le massacre des prisonniers. Au nombre de ceux qu'il sauva se trouva le capitaine Mackinstry, et les bons traitemens qu'il reçut de Brant devinrent entre eux l'origine d'une liaison d'amitié qui dura toute leur vie. Cependant, malgré l'humanité que Brant déploya dans cette occasion, le congrès se plaignit hautement de la barbarie des Indiens, et déclara que, dans le cas où des Américains seraient mis à mort par eux, ceux-ci useraient des plus sévères représailles à leur égard.

Sur ces entrefaites, quatre des Six-Nations envoyèrent une députation pacifique avec des présens au congrès. Ils demandèrent la permission de donner un nom au président, ce qui leur ayant été accordé, un chef Onondaga se leva et salua le président Hancock du nom de *Ka-ran-dua-ân*, ou le Grand-Arbre. Malgré cette démarche, le congrès ne persévéra pas dans la résolution pleine d'humanité qu'il semblait avoir prise de regarder les Indiens comme neutres. Le 25 mai 1776, l'assemblée déclara qu'il serait très utile d'engager les Indiens à servir les colonies unies; et elle autorisa le général en chef à employer, soit en Canada ou ailleurs, jusqu'à deux mille Indiens, en leur promettant cent dollars pour chaque officier et trente dollars pour chaque soldat qu'ils feraient prisonniers. Du reste on ignore si jamais ce décret a été mis

Digitized by Google

à exécution; il est certain que quand Washington écrivit à Schuyler pour le presser d'y pourvoir, celui-ci exposa toutes les difficultés qui s'y opposaient, et remarqua notamment que, pour ce qui regardait le nombre demandé de deux mille hommes, le congrès ferait bien de lui indiquer où il pourrait trouver autant de guerriers indiens sans emploi, car presque tous se trouvaient déjà au service de l'ennemi. La suite démontra jusqu'à l'évidence que Schuyler avait eu raison de ne pas compter sur le concours des Indiens. Dans le reste de cette campagne, nous ne trouvons plus les Indiens qu'à la bataille des Plaines-Blanches, livrée le 18 octobre, et dont le résultat fut désavantageux aux Américains. Les Indiens de Stockbridge servaient dans leur armée et y perdirent beaucoup de monde.

De temps immémorial, le grand conseil des Six-Nations s'assemblait à Onondaga, où, pour parler le langage figuré des Indiens, le feu du conseil restait toujours allumé. Ce conseil se réunissait tous les ans pour délibérer sur les relations extérieures et sur toutes les affaires qui intéressaient la confédération. Il se composait de chefs députés par chaque nation, et l'on y comptait souvent jusqu'à quatre-vingts sachems. Toutes les affaires s'y traitaient avec un ordre, une gravité et une solennité extraordinaires. Au mois de janvier 1777, quelques chefs onéidiens se présentèrent au colonel Elmore, commandant américain du fort Schuyler, pour lui annoncer que le feu du conseil des Six-Nations à Onondaga était éteint. Le discours que ces chefs prononcèrent à cette occasion est assez curieux et mérite d'être consigné ici. Le voici :

« Frères!

» Nous avons été envoyés ici par les chefs d'Onéida, conjointement avec ceux d'Onondaga. Ils sont arrivés hier à notre village. Ils nous ont apporté la triste nouvelle que le grand feu du conseil à Onondaga était éteint. Nous avons perdu, par la mort, quatre-vingt dix personnes de leur ville, au nombre desquels il y avait trois principaux sachems. Nous,

Digitized by Google

qui restons seuls des Onondagas, nous annonçons à nos frères qu'il n'y a plus de feu du conseil à la capitale des Six-Nations. Toutefois nous sommes déterminés à user de nos faibles efforts pour maintenir la paix dans les Nations confédérées. Mais il faut bien se rappeler que le feu du conseil est éteint. Il est fort important pour nos intérêts que ceci soit communiqué immédiatement au général Schuyler, ainsi qu'à nos frères les Mohawks. A cet effet, nous déposons cette ceinture dans les mains de Tekeyanadonhotte, le colonel Elmore, commandant du fort Schuyler, pour traiter de toutes les affaires concernant la paix. Nous le prions de faire parvenir cet avis, d'abord au général Herkimer, d'en faire part au château Mohawk, dans son voisinage, et ensuite au major Fonda, et de le communiquer sans retard au bas château des Mohawks. Que la ceinture soit envoyée au général Schuyler, afin qu'il sache que le feu de notre conseil est éteint et ne peut plus brûler. »

Quant à la cause de l'extinction du feu, elle est demeurée inconnue. Il n'y eut point d'hostilités commises durant cet hiver sur le territoire d'Onondaga, et il est probable que c'est à une maladie contagieuse qu'il faut l'attribuer.

Vers la fin de l'hiver une vive inquiétude régna dans le comté de Tryon, par suite du bruit qui s'y répandit que les Indiens s'assemblaient à Oghkwaga. En conséquence, le colonel Harper fut envoyé auprès d'eux pour découvrir quelles étaient leurs intentions. Ils lui donnèrent les assurances les plus pacifiques; mais ne croyant pas devoir mettre une entière confiance dans leurs paroles, le colonel leur dressa une embuscade et en emmena quinze d'entre eux prisonniers; cette expédition ne coûta point de sang. L'inquiétude des habitans du comté de Tryon augmenta considérablement dans le cours du printemps, par la nouvelle que Thayendanegea avait paru parmi les Indiens d'Oghkwaga, et par les mouvemens que les royalistes de la province se donnèrent. Au mois de juin, le chef des Mohawks remonta le Susquehana, d'Oghkwaga à Onadilla, accompagné de soixante ou quatre-vingts de ses

Digitized by Google

guerriers, et sollicita une entrevue du révérend M. Johnston et des officiers de la milice du voisinage. Il annonça que le but de sa visite était de se procurer des provisions dont il avait le plus grand besoin, et que, s'il ne les obtenait pas par les moyens de douceur, il serait obligé d'employer la force. On profita de cette entrevue pour sonder le chef sur ses intentions futures au sujet de la paix et de la guerre; et en réponse, il ne chercha point à faire un mystère de ses projets. Il se plaignit des mauvais traitemens que quelques Mohawks avaient soufferts de la part des patriotes; et du reste, il ajouta que les Mohawks avaient toujours été belliqueux, que leur pacte avec le roi était sacré, et qu'ils n'étaient pas assez perfides pour le rompre. La visite se prolongea pendant deux jours, et l'on fournit aux Indiens toutes les provisions qu'ils désiraient. Cependant les habitans, qui étaient en petit nombre, épars et éloignés de tout établissement considérable, ne se croyant plus en sûreté dans leurs maisons, quittèrent le pays.

Les forces du capitaine Brant augmentant de jour en jour et les alarmes qu'il inspirait devenant de plus en plus vives, le général Herkimer résolut de se rendre en personne sur les lieux. Il envoya un messager en avant pour demander une entrevue, et partit avec environ trois cents hommes bien armés et bien équipés, appartenant à la milice locale. Le général Van Schaick fut détaché avec cent-cinquante hommes pour le soutenir, et le général Schuyler eut ordre de s'y rendre lui-même si sa présence était jugée nécessaire. Le but ostensible de l'expédition était tout pacifique, mais les grands préparatifs qui furent faits et les forces qui y furent employées, lui donnèrent un caractère équivoque, qui toutefois ne l'était pas plus que la conduite de Brant. Dans le commencement des troubles, Brant et Herkimer avaient été proches voisins et amis personnels. Peut-être ce dernier espérait-il parvenir à ébranler la résolution du chef indien; mais il ne tarda pas à former des projets bien différens.

Il y avait déjà huit jours que le général était à Unadilla, lieu fixé pour l'entrevue, quand le capitaine Brant y arriva

Digitized by Google

avec cinquante guerriers, et s'arrêta à peu de distance du camp du général, à qui il envoya un courrier pour lui demander le motif de sa visite. Le général Herkimer répondit qu'il n'était venu que pour voir et entretenir le capitaine Brant; sur quoi le spirituel messager demanda si tous ces hommes qu'il voyait désiraient aussi parler à son chef. Il partit en recommandant bien au général de ne pas traverser le champ sur le bord duquel ils se trouvaient. Cependant les arrangemens se firent pour l'entrevue. Les corps ennemis étaient campés à deux milles environ l'un de l'autre. Au milieu de l'intervalle qui les séparait, on éleva un hangar dans lequel à peu près deux cents personnes pouvaient être assises. Il fut convenu de part et d'autre que les armes seraient laissées dans les camps respectifs. Quand tous les points préliminaires furent arrangés, le chef des Mohawks parut sur la lisière de la forêt et s'approcha du lieu désigné, accompagné du capitaine Bull, royaliste, de William Johnston, fils de sir William et de la sœur de Brant, d'un chef subordonné des Mohawks, d'une Indienne et d'environ quarante guerriers. Herkimer y était déjà. Après quelques pourparlers, le général traça un cercle dans lequel il entra avec dix de ses officiers. Brant s'y rendit accompagné du chef indien. Brant qui tenait un œil perçant fixé sur l'Américain, lui demanda le motif de l'honneur qu'il lui faisait. Herkimer répondit, comme il l'avait fait au courrier, que c'était une visite d'amitié. « Et tous ces gens, reprit le chef, viennent donc aussi me faire une visite d'amitié. Tous veulent voir les pauvres Indiens. C'est bien aimable! » ajouta-t-il avec un sourire amer. Le général Herkimer exprima le désir d'avancer jusqu'au village; mais le chef lui dit qu'il en était assez près, et qu'il ne devait pas aller plus loin. Le général essaya ensuite d'entamer une conversation sur la guerre avec l'Angleterre, ce qui rendit la conférence vive et animée. Après quelques réponses évasives, le chef déclara que les Indiens étaient d'accord avec le roi comme leurs pères l'avaient été; que les ceintures du roi étaient déposées chez eux et qu'ils ne pouvaient point manquer à leur parole; que le général Herkimer

Digitized by Google

et ses soldats avaient embrassé le parti des Bostoniens contre leur souverain; que les Bostoniens étaient courageux, mais que le roi les humilierait; que les Indiens avaient jadis fait la guerre aux blancs quand ils étaient unis, et qu'à plus forte raison ils ne les craignaient point divisés. Quelques observations du colonel Cox, qui accompagnait Herkimer, ayant irrité les Indiens, ils coururent aux armes et firent entendre leur cri de guerre; mais ils se calmèrent et l'entrevue se termina par la promesse de se revoir le lendemain matin à neuf heures. Quelque temps avant l'heure indiquée, le général Herkimer prit à part le nommé Joseph Wagoner, en qui il avait la plus grande confiance, et lui dit en secret qu'il l'avait choisi, lui et trois autres personnes, pour remplir un devoir important qui exigeait de la promptitude, du courage et de la résolution. Il s'agissait de faire mourir, à un signal donné, Brant et ses trois compagnons, lorsqu'ils arriveraient au rendez-vous. Heureusement ce perfide dessein, qui eût été une tache ineffaçable pour le caractère américain, ne s'exécuta point. Soit que le rusé chef se doutât de quelque chose, soit pour toute autre raison, à peine fut-il entré dans le cercle, que prenant un air de grande dignité, il dit au général Herkimer : « J'ai avec moi cinq cents guerriers armés et prêts à combattre; vous êtes en mon pouvoir; mais comme nous avons été amis et voisins, je ne veux point profiter de l'avantage que j'ai sur vous. » A ces mots une troupe de guerriers peints et armés sortirent de la forêt et poussèrent leur cri de guerre. Le chef continua son discours, en conseillant au général de retourner chez lui; il le remercia de la politesse qu'il lui avait faite en venant le voir, et lui dit que quelque jour peut-être il lui rendrait sa visite. Puis, après quelques nouveaux complimens, Brant se retourna fièrement et s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt, tandis que le général Herkimer levait son camp et s'en retournait dans la vallée du Mohawk.

Ce fut la dernière conférence que les Américains eurent avec les Mohawks hostiles. Leur chef quitta bientôt après le Susquehanna avec ses guerriers, et se réunit à sir John John-

Digitized by Google

son et au colonel Butler qui concentraient les royalistes et les réfugiés à Oswego, où vers le même temps le département anglais des Indiens convoqua un grand conseil des Six-Nations. Dans l'invitation il était dit que l'on devait y manger la chair et boire le sang d'un Bostonien; c'était une manière figurée de parler, pour indiquer qu'il y aurait un banquet où l'on servirait un bœuf rôti. Le conseil se termina par un traité d'alliance, par lequel les Indiens s'engagèrent à prendre la hache contre les rebelles, et à ne la poser que quand ils seraient soumis. Le traité conclu, chaque Indien reçut un costume complet, un chaudron de cuivre, un fusil, un tomahawk, un couteau à scalper, de la poudre et des balles, une pièce d'or et la promesse d'un cadeau par chaque scalp qu'ils rapporteraient. A compter de ce jour, Thayendanegea fut le chef reconnu des Six-Nations, et il ne tarda pas à devenir l'homme le plus marquant de tous ceux que la Grande-Bretagne employa dans ses efforts pour rentrer en possession de la vallée du Mohawk, ou pour inquiéter les établissemens de la frontière du nord-ouest. Soit qu'il dirigeât les opérations d'une campagne ou une simple reconnaissance; dans une bataille rangée ou dans une expédition de fourrageurs, ce chef intrépide et rusé se montrait toujours le plus brave et le plus heureux. Réunissant à l'audace et à la sagacité naturelles à sa race, les avantages de l'éducation et de la vie civilisée, il devint l'ennemi le plus terrible des habitans des frontières. Son nom était l'effroi du pays ; ses mouvemens étaient à la fois si rapides et tellement enveloppés de mystère, qu'il semblait doué du pouvoir de l'ubiquité.

Les hostilités commencèrent par des actes de barbarie. Le lieutenant Wormwood fut tué par les Indiens dans une embuscade; et vers le même temps le grand chef Shawannais Cornstock, son fils Ellinipsico, un jeune Delaware nommé le Faucon rouge, et un quatrième Indien, tous amis des Américains, furent fusillés de sang-froid au fort de Point Pleasant, où ils s'étaient rendus pour donner d'utiles avis à leurs adversaires.

Digitized by Google

Mais la première fois que les Indiens agirent en corps et comme auxiliaires reconnus de l'Angleterre, ce fut dans l'armée du général Burgoyne, pendant la campagne de 1777; les actes de barbarie qu'ils commirent, quoique fort exagérés dans le temps par les journaux et par l'effroi qu'ils inspiraient, furent néanmoins assez réels pour qu'un cri de vengeance retentit dans toute l'Amérique; et l'enthousiasme qui en fut la suite devint un puissant véhicule de succès pour les armes des colons unis. Pendant ce temps, Brant lui-même servait avec ses Mohawks dans l'armée du général Saint-Léger, qui se dirigeait vers le fort Schuyler dont il espérait s'emparer sans coup férir; mais ce fort était défendu par le colonel Gunswoort, un des plus braves officiers de l'armée américaine. Quoique les ouvrages fussent dans le plus grand délabrement, il trouva moyen, par sa prodigieuse activité, de mettre, en peu de jours, le fort dans un état de défense respectable, et de s'y soutenir jusqu'à ce que le général Herkimer vînt à son secours. En vue du fort, Schuyler livra la bataille d'Oriskany, la plus sanglante qui se fût encore donnée dans cette guerre. Les Indiens, commandés par leur grand capitaine Thayendanegea, y perdirent beaucoup de monde; les Senecas seuls y eurent trente-six morts et un grand nombre de blessés. Le général américain Herkimer, ayant été grièvement blessé au commencement de l'action, se fit descendre de cheval et placer sur un tertre, le dos appuyé contre un arbre. Là il battit le briquet, alluma sa pipe et continua à donner ses ordres avec autant de sang-froid que si sa jambe n'eût pas été fracassée, et que s'il eût été dans sa tente. L'amputation ayant été faite peu de jours après par un chirurgien peu adroit, ce brave général mourut d'une hémorragie avec la même tranquillité qu'il avait montrée sur le champ de bataille; se sentant près de sa fin, il demanda la Bible, et lut à haute voix le psaume 37, qui certes était le mieux choisi pour être récité par un guerrier mourant. Avant de quitter le siége du fort Schuyler, nous ne pouvons nous empêcher de citer encore une circonstance touchante qui s'y rapporte.

Digitized by Google

Quelques jours avant que le général Saint-Léger eût formé l'investissement de la place, le capitaine Gregg et le caporal Madison eurent l'imprudence de sortir du fort pour aller à la chasse aux pigeons; ils furent tous deux surpris par les Indiens qui rôdaient en grand nombre dans les environs, et qui leur lâchèrent deux coups de fusil; le caporal fut tué et scalpé; le capitaine ne fut que blessé; mais, feignant d'être mort, il eut la présence d'esprit et le courage de supporter la cruelle opération du scalpage sans pousser un cri. Quand les Indiens furent partis, Gregg se traîna tant bien que mal vers le corps de son camarade, sur lequel il appuya sa tête comme sur un oreiller; pendant ce temps, son fidèle chien, qui avait été témoin de toute l'affaire, courut à un endroit où deux hommes s'occupaient à pêcher, et par ses regards plaintifs et ses mouvemens pleins d'intelligence, il les attira vers la place où son maître était couché. Ces pêcheurs se hâtèrent d'aller rendre compte au fort de ce qu'ils avaient vu, et un détachement de soldats s'empressa d'aller à la recherche de son officier. Malgré la gravité de sa blessure, le capitaine Gregg guérit et servit encore long-temps son pays.

(*Life of Brant.*)

Digitized by Google

Etudes de Mœurs.

DE LA SOCIÉTÉ EN ANGLETERRE.

Quel phénomène bizarre et inoui que la société anglaise! A peine, en essayant de l'analyser, peut-on s'astreindre à un plan régulier. Tout ce qui se rapporte à cette anomalie est oblique, complexe, étrange comme le sujet même. Les relations sociales nées de la vieille structure de nos lois et de nos mœurs ne ressemblent à rien de ce qu'on observe dans le reste de l'Europe. Ce sont des sentimens spéciaux, des idées à part, des préjugés enracinés. Dans les veines mêmes du corps social circule une sève particulière, résultat d'un millier d'années et de cent révolutions. Démantelez tout l'édifice, faites tomber en poudre ces tours féodales, abattez ces créneaux, faites sauter ces bastions, que toutes les lois de la vieille Angleterre tombent en même temps et d'un seul coup, vous n'aurez rien fait si l'esprit même, si l'ame de la société subsiste. Or, ce que les siècles ont fait, croyez-vous qu'un jour puisse l'anéantir. Que les faiseurs d'utopies veuillent y penser sérieusement, cette constitution qui brille sur le papier, cette réforme si belle en paroles trouve des mœurs qui la contrarient, des idées ineffaçables qui lui répugnent et la repoussent. Que faire, par exemple, quand une constitution écrite tend directement à l'aristocratie, et que le respect de la noblesse et de l'hérédité est identifié à toutes les croyances du

Digitized by Google

foyer domestique; espèce de foi et de croyance sur laquelle toutes les religions sont basées. Les innovateurs politiques ont toujours semblé croire que le changement d'une société dépendait du changement des lois : c'est une erreur absurde. La difficulté pour le législateur est d'apercevoir le moment précis où quelques nouvelles nuances de mœurs entraînent la nécessité de quelque altération dans les lois; mais je connais peu de choses plus ridicules, peu de projets plus insensés que ceux de ces avocats, élèves de Montesquieu et de Filangieri, et toujours prêts à manipuler les nations comme les chimistes transvasent, analysent et précipitent les liqueurs.

Peu satisfait des théories générales que les utilitaires, les torys et les whigs lançaient dans l'arène politique, athlètes bruyans qui se battaient à coups de hache comme le Jupiter homérique, je m'amusais l'année dernière à tenter quelques expériences sur le corps social dans sa réalité, expériences beaucoup plus utiles que ne le sont toutes les conjectures philosophiques et toutes les hypothèses idéales. Cette idée me vint en juillet 1835, dans le petit village maritime situé sur les côtes du Hampshire. Fatigué d'études philosophiques, j'avais cherché une retraite dans ce petit bourg, où j'espérais que ma santé affaiblie reprendrait sa vigueur première, et où je comptais jouir d'un repos doux et profond. Je savais que mes chers compatriotes me voyant vivre simplement, et ne me connaissant pas, ne s'aviseraient point de m'importuner; je connaissais la réserve anglaise, son horreur pour les étrangers, et la morgue glaciale avec laquelle nous repoussons presque toujours quiconque ne nous apporte pas un titre ou du moins des lettres de recommandation dûment signées et paraphées. Pour l'Anglais de vieille roche, un inconnu n'existe pas, et vous feriez plutôt jaillir une source vive d'une barre de fer en fusion, que de lui arracher un sentiment de sympathie, de curiosité ou de bienveillance pour l'étranger dont il ignore les alentours, la généalogie, la profession et les rapports sociaux.

Parmi les habitans des châteaux voisins, pas un ne m'était

Digitized by Google

connu ; j'étais donc bien sûr qu'on me laisserait végéter ; vivre et mourir, travailler et dormir, rêver et méditer paisiblement. Pendant quelque temps cette solitude me plut, je jouissais de moi-même avec délices, et ma santé se rétablit. Je fis venir de Londres toutes les littératures légères qui encombrent nos cabinets de lecture. Or, ces livres frivoles sont plaisans pour qui les lit avec constance. Que leur légèreté est lourde, et combien cet amusement finit par devenir fastidieux! La grande route littéraire est encombrée de débris informes, de détestables plâtras, de tristes matériaux faits à peine pour durer une semaine. Au milieu de tout cela, il faut vous frayer une route, dévorer ces romans diffus, respirer la poussière de ces contes vermoulus et qui mille fois ont été remis sur le métier, enjamber ces énormes compilations qui s'intitulent *histoire:* impudence, fatuité, athéisme, débauche, libertinage sans cœur, dévergondage sans pensée, dédain profond de l'érudition consciencieuse et de la méditation profonde. J'étais dégoûté ; la séduction extérieure du style manquait même à ces ouvrages composés à la hâte, brochés par les auteurs sous la surintendance du libraire, et qui, s'ils représentent avec exactitude l'époque où nous sommes et les facultés intellectuelles de mes concitoyens, donnent une bien triste idée et de l'une et des autres.

Heureusement pour moi, un ami d'enfance, Pierre Point, vint alléger le fardeau des heures. Pierre Point était né en Amérique ; à quinze ans sa famille l'avait amené en Angleterre, où je l'avais connu ; il était retourné dans son pays à seize ans, et pour la seconde fois il venait visiter l'Angleterre. Pierre Point était un phénomène assez commun dans son pays, mais qui doit sembler assez bizarre aux Européens. Fier de ces institutions républicaines à l'ombre desquelles l'Amérique fleurit, il n'oubliait pas que le plus pur sang des races normandes ennoblissait l'écusson de ses ancêtres. C'était un aristocrate démocrate. Je ne sais pas en vérité combien de préjugés aristocratiques se cachent encore sous l'écorce fédérale dont les états de l'Union se recouvrent chez nous. La po-

Digitized by Google

litique, les mœurs, les théâtres, les idées, la religion même, tout a reçu l'empreinte des institutions féodales; vous la retrouverez chez les tribuns populaires Sidney, Milton, Hobbes; je ne reconnais guère que Loke et Bentham qui aient échappé à cette influence, et qui ressemblent à des philosophes français du dix-huitième siècle. La littérature de la Grande-Bretagne est tout aristocratique; sans l'étude de cette littérature, comment l'éducation d'un jeune Américain de bonne famille pourrait-elle se *parfaire*? Sans doute il est élevé dans une atmosphère républicaine, ses institutions lui apprennent l'égalité; mais dans les pages de ces écrivains élégans, éloquens, supérieurs, qu'il feuillette et qu'il relit avec avidité, un tout autre monde se renouvelle à sa vue; un monde soumis au despotisme des manières et des lois, dominé par le préjugé de la noblesse, plein de vénération pour les titres et pour les rangs; monde que la philosophie peut condamner, et qui ne soutient pas l'examen d'une raison sévère; souvent vicieux, souvent inique, frivole, insensé, mais fécond en personnages qui captivent l'attention, en talens extraordinaires et même en vertus éclatantes. Plus l'imagination de l'Américain est vive, plus ce spectacle le frappe; il a beau être républicain dans la pratique, les plus beaux rêves le font vivre dans cette société de la vieille Europe, qui est pour lui l'ancien régime, le vieux monde, le temps héroïque, l'époque romanesque par excellence. Si vous étudiez l'homme et sa nature féconde en contrastes, vous y trouverez à tout instant ces contradictions extravagantes, et vous vous les expliquerez sans peine. Le marquis à talons rouges, saturé de despotisme et de mauvaises mœurs, se fait républicain, devient fanatique, siége à la Convention, et vote la mort de Louis XVI. L'homme né dans quelque petite démocratie de quatorze mille ames, sur les confins du désert, se délecte au souvenir brillant des monarchies d'autrefois, au souvenir de Duguesclin et de Bayard. Les écrits de M. de Châteaubriand, qui ne sont après tout qu'un grand coup de trompette pour rappeler la mémoire chevaleresque du temps passé, se sont vendus en Amérique à un plus

Digitized by Google

grand nombre que dans aucune autre partie du monde. Aussi la plupart des écrivains remarquables et des hommes de talent américains ont-ils toujours les yeux fixés sur cette partie de leurs rêves, sur l'Europe ancienne; rien n'est plus commun que de voir un jeune Américain enthousiaste de notre vieille civilisation. Pierre Point, qui vint me rendre visite vers les premiers jours du mois d'août, céda, comme la plupart de ses compatriotes, à la séduction de la nouveauté. Il est vrai que la beauté de la saison faisait paraître dans tous ses avantages les beautés naturelles du pays. Un joyeux soleil faisait étinceler le velours de ces gazons verts qui se dessèchent partout ailleurs qu'en Angleterre. Nous fîmes plus d'une promenade à cheval dans les sentiers arbreux, dans les longues allées verdoyantes dont le Hampshire est couvert. A travers les clairières des arbres, nous apercevions çà et là ces belles villas aux longues colonnades, aux portiques de marbre et de stuc, athéniennes, hindoustaniques, chinoises, gothiques, toutes tenues avec un soin et une propreté extraordinaires. Pierre Point ne pouvait réprimer les élans de son enthousiasme et de son admiration.

« Est-ce un paysage ou un jardin? s'écria-t-il; tout ceci est nouveau pour moi. Que cette magnificence est simple! qu'il y a de beauté, de repos, d'élégance, et pour ainsi dire de chasteté dans ce paysage! Voyez cette maison carrée, massive, crénelée, aux fenêtres enrichies de sculptures, aux fûts de cheminées décorés d'arabesques. Comme ces allées tortueuses qui font serpenter autour d'elles leurs longs rubans de verdure, comme ces avenues de feuillage qui se déploient au loin dans toutes les directions, s'associent noblement, harmonieusement avec la couleur brunâtre de l'édifice et sa vétusté, qui n'est pas de la décrépitude! Vos aristocrates, quels que soient leurs torts, ont assurément bon goût. Je ne sais même si ce paysage américain, ce paysage géant qui étonne l'œil et écrase la pensée, vaut, pour la richesse et la véritable beauté, votre paysage anglais.

— Mon cher, pour vous répondre avec franchise, il faut

Digitized by Google

me dépouiller de tout orgueil patriotique. Dans le fait, l'Angleterre n'a pas de paysage. Tout ce que vous admirez, c'est l'œuvre de l'art marié à l'opulence : la nature n'avait rien fait. Où sont, je vous prie, ces lignes onduleuses de montagnes géantes qui courent à l'horizon ; ces forêts séculaires qui couvrent de leur feuillage bronzé des provinces entières, comme l'armure d'un chevalier le protégeait de son enveloppe éclatante et sombre? Où sont ces beaux *ciels* du midi et du nord, ces horizons de pourpre, de nacre et d'argent, ces océans qui roulent à travers d'interminables plaines ; enfin, tout ce que la nature a prodigué à notre paysage transatlantique? Chez nous, ces arbres que vous admirez, ces chênes aux troncs noueux, aux formes bizarres, et qui forment des groupes si singuliers, ont été achetés à prix d'or. Celui qui les a plantés a calculé la place qu'ils devaient occuper et la valeur du terrain qu'il sacrifiait à ses plaisirs. Cette grande pelouse est le fruit du labeur d'un million de mains industrieuses. Là où s'élève le manoir que vous admirez, plus de cent mille livres sterlings se sont englouties à jamais. On ne perpétue qu'à force de sacrifices cette beauté artificielle qui vous a émerveillé. D'ailleurs j'ai mes objections morales contre l'état de société dont cet admirable paysage est le symbole. Cette élégance, cette grace, cette solitude même que vous trouvez si grandiose et si solennelle, sont le résultat du privilége. Sans l'existence antique et le despotisme invétéré de nos idées aristocratiques, sans les mœurs exclusives de ceux qui composent les classes notables, le paysage serait resté ce qu'il était : une contrée assez boisée, mais monotone, sans accident, sans originalité propre et sans caractère pittoresque.

— Pourquoi, me demanda Pierre Point, cet écriteau cloué à un vieux sapin, et dont le fond blanc fait vivement ressortir ces lettres noires : *prosécution?*

— C'est un avertissement aux chasseurs qui voudraient braconner sur ces terres.

— Et cette barrière placée à l'entrée d'un sentier autrefois pratiqué, mais qui semble abandonné aujourd'hui ?

Digitized by Google

— Les gens du village allaient à la fontaine en suivant cette route, que le seigneur vient de faire condamner. Ainsi, vous le voyez, toute la magnificence dont nous étions épris se rattache, par des liens impossibles à briser, à la misère, à la dégradation humaines. »

Mon Américain réfléchit un moment à ce que je venais de lui dire, et parut attristé par cette réflexion.

« Je sais, me dit-il, que les apparences nous trompent souvent, et que les idées romanesques sont une déception fatale. En Amérique, vous entrez dans la maison d'un quaker, où tout respire la simplicité, la bienfaisance, une piété douce et une vertu calme. Si vous résidez dans la famille, huit jours ne se passent pas avant que vous ayez appris que le père fait l'usure, que le fils est maquignon, et que toute la famille possède une armée d'esclaves nègres qui constitue sa richesse principale. Oh! désillusionnement né de l'expérience! Ainsi se réduisent à très peu de chose les plus belles féeries de l'imagination. Si je me laissais entraîner comme Washington Irving, mon compatriote, aux désirs de peupler d'êtres poétiques cette solitude charmante, je n'aurais que trop de penchant à fonder dans cette mélancolique et douce solitude une véritable Arcadie habitée par des anges. Ici devrait habiter une famille noble, riche, bienfaisante, point central de toute la province, secourable pour le pauvre, pleine d'égards pour les classes moyennes, intéressée à se faire aimer et à propager son influence par des bienfaits. Convenez que si ce portrait est de fantaisie, si rien ne correspond au tableau que je viens de tracer, du moins ce gracieux paysage est bien fait pour inspirer de telles idées, pour faire éclore de pareils rêves.

— Nous comptons en Angleterre une douzaine d'aristocraties échelonnées les unes sur les autres; elles ne se confondent pas : tout au contraire, chacune d'elles garde sa dignité et méprise souverainement tous les cercles inférieurs. Les premiers exclusifs, la coterie par excellence, les Corinthiens, ceux qui, comme dit Burke, forment le couronnement et le chapiteau de notre système social, ne s'élèvent pas à plus de

Digitized by Google

cent ou cent cinquante personnes. Le cercle magique dans lequel ils se renferment n'admet aucun roturier, aucun homme qui ne soit pas de la première caste. Le second cercle se venge du mépris qui pèse sur lui en faisant subir le même affront au troisième, qui lui-même jette un œil de dédain sur le quatrième, et ainsi de suite à travers toutes les nuances dont notre aristocratie se compose. La maison du duc de Devonshire est aussi hermétiquement fermée à tel gentilhomme de très noble race, qu'elle pourrait l'être au dernier épicier de la Cité; mais le plus étrange résultat de cette organisation, c'est que de rang en rang, de classe en classe, le même mépris du cercle extérieur se propage et se répand. C'est que toutes les subdivisions de la société cherchent à s'ériger tour à tour en coteries exclusives et intolérantes. C'est que l'épicier, l'épicière et leurs amis, traitent avec un suprême dédain le petit mercier du coin de la rue et ceux qui le fréquentent. C'est que cette grande chaîne électrique de morgue dédaigneuse descend jusqu'aux derniers rangs de la société, et que récemment j'ai entendu un commissionnaire du coin de la rue reprocher au chiffonnier qui passait près de lui la bassesse de son rang et la vulgarité de ses manières.

»Considérez un peu la hiérarchie anglaise, et comment elle va descendant de degré en degré, d'exclusion en exclusion, jusqu'aux bases les plus profondes de l'ordre social, pour être exclusive dans le sens le plus recherché de ce mot. On ferme sa porte à ses voisins, son parc au public, sa galerie de tableaux aux amateurs. Cet esprit de réserve et de dénégation s'étend jusqu'aux bibliothèques publiques et aux établissemens qui devraient concourir à la gloire nationale. Le gouvernement lui-même, dont un libéralisme éclairé devrait empreindre tous les actes, devient exclusif à son tour. Il y a bien peu de nobles en Angleterre, je l'avoue avec douleur et regret, chez lesquels le sentiment de la dignité humaine et celui de l'humanité aient prévalu sur ce préjugé odieux. Cependant on en trouve, et cette exception leur fait honneur. Je dois ajouter que la plupart d'entre eux appartiennent aux vieilles familles vrai-

Digitized by Google

ment aristocratiques, et que la morgue intolérante semble surtout le partage des gentilshommes qui ne le sont pas.

—Ne vous exagérez-vous pas, me dit Pierre Point, les calamités qui résultent de la manie des exclusifs?

—Vous parlez en Américain. Dans votre pays toutes les individualités sont bien tranchées, l'indépendance de tous est assurée, personne n'a besoin de son voisin. Les lois sont égales, et le pauvre n'a pas plus besoin du riche que le riche n'a besoin du pauvre. Mais imaginez un autre état de société, une organisation telle, des rapports si compliqués que le bien-être de tel homme puisse dépendre immédiatement et uniquement du caprice, de la bienveillance ou de la malveillance de tel autre. Tout change alors, et ce qui nous semblait frivole devient important. Comment voulez-vous que l'aristocrate sympathise avec les classes inférieures, s'il établit entre elles et lui une barrière infranchissable, s'il les regarde comme une classe à part, taillable et corvéable à merci et à miséricorde? Libre à lui s'il le veut de les grever d'impôts, d'abaisser le taux des salaires, d'entraver le commerce, de mutiler l'industrie, puisqu'il est législateur, et par conséquent puissant. Une énorme masse d'êtres humains dépend de lui. Sa haute influence et son crédit presque illimité le placent trop souvent hors des atteintes de la loi. Quand il ne la foule pas aux pieds, il l'élude. Certes, je préfère à notre état actuel le règne florissant de l'aristocratie antique, lorsque le manoir était environné d'une ceinture de petites maisons vassales du suzerain, qu'il avait avec leurs habitans de fréquens rapports, qu'il les convoquait sous sa bannière quand la trompette retentissait, qu'il était l'arbitre et le juge de leurs différends, leur véritable roi, en un mot. Indépendant d'eux aujourd'hui, ne leur demandant rien, ne leur devant rien, il ne peut que les écraser sans motif, sans scrupule. Il résulte de là que deux armées toujours en guerre s'organisent dans la société. Le dédain et la haine que déversent les nobles rejaillissent sur eux et enfantent une de ces haines mortelles que rien ne peut plus calmer ni guérir. Plus de compromis; il devient impossible

Digitized by Google

de s'entendre; on se déteste mutuellement. L'histoire de la révolution française doit vous apprendre, mon ami, comment ces violentes aversions se terminent par le carnage et l'incendie.

— J'admire vos paroles, dans lesquelles je trouve, en dépit de vous-même, une apologie du temps passé, et, ce qui est plus singulier encore, de l'époque féodale. Ne venez-vous pas, vous, radical et utilitaire, de convenir que les institutions monarchiques et chevaleresques renfermaient non seulement des germes de bien, mais une puissance d'organisation sociale qui manque à nos temps semi-démocratiques? Vous convenez donc que tout n'était pas à détruire dans cet état social?

— Non, certes, je ne crois pas que toutes les institutions de nos ancêtres fussent perverses; j'ai même de la peine à croire qu'aucun état de société puisse subsister sans un mélange de bien et de mal. Ce qu'il y a de pis pour un peuple, c'est une de ces situations fausses et équivoques, suspendues et comme vacillantes entre la veille et le lendemain, entre le passé et l'avenir; réforme ébauchée, essai maladroit, tentatives qui n'aboutissent à rien de complet, velléité démocratique sur un fond d'aristocratie réelle, telle est notre existence présente, et je ne puis trop la déplorer. Autrefois le seigneur avait des devoirs à remplir envers ses vassaux, le lien qui les unissait était d'une nature singulière : d'un côté dévoûment volontaire, d'un autre protection commandée par la religion et par la loi. Tel était le système complexe des institutions à cette époque, que l'intérêt personnel du maître suzerain était d'avoir des vassaux bien nourris, bien entretenus, braves à la guerre, confians en sa parole et pleins d'enthousiasme pour sa famille. Lorsque la monarchie, long-temps agitée sur un trône que soutenaient en l'ébranlant les piques et les lances des guerriers féodaux, finit par s'asseoir paisiblement sur leurs débris, l'ancien maraudeur ou seigneur châtelain se transforma en bas-gentilhomme campagnard. Quelque chose de l'ancien respect qui environnait le suzerain plana sur sa tête. Ce fut le temps de l'hospitalité, de la bienfaisance, de l'affec-

Digitized by Google

tion entre le maître et les vassaux; une fiction, mais poétique, mais noble, mais généreuse, servait de base à cet état social. Aujourd'hui rien de tel ne subsiste. Je ne vois plus de fermier, dans le sens antique de ce mot; mais des capitalistes, des gens qui exploitent la terre pour augmenter leurs revenus, et qui sont prêts, s'ils trouvent ailleurs un gain plus considérable, à embrasser toute autre industrie. Le fermier d'autrefois était attaché au sol, et son bonheur était dans sa ferme, dans l'exploitation du domaine qui lui était confié. Cette manière de vivre lui plaisait, son toit de brique, sa chaumière entourée d'aubépine, ses vastes hangars, ses gras pâturages, le peuple rustique dont il était roi, tout cela composait une existence qui sans doute lui promettait de la richesse, mais qui lui offrait aussi un avenir de bien-être et de satisfaction personnelle. Les goûts se perpétuaient, et de siècle en siècle on voyait les mêmes familles cultiver le même sol, s'établir sur le même territoire, habiter la même ferme, et transmettre à ses descendans un attachement héréditaire, non seulement pour le seigneur du lieu, mais pour les localités. On ne pouvait considérer de telles races d'hommes d'un œil méprisant et sourcilleux; elles avaient leur dignité, elles étaient nobles dans leur indépendance; souvent il existait entre elles et leurs races seigneuriales des rapports d'intimité et de service mutuel. Qu'est devenu tout cela? Un homme de cœur et d'esprit, philosophe parce qu'il était poète, poète parce qu'il était philosophe, Goldsmith, vers la fin du dernier siècle, s'est aperçu de ce changement et l'a déploré; il en prévoyait les résultats lorsque, dans son *Village abandonné*, la plus belle élégie du temps moderne, il a montré toute une population de villageois désertant le lieu de leur naissance, les tombes de leurs pères et le clocher du hameau, pour aller chercher fortune au loin. Aujourd'hui nos petits fermiers ont disparu, l'agriculture est devenue spéculation; si nos produits ont augmenté, la somme du bonheur des hommes qui se consacrent aux travaux de la campagne a diminué considérablement. Je conçois qu'une race de philosophes insensibles et de

Digitized by Google

petits esprits calculateurs s'étonne de ce résultat; qu'il leur apprenne une vérité qu'ils ignorent, c'est que l'accumulation de la richesse n'est pas le seul objet de l'existence humaine, et que si la production entre pour quelque chose dans le bien-être du peuple, il est encore des besoins moraux et intellectuels tout aussi vifs, tout aussi ardens que leurs besoins matériels. »

Tout ceci faisait rêver mon jeune ami Pierre Point.

« Mon cher, me dit-il après un moment de silence, vous êtes bien de votre siècle, et vous vous acquittez merveilleusement de votre devoir de critique! Economistes, partisans du passé, démocrates, sont également traités par vous! Mais vous m'avez dit ce que les fermiers d'aujourd'hui ne sont plus, veuillez m'instruire davantage en m'apprenant ce qu'ils sont.

— Très volontiers; je les partagerai en deux classes, les capitalistes et les travailleurs. La dernière est nombreuse, et la première l'est très peu. Le capitaliste méprise le travailleur, qui n'a que de la haine pour celui qui l'emploie. L'aristocratie, propriétaire du sol, l'afferme à de riches spéculateurs qui le font exploiter. Entre ces trois classes, il n'y a, comme je vous l'ai dit, qu'aversion et dédain. Quand le fermier peut payer son bail, il s'embarrasse peu de son propriétaire, et s'il cesse de payer, on le congédie.

— Mais dites-moi, interrompit Pierre Point, quelle oppression peut exercer l'aristocratie anglaise sur des hommes avec lesquels, de votre propre aveu, elle n'a aucun rapport.

— C'est d'abord un grand mal que la désaffection qui règne aujourd'hui entre des voisins si proches, dont les uns sont très pauvres et les autres fort riches. Quand les paysans de France jetèrent de leurs châteaux leurs torches d'incendie, les antécédens étaient les mêmes; même isolement de la part des classes nobles, même animosité des inférieurs contre les supérieurs. Dans une telle situation, le moindre grief s'envenime, on ne pardonne, on n'oublie rien. Le fermier n'étant aux yeux du maître qu'une espèce de machine humaine qui lui rapporte de l'argent, il use de tous ses

Digitized by Google

droits avec rigueur. Si ce vassal consacre à la culture de quelques fleurs le terrain qui entoure sa chaumière, le maître, réfléchissant que l'on pourrait tirer un parti plus fructueux de ce misérable espace, s'en empare et le tourne à son profit; il devient rigoureux sur le droit des chasses. Le moindre empiètement sur ses domaines est sévèrement puni. Les vexations s'accumulent sans que les tyrans eux-mêmes s'aperçoivent de leur tyrannie. Il y a peu de temps, une misérable colonie de journaliers s'empara de quelques toises de sol marécageux qu'elle dessécha à force de patience et de labeur. Le seigneur du domaine voisin eut à peine reconnu la possibilité d'exploiter ce sol fangeux qui lui avait semblé inutile, que les pauvres huttes tombèrent, leurs habitans furent expulsés, et vingt familles du nouveau foyer domestique qu'elles s'étaient créé si péniblement furent menacées en outre d'un procès criminel. Voilà des actes qui, sous une forme ou sous une autre, se répètent d'autant plus fréquemment que les rapports sympathiques des classes inférieures et supérieures sont complétement brisés; des actes qui se gravent profondément dans le cœur du pauvre, qui s'y enfoncent à jamais et pour n'en plus sortir! Quand il plaît à un riche propriétaire de transformer, comme cela est arrivé souvent dans ces dernières années, une vieille ferme en atelier; quand les descendans du vieux fermier ont été contraints de chercher fortune ailleurs et de renoncer à tant de tendres souvenirs, à tous les liens qui les attachaient, croyez-vous que d'amères et trop justes malédictions ne se soient pas élancées du sein des familles fugitives sur le domaine seigneurial et ses habitans? Le pauvre aime son toit de chaume avec plus de tendresse peut-être que le riche ses colonnades et ses portiques. Malheur à qui blesse étourdiment ces sentimens sacrés; vous verrez plus tard tant de gémissemens et tant de larmes se transformer en flammes vengeresses, et si une réforme prompte et surtout radicale ne cautérise pas la plaie qui menace de nous dévorer, tous ces châteaux, tous ces beaux domaines devenir comme en France la proie d'une populace furieuse.

Digitized by Google

— Tout cela est mal, s'écrie Pierre Point; mais il s'agirait de savoir si les exemples que vous citez constituent l'exception ou la règle.

— A mesure que l'aristocratie ancienne s'éteint, et que celle de la richesse lui succède, la commisération pour les classes inférieures diminue. D'un côté, la propagation des doctrines radicales aliène les prolétaires; d'un autre, les nobles, certains d'être haïs, continuent leurs hostilités oppressives. J'ai vu des hommes à millions arracher le dernier morceau de pain à des paysans affamés, leur disputer de mauvaises landes de terre stériles, hausser le prix de leur loyer, diminuer celui de leur salaire : que leur faisait cette misère humaine qu'ils envenimaient si gratuitement? Ils ne voyaient au bout de toutes ces tyrannies qu'un accroissement de capitaux, un bel hôtel à Londres, des fêtes splendides, des coureurs et des valets de pied, toutes les jouissances du luxe dans une capitale. On s'est beaucoup plaint de l'aristocratie nobiliaire : plus atroce et plus repoussante mille fois sera celle des spéculateurs et des hommes d'argent; elle nous menace. Son joug est plus immoral, plus lourd, plus dur mille fois que celui des seigneurs féodaux. Là se trouvait une noble sympathie avec la gloire, avec une certaine générosité de l'ame, avec une certaine grandeur qui rachetait beaucoup de vices. La *plutocratie*, comme la nommait Aristote, ou l'ascendant exclusif de l'opulence, a quelque chose de bien plus odieux et de plus inhumain; ce qu'il y a de pis, c'est que les nobles de race, séduits par l'exemple, cèdent à la contagion. Le lord convaincu de s'être conduit avec barbarie envers ses fermiers et ses vassaux, n'est frappé d'aucune réprobation. La caste supérieure se renferme dans son cercle et se hérisse de précautions hostiles comme d'une armure défensive et offensive.

— Tout ce dont vous vous plaignez, reprit Pierre Point, est vraiment déplorable. Notre société subit les maux qui s'attachent nécessairement à toutes les transformations. Je vois dans les rapports de vos classes inférieures avec les propriétaires et les suzerains beaucoup plus de malheurs que de

Digitized by Google

crimes. Vous avouez vous-même que l'ancienne constitution aristocratique offrait au peuple une protection beaucoup plus assurée que l'état présent des choses; vous convenez que l'institution et le mécontentement qui se développent dans les masses ne tendent qu'à exaspérer les puissans et à les armer d'une tyrannie plus rigoureuse. Que faire au milieu de tout cela? quels peuvent être vos remèdes ou du moins vos palliatifs?

— Je ne sais! Ce nuage que vous apercevez là-bas à l'horizon, et qui s'avance de minute en minute, je sais quel vent l'amène sur nos têtes, et qu'il éclatera bientôt en torrens de pluie. Je puis m'y soustraire; je calcule sa marche; l'arrêter ou la suspendre me serait impossible.

— Vous avez raison; et s'il est un devoir que l'homme politique puisse remplir aujourd'hui, s'il est une espérance qu'il puisse concevoir, ce n'est pas d'éclaircir un horizon chaque jour plus sombre. Il s'agit, non pas de balayer les nuages qui s'entassent dans le ciel, mais d'élever des paratonnerres dont l'aiguille attire la foudre et l'éteint.

Malheureusement la plupart des lois sont faites par les propriétaires qui siégent au Parlement. Trop souvent elles sont dictées par l'esprit de haine qui les anime contre le peuple, et depuis dix années il y a peu de communes en Angleterre où, soit par la fermeture des pâturages communs, soit par la guerre éternelle que se livrent les braconniers et les garde-chasse, soit par la fermeture des parcs, des sentiers commodes aux paysans, et des routes de traverse qui se trouvaient dans les propriétés des seigneurs, on n'ait aliéné profondément les masses populaires. Ajoutez à cela, dans les pays de manufacture, la réduction des prix, puis l'accroissement du nombre des pauvres, qui, pullulant chaque jour davantage, surchargent la paroisse de leurs bouches inutiles; l'extension rapide, je ne dis pas des lumières, mais des idées démocratiques dans les classes moyennes, et enfin la grave et toute-puissante influence de la France et de son exemple sur la pensée populaire, vous verrez très bien que notre situation est dangereuse.

Digitized by Google

— J'en conviens. Mais il ne suffit pas d'être philosophe et de prévoir, il faut être homme d'action, et prévenir. Le nuage que vous me montriez tout à l'heure est approché, il a grandi; à peine aurons nous le temps d'échapper au déluge qui nous menace. »

En effet, de larges gouttes d'eau tombaient déjà lourdement, le ciel était voilé, la mer mugissait en se gonflant; des flots d'écume vinrent blanchir les roches voisines; les éclats du tonnerre couvrirent la voix énorme et majestueuse de l'océan soulevé, et de ce point noir que j'avais découvert à l'horizon sortit un des ouragans les plus terribles dont les habitans de cette côte aient gardé le souvenir.

(*Tait's Edinburgh Magazine.*)

Digitized by Google

Esquisses biographiques.

UN PRÉTENDANT HINDOU.

PERTAOUB-CHOUND, OU LE FAUX RAJAH.

Cette position excentrique de prétendant, qui est en Europe l'objet de plus d'un genre d'exploitation, n'a pas été négligée en Asie. La plupart des principautés hindoues comptent plusieurs prétendans, qui sont l'objet d'une espèce de culte de la part de leurs partisans, auxquels ils distribuent des places *in partibus*, en attendant que le jour de la justice soit arrivé. Ces pseudo-princes vivent avec faste, reçoivent comme O'Connell un tribut volontaire, épousent plusieurs femmes, et mènent l'existence la plus douce, la plus confortable et la plus honorée qu'il soit possible d'imaginer. Le fait suivant, qui a occupé assez vivement l'attention des résidens anglais de Calcutta, va nous en fournir la preuve.

Le raj ou la principauté seigneuriale de Bourdwan, traversé par la rivière Deurmouda, est un des points les plus riches et les plus importans des environs de Calcutta. Du milieu de ces joncs épais et de ces marais stagnans que l'on appelle dans l'Inde *jungles*, et qui enlèvent à l'agriculture une fraction considérable du territoire, vous voyez s'élever une vaste couronne de verdure, semée de plaines florissantes traversées par

Digitized by Google

de nombreux et fertiles ruisseaux : c'est le Bourdwan (1). La richesse de ses rajahs n'a fait que s'accroître dans ces derniers temps par la découverte d'un lit de houille que l'on a exploité sur les bords de la Deurmouda, et dont les produits, transportés sur cette rivière en peu de temps jusqu'à la ville de Calcutta, située à cinquante-six milles, donnent un profit considérable. Le Bengale n'a pas de domaine plus fécond ni mieux mis en œuvre par le labeur de l'homme. La plupart des fermiers chargent un subalterne de la surveillance et des travaux de leur ferme, et vont habiter la capitale. Voici quelque soixante années que les revenus de cet opulent district se sont accumulés entre les mains de ses maîtres, fort ignorans quant à la méthode d'augmenter leur capital, et croyant que le meilleur système de finances consiste à thésauriser. Aussi le peuple des environs est-il persuadé que les puits et les caveaux appartenant au rajah actuel regorgent de trésors enfouis. La cupidité et l'envie, excitées par la possession de ce beau domaine que le commerce enrichit tous les jours, viennent de faire naître plusieurs incidens curieux, qui, de l'année 1836 à l'année 1837, ont causé plus d'un embarras au gouvernement anglais.

Le dernier rajah de Bourdwan était dévot et avare ; néanmoins son palais s'ouvrait à une foule de bramines qui recevaient du maître l'hospitalité la plus généreuse et la plus abondante. Objets de vénération pour le père, ces prêtres inspiraient à son fils unique, Pertaoub-Chound, un sentiment contraire. Pertaoub aimait beaucoup les Anglais ; il buvait du vin, s'accommodait du roastbeef, entretenait des maîtresses, conduisait lui-même son tilbury, imitait de son mieux le dandy britannique, et scandalisait cruellement la cour sacerdotale dont

(1) Bourdwan est l'un des dix-sept districts dont la province du Bengale est politiquement composée ; il s'étend entre le 22° et le 24° parallèle de latitude N., et le 87° 89° méridien de longitude E. de Greenwich. D'après un recensement fait en 1814, il contenait à cette époque 272,934 maisons et 1,444,487 habitans, dont les 5/6 étaient hindous et 1/6 mahométans. La capitale, Bourdwan, compte 53,927 habitans.

Digitized by Google

son père était environné. L'inimitié mutuelle des bramines et de l'héritier présomptif ne fit que s'accroître avec les années.

Le père vieillissait ; les bramines, craignant d'être privés, à l'époque de sa mort, de ces donations, de ces admirables dîners que le vieillard prodiguait à leur béatitude, choisirent, s'il faut en croire la voix populaire, le moyen le plus expéditif et le remède le plus sûr au danger qui les menaçait : Pertaoub-Chound mourut. Les circonstances de cette mort augmentèrent la rumeur publique ; un chirurgien ayant voulu s'introduire jusqu'au lit du malade, fut repoussé par les bramines ; il obtint néanmoins un *perwera,* ou permission de pénétrer jusqu'à Pertaoub-Chound, qui avait la fièvre, et qu'il voulut saigner au bras; les bramines l'empêchèrent de pratiquer cette opération, sous prétexte, dirent-ils, que leurs *chosters* le défendaient. Le lendemain, de très bonne heure, le malade, dont l'état avait empiré, fut transporté à Koulna, à plus de trente milles de distance, sur les bords de l'Houghly, fleuve sacré. Ce fut là qu'il expira, et son corps fut aussitôt brûlé. Personne ne douta du crime, mais tout le monde trembla devant la puissance religieuse des bramines. Leur chef, homme plein de ressources et de ruses, nommé Pran-Babou, avait un fils du même nom que lui, fils unique, élevé dans toutes les pratiques du braminisme, et hypocrite comme son père. Le vieux rajah, n'ayant plus d'héritier, se laissa persuader par le chef des bramines qu'il n'avait rien de mieux à faire que de léguer son domaine et ses trésors au fils unique de Pran-Babou. Le vieillard mourut après l'avoir institué son héritier, et quatorze années se passèrent, pendant lesquelles le jeune homme jouit paisiblement des fruits du crime de son père. Mais tout à coup reparaît, aux yeux de la population étonnée, Pertaoub-Chound, ou un homme qui se donne pour ce dernier ; il est suivi d'une troupe armée, sa bourse est bien garnie, sa figure est belle et sa taille haute. La plupart des habitans du district sont prêts à jurer qu'ils reconnaissent en lui le véritable fils du rajah. Le récit au moyen duquel il explique sa longue absence n'a rien d'invraisemblable. « Vous

Digitized by Google

me croyiez mort, dit-il; en effet, c'est par un miracle que j'ai échappé à mes assassins. Après m'avoir empoisonné, et avant que le poison eût produit ses derniers effets, les bramines me transportèrent, comme vous le savez, à Koulna, sur les bords de l'Houghly. Je dormais ou semblais dormir, quand j'entendis, près de mon chevet, ces hommes qui tramaient ma mort, et qui se consultaient pour savoir s'ils m'étoufferaient ou m'administreraient une nouvelle dose de poison. Le fleuve n'était pas loin; je profitai d'un moment où ils me laissèrent seul, je m'élançai dans ses ondes, et, malgré ma faiblesse, je parvins à gagner l'autre rive. Là je tombai évanoui, épuisé, incapable de faire un mouvement; sans doute le sommeil profond qui s'empara de moi sauva ma vie en réparant mes forces. Une vision céleste m'apparut; Brama daigna se montrer à moi et me dit : « Les abominations que tu as commises dans » ta jeunesse, en fraternisant avec d'impurs chrétiens, en » mangeant de la vache sacrée, doivent être expiées par » quatorze années de pélérinage et de mortification. Exile-toi, » parcours les pays étrangers, deviens *fakir*, repens-toi de » la vie impure que tu as menée et qui t'a conduit sur le bord » du tombeau. Je t'assure ta récompense dans cette vie et » dans l'autre. »

» J'ai obéi à la voix de Dieu; pendant quatorze ans j'ai vécu de privations et d'aumônes, j'ai habité le désert, j'ai supporté la faim et la soif; et maintenant, après avoir accompli la pénitence qui m'était imposée, je viens redemander les priviléges de ma caste, les droits de mon rang, et mon héritage qui m'a été enlevé par le fils de mon assassin. »

Cette narration trouva foi d'autant plus facilement parmi les habitans du district, que la nomination de l'héritier nouveau était considérée comme une usurpation flagrante. L'argent semé à pleines mains par Pertaoub, les forces de sa petite armée, composée de 700 hommes, les magnifiques promesses de l'agresseur, enfin le mécontentement causé par l'extrême avarice de Pran-Babou, facilitèrent l'exécution de ses projets. Il avait promis dix roupies à quiconque s'enrôlerait à son service, et

Digitized by Google

beaucoup de Cols, habitans des montagnes, étaient venus se joindre à sa bannière. La population pacifique du Bourdwan n'offrait aucune résistance; de leur côté, les Cols espéraient bien que, s'il se faisait un mouvement, le pillage du district les enrichirait. Ajoutons à ces circonstances favorables l'habileté du héros de l'entreprise, qui ne laissait pas échapper une seule chance de succès; ainsi, ayant appris qu'un régiment, commandé par le général Molabasind, avait quitté le royaume de Nepaul et se rendait à Calcutta, en forme d'ambassade extraordinaire, il eut l'adresse de suivre pour ainsi dire pas à pas la marche de ce régiment, de faire croire qu'il venait à la suite de Molabasind, de persuader aux populations que Runjet-Sing allait soutenir ses propres intérêts, et qu'enfin tout le nord de l'Inde s'armait dans la même intention. De ces combinaisons et de ces hasards si bien exploités, il résulta que le prétendant au raj de Bourdwan parvint jusqu'aux limites du domaine dont il réclamait la propriété sans rencontrer aucune résistance. L'esprit public, fort animé en sa faveur, protégait son usurpation, et ses nombreux acolytes attendaient de lui ou le pillage, ou un partage de terres qui les eût satisfaits. Déjà le petit nombre des résidens européens qui avaient étudié l'état de l'opinion populaire, et qui s'attendaient à une collision, se préparaient à prendre la fuite. L'habile chef soumettait à la discipline la plus stricte tous ceux qui marchaient sous son drapeau; ses soldats n'exerçaient aucune violence et ne commettaient point de vols; on payait exactement les objets de consommation; les lois étaient observées. Le gouvernement anglais ne pouvait reprocher à Pertaoub aucune espèce de transgression. Il prétendait même connaître exactement tous les endroits qui recelaient les anciens trésors des rajahs ses prédécesseurs; et l'appât du gain, la haine contre Pran-Babou, la persuasion où l'on était de ses droits au titre héréditaire qu'il réclamait, semblaient assurer son succès.

Le résident anglais du district, M. Elliott, reçut donc une lettre fort polie dans laquelle Pertaoub-Chound, avec tous les

Digitized by Google

complimens d'usage parmi les Asiatiques, lui annonçait son arrivée, et lui déclarait qu'il avait pénétré dans la province soumise à sa juridiction, pour y revendiquer les propriétés et les titres de son père. Etonné de cette démonstration armée et de cette déclaration polie, M. Elliott lui répondit qu'il eût à se présenter dans le Tchotchery ou hôtel du résident, afin de lui apprendre de quel droit il traversait le pays avec une escorte armée. La réplique de Pertaoub fut évasive, il remit cette visite à un autre jour; puis il dirigea sa troupe sur la ville principale de Bankorah qu'il traversa en bon ordre et aux acclamations des citoyens. Ce mélange de prudence, d'audace et de ruse atteignit son but, et après avoir dîné chez un des notables de la ville, et fait élection de domicile dans sa maison, il passa la nuit dans un *chouttie* ou village, situé à quelques milles plus loin et où les pèlerins avaient coutume de s'arrêter. Ce *chouttie*, situé au milieu des *jungles*, se composait de plusieurs rues assez tortueuses, à travers lesquelles il était facile de s'évader; Pertaoub avait en outre fait stationner quatre *chouprassies* ou soldats armés de sabres qui devaient faire sentinelle et veiller à sa sûreté.

Il y avait dans la conduite de Pèrtaoub un exemple trop dangereux pour que le gouvernement anglais n'eût pas recours à des mesures sévères et promptes; un jeune lieutenant fut chargé d'aller s'emparer du prétendu rajah, qui, légalement, n'avait commis aucun acte punissable, mais qui avait, par sa levée de boucliers, effrayé le gouverneur ou le surintendant du district. Les troupes anglaises sont toujours cantonnées à plusieurs milles de la ville principale. Le 31e régiment se trouvait alors auprès de Bourdwan et ce fut un des lieutenans de ce corps qui fut chargé de l'expédition. Il fallut tout le secret et toute la vigilance possibles pour éluder les espions que Pertaoub avait dans Bankorah. On se mit en route pendant la nuit, on tourna autour de la ville sans y entrer. Les Cipayes reçurent l'ordre de ne faire feu que sur le commandement exprès de leur chef. Quatre soldats choisis

Digitized by Google

parmi les plus vigoureux se chargèrent de s'emparer chacun d'un chouprassie, de lui mettre un bâillon et de le contenir pendant que les autres soldats pénétreraient dans l'enceinte du lieu occupé par Pertaoub. Tout s'exécuta comme on l'avait prévu. Les chouprassies attaqués à l'improviste se laissent bâillonner, la marche prudente des Cipayes n'a point éveillé les habitans du village. Pertaoub voit entrer dans sa chambre le jeune lieutenant anglais un pistolet au poing. Couché sur un *charpoy*, espèce de lit fort bas dont se servent les indigènes, près de l'un de ses confidens honoré du nom de premier ministre, Pertaoub saisit un sabre; mais le canon du pistolet s'appuie déjà sur son front, et une foule de Cipayes la baïonnette en avant remplissent la chambre. Il se voit entouré d'ennemis, et se résignant aussitôt, comme les Orientaux n'y manquent guère, il descend du lit, passe ses pantoufles, rend son épée, et suit le lieutenant. L'appartement que l'on fouille, donne pour résultat de cette recherche, trois bouteilles d'eau-de-vie, preuve évidente que, malgré les conseils de Brama, le prétendant n'avait pas renoncé aux vins favoris qui avaient compromis la jeunesse de Pertaoub-Chound; on y trouva aussi des papiers renfermés dans une boîte et qui ne laissaient aucun doute sur la complicité de plusieurs habitans du pays, et sur celle du chirurgien hindou, attaché au régiment même par lequel Pertaoub avait été capturé. Remarquons en passant le ravage que les liqueurs spiritueuses commencent à faire parmi les habitans de la Péninsule. Autrefois les classes inférieures seules s'étaient réservé le privilége de s'enivrer; mais aujourd'hui, tout en conservant intacts les préjugés les plus contraires à toute amélioration sociale, ce peuple abâtardi s'est inoculé le vice le plus funeste de la civilisation anglaise, et porte à un degré incroyable l'excès de l'intempérance. Depuis cinq ans l'importation de l'eau-de-vie à Calcutta et dans les autres parties du Deccan a pris un accroissement formidable, et il est assez commun de voir un riche négociant et même un rajah complétement ivre.

Digitized by Google

Revenons à Pertaoub. La mauvaise fortune ne le trouva pas plus faible de caractère et d'esprit que les chances heureuses ne l'avaient trouvé inhabile à les exploiter. Il se montra très poli envers le lieutenant qui s'était emparé de sa personne, lui recommanda ses papiers et son argent, et lui dit que n'étant pas accoutumé à marcher, mais à être porté en palanquin, il ne savait trop comment il ferait pour accompagner ceux qui l'emmenaient à Bankorah. Le lieutenant lui répondit malignement que sa dignité de rajah expliquait bien sans doute cette incapacité de marcher, mais qu'il avait dû cependant retrouver ses forces pendant le long pélerinage qu'il avait fait comme fakir. Cependant Pertaoub était de si bonne humeur et de si bonne compagnie que le lieutenant crut devoir procurer un palanquin à son prisonnier, et ce fut ainsi que le prétendu rajah et son premier ministre entrèrent dans les murs de Bankorah.

Cette capture était loin de terminer la querelle. Prand-Babou, le fils du bramine, ne se trouvait pas hors de danger. L'habile Pertaoub avait envoyé à tous les rayas du domaine qu'il réclamait, des lettres circulaires dans lesquelles il leur enjoignait, en qualité de rajah, de ne payer aucune rente, aucun loyer, aucun fermage à l'usurpateur de son héritage et de son domaine; il leur défendait aussi de renouveler leurs baux, leur promettait de les dégrever considérablement, accusait Pran-Babou d'avarice et d'exactions, et flattait toutes leurs passions, toutes leurs espérances. L'effet de ce document fut de laisser absolument vide la caisse du rajah titulaire, qui, par sa richesse et sa cupidité, s'était créé une armée d'ennemis, surtout à Calcutta, où il est encore propriétaire de beaucoup de maisons et du nouveau bazar chinois. Tous ses ennemis, tous ses envieux, prirent parti pour le prétendant; ils payèrent des avocats, les envoyèrent à Bankorah, et rassemblèrent de toute part des témoins prêts à jurer qu'ils reconnaissaient le rajah, et qu'à lui seul appartenaient le titre et l'héritage.

Avoués et procureurs d'accourir aussitôt pour prendre leur part du pillage. Le nombre de ces oiseaux de proie, attirés

Digitized by Google

par l'espoir du gain, fut même si considérable, que plusieurs d'entre eux furent éconduits par Pertaoub. Toute la société de Calcutta, tout le district de Bourdwan étaient en émoi; l'éxcellente éducation du prétendant, qui parlait avec aisance l'anglais, le persan et l'indoustani; ses manières affables et fières à la fois; il faut bien le dire aussi, la beauté imposante de sa physionomie et de sa démarche lui avaient concilié tous les suffrages. Si au lieu de s'avancer à la tête des gens armés et d'épouvanter ainsi la suprématie jalouse de l'Angleterre, il eut porté sa requête directement au tribunal de Calcutta, probablement il eût gagné sa cause. Deux femmes qui avaient appartenu comme épouses légitimes au véritable Pertaoub, sans l'avoir jamais vu, soutenaient que ce devait être lui. Le nombre des témoins favorables à sa prétention ne cessait point d'augmenter, et ceux qui avaient connu le véritable fils du rajah, convenaient que sa figure et sa taille n'étaient point sans analogie avec ceux du jeune homme assassiné par les bramines.

Pran-Babou, fort embarrassé, sachant qu'il était détesté tant de ses confrères les négocians de Calcutta, envers lesquels il s'était montré inexorable et avare, que des *rayots* ou paysans, qu'il avait fort mal traités, essaya de se former à prix d'or une armée judiciaire qu'il pût opposer à celle de son ennemi. Le chirurgien du gouvernement anglais, chargé des mesures et des observations qui pouvaient lui sembler nécessaires ou convenables dans ce district, refusa d'être son *mouktir* ou agent d'affaires dans cette circonstance, sans doute par crainte du mécontentement populaire que cette intervention devait exciter. Quant aux bramines, ils n'abandonnèrent pas leur ancien confrère, et n'oublièrent point d'exploiter la circonstance à leur profit personnel. Il leur fallut d'abord un sac de roupies, afin d'aller en masse camper sous les murs de Bankorah, de réunir des témoins, de solder des officiers de justice, etc., etc. Pran-Babou donna tout ce qu'on lui demandait. La ville de Bankorah jouit du singulier spectacle d'une armée de témoins à charge campée à droite sous des

Digitized by Google

tentes, et d'une autre armée de témoins à décharge établie à gauche sous d'autres tentes, sans obtenir de résultat plus décisif qu'une succession de bals, de festins et d'évolutions militaires, dont les citoyens de la ville s'amusaient beaucoup. Afin de se donner plus d'importance, notre prisonnier se conduisait toujours en prince déchu, mais fier et sûr de son triomphe définitif. Il voulait qu'une escorte militaire le conduisît comme en triomphe à travers la province, et ce ne fut qu'avec peine que l'autorité anglaise repoussa ses prétentions, qui toutes tendaient à rehausser son importance et à l'environner d'un éclat populaire. On profita des ombres de la nuit pour dissimuler l'arrivée de Pertaoub à Houghly; arrivée qui eût suscité la curiosité et redoublé l'intérêt de la foule. Une fois en prison, il s'installa dans de fort beaux appartemens, reçut des visites, et mena une vie princière qui justifiait ses prétentions, et à laquelle s'habituaient aisément tous ceux qui, par haine pour Pran-Babou et par amour du changement, avaient résolu de se porter témoins de la légitimité du nouveau rajah. Contributions volontaires, cadeaux magnifiques, secours de toute espèce affluaient chez notre prétendant. On lui portait des corbeilles de fruits et de fleurs, et sa petite armée ne se débandait pas, même en l'absence de son chef. Le gouvernement anglais commençait à voir d'un œil inquiet une fermentation dont la cause réelle était un sentiment peu favorable aux intérêts britanniques : l'amour de la légitimité. Ce beau jeune homme si fier, si brave, d'un caractère ferme, plein de sang-froid et d'esprit, comment n'eût-il pas inspiré, aux femmes surtout, un intérêt puissant et contagieux? Les craintes de l'administration locale redoublèrent, ainsi que les espérances des partisans de Pertaoub, lorsqu'une circonstance nouvelle parut militer singulièrement en faveur de Pertaoub. Le général Allard, officier français fort connu, au service de Runjet-Sing, revenait de France, où sa longue barbe blanche et sa femme indienne avaient excité une curiosité infinie. Il entendit parler du faux rajah en passant par Bankorah, et demanda la permission de le voir. Sous le costume brillant qu'il

Digitized by Google

venait de revêtir, et malgré les diamans, les perles et la soie qui le déguisaient, le général francais reconnut aussitôt un fakir avec lequel il avait été lié à Lahor. Deux fois il s'enferma avec le prisonnier et se plut à causer long-temps avec lui; le récit de Pertaoub se trouvait singulièrement corroboré par la reconnaissance du général. Souvent en effet le prétendant parlait à ses favoris de Lahor, des habitans de cette ville, et du séjour qu'il y avait fait vêtu comme un *fakir*, et passant pour tel aux yeux du peuple. Pertaoub fit encore valoir cette circonstance, il berça ses affidés de l'espoir que Runjet-Sing, le lion du Punjab, viendrait à son secours, et leur dit que le général Allard, son envoyé, était venu régler avec lui les moyens nécessaires pour l'invasion méditée.

On retarda l'ouverture des débats, sans doute afin de calmer l'émotion publique si vive et si fugitive dans les pays méridionaux. S'il est facile de se former un parti dans l'Inde, si un chef armé entraîne aisément avec lui une petite troupe, cette improvisation de révolte et de guerre ne laisse point de trace dès qu'on l'a dissipée. Vous trouverez aisément dans ce pays des hommes prêts à mourir avec vous et pour vous; mais personne qui vous suive et se rattache à vous, dès que votre parti aura été brisé. La croyance au fatalisme domine tout en Orient; toute cause une fois perdue, ou qui semble l'être, désenchante et décourage pour toujours ses prosélytes. Dans le nord, au contraire, les partis vivent, les souvenirs se conservent, un courage indomptable fait traverser quelquefois à une idée, à une cause, à un préjugé, trois ou quatre siècles successifs. Le gouvernement anglais savait donc bien que la première ébullition du mécontentement populaire était seule à craindre; on commençait à s'ennuyer du prétendant, lorsque la cour suprême de Calcutta le condamna à six mois d'emprisonnement, non pour avoir pris un titre qui ne lui appartenait pas, mais pour avoir osé rassembler des troupes et se mettre à leur tête. La sentence du tribunal de Calcutta parut bien dure à tous les indigènes, et ne satisfit pas les Anglais; on espérait mieux de part et d'autre. Pertaoub

Digitized by Google

occupait toujours une position fort belle, recevant des présens de quoi enrichir un rajah, et considéré à la fois comme une victime, comme un prince et comme un grand homme. Dans sa prison et hors de prison, il vivait grassement aux dépens de ses dupes. La plupart de ces sommes, quelques unes fort considérables, furent placées par lui à la banque d'Angleterre, et il paya d'un emprisonnement de six mois une assez haute position et une certaine aisance. Le temps, qui lève tous les voiles et dissipe tous les nuages, se chargea enfin d'éclairer la position délicate du prétendant. Le hasard joue aussi un rôle éminent dans cette découverte : le hasard qui n'est après tout que l'expression définitive d'une nécessité cachée qui s'est fait long-temps attendre.

Quelques habitans de Kichnagour, ville célèbre par la beauté de son temple et par le nombre des adorateurs et des pélerins dévots qui s'y rendent, se trouvaient par hasard à Houghly pendant l'emprisonnement du prince ; la curiosité les porta à pénétrer jusqu'à lui, et ils furent frappés de sa ressemblance avec le fils de l'un des prêtres du grand temple de Kichnagour, qui avait disparu depuis plusieurs années ; ils n'osaient pas affirmer l'identité de Chamanoundo (tel était le nom du fils du bramakarie ou gardien du temple de Kichnagour), avec Pertaoud-Chound, l'adversaire de Pran-Babou. Mais leur assertion, répandue parmi les officiers anglais, fit du bruit dans la ville, et le jeune lieutenant qui avait capturé Pertaoub crut qu'il était de son honneur d'en avoir le cœur net. Il envoya chercher quelques missionnaires allemands qui avaient long-temps vécu à Kichnagour, et les pria d'examiner attentivement le prisonnier, de manière à rendre un compte exact et définitif de son véritable état et de son identité réelle ou supposée avec le jeune Chamanoundo. Dans l'Inde actuelle, on voit toujours errer près des temples les chrétiens qui veulent faire des prosélytes ; ils aiment à causer avec les prêtres et à établir des controverses avec eux. Il était donc probable que les missionnaires allemands reconnaîtraient Chamanoundo, et ce fut ce qui arriva. Quand il les vit entrer,

Digitized by Google

sa physionomie resta calme et impassible comme auparavant; il causa tranquillement avec eux. On remarqua seulement la difficulté de sa respiration, et le soulèvement convulsif de sa poitrine oppressée qui témoignait de l'agitation dont il ne pouvait se défendre. C'était bien le fils du gardien du temple; il avait, par des motifs qui sont restés inconnus, quitté tout à coup la dévote retraite, et, prenant le costume d'un fakir, il avait parcouru une grande partie de l'Inde; à Lahore, il avait en effet connu le général Allard, avec lequel il s'était lié. On n'a pu savoir quelle chance ou quelle singularité avait mis en sa possession les secrets appartenant à la famille des rajahs de Bourdwan; quoi qu'il en soit, il possédait tous ces secrets, dont l'exploitation fut pour lui une source de profits et presque de fortune. Aujourd'hui même Pertaoub habite Calcutta, tient maison ouverte, reçoit noblement ses amis, assure qu'il portera ses prétentions à la cour suprême, et qu'il y fera casser l'arrêt rendu contre lui; en attendant il fait contribuer à son bien-être personnel la plupart des mécontens et des ennemis de Pran-Babou; et augmente autant qu'il est en lui le nombre des dupes qui le font vivre et qu'il exploite.

(*Asiatic Journal.*)

Digitized by Google

Voyages.

LETTRE D'UN COLON

SUR

L'AGRICULTURE DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD.

Goulburn, 15 mars 1838.

Me voilà définitivement casé; ce n'est pas sans quelque peine; car, à l'exemple d'un grand nombre de nos compatriotes qui viennent chercher fortune sur cette terre éloignée, j'ai tout juste commencé par le contraire de ce que je devais faire. Pauvre fou! espérer m'enrichir avec ma profession d'instituteur dans un pays où des hommes de loi distingués font journellement pour vivre l'humble métier de copiste; où un grand nombre de marchands recommencent leur apprentissage en qualité de commis, aux gages de quarante et cinquante livres sterling. Cependant j'étais sous le charme; la Nouvelle-Galles du sud! diable! ce nom m'inspirait une telle confiance que, malgré les saignées que je faisais à mon petit capital, je me croyais encore, au bout de six mois, tout près d'arriver à la fortune.

Toutefois entendons-nous! pour le charpentier, le menuisier, le mécanicien, en un mot, l'ouvrier de tous les états et de toutes les conditions; pour celui-là surtout qui aime la vie des champs, lorsqu'il est jeune, plein de vigueur, qu'il ne craint point de mettre la main à la bêche, ni de charger

Digitized by Google

lui-même sa charrette de fumier, pour celui-là, la Nouvelle-Galles du sud est un pays magnifique; avec de l'économie et de l'ordre, il n'est pas de lieu où il puisse arriver plus promptement à une riche aisance. Pour cet objet, il doit, dès son arrivée, se mettre à l'œuvre, et travailler pour le compte des autres, c'est la première condition de cette aisance; il ne doit point risquer son petit capital; eût-il mille livres sterling, il doit avant de commencer par lui-même, déposer son argent dans les banques du pays, ne se lancer dans les affaires, pour son propre compte, qu'après qu'il a une connaissance parfaite des localités. Ce renseignement, qui s'adresse à ceux qui ont un capital, s'applique à plus forte raison à ceux qui n'en ont point, ou qui en ont un insuffisant. Il ne faut pas non plus trop se hâter; car, si l'on commence trop tôt, non seulement les économies sont perdues, mais on est obligé de revenir au point de départ, de travailler de nouveau pour le service d'autrui.

Pour celui qui se destine à l'éducation du bétail, le capital ne doit pas être moindre de 300 £. Cette somme suffit pour réaliser, dans l'espace de sept années, une somme de plus de 1,500 £; il est bien entendu que le fermier s'abstiendra de grog; qu'il se contentera, pour sa nourriture, de pain, de bœuf, des légumes de son jardin, et qu'il boira, pendant neuf mois de l'année, du thé; qu'il devra en outre exercer sur les hommes qui seront sous ses ordres une surveillance active, être ferme et juste, et vivre avec eux sous le même toit, à la même table. Voici quel doit être l'emploi de ses trois cents livres sterling. Le prix d'une brebis saine, bien portante, réunissant toutes les qualités désirables, est d'une livre sterling; il doit acheter trois cents de ces brebis, consacrer tout son capital à cet achat; mais, au lieu d'exploiter par lui-même, il doit confier ce soin à un berger, qui lui élèvera son troupeau en percevant un tiers sur le fruit et sur la laine; ces conditions sont les mêmes dans toute l'étendue de la contrée. Quant au nouveau propriétaire, il doit encore rester en

Digitized by Google

condition, pour qu'il puisse cumuler avec ses gages le produit de ses brebis. Voici quel sera ce produit dans les trois premières années :

		A déduire pour l'éleveur.
1re année. — Fruit présumé des brebis,	270 agneaux.	90
2e année. ———————————	270 do	90
3e année. ———————————	350 do	117
	890	297
A ajouter.....	300 brebis.	
	1,190	
A déduire pour l'éleveur.....	297	
Reste.....	893 têtes de moutons.	

VALEUR DE LA LAINE.

1re année. — Sur les 300 brebis, il en meurt trois, année commune.				
Reste 297 toisons, qui, à 3 livres chaque, donnent 891 liv.				
Chaque livre se paie 1 sh.....	£	44	11	0
270 toisons d'agneau (1 liv. 1/2 chaq.)				
405 liv. à 1 sh.....	»	20	5	0
2e année. — 560 toisons qui, à 3 liv. chaq., donnent				
1,680 liv. à 1 sh.....	»	84	0	0
270 toisons d'agneau (1 liv. 1/2 chaque)				
405 liv. à 1 sh.....	»	20	5	0
3e année. — 820 toisons, à 3 liv. chaque, donnent				
2,460 liv. à 1 sh.....	»	123	0	0
350 toisons d'agneau (1 liv. 1/2 chaque)				
525 liv. à 1 sh.....	»	26	5	0
	£	318	6	0
A déduire un tiers pour l'éleveur.....		106	2	0
Reste.....		212	4	0
A déduire pour l'emballage.....		20	0	0
Reste net.....		192	4	0

Ainsi à la fin de la troisième année, le capital de trois cents livres sterling est représenté par huit cent quatre-vingt-treize têtes de mouton, ou 893 £, c'est-à-dire près de trois fois

Digitized by Google

le capital engagé. Je dois ajouter que le chiffre de la mortalité a été un peu exagéré.

Après avoir végété six mois, je m'arrêtai au parti que je viens d'indiquer. M'étant mis au service d'un riche colon, qui m'employa comme économe, aux émolumens de 40 £ par an, je refis un peu mon capital, et j'achetai des brebis, six béliers, et six vaches avec leurs veaux, dont je donnai le soin à un berger du nom de William Regan. Comme tous ceux qui se livrent à la profession d'éleveur pour le compte d'autrui, William conduisait son troupeau partout où il le jugeait convenable; tantôt dans les bois, tantôt sur le bord des rivières, ou bien au milieu des prairies : la terre n'appartenant à personne, ou plutôt appartenant à tous, il s'arrêtait dans le pacage qui lui plaisait, le quittait ensuite pour un pacage qui lui convenait mieux, sans que les hommes de loi lui cherchassent querelle. Au bout de deux années je fus propriétaire de douze cents têtes de bélier, et de vingt têtes de gros bétail; alors je pris la direction de mes affaires moi-même, et je conduisis mes troupeaux de pacage en pacage comme l'avait fait William Regan.

Une fois métamorphosé en berger nomade, je m'adonnai tout entier à ma nouvelle profession. Cette vie n'est point sans charmes, surtout dans le pays que j'habite. Imaginez, un ciel presque toujours pur, un climat dont la douceur rappelle le beau ciel de l'Italie, une chaleur continuelle, mais tempérée par la fraîcheur des montagnes et des forêts : telle est la contrée que j'allais parcourir. Dans la plus grande partie de cette contrée, et surtout en s'éloignant des côtes, les sites sont magnifiques. Alors l'œil charmé découvre une longue rangée de montagnes auxquelles on a donné le nom de *Montagnes bleues*. C'est dans l'espace que laissent ces montagnes, et à la côte, que sont situés les principaux établissemens. Là sont des forêts immenses dont les arbres gigantesques semblent aussi vieux que le monde; plus loin, des collines verdoyantes, des plaines magnifiques que l'œil ne peut mesurer, un sol fertile qui ne le cède en rien aux meilleures terres du royaume;

Digitized by Google

et tout cela entremêlé de champs bien cultivés où croissent le maïs et le blé, de jardins plantés de pommiers, de poiriers, de pruniers, de mûriers, d'abricotiers, de pêchers, d'orangers, de citroniers et de grenadiers, et de ces jolies fermes que nous autres Anglais nous bâtissons avec tant d'élégance et de goût.

Mais ce n'est pas seulement sous le rapport de la végétation que la Nouvelle-Galles du Sud est remarquable ; pour le naturaliste, il est peu de pays au monde qui offrent plus d'attraits. Quelques animaux sont des plus curieux, un entre autres qui réunit le caractère de la taupe et celui du canard ; on l'appelle *ornithorynchus paradoxus*. Les animaux sauvages y sont inconnus, à l'exception du chien sauvage. La plupart des quadrupèdes se distinguent par ce caractère singulier, qu'ils sautent au lieu de courir. Le kanguroo est de cette espèce. Il y en a de plusieurs sortes ; quelques uns ont de quatre à cinq pieds de hauteur lorsqu'ils sont assis sur leurs jambes de derrière. Quelquefois ils franchissent d'un seul bond une distance de plus de vingt pieds, et ces bonds s'opèrent avec tant de vitesse que l'animal devance sans peine un cheval au galop. Ces animaux sont paisibles, inoffensifs, et c'est à cette cause sans doute qu'il faut attribuer leur petit nombre. En revanche, les oiseaux de toutes les grandeurs et de tous les plumages y sont nombreux : on y voit des perroquets, des perruches au plumage vert, rouge, écarlate et blanc ; des tourterelles remarquables par la beauté et le brillant de leur plumage ; plusieurs espèces d'abeilles qui n'ont point d'aiguillons, et qui fournissent un miel délicieux ; des serpens nombreux, dont quelques uns ont une morsure mortelle. Les moustiques, comme dans tous les climats chauds qui sont couverts d'arbres et de marais, y abondent ; mais ces animaux ne sont point incommodes comme dans l'Amérique du Nord. Les rivières sont remplies de poissons et d'oiseaux aquatiques parmi lesquels on distingue le cygne au plumage noir. La côte est également bien fournie de coquillages, entre autres de moules et d'huîtres ; ces huîtres

Digitized by Google

sont petites, mais bonnes. La Nouvelle-Galles du Sud se fait également remarquer par ses richesses minérales : le charbon de terre et le fer y sont d'une excellente qualité ; quelquefois le fer s'y rencontre à l'état naturel, par blocs d'une grosseur considérable. La pierre de chaux s'y trouve aussi en grande quantité, et sur plusieurs points du pays elle passe à l'état de marbre. Plusieurs morceaux de ce marbre ont été polis, et forment aujourd'hui des dessus de tables dans un grand nombre de maisons de Sydney.

Tant de richesses, une variété si grande d'objets, des sites si beaux doivent, comme on le pense bien, abréger l'ennui que peut causer la solitude, surtout lorsque cette solitude augmente le bien-être matériel. Cependant je m'en fatiguai bientôt, et au bout d'une année je m'installai dans la plaine fertile de Goulburn où j'occupe maintenant une jolie maison. Cette maison, bâtie sur le modèle de celles d'un grand nombre de mes voisins, se compose de quatre chambres et d'une cuisine; c'est tout ce qu'il faut pour moi et mes ouvriers; il est même beaucoup de familles nombreuses qui n'en ont pas de plus grandes et où néanmoins elles logent commodément. Une maison semblable joint à l'avantage du bon marché, celui de s'élever comme par enchantement. Du jour où vous mettez la main à la cognée jusqu'au jour où vous pouvez habiter cette maison, il ne faut pas plus d'un mois; chaque chambre, ayant deux croisées, vous revient à 1 £, et le prix des planches est de 30 £ : le plafond est fait avec de l'écorce d'arbre que l'on fait blanchir à la chaux. On y voit appendus des jambons et des quartiers de porc qui, rangés avec symétrie, réjouissent agréablement les yeux. Dans l'une des chambres un lit de camp de six pieds et demi de long sert à mes hommes lorsqu'ils se livrent au repos; pour moi, en voyant s'arrondir mon capital, j'ai senti quelques velléités de luxe s'emparer de mon cœur; mon lit est bon, commode, et bien que de ma façon, il ressemble assez bien à ceux dont se servent nos campagnards de l'Écosse. Du reste, comme toutes les maisons de mes voisins, la maison que

Digitized by Google

j'habite n'a point de corridors. Une ouverture qui donne sur la route donne entrée à la chambre principale : c'est le *parlour* qui communique aux autres pièces par d'autres ouvertures ; point de volets fermés, et le plus généralement point de serrures ni de clés aux portes. Quand je pris possession de ma demeure, je n'avais même pas de croisées à mes fenêtres. Cependant, bien que je fusse le seul homme libre du lieu, et que j'eusse à mon service plusieurs *convicts*, je ne perdis rien, à part pourtant ma provision de tabac que je trouvais toujours endommagée, malgré le soin que je prenais de la soustraire aux regards de mes hommes.

Je vais maintenant vous parler de mon jardin : il touche à ma maison, il est petit et renferme pourtant des arbres de toute espèce ; des poiriers, des pruniers, des pommiers, des groseillers, des cerisiers, des orangers, etc. ; la situation en est si bien choisie que je récolte des pois verts deux fois l'an, et qu'en hiver comme en été mes groseillers me donnent des fruits. Avec les fruits de mes pêchers je fais de l'eau-de-vie excellente ; et ce n'est point seulement mon goût que j'ai consulté ici, ce goût est celui de tous mes compatriotes qui croient que le jour n'est pas éloigné où la Nouvelle-Galles pourra fournir au Royaume-Uni l'eau-de-vie qu'elle tire aujourd'hui de la France. Je possède une vigne bien plantée, et la vigne croît sur ma petite propriété aussi bien que dans le Medoc ou sur les bords du Rhin ; je pourrai donc avant peu remplacer par du bon vin le thé qui jusqu'à ce jour a paru sur ma table. Quant à la volaille et aux œufs, je n'en manque point ; j'envoie même le samedi de chaque semaine à Goulburn ce que je ne puis consommer. Cet excédant s'élève pour le beurre seulement de 20 à 30 livres que je vends à 1 s. 6 d. et à 1 s. 8 d. la livre. Quant à ma ferme, j'ai à mon service six convicts, un berger libre, trois autres bergers qui sont entièrement destinés à la garde de mes moutons ; deux hommes pour la charrue ; deux autres hommes pour conduire les bœufs ; un enfant pour aider à traire les vaches, et un homme pour la laiterie. Cet homme, bien que convict, est

Digitized by Google

honnête et intelligent; il jouit de ma confiance; c'est lui que j'envoie chaque semaine au marché.

Lorsque j'ai fait la récolte de mon blé, et que je veux en faire de la farine, je l'envoie au moulin de M. Kinghorn, qui me prend un shilling par boisseau de mouture. A mes hommes je donne chaque semaine 6 livres de farine, 8 livres de bœuf et autant de lait écrêmé qu'ils peuvent en boire; plus une livre de sucre et deux onces de thé, mais ce sucre et ce thé ne leur est accordé que dans des travaux qui exigent de l'exercice; quand j'ai besoin de viande, je tue un bœuf ou un mouton que je sale. Le bœuf me rend quarante livres de graisse que je fais fondre dans un tonneau, et que j'emploie à faire de la chandelle; la peau du bœuf me sert à faire des cordages; quant à la tête, au cœur et au foie, et aux autres viscères, on destine ici ces parties à la nourriture des chiens.

J'ai maintenant en culture seize acres de blé, deux acres d'orge, vingt acres d'avoine. Ce champ d'avoine n'a point été labouré ni semé depuis cinq ans; j'ai aussi un demi-acre de pois, et deux acres que je destine aux pommes de terre et aux navets. Cette année le boisseau de blé pour l'entretien de mon établissement m'est revenu à dix sh. C'est avec l'argent que j'ai retiré de la vente de mon beurre que j'ai fait face à ces dépenses; mais l'année prochaine j'espère vendre trois cents boisseaux de blé dont je ne tirerai pas moins de 7 à 8 sh. le boisseau. Si la récolte est bonne, j'espère également avoir au moins de six à huit tonnes de foin que je ne vendrai pas moins de 8 £. J'aurai aussi un excédant considérable de pommes de terre, et d'orge. J'ai donc tout lieu de croire que, Dieu aidant, non seulement je ne devrai rien à personne, mais que j'aurai devant moi des ressources suffisantes pour faire face aux exigences les plus pressées sans me gêner.

Je vous ai dit que, lorsque j'avais besoin de viande, je tuais ordinairement un bœuf; néanmoins je n'ai recours à ce moyen que dans les grandes occasions; cette année j'ai même préféré acheter à plusieurs reprises du bœuf salé, qui m'a coûté 20 sh. les 100 livres; ces animaux me sont d'une grande uti-

Digitized by Google

lité, et malheureusement ils sont encore en petit nombre sur ma ferme; d'un autre côté, ceux qui sont en ma possession sont encore trop jeunes, et j'ai préféré attendre à l'année prochaine pour les tuer. En revanche j'élève force cochons. En ce moment j'en ai trois bons à être tués, dont chacun ne pèse pas moins de 180 livres ; et l'année prochaine j'en aurai au moins dix du même poids. Je pourrai donc me dispenser d'acheter du bœuf et conséquemment m'éviter des déboursés d'argent.

Vous pouvez juger par là de ce que peut être la vie d'un fermier à la Nouvelle-Galles. Rien à payer; les œufs, la volaille, le lait, la farine, la viande, le fermier trouve tout cela sur sa ferme; le sucre ne lui revient qu'à 3 d. (30 centimes) la livre, et la livre de thé à 1 sh. 8 d. (1 franc 80 centimes); il n'a point besoin de luxe, les hommes que lui fournit le gouvernement s'obtiennent à bon marché, la terre lui est accordée avec autant de facilité qu'autrefois; elle est aussi bonne, aussi fertile; la seule différence est qu'il est obligé d'aller plus avant dans l'intérieur; mais cela ne doit point l'effrayer, car, au train dont vont les choses dans ce pays, il ne serait pas étonnant que dans dix années il y eût une grande ville tout près de sa ferme. Ainsi, il y a dix-huit mois, Goulburn ne comptait qu'une maison, et aujourd'hui les maisons en briques sortent de terre comme des champignons et le nombre des habitans est déjà de plus de trois cents. Les fermiers de l'Écosse qui ne trouvent pas un utile emploi de leur travail, peuvent donc s'embarquer avec assurance pour ce pays. Il y a quelques semaines une commission, composée de personnes distinguées par leur mérite et leurs connaissances, s'est réunie à Sydney pour s'enquérir du nombre de bras qui étaient nécessaires à la culture du pays, et après une enquête qui a duré plusieurs semaines, on a reconnu qu'il faudrait dix mille laboureurs de plus pour suffire aux besoins de la colonie. Pour moi, j'ai pensé qu'on pourrait élever ce chiffre à trente mille sans qu'il y eût besoin d'abaisser le prix des salaires qui est aujourd'hui de 30 £, non compris la nourriture et le logement.

Digitized by Google

Tel est le tableau que j'avais à faire de ma situation ; comme on le voit, elle n'est rien moins que détestable. J'engage donc ceux qu'un voyage de cinq mille lieues sur mer n'effraie point, à venir se fixer à la Nouvelle-Galles au plus vite. Dans cette circonstance, il faut se tenir en garde, je veux dire ne point entrer tout d'abord en relations trop suivies avec ses compagnons de voyage, car dans le nombre il n'est pas rare d'en trouver de querelleurs dont la société est insupportable. On doit en outre s'approvisionner de vêtemens chauds, car à part l'équateur, toutes les régions que l'on traverse sont froides. Cette recommandation s'applique aussi aux vêtemens que l'on peut user pendant les premières années du séjour dans la colonie ; ici les vêtemens sont plus chers qu'en Angleterre. Quant aux couvertes, on fait comme tous les fermiers, on les fabrique soi-même avec la laine du pays.

(*Quarterly, journal of Agriculture.*)

Digitized by Google

Miscellanées.

UNE ACTRICE COMIQUE (1).

Tout le monde a entendu parler de cette actrice qui, renfermée dans une prison pour dettes, y épousa un Oriental, qui s'était lui-même fait incarcérer par caprice, et ne sortait pas de la prison par entêtement. Les journaux anglais ont rendu compte de l'éclat des cérémonies auxquelles ce singulier mariage donna lieu. Toute la prison fut transformée en harem; les costumes de l'Orient flottèrent sur les guenilles des débiteurs, et le réfectoire commun fut transformé en mosquée asiatique. Un mélange de vérité avait composé comme à l'ordinaire le fond de ce récit. J'ai connu l'héroïne du conte, et j'ai appris d'elle les particularités d'une vie singulière qui, d'accidens en accidens et de folies en folies, la conduisit à la sainteté.

Ce drame d'intrigues date de son berceau même. Le père de notre actrice, Thomas Daviès, encadreur et doreur, domicilié à Birmingham, avait le malheur de posséder une jolie femme qui devint mère de Leah Daviès, notre héroïne, et un associé, nommé Griffith, qui devint amoureux de Mrs Daviès. Griffith imagina un moyen de se mettre aux lieu et place de son associé et de lui succéder commodément. Il prêta de l'argent à Daviès, qui était dissipateur et ne le lui rendit pas, puis il lui

(1) Voyez les curieux articles que nous avons publiés en 1835 et 1836 sur Siddons, Kean, Macready et les principaux acteurs de l'Angleterre.

Digitized by Google

fit souscrire des lettres de change qui ne furent point payées à échéance. Daviès fut mis en prison. Cette persécution de son ami et de son associé l'irrita; il eut une fièvre chaude et devint fou. Mrs Daviès, restée sous la puissance de Griffith, lui résista obstinément. Après six mois d'inutile séduction, l'amour de Griffith se changea en haine; il mit à la porte de sa maison la pauvre femme sans ressources et ses deux enfans, dont l'un, âgé de six ans, était Leah Daviès. Cette jeune fille avait souvent entendu parler de théâtre, de comédies et de drames; elle avait vu Garrick, l'acteur, se chargeant de déterrer les racines du célèbre mûrier planté par Shakspeare. La fameuse tabatière creusée et sculptée dans le bois de ce mûrier, avait été exécutée par les deux associés sur les dessins de Daviès. La présence du grand acteur avait jeté dans la famille du doreur je ne sais quel amour de l'art dramatique et des émotions de théâtre; la pauvre femme eut recours à ses lectures et à ses souvenirs de ce genre, lorsqu'elle se trouva sans ressources. Elle avait parcouru Shakspeare; souvent elle avait assisté à des représentations théâtrales; elle alla s'adresser au directeur de l'un des théâtres de Birmingham, nommé Yates; celui-ci prit pitié de la pauvre femme et de ses deux enfans, lui fit répéter quelques rôles, et lui accorda un bénéfice en même temps qu'un début. Mais la pauvre femme avait trop présumé de ses forces. Ce spectacle, ces lumières, ces auditeurs, la nouveauté de la situation, lui ôtèrent la force de prononcer un seul mot. Vaincue par sa timidité, elle rentra dans la coulisse, et le généreux Yates ne lui accorda pas moins la somme totale du bénefice qu'il lui avait promis. Ce fut avec cette somme qu'elle vécut pendant quelque temps, et qu'elle éleva sa fille Leah, qui bientôt, plus audacieuse que sa mère, monta sur le théâtre, joua les petits enfans, les amours, et ce que l'on appelle dans les coulisses les petites utilités. C'est presque toujours ainsi que se forment les grands acteurs; il y a une vie de théâtre à laquelle on ne s'habitue que lorsque l'éducation s'est faite sur les planches; on acquiert seulement à ce prix l'aisance des manières, et cette désinvolture qui fait

Digitized by Google

qu'un bon acteur est au milieu des décorations comme s'il était chez lui. La petite miss Daviès, jolie, intelligente, agaçante, obtint du succès dans ses petits rôles, et toute l'espérance de la famille reposa sur elle.

Elle se chargea de continuer aussi le drame domestique commencé par sa mère. A seize ans, devenue une fort jolie personne, aux cheveux noirs, au teint blanc, à la taille svelte, à la physionomie piquante, elle joua le rôle de Juliette. Son Roméo était un M. Wells, alors fort jeune, et qui, d'amant de théâtre ne tarda pas à devenir amant véritable. Roméo et Juliette se marièrent à Schrewburg; mais l'infidèle Roméo n'attendit même pas que la lune de miel eût expiré pour écrire à la mère de sa femme la lettre suivante :

« Madame,

» Comme votre fille est trop enfant pour moi, je vous prie » de la reprendre sous votre protection, et d'attendre pour la » remettre entre mes mains, la fin d'un petit voyage que je » vais faire. »

Ce petit voyage dura long-temps. Wells quitta Schrewburg, et sa femme ne le revit plus. Elle l'aimait. Elle se mit en route pour Londres, et alla droit au frère de son mari, qui demeurait dans Staple's-Inn. C'était un homme riche et fort estimé, dont l'accueil brusque et dur fut pour notre héroïne un motif de surprise. Elle s'assit timidement, et dit qu'elle était la femme de M. Wells.

— Cela ne me regarde pas, répondit le frère.

— Il m'a quittée sans motif.

— Arrangez-vous avec lui.

— Mais vous, monsieur, qui passez pour bon et pour honorable, pouvez-vous recevoir ainsi une personne qui vient vous demander justice et qui appartient à votre famille.

— Je vous demande pardon, vous n'appartenez pas à ma famille. D'ailleurs mon frère s'est marié il y a trois jours, et il sort d'ici avec sa femme.

Digitized by Google

Wells était bigame ; l'acte de mariage que sa première et véritable femme portait avec elle lui épargna la honte de se voir expulsée comme une aventurière ; elle ne songea plus à son mari, ne l'accusa pas, ne prétendit point ramener à elle l'homme qui la repoussait, et s'engagea au théâtre de Haymarket. Les rôles vifs, brillans, légers, caustiques, convenaient à sa physionomie et à sa tournure ; bientôt le public l'adopta, et son succès en ce genre fut assuré. La pièce la plus à la mode à cette époque, était ce singulier opéra des *Gueux*, dans lequel le poète Gay, comme l'a fait depuis l'auteur français de *Robert Macaire*, attribuait plaisamment les vices élégans et le langage prétentieux des hommes du monde, à quelques bandits, piliers d'estaminets et de prisons. Aucun littérateur, que je sache, n'a compris le véritable sens du succès obtenu par le *Beggars opera*. C'était la parodie des salons, de leurs mœurs et de leurs afféteries : un Lovelace de grand chemin, une coquette de taverne, et des escrocs faisant les beaux parleurs. L'honnête bourgeoisie aimait à venir se moquer de ses supérieurs, et se dédommageait un peu de l'éclipse qu'elle subissait en face d'une aristocratie plus élégante et plus corrompue qu'elle. D'ailleurs, comme la pièce était écrite en bon style, et que les ariettes dont elle était semée joignaient au mérite d'une versification brillante l'attrait d'une bonne musique, les *Gueux* jouirent long-temps de la vogue la plus brillante. Le mauvais sujet, le héros, l'homme à bonnes fortunes, Macheath, voleur de grands chemins, caricature bizarre et piquante des brillans scélérats qui se disputaient les faveurs des dames de la cour, était ordinairement représenté par une femme dont les airs cavaliers, la tournure hardie, les jurons et les airs de sacripant amusaient d'autant plus le public, qu'ils contrastaient avec une taille svelte et une petite voix. Mrs Cargill avait obtenu tant de succès dans ce rôle, que Georges Colman, l'auteur et l'acteur, crut devoir l'enlever, au moment même d'une des représentations, sans doute pour devancer les nombreux admirateurs

Digitized by Google

de Mrs Cargill, et rendre leurs efforts inutiles. Mrs Wells la remplaça, devint à son tour l'idole du parterre, fit retentir la salle de ses imprécations de bandit, et, au bout de six mois, éclipsa totalement celle que l'on avait cru ne pouvoir jamais remplacer. Tel est le sort des acteurs. Cet art, qui frappe si vivement et impressionne si fortement les ames, produit des effets nécessairement passagers; et l'acteur présent fait toujours oublier l'acteur absent. Il n'y a pas un seul grand acteur dont la perte ait été réellement sentie.

Mrs Wells, dont la beauté n'avait fait que se développer, et dont la réputation avait déjà un grand éclat, recueillit les bénéfices et les dangers de sa situation. Un colonel Tophran, un des *lions* de l'époque, s'introduisit auprès d'elle sous prétexte de rédiger les prologues et les épilogues qu'elle aurait à prononcer; deux ou trois prologues les conduisirent au dénoûment. Le colonel, qui n'ignorait pas qu'elle était mariée, lui adressa, ce qui ne lui coûta guère, une demande de mariage en forme; elle fut sensible à cette marque de dévoûment peu dangereux, et lui apprit la triste nouvelle de son mariage avec Wells, et de l'impossibilité d'imiter la bigamie de son mari. On prétend qu'il poussa la plaisanterie plus loin, et lui proposa de l'épouser en Italie selon le rit catholique; puis, ayant l'esprit de se souvenir que des affaires particulières le retenaient à Londres pendant quelques mois, il trouva moyen d'arranger l'affaire par un accommodement et un compromis qui lui livrèrent à discrétion le bonheur et la vertu de la jeune actrice. Enhardie par ses succès, elle voulut débuter dans la tragédie, et le célèbre Sheridan imagina de la lancer sur la scène pathétique et grandiose comme rivale de Mrs Siddons, dont les prétentions le gênaient. La grande tragédienne devina le coup que l'on voulait lui porter, et opposa ruse contre ruse, malice contre malice. Elle refusa de remplir un rôle dans les pièces où Mrs Wells devait paraître; et, les privant ainsi du plus grand attrait qui s'attachât à elles, elle força le directeur à renoncer à ses desseins. Quelques rôles tragiques, joués par Mrs Wells avec un succès contesté, ne purent établir

Digitized by Google

cette rivalité désirée par Sheridan ; et l'on reconnut que cet œil éveillé, ce nez retroussé, cet air agaçant convenaient surtout aux rôles de bourgeoise, de grisette et de page. Dans ces derniers, nulle actrice ne l'emportait sur cette charmante personne, et son air dégagé la rendait inimitable en costume d'homme; c'est alors, en frac, en pantalon, avec la liberté du geste et de la parole, les airs agaçans et mutins, que Mme Wells reprenait tout son avantage. Elle aurait été charmante dans le rôle d'un écolier de Westminster, et l'on avait fait ce rôle tout exprès pour elle. Mais les écoliers ne badinent pas. Ceux de Westminster pensèrent que l'on voulait se divertir à leurs dépens, et se portèrent en masse au théâtre de Haymarket, où ils firent émeute et empêchèrent l'actrice de se présenter en scène.

La vie du major Tophran et de Mme Wells était dispendieuse et brillante; il fallait subvenir à de nouveaux besoins que l'imprudence de l'un ou de l'autre renouvelait et augmentait sans cesse. On fonda un journal dont l'éditeur principal fut le chapelain Esse, et dont la direction générale fut abandonnée à Mme Wells, pendant que le major réparait, dans une habitation champêtre du comté d'Yorck, les brèches de sa fortune délabrée. Soubrette le soir, corrigeant les épreuves le matin, rompant, en sa qualité de journaliste, des lances contre ceux qui la critiquaient comme actrice; cette femme tenait en outre bureau d'esprit et réunissait chez elle tout ce que la littérature de l'époque avait de noms célèbres. Sa situation était aussi étrange que forte : maîtresse d'un journal, elle bravait son directeur, chose tout à fait contraire aux habitudes du théâtre. Le matin du jour où elle faisait représenter, malgré le directeur, *Hariss*, une pièce de son ami Reynolds, elle assistait au procès criminel du gouverneur Hastings, jugé dans Wesminster-Hall, et faisait le métier de sténographe. Un peu plus de jugement et de modération eût suffi pour assurer une existence heureuse à cette femme active, ardente et intelligente; mais l'imagination la plus audacieuse et la plus vagabonde l'entraînait sans cesse à de nouvelles in-

Digitized by Google

cartades qui finirent par la perdre. Je ne sais pourquoi elle s'était mis en tête de faire la conquête assez difficile du roi Georges III, cet Allemand têtu, honnête, opiniâtre, et qui n'aurait pas pour tout au monde donné à sa famille et à son peuple l'exemple d'une irrégularité pareille. Elle apprit que la famille royale allait se rendre à Weymouth ; elle loua un yacht magnifique, suivit la famille royale jusqu'à Plymouth, et n'oublia aucune des folies qui pouvaient attirer sur elle l'attention de la cour et du roi. Elle avait fait placer un petit canon à la poupe de son navire ; toutes les fois que la famille royale passait, elle la saluait d'une décharge de son artillerie. D'ailleurs on la voyait costumée en Bellone, la toque à plumes posée sur le coin de l'oreille, à cheval sur son canon, et récitant des passages de Shakspeare, toutes les fois qu'elle était à portée d'être entendue du monarque. Cette ridicule manœuvre n'eut aucun succès ; Georges lui fit simplement défendre de jouer quand il viendrait au théâtre. Elle se servit de son journal pour démentir cette nouvelle, d'ailleurs vraie, que plusieurs journaux avaient répétée, et qui, disait-elle, portait atteinte à son honneur. *Le Monde*, tel était le titre de son journal, affirma que, si cette défense avait été faite, elle était sans aucun rapport avec la conduite que Mme Wells avait tenue à Plymouth, et se rapportait seulement au naturel de son jeu dans les rôles d'homme ; singulière défense, qui ne l'excusait d'une folie que pour l'accuser d'un vice.

Ce n'était pas assez pour elle d'exercer à la fois le métier d'actrice et celui de critique ; elle voulut porter sur la scène le sarcasme du journaliste, et annonça qu'elle donnerait sur le théâtre de Covent-Garden des imitations de toutes les actrices contemporaines. En effet, elle s'amusa à parodier toutes ses rivales avec infiniment plus de gaîté que d'indulgence, et obtint tout le succès que sa malice pouvait désirer. Ce singulier genre de spectacle, composé uniquement de caricatures ou de parodies, avait reçu de Mme Wells un titre assez spirituel : *Nous-mêmes* ou *les Réalités de nos coulisses*. Elle ne craignait rien ; elle était femme, actrice, journaliste, spiri-

Digitized by Google

tuelle, extravagante, et ne se piquait ni d'une grande réserve, ni d'une moralité bien exacte. Toute personne qui lui avait déplu, elle la jetait sur la scène, la parodiait elle-même, et se vengeait à plaisir. Elle allait exercer cette vengeance sur l'un des amis de Kemble, lorsque celui-ci, à la dernière répétition de la pièce dans laquelle il devait jouer un rôle, lui adressa la lettre suivante :

« Rien, madame, ne peut dépasser votre impertinence, » quand vous osez m'offrir un rôle dans la pièce absurde que » vous avez écrite; il faut que vous me supposiez aussi par- » faitement dénué de délicatesse que vous-même pour avoir pu » croire que je deviendrais votre instrument et que je livrerais » au ridicule un homme dont l'amitié m'enorgueillit, et dont je » respecte le caractère. Je sais à quelle malveillance m'expose » mon refus, et je suis prêt à en soutenir l'attaque. »

Ne croyez pas que nous ayons épuisé la longue série de faits bizarres qui incidentèrent la vie de l'actrice originale dont nous parlons: elle était grosse et près d'accoucher, lorsqu'un M. Taylor et un M. Fuller s'avisèrent en plein théâtre de discuter sur la beauté, le mérite et le talent de Mrs Wells; un duel s'ensuivit, duel qui ne tua personne, et qui n'eut pour résultat que de faire accoucher avant terme l'actrice, objet de cette altercation.

Une jeune sœur qu'elle avait essayé de faire débuter dans de petits rôles, et qui n'avait eu aucun succès, s'était mariée à un juif nommé Samuel, qui n'avait pas tardé à faire de mauvaises affaires, et qui entraîna sa belle-sœur dans les embarras auxquels lui-même succombait. Les avances faites à ce Samuel ne rentrant pas dans la bourse de Mrs Wells, la réduisirent aux expédiens; elle réunit une somme, fit partir Samuel pour les Indes-Orientales, et se trouva seule obligée de faire face à ses propres dettes et à celles qu'elle avait contractées pour lui. Le résultat ne fut pas long à se faire attendre: elle se trouvait un soir dans sa loge d'actrice, occupée à s'habiller, lorsqu'on mit la main sur elle pour la conduire à la prison pour dettes. Les fonds déposés dans la caisse de son jour-

Digitized by Google

nal ne tardèrent pas à l'en faire sortir; mais cette route une fois prise devait être parcourue souvent par elle, jusqu'à la fin de sa vie; et nous la verrons sans cesse sortir de prison pour aller au théâtre et du théâtre pour aller en prison. Samuel devait assurément faire fortune aux Grandes-Indes; elle y comptait; elle n'en doutait pas; elle attendait de ses nouvelles, et l'ardeur crédule de son esprit ne lui permettait pas de concevoir le plus léger doute sur les conquêtes pécuniaires que Samuel allait accomplir. Ces nouvelles si impatiemment attendues, elle les reçut. Hélas! Samuel n'avait pas fait fortune; il était commis à deux mille francs par an, et envoyait à sa sœur une pièce de mousseline.

On la vit tour à tour en Irlande, en Ecosse, dans divers cantons de l'Angleterre, essayer d'échapper aux créanciers qui la traquaient, et retomber toujours dans le piége qui lui était tendu. Un capitaine Blakwood, prisonnier comme elle au banc du roi, lui promit, lorsqu'il sortirait de prison, d'obtenir pour elle cette faveur que l'on appelle *rules*, et qui consiste à pouvoir sortir de la prison sans franchir certaines limites, et à rentrer le soir dans l'enceinte. Il tint sa parole, et pria un jour Mrs Wells de sortir avec lui pour jouir du bénéfice des rules. Au moment où elle allait passer le guichet, tout enthousiasmée de respirer encore cet air libre qui lui avait manqué depuis long-temps, elle entendit avec surprise le geôlier lui dire : *Madame, vous êtes libre.* Le capitaine avait payé ses dettes.

Elle ne pouvait faire moins que de reconnaître ce sacrifice par le don de son cœur. Sa liaison avec Tophran était depuis long-temps rompue ; elle se retira avec le capitaine Blackwood dans le petit village de Hurton; mais à peine y avait-elle passé deux mois, Blackwood reçut le grade de colonel et l'ordre de partir pour les Indes. Elle était prête à l'accompagner, lorsque la pensée de ses enfans, qu'il fallait abandonner, la retint, et elle laissa partir Blackwood. Peu de temps après, Tophran la sépara de ses enfans, les emmena avec lui dans le Yorkshire.

La voilà donc seule encore une fois, trop imprudente pour

Digitized by Google

ne pas s'environner d'embarras nouveaux, et bientôt réduite à n'avoir pas d'autre habitation que la prison de *la Flotte*.

C'était là qu'elle demeurait depuis trois ou quatre mois, lorsqu'un singulier personnage pénétra dans ce triste domaine, et mit en émoi tous ses habitans. C'était un homme riche, Joseph Sumbel, juif d'origine, né à Maroc, et fils du premier ministre de cet empire. Beau et jeune, il avait achevé son éducation en France, où son père l'avait envoyé. L'empereur sut malheureusement que le vieux ministre envoyait à Gibraltar, et à son fils, qui voyageait en Europe, des sommes considérables; il fit jeter en prison le ministre qui s'échappa, passa à Gibraltar, et bientôt après mourut empoisonné par les émissaires de l'empereur.

Le jeune Sumbel, devenu dépositaire de toute la fortune paternelle, se trouvait en France, où ses deux autres frères vinrent le retrouver pour réclamer de lui leur part de la fortune commune. Il était avare et voulait tout garder. Toujours suivi à la piste par ses deux frères, il erra à travers la France, passa en Hollande, puis en Angleterre dans l'espoir de leur échapper. La beauté de sa personne, sa richesse et son luxe le trahissaient malgré lui; et l'un des deux frères finit par se faire entendre du duc de Portland, qui lui promit de le servir dans sa juste réclamation. Alors Sumbel, effrayé, plaça tous ses diamans dans une ceinture, quitta les villes, et se mit à errer dans les bois. Le malheur voulut qu'un Turc, au service de l'ambassadeur ottoman, volât une quantité considérable de bijoux à son maître, et prît la fuite dans une direction assez semblable à celle que Sumbel avait prise. Ce dernier, n'ayant pas reposé dans un lit depuis trois jours, entra dans une chaumière, et demanda l'hospitalité aux paysans à qui elle appartenait; on la lui accorda, mais pour de l'argent: il n'avait que des diamans; il en offrit un ou comme paiement ou comme gage. Le campagnard avait lu dans les journaux l'annonce d'une récompense promise à celui qui découvrirait la retraite du voleur; il ne douta pas que ce fût lui, et le fit arrêter. Sumbel, dans cette circonstance, prit une résolution singulière,

Digitized by Google

et qui ne pouvait convenir qu'à un Oriental; il résolut de faire le muet et de ne pas parler, résolution à laquelle il fut fidèle pendant trois mois. Ses frères, avec lesquels il fut confronté, le reconnurent, et n'obtinrent pas de lui une seule parole. Le résultat de cette affaire fut son incarcération à la requête du frère aîné. Son entrée dans la prison fut signalée par une pompe tout orientale ; il avait loué plusieurs domestiques nègres, et s'était composé une suite aussi magnifique que celle du roi Assuérus. L'arrivée de ce monarque oriental jeta la joie dans la prison ; le lendemain, il donna à dîner aux dames, entr'autres à Mrs Wells, qui le reçut avec une politesse digne de son luxe, et qui ne fut insensible ni à sa bonne mine ni à son élégante richesse. La salle dans laquelle il tenait ses assises était tapissée de satin chamois, et les meilleurs artistes de Londres avaient été mis en réquisition pour embellir le cachot de ce singulier débiteur. Quant à Mrs Wells, sur le point de se déclarer insolvable, elle trouva commode la proposition qui lui fut faite par le juif de Maroc, de quitter la prison comme son épouse, et non comme femme ruinée. Une difficulté se présentait; le véritable M. Wells, le premier mari, pouvait vivre encore. Que faire et comment faire? L'héroïne de tant d'extravagances ne balança pas ; elle se fit juive, opéra ainsi son propre divorce, rendit son mariage chrétien nul aux yeux de la loi, et fit retentir l'Angleterre entière de ses étranges et splendides noces. Le 14 octobre 1797, on vit paraître dans les journaux de Londres l'annonce suivante :

Hier, jeudi, on a célébré dans la prison de *la Flotte* les noces hébraïques de Mme Leah Wells, de Covent-Garden, avec M. Samuel Sumbel, juif de Maroc, détenu pour dettes dans cette prison. Toute la magnificence hébraïque a été déployée dans cette circonstance; la fiancée, vêtue de satin blanc, portait un turban magnifique surmonté d'une plume blanche; le mari portait le costume éclatant des anciens patriarches; quatre grandes salles étaient éclairées par plus de trois cents bougies, et, pour relever encore cette splendeur orientale, on avait invité au festin tous les juifs, marchands de vieux ha-

Digitized by Google

bits, qui demeurent dans les faubourgs de Londres, et dont les haillons contrastaient bizarrement avec l'éclat des tentures et le costume magnifique de l'époux et de l'épouse. On peut compter sur le bonheur de ce mariage, les deux conjoints ont déjà fait l'épreuve de leurs caractères et de leurs sympathies pendant leur emprisonnement.

Hélas, cette promesse de bonheur était trompeuse! la jalousie brutale de cet autre Othello, son avarice et sa violence soumirent Mrs Wells à de cruelles épreuves; après avoir cédé une somme d'environ vingt mille livres sterlings à ses deux frères, il sortit de prison, se fit meubler un palais magnifique dans Pall-Mall, et tint sa femme dans un état de sujétion et de misère splendide. Les diamans qu'elle portait quand elle allait dans le monde lui étaient arrachés par son mari dès qu'elle rentrait; un jour même elle porta plainte de ce que, en lui arrachant ses boucles d'oreilles, il l'avait grièvement blessée. Sumbel craignait à la fois pour ses diamans et pour sa femme, il craignait qu'on ne lui enlevât l'une, et qu'on ne lui volât les autres; et, comme l'Europe lui offrait trop peu de facilité, selon lui, trop peu de garanties pour s'assurer de ce double trésor, il frête un navire et dit à sa femme qu'il avait une visite à rendre à un capitaine de ses amis; elle le suivit d'abord sans méfiance, mais étant montée sur le pont, les chuchotemens mystérieux du capitaine et de son mari, ainsi que certains préparatifs nautiques, lui firent deviner qu'on allait mettre à la voile, et que Sumbel s'apprêtait à l'emmener avec lui. Dans une chaloupe amarrée près du vaisseau, un petit mousse était endormi, elle l'éveille, lui propose de l'argent s'il veut la conduire à terre, profite d'un moment pendant lequel son mari était descendu dans l'entre-pont et se sauve. Sumbel, furieux, redouble de mauvais traitemens envers elle, et, deux jours après, le pistolet à la main, il entre dans la chambre à coucher de sa femme, décharge son arme, et frappe de sa balle la muraille, dans laquelle elle s'enfonce.

Un long procès fut le résultat de cette tragédie, digne d'une existence si étrangement dramatique. Accusé d'assassinat par

Digitized by Google

sa femme, Sumbel répondit qu'elle n'était pas sa femme, et qu'il ne l'avait pas assassinée; que la cérémonie qui avait eu lieu dans la prison n'était pas légale, parce que Mme Sumbel, ou plutôt Mme Wells, n'avait pas subi, disait-il, les cérémonies indispensables à tout mariage hébreu; que d'ailleurs elle avait rompu le sabbat en prenant une chaise de poste le samedi, et qu'elle avait mangé du porc, faute assez grave pour annuler un mariage. Mme Sumbel répondit aussitôt, dans les papiers publics, qu'elle avait subi toutes les cérémonies nécessaires; que son mari lui-même mangeait du porc frais, et qu'elle ne pouvait mieux faire que de l'imiter, et qu'enfin plus de dix témoins étaient prêts à paraître en justice en sa faveur. Le propriétaire de la maison dans laquelle Mme Sumbel s'était réfugiée s'adressa au mari pour obtenir le paiement de son loyer, et sur le refus de ce dernier, il le mit en cause. On rendit jugement contre lui, il paya, mais il se hâta de repartir pour l'Orient, laissant Mme Sumbel dans la détresse. Bientôt elle reparut tour à tour sur les deux théâtres qui lui sont habituels, au Haymarket et dans la prison pour dettes. Une personne charitable lui procura la faveur dont nous avons déjà parlé, les *rules*, et elle monta une petite boutique de mercerie dans Old-Bailey, à peu de distance de la prison. Cet ami généreux paya sa générosité fort cher; il est vrai qu'il eut le caprice de demander à Mme Wells une représentation dramatique dans son appartement, hors des *rules*, pour les menus plaisirs de quelques amis; le fait vint aux oreilles des magistrats, et, selon la loi anglaise, celui qui répond de l'obéissance du débiteur aux rules, est forcé de payer toutes ses dettes.

Mme Vells ne tarda pas à rentrer dans la prison de la Flotte; elle en sortit pour jouer *Isabelle*, puis elle se rendit à Brighton. On l'arrêta sur la route, et elle rentra dans cette demeure, qu'elle pouvait, à juste titre, appeler son domaine. Ce fut Samuel, son beau-frère, qui, à son retour d'Amérique, bien qu'assez peu riche lui-même, la tira de cette situation. Après avoir résidé dans un petit village à quelques lieues de Londres,

Digitized by Google

elle partit pour Edinbourg, où elle espérait être engagée comme actrice du Grand-Théâtre. Elle ne put y réussir, et craignant toujours les poursuites de ses créanciers, elle se réfugia dans l'asile d'Holgrad, avec le droit de se promener dans le parc appartenant au château. Elle ne savait pas qu'au moyen d'une ou deux formules légales on pouvait aisément lever cet obstacle et s'emparer d'elle. C'était en 1807; elle avait quarante-cinq ans. N'ayant aucune resource, elle se mit en route, à pied, pour Londres, vécut d'œufs et de pain sur son chemin, et arriva ainsi jusqu'à Newcastle. En 1809, elle eut droit à toucher la pension de 55 £ par an, qui lui revenait du fonds théâtral réservé pour les acteurs de Covent-Garden. Reconnue insolvable par la nécessité même où elle était de puiser dans ce fonds de charité, elle dit adieu pour toujours à ses vieux amis, les redoutables allégories de la loi anglaise, John Roé et Richard Roé, dont les noms fictifs précèdent toutes les saisies et arrestations de la loi anglaise.

Il manquait un couronnement héroïque à cette longue suite d'années aventureuses; le destin, bon auteur dramatique, n'oublia pas son devoir. Au temps de sa splendeur, Mme Wells avait connu une Mme Bellini, jeune alors, riche et brillante; elle la retrouva pauvre et vieille. Elle alla loger chez elle, et l'amitié de ces deux pauvres vieilles femmes fut si complète et si touchante, que Mme Wells perdit à peu près l'usage de la vue à force de veiller son amie malade. Elle avait en outre à sa charge sa pauvre mère, âgée de quatre-vingt-dix ans. Cette actrice, habituée au luxe et à la dissipation, travaillait, cousait, donnait des leçons publiques d'art dramatique, vendait ses vieux meubles pour alimenter les deux vieilles femmes dont elle était la dernière providence; tout portait à croire qu'elles mourraient ainsi vis à vis l'une de l'autre dans la dernière misère vainement combattue par le courage de Mme Wells. Mais voici un épisode de roman : la belle-sœur de Mme Bellini, veuve d'un riche commerçant, s'était retirée en France, et l'on n'avait plus entendu parler d'elle; femme dévote, son économie avait augmenté l'héritage que son mari

Digitized by Google

lui avait laissé, et lorsqu'elle mourut, tout revint à Mme Bellini, sa belle-sœur. Le premier usage que cette dernière fit de sa fortune fut de payer les anciennes dettes de son amie, et de la délivrer ainsi de l'aumône que lui faisait la caisse de Covent-Garden. La mère de Mrs Wells mourut, et les deux vieilles allèrent habiter un fort bel hôtel de Portland-Place, où Mrs Wells mourut, le 23 janvier 1829, à soixante-sept ans.

(*New Monthly Magazine.*)

Digitized by Google

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences naturelles.

Travaux du Congrès scientifique de l'Association britannique, réuni à Newcastle. — La section de géographie a pris connaissance d'un mémoire du capitaine Washington, relatif aux dernières découvertes qui ont été faites au pôle antarctique. Ce mémoire est accompagné d'une carte immense, où sont tracées les routes suivies par Tasman, en 1642, Cook, en 1773, Bellingshausen, en 1821, Weddell, en 1822, Biscoe, en 1831, ainsi que toutes celles des navigateurs les plus célèbres qui ont exploré ces mers, depuis Dirk Gerritsz, en 1599, jusqu'à M. d'Urville, en 1838; on y voit aussi un bassin dont l'étendue est presque égale à celle de l'Océan Atlantique, et qui n'a encore été visité par aucun navire. M. Washington remarque que la glace n'est point stationnaire dans les hautes latitudes; que Bellingshausen parcourut un espace très étendu après avoir franchi le 60e degré de latitude, là où Biscoe et d'Urville furent arrêtés par des montagnes de glace; que Weddel s'est élevé, en 1822, sans difficulté jusqu'au parallèle de 74 15'; qu'il n'y a, en un mot, point d'obstacles fixes qui puissent empêcher d'atteindre les hautes latitudes méridionales, et de reconnaître les lieux où la théorie place le pôle sud magnétique. Il est vrai qu'une expérience récente, celle du capitaine d'Urville, n'a point eu de succès; que l'*As-*

Digitized by Google

trolabe et la *Zélée*, commandées par cet officier, après une navigation de cinquante-deux jours parmi les glaces, ont été forcées de rentrer dans la baie de la Conception par suite du scorbut; mais M. Washington prétend que, si le navigateur français avait pu prolonger son séjour dans ces parages, il y aurait eu infailliblement un déplacement de glace, et qu'il aurait pu arriver au but désiré de son voyage.

La section de chimie était présidée par le professeur Thompson; on y a lu un mémoire très curieux, relatif à l'action de l'eau de mer et de rivière sur le fer. La décomposition du fer par l'eau est un fait connu; on sait que ce métal, exposé à l'action de l'eau de mer, se convertit en une substance carbonacée que l'on nomme plumbago. Pour arrêter cette décomposition, MM. Mallet et Davy ont tenté plusieurs expériences. Une barre de fer, revêtue d'une feuille de zinc, a été soumise à l'action de l'eau, mais, au bout de quelque temps, la feuille de zinc a été entièrement corrodée, et la rouille s'est aussitôt emparée du fer; l'exclusion de l'air retarde mais n'empêche point la corrosion. Il en est de même du bronze, auquel M. Harvey attribue une propriété conservatrice. Toutes les combinaisons de fer et de zinc, dans quelques proportions qu'elles soient formées, produisent la rouille dans les circonstances dont nous venons de parler, et amènent une prompte décomposition. Cependant, comme il existe des cables en fer qui, après une longue submersion dans l'eau de mer, se trouvent en bon état, les auteurs du mémoire poussant leurs recherches, ont reconnu que cet état était dû au dépô de boue dont les parois extérieures du fer étaient enveloppées. dépôt qui les garantit du conctact de l'air. Pour arriver à ces résultats, MM. Davy et Mallet ont employé soixante-dix spécimens de fer de différentes espèces, que leur ont fournis le mines d'Angleterre et du pays de Galles; ils les ont ensuit placés dans des boites, et les ont déposés dans la vase, à plusieurs pieds sous l'eau; voici quels ont été les résultats le fer doux dans toutes les boites s'est trouvé attaqué, da quelques unes il était entièrement converti en plumbago, bi

que dans cet état il possédât encore sa propriété électro-chimique. Le fer dur, au contraire, portait à peine des traces de rouille, il était aussi brillant qu'au moment où il avait été déposé dans l'eau. Dans l'acide hydro-chlorique, le fer dur étant placé avec du fer doux, le fer dur a conservé son brillant, tandis que le fer doux s'est dissous. L'on a également remarqué que le fer travaillé avait une propriété négative par rapport à l'autre fer.

Dans la même séance, M. Adams a montré deux instrumens ingénieux destinés à liquéfier et à solidifier le gaz acide carbonique; l'un est en bronze, l'autre en fer; tous deux à leur surface extérieure possèdent une force de résistance égale à 300 atmosphères, ou à deux tonnes par pouce carré. Ces instrumens offrent toutes les garanties possibles pour l'usage auquel ils sont destinés, la pression du gaz acide carbonique que l'on veut solidifier ne s'élèvant pas à plus de 90 atmosphères, ou de 1,400 livres anglaises par pouce carré.

Un nouveau procédé pour le tannage des cuirs a été soumis à l'examen des membres de la même section. On sait qu'une des plus grandes difficultés pour opérer le tannage des cuirs d'une manière rapide provient de ce que la matière grasse est retenue par l'attraction capillaire des fibres et des vaisseaux sanguins. Jusqu'à ce jour on avait employé la pression hydraulique pour détruire cette matière, moyen très coûteux. M. Williams Herapath propose d'y substituer une pression à rouleaux; à l'aide de ces rouleaux superposés sur les fosses, il opère le tannage de cent peaux par semaine. Les fosses sont au nombre de huit; chacune a une paire de rouleaux; les rouleaux qui sont placés sur les fosses supérieures sont chargés de poids que l'on fixe à deux leviers; les peaux sont unies l'une à l'autre par une ligature, de manière à former une bande sans fin; alors on les introduit sous les rouleaux pour recevoir la pression nécessaire, la peau est ensuite plongée dans la fosse pour y être imbibée dans le liquide qui opère le tannage; elle est aussitôt soumise à une nouvelle pression qui pompe la liqueur. Les huit paires de rouleaux

Digitized by Google

exigent la puissance d'un cheval pour être mises en mouvement ; deux enfans aux gages de 3 à 4 sh. par semaine suffisent pour surveiller la machine.

La section de géologie s'est occupée d'un mémoire du docteur Daubeny sur la géologie et les sources thermales de l'Amérique du nord. D'après ce mémoire, la rangée des Alleghanis, auxquelles on a donné le nom de Montagnes-Bleues, est primaire ; elle se bifurque à la Virginie en deux branches, dont l'une s'étend au nord-est jusqu'à Quebec, et l'autre à l'ouest jusqu'à Kingston dans le Haut-Canada ; de là cette branche s'arrondit vers le nord-ouest, et va joindre les *Rocky mountains*, dont le grand axe est aussi primaire ; les Rocky mountains s'étendent au sud-est, où elles s'unissent à la chaine mexicaine. A l'ouest les Alleghanis sont secondaires, et il est probable que les couches diluviennes y sont entièrement développées. En deçà du Mississipi, à environ 200 milles, une chaîne, formée de quartz, s'étend au sud dans la province d'Arkansas. Le Mississipi est ainsi enveloppé au nord-est et à l'ouest par des rangées primaires. Dans la vallée du Mississipi on trouve des couches considérables de charbon bitumineux ; dans l'est le charbon est anthracite. Un grand dépôt tertiaire se rencontre le long des bords de la mer à l'est ; la limite intérieure de ce dépôt est formée par des rochers primaires qui ont de 200 à 300 pieds de haut, et qui s'étendent dans une ligne parallèle à l'Atlantique. Plusieurs groupes d'eaux thermales se rencontrent sur divers points du pays, mais aucun de ces groupes ne se distingue des eaux thermales qui sont connues en Europe par des propriétés particulières.

Un extrait du rapport des commissaires des chemins de fer en Irlande a été lu à la section de statistique : cet extrait embrasse le chiffre de la population, la manière dont elle est distribuée sur le territoire, les exportations et les importations du pays, le montant du commerce actuel, et le montant du factage des lettres tel qu'il est perçu dans les villes principales. Nous allons résumer ce rapport de la manière la plus succincte,

Digitized by Google

en commençant par la population : voici quel en a été le mouvement progressif depuis 1731 :

Années.	Population.	Années.	Population.
1731.....	2,010,221	1831.....	7,767,401
1791.....	4,206,602	1834.....	7,940,960
1821.....	6,801,827		

Sous le rapport du nombre, de la condition matérielle et de ses habitudes, cette population se divise en quatre grandes divisions.

La division du nord est mieux logée, mieux habillée, mieux nourrie que les trois autres; les gages de l'ouvrier s'élèvent, terme moyen, à 1 sh. par jour; sa nourriture se compose de viande, de pommes de terre et de lait; les habitans sont industrieux, sobres, intelligens; le district est moins fertile que dans le sud, mais il est mieux cultivé; le loyer de la terre est assez élevé par rapport à la qualité du terrain.

La division du sud vit dans un état de misère extrême; les habitations sont mal aérées et mal disposées; la nourriture du laboureur et de l'ouvrier se compose de pommes de terre et de lait; point de viande; néanmoins les habitans des campagnes sont robustes, actifs, capables d'une grande énergie; souvent ils sont exposés à de grandes privations; ils sont ignorans, mais ils recherchent l'instruction.

La population des districts méditerranéens ressemble à celle du sud; elle est cependant supérieure à celle de l'ouest; la pomme de terre est l'aliment principal des habitans de cette dernière division; les paysans boivent rarement de lait, et ne mangent jamais de viande. Les habitations ressemblent à de véritables huttes; leurs propriétaires couchent sur la paille. Le prix moyen des gages par jour ne s'élève pas à plus de 6 d. L'agriculture est dans l'état le plus déplorable; la terre est morcelée, et l'ouvrier ne reçoit pas une rémunération équivalant à son travail.

Voici quel est l'emploi de la population : la presque totalité

Digitized by Google

des habitans de l'Irlande se livrent à l'agriculture; mais, dans les districts du nord, un grand nombre de paysans qui occupent et cultivent de petites fermes, consacrent une partie de leur temps à fabriquer de la toile. La culture du lin et du chanvre, et leur préparation occupent une grande partie de la population des contrées d'Armagh, d'Antrim, de Down, de Tyrone, de Londonderry, et d'une partie du Monaghan. A Belfast et dans les environs, il y a quinze moulins pour le filage du lin, et quatre moulins pour le même usage dans un rayon de quelques milles; le plus grand occupe huit cents personnes, et sa consommation annuelle de lin est de 720 tonneaux, D'après les chiffres de la douane, les exportations de toile d'Irlande pour les pays étrangers était, en 1825, de 55,114,512 yards; en 1835 ce chiffre s'est élevé à 70,309,572, c'est une augmentation de 15,000,000 yards ou 27 0/0.

La somme des produits naturels venant de l'intérieur et conduits dans les ports est estimée à 1,225,000 tonneaux, dont 700,000 sont destinés à l'exportation, le reste est pour la consommation des ports; l'importation est évaluée à 385,000 tonneaux. Les chiffres suivans représentent la valeur en livres sterling du mouvement qui s'est effectué dans les ports de l'Irlande pendant l'année 1835 :

Désignation des ports.	Valeur des importations.	Valeur des exportations.
Belfast	£ 3,695,437	£ 4,341,794
Dublin	4,430,321	2,528,543
Cork	2,751,684	2,909,846
Waterford	1,274,154	1,821,245
Londonderry	708,054	1,040,918
Newry	568,711	646,837
Limerick	323,740	726,430
Wexford	621,417	312,136
Drogheda	259,854	766,027
Dundkla	107,953	452,813
Sligo	124,692	369,490
Galway	88,268	251,864
Youghal	28,340	215,316
Divers autres ports	354,502	1,041,555
Totaux	£ 15,337,097	£ 17,394,814

Digitized by Google

Le chiffre du produit de la poste aux lettres dans les sept principaux comtés de l'Irlande indique d'une manière plus évidente quelle est l'activité commerciale du pays; ces chiffres représentent le produit de l'année 1836 :

Dublin	£ 75,726	Limerick	£ 9,185
Cork	25,415	Down	8,824
Antrim	16,587	Waterford	7,325
Tipperary	10,845		

Un mémoire intéressant, dû à M. Rawson, a suivi la lecture de cette statistique. Ce mémoire, a trait aux incendies qui ont désolé la capitale de l'Angleterre dans les cinq années qui viennent de s'écouler. Ces incendies, non compris les feux de cheminée, s'élèvent à 2,746 : c'est 495 par an. On évalue à 5 p. 0/0 les incendies dans lesquels tout a péri par le feu; à 25 p. 0/0 les incendies dans lesquels il y a eu des dommages considérables, et à 70 p. 0/0 ceux qui ont causé des dégâts peu considérables. C'est le samedi que les incendies ont été le moins nombreux, et le vendredi qu'ils ont été le plus fréquens. Voici l'heure à laquelle ces divers incendies se sont déclarés : 98 à cinq heures du soir; 105 à six heures; 122 à sept heures; 182 à huit heures; 188 à neuf heures; 199 à dix heures; 177 à onze heures; 165 à minuit; 129 à une heure; 113 à deux heures; 80 à trois heures; 68 à quatre heures; 50 à cinq heures; 47 à six, etc.; etc. Sur ces 2,476 incendies, 165 sont dus à des causes non connues; 594 ont été occasionés par le feu des chandelles; 72 par imprudence; 29 par des enfans; 20 par des feux allumés dans des lieux non convenables; 330 par engorgement de tuyaux de cheminée; 17 par mauvaise direction des conduits; 44 par des feux de cheminée; 153 par le gaz; 7 par l'ivresse; 31 par crime; 14, dans l'espace de deux ans, par embrasement de vêtemens; et 131, dans trois ans, par embrasement de vêtemens exposés au feu pour sécher.

La mécanique vient de faire une acquisition importante dans l'application des cordes en fer aux mines. Ces cordes,

Digitized by Google

dont l'usage a été adopté dans les mines d'argent des montagnes de Hartz, dans toutes les mines de la Hongrie, et dans le plus grand nombre de celles qui sont répandues sur le vaste territoire de l'Autriche, sont destinées à remplacer les cordes plates; elles sont d'une force égale à une corde de chanvre, bien qu'elles pèsent quatre fois moins. Une de ces cordes, après avoir servi deux ans, ne portait aucune trace d'usure; tandis qu'une corde de chanvre consacrée au même usage dure une année au plus. Le diamètre des plus fortes que l'on emploie dans les mines de l'Autriche est d'un pouce et demi; la corde se compose de fils de fer qui ont chacun deux lignes de diamètre; quand on la fabrique, il faut avoir soin que les extrémités des fils soient placées dans l'intérieur, à une grande distance l'une de l'autre. La force de ces cordes est à peu près égale à celle d'une barre de fer solide du même diamètre; le poids qu'elles soulèvent est d'environ mille livres. Cette corde doit être enduite d'une forte couche de goudron; son usage offre aussi de grands avantages, car une corde en fer ne demande que quatre chevaux pour opérer le travail que ferait à peine une corde de chanvre qui en aurait six.

Économie politique.

Effets du système restrictif et du système réciproque sur l'industrie anglaise. — Deux systèmes diamétralement opposés ont régi les relations commerciales de la Grande-Bretagne depuis deux siècles. Le premier est fondé sur ce principe que, dans toutes les circonstances possibles, l'industrie anglaise doit obtenir la préférence sur celle des autres nations; son origine remonte au Long Parlement et à la politique de Cromwell; et, pendant 170 ans qu'a duré son existence, il a élevé le Royaume-Uni à un degré de splendeur où n'était jamais arrivée aucune nation du globe. Le second, fruit de la révolution française, est le système de réciprocité; il dure depuis quinze ans; il a pour principe que l'on doit acheter les

Digitized by Google

marchandises dans les lieux où elles se vendent au meilleur marché, sans prendre aucun souci de l'industrie nationale; en un mot, que, si on peut obtenir ces marchandises à un prix inférieur dans les pays étrangers, on ne doit pas hésiter à les préférer aux marchandises indigènes. Ces deux systèmes sont maintenant en état de collision complète : le système mixte qu'ils ont fait naître ne peut durer; il faut opter : se reposer sur les colonies comme autrefois, en faire le boulevart du commerce, l'appui le plus sûr pour agrandir nos richesses; ou adopter le système réciproque, afin d'étendre nos relations avec les nations étrangères.

Disons-le de nouveau : le système restrictif fut une source féconde de richesses pour le Royaume-Uni. Adopté et suivi avec ardeur par les hommes d'état les plus illustres de l'Angleterre, par le comte de Chatham, lord North et William Pitt, il exerça la plus heureuse influence sur le pays; tant qu'il régna, l'Angleterre vit chaque année augmenter ses richesses, et, comme puissance maritime, elle n'eut point de rivale parmi les nations. Son influence ressort vivement de la comparaison des résultats qu'il a donnés avec ceux que présente l'adoption du système de réciprocité; nous allons établir les époques diverses des traités de commerce, d'après le système de réciprocité, et indiquer le nom des pays avec lesquels l'Angleterre a passé ces traités :

Désignation des pays avec lesquels des traités de commerce, d'après le système de réciprocité, ont été passés.	Époque des traités.
Prusse	1824
Hanovre	1824
Danemarck	1824
Oldenbourg	1824
Mecklenbourg	1825
Brême	1825
Hambourg	1825
Lubeck	1825
République argentine	1825
Colombie	1825
France	1826
Suède et Norwége	1826
Mexique	1826
Brésil	1827
Autriche	1829

Digitized by Google

Ainsi l'année 1824 est l'époque où le Royaume-Uni commence à jouir du système de réciprocité. Cette époque fut saluée par les hommes partisans des idées nouvelles, comme l'aurore d'une ère brillante. On crut que l'âge d'or allait renaître. Cependant de toutes ces belles espérances aucune ne se réalise. Que l'on examine, en effet, quel a été le mouvement de notre marine marchande depuis le commencement du siècle. De 1801 à 1822, nous trouvons, dans les tables de M. Porter, que le nombre des navires anglais s'accroît dans une proportion considérable, tandis que celui des navires marchands étrangers qui visitent les ports anglais subit une diminution toujours croissante. Pendant cette période de vingt-deux ans, grace au système restrictif, le nombre et le tonnage des navires anglais augmente de moitié. Mais vient l'adoption du système de réciprocité, et la progression ascendante est chaque jour moins rapide. Dans l'espace de quatorze années, la marine marchande étrangère augmente, au contraire, d'une manière importante. Ce double mouvement pour les navires anglais et les navires étrangers, est représenté de la manière suivante :

Années.	Navires anglais.	Tonnage.	Navires étrangers.	Tonnage.
1828	11,733	2,179,000	»	563,000
1836	14,347	2,500,000	»	1,050,000

Il résulte de ces chiffres que, depuis l'adoption du système de réciprocité, malgré le développement qu'a pris le commerce colonial, le rapport des navires anglais et étrangers employés à transporter des marchandises a complétement changé ; que le tonnage des premiers a presque doublé, tandis que le tonnage des seconds n'a augmenté que d'un quart ; que, sur 3,500,000 tonneaux de marchandises, qui forment la totalité du commerce d'exportation du royaume, 1,000,000 ont été transportés par des navires étrangers ; et que, si le même rapport continue encore pendant douze ans, le nombre des navires étrangers qui visiteront les ports de la Grande-Bretagne pour y chercher un fret, dépassera celui de la marine marchande anglaise.

Digitized by Google

Si nous passons maintenant aux relations maritimes de l'Angleterre avec la Prusse, le Danemarck, la Norwége et la Suède; et *vice versâ*, si nous examinons le progrès de la marine marchande de ces puissances, nous trouvons que le système de réciprocité n'a point encore été favorable à l'Angleterre. D'après les chiffres de M. Porter, le nombre des navires anglais qui visitaient, avant les traités, les ports de la Russie était, terme moyen de 570 par an, il n'est plus que de 270; 57 navires anglais visitaient les ports du Danemarck, aujourd'hui ce nombre se réduit à 16; pour la Norwége, le nombre des navires anglais est tombé de 168 à 15; et pour la Suède de 123 à 66. La Prusse expédie au contraire dans les ports anglais 903 navires au lieu de 253; le Danemarck, 624 navires au lieu de 44; la Norwége, 785 au lieu de 257; la Suède, 250 au lieu de 71.

Mais on cite en faveur du système réciproque les progrès de la marine marchande anglaise dans ses relations avec les États-Unis. Voici quels ont été ces progrès depuis 1822 jusqu'en 1836:

Années.	Navires anglais.	Tonnage.	Nombre d'hommes.	Navires américains.	Tonnage.	Nombre d'hommes.
1822	138	37,385	1,770	500	156,050	6,866
1823	237	63,606	2,998	509	165,699	7,121
1824	157	44,994	3,166	460	153,475	6,451
1825	133	38,943	1,843	599	196,863	8,487
1826	158	47,711	2,244	448	151,765	6,505
1827	238	73,204	3,424	646	217,535	9,447
1828	256	80,158	3,647	372	138,174	6,049
18 9	192	61,313	2,773	460	162,327	7,052
1830	197	65,130	2 918	609	214,165	9,185
1831	289	91,787	4,204	639	229,869	9,807
1832	284	95,203	4,251	452	167,359	7,161
1836	226	86,353	3,575	524	227,483	7,790

Dans ce tableau on remarque que, de 1822 à 1836, le nombre des navires anglais s'est accru de 138 à 226, tandis que le nombre des navires américains est presque resté stationnaire; que le tonnage des premiers a presque triplé, tandis que le tonnage des derniers s'est élevé seulement de 156,000 à 226,000 tonnes. Cette augmentation dans la marine marchande dont se prévalent les partisans du système réciproque,

Digitized by Google

n'est point un argument contre le système opposé; personne n'ignore en effet quelle est la cherté de la construction des navires aux États-Unis et combien sont élevés les gages des matelots; il résulte de là qu'avec un système égal de droits, la marine marchande anglaise doit avoir la préférence.

Le mouvement des exportations de l'Angleterre avec tous les pays auxquels elle est liée par des traités de commerce, parle encore hautement contre le système de réciprocité. La source à laquelle nous empruntons les chiffres suivans est due à M. Porter. D'après ce savant statisticien, il paraîtrait qu'il y a une diminution annuelle de 15,000 £ dans les exportations de l'Angleterre avec la Prusse, et de 13,000 £ dans les exportations avec l'Allemagne. Pendant la période de dix ans, les exportations avec l'Allemagne sont restées stationnaires; il y a augmentation pour la France, mais cette augmentation est due à la réduction des droits sur les vins. Quant aux États-Unis, malgré l'augmentation que nous avons signalée dans le chiffre des navires anglais, le commerce est resté stationnaire; il est vrai qu'il y a eu de grandes exportations en 1835 et 1836, mais ces exportations, fruits de spéculations hasardeuses, étaient entièrement fictives; elles ont amené la terrible crise de 1837, époque où les exportations de la Grande-Bretagne aux États-Unis sont tombées à 3,500,000 £. Les exportations des marchandises anglaises dans le Portugal, qui, en 1827, s'élevaient à 1,400,000 £, sont tombés, en 1836, à 1,085,000 £; les exportations anglaises dans la Belgique qui, en 1827, s'élevaient à plus d'un million, étaient, en 1836, à 839,276 £.

Au contraire, on remarque que, dans tous les pays où il n'existe pas de système de réciprocité, à part pourtant l'Amérique du nord, le commerce extérieur de l'Angleterre a augmenté. En Espagne, en Italie, en Turquie, contrées avec lesquelles l'Angleterre ne s'est point unie par un traité de commerce sur les bases du système réciproque, il y a depuis quinze ans une augmentation considérable, et dans la nouvelle Australie, ainsi que dans les deux Canadas et les Indes-

Digitized by Google

Orientales, le commerce extérieur a doublé. Avec la Hollande, le commerce extérieur qui était de 2,104,000 £, en 1827, alors que cette puissance était unie à la Belgique, s'est constamment élevé depuis 1830; aujourd'hui le chiffre de ce commerce, non compris celui de la Belgique, est, terme moyen, de 2,509,000 £. Ainsi, de quelque côté qu'on tourne les yeux en Europe, on trouve que, dans les pays où il existe des traités de commerce basés sur le système de réciprocité, ces traités sont préjudiciables aux intérêts commerciaux de l'Angleterre, et que le contraire a lieu pour tous les pays avec lesquels le Royaume-Uni a conservé le système prohibitif.

Voici maintenant comment M. Porter établit les divers changemens qui se sont opérés dans le commerce de l'Angleterre avec les pays étrangers. « De 1802 à 1835, le commerce de la Grande-Bretagne a fléchi dans la proportion de 48 à 65; avec les colonies anglaises de l'Amérique, au contraire, il a augmenté d'un quart, avec les États-Unis d'Amérique, d'un tiers, avec les Indes-Orientales d'un tiers. Depuis le commencement du siècle, les années 1835 et 1836 exceptées, le commerce extérieur n'a pas atteint le niveau auquel il était arrivé pendant que nous étions en guerre avec la presque totalité des nations de l'Europe. Ainsi, de 1801 à 1810, le chiffre des exportations des produits manufacturés s'est élevé à 40,737,970, terme moyen; dans les dix années suivantes, le terme moyen a été par année de 41,454,461 £; de 1821 à 1831 le terme moyen a fléchi et n'a plus représenté que 36,597,623 £. Depuis cette époque, le chiffre des exportations s'est élevé successivement, et en 1836 il a dépassé de 1,765,543 £ le chiffre des exportations qui ont eu lieu dans l'année 1815, la première année de la paix; mais en somme le commerce que nous faisons avec les nations civilisées de l'Europe a subi une dépression considérable. De 1832 à 1836, le chiffre des exportations anglaises en Europe, a été de près de 20 pour cent moins élevé que pendant les cinq années qui ont suivi la paix. »

Digitized by Google

Économie rurale.

Traitement à suivre à l'égard des bêtes à laine pour l'amélioration de la toison. — Si l'importance que prend chaque jour l'industrie lainière en France, et le développement dont cette branche intéressante de notre commerce est susceptible à cette époque où les inventions merveilleuses de Watts et de d'Arkwright se perfectionnent sans cesse, ne suffisaient pas pour appeler l'attention de l'agronome français sur cet article, il se recommanderait encore à lui par les suffrages unanimes que lui ont donnés les membres de la société agricole d'Edinbourg en lui accordant le grand prix que cette société avait mis au concours.

Son auteur, est M. James Dickson; ce savant agronome commence le traitement du bélier au sevrage et le conduit jusqu'à l'âge mûr. Il y a une différence matérielle, dit-il, dans la nutrition du bélier, selon que ce bélier est destiné à la vente ou qu'il doit faire partie du troupeau. Dans le premier cas, le bélier doit avoir de bonne heure une nourriture abondante, afin de paraître au marché dans une condition aussi avantageuse que possible; dans le second cas, il faut ménager cette nourriture, afin de ne pas trop hâter la croissance de l'animal; se borner par exemple à la ration que l'on donne aux jeunes moutons lorsqu'on veut les engraisser; cela suffit pour lui donner de la vigueur. Alors, ou du moins lorsque le bélier ainsi préparé a atteint son dix-huitième mois, on le met avec les brebis. Cette saison commence vers la mi-octobre et se termine au plus tard le 20 ou le 25 novembre. Le bélier est aussitôt séparé des brebis, et on lui donne pour nourriture des navets que l'on mélange avec un peu de foin; puis, au printemps de l'année suivante on le met au vert. Le service d'un bélier doit durer jusqu'à sa cinquième année; passé cet âge, il est nécessaire de le mettre à la réforme. Un bélier peut saillir quatre-vingts brebis sans danger, mais il est plus prudent de ménager ses forces, et de réduire le nombre des saillies à cinquante ou soixante.

Digitized by Google

Le traitement de la brebis n'exige pas moins de précautions. Le traitement commence également à l'époque du sevrage; alors on laisse la brebis paître avec le reste du troupeau, mais au premier octobre, lorsqu'on peut juger de la qualité de la laine, on la met dans les meilleurs pâturages de la ferme. Puis, à l'époque des pluies ou bien aux premiers froids, on donne à la brebis des navets blancs; cette nourriture, dont les sucs conservent la chair, se change en herbe fraîche au mois d'avril. Alors on poursuit le traitement que nous venons d'indiquer pendant tout l'été.

Cependant trois semaines ou un mois avant que la saison des saillies soit arrivée, la brebis doit recevoir une nourriture plus nutritive; on lui donne des navets, mais la rave sauvage lui convient mieux en ce que les sucs de la rave donnent de la vigueur à l'animal sans le rendre trop gras. Le fruit se trouve alors être d'une bonne qualité. La saison des saillies terminée, la brebis doit rester dans les champs jusqu'au mois de février, si toutefois la rigueur du froid le permet; ou bien on lui donne du foin mêlé de navets, en ayant soin de ménager l'embonpoint; car dans cette condition l'embonpoint est aussi fatal à la brebis et à son fruit que l'extrême maigreur. Le moment de la parturition est un moment d'épreuves pour le berger; s'il n'apporte pas dans sa tâche toutes les précautions désirables, il est plus que probable que des maladies graves lui enlèveront les agneaux et très souvent un grand nombre de ses brebis. Trois semaines avant cette époque, il doit s'entendre avec le fermier pour avoir un champ exposé au sud qui ne soit point humide et aussi peu éloigné de l'étable que possible. C'est dans ce lieu que doivent être placées les brebis; ce champ doit être fourni de navets et de paille fraîche pour que ces animaux puissent déposer leurs petits; le berger doit aussi élever de petites huttes en paille pour abriter les brebis au moment de la parturition, afin que celles qui ont peu de lait puissent lutter avec succès contre le mauvais temps et le froid. Une surveillance constante est nécessaire; car, s'il arrive que la délivrance se fasse sou-

Digitized by Google

vent sans accidens, il n'est pas rare non plus qu'elle exige l'assistance du berger. Dans le cas où le fruit vient à mourir, on doit le remplacer par l'agneau d'une mère qui en a deux; dans cette circonstance on place l'agneau et sa nouvelle mère dans un lieu obscur; on frotte la tête ou même on cout sur le corps de cet agneau la peau de celui qui est mort afin que l'odeur puisse tromper la mère; puis, au bout de quelque temps, lorsque la mère s'est accoutumée à son nouveau fils, on peut lâcher l'un et l'autre, et les laisser se mêler avec le reste du troupeau. Mais là ne se bornent point les devoirs du berger; il doit encore enlever la laine qui garnit les mamelles de la brebis et faire attention à ce que l'agneau ne s'attache pas à une seule tétine : c'est là que gît le principe de ces maladies cancéreuses qui exercent leurs ravages dans les troupeaux. L'agneau doit être en outre présenté à la mamelle de la mère aussitôt qu'il est né, et être tenu dans un état sec. Si la mère a peu de lait, circonstance qui arrive fréquemment, dans ce cas le berger doit avoir sous la main une vache laitière qui lui fournira du lait chaud. Ce lait chaud donné à l'agneau lui tient lieu de celui qu'il ne peut trouver dans le sein de la mère.

Du traitement à suivre à l'égard de la nutrition, M. Dickson passe au lavage et à la tonte. Le lavage ainsi que la tonte, dit-il, réclament les plus grands soins. Le lavage a lieu dans le mois de mai; quelques personnes prétendent que cette opération ne doit s'effectuer qu'après que la toison a été enlevée de dessus le corps de l'animal; c'est à tort: la laine ainsi préparée obtient toujours un prix moins élevé que la laine que l'on lave avant la tonte. Ce lavage doit s'effectuer dans un ruisseau d'eau courante, d'une profondeur de deux pieds et demi, et d'une largeur suffisante pour permettre à trois ou quatre hommes de se tenir sur une même ligne, à six pieds de distance; à défaut d'un ruisseau semblable, on pratique une écluse d'une grandeur et d'une largeur suffisantes. L'opération commence dans l'après-midi, après que les rayons du soleil ont échauffé l'eau. Quand

Digitized by Google

tout est prêt, l'animal est livré doucement au premier laveur; celui-ci le prend par les jambes de devant de la main gauche, saisit de la droite la laine du cou, le renverse sur le dos, et lave pendant quelques instans, en ayant soin de tenir la tête de l'animal hors de l'eau. Cela fait, il livre le mouton au second et au troisième laveur qui répètent l'opération, et on conduit ensuite l'animal dans un champ où il peut s'ébattre, courir et se reposer sans salir sa laine. Cette opération se fait mieux encore lorsque, préalablement à l'immersion, on imprégne la laine du mouton d'une solution de soda.

Après le lavage vient la tonte; pour que cette opération soit avantageuse, il faut attendre au moins six ou huit jours après le lavage, alors la laine devient soyeuse et belle. Pour opérer la tonte, on tient le mouton couché sur le dos, sans lui lier les pattes comme on le fait dans la plupart des comtés de l'Angleterre; le tondeur, après avoir dégagé le cou jusqu'aux épaules, enlève la laine qui est sur le ventre en la jetant à droite et à gauche; il suit ainsi une ligne qui amène son ciseau à l'extrémité des jambes de derrière. Revenant aux jambes de devant, il continue à dépouiller les jambes, l'épaule, les côtes, en coupant la laine d'un côté, jusqu'à ce qu'il arrive tout près de l'épine dorsale; il renverse alors l'animal d'un côté, dégage l'épine dorsale, puis le replace sur le dos et continue l'opération en recommençant par le ventre. Cette méthode est préférable à celle qui est employée par un grand nombre de tondeurs, qui poursuivent la tonte, lorsque le ciseau est arrivé à l'épine dorsale, sans revenir au point de départ. La laine ainsi levée doit être roulée avec soin, sans aucune saleté, et placée dans un endroit sec, ce qui en augmente le poids et améliore la qualité. Que le fermier n'oublie point de prendre ces précautions; qu'il soigne surtout l'emballage; les toiles destinées à cet usage doivent être de bonne qualité; les balles doivent être faites avec le plus grand soin, le poids de chacune est d'environ 384 livres; il est nécessaire que les toisons arrivent à leur destination dans un état convenable, car il n'ob-

Digitized by Google

tiendra une vente facile et un prix élevé de sa marchandise qu'à ces conditions.

En résumé, le choix du bélier que l'on destine à couvrir les brebis est une des premières conditions nécessaires pour obtenir une laine belle et soyeuse ; plusieurs agronomes prétendent que l'influence du climat entre pour beaucoup dans la quantité de la laine ; de nombreuses expériences ont été faites à ce sujet, expériences qui ont eu lieu sur des chevriots, des leicesters, et plusieurs autres races ; et dans toutes on a reconnu que, par la surveillance et des soins, on pouvait arriver à des résultats qui compensaient largement la peine et la mise de fonds de l'éleveur. Après le choix du bélier, vient la nourriture ; cet article est important à observer. La nourriture d'un mouton, ainsi que nous l'avons dit, doit être bonne, sans trop l'engraisser ; elle doit lui donner de la vigueur, et le tenir dans un état qui n'est ni maigreur ni embonpoint. Nous avons vu que le navet et la rave sauvage jouaient un grand rôle dans cette nourriture. On peut y ajouter plusieurs espèces de mousses ; la mousse, comme la rave, produit une laine plus lourde que les plantes qui croissent dans les terres légères Viennent enfin les diverses instructions que nous avons données relativement aux soins que demandent les brebis et leurs fruits, depuis le moment de leur naissance jusqu'au moment où on leur enlève leur toison. Nous terminerons cet article par quelques mots sur les diverses méthodes qui sont pratiquées aujourd'hui par un grand nombre d'habitans des montagnes de l'Écosse, pour garantir leurs troupeaux contre la rigueur de l'hiver.

L'une de ces méthodes est fort ancienne ; elle consiste à appliquer sur le corps du mouton de goudron mêlé de beurre ; mais les prix élevés auxquels la laine blanche s'est vendue ces dernières années, ont dû naturellement stimuler l'éleveur à chercher une composition moins préjudiciable à la laine que celle dont nous parlons. Quelques unes des compositions nouvelles, l'huile de cacao, l'huile d'olive et la térébenthine, ont eu un demi-succès ; d'autres, au contraire,

Digitized by Google

donnaient à la laine une couleur si forte, que les éleveurs sont revenus à l'ancienne méthode, celle du goudron et du beurre. Cette composition, à nos yeux, est encore la meilleure, cependant il faut se garder de mettre une trop forte quantité de goudron; la manière dont les éleveurs l'appliquent sur le corps de l'animal est aussi défectueuse; pour que l'action de ce mélange soit efficace, il faut, avant tout, que la laine soit bien propre; alors en appliquant la composition le plus près de la peau que possible, la laine ne souffre point, et sa blancheur n'est point atteinte. Les mêmes précautions doivent être observées dans les contrées où l'on fait usage de certaines liqueurs pour détruire la vermine à laquelle ces animaux sont sujets; le jus de tabac et l'essence de térébenthine sont généralement employés pour cet objet, ce mélange doit se composer de douze parties de jus de tabac sur une partie de térébenthine; il faut l'appliquer sur la peau de l'animal lorsqu'il revient des champs, en ayant soin d'endommager la laine le moins possible. Par là on délivre l'animal, non seulement de la vermine, mais on le garantit souvent de la gale, maladie toujours funeste à la toison.

Voyages.

Zanzibar et Mascat. — Zanzibar, l'une des îles les plus intéressantes de la côte, a quarante-cinq milles de long et de dix à quinze milles de large; deux ou trois rangées de monticules de trois à quatre cents pieds de haut la traversent. Sa population actuelle est portée à 400,000 habitans par les statisticiens du pays; chiffre exagéré sans doute, mais qui se rapproche plus de l'exactitude que le chiffre de 150,000 auquel l'assignaient il y a vingt ans la plupart des géographes. Cette population se compose de Sowalies, d'Arabes, d'Hindous, de nègres, de libres et d'esclaves. Ceux-ci forment les deux tiers de la population, et les nègres libres sont estimés à 17,000.

Sous le rapport du commerce, sous le rapport des destinées

Digitized by Google

qui lui sont ouvertes, Zanzibar, par son heureuse situation sur la côte orientale de l'Afrique, est digne de tout l'intérêt du voyageur. Les Américains y obtiennent de la gomme copale, de l'ivoire, et des peaux en échange de leurs cotons manufacturés, et l'on y trouve les produits les plus variés de l'Asie et de l'Europe. Néanmoins les marchandises anglaises jouissent de peu de crédit; la qualité du tissu est d'une grande infériorité par rapport à celle du tissu des produits fabriqués de l'Amérique, et c'est en vain que les fabricans anglais cherchent à imiter les produits américains, en leur empruntant leur marque, la fraude est presque toujours reconnue; aussi pour plus de sûreté les indigènes achètent rarement aux marchands anglais.

Les navires étrangers qui sont entrés à Zanzibar depuis le 16 septembre 1832 jusqu'au 26 mai 1834 s'élèvent en tout à 41. Dans ces chiffres on ne voit figurer qu'un petit nombre de navires anglais, mais il est à remarquer que ce n'est qu'en 1832 que Londres commence à entrer en relations avec Zanzibar. D'un autre côté les navires de la côte et les navires indiens, autrement les *daws* et *bagulas*, ne sont pas compris dans ces chiffres. Par leurs formes les daws ressemblent aux navires des temps les plus reculés de l'antiquité; la proue en est effilée, la poupe élevée a la forme d'une tour, un mât qui est au milieu porte une grande voile. Les bagulas sont bien construits et ressemblent assez aux chébecs de la Méditerranée. Le jaugeage moyen de ces bâtimens est d'environ 158 tonneaux; mais dans le nombre il y en a qui portent jusqu'à 300 tonneaux. Le mouvement annuel de ces navires est d'environ 300, indépendamment de trente grands navires qui forment la flotte du sultan.

Zanzibar est une île fertile. L'indigo, le coton croissent à Zanzibar comme dans les lieux les plus favorisés des tropiques; mais la canne à sucre, malgré les soins que le sultan a donnés à cette culture, n'a point prospéré; il en a été autrement du clou de girofle. Cette production qui est d'un grand rapport est partout cultivée avec un grand succès. J'ai vu une

Digitized by Google

plantation du sultan couverte tout entière de girofliers. Le principal corps de logis est situé au centre d'une cour d'environ cent-vingt pieds carrés; les murs en sont de corail; ils ont environ sept pieds de haut et renferment tous les bâtimens destinés aux esclaves. Auprès de la maison principale est un petit jardin rempli de rosiers; les muscadiers y abondent; et, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'œil charmé découvre sur un terrain légèrement ondulé des girofliers de tout âge et de toute grandeur. La forme du giroflier est conique, les branches croissent à angles droits avec la tige; elles commencent à quelques pouces au dessus du sol. Ces arbres rapportent, terme moyen, six livres de clous par an, et la récolte se fait à la main.

En encourageant l'agriculture, le sultan n'a point perdu de vue que la première richesse d'un état était la tolérance religieuse; toutes les opinions, tous les dogmes trouvent appui et protection à Zanzibar; aussi voit-on un grand nombre d'Hindous et de Banyans quitter annuellement les possessions limitrophes des Portugais pour s'établir sur le territoire du sultan. Cependant l'esclavage jouit encore d'une grande faveur, et chaque année il entre dans l'île un nombre considérable de nègres: il y a quelque temps le nombre des esclaves entrés dans le cours d'une seule année fut évalué à 22,000. Mais, hâtons nous de le dire, le sort de ces hommes n'est point aussi malheureux que dans la plupart de nos colonies; ils sont traités avec humanité. On leur accorde un champ dont le produit est destiné à leurs besoins; quelques uns réalisent des sommes considérables, surtout quand ils ont le bonheur de tomber dans la possession d'un maître arabe, et chacun a deux jours entiers tous les dix jours pour pourvoir à son entretien. Ces hommes viennent tous de la côte d'Afrique; quand ils arrivent dans l'île, on les loge dans un hangar en bois qui touche à la douane et d'où ils ne sortent qu'après avoir été vendus. La vente se fait tous les jours, au soleil couché, sur une place publique, et chaque nègre paie un droit d'importation qui varie d'un demi-dollar à quatre dollars.

Digitized by Google

Cependant il est une cause naturelle qui doit influer pendant long-temps encore d'une manière désavantageuse sur les destinées de cette île ; c'est l'insalubrité du climat, à l'époque de la saison pluvieuse ; insalubrité si grande qu'il n'est pas un navire européen qui n'en ressente plus ou moins les effets. Alors les eaux de la rivière dans laquelle sont mouillés les navires, grossies par de nombreux ruisseaux, roulent des immondices qui les empoisonnent. Pour porter remède au mal le sultan fait construire aujourd'hui un aqueduc, et son intention est, dit-on, de bâtir un réservoir où les eaux se dépouilleront des corps étrangers dont elles sont chargées.

Notre navire, après un séjour de plusieurs mois à Zanzibar, leva l'ancre et se dirigea sur Mascat. Dans le trajet et après quinze jours de traversée, nous touchâmes sur un rescif de corail. Nous envoyâmes aussitôt une de nos chaloupes à Mascat pour y chercher du secours. Nous reconnûmes notre position : nous nous trouvions entre l'île de Mazeira et la terre ferme. A la nouvelle de notre désastre, le sultan de Mascat s'empressa de nous envoyer deux sloops de guerre abondamment pourvus de provisions et d'eau fraîche, et le gouverneur de Sur, ville de la côte à cent milles au sud de Mascat, eut ordre de nous expédier des alléges et de nous protéger en cas de besoin contre la rapacité des Arabes de la côte qui, dès les premiers jours, étaient venus rôder autour de nous. Mais ce secours nous fut inutile, et quand il arriva, nous étions déjà hors de danger. Nous fîmes aussitôt voile pour Mascat où nous arrivâmes heureusement.

Nous y fûmes reçus avec la plus grande bienveillance par le sultan. Seyd Soïd est libéral et généreux ; sa magnificence envers ses amis n'a point de bornes ; cependant ses belles qualités ne l'ont point encore réconcilié avec la tribu d'Oman qui lui reproche son usurpation. Le sultan a deux femmes légitimes ; la dernière avec laquelle il s'est marié est une fille du shah de Perse ; il a en outre vingt concubines dont quelques unes appartiennent à la Circassie, à la Géorgie et à l'Abys-

Digitized by Google

sinie; il y a quelques années qu'au nombre de ces dernières il comptait une jeune Française qui avait autant de crédit sur son esprit que la fameuse Roxelane sur l'esprit de Soliman. Le sultan a sept fils; quant à ses filles, la naissance d'un enfant de ce sexe passant inaperçue parmi les Arabes, le nombre en est inconnu.

La marine arabe se compose de soixante-quinze navires de toute grandeur; quelques uns ont soixante-quatre canons et d'autres quatre-vingt-quatre. Les principaux officiers qui la commandent ont tous fait leurs études à Bombay et à Calcutta, et la discipline la plus sévère règne à bord. Le même esprit d'ordre préside dans l'administration des états du sultan, la justice y est rendue avec équité, les exactions des gouverneurs y sont inconnues, et le voyageur européen trouve aujourd'hui dans les villes les mœurs polies des villes européennes.

Statistique.

La foire de Balukhissar.—Au sein d'une plaine magnifique, à 85 milles nord-ouest de Smyrne, s'élève une ville fameuse dans les légendes de l'Orient par les amours malheureux du prince Kosrew et de la belle Schyrin, la fille aux yeux noirs. Cette ville c'est Balukhissar avec ses vastes bazars, ses riches mosquées, ses maisons en bois et sa rivière dont les eaux paisibles, après avoir quitté le lac de Bigha, arrosent et fécondent de belles prairies et vont se perdre au pied du Jounous-Dagh ou du mont Padaxus. La ville occupe une circonférence d'environ trois milles. A six milles au sud on rencontre un établissement de bains d'eau minérale, dont la température est d'environ 37° Réaumur; les eaux contiennent du gaz acide sulfurique, et sont renommées pour leurs propriétés médicinales dans les maladies cutanées et les rhumatismes.

C'est dans cette ville que chaque année se tient l'une des foires les plus considérables de l'Orient; la foire s'ouvre le 15 août, sous la présidence d'un *bazarguian bachi* que Brousse

Digitized by Google

possède le privilége d'y envoyer chaque année; c'est le magistrat qui juge en dernier ressort tous les différends qui peuvent naître dans les transactions. Alors de longues caravanes de chameaux et de mules, dont le cou orné de clochettes retentissantes rappelle les arrieros de l'Espagne, couvrent les routes ombragées de beaux arbres qui aboutissent à la ville. Ces caravanes viennent de toutes les parties de l'Asie; et plus de vingt-cinq mille individus se concentrent dans l'enceinte de la ville ou dans ses environs.

Le spectacle que présente cette multitude attirée par l'esprit de spéculation et l'appât du gain est un des plus curieux que l'on puisse imaginer. Rien de si pittoresque que cette variété de costumes, ces physionomies affairées ou placides qui se meuvent dans les rues de la ville, ou qui se tiennent gravement dans leurs boutiques. C'est là surtout le caractère qui distingue les bazars occupés par les Turcs; on dirait que le Musulman, qui, de tous les peuples, possède encore les mœurs les plus simples, est tellement persuadé de la bonne qualité de sa marchandise que tout effort pour attirer à lui les chalands est inutile. Au contraire, dans la portion du marché réservée aux Juifs, un continuel bourdonnement ne cesse de se faire entendre; le Juif emploie la voix et le geste pour attirer l'attention de ceux que, à une simple inspection, à un coup d'œil rapide jeté furtivement sur eux, il a reconnus capables de lui offrir quelque bénéfice. Les Arméniens et les Grecs tiennent les deux extrêmes. La physionomie des premiers, variée et mobile, offre dans ses traits toute la finesse que l'on remarque chez les Grecs: patiens, économes, infatigables, on les retrouve partout; ils sont négocians, banquiers, fournisseurs; et d'ordinaire, par l'appui qu'ils se prêtent mutuellement, par les nombreuses relations qu'ils sont parvenus à établir, ce sont eux qui savent faire le mieux leurs affaires.

Pendant la foire, qui dure ordinairement quatorze jours, le bazar est divisé en sections; chacune est occupée par des vendeurs de différentes nations; tous les produits manufac-

Digitized by Google

turés de l'Europe, les denrées coloniales, les riches tissus de la Perse, les soieries de Brousse trouvent un débouché facile en cet endroit; le mouvement des affaires atteint chaque année le chiffre de 18 à 20 millions de piastres turques. Le marché d'échange se fait pendant la nuit, le jour est consacré aux achats qui doivent se payer en argent; mais rien de ce qu'on achète ne se paie immédiatement, on enregistre simplement les ventes. Cependant, malgré cette confiance, il est rare qu'il y ait des fraudes commises parmi les marchands. C'est dans les trois derniers jours du marché que s'opèrent les paiemens; alors le marchand voit venir à son comptoir des personnes dont la physionomie s'est entièrement effacée de sa mémoire au milieu de la foule qui passe à toute heure sous ses yeux. Du reste la police se fait de la manière la plus sévère; moyennant un droit perçu sur tous les étrangers, le gouverneur entretient autour de la ville un cordon de gardes. Il y a quelques années, deux malheureux Juifs cherchèrent à s'évader pour se soustraire au paiement; mais, pris en flagrant délit, ils furent condamnés à être pendus, sentence qui fut aussitôt mise à exécution.

Un vaste espace est consacré en dehors de la ville pour le marché des bestiaux. La quantité de chevaux qui s'y vend est très considérable. Le bazar s'ouvre ordinairement vers les trois heures du matin et ferme au moment où le soleil se lève; des tentes nombreuses, bariolées de mille couleurs, s'étendent près de la petite rivière qui coule aux environs; c'est là que les étrangers qui n'ont pu s'abriter dans les khans ou dans les maisons viennent prendre quelques momens de repos. Quand l'heure des affaires a cessé, de nombreuses bandes de musiciens, des danseurs de corde, des saltimbanques, des comédiens ambulans se livrent à leurs exercices. Alors les plaisirs se succèdent sans interruption; d'anciennes connaissances se rencontrent, de nouvelles se forment; la foire se ferme enfin, puis au jour du départ, lorsque les caravanes se remettent en route, lorsque chacun a serré dans sa bourse de cuir jaune le montant de ses bénéfices, plus d'un regard se

Digitized by Google

retourne distrait pour contempler, à travers la poussière du chemin, les derniers minarets de la ville, et le feuillage des arbres qui se balancent sur les bords de la rivière.

Aperçu commercial des différens ports de la Grèce. — En 1837 il est entré dans le port de Patras 221 navires, tant sous pavillon grec que sous pavillon étranger, ce qui fait 63 de moins qu'en 1836; le tonnage de ces navires était de 14,609 tonneaux. 136, jaugeant 9,855 tonneaux, ont quitté le port dans le cours de l'année; c'est 42 de moins qu'en 1836. Les principaux articles d'importation sont le sucre, le café, le fer, le bois, les cuirs, les cordages, le chanvre, les bonnets rouges, les comestibles, le poisson sec, les spiritueux, les verreries, les chandelles, le riz, l'indigo, la cochenille, le vin, les épices, le fil de coton, le tabac en poudre et à fumer, représentant une valeur de 2,172,000 drachmes. Les articles d'exportation ont été des corinthes, des cosses de gland, de la soie, de la laine, des grains, du fromage, du beurre, du miel, des peaux de mouton, du bétail, du bois à brûler et du tabac, représentant une valeur de 3,048,854 drachmes.

L'importation s'est élevée à 67,000 drachmes de plus qu'en 1836; et l'exportation a donné 455,338 drachmes de moins qu'en 1836. Cette diminution frappe principalement sur les corinthes.

A Nauplie, il est entré, en 1837, 444 navires avec des cargaisons, et 144 navires sur lest, sous différens pavillons. Le nombre des navires chargés qui ont quitté le port s'est élevé à à 111, et le nombre des navires qui sont partis sur lest s'est élevé à 456. L'importation et l'exportation consistant dans les articles susnommés, ont été respectivement évaluées à 1,643,027 et 837,400 drachmes.

A Syria, il est arrivé 1,289 navires, et 2,814 en ont appareillé; la plupart de ces navires naviguent sous pavillon grec et jaugent rarement plus de vingt tonneaux. L'importation a été évaluée à 9,430,987 drachmes, et l'exportation à 9,512,807.

Digitized by Google

En 1836, l'importation et l'exportation, prises cumulativement, ont produit 5,359,000 drachmes de plus.

Au Pirée, il est entré, en 1837, 368 navires chargés, et 58 navires sur lest; 161 navires chargés et 265 navires sur lest ont quitté ce port dans le cours de l'année. L'importation s'est élevée à 28,000 tonneaux, et l'exportation à 11,600 tonneaux. Plusieurs de ces navires sont repartis avec une portion du chargement avec lequel ils étaient arrivés.

Littérature. — Beaux-Arts.

Mouvement des arts et de la littérature à Londres.—Voici donc le parlement prorogé, la reine partie pour son château royal de Windsor, les lords retirés dans leurs splendides manoirs pour y jouir de la vie anglaise par excellence. Que Dieu nous les garde et nous les ramène avec leurs dîners et leurs fêtes joyeuses! Le tumulte, la joie délirante, ne couvrent plus les clameurs et les cris de détresse que poussent des milliers de malheureux. Plus rien! le plaisir s'est enfui, et avec lui les derniers souvenirs du dîner offert au duc de Devonshire par le duc et la duchesse de Sutherland, et du banquet que l'ambassadeur russe a donné au corps diplomatique; banquet splendide, dans lequel son excellence a déployé toute la richesse de ses livrées à galons d'or, et le luxe de sa vaisselle d'or et d'argent.

Heureusement la presse littéraire ne s'est point ressentie de ce repos; même fécondité parmi nos éditeurs et nos écrivains. C'est d'abord la correspondance de Pitt que publient les petits-fils de cet homme d'état. Cette collection renferme des lettres importantes; l'une d'elles est écrite à Pitt lui-même par l'ambassadeur britannique à Berlin. L'ambassadeur lui fait part d'une conversation dans laquelle le grand Frédéric II s'exprime en termes flatteurs sur ses talens d'homme d'état. Ce jugement de Frédéric est juste; par son talent, par son éloquence, Pitt est l'un des premiers génies de l'Angleterre. Dans une autre lettre, Pitt écrit à son neveu Thomas

Digitized by Google

Pitt, qui étudie à Cambridge, et lui donne quelques conseils sur la politesse, conseils qui valaient bien tous ceux de lord Chesterfield. « La politesse, dit Pitt, c'est de la bienveillance dans les bagatelles, c'est la préférence que l'on donne au plaisir des autres sur son propre plaisir dans les petites choses de la vie. De grands saluts, des complimens cérémonieux, des civilités empesées, ne seront jamais la politesse ; ce doit être quelque chose d'aisé, de naturel, de non étudié, de ferme et de noble. »

Qui ne connaît lord Brougham et sa polémique furieuse contre les ministres? Lord Brougham, qui appartient à l'*irritabile genus*, vient de faire paraître un ouvrage remarquable sous le titre de « *discours.* » Chacun de ses discours est précédé d'une introduction relative aux faits et aux personnages; on y reconnaît une main de maître. Voici le portrait de M. Roscoe, le banquier-littérateur de Liverpool, dont Chantrey vient d'achever la statue, et celui de Bentham, le chef de l'école utilitaire. « Quand Roscoe s'éleva en renommée et en richesses, dit lord Brougham, quand il devint l'élu de sa ville natale au parlement, et l'un des premiers hommes d'état du siècle, on lui vit la même modestie, et cette simplicité primitive de manières qui formait le principal trait de son caractère. Grand dans les revers, il savait supporter la bonne fortune avec la même sérénité d'esprit. Entouré de nombreux amis, heureux au sein de son aimable famille, admiré des savans, aimé des gens de bien, Roscoe passa ses dernières années à cultiver les lettres. » — « Bentham, le chef des Utilitaires, se distingue par une des qualités les plus fertiles en résultats : c'est la hardiesse avec laquelle il poursuit ses recherches. Quelque obstacle qui s'oppose à sa course, quelle qu'en soit la source, rien n'a de valeur pour lui, lorsque pesant les principes et les argumens dans ses balances d'or, il trouve la plus légère oscillation sur l'un ou l'autre plateau. Cette qualité remarquable de son esprit fut la grande cause de ses succès, mais elle fut aussi la source de presque toutes ses erreurs. Elle l'empêcha souvent de voir les difficultés réelles; elle donna un

Digitized by Google

air d'impraticabilité à plusieurs de ses plans. Bentham poussait un argument jusqu'à ses dernières limites, tout principe jusqu'à rupture ; il chargeait les voûtes des fondemens de son système jusqu'à ce qu'elles s'écroulassent sous le poids des matériaux. »

Vous connaissez miss Martineau et le titre de son ouvrage : *Comment il faut observer!* Qui mieux que miss Martineau pouvait, je le demande, donner des règles pour bien observer dans les voyages? Son livre commence par des considérations sur les qualités que doit avoir un voyageur; la première de toutes, c'est de connaître son propre pays, et de le connaître sans préjugés; la seconde, c'est d'avoir des principes élevés et fixes, de la sympathie pour l'humanité. L'auteur examine ensuite les diverses manières de voyager, et donne la supériorité aux voyages à pied. Elle passe successivement en revue : religion, morale, condition domestique, idées de liberté, progrès de la société et population. Les cimetières surtout sont l'objet des sympathies de miss Martineau. « Nulle part, dit-elle, le voyageur ne trouvera autant d'instruction; il y apprendra sous quel aspect on considère la mort et la vie, et quel est l'esprit moral de la nation. Voyez les pyramides d'Egypte; qui croirait, en s'arrêtant devant ces immenses mausolées, que la mort était regardée par les Egyptiens comme le grand niveleur? Dans les cimetières moraves, au contraire, tous les morts sont égaux, les monumens sont proscrits! »

Les voyages se publient par centaines. Ceux de M. Pollack dans la *Nouvelle-Zélande* sont écrits avec verve, et présentent d'ailleurs un intérêt politique. Dans la session qui vient d'être close, on a présenté au parlement un projet de loi sur la colonisation de la Nouvelle-Zélande. Ce bill n'a pu passer à cause de considérations relatives à de puissans intérêts privés qui se trouvaient liés avec la question; mais il est certain qu'un bill décrètera bientôt la colonisation de ce pays. Combien l'Angleterre est active! Tous les habitans de la terre périraient, à l'exception de ceux de cette île, que bientôt le monde serait

Digitized by Google

repeuplé. L'Amérique, l'Inde, la Nouvelle-Hollande sont envahis par cette race constante et hardie. Pourquoi donc la race française serait-elle moins puissante? Patience, c'est-à-dire le savoir attendre, voilà ce qui lui manque. A la Nouvelle-Zélande M. Pollack a trouvé partout des traditions du capitaine Cook; on lui parlait souvent du grand oiseau et de la beauté de ses ailes blanches; tels avaient paru aux yeux des insulaires le vaisseau et les voiles du célèbre navigateur.

L'*Esprit de l'Orient*, de M. Urquhart, est un ouvrage remarquable. Depuis les délicieuses lettres de lady Wortley Montague, aucun livre sur la Turquie n'a excité autant d'intérêt. Les *Lettres sur l'Egypte, l'Edom et la Terre-Sainte*, sont écrites par un voyageur-amateur; les faits relatifs au gouvernement de Méhémet-Ali sont pleins d'intérêt. Lord Lindsay a visité à Boulac l'école polytechnique: les jeunes gens y étaient bien tenus; à part le *tarbouche* et les pantoufles, ils auraient pu passer pour Européens. Il y a dans l'établissement une imprimerie où les élèves impriment chaque semaine un journal; ils font aussi des livres; les contes arabes des *Mille et une Nuits* viennent d'être achevés. Mais c'est là le bon côté; car le tableau que trace lord Lindsay de la manière dont le pacha fait ses levées de troupes en Syrie est épouvantable; les pères, les fils, les époux sont à l'improviste arrachés à leurs familles, malgré leurs cris de désespoir et de malédiction. Voici maintenant le récit de la nouvelle expédition du capitaine Back au pôle arctique en 1836-1837. Quoique parti sous des auspices favorables, le capitaine Back n'a pu atteindre le but de son voyage à cause de la rigueur prématurée du froid qui arrêta dans les glaces le vaisseau *la Terreur*, qu'il commandait. L'objet de l'expédition a été manqué; mais l'ouvrage de l'habile capitaine n'en sera pas moins lu avec beaucoup d'intérêt. *Les Fan-Qui* ou *Barbares*, tel est le nom dont les Chinois gratifient les Européens, sont aussi un livre de voyages. Le but de ce livre est de représenter la vie des Européens à Canton, la seule partie du Céleste Empire qu'il leur soit permis de fréquenter, et encore avec beaucoup de

Digitized by Google

restrictions. Citons les *Voyages dans le Caucase occidental*, de M. Spencer, ouvrage inspiré à l'auteur par la lutte que soutiennent les montagnards Circassiens contre l'envahissement des Russes. Ces braves, semblables aux Spartiates par leur respect pour la vieillesse, et aux paladins par leur conduite courtoise envers les femmes, sont, comme la plupart des habitans des montagnes, ardens à la vengeance. L'auteur rapporte qu'un Turc trahit un jour un chef circassien et le fit tomber au pouvoir d'un général russe. Le Turc se sauva avec la récompense de sa trahison; il alla à Constantinople, et ayant changé de nom et de résidence, il espérait n'avoir rien à craindre; il se trompait. Quelques mois se passèrent, et un matin, dans une rue de Constantinople, on trouva le corps du traître horriblement mutilé : il avait la gorge traversée par un poignard circassien. Je dois citer encore le volume que le docteur Bisset Hawkins, d'Oxford, a publié sur l'Allemagne, l'esprit de son *histoire, de sa littérature, de sa condition sociale et de son économie nationale*. L'ouvrage est divisé en deux sections; dans la première, l'Allemagne est considérée dans son ensemble; dans la seconde, elle est étudiée dans ses parties: Histoire, littérature, sciences, arts, théâtre, religion, éducation, crimes et peines, l'auteur passe tout en revue dans ce livre, qu'on pourrait appeler une petite encyclopédie de l'Allemagne. Vient enfin *l'Américain à Paris*. Mauvais ouvrage! L'auteur a tout considéré avec une légèreté de mauvais goût et un parti pris de dénigrement. Heureusement l'Amérique a, pour se former une idée de l'Europe et de la France, des voyageurs plus dignes et mieux éclairés.

Après les voyages, viennent les romans, les nouvelles, les biographies, des livres de tout genre. En première ligne figure la biographie du célèbre Jenner, qui a arrêté les ravages de la petite-vérole. Dans cet ouvrage, M. Baron fait connaître le savant docteur dans sa vie intime. « Il était impossible, dit-il, de l'observer pendant quelques minutes sans découvrir les qualités qui le distinguaient des autres hommes; sa douceur, sa simplicité étaient remarquables;

Digitized by Google

tout le monde pouvait lire dans le fond de son ame. Jenner avait une horreur prononcée pour tout ce qui est arithmétique. Un de ses voisins l'entretenait un jour d'un compte d'argent; la patience lui manqua, et il s'écria qu'il aimerait mieux regarder un ciron avec un microscope pendant une heure, que de donner son temps à de pareilles bagatelles. Et cependant ce même homme ne passait jamais devant l'étalage d'un boucher sans y faire une longue station.

Le Docteur, livre qui n'a rien à faire avec la médecine, doit être placé à côté du livre de M. Baron, à cause de sa vogue. C'est un ouvrage absurde et plein d'esprit, que l'on dirait sorti de la plume de Rabelais, de Jocrisse, de Sterne et de Polichinelle. Les quarante premières pages traitent du nom de baptême à donner à un cheval, que l'on se décide enfin à nommer Nobs; suivent une description des qualités physiques et morales de ce Nobs, des réflexions philosophiques sur le cochon; le tout est couronné par une appréciation poétique de la *Reine des fées* de Spenser. Puisse-t-elle prêter sa baguette au lecteur, et lui faire deviner ce que veut dire le *Docteur!*

Il n'en est pas de même des *Lettres de Palmyre*. Le plan de cet ouvrage, qui a d'abord paru en Amérique, est très simple. Un noble Romain visite Palmyre; il est à la recherche de son frère qui avait été fait captif. Pendant son séjour à Palmyre, il est ébloui par l'éclat de Zénobie, la reine de l'Orient, et il est enfin témoin de la chute de cette illustre femme. La facilité avec laquelle les personnages de l'antiquité sont mis en scène, et le charme du style, font de cet ouvrage un des plus beaux fleurons de la couronne littéraire américaine.

L'histoire du drame musical ou de l'*Opéra*, par M. Hogarth, est un ouvrage intéressant. L'auteur fait passer devant le lecteur, d'une manière vive, artistique, les grands noms qui ont illustré les théâtres lyriques de tous les pays, soit comme musiciens, soit comme compositeurs et chanteurs : Henry Lawes, pour qui Milton avait tant d'estime; Purcell; le grand

Digitized by Google

Handel ; le tendre Arne, et plusieurs autres. Les *Memoires* du colonel Maceroni, ex-aide-de-camp de Murat, étourdissent et amusent. La *Femme du monde*, de l'auteur du *Journal d'une désennuyée*, est un roman fashionable. En fait de poésie, nous n'avons que la publication des *Sonnets* de Wordsworth, le poète favori du jour, et le *Séraphin*, de Mme Elisabeth Barrett, auteur de la traduction du Prométhée enchaîné d'Eschyle. Il y a chez Mme Barrett de beaux mouvemens, de belles images, de belles idées ; mais en général son style est chargé de trop d'ornemens, ce qui fait de la lecture de ses vers une tâche laborieuse.

Mme Stewart, veuve du célèbre philosophe Dugald-Stewart, est morte ; elle avait 72 ans ; elle a survécu dix ans à son mari. Mme Stewart était sœur de feu la comtesse Purgstall, que le capitaine Basil Hall a peinte d'une manière si touchante dans son dernier ouvrage, *Schloss Hainfeld*. Elle était renommée dans le monde savant par son esprit et ses connaissances. Son mari l'avait pour compagne pendant ses études, et ne considérait aucun de ses ouvrages comme terminé s'il n'avait reçu l'approbation de sa femme. Ses titres littéraires sont diverses poésies, entr'autres une charmante romance qui commence ainsi :

Les pleurs que j'ai versés doivent couler toujours.

Cette mort est une perte irréparable pour Edimbourg ; car Edimbourg n'est plus l'Athènes de la Grande-Bretagne depuis que le magicien d'Abbotsford a cessé d'exister : son sceptre a passé en d'autres mains. C'est maintenant Londres qui l'emporte. Londres engloutit tout ; elle veut être la Rome, la Carthage et l'Athènes de l'empire. Toutefois la conduite de M. le doyen de Westminster et du chapitre n'est point de nature à rassurer les lettres. Ces messieurs ont refusé de recevoir dans l'abbaye le monument de lord Byron, sculpté par Thorwaldsen. Au clergé appartient aujourd'hui le droit suprême d'admettre au Panthéon poétique de l'Angleterre ou d'en repousser les candidats proposés par l'opinion publique. Et sous quel prétexte

Digitized by Google

l'image du chantre de Childe-Harold et du prisonnier de Chillon est-elle exclue? Ces messieurs ne sont pas parfaitement sûrs qu'il fût orthodoxe. Plusieurs journaux s'indignent de pareils actes. En effet, ce dernier outrage surpasse tout, même la conduite que le doyen et son chapitre ont tenue envers la veuve de sir Humphry Davy, à laquelle ils ont extorqué 3,350 fr. pour lui permettre de placer dans l'église une petite tablette de marbre consacrée à la mémoire du savant!

En attendant que l'opinion publique fasse justice de pareilles extravagances, les sociétés savantes se livrent à leurs travaux. Dans la dernière séance de cette session, la Société royale a pris connaissance du neuvième et dernier mémoire de M. Wheiwel sur les marées, de divers travaux sur la structure des dents, sur l'évolution du nitrogène pendant la croissance des plantes, et sur la physiologie de la vision. A New-Castle-on-Tyne, le Congrès britannique a commencé ses séances. Tout est disposé; et si les doctes membres ne font pas faire de grands progrès à la science, au moins ils s'amuseront. Une salle est préparée, qui peut contenir 4,000 personnes; c'est pour les réunions du soir. La salle à manger est préparée pour recevoir 900 convives. Mille billets pour dames ont été délivrés; elles formeront deux sections. Outre le congrès, il y a exposition de modèles, d'instrumens et de produits de l'industrie nationale.

Aux théâtres, rien de nouveau, ou du moins fort peu de chose. A Haymarket la tragédie de M. Talfourd, le *Captif*, continue à subir avec succès l'épreuve de la représentation. M. Talfourd est orateur, légiste, littérateur et auteur dramatique, et dans ces quatre carrières il s'est montré d'un talent supérieur. Sa pièce est toute classique, et son style mérite des éloges, chose rase dans les ouvrages anglais. La pièce de Shakspeare, les *Joyeuses Commères de Windsor*, a été mise à contribution et transformée en un opéra italien, dont la première représentation a eu lieu la semaine passée à *Queen's théâtre*. *Falstaff* a obtenu assez de succès; c'est Balfe qui a fait la musique. Il va sans dire que c'est Lablache qui a

Digitized by Google

rempli le rôle du gros chevalier. On connaît à Paris sa manière de parler français; sa manière de parler anglais n'est pas moins curieuse. L'opéra de Costa, *Malek-Adel*, avait été représenté quelques jours auparavant; il n'a que faiblement réussi, malgré l'air admirable chanté par Rubini : « *Tiranno cadrai.* » Quant à l'*Opéra du Diable*, the Devil's opera, le libretto est dû à M. Macforren, la musique à son fils; elle est agréable; malheureusement le poème ne l'est point.

Nous avons aussi le début d'un William Shakspeare, auteur et acteur, qu'on dit descendre par les femmes du magicien de Stratford-sur-Avon. Comme la plupart des fils et petits-fils des grands hommes, le nouveau William n'a pu remplir l'attente publique; pour être contente, elle voudrait le prodige de l'apparition d'un génie nouveau égal à celui qui n'aura jamais son pareil! Quoi qu'il en soit, le William Shaskspeare d'aujourd'hui ressemble beaucoup, physiquement, au portrait de son ancêtre; il a beaucoup de feu, et la petite comédie qu'il a composée, intitulée *les Ordres de la Reine*, contient d'agréables passages. Elle a été jouée au théâtre de l'Opéra anglais, dans le Strand; Shakspeare y remplissait le rôle de Shakspeare.

Tel est Londres. N'oublions pas pourtant la visite du célèbre Spontini, auteur de la *Vestale*, de *Fernand Cortez*, etc. Spontini, après avoir obtenu de beaux succès à Paris, est devenu premier maître de chapelle du roi de Prusse; on espère qu'il reviendra ici pour veiller à la mise en scène de ses ouvrages. Mais à mesure que l'on s'est approché de la fin de la saison, les concerts ont été en diminuant; cependant on peut citer ceux de Benedict, De Begnis, Croft, Lanza, Hertz et Labarre comme ayant été très brillans. Le concert en plein air donné aux délicieux jardins de Beulah-Spa, à Norwood, en faveur des réfugiés polonais, a attiré un concours immense.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES DU QUINZIÈME VOLUME.

JUILLET ET AOUT 1838. — 4e SÉRIE.

Pages.

LITTÉRATURE. — De l'ancienne école dramatique en Espagne. 5

PORTRAITS HISTORIQUES. — I. Élisabeth et la reine Anne. . . 19

II. Williams Pitt, second fils du comte de Chatam. . . . 57

PHILOSOPHIE. — Du mouvement religieux et philosophique en Allemagne. 217

PSYCHOLOGIE. — Tableau philosophique du magnétisme animal depuis Mesmer jusqu'à nos jours. 28

ANTHROPOLOGIE.—Des races arborigènes de l'Amérique septentrionale, et de leurs rapports avec les colons européens. . . 225

ÉCONOMIE POLITIQUE. — I. De la navigation à la vapeur à travers l'Atlantique. 77

II. Établissemens de bienfaisance de la ville de Madrid. . . 236

STATISTIQUE. — Mouvement de la presse anglaise depuis le quinzième jusqu'au dix-neuvième siècle. 102

VOYAGES. — I. Quinze jours en Palestine. 87

II. Lettre d'un Colon sur l'agriculture de la nouvelle Galles du sud. 313

PHYSIONOMIE DES VILLES DE L'INDE. — Bombay. 117

ÉTUDE DE MŒURS. — De la société en Angleterre. 284

ESQUISSES BIOGRAPHIQUES.— Un prétendant Hindou, Pertaoub-Chound, le faux rajah 300

MISCELLANÉES. — I. Le dernier des O'Connor. 137

II. Une actrice comique 233

Digitized by Google

Pages.

NOUVELLES DES SCIENCES, de la littérature, des beaux-arts, du commerce, des arts industriels, de l'agriculture, etc. . . 338

Travaux des sociétés savantes de l'Angleterre, 153. — Phosphorescence du corps de l'homme après la mort, 140. — Travaux agricoles des trappistes en Irlande, 165.—Des chevaux de la cavalerie anglaise, de leur durée et de leur mortalité, 166. — De la mortalité des soldats européens et des soldats indigènes aux Indes-Orientales et aux Indes-Occidentales, 171. — Mouvement de la littérature et des arts à Londres, 179. — Relâche au Cap Bonne-Espérance, 185. — Lettre à M. le directeur de la *Revue Britannique* sur l'état actuel de la médecine homéopathique en Europe, 191. — Réponse des éditeurs de la *Revue Britannique* à M. A. R. fils de T., 196. — Travaux du congrès scientifique de l'Association britannique réuni à Newcastle, 338. — Effets du système restrictif et du système réciproque sur l'industrie anglaise, 345.—Traitement à suivre à l'égard des bêtes à laine, 351. — Zanzibar et Mascat, 356. — La foire de Balukhissar, 360. — Aperçu commercial des différens ports de la Grèce, 362.—Mouvement des arts et de la littérature à Londres, 363.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE BRITANNIQUE. — AOUT 1838.

ÉCRITURE SAINTE.

HISTOIRE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT, depuis la création du monde jusqu'à la ruine de Jérusalem et du Temple, par une société d'ecclésiastiques et d'hommes de lettres, sous la direction de M. l'abbé de Genoude. Ouvrage approuvé par plusieurs archevêques et évêques. Paris, librairie de la Société de l'enseignement catholique, rue Pierre-Sarrazin, 7.

Dans le cours de cet ouvrage, l'auteur s'est proposé de démontrer que la religion a toujours été révérée, pratiquée par les hommes qui ont été les grandes lumières des nations; que tous les esprits doués de génie et de vertu l'ont professée; que les uns l'ont vue à découvert et dans tout son éclat, les autres à travers des voiles plus ou moins transparens. Les patriarches et les juifs spirituels ont été catholiques, comme les chrétiens unis au successeur de Pierre le sont aujourd'hui. Dieu, la chute et la rédemption, voilà toute la religion révélée; la différence n'est qu'une différence dans les temps, qui a fait croire au Messie à venir ou au Messie venu. Cette religion unique sur la terre, aussi ancienne que le genre humain, universelle comme lui, a donc reçu les hommages de tous les hommes qui ont eu à la fois le génie et la vertu. « La liste des grands hommes qui ont regardé la religion comme l'ouvrage de Dieu, est capable d'ébranler, même avant l'examen, les meilleurs esprits. Elle est au moins suffisante pour imposer silence à une foule de conjurés, ennemis impuissans de quelques vérités, que Pascal a défendues, que Newton croyait, et que Descartes a respectées. »

PHILOSOPHIE.

DE LA COSMOGONIE DE MOISE, comparée aux faits géologiques, par Marcel de Serres, conseiller et professeur de minéralogie et de géologie à la Faculté des sciences de Montpellier; 1 vol. in-8°. Paris, chez Lagny frères, libraires, rue Bourbon-le-Château, 1.

Le célèbre Cuvier est le premier savant des temps modernes qui ait affirmé que les principes de la géologie sont en parfaite harmonie avec les narrations de l'auteur des premiers chapitres de la Genèse. Les théologiens soutiennent encore avec opiniâtreté que le monde a été créé en six jours, et que Dieu, après ce beau travail, s'est reposé le septième. Quelques esprits consciencieux, ne pouvant raisonnablement admettre cette opinion, ont cherché à expliquer le texte hébreu de manière à concilier tout le monde. M. Boubée a soutenu ce système dans ses cours; M. Marcel de Serres n'a pas craint d'y consacrer un livre. Malgré tous ces travaux, rien n'est moins certain que la science cosmogonique, et l'inspiration divine du conducteur du peuple d'Israël ne fait plus aujourd'hui règle de foi. L'auteur a jeté du doute sur les moyens dont se servent les géologues pour supputer les temps. Nous ne possédons rien de précis, sans doute, en pareille matière; mais les différentes hypothèses

Digitized by Google

nous y conduisent. L'homme paraît le plus jeune habitant de notre planète : cela est et doit être. Mais vouloir prouver géologiquement qu'il ne date que de six ou sept mille ans, c'est vouloir contredire la nature entière. L'ouvrage de M. Marcel de Serres est fait du reste avec conscience, et annonce beaucoup d'études et de talent.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES ET DE LA CIVILISATION, par J. Morand; 1 vol in-8° de 614 pages. Paris, 1838, chez Braconnier, et Ce, rue St.-Jacques, 38. Première partie : De la civilisation des anciens peuples jusqu'à l'ère chrétienne.

Si le principal objet de l'histoire est d'éclairer le présent de l'expérience des faits accomplis, c'est surtout par l'étude des sciences et de la civilisation qu'elle atteindra ce but important. Combien de travaux, de recherches et de tentatives souvent infructueuses auraient été épargnés aux modernes, s'ils avaient eu connaissance des succès qu'avaient obtenus ou des erreurs qu'avaient commises ceux qui avaient fait avant eux les mêmes essais! L'histoire des sociétés humaines étudiées dans le développement successif des sciences et de la civilisation (ce qui est le point de vue à la fois le plus large et le plus fécond des études historiques) attendait encore un habile écrivain qui pût présenter dans leur ensemble les faits innombrables dont elle se compose; qui pût les généraliser et en tirer d'utiles leçons pour les sociétés à venir. C'est cette lacune vivement sentie que le travail de M. Morand nous paraît devoir remplir avec bonheur. Si en effet nous jugeons de l'ouvrage entier par le premier volume que nous avons en ce moment entre les mains, il sera d'un immense intérêt pour toutes les classes de lecteurs. Le législateur, le jurisconsulte, le médecin et le naturaliste, le littérateur et l'artiste y trouveront des données qu'ils chercheront souvent en vain dans les histoires particulières des différentes branches des connaissances humaines; ils retrouveront bien des découvertes qu'on croit récentes; ils y verront les mêmes doctrines reproduites comme nouvelles à des époques souvent peu éloignées, et y constateront que dans l'histoire des travaux de l'homme, le mot changement n'est pas toujours synonyme de progrès.

L'Histoire philosophique des sciences et de la civilisation, soit que nous la considérions sous le rapport du plan qu'a adopté son auteur pour la disposition des nombreux matériaux qui entrent dans sa composition, ou la marche qu'il a suivie pour les recueillir, soit que nous nous arrêtions spécialement sur le but qu'il s'est proposé, nous offre, sous tous ces points de vue, le travail d'un bon écrivain, et l'ame d'un esprit vraiment philosophique et d'un philanthrope éclairé.

LÉGISLATION.

LE DROIT DES GENS, ou Principes de la loi naturelle, appliqués à la conduite et aux affaires des nations et des souverains, par Vattel, tome troisième. Notes et table analytique de l'ouvrage, par M. S. Pinheiro-Ferreira, ministre d'état honoraire et membre correspondant de l'Institut de France. Paris, à la librairie diplomatique française et étrangère de J.-P. Aillaud, quai Voltaire, 11.

La réputation dont jouit le traité de Vattel sur le droit des gens, publié pour la première fois en 1758, dispense d'en rappeler ici le mérite. Mais tandis que les sociétés marchent, que les principes et les idées se modifient, les livres restent stationnaires. Ils parlent, discutent, enseignent plusieurs siècles après l'époque pour laquelle ils ont été faits, comme si rien n'était changé. De là, une foule d'erreurs qui peuvent avoir une influence d'autant plus fâcheuse, que l'auteur du livre a eu plus de retentissement. C'est le cas du *Droit des gens* de Vattel. Le volume que nous annonçons a pour objet de rectifier les erreurs en les éclairant de la discussion. Chaque passage du traité de Vattel, contenant le plus de principes généraux du droit international, s'y trouve examiné selon la règle sévère du juste. C'est un commentaire précieux, un guide d'après lequel les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la politique, seront à même de distinguer les fausses maximes et les

Digitized by Google

erreurs de principes toujours dangereuses en fait de gouvernement.

HISTOIRE.

JOURNAL D'ABDURRAHMAN GABARTI, pendant l'occupation française en Egypte, suivi d'un précis de la même campagne, par Mou' Allem Nicolas el Turki, secrétaire du prince des Druzes; traduit de l'arabe par Alexandre Cardin, drogman chancelier du consulat général de France en Egypte.

Après toutes les relations françaises qui ont paru de cette immortelle campagne, il n'était pas indifférent de connaître l'impression que ce grand événement avait produite dans l'esprit des Egyptiens, et quelle pouvait être leur manière de le raconter. C'est à M. Cardin que nous devons la traduction de ces deux documens. Petit-fils du célèbre orientaliste Cardonne, M. Alexandre Cardin est aujourd'hui drogman-chancelier du consulat-général de France en Egypte. L'utilité et l'importance historique des deux relations de la campagne des Français en Egypte, par un musulman et un chrétien du pays, s'expliquent suffisamment par l'énoncé du sujet même. Le journal d'Abdurrahman Gabarti, tenu par un musulman des plus instruits du Caire, et qui fut membre du divan pendant l'occupation française, mérite surtout, par l'étendue et les détails, de fixer l'attention des lecteurs. En proie au fanatisme religieux et aux sentimens de haine dont il ne peut se défendre à l'égard des étrangers qui envahirent son pays, Abdurrahman adresse alternativement à ces derniers des reproches et des éloges que les faits et les circonstances semblent également justifier. La relation du chrétien maronite Mou' Allem-Nicolas, bien qu'écrite avec toute la prudence et la réserve qu'exigeait la position de l'auteur, ne dissimule pas les dispositions favorables des chrétiens de l'Egypte à notre égard. C'est surtout par sa comparaison avec le journal d'Abdurrahman-Gabarti et par l'importance de quelques aperçus, que ce document est digne d'intérêt. Mou' Allem-Nicolas porte, au départ des Français (1801), la population de l'Egypte à cinq millions d'habitans : ce chiffre est bon à enregistrer, ne fût-ce que comme renseignement statistique de cette époque. En résumé, ces deux relations, malgré tout ce qu'elles laissent encore à désirer sous le rapport de l'exactitude et de la rédaction, forment désormais le complément utile et presque indispensable de tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'expédition des Français en Egypte. Ce que M. Reinaud, de l'Institut, avait déjà si savamment exécuté, en traduisant, en 1829, l'histoire des Croisades par les Arabes, M. Cardin vient en quelque façon de le continuer pour une période moins étendue, il est vrai, mais non moins glorieuse de notre histoire militaire.

LES CHRONIQUES DE LA VILLE DE METZ, recueillies, mises en ordre et publiées pour la première fois par J. F. Huguenin, de Metz, imprimées et éditées par S. Lamort, enrichies du plan de Metz et des attaques dirigées contre cette ville par Charles-Quint, en 1552. Cet excellent travail est extrait en grande partie des chroniques du doyen de Saint-Thiebault, Jean Aubrion, Philippe de Vigneulles, Raillon, et des annales messines, et écrites de 900 à 1552. Metz, de la typographie de S. Lamort, rue du Palais, 10.

Mais ce n'était pas assez d'avoir réuni ces chroniqueurs : il fallait les coordonner en suivant l'ordre des temps, les dégager des emprunts qu'ils se font mutuellement et prendre dans les uns ce qui manquait dans les autres. L'histoire de la ville de Metz peut se diviser en trois grandes périodes : Metz sous la domination romaine; Metz, ville libre sous la domination immédiate de l'empire; enfin Metz réunie à la couronne de France. La première époque a été traitée dans des ouvrages spéciaux, notamment par don Cajot et les Bénédictins dans l'introduction de l'histoire de Metz; la seconde période qui présente un haut intérêt, parce qu'elle peut être mieux connue et appréciée, nous est transmise dans les chroniqueurs qui font un tableau si animé de la vie; sa position géographique entre la France et l'Allemagne, son voisinage immédiat des états de Bourgogne et plus particulièrement de la

Digitized by Google

Lorraine et du Barrois, son industrie, source féconde de richesses, enfin son importance comme place militaire, en firent long-temps un objet de convoitise, et lui suscitèrent de fréquens démêlés, surtout avec les ducs de Lorraine. Aussi le récit de ces querelles continuelles et des intrigues qui les faisaient naître ou des négociations qui les apaisaient, se transforme-t-il, sous la plume de nos chroniqueurs, en scènes dramatiques du plus haut intérêt. Il serait à désirer que toutes les villes de France publiassent des ouvrages aussi bien traités que celui dont nous nous occupons : l'histoire de France y gagnerait ; bien des erreurs se trouveraient redressées, et peut-être ces travaux, poursuivis avec sagacité, seraient-ils le germe de l'émancipation intellectuelle des provinces, désirée par tous les bons esprits. L'exécution typographique de ce livre est très remarquable.

ÉDUCATION.

LA RHÉTORIQUE au dix-neuvième Siècle, par M. Eugène Magne, licencié ès-lettres, 1 vol. in-12. Paris, chez Firmin Didot frères, rue Jacob, n° 56.

Il y a tout une critique dans ce titre, une protestation contre les vieux erremens de ces faiseurs de livres avec la prétention d'enseigner l'éloquence au moyen de la *synecdoche*, de *l'antimétabole*, de *l'anadiplose* et de *l'antonomose*. Pour ces savans en grec et en latin, toute la rhétorique est dans des noms barbares ou tout au moins étranges, qui vous donnent le cauchemar rien que de les entendre prononcer. M. Eugène Magne a eu le courage de sortir de cette ornière. Quoique professeur de rhétorique dans un collége, il a compris qu'il fallait avoir l'allure de son siècle et parler français à des Français. Aussi son livre, bien petit, trop petit peut-être, nous en apprend plus dix fois que tel autre dix fois plus gros. La méthode de M. Magne est simple et naturelle ; au précepte il joint l'exemple, corroborant toujours l'un par l'autre avec une sagacité remarquable. Nul doute que ce petit traité de rhétorique ne remette en honneur une science que les rhéteurs avaient complétement dépréciée.

SCIENCES MÉDICALES.

NOUVEAUX ÉLÉMENS D'HYGIÈNE, par Charles Londe, membre de l'académie royale de médecine, etc. ; deuxième édition, entièrement refondue, 2 volumes in-8°. Paris, chez J. B. Baillière, libraire de l'académie royale de médecine, rue de l'Ecole de médecine, 13 bis.

C'est avec plaisir que nous annonçons à nos lecteurs la seconde édition des Elémens d'hygiène de M. Charles Londe. Le succès qu'a eu ce livre à sa première apparition, témoigne suffisamment de son mérite. On ne saurait en effet traiter avec plus de clarté, de simplicité et de philosophie une science que le plus souvent on n'a su présenter que d'une manière sèche et sans profondeur. Dans l'ouvrage de M. Londe, l'hygiène n'est pas seulement, comme on a l'habitude de la définir, *la partie de la médecine ayant pour objet de conserver la santé*, c'est aussi *la science qui dirige les organes dans l'exercice de leurs fonctions*. Cette dernière manière de l'envisager, beaucoup moins restreinte, en fait une étude très intéressante. Désormais l'hygiène est le code de la santé, la règle des actions et des sentimens de l'homme. « C'est l'hygiène, dit notre auteur, qui, appliquée aux individus réunis en grande masse, soit qu'elle ait pour objet leur perfectionnement, leur conservation ou leurs jouissances, fait du médecin le guide du législateur et la Providence des nations pendant la paix comme pendant la guerre. Elle conduit l'homme, sans infirmité et heureux, jusqu'aux limites les plus reculées de la vie » Cet ouvrage est divisé en deux parties principales : la première comprend toute la vie dite de *relation*, celle qui est particulière aux animaux, c'est-à-dire la direction des fonctions qui établissent les rapports de l'homme avec le monde extérieur, relativement à la conservation et au perfectionnement de l'individu et de l'espèce. La seconde partie traite de la vie dite de *nutrition, organique* ou *végétative*, c'est-à-dire, commune à tous les êtres

Digitized by Google

organisés, aux végétaux et aux animaux. Chacune de ces parties est encore divisée en sections; la première en comprend quatre, qui ont pour objet les *cinq sens*, les *facultés intellectuelles et morales*, les *mouvemens musculaires volontaires* et le *sommeil*. Quant à la seconde, elle se compose de trois sections qui ont rapport à la direction des fonctions des *organes digestifs*, à *l'appareil respiratoire* et aux *organes sécréteurs*. Ce livre, modestement intitulé *Elémens d'hygiène*, est plein de choses tout aussi utiles au philosophe qu'au praticien.

STATISTIQUE.

ANNUAIRE STATISTIQUE pour 1838, de l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, et l'Océanie, et chacun des empires, royaumes, états et colonies qui en dépendent, par MM. C. Moreau et A. Slowaczynski, tome second, 1 vol. in-12. Paris, au bureau de la Société de statistique, place Vendôme, n. 12, et chez Chamerot, libraire au Palais-Royal, galerie d'Orléans, n. 4.

Le second volume de l'Annuaire statistique des cinq parties du monde, vient de paraître. Cet ouvrage devient indispensable aux personnes qui s'occupent d'études géographiques, dont il est le complément nécessaire. Il comprend, pour chaque partie et état du monde: 1° la statistique physique et descriptive; 2° la statistique productive et commerciale; 3° la statistique morale et administrative. On y trouvera tout ce qui a rapport à la situation, aux limites, à l'étendue, à la population des différentes contrées; les montagnes, les rivières, les lacs; l'état du sol, du climat, de l'industrie, de l'agriculture, du commerce; les routes, les canaux, etc.; le tout d'après les documens officiels les plus récens et les recherches des statisticiens des divers pays.

MATHÉMATIQUES.

COURS COMPLET D'ARITHMÉTIQUE, par L. A. Boillot, professeur de mathématiques. Ouvrage approuvé par l'Institut de France. Deuxième édition, 1 vol. in-8°. Paris, chez l'auteur, éditeur, rue de la Harpe, n. 66.

Les mathématiques sont par elles-mêmes si peu attrayantes, et ceux qui sont chargés de les enseigner le font en général avec si peu de clarté, qu'il est rare que les élèves ne se rebutent point dès les commencemens. On attribue à la science ce qu'on devrait rejeter sur le professeur; on croit les mathématiques difficiles quand elles ne sont que mal démontrées. Un livre donc qui joindrait la clarté à la précision, qui suppléerait à la sécheresse du calcul par des démonstrations propres à en rendre l'intelligence facile, ce livre à coup sûr mériterait d'être distingué entre tous les autres. C'est le cas du traité de M. Boillot. L'Académie, pénétrée de son utilité, s'est plu à le reconnaître dans un rapport du 3 avril 1820. Depuis lors le temps et l'expérience n'ont fait qu'ajouter à la réputation du livre, et cette nouvelle édition entièrement refondue, ne manquera pas d'être généralement recherchée.

ARTS INDUSTRIELS.

NOUVEAU MANUEL de l'Artificier, du Poudrier et du Salpêtrier, contenant les élémens de la pyrotechnie civile et militaire, ceux de l'art du salpêtrier et du poudrier, etc., par A. D Vergnaud, capitaine d'artillerie, inspecteur de la poudrière d'Esquerdes, etc.; nouvelle édition. Paris, à la librairie encyclopédique de Roret, rue Hautefeuille, 10 bis.

L'auteur de ce manuel n'a pas eu seulement pour objet l'utile, mais aussi l'agréable. Le poudrier, l'artificier, les officiers d'artillerie et généralement tous ceux qui s'occupent de la fabrication de la poudre, de l'exploitation du salpêtre et de la confection des munitions et artifices de guerre, y trouveront les renseignemens les plus détaillés sur ces objets. La partie qui concerne les artifices à l'usage du théâtre, les feux qu'on tire sur table, ceux qu'on tire sur l'eau, y est également traitée fort au long. M. Vergnaud ne s'est pas contenté de consulter les ouvrages imprimés sur cette matière; il a aussi compulsé une foule de manuscrits, et recueilli tous les renseignemens susceptibles de donner plus de perfection à son ouvrage. Cette nouvelle édition, en-

Digitized by Google

tièrement refondue d'après des documens nouveaux et nombreux, ne sera sans doute pas moins bien accueillie que les autres par les personnes auxquelles un pareil livre s'adresse.

ROMANS.

COMMENT TOUT FINIT, par Mme A. DUPIN, 2 vol. in-8°. Paris, chez Mareschal et Girard, éditeurs, rue de Seine-Saint-Germain, 61.

Il faut avoir lu l'ouvrage de Mme Dupin, pour comprendre tout ce qu'il y a de profondément triste dans le titre de ce livre. C'est comme le cri d'une ame pour qui la vie n'a eu que déceptions et angoisses; une lamentation d'un cœur froissé dans ses fibres les plus sensibles. Se pourrait-il qu'il n'y eût au bout de toutes choses qu'amertume et regrets, douleur et humiliation? Heureusement non. Dieu n'a point fait les faibles pour être le jouet des forts; il n'a point introduit dans le monde la justice et la pureté pour les offrir en holocauste à l'iniquité, à la turpitude. Sans doute la vérité peut quelquefois être sacrifiée à l'erreur, le bien céder l'empire au mal, le juste à l'injuste, et l'ame tendre, sympathique devenir victime de l'être froid et cruel; mais le résultat général est nécessairement en faveur du bien, car lui seul est conservateur par essence. Il y a long-temps que le monde aurait cessé d'être s'il en était autrement. Mme Dupin s'est donc heureusement trompée, quoique, à en juger par ce qui se passe autour de nous, elle ait parfaitement raison. Ce qu'on peut dire au reste en faveur de ce livre, c'est que toutes ses pages sont de l'histoire: *Galeas Sforza, Henri VIII, Marie Stuart, Louis d'Orléans, Jean-Sans-Peur, Charles VI*, revivent dans l'ouvrage de Mme Dupin comme au temps de leur première existence. Ces portraits sont même plus vrais que dans l'histoire, car l'histoire ne nous dit d'eux que leurs actes, tandis qu'ici c'est le drame même que nous avons sous les yeux; ce sont les personnages avec leurs passions et leurs gestes, leur langage et leurs intérêts. Le style de cette remarquable production est élégant, chaleureux, habilement nuancé des teintes locales et généralement limpide. Nous avions déjà admiré le talent de Mme Dupin comme écrivain dans *Marguerite*: ici ce talent est encore plus soutenu et moins irrégulier. Il y a progrès continu dans l'avenir de Mme Dupin, bien différente en cela du plus grand nombre de nos auteurs modernes, qui commencent et finissent tout à la fois dès le premier jour.

LE DERNIER MARQUIS, par J. A. David, 2 vol. in-8°. Paris, Bourmancé, éditeur, rue des Grands-Augustins, 29.

Si M. David a voulu peindre cette fatuité de l'ancienne noblesse, cette prodigalité mêlée de grandeur et d'insouciance, ces belles manières et ce parfait bon ton qui en étaient le caractère distinctif, nous ne pouvons que louer son œuvre. Le marquis de l'Eglantine est un type en ce genre. Le comte de Versac, le colonel de Rivesalte, sont de dignes auxiliaires. On s'intéresse à ce gentilhomme magnifique qui dépense une fortune de soixante mille livres de rente sans s'en douter, et qui se ruine en se croyant économe. Ses prodigalités, ses folies, son aveuglement même, qui chez tout autre seraient de la niaiserie, chez lui on les trouve aimables, on les aime; ils caractérisent l'homme trop fier, trop haut placé pour descendre dans les détails de la vie. A lui les plaisirs, les serviteurs et les caprices; il est noble, tout cela lui revient de droit. Après s'être découvert en parlant de son roi, et avoir fléchi le genou devant sa royale effigie, il faut que tout le reste fléchisse en sa présence: c'est bien là cette caste altière qui devait trouver son tombeau dans 89 et s'effacer entièrement en juillet 1830. La transformation de M. Dutaillis, de gentilhomme en banquier, est encore vraie; c'est de l'histoire: à part quelques ombres fausses dans le tracé de cette figure, le portrait est assez bien peint. Edouard Langler est un noble jeune homme; mademoiselle Dutaillis une charmante personne que l'on connaît trop peu; mais toute la critique retombe lourde et accablante sur le personnage que précisément M. David semble avoir voulu traiter avec plus de prédilection. Madame de Niéville est un caractère manqué. Belle, ravissante, dévouée,

Digitized by Google

où l'aime jusqu'aux deux tiers du livre : arrivé là, l'intérêt qu'on avait pour elle se changerait presque en mépris. On cesse d'aimer cette femme assez folle pour se prêter à la ruine de son ami sous prétexte de lui laisser son illusion, comme si l'illusion ne devait pas tôt ou tard avoir un terme et un terme alors fatal. On voit avec dégoût une mère jouer la comédie, mentir, tromper, faire un faux pour donner une famille à son fils; puis revenir sur ses pas, défaire ce qu'elle a fait, et cette fois pour lui donner une épouse. Tout cela est mal et nuit considérablement à l'intérêt du roman. Du reste, les beautés de ce livre en rachètent amplement les défauts.

Peter King, par M. Mars, 2 volumes in-8°. Paris.

De tous les romans récemment publiés, *Peter King* est, à notre avis, celui qui doit le plus vivement exciter la curiosité du lecteur. On a beaucoup écrit sur l'Angleterre, mais personne jusqu'ici n'avait été à même comme l'auteur, M. Mars, qui, dit-on, habite ce pays depuis longues années, de peindre avec autant de vérité les mœurs anglaises. Cependant on ne peut pas dire que les deux volumes de M. Mars soient un simple récit des coutumes de nos voisins. Il y a plus dans cet ouvrage, il y a une intrigue, un roman, et un roman qui se noue et se dénoue avec un égal mérite : ainsi l'on établira une différence grande entre *Peter King* et ces ouvrages d'observations, qui ne sont ordinairement que des essais ou des fragmens sans liaison. *Peter King* est un roman bien commencé et bien fini, dont tous les personnages intéressent ou amusent selon leur position. Certes, il n'est pas besoin d'aller à Londres pour voir un jeune homme s'élever de la classe humble au siége parlementaire, cela se voit dans tous les pays; mais les circonstances dont est entourée la vie de *Peter King* sont si bizarres, si originales qu'un semblable type se rencontrerait difficilement ailleurs que dans la Grande-Bretagne. Où verrait-on un *baronet* aussi amusant que sir Mac Arthur, qui trouve toujours tout amusant, lors même qu'on lui enlève sa fille, qu'il est battu, qu'il perd ses paris et s'enrhume à la chasse? Sous quel autre ciel se montreraient des fanatiques comme ces deux amis que l'amour enchaîne et aveugle à ce point de leur arracher un serment qui doit les tuer tous les deux d'une manière si étrange? Où irait-on puiser enfin des tableaux si neufs, si piquans, si ce n'est à Londres même, que nous ne connaissons encore que très peu, bien que Londres soit aux portes de Paris? C'est justice à rendre au nouveau roman de *Peter King*, il est non seulement plein d'intérêt, plein de gaîté, plein de traits d'observation, mais il est encore écrit avec élégance, et quand la circonstance l'exige, avec vigueur. La lecture des deux volumes que vient de nous donner M. Mars est très attachante, et l'ouvrage mérite le succès qu'il obtient. *Peter King*, s'il faut s'en rapporter à la couverture du livre, sera promptement suivi de la publication du *Résurrectioniste*. Un semblable sujet dans les mains de l'auteur doit être une bonne fortune pour les amateurs.

Un Prêtre, ou la Société au dix-neuvième siècle, par M. Leclère d'Aubigny, avocat à la cour royale de Paris, etc.; 4 vol. in 8°. Paris, chez Regnier et Ruau, éditeurs, rue de Vaugirard, 58.

Si un livre est moral, s'il est utile, c'est lorsque la pensée qu'il renferme a pour objet de ramener la société de la folie à la raison, du vice à la vertu, du doute et de la négation à la foi, qui est la condition essentielle de la vie. Or, ce but, l'ouvrage de M. Leclère d'Aubigny le manifeste à un haut degré. Toutes ses pages sont remplies de la peinture complexe de ce siècle en démence où nous vivons, l'un des plus curieux à étudier sous le rapport psychologique. Pour esquisser un portrait vrai de l'époque, il fallait représenter cette époque avec ses mille fantaisies et ses aberrations, ses contradictions et ses dévergondages; il fallait que tous les personnages de ce drame décousu comme une orgie, fussent en scène, les uns avec leur rôle d'un instant, les autres avec des influences plus marquées. Tel est aussi le tableau vaste, compliqué, souvent disparate,

Digitized by Google

mais fidèle, que M. d'Aubigny nous a tracé en quatre volumes. C'est à tort qu'on demanderait à ce livre l'unité des romans ordinaires. Ici le théâtre est trop grand, les acteurs sont trop nombreux pour les soumettre aux mêmes lois. Toutefois, au milieu de la dislocation qu'au premier abord on serait tenté de reprocher à l'ouvrage, il y a une unité qu'on ne saurait manquer d'apercevoir, c'est la pensée que sans religion et sans foi il ne peut y avoir pour les sociétés qu'abrutissement et mort. Disons encore que l'auteur a fait preuve, dans cette œuvre, d'un admirable talent d'observation, et qu'il a embelli par les charmes d'une diction facile le riche coloris de son imagination.

MONTBRUN, ou les Huguenots en Dauphiné, par E. Badon; 2 vol. in-8°. Paris, Prud'homme, libraire-éditeur, rue des Poitevins, n. 9.

M. Badon, l'un des auteurs d'*une Aventure sous Charles IX*, comédie représentée avec succès sur le Théâtre-Français il y a deux ans, vient de publier un roman plein d'intérêt, dont le sujet appartient à la même époque de notre histoire. Le nouvel ouvrage de M. Badon nous prouve que cet écrivain a étudié, avec autant de sagacité que de profondeur, cet âge de trouble et de haines où la France, partagée en deux camps, catholiques et huguenots, voyait tomber chaque jour, sans s'émouvoir, les plus illustres de ses enfans. Notre siècle de tolérance et de philosophie jugera avec impartialité les événemens retracés par M. Badon, et reconnaîtra, comme nous, que l'historien de M. de Montbrun s'est tiré avec honneur d'une tâche délicate et périlleuse.

IMPRIMÉ PAR LES PRESSES MÉCANIQUES DE BOULÉ ET COMPAGNIE, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google